This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

compl qu AST
4.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1877. T XX, 1.

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SIXIÈME

(VINGTIÈME DE LA COLLECTION.)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1877

Compl. sets
Lwets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

L'Assommoir, par EMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1877, in-12 de 370 p. 3 fr. 50. — *La Fille Elisa*, par EDMOND DE GONCOURT. Paris, Charpentier, 1877, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — *La Petite Mère; la Paroisse du jugement dernier; le Calvaire de la baronne Furster; le Combat de la fabrique Bergonnier; l'Hospice des enfants assistés*, par FERDINAND FABRE. Paris, Dentu, 1877, 4 vol. in-18 j. de 368, 350, 356 et 360 p. 13 fr. — *Les Filles de Bohême*, par HENRI DE LACRETELLE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 356 p. 3 fr. — *La Fille au Vautour*, par Mme WILHELMINE DE HILLERN, traduit de l'allemand, par JULES GOURDAULT. Paris, Hachette, 1877, in-18 j. de 315 p. 3 fr. 50. — *Le Chevalier de Médrane*, par GRANIER DE CASSAGNAC. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 336 p. 3 fr. — *Le Violon fantôme*, par SIMON BOUBÉE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 435 p. 3 fr. — *Le Serf de la princesse Latone*, par AUGUSTA COUPEY. Paris, Didier, 1877, in-12 de 442 p. 3 fr. 50. — *L'Aventure de M. de Trœnic*, par ALBERT FORNELLES. Paris, Lévy, 1877, in-18 j. de 368 p. 3 fr. 50. — *Les Aventures du roi Louis*, par FÉLIX DE SERVAN. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 340 p. 3 fr. — *Philippe-Monsieur*, par CHARLES BUET. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 336 p. 3 fr. — *Les Cadets de Gascogne*, par M. DE LESCURE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 380 p. 3 fr. — *La Tentation de Gilbert*, par PAUL DUFOUR. Paris, Ghio, 1877, in-12 de 320 p. 3 fr. — *Les Songères*, par C. ROBINOT-BERTRAND. Paris, Lemerre, 1877, in-12 de 341 p. 3 fr. 50. — *Une idylle normande*, par ANDRÉ LEMOYNE, ouvrage couronné par l'Académie française. Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire par JULES LEVALLOIS. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 225 p. 3 fr. — *Le Crime de Jean Malory*, par ERNEST DAUDET. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 383 p. 3 fr. — *La Fille maudite*, par EMILE RICHEBOURG. Paris, Dentu, 1877, 2 vol. in-18 j. de 410 et 398 p. 6 fr. — *Une faiblesse de Minerve*, par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, E. Plon, 1877, in-18 j. de 290 p. 3 fr. — *Val-Régis la Grande*, par LA MÊME. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 323 p. 3 fr. — *Le Fils du martyr*, par A. DE LAMOTHE. Paris, C. Blériot, 1877, in-18 j. de 350 p. 3 fr. 50. — *Le Proscrit de la Camargue*, par LE MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 303 p. 3 fr. — *Le Meneur de loupe*, par ALFRED DES ESSARTS. Paris, Lecoffre, 1877, in-12 de 223 p. 1 fr. 25. — *La Maison du sabbat*, par Mme RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 325 p. 3 fr. — *Le Cloître rouge*, par LA MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 330 p. 3 fr. — *La Route de l'abîme*, par LA MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 320 p. 3 fr. — *Mémoires du marquis de Champas*, par CAMILLE D'ARVOR. Poitiers, Oudin, 1877, in-12 de 262 p. 2 fr. — *Au bagne, histoire d'un curé de village*, par AUGUSTE SNIEDERS, traduit du flamand par LEBROCQUY. Paris, Palmé, 1877, in-18 de 302 p. 2 fr. — *Bonjour Philippe*, par LE MÊME; traduit du flamand par LEBROCQUY. Paris, Palmé, 1877, in-18 de 170 p. 3 fr. — *La Cousine de Lionel*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — *Madeleine Green*, par LA MÊME. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 320 p. 3 fr. — *Marcelle Dayre*, par LA MÊME. Paris, Th. Olmer, 1877, in-18 j. de 276 p. 3 fr. — *Mademoiselle de Kervalez*, par Mme MARYAN. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-18 j. de 240 p. 2 fr. — *La Pupille de M. Salomon*, par Mlle MARTHE LACHÈZE. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 365 p. 3 fr. — *La famille Danglas*, par HENRI DE CROISY. Poitiers, Oudin, 1877, in-18 j. de 315 p. 2 fr. — *Jeanne d'Aurelles*, par ETIENNE MARCEL. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 241 p. 3 fr. — *Ghislaine*, par Mme la comtesse DE BUISSERET. Bruxelles, Goemare, 1877, in-18 de 438 p. 3 fr. 50. — *Séraphine*, par Mme la comtesse DE LA ROCHÈRE. Paris, Allard, 1877, in-18 j. de 292 p. 2 fr. — *Noir et rose*, par VIRGINIE NOTTRET. Paris, Douniol, 1877, in-12 de 315 p. 3 fr. — *Une famille d'ouvriers*, par A. ESPANET. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 de 250 p. 2 fr. — *La Maison blanche*, par Mme CÉLINE MALRAISON. Paris, Douniol, 1877, in-18 de 176 p. 1 fr. 50. — *Les Morts bizarres*, par JEAN RICHEPIN. Paris, G. Decaux, 1877, in-18 j. de 287 p. 3 fr. — *Les Fils du siècle*, par GÊNE-MUR. Paris, Arnould, 1877, in-18 de 290 p. 3 fr. — *Artistes et bourgeois*, par GERMAIN PICARD. Paris, Derenne, 1877, in-18 de 213 p. 2 fr. — *Histoire de Jean-l'ont-pris, conte languedocien du dix-huitième siècle*, par l'abbé FAVRE,

traduit et précédé d'une notice, par JULES TROUBAT. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-24 de 76 p. 3 fr. — *Nouvelles asiatiques*, par le comte DE GOBINEAU. Paris, Didier, 1877, in-12 de 436 p. 3 fr. 50. — *Petits romans*, par FRANCIS WEY. Paris, Hachette, 1877, in-18 j. de 490 p. 3 fr. 50. — *Dans les herbages*, par GUSTAVE LEVAVASSEUR. Paris. E. Plon, 1877, in-18 j. de 341 p. 3 fr. — *Les trois caps*, par P. BRANDA. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 338 p. 3 fr. — *Jarousseau, le Pasteur du désert*, par Eugène PELLETAN. Paris, Germer Baillière, 1877, in-12 de 268 p. 3 fr. 50. — *Souvenirs d'un zouave*, par A. BLANC. Paris, Téqui, 1877, 2 vol. in-12 de 256 et 516 p. 4 fr.

L'*Assommoir* est le dernier mot de la littérature stercoraire. A chaque ligne, l'ordure vous monte à la gorge. M. Zola a voulu un succès; il le tient (et cela n'est pas à l'éloge de notre époque) ; il en retirera beaucoup d'argent sans aucun doute. Mais, quoi qu'en dise Vespasien, l'argent sent quelquefois son origine. Le comble du cynisme, c'est que M. Émile Zola a la prétention d'avoir fait un livre chaste : « J'ai voulu, dit-il effrontément dans sa Préface, peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes; puis la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement. L'*Assommoir* est à coup sûr, le plus chaste de mes livres. C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. » O hypocrisie des hypocrisies !... Et l'ignoble tableau du triage du linge sale chez la blanchisseuse ! Et les polissonneries de Gervaise avec Lantier ! Et les propos orduriers et libertins des fleuristes ! Et les gueuletons des Coupeau où il se fait assaut de mots équivoques et à double entente ! Et l'argot immonde des ateliers ! Et la dépravation précoce de Nana décrite avec tant de complaisance ! Nous passons la chasse à l'homme sur les boulevards extérieurs, les imprécations, les blasphèmes, les abjections d'êtres qui ont perdu jusqu'au souvenir de la dignité humaine. Un roman est chaste, quand le romancier décrit les orages de la passion ou les terribles chutes du vice sans troubler les imaginations délicates. Il n'est pas défendu de mettre en scène certaines turpitudes; mais il faut le faire de façon à montrer qu'on les réprouve et qu'on les fustige. Ici, rien de pareil. L'auteur s'arrête, cinq ou six pages durant, à peindre, dans les termes des *Dictionnaires érotiques*, des situations dignes de celles que l'on trouve dans le *Paysan perverti* de Restif de la Bretonne. L'*Assommoir*, loin d'être un livre chaste, est un livre impur, écœurant, répugnant, dégoûtant, systématiquement matérialiste, sans morale, sans religion, sans rien de ce qui élève l'âme — un roman de sentine. Soyons justes : il y a un rayon d'idéal dans ce fumier, un seul. C'est l'agonie et la mort de Lalie Bayard, une petite martyre de neuf ans, qui, pendant que son père s'enivre, a soin des plus petits qu'elle. Le reste tient du bourbier et

il ne s'en exhale que des puanteurs. Voilà la chasteté de l'*Assommoir!...* Ils en sont tous là, les chefs de l'école bestiale et brutale ! Témoin M. de Goncourt. L'auteur de la *Sœur Philomène* en est arrivé à la *Fille Élisa*. Dans une préface aux allures philosophiques, M. de Goncourt prétend, lui aussi, qu'il a voulu faire une œuvre chaste, une étude médicale. Allons donc ! il a fait le roman de la prostituée. C'est tout ce que nous devons dire de son livre. Citer le titre, d'ailleurs, c'est donner une idée plus que suffisante de ce roman, plus méphitique encore que celui de M. Zola, lequel, au moins, renferme une leçon.

Revenons à l'*Assommoir*. Une blanchisseuse, un zingueur, un chapelier sont les héros du roman. Un chimiste, un forgeron, une portière, une fleuriste, un agent de police, un croque-mort et quelques ivrognes répondant au nom de Mes-Bottes, Bec-Salé et Bibi-la-Grillade, en sont les comparses. Le livre a pris son nom du débit du père Colombe, mastroquet à la barrière. Le sujet n'est ni compliqué ni bien dramatique. Gervaise, l'héroïne, arrive de Plassans, avec un fainéant du nom de Lantier qui l'a séduite et qui l'abandonne en lui laissant deux enfants. Gervaise épouse Coupeau le zingueur et monte un atelier de blanchisseuse. D'abord tout va bien ; mais la fainéantise, la paresse, la gourmandise et l'ivrognerie s'en mêlent. Coupeau boit comme une brute et introduit au foyer conjugal Lantier, l'ancien séducteur, un fainéant dont l'existence est plus que problématique. On devine ce que peut être, dans ces conditions, le ménage Coupeau. Coups, injures, crapuleries ; la fille du zingueur assiste à ces « salutaires » exemples, quand elle ne va pas courir les bals nocturnes. Coupeau, brûlé par l'eau-de-vie, s'éteint à l'hôpital dans les spasmes du *delirium tremens*. Nana, sa fille, court où son destin d'enfant perdue la pousse, et Gervaise, idiote, meurt sous un escalier. « Elle creva d'avachissement, » selon la délicate expression de M. Émile Zola. — Évidemment, une leçon morale se dégagerait de ce dénoûment effroyable. L'agonie terrifiante de Coupeau et la mort de chienne de Gervaise portent avec elles leurs enseignements. — L'auteur eût pu en faire un terrible réquisitoire contre la paresse, l'ivrognerie et l'inconduite. Mais il eût fallu que ces enseignements n'eussent pas été complétement annihilés par les termes systématiquement orduriers et les scènes volontairement lubriques de l'intrigue. — M. Zola dit que son livre a « l'odeur du peuple. » Eh bien ! cette odeur ne sent pas bon. Sauf la petite Lalie et le forgeron Goujet, un platonique, il n'y a dans l'*Assommoir* aucun personnage sympathique. Tous sont abjects, n'inspirant ni intérêt, ni commisération. Si c'était vraiment là le peuple, il faudrait désespérer de la France, car le peuple de l'*Assommoir* est pourri jusqu'aux moelles, glouton, buveur, abruti, obscène,

affreux. Nous sommes en présence du plus odieux élément social qu'il soit possible d'imaginer, et nous bénirions la trique qui mettrait à la raison de pareilles bêtes brutes. Les Coupeau et les Lantier cependant, s'ils ne sont pas le peuple, ne sont point un mythe. Les grandes villes en fournissent par milliers, et on leur a donné le droit de vote. Aussi n'existe-t-il pas de fléau dont le danger soit comparable à cette écume. — C'est la seule moralité qui se dégage de l'*Assommoir*. Y a-t-il du talent dans ce livre? Oui, un talent de minutie et de marqueterie. Mais dire de l'*Assommoir* et de la *Fille Élisa* que ce sont des chefs-d'œuvre, c'est blasphémer. « Ceux-là, écrit à ce propos un de nos maîtres en critique, ceux-là que le matérialisme n'a point pénétrés, savent bien que l'âme humaine et Dieu sont esthétiquement nécessaires et que là où ils ne sont pas il n'y pas de chefs-d'œuvre. » Plusieurs feuilles républicaines ont fait la conspiration du silence autour du livre de M. Zola. Nous le comprenons: ce livre fournit d'irréfutables arguments contre l'idée politique que M. Zola a cru servir. Le seul de ses personnages qui se targue et se pique à tout bout de champ de républicanisme a nom Lantior. Or, Lantier est l'être le plus odieux de l'*Assommoir*. C'est l'Alphonse du ruisseau.

— *La Petite Mère* de M. Ferdinand Fabre est un livre chaste; mais, à un autre point de vue, il est aussi dangereux que l'*Assommoir*. Le catholicisme y est présenté sous les couleurs les plus fausses, avec les intentions les plus noires, dans les conditions les plus défavorables. L'auteur se défend comme un beau diable de vouloir attaquer, rabaisser, diminuer la religion. Il n'en veut qu'au « cléricalisme, » au « jésuitisme, » à l' « obscurantisme. » C'est avec cette pitoyable casuistique qu'on prépare des balles pour les futurs otages. Seraient-elles exactes, la populace n'admet pas ces distinctions perfides! — Il paraît que M. Ferdinand Fabre s'est également proposé de montrer « les inconvénients de la dévotion exagérée. » Nous croyons que le plus grand péril social n'est pas de ce côté. Quoi qu'il en soit, voici la donnée de la *Petite Mère :* Thérèse Trémière de la Sylve a épousé le général baron Furster. Ce mariage n'est pas heureux. Une séparation amiable a lieu. La baronne Furster en profite pour se livrer à ses goûts de piété ardente. Elle a pour directeur un prêtre du Midi, le père Phalippou qui a fondé l' « Ordre du Jugement dernier. » Toute dévouée à cet ordre, la baronne Furster cède à la congrégation naissante une partie de l'hôtel Trémière, ne jure que par les nouveaux Pères, se dépouille en leur faveur et néglige absolument ses devoirs de mère. Sur ces entrefaites, le général Furster est atteint de rhumatismes aigus qui l'obligent à prendre sa retraite. Il se rappelle qu'il a une femme et de plus une fille charmante, Madeleine. Le voilà débarquant un beau matin sur le seuil de l'hôtel Trémière! Ici l'odieux

du roman de M. Fabre prend des proportions telles qu'il faut remonter au *Juif Errant* d'Eugène Sue pour trouver quelque chose de semblable. Cette baronne Furster, simulant de l'amour pour son mari dans le but de le convertir et forçant sa fille à épouser un imbécile qu'elle n'aime pas ou à se faire religieuse, serait un monstre, si elle était vraie. Mais ce n'est qu'une caricature, — une caricature toutefois présentée par le romancier comme un portrait réel, et cela dans le but de jeter du discrédit sur les personnes et les choses du catholicisme. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses inventions. On les devine. Le baron Furster se convertit, prend part à la guerre de 1870 et meurt à son retour de Mayence. Madeleine, froissée dans ses sentiments, éprouvée dans ses affections, prend le voile à l'Hospice des enfants assistés et se dévoue à ses fonctions de sœur de charité avec un zèle si ardent qu'elle ne tarde pas à succomber. La baronne Furster devient supérieure de l'Ordre du Jugement dernier, auquel elle laisse sa fortune. — Rien que ce canevas montre l'esprit de partialité et de sophisme dans lequel est conçue la *Petite Mère*. Et cependant, comme on s'aperçoit vite que l'auteur s'est, dans sa jeunesse, abreuvé aux mamelles de l'Église. La libre-pensée, aujourd'hui le domine et l'enveloppe. C'est la libre-pensée qui lui fait rééditer toutes les calomnies de Quinet et de Michelet contre le catholicisme. C'est la libre-pensée qui lui fait dire que les catholiques font le bien seulement par égoïsme; c'est la libre-pensée qui lui fait accuser les congrégations religieuses d'être des « captatrices » et des « accapareuses; » c'est la libre-pensée qui lui fait écrire que la dévotion « étouffe le cœur, » « annihile la volonté » et « fige l'âme. » C'est la libre-pensée enfin qui lui fait confondre la toujours identique pureté de la loi religieuse avec les variétés et les imperfections humaines. Très-certainement, et quoi qu'il prétende le contraire, M. Ferdinand Fabre est un adversaire de nos croyances. Mais ce n'est pas ce qu'on appelle un mangeur de prêtres. Son Père Phalippou indigne; il ne dégoûte pas. Il nous le peint comme un homme hors ligne, comme un homme de génie, comme un moine puissant et fort qui, du fond de sa cellule, a entrevu le tréfond de la nature humaine. Tels de ses actes, par exemple, quand il démontre à la baronne Furster que la religion dont elle se drape n'a sa source que dans l'orgueil, provoquent une sincère admiration. Tels de ses discours, par exemple ses improvisations sur l'amour chrétien, sur les devoirs de l'épouse, sont dignes de Fénelon et de saint François de Sales. En ces cas, le libre-penseur Ferdinand Fabre disparaît, et il ne reste que l'ancien élève du petit-séminaire de Saint-Pons. C'est également au croyant d'autrefois que sont dus les délicieux épisodes de la vie dévouée et de la mort héroïque de Madeleine, la « Petite Mère, » ainsi nommée pour sa ten-

dresse envers tout ce qui souffre. C'est enfin au chrétien de la première jeunesse qu'il faut attribuer les belles pages dans lesquelles complète justice est rendue aux admirables filles de saint Vincent de Paul. Malheureusement, ce ne sont que des échappées, des entrelueurs. La libre-pensée ne tarde pas à enténébrer ces bonnes dispositions. En résumé, beaucoup de talent au service d'une mauvaise cause. Nous ne mettons pas à l'index les peintres du monde « clérical; » Balzac a introduit le clergé dans le *Médecin de campagne* et le *Curé de village*. Mais il s'est fait un scrupule de ne pas livrer la soutane aux risées des Sarcey de son temps et d'attiser contre le sacerdoce les haines des About de son époque. Primitivement, M. Ferdinand Fabre paraissait vouloir suivre cette voie... Hélas! que nous sommes aujourd'hui loin des *Courbezon!*

— M. Henri de Lacretelle était un député radical de la Chambre du 20 février. Il ne faut pas s'étonner si ses œuvres littéraires se ressentent de ses préoccupations politiques. La politique radicale est à ce point tyrannique qu'elle n'admet la littérature que comme son humble servante. Les *Filles de Bohême* ne seraient ni sans intérêt, ni sans attrait, n'était leur estampille rouge. C'est l'histoire d'une famille de gitanes, composée : du père, Julius, un philosophe primitif qui considère le vol comme une revendication; de deux filles, Saloméa et Moab, dont l'une a des instincts de gourgandine et l'autre mérite le prix Monthyon; du petit Équinoxe, un louveteau pillard et déluré, qui ne suit que trop le catéchisme de Julius. Cette aimable famille vient camper à Noisy-le-Châtel, où elle a maille à partir avec les gendarmes, avec la mère Simon, avec Mme Alacoque, avec le curé Moretain, un bourru bienfaisant, — pas trop maltraité, nous devons le reconnaître. La mère Simon a un fils séminariste. Ce séminariste est débauché par Moab et il finit par épouser Saloméa. M. de Lacretelle nous donne de curieux détails sur les mœurs et les passions de ces familles nomades qui, sans patrie, sans foyer, errent à travers l'Europe comme d'ambulantes et vivantes énigmes. Les types mis en scène sont pittoresquement décrits. Il se dégage même de la douce et timide Saloméa, comme un rayon de christianisme. Mais il s'en faut que le livre soit chrétien. Les préjugés anticatholiques s'y donnent libre carrière. L'auteur appelle le costume ecclésiastique un « triste costume » et la vie de séminariste une « vie d'esclavage. » C'est avec un plaisir sensible qu'il fait se désenfroquer l'abbé Joachim. — Çà et là des traces non équivoques de la haine et du mépris que l'école hugolâtre a voués à la hiérarchie sacerdotale, — sans parler des scènes de passion et de libertinage, notamment la scène où Moab veut se vendre à l'usurier Blanchecotte, une sorte de Jacques Ferrand campagnard. En résumé, malgré quelques tableaux fort touchants, par

exemple, la mort du vieux cheval de Julius, nous devons ranger les *Filles de Bohême* parmi les romans dangereux et malsains, au même degré que la *Petite Mère*, à un degré moindre, bien entendu, que l'*Assommoir* et la *Fille Élisa*.

— La *Fille au vautour*, de Mme Wilhelmine de Hillern, appartient à un autre ordre d'idées. C'est un roman rustique qui confine presque à l'épopée. L'auteur soutient cette thèse que la race des forts n'est pas éteinte et que les Siegfried et les Brunehilde des Niebelungen se retrouvent sous le sarrau des montagnards du Tyrol. Drôle de type que Wally Stromminger ! On lui a donné le nom de « Gierwally, » la « Fille au vautour, » parce que, tout enfant, elle a osé, au risque de sa vie, dénicher sur les glaciers alpestres un nid de vautours — en livrant un combat sanglant avec la mère de ces oiseaux de proie. Comme cette Wally ressemble peu à nos jeunes filles ! Sa force physique égale son courage et son énergie est aussi farouche que sa beauté est robuste. Il y a pourtant dans ce cœur viril un tout petit coin susceptible de sensibilité. Wally aime Joseph, le tueur d'ours, mais son amour a la violence d'un instinct et sa tendresse, mêlée à un orgueil indomptable, faillit causer la mort du brave garçon. Ils se marient pourtant, car dans les romans c'est comme dans les comédies, il est admis que cela doit toujours finir par un mariage. Ils se marient après des péripéties effrayantes et des obstacles sans nom. Cette épopée villageoise emprunte une saveur toute particulière au mélange très-habilement littéraire de la langue policée et du patois tyrolien. Elle a pour cadre le haut massif des monts de l'Œtzthal. Les héros ne sont que des paysans, mais des paysans qui n'ont rien de ceux de la *Petite Fadette*. Gars bâtis tout d'une pièce, rablés comme des athlètes, les hommes ont quelque chose des guerriers teutons à la chape magique; amazones bien découplées, hardies et fières, les femmes ont quelque ressemblance avec les Vellédas invincibles de la Germanie de Tacite. La *Fille au vautour* fait le plus grand honneur à Mme Wilhelmine de Hillern, et ce roman est de beaucoup supérieur à son *Médecin de l'âme*. Il est fâcheux qu'il soit déparé par certains détails trop libres, tels que le « duel au baiser, » et qu'il y règne une sorte de religiosité vague, de panthéisme indéfini, de sensualité mystique. La traduction qu'a donnée de ce roman M. Jules Gourdault est parfaite.

— Le *Chevalier de Médrane* de M. Granier de Cassagnac vaut surtout par les épisodes et les intermèdes. La vie créole à la Martinique, les superstitions du Roussillon, la poésie populaire dans les Apennins, Beppa la Pastoure parlant l'italien comme sainte Catherine de Sienne et faisant des sonnets aux oiseaux comme saint François d'Assise, les chastes et platoniques amours du chevalier de

Médrane pour Madame Victoire, fille de Louis XV, le dévouement désintéressé du chevalier pour cette noble princesse, dévouement qui n'a de comparable que celui du chevalier de Maison-Rouge pour Marie-Antoinette : voilà tout autant de tableaux exquis ne laissant dans l'esprit que des impressions avouables! Il faut citer aussi comme un pur chef-d'œuvre la description du salon de la comtesse Merlin. C'est une revue brillante et pittoresque de toute la littérature française sous le gouvernement de Juillet, depuis Charles Nodier et Alexandre Dumas jusqu'à Théophile Gautier, Alfred de Musset, Victor Hugo et Lamartine. Le portrait de la comtesse Merlin, dona Maria Mercedès de Jaruco, est peut-être un peu flatté; mais on pardonnera aisément à M. Granier de Cassagnac, quand on saura que la vie de cette femme supérieure a fourni au savant baron d'Eckstein la matière de tout un livre intitulé : *L'Espagne!* Livre, parfois bizarre, parfois sublime, où l'ancien directeur du *Catholique* appelle Voltaire « le laquais de tout le monde, » flétrit les « loups-cerviers » de la démagogie, condamne l'inquisition, considère le dix-huitième siècle comme une « infection, » fait de la théocratie à outrance, exalte Zumalacarréguy et porte aux nues Armand Carrel. Quant à la comtesse Merlin, pour le naïf d'Eckstein, c'est presque une divinité. Nous ne jurerions pas que M. Granier de Cassagnac ne se soit inspiré de ce panégyrique. Pourquoi faut-il que son *Chevalier de Médrane*, écrit dans ce style crâne et sobre, vigoureux et mâle, qui est familier à l'auteur des *Origines de la langue française*, contienne des situations plus que risquées, des crudités impardonnables et des complications adultérines? Sans doute, M. Granier de Cassagnac n'a pas eu l'intention de fausser la morale. Mais il a cédé au mauvais goût du jour. Nous l'attendons à une nouvelle œuvre qui ne surpassera peut-être pas celle-ci en talent, mais dans laquelle nous n'aurons absolument rien à reprendre.

— Au surplus, ce que nous disons de M. Granier de Cassagnac ne lui est pas particulier. C'est une tendance à laquelle sacrifient parfois les meilleurs esprits, oubliant qu'une œuvre où de pareilles taches se rencontrent ne saurait jamais être complétement belle. Tenez! voici que je suis obligé d'adresser un semblable reproche à M. Simon Boubée, de la *Gazette de France!* Son *Violon fantôme* contient, çà et là, des gaillardises qui dénotent beaucoup d'esprit et d'imagination, mais qui sonnent mal. Et c'est vraiment dommage! Le *Violon fantôme* fait rire, pleurer, rêver, frémir. Ici, l'humeur de Sterne; là, les mélancolies de Jean-Paul; ailleurs, le fantastique d'Hoffmann. Il y a même du démoniaque, et parfois l'on croirait lire le *Malleus Maleficarum* de Sprenger. Telle la page où M. Simon Boubée nous montre le musicien Daniel en face de la momie du maestro Amanti! On voit le squelette

du maestro sortir comme d'une tapisserie, saisir un violon qui n'avait pas été touché depuis soixante ans et en tirer des sons de l'autre monde! Comment cela peut-il se faire? Demandez à M. Simon Boubée. L'explication qu'il donne de cette étonnante aventure a beau s'appuyer sur la *Mystique de Gœrres*, par là même que l'auteur la présente comme naturelle, cette explication paraîtra un peu bien invraisemblable. Bien invraisemblables paraîtront aussi les aventures de Murguy la Bohémienne et les pérégrinations du musicien Daniel à la recherche des manuscrits du docteur Closterman qui a fixé sur le papier le mot de l'énigme, la solution du mystère! Mais toutes ces invraisemblances sont rachetées par des qualités précieuses : une émotion communicative, une imagination facile, une observation fine et profonde, une gaîté du bon coin, une originalité de style vraiment attrayante. Nous aimons beaucoup les portraits de Méridionaux dont M. Simon Boubée a émaillé son *Violon fantôme*. Le ménage Bagnéris, si franchement gascon; le docteur Closterman, un matérialiste qui croit aux revenants; le curé Berghein; le vicaire Servan; l'honorable M. Camescas : tout cela est adorable. Nous ne parlons pas d'un certain bouquiniste précautionneux, bien connu à Toulouse : ce serait lui faire de la réclame.

— Les romans russes sont à la mode. Nicolas Gogol, Tourgueneff, le prince Lubomirski et tant d'autres ont popularisé en France les récits qui ont pour théâtre la Russie contemporaine. Je ne crois pas néanmoins qu'il ait été fait en ce genre quelque chose de plus curieux que le *Serf de la princesse Latone*. Cette princesse est vraiment extraordinaire. Son pouvoir ressemble un peu à celui du Vieux de la Montagne. Elle a à sa disposition des trésors auprès desquels ceux de Monte Cristo sont des vétilles. L'empereur Nicolas est à ses petits soins, et l'aristocratie européenne est à son service. On dirait une princesse des *Mille et une nuits*. Mais, derrière ces exagérations (les romanciers ne doutent de rien), il y a une femme, une vraie femme d'un caractère admirable, d'une distinction suprême, d'une élégance parfaite, d'une intelligence hors ligne, d'une énergie surhumaine, d'un cœur élevé, d'une âme grande. Latone Thémiranoff, dans ses domaines, est la Loi et les Prophètes. Elle ordonne, elle commande, elle conclut, elle décide, et ses décisions sont sans appel. Parfois le caprice la guide; mais, jamais à l'égard de ses vassaux : alors, elle est l'Équité. Rien de beau comme ses cours de justice. Cela fait penser à saint Louis sous le chêne de Vincennes. Une des serves de Latone aime André Lazienski (type moral superbe, entre parenthèses). Latone aime aussi ce jeune seigneur qui a conquis la liberté par son mérite. Et pourtant elle étouffe cet amour et permet à la serve d'épouser Lazienski : « J'ai tout fait pour lui, dit Latone; il

a tout fait pour elle. » L'auteur de ce roman, Mme Augusta Coupey, a voulu inspirer de l'horreur pour le servage. Elle s'y est mal prise. Sans doute, elle a essayé de peindre les bons et les mauvais côtés de la Russie féodale. Mais les bons côtés l'emportent. Il en résulte que le servage russe ne nous apparaît plus que comme une sorte de patriarcat biblique. On sait d'ailleurs que l'émancipation décrétée par Alexandre II a été accueillie par les serfs avec indifférence : ce qui prouve qu'ils n'étaient pas aussi malheureux que l'ont prétendu les philanthropes. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le servage russe, établi seulement au seizième siècle, eut pour but de soumettre à la vie sédentaire des populations nomades et qu'il a ainsi réalisé un progrès immense. Mme Augusta Coupey fera bien de se méfier de la Folle du logis.

— De la Russie à l'Italie, la distance est grande : franchissons-la tout de même. C'est M. Albert Fornelles (un pseudonyme masculin cachant trop modestement une élégante plume féminine) qui nous en fournit l'occasion. L'*Aventure de M. de Trœnic* se passe dans le beau pays tant regretté par Mignon,

Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles.

C'est, du reste, une aventure terrible. Le vicomte de Trœnic, jeune enseigne de vaisseau, fait partie de l'équipage de l'*Indomptable* commandé par le marquis de Grallières. Le marquis a pour mission de rechercher en Italie des papiers très-utiles à la France. Nous sommes en 1825. Ces papiers se trouvent dans les archives d'un riche Tarentais, le comte Aldovrandini. Ce brave homme tient table ouverte. Parmi ses hôtes, signalons Tiberio Mazzanti et Paola, son épouse. C'est un ménage plus que suspect. Tiberio, chimiste, alchimiste, botaniste, sorcier, mécréant et gredin, cultive en secret l'art des Locuste. La belle Paola, malgré ses yeux baissés, a des goûts de courtisane (le métier de sa jeunesse) et elle s'y livre à l'insu de Tiberio. Cette sirène a ensorcelé Trœnic, un insouciant, un naïf, un étourdi — mauvaise tête et excellent cœur. Elle pose devant lui en femme incomprise, et, pendant que le marquis de Grallières avale de la poussière dans la bibliothèque d'Aldovrandini, Trœnic et Paola filent le parfait amour. Un jour, Tiberio surprend l'enseigne de l'*Indomptable* en conversation avec sa femme; il allait le frapper d'un coup de stylet, lorsque subitement paraît le marquis de Grallières qui reçoit au bras la blessure destinée à son imprudent de neveu. Tiberio s'enfuit, en disant au blessé que le stylet était empoisonné avec le suc de l'*Herba Sardoa*. Le marquis de Grallières se fait cautériser et ne s'en émeut pas autrement. Heureux de ses trouvailles dans les archives d'Aldovrandini, il se rembarque sur l'*Indomptable*, et part pour les mers du Levant. Mais voilà que bientôt se déclare une maladie étrange,

inexplicable. Les médecins du bord y perdent leur peu de latin. Le marquis de Grallières devient sec comme de l'amadou. Le sang se retire de ses veines. Sa peau prend une habitude continuellement sèche et terreuse. Il souffre des souffrances atroces. Il ne meurt pas et ne peut pas guérir. Sa mort ne saurait pourtant être bien éloignée. Jugez du désespoir du pauvre Trœnic! A la fin, il n'y tient plus et prend une résolution désespérée. Puisque les médecins ne peuvent pas soulager son oncle, il faut avoir recours à Tiberio Mazzanti. Il a donné le mal, il doit connaître le remède. Trœnic sait que Mazzanti s'est retiré dans le Trentin. L'*Indomptable* mouillait alors dans la rade de Venise. Trœnic quitte le vaisseau sans rien dire et va à la recherche de Mazzanti. Il parvient à le dénicher dans un vieux château délabré qui ne le cède pas en épouvantements aux cachots et aux donjons des *Mystères d'Udolphe*. Bravement et sans se laisser effrayer par l'empoisonneur, Trœnic lui demande le remède à la maladie du marquis de Grallières. Mazzanti acquiesce, à la condition que lui, vicomte de Trœnic, dont il a à se venger, avalera un breuvage qu'il lui présente et qui fera seulement son effet à trois mois de distance. L'enseigne avale héroïquement le breuvage mystérieux et revient vers l'*Indomptable* muni du précieux flacon. Grallières est sauvé; mais Trœnic se sent pris à son tour. C'est également une maladie inexplicable. Il a des syncopes fréquentes, des fièvres continuelles; il dépérit à vue d'œil, sans dire à personne le fatal secret, attendant la mort à l'heure fixée par Mazzanti. L'heure passe, et la mort n'arrive pas. Ce qui arrive c'est une lettre de Mazzanti dévoilant au marquis de Grallières l'acte héroïque du jeune enseigne et priant celui-ci de ne plus se mettre martel en tête. — Le breuvage léthifère était en grande partie composé d'eau claire. Ce que c'est pourtant que l'imagination! Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le vicomte de Trœnic ne tarda pas à reprendre sa gaîté et sa vigueur d'autrefois. Quant à l'infâme Paola, devenue la concubine d'un riche Anglais, elle mourut en Grèce de la maladie d'Antiochus. Encore une vengeance de Mazzanti! Encore un effet de ses combinaisons toxiques! Digne fin d'une vie de hontes et de turpitudes. — Il y a, dans cette œuvre, dont vous n'avez ici que le squelette, des qualités réelles d'écrivain et de conteur. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'énergie, pour ne pas dire l'audace du style; c'est le rendu vigoureux et précis des situations; c'est la peinture à l'emporte-pièce des types et des caractères. Aldovrandini et Mazzanti sont de vraies eaux-fortes. Paola est comme sculptée. L'analyse des deux maladies du marquis de Grallières et du jeune enseigne est trop fouillée pour ne pas laisser supposer que M. Albert Fornelles a, dans ces cas particuliers, pris pour guide quelque savant disciple d'Hippocrate de sa connaissance. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Toujours

est-il que, pour un début, l'*Aventure de M. de Trœnic* est un coup de maître.

— Avec M. Félix de Servan, nous sommes encore dans les aventures — des aventures d'un tout autre genre. C'est le roi Louis XI qui est sur la sellette, et il fait, ma foi ! vaillante figure. Édouard IV, roi d'Angleterre, campe avec ses troupes devant Amiens. Il s'agit de l'en déloger ; il s'agit aussi de le réduire à la portion congrue. Louis, fin matois, ne dédaigne aucun moyen, pas même un dîner bourgeois avec les officiers anglais chez l'aubergiste Horatius ; il ne rejette aucun auxiliaire, pas même l'aide du compère Mérindot et de Serpent, le batelier de la Somme. Bref, le roi Louis XI manœuvre si bien qu'Édouard IV signe la paix de Picquigny et que, du même coup, le roi de France se trouve délivré des trames du duc de Glocester et des complots du duc de Bourgogne. — Du milieu de ces événements politiques émerge, fraîche oasis, le récit des chastes amours de Cecilia Egelton et d'Albert de Vannes. M. Félix de Servan a scrupuleusement respecté l'histoire. Il a suivi de point en point Commines et nous a donné un Louis XI digne de la couronne, n'ayant en vue que le bonheur de la France. — Nous ne pouvons pas, à notre extrême regret, rendre le même témoignage à M. Charles Buet. Il est aussi question de Louis XI dans son roman intitulé : *Philippe-Monsieur*. Mais M. Buet, égaré par son patriotisme local, a sacrifié la Savoie à la France. Il a pris parti pour la Féodalité contre la Royauté. Le portrait qu'il fait de Louis XI est exagéré à plaisir. — Walter Scott ne l'a pas autrement portraituré dans son *Quentin Durward*. Le Louis XI de M. Charles Buet est à la fois maniaque, féroce, grossier, sceptique, licencieux, hypocrite, une sorte de Robespierre couronné, de Tarquin vulgaire. Louis XI eut ses défauts et ses manies, sans doute. Mais il ne fut pas si noir que veut bien le dire M. Buet. Et ses manies et ses défauts ne l'ont pas empêché de créer notre unité nationale. Ces réserves faites, reconnaissons que le nouveau roman de M. Charles Buet est des plus dramatiques. Son héros, Philippe-Monsieur, est un duc de Savoie que ses courtisans qualifiaient ainsi, mais que ses ennemis appelaient Philippe-sans-Terre. L'ambition le domine, il quitte la cour de Louis XI pour chasser du trône de Savoie son père, sa mère et leurs courtisans. Sa mère mourante l'arrête dans cette voie dangereuse et lui inspire d'autres desseins. M. Charles Buet a décrit de main d'ouvrier les mœurs de l'aristocratie de l'époque. Sa Gilberte de Miolans, sorte de Mme Putiphar indomptable et énigmatique, est une véritable création.

— Vous connaissez la chanson du capitaine Roland des *Mousquetaires de la Reine :*

C'était du temps du roi Henri,
Messieurs, que se passait ceci,

C'est également du temps du roi Henri que se passent les fredaines des *Cadets de Gascogne*. Le plus hardi, le plus brave, le plus jovial de ces cadets est un certain Arnaud Sarrabaig, dit Bruniquel, propre frère de lait de Henri le Grand, quatrième du nom. Bruniquel sert d'écuyer à Gilbert de Mauléon, et tous les deux viennent à Paris chercher fortune. Or, leur premier exploit est de sauver la vie au roi et à Marie de Médicis. La barque qui portait les deux augustes personnages avait chaviré au bac de Neuilly, et, sans Bruniquel et Mauléon, ils se seraient infailliblement noyés, car Corneille l'a dit :

Si grands que soient les rois, ils sont ceux que nous sommes,
Et sujets à la mort comme les autres hommes.

Cela met naturellement nos « Cadets » en faveur. Ils sont reçus au Louvre. Bruniquel ressemble à Henri IV au point de s'y méprendre. Cette ressemblance provoque dans l'esprit du Béarnais une idée malicieuse. Il habille un jour Bruniquel en roi et lui fait tenir sa place. L'heureux coquin s'acquitte admirablement du rôle. Il tient cour plénière, reçoit M. de la Varenne, contrôleur général des postes, Sébastien Zamet, financier considérable, d'Elbène, Concini — sans parler du menu fretin — dit à tous quelques bonnes et dures vérités, dans ce franc et viril parler qui fut celui de Henri IV, et tout le monde s'y trompe. Quant aux autres aventures de nos cadets, je vous les laisse à deviner. — Elles sont quelque peu cousines de celles de d'Artagnan. Rendons néanmoins à l'auteur des *Cadets de Gascogne*, M. de Lescure, ce témoignage qu'il reste toujours excellent conteur sans jamais cesser d'être historien.

— La *Tentation de Gilbert*, de M. Paul Dufour, est un roman artistique. M. Paul Dufour ne conclut pas ; mais son récit porte en lui-même sa conclusion. Le peintre Gilbert Morin eût pu devenir un Ingres ou un Delacroix, s'il ne s'était laissé absorber par la femme. Ses amours, du reste, portent malheur : des deux personnes qui partagent son affection, l'une se tue de jalousie, l'autre meurt de désespoir. Morin, de son côté, ne tarderait pas à tomber dans l'avachissement, sans un Diogène de bon aloi qui lui remonte le moral, nous voulons parler du père Saint-Jean, vieux modèle qui pose tantôt pour Saturne, tantôt pour Jéhovah, et qui, nouveau Bias, vit à la grâce de Dieu. — C'est aussi un roman artistique que les *Songères*, de M. Robinot-Bertrand. Dans une élégante villa des environs de Nantes, dominant le cours de la Loire, travaille, pérore et rêvasse toute une pépinière d'artistes : Langon, le sculpteur; Galéas, le paysagiste; Rochetin, le portraitiste; Mouche, le barbouilleur, et le manchot Sévracque, l'esthéticien de la bande. On croit ce dernier le mauvais génie de Langon ; il est laid, caustique, ironique, railleur, une manière de Méphisto. Eh bien, c'est un noble cœur — car, grâce à lui, Langon

épouse Albertine Mansagey, Régane Louvier n'est plus jalouse, Mme Rochetin n'est plus haineuse, et Galéas, le vrai Méphisto, meurt en s'accusant de ses méfaits, de ses perfidies, de ses méchancetés, pour ne pas dire de ses crimes. L'auteur des *Songères* est poëte. Dans la *Légende rustique*, il a chanté les paysans; dans la *Fête de Madeleine*, il a chanté les ouvriers; dans les *Songères*, il chante les artistes, — car, quoiqu'en prose, ce roman tient de la poésie. N'est-ce pas de la poésie que cette description des approches de la marée qui monte et se prolonge dans la Loire? « Ainsi que les écailles d'un poisson gigantesque miroitaient les flots du fleuve. Tout à coup un long frissonnement glissa sur toute la nature; les chênes s'inclinèrent, les peupliers murmurèrent en ployant, et les saules, comme saisis de crainte, secouèrent leurs rameaux sonores. C'était la marée qui montait : de l'immense poitrine de l'Océan lointain, s'élançait ce souffle qui, traversant le ciel, venait palpiter et mourir dans la cîme des arbres. Cet instant est l'un de ceux où se dévoile clairement l'infinie sollicitude qui régit les choses et les êtres, et où se manifeste la grande loi d'unité. Au-dessus des flots qui se soulèvent, circule comme un mystérieux magnétisme qui dispose les cœurs à l'émotion et à l'attendrissement. » M. Robinot-Bertrand est spiritualiste. Il appelle l'art pour l'art « une fleur des ruines. » L'art, pour lui, doit avoir pour but le bien et le vrai. Sanctifié par l'amour, l'art atteint la perfection : Τὸ Τέλειον. C'est l'idée de Platon. Elle ne suffit pas aujourd'hui. Pour atteindre la perfection, il faut aussi la foi. Est-ce à dire, pour cela, que nous condamnions les artistes à une vie monacale? Doivent-ils gravir les hauteurs de l'idéal, en suivant correctement la ligne droite à l' instar des géomètres? Pas le moins du monde. Pourvu que les excentricités ne violent pas l'ordre éternel, il est peut-être bon que la vie des artistes soit, comme la foudre, bizarre, accidentée, un peu erratique. C'est là ce qui constitue leur originalité. La froide raison étoufferait chez eux l'imagination. L'intuition, la spontanéité font leur grandeur; ils sont la concentration magnétique des forces intellectuelles. Laissons-les donc escalader en zig-zag la Montagne-Sainte, chuter même sur la Voie-Douloureuse. L'essentiel est qu'ils ne perdent pas de vue l'Étoile des Mages.

— Comme M. Robinot-Bertrand, M. André Lemoyne est un poëte, un excellent poëte, l'auteur exquis des *Charmeuses*. Cela ne l'empêche pas de nous donner de temps à autre des chefs-d'œuvre en prose, *musa pedestris*. Après *Élise d'Évran*, voici *Une idylle normande*, touchante histoire d'amour et de générosité, dédiée à Jules Sandeau, et couronnée par l'Académie française. Je ne connais rien de plus sympathique que le héros de cette histoire, Henri de Norsalines. Toutes les bonnes fées ont présidé à sa naissance. Il a l'esprit, la fortune, la vigueur, la beauté virile. Il est aimé et respecté de tous. Un jour de

marché, un gars s'étant permis quelques paroles outrecuidantes sur la fille d'un de ses fermiers, Henri l'appréhende au corps, et lui fait faire à genoux amende honorable devant la pauvre paysanne rougissante et confuse. C'est, en un mot, un parfait chevalier, un gentleman accompli. Et pourtant, il est triste, mélancolique, presque malheureux. C'est que sa mère est morte en lui donnant le jour, c'est que le sourire et le regard maternels n'ont pas éclairé son berceau. Mais la tristesse n'a pas bronzé son cœur : au contraire, Henri éprouve comme un besoin de dévouement et de sacrifice — et ces sentiments, il les pousse jusqu'à l'héroïsme en donnant pour femme à un de ses amis, une orpheline sur laquelle lui, Henri, a des droits réels, et qu'il aime secrètement. Pour ne pas troubler le bonheur des nouveaux époux, il s'expatrie en leur léguant sa fortune. « Quand il prit le train à Valognes, le chef de gare remarqua avec surprise deux grosses larmes dans les yeux du gentilhomme qui n'avait jamais pleuré. » Ainsi finit, dans ce ton discret et sobre l'*Idylle normande*. Elle est précédée d'une remarquable étude de M. Jules Levallois sur la manière dont les poëtes de nos jours entendent le paysage ou la description de la nature. Elle est suivie d'une série de *Pensées* souvent paradoxales, mais toujours ingénieuses et piquantes. Qu'on en juge : « Si tes deux mains sont pleines de vérité, ne laisse échapper que les vérités consolantes. — La conscience, petite lanterne sourde, que la solitude allume dans la nuit. — Le vin, l'argent, la gloire, sources de trois ivresses bien difficiles à porter. — Hygiène morale, santé du cœur. — Il est de pauvres gens qui ont le malheur de tout comprendre. » — S'il vivait encore, Joubert reconnaîtrait pour un de ses fils M. André Lemoyne.

— Hélas ! avec le *Crime de Jean Malory*, bien que le criminel soit normand, que nous sommes éloignés de l'idylle. C'est la tragédie avec toutes ses horreurs. Et d'abord, M. Ernest Daudet aurait dû dire les « crimes de Jean Malory » car ce monstre successivement vole le commandant de Maldrée, dans une tranchée de Sébastopol, brûle une femme dans sa maison, tue un marin breton, noie un notaire, et aurait assassiné, sans un hasard providentiel, le brave sergent Jabin. — Et tous ces meurtres sont la conséquence du premier. Malory frappe, s'imaginant faire disparaître les témoins de son forfait primordial. Un tel homme devait mal finir. Effectivement, il se jette dans l'Océan et n'en sort plus. Sa fille Renée, l'ange de ce démon, répare de son mieux les crimes de son père. Roman un peu sombre, mais bien mené. Nous en voulons pourtant à M. Daudet d'avoir fait de Jean Malory un capitaine. Il n'y a eu de sa part aucune intention malséante, soit ; mais il nous semble que l'épée est un préservatif de certaines hontes, et supposer que de pareils monstres puissent naître sous le drapeau, c'est calomnier l'armée française. — A côté de *Jean Malory*, plaçons la

Fille Maudite, de M. Émile Richebourg. Ici encore, le crime est mis en scène dans la personne de Parisel, assassin, voleur, calomniateur. Pourtant, hâtons-nous de dire que le crime n'apparaît, dans la *Fille Maudite*, que comme antithèse. Les personnages sympathiques sont les plus nombreux : c'est Mardoche, l'innocent qui expie les fautes d'autrui ; c'est Greluche, montreur de marionnettes, pauvre artiste ambulant, qui adopte un enfant abandonné et en fait un homme ; c'est Rouvenat, le serviteur fidèle ; c'est Lucile la Maudite, grande et fière jusque dans son désespoir et sa misère ; c'est la comtesse de Bussières, figure de sainte calomniée et pure ; c'est enfin Blanche, Edmond, âmes limpides, créations ravissantes, pleines de grâce et de poésie. M. Émile Richebourg paraît vouloir continuer Ponson du Terrail. Il a, comme l'auteur de *Rocambole*, le génie de l'imprévu et l'entente du drame. Mais il a une qualité que Ponson du Terrail n'avait pas : la sensibilité. Il est surtout plus littéraire.

— Mme Claire de Chandeneux a, comme on dit vulgairement, plusieurs cordes à son arc. On la croyait ensevelie dans la spécialité des romans militaires, et elle nous donne, coup sur coup, deux études où ne se trouve pas la moindre épaulette : *Une faiblesse de Minerve* et *Val-Régis la Grande*. Il y a des titres significatifs : *Une faiblesse de Minerve* est de ceux-là. Minerve, c'est la fière comtesse Germaine de Maurepert. Aux prises avec les luttes du devoir et les menées de l'ambition, son cœur finit par faiblir. Mais la défaillance ne devient pas habitude ; au dénoûment elle est amplement rachetée par l'expiation religieuse. Drame passionné dans un site merveilleux, suprême triomphe de la conscience sur la nature : tel est ce livre ! *Val-Régis la Grande* a une tout autre donnée : c'est l'orgueil qui pose devant le peintre. Aure de Val-Régis est la dernière descendante des comtes de ce nom. Il y a deux branches : la branche aînée, dans le Pas-de-Calais ; la branche cadette, en Bretagne. De temps immémorial, un procès existe entre les deux familles. Par obstination, par entêtement, Mlle Aure de Val-Régis continue les traditions paternelles. Elle arrive jusqu'à la quarantaine sans connaître de la vie autre chose que l'orgueil du nom, la science des armoiries et l'amour des paperasses. Heureusement que Mlle Aure a une petite sœur, Marguerite, destinée par la Providence à lui faire un peu de bonheur et à lui apaiser ses formidables haines. Marguerite de la branche aînée, épouse Edmond de la branche cadette — ils ont des enfants, et Mlle Aure devient une brave et bonne tante. Elle est toujours Val-Régis la Grande, mais son orgueil ne frise plus l'extravagance.

— Les romans que nous venons d'analyser — nous ne parlons pas de l'*Assommoir*, de la *Fille Élisa*, de la *Petite Mère*, et des *Filles de Bohême* qui rentrent dans les exceptions malsaines ou mécréantes —

peuvent être considérés comme des productions généralement honnêtes. Néanmoins, pour quelques-unes, il y a des réserves à faire, et leur lecture ne convient pas indistinctement à toutes sortes de personnes. Voici maintenant une série de romans que l'on peut (sauf deux ou trois) introduire dans les Bibliothèques paroissiales sans le moindre scrupule. Ce sont les suivants : Le *Fils du martyr*, le *Proscrit de la Camargue*, le *Meneur de Loups*, la *Maison du Sabbat*, le *Cloître rouge*, la *Route de l'abîme*, les *Mémoires du marquis de Champas*, *Au bagne*, *Bonjour Philippe*, la *Cousine de Lionel*, *Madeleine Green*, *Marcelle Dayre*, *Mademoiselle de Kervalez*, la *Pupille de M. Salomon*, la *Famille Danglas*, *Jeanne d'Aurelles*, *Ghislaine*, *Séraphine*, *Noir et rose*, *Une famille d'ouvriers*, la *Maison blanche*. Donnons-en une idée suffisante, quoique rapide.

— Parmi les romanciers religieux et moralement irréprochables, M. A. de Lamothe occupe très-certainement une des places les plus distinguées. Ce serait cependant tomber dans l'exagération et rendre même à M. de Lamothe un très-mauvais service que de l'appeler ici, comme on a fait quelque part, un Alexandre Dumas catholique. Les questions de doctrine et de morale hors de cause, Alexandre Dumas possédait des qualités de conteur inimitables. Sous ce rapport, on ne le surpassera pas. Et M. de Lamothe est loin de l'égaler. Ses romans ont seulement cette supériorité (et c'est la plus enviable) sur ceux de l'auteur de *Joseph Balsamo*, qu'ils portent au bien, défendent la vérité, combattent l'erreur et flétrissent le mensonge. Ce sont d'intéressants ouvrages de propagande. Ainsi, dans le *Fils du martyr*, M. de Lamothe raconte, sous une forme dramatique et émouvante qui les fixe dans la mémoire, les récentes luttes de la Papauté contre la Révolution italienne. Le *Fils du martyr* est la suite de *Pia la San-Pietrina*, dont nous avons précédemment rendu compte. Un martyr de Castelfidardo, Andréa Palormi, a laissé un fils, Raphaël, dans les rangs garibaldiens, et un gendre, Angelo, dévoué au Saint-Père. Raphaël prend part à tous les complots qui se trament contre Pie IX, de 1862 à 1870, pendant qu'Angelo s'adjoint, comme volontaire aux troupes pontificales, à toutes les expéditions. Ce canevas a permis à M. de Lamothe, les plus heureuses excursions dans les domaines de l'histoire contemporaine. D'un côté, Pie IX, le grand pape, comme qui dirait le roi Lear du catholicisme, souffrant persécution pour la justice et pour la liberté des âmes ; de l'autre, Garibaldi et ses bandes, Garibaldi le pître du démagogisme cosmopolite ; entre les deux, une humble femme du peuple élevant son fils dans l'amour de la religion et du Souverain-Pontife. Le tableau est d'un croyant en même temps que d'un artiste. — Quant au *Proscrit de la Camargue*, par le même auteur, nous en résumerons le sujet en trois lignes. Le chevalier Fré-

déric de Marcoiran, vient se cacher, pendant la Terreur, dans son château du Mas-Rouge. Il est d'abord dénoncé aux sans-culottes d'Arles, puis tué d'un coup de fusil par un de ses fermiers que la cupidité, pousse et qui a rêvé de devenir maître. Vous le voyez : l'histoire n'est pas neuve. Mais le *Proscrit* intéresse par les accessoires. On n'avait, même Mme Louis Figuier dans son *Gardian*, jamais mieux décrit la Carmague et ses plaines sauvages, les mœurs languedociennes et provençales, les dompteurs de taureaux et les *ferrades* populaires. Dans la bouche de Thérésine, bonne comme le pain, mais étourdie comme une cigale, le langage du crû acquiert une saveur piquante. M. de Lamothe lui fait chanter, dans le dialecte des félibres, la chanson des magnanarelles : *O Magali, ma tant amado!* C'est ravissant, mais cela nous paraît un anachronisme. Du temps de Thérésine, l'auteur de *Mireille*, Mistral, était encore dans les futurs contingents. Il est vrai que l'Homère de Maillane n'a peut-être pas inventé la chanson de *Magali* et qu'il n'a eu qu'à l'introduire dans son immortel poëme. Il y a aussi, dans le *Proscrit de la Camargue*, d'autres chants traditionnels qui ont une beauté toute particulière. Tel le cantique des pèlerins qui vont prier dans la chapelle des Saintes-Maries (les trois Maries qui vinrent en Gaule, après la mort du Sauveur). Ce cantique commence ainsi :

Arriben de luen, pécaïre!
Plen d'amor et de respet,
O patrounos di pescaïre,
Per nous traïre à vosti ped!

Les Camarguiens que M. de Lamothe met en scène sont des hommes tout d'une pièce, troun de l'air ! Saluons le commandeur de Forton, le bayle Bernard, le bouvier de Valcarès, l'hercule de Faraman et Jean de l'Ours ! Un chapitre de ce livre contient un épisode qui pourrait fournir matière à une épopée. C'est la lutte du marquis de Blésignan contre les bleus. Pendant la Terreur, le vieux marquis n'émigre pas. Sa tête est mise à prix. N'importe! il s'enferme dans un de ses châteaux situé sur une montagne escarpée près de Nyons, et fait dire aux robespierristes : « Vous voulez ma tête, venez la prendre ! » Effectivement, douze municipaux de Nyons arrivent devant le château et essayent d'en franchir le seuil. De la fenêtre d'une de ses tours, armé de ses meilleures carabines, Blésignan les canarde l'un après l'autre. La garde nationale d'Orange survient en nombre. Même tentative. Elle est décimée par le terrible marquis. Il fallut, pour le réduire tout un corps d'armée et un détachement d'artillerie. On bombarde le château ; le feu s'y met. Alors, spectacle sublime ! sur la plate-forme du donjon léché par les flammes, surgit le vieux Blésignan. Il agite en l'air un drapeau blanc et s'écrie d'une voix retentissante : « Vive le Roi ! » Au même instant, le toit s'ef-

fondre et Blésignan disparaît. On ne put jamais retrouver le corps de ce Vendéen du Midi.

— Connaissez-vous le Morvan ? C'est un pays fort original qui conserve encore ses mœurs primitives, ses coutumes locales, ses superstitions, tout ce qui constituait la physionomie de nos anciennes provinces ? Gracieuses ou lugubres, M. Alfred des Essarts, dans son *Meneur de loups*, a résumé les légendes morvandaises, depuis les vilains tours de maître Rigoux (le diable) et la puissance des lycanthropes, jusqu'à l'expérience du coq sorcier, aux « charmes » des pierres branlantes et aux vertus de la pimprenelle. Le « Meneur de loups » est un scélérat de la pire espèce, qui abuse de son pouvoir infernal pour faire le plus de mal possible. Il a des filles qui le valent et des parents qui l'imitent. C'est une bien vilaine famille dont la prison recueille les épaves. Quant à Jean Boyer, il est dévoré par ses chiens — je veux dire par les loups. A côté du vice, la vertu; c'est le contraste. La vertu est représentée, à Janzy, par une orpheline, pauvre gardeuse d'oies, souffre-douleur de deux mégères. Modeste est son nom, et modeste elle est de fait. L'orpheline est recueillie par la baronne de Chevassart, et elle se conduit si divinement bien, qu'elle devient un jour la châtelaine de Janzy. Dans ce livre, l'extraordinaire domine ; mais il ne nuit pas à la pensée qui est toujours saine, virile et morale.

— Dans le *Cloître rouge*, Mme Raoul de Navery nous peint la Flandre du quinzième siècle, les bons bourgeois de Gand, l'hôtel du « Houblon d'or » où trône Gambrinus, les Chaperons blancs révoltés contre Charles le Téméraire, les moines et les artistes flamands, les « chambres de rhétorique » dédiées, comme les jeux sous l'ormel de Clémence Isaure, à la vierge Marie, « la divine Empérière du Monde ». Le chef des révoltés est un meneur du nom de Rubles, menteur comme un arracheur de dents, un vrai Rabagas. Ce qui fait naître, sous la plume de Mme de Navery cette réflexion dont la justesse est de toutes les époques : « Si les chefs d'une insurrection disaient la vérité, il ne recruteraient point de partisans pour la révolte qu'ils fomentent ; le mensonge seul enfante les révolutions et les mouvements populaires ». — Dans la *Maison du sabbat*, Mme de Navery expose, commente et développe une légende bien connue à Rouen. C'est la légende de la *Fierte de Saint-Romain*. On appelle ainsi le privilége en vertu duquel le chapitre de Saint Romain à Rouen pouvait gracier un condamné à mort. La légende dit qu'une année, le chanoine, chargé de désigner le condamné et se trouvant en présence du meurtrier de son père, n'hésita pas. Il choisit ce meurtrier. Le roman édifié sur cette histoire est intéressant. Mais nous préférons la légende dans sa naïve simplicité. — Du même auteur, vraiment infa-

tigable, nous avons encore la *Route de l'abîme*. Cette fois, le drame est tout moderne. M. Belleforge, un libéral de 1830, est bon père, bon époux, bon garde national. Ces qualités, sans doute très-appréciables, ont leur ver rongeur. M. Belleforge adore Béranger, jure par Voltaire, déblatère contre le « parti-prêtre » et mange du jésuite à toute sauce. Il en résulte que son fils et sa fille poussent comme des champignons, sans religion aucune. Heureusement, ils sont bien doués. Cœlia aime Roland d'Yvrée et l'amour la rend chrétienne. Conrad Belleforge se convertit à la mort de sa mère et se fait prêtre. Il est tué pendant la Commune par son frère, le Gréveur, un fils naturel de M. Belleforge. Le Gréveur pille en même temps l'hôtel de son père. Tous les malheurs à la fois viennent fondre sur le vieux voltairien — cela lui donne à réfléchir. Il finit par voir dans quels abîmes conduisent certaines doctrines, et il revient franchement à Dieu. Roman chrétien un peu hardi, mais point mal fait et d'une émotion pénétrante. — A quels abîmes conduisent certains errements, le marquis de Champas peut, lui aussi, nous le dire. Ce Breton bretonnant, ce fils des croisés, en arrive de chute en chute, de dégradation en dégradation, à devenir joueur de profession, viveur du demi-monde, escroc et voleur. Il est condamné à dix ans de travaux forcés. Mais cela ne le corrige pas. D'autres infortunes s'abattent sur cette tête foudroyée. C'est alors qu'il se ressouvient du Dieu de sa mère, qu'il prie, qu'il se dévoue et qu'il expie. Il est tué, sous le nom de Durand, au combat de Châtillon, pendant la dernière guerre. Le général Ducrot lui remet la croix d'honneur sur son lit d'agonie. Le dernier descendant des Champas meurt réhabilité devant Dieu et devant les hommes.

— Auguste Snieders, romancier flamand, paraît vouloir marcher sur les traces d'Henri Conscience. Le côté littéraire, chez lui, prêterait bien le flanc à la critique ; mais nous sommes désarmés par les bonnes intentions. *Au bagne* est un récit très-édifiant dans lequel l'auteur met en relief les admirables vertus d'un pauvre curé de village faussement accusé, injustement comdamné. L'Évangile seul peut produire de semblables abnégations. *Bonjour Philippe* est une pastorale flamande dont la donnée repose sur une coutume locale fort curieuse. On prend une amande jumelle; deux personnes se la partagent, et alors c'est un contrat en herbe, un engagement en miniature. Si les parties jumelles de l'amande échoient à un jeune homme et à une jeune fille, il en résulte souvent un mariage. En ce cas, on compare les deux jumelles à deux tourterelles dans le même nid, à deux cœurs faits l'un pour l'autre. Cette coutume est originaire d'Allemagne, où on la nomme *Vielliebchen*. Par corruption, les Flamands en ont fait leur Viellib Filip : « Bonjour Philippe ! ».

— Deux traits particuliers caractèrisent les œuvres d'imagination

de Mlle Marie Maréchal : une franche bonne humeur et une compréhension très-intelligente du christianisme. La *Cousine de Lionel* aboutit, dans chaque chapitre, à cette conclusion de Pascal : « Nul n'est heureux, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable comme un vrai chrétien ». *Madeleine Green* procède de la même inspiration. Ceux-là mentent qui disent à la femme que, pour être pieuse, elle doit être sans intelligence et sans beauté. Madeleine Green est belle, d'une beauté radieuse ; intelligente, d'une intelligence supérieure. Cela n'amoindrit ni sa religion, ni son esprit de sacrifice, ni son dévouement aux misères humaines. Ceux-là mentent qui disent que, pour être pieuse, la femme doit être triste, renfrognée, morose. La rieuse Florence est une preuve du contraire. Son caractère est un peu capricieux, sujet à certaines vivacités, mobile, impressionnable, léger. Mais qui ne lui pardonnerait ces défauts en faveur de son excellent cœur, foyer de toutes les bontés, de toutes les délicatesses? Je suis bien sûr que, parmi mes lectrices, aucune ne lui jettera la pierre. Ah! par exemple, Marcelle Dayre (encore une création de Mlle Maréchal) est d'une tout autre nature. C'est la violette qui se dérobe, c'est la sensitive qui se referme. Le malheur a passé par là. Mais la fleur n'en a pas moins conservé son parfum, et, lorsque l'orpheline du médecin de Lourdeins a trouvé en Gontran de Brézy l'homme qui la comprend, toutes ses énergies bienfaisantes s'épanouissent et, d'enfant martyr, Marcelle Dayre devient la femme forte dont parlent les *Proverbes*. Il y a, dans cette œuvre des types bien amusants : entre autres, une certaine Madame Blanchard, riche bourgeoise qui prend le gril de saint Laurent pour le gril de saint Éloi, place Cauterets dans les Alpes, et croit que le Bas-Meudon est le pays « où fleurit l'oranger » des romances sentimentales. *Marcelle Dayre* fait réellement honneur à la littérature catholique.

— Il est de mode, dans les romans et les comédies, de ridiculiser les belles-mères et les vieilles filles. Laissons les belles-mères, le sujet est trop glissant. Mais les vieilles filles ! Pourquoi s'en moquer? Pourquoi en rire? On devrait, au contraire, s'incliner jusqu'à terre devant ces vierges chrétiennes, douces au prochain, sévères à elles-mêmes, qui dépensent toute une vie résignée et dévouée au profit des autres. C'est contre les caricaturistes que Mme Maryan a voulu réagir. Elle a pris la défense des vieilles filles dans la personne de Mademoiselle de Kervallez qui se fait la mère, la tutrice, la protectrice et la bienfaitrice de son frère Julien — sans toutefois oublier les pauvres, les infirmes, les souffreteux, ceux que le médecin Boerrhaave appelait ses meilleurs clients, puisque Dieu payait pour eux. Il est à regretter que l'auteur de *Mademoiselle de Kervallez* n'ait pas su tirer d'un sujet semblable tout l'intérêt et tous les aperçus qu'il comporte. Quoi qu'il

en soit, tenons-lui compte de sa tentative ! De même à Mlle Marthe Lachèze. Celle-ci a fait un vrai tour de force. Dans la *Pupille de M. Salomon*, elle a réhabilité les vieux garçons. Non, franchement, on n'est pas meilleur, plus sympathique, plus accompli, plus débonnaire, plus enfant que ce brave Salomon, peintre, poëte, musicien, que sais-je encore ? Et quel cœur ! Tout simplement, sans carte ni billet, il adopte la fille du comte Louis Le Nadec de Kemper, mort dans la misère ; il sert de père à l'orpheline et, malgré mille obstacles, s'emploie de jour et de nuit à construire l'édifice du bonheur de la jeune Christine, la dernière descendante des vieux rois de la Cornouaille et de l'Armorique. Christine épouse lord Clayton, et Salomon s'endort dans la paix du Seigneur, avec la satisfaction d'une conscience pure :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

— Allons ! il est dit que nous n'aurons à faire cette fois qu'à des célibataires sans reproche. Voici encore, dans la *Famille Danglas*, de M. Henri de Croisy, l'oncle François, une sorte de bonhomme Jadis, dont la montre s'est arrêtée à 1789, mais d'une droiture, d'une noblesse de cœur telles qu'il devient le bon génie de tous les Danglas. Et ils en ont besoin. On ne sait pas jusqu'à quelles extrémités peut se porter la femme d'un préfet révoqué. C'est le cas de Mme Danglas. L'oncle François la calme, l'apaise et la réconcilie avec son mari. Ce n'est pas tout : il trouve à la charmante Marguerite un épouseur digne d'elle. Est-il assez aimable cet oncle François ? Décidément, M. de Croisy nous réconcilie avec les vieux garçons qui ne sont pas des libertins, de même que Mme Maryan nous fait vénérer les vieilles filles qui ne sont pas des pie-grièches. Restent les marâtres. Cette fois, toute réhabilitation serait ridicule. Qui dit marâtre dit mauvaise mère. Mme Etienne Marcel, dans *Jeanne d'Aurelles*, a mis en scène une de ces mégères, Caroline Plantier, qui ne fait pas mentir le proverbe. Elle introduit la ruine dans la maison de son mari, dilapide une fortune traditionnelle qui ne lui appartient pas au profit de ses deux filles et maltraite la pauvre Jeanne avec une barbarie de Peau-Rouge. Celle-ci ne se plaint jamais, obéit toujours et n'a d'autre société que celle du corbeau Noiraud et de Major le vieux garde-chasse :

C'est en vain que je m'empresse ;
Mon zèle est très-mal payé,
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais, n'importe ! on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

Dieu la protège, en effet ; la marâtre meurt ; ses deux filles sont

cruellement punies de leur orgueil, et la petite Cendrillon épouse le Prince Charmant, lequel a nom Réginald Mac Cleare. Le fond n'est pas nouveau, mais il a été habilement rajeuni par Mme Etienne Marcel.

— Ghislaine est la fille du baron Staar, un baron belge de la vieille roche, aimant sa femme à la bonne franquette, vivant en vrai patriarche et faisant ses Pâques à la tête de tout son monde. Le baron et la baronne Staar manquent un peu de logique. Au lieu de donner à Ghislaine leurs goûts simples, ils la font élever très-mondainement. Il en résulte qu'une fois mariée, Ghislaine se montre vaniteuse, dépensière, inconséquente et coquette. Elle va se compromettre et compromettre le nom des Malveyre qu'elle porte. Heureusement les principes religieux de Ghislaine ne sont pas éteints ; elle ouvre les yeux à temps, et, grâce aux conseils de sa mère, grâce à la sollicitude de son mari qui l'avait un peu négligée, Ghislaine devient une femme accomplie — si bien que le brave baron Staar dit à la baronne en se frottant les mains : « Dans vingt ans d'ici, Ghislaine et Ferdinand feront aussi bon ménage que nous.» Ce roman, dû à la plume distinguée de Mme la comtesse de Buisseret, contient d'intéressants détails sur les salons de Paris et le grand monde des derniers temps du second empire. Mme de Buisseret choisit d'ordinaire ses personnages dans l'aristocratie, et on s'aperçoit vite que les modèles ont réellement posé devant le peintre. — Il en est de même de Mme la comtesse de la Rochère. Sa Séraphine de Pontvilliers et son André de Baudricourt existent en chair et en os — tellement ils sont naturels. Voilà pourtant deux époux qui devraient être heureux. Rien ne leur manque ; rien ne les tracasse. Eh bien, pas du tout. Madame trouve Monsieur trop prosaïque. Monsieur trouve Madame trop sentimentale. Ils en viennent à vivre chacun de son côté, et il faut que ce soit un malheur qui les rapproche. Alors on apprend à se connaître et la lune de miel commence pour ne plus finir — car elle a sa source dans une foi commune et dans des concessions réciproques. Le titre de *Séraphine* pourrait être celui d'un vaudeville bien connu : *Faute de s'entendre !*

— *Noir et Rose* de Mme Virginie Nottret est une antithèse de près de trois cents pages. Deux hommes disgraciés de la nature, Adrien Demeric, millionnaire, et Michel Dermont, pauvre comme Job, se rencontrent à Dieppe. Le riche est égoïste, haineux, vindicatif, aimant le mal pour le mal. Le pauvre est dévoué, vertueux, probe, religieux, affectueux. Le riche prend le pauvre pour domestique — et telle est l'influence de la vertu que le domestique convertit le maître. C'est simplement raconté, mais d'une lecture salutaire. — Je recommande aussi, comme un livre à propager parmi le peuple, *Un ménage d'ouvriers*, par A. Espanet. Il n'y a là ni drame, ni tempête, ni catastrophe ;

il y a de bons exemples, d'utiles leçons, de saines doctrines. La conclusion est celle-ci : c'est par la religion qu'il faut améliorer moralement, intellectuellement et physiquement le sort des classes ouvrières. La religion, du reste, est la grande éducatrice, la grande consolatrice, la grande moralisatrice. — Il existe à Clichy-la-Garenne une maison de refuge pour les filles du peuple qui s'égarent et qui tombent. On les recueille dans cette maison ; on leur apprend à travailler et à prier, et, par le travail et par la prière, la purification arrive. Les Madeleines courtisanes sortent de là, selon le mot d'Alexandre Dumas fils, des Madeleines repenties. C'est l'histoire de deux de ces Madeleines, Lucienne et Marguerite, que raconte Mme Céline Malraison dans la *Maison Blanche*.

— Nous en avons fini avec les romans de longue haleine. Passons aux Contes et aux Nouvelles. Il y a du bon, du médiocre et du mauvais. Ainsi, M. Jean Richepin, l'auteur des *Morts bizarres*, décrit pour décrire, vise systématiquement à l'horrible, broie du noir opiniâtrément et fait du réalisme à outrance. Il a du style, mais point de naturel, point de sensibilité ; il étonne, il n'émeut pas. Dans l'*Assassin nu*, l'indécence est comme le piment du crime. Dans l'*Histoire de l'autre monde*, règne une sympathie latente pour les communards. Dans *Constant Guignard*, le socialisme se pavane. La *Machine à métaphysique* est un vrai casse-tête. — Le *Disséqué* et *Deshoulières* ne signifient pas grand chose. Sont uniquement à louer dans ce recueil la *Uhlane* et la *Noël du petit Jésus* — deux historiettes très-bien troussées et très-patriotiques. Il est à remarquer que le recueil de M. Richepin, les *Morts bizarres*, porte le même titre qu'un recueil de poésies romantiques qui, en 1831, servit de début littéraire à M. Ernest Legouvé. M. Jean Richepin est l'auteur de la *Chanson des gueux*, cri de révolte condamné par le tribunal de la Seine, œuvre brutale où règne une gauloiserie à la Villon qui en diminue le danger. Louis Veuillot a signalé cette *Chanson* comme un symptôme, dans l'*Univers*. M. Richepin cherche la « petite bête ; » M. Gêne-Mur aussi — avec beaucoup moins de succès. Et d'abord pourquoi ce pseudonyme de Gêne-Mur ? Un mur peut gêner un homme, mais un homme a-t-il jamais gêné un mur ? Scepticisme, ironie, impiété, prétentions philosophiques, vulgarités, banalités, — tel est le fond des *Fils du siècle*, représentés par Saint-René le poëte, Maxime le peintre, le duc de Gal, le philosophe Mirabilis, et... Mademoiselle Lelia. On y trouve des plaisanteries de ce calibre : « Habiles jongleurs de syllabes, faisant de méchants vers où la poésie *pleure son absence*. » — « Descartes, Malebranche, Leibnitz sont des *géomètres aliénés*. » — « L'heureux gentilhomme gagna le pari et un ébranlement au cerveau qui le conduisit à la folie, puis au *tombeau de ses pères*. » Les *Fils du siècle* sont suivis des *Roses*, du *Fou* et

de la *Peine de mort*. Ce qu'il y a de mieux, c'est le *Fou*. M. Gêne-Mur cultive le genre picaresque. M. Germain Picard fait de même. Si la morale n'était pas traitée trop légèrement, ce serait deux amusantes fantaisies que les *Mémoires d'un propriétaire* et *un Peintre sur le trône*. L'une de ces *Nouvelles* est une fine critique de l'impuissance et de la vantardise artistiques incarnées dans Tête-Noire, élève du grand Bécourt, l'ennemi juré des ingristes, et dans Flamberge, l'indigène de Quimper-Corentin. L'autre est une satire des manies politico-libérales de la bourgeoisie et des insanités du spiritisme. Imité des *Mémoires de Joseph Prudhomme*.

— Il n'est pas d'écrivain patois plus populaire en Languedoc, que l'abbé Favre, l'auteur du *Siége de Caderousse* et du *Sermon de M. Sistre*. C'est le Rabelais du Midi, avec cette différence que, si son rire est parfois grossier, il n'est jamais ni obscène, ni irréligieux, malgré quelques brocards sur les moines. L'abbé Favre est le grand conteur comique de l'Occitanie. Les Languedociens l'aiment et l'admirent; les vieilles femmes le savent par cœur. Ses contes sont l'expression réelle et sincère de l'esprit local et méridional. Il parle, non un patois savant et adonisé, mais la vraie langue du peuple, l'idiome populaire. De tous ses récits, *Jan-l'on-prés* (Jean-l'ont-pris) est le plus spirituel, le plus piquant et le plus plaisant. C'est un récit dialogué dans lequel un rustre s'ouvre à son seigneur de toutes les friponneries, pour ne pas dire de toutes les turpitudes dont sont capables les gens de la campagne, quand leurs instincts ne sont pas réfrénés par la peur du gendarme et surtout par l'idée chrétienne. Ce conte a été traduit en français, par M. Jules Troubat, ancien secrétaire de Sainte-Beuve. Mais ce n'est plus ça. Je conseille à ceux qui comprennent le patois montpelliérain, de lire *Jean-l'ont-pris* dans l'original. L'abbé Favre a publié encore l'*Opéra d'Aubaïs*, le *Trésor de Substantion* et une *Énéide travestie*. Ses paroissiens le chérissaient; il était leur conseil et leur consolateur. Sa présence répandait la joie. Il fut l'ami du comte de Saint-Priest, intendant général de la province, et eut pour élève le célèbre comte Daru. Il mourut curé de Celleneuve (près de Montpellier), à l'âge de cinquante-cinq ans, le 5 mars 1783.

— M. le comte de Gobineau connaît parfaitement l'Orient. Dans ses *Nouvelles asiatiques*, il a pris à tâche de nous montrer où en est aujourd'hui la vieille terre de Sem au point de vue des croyances, des mœurs et de la civilisation. Il l'a fait d'une façon très-particulière, mêlant les procédés de Mérimée à ceux de Nodier, et il en est résulté un livre d'une originalité *sui generis*, qui serait parfait sans cette affectation de scepticisme dont se prévaut M. de Gobineau, et que nous n'aimons pas, même chez un conteur. Les *Nouvelles asiatiques* comprennent la *Danseuse de Shamaka*, l'*Illustre magicien*, l'*Histoire de*

Gamber-Aly, la *Guerre des Turcomans* et les *Amants de Kandahar*. Dans l'écrin, il y a une vraie perle : c'est l'*Illustre magicien*. Le Persan Mirza-Kassem, fanatisé par un derviche, quitte sa femme Amynèh, c'est-à-dire le bonheur, pour suivre le derviche dans les Indes. Celui-ci est un puissant enchanteur; il doit donner à Mirza les moyens de tout savoir; il le fait entrer dans la grotte des mystères. Tout est près; Mirza va subir la dernière épreuve, quand sa femme Amynèh paraît devant lui. Le Persan comprend sa folie; ses yeux se dessillent; il retourne avec son Eurydice. L'amour a vaincu la vaine curiosité. L'idée est originale. Dans les autres *Nouvelles*, beaucoup de paradoxes qu'il est bon de ne pas trop prendre à la lettre.

— Parlez-moi des *Petits romans* de M. Francis Wey : *Un Bouquet de cerises*, *Une pastorale dans l'Oberland*, *Gildas*, l'*Été de la Saint-Martin*, *Trop heureux*. C'est émouvant, c'est naturel, c'est réel, c'est idéal et c'est charmant (sauf pourtant la *Pastorale dans l'Oberland*, dont le marivaudage par trop suisse ne vaut pas le diable). Mais le *Bouquet de cerises*, quel petit chef-d'œuvre! Le brave fermier Thomas nous fait, avec lui, aimer le Jura, ses champs cultivés et ses montagnes pittoresques. Il nous initie aux petits secrets d'une exploitation rurale. Il nous introduit dans son foyer d'honnête montagnard. Et la mère Thomas donc, avec son bouquet de cerises! Se peut-il voir un plus frais tableau? Vous avez deviné que le « bouquet de cerises » de la mère Thomas, se sont ses enfants, — et il y en a une ribambelle, et cela vaut bien les bijoux de Cornélie, mère des Gracques. Les nombreux enfants sont une bénédiction du ciel. Le fermier Thomas en sait quelque chose. Lui qui a tant trimé, tant peiné, tant sué, coule plus tard la plus heureuse des vieillesses, une vieillesse de patriarche. Dans *Gildas*, M. Francis Wey nous promène en Bretagne, dont il rajeunit çà et là les antiques légendes, — par exemple la destruction de la ville d'Is, la Sodome armoricaine. *Trop heureux* et l'*Été de la Saint-Martin* sont deux études spéciales de certaines bizarreries du cœur humain. Avant d'être romancier, M. Francis Wey était philosophe et grammairien : c'est dire que ses *Petits romans*, sous le rapport de la forme, ne donnent prise à aucune critique. Il faut néanmoins faire une restriction. Dans les œuvres d'imagination, la constante rectitude du style peut engendrer l'ennui, et un peu d'exubérance ne messied pas. J'en prends à témoin M. Gustave Levavasseur. Un puriste trouverait à redire dans ses idylles normandes. Il s'accommoderait peu du caquet des lavandières, des sermons du sacriste Placide, des jurons de ce gredin de Sinet, des cancans de Manette, Jeanneton, Barbelotte et autres plantureuses paysannes de la vallée d'Auge. Eh! que nous importe le puriste? M. Gustave Levavasseur a fait là tout à la fois une œuvre vivante et

une œuvre d'artiste. C'est un réaliste catholique. Trois récits, les *Échos*, le *Curé de Saint-Gérébold* et les *Amours de Jacqueline*, composent le recueil intitulé : *Dans les herbages*. Mais ces trois récits se relient ensemble par un procédé renouvelé de la *Comédie humaine*. Dans les herbages! M. Levavasseur nous y introduit jusqu'au cou. Il nous en fourre « jusque là. » Mais ces herbages ont si bonne odeur, si printanière fraîcheur, si luxuriante verdeur qu'on n'en voudrait jamais sortir. Il n'y a pas, d'ailleurs, que des herbages dans les idylles de M. Levavasseur. Il y a les tripes à la mode de Caen, il y a les foires aux bestiaux, il y a les processions de Saint-Gérébold, il y enfin les buveurs de cidre et les mangeurs de pommes. Pas de ces faux paysans comme en imaginent les romanciers du boulevard Montmartre. Les Normands du pays d'Auge portent la *blaude* bleue. C'est gai, sain, franc et chrétien. Leur langue n'est pas bégueule ; mais, dans sa virilité, elle ne provoque jamais les pensées boiteuses. L'œuvre de M. Levavasseur restera.

— Il nous faut, en terminant, dire un mot de trois ouvrages qui ne sont pas précisément des romans, mais qui, par leur forme littéraire, rentrent dans la catégorie des ouvrages d'imagination. En voici les titres : *Les Trois caps*, par Branda ; *Jarousseau ou le Pasteur du désert*, par Eugène Pelletan ; *les Souvenirs d'un zouave*, par le capitaine Blanc. Le livre de M. Branda est écrit dans un très-mauvais esprit : c'est une sorte de récit de voyage, noté au jour le jour. Mais, au lieu de nous parler en détail des côtes d'Espagne, des îles Canaries, du cap Vert, du cap de Bonne-Espérance, de la Tasmanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des Océans et de leurs phénomènes, M. Branda se livre à d'interminables diatribes contre l'inquisition, Philippe II, le monachisme, le célibat ecclésiastique, le Syllabus, la Saint-Barthélemy, Lourdes, Mgr Gaume, etc., etc. Le début des *Trois caps* vous édifiera d'ailleurs sur les doctrines de M. Branda. Il commence ainsi : « Adieu, patrie !... Puissions-nous, au retour retrouver, noyée dans le mépris public, cette poignée de faquins et d'hypocrites qui te mène au fouet en t'aspergeant d'eau bénite ! » On pourrait répondre au citoyen Branda que l'eau bénite vaut encore mieux que le pétrole. Mais ce serait dépenser sa poudre en pure perte. Sous la plume d'un Jules Verne, les *Trois caps* eussent fait un livre intéressant et utile. Sous la plume d'un Branda, ils ne font qu'un livre de déclamations oiseuses, haineuses, libre-penseuses. M. Branda aurait dû imiter la réserve de son coreligionnaire Eugène Pelletan. Certes, l'histoire du *Pasteur du désert* est présentée à un point de vue exclusivement protestant. Mais l'auteur a eu le bon goût de laisser aux commis-voyageurs en démagogisme, le monopole de certains quolibets par trop ridicules contre les croyances catho-

liques. Nous blâmerons toutefois M. Pelletan d'avoir fait de Louis XVI un portrait qui sent la caricature et d'avoir dit que la Terreur fut « la colère d'une idée contestée dans sa victoire. » Ce qui est une excuse des atrocités de l'époque sanglante. M. Pelletan descend, par sa mère, du pasteur Jarousseau. On s'explique qu'il ait élevé son aïeul sur un piédestal sans tache, et qu'il ait écrit sa vie avec une sorte de calvinisme enthousiaste.

— C'est l'enthousiasme militaire, épuré par la foi catholique, qui a fait écrire au capitaine Blanc ses *Souvenirs d'un zouave*. Livre généreux, émouvant, d'un style vraiment français, où vibre le plus pur et le plus ardent patriotisme. M. Blanc, ancien officier d'Afrique, est aujourd'hui le rédacteur en chef de l'excellente *Gazette de l'Est*. Il a consigné dans les *Souvenirs d'un zouave* les épisodes militaires auxquels il a été mêlé : la lutte contre Abdel-Kader, la campagne de la Khabylie, les batailles de la Smala, de Djedda, d'Ouarès-Eddin et d'Isly. De curieuses études de mœurs, des observations piquantes sont les intermèdes de ces hauts faits d'armes. Puis viennent les portraits des héros de l'armée d'Afrique : Changarnier, Lamoricière, Damrémont, Daumas, Bedeau, Bugeaud, Cavaignac, Saint-Arnaud, d'Aurelles, Montauban, Castellane, Pélissier, Vallée, Yusuff, d'Aumale et Mac Mahon. Ces portraits, pris sur le vif, donnent un singulier attrait aux *Souvenirs d'un zouave*. Et c'est là une galerie de noms à provoquer notre fierté, et notre douleur aussi, — car si la France émue se décidait à faire l'appel de ces braves, combien d'entre eux répondraient? Mais, dirons-nous avec M. Blanc, « ces braves vivent dans notre mémoire. Le bien opéré par de grandes âmes ne s'évanouit pas avec leurs corps. Le sang fait fructifier la terre, la vertu fertilise la patrie, et l'exemple d'illustres devanciers ramène tôt ou tard dans la voie de l'honneur, les nations les plus compromises. »

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Handwörterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser *(Dictionnaire manuel de l'antiquité biblique)*. Herausgegeben unter mitwirkung von Dr G. BAUR, Dr BEYSCHLAG, Dr FR. DELITZSCH, Dr EBERS, Dr HERTZBERG, Dr KAMPHAUSEN, Dr KLEINERT, Dr MÜHLAN, Dr SCHLOTTMANN, Dr SCHRADER, Dr SCHÜRER u. A. von Dr EDUARD C. AUG. RIEHM, ord. Prof. der Theol. in Halle a. S. Mit vielen Illustrationen, Plänen und Karten. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1875-1876, in-8, cinq livraisons parues, IV-480 p.

— A une époque comme la nôtre, où les études historiques, exégétiques et scientifiques prennent une telle extension, il est

impossible de tout lire. Il faut que des hommes spéciaux résument eux-mêmes et condensent, dans l'intérêt du public, les principaux travaux et les principales découvertes faites dans chaque branche de la littérature sacrée et profane. De là, tant de dictionnaires qui se publient maintenant partout, sur tous les points de l'Europe. Les dictionnaires bibliques ne sont pas moins utiles que les dictionnaires d'histoire, de géographie ou de sciences. La France a publié des ouvrages remarquables sur toutes les branches des études profanes; elle n'a malheureusement encore aucun dictionnaire biblique. L'Allemagne voit paraître en ce moment un *Dictionnaire manuel de l'antiquité biblique*, dont nous avons sous les yeux les cinq premières livraisons, comprenant les lettres A-G, jusqu'au mot *Geier* (vautour). La première idée de cet important ouvrage est due aux libraires Velhagen et Klasing, qui en ont confié la haute direction au Dr Riehm. Le Dr Riehm compte parmi ses collaborateurs les exégètes protestants les plus célèbres d'Allemagne, qui ont traité chacun leur spécialité, avec la compétence que leur donnent les travaux qui les ont rendus célèbres. C'est ainsi que M. Franz Delitzsch a rédigé les articles concernant l'archéologie biblique, M. Ebers ceux qui se rapportent à l'Égypte, M. Schrader ceux qui se rapportent à la Chaldée et à l'Assyrie, M. Schlottmann aux religions de l'antiquité, etc. Grâce à la science des rédacteurs, qui comptent parmi les savants les plus distingués de l'Allemagne, les articles de ce dictionnaire ne sont pas des travaux de seconde main; ce sont, en général, des résumés succincts mais substantiels des travaux faits ou au moins vérifiés par les auteurs eux-mêmes, et plus d'une fois ils contiennent des aperçus nouveaux et importants. Quelques articles sont de vrais petits traités complets sur les matières dont ils s'occupent. Citons, par exemple, l'article *Assyrie*, par M. Schrader, et l'article *Égypte*, par M. Ebers. Que de richesses dans ces pages pleines et serrées! Que d'erreurs redressées et que de notions précieuses pour l'intelligence de la Bible accumulées dans ces abrégés par des auteurs qui possèdent si bien leur matière! — Ce dictionnaire ne parle pas seulement à l'esprit, il parle aussi aux yeux, par les nombreuses illustrations dont il est enrichi: reproductions de monuments, cartes, vues des lieux, figures représentant la faune et la flore bibliques. Il sera donc du plus grand secours à tous ceux qui se livrent aux études bibliques. Il fera seulement regretter aux catholiques de ne point posséder un dictionnaire catholique analogue. Les articles sont écrits dans le sens conservateur, mais ils émanent tous d'écrivains protestants. Comme dans tous les livres de ce genre, toutes les parties n'ont pas la même valeur. Il y a cependant peu de reproches à faire au point de vue scientifique. Ce qui nous paraît néanmoins devoir être

relevé, c'est que M. Schlottmann, dans ses articles sur les dieux et les religions orientales, a donné, comme résultats acquis, des faits pour le moins très-contestables. L. K.

Psallite sapienter. Psalliret weise! Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie. Dem Klerus und Volk gewidmet, von D' Mausur Walter, O. S. B., Abt von St.-Martin zu Beuron. Erster Band : Psalm I-XXXV. Zweite. Band : Psalm XXXVI-LXXI. Freiburg im Breisgau, Herder, 1876, 2 vol. in-8 de XIII-603 et 716 p.

Dom Walter, abbé du monastère bénédictin de Saint-Martin de Beuron, publie sur les Psaumes un commentaire qui réunit à la science la plus solide et la plus exacte la foi la plus vive et la piété la plus profonde. Son but est d'apprendre au clergé et aux fidèles à réciter et à chanter les Psaumes avec une intelligence complète des paroles inspirées, *Psallite sapienter*. Appelé par sa vocation à faire des Psaumes l'objet de ses méditations assidues, il nous communique les trésors qu'il a recueillis. Le savant et pieux auteur donne le texte de la Vulgate avec une traduction allemande. Il partage chaque psaume en strophes ou groupes de vers, pour qu'il soit plus facile au lecteur de suivre la marche et le développement de la pensée. Chaque strophe est suivie de l'explication littérale, donnée d'après toutes les ressources de la critique et de la science, afin de fournir une base solide aux explications mystiques et spirituelles qui sont l'objet principal du commentaire. Le docte bénédictin fait un grand usage des saints Pères et des commentaires de MM. Thalhofer, Schegg et Delitzsch. La partie la plus soignée, la plus neuve et de beaucoup la plus considérable de son travail, c'est l'application liturgique et mystique du psaume. Pour le religieux, le prêtre et le fidèle, ce qu'il lui importe évidemment le plus de connaître dans les chants sacrés, c'est l'usage qu'en fait l'Église, les motifs qui l'ont déterminée à employer tel psaume ou telle partie de psaume dans tel office, telle fête ou telle circonstance, et les réflexions qu'elle a voulu par là suggérer à nos âmes pour notre bien spirituel. L'abbé de Beuron a parfaitement interprété la pensée de l'Église. Il examine tour à tour, dans toutes les parties de la liturgie, le psaume ou les versets qui y sont employés, et il montre quelles ont été les raisons du choix qui en a été fait, et la signification qui y a été attachée. Un tel plan demande nécessairement de longs développements; aussi le psaume L, *Miserere mei Deus*, n'a-t-il pas moins de 37 pages. L'ouvrage, dont l'introduction est datée de 1869, n'est arrivé, en 1876, qu'au psaume LXXI, à la moitié environ du Psautier; mais une œuvre si considérable ne peut être faite hâtivement. Il faut que le lecteur se l'assimile lentement,

doucement; il faut aussi que l'auteur la médite fortement pour être utile à ceux à qui il l'adresse, dans la seconde moitié de son travail comme dans la première. On voit, par le temps même qu'il met à publier le résultat de ses pieuses réflexions et de ses consciencieuses recherches, avec quel soin Dom Walter étudie les Psaumes; c'est qu'il travaille pour Dieu et les âmes, et qu'il recherche, non sa propre gloire, mais le bien de ses lecteurs. Nous ne nous permettrons qu'une seule observation au sujet de ses explications philologiques : il fait souvent dériver les mots latins du grec; en réalité, le latin ne vient pas ordinairement du grec; ces deux langues sont sœurs ou cousines, mais la première n'est pas la fille de la seconde. — Le tome second se termine par une table alphabétique des matières. L. K.

JURISPRUDENCE.

Trattato delle Pandette d'Arndts, traduit pour la première fois en italien par Filippo Serafini, professeur de Pandectes à l'Université de Pise. Bologne, Fava et Garagnani, 1876-77, 3 vol. in-8 de 400, 412 et 358 p. — Prix : 9 fr.

Nous avons parlé déjà ici même de M. Serafini (t. XIX, p. 378); nous avons signalé quelques-uns de ses travaux. C'est un plaisir pour nous de revenir à lui, et de présenter aux romanistes français sa traduction italienne du *Traité des Pandectes* d'Arndts. Si le texte et la méthode sont d'un autre, la langue et les notes sont de lui : la langue est claire et précise, les notes nombreuses, pleines d'indications bibliographiques, de solutions instructives et de curieux rapprochements avec la législation actuelle de l'Italie.

On ne lira pas sans intérêt la note 1, § 188, sur la convention appliquée à la constitution des servitudes; la note 3, § 184, sur la distinction entre les servitudes urbaines et rustiques, où est citée l'autorité de notre maître M. Machelard; le § 253, sur le cas fortuit, où l'on verra, note 3, l'article 1299 du Code civil italien, curieux à rapprocher de l'article 1303 du Code Napoléon.

Ces indications suffisent pour montrer comment M. Serafini a su remplir sa tâche d'éditeur. Passons à l'examen du livre en lui-même. Le *Traité des Pandectes* n'est pas ce qu'on entend en France par *Cours de droit romain*. L'élément historique en est exclu : pas un mot de l'esclavage, de la *manus*, du sénatus-consulte Claudien. On s'en tient à ce qui porte en Allemagne le nom de *Droit des Pandectes :* on expose seulement les règles encore applicables du *Corpus juris*. Ces règles, dans le *Traité* d'Arndts, sont distribuées en cinq livres : 1° Des droits en général; 2° Des droits réels; 3° Des obligations; 4° Des droits de famille; 5° De l'hérédité.

On reconnait à ce plan, la méthode introduite sinon acclimatée en France par MM. Aubry et Rau. Cette méthode, adoptée en Belgique pour l'enseignement, facilite la synthèse et, par là, dirige utilement l'analyse. Prenons un exemple. Dans les livres français, la théorie des actes juridiques est ordinairement disséminée ; ici, elle est groupée (§§ 63-79) dans un tableau d'ensemble : classement de ces actes, modalités qui les affectent, règles pour les interpréter, conditions requises pour qu'ils soient valides, effets vis-à-vis des tiers. Qui ne voit l'avantage d'un pareil procédé ? — Terminons par une critique et une réserve. Le droit subjectif, le droit inhérent à la personne, selon MM. Arndts et Serafini (§ 21), est une faculté reconnue par le droit objectif, par les lois. Ce concept du droit paraît assez vague ; si on précise, on aboutit à une erreur. La formule mène à dire que la loi crée le droit. C'est vrai de la réglementation du droit, mais non du droit même. J'ai droit à la vie, j'ai droit aux choses que je m'approprie, j'ai droit d'en disposer et même de les transmettre après ma mort. De ces droits divers résultent diverses sortes de rapports. La loi détermine à quelles conditions ces rapports prendront naissance, se modifieront ou s'éteindront; en tout ceci elle intervient pour garantir jusqu'à un certain point un droit primordial, non pour donner l'être à un droit qui n'existerait que par elle. Il est, nous le savons, une triste école qui soutient le contraire; mais, à coup sûr, M. Serafini n'en est pas. Notre critique à son égard n'est donc au fond qu'une chicane de langage. J.-A. DE BERNON.

Fontes juris italici medii ævi in usum academicum, collegit, prolegomena præmisit, glossarium addidit GUIDO PADDELLETTI. Volumen I. Augustæ Taurinorum (Turin), Ermann Loescher, 1877, in-8 de XVIII-504 p. — Prix : 12 fr.

L'histoire du droit prend tous les jours dans les études une place plus importante. Si la France à cet égard, reste encore en arrière, en Allemagne, en Italie, on multiplie les chaires qui l'enseignent et les publications qui en vulgarisent la connaissance. Signalons un recueil italien du même genre : *Fontes juris italici medii ævi*, du professeur Guido Paddalletti. L'ouvrage complet formera deux volumes; un troisième, que l'auteur nous fait espérer, contiendrait différentes chartes *de jure publico privatoque, de judiciis, de variis negotiis civilibus*. Si le choix en est bien fait, ce ne serait pas, à notre avis, la partie la moins instructive de la collection.

Le premier volume, seul paru jusqu'ici, comprend les édits des rois ostrogoths, ceux des rois lombards avec les formules, le *Capitulare*

italicum, capitulaires impériaux depuis Charlemagne jusqu'à Henri II, et en note l'*Expositio ad librum legis Langobardorum*. Tous ces textes regardent l'Italie du Nord. On trouve, pour le Midi, *Leges et pacta principum Beneventi*, intercalées entre les *Leges langobardorum* et le *Capitulare italicum*; en appendice, un excellent choix de formules : *donatio propter nuptias, traditio venditionis cum defensione* ou *sine defensione, traditio venditionis infantuli pro fame vel debito, traditio cartulæ libertatis, qualiter vidua salicha desponsetur, qualiter filius emancipetur, noticia de bano placiti forma glossata*, etc. Mieux peut-être que les textes législatifs énumérés ci-dessus, ces pièces nous font pénétrer dans les mœurs juridiques du moyen âge italien; elles nous révèlent les pratiques judiciaires, la forme des actes, leurs effets.

Le *Fontes* soutient avantageusement la comparaison avec n'importe quel autre recueil, avec celui de Gengler lui-même. Si le recueil de Gengler contient en notes des renseignements critiques ou bibliographiques, les textes sont tronqués. Ici, on retrouve moins de notes de ce genre, mais les textes sont donnés intégralement. Un glossaire termine les deux ouvrages; celui de Gengler est plus étendu, mais il est en allemand; celui du *Fontes*, composé d'après Du Cange, Bluhme et Gengler lui-même, est en latin. C'est la langue classique de la science; nous savons gré à M. Paddelletti d'avoir repris dans son livre la tradition de l'Europe civilisée. J.-A. DE BERNON.

SCIENCES ET ARTS

La Misère, *son histoire, ses causes et ses remèdes*, par JULES SIEGFRIED. Paris, Germer Baillière, 1877, gr. in-18 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

On formerait une véritable bibliothèque avec tous les ouvrages écrits sur la misère; chacun des auteurs apporte des plans de réforme et prétend triompher du paupérisme, cet ennemi mortel de nos sociétés modernes. M. Siegfried, qui a beaucoup fait à Mulhouse et au Havre pour fonder des écoles commerciales et des écoles Franklin pour les ouvriers, vient à son tour d'agiter ce redoutable problème.

Son livre se divise en trois parties : les deux premières (57 pages) sont consacrées à l'histoire de la misère, à ses causes et à ses conséquences; la troisième, qui constitue, pour ainsi dire, à elle seule tout l'ouvrage, renferme les remèdes proposés. Nous n'avons que peu de choses à dire des premières pages, qui ne contiennent rien de nouveau; il faut noter cependant que l'auteur n'a pas su distinguer les périodes malheureuses engendrées par la guerre de cent ans, les guerres

de religion et la Fronde, des temps de calme dont a joui notre pays. Que M. Siegfried lise donc le *Bertrand Duguesclin* de M. Siméon Luce, il verra dans quelles conditions florissantes se trouvait le peuple français au commencement du quatorzième siècle ; ce n'est plus maintenant que l'on peut écrire l'histoire avec son imagination et en citant quelques lambeaux de textes de lois; il faut actuellement tenir compte des documents. Grâce aux travaux des savants que nous devons à notre *École nationale des chartes*, cette transformation des études historiques fera peu à peu son chemin dans les esprits.

Arrivé aux remèdes qu'il propose pour éteindre la misère, M. Siegfried les divise, avec raison, en deux classes : *assistance et moyens préventifs*. L'auteur énumère d'abord les formes diverses de l'assistance publique et de la charité privée, et il aurait été désirable qu'en parlant de la charité catholique, il ait fait abstraction complète de ses préjugés protestants. Quant aux moyens préventifs, il les range sous quatre grandes classifications : 1° instruction, éducation et moralisation ; 2° prévoyance ; 3° association ; 4° œuvres de délassement et de récréation pour les classes ouvrières. Nous sommes heureux de constater qu'en préconisant l'instruction, M. Siegfried sait se séparer de l'école philosophique qui fait pour ainsi dire consister la vertu dans la science de l'alphabet. Voici comment il s'exprime (p. 137) : « Il faut donc répandre l'instruction le plus possible ; c'est par elle qu'on réduira le plus sûrement le nombre des malheureux, mais cela veut-il dire qu'elle soit une penacée universelle et qu'avec elle tout soit gagné ? Ce n'est pas ma pensée ; *l'instruction n'est qu'un moyen, l'éducation est le but.* « Sans doute, l'instruction fournit à l'homme les moyens de gagner plus facilement sa vie ; elle l'émancipe, en quelque sorte, au point de vue matériel; mais il ne suffit pas de savoir gagner son pain quotidien, il faut encore la force nécessaire pour lutter contre les mauvaises passions, les vaincre et marcher dans la voie du bien; et c'est là la tâche de l'éducation; cette éducation doit avoir pour base, la morale et la religion. »

Malheureusement toutes les appréciations de M. Siegfried ne sont pas aussi bonnes que celle que je viens de citer. Dans le compte rendu qu'il a fait de cet ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Frédéric Passy reproche à l'auteur d'avoir, par quelques expressions qui dépassent la mesure, paru consacrer le *droit* du pauvre à l'assistance. Nous aurions bien d'autres propositions plus ou moins malsonnantes à relever. Ainsi, M. Siegfried prétend que Mulhouse a été la première en France à créer, en 1868, un cercle d'ouvriers; il oublie qu'à Paris, dès 1865, il en existait déjà, et que le cercle Montparnasse, dirigé avec tant de zèle et de dévouement par M. Mei-

gnen, ne le cède à aucune institution analogue, protestante ou philanthropique, en ce qui concerne le côté matériel, et l'emporte de beaucoup sur elles, comme résultats moraux.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Siegfried pourra être consulté avec intérêt par ceux qui se consacrent aux œuvres de moralisation des classes laborieuses, car il est bon d'étudier comment ceux qui sont séparés de nous sur bien des points jugent et espèrent résoudre les grands problèmes sociaux dont l'étude s'impose en ce moment à nos méditations. L. L.

Le Gisement préhistorique du mont Dol (Ille-et-Vilaine) *et les conséquences de cette découverte au point de vue de l'ancienneté de l'homme et de l'histoire locale*, avec trois planches, par l'abbé Hamard, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, René Haton, 1877, in-8 de 88 p. — Prix : 3 fr.

M. Sirodot, doyen de la faculté des sciences de Rennes, fit, en 1873, à la Société d'émulation des Côtes-du Nord, une conférence très-remarquée sur les fouilles qu'il venait d'exécuter au mont Dol et dans lesquelles il avait rencontré l'ours des cavernes, le mammouth et les autres animaux, réputés les plus anciens de l'époque quaternaire. Cette conférence, qui, malheureusement, n'a pas été publiée en-dehors des mémoires de la savante société de Saint-Brieuc, forme la base du travail de M. l'abbé Hamard, qui a entrepris d'en discuter scientifiquement les conclusions et qui étudie successivement, à grand renfort d'une érudition toute spéciale en ces matières : 1° quelles sont les couches qui composent le gisement; 2° quels sont les animaux dont les ossements y ont été découverts; 3° si l'homme a vécu en compagnie de ces animaux; 4° à quelle révolution physique le gisement doit son origine; 5° quel est son âge ?

La présence de l'homme et de l'éléphant au mont Dol étant incontestable, on comprend quel intérêt capital s'attache à la solution des deux dernières questions. Nous sommes absolument de l'avis de M. l'abbé Hamard au sujet de la révolution physique à laquelle le gisement dit préhistorique du mont Dol doit son origine : il démontre, de la façon la plus péremptoire, qu'il y a eu affaissement et léger soulèvement successif du sol tout entier dans ces parages; et tout ce chapitre, qui n'offre que très-peu de prise à la plus sévère critique, apporte des preuves nouvelles et parfaitement présentées à cet important problème des oscillations du littoral français dont on commence à s'occuper très-sérieusement depuis quelques années : aussi haut que l'histoire nous permet de remonter, nous trouvons le pays de Dol sujet à des oscillations, et ces mouvements, qui s'effectuent lentement, se continuent jusqu'au dix-septième siècle, époque à

laquelle fut submergé le village de Saint-Étienne de Paluel. Reste à savoir à quelle époque précise il faut attribuer les mouvements qui ont déterminé le gisement où l'on a rencontré la présence de l'homme avec les plus anciens animaux de la période géologiqne actuelle. La solution de M. l'abbé Hamard est radicale; il fixe cette époque de même que celle de la construction des monuments mégalithiques de Bretagne aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est vrai qu'il ajoute n'avoir encore qu'une probabilité, espérant avoir bientôt une certitude. C'est là une sage prudence : car nous ne pensons pas que cet espoir se réalise. Nous ne croyons nullement à une antiquité exagérée de l'homme dit préhistorique, car nos fouilles du bassin de Penhouët à Saint-Nazaire, nous démontrent tous les jours que la période géologique actuelle ne remonte pas à plus de quelques milliers d'années : mais une foule de raisons nous empêchent de reconnaître l'existence de l'éléphant et des autres animaux contemporains dans nos parages, de même que la construction des grands dolmens et des grands tumulus à galeries, aux premiers siècles de notre ère. La meilleure preuve est que les documents d'histoire écrite n'en parlent point, et qu'il existe des documents authentiques sur ces époques. Nous n'avons pas le loisir de discuter ici cette importante question : nous préférons nous rallier à l'opinion du P. de Valroger qui reportait l'origine du gisement du mont Dol au temps d'Homère : mais nous conseillons fortement la lecture de l'étude de M. l'abbé Hamard à tous ceux qui s'occupent des origines de l'humanité.

RENÉ KERVILER.

La France archéologique. Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par ÉDOUARD FLEURY. 1re partie. Paris, J. Claye, 1877, gr. in-4 de 256 p. avec 140 gravures intercalées. — Prix : 30 fr.

Ce bel ouvrage qui fait également honneur à l'auteur et au Conseil général de l'Aisne, qui n'a pas hésité à le patronner avec une grande libéralité, est destiné à faire connaître les richesses archéologiques de l'Aisne, depuis les temps les plus reculés. Tout d'abord, il ne s'agissait que de fournir au ministre de l'instruction publique un rapport destiné à fixer les bases d'un nouveau classement des monuments historiques de la région ; on s'aperçut bientôt que ce rapport formait un véritable volume, et on arriva à demander à M. Fleury un inventaire général et méthodique de tous les monuments de l'Aisne, aussi bien ceux qui méritaient d'être classés que ceux qui n'auraient pas cette faveur.

La première partie, aujourd'hui publiée, est consacrée aux temps antiques. *Les Temps dits préhistoriques*, comprenant les villages sou-

terrains, les menhirs, les alignements mégalithiques, les dolmens; *l'Age du bronze; l'Époque gauloise; l'Époque gallo-romaine*, avec ses camps, ses rives antiques, ses enceintes fortifiées, ses palais, ses bains, ses théâtres et ses villes.

En ce qui touche les *Temps préhistoriques*, que, personnellement, nous aimerions peut-être mieux voir appeler *Période celtique*, M. Fleury décrit avec un soin méticuleux tous les faits, tous les objets et donne des détails exacts : c'est une enquête véritable faite avec une consciencieuse exactitude. On doit lui rendre la justice qu'au point de vue des systèmes et des interprétations, il montre une grande réserve; c'est qu'aussi, dans l'état de la science, il vaut bien mieux constater des faits que chercher à les expliquer. Lorsqu'il arrivera au moyen âge, il aura une bien plus grande liberté d'action, et nous espérons qu'il nous en fera profiter.

Le livre dont nous nous occupons en ce moment est destiné à rendre de vrais services à l'archéologie antique de notre pays: c'est une riche mine où chacun peut venir puiser des termes de comparaison; c'est un programme à suivre.

Les dessins, nous le répétons, sont exacts, sauf en ce qui concerne la numismatique, au sujet de laquelle M. Fleury aurait dû consulter quelques personnes compétentes; n'étant pas numismatiste, il n'a pas pensé que cette question aurait pu enrichir singulièrement le chapitre consacré par lui à l'époque gauloise. Nous regrettons aussi qu'il n'ait pas cru devoir reproduire par le dessin toutes les bornes milliaires signalées dans son département.

Ces légères critiques ne diminuent pas la valeur du volume; il serait facile, à la rigueur, de combler ces lacunes dans un appendice. On aurait mauvaise grâce à insister sur ces détails, alors que M. Fleury a déjà tant donné, et promet de donner encore davantage, puisqu'il n'a pas encore fini avec l'époque gallo-romaine et qu'il doit nous faire connaître pour le moyen âge des monuments qui sont restés jusqu'à ce jour à peu près inédits. A. DE B.

BELLES-LETTRES.

Grammaire de la langue latine, *d'après la méthode analytique et historique*, par M. J. M. GUARDIA et J. WIERZEYSKI. Paris, Pedone-Lauriel, 1876, in-8 de LXXIX-773 et 43 p. — Prix : 20 fr.

Cet ouvrage est, croyons-nous, la première grammaire latine composée en France où l'on ait cherché à tirer parti des découvertes de la grammaire comparée. Les auteurs ont fait preuve de trop de compétence et de bonne volonté pour que nous puissions hésiter à recomman-

der leur livre, tout en faisant quelques réserves sur divers points de détail. Voici un exemple : à la page 10, on lit : « Le *g* n'est graphi- « quement qu'une modification du *c*. Entre autres preuves de la con- « fusion de ces deux lettres homorganiques citons *vicesimus* et *vigesi-* « *mus*, *quadringenti* (*quatuor* et *centum*)... » — Graphiquement, il est certain que les Romains ont été quelque temps sans autre signe que le C, pour désigner les deux explosives gutturales, et que le G, qui date de la première guerre punique, 264-242 av. J.-C., a été obtenu par une légère modification du C. Mais il ne suit pas de là que, même à l'époque classique, les Latins confondissent phonétiquement le *c* et le *g*; le changement du *c* en *g*, dans le latin classique, est un phénomène phonétique qui a son histoire et qui se développe progressivement : le latin *vigesimus* de *vicesimus* a précédé le français « aigu » d'*acutus*, et appartient non à l'histoire de l'écriture, mais à l'histoire des sons produits par l'appareil vocal de l'homme. A la page 19, *g* est donné pour une explosive sourde en même temps que pour une explosive sonore; le second seul est exact.

Ce sont là des taches légères. Nous désirerions vivement voir cet ouvrage se répandre et apprendre aux maîtres de nos établissements d'instruction ce que c'est que la phonétique et la morphologie.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Les Lusiades de Camoens, traduction en vers français de A. DE COOL. Rio de Janeiro, Leuzinger et Filhos; Paris, Sepé, rue des Écoles, 60, 1876, in-8 de XVI-308 p. — Prix : 12 fr.

Ce n'est pas une petite œuvre que de traduire en vers français un poëme de dix chants, surtout de le traduire dans le nombre de vers qu'offre l'original; un succès complet n'est presque pas à espérer, mais c'est une de ces entreprises que, comme le dit un personnage de Caldéron, il est déjà glorieux de tenter. *Les Lusiades* sont écrites en octaves dont la forme fut empruntée aux épopées italiennes, en stances, dont le premier vers rime avec le troisième et le cinquième, dont le second trouve un écho dans le quatrième et le sixième et que terminent deux vers à rimes plates. M. de Cool n'a pas essayé de reproduire ce rhythme d'un usage fort difficile dans notre langue, il s'est borné, et ce travail était déjà assez ardu à rendre l'octave portugaise par huit alexandrins marchant deux par deux. Le traducteur a souvent montré une fidélité remarquable au texte, mais cela n'a pu-être sans quelques sacrifices à l'élégance et au style poétique, et il n'en pouvait être autrement. Nous ne lui reprocherons donc pas des enjambements trop nombreux, des rimes faibles, des épithètes peu justes, certaines tournures prosaïques. Pour descendre un instant à

une critique minutieuse, nous ferons remarquer à l'auteur que le nom Juan ne fait qu'une syllabe.

M. de Cool a mis tous ses soins, on le voit, à bien traduire les plus beaux passages des *Lusiades*, l'épisode d'Inès de Castro, celui d'Adamastor et quelques autres morceaux devenus classiques; souvent ses efforts ont été récompensés par la réussite, on entrevoit le poëte portugais derrière les vers français.

C'est la première fois, nous le croyons avec M. de Cool, qu'une traduction de ce genre a été faite dans notre langue. Cette œuvre difficile et de longue haleine a été dédiée à l'empereur du Brésil, don Pedro II. TH. P.

La Reine Esther, tragédie provençale, reproduite sur l'édition unique de 1774, avec introduction et notes par ERNEST SABATIER. Nîmes, A. Catélan, 1877, pet. in-8 de XLI-83 p. (Tiré à 300 exempl.).

Cette tragédie, en provençal contadin, que nul bibliographe n'a mentionnée, est aujourd'hui d'une rareté extrême; elle manquait dans l'immense collection dramatique de M. de Soleinne; elle n'est point citée dans la *Biographie vauclusienne* de M. Barjavel; le seul exemplaire connu (le titre manque) se trouve à la bibliothèque municipale de Carpentras. Un avis au lecteur nous apprend que ce livre, composé par le rabbin Mardochée Astruc, a été augmenté et perfectionné par le rabbin Jacob de Lunel, de la ville de Carpentras, le 15 fevet 5535 (18 décembre 1774). Mardochée Astruc, né vers la fin du dix-huitième siècle, est également l'auteur de diverses poésies qui se sont conservées dans les rituels contadins. L'éditeur place en tête de la pièce qu'il reproduit des détails sur la fête d'Esther et sur la situation des juifs en Provence au dix-septième et au dix-huitième siècle; il y a là des faits peu connus. Quant à la tragédie, de flagrants anachronismes s'y étalent; après l'avertissement du trompette qui, à la première scène, ouvre l'action, comme dans le *Ludus sancti Jacobi* (inséré dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, p. 399), et qui remplit l'office du protologue dans le théâtre antique, se trouve un dialogue entre le roi et ses princes, où il est parlé d'un roi de Danemarck qui aurait combattu toute l'Allemagne; faut-il discerner ici un écho lointain des premiers succès de Charles XII? Le poëte invoque le témoignage d'un *marquis :*

> Per témoin, Monsou lou marquis
> Que s'est trouva ou cor de l'armade.

Il est inutile d'ajouter que la *Tragédie de la Reine Esther* n'a rien de commun avec l'œuvre de Racine; elle était primitivement connue sous le nom de *Lou Jo de Haman*, titre qui lui convient de tout point; il faut la rapprocher de ces drames ecclésiastiques qu'on appelait au

moyen âge des *Mystères* et qui contribuaient à l'amusement autant qu'à l'édification des spectateurs. Sans s'occuper du style, sans songer à « l'heureux choix de mots harmonieux, » le rabbin de Carpentras, n'a songé qu'à introduire des prières et des maximes bibliques dans les scènes où il déroule sa paraphrase du livre d'Esther. Chez lui, la langue provençale, jadis si cultivée, s'est laissé envahir par le français; ce n'est plus qu'un patois à l'usage des gens illettrés; il s'exprime en un sous-dialecte intermédiaire entre le *parler* de Marseille et celui du Rhône, lesquels forment, avec le *parler* de Nice, les trois principaux dialectes de la Provence; pas un seul mot n'est emprunté au patois mêlé de mots hébreux à flexions provençales que parlaient habituellement entre eux les Juifs comtadins; mais, au commencement du troisième acte, les conspirateurs, pour dissimuler leur complot, se servent d'un jargon bizarre assez semblable à l'italien des matassins ou des Turcs de Molière :

Si tu vos veni roumi
Et divarimi lou boucone
Noustrac qu'un grege qardoune;
Nou le poce vede en pintoure
A quel diable de béguiloutoure.

L'éditeur a d'ailleurs pris soin de donner en note l'étymologie et le sens des mots tombés en désuétude. Le drame se termine, comme de juste, par le supplice du persécuteur des Israélites, et le roi s'écrie :

Me trove en grande tranquillita
De saoupre Haman executa.

Sans prétendre à aucun mérite littéraire, la *Tragédie de la reine Esther* emprunte un véritable intérêt aux circonstances et au milieu qui l'ont vue naître. Au point de vue philologique, elle fournit des renseignements utiles pour l'étude de la langue provençale; il faut donc accueillir avec satisfaction cette reproduction d'une œuvre restée ignorée et que menaçaient les chances de destruction auxquelles sont toujours exposés les livres dont il n'existe plus qu'un ou deux exemplaires. B.

Histoire de Mélusine, princesse de Lusignan et de ses fils, *suivie de l'Histoire de Geoffroy à la grand'dent, sixième fils de Mélusine, prince de Lusignan*, par Nodot, avec une introduction sur l'origine des légendes concernant la Mélusine. — Niort, L. Favre, 1877, in-8 de 278 p. — Prix : 10 fr.

La légende de la fée Mélusine est, depuis longtemps, populaire en France et à l'étranger. Au quatorzième et au quinzième siècle, les romans de Jehan d'Arras et de Couldrette avaient présenté la Mélusine telle que l'imagination populaire se la figurait alors; au dix-septième, celui de Nodot, publié en 1668, prêta à la fée mystérieuse

des sentiments et des mœurs plus en rapport avec le goût de cette époque. C'est de cette rédaction postérieure que M. Favre donne aujourd'hui une réimpression, qu'il fait précéder d'une préface assez longue où il recherche l'origine des légendes concernant la Mélusine. Bien des opinions ont été émises par les érudits qui se sont occupés du sujet. Les uns ont donné à Mélusine une origine scandinave ; d'autres l'ont fait remonter aux Scythes ; ceux-ci ont cru trouver dans la mythologie grecque la source de la légende ; ceux-là n'y ont vu qu'un dérivé de vieilles légendes allemandes ou alsaciennes ; plusieurs enfin, s'appuyant sur l'étymologie et la mythologie comparées, sont remontés jusqu'à l'Inde et ont reconnu Mélusine dans la divinité aryenne la Milushi. Ces opinions sont-elles fondées ? M. Favre prétend que non, et après les avoir sommairement réfutées, déclare qu'à ses yeux il ne faut pas aller chercher si loin l'explication vraie : Mélusine n'est autre qu'Eustache Chabot, fille unique de Thibaut Chabot, qui épousa Geoffroy de Lusignan, premier du nom, et mourut en 1229. La légende est donc essentiellement poitevine ; elle a pris naissance sur le sol de cette province, dans le château de Lusignan. Telles sont les conclusions de M. Favre qui ne fait, et il le déclare, que se rattacher à l'opinion de deux érudits, Dom Mazet et M. de Saint-Hermine, dont il cite les dissertations.

Toutes les preuves accumulées pour prouver la vérité de la thèse soutenue, sont-elles absolument irréfutables, et de nature à clore la discussion ? Sans vouloir nous prononcer, nous dirons seulement qu'en ce qui nous concerne, nous ne saurions nous déclarer tout à fait convaincu, et que certaines étymologies, données avec complaisance, comme par exemple celle de Mélusine, qui serait une corruption savante de Mère Lusignan, nous ont rappelé ce que M. Favre écrivait page 25 de sa préface : « L'étymologie est d'un grand secours pour expliquer bien des choses : on lui fait dire presque tout ce qu'on veut. »

E. C.

HISTOIRE.

Saint Athanase, *Étude littéraire, suivie de l'Apologie à l'empereur Constance et de l'apologie de sa fuite traduites en français,* par Eugène Fialon, professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Grenoble. Paris, Ernest Thorin, 1877, in-8 de 332 p. — Prix : 6 fr.

Celui qui a défini le véritable orateur : un homme qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu, celui-là a tracé un portrait ressemblant et juste de saint Athanase comme écrivain et comme homme de parole. En effet, Athanase est, avant tout, l'homme d'action. Mais qu'est-ce que l'action dans un

chef de doctrine sans la pensée? Et qu'est-ce que la pensée sans la séduction du langage pour la communiquer? Des écrivains étrangers aux croyances religieuses s'arrêtant à la vie d'Athanase s'étonnent qu'un esprit aussi vigoureux se soit arrêté à des problèmes spéciaux et n'ait pas poussé jusqu'aux dernières déductions scientifiques sa doctrine formée dans l'école d'Alexandrie et développée à l'ombre vénérée d'Origène. C'est entièrement méconnaître le fond même de la question : la doctrine d'Athanase ne reposait nullement sur les leçons qu'il avait pu recevoir dans sa ville d'origine ; elle était tout simplement une exposition scientifique des vérités que la révélation est venue apporter aux hommes; les leçons de ses maîtres lui ont été très-utiles pour leur donner une forme, un appareil philosophique propre à les faire admettre par ceux qui ne les connaissaient pas encore, à les dégager des nuages dont les esprits trop subtils ou aveuglés par l'erreur voulaient les obscurcir. Dans ce rôle modeste, mais salutaire, Athanase sait encore s'élever à la philosophie et à l'éloquence, et, par elles, conquérir des populations entières sur l'hellénisme et l'arianisme.

M. Eugène Fialon, guidé sûrement par sa foi de chrétien, a parfaitement compris la position et le rôle d'Athanase et a mis en pleine évidence l'erreur de Riter et des philosophes de la même école. En effet, quoique le titre du livre du savant professeur n'annonce qu'une étude littéraire, on y trouve avec satisfaction beaucoup d'autres choses et surtout des vues d'ensemble très-remarquables sur les dogmes que le grand patriarche d'Alexandrie eut à défendre contre les erreurs d'Arius et des tenants désespérés et encore fort puissants de l'hellénisme.

Ce n'est pas que nous n'eussions quelques réserves à faire sur des expressions dont le sens n'est pas rigoureusement exact aux yeux de la théologie : ainsi, nommer les apôtres les douze premiers évêques (p. 101) sans autre explication; ainsi, les considérations pour établir la nécessité de réunir le concile de Nicée (p. 103 et 104). De même la doctrine que saint Athanase développe contre les disciples de Jamblique sur le *Logos*, n'est pas empruntée aux idées des stoïciens, de Philon, de Plotin, ce sont les dogmes qui se lisent dans saint Jean, dans saint Paul, dans tout le Nouveau-Testament, car il n'y a pas différence d'enseignement entre les différents écrivains qui le composent. Nous aurions aussi quelques remarques à faire sur l'appréciation de certains personnages, sur Arius (p. 71), saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, Constantin (p 112) et sur saint Athanase lui-même, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostome (p. 300), dans leur opposition aux empiétements dogmatiques des empereurs byzantins. En parlant des doctrines soutenues par Fleury et par Rohrbacher dans les histoires de l'Église catholique que l'un et l'autre

ont écrites, M. Eugène Fialon avance que ces doctrines sont également dignes de respect (p. 209) ; c'est là une assertion qui ne peut plus se soutenir aujourd'hui après le concile du Vatican.

Si nous voulions relever tout ce que ce livre renferme de pensées utiles, élevées et généreuses, il nous faudrait nous étendre bien au-delà des limites qui nous sont tracées. Il nous suffira de résumer nos impressions en disant que sa lecture est propre à faire naître dans l'esprit le plus vif désir de connaître de plus en plus les ouvrages du grand évêque d'Alexandrie, et il peut servir d'introduction très-utile pour cette étude. DOM PAUL PIOLIN.

Histoire de saint Mayol, abbé de Cluny, par l'abbé L.-J. OGRDIAS, curé de Souvigny, chanoine honoraire. Moulins, C. Desrosiers, lib-éd.; Paris, V. Palmé, 1877, in-8, de XVI-407 p. — Prix : 5 fr.

Souvigny, *Silviniacus*, dans le Bourbonnais, à trois lieues environ de Bourbon-l'Archambaud et à égale distance de Moulins, posséda durant sept siècles un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, de la filiation de Cluny. Ce fut le Saint-Denis de la maison ducale de Bourbon. Il suffit de jeter les yeux sur le *Gallia christiana* (t. II, col. 377-380) ou sur le recueil intitulé : *Titres de la maison ducale de Bourbon*, pour comprendre le rôle important que ce monastère a rempli, durant les trois premiers siècles de son existence principalement. Un autre témoin de la grandeur passée de Souvigny subsiste toujours, mais dans un état d'abandon déplorable, c'est sa splendide basilique, l'une des merveilles architecturales de la France.

Souvigny se recommande à l'intérêt de la postérité à d'autres titres encore : il fut le lieu où reposèrent durant de longs siècles les dépouilles mortelles de saint Mayol et de saint Odilon, abbés de Cluny. Jusqu'aux mauvais jours de la Révolution, elles attirèrent une foule de pèlerins du Bourbonnais, du Berry, de l'Auvergne, de la France entière. En tête des fervents chrétiens qui vinrent visiter ce sanctuaire, riche en souvenirs et en grâces surnaturelles, figurent les rois de France Hugues Capet (p. 290) et Robert le Pieux (p. 295), le souverain-pontife Urbain II lui-même (p. 296). Cette liste, qu'il serait long de rétablir, se clôt par le nom de Madame la Dauphine qui, en 1830, quelques jours avant les tristes événements de juillet, vint visiter les tombeaux des anciens princes de sa famille, et lut avec émotion sur tous les murs de l'église, la devise des ducs de Bourbon : *Fidélité! Espérance!*

Mais dès lors, le pèlerinage au tombeau de saint Mayol avait presque cessé d'être fréquenté. La désertion de ce sanctuaire remontait même aux sombres jours de la Révolution. A cette sinistre époque,

les moines durent quitter leur cloître pour rester fidèles à leurs vœux religieux; l'église fut fermée et profanée par l'orgie ou un culte schismatique, et les reliques des saints furent dispersées. Lorsque des jours moins mauvais vinrent à luire pour la France, le temple fut de nouveau ouvert pour le culte légitime. Il fut affecté au service de la paroisse, et, depuis cette époque, il n'a pas cessé de voir les fidèles y rendre leurs hommages à Dieu et y recevoir les sacrements. Mais où sont les chants pieux qui s'élevaient jour et nuit vers le Très-Haut sous ces voûtes vénérables? Où sont ces foules de pèlerins qui venaient implorer le secours de saint Mayol, toujours secourable à leurs infirmités?

« Attaché depuis vingt-six ans à cette belle église de Souvigny, encore embaumée, après neuf siècles (?), du souvenir et des vertus de saint Mayol, nous vénérons *notre saint* nous l'aimons comme par habitude et par tradition. Depuis lors, nous nous sommes épris d'une véritable passion pour cette mémoire trop peu connue, et pourtant si digne de l'être; et nous n'avons pu résister au désir de reproduire, au moins dans ses principaux traits, cette admirable figure qui illumina presque tout un siècle de la splendeur de sa sainteté et de l'éclat de ses miracles (p. 11, de l'introduction). » Tels sont les termes dans lesquels M. le doyen L.-J. Ogerdias expose son dessein.

On le voit l'écrivain s'est proposé surtout de réveiller la piété de ses contemporains envers saint Mayol, et il a pensé qu'il n'avait rien de mieux à faire pour cela que de leur présenter le récit fidèle de la vie de ce grand serviteur de Dieu et des miracles opérés à son tombeau. Il aurait pu facilement étendre son cadre et peindre tout le dixième siècle, en plaçant au centre la figure majestueuse de Mayol. Un saint qui comptait parmi ses admirateurs les empereurs, les rois, les évêques, les plus illustres abbés, les plus puissants seigneurs de son temps (p. 61, 67, 68, 70, 72, 146, 169, 170, 177), qui refusa les siéges épiscopaux les plus importants, et même ne voulut jamais consentir à ceindre la tiare (p. 98), aurait fourni une occasion de mettre en scène toute une époque encore mal connue. M. Ogerdias s'est contenté de traduire les récits anciens en les accompagnant de quelques développements sur les usages du temps, sur l'histoire du monastère, sur l'université du Puy fondée par Mayol (p. 141, 157, 262), sur les disciples du saint (p. 192).

Si l'on peut relever quelques textes latins traduits peu exactement, quelques faits erronés comme l'abbaye de Saint-Denis que l'on dit avoir quitté la règle de Saint-Benoît, parce qu'elle était tombée aux mains d'un commendataire (p. 180); Mesdames, filles de Louis XV, que l'on dit sœurs de Louis XVI (p. 330), l'ouvrage n'est pas moins

très-recommandable par la sûreté des principes, les renseignements utiles et les sentiments de piété qu'il renferme.

DOM PAUL PIOLIN.

Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique, par le R. P. DANZAS, du même ordre. Tome IV. Poitiers et Paris, H. Oudin, in-8 de 580 p. — Prix : 6 fr.

Le P. Danzas vient enfin de terminer le grand ouvrage qu'il a consacré à l'histoire des premiers temps de l'ordre des dominicains et plus particulièrement des faits contemporains de la vie du B. Jourdain de Saxe. Nous avons successivement rendu compte, au moment de leur publication (t. XI, p. 272; t. XIV, p. 244) des trois premiers volumes : il nous sera permis de dire aujourd'hui que la fin de l'ouvrage présente un intérêt au moins égal à celui des parties précédentes. On ne saurait lire, en effet, sans une vive et profonde émotion, l'histoire de ces dominicaines qui, converties par saint Dominique lui-même, établissent ce monastère de Prouille, auquel viennent bientôt s'ajouter tant d'autres fondations en Espagne, en France, en Italie, et surtout en Allemagne. Mais ce qui frappe plus encore que cette multiplication si rapide et si extraordinaire, c'est la ferveur de ces nouvelles religieuses. On croirait parcourir un traité de mystique divine, en lisant ces pages toutes pleines de grâce, de fraîcheur et d'une pénétrante piété. Les miracles se succèdent sans interruption, dans les demeures bénies de ces saintes filles, dont la foi simple et ardente touche le cœur de Dieu et obtient sans mesure des grâces de toute nature.

Ce n'est plus seulement un coin du tableau qui nous est dévoilé ici, comme dans le beau livre de M. de Bussière, sur les mystiques d'Ursbelinken à Colmar. C'est un tableau complet, plein de vie, de noblesse, de grandeur et d'enthousiasme, et il est difficile de trouver une lecture plus douce au cœur du chrétien.

S'il nous est permis d'ajouter un mot, nous exprimerons le vœu de voir le P. Danzas continuer son travail et le conduire au moins jusqu'au temps de saint Thomas d'Aquin. CH. DE F.

Les Parias de France et d'Espagne, par V. DE ROCHAS, lauréat de la Société d'anthropologie de Paris, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie des sciences médicales*. Paris, Hachette, 1876, in-8 de 308 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il existait, il n'y a pas bien longtemps, toute une population qui, sous les noms de Chrestiaas et de Cagots, dans les Pyrénées, de Gahets et de Capots, en Guienne et en Languedoc, de Cacous, en Bretagne, et d'Agotes, en Espagne, vivait à part au milieu des autres habitants de ces contrées et était pour eux un sujet de répulsion. Ces malheu-

reux parias occupaient une place à part dans les églises, où ils entraient par une porte spéciale, ils avaient un bénitier particulier et n'étaient point enterrés dans le cimetière commun. Ils n'étaient appelés en justice que quand il était impossible de se passer de leur témoignage, ils ne devaient pas souiller la terre du contact de leur pied nu. Les Fors du Béarn sont remplis de prescriptions humiliantes pour ces infortunés qui ne se distinguaient point par leur conformation des autres individus, mais dont les familles étaient bien connues. Sous Louis XIV, un intendant, M. du Bois-Baillet, s'efforça d'améliorer cette terrible situation, mais ce n'est que depuis le commencement de ce siècle qu'il n'y a plus, à vrai dire, de Cagots; toutefois, on sait encore quels sont leurs descendants et tous les vieux préjugés à leur égard n'ont pas entièrement disparu. D'où pouvait venir cette répulsion si tenace? On a cherché à l'expliquer en voyant dans les Cagots tantôt les fils des Sarrasins, tantôt ceux des Albigeois, tantôt les restes des Morisques. M. V. de Rochas accepte une autre opinion, qui déjà avait été émise sur leur origine. Suivant lui, les Cagots étaient primitivement des lépreux; seulement, chez eux, la lèpre, qui a sa dernière représentante parmi nous dans les scrofules, était à son second degré, ce qu'on appelait la lèpre blanche.

M. de Rochas nous semble avoir appuyé cette opinion sur de très-bons arguments, et, lorsque l'on arrive à sa conclusion, on s'explique très-bien pourquoi il a commencé son livre par une étude sur les lépreux qui excitaient la même réprobation que les Cagots et contre lesquels avaient été prises des mesures pareilles. M. de Rochas a employé la seconde partie de son ouvrage à étudier l'origine d'autres parias, des Bohémiens, et nous donne sur eux, sur leur genre de vie et sur leur langue de très-curieux détails. Ce volume bien composé, bien écrit est d'une lecture facile et attachante. — Nous avons remarqué une petite erreur, p. 111, à la note : le *Romancero du Cid* ne date pas du onzième siècle, il s'en faut considérablement. Il est douteux que les plus anciennes romances qui le composent dépassent le quatorzième siècle, et beaucoup sont du seizième. TH. P.

Le Mariage de Jeanne d'Albret, par le baron ALPHONSE DE RUBLE. Paris, Ad. Labitte, 1877, in-8 de XIV-321 p. — Prix : 7 fr. 50.

Peu de personnages du seizième siècle méritaient mieux que la mère de Henri IV de faire l'objet d'une monographie et d'attirer l'attention des historiens. Cette princesse, reine de Navarre et nièce de François Ier, embrassa la réforme avec ardeur, et fut mêlée activement aux troubles religieux qui ensanglantèrent les règnes des fils de Henri II : son histoire est de la plus haute importance pour l'étude des

guerres de religion. L'important mémoire que livre aujourd'hui au public M. le baron de Ruble n'est que le premier volume d'un travail qui doit embrasser toute la vie de Jeanne d'Albret. La reine de Navarre a trouvé son véritable historien. L'auteur écrit sans passion, sans parti pris, s'appuyant toujours sur les sources, et l'on partagera presque entièrement son avis, lorsqu'il dit de son livre : « Tout y est nouveau, les documents et les faits : les documents sont inédits ; les faits étaient si peu connus qu'aucun historien de notre temps n'a pu fixer la date d'un événement tel que le premier mariage de la princesse d'Albret. »

Il ne faudrait pas croire, malgré le titre de cet ouvrage, que nous n'avons ici qu'une étude sèche et aride des négociations qui ont abouti au mariage de la fille de Marguerite d'Angoulême avec Antoine de Bourbon. L'auteur tient plus qu'il ne promet, et il nous raconte l'histoire de toute la jeunesse de Jeanne, jusqu'à son dernier mariage. Cette princesse était héritière de vastes possessions, et sa main fut sollicitée par les plus hauts personnages. Charles-Quint intrigua en faveur de son fils ; mais François Ier s'opposa à cette union, et fiança sa nièce au duc de Clèves, en 1561. Ce mariage fut annulé par le pape, et seulement alors, la princesse se donna à Antoine de Bourbon déjà engagé dans les rangs des calvinistes. Ces intrigues et ces négociations si intéressantes ne sont, à vrai dire, que des épisodes du livre de M. de Ruble, dont le véritable sujet est ce grand drame qui remplit le second quart du seizième siècle, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint. Il nous montre les deux adversaires aux prises, surtout sur le terrain diplomatique, se disputant des alliances encore plus que des provinces, point de vue presque entièrement laissé dans l'ombre jusqu'à ce jour.

Enfin, le livre de M. de Ruble a le mérite de s'appuyer sur des documents presque tous inédits ; il a consulté les correspondances, les négociations conservées dans les dépôts d'archives, et il a réussi à nous tracer un tableau fidèle de la cour de François Ier : tableau parfois brillant, comme dans cette scène où le roi veut séduire l'empereur pendant son voyage en France (1539-1540) ; parfois fort triste, comme quand il nous montre le malheureux roi mourant épuisé par ses débauches. Ailleurs, François Ier nous est dépeint comme un prince prodigue, égoïste, mariant par force sa nièce à un Allemand dont il veut faire son allié contre l'empereur, et cela, malgré Jeanne elle même, malgré la résistance de sa mère, et malgré la protestation des futurs sujets de la jeune princesse.

L'ouvrage de M. le baron de Ruble a donc une valeur pittoresque incontestable ; ajoutons que sa valeur scientifique n'est pas moindre. L'auteur met hors de doute la date du premier mariage de Jeanne

d'Albret; il nous fait connaître une partie gnorée de la correspondance de la fille et de la mère, et qui jusqu'alors était perdue à Dusseldorf. Nous espérons que le public lettré fera le meilleur accueil à une œuvre qui donne beaucoup plus que ne promet son titre modeste.

ERNEST BABELON.

Mémoires de Oudard Coquault, bourgeois de Reims (1649-1668), publiés pour la première fois par CH. LORIQUET, secrétaire général de l'Académie de Reims. Reims, 1875. 2 vol. in-8 formant ensemble 706 p.

Oudard Coquault, bourgeois et marchand rémois, homme curieux et instruit des événements de son temps, a eu l'heureuse idée de rédiger des *Mémoires*, riches en détails, sur les faits principaux qui se passèrent dans sa ville, dans sa province et hors de celle-ci. Ces *Mémoires* n'étaient connus jusqu'ici que par des fragments; M. Charles Loriquet a eu l'idée non moins heureuse de les publier *in extenso*, d'après le manuscrit original, et l'Académie de Reims, à laquelle on doit déjà une riche collection de textes, s'est empressée de consacrer deux volumes de ses publications au travail de son savant secrétaire général.

Il faut lire les *Mémoires* d'O. Coquault pour se faire une idée exacte du contre-coup déplorable, en province, de la lutte du Parlement contre l'autorité royale et Mazarin, de 1648 à 1653; il faut aussi y étudier combien, dans ces moments de troubles civils, où chaque parti croit avoir le droit pour lui, il est difficile d'avoir une opinion arrêtée. Quand on constate que des personnages éminents, comme Condé, Vauban, Turenne, peuvent à chaque instant changer de drapeau, suivant qu'ils sont poussés par les circonstances et par l'intérêt personnel, il ne faut pas trop en vouloir à notre bourgeois rémois qui, dans ses appréciations mobiles, subit l'influence de l'indécision inquiète et nerveuse qui, à ces heures, constitue une véritable épidémie morale. Il faut voir aussi comme il malmène la régente, les Parisiens, Mazarin, le Parlement, Condé et bien d'autres. Il était, comme la ville de Reims, ennemi de la Fronde; mais il était frondeur dans l'acception que nous donnons aujourd'hui à ce vocable. Soit qu'il critiquât les impôts, surtout quand il avait à en souffrir; la discipline militaire, qu'il trouvait trop sévère; le Chapitre de la cathédrale, dans ses luttes d'étiquette avec le corps de ville : « ce chapitre que l'on a bien raison d'abaisser à cause des exactions et maulx qu'ils ont faictz à nos ancestres »; les Châlonnois, à cause de leur luxe, de leur avarice et de leur oppression; les fonctionnaires des finances, aussi nombreux que sauterelles et tous voleurs, O. Coquault fait toujours un peu d'opposition. Il aime le roi régnant, mais il a, sur la monarchie héré-

ditaire, des opinions d'un libéralisme tout moderne; en revanche, ses opinions foncièrement gallicanes lui inspirent sur le clergé régulier des réflexions peu bienveillantes; elles sont même aussi malveillantes que possible en ce qui touche aux jésuites, qu'il a dans une antipathie parfaite. O. Coquault, je le répète, est le vrai type du bourgeois, rarement content, toujours prêt à critiquer, se laissant aller aux fluctuations des préjugés que propage la voix publique. Mais cela n'empêche pas que ses récits ne soient instructifs et intéressants, et qu'ils ne nous apprennent beaucoup de détails sur une époque que l'on ne connaît pas assez, surtout au point de vue de l'histoire provinciale.

Notons, en passant, qu'il nous fait connaître un terme populaire assez curieux. A propos du baron d'Erlach, ce chef de mercenaires allemands qui commirent tant d'atrocités dans le diocèse de Reims, nous constatons que le nom du chef devint une désignation générique des bandes de pillards. On disait les *Herlachs*, comme trois siècles auparavant les *Armagnacs :* ces deux vocables étaient synonymes d'*Escorcheurs*.

Cette édition se compose : 1° d'une introduction dans laquelle M. Loriquet réunit tout ce qu'il a pu receuillir sur la personne et la famille de Coquault; 2° du texte même des *Mémoires;* 3° d'un appendice de 136 pages, consacré à vingt-deux documents qui éclaircissent et confirment les récits du bourgeois de Reims. Une bonne table à la fois géographique, onomastique et analytique complète l'ouvrage. Nous le recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui aiment à étudier le dix-septième siècle ; nous le recommandons d'autant plus chaleureusement que, à notre grand regret, nous sommes en retard envers M. Loriquet. A. DE B.

Storia del cardinale Giacomo Pecoraria, vescovo di Preneste, 1170-1245, par don GAETANO TONONI. Parma, tipografia Fiaccadori, 1871, in-12 de VIII-382 p.

Le personnage dont M. Gaetano Tononi a entrepris d'écrire la vie, eut un rôle très-important à l'époque de l'empereur Frédéric II, tellement important même que cette vie se mêle à l'histoire de toute l'Italie, dans une notable partie du treizième siècle. Cette période intéressante a été souvent traitée déjà; l'auteur a pensé néanmoins que l'on pouvait encore y revenir, pour mettre pleinement en relief Giacomo Pecoraria, dont les historiens avaient dû s'occuper, mais dont la monographie détaillée n'avait pas encore été essayée. Il a semblé aussi à M. Tononi qu'un travail de ce genre pouvait ne pas être sans utilité de nos jours, où, d'une autre manière, s'est renouvelée la guerre entre l'Église et l'Empire : « Il est vrai, dit-il, que, dans la vie

des peuples, les mêmes faits ne se reproduisent pas exactement et que le passé ne peut revenir ; mais, sous les diverses formes de gouvernement, sous les différentes civilisations que font naître et développent les siècles, et où s'agite l'activité humaine, douée du libre arbitre et conduite par la Providence, il existe des points de ressemblance et de contact par lesquels les choses passées peuvent servir d'expérience dans les choses présentes et à venir. » M. Tononi a mis beaucoup de soin à la composition de son livre, il a consulté une grande quantité d'ouvrages et de documents dont les titres sont scrupuleusement indiqués en notes. M. Tononi a un bon style, net et précis, et ses recherches sur le grand évêque de Préneste nous semblent tout à fait dignes d'attention. TH. P.

Histoire de Florence, par E. T. PERRENS. Paris, Hachette, 1877. 3 vol. in-8 de XVI-397, 541 et 580 p. — Prix : 22 fr. 50.

Ces trois volumes sont loin de renfermer tout l'ouvrage que M Perrens a entrepris et ne nous conduisent qu'à la mort de l'empereur Henri VII. Quelques lecteurs pourront s'effrayer de voir donner d'aussi vastes proportions à l'histoire d'un petit État, ce sont cependant ces amples dimensions qui ont permis à l'auteur d'écrire un livre d'un très-grand intérêt, d'y faire entrer tous ces renseignements sur l'organisation de la république florentine, tous ces curieux détails sur la littérature, sur les usages, sur les mœurs qui donnent la vie et le mouvement à l'histoire. Ces trois volumes condensés en un seul tome n'offriraient qu'une lecture aride ; tels qu'ils se présentent à nous, ils excitent singulièrement l'attention, la curiosité. Abrégés, ils ne seraient qu'une pâle esquisse, et non un éclatant tableau.

L'année dernière, en rendant compte de la *Storia della Republica di Firenze*, nous regrettions que le marquis Capponi, sans recourir à des procédés propres aux romanciers, n'eût pas mis plus de mouvement dans son livre, qu'il n'eût pas tracé des portraits plus achevés des personnages dont il avait à parler, qu'il n'eût pas cherché à décrire les pays, les villes où se passèrent les événements dont il avait entrepris le récit. Un tel reproche n'est pas à adresser à M. Perrens, et sa méthode se révèle dès son premier chapitre par une vaste étude sur la géographie antique de la Toscane et sur Florence. Ce qui donne un aspect particulier au livre de M. Perrens, ce sont les profondes connaissances littéraires de l'auteur. En général, l'historien ne se nourrit que des ouvrages appartenant au genre de ses travaux, il y trouve les faits, mais il n'y trouve pas la vie. M. Perrens, familier depuis longtemps avec tous les écrivains italiens, a tiré de ses lectures, faites en-dehors des chroniqueurs, de bien précieux éléments ; les vieux

conteurs, comme les vieux poëtes, lui ont fourni, à chaque instant, des clartés inattendues, et c'est grâce à eux surtout qu'il a pu composer le tableau si curieux qui occupe plus de la moitié de son troisième volume. Tout en appréciant, et beaucoup, les renseignements divers que la littérature proprement dite peut offrir à l'histoire, nous avouerons que l'emploi de telles sources peut ne pas être sans quelque danger. Si, dans quatre ou cinq cents ans, un historien, s'occupant de la France du dix-neuvième siècle, recherche des indications sur nos mœurs, sur notre existence intime dans les romans de Balzac, dans ceux même de Paul de Kock, ne risquera-t-il pas de prendre souvent des esquisses de fantaisie pour des réalités ou tout au moins des exceptions pour des généralités. N'en a-t-il pas pu arriver quelquefois de même à M. Perrens? La femme de la société florentine, telle qu'il nous la montre, est étrangement ravalée, et cette femme cependant appartient à l'époque où Dante transformait Béatrice en une allégorie toute céleste, où les poëtes ses contemporains et ses successeurs idéalisaient leurs dames. Il y a là une singulière contradiction. Un inconvénient de l'usage des sources purement littéraires, c'est, trompé par la distance, de ne pas tenir bien compte des différences d'un commencement et d'une fin de siècle. Alors on tire, pour peindre certaine période, des renseignements provenant d'écrivains qui lui sont antérieurs ou postérieurs. On pourrait signaler quelques-unes de ces inadvertences à M. Perrens. Une fois, par une de ces erreurs d'optique, il a invoqué, à propos des mœurs du douzième siècle, le témoignage de Firenzuola qui vivait au seizième (t. III p. 338). Nous reconnaissons, du reste, que M. Perrens, en général, a profité avec beaucoup de tact des révélations fournies par la littérature, et que l'habileté avec laquelle il s'en est servi contribue puissamment à l'intérêt de son œuvre. A côté de ces curieuses recherches sur la vie publique et privée des anciens Florentins, M. Perrens a étudié avec un grand soin leur constitution démocratique, qui déjà, du reste, avait été l'objet de travaux parmi lesquels on doit rappeler ceux de Villari. C'est en ceci que le livre de M. Perrens pourra avoir un intérêt politique pour certains lecteurs disposés à penser, avec M. Waddington, que la France veut la République comme à Athènes et à Florence. A ces lecteurs, nous pourrions rappeler de quelle manière Machiavel a décrit les divisions sans cesse renaissantes, les morts, les exils, les extinctions de familles, les calamités de toutes sortes (*Storie fiorentine*, proemio), dont la république florentine nous présente des exemples qu'il serait fâcheux de vouloir suivre, mais qui ne semblent pas cependant dégoûter l'auteur des gouvernements démocratiques. Il est regrettable que M. Perrens s'associe à des préventions qui escortent trop fréquemment les opinions qu'il partage. Il a été plus d'une fois injuste à

l'égard de grands hommes du catholicisme et trop indulgent aussi pour des sectes dont le triomphe eût assuré la perte de la civilisation chrétienne. Ses préjugés le poussent même à émettre des opinions qui nous semblent de vrais paradoxes, comme lorsqu'il prétend que la peinture fut retardée par l'Église.

Il est bien des points sur lesquels nous ne saurions être d'accord avec l'auteur, mais nous devons reconnaître que, par la science, la composition, le style, M. Perrens a conquis une place très-élevée parmi les historiens modernes. TH. P.

Le Comte de Cavour, par CHARLES DE MAZADE. Paris, E. Plon, 1877, in-8 de XI-475 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelque opinion que l'on puisse avoir sur la politique de M. de Cavour, il est impossible de ne pas être frappé des incroyables succès qu'elle a obtenus avec des moyens qui paraissent tout d'abord absolument insuffisants, pour ne pas dire tout à fait nuls. Du Piémont platement battu à Novare, au royaume d'Italie d'aujourd'hui, quel chemin parcouru, que de changements imprévus et en quelque sorte invraisemblables! Tout cela est l'œuvre d'un homme : on peut maudire son influence ; on ne peut nier l'énergie et la finesse déployées par lui en peu d'années, avec une si constante fortune. Quel est le détail de cette vie? quelles sont les ressources dont aimait à se servir ce ministre parlementaire aussi habile qu'heureux? Telles sont les questions que s'est posées M. de Mazade et auxquelles il a répondu avec une évidente complaisance.

Il ne saurait entrer dans notre cadre de suivre l'auteur pas à pas et de contrôler chacune de ses opinions, quand il s'agit surtout de problèmes aussi délicats et d'événements aussi contestés de notre histoire d'hier. Disons seulement que la vie du comte de Cavour est racontée à l'aide d'un ensemble de documents, dont beaucoup étaient encore inédits, et de souvenirs personnels, fort heureusement rappelés. Le rôle si important du gouvernement impérial dans les affaires italiennes est l'objet de l'attention toute particulière de M. de Mazade. S'il n'a point signalé de faits nouveaux, il a du moins mis en relief le caractère de Napoléon III, assez connu maintenant, et la façon dont M. de Cavour sut exploiter ses instincts révolutionnaires et ses idées vagues sur la liberté de l'Italie. Sa suprême adresse fut de rendre l'Empire « complice » obligé, — comme il le disait lui-même après la signature du traité de cession de la Savoie, — de tout ce qu'il plairait au Piémont de tenter, aussi bien contre les princes souverains de l'Italie que contre le Saint-Père lui-même. Avec cela, il fallait faire accepter à l'Europe étonnée ce que le droit des gens le plus élémen-

taire avait condamné de tout temps; il fallait triompher de bien des oppositions personnelles, dans un petit pays qui s'essayait aux mœurs libres et qui avait en même temps à subir les charges financières fort lourdes de ses grandeurs imprévues.

Toutes ces situations sont mises en lumière par M. de Mazade avec un talent véritable, mais aussi avec une préoccupation constante de donner raison à son héros et d'exalter le sytème politique suivi par lui. Tout le monde sait que le livre a commencé par paraître en une suite d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, dont l'auteur est, depuis la mort de M. Forcade, le chroniqueur ordinaire. L'œuvre ne se ressent-elle pas de ce mode imparfait de composition? Tout y est sacrifié à la mise en scène, au plaisir de se donner facilement raison à soi-même, à la recherche trop fréquente de l'allusion. C'est le défaut principal d'une étude qui se relève par une connaissance approfondie des affaires contemporaines, par un style élégant et facile, par une modération d'esprit, que nous avons déjà signalée en rendant compte ici même des deux intéressants volumes sur *la Guerre de France*. G. B. DE P.

Le Prince de Bismarck, *sa Correspondance*, par M. ANTONIN PROUST. Paris, Georges Decaux, 1877, in-18 j. de XIX-386 p. — Prix : 3 fr.

Les recueils des lettres d'un personnage connu ont ce grand attrait pour le public, qu'ils montrent, mieux que les mémoires, l'homme sous le personnage. Si quelques lettres destinées à une plus grande publicité portent l'empreinte de son rôle convenu, beaucoup, écrites à la hâte, sans parti pris, sans réflexion, sont l'expression spontanée de ses idées courantes, de ses convictions intimes, de ses préoccupations ordinaires. C'est l'*a-parte* à côté de la tirade officielle.

Mais peut-on garantir cet intérêt particulier de curiosité à un choix de lettres, publié du vivant de leur auteur, avec sa permission, sous ses yeux, peut-être sous sa direction! N'y a-t-il pas bien des chances pour que, dans ce cas, elles aient été triées, émondées, remaniées? Et alors au lieu d'une photographie réaliste, n'a-t-on pas encore un portrait posé?

Cet écueil n'a pas effrayé M. Antonin Proust, traducteur de la correspondance de M. de Bismarck. Comment et pourquoi ces pages intimes ont-elles été livrées au public, et quelle est leur authenticité? Questions intéressantes et inévitables, que M. Proust semble pourtant n'avoir pas prévues. Pourquoi M. Proust a-t-il lui-même entrepris ce travail de traduction? Il ne le dit pas davantage. Que l'Allemagne recueille pieusement le détail des chasses et des voyages de son chancelier, qu'elle s'intéresse aux fluctuations de sa santé et à

ses relations de famille, rien de plus naturel; mais la France n'a pas à s'associer à ce nouveau culte : peu nous importe que le prince de Bismarck soit grand touriste et bon père de famille.

Le livre de M. Proust, précédé d'une courte préface, — où se trouve résumée l'histoire des commencements de la Prusse, — ne comprend que les lettres intimes du chancelier, reliées entre elles par une esquisse biographique et un précis des événements de ces dernières années. Dans cette esquisse biographique, sobre de commentaires et assez impartiale, l'auteur a le bon goût de ne pas faire étalage d'un vain patriotisme en dénigrant l'épistolier qu'il suit pas à pas; il nous fait grâce également de son panégyrique.

D'ailleurs, il ne faut pas chercher de politique dans ce volume : la politique n'en est pas seulement exclue, elle en est bannie avec malédiction. Le plus grand souci du chancelier semble être d'échapper à ses préoccupations d'homme d'État; il demande sans cesse des congés, projette de donner sa démission, de se retirer dans sa famille pour y vivre en gentilhomme campagnard, la seule vie pour laquelle il se sente quelque goût. Il considère, assure-t-il, comme un bienfaiteur, quiconque cherche à le renverser. Dans ses voyages, le moindre trou le charme, si les courriers ne peuvent l'y atteindre, si les journaux y sont inconnus. Revient-il, son cri du cœur est toujours : « Si je pouvais brûler l'étape de Berlin! » Il met dans cette exécration de la politique un accent de sincérité et une persistance tels que ne les comportent généralement pas de simples boutades.

En fait, que M. de Bismarck soit ou non un homme d'État malgré lui, il est certainement touriste infatigable. Il a visité plusieurs fois toute l'Europe, non en diplomate désœuvré qui promène ses ennuis, mais en touriste qui voyage pour voyager. Il traverse les grandes villes et se complaît aux recoins les moins hantés; il savoure le charme des paysages et note les bizarreries des mœurs et des coutumes; il voit et sent souvent en poëte. Ces lettres à sa femme et à sa sœur, Mme d'Arnim, toujours sans prétention et parfois sans objet, écrites au vol sur une table d'auberge, à toute heure du jour ou de la nuit, sont pleines d'humour, de descriptions charmantes, de sentiments affectueux, tendresse du meilleur des maris, inquiétudes du meilleur des pères ou des frères. Il écrit à sa femme qu'il éprouve des scrupules à voir tant de belles choses sans elle; il lui cueille des fleurs champêtres et les lui envoie; il lui écrit très-fréquemment et jusqu'à plusieurs fois par jour. Le sceptique et malin diplomate parle de Dieu et du roi avec un respect qui ne semble pas de convention : il se défend vivement contre le reproche d'irréligion qu'on lui fait.

Je ne puis omettre d'indiquer, en terminant cette rapide analyse,

une lacune considérable dans le recueil de M. Proust. Sauf une lettre bien connue, parce que, le courrier qui la portait ayant été enlevé, elle a été publiée dans tous les journaux, il ne contient rien sur la dernière guerre. L'auteur n'excuse pas, n'explique pas cette lacune ; il ne paraît pas se douter qu'elle sautera d'abord aux yeux de tout lecteur français, car s'il y a un coin intéressant pour nous, dans la vie du chancelier, n'est-ce pas celui-là ? M. Proust se contente, en cette occasion, de nous offrir de longs extraits de l'ouvrage de M. Delerot, *Versailles pendant l'occupation*, ce qui n'a plus de rapports avec la correspondance intime du prince de Bismarck.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Canada sous l'Union, par LOUIS P. TURCOTTE. Québec, 1871-72, 2 vol. in-12. — Prix : 12 fr.

L'Instruction publique au Canada, *précis historique et statistique*, par M. CHAUVEAU. Quebec, 1876, in-8. — Prix : 18 fr.

Longtemps, la France a oublié le Canada, ce lointain pays qu'elle a colonisé dans les jours de sa grandeur et de sa gloire. Elle s'en ressouvient depuis quelques années, et, de plus en plus, prend intérêt à tout ce qui lui vient de cette *petite France* qui n'a pas passé par la Révolution.

Nous sommes donc heureux de faire connaître à nos lecteurs deux ouvrages publiés au Canada.

Il y a peu d'histoires aussi intéressantes que celle du Canada. On connaît son origine, et l'on sait à quelles inspirations généreuses de patriotisme et de foi la France obéissait, lorsqu'elle envoyait quelques-uns de ses plus courageux enfants planter la croix et le drapeau fleurdelisé sur les bords du Saint-Laurent. Il est impossible de dire ce qu'il a fallu de courage, d'énergie et de persévérance à cette colonie, malheureusement trop négligée par la mère-patrie, pour survivre à toutes les luttes qu'elle a dû soutenir. Ses premiers ennemis furent les sauvages, contre lesquels il fallut disputer pied à pied ce sol qu'elle voulait conquérir pour la France ; et l'on a peine à croire aujourd'hui qu'elle ait pu triompher des terribles Iroquois.

Puis vint l'Angleterre, qui voulait étendre son empire sur toute l'Amérique du Nord. La résistance que la nouvelle France lui opposa fut terrible ; elle accomplit des prodiges de valeur, elle versa des flots de sang, et ne succomba que lorsqu'elle fut écrasée par le nombre, et complétement abandonnée par la France. Une fois maîtresse de ce vaste territoire, l'Angleterre voulut y fonder une nationalité entièrement anglaise, et elle crut réussir d'abord en y introduisant un gouvernement despotique. Mais toutes ses mesures arbitraires échouèrent contre l'attachement inviolable que cette poi-

gnée de Français conserva pour sa religion, sa langue, ses lois. Plusieurs fois, on modifia la forme du gouvernement, mais toujours sans atteindre le but proposé — l'anglification de la colonie. La lutte entre les deux nationalités devint très-vive à certaines époques; une rébellion partielle éclata même en 1837, mais fut bientôt comprimée avec une sévérité qui rappelle trop l'oppression de la malheureuse Irlande.

Enfin, en 1841, une nouvelle constitution, qu'on a appelée l'*Acte d'union*, fut octroyée au Canada. Par cette loi impériale, le Haut-Canada, qui est anglais, et le Bas-Canada, qui est français, et qui, depuis 1791, formaient deux provinces séparées, furent réunies en une seule. Quoique la population du Bas-Canada fut bien plus considérable que celle du Haut, la constitution accordait à cette dernière une représentation égale dans les Chambres, et sa dette devenait une dette de l'Union. La langue française était en même temps proscrite des débats et documents parlementaires.

Le but avoué de cette législation injuste et tyrannique était l'absorption de la nationalité française par l'élément anglais, et la lutte entre les deux races se continua sur le terrain constitutionnel.

C'est l'histoire de cette lutte parlementaire, qui s'étend de 1841 à 1867, que M. L. P. Turcotte a écrite. Comme il le dit dans sa préface, la tâche n'était pas sans difficulté. Les faits qu'il s'agissait de raconter étaient de date récente, et plusieurs des hommes marquants de cette période historique étaient encore vivants. Mais M. Turcotte est un jeune homme qui n'a pas été mêlé aux luttes acrimonieuses de la politique, que l'esprit de parti n'a pas inspiré, et qui s'est livré, dans le silence du cabinet, à l'étude des événements qu'il a narrés.

Il a donc pu apporter dans son récit cette vérité et cette impartialité qu'on a droit d'exiger de l'historien. Il expose les faits dans un style sobre et correct, et il les apprécie avec calme et modération. Nous ne dirons pas que son œuvre soit parfaite. Le style pourrait être plus châtié; les événements pourraient être jugés de plus haut. Nous n'y rencontrons pas ces regards profonds, qui pénètrent jusque dans les entrailles de la nation, ni ce coup d'œil d'ensemble qui fait saisir le caractère de toute une époque. L'auteur n'affiche pas non plus ces prétentions. Mais, dans une sphère plus humble, il a fait une œuvre consciencieuse et vraie, qui intéressera vivement tous ceux qui désirent connaître l'entrée de la France américaine dans la vie des nations, ses luttes et ses progrès. Ils y verront aussi ce que peut la race française, et quelle vitalité étonnante elle possède quand elle reste fidèle à la foi catholique et à ses traditions.

L'ouvrage de M. Turcotte est le complément des histoires du Canada de M. Garneau et de l'abbé Ferland, et sera lu avec plaisir et profit.

— L'histoire du Canada, telle que MM. Garneau, Faillon, Ferland, Turcotte et quelques autres l'ont écrite, présente un tableau fidèle de ses origines, de ses luttes, de ses succès, de ses revers et de son développement matériel. L'œuvre de M. Chauveau raconte sa marche progressive dans la vie intellectuelle. Ce n'est pas une *Histoire littéraire* du Canada — trop jeune encore sans doute pour que sa littérature ait une histoire, — c'est, comme le titre lui-même l'indique, un *précis historique et statistique* des développements et de l'organisation de l'instruction publique en Canada. Mais ce précis est très-bien fait, avec ordre, clarté et intelligence. Il dit tout, sans se perdre dans les détails; il résume et apprécie sans thèse ni dissertation; il groupe des chiffres sans ennuyer; il est complexe et cependant lumineux. Il faut dire que M. Chauveau était bien l'homme qu'il fallait pour un pareil travail. A part sa réputation littéraire très-bien établie au Canada, il a eu l'avantage de diriger pendant vingt ans l'enseignement de son pays, soit comme surintendant de l'éducation, soit comme ministre de l'instruction publique. Nul mieux que lui ne pouvait donc connaître le sujet qu'il a traité.

On sait que la Confédération canadienne se compose de huit provinces : M. Chauveau les passe toutes en revue, et fait connaître les lois qui régissent l'instruction publique dans chacune d'elles. Il est bien regrettable que les lois de quelques-unes de ces provinces ne laissent pas aux catholiques la liberté qui leur appartient en toute justice. La législation du Canada français (la province de Québec) ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Les droits et les libertés de l'Église catholique y sont garantis et protégés de la manière la plus efficace. L'instruction publique y est placée sous le contrôle d'un conseil; et ce conseil est composé de tous les évêques ou administrateurs des diocèses catholiques, et d'un nombre égal d'autres personnes nommées par le gouvernement. Les évêques n'ont pas besoin de cette nomination; ils sont membres du conseil *ex officio*, en vertu de leur seul titre épiscopal. Il va sans dire que ce conseil ne régit pas les écoles protestantes, qui sont soumises à une section protestante du conseil général.

Cette organisation autorise l'auteur à dire, en parlant de l'histoire qu'il a faite de l'instruction publique dans sa province : « Elle montre comment des populations différentes de langage, de religion, de mœurs sociales, ont pu s'entendre et trouver la solution jusqu'ici la plus heureuse des rapports de l'Église avec l'État, et des divers cultes les uns avec les autres. Comme nous l'avons vu, l'action du clergé catholique et des communautés religieuses d'hommes et de femmes, qui se trouvent à la base du système, ne s'est point déconcertée ni amoindrie par tous les changements qui ont eu lieu. Elle s'est étendue,

au contraire, et s'est développée en parfaite harmonie avec les nouvelles institutions. » Heureux pays, où l'Église dirige l'enseignement que l'État subventionne, au lieu d'avoir à lutter pour obtenir la liberté d'enseigner à ses propres frais!

Ce n'est pas la seule leçon que nous trouvons dans le livre de M. Chauveau. Son avant-propos nous fait connaître, dans un récit vif et spirituel, que l'Allemagne a été la première renseignée sur l'instruction publique au Canada, et que la plus grande partie de ce livre a déjà été publiée dans une encyclopédie allemande. N'est-il pas étrange qu'un ouvrage français soit traduit en allemand avant d'être connu en France?

Beaucoup de lecteurs français voudront maintenant le connaître et le liront avec un grand intérêt. A. B. R.

Corpus inscriptionum latinarum, consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ borussicæ editum. Voluminis sexti, pars prima. — *Inscriptiones urbis Romæ latinæ*, consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ borussicæ. Collegerunt Guillelmus Henzen et Johannes Baptista de Rossi; ediderunt Eugenius Borman et Guillelmus Henzen. Pars prima. Berlin, G. Reimer, 1876, in-fol. de LXVI-873 p. — Prix : 128 fr.

Ce volume est, dans l'ordre de publication, le huitième du *Corpus inscriptionum latinarum* de l'Académie de Berlin. Ont été publiés :

T. Ier. — Comprenant les inscriptions latines les plus anciennes, jusqu'à la mort de César, par Th. Mommsen, 1863;

T. II. — Espagne, par Emile Hübner, 1869;

T. III. — Première partie, Égypte, Asie, provinces grecques d'Europe, commencement de l'Illyrie, par Th. Mommsen, 1873;

T. III. — Deuxième partie, fin de l'Illyrie, Testament d'Auguste, Édit de Dioclétien, Diplômes militaires, par Th. Mommsen, 1873;

T. IV. — *Inscriptiones parietariæ* de Pompéi, Herculanum et Stabies, par Charles Zangemeister, 1871;

T. V. — Première partie, commencement des inscriptions de la Gaule cisalpine (ce volume comprend les inscriptions de la dixième région de l'Italie), par Th. Mommsen, 1872:

T. VI. — Première partie, 1876, le titre complet se trouve en tête de cet article;

T. VII. — Grande-Bretagne, par Emile Hübner, 1873.

Le tome VI a pour objet les inscriptions païennes [1] de Rome

1. Les inscriptions chrétiennes au nombre d'environ 14,000, sont l'objet d'une publication spéciale commencée en 1861, et qui a pour auteur M. de Rossi. L'Académie des sciences de Berlin a ordonné que cette publication de M. de Rossi fût considérée comme une partie du *Corpus* édité sous les auspices de la savante compagnie allemande : *Hanc quasi pro parte Corporis haberi jussit Academia.*

postérieures à la mort de César, puisque le tome premier contient les inscriptions de Rome antérieures à cette date. Disons même que certaines inscriptions postérieures à la mort de César ont déjà paru dans le tome premier qui renferme un recueil de calendriers romains, de fastes consulaires et les actes triomphaux. La première partie du tome VI, seule publiée, se divise en cinq sections : 1° les dieux; 2° les empereurs; 3° les magistrats; 4° les colléges sacerdotaux; 5° l'armée. On ne peut entreprendre ici de donner une idée de la variété des renseignements inédits que ce volume renferme. Je vais seulement citer un exemple relatif à l'histoire de France. Il sera formé par le n° 2821, p. 724 : c'est un monument élevé à plusieurs dieux et notamment aux dieux de la cité *Augusta Viromanduorum* par deux soldats, prétoriens originaires de cette cité. Ce monument a été dédié, le 28 juin de l'an 246 après J.-C, sous le règne de l'empereur Philippe. Il n'était pas connu de M. E. Desjardins quand ce savant géographe a écrit la notice de la cité *Augusta Viromanduorum* (Saint-Quentin) dans son édition si remarquable de la table de Peutinger, et M. E. Desjardins n'a pu citer qu'une seule inscription où soit reproduit le nom de cette cité à l'époque romaine, c'est une inscription de Lyon. De l'accord de l'inscription de Lyon avec celle de Rome, il résulte que le nom des *Viromandui* doit s'écrire avec un *i* dans la première syllabe, et non avec l'*e* du dérivé plus récent « Vermandois » = *Vermandêsis* [*pagus*] pour *Viromanduensis*. Cette doctrine avait déjà, du reste, été professée par Glück, *Die bei Cæsar vorkommenden keltischen Namen*, p. 133.

Parmi les inscriptions déjà connues dont ce volume nous donne l'édition la plus récente, nous signalerons deux dédicaces à des dieux gaulois : *Appollini Granno et Sanctæ Sironæ*, n° 36, p. 7; *Arduinne, Camulo*, n° 46, p. 9. Au lieu d'*Arduinne*, Orelli, t. Ier p. 348, n° 1960, a écrit *Ardoinne*. La déesse *Arduinna* est probablement identique à l'*Arduenna* de César, *de Bello gallico*, V, 3; cette vaste forêt, qui, du pays des *Remi*, dit l'illustre écrivain militaire, s'étendait jusqu'au Rhin, et qui a depuis donné son nom à un département français. Le rapprochement que l'on propose est d'autant plus rationnel que la dédicace à la déesse *Arduinna* est faite par un Rémois : soldat à la septième cohorte prétorienne, il avait conservé à Rome le souvenir de la grande forêt près de laquelle son enfance s'était passée, et il associait, dans le même culte, *Arduinna*, le grand dieu gaulois *Camulus* et les dieux romains Jupiter, Mercure, Hercule, aussi compris dans la dédicace dont nous parlons.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

M. de Franqueville, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer, sa vie et ses travaux, par M. F. Jacqmin, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Paris, Rothschild, 1877, in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

Écrire la vie de M. de Franqueville, c'est retracer l'histoire des travaux publics en France depuis près d'un demi-siècle ; c'est aussi raconter la vie d'un homme de bien qui, placé pendant de longues années à la tête de l'une des grandes administrations de l'État, a rendu à son pays les plus éminents services. Son père, commissaire général de la marine et préfet maritime à Cherbourg, avait été complétement ruiné par les événements de Saint-Domingue. Orphelin à trois ans, M. de Franqueville obtint, grâce à l'appui de quelques amis, une bourse au collége Louis-le-Grand. A sept ans, il entrait comme interne dans ce grand établissement, et l'on peut dire que, pendant les soixante années qui ont suivi, il n'a pas pris un moment de repos. Couronné au collége et au concours général, lauréat du prix d'honneur en rhétorique, bachelier ès lettres, il se décide à commencer l'étude des mathématiques, et, après six mois de préparation, il est admis le deuxième à l'École polytechnique ; il en sort le premier, garde le même rang à l'École des ponts et chaussées, et, bientôt distingué par l'éminent directeur général M. Legrand, est attaché à l'administration centrale des travaux publics en qualité de chef de section.

C'est là que, pendant trente-huit années de labeur assidu — nous pourrions dire surhumain — il a successivement dirigé les services de la navigation et des ports, des routes et ponts, des desséchements et usines, auxquels s'ajouta, en 1855, l'importante administration des chemins de fer. Directeur général durant plus de vingt-un ans, il a constitué le réseau français, sauvegardé la fortune publique et celle d'une immense quantité de voyageurs, créé de toutes pièces un ingénieux système que tous les pays nous envient, parce qu'il est en effet supérieur à celui des autres nations, et acquis à l'État d'immenses avantages dans le présent et surtout dans l'avenir.

Puis, cette grande œuvre accomplie, toujours aussi ardent au travail, mais épuisé de fatigue, il tomba sur la brèche, et eut la grâce de rendre chrétiennement le dernier soupir entre les bras du saint évêque de Genève.

Le style du livre de M. Jacqmin est sobre, net et précis, l'esprit toujours chrétien. Quoique relativement assez court, le récit est assez complet pour satisfaire l'intérêt du lecteur et même pour l'instruire d'une foule de questions trop peu connues. L. X.

BULLETIN

Application de l'idée chrétienne aux choses de notre temps, *instructions et discours de circonstances,* de Mgr Mabile, évêque de Versailles. Paris, Palmé; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-8 de xv-408 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume, préparé par Mgr Mabile avant son départ pour Rome, est devenu comme son testament spirituel, et n'a pu voir le jour qu'au moment même où l'auteur rendait son âme à Dieu, au pied de la chaire de saint Pierre, pour laquelle il a vaillamment combattu. C'était, disait-il, « son grain de sable pour la réédification religieuse et sociale » de notre pays. C'est un recueil de ses écrits à l'occasion des derniers événements, développant les principes tutélaires de la doctrine catholique, et marqués par cette solidité de vue, cette fermeté de principe, cet esprit philosophique et cette vigueur de style qui caractérisent les œuvres du regretté prélat; on y trouvera aussi cet ardent patriotisme que le catholicisme élève, développe et ennoblit. Ce sont des *Instructions* au clergé et aux fidèles, à l'occasion de la guerre; des *Lettres pastorales* relatives aux circonstances : *Nos maux et leurs remèdes, Nos tristesses et nos espérances; Agir et souffrir;* — *des Lettres à des députés* sur le Saint-Siége; — des *Circulaires* à l'occasion des prières publiques et les belles *Allocutions* adressées aux députés et aux sénateurs. Les autres pièces du volume concernent l'éducation : c'est une brochure sur le *Démocratie et l'éducation,* des lettres et instructions sur les *universités catholiques,* puis, des discours prononcés aux distributions de prix des petits séminaires : *l'Idée religieuse, les Habitudes religieuses dans l'éducation, la Formation du caractère, le Travail,* etc., *le Catholicisme et l'histoire; le Catholicisme et la littérature,* etc. Ces discours ont leur date; il y manque le lieu où ils ont été prononcés. R. S. M.

Le Livre de la charité *(préceptes et exemples),* ouvrage écrit au seizième siècle, par le Père abbé dom Silvano Razzi, camaldule, traduit de l'italien, augmenté de nombreux traits historiques et de la nomenclature des œuvres de bienfaisance se rattachant aux différentes œuvres de miséricorde, par Ernest Razi. Paris, A. Roger et Chernovicz, 1877, in-12 de viii-452 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage italien dont M. E. Razi nous donne aujourd'hui la traduction expose les devoirs de la charité d'après la doctrine catholique. L'auteur, qui avait intitulé son livre : *Traité des œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle,* s'inspire fréquemment de saint Thomas et des Pères de l'Église. Dans une première partie, consacrée aux « œuvres de miséricorde corporelles, » il définit la miséricorde, le devoir de l'aumône et trace les règles des différentes œuvres qui se résument à la nourriture, l'hospitalité, le vêtement, la visite des malades et des prisonniers et l'ensevelissement des morts. Dans la seconde partie, il établit la différence des œuvres pour le corps et des œuvres pour l'âme, qu'il réduit à la correction fraternelle, l'instruction des ignorants, les conseils à ceux qui sont dans le doute, les prières pour le salut du prochain, la consolation des affligés, le support des injures et le pardon des offenses. Le traducteur a joint les exemples aux préceptes exposés par le pieux camaldule. Chaque chapitre est suivi de traits intéressants, puisés surtout dans les catéchismes de Schmid et d'Hauterive et empruntés aussi

aux auteurs contemporains, et de courtes notices sur les œuvres, en suivant les divisions de l'auteur. Ces notices, fournies pour la plupart par le *Manuel des œuvres* de Paris, ont l'inconvénient de trop négliger la province, sulaquelle, il faut en convenir, les renseignements sont difficiles à recueillir. Une bonne table termine cet ensemble complet où sont réunis la théorie, l'exemple et la pratique, et dont la lecture portera les meilleurs fruits.

R. S. M.

Césarisme et ultramontanisme, par S. Ém. le cardinal Manning, archevêque de Westminster, traduction de M. Léon Boré, professeur de littérature étrangère à l'Université catholique d'Angers. Paris, libr. de la Société Bibliograghique; 1877, gr. in-18 de 64 p. — Prix : 1 fr.

M. Léon Boré a très-heureusement exécuté le projet qu'il avait eu de donner au public français une traduction exacte et complète du remarquable écrit du cardinal Manning sur le *Césarisme et l'ultramontanisme*, sujet toujours plein d'actualité. C'est un mémoire qui a d'abord été lu à l'Académie de la religion catholique, à Londres, le 23 décembre 1873, et qui a eu un grand retentissement, tant à cause de la valeur et de la position de l'auteur, que du puissant adversaire auquel il s'adressait. Dans une préface le cardinal répond aux principales critiques qui lui ont été faites par la presse anglaise. Son but est de montrer que l'antagonisme entre le césarisme et l'Église n'est pas particulier à notre époque : il a existé de tout temps. Nous voyons le césarisme païen, incarné dans les empereurs romains, qui lui ont donné leur nom. Il a été battu en brèche par le christianisme qui a établi la séparation des deux pouvoirs, en même temps qu'il consacrait la suprématie de l'Église pour les questions de foi et de morale, par le seul fait que l'État se reconnaissant incompétent par son caractère laïque, l'Église, instituée par Dieu pour régler tout ce qui touche au dogme et aux mœurs, était seule capable de déterminer ce qui était de son devoir et, par conséquent, d'assigner des limites à la juridiction de l'État. La confusion des pouvoirs a reparu avec la réforme, au nom de la liberté de religion et de conscience; elle reparaît aujourd'hui, pleine de force, en Prusse, avec la loi Falk. C'est le césarisme qui renaît sous prétexte de résister à l'ultramontanisme, c'est à-dire pour opprimer le catholicisme. Nous en sommes menacés en France sous une autre forme, malgré la formule consacrée de la séparation de l'Église et de l'État: le césarisme républicain. Le césarisme est le tombeau de toutes les libertés dont l'Église est la seule sauvegarde assurée. Il sera vaincu par elle comme toujours. « Où sont à présent les empereurs de Rome, d'Allemagne et de France? Mais Pierre est toujours à son siége, et Pierre, aujourd'hui c'est Pie IX. »

R. S.

Bilder aus dem Leben eines Taubstummen. Eine Autobiographie des Taubstummen O. Fr. Kruse. (*Mémoires d'un sourd-muet. Autobiographie de O. Fr. Kruse.*) Altona, 1877, in-12 de 186 p.

Tel est le titre d'un opuscule que nous venons de lire avec le plus vif intérêt. Nous le recommandons non-seulement à ceux qui s'occupent de l'éducation des sourds-muets, mais encore à tous les pédagogues, d'autant que l'auteur a déjà beaucoup écrit sur ce sujet. Ce qui nous a particulièrement frappé c'est la description que l'auteur nous fait des diffé-

rentes phases que son esprit a parcourues pour atteindre son développement moral et scientifique : c'est là une peinture psychologique intime particulièrement curieuse. Tout en étant luthérien, M. Kruse est fermement attaché à la foi chrétienne et ne conçoit pas l'éducation sans la religion. « L'instituteur sourd-muet, dit-il, ne doit pas seulement enseigner la religion, mais il faut qu'il soit la religion même, la personnification d'une vertu basée sur la crainte de Dieu. » Deux méthodes prévalent de nos jours dans l'enseignement des sourds-muets. D'un côté, l'école dite allemande s'efforce, avant tout, d'enseigner à comprendre la parole parlée et prétend n'instruire qu'au moyen de la bouche; l'école française, par contre, donne une prépondérance presque exclusive au langage mimique. Notre auteur, qui a étudié à fond les deux méthodes, se place entre les deux et voudrait les voir appliquer simultanément. M. Kruse a développé ses idées sur cette matière dans un écrit spécial intitulé : *Essai sur la conciliation des méthodes, dites allemande et française, d'enseignement des sourds-muets*, qui, traduit en anglais, a aussi été publié en français avec une introduction par Mgr de Haerne, directeur de l'établissement royal des sourds muets à Bruxelles et membre de la Chambre des représentants de Belgique. Il a paru à Courtrai (Beyaert, 1871). D. VON B.

Les Monuments historiques de l'Algérie, par LOUIS PIESSE. Paris, 1877, in-8 de 23 p. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*.)

La petite brochure de M. Piesse ne contient que des indications très-sommaires sur les monuments antiques de l'Algérie. L'auteur se contente de mentionner les ruines qui ont attiré l'attention de la Commission des monuments historiques. On se demande avec étonnement pourquoi cette savante commission a pris la peine de faire un relevé des arcs de triomphes, des théâtres et des basiliques du nord de l'Afrique. Non-seulement elle ne s'occupe pas de les réparer ou de les soutenir, mais elle n'intervient même pas auprès du gouvernement général pour faire cesser les dégradations que subissent ces ruines imposantes. Il serait pourtant très-nécessaire de prendre des mesures sévères contre les colons et de mettre un terme à cette fureur de détruire qui paraît s'être emparée de tous les Français établis en Algérie. Il existe des décrets et des circulaires qu'il serait grand temps de mettre en vigueur. A. H. DE V.

Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'Iconographie chrétienne, par l'abbé J. CORBLET. Paris, J. Baur, 1877, in-8 de 107 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Corblet a eu l'excellente idée de faire un tirage à part d'articles publiés dans la *Revue de l'art chrétien*, dont il est le directeur; ces articles forment ainsi, sous un format commode, un catalogue des attributs de saints que chaque archéologue, chaque voyageur peut avoir sans cesse sous la main et consulter utilement. Lui-même prend soin d'avertir ses lecteurs qu'il n'a fait que résumer des ouvrages publiés sur ce sujet intéressant. Il me semble que chacun de ceux, et ils seront nombreux probablement, qui se serviront de ce vocabulaire, feront bien de faire intercaler des feuillets blancs dans leurs exemplaires et d'y consigner les faits inédits qu'ils seront amenés à constater; M. l'abbé Corblet aura donné ainsi le moyen de connaître exactement ce que l'on sait déjà en fait des attributs des saints, et de compléter ce catalogue intéressant. Dès à présent je lui signale la *pomme* qui doit avoir un article spécial dans les attributs de la sainte Vierge. A. DE B.

De la propriété littéraire et artistique, par DANIEL DE FOLLEVILLE, professeur à la faculté de droit de Douai. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de 33 p. — Prix : 1 fr.

Cette monographie, qui a paru d'abord dans la *France judiciaire*, se divise en trois parties. La première traite, en théorie pure, de la nature, de l'objet et de l'étendue de la propriété littéraire et artistique. L'auteur la regarde comme une propriété préexistante et primordiale, fondée dans son principe sur le droit naturel à l'égal de la propriété ordinaire. Le droit rival de la société est, aux yeux de M. Daniel de Folleville, une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique. La seconde partie contient le résumé et la critique des dispositions de la loi des 14-19 juillet 1866 qui réglemente aujourd'hui en France la propriété littéraire. Enfin, dans la troisième partie, l'auteur donne quelques indications, très-succinctes, sur l'état de la législation en Espagne, en Russie, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Allemagne et en Belgique, en ce qui concerne les œuvres littéraires, la reproduction et la représentation des œuvres dramatiques et musicales, et les œuvres d'art. Le travail de M. Daniel de Folleville est plutôt le cadre d'un grand ouvrage, dont l'utilité pratique serait incontestable, qu'un exposé doctrinal complet de cette question si importante.

Précis historique de la littérature française, depuis les origines jusqu'à nos jours, à l'usage des colléges, des pensionnats et des aspirants au brevet de capacité, par Louis JAUNAY. Paris, librairie de l'*Écho de la Sorbonne*, 1877, in-12 de 239 pages. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre est le fruit d'un long et patient travail. Combien de recherches ont été nécessaires pour condenser en deux cent trente pages, l'histoire de notre littérature ! L'auteur ne fait point étalage d'érudition, mais on voit, à chaque ligne, qu'il a puisé aux meilleures sources. Il résume en peu de paroles les plus doctes études, et laisse, sur chacune des questions qu'il touche, une idée claire et des souvenirs précis. Il évite la sécheresse, qui est le défaut des résumés trop succincts, et il s'interdit tous les détails qui ne lui sont pas imposés par son sujet. Le lecteur, que la modeste apparence du livre avait peut-être trompé d'abord, s'étonne de rencontrer les plus savantes conclusions des linguistes contemporains. Il apprend quelle part ont eue à la formation de notre belle langue les dialectes celtique, allemand, grec et latin; il sait quelle fut, à l'époque des Médicis et au commencement du dix-septième siècle, l'influence de l'italien et de l'espagnol sur notre littérature ; il reconnaît l'origine de mots naturalisés à ces époques et venus d'au-delà des Alpes ou des Pyrénées. Il juge l'œuvre du grand siècle, qui, en voulant trop épurer la langue, l'appauvrit et lui fit perdre quelque peu son caractère original.

M. Jaunay a traité avec plus d'étendue l'histoire des origines de notre littérature depuis l'ère chrétienne jusqu'à l'époque moderne (pages 1, 145). Cette période fort intéressante est, en effet, la moins connue. Il multiplie les citations, et, entre les plus belles, il choisit toujours celles qui donneront, avec un brillant modèle du style de l'époque, un enseignement moral. Nous avons remarqué quelques fautes d'impression, mais on les corrigera facilement. Puisse ce livre se répandre : nous sommes assuré qu'il fera aimer non-seulement la beauté littéraire, mais aussi la vérité et la vertu, auxquelles elle doit servir de parure. EUG. POUSSET.

Devoirs des écoliers américains, *recueillis à l'exposition de Philadelphie* (1876), par F. Buisson, président de la commission scolaire déléguée à Philadelphie, par le ministère de l'instruction publique, et traduit par A. F. Legrand, chargé du cours d'anglais au lycée Fontanes, Paris, Hachette, 1877, in-12 de viii-508 p., avec figures. — Prix : 3 fr.

Parmi les curiosités exposées à Philadelphie, l'année dernière, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'indépendance de l'Amérique, se trouvait une collection nombreuse de devoirs des élèves de tous les degrés dont le mérite doit revenir en grande partie au Bureau d'éducation de Washington. C'est là que M. Buisson a puisé tous les éléments de cette publication ; il a voulu donner un type des divers genres d'exercices usités dans les écoles des États-Unis, en copiant des devoirs compris dans cette collection. Il les reproduit sans commentaire avec l'indication de l'origine, l'âge, le sexe et l'école de l'élève, ce qui nous met dans un singulier embarras pour juger son œuvre. Malgré le bruit qui s'est fait autour de son nom, il nous paraît avoir fait un choix impartial au point de vue des doctrines; mais est-il fait au hasard ou avec assez de discernement pour servir à donner une idée exacte des méthodes et des résultats obtenus ? Nous sommes réduit au silence sur ce point. Mais nous nous hasardons pas en disant que ce recueil est excessivement curieux, au point de vue pédagogique, et comme sujet d'étude des mœurs et de l'état des esprits. Nous y trouvons d'intéressants spécimens des « leçons des choses » et nous voyons défiler tous les âges différents de la jeunesse, venant nous exprimer, quelquefois avec naïveté, quelquefois avec talent leurs idées un peu sur tous les sujets : histoire, géographie, mathématiques, musique, dessin, morale, religion, pédagogie, économie sociale, politique, etc, etc., sous forme de narration, lettres, dissertations, ou simples devoirs. On reconnaît en maints endroits l'esprit positif de la race anglo-saxonne et des extravagances d'imagination toutes juvéniles. Dans un devoir sur le *papier*, une petite fille de neuf ans dit que, sans le papier, « les demoiselles ne recevraient plus de lettres d'amour (28).» Un garçon de seize ans dit, à propos des journaux, qu'une presse sans entraves est, et doit être « la gloire de tout peuple libre (81).» « Avant la chute de l'empire français, dit une jeune fille de seize ans, presque tout le monde civilisé suivait les modes de l'impératrice Eugénie et de la princesse de Metternich ; mais, depuis la guerre franco-prussienne, la princesse héritière de Prusse a pris leur place (128). » Écho des leçons d'histoire de nos patriotes républicains, Carnie H. écrit que « c'est tout récemment qu'un système d'école tolérable s'est établi en France. Sous l'ancienne monarchie, l'éducation était à ce point négligée que bien peu de Français savaient lire et écrire (251). » Une autre prétend que « l'un des principaux objets du règne de Napoléon III fut de maintenir la suprématie du Pape (334). » Le jugement d'un enfant de quatorze ans sur Napoleon Ier mérite d'être noté (180). Il y a beaucoup de choses à imiter et beaucoup à éviter. R. de St.-M.

Un compatriote de Fénelon et de Joubert. *Journal d'un jeune prêtre*, recueilli et publié par le R. P. des Valades, prêtre de l'Oratoire. Paris. Ed. Baltenweck, 1877, in-18 de 107 p. — Prix : 1 fr.

Le *Récit d'une sœur*, les livres publiés par M. Ch. de Ribbe nous ont fait admirer la famille chrétienne ; le *Journal* et les *Lettres* d'Eugénie de Guérin, l'affection fraternelle dans ce qu'elle a de plus exquis. Jusqu'ici, en France, on n'avait pas encore publié de notes intimes, émanant d'un cœur sacer-

dotal. Un de nos plus éminents critiques signalait et regrettait, il y a quelques années, cette lacune dans notre littérature. Le petit volume que nous annonçons la comble en partie; et si le mérite intrinsèque d'un ouvrage suffisait toujours pour en assurer le succès, le *Journal d'un jeune prêtre*, ne tarderait pas à prendre rang à côté des livres, que nous nommions tout à l'heure. Comme dans toute mélodie, il y a dans tout livre une *dominante*. Ici la *dominante* c'est l'élévation. Quelles pages que celles où le jeune prêtre raconte comment, enfant, il allait garder les troupeaux et se chauffait, l'hiver, à un feu de bois mort, tombé des chênes, qu'il allumait derrière un talus! Quelles pages sur ses premières études, sur l'enthousiasme pour le bien que lui inspiraient ses professeurs, sur sa vie de grand séminaire, sur la mort de sa mère! etc. Nous recommandons ce volume à toutes sortes de lecteurs, spécialement aux élèves des petits et des grands séminaires, aux professeurs et aux jeunes ecclésiastiques. Ils y trouveront l'histoire de leur propre cœur écrite dans un beau langage.

J. V.

La Congrégation de la très-sainte Vierge à Saint Acheul, (1815-1828), par le R. P. Charles Clair, de la Compagnie de Jésus. Paris Baltenweck, 1877, in-18 de 221 p. —Prix : 2 fr. 50.

Le seul mot de congrégation, suivi du nom d'un membre de la Compagnie de Jésus, est bien fait, après tout ce qu'on a dit, pour piquer la curiosité, surtout quand il s'agit de l'ancien collége de Saint-Acheul. Si quelques lecteurs doivent être déçus en ouvrant ce petit livre, d'autres éprouveront la satisfaction d'y trouver le règlement d'une association pieuse qui a puissamment contribué à maintenir et à faire progresser dans le bien les élèves qui méritèrent par leur bonne conduite d'en faire partie, et aussi le détail édifiant des œuvres auxquelles ils se livraient. Il y a là un intérêt particulier pour tous ceux que des souvenirs rattachent à Saint-Acheul, et pour les membres des congrégations de la sainte Vierge; il y a un intérêt d'édification pour tous les jeunes gens et un intérêt d'application pour tous les maîtres chrétiens préoccupés du salut des âmes de leurs élèves. Tous remercieront le P. Clair des services que leur rendra son pieux opuscule.

S. M.

Souvenirs d'un gendarme, par Jean Grange. Paris, Haton, 1877, in-12 de 290 p. — Prix : 2 fr.

Les *Souvenirs* que nous retrace l'aimable écrivain qui fait pour sa bonne part la fortune de l'excellent journal l'*Ouvrier* sont de la plus grande simplicité. Auguste Romainville est le fils d'un brave officier de santé des environs de Limoges. Des malheurs domestiques, entre lesquels la jolousie d'une marâtre ne doit pas occuper la dernière place, le jettent un jour sur le pavé avec quelques bribes de latin et de grec qui ne l'auraient pas empêché de mourir de faim. Peu ambitieux, notre héros revêt un beau matin le chapeau et le baudrier de Pandore et pratique modestement les vertus qui sont l'apanage du parfait gendarme et du bon chrétien. Brigadier, puis maréchal-des-logis, après de nombreux exploits dont le récit piquant donne beaucoup d'intérêt à ces *souvenirs*, il parvient à mériter la main d'une aimable chrétienne et commence une existence nouvelle au seuil de laquelle s'arrête notre conteur, parce que, comme il le dit fort bien :

« les familles fortunées sont comme les peuples heureux, elles n'ont pas d'histoire. » Tel est ce simple et charmant tableau, dans lequel abondent les douces et bonnes figures, esquissées d'un crayon léger à côté de physionomies quelque peu grotesques qui projettent sur l'œuvre un rayon de franche et gauloise gaieté. Il n'est pas jusqu'au plus petit incident d'où ne se dégage quelque leçon dont le lecteur peut aisément tirer profit. Ce petit livre a sa place marquée dans les bibliothèques populaires. Nous sommes assurés qu'il amusera et fera du bien. E. P.

Histoire populaire de la Révolution française, par A. Rastoul. Paris, Th. Olmer, 1877, in-12 de IV-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume de M. Rastoul est écrit avec modération, d'un style simple et ferme, et qui, dans un nombre de pages restreints, déroule une série de faits qu'il est honteux et dangereux surtout de ne pas mieux connaître. M. Rastoul commence son livre par l'exposition des causes qui amenèrent la Révolution, il le termine au Consulat qui ne fut cependant pas un dénoûment; car, suivant une heureuse expression du comte de Serre, l'Empire lui-même ne fut qu'un jacobinisme concentré. Sans s'interdire d'apprécier les événements, l'auteur laisse généralement à son lecteur le soin de juger après lui avoir mis sous les yeux les pièces du procès. « Notre impartialité, dit M. Rastoul, n'ira pas cependant jusqu'à tenir la balance égale entre le mal et le bien, entre les assassins et les victimes, ce ne serait pas de l'impartialité mais une désertion de la cause de la vérité. »

L'*Histoire populaire de la Révolution française*, qui peut rendre tant de services en pénétrant dans certaines classes, par ses mérites de style et de composition, est très-digne de recevoir un bon accueil dans nos bibliothèques. Nous pourrons souvent l'y consulter, heureux de trouver condensé dans un volume le récit de tant d'événements dont nous subissons encore les conséquences. Th. P.

Les Vivants et les morts, portraits politiques, par lord One. Lyon, Pélagaud; Paris, P. Reichel, 1877, in-12 de 237 p. — Prix : 3 fr.

Ces portraits ont d'abord paru dans *Paris-Journal*. Ils y ont obtenu un succès qui ne manquera pas au volume dans lequel ils ont été réunis. Onze personnages ont posé devant l'écrivain, qui se cache sous le pseudonyme de lord One : Pie IX, le czar, le prince de Galles, l'empereur François-Joseph, lord Byron, le maréchal de Mac Mahon, Maximilien, le comte de Chambord, Ignace de Loyola, M. de Bismarck, Charette second. Neuf vivants et trois morts. Les vivants sont au premier rang des personnages contemporains dont on s'occupe le plus. Lord One ne fait point leur biographie, il donne seulement à ses lecteurs quelques points de repère historique, comme il le dit lui-même, et esquisse d'un crayon ferme et fin l'homme célèbre dont il vient d'écrire le nom et avec lequel une carrière diplomatique, sans doute, l'a souvent mis en rapport. Le portrait de Pie IX, celui de M. le comte de Chambord ont, à leur apparition, produit une sensation très-grande. Les événements qui attirent si vivement l'attention sur la Russie donnent aujourd'hui un intérêt tout particulier au portrait du czar et montrent combien étaient justes les prévisions de l'auteur. On s'étonne peut-être de voir figurer Ignace de Loyola dans cette galerie de contemporains, mais nous avions tort de le mettre au nombre des morts, il revit dans l'ordre

qu'il a fondé et qui est en butte à tant d'attaques ineptes et sauvages. Lord One les repousse avec autant d'esprit que de raison, ces agressions odieuses et ridicules à la fois. C'est par le portrait du général de Charette que se termine le volume.

Lord One a un style pas toujours très-correct, mais vif, imagé. On lit avec empressement toutes ces pages alertes et inspirées par de généreux sentiments, et l'on serait très-désappointé d'arriver si vite à la fin du volume si l'auteur n'en faisait espérer un second. S. V.

L'Empire allemand, la Turquie et l'Europe, par M. Raudot, ancien député de l'Yonne. Paris, Douniol, 1877, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Raudot rendra un véritable service à la nouvelle génération en la détournant de compter sur la décadence financière de l'Allemagne et sur l'éventualité d'une désagrégation des éléments qui composent le nouvel empire. En ce qui concerne l'Orient, il fait ressortir avec à propos que la Russie ne peut consentir à être claquemurée dans la mer Noire, mais cela ne veut pas dire que les Russes doivent fatalement s'emparer de Constantinople. Il y a des solutions plus naturelles et plus justes. A ce propos, je voudrais rassurer l'ancien député de l'Yonne sur les inquiétudes qu'il ressent lorsqu'il parle de l'affranchissement des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe. M. Raudot se demande d'abord ce que deviendrait la minorité musulmane dans les États serbe, bulgare, grec, qui se formeraient des débris de l'agglomération osmanli. Ma conviction est qu'on les laisserait bien tranquilles s'ils voulaient eux-même s'y résigner. Autrement, ils s'en iraient, comme on l'a déjà pratiqué.

On oublie vite les précédents, même dans cet Orient où rien n'a changé! Il y a cinquante ans, les Turcs de Morée, qui n'ont pas voulu rester dans le nouvel État hellénique, ont été établis en Thessalie sur des terres appartenant à des Grecs, lesquels ont préféré aller dans un pays qui devenait chrétien. A la formation des États chrétiens, si quelques centaines de milliers de musulmans ne veulent pas rester, on fera, comme en 1838, un échange à l'amiable à travers le Bosphore. — Ce qui est à prévoir, c'est qu'ils resteront pour échapper à la rapacité de leurs fonctionnaires.

D'un autre côté, M. Raudot prévoit que ces petits États seraient dévoués à la Russie à cause de la conformité de religion. Quel inconvénient y voit-il? L'union et le développement de toutes les populations menacées par le pangermanisme doivent être vus avec plaisir. D'un autre côté, les populations de l'Europe orientale, n'ont qu'une peur, c'est d'être absorbées par la Russie. La question de nationalité domine tout. La conformité de religion ne vient qu'après tout le reste, ce qui explique l'incompatibilité entre les Grecs, les Roumains et les Bulgares, et la parfaite tolérance dont le culte catholique jouit dans tous ces pays. Puisque l'ancien député de l'Yonne est le patriarche de la décentralisation en France, il n'a qu'à suivre cette même piste en Orient. Il sera alors sur la voie des solutions normales et justes. Cyrille.

L'Asie-Mineure et les Turcs en 1875. *Souvenirs de voyage*, par Auguste Choisy, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 349 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Choisy n'a pas de parti pris : il est dans les meilleures conditions pour observer ; et, comme il le dit lui-même, il a su s'affranchir de « ce sens dé-

plorable du ridicule qui est, en somme, l'inintelligence des choses nouvelles. » Suivons-le donc avec confiance chez les chrétiens d'abord, puis chez les musulmans de l'Asie. A Salonique, il trouve « l'accueil cordial que les Grecs font à l'étranger, principalement au Français. » Lorsqu'il présente, au mont Athos, ses lettres d'introduction : « Qu'avez-vous besoin, » lui dit le supérieur du couvent grec, « de toutes ces recommandations ? Vous êtes Latin ? Hé ! qu'importent ces divisions de détails ? Nous avons tous un même Christ, une même foi. » M. Choisy observe avec beaucoup de tact le Turc asiatique, le vrai : « Le Turc, et surtout le Turc du centre, a quelque chose de la bête fauve ; singulière race qui ne sort de son calme de mort que pour s'abandonner par accès aux transports désordonnés de la vie sauvage ! » Recueillant ses impressions sur l'Asie-Mineure, M. Choisy dit en terminant : « Tout, dans ces tristes contrées, éveille l'idée d'une population sans ressort et sans avenir. Un sol fertile en friche, une race belle et robuste qui s'éteint chaque jour. » Voilà pour le Turc encore à l'état de nature. Quant à celui qui se croit civilisé, le voyageur montre qu'il a pris toute la civilisation à rebours (p. 115). Plus loin, il conclut ainsi : « Le Turc de la côte, le Turc demi-civilisé ajoute aux vices inhérents à sa race ceux de l'Européen, et il n'acquiert rien des qualités de l'Occidental. On sent à le voir que la civilisation européenne n'était point faite pour lui... Le Turc est un autre homme que nous. Le régime approprié à notre développement social ne saurait lui convenir... Le Turc est un Asiatique. » Le livre de M. Choisy est très-amusant et très-instructif.

A. D'AVRIL.

Servières et son petit séminaire, par l'abbé POULBRIÈRE. Tulle, Mazeyrie, 1876, in-18 de 180 p. — Prix. 1 fr.

Ce petit livre contient de touchants souvenirs sur la première réorganisation de l'instruction religieuse, dans un des grands diocèses de France, après la Révolution. On y retrouve quelque chose de cette saveur surnaturelle qui donne tant de charme aux *Acta sanctorum :* l'abbé Capitaine, dont l'héroïque figure domine le récit, et ses pieux coopérateurs, sont les dignes héritiers des apôtres de la Gaule. C'est par de tels hommes qu'après la grande orgie du XVIIIe siècle, Dieu rendit à la France la foi de ses ancêtres.

J.-A. DE BERNON.

Historique de l'affaire de la sœur saint Léon, institutrice à Saint-Léger-Vauban, par D. MARCHAND, notaire à Saint-Léger-Vauban, maire révoqué. Auxerre, E. Robert, 1877, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure raconte, dans tous ses détails, un des plus curieux comme des plus tristes épisodes de nos jours, qui restera pour donner une idée de l'état où les excitations antireligieuses ont poussé les esprits. Que de bruit n'a t-on pas fait contre une religieuse à l'occasion d'une brûlure à peine constatée. Il semblait qu'on eût rallumé les bûchers de l'inquisition : elle a été signalée en pleine Chambre française à l'animadversion du monde entier, tandis que le tribunal compétent la renvoyait des fins de la plainte sans dépens. On verra, par les enquêtes, les correspondances échangées officiellement, les dénonciations et le résumé de l'audience, toutes les misérables passions mises en jeu par cette affaire, qui tirait tout son prix de ce qu'elle était dirigée contre une religieuse.

V. M.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET.

Dom Calmet a donné deux éditions de son *Histoire de Lorraine*, la première en 3 volumes in-folio, en 1728; la seconde en 7 volumes in-folio, en 1745-1757. A ces publications, l'auteur a joint : 1, en préliminaires et en appendices, au commencement et à la fin des volumes, des pièces détachées de différentes sortes, savoir : dans les préliminaires, des *morceaux accessoires*, dissertations, généalogies, catalogues d'abbés, d'abbesses, etc., des planches, cartes et plans; 2, dans les appendices, des preuves comprenant des *documents divers*, chroniques, mémoires, relations, notices, etc., et des *titres*, lettres et diplômes.

Toutes ces pièces ont beaucoup d'intérêt pour ceux qui étudient l'histoire de la Lorraine et des pays voisins; mais la manière dont elles sont distribuées dans les deux éditions ne permet que difficilement d'y recourir. Elles n'y sont, en effet, rangées dans aucun ordre, ni chronologique, ni méthodique; et, de plus, elles y sont réparties de telle sorte qu'une portion d'entre elles seulement se trouve dans les deux éditions; près de la moitié n'existant que dans l'une des deux, soit dans la première soit dans la seconde, à l'exclusion de l'autre. Ajoutons que quelques pièces sont, par inadvertance données deux fois dans la même édition.

Le nombre total de ces pièces est de 1,399, dont 782 communes aux deux éditions, 335 qui ne se trouvent que dans la première, et 282 qui appartiennent exclusivement à la seconde.

Ces 1,399 pièces consistent en 268 morceaux accessoires, 68 documents divers et 1,063 titres.

Les 782 pièces communes aux deux éditions comprennent 138 morceaux accessoires, 42 documents divers et 602 titres.

Les 335 pièces particulières à la première édition comprennent 2 morceaux accessoires, 4 documents divers et 329 titres.

Les 282 pièces particulières à la seconde édition comprennent 128 morceaux accessoires, 22 documents divers et 132 titres.

M. Noël, de Nancy, a publié en 1851, dans le tome Ier du *Catalogue raisonné* de ses collections (page 26 à 101), une table des pièces contenues dans les deux éditions de l'histoire de Lorraine de Dom Calmet. Mais il s'est borné à les indiquer dans l'ordre où les donne l'ouvrage original, et, reproduisant ainsi dans sa table le défaut d'arrangement que nous venons de signaler, il ne remédie nullement par son travail aux difficultés qui en résultent pour les recherches (*a*). C'est pour obvier à cet inconvénient que nous avons dressé les tables données ici au public.

I. Table alphabétique des 268 *Morceaux accessoires* (dissertations, généalogies, catalogues d'abbés, d'abbesses, etc., planches, cartes et plans) donnés en préliminaires dans les deux éditions, au commencement des volumes.

II. Table alphabétique des 68 *Documents divers* (chroniques, mémoires, rela-

(*a*) A ces observations il est juste d'ajouter qu'en trouve, sur un point particulier dans le travail de M. Noël, des renseignements intéressants fournis par l'examen d'un exemplaire non cartonné de la 1re édition de l'Histoire de Lorraine de Dom Calmet. Ainsi sont signalées 16 pièces supprimées dans cette 1re édition et qui ne figurent plus ni dans les exemplaires qu'on en possède ordinairement, ni dans la 2e édition; et 4

tions, notices, etc.) imprimés en appendices, parmi les preuves, dans les deux éditions, à la fin des volumes.

III. Table chronologique des 1063 *Titres* (lettres et diplômes) donnés comme preuves, en appendices, à la fin des volumes, dans les deux éditions.

AUG. PROST.

I

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MORCEAUX ACCESSOIRES DONNÉS EN PRÉLIMINAIRES AU COMMENCEMENT DES VOLUMES (*a*).

1re édit. 2e édit.

Abbayes et autres seigneuries (monnaies des...) (Voy. Monnaies).

autres pièces supprimées également dans la 1re édition, mais rendues dans la 2e édition.

Voici les 16 pièces supprimées qui ne se trouvent plus dans aucune des deux éditions :

T. I, 385.	974.	Otto II, Emp.	p. Saint-Dié abb. (priviléges).
Id.	s. d.	Leorardus chorévêque de Toul.	p. Saint-Evre de Toul abb. (donation).
T. II, 406.	1194.	Simon II, duc de Lorr.	p. Remiremont abb. (accord).
Id. 428.	1219.	Le Seigneur de Gondrecourt.	au Seigneur de Rinelle (reprises).
Id. 432.	1222.	Le Seigneur de Gondrecourt.	à Mathieu II, duc de Lorraine (reprises de Gondrecourt).
Id. 428.	1258.	Le Seigneur de Gondrecourt.	à Thiéb. II, comte de Bar (promesse de ne pas aliéner Gondrecourt sans son consentement).
Id. 429.	1272.	Henri roi de Navarre, comte de Champagne.	à Thiéb. II, comte de Bar (inféodation de Gondrecourt, etc).
Id. 537.	1293.	Délivrance de prisonniers faits entre Bitche et Stulzelbronn.	
Id.	id.	Jeannas de Toul.	Quittance de ses dommages à la bataille donnée entre Dommartin et Toul.
Id.	1294.	Arrêt contre Thiéb. II, comte de Bar.	p. Beaulieu abb. (réparation des dommages faits en 1286-1288).
Id.	id.	Henri, fils du comte de Bar.	p. Éléonore d'Angleterre, sa femme (douaire).
Id.	id.	Jean, fils du comte de Bar.	p. Éléonore d'Anglet. (garantie des promesses de Henri, son frère, pour son mariage).
Id. 551.	1299.	Albert, roi des Romains.	p. Remiremont abb. (confirm. de priviléges).
T. III. 408.	1545.	François Ier, roi de France.	p. Stenay (annulation de la cession faite par Ant. duc de Lorraine en 1541).
Id. 439.	1573.	Charles IX, roi de France.	Déclaration touchant le concordat de 1571, avec Charles III, duc de Lorraine).
Id. 444.	1578.	Henri III, roi de France.	p. le Barrois (déclaration touchant les exécutions judiciaires).

Les 4 pièces supprimées dans la 1re édition, comme les précédentes, mais rendues dans les preuves de la seconde, se trouvent indiquées dans notre table III, aux dates de 1051 (saint Léon IX, p. Saint-Dié, t. II, p. 295), 1051 (saint Léon IX, p. Toul, t. II, p. 298), 1132 (Simon Ier, duc de Lorraine, p. Saint-Dié, t. V, p. 182), 1662 (traité de cession de la Lorraine à la France, après la mort du duc, t. VII, p. 268).

(*a*) A ces morceaux imprimés dans les préliminaires, nous en avons réuni quelques-uns de caractère analogue qui se trouvent reproduits en appendices parmi les preuves, à la fin des volumes, comme l'indique la présente table par les lettres *a*/*p*. qui accompagnent quelques notations de pagination.

1re édit.	2e édit.	
—	VII, 201.	Abbés et abbesses de Lorr. (errata aux listes d'...)
III, 49.	VI, 1.	Abbés et abbesses de la province de Trèves et des Trois-Évêchés (listes des....)
—	III, app. 1.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'histoire de Lorraine.
—	V, 131.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'Histoire de Lorraine.
—	VII, 202.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'Histoire de Lorraine (errata aux...)
—	VI, 223.	Additions et corrections à l'Hist. de Lorr., 2e édit., t. I.
—	VI, 233.	Additions et corrections à l'Hist. de Lorr., 2e édit., p. 224, préliminaires.
—	II, 39.	Amance (généalogie de la maison de..).
—	VI, 161.	Amance (Seigneurs de...).
—	V, 187.	Anderney des Armoises (Branche de...).
—	III, 1.	Apremont (Origine et décadence de la maison de...).
I, 217.	III, 17.	» (généalogie de...).
I, 224.	III, 71.	Apremont aux merlettes (généalogie de...).
—	VII, 39.	*Ascia* (dissertation sur les mots : *sub ascia dicavit*).
—	VII, 202.	Id. id. id. id. (errata).
—	V, 193.	Aulnoy des Armoises (Branche de...).
III, 67.	VI, 21.	Autrey (abbés de...).
—	V, 171.	Autrey des Armoises (branche de...).
—	VII, 143.	Avoués des Églises (dissertation sur les...).
I, 191.	I, 281.	Bar (listes généal. des comtes et ducs de...).
—	VI, 259.	Bar (comtes de...).
		Bar (duché et ville de...). (Voy. Cartes — Plans).
		Bar (monnaies de...). (Voy. Monnaies).
		Bar-le-Duc (Voy. Saint-Pierre de Bar-le-Duc, prévôts de la collégiale).
—	VI, 257.	Bar-le-Duc et Briey (comtes de...).
—	V, 171.	Barisey ou Richard-Mesnil-des-Armoises (branche de...)
—	II, 53.	Baulde (généal. de Jean de Baulde dit de Lorraine).
—	VI, 27.	Baumgart (abbés de...).
III, 67.	VI, 22.	Beaulieu, Argone (abbés de...).
III, 71.	VI, 28.	Beaupré (abbés de...).
III, 73.	VI, 29.	Belchamp (abbés de...).
—	IV, »	Bibliothèque de Lorraine ou histoire des hommes illustres, etc.
—	II, 43.	Bildestein (généal. de....).
—	II, 29.	Bitche (comté et comtes de...).
—	III, app. 9.	Bitche (remarques sur les seigneurs et la seigneurie de...)
I, 215.	III, 90.	Blamont (généalogie des comtes de...).
—	VI, 251.	Id. id. id. (Supplément).
—	VI, 32.	Bonfay (abbés de...).
III, 77.	VI, 35.	Bonmoutier ou Saint-Sauveur (transféré plus tard à Domevre) (abbés de...).
III, 79.	VI, 37.	Bouxières-aux-Dames (abbesses de...).
III, 81.	VI, 39.	Bouzonville (abbés de...).

N. B. — Les préliminaires imprimés pour le tome VI se trouvent généralement reliés avec le tome VII.

1re édit.	2e édit.	
		Brémoncourt. (Voy. Plombières.)
I, «	I, «	Cartes. — Électorat de Trèves. — Évé de Verdun. — Évé de Toul. — Évé de Metz.— Duchés de Lorr. et Bar. (5 Cartes).
—	II, 23.	Castres (comté et comtes de...).
—	VI, 260.	Castres (Maison de...).
III, 85.	VI, 47.	Chatenoy (prieurs de...).
III, 83.	VI, 44.	Châtillon (abbés de...).
III, 87.	VI, 49.	Chaumousey (abbés de...).
—	VII, 1.	Chemins de Lorraine (dissertation sur les grands...).
—	VII, 202.	Id. id. (id. id.)(Errata).
—	II, 2e sér. 31.	Chevalerie de Lorraine (priviléges de l'ancienne...).
I, 229.	V, 147.	Chiny (Liste généalog. des comtes de...).
—	VI, 51.	Clairlieu (abbés de...).
I, 237.	VII, 167.	Commercy (généalogie des seigneurs de...).
—	V, 197.	Commercy des Armoises (branche de...).
—	III, app. 130.	Copelles d'Épinal (observations sur la prétendue concession des... en 1223).
—	III, 63.	Coulonne Apremont (branche de...).
—	II, 51.	Coussey (généal. des princes de Lorraine, seigneurs de).
—	VI, 263.	Dagsbourg ou Dabo (Maison de...).
I,	—	Dédicace de l'ouvrage au Duc de Lorraine.
—	I, »	Id. id. au roi de Pologne.
—	V, 157.	Des Armoises (généalogie de...).
—	II, 13.	Deuilly (maison de...).
		Differdange (Voy. Tiffertange).
—	VII, 99.	Dissertations sur divers sujets.
—	II, 2e sér. 33.	Dixmes et revenus ecclésiastiques (dissertation sur l'origine des...).
		Domevre abb. (Voy. Bonmoutier abb.).
III, 11.	V, 13.	Duels ou combats singuliers, en Lorraine (dissertation sur les...).
I, 47.	I, 73.	Ecrivains de l'histoire de Lorr. (liste alphab. des...).
		Epinal (Voy. Copelles d'Epinal).
III, 95.	VI, 63.	Epinal (abbesses de...).
III, 99.	VI, 65.	Epternach (abbés de...).
—	VII, 202.	Errata des additions et corrections.
—	VI, 61.	Escurey (abbés de...).
—	V, 215.	Estreval-Gournay (branche de...).
III, 107.	VI, 75.	Etival (abbés de...).
—	VI, 80.	Flabémont (abbés de...).
III, 111.	VI, 81.	Flavigny (prieurs de...).
—	II, 33.	Florenges (généal. de la maison de Lorraine Florenges).
—	VI, 261.	Id. (maison de...).
—	VI, 85.	Freistroff (abbés de...).
—	V, 211.	Friauville-Gournay (branche de...).
—	II, 50.	Froville (branche de Bildestein de...).
		Généalogies (Voir aux noms des familles).
—	III, 1.	Id. (préface pour les...).
—	II, 31.	Gerbéviller (généal. de Wautier de Lorr., seign. de...).

1re édit	2e édit.	
		Glandières (Voy. Longeville-lès-Saint-Avold abb...).
III, 117.	VI, 89.	Gorze (abbés de...).
—	V, 199.	Gournay ou Gronaix (généalogie de...).
—	V, 175.	Hannoncelles des Armoises (branche de...).
—	VI, 95.	Haute-Seille (abbés de...).
—	III, 85.	Hemmen-Lynden-Apremont (branche de...).
III, 121.	VI, 96.	Hérival (prieurs de...).
—	VI, 99.	Hesse (abbesses de...).
		Historiens. (Voy. Écrivains de l'histoire de Lorraine).
III, 121.	VI, 97.	Horréen, à Trèves (abbesses de...).
—	V, 187.	Jaulny des Armoises (branche de...).
—	VI, 104.	Jandeures (abbés de...).
III, 125.	VI, 107.	Jovilliers (abbés de...).
—	III, 149.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (dissertation sur la...).
—	V, 107.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (additions et corrections sur la...).
—	V, 219.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (additions sur la...).
—	VI, 108.	Justemont (abbés de...).
III, 129.	VI, 111.	Juvigny (abbesses de...).
—	VI, 43.	La Chalade (abbés de...).
—	III, 65.	La Neuveville-Apremont (branche de...).
—	V, 177.	La Neuveville-sur-Orne-des-Armoises (branche de...).
		Lay (prieurs de...) Voy. Saint-Cloud.
III, 107.	VI, 77.	L'Estanche (abbés de...).
III, 109.	VI, 79.	Id. (abbesses de...).
III, 127.	VI, 109.	L'Isle en Barrois (abbés de...).
—	II, 37.	Lombard (généalogie de Henry de Lorraine, dit le...).
III, 131.	VI, 115.	Longeville-lès-Saint-Avold ou Saint-Martin-de-Glandières (abbés de...).
I, 109.	I, 145.	Lorraine (origine de la maison de...).
I, 139.	I, 204.	Id. (généalogie de...).
I, 187.	I, 275.	Id. (liste chronolog. des ducs de...).
I, 185.	I, 274.	Id. (liste chronolog. des rois de...).
—	III, 221.	Lorraine et Bar avant la guerre de 1633 (mémoire sur l'état du duché de...).
		Lorraine (Voy. Jurisprudence. — Monnaies. — Sceaux. — Cartes.).
		Lunéville (Voy. Saint-Remy abb.).
		Luxembourg (Voy. Munster abb.).
I, 225,	V, 143.	Id. (liste généalog. des comtes de...).
		Id. (monnaies de...). (Voy. Monnaies).
—	III, 77.	Lynden-Apremont (branche de...).
—	V, 209.	Marcheville-Gournay (branche des comtes de...).
III, 1.	V, 1.	Marchis (dissertation sur le titre de...).
—	V, 217.	Id. (addition sur le titre de...).
III, 155.	VI, 143.	Metloc (abbés de...).
I, 11.	I, 14.	Metz (dissertation et liste chronol. des évêques de...).
—	I, app. 116.	Id. (2 catalogues anciens des évêques de...).

1re édit.	2e édit.	
	-	Id. (Monnaies de...) (Voy. Monnaies).
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes-Plans).
—	V, 217.	Monnaie de Lorraine (addition sur la...).
II, 17.	II, 71.	Monnaies et médailles de Lorraine (explication des...).
III, «	II, «	id. id. (8 planches de...).
—	V, «	id. id. (5 planches de...).
—	III, 99.	id. id. etc. (dissertation sur les...).
—	V, 67.	Monnaies et Médailles de Lorraine et Luxembourg (supplément à la dissertation sur les...).
—	V, 77.	Monnaies et médailles de Lorraine, etc. (explication des monn. et méd. du supplém. des..).
—	V, 218.	Monnaies et médailles de Lorraine (addition à la dissertation sur les...).
—	VII, 75.	Monnaies et médailles de Lorraire (addition sur les...).
—	VI, 243.	Monnaies et médailles de Lorraine (médailles nouvelles à ajouter à l'Hist. de Lorraine, nouvelle édit. t. II, 71).
—	III, 143.	Monnaies et médailles de Lorraine (remarques sur la valeur des monnaies anciennes).
—	III, 133.	Monnaies et médailles des abbayes et autres seigneuries.
—	III, 111.	Monnaies et médailles de Bar.
—	V, 91.	Id. id. de Luxembourg.
—	III, 117.	Id. id. de Metz.
—	III, 115.	Id. id. de Trèves.
—	III, 127.	Id. id. de Toul.
	VII, app. 471.	Id. id. id. (addition..).
—	III, 131.	Id. id. de Verdun.
—	VI, 149.	Morimont (abbés de...).
III, 159.	VI, 151.	Moyen-Moutier (abbés de...).
III, 163.	VI, 155.	Munster ou Sainte-Marie-de-Luxembourg (abbés de...).
—	VI, 157.	Mureau (abbés de...).
—	III, 81.	Mussemberg-Lynden-Apremont (branche de...).
		Nancy (ville de...) (Voy. Plan — Primatiale).
—	III, 67.	Nanteuil-Apremont (branche de...).
—	II, 2e sér. 1.	Noblesse de Lorraine (Dissertation sur la...).
—	V, 93.	Id. (Additions et corrections à la dissertation sur la...).
—	V, 225.	Id. (Essai pour servir à l'hist. de la..).
III, 167	VI, 161.	Orval (abbés de...).
—	III, 89.	Park-Lynden-Apremont (branche de...).
		Pierrefort-Bar (Voy. Bar).
I, «	III, «	Planches de tombeaux des ducs de Lorraine, comtes de Vaudémont, etc. (5 pl.)
I, «	I, «	Plans de Bar-le-Duc, Verdun, Trèves, Toul, Metz Nancy (6 pl.).
I, «	III, «	Plans et vues des cath. de Metz, cath. de Toul, primatiale de Nancy, égl. de Saint-Nicolas (8 pl.).
—	II, 41.	Plombières et Brémoncourt (généal. des princes de Lorraine, seigneurs de...).

1re édit.	2e édit.	
		Pont-à-Mousson (Voy. Sainte-Marie-aux-Bois).
III, 175.	VI, 173.	Ponthieffroy à Metz (abbés du...).
—	VI, 175.	Poulengy (abbesses de...).
III, 177.	VI, 177.	Poussay (abbesses de...).
I, «	I, «	Préface de l'ouvrage.
—	IV, «	Id. pour la bibliothèque de Lorraine.
		Id. pour les généalogies (Voy. Généalogies).
III, 179.	VI, 179.	Primatiale de Nancy (primats de la...).
III, 181.	VI, 181.	Prulm (abbés de....
—	III, 83.	Reckheim-Lynden-Apremont (branche de...).
III, 185.	VI, 187.	Remiremont (abbesses de...).
III, 189.	VI, 195.	Rengéval (abbés de...).
—	III, 88	Ressen-Lynden-Apremont (branche de...).
—	VI, 197.	Rettel (abbés de...).
		Richard-Mesnil-des-Armoises (Voy. Barisey).
—	VI, 199.	Riéval (abbés de...).
—	VII, 139.	Riste (liste des seigneurs de la maison de Riste en Lorraine, diocèse de Metz).
—	VI, 200.	Romersdorf (abbés de...).
III, 51.	VI, 3.	Saint-Airy de Verdun (abbés de...)
III, 55.	VI, 7.	Saint-Antoine de Pont-à-Mousson (commandeurs de..).
III, 57.	VI, 9.	Saint-Arnould de Metz (abbés de...).
III, 61.	VI, 15.	Saint-Avold (abbés de...).
III, 75.	VI, 32.	Saint-Benoît en Woivre (abbés de...).
III, 89.	VI, 53.	Saint-Clément de Metz ou Saint-Félix (abbés de...).
III, 91.	VI, 55.	Saint-Clou de Lay ou Saint-Clodulphe (prieurs de...).
III, 93.	VI, 57.	Saint-Diey (grands prévôts de...).
III, 103.	VI, 71.	Saint-Evre-lès-Toul (abbés de...).
III, 113.	VI, 86.	Saint-Georges de Nancy (prévôts de la collégiale de...).
III, 115.	VI, 89.	Sainte Glossinde de Metz (abbesses de...).
III, 125.	VI, 103.	Sainte-Houlde (abbesses de...).
—	VI, 101.	Saint-Hubert, Ardennes (abbés de...).
III, 129.	VI, 113.	Saint-Léon de Toul (abbés de...).
—	III, 65.	Saint-Loup-Apremont (branche de...).
III, 135,	VI, 117.	Saint-Mansuy-lès-Toul (abbés de...).
III, 137.	VI, 121.	Sainte-Marie-aux-Bois ou Pont-à-Mousson (abbés de...).
III, 139.	VI, 125.	Sainte-Marie-aux-Martyrs, près Trèves (abbesse de...).
		Sainte-Marie de Luxembourg (abb...). (Voy Munster).
		Sainte-Marie de Metz (abbesses de...) (La liste n'en est pas donné par D. Calmet).
		Saint-Martin-de-Glandières (Voy. Longeville-lès-Saint-Avold).
III, 143.	VI, 129.	Saint-Martin de Metz (abbés de...).
III, 141.	VI, 127.	Saint-Martin de Trèves (abbés de...).
III, 145.	VI, 131.	Saint-Mathias de Trèves (abbés de...).
III, 149.	VI, 135.	Saint-Maur de Verdun (abbesses de...).
III, 151.	VI, 139.	Saint-Maximin de Trèves (abbés de...).
III, 157.	VI, 145.	Saint-Mihiel (abbés de...).
		Saint-Nicolas (Eglise de...) (Voy. Plans).
III, 165.	VI, 159.	Saint-Nicolas-des-Prés, à Verdun (abbés de...).
III, 169.	VI, 165.	Saint-Paul de Verdun (abbés de...).

1re édit.	2e édit.	
III, 171.	VI, 167.	Saint-Pierre de Bar-le-Duc (prévôts de la collégie de...)
—	VI, 171.	Saint-Pierre-aux-Nonains, à Metz (abbesses de....)
III, 171.	VI, 169.	Saint-Pierremont (abbés de....)
III, 183.	VI, 185.	Saint-Remy de Lunéville (abbés de....)
		Saint-Sauveur (abbés de...). (Voy. Bon-Moutier.)
III, 197.	VI, 210.	Saint-Symphorien de Metz (abbés de....)
III, 203.	VI, 221.	Saint-Vanne de Verdun (abbés de....)
III, 207.	VI, 229.	Saint-Vincent de Metz (abbés de....)
III, 23.	V, 31.	Salines de Lorraine et de l'évêché de Metz (dissertation sur les....)
—	V, 217.	Salines de Lorraine et de l'évêché de Metz (addition à la dissertation sur les....)
III, 191,	V, 201.	Salival (abbés de....)
I, 205,	VII, 179.	Salm de Vosges (liste généalogique des comtes de....)
—	VII, 173.	Sarrebruck-Commercy (maison de....)
II, 1.	II, 55.	Sceaux (remarques sur les sceaux de l'Hist. de Lorr..)
III, «	II, «	Id. (13 planches de...) (fig. 1 à 101.)
III. 31.	V, 53.	Id. (dissertation sur les sceaux, armoiries et couleurs des ducs de Lorraine.)
—	V, 75.	Sceaux (explication du supplément aux sceaux, médailles et monnaies de Lorraine.)
—	V, 207.	Secourt-Gournay (branche de....)
III, 193.	VI, 205.	Senones (abbés de....)
—	III, 69.	Sorcy-Apremont (branche de Nanteuil et...).
-	VI, 209.	Stulzbronn (abbés de....)
—	V, 203.	Talange-Gournay (branche de....)
III, 201.	VI, 213.	Tholey (abbés de....)
—	VI, 217.	Tiffertange (abbesses de....)
		Tombeaux des ducs de Lorraine et comtes de Vaudémont (Voy. Planches.)
I, 25.	I, 30.	Toul (dissertation et liste des évêques de....)
I, 233.	—	Id. (liste et succession des comtes de....) (du xe au xive siècle.)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes — Plans.)
I, 1.	I, 2.	Trèves (dissertation et liste des évêques de....)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (électorat et ville de...) (Voy. Cartes — Plans).
—	III, 63.	Vandy-Apremont (branche de....)
—	VI, 219.	Vatgoze (Wadgasse) (abbés de....)
I, 199.	II, 1.	Vaudémont (Liste des comtes de....)
—	VI, 245.	Id. (généalog. des premiers comtes de....)
—	VI, 223.	Vaux en Ornois (abbés de...).
I, 35	I, 59.	Verdun (dissertation et liste des évêques de....)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes — Plans.)
III, 205.	VI, 225.	Vergaville (abbesses de....)
—	VI, 227.	Viller-Betnach (abbés de....)

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES DOCUMENTS DIVERS IMPRIMÉS PARMI LES PREUVES, A LA FIN DES VOLUMES (a).

1re édit.	2e édit.	
—	III prél. 235.	Amans de Metz — Amanuenses (statuts des....)
II, 643.	—	Anoblissements (au nombre de 43) par les ducs de Bar, 1393-1561.
I, 75.	I, 97.	Arnould (Saint...), évêque de Metz (3 généalogies de....)
—	I, 112.	Id. id. (2 id ....)
—	III, 111.	Id. id. (6 id. ....)
		Id. id. (lettre du chapitre de Sainte-Ode, en 1446, sur la généalogie de...). (Voy. tabl. III, ann. 1446.)
—	VII, prél. 47.	Bassompierre, 1609 (extr. des Mémoires de....)
—	VII, prél. 202.	Id. (Id.), errata.
III, 532,	VII, 224.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire justificatif de sa conduite à Villeneuve-Saint-Georges) (1652.)
III, 535.	VII, 228.	Charles IV, duc de Lorraine (raisons qu'il a eues de ne pas se battre à Villeneuve-Saint-Georges) (1652.)
III, 551.	VII, 246.	Charles IV, duc de Lorraine (relation de son arrestation à Bruxelles) (1654.)
III, 551.	VII, 246.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire sur les services rendus par lui à la maison d'Autriche.)
III, 613.	VII, 338.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire sur la protection accordée par la providence à sa personne.)
III, 424.	VI, 407.	Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (cérémonie de la remise de ses ossements). (Voy. tabl. III, ann. 1550.)
II, 89.	III, 245.	Chaumousey abbaye (Histoire de la fondation de....)
—	V, 118.	Cláude Phélepin, 1418-1601 (chronique messine de....)
—	IV, fin du vol.	Correspondance du P. Gabriel Bucelin et de D. Antoine de l'Escaille.
I, 540.	III, 77.	Dado, évêque de Verdun, 893, — son écrit touchant la vie de Hatto et celle de Bérard, évêques de Verdun.
I, 469.	II, 341.	Dagobert II, 717 (mort du roi saint....)
II, 169.	V, 1.	Doyen de Saint-Thiebault (chronique messine du...).
I, 307.	II, 137.	Drogo évêque de Metz, (mort de....)
I, 383.	II, 227.	Epinal abbaye, v. 970 (fondation de...). (extr. de la vie de l'évêque Adalbero II)
—	III, 337.	Firmini (Sti) Virdunensis Episcopi translatio.
III, 510.	VII, 199.	François duc de Lorraine, et Claude de Lorraine, — 1634. (mariage de....)
—	I, 240.	Garin Lohérain, poëme (fragment.)

(a) A ces documents imprimés parmi les preuves, à la fin des volumes, nous en avons réuni quelques-uns de même nature qui se trouvent dans les préliminaires comme l'indiquent à la présente table les lettres *prél.* qui accompagnent quelques notations de pagination.

1re édit.	2e édit.	
—	V, 126.	Gibert, abbé de Luxeuil immolé par les Huns, 888 (mort de...).
III, 131.	VII, 159.	Herculani Pleinfesini historia.
III, 150.	VII, 180.	Id. id. (de rebus gestis et vita Antonii ducis Lothar).
II, 111.	III, 269.	Hérival fondé, vers 1043 (règle de l'ancien prieuré de...).
II, 49.	III, 199.	Hidulphi (Sti) in Vosago (Libellus de successoribus...).
—	VII, prél. 117.	Ilias Lotharingica — Nanceiacum Excidium.
—	VII, prél. 203.	Id. id. id. (Errata).
—	V, prél. 119.	La Bresse (coutumes de...).
II, 367.	VI, 20.	Légonce (St), évêque de Metz, 1142 (translation de...). (Extrait d'un mss. de Saint-Clément).
III, 1.	VII, 1.	Lorraine (chronique de...) (de 1350 à penprès, à 1544 et 1564.
I, 578.	III, 137.	Lorraine (épitaphes des ducs et princes de...). à Stulzelbronn, à Beaupré et à Saint-Georges de Nancy.
—	VII, prél. 59.	Maillane de Porcelets, 1606 (voyage en Angleterre).
—	VII, prél. 202.	Id. id. (id.) errata.
—	III, 107.	Mansueti (Sti) Tullensis translatio, 1104.
II, 62.	III, 213.	Mediani monasterii chronic. auctore Joh. de Bayon. Extr.
II, 434.	—	Mervaville prieuré (fondation de...).
I, 51	I, 62.	Mettensibus Episcopis (Pauli diaconi liber de...).
I, 59.	I, 72.	Mettensium Episcoporum Gesta (chron. des évêq. de Metz, avec les appendices d'Angelram, à 1260).
I, 79.	I, 115.	Metz (catalogue des évêques de...) (extr. de 2 mss. de Saint-Arnould).
I, 81.	I, 117.	Metz (catalogue en vers, des évêques de...).
—	III, 131.	Metz (de Conrad, évêq., et des droits des évêq. de Metz. — Extr. des chron. de Vigneulles et du doyen de Saint-Thibaut).
II, 121.	III, 281.	Metz (chronique rimée de...). Fragment.
II, 259.	V, 130.	Metz (les droits de l'Emp. et de l'Évêq., à...) Extr. du mss. des Célestins de Metz.
—	V, 117.	Metz (extrait d'une ancienne chroniq. de...) 1329-1415.
III, 124.	VII, 152.	Nancy (la bataille de...) par Chrétien, secrétaire du duc.
II, 643.	—	Noblesse maternelle en Barrois (trois reprises de...). 1494, 1497, 1512.
III, 695.	—	René duc de Lorraine (épitaphe de...) aux Cordeliers de Nancy.
—	VII, prél. 77.	Rosières (Fr. de...), archidiacre de Toul (interrogatoire et amende honorable de...).
—	IV, fin du vol.	Rusticiados (Laurentii Pilladii poema) (en 84 colonnes).
I, 71.	I, 87.	Saint-Arnould de Metz, abb. — Eglise de Saint-Jean ou des saints apôtres (commencements de...).
I, 545.	I, 91. / III, 83.	Saint-Arnould de Metz, abb. (fondation de...).
III, 227.	V, 153.	Saint-Mansuy de Toul, abb. (hist. des reliques de sain Pierre, conservées à...).

1re édit.	2e édit.	
I, 497.	III, 28.	Saint-Michel, prieuré, près Pont-à-Mousson (1093 ?) (fondation de....)
I, 477.	II, 351.	Saint-Mihiel abb. (4 titres pour...) (Tirey et Pont-à-Mousson.)
I, 553.	III, 91.	Saint-Mihiel abb. (chronique de....)
I, 249.	II, 67.	Saint-Pierre-aux-Nonains de Metz, abbaye (fondation de...). vers 614.
—	III, 195.	Senonensis abbatis D. Antonii (elogium versificatum ab auctore coaevo.)
II, 1.	III, 139.	Senonensis monasterii (chronicon auctore Richerio...). Extrait.
I, 1.	I, 1.	Trevirensium Archiopiscoporum Gesta, usque 1132.
I, 165.	I, 210.	Tullensium Episcoporum cedulae et Epitaphia, usq. ad Hector Dailly (mort en 1530.)
I, 83.	I, 119.	Tullensium Episcoporum historia.
I, 541.	III, 78.	Verdun (malheurs de l'Église de...). sous Dado et Barnoin, vers 923.
I, 191.	II, 1.	Virdunensium Episcoporum à Bertario et aliis historia usq. ad secul. XIII ineunt.
—	II, 63.	Virdunensium Episcoporum series usq. ad Haraucourt, 1723.

(A suivre)

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Armand-Marie Joachim, vicomte de Melun, né à Brumetz (Aisne), le 24 septembre 1807, mort à Paris, le 24 juin, avait consacré sa vie entière aux bonnes œuvres. A personne mieux qu'à lui ne peut s'appliquer l'épithète d'*homme de bien*. On a peu de détails sur ses premières années. C'est dans le petit cercle choisi de madame Swetchine que nous le voyons paraître pour la première fois en-dehors du foyer de la famille, dans cette réunion dont tous les membres s'exhortaient au bien sous l'impulsion de cette femme distinguée. Nous le trouvons auprès de la sœur Rosalie, dont il fut le collaborateur avant d'être le biographe, et sous l'inspiration de laquelle il fonda l'*Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers*, qu'il a dirigée depuis sa fondation (1838) ; il faisait partie du conseil de l'*Œuvre de saint Nicolas*, créée par Mgr de Bervanger, et du conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; il fut, jusqu'à ces derniers temps, secrétaire de l'*Œuvre de la miséricorde* ; il était président de la *Société des publications populaires*, créée en 1862 par son initiative, et vice-président de la *Société de secours aux blessés*. Nous le voyons en 1852, au sein de la *Commission des œuvres*, instituée par Mgr Sibour, et travaillant au *Manuel des œuvres et institutions de charité de Paris*, publié par ordre de Mgr l'archevêque, et par les soins de la commission des œuvres instituée à l'archevêché. Paris, V. Poussielgue Rusand, in-18). Une nouvelle édition en a été donnée sous le titre de: *Manuel des œuvres et institutions religieuses et charitables de Paris* (1867, in-8), et un autre sous le titre de *Manuel des œuvres religieuses charitables* (1877, imp. nationale; Poussielgue, in-18 j.) avec préfaces par M. de Melun dans ces deux dernières éditions. — En 1845, il fonda la *Société d'économie charitable*, dont il n'a cessé de diriger les travaux que cette année, pour céder, par raison de santé, la présidence à M. Chesnelong. Il fonda, pour lui servir d'organe,

les *Annales de la charité*, transformées successivement en *Revue d'économie chrétienne* et en *Contemporain*, qui ont publié de nombreux travaux sortis de sa plume, ainsi que le *Messager de la semaine*, qu'il prit sous son patronage en 1861. Le *Correspondant* et l'*Université catholique* ont aussi publié des articles de lui, ainsi que le *Bulletin de la société générale d'éducation*, qui trouva en lui un de ses premiers et plus zélés collaborateurs.

Si l'on nous reprochait, comme sortant de notre spécialité bibliographique cette longue énumération d'œuvres auxquelles M. de Melun donnait son concours, nous n'aurions pas besoin de solliciter le bénéfice d'une exception que nos lecteurs ne sauraient d'ailleurs nous refuser. M. le vicomte de Melun n'acceptait les honneurs que pour en porter les charges, les titres que pour en remplir avec convenance toutes les fonctions. Aussi a-t-il écrit, sur toutes ces œuvres et sur beaucoup d'autres, une quantité considérable de rapports qu'il serait au-dessus de nos forces d'enumérer, et dont un grand nombre ont été publiés : écrits avec finesse et élégance, pleins de faits, de judicieuses observations et de considérations élevées, ils seront un des plus précieux documents pour l'histoire de la charité au dix-neuvième siècle. Nous rappellerons ses rapports sur les sociétés de secours mutuels, sur l'Œuvre des apprentis pendant la guerre et la Commune, sur les fourneaux économiques créés en 1874, sur les orphelins de la guerre, etc., etc. Mais il a d'autres titres littéraires. Il a écrit : *De l'Intervention* (1849, in-8) ; — *Rapport sur un projet relatif à l'établissement d'une maison de retraite* (1849, in-8); — *Copie d'une réponse adressée à M. Quet, professeur au lycée de Versailles* (1849, in-8); — *Discours sur la révision de la Constitution* (1851, in-8); — *Souvenirs historiques de Lille* (1853, in-8); — *Fêtes de N.-D. de la Treille* (1854, in-12) ; — *Vie de Mlle de Melun* (1618-1679) (1855, in-8 ; 2e éd. en 1875) ; — *La Loi de charité en Belgique* (1857, in-8) ; — *Une maison du faubourg Sant-Marceau* (1857, in-18); — *Vie de la sœur Rosalie, fille de la charité* (1857, in-8) ; — *La Question romaine devant le congrès* (1859, in-8) — *Une leçon* (1859, in-32) ; — *Histoire d'un village* (1830-1836) (1860, in-16), avec lequel on a souvent imprimé *Souvenirs d'un voyage en Suisse et en Savoie, et un pèlerinage à Einsiedeln* ; — *La Marquise de Barol, sa vie et ses œuvres, suivi d'une notice sur Silvio Pellico* (1869, in-8).

Nous serions tenté de lui attribuer, tant il répond à ses préoccupations ordinaires, un *Mémoire aux Chambres sur quelques questions de charité publique* (1847, in-8), paru sans signature. Deux fois, le vicomte de Melun parut sur la scène politique : en 1849, il fut élu membre de l'Assemblée législative et collabora activement aux lois sur les logements insalubres, sur la liberté d'enseignement, sur les contrats d'apprentissage. En 1871, il se présenta de nouveau aux suffrages des électeurs, et se consola facilement d'un échec en retournant aux œuvres de charité que la guerre et la crise industrielle rendaient plus nécessaires que jamais.

— M. Raymond Bordeaux, docteur en droit, savant jurisconsulte, archéologue et bibliophile, est mort à Amélie-lès-Bains, le 10 avril dernier. Il était né à Lisieux en 1821. Son père, magistrat instruit, voulut être son seul maître, et, indépendamment des humanités et des auteurs classiques, lui enseigna les éléments de l'hébreu et de l'italien. Aussi M. Raymond Bordeaux conquit de bonne heure et sans difficulté les diplômes de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences physiques ; puis il suivit les cours de la faculté de droit de Caen. Attaché, comme toute sa famille à la légitimité, ses principes politiques l'éloignèrent des carrières administratives, et, après avoir conquis, en 1846, la grande médaille d'or dans le concours entre docteurs en droit, il vint se faire inscrire au barreau d'Évreux, ville que son père

habitait, où il a constamment lui-même, et où ont eu lieu ses obsèques. — Pendant son séjour à Caen, il se trouva en rapport avec M. de Caumont, qui sut bien vite tirer parti de ses aptitudes diverses au bénéfice des œuvres qu'il avait fondées. Le *Bulletin monumental* (Caen, Hardel et Le Blanc-Hardel) de 1845 à 1870, renferme un nombre considérable de mémoires critiques ou de descriptions archéologiques dus à la plume mordante de M. Bordeaux, et parfois illustrés de ses dessins, car il maniait habilement le crayon et gravait à l'eau-forte avec beaucoup de goût. Les comptes rendus des *Congrès* scientifiques analysent ses substantielles improvisations sur les sujets les plus variés, qui faisaient un des attraits de ces réunions, auxquelles le Gouvernement impérial jugea bon de faire concurrence en créant les réunions annuelles de la Sorbonne.

Un grand nombre de sociétés savantes, même étrangères, voulurent le compter parmi leurs membres : l'Académie de Caen, l'Académie royale d'archéologie de Belgique, celle du Limbourg, l'Institut des provinces, les Antiquaires de France, les Antiquaires de Normandie, la Société Bibliographique, les Antiquaires du centre, la Société libre d'émulation de Rouen, les Bibliophiles normands, etc., etc. En même temps, on sollicitait de tous côtés sa collaboration pour des publications savantes spéciales. Celles dans lesquelles il a écrit avec le plus d'assiduité, sont, outre le *Bulletin monumental*, *l'Annuaire normand*, *la Revue de l'art chrétien*, *le Bulletin du bouquiniste* d'Aubry, *le Journal des Beaux-Arts* de Belgique. — En 1849, M. Bordeaux obtenait, de l'Académie de Rouen le prix Gossier, pour un travail sur les *Arts et les artistes en Normandie*. En 1853, la même Académie couronnait encore son mémoire sur les *Origines et transformations du dialecte normand au moyen âge et sa part dans la constitution définitive des langues anglaise et française actuelles*. Malheureusement ces deux ouvrages sont restés manuscrits. M. Bordeaux fut également deux fois lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques : d'abord pour un ouvrage fort étendu intitulé : *Philosophie de la procédure civile, mémoire sur la réformation de la justice*, in-8 de 615 p., 1857; puis, bientôt après, pour un mémoire analogue traitant des *Réformes administratives*, qui n'a pas été imprimé. Ces succès le firent appeler comme collaborateur à la rédaction du *Code sarde* dont la sage économie disparut bientôt dans la fièvre des annexions, mais qui valut à notre docteur la croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Pendant ces dernières années, il fut un des plus ardents défenseurs de la cathédrale d'Évreux, affreusement transformée sous de vains prétextes par les architectes diocésains du ministère des cultes.

La plupart des articles de revue de M. Raymond Bordeaux ont été l'objet de tirages à part qui formeraient au moins trois gros volumes in-8. Nous ne pourrions en dresser la liste complète; nous citerons seulement ses ouvrages les plus considérables : — *Études héraldiques sur les anciens monuments religieux et civils de la ville de Caen*, texte par R. Bordeaux, figures par Georges Bouet, peintre. (Caen, A. Hardel, 1846, in-8 de 75 p.); — *De la législation des cours d'eau dans le droit français ancien et dans le droit moderne; de quelles améliorations serait-elle susceptible* (Caen et Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1849, in-8 de VII-256 p.); — *Principes d'archéologie pratique appliqués à l'entretien, la décoration et l'ameublement artistique des églises* (Caen, A. Hardel, 1852; in-12 de 288 p., avec gravures sur bois. Réimprimé en 1862, Évreux, Hérissey). — *Serrurerie du moyen âge. Les ferrures de portes* (Oxford, Parker, 1859; in-4 avec planches); — *Les Brocs à cidre, monographie* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1869, in-4,

planches); — *Les Armoiries des corporations d'arts et métiers d'Évreux et des villes et pays d'alentour* (Évreux, Hérissey, in-32); — *Vie de saint Adjutor, patron de la ville de Vernon* (Rouen, Boissel, in-8, réimpression avec préface pour la Société des bibliophiles normands). — Ch. V.

— Le R. P. François Gazeau est mort le mercredi 30 mai au collége de l'Immaculée-Conception, à Paris, où il enseignait l'histoire. Il était né le 27 mai 1827 à Bretoux (Deux-Sèvres), et était entré dans la Compagnie de Jésus en 1854. Modeste et laborieux savant, il a attaché son nom à un cours d'histoire élémentaire, dans lequel se trouve comprise la fameuse *Histoire de France* du P. Loriquet, qui, dans son état présent, est un des meilleurs abrégés à mettre entre les mains des enfants. Nous empruntons la bibliographie de ses œuvres à la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus : Histoire sainte* (1866, 10 édit.); — *Histoire ecclésiastique* (1867, 7 édit.); — *Histoire de France* (1868, 8 édit.); — *Histoire moderne* (1868, 7 édit. et une traduction espagnole, à Santiago du Chili, en 1876); — *Histoire du moyen âge* (1870, 2 édit.); — *Histoire romaine* (1871, 4 édit.); — *Abrégé de l'histoire de France* (1873, 5 édit.); — *Histoire ancienne* (1873, 9 édit.). — Il a publié, dans les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires : Oraison funèbre de Nicolas Cornet. Bossuet et le jansénisme* (V^e^ série, t. VI, p. 161-191); — *Bossuet et l'infaillibilité de l'Église en face du jansénisme* (t. VIII, p. 156-196); — *L'Opinion de Bossuet sur l'infaillibilité de l'Église dans la condamnation du jansénisme* (t. IX, p. 321-332); — *L'Infaillibilité de l'Église et l'influence de Bossuet dans la paix dite de Clément IX* (t. XI, p. 92-124 et 496-545). — Il préparait une *Histoire contemporaine*, qu'il laisse inachevée.

— Le prélat Melchior Bulinski est décédé le 22 mai à Sandomir (Pologne). Né en 1810, il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Varsovie. Ordonné prêtre en 1836, il occupa la chaire d'histoire de l'Église à l'Académie ecclésiastique de Varsovie jusqu'au moment où cette Académie fut supprimée en 1867; depuis ce temps, par amour pour les jeunes lévites, il se chargea d'un cours au séminaire de Sandomir. Il publia en polonais une *Histoire générale de l'Église*, en 6 volumes, et une *Histoire de l'Église en Pologne;* il venait d'en mettre le quatrième et dernier volume sous presse, quand la mort vint le frapper. Il laisse aussi une *Monographie détaillée de Sandomir*, en manuscrit.

— M. Clément Compayré est mort à Teyssode près Lavaur (Tarn), le 21 décembre 1876, à l'âge de 76 ans. Il fut longtemps dans l'administration, comme chef de division à la préfecture du Tarn, en même temps qu'il s'occupait d'études historiques. Il a publié : *Études historiques sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur* (1844, in-4); — *Guide du voyageur dans le département du Tarn* (1851). Il a donné plusieurs mémoires dans le recueil de la Société archéologique du Midi.

— M. Théodore Pistollet de Saint-Ferjeux est mort à Langres, sa patrie, le 18 mars. Artiste, érudit, voyageur, il eut une existence toujours utilement occupée au service de la science, des bonnes œuvres et de ses compatriotes. Il est le fondateur du musée de Langres. Président de la Société archéologique de sa ville natale, il travaillait à la rédaction des mémoires de cette compagnie, qu'il a enrichis de nombreux articles sur Alésia, sur les fortifications de Langres, sur le rôle de Langres pendant la Ligue, sur le Pailly, Chalencey, les Saulx-Tavannes, les Medavy, etc. En même temps, il ne restait pas étranger aux questions financières, militaires et politiques. Voici les titres de quelques-uns de ses travaux : *De l'amélioration des races bovines en France, et particulièrement dans les départements de l'Est* (1850);

— *Mémoire sur l'ancienne lieue gauloise* (1852); — *Notice sur les voies romaines, les camps romains et les mordelles du département de la Haute-Marne* (1860).

— M. Pierre-Joseph Lefranc, né à Montmirey-la-Ville (Jura), en 1815, est mort à Versailles le 16 juin. Fils d'un cultivateur, il fit seul sa première éducation, étudia le droit à Paris et entra dans le journalisme sous le double patronage de Georges Sand et de Pierre Leroux. Commissaire de la République en 1848, membre de la Constituante et de la Législative, exilé en 1852, préfet des Pyrénées-Orientales au 4 septembre, membre de l'Assemblée nationale de 1871 et sénateur en 1876 pour le département des Pyrénées-Orientales, il écrivit, en 1844, dans la *Revue indépendante*, et dirigea, en 1846, l'*Indépendant des Pyrénées-Orientales*. Il a publié : *La République et les partis* (1851, in-12); — *Le Mariage d'un vicaire* (1863, in-12); — *Le livre d'or des peuples, Plutarque universel* (une seule livraison parue, 1864, in-8); — *Le cartel électoral* (1868, in-18); — *Questions du jour* (1871).

Institut. *Académie française.* — Dans sa séance du 28, l'Académie a renouvelé son bureau pour le prochain trimestre : M. Émile Ollivier a été nommé directeur; M. Xavier Marmier, chancelier.

Académie des Beaux-Arts. — Dans sa séance du 23 juin, l'Académie a nommé correspondant à la place de M. Jeanron, décédé, M. le marquis de Souza-Holstein, président de l'Académie royale de Lisbonne.

Faculté des lettres. — M. Arsène Darmesteter a soutenu, le 13 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Flovante vetustiore Gallico poemate et de Merovingio Cyclo; — De la création actuelle des mots nouveaux de la langue française.*

— M. Aulard, ancien élève de l'École normale, professeur au lycée de Nice, a soutenu, le 22 juin, devant la faculté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Caii Asinii Pollionis vita et scriptis; — Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er juin, M. Michel Bréal a fait une communication sur le déchiffrement des inscriptions cypriotes. M. Victor Guérin a continué la lecture de son mémoire sur la topographie et l'histoire de Saint-Jean d'Acre. — Dans la séance du 8, M. Drouyn de Lhuys a communiqué huit inscriptions chinoises relatives à l'établissement du catholicisme en Chine au huitième siècle.— Dans la séance des 8 et 22, M. de Rozière a lu un mémoire de M. Finot, archiviste de la Haute-Saône, sur la Bourgogne cisjuranne, depuis Lothaire II jusqu'à Louis l'Aveugle. Le 8, M. Ravaisson a fait une communication relative à la prétendue découverte d'un fragment de la Vénus de Milo. — Dans les séances des 8 et 15 juin, M. Constantin Carapanos a donné la lecture d'un mémoire sur Dodone. Dans la séance du 15, M. Egger a fait une communication au sujet d'une inscription découverte aux environs de Thèbes et se rapportant à la bataille de Leuctres. — Dans la séance du 22, M. Alfred Maury a communiqué une note sur les Ligures.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 juin, M. Ad. Vuitry a lu un mémoire sur les revenus de la couronne au moyen âge. Dans les séances des 2 et 9, M. Ch. Vergé a achevé la lecture du mémoire de M. F. Lenormant sur l'origine et la propagation de l'usage de la monnaie dans le monde antique. — Dans la séance du 16, M. Charles Lévêque a communiqué une partie d'une étude sur l'*Abélard* de M. de Rémusat. M. Hippeau a commencé la lecture d'un travail sur l'éduca-

tion des femmes en Russie. — Dans la séance du 23, M. Vuitry a lu un mémoire sur les dépenses du roi au moyen âge et M. Ch. Waddington a achevé la lecture de son mémoire sur l'influence d'Aristote au moyen âge.

La Seigneurie de Bures. — C'est une bonne fortune pour le village de Bures d'avoir trouvé un historien tel que M. Jules Lair, ancien élève de l'École des chartes (*Histoire de la seigneurie et de la paroisse de Bures, Seine-et-Oise*. Paris, Champion, 1877, in-8 de 136 p. avec 2 pl.). Aidé des documents conservés avec soin par le dernier seigneur, M. Le Paige, auxquels il a ajouté beaucoup par ses propres recherches, M. Lair nous fait passer en revue les nombreux seigneurs qui ont possédé ce fief depuis le douzième siècle, — Dampierre, Joinville, Courtenai, Puisieux, Sanguin (le cardinal de Meudon, la duchesse d'Étampes), Chaulnes, d'Harcourt, etc. Il a réuni sur eux beaucoup de renseignements biographiques et surtout beaucoup de détails de mœurs piquants; il donne l'histoire du monument paroissial, parle de l'école un peu sommairement, expose, sous leurs aspects originaux, l'administration municipale et l'administration judiciaire, et donne deux chapitres très-étudiés, un peu arides, mais fort intéressants, sur la valeur des terres à Bures et dans les environs à partir du quinzième siècle, et sur la population de Bures depuis la même époque.

Chants sacrés de l'Orient. — Un nouvel ouvrage vient de sortir des presses méchitharistes de Venise, et ce n'est assurément pas la moins intéressante de toutes les remarquables productions publiées jusqu'à ce jour par la savante société arménienne qui porte le nom de l'illustre *Méchithar*, le grand restaurateur moderne des sciences de l'Orient. Les bibliophiles connaissent les prodigieux travaux polyglottes de cette célèbre compagnie, à laquelle la linguistique surtout est redevable de l'admirable échange des trésors littéraires ou scientifiques qui s'effectue de nos jours entre l'Orient et l'Occident. Mais nous voulons plus spécialement parler de la récente publication des *Chants sacrés de l'Orient*, recueillis et transcrits en notes musicales européennes, grâce aux soins persistants et éclairés de l'infatigable et savant P. Docteur Jacques Issaverdenz, membre de l'Institut et de l'Académie des méchitharistes de Saint-Lazare de Venise. Les philosophes, les linguistes, les poëtes, les musiciens, en un mot tous les amateurs compétents d'antiquités artistiques, littéraires ou scientifiques pourront trouver dans cet ouvrage, unique en son genre, les charmes réunis de la poésie et de la musique orientales, dont le cachet propre s'est conservé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Nous devons donc féliciter et remercier l'estimable Dr Issaverdenz d'initier ainsi l'Europe, comme il le dit si bien dans sa préface, « à ces antiques mélodies, qui ont traversé les âges, sans altération, comme un écho prolongé des gloires poétiques et religieuses de l'Orient. » Nous reviendrons prochainement sur cette importante publication.

Catalogue des périodiques espagnols. — M. Eugène Hartzenbusch, lauréat dans le concours ouvert par la Bibliothèque nationale de Madrid, en 1873, pour un travail intitulé : *Notes pour servir à un catalogue des périodiques publiés à Madrid de* 1661 *à* 1870, vient de faire paraître ce catalogue, classé par ordre chronologique. Une table générale alphabétique facilite les recherches. — La première partie de ce travail peut servir de guide pour l'histoire du journalisme dans la capitale de l'Espagne. Le catalogue comprend plus de 2,000 périodiques, qui forment approximativement le tiers de ceux qui ont été publiés dans tout le royaume. L'auteur a renoncé à étendre

ses recherches hors de la capitale, dans la crainte de manquer de renseiments suffisants pour dresser une liste exacte et complète. — Le premier journal qui fut créé en Espagne, fut la *Gazette nouvelle*, en 1661 ; elle changea quelques années après son nom en celui de *Gazette de Madrid*, et, comme la *Gazette de France*, sa devancière de trente ans, elle se publie encore sous le même titre depuis plus de deux siècles ; elle était d'abord mensuelle, elle devint hebdomadaire en 1677. Le journal politique proprement dit n'a guère commencé en Espagne qu'à l'époque de l'invasion française en 1808 ; mais la presse périodique ne fut libre qu'en 1812. C'est depuis lors que, tantôt privée de sa liberté, et plus souvent affranchie, elle se développa tellement que, pour 1870, M. Hartzenbusch compte 302 périodiques de tout genre publiés à Madrid. Malgré cette affluence de journaux, l'auteur avoue naïvement, que « la rougeur lui monte au front » quand il voit la capitale de l'Espagne occuper un rang inférieur, sous le rapport de la quantité, à celui auquel se sont élevées d'autres capitales, Paris en particulier. C'est l'ouvrage de M. Hatin, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, qui lui permet une comparaison si humiliante à ses yeux. Il regrette aussi que les collections de la Bibliothèque nationale d'Espagne soient très-incomplètes, et il exprime le vœu qu'une loi ordonne, au moins pour l'avenir, le dépôt dans cet établissement de tous les périodiques publiés dans sa patrie. Ce vœu est peut-être téméraire ; car, avec le développement que prend la presse périodique en Espagne, il n'y aurait plus, dans cinquante ans, de local suffisant pour contenir les collections.— L. S.

Mélusine. — *Mélusine* est arrivée aujourd'hui à son douzième numéro ; c'est une revue de mythologie, de littérature populaire, de traditions et usages qui a réalisé les espérances conçues par ses premiers adhérents. Par son format, par son impression, par la variété des sujets qui y sont traités, *Mélusine* est une revue qui intéresse tout le monde, les savants comme les gens du monde. A l'étranger un accueil sympathique lui a été fait ; nous tenons à rappeler à nos lecteurs que ce recueil, unique en France, est riche en détails sur notre littérature populaire, sur ces anciens usages qui disparaissent peu à peu, sur les costumes, sur les ballades, légendes, proverbes et fêtes. Il n'est pas un lecteur qui n'y apprenne quelque chose et qui ne puisse aussi fournir quelques indications précieuses à noter. Nous insistons sur l'utilité qu'il y a à encourager MM. H. Gaidoz et E. Rolland dans l'œuvre qu'ils ont entreprise. Il se fonde tant de revues plus ou moins importantes en France, que le public se méfie un peu ; c'est donc un devoir que d'appeler l'attention sur les périodiques qui, comme *Mélusine*, méritent d'être soutenus.

Anciennes bibliothèques de Cognac. — M. Jules Pellisson, avocat à Cognac, a pris au sérieux son titre de sous-bibliothécaire de la ville de Cognac, et il a voulu montrer qu'avant celle qu'on y vient de fonder, surtout grâce à un legs de six mille volumes fait par M. Albert, il avait eu ou plutôt il avait dû y avoir des bibliothèques à Cognac. Son mémoire, lu le 23 décembre 1876 à une réunion générale (à Cognac) de la Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, est plein de recherches et plein d'esprit (*Les anciennes bibliothèques de Cognac*. Cognac, impr. de Durosier, 1877, in-8 de 16 pages). Que de livres curieux il nous révèle, complétement inconnus : depuis l'*Opus poeticum* où Laporte, curé de Salles, célèbre en vers la conversion de Théophile Rossel, de Barbezieux, ministre de Cognac, ou bien les *Harangues faites lors du mariage du Roi* par Nicolas Guérin, lieutenant particulier au siége royal de Cognac, jusqu'au

Programme ou compte rendu, au public éclairé d'une pension, des progrès des élèves et de la conduite du citoyen Louis-Alexis Maillard (an IV), ancien jésuite, prêtre marié et principal du collége! Que d'anecdotes charmantes, y compris le passage de Voltaire à Cognac où il reçut de Fé de Ségeville trois visites, l'une comme président civil et criminel, l'autre comme lieutenant général, la dernière comme juge des eaux et forêts, incident que l'auteur de l'*Enfant prodigue* n'a pas oublié. Il y a donc beaucoup à apprendre dans la brochure de M. Pellisson. — L. A.

La Librairie en Allemagne. — En Allemagne, la chambre des libraires, le *Bœrsenverein*, qui a son siége à Leipzig, vient de décider qu'il serait publié par ses soins une histoire générale du commerce de la librairie en Allemagne, depuis l'origine. Au commencement de ce siècle et vers 1850, il existait en Allemagne 250 librairies; en 1842, ce nombre avait doublé. Dans ce chiffre sont compris les libraires proprement dits, les libraires qui vendent des estampes, de la musique, des cartes et aussi ceux qui font le commerce des vieux livres. En 1864, le nombre des libraires était de 2,859; on l'évalue aujourd'hui à 5,500, d'après les relevés de la chambre des libraires, la statistique officielle des professions dans l'empire dont la publication a été décidée en principe, n'ayant pas encore paru. Quant aux ouvrages publiés par ces libraires, le nombre en était, en 1589, de 362 seulement, consistant pour la plus grande partie en petites brochures de circonstance; en 1750, la production littéraire s'élevait déjà à plus de 1,000 articles. En 1840, il s'en publiait 7,900. Enfin, en 1875, le chiffre s'est élevé à 12,516, et l'an dernier (1876) à 13,356, sans compter les productions musicales, qui fournissent chaque année plusieurs milliers d'articles nouveaux, et les innombrables produits de la presse quotidienne. L'histoire du commerce de la librairie en Allemagne, projetée par la chambre des libraires, embrassera, disent les journaux allemands, toutes les différentes phases, avec une introduction sur ce genre de commerce dans l'antiquité et au moyen âge. L'histoire de la foire de Francfort, premier marché de la librairie allemande (le premier catalogue de la foire date de 1564) y sera exposée en détail; sa décadence et sa supplantation définitive par celle de Leipzig datent de 1765. L'ouvrage n'aura pas moins, paraît-il, de 3 ou 4 volumes. — (*Journal officiel.*)

Chansons hebraïco-provençales. — Il eût été injuste, dans un moment où l'on recherche avec ardeur les divers documents de nos anciens dialectes, de laisser dans l'oubli les poésies provençales que les Israélites du midi de la France chantent dans leurs cérémonies religieuses. Parmi ces chants, qui ont pris naissance dans le Contat-Venaissain, et qui se sont répandus dans la Provence et dans le Languedoc, on remarque le « Chant du cabrit, » extrait du *Sepher Haggadah*, ou *Livre du récit* qui sert de rituel pour les cérémonies de Pâques. D'autres chants, connus sous le nom de *Pioutim* (*poésies*), font partie des prières destinées à diverses cérémonies du culte; elles offrent ce caractère particulier qu'elles sont écrites alternativement en langue hébraïque et en langue vulgaire; les vers se succèdent dans les deux idiomes ; en voici un exemple :

Ephtah sephataï berina,
Canturen deman a dina.

Ces poésies bilingues sont écrites avec les caractères de l'alphabet hébreu ; Dans l'opuscule que M. E. Sabatier vient de faire paraître sous ce titre : *Chansons hébraïco-provençales des Juifs comtadins*, réunies et transcrites par

A Sabatier (Nîmes, A. Catélan, 1876, petit in-8 de 42 p.), l'auteur se contente de traduire la partie hébraïque. Une courte citation prise au hasard :

Il (le Seigneur) donne ses commandements à mille générations
Carden lou ben que vaou soun pezan d'or.
Que la majesté divine réside au milieu de nous!
Le enfan de Diou sera beni.

Ces chants religieux commencent à tomber en désuétude, et le moment n'est pas loin ou ils seront complétement oubliés ; ils ne remontent pas d'ailleurs à une époque reculée: ils datent de la première moitié du dix-huitième siècle ; ils n'en méritent pas moins l'attention des personnes qui étudient les dialectes méridionaux.

La Bibliothèque municipale de Montpellier. — La bibliothèque municipale de Montpellier est une des plus intéressantes que l'on rencontre en France, en s'éloignant de Paris: elle contient, on le sait, les livres que possédait le célèbre Alfieri, et qui, après avoir appartenu à la comtesse d'Albani, et au peintre Fabre, ont été légués à une des villes les plus savantes du Midi. Il faut donc se féliciter de voir un catalogue, rédigé avec le plus grand soin, imprimé avec une élégante simplicité, faire connaître aux travailleurs ce que possède cette riche collection. Passons rapidement en revue les deux volumes que nous avons sous les yeux (*Catalogue de la bibliothèque de la ville de Montpellier, dite du musée Fabre*, par H. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire adjoint : *Théologie, Jurisprudence ;* Montpellier, P. Grollier, 1875, in-8 de x-490 p. et 91 pour la table. *Jurisprudence*, 93 p.; *Belles-Lettres*, 1876, in-8, xiii et 685 p., y compris la table qui commence à la page 615).

La section consacrée à la théologie comprend 3,776 articles ; on y trouve les ouvrages relatifs à l'histoire de la religion et de l'Église, à celle des ordres religieux et à l'hagiographie, ouvrages que les rédacteurs de catalogues placent habituellement dans la classe de l'histoire. De même que dans les bibliothèques municipales où se sont entassées les dépouilles des maisons religieuses, on rencontre là nombre d'importantes publications ; les belles éditions des Pères de l'Eglise, dues aux Bénédictins, y figurent, mais il n'y a qu'un bien petit nombre d'ouvrages d'un grand prix.

Nous mentionnerons les Bibles polyglottes d'Arias Montanus et de Walton, la Bible grecque, publiée en 1518, par Alde, le Psautier polyglotte, édité par Aug. Justiniani (*Genuæ*, 1516), et remarquable par une vie assez étendue de Christophe Colomb, insérée dans une note sur le psaume *Cœli enarrant ;* — Les *Historiarum Veteris Testamenti Icones* (*Lugduni*, 1539), volume auquel des figures gravées d'après Holbein donnent un grand prix ; les *Discours historiques* de Saurin et autres, recueil de gravures bibliques, *Amsterdam et La Haye*, 1720-28, 6 vol. in-fol.) ; n'omettons pas un genre de livres fort recherchés aujourd'hui, les *Heures*, publiées à Paris, par Simon Vostre, 1497 et 1507, par Jacques Kerver, 1523.

La *Jurisprudence* (593 numéros, 93 pages) n'offre, ce nous semble, rien qui doive nous arrêter, si ce n'est des exemplaires des quatres constitutions qui vinrent successivement tomber sur la France (1791-1793, an III, 1799 ; l'avenir nous en réservait bien d'autres, toutes destinées à une courte existence ; (ces exemplaires sont chargés de notes autographes d'Alfieri, écrites pour la plupart sur de petits assignats collés sur les marges (il fallait bien que le papier monnaie de la République servît à quelque chose), et le grand poëte donne à toutes ces lois éphémères le nom de *Sciemmie* (singeries).

La section des *Belles-Lettres* offre un véritable intérêt; on y distingue nombre de beaux livres italiens réunis par Alfieri, et une réunion importante d'ouvrages écrits en dialectes méridionaux, la plupart difficiles à se procurer et qui manquaient dans la très-remarquable collection spéciale qu'avait formée M. Burgaud des Marest.

Indiquons, en suivant l'ordre du catalogue, quelques-uns des livres rares et précieux qu'il enregistre : *Erotemcata Chrysoloræ*, Venetiis, Aldus, 1517, in-fol. ; — *Etymologicon magnum*, græce, Venetiis, Calliergus, 1499, in-fol.; — *Theocritus*, Venetiis, Aldus, 1495, in-fol.; — *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, la reine de Navarre, Lyon, de Tournes, 1567, 2 vol. in-8, (livre qui, dans les ventes publiques, se paye aujourd'hui bien plus de 1,000 fr.; — *Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, 1579-1584, 2 vol. pet. in-12. — *Aristophanis comœdiæ*, Venetiis, Aldus, 1498, in-fol.; — *Æsopus* (et autres auteurs), Venetiis, Aldus, 1505, in-fol.; —

Petrarcha con due commenti, Venetiis, græco, Bernardinus Stagninus, 1522, in-4.

Dante (*Senz'anno*), in-32. Édition fort rare, imprimée vers 1515, par Alex. Paganini, en petits caractères gothiques cursifs, dont on ne connait guère d'autres exemples.

Donnons une mention spéciale à *La Historia del rey Canamor y del infante Turian su hijo, de las grandes aventuras que ouicron.* Sevilla, Jacobo Cromberger, 1528, petit in-4, goth. 55 fts. — Le *Manuel du libraire* ne mentionne ce rarissime volume que d'après l'exemplaire de Montpellier; un autre est signalé comme se trouvant chez M. R. S. Turner, à Londres, collection qui, nous le croyons, a été dispersée.

On rencontre également, dans la classe de la littérature espagnole, plusieurs volumes des deux collections très-rares de *Comedias* imprimées au dix-septième siècle; on ne croit pas qu'il existe un seul exemplaire complet de ces recueils qui comprennent plus de quatre-vingts volumes et qui sont du plus grand prix pour l'histoire de la littérature dramatique en Espagne.

Notons encore de belles éditions des classiques anciens (imprimées par Baskerville ou éditées par le savant helléniste Brunck), quelques volumes de la collection *ad usum Delphini ;* un petit nombre d'Elsevier, parmi lesquels on distingue le Rabelais de 1663. Du reste, ces deux volumes sont dépourvus de toute préface, de tout renseignement sur le musée Favre; ces informations, qui sont cependant nécessaires, paraîtront sans doute plus tard avec le complément de ce catalogue qui, nous aimons à le redire, est digne de l'attention des bibliographes. — B.

— La *Société archéologique* de Bordeaux a fait paraître le 1er fascicule du tome III de ses travaux, (in-8 de 48 pages avec 9 planches). Voici les notices contenues dans cette publication :

Statue de la Renommée, provenant du mausolée du duc d'Epernon à Cadillac, conservée au Louvre (musée de sculpture de la Renaissance, r. 164), par M. Ch. Braquehave. (Cette statue en bronze est tout ce qui reste du magnifique mausolée du duc détruit en novembre 1792, en conformité de l'ordre formel du Directoire du département. Acte de stupide vandalisme, conforme aux idées de cette époque.

Peintures murales de l'église de Saint-Georges de Birac, (Lot-et-Garonne), par M. Antoine. Elles représentent, entre autres sujets, le Baptême de Notre-Seigneur, Melchisédech offrant le pain et le vin, la Résurrection générale.

Promenades archéologiques dans le département de la Gironde, par M. Léo

Drouyn (communes de Saint-Martin-du-Puch et de Sallebeuf; deux planches concernant cette dernière église.)

Remarques sur l'inscription d'un Bacchus de la villa d'Ausone, par M. R. Dezeimeris (il s'agit de l'énumération des noms divers donnés à Bacchus, par Ausone, épigr. XXX), objet qui a très-vivement exercé la sagacité des érudits; plusieurs se sont trompés à cet égard.

Historique des fouilles effectuées au Lit de Gargantua, commune de Fargues, Lot-et-Garonne. (Il est curieux de retrouver ici le célèbre géant qui, bien avant Rabelais, existait dans les traditions populaires; son *lit* ou *tombeau* est une allée couverte d'environ 18 mètres de long; on y a trouvé des silex taillés, des colliers presque complets, les ossements de plusieurs squelettes humains, etc.

Notice sur des poteries noires à emblèmes chrétiens du quatrième au cinquième siècle, par M. Girault, entre autres emblèmes, une colombe; au dessous, deux palmes; au dessus, le monogramme de Notre-Seigneur avec l'alpha et l'oméga.

— Il s'est constitué récemment à Barcelone une association qui s'intitule la *Protection littéraire*, et qui a pour but de favoriser la publication d'œuvres catalanes et d'assurer à leurs auteurs et leurs éditeurs la vente d'un nombre important d'exemplaires. Chaque associé devra payer par trimestre trois *pesetas*.

— On a publié récemment le rapport annuel sur la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg : d'après ce rapport, relatif à l'année 1876, le budget de la bibliothèque est de 85,569 roubles (le rouble — 3 fr. 95). Sur cette somme il en a été dépensé, pendant l'année qui vient de s'écouler, 16,995 pour achats de livres. Le nombre des ouvrages nouveaux entrés à la bibliothèque pendant l'année dernière a été de 19,854, formant 25,415 volumes. Les salles de lecture ont été fréquentées par 159,508 lecteurs, qui ont consulté 337,536 volumes. Le journal russe le *Golos*, en citant ces chiffres, ajoute que plusieurs des sections de la bibliothèque sont tellement remplies qu'il n'y a plus place pour les livres.

— Les menaces dirigées récemment contre les ordres religieux et les attaques dont ils ont été l'objet, ont motivé la publication de divers écrits parmi lesquels nous signalerons la réimpression de la fameuse *Consultation sur les mesures annoncées en 1845 contre les associations religieuses*, par MM. De Vatimesnil, Berryer, Béchard, etc. (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 68 p.), et d'une brochure de M. Henry de Riancey : *La Loi et les jésuites* (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 63 p.), dont on a oublié d'indiquer la date primitive; puis une étude nouvelle de M. Gustave Théry, du barreau de Lille, sur *Les Congrégations religieuses non autorisées et leur situation légale en France* (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 27 p.).

— M. H. d'Arbois de Jubainville vient de donner l'*Inventaire ou catalogue sommaire de la Bibliothèque des archives départementales et de la préfecture de l'Aube* (Paris, Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de XIX-185 p.), dont le dépôt lui est confié. Dans les 2,113 numéros qu'ils renferment nous n'avons pas à relever de documents curieux; presque tous appartiennent à l'époque moderne et surtout à l'époque contemporaine. Mais ils sont classés dans un ordre méthodique parfait et les recherches sont facilitées, en outre, par deux tables alphabétiques des matières et des noms d'auteurs.

— M. A. Lecoy de la Marche vient de donner le complément indispensable du grand œuvre de Mgr Jager, dans une *Table générale des matières, suivant*

l'ordre alphabétique, formant le vingt-et-unième volume de l'*Histoire de l'Église catholique en France* (Paris, s. d., librairie Adrien Le Clere, in-8 de IX-319 p.). L'auteur, comme il l'indique sous son titre, a exclusivement suivi l'ordre alphabétique des noms, qui est le plus commode pour les recherches, et, dans chaque notice, l'ordre chronologique, quand il s'agit de noms de personnes et de lieux; l'ordre méthodique, quand il s'agit de noms de matières. Ce volume sera recherché non-seulement par tous ceux qui possèdent l'ouvrage, mais encore par ceux qui s'occupent d'études historiques et ecclésiastiques.

— Sous ce titre : *La noble église collégiale de Saint-Julien de Brioude* (Le Puy, Freydier, 1877, in-8 de 51 pages), M. l'abbé Bonnefoi vient de traduire, d'après le *Gallia christiana*, la courte notice que Denys de Sainte-Marthe a consacrée à l'église de Saint-Julien de Brioude. Après une courte monographie de cette collégiale, on trouve la liste des abbés avec une notice biographique pour chacun d'eux; puis la liste des prévôts de l'église; et enfin celle des doyens, avec les mêmes détails concernant les personnages.

Publications nouvelles. — *Principes de philosophie*, par F. A. Hartgen, trad. de Paul Regnaud (in-12, Savy). — *Politique des lois civiles*, par le baron Fred. de Portal (t. III, in-8, Durand). — *Théorie générale de l'État*, par M. Bluntschli, trad. de A. de Reidmatten (in-8, Guillaumin). — *Essai sur l'esprit public dans l'histoire*, par le vicomte Ph. d'Ussel (in-8, Hachette). — *Coutumes et Institutions de l'Anjou et du Maine, textes et documents*, par C. J. Beautemps-Beauprés (t. Ier, in-8, Durand). — *Traité de la science des finances*, par Paul Leroy-Beaulieu (2 vol. in-8, Guillaumin). — *Le Travail, loi de la vie et de l'éducation*, par le R. P. Félix (in-12, Dillet). — *L'Ouvrier, ses vrais intérêts*, études et conférences, par une association de jeunes gens (in-12, Saint-Quentin, imp. Jules Moureau). — *La Dette de la paternité, ou les devoirs des parents dans l'éducation de leurs enfants*, par l'abbé A. Le Goupils (in-12, Tours, Cattier). — *Devoirs d'écoliers américains*, par F. Buisson, trad. de A. Legrand (in-12, Hachette). — *Adam, mystère du douzième siècle*, par Léon Palustre (in-8 carré, Dumoulin). — *Samuel Brohl et Ce*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *Vacances bien passées*, par Hubert Lebon (in-12, Haton). — *La France politique et sociale*, par Aug Laugel (in-8, Germer Baillière). — *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, par F. de Saulcy (in-8, Wieweg). — *La Présidence aux États-Unis*, par A. Jouault (in-12, Hachette). — *Les Inventeurs du gaz et de la photographie*, par le baron Ernouf (in-12, Hachette). — *L'Art flamand dans l'est et le midi de la France*, par Alf. Michiels (in-8, H. Loones). — *La France et l'Église*, par E. Caron (in-32, Haton). — *Au jour le jour, ou la foi et le cœur d'une mère* (in-12, Lecoffre). — *Un compatriote de Fénelon et de Joubert, journal d'un jeune prêtre*, recueilli et publié par B. P. des Valades (in-12, Baltenweck). — *Vie intime de saint Anselme au Bec*, par l'abbé Ragey (in-12, Téqui). — *Vie de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice* (in-12, Vic). — *Histoire de l'Église catholique en France*, par Mgr Jager. T. XXI, table générale des matières, par A. Lecoy de La Marche (in-8, Le Clerc). — *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*, par le comte de Baillon (in-8, Didier). — *Grimod de la Reynière et son groupe*, par G. Desnoiresterres (in-18, Didier). — *Le Chevalier de Jant*, par Jules Tessier (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *Histoire et critique*, par Max. du Camp (in-18, Hachette).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Chartes de Nolis de la cinquième croisade. — La Société de l'Orient latin cherche, pour en dresser l'inventaire (qui doit faire partie de l'un de ses prochains volumes), l'indication des chartes de Nolis, imprimées ou manuscrites, relatives à la Ve croisade 1215-1220. Plusieurs ont été passées à Marseille et ont été connues de Guindon, sans qu'il ait été possible de retrouver dans quel ouvrage il en donne la mention exacte. Les autres ont fait partie de la fameuse collection Courtois, et sont maintenant dispersées aux mains des divers acquéreurs. Un certain nombre enfin de ces dernières ont été imprimées dans des revues nobiliaires, dans de grands recueils généalogiques, ou dans des notices tirées à petit nombre. Toute indication relative à ces documents serait reçue avec reconnaissance par le secrétaire de la Société, M. le comte Riant, 248, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

Le Président Jeannin.—Tallemant des Réaux (édition Garnier, in-12, t. IV, p. 110) dit en parlant de lui : « Ce bonhomme a bâti et débâti je ne sais combien de fois ses maisons, cependant elles ne sont pas mal entendues pour le temps. » — Il a bâti Chaillot. Il a témoigné de la légèreté dans ses bâtiments, car il a fait faire et défaire bien des fois une même chose. Dulaure (*Histoire de Paris*, t. Ier, p. 11) se borne à dire qu'il a habité Chaillot. Quels détails possède-t-on sur les constructions faites par le président Jeannin à Chaillot, qui n'était alors qu'un village, et où, aujourd'hui, aucune rue ne porte son nom? H. P.

RÉPONSES.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560). — On trouve dans le second volume d'un ouvrage publié à Londres, tiré à petit nombre et très-difficile à rencontrer hors de l'Angleterre (*Mélanges du Philobiblion*), une note de 7 pages intitulée *A few Spanish Proverbs about Friars;* ils ont été communiqués par M. W. Stirling, qui les a trouvés écrits d'une main du XVIe siècle, sur un exemplaire lui appartenant des *Refranes o Proverbios*, recueillis par Hernan Nuñez, *Salamanca*, 1555, in-fol. — La *Revue des langues romanes* (tome VI, 1875, p. 575) contient une liste des *Proverbes et dictons les plus usités dans la région de Carcassonne* (au nombre de 53); ils se trouvent dans des lettres sur les patois adressées au conventionnel Grégoire, par la *Société des Amis de la Constitution*, à Carcassonne. B.

— Nous pouvons ajouter aux indications déjà données : *Lettre de M. D. P*** à M. D L., au sujet du livre intitulé Origine de volgari Proverbii di Aloise Cynthio delli Fabritii*, etc., par Magné de Marolles (in-12 de 14 pages, juillet 1780). *Le livre des Proverbes* fut imprimé à Venise, 1526, in-fol.

L'Inquisition espagnole (XIX, 191, 286).— On a, sur l'Inquisition espagnole, de D. Louis Paramo, une *histoire*, en latin, qui s'arrête au XVIe siècle; de D. Raphaël Melchior de Macanaz, une *Défense critique*, courte et pauvre en renseignements; d'un auteur inconnu, *Le Combat*, mémoire écrit en 1814. Contre cette Inquisition ont paru : *L'Histoire critique*, par D. Juan Llorente, remplie d'erreurs et de faussetés; — *Les Annales*, du même auteur, avec les mêmes défauts; — un *Mémoire*, composé par le même pour sa réception à l'Académie des sciences, etc., dans le même esprit. En ce moment, se publie à Madrid le meilleur travail qui ait paru sur le Saint-Office, sous le titre de *Histoire véritable de l'Inquisition*, par D. François-Xavier Rodrigo, avec permission de l'autorité ecclésiastique; Il formera 3 volumes in-4. L'auteur a pu y réunir le plus grand nombre possible de documents historiques, tirés des archives de Simancas, de Tolède, etc. C'est une réfutation des calomnies de Llorente, répétées par les auteurs de romans. M. S.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Qu'est-ce que la Bible; Explication abrégée des Ecritures, par l'abbé A. DAVID. Paris, Palmé; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-12, III-407 p. Prix : 3 fr. — *Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments (Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament)*, von Dr FRANZ KAULEN. Erste Hälfte (fait partie de la *Theologische Bibliothek*). Freiburg im Breisgau, Herder, 1876, in-8, VI-152 p. — *Vom Paradies bis zum Schilfmeer (Du Paradis terrestre à la mer Rouge). Parallelen zwischen biblischen und ausserbiblischen Berichten*, von Dr HEINRICH HEIBERT, Gymnasiallehrer in Gera. Gera, Griesbach, 1877, in-8 de VII-127 p. — *Questions égypto-bibliques, difficultés géologiques, difficultés chronologiques, difficultés historiques; l'Exode et ses suites d'après les monuments*, par le P. PHILPIN DE RIVIÈRES, prêtre de l'Oratoire de Londres. Paris, librairie des Lieux-Saints & René Haton, 1876, in-8 de 148 p. — *Salomon et ses successeurs, solution d'un problème chronologique*, par JULES OPPERT. Paris, Maisonneuve, 1877, in-8 de IV-100 p. — *Les Psaumes ou Etudes préparatoires à l'intelligence de ce livre sacré. Exégèse isagogique*, par le R. P. CHAMPON, S. J., professeur d'Ecriture sainte en Orient. Paris, Baltenweck, 1876, in-8 de XXXIV-491 p. — *La sainte Bible; texte de la Vulgate, traduction française en regard, avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques*, etc., *rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains. L'Ecclésiaste, Introduction critique, traduction française d'après l'hébreu, et commentaires*, par M. l'abbé A. MOTAIS, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Ecriture sainte au grand séminaire. Paris, Lethielleux, 1877, in-8 de 180 p. Prix : 3 fr. 60 (2 fr. 40 pour les souscripteurs). — *Das Buch Isaias* aus dem Urtext übersetzt und mit Berücksichtigung seiner Gliederung und der auf seinen Inhalt sich beziehenden assyrischen Inschriften erklärt, von Dr B. NETELER. Mit Erlaubniss des bischöflichen General-Vicariats zu Münster. Münster, Theissing, 1876, in-8 de 320 p. — *Les trois grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel*, analyses et commentaires, avec traduction de l'hébreu en français des parties principales, par M. LE HIR, ancien professeur d'Ecriture sainte et d'hébreu au séminaire de Saint-Sulpice, publiés par M. GRANDVAUX, directeur au même séminaire. Paris, Poussielgue, 1877, in-12, XXVI-403 p. Prix : 4 fr. — *Die Klagelieder des Propheten Jeremia*, erklärt von Dr LEO AD. SCHNEEDORFER, Prof. der Theologie, Mitglied des Prager theol. Doctoren-Collegiums. Prag, Bellmann, 1876, in-8, 188 p. — *L'Intégrité des Evangiles en face de la critique*, par le R. P. CORLUY, de la Compagnie de Jésus. Lyon, Pitrat, 1877, in-8, 54 p. — *Evangelii Concordantiæ Expositio*, facta à sancto EPHRÆMO, doctore syro. In latinum translata a R. P. JOANNE BAPTISTA AUCHER, Mechitarista, cujus versionem emendavit, adnotationibus illustravit et edidit Dr GEORGIUS MOESINGER, professor studii biblici A. T. Salisburgi. Venise, monastère méchitariste de Saint-Lazare, 1876, 292 p. — *Essai d'interprétation des dernières parties de l'Evangile selon saint Matthieu*, par HENRI LUTTEROTH. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1876, in-8, 568 p. — *Das Matthäusevangelium und seine Lucasparallelen*, erklärt von Dr BERNHARD WEISS, ordentlichen Professor der Theologie und Consistorialrath zu Kiel. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1876, gr. in-8, VIII-584 p. — *The Life and Writings of St. John*, by JAMES M. MACDONALD, D. D., Princeton, New Jersey. Edited with an Introduction, by the very Reverend J. S. HOWSON, D. D., Dean of Chester. Londres, Hodder and Stoughton, 1877, XXXVI-436 p. — *Drei Monate am Libanon*, von Professor Dr OSCAR FRAAS. Zweite Auflage. Stuttgart, Levy und Müller, 1876, in-8, IV-108 p.

Qu'est-ce que la Bible? — M. l'abbé A. David nous l'apprend succinctement dans le livre auquel il a donné ce titre. Dans une première partie (p. 26-166), il nous dit ce que sont les livres de l'Ancien Testament; dans une seconde, qu'il a faite à bon droit beaucoup plus longue (p. 167-401), ce que sont les livres du Nouveau Testament.

Il résume tour à tour tous les livres de la Bible, il en cite les passages les plus remarquables, surtout, dans l'Ancien Testament, ceux qui concernent Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'analyse des livres historiques du Pentateuque, des Rois, etc., est fort brève; celle des Prophètes est un peu plus développée; celle des Évangiles et des autres écrits du Nouveau Testament ne laisse rien à désirer. *Qu'est-ce que la Bible* ne s'adresse pas aux savants, mais à tous ceux qui, sans vouloir faire de la science, désirent connaître le contenu de nos livres saints, afin de les vénérer avec une plus grande connaissance de cause et sutout afin d'en pratiquer les salutaires enseignements. L'auteur peut se rendre le témoignage d'avoir écrit un livre propre à faire du bien aux âmes. — Lui ferons-nous quelques reproches au nom de la critique? Remarquons seulement qu'on est surpris, p. 106, de lui voir attribuer la composition du livre grec de la *Sagesse* au roi Salomon.

— Le Dr Kaulen considère l'Introduction à l'Écriture sainte comme une partie de la théologie dogmatique, et c'est à ce titre que son nouvel ouvrage prend place dans la Bibliothèque théologique publiée par l'excellente librairie catholique de M. Herder, à Fribourg-en-Brisgau. Mais nous avons bien également le droit de mettre son livre en tête d'un compte rendu de publications bibliques, puisqu'il traite exclusivement, quoique au point de vue théologique, de questions concernant nos livres saints. Après quelques observations préliminaires et une exposition abrégée de l'histoire de l'introduction générale des saintes Écritures, M. Kaulen traite, dans une première partie, qu'il appelle fondamentale, de l'inspiration et du canon de la Bible. Il expose, sur ces deux points capitaux, la doctrine de l'Église, sans se préoccuper de rechercher quelle est l'étendue et le mode de l'inspiration. Il montre comment le canon des Écritures, fixé par le concile de Trente est d'accord avec les recherches scientifiques les plus sévères. Il établit en particulier l'authenticité des passages attaqués par Tischendorf : la conclusion de l'Évangile de saint Marc, XVI, 9 et suiv.; la sueur de sang de Notre-Seigneur au jardin des Olives, (Luc. XXII, 44 et suiv.); l'histoire de la femme adultère (Joa. VIII, 1-11). Il n'est pas aussi décidé en faveur de l'authenticité du passage de la première épître de saint Jean, V, 7, sur les trois témoins célestes qu'il semble abandonner et qu'on désirerait lui voir défendre. La seconde partie, intitulée « partie générale, » s'occupe de l'intégrité des saintes Écritures. L'auteur distingue entre l'intégrité dogmatique et l'intégrité critique, c'est-à-dire entre l'intégrité absolue et l'intégrité relative et morale. L'étude complète des langues, de l'écriture, des éditions imprimées et manuscrites, des citations et des traductions de la Bible l'amène à cette conclusion : « Les livres de

l'Ancien et du Nouveau Testament nous sont indubitablement parvenus intègres quant au fond... Les différences signalées dans la transmission du dépôt sacré n'atteignent pas le contenu de la sainte Écriture, mais il est certain aussi que l'intégrité *critique* du texte original de la Bible ne peut être établie qu'en gros, non dans tous les détails. » Cet examen des détails n'a d'ailleurs, comme le Dr Kaulen a le soin de le faire observer, qu'un intérêt scientifique, et c'est pour ce motif que l'Église a laissé à la critique biblique le soin de s'en occuper. La troisième partie, qui doit renfermer les introductions particulières, n'a pas encore paru.

M. Kaulen a condensé en quelques pages des matériaux très-nombreux et du plus grand prix. Il ne fait guère de polémique directe et expose peu les opinions des autres; il se contente de traiter son sujet à sa manière, simplement et clairement, qualité rare dans les œuvres qui nous viennent d'Allemagne. Son introduction est très-solide et du plus grand mérite. Tous les détails ne sont pas cependant parfaitement exacts. M. Kaulen paraît juger l'*Introduction* de M. l'abbé Glaire sans la connaître, quand il la fait dériver (p. 11) des travaux allemands. Il ne rend pas à l'*Introduction* du savant professeur de l'université de Louvain, M. Lamy, la justice qui lui est due. Il aggrave (p. 14) l'opinion du Père jésuite Lessius sur la nature de l'inspiration. Nous ne pouvons voir avec lui une citation du livre d'Esther dans l'Apocalypse, XI, 10. Il n'est pas exact d'appeler *zu gering* (p. 44) « trop petite » la différence de langage qui existe entre les livres les plus anciens et les plus récents de la Bible hébraïque. Malgré ces légères taches, l'*Introduction* de M. Kaulen n'en est pas moins une œuvre de science. Elle traite surtout d'une manière fort remarquable tout ce qui regarde notre Vulgate, sur laquelle l'auteur est particulièrement compétent.

— Le Dr Heibert s'est servi avec beaucoup de profit du *Dictionnaire biblique* de M. Riehm, dont le *Polybiblion* s'est dernièrement occupé, dans l'intéressant opuscule, qu'il a intitulé : *Du Paradis à la mer Rouge*, parce qu'il s'étend depuis la création jusqu'à la sortie des Hébreux d'Égypte. Il y résume toutes les découvertes modernes qui se rapportent à cette partie de l'histoire sainte. Il n'a point d'autre but que de défendre la Bible, et c'est l'indignation que lui ont causée les attaques des rationalistes contre le livre inspiré qui lui a fait prendre la plume. Il montre solidement combien leurs attaques sont peu fondées. La lecture de son livre est facile et attachante autant qu'instructive. C'est une excellente apologie. On peut lui reprocher seulement quelques erreurs de détail, inévitables d'ailleurs dans un livre de cette nature : il attribue, par exemple (p. 68), à Diodore de Sicile ce que dit Hérodote, II, 35, que, chez les Égyp-

tions, l'obligation de pourvoir aux besoins des parents âgés incombait, non pas à leurs fils, mais à leurs filles. M. Heibert s'est adressé d'ailleurs aux meilleures sources, et il a extrait avec discrétion et habileté tout ce qui se rapportait à son sujet, non-seulement dans le *Dictionnaire manuel* de M. Riehm mais aussi dans les écrits du Dr Franz Delitszch, de MM. Ebers, Brugsch, Schrader, Hengstenberg, etc.

— Les *Questions égypto-bibliques* du R. P. Philpin de Rivières sont aussi une apologie des Livres saints, d'après les découvertes modernes, de même que *Du paradis à la mer Rouge*. Le plan est cependant différent. Au lieu de suivre simplement l'histoire, le savant oratorien adopte une forme plus décidément apologétique. Il résout 1° les difficultés géologiques, 2° les difficultés chronologiques, 3° les difficultés historiques. On voit que son cadre est aussi plus vaste que celui de M. Heibert. Son travail offre par là même plus d'intérêt. On regrette seulement qu'il ne soit pas toujours entré dans autant de détails que semblerait le comporter le sujet qu'il traite. Ainsi, par exemple, page 103, on désirerait mieux qu'un sommaire des « idées et des habitudes égyptiennes gardées par les Hébreux. » De même pour plusieurs autres questions qu'il effleure plutôt qu'il ne les développe. Espérons que le P. Philpin traitera un jour son sujet avec tous les détails qu'il comporte, et en faisant disparaître quelques inexactitudes qui lui ont échappé. Il y a peu d'apologistes mieux en état de nous donner un travail complet sur cette importante matière.

— *Salomon et ses successeurs* traite des questions de chronologie, comme le font en partie les *Questions égypto-bibliques*, mais l'auteur remonte à une époque moins ancienne. M. Oppert s'occupe depuis longtemps de la chronologie biblique. C'est, sans contredit, un des premiers savants de l'Europe, et sa compétence en tout ce qui concerne l'histoire de l'Ancien Testament est universellement reconnue par les exégètes et les critiques. Il n'est pas cependant d'accord avec la plupart des savants qui se sont voués, comme lui, à l'étude de l'épigraphie assyrienne. M. Oppert veut conserver à peu près intacte la chronologie reçue des livres des Rois; un grand nombre d'autres savants veulent la modifier et y introduire une perturbation d'une vingtaine d'années, en acceptant comme décisif le canon des éponymes assyriens découvert à Ninive. M. Oppert repousse leur sentiment, en soutenant qu'il y a une interruption dans le canon des éponymes assyriens et que cette lacune doit être comblée par le nombre d'années que nous trouvons en plus dans la chronologie biblique. C'est aussi dans cette lacune qu'il faut placer le règne de Phul dont nous parle le quatrième livre des Rois, II, 15, 19; dont nous parlent aussi Josèphe et Bérose, ce dernier indépendamment de

toute tradition biblique. Les orientalistes qui n'admettent pas d'interruption dans la liste des éponymes sont obligés de supprimer ce Phul et de l'identifier avec Téglathphalasar. Le savant professeur du Collége de France réfute tous ses adversaires dans *Salomon et ses successeurs*. C'est une série d'articles, qui ont paru d'abord, en 1876, dans les *Annales de philosophie chrétienne* et qui sont maintenant réunis en brochure. C'est dans cette même revue que M. Oppert avait publié un travail intitulé la *Chronologie biblique*. La question de la lacune des tables d'éponymes est comme le nœud de la difficulté chronologique touchant le livre des Rois, mais l'auteur de *Salomon* ne se contente pas de la résoudre; il en tire les conséquences et détermine ainsi toutes les principales dates bibliques depuis l'Exode jusqu'à l'édit de Cyrus en faveur des Juifs. Voici quelques-unes de ses dates : Exode : 1493 avant Jésus-Christ; Règne de David : 1058; Avénement de Salomon : 1017; Fin de la construction du temple : 1007; Mort d'Achab : 900; Mort de Jéhu : 859; Prise de Samarie par Sargon : 721; Maladie d'Ézéchias et ambassade de Mérodachbaladan, roi de Babylone, ennemi de Sargon : 714; Expédition de Sennachérib : 700; Destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor : 587; Édit de Cyrus : 538.

Quittons maintenant les livres historiques pour passer aux Psaumes et aux Prophéties.

— Le P. Champon a entrepris un travail très-considérable sur les Psaumes. Il doit embrasser l'exégèse isagogique ou préliminaire, l'exégèse polyglotte, l'exégèse philologique, l'exégèse historique et critique, l'exégèse christologique et l'exégèse poétique. Nous ne connaissons encore que l'exégèse isagogique. Elle nous montre Jésus-Christ dans les Psaumes, examine quel est l'ordre et le plan des Psaumes, cherche à établir que « le psautier est une épopée véritable, » et que « la langue hébraïque est la langue primitive, la mère et la nourrice de toutes les langues du monde. » Ce premier volume se termine par une technique poétique des Psaumes et par une étude sur la littérature hébraïque. — L'auteur possède de vastes connaissances; il a séjourné longtemps en Orient; il est familiarisé avec les langues et les usages des pays bibliques et peut s'appeler à bon droit « Sémite par vocation de cœur. » Son œuvre contient beaucoup de choses excellentes, et un lecteur judicieux pourra la lire avec beaucoup d'utilité et de profit. Mais n'a-t-il pas dépassé quelquefois la juste mesure? Vouloir faire des Psaumes une épopée suivie, dans le sens rigoureux du mot, divisée en vingt-quatre chants, comme l'*Iliade* d'Homère, n'est-ce pas arbitraire?

Les philologues qui admettent que le langage a commencé par être monosyllabique pourront adopter difficilement la théorie de l'auteur,

qui nous donne la langue hébraïque, telle que nous la connaissons, c'est-à-dire polysyllabique et flexionnelle, comme la langue primitive. Il semble qu'il faudrait supposer du moins que nous ne l'avons plus dans sa forme primitive. Les rapprochements établis entre les mots hébreux et les mots indo-européens, rapprochements qui ne reposent que sur des ressemblances de sons, ne satisferont pas non plus les linguistes partisans d'une méthode sévère et rigoureuse dans l'investigation des étymologies. Mais, répétons-le, si toutes les opinions du P. Champon ne nous paraissent pas prouvées, on peut apprendre beaucoup dans son livre, imprimé d'ailleurs avec luxe et avec un soin de très-bon goût qui n'ajoute pas peu à l'agrément de la lecture.

— M. l'abbé Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes et professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de cette ville a résumé, pour le Commentaire de la Bible publié par M. Lethielleux, le grand travail qu'il avait fait paraître en deux volumes sous le titre de *Salomon et l'Ecclésiaste*. L'introduction y prend naturellement la plus large place : elle occupe 134 pages sur 179. Le savant auteur examine successivement l'authenticité de l'Ecclésiaste, son orthodoxie, son inspiration et sa canonicité, sa forme, son but et son plan. Toutes ces questions sont résolues de la manière la plus satisfaisante. — Le prétendu scepticisme de Salomon, ainsi que son fatalisme et son épicuréisme, les trois grandes erreurs que n'ont pas craint de lui attribuer les rationalistes, sont discutés avec beaucoup de soin et de manière à lever toute difficulté. « La composition solomonienne de l'Ecclésiaste, dit M. l'abbé Motais, sans arriver à la hauteur d'une vérité de foi, demeure une vérité traditionnelle... De fait (l'Ecclésiaste) combat le matérialisme et parle de l'immortalité de l'âme, fait voir le côté vain des biens de ce monde, et cherche à porter l'âme à Dieu par la pratique de la vertu. »

Les notes par lesquelles M. Motais explique le texte sont claires, nettes et complètes. On pourrait tout au plus leur reprocher de trop négliger le côté moral : ainsi on est surpris de ne pas trouver un seul mot de commentaire moral au sujet du beau verset 13 du dernier chapitre : *Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo*. La traduction française est fort bonne, mais, comme l'annonce le titre, elle est faite d'après l'hébreu. Nous ne nous expliquons pas pourquoi elle n'est pas la traduction de la Vulgate, placée vis-à-vis, et surtout pourquoi en n'en a pas toujours indiqué au moins les différences. Je lis, au verset 19 du chapitre III, dans la Vulgate : *Idcirco unus interitus est hominis et jumentorum et æqua utriusque conditio*. Je vois avec étonnement, dans la traduction française : « Car, exposés aux surprises du sort sont les enfants des hommes, aussi bien que la bête ; tous deux ont une même destinée. » Je consulte le commen-

taire et je n'y trouve que ces mots : « La ponctuation massorétique demande cette traduction plus littérale et plus vraie que cette autre : Le sort des enfants des hommes est le sort de la bête. » Rien sur la version de la Vulgate. Au chapitre IV, verset 6, le texte latin porte : *Melior est pugillus cum requie;* la traduction française : « Mieux vaut plein une main de repos. » La note ici, il est vrai, nous assure que le sens adopté par « beaucoup d'interprètes, » *mieux vaut une main pleine avec repos*, est faible, mais elle ne nous dit pas que la Vulgate a adopté ce sens. Elle ne nous explique pas non plus cette expression peu claire « une main de repos. » — Tous ceux qui s'intéressent à la prompte publication de l'important ouvrage édité par M. Lethielleux verront avec une grande satisfaction ce nouveau commentaire, de même qu'ils seront heureux d'apprendre que l'éditeur annonce que des mesures sont prises pour continuer sans interruption et faire paraître dans un bref délai le grand travail qu'il a entrepris.

— Le Commentaire d'Isaïe publié par le Dr Neteler se distingue surtout par trois points : par le plan qu'il donne du livre entier, par l'usage qu'il fait des découvertes modernes pour l'interprétation des prophéties et par l'application qu'il fait de quelques-unes d'entre elles à l'époque actuelle. L'étude du plan d'Isaïe, quoique poussée peut-être un peu loin dans les détails, est tout à fait remarquable : c'est la meilleure et la plus solide des réfutations contre les erreurs rationalistes qui morcellent le livre d'Isaïe et en attribuent la rédaction à deux ou plusieurs écrivains qui auraient vécu en des temps différents. M. Neteler a fait un emploi très-heureux des découvertes contemporaines pour expliquer bon nombre de passages d'Isaïe; cependant son système chronologique ne nous paraît pas sûr et nous voudrions des preuves plus solides pour baisser, comme il l'a fait, de plusieurs années, la date de plusieurs prophéties. La partie qui intéressera le plus beaucoup de lecteurs dans ce travail, ce serait assurément celle dans laquelle l'exégète catholique découvre dans Isaïe des allusions à l'histoire de notre siècle et nous montre les Slaves dans Magog, les Allemands dans Gorner. Cette interprétation nous paraît plus que problématique, et ce n'est pas là ce qui fait, à nos yeux, le mérite du nouveau commentaire d'Isaïe. Le Dr Neteler a des titres plus sérieux à faire valoir en faveur de son œuvre que ses explications curieuses, mais très-hasardées : c'est la valeur de sa traduction, faite sur l'original, son explication courte mais substantielle du texte, et surtout, comme nous l'avons déjà indiqué, son étude approfondie du plan du livre d'Isaïe.

— Le Commentaire des *Trois grands Prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel* est une œuvre inachevée, et assurément l'auteur, l'abbé Le Hir, ne l'aurait pas publié dans cet état; mais ces reliques d'un grand

exégète n'en sont pas moins précieuses à recueillir, et M. l'abbé Grandvaux a rendu un vrai service en les donnant telles quelles au public. Isaïe occupe plus de la moitié du volume. C'est la partie la plus complète du travail. Toutes ses prophéties y sont ou intégralement traduites, ou au moins analysées. Quelques-unes des plus importantes sont accompagnées d'un savant commentaire. Nons avons sur Jérémie une esquisse de sa vie, de ses prophéties et de ses vertus; une analyse rapide de ses prophéties, et des études sur les principales instructions qu'on peut recueillir dans Jérémie, concernant les attributs de Dieu, la malice du péché, la personne du Rédempteur et les fruits merveilleux de la Rédemption. Ces études sont suivies de réflexions morales sur le ministère de Jérémie considéré comme le modèle des ecclésiastiques. Vient ensuite une excellente traduction française des Lamentations de Jérémie. Cette traduction, ainsi que celle de vingt-huit chapitres d'Isaïe, faite en une langue ferme, correcte, concise, est du plus grand prix et très-propre à faire goûter les beautés des grands écrivains hébreux à ceux à qui il n'est pas donné de les apprécier dans l'original. — Ezéchiel est analysé pour la plus grande partie. Le temple qu'il décrit dans ses derniers chapitres, dont l'obscurité est proverbiale, est longuement étudié. — Tous ces fragments du savant professeur de Saint-Sulpice paraissent remonter à plusieurs années, car l'auteur n'y fait aucun usage des nombreux travaux, publiés dans ces derniers temps sur les prophètes qu'il étudie, ce qu'il n'aurait sans doute pas manqué de faire, s'ils avaient eu déjà paru au moment où il écrivait. Néanmoins on ne saurait trop recommander la lecture de ce volume, plein d'excellentes choses, à tous les lecteurs qui ne peuvent lire que des commentaires français.

— L'abbé Le Hir ne donne que la traduction des Lamentations. Le Dr Schneedorfer accompagne sa version d'un savant commentaire et d'éclaircissements de toute sorte. Il étudie d'abord successivement la forme poétique des Lamentations, leur nom, leur objet et leur contenu, leur unité, leur forme, leur auteur, le temps, le lieu et l'occasion de leur composition, leur place dans le canon, leur importance, leur bibliographie. Dans sa traduction, le savant professeur de théologie a conservé, autant que possible, la forme de la poésie de Jérémie, et, comme chaque verset commence par une lettre hébraïque, d'après l'ordre de l'alphabet, il a imité cette particularité des Lamentations. Chaque section de Jérémie est accompagnée d'une paraphrase explicative et de notes philologiques. Elle se termine par des considérations pieuses sur l'âme pécheresse, sur Notre-Seigneur souffrant, sur la sainte Vierge, mère des douleurs sur le purgatoire, etc. L'ouvrage se termine par un coup d'œil jeté sur l'histoire du royaume de Juda avant la captivité. L'œuvre du Dr Schneedorfer est une œuvre aussi

instructive que pieuse, aussi savante qu'édifiante. On pourrait être tenté de prime-abord de la trouver un peu longue, mais on ne tarde pas à changer d'avis à mesure qu'on avance dans la lecture, car tout y est intéressant et utile, et l'on ne peut, en particulier, que féliciter l'auteur d'avoir joint à son commenatire des réflexions propres à développer les sentiments chrétiens et à inspirer des pensées salutaires, telles que l'Église veut nous en inspirer elle-même en nous faisant chanter les belles élégies de Jérémie aux offices de la Semaine sainte.

Nous passons des Lamentations de Jérémie aux Évangiles.

— Le R. P. Corluy a publié à part trois excellents articles, qui ont paru d'abord dans les *Études religieuses*, sur l'*Intégrité des Évangiles en face de la critique*. Le sujet en est plus circonscrit que le titre ne l'indique, mais il est d'une réelle importance dans la lutte actuelle en faveur de nos livres saints. L'auteur démontre, d'une manière très-scientifique, par les arguments les plus solides et avec beaucoup de sagesse et de mesure, l'authenticité des douze derniers versets de saint Marc, et celle de deux passages de l'Évangile de saint Jean, celui du chapitre v, où il est question de l'ange qui agite les eaux de la piscine de Bethsaïde, et celui du chapitre vii, 53, jusqu'au chapitre viii, 11, où est racontée l'histoire de la femme adultère. Ce petit opuscule est un véritable modèle de discussion et de critique.

— Le tome second de l'édition arménienne des œuvres de saint Éphrem contient un ouvrage du grand et illustre docteur syrien intitulé : *Exposition de la concorde de l'Évangile*. Cet ouvrage ne nous a été conservé que dans la version arménienne. Le Dr Moesinger vient d'en publier avec des notes une traduction latine faite par un savant Père méchitariste, J.-B. Aucher. Les écrits de saint Éphrem sont des moins connus et ils sont néanmoins de ceux qui mériteraient le plus de l'être. L'*Evangelii concordantis Expositio* est d'autant plus digne d'attirer l'attention que, d'après le savant éditeur, le texte de l'Évangile dont se sert le diacre d'Édesse n'est rien autre que l'ouvrage de Tatien, si célèbre dans l'antiquité et perdu jusqu'à aujourd'hui, le *Diatessaron* ou Harmonie des Évangiles. « Saint Éphrem, » dit le Dr Moesinger, « a commenté le *Diatessaron* de Tatien. Les preuves qu'il en apporte paraissent décisives. » Nous avons donc ici, tout à la fois, une œuvre importante des premiers temps du christianisme, qui a la plus grande valeur pour établir l'authenticité et la critique des Évangiles, et un commentaire sur la partie la plus précieuse de nos livres saints, émanant de la plume d'un des plus illustres Pères de l'Église. Il est vrai, malheureusement, qu'on ne peut nous donner les originaux de ces deux auteurs, mais nous sommes sûrs du moins d'avoir la substance de leur travail, si nous ne pouvons répondre de l'exactitude de la traduction dans tous les détails.

La *Concorde* de saint Éphrem demanderait une étude sérieuse et développée qu'il est impossible de faire dans ce compte rendu, mais que quelque savant ne tardera point sans doute à faire. Bornons-nous à indiquer ici quelques traits propres à en faire ressortir l'importance. Le texte des Évangiles commenté par saint Éphrem diffère ordinairement du texte de la version syriaque, connue sous le nom de Peschito, et est conforme au texte plus ancien publié par le savant syriacisant anglais Cureton. Saint Éphrem explique à peu près exclusivement le sens littéral des quatre Évangiles. Quelquefois, il adresse des exhortations au lecteur, mais son but principal est toujours l'explication historique du texte sacré. Ses explications sont concises, mais nettes et complètes dans leur brièveté. L'antiquité ne nous a pas légué de travail analogue, aussi est-il d'un prix inestimable pour notre époque où l'étude de la concorde des quatre Évangiles est en quelque sorte à l'ordre du jour. Les Pères méchitaristes, qui l'ont mis à la portée de tous en le traduisant et en l'éditant, ont droit à la reconnaissance de tous les savants, et particulièrement de tous les catholiques.

— M. Henri Lutteroth a publié, de 1860 à 1867, un *Essai d'interprétation* des treize premiers chapitres de saint Matthieu. Il vient de faire paraître la fin de son travail, qui embrasse les chapitres XIV-XXVIII du même Évangile. L'auteur est protestant, mais son but est de défendre le premier Évangile contre toutes les attaques dont il est l'objet de la part des rationalistes. Il se sert volontiers du témoignage des Pères et des Docteurs catholiques pour les réfuter, et il nous fournit souvent d'excellentes armes contre les ennemis des livres saints. Il reproduit le texte grec de l'Évangile avec une traduction française en regard. Chaque section du texte est suivie du commentaire, qui revêt volontiers une sorte de forme homilétique. M. Lutteroth, soutient avec beaucoup de fermeté l'opinion des Pères, touchant l'origine et l'époque de la composition de nos Évangiles. Saint Marc n'est pas, comme on l'a soutenu, une édition augmentée et complétée par un auteur inconnu de l'ouvrage primitif de cet évangéliste, c'est son Évangile même, tel qu'il est sorti de sa plume. Saint Matthieu a écrit, le premier de tous, la vie de Notre-Seigneur, comme l'atteste saint Irénée, et avec lui, d'une voix unanime, tous les Pères et les écrivains ecclésiastiques, à partir du quatrième siècle. On leur a opposé sans motif le témoignage de Papias. Nous n'avons pas, dans le premier Évangile, une œuvre impersonnelle, un ouvrage de marqueterie, formé avec les *Logia*, le prétendu Proto-Marc, et un certain nombre de données puisées dans la tradition, mais une œuvre très-personnelle, qui a pour auteur un apôtre, celui à qui la tradition l'a attribué, saint Matthieu.

— Le *Commentaire de saint Matthieu*, par le Dr Weiss, peut être considéré avec raison comme un commentaire des évangiles synoptiques, à peu d'exceptions près, car il reproduit les passages parallèles de saint Luc, et s'occupe constamment de saint Marc, sur lequel l'auteur a d'ailleurs publié un commentaire spécial. Ce travail très-considérable s'ouvre par une introduction où sont examinés successivement la tradition patristique, la source de saint Marc, la source apostolique, le saint Matthieu grec, l'histoire de la critique de l'Évangile et la tradition des manuscrits. Le Dr Weiss considère l'Évangile de saint Marc comme plus ancien que celui de saint Matthieu, et il assigne le premier comme source au second; il regarde comme étant une source de l'un et de l'autre ce qu'il appelle la source apostolique. — Dans le commentaire, il commence par reproduire le texte grec de saint Matthieu, avec le texte des passages parallèles de saint Luc. Il se contente de renvoyer pour saint Marc à ce qu'il a expliqué dans un autre ouvrage. Il fait ensuite connaître les variantes principales des manuscrits. Vient enfin le commentaire proprement dit, accompagné d'observations critiques. L'auteur s'est attaché principalement à l'étude des discours de Notre-Seigneur. Il avait déjà étudié les faits dans le commentaire de saint Marc. Il dit cependant ici tout ce qui est nécessaire pour que le commentaire de saint Matthieu puisse se suffire à lui-même, sans que le lecteur soit obligé de recourir à son premier ouvrage. Nous ne saurions approuver toutes les idées doctrinales et même critiques de l'auteur, mais il y a beaucoup à apprendre dans son livre, et il sert utilement et efficacement la bonne cause en combattant les erreurs de l'école de Tubingue et des autres rationalistes d'outre-Rhin. C'est avec un vrai bonheur qu'on lit dans cette œuvre si sérieuse et si savante la réfutation des innombrables objections accumulées par les incrédules contre l'authenticité de nos Évangiles. L'auteur montre qu'on peut unir une grande science critique et philologique avec le respect de nos saints livres, respect qui n'est d'ailleurs que celui que l'on doit à la vérité.

— M. Macdonald s'est proposé de nous faire connaître tout à la fois la vie et les écrits de saint Jean, en éclaircissant la vie par les écrits et les écrits par la vie. Il a composé un ouvrage très-considérable, d'une lecture agréable et instructive, dans lequel sont enchâssés l'Apocalypse, l'Évangile et les Épîtres de l'apôtre. M. Macdonald, ministre américain, d'origine irlandaise, est mort pendant l'impression de son livre, dont la publication a été achevée par les soins d'un savant très-compétent en ces matières, le Dr Howson, doyen de Chester. Il appartenait plus qu'à personne à celui dont le savant travail sur la vie et les œuvres de saint Paul a principalement inspiré l'auteur de la vie et des écrits de saint Jean, de s'en faire l'éditeur.

On comprend sans peine tout l'intérêt du sujet. Tracer le portrait du disciple bien-aimé du Sauveur, de l'aigle des évangélistes, du prophète du Nouveau Testament, après avoir étudié ses rapports avec saint Jean-Baptiste et son amitié avec saint Pierre, le comparer à saint Paul, aux autres apôtres, et aux autres évangélistes, décrire les événements de sa vie qui nous sont connus, et les lieux où elle s'est écoulée et qui lui ont servi de cadre, voilà ce que fait M. Macdonald. De nombreuses cartes, plans et vues permettent de suivre plus facilement saint Jean, dans ses voyages et ses courses apostoliques, et de se rendre mieux compte des descriptions de l'auteur. La traduction de l'Évangile, des Épîtres et de l'Apocalypse est accompagnée de notes assez courtes mais substantielles. Nous ne saurions accepter du reste toutes les interprétations du commentateur. Ainsi il a tort de prétendre que Notre-Seigneur ne veut pas parler du baptême à Nicodème, quand il lui dit que l'homme doit naître une seconde fois, par l'eau et le Saint-Esprit. — M. Macdonald place la composition de l'Apocalypse sous le règne de Néron, avant la ruine de Jérusalem, celle du quatrième Évangile, vers l'an 85 ou 86. L'ouvrage se termine par une table alphabétique des matières, et par une table de citations de la sainte Écriture, telle qu'on la trouve dans les éditions des Pères par les bénédictins.

— Terminons ces comptes rendus des publications sur l'Écriture sainte en disant quelques mots sur un voyage exécuté par un professeur allemand dans un pays dont parle souvent la Bible. Les *Trois mois au Liban* du Dr Oscar Fraas renferment quatre parties : le voyage, le séjour, le retour, et enfin des études sur le Liban après le retour. Nous ne pouvons analyser ici ce récit de voyage ; il faut le lire. Toutes les questions qui intéressent le Liban y sont, non pas épuisées, sans doute, mais touchées. On ne peut pas être toujours de l'avis de l'auteur, comme page 39, mais on apprend beaucoup avec lui. Son voyage est un voyage de savant, non de simple touriste. L'auteur avait été invité par le gouverneur, Rustem-Pacha, à faire une exploration géologique du Liban. Son livre peut donc être considéré, au point de vue scientifiqne, comme une sorte de rapport officiel, mais il ne s'y occupe pas seulement de géologie et de minéralogie, il dit quelque chose de tout ce qui est propre à intéresser sur le Liban et ses habitants. L'intérêt qu'a excité son récit, quand il a paru, pour la majeure partie, dans le *Mercure de Souabe*, n'est pas diminué sous sa forme de livre. C. J.

THÉOLOGIE

La Sainte Bible. — *Le Livre de Josué*; Introduction critique et commentaires par M. l'abbé Clair, prêtre du diocèse d'Autun, traduction française par M. l'abbé Bayle, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix. Paris, Lethielleux 1877, in-8 de 134 p. — Prix : 2 fr. 70.

Ce livre fait partie du grand commentaire sur toute la Bible publié par l'éditeur Lethielleux et si heureusement inauguré par les remarquables travaux de M. l'abbé Drach sur les épîtres de saint Paul, les épîtres catholiques et l'Apocalypse. Le livre de Josué offrait une difficulté particulière : il a fallu les patientes recherches de M. l'abbé Clair pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise. Une notable partie de l'écrit sacré contient des détails géographiques, des partages, des noms de villes, de montagnes, de torrents : comment fixer, après trente-quatre siècles, la position véritable de ces lieux, comment choisir entre les topographies fort incertaines tracées par les savants d'Allemagne, d'Angleterre ou de France? Félicitons le nouvel interprète de la sage critique dont il a fait preuve. Il n'hésite pas à dire quelquefois que, malgré toutes les doctes dissertations d'outre-Rhin, telle ville est inconnue; il ne se perd pas dans la discussion des divers systèmes : il se contente de résumer les opinions qui ont quelque valeur, et, s'il y a lieu, il se prononce pour la plus probable. Il ne néglige pas le sens moral, trop souvent abandonné par les commentateurs modernes. Il emprunte ses interprétations mystiques surtout aux Pères de l'Eglise, à Origène, à saint Jérôme, à saint Augustin.

Le livre de Josué a été divisé en deux parties qui permettent au lecteur d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble et la suite des faits. Le récit comprend une période d'environ trente années, depuis l'entrée de la terre promise jusqu'à la mort de Josué. Une première partie composée de douze chapîtres raconte la conquête du pays de Chanaan; la seconde partie, également de douze chapitres, décrit le partage des terres entre les tribus d'Israël. Rien ne sert davantage à l'intelligence des livres saints que cette distribution des matières qu'ils contiennent : celle que M. l'abbé Clair a adoptée pour le livre de Josué est à la fois très-simple et très-naturelle.

Une solide introduction critique précède le commentaire proprement dit. C'est là que l'interprète résume tout le récit du livre de Josué et détermine le but que s'est proposé l'écrivain sacré; c'est là que sont démontrées l'authenticité et l'intégrité de ce livre. Les principales difficultés sont ensuite résolues; une courte étude est consacrée au caractère de Josué, tel qu'il nous apparaît dans la

Bible. Enfin, une bibliographie donne la liste et juge la valeur relative des commentateurs catholiques, juifs et protestants qui ont écrit sur Josué. M. l'abbé Clair rend un hommage particulier à l'ouvrage très-consciencieux de M. V. Guérin sur la Judée et la Palestine et au remarquable atlas géographique et archéologique pour l'étude de la Bible publié récemment par M. l'abbé Ancessi, notre savant confrère. Nous souhaitons que les commentaires qui suivront celui-ci aient une égale valeur, et que cette œuvre brillamment entreprise par M. l'abbé Drach puisse servir à mieux faire connaître et goûter la sainte Écriture, qui est et sera toujours le Livre par excellence.

EUG. POUSSET.

Corso superiore d'istruzione religiosa, compilato d'all'Ab. SCHIAVI LORENZO. IIIa edizione. Torino, Pietro Marietti, 1877, 2 vol. in-12 de XII-246 et 300 p. — Prix : 3 fr. 60.

M. l'abbé Schiavi destine ce cours supérieur d'instruction religieuse aux jeunes gens que leur âge et leurs études rendent capables d'approfondir les dogmes du christianisme. L'œuvre est divisée en deux parties. Dans la première, l'auteur recherche la religion véritable. Il montre dans un premier traité le caractère divin de la révélation chrétienne; un second traité établit que l'Église catholique est la Société fondée par Jésus-Christ; enfin l'histoire de l'Église catholique est brièvement racontée en un troisième traité. Cette première partie nous a paru de tout point la meilleure du livre. Les idées se suivent dans un ordre lumineux; les raisonnements ont le juste développement qu'ils demandent, sans longueur ni sécheresse; les textes cités au bas des pages sont choisis avec le plus heureux discernement. Nous félicitons en particulier, l'auteur des belles leçons qu'il a écrites sur l'histoire de l'Église (page 154-244). Sans doute, il ne montre la vie de l'Église catholique en ce monde que par les grandes lignes; mais cela suffit pour donner une haute idée de cette admirable histoire. Qu'il accuse Louis XIV, d'ambition et d'orgueil, c'est justice; mais il se trompe lorsqu'il fait de ce prince un fauteur du jansénisme.

La seconde partie expose nos devoirs envers Dieu, qui se résument dans l'adoration, le culte et l'amour. De là trois nouvelles divisions ou trois nouveaux traités : la *Théologie catholique*, la *Liturgie catholique*, la *Morale catholique*. Ici encore les choses ne sont point développées dans leurs détails, quoique traitées avec étendue. Nous désirons cependant une troisième partie, où trouveraient place les sacrements et les commandements de Dieu et de l'Eglise. Toutefois cet ouvrage mérite une place tout à fait à part entre les livres d'instruction religieuse, et nous nous réjouissons grandement du rapide succès qu'il a eu en Italie.

EUG. POUSSET.

Essai théologique sur le catholicisme libéral, par Mgr Victor Pelletier, chanoine de l'Église d'Orléans, chapelain d'honneur de Sa Sainteté Pie IX, membre de l'Académie des Arcades de Rome. — Deuxième édition. Paris, Haton, 1877, in-8 de 101 p. — Prix : 3 fr.

Il est peu d'erreurs contemporaines que l'Église ait flétries de plus de condamnations que le libéralisme ; il faut donc louer les théologiens qui s'appliquent à réfuter les principes et à montrer les conséquences de ce dangereux et insaisissable système, eussent-ils le dessein, comme Mgr Pelletier, de composer seulement un modeste essai.

Mgr Pelletier définit d'abord le libéralisme : « un système politique en vertu duquel l'action sociale des doctrines catholiques est empêchée ou tout au moins entravée (p. 11). » Il enseigne quelle est la fin de l'homme, quelle est la fin de la société ; il en déduit « la nécessité pour les peuples, comme peuples, de prendre pour règle la loi divine. » Il combat l'égale protection des cultes, la subordination de l'Église à l'État. Il réfute longuement deux discours prononcés au Parlement belge par un catholique ; il déclare qu'on ne peut « supposer un état social où les libertés modernes devraient être regardées comme légitimes. » Il donne la conclusion de son livre dans douze articles, qui sont la rigoureuse expression des devoirs des catholiques, et qu'il appelle « la pierre de touche. » Il définit le catholique libéral : « celui qui, admettant la révélation et l'autorité de l'Église, refuse néanmoins de souscrire, en tout ou en partie, aux conclusions qui précèdent, » c'est-à-dire aux douze articles pierre de touche (p. 100).

Nul ne pourra reprocher à cette étude de flatter en quoi que ce soit les erreurs que l'Église réprouve. Mais nous estimons que l'auteur n'a pas tenu les promesses de son titre : il a écrit une discussion animée et non un travail théologique. L'ouvrage est surtout composé de citations prises un peu partout et généralement intéressantes. Pourquoi, cependant, emprunter la description du libéralisme à un poëme chrétien où la poésie semble fort clair-semée (p. 8)? Les deux définitions principales, que nous avons citées, sont-elles parfaitement en paix avec la logique ? C'est une règle que la définition doit convenir au seul défini : n'y a-t-il donc que le libéralisme, « en vertu duquel l'action sociale des doctrines catholiques puisse être empêchée ou tout au moins entravée ? » C'est aussi une méthode peu usitée de dresser un formulaire en douze articles, et de dire ensuite : celui qui refuse de souscrire, en tout « ou en partie, à ces conclusions, » est un catholique libéral. Les anciens conciles, les papes, les docteurs ont pu composer des formulaires et en exiger la souscription ; mais qu'un auteur le fasse de sa propre autorité et donne aux récalcitrants un nom que l'Église a flétri, cela paraît peu conforme aux traditions théologiques. Nous reprochons surtout à l'auteur de ne pas distinguer

assez les diverses formes de l'erreur qu'il combat. Mgr de Ségur, dans un écrit sur ces mêmes matières, avait parlé avec raison et du libéralisme doctrinal, professé au grand jour il y a quarante ans, et du libéralisme contemporain, qui est plutôt une tendance mal définie, quoique toujours redoutable. Il était aussi fort nécessaire de séparer plus que ne l'a fait Mgr Pelletier la thèse de l'hypothèse, ou, en d'autres termes, la question du droit et la question des faits. M. l'abbé Jules Morel, dans l'étude qu'il a consacrée à l'*Essai théologique* (*Univers*, 31 mars 1877), a pris soin de marquer très-nettement cette distinction, que les tenants du libéralisme s'efforcent toujours d'obscurcir.

Nous regrettons vivement l'usage malheureux qu'a fait l'auteur, d'une oraison de l'Église (p. 101). On serait en droit de conclure de son interprétation que la sainte liturgie demande à Dieu qu'il daigne employer «*les remèdes majeurs de la piété divine*, c'est-à-dire les calamités, les fléaux, les massacres.» Jamais ce ne fut le sens de la collecte du XXIVe dimanche après la Pentecôte; et si l'auteur voulait finir par la vie éternelle, il pouvait montrer pour l'atteindre quelque chemin plus facile.

EUG. POUSSET.

L'Église, la Foi et la Pénitence, conférences par M. l'abbé CHARLES DE PLACE, chanoine-archiprêtre de N.-D. de Paris. Paris Durand et Pedone-Lauriel, in-8 de 352 p. — Prix : 6 fr.

La prédication de M. l'abbé Charles de Place a joui longtemps d'une renommée que n'affaiblira pas le présent volume. Élevée et grave, elle faisait à l'argumentation une part considérable, sans perdre jamais le caractère oratoire; elle savait être dogmatique sans cesser d'être morale, ou plutôt, elle tirait du dogme lui-même des conséquences pratiques qu'elle présentait dans un langage dont la solennité n'excluait pas la chaleur et la vie. Le dirai-je? elle prolongeait dans la chaire contemporaine comme l'accent d'une autre époque, mais cet accent avait son charme bienfaisant et sévère, et nous remercions les éditeurs qui n'ont pas voulu le laisser s'éteindre tout entier. Dans le volume que nous annonçons, la conférence sur les *tribulations de l'Église*, nous a particulièrement frappé ; une généreuse passion y règne, et les faits qu'elle signale sont d'une vérité qui ne passe pas. « Comment expliquer, » demande l'orateur, « le caractère de violence aveugle qui distingue toutes les luttes engagées contre la foi catholique? Avec elle, la science ennemie perd toujours la modération et la dignité; on ne discute point contre elle, on menace... Une haine profonde fermente dans ces pages qui prétendent s'inspirer du zèle de la raison et de l'humanité : derrière la plume, on sent le poignard; au fond du sophisme, il y a du sang. » Les conférences qui

traitent du sacrement de Pénitence sont aussi d'une rare vigueur; on y reconnaît l'orateur familier avec les secrets de son art, et l'apôtre qui ne veut s'en servir que pour sauver.

A. LARGENT.

De la souveraine et infaillible autorité du Pape dans l'Église et dans les rapports avec l'État, par le Père BOTTALLA, S. J., professeur à la faculté de théologie de Poitiers. Paris, Oudin 1877, 2 vol. in-8, XVIII-426 p. — Prix : 14 fr.

Nous n'avions pas en notre langue une œuvre magistrale sur le dogme de l'infaillibilité du Pape : le Père Bottalla comble cette lacune en publiant le beau livre que nous voulons faire connaître. Après avoir invoqué les textes de l'Écriture et les témoignages des Pères, le docte professeur présente le décisif argument de l'histoire de l'Église. Comment résister à une telle preuve, comment ne pas entendre les voix des dix-huit siècles de christianisme, qui, par leurs actes plus encore que par leurs paroles, confessent l'infaillible autorité des successeurs de Pierre? Les papes des premiers siècles la réclament comme le privilége inaliénable de leur siége ; les évêques demandent aux pontifes la condamnation des hérésies ; les fidèles se soumettent entièrement au jugement de Rome. La Foi constante en ce dogme, dont le dernier épanouissement était réservé à notre âge, paraît surtout dans l'histoire des conciles : notre auteur ne consacre pas moins de trois cents pages à l'examen de tous ceux qui se sont succédé depuis Nicée jusqu'au Vatican. Il traite avec plus d'étendue les faits controversés par les adversaires : le pape Libère et la formule de Sirmium, le pape Vigile et les Trois Chapitres, le pape Honorius et les monothélites. Il montre comment a été préparé le concile du Vatican, quelles ont été la conduite des gouvernements, la polémique des écrivains, l'attitude des divers groupes d'évêques durant la sainte assemblée, de quelle manière enfin a été accueillie la définition du 18 juillet 1870. Il rend justice à notre France catholique et reconnaît que c'est elle qui a commencé, il y a soixante ans, l'heureuse réaction en faveur de l'autorité pontificale. Une lumineuse dissertation expose ensuite la théorie des rapports nécessaires entre le pape et les États et la juste subordination des pouvoirs. L'auteur enseigne jusqu'où s'étend l'infaillibilité et combat les conclusions qu'a présentées Mgr Fessler dans son étude sur *La vraie et la fausse infaillibilité*. On trouve, à la fin du second volume, le texte et la traduction de la Constitution *Pastor æternus* et du *Syllabus*.

Tel est le plan du livre. C'est donc une solide démonstration de la foi catholique, sans les mots ni la forme scolastiques, toujours un peu arides pour les esprits qui ne sont point accoutumés au langage des

docteurs. Il y a la doctrine d'un grand traité et l'intérêt d'un écrit de polémique. La plus notable partie de l'ouvrage a été composée en 1869 pour répondre aux nombreuses attaques qui, en Allemagne, en France et en Angleterre, s'élevaient contre le concile. Peut-être l'auteur a-t-il trop conservé dans son œuvre définitive ce caractère d'une œuvre de circonstance. On retrouve presqu'à chaque page les noms qui eurent alors un retentissement malheureux, et qui maintenant sont bien oubliés. Peut-être aussi le Père Bottalla aurait-il dû donner un plus complet développement à la preuve qui se tire des écrits des Pères et aussi à ce que l'École appelle la raison théologique. S'il nous était donc permis d'exprimer un souhait, après avoir jugé l'œuvre du docte religieux, nous voudrions qu'il fît de son livre, — achevé dès maintenant pour un lecteur laïque, — un traité théologique écrit dans la langue de l'Église, et qu'il donnât à chacun des groupes d'arguments une étendue proportionnée à celle qu'il a donnée à la preuve historique.

EUG. POUSSET.

JURISPRUDENCE.

Theorica et praxis regiminis diœcesani præsertim sede vacante, a Sac. Prof. JOSEPHO C. FERRARIS, SS. D. N. Pii Papæ IX prælato domestico, et jam vicario capitulari Archidiœcesis Januensis. Paris, Palmé, 1876, in-12 de XVI-763 p. — Prix : 4 fr.

La connaissance du droit canonique a toujours été fort en honneur parmi les docteurs italiens, et ceux d'entre eux qui ont écrit quelques traités sur ces matières ont montré de merveilleuses aptitudes à résoudre les questions les plus compliquées, en donnant des solutions sinon raisonnées, du moins fort raisonnables. Ils n'aiment point les dissertations philosophiques en ceci ; ils ne prennent pas toujours la peine de remonter à ce que nous appelons les principes du droit. Ils préfèrent ce qu'ils nomment la *Prattica*, c'est-à-dire le côté vraiment utile et vivant de cette science du gouvernement ecclésiastique.

Le professeur Ferraris administrait, il y a près de trente ans, le grand diocèse de Gênes, que les dissensions entre le Saint-Siége et le roi de Piémont laissèrent longtemps sans évêque. Le jeune vicaire capitulaire étudia dès lors les affaires, non plus seulement dans les livres, mais dans la vérité des choses; il vit comment se devaient interpréter et appliquer les saints canons. C'est le résultat de son expérience, autant que de ses études, qu'il nous présente dans le livre auquel je mettrais volontiers pour titre : Manuel de l'administration diocésaine. Il respecte plus que personne les droits des chapitres : n'était-ce pas au nom du chapitre qu'il gouvernait le diocèse de Gênes?

Il enseigne que les chapitres ne sont pas *ex institutione tantum ecclesiastica,* et il prétend le prouver en montrant qu'ils ont succédé à l'antique *Presbyterium,* Mais cette raison et les autres qu'il apporte établissent seulement que les prêtres sont nécessaires, pour que l'évêque puisse gouverner une Église et administrer les sacrements aux fidèles. Il n'approuve ni ne réprouve la pluralité des vicaires capitulaires, telle qu'elle est en usage, soit en France, soit dans quelques autres Églises. Peut-être devrait-on donner une raison que nous entendions invoquer à Rome par le professeur de Angelis : les traitements que l'État fournit aux vicaires capitulaires et qui sont comme autant de bénéfices distincts.

Nous ne saurions même parcourir rapidement les trente et un titres dans lesquels l'auteur a distribué sa matière. Un des plus intéressants est celui où il traite des séminaires, *de Seminario clericorum* (p. 572). Il insiste à bon droit sur une des sages institutions ordonnées par le concile de Trente, je veux dire les commissions qui veillent à la bonne administration des séminaires. Composées de membres nommés par l'Évêque, de membres élus par le chapitre et des professeurs de la maison, elles ne doivent rien négliger. Formation à la piété et aux vertus sacerdotales, études sérieuses, gouvernement temporel, l'Église a tout prévu et a voulu que tout eût un contrôle et une sanction. Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'une coutume contraire ait abrogé cette loi : une réponse de la sacrée Congrégation déclarait, en 1864, qu'elle était toujours en pleine vigueur.

Toutes les fois que cela peut être utile, l'auteur donne des modèles d'actes et de formules; nous en avons compté près de cent. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas traduit celles qui sont en langue italienne. C'est le seul défaut notable que nous ayons remarqué dans ce livre éminemment utile, et digne, à tous égards, de prendre une place d'honneur dans la bibliothèque d'un prêtre. EUG. POUSSET.

SCIENCES ET ARTS

Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme, par H. ADRIEN NAVILLE, professeur de philosophie à l'Académie de Neuchâtel. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-8 de VII-203 p. — Prix : 3 fr.

La plupart des écrivains catholiques ont-ils traité Julien l'Apostat avec une sévérité injuste? M. H. Adrien Naville l'affirme. Imposons silence à de légitimes ressentiments; étudions avec toute l'impartialité possible les écrits et la vie de ce philosophe couronné; reconnaissons en lui des talents qu'une culture savante mais trop artificielle avait raffinés à l'excès, et des qualités morales qui peuvent subsister dans une âme rebelle à la vérité souveraine : nous ne parviendrons pas

à faire de Julien ni un vrai grand homme, ni un véritable sage, ni même un grand écrivain. Tout grimace en lui; la simplicité et la sérénité manquent à son existence comme à ses œuvres : M. Adrien Naville m'aiderait lui-même à démontrer ce que j'avance. Le philosophe construit un système subtil et dépourvu de bases scientifiques; le politique s'efforce de ressusciter le vieux paganisme hellénique, et arrive à peine, si l'on me permet cette expression moderne, à le galvaniser; l'homme passe devant la figure du Christ sans vouloir même en soupçonner l'incomparable et suprême beauté. M. Naville n'a aucune peine à avouer que la doctrine chrétienne l'emporte infiniment sur la synthèse, mythologique et philosophique tout ensemble, que Julien avait tentée; il ne dissimule pas la haine violente que l'empereur avait vouée au christianisme, ni les injures qui coulent de sa plume toutes les fois que la religion nouvelle ou ses chefs sont en cause ; il met de même en lumière les involontaires hommages que Julien a rendus à l'Évangile, lorsqu'il a essayé d'introduire dans l'hellénisme renaissant les institutions charitables qui étaient la précieuse et inimitable caractéristique de l'Église; lorsqu'il a recommandé aux prêtres du polythéisme ces vertus dont les Athanase et les Hilaire donnaient l'exemple, et que jusqu'alors les païens n'avaient jamais exigées ni attendues de leur sacerdoce. Il ne conteste pas les actes de violence oppressive et cruelle que les chrétiens ont soufferts pendant ce règne ; si l'empereur en a été le complice ou l'instigateur, et le fait n'est pas niable, il se rattache de gré ou de force, quel qu'ait été son amour théorique de la tolérance, à la lignée sanglante des Césars persécuteurs. « Enfin, » et c'est M. Naville qui parle, « il ne sait admirer que ce qui se présente paré de la science des écoles ou revêtu de la puissance militaire ou politique. La vertu sans la science, la grandeur morale, au sein de la petitesse extérieure et de l'humilité, sont choses qu'il ne comprend pas. » Je remarquerai avec regret, mais sans étonnement, car cet ouvrage vient d'une plume protestante, que le christianisme de M. Naville n'est pas incompatible avec de graves et fondamentales erreurs. « Le christianisme au quatrième siècle, » dit M. Naville, « n'était plus, tant s'en faut, ce qu'il avait été à l'époque primitive. Il avait déjà fait dans la doctrine, dans la constitution, dans le culte, bien des emprunts à l'hellénisme. » Dans ce même livre, M. Adrien Naville parle de la seconde personne de la sainte Trinité en des termes qu'aucune orthodoxie, même protestante, ne saurait accepter. L'expression eût-elle trahi sa pensée, il faudrait encore bénir la discipline catholique qui préserve l'intelligence et le langage lui-même de ces défaillances, et qui met notre foi en sûreté dans des formules où elle se sent contenue sans être asservie.

A. Largent.

La Dette de la paternité *ou les devoirs des parents dans l'éducation de leurs enfants*, par l'abbé Adolphe le Goupils. 3e édit., publiée par M. l'abbé Eugène Soyer. Tours, Cattier; Paris, Larcher, s. d. (1877), in-12 de 309 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Éducation, ses difficultés et son but, ouvrage faisant suite au gouvernement d'une maison chrétienne, par l'abbé H. Chaumont. Paris, Palmé; Bruxelles, G. Lebrocquy, 1877, in-12, de xvi-592 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici deux nouveaux ouvrages sur l'éducation, question toujours neuve, car elle se représente sans cesse dans la pratique, et sur laquelle on ne saurait trop fréquemment et hautement proclamer les enseignements de l'Église. Ils sont tous deux inspirés du même esprit et visent à la pratique. Ils diffèrent par la forme et par les lecteurs auxquels ils s'adressent.

M. l'abbé Le Goupils écrit pour tous les parents, pour tous les membres de la famille. Il montre que tout, dans la famille, doit être dirigé vers l'éducation de l'enfant. Il indique les soins dont il doit être entouré; il trace à chacun le rôle qu'il doit remplir pour concourir à cette grande œuvre : père, mère, frères et sœurs, parents et serviteurs. Il montre ensuite ce qu'est l'éducation, son but, ses moyens qui varient avec l'âge et les positions, et il arrive ainsi à traiter de la question du mariage et de la vieillesse. M. l'abbé Le Goupils a beaucoup observé; il dit de très-bonnes vérités dans un langage peut-être trop oratoire. Beaucoup de points sont à peine effleurés dans un si petit volume; mais il y a profit à tirer de ce qui est dit. Nous avons relevé de très-fines observations sur les pleurs des enfants, sur la nourriture, sur le mariage. Avec son éditeur, nous ne partageons pas en principe son avis sur les punitions corporelles : il nous fait penser aux chrétiens qui suppriment le jeûne et l'abstinence parce que les mortifications intérieures sont les meilleures. Le besoin d'instruction ne vient pas aujourd'hui de ce que chacun veut, mais de ce que chacun peut faire ses affaires par lui-même : celui qui est incapable par défaut d'instruction se trouve dans une infériorité funeste vis-à-vis de tous ceux qui l'entourent. Il est souvent sage et presque toujours très-commode d'assurer l'indépendance de ses enfants en les mariant; mais aussi, que de fois n'est-ce pas possible et l'égoïsme n'est-il pas ici le conseiller plutôt que l'esprit de famille. C'est bien à la légère qu'on reproche aux œuvres de ne pas s'occuper de l'éducation dans la famille : leur but est de remédier aux vices de notre civilisation; elles parent aux besoins les plus pressants et elles doivent, avant tout, se préoccuper de ceux qui manquent de famille, ou qui en ont une où ils ne trouvent que des éléments de corruption : elles sont donc forcément obligées d'agir en-dehors de la famille.

— C'est à la mère que s'adresse M. l'abbé Chaumont. Il a écrit pour elle un ouvrage de direction, enrichi des admirables maximes de la sainte Écriture, plus développé pour la théorie, plus précis pour la pratique que l'ouvrage dont nous venons de parler. C'est la suite du *Gouvernement d'une maison chrétienne*, dont il a été rendu compte ici, et le préambule d'un livre annoncé sur l'*Usage chrétien des arts*. M. l'abbé Chaumont assigne le rang que la mère doit occuper dans la famille, et par conséquent dans l'éducation, et montre sa dignité et son honneur. Il ne néglige aucun des devoirs qui lui sont imposés, et les expose avec une franchise toute apostolique : depuis les premiers soins à donner à l'enfance, le devoir de l'allaitement maternel, les procédés pour développer les facultés suivant l'âge et le sexe, les punitions diverses, jusqu'à la grande et délicate question de la vocation. Il traite de tout ce qui concerne l'instruction religieuse, le baptême, le catéchisme, la première communion. Il aborde très-nettement la question des punitions qui répugnent à notre mollesse. Sur les précepteurs, les institutrices, les professeurs particuliers, il a des réflexions bonnes à méditer. Signalons tout ce qu'il dit des différents systèmes d'éducation en famille, dans un externat, dans un internat, dont il montre le fort et le faible, les conditions normales qu'ils doivent remplir. Nous avons aussi remarqué le chapitre sur les vacances et sur le choix des livres et les passages où il stigmatise le respect humain des parents, en matière d'éducation, l'absence de principes dans la règle de conduite et l'ingérence de plus en plus considérable des professeurs hommes, dans l'éducation des filles. Il nous paraît utile de noter quelques-uns des vœux émis dans le cours de l'ouvrage : l'enseignement du latin aux jeunes filles de préférence aux langues vivantes, la création d'institutrices particulières appartenant à des ordres religieux.

René de Saint-Mauris.

Les Ouvriers européens (2e édition), tome II. *Les Ouvriers de l'Orient et leurs essaims de la Méditerranée, populations soumises à la tradition, dont le bien-être se conserve sous trois influences dominantes : le décalogue éternel, la famille patriarcale et les productions spontanées du sol*, par F. le Play. Tours et Paris, Mame et Dentu, 1877, gr. in-8 de xxiv-560 p. — Prix : 10 fr.

Tous les hommes sérieux accueillirent avec faveur, en 1855, les *Ouvriers européens* de M. Le Play; le *Polybiblion* n'était pas encore là pour joindre ses suffrages aux leurs; d'autant plus impérieux est aujourd'hui son devoir de saluer cette seconde édition. Elle vient bien à son heure, et on la désirait. La première, très-vite épuisée, était bannie, du reste, par son format, comme par son prix, de beaucoup de bibliothèques; ensuite, la voix de M. Le Play, en 1855, ressemblait malheureusement beaucoup à celle du prophète dans le désert. Bien peu

de personnes clairvoyantes apercevaient alors des dangers pourtant fort menaçants sous les apparences d'une prospérité trompeuse. D'immenses progrès scientifiques accomplis, la prépondérance politique incontestée de notre pays, la richesse et tous les avantages qu'elle amène à sa suite accumulés dans un certain nombre de mains heureuses ou habiles, contribuaient à faire illusion à ces privilégiés pour lesquels le présent n'avait que des faveurs. On ne sentait pas assez, dans ces hautes régions de la société, qu'à côté du luxe ainsi exagéré, surtout dans les grandes villes, se développaient aussi des souffrances morales et matérielles sans nombre, que les ouvriers, entassés dans leurs faubourgs par l'imprévoyance même du pouvoir, n'arrivaient à y mettre en commun que leurs rancunes et leurs misères; que cette société si forte en apparence, avait elle-même rompu la seule digue qui pût arrêter ce torrent de haines sans cesse grandissant, en oubliant au milieu de ses plaisirs que le respect des lois divines est la première condition du bonheur d'une nation. On croyait trop à la supériorité de notre civilisation pour soupçonner seulement qu'il pût y avoir, sur notre globe, des peuples heureux en vivant différemment. Par bonheur, M. Le Play avait fait cette enquête au profit des esprits sérieux qui voudraient se donner la peine de lire et de réfléchir. Pendant vingt-six ans, de 1829 à 1855, il avait parcouru l'Europe orientale, visitant des populations chez lesquelles les lettrés, qui donnent parmi nous le branle à l'opinion, n'auraient jamais eu l'idée d'aller chercher un modèle de constitution sociale, il avait mis à contribution les observations de voyageurs intelligents. Les résultats de cette enquête figurèrent dans la partie de sa première édition qui forme le second volume de son édition actuelle. Baschkirs demi-nomades de la Russie orientale, paysans à corvées des steppes d'Orenbourg, forgerons des usines à fer de l'Oural, charpentiers des laveries d'or de l'Oural, paysans à l'abrok... (redevance qui a remplacé la corvée), forgerons bulgares, paysans à corvées des plaines de la Theiss, paysans en communauté de Bousrah, menuisiers de Tanger en fournissent les éléments. Pour chaque famille, prise par M. Le Play comme type, dans chacune des populations qu'il étudie, il passe en revue les causes physiques ou morales qui peuvent modifier sa situation. Cette étude comprend deux parties : d'abord la *Monographie de la famille* qui entre dans les moindres détails de la vie domestique : définition du lieu qu'elle habite, son organisation industrielle, ses moyens, son mode d'existence, son histoire, ses mœurs, les institutions qui assurent son bien-être physique et moral, le budget de ses recettes, de ses dépenses, les comptes annexés à ce budget. Ensuite viennent les *éléments divers de la constitution sociale* du pays où réside la famille. Cet examen a mis M. Le Play à même de formuler les prin-

cipes dont l'application a été si heureuse pour ces peuples; les uns se rattachent à l'ordre moral, les autres à l'ordre matériel, ceux-ci s'imposent d'une manière générale à toute société qui veut prospérer, ceux-là ne peuvent s'appliquer que dans des conditions déterminées. Les causes générales de prospérité pour les populations de l'Orient, M. Le Play les formule en ces termes dans le titre même de son livre : « le Décalogue éternel, la famille patriarcale, les productions spontanées du sol. » Quant aux causes spéciales du bien-être de ces populations, M. Le Play en compte six : « l'abondance du sol disponible non approprié à la culture, donnant la sécurité aux ouvriers et facilitant leur élévation dans la hiérarchie sociale; la conservation des bonnes mœurs et des habitudes d'obéissance assurée jusqu'à présent par l'ignorance des langues qui propagent les idées de certains lettrés de l'Occident contraires au décalogue éternel et aux traditions des sociétés modèles; la soumission encore habituelle chez les gouvernés aux quatre premiers commandements du décalogue, qui prescrivent le respect de Dieu et du père de famille; la soumission encore habituelle chez les gouvernants à la pratique des ancêtres, la prédominance de la vie rurale, conjurant l'éclosion du mal qui émane en Occident de la prédominance des agglomérations urbaines; la fécondité des familles patriarcales assurant le bon recrutement des ateliers de travail et l'extension de la nationalité par les colonies. Une société qui arriverait à réunir toutes ces conditions serait une société modèle, et par suite, aussi heureuse que possible. C'est parce que les peuples de l'Orient, qui font l'objet de ce volume, en possèdent le plus grand nombre qu'ils jouissent de la paix et de la stabilité inconnues à nos sociétés de l'Occident. Aussi M. Le Play leur donne-t-il le nom de *populations stables*. Deux grands événements, l'un en Autriche, la révolution de 1848, l'autre en Russie, l'émancipation des serfs, ont, dans l'intervalle des deux éditions des *Ouvriers européens*, porté atteinte à l'ancienne constitution sociale de ces deux pays. Mais les résultats, en bien comme en mal, se balancent encore trop pour que M. Le Play se permette dès maintenant de porter un jugement définitif. L'affaiblissement des relations entre le seigneur et l'ouvrier, qui en a été la conséquence, a, dans certains cas, développé chez celui-ci l'esprit d'initiative; dans d'autres, il l'a laissé sans ressources suffisantes d'argent, d'énergie et d'intelligence, aux prises avec les difficultés de la vie. Les cinq volumes qui vont bientôt suivre celui que nous étudions seront consacrés aux ouvriers du Nord, tome III; aux ouvriers de l'Occident populations stables, tome IV; aux ouvriers de l'Occident, populations ébranlées pour s'être écartées des vrais principes sociaux, tome V; aux ouvriers de l'Occident, populations désorganisées, tome VI. Le tome Ier viendra en dernier lieu; l'auteur,

après avoir mis sous les yeux de ses propres lecteurs les résultats de son enquête sur toutes les populations ouvrières de l'Europe, indiquera la méthode qu'une longue expérience lui a permis de dégager de l'observation des faits : il aura fait parcourir en six volumes au lecteur la route qu'il a mise lui-même vingt-six ans à achever. Le tome second, si l'on peut en juger par la trop incomplète analyse que nous en avons donnée, ouvre dignement cette série. Le précis qui le termine, et qui, comme le dit M. Le Play, constitue un vrai *Dictionnaire de la science sociale*, permet au lecteur de consulter à son aise les nombreux détails coordonnés dans l'organisation des familles; à celui qui a lu dans l'*Introduction* l'aperçu général de la constitution sociale, il donne, en outre, un moyen facile de se reporter aux monographies qui en ont fourni les matériaux. Appliqué, dans ce volume, à la connaissance des faits sociaux qui caractérisent l'Europe orientale, où les coutumes féodales et patriarcales ont laissé une plus forte empreinte, il se complétera, dans les autres volumes, de toutes les notions particulières aux autres régions. Rempli de renseignements, comme il l'est, accessible désormais à toutes les bourses, l'ouvrage de M. Le Play, sous sa nouvelle forme, a sa place marquée d'avance dans toutes les bibliothèques de sciences sociales. M. Le Play a eu soin que la division des volumes fît de chacun un tout complet, un ouvrage qu'on pût acheter à part ; mais tous ceux, nous en sommes sûrs, qui auront lu ce premier volume tiendront à posséder les autres.

J. Vaesen.

De l'organisation communale et municipale en Europe, aux États-Unis et en France. *Étude de législation comparée, d'histoire et de droit administratif*, par Henri Pascaud. Paris, 1877, Guillaumin, et Cotillon, in-8 de VII et 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur dit, en commençant, que, quelles que soient les formes de gouvernement, les rapports nécessaires qui existent entre la commune et l'État varient peu. Cela est vrai en principe, car la monarchie et la république, avec des avantages fort inégaux, peuvent être, selon les pays, des formes parfaitement légitimes de gouvernement, si elles s'appuient sur les traditions historiques de la nation et en dérivent. Mais, quand un peuple méconnaît ces traditions et est livré à l'instabilité qui est la conséquence de l'état révolutionnaire, les rapports entre le gouvernement central et la commune varient incessamment, suivant que l'on penche du côté de la dictature ou du côté de l'anarchie.

Cette double vérité ressort de l'exposé fort complet et très-intéressant que M. Henri Pascaud fait des phases diverses de notre légis-

lation en cette matière depuis 1789. Elle ressortirait non moins de l'observation des institutions communales des autres nations; mais il faudrait que cette étude fût plus approfondie qu'elle ne l'est dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Le régime communal d'un peuple ne peut être compris que si l'on connaît son état social tout entier. La commune russe, par exemple, est un fait inintelligible pour qui ne le rapproche pas de l'organisation de la propriété et surtout de la constitution du pouvoir, soit dans les foyers privés, soit dans cette famille agrandie qui constitue l'empire. Il en est de même pour l'étude du régime municipal en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Allemagne.

Quoi qu'il en soit de cette critique, dont la cause tient sans doute aux limites que M. Pascaud s'est imposées, il arrive à des conclusions généralement très-sages.

Il demande, notamment, que les plus imposés soient appelés à voter non-seulement les charges extraordinaires, mais encore le budget ordinaire de toutes les communes, sans distinction du chiffre de leur population. Les incapables, comme les mineurs, et les personnes morales, tels qu'établissements publics et sociétés anonymes, devraient avoir le droit de prendre part à ces réunions, par leur représentant légal, ou un fondé de pouvoirs spécial.

M. Pascaud voudrait que les conseils municipaux fussent renouvelés par séries, que leurs attributions, telles qu'elles ont été fixées par la loi de 1868, fussent élargies sur quelques points; mais surtout il insiste pour qu'on en revienne au système de 1832, c'est-à-dire à la nomination des maires par le gouvernement dans toutes les communes, mais avec l'obligation de les prendre dans le sein des conseils.

Discuter tous ces points nous entraînerait trop loin. Il doit suffire ici d'avoir signalé les conclusions de ce travail sérieux et honnête.

C. J.

Études sur les origines, *au point de vue comparatif de l'état actuel de la science et du récit cosmogonique de Moïse*, par E. de Marin de Carranrais. Paris, Haton, 1876, in-8 de IX-764 p.— Prix : 7 fr. 50.

Pour comparer le récit de Moïse dans les premiers chapitres de la Bible aux découvertes modernes de la science, un travail essentiel est tout d'abord de dégager le texte des commentaires qu'on est habitué à confondre avec lui. Les Pères de l'Église ont expliqué ces versets à l'aide des notions scientifiques restreintes et bien souvent erronées qu'ils possédaient; ces commentaires, répétés de bouche en bouche et de livre en livre, ont fini par se confondre dans les esprits avec le texte. De là, bien des difficultés qui disparaissent vite dès qu'on dégage soigneusement la parole de Dieu de tout ce qui n'est pas elle.

Une seconde remarque bien importante aussi est celle-ci : parmi

toutes les théories qui se font jour successivement chez les savants, beaucoup ont de la vogue à leur apparition qui bientôt disparaissent par l'étude plus approfondie des faits. Il importe donc de ne pas inféoder la Bible à telle ou telle théorie nouvelle, ce serait retomber une seconde fois d'une autre manière dans l'erreur que nous signalions plus haut.

Tels sont les deux principes qui ont guidé M. de Carranrais dans l'étude des origines. Ce livre est un commentaire des premiers chapitres de la Genèse. D'ordinaire, ceux qui font de semblables travaux ne s'occupent que d'un coté de la question : la géologie, par exemple, ou l'antiquité de l'homme. M. de Carranrais a beaucoup élargi le cadre. Il traite à la fois de Dieu et de ses attributs, de l'origine de l'univers, de celle de l'homme et, en même temps, de l'origine des idées et de celle de la parole. Voilà bien des choses à la fois, et il semble qu'il y ait peu d'unité dans le plan. C'est l'impression du lecteur, et l'auteur semble l'éprouver lui-même ; on le voit à l'insistance qu'il met à établir que toutes ces questions sont unies entre elles par un lien étroit. Si le lien était si étroit, la liaison se ferait sentir sans qu'il fût besoin de la démontrer.

Nous dirons peu de chose de la première partie. C'est la preuve de l'existence de Dieu par le principe de causalité et la nécessité d'un être raison de lui-même. Cet être est créateur, et toute affirmation de lui est réalisée. Suit un chapitre sur les mystères en général, et en particulier sur la Trinité, impliquée, d'après saint Augustin, dans ces trois mots : *Deus creavit, dixit Deus, vidit Deus*. Peut être ce chapitre est-il un peu hors du sujet.

La partie de beaucoup la plus importante, à en juger par le titre même du livre, c'est la seconde. Elle serait à elle seule un ouvrage complet. L'auteur, avec les savants modernes, abandonnant l'hypothèse de Newton qui faisait de la lumière et de la chaleur des substances matérielles émises par les corps, considère les forces physiques comme des modes ou des intensités différentes du même mouvement ondulatoire de l'éther. Au commencement Dieu créa le monde et donna le mouvement à la matière cosmique. Tel serait le sens du mot : *Fiat lux*.

En géologie, M. de Carranrais admet, avec des restrictions très-justes, la théorie des causes actuelles : « Logiques et exacts, nous dit-il, page 317, en admettant que les forces qui ont agi anciennement sur la matière inanimée ne paraissent pas avoir été de nature essentiellement différente de celles qui agissent sous nos yeux, les partisans de ce principe outrent ce qu'il a de légitime, lorsqu'ils refusent d'admettre comme possible que ces forces aient jamais pu agir avec plus ou moins d'intensité qu'à l'époque actuelle. »

Rejetant la théorie de vingt-quatre heures et l'hypothèse de Buckland, l'auteur voit dans les jours de la Genèse des périodes indéterminées, caractérisées par une alternance de ténèbres et de lumière. Au premier jour, la nuit, c'est la création de la matière cosmique ; le matin, c'est le mouvement initiel donné par Dieu. Au second jour, se forment les planètes, la chaleur avait porté les éléments à l'état gazeux ; ils commencent à se refroidir, c'est la nuit. Puis la photosphère du soleil se concentre, c'est le jour. A partir du troisième jour, le récit biblique est placé à un point de vue exclusivement terrestre ; les différentes périodes géologiques composent ces jours, et l'auteur imagine diverses hypothèses pour les classer pendant la période lumineuse ou obscure.

La troisième partie contient l'étude de l'origine de l'homme. Contre Lamarck et Darwin, l'auteur établit, avec M. de Quatrefages, l'unité de l'espèce humaine et, de plus, la création directe par Dieu. L'homme est bien né au moment qu'indique la Genèse, et l'âge préhistorique de pierre n'est encore qu'une hypothèse. Il y a tant d'imagination dans la classification des tailles intentionnelles des silex, qu'il est bien difficile d'arriver à des résultats acquis, et l'homme miocène de M. l'abbé Bourgeois n'a pas encore bien démontré son existence.

Voici donc l'homme placé sur la terre, dans le paradis terrestre. M. de Carranrais montre que le paradis était un endroit spécial, séparé du reste de la terre ; c'est à lui seulement que s'applique le texte biblique : *Non enim pluerat Dominus super terram.*

Cette explication renverse le système qui, bien à faux et contre l'évidence des faits, prétend s'appuyer sur ce texte pour combattre l'origine neptunienne des roches.

L'homme, par sa désobéissance, attire sur lui la malédiction de Dieu, et descend de sa dignité première. De là l'auteur tire un argument contre l'éternelle loi du progrès : « qui ne peut consister, » nous dit-il, page 605, « à rabaisser l'homme à certains égards au-dessous des animaux, pour ce qui tient à la vie matérielle. »

C'est étendre beaucoup, croyons-nous, l'étude des origines que d'y comprendre un travail sur la chronologie de Moïse, et un autre sur le déluge ; mais ces questions, si elles sont inattendues, sont sérieusement traitées. Pour l'origine des idées, M. de Carranrais combat l'ontologisme et se range au nombre de ceux qu'il appelle les péripatéticiens modernes. La lumière de la raison nous vient initiellement de Dieu, sans que, pour cela, nous voyions directement en lui les vérités premières.

En somme, l'ouvrage de M. Carranrais se compose d'une série d'études distinctes et qui n'ont quelquefois de lien apparent entre elles que le nom commun d'*origine*. Plusieurs de ces études ont un

véritable mérite. Ainsi, toute la seconde partie. Les théories des savants sur la physique générale, la géologie, etc., y sont très-bien analysées, et de nombreuses citations, choisies à propos, font comprendre plus parfaitement l'analyse. Nous croyons que la première et la troisième partie n'ont pas le même mérite. E. B.

BELLES-LETTRES.

Etymologische Forschungen aus dem Gebiete der indo-germanischen Sprachen. (*Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-germaniques*), par Aug Fried. Pott. 2e édition, complétement remaniée. Tome VI, contenant les index. Detmold, Mayer, 1876, in-8 de 603 p. — Prix : 7 fr.

Le grand ouvrage de Pott sur l'étymologie des langues indo-européennes a commencé à paraître en 1858, date où a été publié le tome Ier, traitant des prépétitions. Le tome II est divisé en quatre parties et forme cinq volumes savoir : 1re partie, introduction, 1861; 2e partie, racines terminées en *a*, *i* et *u* formant 2 volumes (1° racines terminées en *a* et *i*, 2° racines terminées en *u*), 1867; 3e partie, racines terminées en *r* et *l*, un volume, 1869; 4e partie, racines terminées en *n* et *s*, un volume, 1870. Le tome III, contenant les racines terminées par les gutturales, a vu le jour en 1871. Le tome IV, racines terminées par les cérébrales et les dentales, est de 1873. Le tome V, labiales, a été achevé la même année. Les index, complément de cette vaste publication qui a, en réalité, dix volumes au lieu de six, ont été livrés au public en 1876, c'est-à-dire dix-huit ans après le tome premier.

Ces index sont au nombre de douze, divisés de la manière suivante :

Première partie. — 1° *Index des racines.*

Seconde partie. — Index des mots; 2° *Sanscrit*, p. 65; 3° *Zend*, p. 114; 3° *Perse*, p.112; 4° *Langues caucasiennes* (arménien, phrygien), p. 130; 5° *Grec*, p. 134; 6° *Latin* (et autres langues anciennes de l'Italie), p. 245; 7° *Langues romanes*, p. 343; 8° *Famille germanique*, p. 362; 9° *Famille litu-slave*, p. 446; 10° *Famille celtique*, p. 497.

Troisième partie. — 11° *Index des noms propres*, p. 507.

Quatrième partie. — 12° *Index des matières*, p. 529.

M. le Dr Bindseil, auteur de ce volume, ne s'étant pas donné la peine de lui donner une table, celle que je viens de faire pourra être utile aux personnes qui possèdent le grand recueil de Pott. Elle donnera aux autres une idée de l'immense quantité de renseignements que cet ouvrage contient. Malheureusement moins méthodique que le *Vergleichendes Woertesbuch* de M. Fick, le travail un peu confus de

M. Pott, sera désormais, grâce aux index, consulté plus facilement qu'il ne l'a été jusqu'ici. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Perse et Juvénal, satires traduites avec notices et notes, par P. CASS-ROBINE. Paris, Didier, 1877, in-12 de 350 p. — Prix :

Les poëtes latins ont toujours été fort en honneur en France, où l'on n'en est plus à compter les traductions de Virgile et d'Horace. Perse et Juvénal eux-mêmes ont eu leur part de cette popularité, et voilà sans doute pourquoi M. Cass-Robine a voulu, à son tour, les offrir après Horace au public français.

Le succès de ce nouveau volume est loin d'être aussi assuré. Non pas qu'on soit tenté de contester le talent de l'auteur; mais les vers des deux satiriques ne sont pas de ceux dont on aime à faire sa lecture journalière, d'abord parce qu'ils étalent sans voile à tous les regards les turpitudes de la Rome païenne, ensuite parce que ce style étrange, recherché, pénible, déroute à chaque instant, par des obscurités nouvelles, le lecteur le plus attentif. Il est certain qu'au milieu de ces descriptions d'un réalisme si osé, on rencontre de nobles inspirations, des protestations éloquentes, des vers dignes de passer en proverbe, mais ce ne sont que des exceptions, et, là même où l'idée générale est le plus facile à saisir, on se fatigue bien vite à en suivre le capricieux développement. Le nouveau traducteur l'a senti.

Des notes en général très-courtes (avantage des plus appréciables) servent à résoudre ou du moins à aplanir les difficultés du texte. On s'aperçoit que l'auteur, tout en s'occupant de la Rome des Césars, ne perd jamais de vue son siècle ni les travers politiques et sociaux de ses contemporains. Malgré une civilisation toute différente, il est des ridicules et des égarements que tous les temps ont vu se reproduire. Quant à la traduction en elle-même, une profession de foi glissée par l'auteur dans une note de la page 9 en explique très-bien les qualités comme les imperfections. « Nous traduisons moins pour montrer ce que l'auteur aurait dit en français que pour déclarer ce qu'il a dit en latin. » Au point de vue de l'art, un calque aussi fidèle a son mérite, mais quand il s'agit des deux grands peintres de la corruption romaine, on ne peut l'obtenir, M. Cass-Robine ne se le dissimule pas, « sans avoir l'air, çà et là, d'oublier que le lecteur français veut être respecté. » De plus, lutter ainsi de hardiesse avec un style tel que celui de Perse, n'est-ce pas s'exposer à n'être compris qu'à demi et à faire parfois violence à notre langue absolument rebelle à certaines constructions ? Ces craintes n'ont pas arrêté l'auteur : ajoutons que si, de temps en temps, l'interprétation soulève des doutes, il serait injuste de ne pas tenir compte du vague de la tournure et du mystère de l'allusion. C. HUIT.

Uarda, *Roman aus dem alter Egypten* (*Uarda, roman de l'ancienne Égypte*), von Georg Ebers. Dritte unverwanderdt Auflage. Stuttgart und Leipzig, Eduard Hallberger, 1873, 3 vol. in-16 de XIII-258, 263 et 244 p.

« Je m'appelle Uarda et j'aime la fleur dont je porte le nom, la rose, » dit au médecin qui la soigne la jeune fille dont le nom égyptien sert de titre au roman archéologique d'un des plus savants égyptologues d'Allemagne, M. George Ebers. Elle n'en est pas, à proprement parler, l'héroïne, mais l'auteur a tenu à décrire l'Égypte du temps de Ramsès II, sous les auspices, pour ainsi dire, d'Uarda, parce que le type de cette création lui a été fourni par une jeune fellah qu'il a vu souffrir et mourir dans une hutte d'Abd-el-Qurnah, dans la nécropole de Thèbes.

Uarda est la petite-fille d'un paraschite, c'est-à-dire d'un Égyptien dont la fonction est d'ouvrir les cadavres pour les préparer à l'embaumement et dans la hutte duquel on ne peut entrer, à cause de ses fonctions, sans contracter une souillure. Bent-Anat, l'enfant préférée du grand Sésostris, Ramsès II, a blessé Uarda avec son char et elle s'est souillée en pénétrant dans la hutte de sa victime.

Elle la fait soigner avec sollicitude, mais le grand-prêtre Ameni traite durement la princesse qui ne s'est pas fait purifier selon les règles, ainsi que le poëte Pentaour, qui admire Bent-Anat, et le médecin Nebsecht, qui guérit Uarda, mais à qui l'amour de la science a fait dérober un cœur d'homme pour l'étudier. Le poëte et le médecin sont condamnés aux mines. Bent-Anat, qui aime Pentaour, le rencontre dans la péninsule du Sinaï. Grâce à Uarda, attachée à la suite de la princesse, les condamnés sont délivrés. Ils se rendent tous en Syrie, où Ramsès II fait la guerre aux Chétas. Pentaour s'illustre dans cette guerre en sauvant le roi de la mort et, plus tard, en chantant la victoire des Égyptiens, dans un poëme qui nous a été conservé. Le Pharaon avait failli périr victime de la trahison de Paacker, qui conspirait avec Ani, le lieutenant de Ramsès en Égypte. Ani, n'ayant pas réussi à faire détruire l'armée égyptienne à Cadès, tenta de brûler le vainqueur, à son retour, à Péluse, dans un palais qu'il lui avait fait construire. Il y fut brûlé lui-même. Pentaour, reconnu, non comme le fils d'un jardinier, ainsi qu'on le croyait, mais comme le fils du Mohar, épouse Bent-Anat ; Uarda retrouve le père de sa mère, un roi grec et épouse Rameri, un des fils de Ramsès II. Un grand nombre de personnages se groupent et agissent autour de ces personnages principaux, entre autres, la sorcière Hekt. Les Hébreux y sont nommés en passant, et Moïse y apparaît même, comme une vision fugitite, dans la péninsule du Sinaï

M. George Ebers a su peindre, avec beaucoup d'art, en racontant ses fictions, les mœurs et les coutumes de l'Égypte du temps de Ram-

ses II. Ses descriptions des lieux sont faites sur place et parfaitement exactes. Toutes les données historiques et archéologiques sont tirées des documents authentiques, indiqués assez fréquemment en note. *L'arda* n'est donc pas simplement une œuvre d'imagination, c'est aussi une œuvre de science. L'auteur, qui a publié beaucoup de savants travaux, d'un génie tout à fait sérieux, avait déjà montré, dans *Une princesse égyptienne*, son habileté à mêler l'utile à l'agréable. Son nouveau roman aura peut-être encore plus de succès que le premier. Trois éditions ont paru en quelques mois. Beaucoup de gens aiment à s'instruire en s'amusant, qui n'ont pas le courage de lire des livres purement scientifiques. Quoiqu'il puisse y avoir beaucoup à dire contre le genre du roman historique, il n'en est pas moins certain que ce n'est que par son moyen qu'on pourra parvenir aujourd'hui à rendre véritablement populaire les nombreuses découvertes qui se sont faites en Égypte. M. Ebers fait trop souvent parler ses personnages comme s'ils vivaient au dix-neuvième siècle, il en convient lui-même ; l'esprit sceptique et frondeur s'y manifeste, dans un trop grand nombre de pages, d'une manière transparente ou même explicite (comme t. III, p. 60, note) ; il idéalise trop volontiers la plupart de ses héros, spécialement Ramsès II, que l'histoire ne nous représente pas aussi grand ni aussi magnanime que le fait l'auteur d'*L'arda* : ce sont là des défauts qui laisseront des impressions fausses dans l'esprit des lecteurs, mais s'ils négligent les appréciations philosophiques et historiques de M. Ebers, pour ne s'attacher qu'aux tableaux de mœurs et d'usages égyptiens, ils ne peuvent se laisser conduire par un guide plus instruit et mieux informé G. K.

Les Points obscurs de la vie de Molière, *ses années d'étude, ses années de lutte et de vie nomade, ses années de gloire. Mariage et ménage de Molière*, par Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, avec un portrait de Molière gravé à l'eau-forte par Ad. Lalauze. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-8 de xi-407 p. — Prix : 12 fr. et en grand papier, 24 fr.

Le travail de M. Jules Loiseleur, qui a obtenu tant de succès quand il a paru, en 1876, dans le journal *le Temps*, obtiendra plus de succès encore maintenant qu'il a été tellement perfectionné, que c'est en quelque sorte un travail tout différent. J'étais un de ceux qui ont le plus remarqué le mérite des articles dans lesquels, l'an passé, le savant et ingénieux critique avait reconstitué la biographie de l'auteur du *Misanthrope;* je crois être un de ceux qui admirent le plus aujourd'hui, dans sa forme définitive, le livre sur lequel je viens appeler l'attention des gens de goût qui, sur un sujet qu'ils regardaient comme épuisé, aiment à lire des choses nouvelles clairement, élégamment, agréablement présentées. Ce ne sont pas seulement les *points obscurs*

de la vie du grand comique que M. Loiseleur est parvenu à élucider de la manière la plus heureuse; il a aussi examiné dans des pages bien instructives plusieurs questions générales, par exemple, à l'occasion de l'éducation de Molière, l'organisation de l'enseignement et l'état de décadence de l'Université à la fin du règne de Louis XIII, et, à l'occasion de la mort de son héros, les raisons de doctrine qui poussèrent le clergé à lui refuser la sépulture ecclésiastique, etc. A côté de ces grandes questions, M. Loiseleur en a traité beaucoup d'autres moins importantes, mais fort intéressantes, telles que la date de la naissance de Molière, ses relations avec le prince de Conti, qui fut son condisciple au collége de Clermont, ses relations avec le philosophe Gassendi, sa traduction de Lucrèce (qu'il ne brûla jamais, quoi qu'on en ait dit), ses études en droit, ses divers séjours en province, et (à ce propos, la situation des troupes ambulantes de comédiens) les actes de famille des Béjart, enfin l'authenticité des restes qu'on donne à tort aujourd'hui pour ceux de Molière. On trouve, de plus, dans l'inépuisable livre de M. Loiseleur, d'excellents renseignements sur Hesnault, Bernier, Chapelle, Charles Perrault, le comte de Modène, Chappuzeau, Mlle de Brie, Mlle Du Parc, Pierre de Boissat, Mme de Calvimont, Charles Coypeau d'Assoucy, Bachaumont, le duc de la Feuillade, Mignard, etc., et aussi des appréciations fort justes de tous les travaux antérieurs, de 1682 à 1877, notamment des travaux de La Grange, de Vinot, de Grimarest, de M. Bazin, de M. Eudore Soulié, de M. Paul Lacroix, de M. Édouard Fournier, de M. Livet, de M. Émile Campardon, enfin de M. Louis Lacour, lequel, dans une brochure toute récente *(Le Tartuffe par ordre de Louis XIV)*, a soutenu un piquant paradoxe réfuté (p. 305) en quelques lignes aussi fines que sensées. Dans les *Notes et pièces justificatives* réunies de la page 373 à la page 394, on remarque, à la suite de divers curieux documents, trois précieuses petites dissertations : 1° *Sur les biens personnels de la veuve Béjart*; 2° *Sur le prêt fait par Madeleine Béjart à la province de Languedoc*; 3° *Sur les différents domiciles de Molière.*

Ajoutons que les *Points obscurs de la vie de Molière* forment un magnifique volume imprimé, comme Motteroz sait imprimer, sur papier de Hollande, et que le portrait dont ce volume est orné, — portrait qui, selon une enthousiaste note de M. Paul Lacroix (p. IX-XI), serait incontestablement le portrait inédit de Molière à trente-six ou trente-sept ans, peint de la main de Mignard, — a été gravé par M. Lalauze avec un talent auquel les plus difficiles connaisseurs devront rendre hommage. C'est dire que rien ne manque aux *Points obscurs de la vie de Molière* de ce qui fait à la fois les bons livres et les beaux livres.

T. DE L.

Critique dramatique, par Jules Janin. Paris, Jouaust, 1875-1877, 3 vol. de 320, 316, 318 p. — Prix du volume : 3 fr. 50. (L'ouvrage aura quatre volumes.)

Ce sont les meilleurs de tous ces brillants articles où Jules Janin a prodigué tant d'esprit et de goût, que M. de le Fizelière a réunis avec beaucoup de tact dans ces trois charmants volumes. On a là l'histoire du théâtre pendant une bonne partie de notre siècle, ou du moins l'appréciation des œuvres un peu saillantes, tragédies, drames, comédies, qui ont été jouées pendant une longue période d'années ; le théâtre de genre aura sa part dans un quatrième tome. Si l'on rencontre les volumes de Geoffroy ou d'Hoffman, on les parcourt volontiers ; c'est avec un bien plus grand plaisir qu'on lira ou relira les articles si fins de leur successeur. On a essayé, dans un temps, de rabaisser J. Janin. On a dit qu'il écrivait ses feuilletons à côté du sujet. Il a pu en être ainsi, quand le sujet était trop peu important pour mériter d'exciter l'attention ; mais, toutes les fois qu'il a eu affaire à un auteur de quelque mérite, Janin l'a jugé avec le plus grand soin et, en général, avec une saine critique. Nous ne voulons pas prétendre que tous ses arrêts soient sans appel ; ainsi, on peut le trouver sévère pour Al. Dumas, et trop enthousiaste à l'égard de M. V. Hugo. Son admiration pour la manière dont ce dernier a créé le Louis XIII de *Marion de Lorme* étonnera plus d'un lecteur, et l'eût peut-être étonné lui-même, s'il eût, il y a trois ou quatre ans, assisté à la reprise de ce drame. Il y a des courants d'idées auxquels les meilleurs esprits ne résistent pas, des engouements dont on est surpris quand on les revoit à distance. On peut regretter que chaque article ne soit pas précédé de l'indication de l'année où il fut écrit. Grâce à cette date, le lecteur se fût transporté aux époques mêmes où ces feuilletons étaient attendus avec tant d'impatience, et certaines allusions, certains enthousiasmes eussent été plus facilement expliqués. En général, les appréciations de J. Janin sont judicieuses, elles sont aussi des modèles de critique polie, des leçons où l'on peut chercher à apprendre l'art de dire agréablement des choses désagréables, d'être sévère tout en restant courtois. — Jules Janin était, on le sait, un grand bibliophile. Ces volumes ont été édité par M. Jouaust avec une élégance qui les rend tout à fait dignes de l'auteur dont ils ravivent la juste célébrité.

Th. P.

HISTOIRE.

La Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments par M. l'abbé Douillard, architecte. Paris, Berche et Tralin, 1877. 2 vol. in-12 de VIII-396 et 475 p. — Prix: 8 fr.

« Ce livre,» écrit l'auteur dans son avant-propos, « est un recueil d'articles, publiés d'abord dans la *Revue des questions historiques*, et soigneusement revus, complétés et mis au courant des dernières découvertes, pour paraître sous leur forme présente.» Les articles de M. Vigouroux avaient été fort remarqués du monde savant dès leur apparition; une Revue protestante, qui ne se montre généralement par très-bénigne à l'égard des publications catholiques, n'a pu s'empêcher de leur décerner de grands éloges. Nous sommes donc heureux de les voir réunis en corps d'ouvrage, et rendus ainsi plus accessibles à tous les amis des études bibliques. Dans une lettre justement flatteuse adressée à l'auteur, Mgr l'évêque de Rodez « ne craint pas de dire » que c'est là « une des plus importantes publications que la France ait produites, dans notre siècle, sur les livres saints et sur les fondements historiques de la révélation.» Après avoir étudié les deux volumes de M. l'abbé Vigouroux sous l'impression de cette haute approbation, par conséquent sous une impression qui devait rendre notre critique plus exigeante et plus sévère, nous affirmons sans hésiter que nous avons été pleinement satisfait, que notre attente s'est même trouvée dépassée. Érudition aussi profonde qu'étendue dans toutes les branches qui se rattachent et de près et de loin aux sciences bibliques, exposé précis et lumineux, « style plein de conviction et empreint d'une gracieuse simplicité, rapprochements heureux et intéressants» (paroles de Mgr Bourret), rien ne manque à ce travail pour en faire un livre de premier mérite. Mais entrons dans quelques détails, pour en mieux faire connaître le but et l'objet. Il s'ouvre par une esquisse de l'histoire du rationalisme biblique en Allemagne, qui remplit environ 100 pages du premier volume (p. 5-114). Cette introduction est un abrégé vivant et complet de toutes les attaques successivement dirigées contre la Bible par les fils de Luther, dans le pays et d'après les principes de Luther. Il y a là un nombre étonnant de matériaux : il suffirait de leur donner quelques développements pour obtenir une œuvre apologétique des plus utiles, que l'on pourrait intituler : Les rationalistes réfutés par l'absurde. Arrivant ensuite à ce qui devait faire la matière directe de son ouvrage, M. Vigouroux la divise en deux parties, l'une exclusivement historique, l'autre plus spécialement doctrinale. La première partie, qui est évidemment la principale dans la pensée de l'auteur, explique ou défend de nombreux

passages du Pentateuque, d'après les découvertes modernes faites en Égypte et en Assyrie (t. Ier, p. 115, — t. II, p. 303). La cosmogonie biblique, les scènes du paradis terrestre et du déluge, la table chronographique de la Genèse, l'histoire de la tour de Babel, la vie d'Abraham, de Joseph, de Moïse, etc., y sont commentées à l'aide des textes fournis par les inscriptions cunéiformes et par les fresques égyptiennes. Ces faits déjà si intéressants par eux-mêmes deviennent encore plus attrayants sous ce nouveau coloris qui leur communique une vive fraîcheur; mais surtout, ils reçoivent de cette comparaison avec les documents de l'Égypte et de l'Assyrie une solidité inébranlable, la raison venant prêter à la foi un concours inattendu. On croirait entendre des voix d'outre-tombe, voix impartiales et dignes de toute confiance, qui viennent après de longs siècles rendre témoignage à la parfaite véracité de nos saints Livres, sur les points les plus contestés par les ennemis de la révélation. — La seconde partie envisage de la même manière et avec un égal succès les questions si importantes de la religion primitive d'Israël et de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme (t. II, p. 305-472). L'auteur nous assure qu'il s'est efforcé de suivre une méthode rigoureusement critique et scientifique. Il a toujours réalisé sa promesse. Nous n'avons pas rencontré dans son ouvrage une seule assertion qui ne soit appuyée sur des monuments incontestables, contrôlée par l'autorité des savants les plus en renom. Il laisse à ses adversaires les conclusions trop hâtives, les exagérations, les raisonnements arbitraires. Les gravures entremêlées au texte sont fort bien choisies, l'édition est belle et correcte. En un mot, ce livre est à tous égards une œuvre excellente qui fera du bien, et qui restera. Il obtiendra, nous n'en doutons pas, un succès digne de sa valeur intrinsèque et de la noble cause qu'il soutient. L. Beuvray.

Histoire de saint Paulin de Nole par M. l'abbé F. Lagange, vicaire général d'Orléans. Paris, Poussielgue, 1877, in-8 de xxiii-704 p. Prix : 7 fr. 50.

Les vies de saints ne s'écrivent plus comme autrefois. Il ne suffit pas d'exalter pieusement leurs vertus, de les donner en modèles aux fidèles, de développer plus ou moins prolixement ce qu'on appelle un panégyrique. L'hagiographie est devenue une science, dans laquelle la critique historique est appelée à jouer le plus grand rôle. Il faut replacer le saint dans le milieu où il a vécu, montrer son action sur son temps, faire ressortir les côtés humains de sa carrière. C'est ce que vient de tenter avec bonheur M. l'abbé Lagrange pour un grand seigneur gallo-romain du quatrième siècle, qui est connu dans l'Église sous le nom de saint Paulin de Nole.

On se rappelle le succès obtenu, il y a quelques années, par l'auteur avec l'*Histoire de sainte Paule*, bientôt suivie des *Lettres choisies de saint Jérôme*. C'est à la même époque que M. l'abbé Lagrange a demandé aujourd'hui ses inspirations, et le tableau des mœurs gauloises sous la domination romaine est encore pour nous un charme de plus. Comment un jeune sénateur, poëte et homme politique, lié avec tous les grands personnages de son temps, quitte la plus brillante existence mondaine pour se convertir aux pratiques austères du christianisme; comment il arrive par degrés à distribuer ses grands biens aux pauvres et à se retirer du monde, à peine âgé de quarante ans; comment il passe le reste de sa vie à Nole, près du tombeau de saint Félix, tout occupé de la gloire de Dieu, mais n'abandonnant pas ses illustres amitiés et ne cessant de correspondre avec saint Alype, saint Augustin, Pammachius, Sulpice-Sévère, Rufin, saint Jérôme; c'est là l'histoire de Paulin, et l'on comprend tout le parti que le talent délicat du biographe a pu tirer d'un semblable sujet. Non pas qu'il y ait dans son livre le moindre développement de convention; tout l'édifice repose sur les bases les plus solides. Les documents n'étaient pas nombreux; les lettres et les poésies de saint Paulin en formaient la majeure partie. M. l'abbé Lagrange n'en a été que plus scrupuleux dans ses recherches. Pas un point de la vie de son personnage qu'il n'ait éclairci; pas une date qu'il n'ait à nouveau vérifiée, sans se fier une seule fois aux biographes qui avaient écrit avant lui.

Il ne faudrait pas croire que ce culte jaloux de la vérité ait rien fait perdre à la vie du saint, de son charme, de son onction, de sa naturelle élévation. Œuvre morale, religieuse, littéraire tout ensemble, l'*Histoire de saint Paulin de Nole*, en même temps qu'elle édifiera les âmes pieuses, aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses, et l'on peut lui prédire un réel succès.

G. Baguenault de Puchesse.

Life of Simon de Montfort, Earl of Leicester, by Rev. M. Creighton. London, Oxford and Cambridge, Rivingtons 1876. in-18 de x-222. — Prix : 3 fr. 25.

Cet ouvrage fait partie d'une collection dont le but est, avant tout, comme le dit la préface, « de rendre l'histoire plus intéressante pour la jeunesse. » Cette collection connue sous le nom de *Biographies historiques* (toutes dues à M. Creighton), comprend un certain nombre de vies de personnages illustres de l'Angleterre. Le but qu'elle se propose exclut, de la part de l'auteur, les recherches personnelles de faits nouveaux. La seule chose qu'on puisse lui demander,

c'est de connaître et de bien mettre en œuvre les ouvrages et les documents publiés sur son sujet. Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas failli à sa tâche. Son livre met bien en relief les qualités qui firent du comte de Leicester, quoique étranger de naissance, le chef de ce parti des barons qui se proposait surtout d'expulser les étrangers, les parents et les favoris poitevins et savoyards de Henri III ; sa sympathie pour le peuple, puisée à l'école des moines franciscains dont il fut l'ami, sa foi ardente, son habileté comme homme de guerre et de gouvernement, mais aussi son caractère irascible et son opiniâtreté qui rendirent impossible tout rapprochement entre lui et le roi, et qui ne lui permettaient pas de supporter, même dans son parti, aucune contradiction. Ainsi s'expliquent et les succès du comte de Leicester et l'issue malheureuse de son entreprise. Son énergie en faisait un chef d'opposition redoutable ; mais, amené par les circonstances, à la suite de sa victoire de Lewes, à prendre en réalité la place du roi, ses qualités se tournèrent contre lui, elles lui aliénèrent même ceux qui avaient d'abord été ses alliés ; il avait les pouvoirs de la royauté sans en avoir le prestige, il en avait aussi la responsabilité, mais le peuple ne comptant pas encore assez pour être un appui suffisant, il resta isolé et tomba. Mais l'abus qui avait motivé surtout la prise d'armes dont il fut le chef ne se renouvela plus ; ni Henri III, ni ses successeurs n'appelèrent désormais les étrangers au gouvernement. Enfin, dit M. Creighton, le grand mérite de Simon de Montfort, c'est d'avoir contribué à former Édouard Ier ; de lui avoir montré quel parti la royauté pouvait tirer des institutions du pays, et quel secours les représentants des villes pouvaient lui apporter.

Ce livre, comme on le voit, sous sa forme réduite est fort instructif, trop instructif même peut-être pour les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. Il est fâcheux pourtant que l'auteur se laisse égarer parfois par ses préventions protestantes. Pourquoi reprocher au pape et à saint Louis leurs préférences pour la cause de Henri III ? Chez le pape, premier représentant du principe d'autorité, comme chez le roi de France qui se souvenait de la révolte de ses grands vassaux au début de son règne, la défiance à l'égard des barons anglais était chose naturelle. M. Creighton, du reste, reconnaît volontiers que, si le pape mit son influence au service du roi d'Angleterre humilié par ses barons, il s'efforça de modérer après le triomphe de Henri III, ses rigueurs envers les vaincus ; il parle aussi du bon accueil fait par saint Louis à la malheureuse veuve de Simon de Montfort. Ce simple rapprochement suffit pour justifier et le pape et le roi de France des critiques que leur adresse M. Creighton.

J. Vaesen.

Colbert et son temps, par Alfred Neymarck. Paris, Dentu et Paul Dupont, 1877, 2 vol. in-8 de 996 p. — Prix : 15 fr.

Il semblait qu'on eût tout dit sur Colbert. Qu'apprendre de nouveau sur le grand ministre, après les longues et minutieuses études de MM. Pierre Clément et Joubleau? Voici cependant deux volumes qui ont la prétention de captiver l'attention du lecteur et qui la captivent en effet. C'est que ce n'est pas seulement Colbert qui se trouve en scène dans le nouvel ouvrage de l'auteur des *Apercus financiers :* c'est toute son époque et surtout le monde financier de son époque. Peu de pages sont consacrées à la biographie de Colbert et elles résument fort succinctement les documents connus : mais voici des chapitres importants sur le plan financier du contrôleur général, sur ses réformes, sur les rentes, sur les impôts directs, les impôts indirects et les impôts divers, sur le crédit au dix-septième siècle et sur toutes les ressources financières offertes par le commerce et par l'industrie. Il fallait un économiste d'une érudition aussi sûre que celle de M. Neymarck pour aborder si résolûment toutes ces questions délicates et complexes, pour en tirer les conclusions applicables à notre état social actuel, et pour exposer avec tant de précision et de netteté les deux phases très-différentes de caractère et d'aspect de la vie politique et administrative de Colbert. L'une de ces phases, qui comprend les onze premières années de la carrière ministérielle du contrôleur général, forme en effet la période active, la période de création, d'organisation, de réforme; et la seconde qui semble être la contre-partie malheureuse de la première, est la période d'inertie, pendant laquelle, aux prises avec les nouveaux favoris et les passions croissantes du roi, Colbert défend son œuvre pièce à pièce, n'abandonnant qu'à la dernière extrémité ce qu'il ne peut sauver.

Le second volume, plus spécialement consacré à la transformation du pays lui-même par l'œuvre du ministre, qui a été, à vrai dire, une reconstitution presque complète de la nation, s'ouvre par un tableau très-original de la situation de Paris au dix-septième siècle. M. Neymarck recherche ce qu'était alors ce qu'on appelle aujourd'hui la vie parisienne; comment on vivait dans la capitale, et, chose qui n'est pas non plus sans intérêt, comment on y subsistait : quel était le prix des objets nécessaires, c'est-à-dire quelle était alors la puissance réelle de l'argent, quelles étaient les mœurs, quelle était la société du temps... monographie complète des seigneurs, des bourgeois et du peuple. Il y a là quantité de détails intimes pris sur le vif et de l'actualité la plus piquante : depuis les calèches à l'heure et les carrosses de remise jusqu'aux spécialités pharmaceutiques, aux bans de vendange et aux règlements somptuaires : mais les plus curieux sont ceux que l'auteur nous donne dans le chapître intitulé « Colbert chez lui, sa

vie intime ». On sait que Mme de Sevigné l'appelait *le Nord* tant elle le croyait insensible et glacé : nous nous trouvons, au contraire, en face d'un Colbert homme du monde, se parfumant, dansant, donnant à jouer, d'un Colbert chasseur, galant, spirituel et inspirateur de plusieurs scènes de Molière. On savait qu'il fut le bibliophile peut-être le plus curieux de son temps ; mais nous n'apprenons qu'ici comment il parvint à se procurer sa riche bibliothèque ; puis nous le voyons protéger efficacement les beaux-arts, les lettres et les sciences, et prononcer un discours de réception à l'Académie française, en dépit de presque tous les biographes qui prétendent avec une touchante unanimité qu'il en fut exempté. M. Neymarck consacre un dernier chapitre aux affaires religieuses. On ne peut lui demander de juger ces questions au point de vue catholique puisque lui-même est israélite, mais on doit reconnaître qu'il apporte une assez grande modération dans son exposé, qui a une tendance manifeste vers le *gallicanisme*. Son tort est de comparer la situation politique des vrais catholiques sous Colbert à celle des huguenots sous Richelieu : et cela vient de ce que pour lui les uns ne représentent point la vérité et les autres l'erreur. En revanche, nous trouvons dans ce chapitre des renseignements très-neufs et très-curieux sur la situation des juifs en France, au dix-septième siècle. Ils terminent heureusement l'étude de M. Neymarck.

RENÉ KERVILER.

Les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel, par le général Alphonse LA MARMORA, traduit de l'italien par MM. MARCEL et SAVARI, 1re et 2e parties. Paris, Dumaine, 1877, 2 vol. in-8, de 339 p. — Prix : 6 fr.

On se rappelle le scandale produit, en Italie et en Europe, par les révélations contenues dans le livre du général La Marmora intitulé : *Un peu plus de lumière sur les événements politiques et militaires de l'année* 1866. (Voir *Polybiblion*, t. X (1873), p. 335). Les Parlements d'Allemagne et d'Italie s'occupèrent à plusieurs reprises de ce grave incident. M. de Bismarck eut un instant la pensée d'en rendre responsable le gouvernement du roi Victor-Emmanuel. En tous cas, c'est sous sa pression directe que le ministère présenta aux Chambres un article spécial du Code pénal, dont la rédaction, aussitôt acceptée par le Sénat, n'a pas encore subi l'épreuve de la discussion par les députés. C'est à l'occasion de cet article 196, que le général La Marmora a publié une nouvelle défense de sa conduite. Dans cet écrit, il commence par affirmer tous les faits et les documents précédemment mis au jour. Selon lui, l'Italie a été scrupuleusement fidèle à ses engagements diplomatiques et militaires, tandis que la Prusse n'a payé son alliée que d'ingratitude. Et il faut avouer que, bien que la thèse historique

du général soit un peu forcée, ses assertions se rapprochent beaucoup de la vérité. D'autre part, si la réserve diplomatique eût dû arrêter la plume de La Marmora, la dignité du ministère italien lui demandait peut-être de ne point proposer une loi spéciale de représailles pour un fait évidemment isolé.

C'est le principe même de cette loi que le général combat dans la seconde partie de sa récente publication. Il prétend qu'elle serait absolument contraire au statut fondamental de la monarchie parlementaire italienne ; qu'elle n'aurait même pas pour effet d'empêcher la publication indiscrète de faits qu'il conviendrait de taire ; enfin, qu'elle serait des plus dangereuses pour l'avenir et la prospérité politique de l'Italie. Ce long plaidoyer développe un peu confusément toutes les raisons, les bonnes comme les mauvaises, et il offre évidemment moins d'intérêt que la partie des souvenirs personnels du général La Marmora. Quoi qu'il en soit, ces deux fascicules contiennent des pièces importantes, que consulteront avec profit les futurs historiens de notre temps. C'est le complément obligé du livre *Un peu plus de lumière*, dont le premier volume, seul, a été publié, et dont la suite ne paraîtra point sans doute de si tôt.

G. Baguenault de Puchesse.

Histoire de la guerre de Crimée, par Camille Rousset, de l'Académie française, avec un atlas. Paris, Hachette, 1877. 2 vol. in-8 de 450 et 470 p. — Prix : 20 fr .

Le nouvel ouvrage de l'éminent historien de Louvois, du comte de Gisors, et des volontaires de 1792, est une réponse topique au vote par lequel la Chambre des députés de 1875, a supprimé le traitement de l'historiographe du ministère de la guerre. Grâce aux petites rancunes d'un parti, personne n'aura plus qualité pour puiser à ce riche fonds, à ces sources vives de l'histoire que possèdent les archives de la guerre, et dont, depuis plus de vingt ans, M. Camille Rousset faisait un si judicieux usage. Ce qui caractérise, en effet, le talent propre de l'ancien historiographe de la guerre, c'est le parti qu'il sait tirer des documents originaux, c'est encore aujourd'hui le grand attrait — et le grand mérite — de son nouvel ouvrage.

L'histoire de la guerre de Crimée est divisée en douze livres, précédés d'une dédicace au général Trochu et d'une introduction. Cette introduction est un morceau capital de l'ouvrage ; elle commence aux mémorables entretiens du tsar Nicolas, plus militaire que diplomate, avec sir Hamilton Seymour, au sujet de « l'homme malade, » et conduit le lecteur, à travers les péripéties et les revirements des négociations, jusqu'à l'ouverture des hostilités entre la Russie d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre. « Durant ces longs débats de la

diplomalie, fait observer l'historien, Napoléon III avait eu tout le temps qui lui était nécessaire pour se décider, et cependant lorsque, au mois de mars 1854, il lui fallait se mêler à la guerre qui, depuis cinq mois avait éclaté entre la Russie et la Porte, il n'avait pas su se mettre en état : il n'était pas prêt. » Aussi, de Gallipoli, le 26 mai 1854, deux mois après l'envoi des premières troupes en Orient, le maréchal de Saint-Arnaud écrivait-il à l'empereur « Je le dis avec douleur à Votre Majesté, nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre, tels que nous sommes aujourd'hui. » C'est précisément à cette première phase de la guerre d'Orient que se rattachent les souvenirs les plus douloureux; le choléra, l'incendie de Varna, l'expédition lamentable de la Dobrudscha étaient d'un fâcheux augure pour l'avenir de l'expédition; la Crimée, heureusement, devait être un dérivatif salutaire.

Débarquée le 14 septembre à Old-Fort, victorieuse à l'Alma, le 20, l'armée française perdait son chef dès le 24 : le maréchal de Saint-Arnaud, par d'anciennes souffrances et par les récentes anxiétés des terribles jours de Varna, succombait, enseveli dans son triomphe, laissant le commandement suprême au général Canrobert. Le bombardement infructueux du 17 octobre, le combat de Balaklava, la bataille d'Inkermann, la lenteur des progrès des attaques, les difficultés inhérentes « à la juxtaposition d'armées alliées ayant chacune leur chef indépendant » faisaient voir, dès la fin de 1854, que la campagne de Crimée, devant Sébastopol, aurait plus de durée qu'on ne l'avait pensé d'abord, et que le fardeau serait peut-être trop lourd pour les épaules du nouveau général en chef. C'est ici le lieu de faire une observation. Déjà, il y a deux ou trois ans, M. Camille Rousset avait publié, dans une revue, un chapitre de la guerre de Crimée; il se réservait, disait-on, de publier l'ouvrage entier, lorsque les principaux acteurs de ces grands événements auraient disparu de la scène politique ou militaire. Il s'en faut de peu aujourd'hui, l'empereur Napoléon III et son ministre, le maréchal Vaillant, sont morts; morts, Niel, Pélissier, Bosquet. Bien qu'il soit qualifié par le maréchal Niel de « nature singulière qui a si bien l'aspect de la décision quand il ne faut résoudre que de loin, et qui recule toujours quand arrive le moment de l'exécution, » le dernier survivant de ces grands chefs, le maréchal Canrobert, n'a pas à se plaindre de la publication de documents originaux qui témoignent d'une si noble abnégation et d'un sentiment si élevé du devoir. Rien de plus instructif que cette correspondance échangée pendant tout l'hiver et le printemps de 1855 entre l'empereur, le maréchal Vaillant, d'une part, et d'autre part, le général Niel, le général Canrobert et, après lui, le général Pélissier. Tandis que l'empereur prétendait imposer au général en chef des

opérations à l'extérieur, que le général Niel réclamait avant tout l'investissement de la place, que Canrobert hésitait ou que Pélissier suivait, malgré tout, sa voie, le maréchal Vaillant, en s'interposant entre ces personnalités, conciliait tout. « De tous les services qu'a pu rendre à son pays le maréchal, » dit avec justice M. Camille Rousset, « c'est le plus obscur, c'est le plus ignoré jusqu'ici qui doit le plus justement recommander sa mémoire à la reconnaissance publique. »

Cette sagesse ne devait pas tarder à porter ses fruits : le 7 juin, les ouvrages blancs et le Mamelon-Vert était enlevés, l'échec du 18 juin ne marquait qu'une halte dans la marche en avant des alliés; la bataille de Traktir, le 16 août, montrait aux Russes qu'ils n'avaient plus rien à attendre de l'action de l'armée de secours, enfin le 8 septembre, Malakof succombait, et avec Malakof, Sébastopol. En dépit du succès, le dernier chapitre de la guerre de Crimée, comme le premier, a ses tristesses; l'expédition, qui avait commencé par le choléra, finit par le typhus et le scorbut, et beaucoup ne revirent pas la patrie qui avaient connu les joies du triomphe.

Tel est le nouveau livre de M. Camille Rousset; on ne peut que souhaiter, après l'avoir lu, que l'historien aborde bientôt la guerre d'Italie de 1859. Disons enfin que les deux volumes sont accompagnés d'un atlas, comprenant dix planches gravées avec grand soin par Erhard.

J. Gouethal.

Rôles des fiefs du comté de Champagne, *sous le règne de Thibaud le Chansonnier* (1249-1252), publiés d'après les minutes conservées au Trésor des chartes, par Aug. Longnon. Paris, H. Menu, 1877, in-8 de 416 p. — Prix : 10 fr.

On n'a pas oublié le *Livre des vassaux de Champagne*, qui termine si utilement le savant ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville sur les ducs et les comtes de Champagne. Cet érudit, si compétent en matière d'histoire du moyen âge, et en même temps si désintéressé, n'hésita pas à compléter son œuvre par le travail de M. Longnon. Ce dernier volume, édité aussi à part, mérita à son auteur sa première récompense académique. Aujourd'hui, M. Longnon nous fournit les documents officiels qui permettent de connaître la société féodale de la Champagne pendant le milieu du treizième siècle.

Nous trouvons, par châtellenies, dans ce volume édité avec un soin et une exactitude qui ne laissent aucune prise à la critique, les déclarations de tous les vassaux relevant du comté de Champagne, leurs noms, l'énumération sommaire de leurs fiefs, leurs obligations féodales. Au point de vue historique, comme au point de vue géographique, ces déclarations offrent un intérêt de premier ordre.

Malgré toute la joie que nous avons éprouvée, comme Champenois,

à saluer l'apparition de cet excellent volume, il nous est venu, dès les premières pages, un regret qui, du reste, ne peut pas être de longue durée. Pour se servir de cet instrument précieux de travail, il manque encore les tables et la préface dans laquelle l'auteur ne négligera certainement pas de réunir et de coordonner tout ce que le texte fournit de données historiques. Quel que soit le soin qu'il apportera à sa rédaction, il laissera encore, au point de vue des détails, à glaner après lui; c'est ce qui fera que nombre de lecteurs voudront avoir ce livre dans leurs bibliothèques. Chacun est sûr d'y faire quelque découverte pour son propre clocher. M. Longnon nous promet ce complément indispensable dans un second volume. Nous faisons des vœux qu'il ne nous le fasse pas attendre trop longtemps. A. DE B.

Michel Bégon. *Mémoire sur la généralité de la Rochelle.* Publié par GEORGES MUSSET, archiviste-paléographe. Tours, 1875, in-8 de VIII-159 p. — Prix : 3 fr. (Extrait des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.*)

La généralité de la Rochelle, comprenant les provinces d'Aunis et de Saintonge et une partie de l'Angoumois, fut créée, au mois d'avril 1694, par la réunion des élections de Saintes, de Cognac et de Marennes distraites de la généralité de Bordeaux, de l'élection de Saint-Jean-d'Angély distraite de la généralité de Limoges et de l'élection de la Rochelle distraite de la généralité de Poitiers. L'administration en fut confiée à Michel Bégon, intendant de la marine à Rochefort, bien connu des curieux, et que ce *Mémoire*, rédigé en 1699 et publié pour la première fois, fera connaître comme un administrateur zélé et intelligent. Ce *Mémoire* est divisé en deux parties; la première (p. 1-62) contient, outre quelques faits historiques, généralement exacts, sur les principales villes, Saintes, la Rochelle, Rochefort, Saint-Jean-d'Angély, etc., et la description des monuments intéressants, comme le phare de Cordouan (p. 52), des renseignements sur les mœurs, le commerce, l'administration, les juridictions ecclésiastiques et civiles. L'auteur ne craint pas de s'élever contre divers abus concernant la religion, la noblesse, l'administration des justices seigneuriales. Il se plaint de la diminution de la population de ces provinces « qui ont été autrefois si abondantes en toutes choses. » Il en énumère (p. 25-26) les causes visibles : le grand libertinage du menu peuple qui fuit le mariage (il demande : « quelque police sur le mariage »), la guerre, la pauvreté et la misère des paysans, les évasions des religionnaires et l'impossibilité où ils sont de se marier. La seconde partie (p. 63-159) contient : « l'état des paroisses, l'imposition de l'année 1698, les noms des seigneurs et la qualité du terroir. Les

paroisses étaient au nombre de 730 et la taille s'éleva, en 1698, à la somme de 992,532 livres; il y avait dans la généralité 360,000 habitants. Outre la taille, il y avait la ferme des aides et les douanes « qui sont très-considérables et produisent un gros revenu à S. M. » Le *Mémoire* de Bégon, qui donne beaucoup d'autres détails sur lesquels nous ne pouvons nous étendre, a été publié, comme il méritait de l'être; l'éditeur l'a accompagné de variantes et de notes nombreuses et fort intéressantes. La réimpression de l'édit de création est jointe à la publication. ADOLPHE BOUYER.

Histoire et Critique, par MAXIME DU CAMP. *Études sur la Révolution française, souvenirs de voyages, lettres à M. le Ministre de l'instruction publique.* Paris, Hachette 1877, 1 vol in-8 de XI-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est composé d'articles que l'auteur n'a pas voulu laisser oublier dans les revues et les journaux où ils parurent d'abord. On peut, pour quelques-uns de ces morceaux approuver, le soin qui les a réunis. Pour d'autres, on pensera peut-être que M. Maxime du Camp a montré une affection paternelle trop grande. Le volume débute par des études sur la Révolution; l'auteur s'est efforcé d'y être impartial, mais n'y a pas toujours réussi. Il aurait sans doute modifié quelques-unes de ses appréciations au sujet des cahiers des États généraux, s'il eût relu le beau livre de Tocqueville. Le même grand publiciste, dans une de ses lettres, a résumé par une seule phrase que M. Maxime du Camp aurait dû méditer, son opinion sur les prétendus bienfaits amenés par la Révolution : « On n'est pas tombé de l'excès du mal en révolution, mais du progrès en révolution ; arrivé au haut de l'escalier, on se jeta par la fenêtre pour être plus tôt arrivé au bas. » Dans son désir d'impartialité, si M. Maxime du Camp nous semble juste à l'égard de Mme Roland trop louée jusqu'ici, il nous paraît avoir mal jugé l'action de Charlotte Corday et s'être montré bien sévère pour la reine Marie-Antoinette. Certaines lettres, d'après lesquelles il la condamne, sont-elles authentiques? Nous craignons que les connaissances de l'auteur ne soient pas toujours assez approfondies, et cette crainte est bien permise quand on l'a vu rapporter un mot qu'il n'est plus permis de citer comme historique : « Frappez, Dieu saura reconnaître les siens. »

M. Maxime du Camp a, sans qu'il s'en doute, car il est de bonne foi et cherche la vérité, subi par ci par là les influences du libéralisme. Sous ces influences, il trouve le moyen de parler du *Syllabus* à propos des États généraux; il compare la Terreur blanche à la Terreur rouge, il prend parti contre la Vendée, et enfin, quand il parle du Christ, c'est en homme qui appelle M. Renan : cher maître. Ces critiques ne nous empêcheront pas de convenir que le livre de M. du

Camp est bien écrit, qu'on le lit volontiers, dût-on de temps en temps, s'irriter un peu des doctrines de l'auteur, et trouver qu'il a parfois traité des sujets pour lesquels une certaine étude eût été bien nécessaire. Sur la poésie populaire, M. Maxime du Camp adresse, par exemple, au ministre de l'Instruction publique une lettre qui est en retard d'une vingtaine d'années. Non-seulement M. Maxime du Camp ne connaît rien de tout ce qui a été publié à ce propos en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Portugal, en Allemagne, mais il n'a pas même ouvert le recueil de M. Bujeaud, celui de M. Max Buchon, les *Chants de la Provence* de M. Damase Arbaud, le *Romancero de Champagne* de M. Tarbé. M. Maxime du Camp croit encore à l'authenticité du *chant Altabiçar*, et considère la *Marseillaise* comme un chant populaire! C'en est assez pour faire juger de la portée de cette lettre dont on ne peut guère louer que l'intention. D'autres morceaux, relatifs à la littérature ou aux arts, terminent le volume. Le dernier article est encore une lettre à M. le ministre de l'Instruction publique pour lui demander de placer dans les Champs-Élysées les statues de nos grands hommes, afin que les Parisiens, en les voyant tous les jours, puissent être tentés de les imiter. M. Maxime du Camp voudrait du reste que ce musée en plein air ne reproduisît que des personnages antérieurs à l'époque révolutionnaire. Il craindrait que, sans cela, les choix des conseillers municipaux fussent grotesques sinon odieux. Un tel projet mérite, ce nous semble, d'être examiné sérieusement; mais peut-être, s'il était exécuté, les Champs-Élysées ressembleraient-ils trop à un vaste *Campo Santo*. J. V.

BULLETIN

Cours abrégé de religion, par le P. F. Schouppe, de la Compagnie de Jésus. 4e édition. Bruxelles, Goemaere; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de VIII-493 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une année à peine que le *Polybiblion* rendait compte de cet ouvrage du Père Schouppe. La quatrième édition ne diffère de celles qui l'ont précédée que par le questionnaire très-complet dont l'auteur l'a enrichie. Ce questionnaire, qui n'a pas moins de trente-trois pages, est le résumé fort exact de toute la doctrine du livre. Il rend, en outre, plus facile le travail des maîtres et des élèves auquel ce livre est destiné. Chaque question est précédée d'un numéro qui correspond au numéro du paragraphe où l'on rencontre la réponse. Eug. P.

Biblia latina studenti... pel Sig. Abate Vuillaume. Prima versione italiana. Torino, Pietro Marietti, 1875, in-12 de 648. p. — Prix : 4 fr.

Il y a longtemps déjà que la Bible des étudiants est connue et estimée en

France. M. l'abbé Vuillaume a réuni dans ce livre, avec le texte latin des principaux passages de la Bible, une courte notice sur chacun des écrivains sacrés, des appréciations critiques sur leur manière d'écrire et quelques analyses littéraires empruntées à Rollin ou à La Harpe. L'éditeur Pierre Marietti a rendu un nouveau service aux études chrétiennes, en faisant traduire un ouvrage qui est très-propre à inspirer aux jeunes gens l'amour des saintes lettres. EUG. P.

Biblioteca delle Gioventù italiana, *I poeti dei primi secoli.* 1 vol. in-16 de 242 p. — *Le notti romane di Verri.* 2 vol. de 230 et 216 p. — *Favole souetti de L. Fiacchi.* 1 vol. de 260 p. — *Le Grazie.* 1 vol. de 228 p. — *Dissertazione sopra lo stato presente delle lingua italiana.* 1 vol. de 164 p. — *Novelle di Grazzini.* 1 vol. de 224. — Torino, libreria Salesiana; Paris, Lethielleux).

Aux jeunes gens qui étudient la langue italienne, trop négligée aujourd'hui et si cultivée aux meilleurs temps de notre littérature, continuons à indiquer les publications de la *Biblioteca delle Gioventù*. Cette collection vient de s'augmenter de trois volumes qu'on peut considérer comme se rattachant à la critique et à l'histoire littéraire. *La dissertazione sopra la stato presente della lingua italiena*, d'Antonio Cesari, par Silvestri; le *Grazie*, l'œuvre de Cesari lui-même, *I poeti dei primi secoli* de V. Monti, dont nous n'aimons pas beaucoup la forme dialoguée, mais qui renferment tant d'observations intéressantes. La *Biblioteca* a aussi publié les fables de Luigi Fiacchi, inférieures, selon nous, à celles de Bertola, éditées précédemmant, *Le Novelle* di Grazzini, dit Il Lasca, l'un des bons conteurs florentins du seizième siècle, et les *Notti romane* de Verri, qui ont eu en France un succès qu'un style trop emphatique a rendu assez court, mais qui, paraît-il, se prolonge en Italie. Le nombre des volumes imprimés dans la *Biblioteca* est déjà très-considérable, mais la littérature dont elle reproduit les œuvres principales est si riche qu'on n'a pas à craindre de voir de si tôt les matériaux faire défaut. Inutile de rappeler que cette collectien, publiée avec l'autorisation ecclésiastique, peut être mise sous tous les yeux.

Le Diable amoureux, par JACQUES CAZOTTE. Nouvelle édition. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, in-18 j. de 120 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Diable amoureux appartient à la littérature légère du XVIIIe siècle. Aussi, n'est-ce pas comme idée qu'il se recommande ; c'est comme style. A coup sûr, les conteurs de l'époque n'ont littérairement rien fait de mieux. Bien que ce conte s'ouvre par une scène d'évocation, et qu'il y soit question du diable, il n'a rien de sombre ni d'effrayant. Le bonhomme Cazotte, qui racheta par une mort sublime les inconséquencés de sa vie, a pris soin d'éloigner de son œuvre les papillons noirs. *Le Diable amoureux* a été souvent réédité. La nouvelle édition est digne des bibliophiles auxquels elle s'adresse. Elle s'ouvre par une introduction, due à la plume gracieuse de M. Alexandre Piedagnel. F. B.

Le Théâtre en France *depuis le moyen âye jusqu'à nos jours, avec une consultation sur les spectacles,* par A. D'AVRIL. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 311 p. — Prix : 2 fr.

Dans ce volume, qui sera lu avec intérêt, M. d'Avril, après avoir rappelé l'origine religieuse du théâtre antique, nous montre qu'au moyen âge, il

ressuscita dans les mêmes conditions, et que ce fut le mouvement païen de la renaissance qui le poussa en-dehors de ses voies naturelles. Pendant un certain temps, cependant, des poëtes de cette époque paraissent avoir encore compris tout ce qu'une inspiration chrétienne ou nationale pouvait donner d'importance ou d'attrait aux œuvres dramatiques. Ce fut ainsi qu'en 1580, Fronton du Duc composa sa *Jeanne d'Arc*, qui n'est pas sans mérite et qui n'eût pas été indigne d'un souvenir de M. d'Avril. Au dix-septième siècle, Jeanne d'Arc fut encore l'héroïne de plusieurs tragédies, au premier rang desquelles il est juste de placer l'œuvre de Vernulœus, qui serait plus connue si elle n'eût été écrite en vers latins. A peu près dans le même temps où Chapelain publiait son poëme, d'Aubignac et la Mesnardière essayèrent de mettre Jeanne d'Arc sur la scène. Malheureusement, ce furent des auteurs décriés qui montrèrent le plus de tact dans le choix de leurs sujets. Ils surent apercevoir ce dont Boileau ne se douta jamais. Avec Louis XIV comparé à Auguste, on chercha à donner à tout un aspect antique et païen. Comme le génie était du côté des pseudo-classiques, leur victoire fut complète, et les effets de ce triomphe n'ont cessé de se faire sentir jusqu'à nos jours. M. d'Avril voudrait que l'on revînt aux sujets nationaux, aux sujets chrétiens ; il voit, dans ce retour, le moyen de régénérer le théâtre et appuie sur de bons raisonnements et d'excellents exemples ses opinions à cet égard. L'auteur termine son volume par une consultation dans laquelle il examine ces trois questions : Une représentation dramatique est-elle mauvaise en soi ? — Les représentations dramatiques peuvent-elles offrir des avantages? — Les représentations dramatiques, telles qu'elles existent aujourd'hui en France sur les théâtres publics, sont-elles dangereuses ? A la première proposition l'auteur répond non, et oui à la seconde et à la troisième. J. T.

Jules Janin, par A. Piedagnel. Nouvelle édition, très-augmentée, avec une bibliographie, un portrait à l'eau-forte et un fac-simile d'autographes. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 173 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Piedagnel a longtemps servi de secrétaire à Jules Janin et il est resté l'hôte et l'ami de l'auteur de *Barnave*. Nul mieux que lui ne pouvait écrire la vie du spirituel écrivain. M. Piedagnel s'est acquitté de cette tâche avec un soin pieux, une exactitude scrupuleuse et un talent incontestable. Aussi, son étude sur Jules Janin a-t-elle obtenu l'approbation de tous les grands maîtres de la critique contemporaine. Elle fait revivre le traducteur d'*Horace* en un style que ce dernier eût été heureux d'applaudir. M. Piedagnel a écrit son livre avec l'esprit de son cœur. La deuxième édition se recommande par les documents qui l'enrichissent. On y lit avec intérêt plusieurs lettres inédites de l'ermite de Passy. Il en est une particulièrement originale et piquante, quoique très-morale, adressée à un séminariste d'Évreux — laquelle est une charge à fond de train contre la mauvaise littérature contemporaine et un éloge enthousiaste de la littérature du grand siècle Une bibliographie analytique et raisonnée de tous les ouvrages de Jules Janin termine cette étude d'un fini typographique irréprochable. F. B.

Souvenirs d'un homme de lettres, 1795-1873. Paris, Léon Techener, 1877, in-12 de 370 p. — Prix : 6 fr.

M. Jal était surtout connu pour ses beaux travaux sur la marine française, mais c'était aussi un érudit distingué. Son *Dictionnaire critique de biogra-*

phie et d'histoire, qui lui a coûté dix ans de travail, est le complément nécessaire de la plupart des autres dictionnaires biographiques, dont il contrôle bien des assertions et relève bien des erreurs. Aujourd'hui, on recueille et on publie, sous le nom de *Souvenirs d'un homme de lettres*, une série de notes qu'il avait laissées, et qui, sans être reliées entre elles, constituent néanmoins un volume piquant. M. Jal avait beaucoup vécu dans le monde des gens de lettres, mais il avait beaucoup vécu aussi dans le monde politique, et la partie de ce livre qui traite des derniers jours du premier Empire et de la Restauration n'est certainement pas la moins intéressante. M. Jal était impérialiste déterminé, il adorait Napoléon Ier ; il l'avait servi ; il l'avait aimé, il le regrettait. Ses regrets l'avaient rendu injuste pour le régime qui avait succédé à l'Empire. Mais cette injustice, il est le premier à la reconnaître. Sauf quelques points sur lesquels nous aurions encore des réserves à faire, notamment en ce qui concerne les causes du retour des Bourbons, M. Jal n'hésite pas à convenir combien les préventions que lui et ses amis avaient conçues contre la Restauration étaient peu fondées, et combien la guerre qui lui fut faite était violente et souvent déloyale. Il est vraiment remarquable que la plupart des anciens adversaires des Bourbons ont fini par reconnaître leurs torts et les regretter ; l'heure des passions a passé, celle de la justice est venue. Nous recommandons tout spécialement, dans cet ordre d'idées, les chapitres intitulés : *Les partis et la littérature militante sous la Restauration* et *les Rédacteurs du Miroir*. On y verra ce que dit l'histoire de ce régime si attaqué, quand elle est sincère et vraie.

M. DE LA R.

Anthologie de quatrains anciens et modernes, recueillis par JOHN BRUNTON. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre n'est peut-être pas tout à fait exact. *Anthologie* signifie choix, et ici il n'y a pas eu de choix. Il semble qu'il ait suffi d'être un quatrain pour être admis dans ce volume, très-élégant d'aspect, du reste. Pas plus que de choix, il n'y a eu d'ordre dans la disposition des petites pièces qui se succèdent. Les quatrains se placent comme le hasard les a poussés, les uns arrivent du siècle dernier, les autres sont contemporains. Le collectionneur en a oublié un bien charmant de Lamartine :

Je n'ai fait en passant qu'entrevoir ton visage,

Les plus vieux viennent du temps de Clément Marot. Une table rend, au surplus, les recherches très-faciles. On pourrait désirer que ce recueil eût été fait avec un peu plus de sévérité et de méthode ; mais, tel qu'il est, on le lit avec plaisir. Si l'on y rencontre trop de vers médiocres ou bien connus, on y trouve aussi quelques morceaux assez rares ; tel est le *Catéchisme républicain* que l'*Intermédiaire* a aussi rééditée dernièrement. Que de progrès nous avons faits ! que diraient nos républicains d'aujourd'hui si l'un d'eux définissait Dieu de cette sorte :

Je ne sais ce qu'il est, mais je vois son ouvrage ;
Tout à nos yeux surpris, annonce sa grandeur ;
Mon esprit trop borné n'en peut tracer l'image,
Il échappe à mes sens, mais il parle à mon cœur.

Et cela continue de même sur l'âme, l'immortalité de l'âme... Ce serait aujourd'hui un vrai catéchisme de réactionnaires, que ce catéchisme républicain de 1795.

H. B.

De la representacion e influencia de los Estados-Unidos de America en el derecho international, par don RAFAEL-M. DE LABRA. Madrid, impr. de Aurelio Alaria, 1877, in-8 de 38 p.

M. Rafael de Labra est un des hommes qui, en Espagne, sont à la tête du mouvement pour l'abolition de l'esclavage, et il a déjà écrit de nombreux ouvrages sur ce sujet, ainsi que sur le droit des gens. Dans cette brochure, qui reproduit une conférence faite à l'Institution libre d'enseignement de Madrid, il résume la part prise par les États-Unis depuis le commencement de ce siècle, à la solution de certaines questions de droit international. Ces questions sont importantes. Le premier conflit soulevé avec l'Angleterre à propos du droit de visite aboutit à la guerre de 1811 à 1814. Puis vint la proclamation de la fameuse doctrine de Monroe, en 1821, lors de l'insurrection des colonies espagnoles. Les États-Unis ont également pris une part considérable à l'affranchissement des passages du Sund. Enfin, leurs longs débats avec l'Angleterre, au sujet de l'*Alabama*, ont été résolus par le traité de Washington, en 1872, et l'arbitrage de Genève, qui a ouvert de nouvelles perspectives pour le développement du droit international.

C'est une revue rapide, et qui, à ce titre, échappe aux nombreuses objections que pourraient soulever bien des assertions de l'auteur. La *politique de non-intervention*, qu'il préconise, est loin d'être pratiquée par les États-Unis dans leurs relations avec les autres pays américains, et ils ne la proclament vis-à-vis de l'Europe que pour marcher plus librement à la domination de tout le Nouveau Monde.

La Présidence aux États-Unis, Rutherford. R. Hayes, les partis et la constitution, par A. JOUAULT. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure réunit une série d'articles qui ont paru dans le *Manuel général de l'instruction primaire* en avril et mai 1877. Elle expose d'une façon exacte le mécanisme compliqué de l'élection d'un président aux États-Unis, et raconte comment M. Hayes, le candidat du parti *républicain*, a été installé à la Maison-Blanche, le 4 mars dernier, quoique son concurrent M. Tilden, qui représentait les *démocrates*, ait eu non-seulement la majorité des votes populaires, mais encore celle des électeurs présidentiels du second degré.

M. Jouault paraît considérer cette scandaleuse violation du droit public et du vote de tout un peuple comme un fait de nature à montrer les avantages des institutions républicaines. En effet, après avoir dédié sa brochure à M. Thiers, il la termine en guise de conclusion par un extrait du message adressé par l'ex-président de la république à l'Assemblée nationale le 12 novembre 1872. Cela suffit à indiquer la portée de cet opuscule et l'esprit du recueil périodique dans lequel il a d'abord été publié.

Récits et Souvenirs, par l'abbé LENFANT, aumônier du collége de Libourne. Paris, Haton, 1877, in-18 de 252 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre vient fort à propos au moment où les directeurs de pensionnats sont en quête de livres qui puissent dignement et utilement récompenser dix mois d'efforts et de progrès. Les jeunes triomphateurs de collége trouveront dans ces aimables pages de quoi charmer quelques-uns des loisirs de

leurs vacances. Relire ces *Souvenirs d'enfance*, peinture des années charmantes qui pour eux ne sont pas encore passées, parcourir avec notre conteur ces nobles contrées du Japon, de la Corée, de l'Afrique où, tour à tour, nos missionnaires et nos soldats ont versé leur sang toujours fécond et réalisé de si glorieuses conquêtes; visiter avec un si bon guide, sans avoir à quitter l'ombre où l'on goûte les charmes d'un repos mérité, et le désert de Kabylie et le pèlerinage des Alpes, courir sans fatigue de Staoueli à Notre-Dame d'Afrique et à Hippone, c'est à la fois s'amuser et s'instruire. Qui voudrait se priver de ce double avantage quand on peut se le procurer à si peu de frais. E. DE LA D.

Précis d'histoire sur la ville et les possédées de Loudun, par ALPHONSE BLEAU. Poitiers, Oudin, 1877, in-18 de III-246 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit livre n'est guère qu'une ébauche, mais une ébauche qui laisse facilement deviner une main capable de peindre un émouvant et pittoresque tableau. Dire le rôle joué par sa ville natale dans les événements passés, raconter les incidents qui ont jadis suscité la plus vive agitation dans son enceinte aujourd'hui bien tranquille, rappeler le nom des personnages illustres par leur sainteté, leur talent et leur courage, qui ont fait rejaillir jusque sur le front de leur patrie le rayonnement de leur gloire toujours pure, tel est le but de M. Bleau; il l'a suffisamment rempli pour que son livre soit très-intéressant et très-mouvementé. Mais trop longue est l'existence passée de Loudun, trop nombreux sont les incidents dont elle a été le théâtre et les personnages qui sont nés dans ses murs, pour qu'un livre si court, écrit à son sujet, puisse être autre chose qu'une ébauche. M. Bleau doit faire mieux. Pour ne citer qu'un incident de cette attrayante histoire, nous croyons que M. Bleau pourrait nous apprendre encore bien des choses intéressantes sur les *possédées de Loudun*. Malgré la chaleur du plaidoyer que nous venons de lire, nous nous déclarons bien sincèrement incapables de prononcer sur l'innocence ou la culpabilité d'Urbain Didier. C'est qu'aussi le récit du *procès proprement dit* est vraiment trop écourté dans le livre de M. Bleau pour qu'on y puisse trouver les éléments d'une appréciation définitive. Nous serions heureux que M. Bleau voulût bien reprendre ce grand procès et en faire l'objet d'un livre sérieux et véritablement complet.

Tel qu'il est, son *Précis* est très-intéressant, du reste, et nous le recommandons bien volontiers à tous ceux qui veulent à la fois s'instruire et se distraire agréablement en lisant un bon livre. E. DE LA D.

Notes *sur l'Histoire, la Statistique, la Féodalité, le Clergé, la Noblesse, le Peuple, le Luxe, les Impôts, la Propriété dans le département de Vaucluse, de l'an* 1500 *à* 1789. Bilan de la Révolution, par l'abbé J. F. ANDRÉ, docteur en droit canonique, correspondant du ministère pour les travaux historiques. Vaucluse, Denis Coursant, 1876, in-8 de 215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme tous les ouvrages pleins de faits, ce petit volume pourrait facilement être l'objet d'une longue étude. Sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucun détail, de tirer les conclusions, de former un tout des documents épars recueillis laborieusement par M. l'abbé André sur l'ancienne société, ou, si le mot n'effraye pas trop, sur l'ancien régime, il suffira de dire qu'il a réuni, par ordre chronologique et sur les divers sujets énumérés dans le

titre de son ouvrage, des textes qui prouveront, de la façon la plus claire à quiconque veut ouvrir les yeux, que l'ancien régime n'est pas cette monstruosité contre nature dont on effraye par des menaces chimériques d'un retour impossible. Mais on aurait tort d'y chercher une justification qui n'est pas dans l'esprit de l'auteur, et il y a du reste beaucoup plus à expliquer qu'à justifier. La terre n'était pas inculte, le sol inhabité, le confortable n'était pas inconnu, l'ignorance en honneur, les prêtres et les moines pratiquaient la charité, la noblesse ne donnait pas toujours le mauvais exemple et ne prenait pas pour type Barbe-Bleue. Ce sont des choses qu'on ne saurait trop répéter. Y.

J. F. Millet. Souvenirs de Barbizon, par ALEXANDRE PIEDAGNEL. Paris, Vᵉ Cadart, 1876, in-4 de 160 p. (avec un portrait et neuf eaux-fortes), papier de Hollande. — Prix : 12 fr.

Les *Souvenirs de Barbizon*, sont un livre de gourmet, d'amateur et d'artiste, qui les initie à la vie de famille du peintre Millet, récemment enlevé à l'art. M. Piedagnel a beaucoup connu, beaucoup fréquenté l'hôte de Barbizon, l'auteur des *Glaneuses*, de l'*Angelus*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Dans ce style gracieux, primesautier et poétique dont il semble avoir dérobé le secret à son cher maître Jules Janin, M. Piedagnel étudie François Millet sous tous ses aspects, comme peintre, comme poëte, comme penseur, comme homme, comme époux et comme père. Quelle bonne, loyale, franche et surabonnante nature! Millet fut surtout le peintre de la réalité qu'il ne faut pas confondre avec le réalisme. Il aima les champs et les paysans avec passion, paysan lui-même dans son enfance. Toutes ses œuvres ont un accent de vérité qui saisit, toutes ont quelque chose de sain et de salubre qui attire. Sous ce rapport, M. Piedagnel les a très-justement analysées. Il y a dans Millet du patriarche et du travailleur, et quand nous le voyons, au milieu de ses neuf enfants, maniant le pinceau, lisant la Bible, Virgile, Chateaubriand, on se croirait transporté aux époques primitives. En-dehors de la *Vie* de François Millet et des *Souvenirs de Barbizon*, ce beau livre contient des poésies, des lettres inédites, des fac-simile et neuf eaux-fortes reproduisant les principaux tableaux du maître, entre autres le *Printemps*, la *Chute des feuilles*, la *Lessiveuve*, la *Fileuse*, et le *Jardin du paysan*. Ces eaux-fortes sont signées : Rops, Taiée, Saint-Raymond, Lalanne et Lalauze.

F. B.

P. Corneille. Edition annotée par FRÉDÉRIC GODEFROY. T. Iᵉʳ, *Le Cid*, *Horace*. In-18 de 192 p.

La Chanson de Roland, traduite du vieux français par ADOLPHE D'AVRIL. 3ᵉ édition. In-18 de 177 p. Paris, librairie de la Société Bibliographique. — Prix : 50 c. le volume. (*Classiques pour tous.*)

Nous plaçons ensemble ces deux ouvrages, non point à cause des affinités littéraires que des esprits délicats et sagaces pourront y trouver, mais parce qu'il font partie d'une même collection et se recommandent par les mêmes qualités de fond et d'exécution. Nous n'avons pas à faire une étude sur le mérite de Corneille et de la *Chanson de Roland*, non plus que sur la valeur de leurs nouveaux éditeurs. Ce serait ici superflu. Nous tenons seulement à recommander cet essai de vulgarisation par le bon marché et par la belle typographie des chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, auxquels

on compte bien adjoindre les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère. Corneille et la *Chanson de Roland* sont le début : *Madame de Sévigné* et *Racine*, les *Psaumes*, *Shakespeare* et la *Romancero espagnol* vont suivre et d'autres encore. C'est par la vulgarisation des chefs-d'œuvre, qu'on arrivera à relever le niveau des intelligences ; voilà une des digues à opposer à l'envahissement de la littérature malsaine et énervante qui va de bas en haut et de haut en bas pour tout corrompre. Faire connaître le beau, c'est le faire aimer, et, de là à sa réalisation par la pratique du bien, il n'y a qu'un pas. M. F. Godefroy a donné une notice biographique sur Corneille, des notices sur chacune des pièces, et a joint les notes nécessaires au texte. La traduction de la *Chanson de Roland* de M. d'Avril est bien connue, elle est à sa troisième édition ; il l'a fait précéder d'une introduction historique et littéraire. V.

Les trois veuves, par A. DE PONTMARTIN.
Ce que c'est qu'un curé, par LOUIS VEUILLOT. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-18 de 51 p. — Prix de chaque volume 15 cent. (*Petite bibliothèque variée.*)

Ces deux volumes inaugurent heureusement la nouvelle série de publications entreprises par la Société Bibliographique, sous le titre de *Petite bibliothèque variée*, et qui doit embrasser, comme son nom l'indique, les sujets les plus divers. Ce seront des romans, des récits, de l'histoire, de la morale, de la religion ; car, à côté des deux volumes que nous avons sous les yeux, nous trouvons annoncé le *Retour à Dieu* par Mgr Dupanloup, et les *Sept œuvres de miséricorde* par Léon Gautier. Les noms ne pouvaient être mieux choisis pour attirer les lecteurs, et les sujets pour les charmer. Aussi croyons-nous pouvoir, sans nous hasarder, prédire un grand succès à cette collection devant laquelle s'ouvriront bien des portes restées closes pour les *Brochures sur la Révolution française* et la *Bibliothèque à 25 centimes*. Ce ne sont pas des nouveautés que ces charmants récits signés Pontmartin et Veuillot. Mais quoi de plus piquant et plus émouvant que la fraîche histoire des trois veuves restées fidèles à leurs premières affections et dont s'exhale un parfum si pur et des sentiments si élevés. Nous en disons autant de *Ce que c'est qu'un curé*, histoire souvent répétée d'un bon prêtre calomnié par des libertins, qui se venge par la charité et triomphe de l'opinion par la vertu : tout cela, sous la plume de M. Louis Veuillot, se boit d'un trait. M.

Manuel de la corporation chrétienne, par LÉON HARMEL. Tours, Mame, 1877, in-12 de XII-424 p. — Prix : 2 fr.

Le nom de M. Léon Harmel, le grand industriel du Val-des-Bois, près de Reims, est trop connu comme celui d'un des plus ardents et des plus heureux promoteurs de la régénération des ateliers par l'introduction des pratiques chrétiennes, pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur son œuvre. Il prend le nom de corporation, non pas dans son sens historique avec lequel il résonne à beaucoup d'oreilles, mais dans son acception générale : « Celui d'une association d'individus de la même profession, formée pour atteindre un but commun. » Le but, ici, est la sanctification des membres, leur union pour s'entraider dans le travail et dans les phases si diverses et surtout si difficiles de la vie de l'ouvrier. Après avoir rappelé avec une rare vigueur, à laquelle sa conduite donne un grand poids, les devoirs trop souvent méconnus par la cupidité du patron vis-à-vis des ouvriers qu'il emploie, il ra-

conte surtout ce qu'il a fait dans son usine, les moyens par lesquels il a réussi pour lui à établir l'union entre le patron et l'ouvrier et le catholicisme pratiqué dans toutes les parties de ses ateliers, ce qu'il a fait pour que la loi du dimanche fût strictement observée, pour faciliter les devoirs chrétiens par des services religieux spéciaux, pour l'instruction des enfants, pour les institutions économiques propres à favoriser l'amélioration de la condition des ouvriers et le bon emploi de leurs salaires, pour les associations chrétiennes établies entre les divers groupes d'ouvriers, etc., etc. Enfin, dans un dernier chapitre, il aborde la question théorique et tend à prouver que ce qu'il a si bien fait, que ce qui a produit de si féconds résultats au Val-des-Bois, peut être fait partout. De nombreux documents sont reproduits à la fin du volume, et seront d'un grand secours à tous ceux auxquels il aura communiqué un peu de son feu sacré, pour tenter de réaliser eux-mêmes un peu du bien qu'il a fait. Puisse son exemple trouver parmi les industriels de nombreux imitateurs, et quelques objections que les économistes puissent faire à son système, un grand pas sera fait pour le salut et le bonheur de la classe ouvrière et la régénération de notre pays.

R. S.

Assemblée générale des catholiques. Sixième année (3, 4, 5, 6,) avril 1871). Paris, 1877, imp. J. Le Clere, in-12 de XXXII-519 p. Prix : 4 fr.

Ce volume est le fidèle compte rendu de la réunion qui prenait autrefois le titre de Congrès des comités catholiques et dont notre chronique ne manque pas de parler chaque année. On y trouvera tous les discours et rapports entendus dans les assemblées générales du soir et les travaux prêts pour la lecture, mais que le temps n'a pas permis de communiquer au public. C'est un recueil de documents du plus haut intérêt et pour les catholiques, et pour tous ceux qui s'occupent de questions sociales; ils ont tous une grande valeur par les questions qu'ils traitent et quelques-uns sont des œuvres d'un talent remarquable; ils sont bien propres à faire connaître la situation des catholiques, les points sur lesquels ils doivent plus spécialement diriger leurs efforts et le caractère de la lutte qu'ils soutiennent courageusement contre les doctrines impies pour sauver la France de la décadence et de la corruption où elles l'entraîneraient promptement si l'on ne s'opposait à leur funeste action. Puisse leur lecture attirer de nouvelles adhésions à ce qui était les Comités catholiques et ajouter de nouvelles activités à celles qu'ils avaient déjà réussi à grouper. Nous rappelons les fermes et éloquents discours de S. Em. le cardinal Guibert, de Mgr Freppel et de M. Chesnelong, les fines et chaleureuses allocutions de Mgr Mermillod, les rapports de M. Champeaux sur le projet d'École des arts et métiers à Lille, de M. Gossin sur l'enseignement agricole, de M. Baudon sur la situation des Universités catholiques, de M. Aubry sur l'économie sociale catholique, de M. Paul Besson sur les communautés religieuses au point de vue légal, de M. de Beaucourt sur la propagande par la presse, de M. le baron de Chamborand sur les tracts, almanachs et brochures.

R. S

VARIÉTÉS

I

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

III

TABLE CHRONOLOGIQUE DES TITRES DONNÉS DANS LES PREUVES A LA FIN DES VOLUMES.

	1re édit.	2e édit.		
1.	—	V 121.	418. Honorius, emp.	. Constitution.
	I 249.	II 67.	632. Dagobert 1er, roi.	p. Trèves, égl.
	I 251.	II 70.	633. id.	p. St-Max. de Trèv., abb.
	I 252.	II 71.	646. id.	p. Horreen de Trèves, abb. — fondon.
5.	I 253.	II 71.	646 et 648. Jean IV, pape.	p. Remiremont, abb.
	I 257.	II 77.	648. Godo, év. de Metz.	p. Cugnon, prd.-fondon.
	I 257.	II 77.	653. Sigebert II, roi.	p. Trèves, égl.
	I 258.	II 78.	661. Childéric II, roi.	p. Senones, abb.-fondon.
	I 259.	II 79.	671. Numérien, arch. de Trèves.	p. Saint-Dié, abb.
10.	I 260.	II 81.	674. Volfoald, comte.	p. Saint-Mihiel, abb. — don de Condé.
	I 261.	II 82.	698. Irmina.	p. Epternach, abb.
	I 262.	II 83.	701. Pépin, roi et Plectrude.	p. S. Vanne de Verdun, abb.
	I 263.	II 84.	706. Pépin, roi.	p. Epternach, abb.
	I 264.	II 85.	709. Volfoald, comte.	p. Saint-Mihiel, abb. — fondon.
15.	I 267.	II 88.	709. id.	p. Saint-Mihiel, abb.-don de Marsupe.
	I 267.	II 89.	714. Pépin, roi.	p. Epternach, abb. — don de Svestre.
	I 268.	II 89.	716. Arnould, duc.	p. Epternach, abb.-don de Bollane.
	I 268.	II 89.	716. Hedenus, duc.	p. Epternach, abb.
	I 268.	II 90.	v. 720. Chilpéric II, roi.	p. St-Arnould de Metz, abb.
20.	—	V 122.	721. Eberhard, comte.	p. Murbach, abb.
	I 269.	II 91.	722. Bertrade.	p. Prum, abb.
	I 270.	II 92.	726. S. Willibrod.	. Testament.
	—	V 123.	727. Eberhard et Lutfrid, ducs.	p. Murbach, abb.
	I 272.	II 94.	732. Mémorial.	p. Palatiole ou Palz, abb. — fondon.
25.	I 273.	II 95.	752. Pépin, roi.	p. Epternach, abb.
	I 273.	II 95.	752. id.	p. Gorze, abb. — don de Dombasle.
	I 274.	II 96.	755. id.	p. Saint-Mihiel, abb.
	I 275.	II 97.	762. id.	p. Gorze, abb. — fondon.
	I 276.	II 100.	763. id.	p. Gorze, abb. — don de Vanou, etc.
30.	I 277.	II 101.	763. id.	p. Prum, abb. — fondon.

	1re édit.	2e édit.		
	I 280.	II 104.	764. id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 281.	II 104.	765. id.	p. id.
	I 281.	II 105.	765. Grodegang, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 283.	II 107.	v.768. Charlemagne.	p. id.
35.	I 284.	II 108.	769. id.	p. Saint-Dié, abb.
	I 285.	II 109.	770. Angelram, év. de Metz.	p. Gorze, abb. — don de Faux et Jouy.
	I 288.	II 113.	770. id.	p. Gorze, abb. — don de Warangéville.
	I 286.	II 110.	775. Charlemagne.	p. Prum, abb.
	I 287.	II 111.	776. Assuerus, abbé.	p. Prum, abb. — don de Caciac.
40.	I 287.	II 112.	777. Charlemagne.	p. Salone, prieuré.
	I 290.	II 115.	782. id.	p. St-Pierre-aux-nonains de Metz, abb.
	I 291.	II 116.	783. id.	p. St-Arnould de Metz, abb. — don de Cheminot.
	I 292.	II 117.	783. Hildegarde, reine.	p. St-Arnould de Metz, abb. don de Bouxières.
	I 292.	II 118.	787. Angelram, év. de Metz.	p. Saint-Avold, abb.
45.	I 293.	II 119.	790. Charlemagne.	p. Prum, abb. — don de Longane.
	I 294.	II 120.	v.790. id.	p. Epternach, abb.
	I 295.	II 120.	790. id.	p St-Max. de Trèv., abb.
	I 296.	II 121.	807. id.	p. id.
	I 296.	II 122.	815(816). Louis le Débon. emp.	p. Saint-Mihiel, abb. — immunité.
50.	—	II 123.	815. id.	p. Saint-Mihiel, abb. — don de Salone.
	I 297.	II 123.	815 (816). id.	p. Saint-Mihiel, abb. — les bénéficiaires.
	I 298.	II 124.	815. id.	p. Gorze, abb.
	I 299.	II 125.	821. id.	p. S. Max. de Trèv., abb.
	I 299.	II 126.	826. Louis et Lothaire, rois.	p. Senones, abb. et Richbode, abbé.
55.	I 300.	I 111. / II 128.	836. Louis le Débon., emp.	p. Longeville-les-Saint-Avold, abb.
	I 301.	II 129.	836. Frotaire, év. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 484.	II 126.	838. id.	p. id.
	I 303.	II 131.	840. Lothaire, emp.	p. Saint-Denis, abb. — restitution de Saint-Mihiel, abb.
	—	II 132.	v. 844. Sergius II, pape.	p. Drogo, év. de Metz.
60.	—	I 103.	845. Charles le Chauve, roi.	p. Alaon, abb.
	—	II 133.	845. Lothaire, emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 304.	II 134.	846. Charles le Chauve, roi.	p. Saint-Mihiel, abb. — immunité.
	I 306.	II 136.	855. Lothaire, emp.	p. Prum, abb.

	1re édit.	2e édit.			
	I 305.	II 135.	858.	Lothaire, roi.	p. Toul, égl. — restitoⁿ. de St-Evre de Toul, abb.
65.	II 287.	V 126.	859.	(donné sous 1129) Lothaire, roi.	p. Achery, prieuré.
	I 307.	II 137.	863.	Advence, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 309.	II 139.	868.	Lothaire, roi.	p. St-Maximin de Trèves abb.
	I 309.	II 140.	869.	Charles le Chauve, roi.	p. St-Arnould de Metz, abb. — don de Jussy.
	I 310.	II 140.	870.	Charles le Chauve et Louis le Germ.	Partage.
70.	I 312.	II 143.	875.	Louis, roi.	p. Longeville-lès-Saint-Avold, abb.
	I 313.	II 144.	878.	Louis le Bègue, roi.	p. Toul, égl.
	I 314.	II 145.	878.	Louis, roi.	p. Prum, abb.
	I 315.	II 147.	878.	Louis le Bègue, roi.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 316.	II 148.	884?	Richarde, impce.	p. Etival, abb.
75.	I 317.	II 149.	884.	Charles le Gros. emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 319.	II 152.	884.	id.	p. id. — don de trois métairies.
	—	II 144.	ap. 886.	Regnier, duc.	p. St-Dagobert de Stenay, prieuré.
	I 320.	II 152.	888.	Arnould, roi.	p. St-Maximin de Trèv, abb.
	I 321.	II 153.	889.	id.	p. St-Arnould de Metz, abb.
80.	I 321.	II 154.	889.	id.	p. Trèves, égl. — restitoⁿ. de St-Servais, abb.
	I 322.	II 155.	890.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	—	II 156.	891.	id.	p. Chiemsée, abb. et Luxeuil, abb.
	I 323.	II 156.	891.	id.	p. Prum, abb. — élection de l'abbé.
	I 323.	II 157.	893.	id.	p. Toul, égl. — restitution de St-Evre, abb. et de St-Germain, abb.
85.	I 324.	II 158.	893.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 325.	II 159.	894.	id.	p. Toul, égl. — priviléges.
	I 325.	II 160.	895.	Zwentibold, roi.	p. St-Mihiel, abb. — confirmation de Bussières, etc.
	I 326.	II 161.	895.	id.	p. Prum, abb. — confirmation de Svestre.
	I 327.	II 162.	896.	id.	p. St-Denis, abb. — restitution de Salone.
90.	I 328.	II 163.	897.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.

	1re édit.	2e édit.			
	I 328.	II 164.	898.	id.	p. Prum, abb.— don de la monnaie et du péage.
	I 329.	II 164.	898.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 329.	II 165.	898.	id.	p. Trèves, égl.-restitut^on. de St-Servais, abb.
	I 330.	II 165.	898.	Ludelme, év. de Toul.	p. Toul, chapitre.
95.	I 331.	II 166.	900.	Louis IV, roi de Germ.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 331.	II 167.	904.	id.	p. Vieux-Moutier, abb.
	I 332.	II 168.	906.	id.	p. Ludelme, évêq. de Toul.
	I 333.	II 168.	910.	Richilde, reine.	p. Gorze, abb.
	I 334.	II 170.	912.	Charles le simple, roi.	p. Bon-Moutier, abb.
100.	I 335.	II 171.	912.	id.	p. Toul, égl.
	I 335.	II 172.	922.	id.	p. id. —confirm. de priviléges.
	I 337.	II 174.	926.	Giselbert, comte.	et St-Maximin de Trèves, abb. — échange.
	—	II 173.	926.	Franco, Nortpolo, Humbert	et id. id.
	I 337.	II 175.	926 ou 927.	Bennon, évêq. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb.
105.	I 338.	II 176.	933.	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 345.	II 183 / V 127	v. 934.	Gisla, abbesse de Remiremont.	p. Alzey.
	I 340.	II 178.	935.	Gauzelin, év. de Toul.	p. Bouxières-aux-Dames, abb. — fond^on.
	I 342.	II 181.	936.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 345.	II 184.	940.	Otto Ier, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
110.	I 346.	II 185.	v. 940 ou 948?	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb.
	I 348.	II 187.	941.	Gauzelin, év. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb. — égl. de Colombey.
	I 349.	II 188.	942.	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb. — moines substitués aux chanoines.
	I 350.	II 190.	942.	Etienne VIII, pape.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	I 351.	II 191.	945.	Otto Ier, roi.	p. Trèves égl. — restit^on de St-Servais, abb.
115.	I 359.	II 200.	945.	Adalbero, 1er év. de Metz.	p. Ste-Glossinde de Metz, abb.—rétablissement.
	I 352.	II 192.	948.	Otto Ier, roi.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 354.	II 194.	949.	Otto Ier, roi.	p. St-Maximin de Trèves. abb. — sentence
	I 354.	II 195.	949.	id.	p. Senones, abb.
	I 355.	II 196.	950.	Agapet, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
120	I 356.	II 196.	950.	Eve, comtesse.	p. St-Arnould, de Metz, abb. — don de Lay.
	I 357.	II 198.	950.	id.	p. id. id.

	1re édit.	2e édit.		
	—	II 203.	950 (ou 945?) (ou 960?) Gerard, abbé de St-Martin de Metz.	p. les serfs de son abb.
	I 361.	II 203.	952. Otto Ier, roi.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	I 541.	III 78.	952. Bérenger, év. de Verdun.	p. id.
125.	I 362.	II 205.	956. Otto Ire, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 363.	—	957 (ou 933) (ou 948). Lothaire, roi.	p. Toul égl. — restit. de St-Evre, abb.
	I 364.	II 206.	957. Arnould, serviteur de Dieu.	p. St-Evre de Toul, abb. — don de Bainville.
	I 365.	II 207.	958. Udalric, fils de Eve, comtesse.	p. St-Arnould de Metz, abb. — confirmon. de Lay.
	I 367.	II 209.	960. Otto Ier, roi.	p. St-Pierre-aux-non. de Metz, abb. — confirmon de la réforme.
130.	—	II 210.	960. Hildebondis, comtesse.	p. Amelle, prré — fondon.
	I 368.	II 211.	962. Otto Ier, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 369.	II 212.	962. Jean XII, pape.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	I 371.	II 214.	963. Bruno, archev.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — échange avec S. Cte de Luxembourg.
	I 372.	II 215.	965. Otto Ier, emp.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
135.	I 373.	II 216.	965. id.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 374.	II 218.	965. id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 377.	II 220.	966. Frédéric Ier duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames abb. — jugement.
	I 378.	II 221.	966. Sigeric, comte.	p. Vergaville, abb.-fond.
	I 379.	II 223.	967. Jean XIII, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
140.	I 380.	II 224.	968. Gérard, évêque de Toul.	p. Toul, chapitre.
	I 381.	II 225.	968. id.	p. Bouxières-aux-Dames abb. — don de Pompey., etc.
	I 382.	II 227.	968. Otto Ier, emp.	p. Metz, égl. — don de Vaussor, abb., uni à Hastières, abb.
	I 382.	II 226.	Xe siècle. Odelric, serviteur de Dieu.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
	I 383.	II 228.	971. Gérard, évêque de Toul.	p. St-Michel, près Toul, égl.
145.	—	II 230.	v. 973. Vilgfride, év. de Verdun	p. St-Paul de Verdun, abb. — fondon
	—	II 232.	v. 973. Otto II, emp.	id. id.
	I 385.	II 233.	979. Egbert, archev. de Trèves.	p. St-Mathias de Trèves. abb. — don de Long-Sure.

	1re édit.	2e édit.		
	I 387.	II 235.	982. Gérard, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 389.	II 237.	982. id.	p. id.
150.	—	II 240.	982. Otto II, emp.	p. Gorze, abb. — don de Morlange.
	I 392.	II 241.	983. id.	p. St-Vincent de Metz, abb. — fond^on^
	I 392.	II 242.	986. Gérard, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb. — don d'Andelier.
	I 393.	II 243.	988. id.	p. St-Michel près Toul. égl. — don de Gozlinicourt.
	I 396.	II 246.	991. Odacer, comte.	p. Longeville - lès - St-Avold, abb.
155.	I 396.	II 247.	992. Otto III, roi.	p. St - Symphorien, de Metz, abb.
	I 397.	II 248.	996. Volcmar, abbé.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 398.	II 249.	v. 1000. Otto III, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — don de monnaie et marché à Billich.
	I 386.	II 234.	1000. Confirm^on^ de Fréd. Emp.	p. Honcourt au Val-de-Viller, abb. — fond^on^.
	I 564.	III 105.	1003. Henri II, roi.	p. Épinal, abb.
160.	I 398.	II 249.	1015. Henri II, emp.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	—	II 316.	1020. Gérard, comte de Metz.	p. Fructuaire, abb. en Piémont.
	—	II 316.	1020. id. id.	p. St-Bénigne de Dijon, abb. — échange.
	I 399.	II 250.	1022. Mémorial.	p. St-Maxe de Bar. Collég^le^ — fond^on^.
	I 400.	II 252.	1024 (1025). Conrad II, roi. (Clouet, H. de Verdun, II, 26, 45, 46, notes.)	p. la Madeleine de Verdun, abb.
165.	I 401.	II 253.	1026. Conrad II, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 402.	II 254.	1027. Conrad II, emp.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
	I 403.	II 255.	1028. id.	p. Dieulouard, collég^le^.
	I 403.	II 256.	1030. Jutta, duchesse de Lorr.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	I 406.	II 259.	v. 1030. Bruno, évêque de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb. — rétablissement.
170.	I 408.	II 261.	1033. Conrad II, emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 410.	II 263.	1033. Gérard, comte, fils d'Adalbert.	p. St-Bénigne de Dijon, abb.
	I 412.	II 266.	1034. Godefroy et Herman C^tes^	p. St-Remy de Lunéville, abb.
	I 413.	II 267.	1034. Bruno, évêque de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.

	1re édit.	2e édit.			
	I 414.	II 268.	v. 1035.	N. abbé de Saint-Martin de Metz et P. abbé de Stavelo.	Échange.
75.	I 405.	II 257.	1037.	Adalbert, marchis (en Lor.).	p. St-Mathias de Trèves abb.
	I 415.	II 269.	1037.	Adalbero, prév. de Saint-Paulin de Trèves.	p. id. id.
	I 417.	II 271.	1041.	Henri III, roi.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 417.	II 272.	1043.	Bruno, évêque de Toul.	p. Deuilly, prré.
	I 543.	III 80.	1043 ou 1046?	Mémorial.	p. Bouzonville, abb. — fondation.
180.	I 420.	II 276.	1046 ou 1047?	Thierry, évêque de Verdun.	p. St-Maur de Verdun, abb.
	I 421.	II 277.	1047.	id.	p. la Madeleine de Verdun, abb.
	I 422.	II 278.	1049.	Saint Léon IX, pape.	p. Saint-Dié, abb.
	I 423.	II 279.	1049.	id.	p. la Madeleine de Verdun, abb,
	I 424.	II 280.	1049.	id.	p. St-Maur de Verdun, abb.
185.	I 425.	II 283.	1049.	id.	p. Ste-Croix en Alsace, abb.
	I 442.	II 305.	1049.	id.	p. St-Arnould de Metz, abb.
	I 427.	II 284.	1050.	id.	p. Bleurville, abb.
	I 429.	II 286.	1050.	id.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 430.	II 287.	1050.	id.	p. Hesse, abb.
190.	I 432.	II 290.	1051.	id.	p. Poussay, abb. fondon.
	I 434.	II 292.	1051.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 435.	II 293.	1051.	id.	p. Toul, chapitre.
	—	II 295.	1051.	id.	p. Saint-Dié, abb.
	—	II 298.	1051.	id.	p. Toul, égl. — confirmon du comté et des abbayes.
195.	I 437.	II 300.	1051.	id.	p. St-Vincent de Metz, abb.
	I 440.	II 304.	1051.	Ermengardis.	p. St-Dié, abb.
	I 441.	II 304.	1052.	Saint Léon IX, pape.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 444.	II 308.	1052.	Udo, évêq. de Toul.	p. Bleurville, abb.
	I 446.	II 310.	1055.	Henry III, emp. et Godefroy duc.	p. Florines, abb.
200.	I 447.	II 311.	1055 ou 1056.	Adalbero III, év. de Metz.	p. St-Symphorien de Metz, abb. — don d'Equiniacum (Augny)
	I 447.	II 312.	1056.	Henry III, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — don de monnaie et marché à Billich.

	1re édit.	2e édit.			
	I 448.	II 313.	1056.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb., — droits des avoués.
	I 451.	II 317.	1060.	Godefr. duc et marchis.	p. Verdun, égl. — droits des avoués.
	I 574.	III 121.	1060.	(Vidimus de 1453), Gobert (d'Apremont).	p. Apremont, prré.). — fondon.
205.	I 452.	II 319.	1062.	Actes du chapitre de l'Ordre de St-Benoît.	. à Luxembourg.
	I 452.	II 322.	1065.	Adalbero III, év. de Metz.	p. St-Tron, abb.
	I 453.	II 323.	1065.	Henry IV, roi.	p. St-Maximin de Trèves abb.
	I 454.	II 324.	1065.	Udo, évêque de Toul.	p. St-Gengoulf de Toul, égl.
	I 458.	II 329.	1065.	Henry IV, roi.	p. id.
210.	I 459.	II 331.	1065.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — droits des avoués.
	I 462.	II 333.	1066.	Alexandre II, pape.	p. la Madeleine de Verdun, abb.
	I 463.	II 334.	1067.	Gérard duc de Lorraine.	p. Epternach, abb.
	I 463.	II 335.	1069.	Udo, évêque de Toul.	p. St-Sauveur de Toul, abb., — fondon.
	I 466.	II 338.	1069.	id.	p. Le comté de Toul.
215.	I 469.	II 341.	1069.	Godefr. duc (Clouet. H. de Verdun, II, 81, not. 1.)	p. St-Dagobert de Stenay, prré.
	I 470.	II 343.	v. 1070.	Hadevidis, duchesse.	p. Châtenoy, prré.
	I 471.	II 343.	v. 1070.	Arnould, comte de Chiny.	p. Chiny, prré — fondon.
	I 471.	II 344.	1071.	Frédéric, comte de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 472.	II 345.	1072.	Pibo, évêque de Toul.	p. id.
220.	I 474.	II 347.	1073.	Pibo évêque de Toul et Hériman, évêq. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb. et Bouxières, abb.
	II 259.	V 131.	1074.	Manasses, archevêque de Reims.	p. Morimond, abb. fondation.
	II 406.	III 27.	v. 1075.	Thierry II, duc de Lorr.	p. N.-D. de Nancy, prré érigé en abb.
	I 475.	II 348.	1076.	Pibo, évêque de Toul.	p. Laitre-sous-Amance, prré.
	I 476.	II 350.	v. 1080.	(de 1078 à 1093), Sophie comtesse de Bar.	p. St-Mihiel, abb.
225.	I 477.	III. 5.	v. 1080.	(de 1073 à 1090), Hériman, évêq. de Metz.	p. St-Arnould, de Metz, abb.
	—	III 28.	1080.	Henry IV, roi.	p. Wadgass, abb.
	—	V 127.	1080.	Henry IV, roi.	p. Thierry, duc.
	I 565.	III 106.	1080. ou 1081	Grégoire VII, pape	p. Épinal, abb.
	I 479.	III 7.	1082.	Théodoric, év. de Verdun.	p. St-Airy de Verdun, abb., — fondon.
230.	I 480.	III 9.	1083.	Conrad Ier, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie (S. Pierre) de Luxembourg, abb. — fondon.

	1re édit.	2e édit.			
	I 481.	III	10.	1084. Henry IV, emp.	p. St-Arnould de Metz, abb. et St-Cunibert de Cologne, abb.
	I 488.	III	11.	1085. Sophie, comtesse d'Amance.	p. Ste-Glossinde de Metz, abb. — Laitre sous Amance.
	I 483.	III	12.	v. 1086. Victor II, pape.	p. Vergaville, abb.
	I 483.	III	12.	v. 1086. Henri IV, emp.	p. Verdun. égl.
235.	I 485.	III	13.	1089. id.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 566.	III	107.	1090. Pibo, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.—Barney.
	I 393.	II	243.	1090. Heriman, évêq. de Metz.	p. St-Clément de Metz, abb. — levée du corps de saint Clément.
	I 486.	III	14.	1090. Abbaye de St-Mihiel.	Construction du château de St-Mihiel.
	I 487.	III	16.	v. 1090. Godefroy, duc et marq.	p. Gorze, abb. — St-Dagobert de Stenay, prré.
240.	I 489.	III	17.	1091. Luctulf, doyen de Toul.	p. St-Léon de Toul, ab. — fondon.
	I 491.	III	20.	1091. Pibo, évêque de Toul.	p. St-Léon de Toul, abb.
	I 493.	III	22.	1092. Henri IV, emp.	p. St-Dié, abb.
	I 494.	III	24.	1092. Matfride et Cunégonde.	p. Lay, prré.
	I 495.	III	24.	1093. Henri, comte palatin du Rhin.	p. Le Lac, abb.—fondon.
245.	I 496.	III	26.	1093. Gérard de Thiecourt.	p. Thiecourt, prré. — Fondon.
	I 498.	III	29.	1094. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Mansuy, de Toul, abb.
	I 500.	III	31.	1094. Godefroy, héritier du duc Godefroy.	p. St-Pierre de Bouillon prré.
	I 500.	III	31.	1095. Henri Ier, comte de Luxembourg.	p. Epternach, abb. — voueries.
	I 502.	III	33.	1096. Pibo, évêq. de Toul.	p. Breuil, prré.—don de l'égl. de Commercy.
250.	I 502.	III	34.	1096. Godefroy, duc et marquis.	p. St-Dagobert de Stenay, prieuré.
	I 504.	III	36.	1096. La comtesse Mathilde.	p. St-Pierremont, abb.
	I 505.	III	37.	1096. Urbain II, pape.	id.
	I 506.	III	38.	1096. Albert, comte de Moha.	p. Mont-St-Martin, prré. — fondon.
	I 507.	III	39.	1096. Urbain II, pape.	p. St-Vincent de Metz, abb.
255.	I 508.	III	40.	1096. id.	p. Juvigny, abb.
	I 509.	III	42.	1097. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Jacq. du Neuf-Château, prré. — fondon.
	—	III	44.	1097. Arnould Ier, Cte. de Chiny.	p. Sainte-Walburge de Chiny, prré. — fondon.
	I 512.	III	45.	1099. Richer, évêq. de Verdun.	p. St-Mihiel, abb.—don de la monnaie.
	I 513.	III	46.	entr. 1099 et 1118. Pascal II, pape.	p. Remiremont, abb.

	1re édit.	2e édit.		
260.	I 575.	III 122.	v. 1100. Richard, légat.	p. Apremont, prieuré. — confirmation.
	I 513.	III 46.	v. 1100. Pibo, évêq. de Toul.	p. Landecourt, prieuré.
	I 411.	II 265.	v. 1100. Mémorial.	p. St-Remy de Lunéville, abb. — fondon.
	I 514.	III 47.	1101. Hermensendis, comtesse de Namur,	p. St-Vanne de Verdun, abb. et Mt-St-Martin, prieuré,
	I 515.	III 48.	1102. Thierry II, comte de Bar.	p. St-Mihiel, abb. — don d'Insming, prieuré.
265.	—	I prélim. 166.	1104. (Vidim. de 1540) Henri IV, emp.	p. les Seigneurs de Tanviller. — Sres de Hatstatt.
	I 515.	III 49.	1105. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Gengoulf de Toul. abb.
	I 518.	III 52.	1105. Théodoric, duc de Metz.	p. Andanne, abb.
	I 519.	III 53.	1106. Thierry II, duc de Lorr.	p. Bouzonville, abb.
	I 519.	III 53.	1106. Udalric, abbé de S-Mihiel	p. Renaud Ier, comte de Bar. — rachat du du château de St-M.
270.	I 520.	III 54.	1106. Comtesse Mathilde.	p. St-Pierremont, abb.
	I 521.	III 56.	1106. Pascal II, pape.	p. St-Michel, abb.
	—	III 28.	entre 1106 et 1150. Renaud Ier, comte de Bar.	p. St-Michel, près Pont-à-Mon, (Laître-sous-Amance?) prré — Fondon.
	I 524.	III 59.	1107. Comtesse Mathilde.	p. Verdun, égl. — don de Stenay et Monzay.
	—	III 60.	1109. ou 1110. Mémorial.	p. N.-Dame de Nancy, prieuré, érigé en abb.
275.	I 525.	—	1110. Renaud, évêq. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 526.	III 60.	1111. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Froville, prieuré.
	I 527.	III 62.	1111. Adalbero IV, év. de Metz.	p. Senones, abb. — absolution du voué.
	I 528.	III 63.	1111. Henri V, emp.	p. id.
	I 530.	III 65.	1112. id.	p. St-Maximin de Trèv., abb.
280.	I 532.	III 68.	v. 1112. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Gondrecourt, prré.
	I 533.	III 69.	1113. Henri V, emp.	p. Remiremont, abb.
	I 535.	III 71.	1114. id.	p. Moyen moutier, abb.
	—	V 128.	1114. id.	p. Etival, abb.
	II 297.	V 132.	1114. Thierry II, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
285.	I 536.	III 73.	1115. id.	p. Châtenoy, prré, — lettre à Pascal II, pape.
	I 537.	III 73.	1115. Pascal II, pape,	p. Châtenoy prré.
	I 538.	III 74.	v. 1115. Ricuin, évêq. de Toul.	p. id
	II 264.	V 137.	1115. Thierry II, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	II 260.	V 133.	entr. 1115 et 1123. Simon Ier, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
290.	I 538.	III 75.	1116. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Châtenoy, prré.
	II 262.	V 134.	1117. Mémorial.	p. St-Mihiel, abb. — investiture des abbés.

	1re édit.	2e édit.		
	II 279.	V 156.	1117. Ricuin, évêq. de Toul.	p. St-Vincent de Metz, abb. — Chaligny.
	II 264.	V 137.	1120. Calixte II, pape.	p. Bruno, archev. de Trèves. — Privilég.
	II 265.	V 138.	v. 1120. Simon Ier, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
295.	II 265.	V 138.	1121. Etienne, évêq. de Metz.	p. Longeville-lès-Saint-Avold, abb.
	II 268.	V 142.	1122. Ricuin, évêq. de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb. — St-Don, prré.
	II 269.	V 143.	1123. id.	p. St-Mihiel, abb. — Bourmont, prré.
	II 270.	V 145.	v. 1123. Guillaume, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie de Luxembourg, abb.
	I 439.	II 302.	1124. Antoine, abb. de Senones.	p. Senones, abb. — dédicace de l'Égl.
300.	—	III 109.	1124. Bruno, archev. de Trèves.	Testament.
	II 272.	V 147.	1124. id.	p. Ste-Marie de Luxembourg. abb.
	II 273.	V 149.	1124. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Breuil, prré.
	II 274.	V 149.	1124. Otto, comte de Chiny.	p. Orval, abb.
	—	V 151.	entre 1124 et 1130. Honorius II, pape.	contre Thierry de Imbercourt.
305.	II 275.	V 151.	1125. Menard, cte de Morsperg.	p. Celle, prré.
	II 276.	V 153.	1125. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb.
	II 281.	V 158.	1126. Henry, évêq. de Toul.	p. St-Vincent de Metz, abb. et Chaligny, pré.
			1126. voy. 1138	
	II 283.	V 160.	v. 1126. Judith, abbesse de St-Pierre de Metz.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
	II 312.	V 161.	1127. (donné sous 1136) Henri, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
310.	I 566.	III 110.	1127. Honorius II, pape,	p. Epinal, abb.
	II 283.	V 163.	1127. Etienne, évêq. de Metz.	p. Mosnier, prieuré. — fondon.
	I 567.	III 111.	1128? Ricuin, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
	—	V 165.	1128. Henri, évêq. de Toul.	p. Bleurville, abb.
	II 285.	V 167.	1128. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb. — don de Lorching prré.
315.	II 286.	V 168.	1129. id.	p. Senones, abb. — don de Schures pr .
	—	—	1129. Voyez 859.	
	II 294.	V 178. / III 112.	v. 1130. Etienne, évêq. de Metz.	p. Freistroff, abb.
	II 296.	V 180. / III 114.	1130. id.	p. Freistroff, abb., cfon.
	II 288.	V 170.	1030. id.	p. Ntre-Dme-la-Ronde, à Metz. Collégle. — fdon.
	II 289.	V 172.	1130. id.	p. Senones abb. — don de Basimont.
320.	II 290.	V 172.	1130. Simon Ier, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.

	1re édit.	2e édit.		
	II 290.	V 173.	1130. Thierry, cte de Flandres.	p. Los, abb.
	II 291.	V 174.	1130. Henri évêque de Toul.	p. Lay, prré.
	II 292.	V 175.	1131. Lothaire III, roi des Rom.	p. St-Jean de Liége, égl.
	II 293.	V 176.	1131. Innocent II, pape.	p. St-Dié, abb.
325.	II 296.	V 180.	1132. id.	p. Henri, évêq. de Toul. — restoн de Bercheim.
	II 298.	V 181.	1132. Adalbero, archevêque de Trèves.	p. St-Dié, abb.
	—	V 182.	1132. Simon Ier, duc de Lorr.	p. id.
	II 298.	V 183.	1132. Geoffroy, év. de Châlons.	p. Chaude-Fontaine, prré.
	—	V 186.	1134. Innocent II, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
330.	—	V 186.	1134. id.	p. id. — contre un abbé simoniaque.
	II 301.	V 187.	1134. Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Benoît-en-Woivre, abb.
	II 302.	V 188.	1135. Innocent II, pape.	p. Saint-Dié, abb.
	II 302.	V 188.	1135. Henri, évêq. de Toul.	p. id.
	II 303.	V 189.	1135. Lanzo, abbé de St-Mihiel.	p. Condé. — vouerie.
335.	II 304.	V 191.	v. 1135. Adalbero, archevêque. de Trèves.	p. St. Evre de Toul, abb. et Chaumousey, abb
	—	V 192.	1135. id.	p. Wadgass., abb.
	II 305.	V 193.	1135. id.	p. Senones, abb. — satisfaction faite par Hri cte de Salm.
	II 306.	V 195.	1135. Henri, évêq. de Toul.	p. Beaupré, abb.
	II 307.	V 196.	1135. Albero, évêq. de Verdun.	p. St-Paul de Verdun, abb.
340.	II 308.	V 197.	1136. Lothaire II, emp.	p. id.
	II 309.	V 198.	1136. Adalbero, arch. de Trèves.	p. id.
	II 311.	V 300.	1136. Innocent II, pape.	p. Toul, église. — paix entre l'év. et le comte.
			1136. voy. 1127.	
	II 310.	V 199.	1137. Innocent II, pape.	p. St-Paul de Verdun, abb.
	II 313.	V 301.	1137. Etienne, évêq. de Metz.	p. Laltre-sous-Amance, prré.
345.	—	V 308.	1137. Conrad III, roi des Rom.	p. Stavelo, abb.
	—	V 303.	1138. Renaud de Coussey.	p. Mathieu Ier duc de Lor. — vente de Coussey.
	II 314.	V 304.	1138. Thierry, cte de Flandres.	p. Trunchin, abb.
	II 315.	V 304.	1138. Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Benoît-en-Woivre, abb.
	II 281. / II 317.	V 159. / V 306.	1138. (donné sous 1126), Mathieu Ier duc de Lorr.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
350.	—	V 309.	1138. Wibald, abbé de Stavelo.	p. Nicolas, (ministerialis castelli Longiæ).
	I 567.	III 114.	1140. Etienne, évêq. de Metz.	p. Epinal, abb.
	—	V 311.	1140. Henri de Toul, évêq.	p. Flabémont, abb.
	II 318.	V 312.	v. 1140. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.

	1re édit	2e édit.		
	II 319.	V 313.	1140. Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Avold, abb.
355.	—	V 314.	1141. Henri, évêq. de Toul.	p. Rengéval, abb.
	II 320.	V 316.	1141. Innocent II, pape.	p. Orval, abb.
	I 568.	III 114.	1142. Etienne, évêq. de Metz.	p. Épinal, abb.
	—	V 317.	1142. Conrad III, roi des Rom.	p. Remiremont, abb.
	II 321.	V 318.	1142. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Le Tart, abb. — Sal. de Vic.
360.	II 322.	V 320.	1142. Ferry, comte de Toul.	p. id. id.
	I 568.	III 115.	1143. Hillin, archev. de Trèves.	p. Epinal, abb.
	II 323.	V 321.	1144. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre, de Toul, abb.
	II 324.	V 321.	v. 1145. Eugène III, pape.	p Toul, égl. — restiton de Vichery.
	II 324.	V 322.	1145. Henri, évêque de Toul.	p. St-Sauveur en Vosges, abb.
365.	—	V 323.	1145. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. N-D de Nancy, prré.
	II 325.	V 323.	1146. Henri, évêque de Toul.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	II 326.	V 325.	1146. Conrad III, roi des Rom.	p. Trèves, égl. — don de St-Maximin, abb.
	II 327.	V 326.	1147. Adalbero, archev. de Trèves.	p. Saint-Mont, pr .
	—	V 328.	1147. Etienne, évêq. de Metz.	p. Haute-Seille, abb.
370.	II 328.	V 329.	1147. Henri, évêq. de Toul.	p. Saint-Don, prré.
	II 331.	V 332.	1148. Renaud, comte de Bourgogne.	p. St-Etienne de Besançon, égl.
	II 332.	V 333.	1148. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. L'Etanche, abb. — fondon.
	II 333.	V 334.	1149. Henri, évêq. de Toul.	id.
	—	V 336.	1149. Adalbero, archevêque de Trèves.	p. Toul, égl. — confirmon de Commercy.
375.	I 575.	III 122.	v. 1150. (Vidimus de 1453). Theodvin, légat.	p. Apremont, prieuré.
	II 334.	V 339.	v. 1150. Eugène III, pape.	p. Toul, église. — contre Math. Ier, duc de Lorr.
	II 335.	V 339.	v. 1150. Saint Bernard.	p. St-Evre de Toul abb. et Luxeuil abb.
	II 335.	V 340.	v. 1150. Mathieu Ier, duc de Lorr.	au cte de Sarrewerden. — frontières.
	II 336.	V 341.	v. 1150. Vibolde, abbé de Stavelo	p. Regnier de Rupes.
380.	II 337.	V 342.	v. 1150. Isambard, abbé de Gorze.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
	II 338.	V 343.	1150. Henri, archev. de Mayence.	p. Offembach, prré.
	II 339.	V 344.	1151. Henri, évêq. de Toul.	p. Gondrecourt, prré.
	II 340.	V 346.	1152. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb.
	II 341.	V 347.	1152. id.	p. St-Mihiel, abb. — Insming, prré.
385.	—	V 348.	1152. Gobert d'Apremont.	p. Rengéval, abb.
	II 342.	V 349.	1152. Chapitre de Metz.	id.
	II 343.	V 350.	1153. Adalbero, évêq. de Verdun	p. Châtillon, abb. — fondon.
	II 346.	V 354.	1153. Henri, évêq. de Toul.	p. St-Dié, abb. et Bongart, abb.

	1re édit.	2e édit.		
	II 346.	V 354.	1154. Adrien IV, pape.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
390.	II 337.	V 342.	entre 1154 et 1159. Adrien IV, pape.	p. St-Pierremont, abb.
	II 349.	V 355.	v. 1155-1156. Etienne, évêq. de Metz.	p. Haute-Seille, abb. — fondon.
	II 344.	V 351.	1156. Adalbero, évêq. de Verdun	p. Châtillon, abb.
	—	V 356.	1156. Adrien IV, pape.	p. Gorze, abb.
	II 349.	V 358.	1156. Mathieu I, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
395.	II 350.	V 358.	1156. Frédéric Ier, emp.	p. Verdun égl. — confirmon du comté.
	II 351.	V 360.	1157. Hillin, archev. de Trèves.	p. Belchamp abb. — fondon.
	II 352.	V 363.	1157. Henri, évêque de Toul.	p. Beaupré, abb. — fondon.
	II 355.	V 367.	1157. Frédéric Ier, emp.	p. St-Dié, abb.
	—	V 362.	1157. Henri, évêq. de Toul.	p. Murault, abb.
400.	II 356.	V 368.	1157. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Bouzonville, abb.
	II 456.	—	1159. id.	p. Clairlieu, abb. — fondon.
	II 357.	V 369.	1159. Frédéric Ier, emp.	p. Beaupré, abb.
	II 357.	V 370.	apr. 1159. Alexandre III, pape.	à Henri, arch. de Reims
	II 358.	VI 5.	apr. 1159. id.	à id.
405.	II 358.	VI 7.	apr. 1160. id.	p. La Chalade, abb.
	I 569.	III 116.	1161. Henri de Lorr. évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
	I 570.	III 116.	1161. Hillin, archev. de Trèves.	p. id.
	—	VI 8.	1161. id.	p. Ste-Croix de Bures, abb.
	II 359.	VI 8.	apr. 1661. Victor IV, pape.	à Albert de Marcey, évêq. de Verdun.
410.	II 359.	VI 10.	1162. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Ste Marie-aux-Bois, abb.
	—	VI 12.	1162. Frédéric Ier, emp.	p. Salival, abb.
	II 360.	VI 11.	1163. Etienne, évêq. de Metz.	p. St.-Thiébaut de Metz, collégle. — fondon.
	II 361.	VI 13.	1163. Richard, évêq. de Verdun.	p. Châtillon, abb.
	II 361.	VI 13.	v. 1163. id.	id
415.	II 323.	V 320.	apr. 1163. Joffroy III, Sr de Joinville.	p. Escurey, abb. — fondon.
	II 362.	VI 14.	1166. Phil. comte de Flandres.	p. St-Pierre de Lo, collégle.
	II 362.	VI 15.	1166. Henri II, comte de Luxembourg.	p. Ste Marie de Luxemb. abb.
	—	VI 15.	1166. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Benigne de Dijon, abb.
	II 363.	VI 16.	1168. id.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
420.	II 364.	VI 16.	1168. Frédéric Ier, emp.	p. Toul, égl. — don de de la monnaie de Liverdun.

	1re édit.	2e édit.			
	I 570.	III 117.	entre 1168 et 1192.	Pierre de Brixey, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
	I 571.	III 118.	entre 1168 et 1192.	id.	p. St-Goëric d'Epinal, égl.
	II 364.	VI 17.	1171.	id.	p. St-Sauveur, abb. et Haute-Seille, abb.
	—	VI 6.	1172.	Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
425.	II 365.	VI 18.	1172.	id.	p. Beaupré abb. et Bongart, abb.
	II 366.	VI 19.	v. 1173.	Henri, comte de Monçon,	p. Beaulieu, abb. — sauve-garde.
	II 366.	VI 19.	1174.	Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
	II 368.	VI 22.	1176.	Drogo de Nancy.	p. Beaupré, abb.
	II 369.	VI 22.	1176.	Simon II, duc de Lorr.	id.
430.	II 370.	VI 24.	1176.	Simon II, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
	II 371.	VI 25.	1176.	Thierry, évêq. de Metz.	p. Autrey, abb.
	II 371.	VI 25.	1176.	Pierre, évêq. de Toul.	p. Clairlieu, abb.
	II 375.	VI 29.	1176.	Berta, duchesse de Lorr. et Simon II, duc, son fils.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	II 373.	VI 27.	v. 1176.	Gérard II, comte de Vaudémont.	p. Clairlieu, abb. — don de Bennevise.
435.	II 373.	VI 28.	v. 1176.	Odo, évêq. de Toul.	p. Clairlieu, abb. — accord. p. Benevise.
	II 368.	VI 21.	entre 1176 et 1207.	Simon II, duc de Lorr.	p. la monnaie de Saint-Diey.
	II 375.	VI 30.	v. 1177.	Conon, abbé de Saint-Vannes.	p. Flavigny, prré.
	II 378.	VI 30.	v. 1177.	Berta, duchesse de Lorr.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb. — confirmon de Blanzey.
	II 378.	VI 31.	1178.	Arnould, archev. de Trèves	p. St-Vanne de Verdun, abb. et Ste-Marie de Luxemb. abb.
440.	II 380.	VI 33.	1179.	Bertram, évêq. de Metz.	p. Metz cité. — réforme du maître-échevinat.
	II 382.	VI 35.	1179.	Agnes, comtesse de Bar et Henri son fils.	p. Verdun, égl. — accord.
	II 382.	VI 35.	1179.	Philippe, Cte de Flandres.	p. Simon II, duc de Lorr. et Frédéric son frère. — pacification.
	II 383.	VI 36.	1179.	Alexandre III, pape.	p. Châtenoy, prré.
	II 386.	VI 40.	1179.	id.	p. Bouzonville, abb.
445.	II 388.	VI 43.	1180.	Henri Ier, comte de Bar.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb. — Blanzey.
	II 389.	VI 44.	v. 1182.	Lucius III, pape.	p. Épinal, abb.
	II 389.	VI 45.	v. 1182.	id.	p. id.
	II 390.	VI 45.	v. 1183.	id.	p. id.
	II 390.	VI 46.	1182.	Henri II, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie de Luxemb. abb.
450.	II 537.	—	1182.	Guillaume, archevêque de Reims.	p. Beaumont. — loi de Beaumont.

	1re édit.	2e édit.		
	II 287.	V 169.	v. 1183. Gobert d'Apremont.	p. St-Benoît en Woivre abb.
	II 391.	VI 47.	1184. Bertram, évêq. de Metz.	p. Bouzonville, abb.
	II 392.	VI 47.	1184. Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
	II 393.	VI 49.	1185. Pierre, évêq. de Toul.	p. Rinelle, collégle. — fondon.
455.	II 394.	VI 50.	1185. Louis, cte de Sarrewerden.	p. Haute-Seille, abb.
	II 394.	VI 50.	1186. Pierre, évêq. de Toul.	p. Commercy, collégle. — fondon.
	II 397.	VI 54.	1186. Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
	II 397.	VI 54.	1188. Pierre, évêq. de Toul.	p. Deuilly, prré.
	II 401.	VI 58.	1188. id.	p. Liverdun, collégle. — fondon.
460.	II 402.	VI 60.	1188. Henri VI, roi des Rom.	p. Toul, chapitre.
	—	VI 61.	1189. Thiébaut de Briey.	p. Ermanson de Luxemb. sa femme. — douaire.
	II 403.	VI 61.	1192. Bertram, évêq. de Metz.	p. Salival, abb.
	II 404.	VI 62.	1192. Odo, évêq. de Toul.	p. Toul, égl. — statuts.
	II 406.	VI 64.	1194. Simon II, duc de Lorr.	p. Beaupré, abb.
465.	II 407.	VI 65.	1195. Mathilde, Csse de Hombourg.	p. Salival, abb. — fondon.
	II 408.	VI 67.	1195. Célestin III, pape.	p. Deuilly, prré.
	II 409.	VI 68.	1196. Frédéric de Bitche.	p. Stulzelbronn, abb.

AUG. PROST.

II

UNE DÉCOUVERTE BIBLIOGRAPHIQUE

On a souvent dit que, dans les choses d'érudition, les bonnes fortunes arrivent à ceux qui les méritent. Nul, à ce compte, ne méritait mieux que le R. P. Clauer la joie de faire la découverte que ce savant bibliographe nous annonce dans le dernier numéro des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* (juillet 1877, p. 79-89). Il appartenait vraiment à un des hommes de notre temps qui connaissent le mieux les livres de mettre une main triomphante sur le manuscrit de notre premier dictionnaire de pseudonymes. Le R. P. Clauer a retrouvé en quelque sorte le précieux travail d'un de ses aïeux. Cet aïeul est un carme célèbre, le P. Louis Jacob de Saint-Charles, né à Châlon-sur-Saône, le 20 août 1608, mort à Paris le 10 mai 1670, l'auteur, entre autres doctes ouvrages, d'un livre souvent cité : *Traité des plus belles bibliothèques du monde* (1644, in-8). Ni l'abbé Papillon qui, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* (2 vol. in-fol., 1742-1745), a consacré un ample article aux ouvrages publiés ou inédits du P. Jacob, ni les bibliographes de notre temps, pas même Quérard, généralement si bien informé (ses éditeurs et continuateurs auront à tenir grand compte de la découverte, dans leurs additions et corrections), n'ont connu le recueil intitulé *Bibliotheca personata ceu catalogus librorum cuiuscumque Facultatis, Eruditionis et linguarum; quorum Auctorum nomina vel mutantur, vel invertuntur, vel falso supponuntur*. Seul, le P. Cosme de Villiers de Saint-Étienne, dans sa *Bibliotheca carmelitana* (1752, 2 vol. in-fol.), avait mentionné ce recueil, qui était, de son temps, conservé dans la bibliothèque des carmes de Paris, et dont il avait tiré un immense parti, ainsi que des autres ouvrages manuscrits de son infatigable confrère. L'article où le R. P. Clauer

analyse le manuscrit dont il est le possesseur, article intitulé : *Une poignée de pseudonymes français*, est destiné, si j'ose ici employer une expression dont on a fort abusé, à faire sensation dans le monde littéraire. Écartant les renseignements déjà donnés ailleurs, le rédacteur des *Études* ne met sous nos yeux que *le dessus du panier*, la partie entièrement neuve de la *Bibliotheca personata*, et ce qui ajoute une singulière valeur aux révélations qui nous sont ainsi fournies, c'est que le P. Jacob les tenait pour la plupart des auteurs eux-mêmes ou des membres de leur famille. Par exemple, le P. Jean Ferrand, né au Puy en Velay, théologien de la compagnie de Jésus, avait écrit de Châlon, en 1669, au zélé dénicheur des supercheries bibliographiques de ses contemporains, qu'il avait composé un traité contre Chifflet (Dijon, 1662, in-4); et Jean de Lannel, sieur du Chaintreau et de Chambost, lui avait déclaré que l'*Histoire de Don Juan, deuxiesme roy de Castille* (Paris, 1622, in-8), livre sur lequel on a beaucoup discuté, comme on peut le voir dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand (t. II, p. 9), n'était pas son ouvrage, mais bien l'ouvrage de M. de La Vacherie, dont il était le secrétaire, et qui ne voulut pas le publier sous son propre nom. Par exemple, encore, Charlotte Hénault (ce fut peut-être la femme du poëte Jean Henault ou Hesnault) avoua au P. Jacob, en lui donnant le volume des *Sept antithèses chrétiennes* (Paris, 1650, in-8), qu'elle n'était pas l'auteur de ce livre, qui était de son mari, et le bon Père ajoute en son latin si bien annoté par le P. Clauer : « C'est si vrai que, lorsqu'elle l'offrit à Claude de Mesmes, comte d'Avaux, plénipotentiaire du roi très chrestien au congrès de Munster, en présence du savant et excellent François Ogier, prédicateur du roi, l'homme le plus éloquent de notre époque, elle ne sut que répondre quand on lui demanda ce que signifiait ce mot *antithèse*. Je tiens ce détail de cette dame et d'Ogier. » N'est-ce pas que l'historiette est piquante? Mais si je me laissais entraîner, je reproduirais peu à peu tout l'article des *Études religieuses*. Je m'arrête donc, en y renvoyant tous les curieux et en leur indiquant, comme intéressants entre tous, ses chapitres sur Guillaume Colletet, de l'Académie française, sur sa femme l'*illustre* Claudine, comme quelques-uns la surnommaient, sur Pierre d'Hozier, sur La Mothe-le-Vayer, sur la Toulousaine Marguerite de Senaux, etc. T. DE L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr Wilhem-Emmanuel, baron de KETTELER, né en 1811, à Munster, mort à Burghausen, le 13 juillet, était un des membres les plus distingués de l'épiscopat catholique allemand. Ce n'est qu'après avoir été quelque temps dans le barreau, qu'il renonça à sa carrière, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il occupa une cure catholique de Berlin avant d'être élevé sur le siége épiscopal de Mayence, qu'il a illustré par l'éclat de son talent et la fermeté de son caractère en face de la persécution dont les catholiques ont été l'objet en Prusse. Il était, en 1848, membre de l'Assemblée nationale de Francfort. En 1871, après la guerre, il fut nommé député au premier Reichstag allemand par les électeurs de la circonscription de Tauberbischofsheim, mais il déposa son mandat. Il a écrit un grand nombre de mandements remarquables qui ont eu un grand retentissement. Il s'est toujours montré ardent défenseur de l'autorité pontificale, et a mérité de M. de Bismarck le titre

d'évêque belliqueux. Parmi ses œuvres traduites, nous citerons : *Liberté, Autorité, Église* (1861). — *Considérations sur les grands problèmes de notre époque*, traduit par M. l'abbé P. Belet (1862); — *Un catholique peut-il être franc-maçon?* (1865); — *La loi est-elle la convenance publique?* trad. par l'abbé Gyr (1866); — *L'Allemagne après la guerre de* 1866, trad. par l'abbé P. Belet (1869); — *La Question ouvrière et le christianisme*, trad. par Édouard Cloet (1869); — *Le Concile œcuménique et son importance dans le temps présent*, traduit par l'abbé P. Belet (1869); — *Le Droit des chapitres et le veto des gouvernements dans l'élection des évêques. Dissertation historique et canonique à propos de la nomination d'un archevêque de Fribourg-en-Brisgau*, trad. par l'abbé P. Belet (1869); — *De l'infaillibilité doctrinale du Pape, d'après la définition du concile du Vatican*, trad. (1872); — *Le Culturkampf ou la lutte religieuse en Allemagne*, trad. par l'abbé *** (1876, Paris, in-18), comprenant les opuscules suivants : *le Libéralisme, le Socialisme et le Christianisme* (1871), *la Fraction du centre au Parlement allemand* (1872), *les Projets de loi de presse* (1873); *les Idées du docteur Falk, ministre des cultes de Prusse, sur la religion catholique* (1874) ; *le Culturkampf dans la Hesse* (1874).

— Mgr Thomas-Casimir-François de Ladoue, né à Saint-Sever (Landes), le 23 juillet 1817, a été enlevé le jour anniversaire de sa naissance au moment où il venait d'achever le saint sacrifice de la messe. Il était entré à l'École de marine d'Angoulême après de brillants examens; mais, en 1831, sa vocation ecclésiastique se décida, et il fut successivement à Juilly sous la direction de MM. de Salinis et de Scorbiac, à Thieux sous celle de l'abbé Gerbet, puis il entra au séminaire de Saint-Sulpice, en 1836. Il en sortit pour enseigner la philosophie et la théologie au grand séminaire de Dax, jusqu'à ce que son ancien supérieur M. de Salinis, nommé évêque, se l'attacha comme vicaire général. A sa mort en 1861, il fut nommé vicaire capitulaire par le chapitre d'Auch, et c'est en cette qualité qu'il publia une lettre circulaire sur le vénérable archevêque. Il se retira depuis dans sa famille, occupé de travaux littéraires utiles à l'Église, jusqu'à sa préconisation à l'évêché de Nevers, qui eut lieu le 25 juillet 1873. Il a publié les œuvres de Mgr de Salinis : *la Divinité de l'Église*, 4 vol. (1865), et un ouvrage inédit de Mgr Gerbet; *la Stratégie de M. Renan* (1866). Il a écrit : *Coup d'œil sur l'histoire de l'apologétique chrétienne* (1865, in-8), et la vie de ses deux anciens maîtres : *Vie de Mgr de Salinis, évêque d'Amiens et archevêque d'Auch* (1864, in-8) et *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'école mennaisienne* (1869, 3 vol. in-8). Il rédigeait, avant son élévation à l'épiscopat, la *Petite Revue catholique* du diocèse d'Aire et de Dax, et préparait la publication de son cours de théologie.

— M. Denis-Charles, marquis de Godefroy-Ménilglaise, vient de terminer une longue carrière dont une partie a été donnée à l'administration, beaucoup à l'étude et aux bonnes œuvres. Né à Francfort-sur-le-Mein, en 1795, il est mort à Paris le 20 juillet. Il a occupé plusieurs postes de sous-préfet. L'Académie royale de Belgique, comme beaucoup de sociétés savantes, le comptait parmi ses membres associés. Il a maintenu les traditions de l'illustre famille dont il descendait et sur laquelle il nous a fait d'intéressantes communications dans *Les Savants Godefroy, Mémoires d'une famille pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles* (1873, Paris, Didier, in-8). Il a publié *Chronique de Guines et d'Ardre*, par Lambert, curé d'Ardre (918-1203), revue sur huit manuscrits, avec notes, cartes géographiques, glossaires et tables (Paris, Renouard, 1855, in-8 de xxxvi et 545 p. Publication de la Société des antiquaires de la Morinie); — *Voyage d'un Hollandais en France*,

1713-1714 (1874, in-8, Lille); — *Chronique du Hainaut*, rédigée par Gilbert, chancelier du comte de Hainaut (1040-1195), traduite en français avec annotations, variantes, glossaires et index (1874, Tournai, 2 vol. in-8).

— Le comte Maurice Dzieduszycki est mort à Léopol, le 22 avril. Né en 1813, à Rychcice, terre appartenant à ses parents, en Galicie, il fit ses études chez les PP. jésuites, à Tarnipol, et à l'université de Léopol. Employé dans l'administration du pays, il se distingua par son zèle et ses talents. Nommé curateur de l'institution Lintinschi, il rendit de grands services à cet établissement dont il rédigea les annales et augmenta considérablement la bibliothèque et les collections scientifiques. Catholique convaincu, il fut toujours le champion de l'Église. Membre de l'Académie des sciences de Cracovie, il occupait une place d'honneur parmi les historiens polonais. Il publia plusieurs ouvrages sous le nom de Rychcichi, pseudonyme pris du nom de sa terre natale. Il fut le collaborateur de plusieurs journaux et revues périodiques, et il serait difficile de donner la liste de tous ses articles. Voici ses principaux ouvrages, publiés tous en langue polonaise : *Courte esquisse de l'histoire et des gestes des compagnies nommées Lissowczyki* (Léopol, 1843-44, 2 vol.); — *Le R. P. Pierre Skarga et son siècle* (2 vol. Cracovie, 1868); — *Le Cardinal Olesnicki* (Cracovie, 2 vol.); — *Mgr Jérôme Sierakowski, archevêque de Léopol* (Léopol, 1868); — *Saint Stanislas vis-à-vis la critique contemporaine* (Léopol, 1865); — *La Chronique de la famille Dzieduszycki* (Léopol, 1865, in-8); — *Histoire de l'Église catholique en Suède* (Cracovie, 1875);— *Le Général André Poniatowski* (Léopol, 1844); — *Le Comte Joseph Borkowski* (Léopol, 1843); — *Le Comte Ladislas Tarnowoski* (1844); — *Les Échecs en Pologne* (1856); — *Étude sur les Papes* (Léopol, 1872); — *Les Jours, les Nuits et les Heures* (Léopol, 1874); — *Le Suicide* (Léopol, 1876). — *Un roman du vieux temps* (Léopol, 1873); — *Les Innombrables, étude psychologique* (Léopol, 1877); — *L'Histoire de Pologne en vers* (Posen, 1873); — *L'Hymne, Crux, fidelis inter omnes*, traduite en polonais, etc., etc.

— M. Jules Delalain, libraire-éditeur, imprimeur de l'Université, est mort à Boissy-sous-Saint-Yon, au milieu du mois de juillet. Il était né à Paris, en 1810. On lui doit un certain nombre de recueils et publications qui attestent ses connaissances spéciales : *Annuaire de l'Instruction publique* (depuis 1851);— *Annuaire de la librairie*, depuis 1860; — *Loi sur l'enseignement expliquée et commentée*, par Nau et Delalain (1851); — *Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852);— *Législation française et belge de la propriété littéraire et artistique* (1854);— *Loi sur l'enseignement du 15 mars 1850... accompagnée de notes explicatives* (1854); — *Nouvelle législation des salles d'asile* (1855);— *Recueil des conventions conclues par la France pour la reconnaissance des droits de propriété littéraire et artistique* (1866); — *Nouvelle législation de la propriété littéraire et artistique* (1868); — *Annuaire des titres honorifiques de l'instruction publique, précédé de la législation relative à ces titres*, 2 édit. (1869); — *Législation de l'enseignement spécial*, publiée et annotée par MM. Nau et Delalain (1869); — *Législation des établissements libres d'instruction secondaire, expliquée et commentée* (1871); — *Lois de l'instruction primaire combinées entre elles* (1871); — *Plan d'études des lycées* (1872); — *Les Pénitents blancs et les Pénitents bleus de Montpellier, origines, histoire, statuts* (1875).

— M. Léon Bertrand, né en 1808, est mort à Paris, le 8 juin. Avant de se livrer à la littérature cynégétique qui lui a valu sa notoriété, et de fonder le *Journal des Chasseurs*, il a donné une tragédie : *Laurent de Médicis* (1829) et un drame en vers, *Olivier Cromwel* (1841); — Il a aussi écrit dans les *Débats* et le *Derby*. On lui doit, en outre : *Pétition à MM. les Députés pour*

obtenir la répression du braconnage (1843) ; — Le *Vade mecum du chasseur* (1844) ; — *Règlement du club des chasseurs* (1849) ; — *Chasse à tir de la forêt de Saint-Germain* (1850) ; — *Du faisan*, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité (1851) ; — *La Chasse et les chasseurs* (1862) ; — *Au fond de mon carnier* (1862);— *Un savant incomplet* (1864);— *Tonton, tontaine, tonton*, avec une préface;—*Le Comité de lecture*, comédie en vers, in-12 (1869).

— M. Théodore-Denis Dieu, né à Paris, en 1811, est mort à Lyon, à l'âge de soixante-six ans. Il avait été professeur à la faculté des sciences de cette ville. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Thèse de mécanique sur la propagation du son dans un milieu indéfini ; — Thèse d'astronomie sur les réfractions atmosphériques* (1849); — *Éléments d'arithmétique rédigés suivant les nouvaux programmes* (1852) ; — *Éléments d'algèbre* (1860) ; — *Problèmes d'analyses infinitésimale et de mécanique* (1863).

— M. Michel-Édouard-Marie Locquet de Blossac est mort à Saintes, le 29 mai. Il était né le 20 août 1789 à Saint-Méloir-des-Ondes, en Bretagne. Il entra dans l'administration après le retour des Bourbons et occupait le poste de secrétaire général de la préfecture de police, lorsqu'éclata la révolution de 1830. Il donna alors sa démission et se consacra à la culture des lettres. Il a conservé intacte jusqu'à la fin de sa vie toutes ses facultés, sa facilité d'esprit, sa fraîcheur d'imagination et sa richesse d'improvisation. On a de lui : *Heures de poésie*, (1838, in-8 ; Paris) ; — *Nouvelles heures de poésie* (1842, la Rochelle, 2 vol. in-8, non mis en vente) ; — *Discours* prononcé à la distribution des prix des frères (1850, Saintes, extrait du *Mémorial de l'Ouest*) ; — *Jeanne d'Arc*, chronique de France, lue à la soirée littéraire pour la statue de B. Palissy (la Rochelle, in-8, 21 p., extrait du *Bulletin religieux de la Rochelle*) ; — *Contes, fables et sonnets* (1866, saintes 2 vol. in-12) ; — *Adieux à la poésie* (1870 extrait des annales de la Société des arts, sciences et belles-lettres de Saintes, t. I"). Il laisse un nombre considérable de poésies, fables, sonnets, pièces diverses. Il se disposait même à publier un petit recueil de ses derniers sonnets.

— Le cardinal Philippe de Angelis est mort le 18 juillet. Il était né le 16 avril 1792 à Ascoli-Piceno. Sorti en 1819 de l'Académie des nobles ecclésiastiques avec le grade de docteur en droit civil et canonique il fut préconisé évêque de Leuca *in partibus*, le 6 juillet 1826, par Léon XII. Il fut, en 1830, nommé archevêque de Carthage *in partibus*, nonce en Suisse et en Portugal et créé cardinal en 1839. Il était, au moment de sa mort, archevêque-prince de Fermo, camerlingue et archi-chancelier de l'Université romaine. Il est auteur d'ouvrages estimés et a écrit des lettres pastorales remarquables.

— M. Léon Schoeffer, chanoine titulaire du chapitre de Malines et archiviste de l'archevêché depuis 1834, est mort à Malines, le 10 juillet. Il était né à Anvers, le 14 septembre 1804, et, avant sa nomination au chapitre, il a professé la seconde, la philosophie morale et l'histoire de la philosophie au petit séminaire. Savant et bibliophile, il a écrit quelques travaux d'histoire locale.

— M. l'abbé Claude Piegay, est mort à Lyon, le 6 juin dans sa soixante-treizième année ; il appartenait à la Société de Saint-Sulpice. Entré au grand séminaire d'Autun en 1828, comme supérieur de philosophie, il y enseigna l'histoire ecclésiastique, en devint professeur et ne se retira qu'en 1860, pour raison de santé. Il avait été vicaire général du diocèse d'Autun et était chanoine honoraire de Lyon. Il a écrit : *Vie de Jésus et de Marie, méditée par un jeune pensionnaire ; — Souvenirs du Séminaire ; — L'Adoration perpé-*

tuelle en esprit et en vérité ou manuel des adorateurs du très-saint Sacrement.

— M. Laurent Jan, directeur de l'École nationale de dessin et de mathématiques, littérateur qu'on a plus entendu que lu, car il a peu écrit; il était un causeur spirituel et tenait à ce qu'on appelle la bohême; il avait beaucoup de finesse d'esprit. Il a donné sa collaboration à quelques journaux, a écrit dans le *Charivari;* dans l'*Album du salon*, le salon de 1839. Il a publié l'*Almanach fantastique* (1850); — *Où va une femme qui sort* (publié dans le t. XII de la *Bibliothèque des feuilletons*), — et *le Misanthrope sans repentir* (1856, in-32, Hetzel).

— M. Lucien Mengaud, poëte toulousain, auteur d'un grand nombre de compositions patoises populaires. On lui doit : *Marie et l'épreuve*, vaudeville (1847); — *A trompeur, trompeur et demi*, vaudeville (1856); — *Rosos et Pimpanelos*, qui a eu plusieurs éditions.

— M. Henri Alexis Deschamps est mort à Namur, à l'âge de trente-trois ans. Artiste et littérateur, il a écrit un travail sur l'ancienne église de Notre-Dame de Namur, quelques notices sur des peintres namurois; il préparait une étude générale sur les artistes de la province.

— M. Adolphe Laferrière, acteur français, né à Alençon, le 12 avril 1806, est mort à Paris, le 14 juillet. Il a signé une pièce *Livre III, chapitre Ier*, avec MM. Pierron et Auger, quoiqu'il ne paraît pas qu'il y ait eu beaucoup de part. Il laisse des *Mémoires* dont une partie a déjà vu le jour.

— M. le général Mariano d'Ayala, né le 15 juin 1810, à Messine, est mort à Naples, le 26 mars. Avant d'être sénateur, il avait professé à Florence, en 1859, l'histoire militaire. Il a donné sa collaboration à l'*Archivio storico italiano*, et a laissé plusieurs ouvrages d'histoire militaire.

— On annonce aussi la mort de MM. Jonas Brietenstein, de Bâle, et de Jacob Stutz, de Zurich, poëtes suisses; — De M. Joseph Beshelli, mort à Turin, auteur de l'*Histoire de la République romaine de* 1849, directeur du *Ficcanaso*, correspondant du *Dovere*. — De M. B. Bernardo Dei comte Pollastrelli, mort le 2 février à Plaisance, où il était né en 1807, auteur de nombreuses publications historiques et numismatiques relatives à sa patrie; — Du savant portugais, Félix José da Costa, auteur de nombreux ouvrages historiques et biographiques, mort dans les Açores; — De Miss Mary Carpenter, morte à Bristol, auteur de nombreux ouvrages d'éducation; — Du Dr Goldschmid, archéologue, connu par des travaux sur le boudhisme, mort à Pointe-de-Galles. — Du Dr C. L. Rovida, professeur de pathologie et de clinique médicale à l'Université de Milan; — De M. Russel Reeves naturaliste anglais; — De M. le professeur N. P. Barbot de Marny, auteur de travaux sur l'exploration géologique de la Russie.

Institut. — L'Institut s'est réuni, le 5 juillet, pour sa séance trimestrielle, en assemblée générale, sous la présidence de M. Émile Ollivier, directeur. M. Henri de Laborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a fait lecture de son rapport sur le concours du prix biennal (de 10,000 fr.), lequel est décerné successivement par chacune des cinq classes de l'Institut. Le tour de l'Académie des beaux-arts étant revenu cette année, le prix a été accordé à M. Chapu, auteur du monument de l'infortuné Regnault. Cette décision, soumise, suivant l'usage, à l'approbation de l'Institut, a été adoptée à une grande majorité.

Ensuite, M. Bréal, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu une intéressante étude sur *le Déchiffrement des inscriptions cypriennes*.

Académie française. — Le jeudi 2 août, a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française. Après la lecture du rapport du

secrétaire perpétuel, sur le concours de 1876, et de la pièce de vers intitulée *André Chénier*, qui a remporté le prix de poésie, M. Alexandre Dumas, directeur, a lu son rapport sur les prix de vertu. Voici les noms des personnes qui ont reçu les divers prix décernés par l'Académie française :

Prix de poésie. — L'Académie avait proposé pour sujet de poésie à décerner en 1877 : *André Chénier.*

Le prix a été décerné à M. Camille du Locle. — L'accessit a été décerné à M. Émile Bouilly, professeur d'histoire et de philosophie au collége de Remiremont (Vosges). Une mention est accordée à la pièce de vers inscrite sous le n° 24.

Prix Montyon destiné aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné un prix de trois mille francs à M. Jules Gérard, professeur à la faculté des lettres de Clermont, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Philosophie de Maine de Biran*, 1 vol. in-8. — Trois prix de deux mille cinq cents francs chacun : à M. Paul Allard, juge suppléant au tribunal civil de Rouen, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Esclaves chrétiens*, 1 vol. in-8 ; — à feu M. Sauvage, ancien doyen de la faculté des lettres de Toulouse, pour ses *Pensées morales et littéraires*, 1 vol. in-12 ; — à M. Lucien Biart, auteur d'un ouvrage intitulé : *A travers l'Amérique*, 1 vol. in-4. — Deux prix de deux mille francs chacun : à M. Ferraz, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Études sur la philosophie en France*, 1 vol. in-8 ; — à M. Henri de Parville, pour son ouvrage intitulé : *Causeries scientifiques*, 15 vol. in-12. — Deux prix de quinze cents francs chacun : à M. Charles Lenthéric, ingénieur des ponts et chaussées, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Villes mortes du golfe de Lyon*, 1 vol. in-12 ; — à M. René Kerviller, ingénieur des ponts et chaussées, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Bretagne à l'Académie française*, et de six biographies académiques, 1 vol. et 6 broch. in-8. — Une médaille d'or a été décernée à feu Mlle Louise Bertin, pour son volume de poésies intitulé : *Nouvelles Glanes*, 1 vol. in-12.

Prix fondé par M. le baron Gobert. — Ce prix se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie ; l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix. — L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. Alphonse Vétault, pour son ouvrage intitulé : *Charlemagne*, 1 vol. in-4. — L'Académie a décidé que le second prix de la même fondation serait maintenu à M. l'abbé Houssaye, pour son ouvrage intitulé : *Histoire du cardinal de Bérulle*, 3 vol. in-8.

Prix Bordin. — Le prix de trois mille francs, fondé par feu M. Bordin, pour l'encouragnment de la haute littérature, a été décerné à M. R. Chantelauze, pour son ouvrage intitulé : *Marie Stuart, son procès et son exécution*, 1 vol. in-8.

Prix Thiers. — Le prix fondé par M. Thiers, pour l'encouragement de la littérature et des travaux historiques, a été décerné cette année à M. Édouard Sayous, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, pour son ouvrage intitulé : *Histoire générale des Hongrois*, 2 vol. in-8.

Prix de traduction, fondé par feu M. Langlois. — Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. Émile Montégut, pour sa traduction des œuvres complètes de Shakespeare, 10 vol. in-12.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait partagée également entre M. Develay, auteur de la traduction de l'*Éloge de la folie* et des *Colloques* d'Érasme, et les enfants de feu M. Eugène Despois.

Prix Thérouanne. — L'Académie a décidé que le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques, serait décerné, par portions égales de mille francs : à M. P. Foncin, pour son ouvrage intitulé : *Essai sur le ministère de Turgot*, 1 vol. gr. in-8; — à M. Charles d'Héricault, pour son ouvrage intitulé : *la Révolution de Thermidor, Robespierre et le Comité de salut public en l'an II*, 1 vol. in-8; — à M. Berthold Zeller, pour son ouvrage intitulé : *Henri IV et Marie de Médicis*, 1 vol. in-8; — et à M. Ernest Lavisse, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, pour son ouvrage intitulé : *Étude sur l'une des origines de la monarchie prussienne*, 1 vol. in-8.

Prix Marcelin Guérin. — Ce prix est destiné à récompenser « les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir. » L'Académie a partagé également le prix Marcelin Guérin, de la valeur de cinq mille francs, entre M. Charles Capmas, professeur à la faculté de droit de Dijon, pour son ouvrage intitulé : *Lettres inédites de Mme de Sévigné à Mme de Grignan*, 2 vol. in-8; et M. Eugène Pelletan, auteur des ouvrages intitulés : *Jarousseau, le pasteur du désert*, 1 vol. in-12; et *Royan, la naissance d'une ville*, 1 vol. in-12.

Prix de Jouy. — Ce prix, destiné à récompenser tous les deux ans, l'auteur d'un ouvrage soit d'observation, soit de critique, et ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles, a été décerné à M. Louis Dépret, pour son ouvrage intitulé : *Comme nous sommes, notes et opinions*, 1 vol. in-12.

Prix fondé en 1873, *par un ancien membre de l'Académie*, pour être décerné dans l'intérêt des lettres. — L'Académie a décerné ce prix, de la valeur de quatre mille cinq cents francs, à M. Sully-Prudhomme.

Prix Archon-Despérouses. — L'Académie, ayant été chargée par le fondateur de ce prix d'en déterminer le caractère, l'a spécialement affecté à la philologie française, et a décidé que ce prix, de la valeur de 4,000 francs, serait décerné annuellement à des ouvrages de diverses sortes, lexiques, grammaires, éditions critiques, commentaires, etc., ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge.

Le prix de la fondation Archon-Despérouses a été décerné, pour la première fois, cette année, à M. Adolphe Régnier, membre de l'Institut, comme directeur de la grande publication intitulée : *Les grands écrivains de la France*, 50 vol. in-8, avec atlas.

Académie des sciences. — Dans la séance du 25 juin, l'Académie a nommé correspondant, en remplacement de M. Ehrenberger, Sa Majesté Don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, par 39 voix contre 1, donnée à M. Von Beneden, et six bulletins blancs.

— Dans la séance du 2 juillet, l'Académie a nommé M. Godron, de Nancy, correspondant dans la section de botanique, en remplacement de M. Lestiboudois, décédé.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 9 juin, a rendu son jugement dans le concours Bordin sur la *métaphysique considérée comme science ;* elle a décerné le prix à M. Louis Liard, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. — L'Académie a ensuite décerné un second prix à M Théophile Desdouits, professeur au lycée de Versailles. — Deux mentions honorables ont été ac-

cordées, l'une au mémoire numéro 7, l'autre au numéro 11, dont l'auteur est M. Alaux, professeur agrégé de philosophie au lycée de Nice.

Académie des inscriptions et belles-lettres.—Dans sa séance du 27 juillet, l'Académie, sur le rapport de M. Pavet de Courteille, a retiré le sujet pour le prix Bordin : Histoire de la secte des ismaéliens.

Sur le rapport de M. A. de Longpérier, elle a prorogé jusqu'au 31 décembre 1878, le concours pour un autre prix Bordin sur le Panthéon assyrien.

Dans la même séance M. de Longpérier a fait connaître les récompenses décernées par la Commission des antiquités de France :

Première médaille à M. Germain Demay pour son *Inventaire des sceaux de la Picardie et de l'Artois.* — Deuxième médaille, à M. Brosselard, pour son *Étude historique et archéologique sur les tombeaux des émirs Béni Zeyan et de Boabdil,* dernier roi de Grenade, récemment découverts à Tlemcen. — Troisième médaille, à M. Peigné-Delacourt, pour son *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame d'Ourscamp*, faisant suite au cartulaire de la même abbaye. — Six mentions honorables ont été, en outre, accordées dans l'ordre suivant à : — MM. Chabanneau (*Grammaire limousine phonétique*); — Bion de Marlavagne (*Histoire de la cathédrale de Rodez*); — Richard (*Les Colliberts*); — Gaston Raynaud (*Le Dialecte picard dans le Ponthieu*); — Brassard (*Histoire de la châtellenie de Douai*); — L. Drapeyron (*Caractère de la lutte entre l'Aquitaine et l'Australie sous les Mérovingiens*). M. de Rozière a été désigné comme rapporteur par la Commission.

Faculté des lettres. — M. Pigeonneau, professeur au lycée Saint-Louis a soutenu le 4 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres, devant la faculté de Paris. Les sujets étaient : *De convectione urbanæ annonæ et de publicis naeicularioruin corporibus apud Romanos;* — *Le Cycle de la croisade et la famille de Bouillon.*

— M. Gaston Bizos, ancien élève de l'École normale, a soutenu, le 2 juillet, ses thèses pour le doctorat, devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *Florus Historicus ;* — *Jean de Mairet.*

— M. l'abbé Bellenger a soutenu, le 7 juillet, devant la faculté des lettres de Paris, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De M. Gualtero ab insulis dicto de Castellione;* — *Études historiques et philosophiques sur la rime française.*

— M. Hinstin, ancien membre de l'École française d'Athènes, a soutenu le 24 juillet, ses thèses pour le doctorat, devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Piræo;* — *Les Romains à Athènes avant l'Empire.*

Sociétés savantes. — L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra son congrès au Havre, du 23 au 27 août, sous la présidence de M. le Dr Broca.

Concours. — La Société académique de Saint-Quentin met au concours pour l'année 1878 les sujets suivants : Poésie. Le sujet est laissé au choix des concurrents. — Littérature. Étude sur le roman réaliste, en France. — Histoire locale. 1re *Question.* Faire l'historique d'une localité quelconque de l'ancien Vermandois, ou d'une localité du département de l'Aisne. — 2e *Question.* Raconter les événements importants, ou simplement intéressants qui se sont accomplis dans la ville de Saint-Quentin depuis 1715 jusqu'à 1848. (La Société académique ne demande pas une histoire, mais une réunion de matériaux destinés à faciliter la tâche de l'historien.) — 3e *Question.* La Société académique admet à concourir, pour ses récompenses ordi-

naires, les auteurs de tous mémoires inédits relatifs soit à une période de l'histoire de la ville de Saint Quentin, soit à l'histoire de l'un de ses établissements civils, militaires ou religieux. — 4e *Question*. Étude sur les temps préhistoriques dans le département de l'Aisne. — 5e *Question*. Raconter la vie et apprécier les travaux d'un personnage célèbre du département de l'Aisne, né dans le département et actuellement décédé. — Hygiène publique. Étudier les avantages et les inconvénients de l'arrosage des villes pendant l'été. Considérer le cas où les villes sont privées de fontaines publiques, celui où elles en possèdent, et proposer des moyens pratiques, rationnels et hygiéniques d'arrosage. — Les manuscrits des concurrents devront parvenir au président ou au secrétaire-archiviste de la société, avant le 1er mars 1878. Les Mémoires doivent être inédits. Les prix consisteront en médailles d'or et seront décernés en séance publique.

Elle met au concours de l'année 1879. Histoire locale. Histoire populaire de la ville de Saint-Quentin. Le premier prix, pour ce concours, consistera en une médaille d'or de la valeur de 250 francs Les manuscrits devront être remis au président ou au secrétaire-archiviste de la société, avant le 1er mars 1879.

La société a décerné, en 1877, les prix suivants. — Littérature. Récompense unique : 2e prix, avec médaille de vermeil, *Étude sur la poésie française contemporaine*, M. Alexandre Vincent, de Niort. — Histoire locale, 2e prix, médaille de vermeil, *Analyse du cartulaire de l'abbaye de Saint-Pierre de Chézy*, M. le comte Édouard de Barthélemy. — Mention honorable avec médaille d'argent, *Histoire de l'abbaye de Fervaques, à Saint-Quentin*, à M. l'abbé Poquet, curé-doyen de Berry-au-Bac (Aisne). — Mention honorable, avec médaille d'argent, *Histoire populaire de la ville de Saint-Quentin*. M. L. Jamart, chef d'institution à Saint-Quentin.

— La Société contre l'abus du tabac vient de mettre au concours : 1° Un prix de 100 francs à l'instituteur primaire qui fera le meilleur mémoire en vue de prémunir la jeunesse contre les dangers de l'usage prématuré du tabac; 2° Un prix de 200 francs au médecin qui relatera le plus grand nombre d'observations intéressantes et inédites causées par le tabac; 3° Un prix de 300 francs à l'auteur du meilleur mémoire relatif à l'influence du tabac sur les études, notamment dans les lycées, les écoles spéciales, civiles ou militaires. Les mémoires doivent être adressés, avant le 31 décembre 1877, rue Saint-Benoît, 3, au bureau de l'*Abeille médicale*, à Paris.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politques. — Dans la séance du 30 juin, M. E. Hippeau a achevé la lecture de son mémoire sur l'éducation des femmes en Russie. Dans les séances du 30 juin et du 7 juillet, M. le Dr Fournet a donné la lecture d'un mémoire sur cette question : l'insanité n'est pas la folie. — Dans la séance du 7 juillet, M. Ad. Vuitry a achevé la lecture de son mémoire sur les finances royales au moyen âge. — Dans la séance du 14, M Gabriel Massé a lu un mémoire sur le titre IX du projet préliminaire du code de commerce italien, relatif aux effets négociables. M. Clément Juglar a commencé la lecture d'un mémoire sur le rôle du numéraire dans les caisses de la Banque de France, lecture qui a été achevée par M. le secrétaire perpétuel dans la séance du 28. — Dans les séances des 21 et 28, M. Bauvillard a lu un mémoire sur le luxe et les formes de gouvernement.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 29 juin et 6 juillet, M. Léopold Delisle a communiqué une

notice sur les manuscrits des ouvrages historiques de Bernard Gui. — Dans la séance du 29 juin, M. Mortimer a communiqué un mémoire sur les détails architecturaux du palais des empereurs byzantins au dixième siècle. — Dans la séance du 6 juillet, il a été donné communication d'une note de M. Cherbonneau, correspondant de l'Académie à Alger, sur une inscription du musée de Constantine en l'honneur de l'usurpateur Alexander. — Dans la séance du 20, M. Edmond Le Blant a communiqué un mémoire sur le symbolisme dans les représentations de l'antiquité chrétienne. — Dans les séances des 20 et 27, M. B. Haureau a communiqué un mémoire sur la vraie source du panthéisme professé par David de Tinan. — Dans la séance du 20, M. Dabry de Thiersant, consul de France en Chine, a lu un mémoire sur l'origine de l'islamisme dans le Céleste Empire. — Dans la séance du 27, M. Maximin Deloche a repris ses communications sur les invasions gauloises en Italie.

Livres mis a l'Index. — Par un décret en date du 20 avril, Notre Saint Père le Pape a approuvé la sentence de la Congrégation de l'Index, qui condamne les ouvrages suivants :

Rodrigues Hippolyte : *Les trois filles de la Bible*, Paris 1865. — *Les Origines du Sermon sur la Montagne*, Paris 1868. — *Histoire des premiers chrétiens, de l'an 6 à l'an 38*, première partie *le Roi des juifs*, 6-29 ; deuxième partie, *Saint Paul*, 29-38, Paris 1873. — *Les seconds chrétiens*, *Saint Paul*, 39-66, orné de trois cartes semi-muettes des voyages de Paul, Paris 1876. Opera prædamnata ex constit. Clem. VIII, 28 februarii 1592.

Les Origines de la religion, par Jules Baissac. Paris, G. Decaux, 1877.

Ensayos sobre il movimiento intelectuel en Alemania, par D. Jose del Perojo, Madrid, imp. de Medina y Navarro.

Ferrari Giuseppe. Opera omnia.

Buccellati A. *L'Allucinato*, romanzo in tri libri, vol. 3. Milano 1875-1876, Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.

Della societa politica e religiosa rispetto al secole decimonono, per Guglielmo Audisio, professore di filosofia del diritto nelle Universita Romana, canonico di S. Pietro in Vaticano. Firenze, 1876, Decr. S. Off. fer. IV. die 18 aprilis 1877. Auctor laudabiliter se subjecit et opus repobavit.

Auctor operis cui titulus : *La Questione religiosa di ieri, di oggi, con quatro punti di riforma cattolica*, per S. B. Fiorioli Della-Lena, Padova, 1869, prohib. Decr. 22 Mart. 1869, laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.

Publications de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a lu, dans la séance du 13 juillet, un rapport sur les travaux des commissions de publication de cette Académie, pendant le premier semestre de 1877. Nous en détachons les renseignements suivants :

Le dernier semestre a vu paraître deux volumes dont mon dernier rapport annonçait l'achèvement prochain : le tome XXV, 1re partie, de nos *Mémoires*, comprenant l'histoire de l'Académie pendant les quatre années 1861-1864, volume presque entièrement préparé par mon cher et regretté prédécesseur M. Guigniaut, et le tome XXVII de l'*Histoire littéraire de la France*, où se continue l'histoire de notre littérature au quatorzième siècle.

Le tome IV des *Historiens occidentaux des croisades* n'est retardé que par la révision de la table. Les *Historiens grecs* et les *Historiens orientaux* en sont chacun à la préparation de leur tome II.

Les éditeurs des *Historiens de la France*, qui viennent de nous donner le tome XXIII, préparent le tome XXIV. Ils poursuivent, à cette fin, la révision

du texte des enquêtes ordonnées par saint Louis pour la réparation des torts commis dans l'administration du royaume.

Ils préparent aussi le texte de la compilation de Robert Mignon, connue jusqu'à présent par un sommaire tout à fait insuffisant, inséré dans le tome XXI, à une époque où l'ouvrage lui-même passait pour perdu. Ils soumettent à une critique approfondie les compositions historiques de Bernard Gui, dont ils ont retrouvé les manuscrits originaux et en partie autographes, dans les bibliothèques de Paris, de Bordeaux, de Toulouse, d'Avignon et de Rome. La partie de l'œuvre de Bernard qui se rapporte à l'Inquisition et à l'ordre des dominicains pourra être largement mise à contribution dans un des prochains volumes

M. Léopold Delisle, qui partage avec MM. de Wailly et Jourdain le soin de ce travail, poursuit, avec le concours de M. de Rozière et l'aide de M. Luce, auxiliaire de l'Académie, la laborieuse préparation du recueil de *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France antérieure à Philippe-Auguste*. On continue le dépouillement des registres du Trésor des chartes et la transcription des actes anciens qu'ils renferment sous la forme de *Vidimus*.

Le tome XXVII, 1re partie, de la collection de nos *Mémoires* comprenant cette histoire de 1865 à 1868, ne tardera pas. Je n'attends que l'achèvement de ce volume pour en mettre sous presse un autre, qui continuera la même histoire, de 1869 à 1873 inclusivement : il est entièrement rédigé.

La première partie du tome XXIX paraîtra certainement avant la seconde, qui ne fait que commencer, avec un seul mémoire, celui de Th. H. Martin, servant d'appendice à son mémoire sur la *Cosmographie grecque*.

Dans le recueil des *Savants étrangers*, le tome IX compte trois mémoires imprimés et pourra se terminer avec un quatrième, fort goûté de l'Académie à la lecture, et qui ne le sera pas moins, je le pense, de votre commission des travaux littéraires, dont il lui reste à subir l'examen.

Le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* ne tardera point à s'accroître de deux volumes.

Dans la première série (orientale), un premier volume du *Dictionnaire des simples, d'Ibn-Beithâr*, publié par M. le Dr Le Clerc, avec le concours de M. de Slane. Ce volume compte 59 feuilles tirées ; il n'y a plus guère, pour le clore, qu'à en imprimer la préface.

Le tome XXIV, 1re partie, en reste toujours à la notice de M. Maspéro.

Dans la *partie occidentale*, le tome XXVI (2e partie), contenant la *Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie*, par M. Prou, est, on le peut dire, terminé : il n'attend plus que le tirage des tables, pour lesquelles le bon à tirer est donné.

Le tome XXVII (2e partie) compte deux notices et reste ouvert pour celles qui, grâce à l'activité de plusieurs de nos confrères, vous sont présentées à d'assez courts intervalles.

Le tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France* est en préparation.

La mise sous presse d'un premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*, ce grand travail qui devait naître dans la patrie de Silvestre de Sacy, le père des orientalistes modernes, et auquel MM. de Saulcy, de Longpérier, Renan, de Slane, Waddington, de Vogüé, Derenbourg apportent le concours de leur érudition, n'est retardé que par l'ajournement du vote du supplément de crédit proposé par le dernier ministre et adopté par la dernière commission du budget à la Chambre des députés.

Les Journaux en Chine. — M. W. F. Mayers, secrétaire de la légation britannique à Pékin, publie, dans la *Revue de Chine*, des renseignements

intéressants sur l'origine et la situation des journaux en Chine. Les feuilles périodiques actuellement existant dans le capitale sont au nombre de onze, en y comprenant le plus ancien de tous les journaux non-seulement de la Chine, mais encore du monde entier, la *Gazette de Pékin*, qui fait autorité pour les nouvelles officielles du pays.

Les Chinois donnent à leurs journaux les titres de « annonces de la métropole, » ou « nouvelles de la capitale et de la cour. » C'est sous cette dernière dénomination que la *Gazette de Pékin* était publiée dans l'antiquité. La première mention qui en soit faite se trouve dans les annales du règne de l'empereur Kai-Yuan de 713 à 741 de l'ère chrétienne.

Dans ces temps reculés, ces journaux n'étaient, sans aucun doute, que des circulaires manuscrites, mais rien n'indique au juste l'époque où ils ont commencé à être imprimés, en-dehors de la prétention hautement manifestée par les Chinois dans leurs annales, d'avoir découvert l'imprimerie au moyen des caractères en bois, plus d'un siècle avant que les types mobiles fussent connus en Europe. Ils ont aussi un procédé d'impression au moyen de plaques de cire qui ressemble à la lithographie et qui remonte à une époque plus reculée. Ces deux systèmes sont employés pour l'impression de la véritable gazette qui paraît à peu près dans le même format qu'il y a des siècles. Les journaux chinois ont, en moyenne, dix ou douze feuilles d'un papier mince et noirâtre mesurant 7 pouces 1/2 sur 3 3/4 et recouvertes à l'extérieur de papier jaune, de manière à former une espèce de brochure. Ils sont imprimés avec des caractères mobiles en bois que l'on arrange à peu près comme dans nos imprimeries d'Europe. Les éditions pour lesquelles on emploie les plaques de cire sont souvent illisibles, par suite de la faiblesse de l'empreinte. Ces dernières ne sont pas reconnues par le gouvernement, vu qu'elles sont dues à l'industrie privée.

En général, les journaux sont imprimés et publiés par des personnages ayant un caractère officiel et qui sont responsables vis-à-vis des autorités de police de la capitale. Ils prennent leurs informations au bureau des rapports où sont déposés les mémoires, rescrits, décrets, ordonnances et nominations qui leur sont communiqués. Il est de règle que toutes les communications soient signées par les reporters, excepté dans le cas où elles sont présentées officiellement par des corps constitués. Le journal officiel ne doit, en aucun cas, publier des nouvelles concernant les pays étrangers. C'est par la voie des journaux que les particuliers, en Chine, adressent leurs pétitions à l'empereur. Même les hauts fonctionnaires, pour solliciter un congé, emploient cette voie.

Pour n'en citer qu'un exemple, le gouvernement général de Sze Chwan, Wu Dang, en demandant un congé de deux mois, déclare que, depuis des années il est affligé d'éruptions cutanées périodiques qui s'étendent par tout le corps et le forcent à se gratter jour et nuit. Il entre ensuite dans une foule de détails, citant les certificats de son médecin et invoquant tous les arguments capables de toucher le souverain, ce qui lui réussit, puisqu'un décret accordait le lendemain le congé sollicité. A côté de la publicité accordée à ces détails insignifiants, on remarque dans les journaux l'absence complète de certains renseignements importants et d'une utilité incontestable. Ce qui concerne les étrangers même investis de fonctions officielles près du gouvernement chinois, est soigneusement passé sous silence, à moins que dans certaines occasions leur attitude énergique ne force les autorités à se départir de cette règle de conduite.

Les principaux journaux chinois sont : la *Presse quotidienne*, parue à Hong-

Kong, il y a environ dix-huit ans ; le *North China Herald* de Shanghaï, qui parut en 1862, et qui maintenant renferme souvent des illustrations ; les *Nouvelles*, de Shanghaï, tiré sur papier anglais, mais qui n'a pas eu de succès auprès de la population chinoise. Le *Shunpao*, hebdomadaire, imprimé avec des types fabriqués à l'étranger, et très-répandu à cause des sujets qu'il traite de préférence et dont l'immoralité plaît aux gens du pays. Le *Timpao* publié aussi hebdomadairement à Shanghaï en chinois et en anglais, sous le haut patronage de Li-Hung-Chang, l'éminent homme d'État chinois. Nous ne parlons pas des circulaires publiées à Canton et dans les autres capitales, n'ayant voulu que donner une idée du journalisme dans le Céleste-Empire.

(*Journal officiel.*)

Bibliographie. — Il vient de paraître un nouveau fascicule de l'importante publication rédigée par M. Otto Lorenz, libraire à Paris : *Catalogue général de la librairie française* depuis 1840 ; c'est la première partie du tome II du deuxième catalogue, celui qui comprend les ouvrages mis au jour pendant la période décennale qui s'étend de 1866 à 1875. On comprend sans peine quelle utilité présente pour les travailleurs et pour les libraires un répertoire de ce genre, où figurent toutes les productions de quelque importance et d'où sont exclus ces innombrables opuscules éphémères qui encombrent les pages du *Journal officiel de la Librairie*. Le fascicule que nous avons sous les yeux (320 pages, grand in-8 à 2 colonnes), commence avec la lettre I et s'arrête à la syllable NA.

Une pareille nomenclature alphabétique se refuse à l'analyse, d'autant plus que le cadre de l'ouvrage n'admet aucune note, aucun renseignement, rien que des titres de livres. Toutefois quelques faits se dégagent ; nous voyons, par exemple, que la popularité des romans de Paul de Kock se soutient encore, puisqu'en dix ans, vingt-huit d'entre eux ont été réimprimés ; plusieurs ont même eu l'honneur d'une double édition, l'une in-12, l'autre in-4 avec illustrations. M. Henri de Kock, fils de Paul, né en 1821, marche sur les traces de son père, sinon avec le même éclat, du moins avec une égale activité ; de 1866 à 1875, il a donné au public trente-deux ouvrages différents ; ils sont sans doute accueillis avec plaisir parmi certaines couches de lecteurs que séduisent des titres tels que ceux-ci : L'*Auberge des trois pendus ; Beau filou, histoire d'un aimable voleur ; La Fille à son père ; La grande empoisonneuse ; Morte et vivante ; Ni fille, ni femme, ni veuve ;* La *Tigresse*, etc.

M. Xavier de Montépin montre également une énergie infatigable. M. Otto Lorenz enregistre vingt-cinq de ses romans ; la plupart, nés in-12, ont vu le jour une seconde fois in-4 illustré ; plusieurs sont des récits de longue haleine ; *Les Tragédies de Paris*, avec leur suite, 6 volumes ; *La Voyante*, 4 volumes, etc. Là encore se retrouvent ces titres à effet qui exercent sur les portières une invincible attraction : *Les Confessions de Tullin ; La Femme de Paillasse ; La Fille du meurtrier, La Maison maudite, le Pendu*, etc.

M. O. Lorenz s'est attaché à dévoiler les masques que prennent souvent des auteurs de nos jours ; il signale des pseudonymes qui ne figurent pas tous dans les *Supercheries littéraires* de Quérard, dont la rédaction est, il faut l'observer, antérieure à ces dernières années. Citons quelques exemples :

La Bruyère (de),	pseudonyme de	A. Fayard.
La Gardie (Horace de),	—	Mme de Peyronnet.
Lander (Jean),	—	Mme Ernest Keller.
Laudace,	—	Max. Gossi.
Lazare (Job),	—	Émile Kuhn.
Léon,	—	Léon Laya.

Lax (Jean),	pseudonyme de	Julien Lemer.
Leupol,	—	François Leloup de Cheroy.
Leylo (Daniel),	—	Eugène de Lonlay.
Lucifer,	—	Édouard Ledeuil.
Mahalin (Paul),	—	Émile Blondet.
Marcog (Paul),	—	de Saint-Cricq.
Martin (P. J.),	—	A. J. L. Jourdan.
Mary,	—	Mme Quinault des Rivières,
Méléna (Elpis),	—	Mlle Schwartz.
Manuel,	—	Ernest Lépine. (Depuis quelques années, il a publié divers ouvrages sous le pseudonyme de *Quatrelles*.)

Le Livre des trois imposteurs. — Les bibliographes se sont, nul ne l'ignore, fort occupés du livre célèbre connu sous le nom *des Trois Imposteurs;* nous ne reproduirons point ici les détails qu'on trouve au *Dictionnaires des anonymes* de Barbier (2e édition, t. III, n° 21612, et p. 683) et au *Manuel du Libraire* de J. Ch. Brunet (5e édition, t. V, col. 944). On a beaucoup parlé de cet opuscule comme existant au moyen age, mais cette existence n'est nullement prouvée; ce qu'il y a de certain, c'est que, vers le commencement du dix-septième siècle, il fut imprimé, en Allemagne, un livret dont Thomas Companella parle à diverses reprises dans son *Atheismus triumphatus*, publié en 1636; on ne le retrouve nulle part; une édition datée de 1598 porte une indication supposée; elle est envisagée comme imprimée en Allemagne au dix-huitième siècle, elle est d'ailleurs devenue d'une rareté extrême, puisqu'on n'en connaît aujourd'hui que trois exemplaires; la Bibliothèque nationale de Paris en possède un, payé 474 francs, à la vente du duc de La Vallière en 1783 et celle de Dresde un autre; le libraire bibliophile Renouard en avait découvert un qu'il mentionne au *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur* (Paris, 1819, t. Ier, p. 118), en l'accompagnant d'une longue note; il ne dépassa pas 140 francs, lorsqu'en 1853, la bibliothèque Renouard fut livrée aux enchères, et il figure au catalogue du prince Michel Galitzin (Moscou, 1866, n° 156).

Le texte qui est parvenu jusqu'à nous est-il conforme à celui qui circulait il y a près de trois siècles? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Diverses opinions ont été émises au sujet du livret perdu; on a dit que c'était la traduction d'un ouvrage composé en français par le très-érudit mais un peu aliéné Guillaume Postel; on a mis en avant le nom de Michel Servet, cette victime célèbre de l'intolérance de Calvin; on a égaré des conjectures sur Averroës, sur Pierre Arétin, sur Pomponace, sur Vanini, conduit au supplice à Toulouse en 1612, sur Giordano Bruno, qui périt à Rome; Érasme, Macchiavel, Rabelais, Dolet, le Pogge, Muret, Bernard Ochin ont été signalés comme pouvant être les coupables; on a même parlé de Milton, qui ne naquit qu'en 1608. Toutes ces suppositions contradictoires n'ont rien de sérieux.

Tel que nous le possédons, dans une édition récente, le traité *De tribus Impostoribus* (anno MDIIC, Heilbronn, 1877, pet. in-8, 39 p.) annonce clairement par son titre le but qu'il se propose, mais il ne s'occupe guère que de Moïse et il est resté inachevé. Il est écrit en latin fort peu élégant; on a cru y découvrir quelques italianismes qui seraient un indice de la patrie de l'auteur. Des critiques éclairés se demandent si, au lieu de regarder cette production comme une négation de toutes les religions, il ne faut pas y voir un jeu d'esprit destiné à montrer jusqu'à quel point peut s'égarer l'esprit de scepticisme. Ce serait une idée analogue à celle qui,

spirituellement exposée, a été développée de nos jours par un écrivain qui a *prouvé* que Napoléon n'a jamais existé, et qu'il est tout simplement une personnification du soleil. — B.

Un supplément au manuel du libraire de J.-Ch. Brunet. — La maison Didot a publié, on le sait, la 5e édition du *Manuel du Libraire* de M. J.-Ch. Brunet, le premier, sans conteste, de tous les bibliographes européens. M. Brunet est mort en 1867. Depuis dix ans, la science des livres s'est enrichie de bien des découvertes et le prix de certaines catégories d'ouvrages rares s'est développé dans une proportion extraordinaire. Nous avons eu l'occasion d'en signaler quelques exemples; les éditions originales de nos grands auteurs classiques (Corneille et Molière notamment), les volumes recouverts de belles reliures anciennes, les poésies ou les romans illustrés par les vignettistes du siècle dernier (Gravelot, Marillier, Erien, etc.), voilà ce que les bibliomanes contemporains couvrent de billets de banque. Il était nécessaire de réunir ces faits épars de tous côtés; ils forment la matière d'un *Supplément* au *Manuel*, lequel se composera de deux forts volumes gr. in-8, tout à fait conformes sous le rapport typographique aux cinq volumes de l'ouvrage primitif. Quant à la rédaction de ce répertoire, elle a été confiée à M. Pierre Deschamps, savant aussi laborieux que modeste, déjà fort avantageusement connu par des travaux de bibliographie; ce qu'il a fallu de recherches incessantes et minutieuses pour accomplir un semblable labeur est vraiment effrayant. L'impression de la première des quatre parties du supplément est achevée; elle contient les lettres A-K; elle ne tardera pas à être livrée au public, et nous regardons comme un devoir de la signaler à l'attention de quiconque, à quelque titre que ce soit, s'occupe de livres.

La France judiciaire. — Plusieurs travaux insérés dans la *France judiciaire* (Paris, Durand et Pedone) viennent d'être tirés à part. On a déjà rendu compte de la dissertation de M. de Folleville sur *La Propriété littéraire et artistique*. Mentionnons à notre tour quatre dissertations nouvelles : *Interprétation de la règle : Nul ne peut chasser sans permis* (32 p. in-8), par F. Grivel; — *Le Duel* (12 p. in-8), par E. Martin; — *Du travail des enfants dans les manufactures et de la nécessité de modifier la loi du 19 mai 1874* (21 p. in-8), par A. Morillot; — *L'Esprit de réforme et ses résultats au point de vue judiciaire* (42 p. in-12), par E. Jaucourt-Perroy. Cette dernière, par la difficulté des problèmes qu'elle aborde, par la sagesse pratique des solutions qu'elle propose, se recommande à l'attention des jurisconsultes. Le travail critique de M. Morillot sur la loi du 19 mai 1874, plus restreint et plus spécial, n'en est peut-être que plus opportun. On connaît, par les travaux des comités catholiques, si ce n'est autrement, l'inefficacité à peu près générale de la protection que cette loi organise. M. Morillot propose la suppression pure et simple des articles 16-24 : « Si l'on voulait, dit-il (p. 19), assurer à la loi une sanction prompte et énergique, il suffirait de transporter aux commissaires de police et aux officiers de gendarmerie les attributions exceptionnelles dont sont actuellement investis les inspecteurs. » Les travaux de MM. Grivel et Martin se recommandent l'un et l'autre par la connaissance approfondie de la jurisprudence; ils font honneur au recueil dans lequel ils ont d'abord paru. *La France judiciaire*, dès sa première année, a bien mérité de tous ceux qui font du droit pratique l'objet de leurs études. — J.-A.B.

Deux opuscules de M. Paulin Paris. — C'est M. Paulin Paris qui est l'auteur de la *Notice sur M. Le Roux de Lincy* (*Notice sur M. Le Roux de*

Lincy. Paris, 1877, in-8 de xix p.), et qui est l'éditeur des *Lettres françaises de T.-H. de Thou* (*Choix de lettres françoises inédites de T.-H. Thou*, Paris, 1877, in-8 de 144 p.). Notice et lettres sont extraites du volume de *Mélanges* que vient de publier (Paris, Aubry) la *Société des bibliophiles français*.

MM. Gaston de Bourge, A. Bruel, Cocheris, Jules Quicherat avaient déjà rendu un digne hommage à la mémoire de M. Le Roux de Lincy. Il appartenait à M. P. Paris, qui depuis plus de quarante ans était son intime ami, de dire le dernier mot sur l'éditeur du *Roman de Brut*. Le savant académicien a mis dans sa notice autant de cœur que d'esprit. Soit comme récit d'une vie qui fut si calme et si bien remplie, soit comme appréciation de travaux qui furent non moins nombreux que remarquables, cette notice, si rapide, est vraiement complète. Le portrait est aussi fidèlement que finement retracé. Ceux-là mêmes qui, chose impossible ! n'auraient jamai entendu parler de M. Le Roux de Lincy le connaîtraient à merveille après avoir lu ces pages où il semble revivre. Citons-en les dernières lignes, résumé de la charmante et touchante notice : « Après de trop longues souffrances adoucies par les sentimenis religieux qui l'avaient constamment soutenu et par les tendres soins de la pieuse famille dont il était entouré, il s'éteignit le 13 mai 1869, en laissant dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un écrivain distingué, savant, infatigable ; d'un excellent esprit, et d'une âme ouverte à tous les sentiments qui font le véritable homme de bien. »

Les *Lettres françaises de T.-H. de Thou*, au nombre de 57, sont comprises entres ces dates : 9 octobre 1582-20 janvier 1615. Elles proviennent presque toutes de la Bibliothèque nationale (collection du Puy); quelques-unes ont été tirées du *British Museum*. Les correspondants de l'illustre historien sont Pierre Pithou, Claude du Puy, Maurice Bressieu, professeur de mathématiques au Collége royal, Scévola de Sainte-Marthe, Soffrey de Calignon, Isaac Casaubon, Pierre du Puy, le prince de Condé, l'abbesse de Maubeuge. Il est surtout question de livres et de manuscrits dans la correspondance de l'éminent bibliophile, mais on y trouve aussi bien des renseignements utiles à l'histoire notamment en ce qui regarde les troubles de Flandres (p. 16), Marie Stuart (p. 57-64 et 75-76), la conduite de Condé en 1613 (p. 139-141). La liste des personnages célèbres tour à tour mentionnés par le président de Thou serait trop longue : je me contenterai de nommer, au hasard, François de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, Molé, Villeroy, le premier président Christophe de Thou, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, Achille de Harlay, Antoine Loisel, le président Séguier, le chancelier de Cheverny, Guillaume de Saluste du Bartas, Joseph Scaliger, Elie Vinet, Guy du Faur de Pibrac, Cujas, Nicolas le Fèvre, Philippe Desportes, Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, Méric de Vic, les frères Govea, Jacques de Ségur de Pardaillan, Nicolas de Verdun, le P. Frontin du Duc, Nicolas Rigault, Jacques Bongars, Guillaume Camden, Sir Henri Wotton (auquel, dit agréablement M. P. Paris, la diplomatie doit une difinition de l'ambassadeur qu'aurait enviée notre Talleyrand : *Legatus vir bonus peregre missus ad mentiendum reipublicæ causa*), François Savary, comte de Brèves, Claude C. Espence, proclamé par de Thou *notre grand théologien*, Jean Barclay, etc. Sur tous ces personnages, ainsi que sur tous les points obscurs de la correspondance, M. P. Paris a donné des notes excellentes, où l'érudition est secondée par la sagacité et qui lui assurent de nouveaux droits à la reconnaissance de ces amis de l'histoire littéraire pour lesquels il a

tant et si bien travaillé, sans faire « sonner les cloches comme beaucoup d'aultres, » ajouterai-je en empruntant à de Thou (p. 13) une de ses pittoresques expressions. — T. de L.

Le Congrès des bibliothécaires. — Des lettres, que nous recevons de Londres, nous apprennent que le premier congrès, — ou, comme on l'appelle plus simplement, la conférence des bibliothécaires anglais, — que nous avons déjà annoncé, aura définitivement lieu au mois d'octobre prochain, et se tiendra, à Londres, les 2, 3, 4 et 5 dudit mois, dans le local de la « London Institution. »

Les Anglais n'ont pas voulu rester en arrière des Américains qui, l'an dernier, ont pris l'initiative d'une réunion de ce genre, laquelle s'est tenue pendant l'exposition de Philadelphie, et s'est terminée par la formation d'une association destinée à servir de lien entre toutes les bibliothèques et la corporation entière des bibliothécaires des Etats-Unis.

Nous avons déjà fait ressortir l'avantage qui doit résulter d'une union semblable pour l'ensemble des bibliothèques d'un pays : on a reconnu notamment que la plupart des bibliothèques ne peuvent, faute de ressources suffisantes, dresser un catalogue satisfaisant de leurs livres ; il y aurait donc intêret à ce qu'une seule bibliothèque, dans un pays, celle qui est pourvue de plus de ressources, qui a, par conséquent, le personnel le plus nombreux, se chargeât de cette besogne pour toutes les autres. Tel est du moins l'un des projets, dont le congrès de Londres ne pourra manquer de s'occuper.

Déjà quatre-vingts bibliothèques du Royaume-Uni ont promis d'envoyer des représentants à la conférence qui sera présidée par le directeur du British-Museum, la principale bibliothèqne du pays. Ce nombre s'accroîtra encore d'ici en octobre. L'Amérique doit envoyer plusieurs délégués.

Les séances se tiendront deux fois par jour : l'une le matin, à dix heures ; l'autre à sept heures du soir. Elles dureront quatre heures chacune. On y lira des mémoires, et la discussion s'établira sur les points traités dans ces lectures. Les délibérations auront lieu en langue anglaise. Les bibliothécaires nationaux et étrangers ne sont pas seuls invités à prendre part à cette réunion : tous ceux qui ont des rapports avec les bibliothèques ou qui sont intéressés à leur développement et à leur prospérité sont engagés à y participer.

Pendant cette réunion, aura lieu, dans les bâtiments où se tiendra la conférence, une exposition d'objets relatifs aux bibliothèques avec la collection des catalogues des différents établissements. — (*Journal officiel.*)

Institut archéologique de Saint-Pétersbourg. — Il va être établi à Saint-Pétersbourg un institut archéologique qui aura beaucoup d'analogie avec notre École des chartes. Les cours de cet institut comprendront la paléographie, les antiquités russes, la chronologie, la généalogie, la numismatique, l'art héraldique, la géographie ancienne et l'étude de tout ce qui a rapport aux archives.

La Renaissance de la littérature catalane. — Nous avons sous les yeux un mémoire portant ce titre : *Breve reseña del actual renacimiento de la lengua y literatura catalanas.* Memoria escrita para la real Academia de buenas letras de Barcelona y leida un sus sesiones de los dias 3 y 17 de frebrero de 1877, por Don Joaquim Rubio y Ors, vice presidente de la misma. Barcelona, 1877, Celestino Verdaguer, in-8 de 98 p. — Ce mémoire a été provoqué par une phrase de M. P. Meyer : « Nous avons vu, a-t-il dit, toute une renaissance poétique se manifester en Catalogne sous l'influence

des troubadours modernes de la Provence et surtout du premier d'entre eux, Mistral.» (*Romania*, t. V, p. 265.) L'amour propre des Catalans a été froissé par cette assertion, et l'un d'eux, poëte très-distingué, l'auteur du *Lo Gayter del Llobregat*, M. Joaquim Rubio y Ors, a pris la plume et la parole pour établir qu'il n'y a eu aucune vassalité littéraire de la part de sa province, et que le réveil poétique y a été antérieur à l'apparition de Roumanille et, par conséquent, de Mistral. Suivant lui, un mouvement de même espèce s'est exécuté de l'un et de l'autre côté des Pyrénées et à l'insu des poëtes mêmes qui y coopéraient. C'est aussi l'opinion de M. de Tourtoulon. Pour combattre l'assertion de M. P. Meyer, M. Rubio y Ors a esquissé d'une manière intéressante toute l'histoire de la *renaissance* catalane et rappelé la reconstitution des Jeux floraux de Barcelone, qui provoqua d'abord tant de dénigrement et qui a produit des résultats dont on ne peut nier l'importance. Il y a, en Catalogne, un réveil très-réel attesté par des œuvres de genres divers qui y sont publiées en langue catalane, par le succès de la revue *la Renaixensa*, qui seconde ce mouvement par de nombreuses productions dramatiques. Il y a plus encore, la Catalogne possède, depuis peu de mois, un grand poëme que, dit-on, les littératures les plus riches lui envieront : l'*Atlantida* de Jascinto, dont le *Polybiblion* ne tardera, sans doute pas à entretenir ses lecteurs.

Publication de la municipalité bordelaise. — La municipalité bordelaise, donnant un exemple très-digne de trouver des imitateurs, publie une série de beaux volumes, relatifs à l'histoire ancienne de la capitale de la Guienne. Le *Livre des Bouillons, Bordeaux en* 1450, le premier volume des *Registres de la Jurade*, 1418-1425, ont déjà paru ; d'autres sont en préparation. La Commission chargée de la direction de ces travaux, vient de décider la rédaction et l'impression d'un *corpus* des inscriptions antiques qui se trouvent en grand nombre dans le musée de Bordeaux.

Quelques-unes avaient déjà été publiées dans divers recueils, mais sans ensemble, et il était nécessaire de donner un recueil complet, soumis aux règles d'une critique éclairée, et offrant tous les renseignements désirables. Parmi les savants qui ont accepté la mission de coopérer à cette publication destinée à tenir une place honorable dans l'épigraphie, nous nous bornerons à signaler M. R. Dezeimeris, qui a prouvé plusieurs fois quelle intime connaissance il avait des écrivains et des monuments de l'antiquité.

La Troupe de Molière a Agen. — M. Ad. Magen vient de donner une seconde édition (Paris, Claudin; Bordeaux, Lefebvre) de son opuscule sur *la Troupe de Molière à Agen*, qui a été si goûté dans sa première édition. Cette première édition n'avait que 8 pages; celle-ci en a 44. Tirée à 200 exemplaires, sur beau papier et très-coquettement imprimée, plaquette de M. Magen obtiendra le plus vif succès. Parmi les choses nouvelles que l'on y trouve, signalons de piquants détails sur le séjour du second duc d'Épernon à Agen, une rectification de l'erreur commise par un célèbre *moliériste* qui, ayant mal lu l'ingénieux travail de M. Magen, a mis en février 1659, au lieu de février 1650, le passage de la troupe de Molière dans la petite capitale de l'Agenais, enfin divers lettres où sont discutées et approuvées les conclusions de l'élégante et excellente brochure, lettres signées Eugène Despois, Eudore Soulié, Edouard Thierry, Henri Trollope, etc. — T. de L.

La Vie de province au dix-huitième siècle. — M. Anatole de Gallier a traité avec beaucoup d'habilité et de délicatesse un sujet intéressant : *La Vie de province au dix-huitième siècle, d'après les papiers des Franquières et*

d'autres documents inédits (Paris, Rouquette, grand in-8. de 128 p.). Cet érudit nous a déjà donné beaucoup d'instructives et d'agréables études: aucune ne l'est plus que celle qu'il vient de consacrer aux mœurs et aux usages de l'ancienne société en Dauphiné. M. de Gallier, tirant le plus heureux parti des correspondances inédites qui ont été mises entre ses mains, ainsi que des trois volumes in-4 des *Miscellanea* manuscrits de Létourneau, secrétaire de l'intendance à Grenoble, nous fait connaître, dans un récit aussi fidèle qu'animé, le château et l'hôtel de Franquières, les divers personnages du Dauphiné et du Lyonnais que l'on y rencontrait, les événements auxquels tout ce beau monde fut mêlé. Les plus curieux renseignements sur les femmes et le jeu, la table, l'ameublement, les jardins, les livres, le théâtre, la musique, la médecine, la comédie de société, le parlement de Grenoble, les débuts de la révolution en Dauphiné, abondent dans ces pages où il est question un peu de tout, de Voltaire comme des salons de Grenoble après la Terreur, de la duchesse de Phalaris comme de Mme du Châtelet, des tantes de Casimir Périer comme de la famille de Barnave le constituant, de la bête du Gévaudan, comme de Mandrin, etc. Hâtons-nous d'ajouter que personne ne doit craindre de lire ces souvenirs du bon vieux temps, car, comme l'aimable écrivain nous en avertit (p. 41), on n'y trouve « rien qui ne soit scrupuleusement honnête. » — T. DE L.

— Un groupe d'écrivains entreprend une publication sous ce titre : *Les Boulevards de Paris : histoire, état présent, maisons grandes et petites, hôtels, jardins, théâtres, célébrités*. Son but est de reproduire, par le texte et par des gravures, la physionomie de cette partie de Paris qu'on appelle le *boulevard*. « Le boulevard, dit M. Xavier Aubryet dans son introduction, a encore de longues années devant lui, mais on peut déjà pressentir son déclin... Il reste encore presque entier, et on peut le saisir dans sa physionomie à la fois historique et actuelle. Mais, s'il est temps aujourd'hui d'entreprendre ce travail qui léguera aux Parisiens de l'autre siècle le faible souvenir du nôtre, il ne faudrait pas attendre dix ans de plus. » La première livraison en vente est consacrée à la *Place de la Madeleine* : on y trouve une introduction, par Xavier Aubryet. Les trois églises, 1214, 1478, 1764. — Souvenirs funèbres : l'abbé Deguerry et l'échafaud de la Révolution. — Le Restaurant Durand et le Bouillon Duval. — Le Bureau des omnibus. — Histoire des omnibus, Pascal. — Les habitués de l'omnibus. — Elle est illustrée de belles eaux-fortes de A.-P. Martial. — Prix de la livraison : 5 francs. Bureaux de Paris-Gravé, boulevard des Capucines, 52, rue Basse-du-Rempart. On annonce quarante livraisons se vendant séparément. On voit tant de choses sur le boulevard, que nous avons lu avec soin cette première livraison pour nous assurer que les auteurs ne décrivent pas tout. Nous n'y avons trouvé que d'irréprochables descriptions, faites avec goût et esprit, des anecdotes, des récits. Nous ne critiquons que l'arrêt devant la « Mansarde » de M. Jules Simon, qui était alors « premier ministre de la Republique. » La publication est datée du 15 mai !

— M. Edmond Michel a commencé chez H. Georg, à Lyon, la publication des *Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais depuis le neuvième jusqu'au dix-septième siècle*.

Son but est de faire connaître, par la description et le dessin, soit les monuments entiers, soit les parties de monuments encore debout de cette époque, pris dans le Gâtinais, ancienne portion des provinces de l'Orléanais et de l'Ile-de-France, qui, possède un nombre relativement considérable

de villes importantes, de châteaux, d'églises et d'abbayes du moyen age et de la renaissance, qui ont couvert et couvrent encore son territoire. Son ouvrage est divisé en deux parties : le Gâtinais orléanais et le Gâtinais français. Dans la première partie, il passera en revue Montargis, Pithiviers, Gien, l'ancienne abbaye deSaint-Benoît-sur-Loire. Germigny-des-Prés, la célèbre abbaye bénédictine de Ferrières, Girolles, Préfontaine, la Celle-en-Hermois, etc. La seconde partie comprendra la Gâtinais français où se rencontrent Nemours, Fontainebleau, Moret, Château-Landon, Lorrez-le-Bocage etc. Au texte de chaque facicule seront jointes au moins douze planches, contenant souvent plusieurs figures, dont la description sera donnée avec soin. Le premier fascicule paru (il y en aura en tout de vingt à vingt-cinq, huit à dix par an) est consacré à Ferrière et à Fontenay-sur-Loing.

— M. Peigné-Delacourt a entrepris, en commençant par son canton Ribécourt (Oise), une publication du plus haut intérêt. Sous le titre de *Les cantons historiques de la France*, il se propose de donner pour chaque canton : — La reproduction de la carte du cadastre au 40,000ᵉ indiquant avec les limites des communes les noms des *lieux-dits ;* — la liste de ces noms de champs classés par communes avec signes de renvoi sur la carte ; — la reproduction par l'héliogravure de la carte de l'État-Major 80,000ᵉ ; — une notice historique et statistique sur chaque commune ; — des planches représentant les principaux monuments. Si l'auteur peut réaliser son œuvre sur ce large plan, il aura rendu un immense service à l'étude et à l'histoire de notre pays.

— La librairie Briand et Hervé, d'Angers, met en souscription une nouvelle *Histoire de la Vendée* par M. l'abbé Deniau, curé de Voide (Maine-et-Loire). L'auteur a recueilli beaucoup de témoignages oraux dans ce pays qui est aussi le sien et a pu consulter beaucoup de notes et de mémoires contemporains inédits. Le manuscrit est prêt pour l'impression ; l'ouvrage formera 6 volumes in-8 (30 francs).

— M. le vicomte d'Estaintot vient de publier deux excellentes conférences faites par lui à Rouen. L'un a pour titre l'*Instruction primaire avant* 1789 (in-8 de 30 p., Rouen, imp. Cagniard) ; et l'autre *la Saint-Barthélemy à Rouen. 17-21 septembre* 1572 (in-8 de 41 p., Rouen, Ch. Méterie). Ce sont des œuvres de vulgarisation plutôt que des travaux de première main où l'auteur s'est surtout inspiré des travaux publiés sur ces deux sujets, dans la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes.*

— M. Alexis Cellier vient de publier une intéressante notice sur M. Loyseau de Grandmaison ancien bâtonnier des avocats au Mans, recemment décédé, et qui se recommandait autant par son talent et sa science que par l'aménité de son caractère, la dignité de sa vie, son ferme attachement aux grands principes sociaux et religieux.

— La librairie Hachette a commencé la publication du supplément au dictionnaire de la langue française de E. Littré. Ce supplément renfermera un grand nombre de mots d'arts, de sciences, etc., et de néologismes de tous genres, et sera suivi d'un dictionnaire étymologique de tous les mots d'origine orientale, par M. Marcel Devic. Ce supplément formera environ douze livraisons au prix d'un franc chacune. Le *Polybiblion* s'en occupera plus longuement quand il sera terminé.

— A Londres, parmi les ouvrages qui ont été exposés pour la célébration du 400ᵉ anniversaire de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre, il faut citer une collection des livres imprimés par William Caxton. Les ouvrages sortis des presses de l'introducteur de l'imprimerie en Angleterre sont au

nombre de 153, et ont été prêtés par la reine Victoria, le duc de Devonshire, le comte Spencer, l'archevêque de Cantorbéry, les bibliothèques des universités de Cambridge, de Gand, de Gœttingue, etc.

Du continent ont été envoyées plusieurs raretés des premiers temps de l'imprimerie, entre autres, la célèbre « Bible de Mazarin » et un exemplaire, sur vélin, du « Psautier de Mayence. »

L'exposition a été disposée de façon à ce qu'on puisse suivre les progrès de l'art de l'imprimerie depuis son berceau jusqu'à ses derniers perfectionnements.

— On vient de vendre à Londres plusieurs exemplaires d'anciennes éditions de Shakespeare. Un exemplaire, imparfait, de la première édition de 1623, imprimée par Isaac Jaggard et Edwarda Blount, contenant le portrait par Droeshout, avec les vers de Ben Jonnson reproduits ainsi que la dernière page en fac-simile, a été vendu 42 livres sterling (1,050 fr.). Un bel exemplaire, mais avec le titre et les vers en fac-simile, de l'édition de 1632, imprimée par Thomas Gotes, a été vendu 8 livres. Un exemplaire avec portrait, « troisième édition, 1664, dans laquelle ont été ajoutées sept pièces non encore imprimées in-folio, » a été adjugé à 28 livres; cette édition est très-rare, parce qu'elle a été presque entièrement détruite dans le grand incendie de Londres. Un exemplaire de la quatrième édition, 1685, a été vendu 15 livres 5 shillings. Tous ces exemplaires étaient plus ou moins imparfaits. Un exemplaire de *Roméo et Juliette,* 1599, le titre et plusieurs pages refaits, a atteint 6 livres 10 shillings. « Beaucoup de bruit pour rien, 1600, » plusieurs pages refaites : 10 livres 15 shillings. Cet exemplaire avait été précédemment acheté 63 livres; un exemplaire complet et parfait de la même édition a été porté jusqu'à 267 livres 45 shillings.

— L'amirauté anglaise vient de publier une série de 107 photographies, prises durant l'expédition au pôle nord de sir Georges Nares. On peut affirmer qu'aucun voyage de découvertes n'a été illustré d'une manière plus complète et plus exacte. Un certain nombre d'exemplaires sont destinés à être offerts aux collections scientifiques de l'étranger.

— La Société harléienne de Londres entreprend la publication des registres de paroisse les plus intéressants. C'est une source d'histoire locale et d'histoire des familles qui va être ainsi ouverte au public. Le premier registre qui sera imprimé est celui de Saint-Pierre de Cornhill, il commence à 1538.

— On annonce la prochaine publication du premier volume de l'histoire de la civilisation en Écosse, par J. Mackintosh. L'ouvrage formera cinq volumes.

— Sir Travers Twiss prépare une nouvelle édition de la collection de Bracton *De legibus et consuetudinibus Angliæ.* Cet ouvrage, qui remonte au treizième siècle, est complété à l'aide de manuscrits nouvellement étudiés.

— M. W. Boscowen est parti pour la Babylonie. Ce savant anglais doit visiter l'emplacement de Karchemish découvert par feu George Smith, et séjourner longtemps sur les ruines de Babylone et de Ninive, pour y faire des fouilles, copier des inscriptions, et déterminer la situation des monuments. M. Boscowen est accompagné d'un Arabe instruit, natif de la contrée même qu'il va explorer.

— Don Joaquin Fontanals a publié, à la librairie Verdaguez, à Barcelone, la première livraison d'une œuvre que la *Reneixensa* dit magnifique et qui porte ce titre : *Antonio Viladomat : l'artiste oublié,* maître de l'école de peinture catalane du dix-huitième siècle.

— Le professeur Giuseppe Jacopo Ferrazzi vient de faire paraître, à Bassano, la seconde partie de son grand ouvrage *Enciclopedia dantesca.*

— M. Bernoni, bien connu de toutes les personnes qui s'occupent de la littérature populaire, vient d'ajouter à ses intéressants travaux un volume de traditions vénitiennes. (*Tradizioni popolari veneziane;* Venezia, Antonelli).

— La *Revista historica* annonce la publication d'une vie de sainte Thérèse, écrite par son confesseur, le Père Yepes. C'est, paraît-il, le travail le plus intéressant qui ait été fait sur cette grande sainte.

— C'est de Barcelone aussi que nous est venue une étude qui a paru dans la *Renaixensa,* sous ce titre : *Lo mon invisible en la literatura catalana,* M. Goyeta Vidal y de Valenciano s'occupe principalement dans ce travail, écrit en langue catalane, du *Voyage aux enfers* de Père Porter, et, dans son introduction, promet de faire prochainement paraître la traduction de la *Divina commedia* d'Andréa Febre.

— Annonçons encore un volume de M. A. de Latour. *Valence et Valladolid* (Plon, 1877). C'est l'œuvre d'un écrivain qui connaît parfaitement l'Espagne. Nous nous bornons aujourd'hui à constater l'apparition de ce joli volume.

—D'après les livraisons qui ont paru, on peut déjà bien augurer du *Prontuario nobiliare,* publié à Pise, par la direction du journal héraldique et dû à M. di Crollalauro. La prétention de l'auteur est de faire de ce volume un dictionnaire, un traité, une grammaire de l'art héraldique, et aussi un armorial où se trouveront non-seulement les blasons des grandes familles italiennes, mais toutes les armoiries qui, par leur composition, peuvent servir d'exemples.

— A côté des ouvrages que nous signalions dernièrement sur la question des communautés religieuses devant la loi, nous devons placer une savante étude de M. Paul Besson, ancien député, publiée d'abord dans l'excellente *Revue catholique des institutions et du droit* (juin 1877) et dont un tirage à part vient d'être fait avec le titre de : *Du droit de vivre en communauté religieuse sans autorisation* (Grenoble, Baratier et Dardelet, juin, 1877, in-8 de 47 p.).

— M. Victor Hugo prépare, dit-on, une *Histoire du coup d'État* qui paraîtrait au mois d'octobre.

— Sous ce titre : *Le Portefeuille d'un général,* M. de Besancenet va faire paraître à la libraire Plon la correspondance militaire du général Dommartin pendant la Terreur et les campagnes d'Italie. Cet ouvrage est le complément du livre publié par le même auteur, en 1876, et intitulé : *Un officier royaliste au service de la République.*

—Il vient de paraître à Leipzig un ouvrage de M. Georges Schanz sur *l'Histoire des coalitions ouvrières en Allemagne au moyen âge.*

— M. le baron de Goltz, officier d'état-major prussien, a publié *Léon Gambetta et ses armées,* dont on annonce une traduction française.

— Cesare Cantù va publier prochainement une *Chronique de l'indépendance italienne,* en 3 volumes.

— Le R. P. Fontalisant, des Frères Prêcheurs, vient de détacher de la *Monographie du couvent de Notre-Dame de Confort,* à Lyon, pour laquelle il travaille depuis longtemps, une notice sur le R. P. Siméon-André Ramette, des Frères Prêcheurs, archiviste du couvent de Notre-Dame de Confort, à Lyon, 1685-1773 (in-8 de 16 p., Lyon, imp. Mangin-Rusand). C'est un témoignage de reconnaissance, puisque c'est à ce laborieux savant qu'il doit les principaux matériaux qu'il aura à mettre en œuvre. Ils sont conservés dans

son *Inventaire des Jacobins*, qu'on voit aux archives du Rhône, 4 énormes volumes in-folio, qui fourniraient la matière de 30 vol. in-8. C'est un inventaire raisonné qui peut suppléer en bien des circonstances aux pièces perdues. Le premier volume contient les divers actes de fondation, les pièces relatives au premier établissement des Frères Prêcheurs et les contrats; le second est consacré aux confréries, aux diverses corporations ouvrières et aux priviléges de l'ordre; le troisième donne les pièces relatives aux constructions, aux réparations de l'église et du couvent et le nécrologe; le quatrième est un supplément où l'on trouve quelques biographies. Le P. Ramette a aussi laissé un plan du couvent.

— M. le chevalier Marietti, le fameux éditeur catholique de Turin, poursuit avec un persévérant succès la publication de sa nouvelle édition de Surius. Nous avons déjà signalé les six premiers volumes parus. L'œuvre en est maintenant au septième, consacré au mois de juillet, et nous sommes assurés maintenant de la voir promptement et heureusement terminée.

Publications nouvelles. — *La grande Bible des noëls*, par Mgr V. Pelletier (in-12, Orléans, H. Herluison). — Surius : *Historiæ seu vitæ sanctorum* (in-4, Turino, Marietti). — *Mougères, son histoire et son culte*, par Mgr de Cabrières (in-12, Montpellier, libr. catholique). — *Histoire de Pie IX et de son pontificat*, par l'abbé A. Pougeois (t. Ier, in-8, J. Pougeois). — *Eusèbe de Césarée*, par l'abbé V. Hély (in-8, Bloud et Barral). — *La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale*, par Mgr l'archevêque de Bourges (2 vol. in-8, Palmé). — *La cinquantaine épiscopale de Pie IX*, par Aug. Roussel (in-12,, Dillet). — *Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et de ses abords*, par Ed. Corroyer (in-8, Dumoulin). — *Archives de la Bastille*, par Fr. Ravaisson (t. IX, in-8, Durand). — *La Religion en face de la science cosmogonique*, par l'abbé A. Arduin (in-8, Lyon, Vitte et Lutrin). — *Les Graveurs de portraits en France*, par A. Firmin-Didot (t. Ier, in-8, Didot). — *Cours d'art militaire*, par le général Favé (in-18, Dumaine). — *Le Japon de nos jours*, par Georges Bousquet (2 vol. in-8, Hachette). — *Conférence sur le Canada*, par A. Lefaivre (in-8, Versailles, Bernard). — *Nouvelles poésies chrétiennes*, par Fr. Goullin (in-16, Haton). — *Aquarelles africaines*, par Émile Guinet (in-18, Hetzel). — *Storia degli Italiani*, par Cesare Cantù (t. XV, in-18, Turin, tip. Unione tipografica-editricie. — *Le Département des affaires étrangères*, par Fr. Masson (in-8, Plon). — *Hommes et choses d'Allemagne*, par G. Valbers (in-8, Hachette). — *Le Comte de Montalembert*, par Th. Foisset (in-8, Lecoffre). — *Kléber, sa vie, sa correspondance*, par le comte Pajol (in-8, Didot). — *Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime*, par J. Ruben de Couder (t. Ier, in-8, Marescq). — *Assemblée générale des catholiques*, sixième année (3, 4, 5, 6 et 7 avril 1877, in-12, Jules Le Clere). — *Ce que c'est qu'un curé*, par Louis Veuillot (in-18, lib. de la Société Bibliographique). — *Les trois Veuves*, par A. de Pontmartin (in-18, lib. de la Société Bibliographique. — *M. de Grandmaison, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats du Mans* (in-8, Le Guicheux, au Mans). — *La Question sociale*, discours prononcé à la clôture de l'assemblée générale de l'œuvre (2 juin 1877), par le comte Albert de Mun (broch. in-18, secrétariat de l'Œuvre). — *Manuel d'une corporation chrétienne* par Léon Harmel (in-18 j., Tours, Mame). — *P. Corneille* t. Ier, le *Cid*, — *Horace*. Édition annotée par Frédéric Godefroy. Classiques pour tous (in-18, Paris, librairie de la Société Bibliographique). — *La Chanson de Roland*, traduite du vieux français par Adolphe d'Avril, 3e édition. Classiques pour tous (in-18, librairie de la Société Bibliographique).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Livres perdus et exemplaires uniques. — Tel est le titre d'un volume petit in-8 (tiré à 300 exempl.) que M. C. Brunet publia en 1872 en utilisant les notes que J.-M. Quérard avait réunies à cet égard et qu'il avait le projet de faire figurer dans cette *Encyclopédie du bibliothécaire* pour laquelle il avait rassemblé d'immenses matériaux, mais qui, conçue sur un plan beaucoup trop vaste, était d'avance destinée à ne pas voir le jour.

Les bibliophiles accueillirent avec intérêt le livre qui leur fut offert en 1872; le sujet n'avait pas encore été abordé; il parut curieux. Mais ce n'était qu'un essai, bien incomplet nécessairement.

D'ailleurs on ne doit jamais affirmer d'une manière positive qu'un livre est définitivement perdu, car il peut en surgir inopinément quelque exemplaire; un exemplaire regardé comme unique a peut-être des frères qui dorment inaperçus dans quelques bibliothèques publiques ou particulières.

Quoi qu'il en soit, il ne serait pas inutile de rechercher quels sont les livres d'une excessive rareté qui avaient échappé aux patientes investigations de Quérard; j'en ai noté un certain nombre, mais je me bornerai à en signaler quatre :

Astier (B.). *Le Bouquet de la feintise*, lié d'une soie desliée par la constance. *Lyon, P. Rigaud*, 1610. (Indiqué au catalogue Turquety comme le seul exemplaire connu; le *Manuel du Libraire* est muet à l'égard de ce petit volume.)

Enfant (l') prodigue par personnages. Paris, in-4, 20 feuillets. Un exemplaire figurait à la vente du duc de La Vallière en 1783; il fut acquis, joint à deux autres volumes fort précieux, par M. de Méjanes, dont la bibliothèque est la propriété de la ville d'Aix, et il fut adjugé pour 42 livres (aujourd'hui il se payerait 1,500 ou 2,000 francs et plus cher sans doute, s'il se présentait habillé en maroquin par un de nos grands relieurs); depuis près de 80 ans, on ne connaît pas d'autre adjudication.

L'édition de *Lyon (B. Chaussard)*, indiquée par du Verdier, dans sa *Bibliothèque françoise*, a disparu.

Pèlerin (le) d'amour, divisé en quatre journées, dédié à M. le duc de Guise, par O. D. L. T. C. C. *Bergerac, Gilbert Vernoy*, 1605, petit in-12.

Indiqué aux catalogues H. B. (Henri Bordes) et Benzon (n° 356), comme le seul exemplaire connu. Le *Manuel du Libraire* ne fait pas mention de ce livret en prose qui, en 1875, a atteint en vente publique le prix de 485 francs.

Pronostication sur le cours du ciel courant l'an de grâce MDLVI, par maistre Jehan Lescaillier. *Liège, Henry Rochefort*, in-4, goth.

On ne connait d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Voir le *Bulletin du bibliophile belge*, tome IX, p. 115.

Il serait fort à désirer que les amis de la science des livres voulussent bien signaler les ouvrages perdus dont ils ont connaissance; ces communications seraient utilisées dans le but de combler les lacunes que présente le travail de Quérard.

T. B.

Où et quand mourut Angelo Cattho? — Selon le *Gallia Christiana* (t. XVI, col. 118), Angelo Cattho, aumônier de Louis XI, archevêque de Vienne, « personnage de bonne vie, grande littérature et modestie, et très-savant en mathématiques, » aux conseils duquel nous devons les *Mémoires* de son intime ami Philippe de Commynes, mourut en Italie, *à Benévent*, en 1495. Selon le *Dictionnaire de Moréri*, ce prélat « mourut *à Vienne*, et fut enterré dans sa métropole. » Bayle (*Dictionnaire critique, V° Cattho*) doute de la mort du prélat *à Benévent* et encore plus de sa mort *à Rome*, opinion qui, du reste, n'a été exprimée que par un auteur peu exact, Pierre Matthieu (*Histoire de Louis XI*, livre X, à l'année 1480). Enfin M. Weiss (*Bio-*

graphie universelle) dit avec une assurance singulière : « Il mourut extrêmement regretté, à Vienne, en 1497, et fut enterré dans la cathédrale. Puisque ce dernier point est certain, il faut mettre son prétendu voyage et sa mort à Bénévent au rang des erreurs historiques qui ne doivent plus reparaître. » Ai-je besoin de faire observer que ce ne serait pas une raison, parce que le tombeau d'Angelo Cattho serait à Vienne, pour que le prélat y fut mort ? N'aurait-on pu transporter son corps d'Italie en France ? Et qui sait d'ailleurs si le prétendu tombeau n'était pas un monument élevé en l'honneur de l'archevêque, mais ne renfermant pas ses dépouilles mortelles, un cénotaphe ? Quoi qu'il en soit, je demande si de récentes recherches permettent de déterminer d'une manière définitive l'année et le lieu de la mort d'Angelo Cattho.

T. DE L.

P. S. — Je suppose que c'est une faute d'impression qui, dans le *Dictionnaire historique de la France* de M. Ludovic Lalanne, fait mourir l'archevêque de Vienne en 1507. (Sans doute pour 1497).

Mélusine. — Je vois, dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 44), qu'il a paru un livre sur cette parente des Oudins et des Nixes et que l'auteur donne à Mélusine une origine poitevine. N'y a-t-il pas à discuter cette assertion? La légende de Mélusine existe dans le Luxembourg et se rattache à la famille des comtes qui devaient donner à la Bohême le fameux Jean l'Aveugle pour roi. Cette tradition n'a-t-elle pas pu passer par une alliance à la famille de Lusignan? Son nom, si je ne me trompe, s'écrivait aussi Lesignen, et le cri de guerre de Louis de Luxembourg, connétable de Saint-Pol, était Lesignen. Il est à remarquer que les Luxembourg ont aussi transporté la légende de Mélusine dans le château de Hame. Je crois avoir vu ces détails dans une revue de province, *la Picardie*. Quant à l'histoire de la Mélusine luxembourgeoise, elle figure dans le *Luxembourg germanique* de M. Levêque de la Basse-Mouturie; mais là son héros s'appelle Sigefroi, au lieu de Raimondin. Pour me résumer, je demande donc si Mélusine ne vient pas des bords de l'Alzette ou du fond de l'Alzette même, vu sa queue de poisson.

TH. P.

L'abbé Quenéte. — Dans un recueil publié chez les éditeurs Avn and E. Labat, *par un amateur*, sous ce titre : *Une volée d'épigrammes des plus divertissantes*, Paris, in-16, 1876, on lit à la page 6 l'épigramme suivante :

On dit que l'abbé Quenète
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achète...

Cette plaisanterie avait été jusqu'ici reproduite avec le nom de Roquette, évêque d'Autun. Peut-on indiquer l'origine de cette épigramme et ce qu'était cet abbé Quenète.

H. P.

Vercingétorix. — Quels sont les titres et les auteurs des ouvrages qu'a inspirés Vercingétorix, soit en histoire, soit en littérature ? G. S.

M. de Montalembert. — Quelles sont les études les plus importantes consacrées à M. de Montalembert et à ses œuvres, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort ?

H. B. DE M.

RÉPONSES.

Congrès des littérateurs flamands (XIX, 383, 479). Il s'est glissé une erreur de date dans les lignes que je vous adressais dernièrement. Vous voudrez, j'espère, me permettre de la relever. Les explications qui se suivent dans le numéro de mai du *Polybiblion* pourraient sans cela causer de la confusion dans l'esprit des lecteurs « Les congrès qui ont eu pour objet la philologie et la littérature néerlandaise, disais-je, n'ont été ni flamands, ni hollandais; ils ont été néerlandais. Ils ont été tenus alternativement en Belgique et en Hollande, et ont réuni les littérateurs des deux pays. *J'entends parler des derniers temps.* Le premier a eu lieu à Gand en 1841 ; le dernier à Bruxelles, l'an dernier. » C'est 1849 qu'il faut. Les faits anté-

rieurs se rapportent à un ordre d'idées et de choses autre. Depuis 1830, on cherchait plutôt une orthographe nationale qui fût conforme aux vrais principes de la langue *sans être hollandaise*. Les règles admises par le congrès de Gand de 1841 se rapprochent cependant de l'orthographe du hollandais Siegembeek. C'est là sans doute ce qui a porté M. De Ceuleneer à fixer à cette époque l'adoption de l'orthographe hollandaise en Belgique.

Qu'il me soit permis, en outre, de signaler une faute d'impression dans sa note. « Par arrêté royal du 6 septembre 1876, y est-il dit, un concours avait été ouvert sur les divers points controversés en matière d'orthographe flamande. Ce fut à la suite de ce concours que le congrès de Gand prit sa résolution. »

L'arrêté en question est de 1836, et le *Taelcongres* de Gand, *congrès de littérateurs flamands de Belgique* est du 23 octobre 1841. Le compte rendu de ses travaux a été publié par Snellaert sous le titre : *Taelcongres en Vlaemsch feest te Gent*. Gand, Hoste, 1842. C. D.

Publications de M. Tricotel (XVII, 381, 589). — *Les uniques et parfaictes amours de Galigaya et de Rubico*, pièce satirique de l'année 1617 sur le maréchal d'Ancre; suivie de deux chansons du temps relatives à son exécution. Publiée avec notice par Ed. Tricotel (Paris, Claudin, in-16, 46 p., 1875).

A la table du *Polybiblion*, année 1875, existe un renvoi au n° 4620, mais qui ne répond pas au nom de M. Tricotel. G. O. B.

La Vie de puissante et très-haute dame, Madame Gueline, par Monsieur Frippe Sauce, facétie en vers français entre-mêlés de latin macaronique, publiée d'après l'édition de Rouen, 1612 et précédée de l'Etat du banquet pour amoureux. Petite pièce inédite du seizième siècle, avec notice par Ed. Tricotel. In-8, 36 p. Paris, Claudin, 1875.

Le n° 4620 de la partie technique (1875) concerne un volume des *Mémoires-journaux* de Pierre de l'Estoile à l'édition duquel a collaboré M. Tricotel. V. M.

La France en 1789 (XIX, 96). — On peut consulter *la France avant la Révolution, son état politique et social à l'ouverture de l'Assemblée des notables en* 1787, par M. Raudot (in-8, 1841, 2e éd., revue 1847). — *Etat de la France avant* 1789, par Paul Boiteau (Paris, Perrotin, 1861, in-8). — *L'ancien régime et la Révolution*, par Alexis de Tocqueville (1re éd. 1856). — *Les Cahiers de* 89, par Léon de Poncins (Paris, Didier, 1866, in-8). — *Les Assemblées provinciales sous Louis XVI et les divisions administratives en* 1789, par le vicomte de Luçay (Paris, lib. de la Société Bibliographique, in-8). — *Les Réformes sous Louis XVI. Assemblées provinciales et parlements*, par Ernest Sémichon (Paris, Didier, 1876, in-8). — *Les Origines de la France contemporaine*, par M. Taine (Paris, Hachette, 1876), t. Ier. *L'ancien régime. L'ancienne France et la Révolution*, par Nourrisson (Paris, Didier, 1873, in-12). — *La France industrielle en* 1789, par M. E. Levasseur (Paris, Durand, 1865, in-8).

L'Inquisition en Espagne (XIX, 191, 286). — Don Luis Paramo a écrit une *Histoire* en latin qui va jusqu'au seizième siècle. — Don Rafael Melchior de Macanaz a écrit une *Defensa critica*. — Il a paru, en 1854, un mémoire intitulé *Il Combate*. — On peut ajouter aux écrits de D. Juan Llorente contre l'inquisition un *Memorio* publié à l'occasion de sa réception à l'Académie. Francesco Xavier Rodrigo publie actuellement à Madrid, avec la licence de l'autorité ecclésiastique, une *Historia verdadera de la Inquisicion*, qui aura plusieurs volumes et dont les matériaux ont été puisés, pour une bonne part, dans les archives de Samanca. M. S. (DE MADRID).

Erratum. — Tome XIX, page 448, ligne 22, il faut lire *H. Duveyrier*, au lieu de H. Duvergier.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA LITTÉRATURE ANGLAISE DU MOYEN AGE.

THE EARLY ENGLISH TEXT SOCIETY.

(Voir t. X, p. 198; t. XI, p. 185; t. XIV, p. 307; t. XVI, p. 97; t. XVII, p. 193, et t. XIX, p, 115.)

LXII. *The vision of William concerning Piers the Plowman. Part. II, « the Crowley text, »* edited by the Rev. WALTER W. SKEAT. 1869, in-8 de LVI-476 p. — LXIII. *The vision*, etc., *Part, III, « the Whitaker text; » Richard the Redeles*, by the same auctor; *The Crowned King*, by another hand, edited by the Rev. WALTER W. SKEAT. 1873, in-8 de CII-535 p. — LXIX. *Pierce the Plowmans crede* (about 1394 AD.), transcribed and edited from MS. Tr. coll., Cam., R. 3, 15, collated with MS. Bibl., Reg. 18, B. XVII, in the British Museum, and with the old printed text of 1553; to which is appended *God spede the plough* (about 1500 AD.) from ms. Lansdowne 762; by the Rev. WALTER W. SKEAT, 1873, in-8 de XX-74 p. — LXV. *Meditations on the supper of our Land, and the hours of the Passion*, by Cardinal JOHN BONAVENTURA, the seraphic doctor. Done into English by ROBERT MANNING OF BRUNNE (about 1315-1330), edited from the mss. in the British Museum and the Bodleian library, Oxford, with introduction and glossary, by J. MEADOWS COOPER. 1875, in-8 de XVIII-45 p. — LXVI. *The Blickling homilies*, of the tenth century, from the marquis of Lothian's unique ms. AD. 971, edited, with introduction, translation, notes, and index of words, by the Rev. R. MORRIS. Part. I, 1874, in-8 de 144 p. Part. II, 1876, in-8, 145-263 p. — LXVII. *Be Domes Dæge, de Die judicii*, an old English version of the Latin poem ascribed to Bede, edited (with other short poems), from the unique ms. in the library of Corpus Christi college, Cambridge, by J. RAWSON LUMBY. 1876, in-8 de VI-87 p. — LXVIII. *Cursor mundi*, edited by the Rev. RICHARD MORRIS. Part. III, 1876, in-8, 721-1104 p.; Part. IV, 1877, in-8, 1105-1360 p. — LXIX. *The History of the Holy Grail*, english, about 1450 AD., by HARRY LONELICH, skynner, from the French prose (ab. 1180-1200), of sire Robias de Borron, re-edited from the unique paper ms. in Corpus Christi college, Cambridge, by J. S. FURNIVALL. Part. I, 1874, in-8 de 172 p.; Part. II, 1875, in-8, 173-471 p. — LXX. *Palladius on husbandrie*, edited from the unique ms. of about 1420 in Colchester Castle, by the Rev. BARTON LODGE. Part. I, 1872, in-8 de 220 p. — LXXI. — *The Bruce*, part. II, 1874, in-8, 257-336 p. — LXXII. *The Romance of Guy of Warwick*, version 1, edited from the paper ms. Ff. 2, 38 in the University library, Cambridge, by Dr JULIUS ZUPITZA, professor in the University of Vienna. Part. I, 1875, in-8 de 256 p.; Part. II, 1876, in-8 de XV p., et 257-467 p. — LXXIII. *Old English homilies of the twelfth and thirteenth centuries*, edited from mss. in the British Museum, Lambeth, and Bodleian libraries, with introduction, translation and notes, by RICHARD MORRIS. First series, part. I, 1867, in-8 de LXII-96 p.; Part. II, 1868, in-8, 97-330 p. Second series, from the unique ms. B. 14-52, in the library of Trinity college, Cambridge, with three thirteenth-century hymns, 1873, in-8 de XXVII-271 p. — LXXIV. *Merlin*. Part. III, 1869, in-8 de CLVI p. et 397-701 p. — LXXV. *On early English pronunciation*. Part. III, 1871, in-8 de XX p. et 633-996 p.; Part. IV, 1874, in-8 de XX p. et 997-1432 p. — LXXVI. *The satyre of the thrie estaits, in commendation of Virtue and vituperation of vyce*, maid by sir DAVID LINDESAY of the Mont, edited by F. HALL, esq. 1869, in-8 de 378-548 p. — LXVVII. *Instructions for Parish priests*, by JOHN MYRC, edited from Cotton ms. Claudius A. 11, by EDWARD PEACOK, 1868, in-8 de XI-103 p. — LXXVIII. *The romance and prophecies of Thomas of Erceldoune*, printed from five manuscripts, with illustrations from the prophetic literature of the 15a and 16a centuries; edited with introduction and

notes, by James A. H. MURRAY, 1865, in-8 de LXXXVI-50 p. — LXXIX. *A supplicacyon for the Beggers*, written about the year 1529, by SIMON FISH, now re-edited by F. F. FURNIVALL,—with a *Supplycacion to our moste soveraigne Lorde kynge Henry the eyght* (1544 AD.), *a Supplicacion of the poor commons* (1546, AD.), *the Decaye of England by the great multitude of Shepe* (1550-3, AD.), edited by J. MEADOWS COWPER, 1871, in-8 de XVIII-115 p. — LXXX. *The select works of Robert Crowley*, edited with introduction, notes and glossary, by J. MEADOWS COWPER, 1872, in-8 de XXIX-285 p. — LXXXI. *Henry Brinklow's complaynt of Roderyck Mors*, and *the Lamentacyon of a Christian against the Cytye of London, made by Roderigo Mors*, edited from the black-letter originals by J. MEADOWS COWPER, 1874, in-8 de XXII-140 p. — LXXXII. *Emblemes and Epigrames*, AD. 1600, by FRANCIS THYNNE, Lancaster Herald, edited by F. J. FURNIVALL, 1876, in-8 de XVI-112 p. — LXXXIII. *Early English meals and manners*; with same forewords on education in early England, edited by F. J. FURNIVALL, 1868, in-8 de C-388 p.

LXII et LXIII. *The vision of William concerning Piers the Plowman.* — Le fameux poëme de Guillaume Langland nous a déjà occupé plus d'une fois (voir nos XVII et XXVIII), et j'ai donné à entendre qu'il existe de cet ouvrage cinq familles de manuscrits, dont trois doivent être attribuées à l'auteur lui-même. Le groupe représenté par le *codex* « Vernon » a défrayé ma précédente notice; je vais maintenant dire quelques mots de ce que l'on peut appeler le texte « Crowley, » ainsi nommé parce qu'il a servi pour l'édition publiée en 1550 par Robert Crowley. Ce texte, remanié en 1377, nous dit M. Skeat, est reproduit par quinze manuscrits que le savant annotateur décrit dans sa préface, et qu'il a collationnés avec le plus grand soin; prenant pour base de son travail un codex de la Bodléienne, à Oxford (Laud. misc. 581). Après d'intéressants détails bibliographiques et philologiques, M. Skeat nous donne l'analyse de la vision de Piers Plowman, et termine son volume par des notes explicatives.

Si le texte « Vernon » est précieux, comme contenant l'inspiration originale de Langland, si la suite des manuscrits « Crowley » a une très-grande valeur à cause des corrections et des additions que l'auteur a introduites, le groupe dont il me reste à parler, comprenant vingt copies, est encore plus digne d'étude, parce qu'il nous met sous les yeux la rédaction définitive, la dernière pensée mûrement réfléchie et arrêtée *ne varietur*. C'est d'après ce remaniement que le docteur Whitaker publia, en 1813, une bonne édition de Piers Plowman, prenant pour point de départ, comme le fait aujourd'hui M. Skeat, le manuscrit Philipp 8252. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les trois familles de textes se complètent l'une par l'autre ; certaines particularités historiques, topographiques ou littéraires données par celle-ci ne se trouvent pas dans celle-là; « Vernon » a des allusions qu'on ne retrouve pas dans « Crowley,» et Whitaker, à son tour, contient des faits que le lecteur chercherait inutilement dans les deux récensions antérieures. Aussi, M. Skeat s'est-il vu obligé de donner dans sa préface une troisième analyse du poëme. La date de la rédaction « Whitaker » peut être fixée à 1392, et, comme appendice, notre éditeur a ajouté deux

petites compositions également relatives au gouvernement et au caractère de Richard II. L'une, intitulée « Richard the Redeles » (*Richard le mal avisé*, 1399), est aussi de Guillaume Langland; l'autre a pour titre « the Crowned King » (*le Roi couronné*, 1415); on n'en connaît pas l'auteur, mais elle paraît avoir été écrite en 1415, et est une des nombreuses imitations de Piers Plowman, qui furent mises en circulation pendant le quinzième siècle. Le poëte y donne des conseils au roi Henri V, à la veille de partir pour son expédition en France. Je ne terminerai pas cette courte notice sans rendre hommage au vaste trésor d'érudition accumulé dans les notes et les glossaires.

LXIV. *Piers the Ploughman's crede.* — L'allégorie satirique de Guillaume Langland devint très-populaire dès son apparition, on l'imita de tous côtés, et un des meilleurs spécimens de la littérature wyckliffite du temps est, sans contredit, le petit poëme dont je viens de transcrire le titre. *Le Credo du Laboureur*, écrit, selon toute apparence, en 1394, a été plusieurs fois publié, et l'édition dont nous sommes redevables à M. Skeat est faite sur un manuscrit du collége de la Trinité, à Cambridge; elle est accompagnée d'une pièce de quatre-vingt-seize vers du même genre, intitulée : « God spede the plough » (*Que Dieu donne prospérité à la charrue*). Il est impossible de se rendre un compte exact de l'état de l'Église anglicane au temps de Richard II, sans étudier à fond la littérature produite par l'initiative de Langland, et on ne saurait, pour ce travail, s'adresser à un guide plus compétent que M. Skeat. Voici, en quelques lignes, comment Hickes apprécie la poésie wyckliffite du quatorzième siècle. *Vates hic noster in sæculo suo doctissimus, et acerrimus morum vindex, clericis, quos in omnibus satyris, ipso summo pontifice nec intacto perstringit; clericis inquam utriusque nominis, quid propter peccata eorum, hypocrisin, avaritiam, luxum, terrenorum cupidinem, defectum charitatis, beneficiorum et redituum abusum, desidiam et turpem gregum neglectum in postero tempore eventurum erat, prædixit.* C'est là une excellente épigraphe à mettre sur la couverture des quatre volumes de M. Skeat.

LXV. *Meditations on the supper of our Land.* — La *Vie de Notre-Seigneur,* par saint Bonaventure, a toujours été un livre favori, en Angleterre, comme ailleurs; il en existe plusieurs traductions, et celle dont M. Cowper publie un extrait est la plus ancienne de toutes. Elle a été faite par Robert Mannyng, de Brunne, dans le comté de Lincolnshire, qui avait déjà écrit, pour l'usage de ses compatriotes, une version du *Manuel des péchiez* (en 1303, sous le titre de *Handlyng Synne*). Entre 1327 et 1338, Mannyng traduisit en anglais la chronique française de Pierre de Langtoft, et c'est à la même époque qu'il faut placer le petit ouvrage dont je parle ici. C'est, à proprement dire,

une paraphrase, et un curieux spécimen de la grammaire du quatorzième siècle.

LXVI. *The Blickling Homilies.* — Les deux premières livraisons de ce livre sont les seules qui aient paru, et il m'est impossible d'entrer dans des détails sur une publication dont la préface et les notes sont encore à venir. Tout ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que le texte, édité pour la première fois par M. Morris, contient dix-neuf homélies en anglais du dixième siècle, avec une traduction. Le manuscrit unique d'où M. Morris a tiré ces discours fait partie de la bibliothèque du marquis de Lothian, à Blickling-Hall, et est de l'année 971. J'y reviendrai dès que la troisième livraison aura vu le jour.

LXVII. *Be Domes Dæge.* — Un manuscrit unique de la bibliothèque du collége de Corpus Christi, à Cambridge, a fourni les matériaux de ce petit volume ; ce sont cinq poëmes assez courts, avec une traduction en anglais moderne. Le premier, intitulé *Be Domes Dæge* (*de Die judicii*), est la version de cent cinquante-sept hexamètres latins attribués par les uns à Alcuin, par les autres à Bède le Vénérable; c'est le morceau capital du recueil. M. Lumby a ajouté des notes et un glossaire.

LXVIII. *Cursor mundi.* — Lorsque j'ai parlé pour la première fois de cet intéressant ouvrage (t. XIV, p. 313), il n'en avait paru que deux volumes; les troisième et quatrième fascicules sont maintenant sous mes yeux; ils terminent le texte, mais seront suivis de notes et d'un glossaire, qui me donneront l'occasion d'y revenir.

LXIX. *The Holy Grail.* — M. Furnivall a commencé la publication de l'histoire du Saint-Graal; je me réserve de l'examiner en détail lorsque l'impression sera terminée. Pour le moment je dirai que la traduction anglaise de Harry Lonelich, écrite vers le milieu du quinzième siècle, nous a été conservée dans un manuscrit unique du collége de Corpus Christi, à Cambridge ; malheureusement, l'introduction et les onze premiers chapitres du premier livre manquent, à l'exception d'une vingtaine de vers; et, pour y suppléer, M. Furnivall a reproduit l'original de Robias de Borron, d'après un codex du British Museum (Bibl. Reg., XIV, E. 3), en y ajoutant les variantes d'un autre manuscrit de la même bibliothèque (fonds addit., 10292). Il a également eu soin d'insérer en note les passages du texte français toutes les fois que la traduction de Lonelich s'en écarte. Chaque chapitre est précédé d'un sommaire.

LXX. *Palladius on Husbandrie.* — Le traité de Palladius *de Re rustica*, traduit en vers anglais du quinzième siècle, a été imprimé par M. Lodge, d'après un manuscrit unique conservé au château de Colchester. Cette première partie ne nous donne que le texte. J'y reviendrai.

LXXI. *The Bruce.* — Je disais, il y a un an (t. XVI, p. 101) : « La seconde livraison de l'histoire de Robert Bruce donnera le reste du poëme (livr. XI-XX), les notes et la préface. » Je me trompais, hélas ! La voici, cette seconde livraison ; elle ne nous mène que jusqu'au commencement du livre XIV. Attendons.

LXXII. *Guy of Warwick.* — Ce roman de chevalerie, un des plus populaires de l'autre côté du détroit, est français d'origine. On connaît huit manuscrits du texte original, dont trois à Londres, un à Cambridge, un cinquième à Oxford, et les derniers à Paris, à Cheltenham et à Wolfenbüttel. Il est à regretter que ce roman soit encore inédit, à l'exception du commencement : la version anglaise, publiée par le docteur Zupitza, est tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de l'université de Cambridge. Quatre différentes traductions dans la même langue ont été faites à différentes époques, et sont représentées aussi par huit *codices* d'inégale importance. M. Zupitza se propose de compléter son travail par une préface littéraire et philologique ; en attendant, il a ajouté au texte du roman plus de cent pages de notes très-curieuses et très-instructives.

LXXIII. *Old English Homilies.* — La première série d'homélies éditée par M. Morris, d'après des manuscrits du British Museum, de la Bodléienne et de la bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry à Lambeth, comprend vingt-neuf discours, suivis d'un supplément et accompagnés d'une version anglaise. La plupart de ces homélies sont des traductions ou des paraphrases de compositions plus anciennes, notamment des traités d'Ælfric, archevêque de Cantorbéry au dixième siècle. Elles appartiennent elles-mêmes au douzième et au treizième siècles, et nous montrent l'idiome anglo-saxon dans un état de transition qui cessa avec l'apparition du « Brut » de Layamon. L'introduction grammaticale de M. Morris fait ressortir très-clairement les principaux caractères de ce mouvement, le défaut d'uniformité et surtout la tendance des provincialismes et des expressions populaires à s'introduire de plus en plus dans la structure de la phrase. A un autre point de vue, les homélies en question offrent un sujet d'étude également plein d'intérêt ; par exemple, la quatrième, *In diebus dominicis*, nous donne la curieuse légende suivant laquelle saint Paul et saint Michel, étant descendus aux enfers, obtinrent un jour de repos par semaine pour les malheureuses victimes de Satan. Dans le cinquième discours, se trouve la fable de l'écrevisse et de sa mère. Les médisants et les calomniateurs y sont comparés à des serpents tachetés ; les riches qui font un mauvais usage de leurs biens ressemblent aux crapauds noirs, qui ne peuvent manger leur soûl, de peur que la terre ne cède sous eux ; les grenouilles jaunes sont les emblèmes des femmes qui portent des robes couleur de safran et se couvrent le

visage de poudre. Ces sirènes méritent d'être nommées la souricière du diable, et leur parure est le morceau de fromage qui attire la souris dans le piége; leurs cosmétiques sont le savon de l'esprit malin, et leur miroir est sa cachette.

La seconde série d'homélies, publiée par M. Morris sur un manuscrit du collége de la Trinité à Cambridge, n'offre rien de bien saillant comme étude de mœurs au douzième siècle, traditions populaires, etc.; il y en a trente-cinq, et leur importance est purement grammaticale; quelques-unes sont probablement des paraphrases de sermons écrits en latin; les autres sont des compositions originales, surtout celles où les auteurs se hasardent à discuter des problèmes d'étymologie. Outre les notes et les variantes, M. Morris a ajouté à son volume trois hymnes du treizième siècle, tirées d'un manuscrit d'Oxford, avec la musique de deux d'entre elles transcrite sur l'original, arrangée selon la notation moderne, et suivie d'observations critiques.

LXXIV. *Merlin, part. III.* — Cette troisième et dernière partie du roman de Merlin est précédée d'une étude très-remarquable sur la topographie arthurienne, si je peux m'exprimer ainsi. Sans prétendre suivre M. Stuart Glennie dans tous les détails qu'il nous donne, il faut au moins que j'indique ses conclusions. Après avoir fait ressortir l'importance des anciennes traditions et des ouvrages où elles sont consignées, après avoir établi les rapports qui existent entre les romans du moyen âge et l'époque immédiatement antérieure à la composition de ces poëmes, M. Stuart Glennie énumère les différentes localités dans le cycle de la Table-Ronde; il parcourt, et nous invite à parcourir avec lui, le sud de l'Écosse, le sud-ouest de l'Angleterre, et le nord-ouest de la France. Nous avons là une zone bien définie, très-circonscrite, et il s'agit de déterminer, dans les limites de cette zone, quel est le centre, le lieu de naissance de la légende arthurienne. Un examen critique de l'histoire politique et littéraire des Cymry, amène notre auteur à conclure: 1° que le roi Arthur des plus anciennes chroniques et des poëmes les plus reculés était un chef des Cymry du nord, et que, par conséquent, c'est au nord (en Écosse), qu'il faut chercher le berceau de la tradition qui se rattache à ses aventures; 2° que, dans l'histoire des Cymry du nord, il y avait des conditions rendant impossible parmi eux l'introduction *ab extra* et la conservation de traditions arthuriennes, supposé que ces traditions ne fussent pas émanées de l'existence d'un véritable Arthur historique; 3° que, dans l'histoire des Cymry méridionaux, se trouvaient, au contraire, des circonstances essentiellement favorables à l'importation de traditions arthuriennes venues du nord. Pour établir sa thèse, M. Stuart Glennie se livre à des considérations historiques, géographiques et philologiques du plus grand intérêt, et qui témoignent d'une érudition pro-

fonde; il montre que, dans la majorité des poëmes arthuriens, la scène et les épisodes se rapportant aux frontières de l'Écosse, les guerriers sont tous Gwyr et Gogledd' (les hommes du Nord), les bardes, Merlin, Taliessin, Aneurin, Ilyward Slen, vivaient dans le nord; enfin ni le pays de Galles, ni la Bretagne ne peuvent produire contre le *barde* écossais des arguments ayant la moindre valeur. Une excellente carte accompagne et *illustre* la dissertation de M. Glennie.

LXXV. *Of early English pronunciation.* — J'ai déjà parlé du savant traité de M. Ellis (t. XI, p. et 190, t. XVI, p. 199); il me reste à rendre compte des troisième et quatrième parties. Les écrivains, depuis Chaucer jusqu'à Shakspeare, sont d'abord examinés, et, ce qui nous intéresse surtout, l'influence du français sur leur style y est soigneusement discutée. Ainsi M. Ellis prend 858 vers dans le prologue des contes de Cantorbéry, et arrive au résultat suivant :

Vers où on ne trouve pas un mot français.	325,	soit 37.9	pour cent.
— qu'un mot français.	343	40.0	—
— que deux.	157	18.2	—
— trois.	87	3.4	—
— quatre	12	0.4	—
— cinq	1	0.1	—
Total.	858	100	pour cent.

Si l'on calcule sur les données ci-dessus la somme des mots français contenus dans le prologue, on arrive au nombre de 761, c'est-à-dire à une moyenne d'un peu moins d'un mot par vers. Le caractère essentiellement anglais du poëme ne saurait être plus évidemment démontré. M. Ellis a complété ses recherches sur Chaucer par l'analyse des dissertations de deux auteurs allemands, MM. Gesenius et Rapp, sur le style et les formes grammaticales de ce poëte; on trouve là aussi dans le même volume la réimpression de trois essais devenus *rarissimes*, particulièrement le traité de la prononciation française, composé, en 1521, par Alexandre Barclay. En définitive, pour l'histoire de notre langue, cette troisième partie est d'une valeur qu'il serait impossible d'exagérer. La quatrième livraison traite de la prononciation de l'anglais, à partir du dix-septième siècle; l'Irlande et les États-Unis d'Amérique fournissent, à ce point de vue, un contingent d'observations très-curieuses, et M. Ellis a noté aussi les analogies que nous offrent les dialectes des principales localités d'Allemagne et de Hollande.

LXXVI. *The Satyre of the thrie estaits.* — Cet ouvrage de sir David Lindesay est une espèce de satire dramatisée dont les personnages sont, pour la plupart, des abstractions, et qui nous rappelle à la fois Guillaume de Lorris et Alain Chartier. Chasteté, diligence, bon con-

seil, flatterie et débauche y jouent leur rôle en compagnie de l'abbé, du docteur et du marchand ; les vices qui, au seizième siècle, comme de nos jours, formaient le thème habituel des prédicateurs et des moralistes, y sont vigoureusement fustigés, et, çà et là, nous rencontrons d'intéressants détails historiques.

LXXVII. *Instructions for parish priests.* — On ne sait pas grand'chose sur l'auteur du petit poëme que M. Peacock publie ici pour la première fois. Il se nommait Jean Myrc, vivait pendant la première moitié du quinzième siècle, et était chanoine de Lillestall, dans le Shropshire. Les *Instructions* ne peuvent être considérées comme un ouvrage original; mais, d'un autre côté, M. Peacock n'a pas encore pu trouver le texte latin, que Jean Myrc a mis en vers anglais, pour la plus grande édification de ses compatriotes. Ce volume est essentiellement un manuel de piété pratique, et on y chercherait en vain, soit des allusions satiriques, soit des passages de controverse. La vie ecclésiastique, la discipline et le rituel de l'Église anglicane vers l'époque de Wyckliffe y fournissent d'ailleurs des particularités que l'éditeur explique très-amplement dans ses notes.

LXXVIII. *The Romance and prophecies of Thomas of Erceldoune.* — Qui n'a pas entendu parler de Thomas le Rimeur et de ses prophéties? Qui n'a pas désiré savoir quelque chose d'authentique sur ce mystérieux personnage ? Si un savant pouvait satisfaire notre curiosité, c'était, sans doute, M. Murray; eh bien, toutes les recherches de M. Murray n'aboutissent guères qu'à des hypothèses, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'excellente introduction de ce volume. Thomas le Rimeur vivait en 1286, voilà tout ce qui est avéré, en fait de dates ; quant au nom de *Rimeur*, on ne sait pas au juste si s'était un sobriquet, car il paraît que, dans le comté de Berwick, il y avait une famille *Rymour*, à laquelle notre *vates* se trouvait peut-être allié ; enfin *Erceldoune* s'écrit *Ercheldun*, *Ersyltoun* ou *Erceldoun;* mais c'est une localité bien connue dans le sud de l'Écosse, et là-dessus il ne peut y avoir aucun doute. L'événement qui fonda la réputation de Thomas le Rimeur comme prophète est sa prédiction de la mort du roi Alexandre III; le *Scotichronicon* de Jean de Fordun en fait mention; grâce à son patriotisme et à l'adresse avec laquelle il savait se borner aux *vaticinations* les plus énigmatiques, il s'acquit une renommée que le septicisme du siècle dernier ne parvint pas à détruire. Le roman de sir Tristram, édité par sir Walter Scott comme étant l'ouvrage de Thomas d'Erceldoune, ne lui appartient pas, et il est extrêmement douteux que le poëme publié par M. Murray, dans le volume dont je parle en ce moment, soit de lui. Terminé vers la fin du quatorzième siècle, il comprend de toute nécessité des épisodes de provenance postérieure à la mort du *Rimeur;* mais on s'explique facilement le désir qu'avaient les pa-

triotes écossais de mettre en circulation, sous le couvert d'un barde populaire, leur amour de l'indépendance et leur haine des Anglais; toute une littérature prophétique se développa autour du noyau primitif, et même les Jacobites de 1745 s'ingénièrent à découvrir, dans les vieilles déclarations de Thomas, la garantie du triomphe des Stuarts. Le spécimen le plus remarquable de ce genre d'écrits est un recueil que M. Murray nous donne, sous forme d'appendice au présent volume, et qui est intitulé : *The whole prophecie of Scotland, Ireland and some part of France and Denmark.* C'est une rapsodie dont quelques portions remontent au règne de Jacques 1er d'Écosse (mort en 1437), mais qui fut imprimée pour la première fois en 1603, à Édimbourg. Quant au roman de Thomas le Rimeur, on en connaît cinq manuscrits, tous reproduits par M. Murray dans son volume ; il est divisé en trois chants dont le second seul est historique; le reste se compose de prophéties légendaires qui se rattachent aux aventures du roi Arthur et aux romans de la Table-Ronde.

LXXIX. *A supplicacyon for the beggers.* — La littérature puritaine a fourni aux éditeurs de l'*Early Text Society* un appoint très-considérable; en voici un des plus curieux. Les deux *suppliques* ou pétitions qui ouvrent le volume sont de violentes attaques contre le Saint-Siége et l'Église catholique; la première, écrite en 1544 par un certain Simon Fish, produisit une réponse non moins vive par sir Thomas Morus, sous le titre de la *Supplique des âmes* (A Supplicacyon of souls); la seconde est postérieure de deux ans, et on n'en connaît pas l'auteur. La *Décadence de l'Angleterre* (the Decaye of England) nous dit l'écrivain également anonyme du troisième pamphlet (1500-3), est attribuable à l'abus des pâturages et à la diminution sensible des terres labourables. Par exemple, dans l'Oxfordshire, il y a quarante charrues de moins qu'autrefois ; et, comme chaque charrue entretient six personnes, voilà, de compte fait, 240 individus réduits à la mendicité. Laissant aux économistes le soin de vérifier l'exactitude de ce calcul, je me bornerai à ajouter que les notes et le glossaire de ce volume méritent l'attention du lecteur.

LXXX. *The select works of Robert Crowley.* —Nous connaissons déjà maître Crole, Croleus, Crowlæus ou Crowley, comme un des éditeurs de *Piers Plowman* (voir plus haut, nos LXII et LXIII). Gradué de l'université d'Oxford, il s'établit à Londres, en qualité d'imprimeur en 1549, fut ordonné diacre en 1551, devint archidiacre en 1559, et mourut en 1588, à l'âge de soixante-dix ans; il était, à cette époque, curé de l'église de Saint-Giles, Cripplegate, à Londres. Puritain furibond, Crowley passa sa vie à se disputer avec tous ceux de ses confrères qui ne croyaient pas à la prédestination, et il écrivit une multitude de pamphlets dont les cinq principaux sont imprimés ici avec une excel-

lente introduction et un glossaire. Crowley était un observateur très-sagace ; malgré ses tendances puritaines, il voyait à merveille que le résultat de la révolution ecclésiastique en Angleterre serait l'asservissement du clergé, et que la suppression des monastères et des communautés religieuses amènerait infailliblement, non pas un retour au christianisme primitif, mais le développement du paupérisme dans des proportions effrayantes. Bref, selon lui, la réforme était un *fiasco*, parce que ceux qui y avaient poussé y cherchaient la satisfaction de leur avarice et de leurs rancunes, plutôt que l'intérêt bien entendu de l'Église. Telle est la pensée de Crowley, tel est le point de vue auquel il s'est placé pour composer les cinq pamphlets si judicieusement choisis par M. Cowper entre une multitude d'écrits du même genre, pamphlets qu'il faut lire avec l'admirable introduction qui leur sert de commentaire.

LXXXI. — *Henry Brinklow's complaynt of Roderick Mors.* — Voici ce que dit, de Henry Brinklow, Bale, dans ses *Scriptores Britanniæ : Henricus Brinklowe civis, ac mercator Londinensis, homo pius, fideque magis quam eruditione clarus, mirabili flagrans divinæ veritatis amore, et erga ejus adversarium Antichristum odio, quorumdam eruditorum virorum adminiculis edidit, sub nomine Roderici Morsii.*

Ad Parliamentum Anglie,
Super Londino quærimoniam,
Expostulationem ad Clerum,

quæ omnia impressa vidi. Obiit anno Domini 1546, *Londini sepultus.*

Brinklow était un homme de la même trempe que Crowley. « Les pamphlets réimprimés ici sont, dit M. Cowper, l'expression des vues formées par les puritains, victimes des changements qu'ils avaient eux-mêmes contribué à produire. Leur désappointement était une réalité. Ils s'étaient imaginés qu'une fois débarrassés de la suprématie papale et de la juridiction du Saint-Siége, l'Angleterre serait le paradis des saints. Hélas non! Au lieu du pape Clément, ils trouvèrent, dans le pape Henri, un maître infiniment plus sévère; au lieu des décrets du Vatican, ils eurent à gémir et à se débattre sous « le fouet à six lanières » qu'on appelle l'édit sanglant des six articles. Ils s'imaginaient que la suppression des abbayes amènerait une espèce de communisme chrétien, et une distribution équitable des biens ecclésiastiques parmi la population indigente. A leur grande surprise, ils virent les favoris du roi recevoir de leur maître les propriétés de l'Église, tandis que les pauvres, heureux jadis de recueillir aux portes des couvents leur part des richesses du clergé, mouraient de faim sans qu'on daignât s'occuper d'eux. » Voilà ce que dit l'éditeur de Brinklow; c'est une préface à lire avec soin, d'un bout à l'autre; c'est un excellent morceau d'histoire ecclésiastique; je recommande surtout le

parallèle entre le cardinal Pole et Brinklow : — tous deux chrétiens véritables, brûlant de l'amour de Dieu et du prochain, comprenant la nécessité de détruire les abus; mais le premier cherchant à y arriver par une simple réforme, le dernier ne voyant de salut que dans une révolution. Les notes de M. Cowper ne laissent rien à désirer.

LXXXII. — *Emblemes and epigrames.* — M. Furnival dit lui-même qu'il ne sait trop ce qui l'a poussé à publier ces petites compositions. En effet, elles n'ont rien de bien remarquable, et n'auraient jamais reçu les honneurs de l'impression, si elles n'avaient pas été l'ouvrage d'un des plus anciens annotateurs de Chaucer. Il y soixante-quatre emblèmes et soixante-seize épigrammes, avec des notes et un glossaire.

LXXXIII. — *Early English meales and manners.* — Ce gros volume est sans contredit, un des plus intéressants de toute la collection, et la préface de M. Furnival est un chef-d'œuvre; résumant les faits accumulés dans les textes qu'il s'est chargé d'éditer, et les commentant avec soin, il nous trace un tableau très-curieux de l'éducation de la jeunesse au seizième siècle : 1. Dans les hôtels de la noblesse; 2. Dans les maisons de la bourgeoisie ou chez des précepteurs; 3. Aux universités anglaises; 4. Aux universités étrangères; 5. Dans les écoles des monastères et des cathédrales; 6. Dans les écoles séculières (*grammar schools*). Les quatorze traités réunis ici s'occupent de l'éducation dans le sens le plus complet du mot, depuis la civilité puérile et honnête jusqu'à la pratique des devoirs religieux; on y trouve un livre de cuisine avec des recettes pour faire des confitures, et des préceptes pour se bien conduire à l'église et en société; ici une prière, là une fameuse *carolle* que l'on chantait et que l'on chante encore dans le réfectoire des colléges, lorsque, à Noël, la hure de sanglier est placée en grande pompe sur la table. Bref, pour la connaissance de la vie privée et des habitudes domestiques de nos voisins d'outre-mer, il y a trois cents ans, ce recueil est extrêmement précieux.

GUSTAVE MASSON.

Post-Scriptum. — Le compte rendu qu'on vient de lire me met en règle avec l'*Early English text.* Dorénavant, les ouvrages édités par cette société seront analysés au fur et à mesure de leur publication.

G. M.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Les Indes noires, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1877, gr. in-12 de 292 p. Prix 3 fr. — *Dionis*, par M. MILES GERARD KEON, traduction de Mme ROUSSEAU. Paris, Perisse, 1877, gr. in-18 de 486 p. Prix : 2 fr. 50. — *Mon premier voyage en mer*, adapté de l'anglais à l'usage de la jeunesse, par Saint-..... Paris, Hetzel, 1877, gr. in-18 de 392 p. Prix : 3 fr. — *Histoire d'une enfant de Paris*, par Mme LE LASSEUR. Paris, Auguste Vaton, 1877, in-8 de 170 p. Prix : 3 fr. — *Le rubis de Syrie*, par Mme ANTONIE JAUFFRET, Paris, librairie générale, 1877, gr. in-18 de 359 p. Prix : 3 fr. 50. —

L'Interne du Val-de-Grâce, par E. DE LALAING. Paris, Blériot, 1877, gr. in-18 de 280 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Trésor du souterrain*, par JEAN GRANGE. Paris, Blériot, 1877, gr. in-18 de 290 p. Prix : 3 fr. — *Une maison de correction*, par Mme MARIE-ANGÉLIQUE. Paris, Putois-Cretté, 1877, gr. in-18 de 353 p. Prix : 2 fr. — *La Branche de Vislous*, par LOUIS FUZET. Limoges, Ardant, 1876, in-8 de 240 p. Prix : 2 fr. — *Le Juif de Vérone*, par A. BRECIANI, traduction de N. LAMY, avocat. Limoges, Bardou, 1876, in-8 de 250 p. Prix : 2 fr. — *Le Val Saint-Jean*, par Mme BOURDON. Paris, René Haton, 1877, gr. in-18 de 289 p. Prix : 2 fr. — *Le Chemin du bonheur*, par E. MARCEL. Paris, Dillet, 1877, gr. in-18 de 290 p. Prix : 2 fr. — *Aimée*, par HENRI CROISY. Paris, Oudin, 1877, gr. in-18 de 221 p. Prix : 2 fr. — *Les deux cousines*, par LUCIEN DARVILLE. Paris, Bray, 1877, gr. in-18 de 402 p. Prix : 3 fr. — *Louise et Hélène ou les fruits de l'éducation chrétienne*, par Mme GABRIELLE D'AVOR. Paris, librairie Saint-Joseph, 1877, gr. in-18 de 361 p. Prix : 1 fr. 50. — *En famille*, par Mme STOLZ. Paris, René Haton, 1877, gr. in-18 de 271 p. Prix : 2 fr. — *A quoi sert un chapelet*. Tours, Mame, 1877, in-18 de 142 p. Prix : 50 c. — *Le Calvaire de la Patrie*, par A. RIO. Limoges, Ardant, 1875, in-8 de 260 p. Prix : 2 fr. — *Les Neiges d'antan*, par Mme LAVERGNE. Paris, Palmé, 1877, in-18 j. de 319 p. Prix : 3 fr. — *Even le Monedich*, par Mme GABRIELLE D'ÉTHAMPES. Paris, Oudin, 1877, in-18 j. de 280 p. (Bibl. Saint-Michel). Prix : 2 fr. — *Lisez-nous*, par M. D'OUTREMER. Paris, Ch. Douniol, 1877, in-18 de 90 p. Prix : 1 fr. 25. — *La Casa Giojosa*, étude sur Victorin de Fettro, par Mme BENOIT. Paris, Didier, 1877, in-12 de 438 p. Prix : 5 fr.

Des livres honnêtes ! des livres pour la jeunesse ! voilà ce que demandent les familles, les créateurs de bibliothèques paroissiales, les fondateurs d'ouvroirs. L'amour, ou plutôt la passion de la lecture, prend des proportions énormes. Ce ne sont plus les lecteurs ni les curieux qui font défaut, mais les ouvrages pouvant être, sans danger, mis dans toutes les mains. Les catalogues des libraires nous offrent, il est vrai, des nomenclatures variées, mais, il faut l'avouer, tous les ouvrages dont le titre nous attire ne méritent pas une place dans les bibliothèques. Ce qu'il faut reprocher aux auteurs écrivant pour la jeunesse, ce n'est pas de manquer de bonnes intentions : cette bonne intention est complète. Mais une grande faiblesse dans l'idée inspiratrice et une négligence absolue dans la forme semblent traduire cette pensée de l'auteur : « pour des ouvrages destinés à la jeunesse, c'est toujours assez bon ! » Cette pensée est dangereuse et fausse à la fois, et les écrivains moraux et religieux y doivent d'autant plus vite renoncer que les grands succès en librairie sont aujourd'hui pour les écrivains consciencieux et chercheurs, qui donnent à la fabrication de leurs livres une tournure imprévue, et qui ajoutent à la valeur du fond de leurs productions, la science du langage et la grâce de la forme.

Ne cherchons pas ailleurs que dans ces qualités si rares à réunir le succès constant de M. Jules Verne. Il est légitimement basé sur deux causes : le mérite de l'invention, fruit d'une imagination féconde servie par un savoir varié, et le soin extrême avec lequel sont traités les types divers qui s'offrent dans ses ouvrages. La vie ! tel est le secret de la composition dramatique, et tout livre renferme un drame, soit psychologique, soit actif, aussi bien que la pièce de théâtre. Les *Indes noires*, de cet auteur, nous transportent dans un monde souterrain dont les merveilles de la vapeur doublent aujourd'hui l'intérêt.

Les *Indes noires* sont les mines de houille, ces trésors amassés pour l'homme durant une longue série de siècles. Un tableau complet et curieux de l'existence des mineurs, une étude approfondie des phénomènes dont les entrailles de la terre peuvent être le théâtre, les joies qu'on y peut éprouver, les dangers qu'on y court, ces divers tableaux, que font valoir des oppositions habilement présentées, font du volume de M. Jules Verne un ouvrage d'autant plus intéressant qu'il touche à des détails industriels dont, chaque jour, nous avons besoin de nous instruire. La figure à demi-fantastique du vieux mineur, la mignonne Nill, victime, pendant de longues années, de la sauvagerie de son aïeul, enfin l'oiseau étrange traversant le drame qui se joue tout entier dans la nuit, captivent autant l'imagination que la science déployée dans le volume satisfait la légitime curiosité de l'esprit.

— Nous avons sous les yeux un volume intitulé *Dionis*, par M. Miles Gerard Keon. Nous prenons d'autant plus soin d'indiquer le nom de l'auteur anglais auquel est due cette œuvre remarquable, que la traductrice a cru pouvoir le supprimer sur la couverture. Ce livre, qui doit prendre place à côté des *Derniers jours de Pompéï*, de Bulwer, et des *Gladiateurs*, ces deux productions qui offrent la résurrection complète d'une civilisation évanouie, atteste une science profonde du monde romain, de son histoire, de sa littérature, de ses tendances. Les tableaux des jeux, des spectacles, sont d'une complète exactitude; les personnages de Tibère et de Séjan ont la valeur d'une médaille. Un souffle chrétien anime ces pages, dont les diverses scènes s'illuminent de la vision du Sauveur. Parmi ce grand nombre d'ouvrages qui tentent à reconstituer les époques lointaines, *Dionis* est certainement un des plus remarquables. Il doit trouver une place à part dans toutes les bibliothèques, et, si la science dont il fait preuve effraye parfois les jeunes gens, ce volume les obligera à rouvrir des classiques oubliés, et leur rendra, de la sorte, un double service. Il est à regretter que les négligences du style de la traduction affaiblissent trop souvent la force de la pensée et la beauté des scènes décrites par M. Miles Gerard Keon.

— *Mon premier voyage en mer* est un livre agréable, écrit avec une constante bonne humeur; il intéresse, il charme, il instruit. Rien de pédagogique dans l'enseignement, de forcé dans les tableaux. L'ouvrage possède une qualité rare : il est jeune. L'allure, la forme du récit, le caractère des personnages, tout y est franc. C'est à cette double qualité, qui distingue leurs livres, que MM. Lucien Biart et de Beauvoir doivent également leur succès. Autrefois, les conteurs se croyaient obligés de le prendre de haut quand ils revenaient de loin. Ils se drapaient dans leurs manteaux de voyageurs, et racontaient, avec

une sorte de pompe, les moindres détails de leurs pérégrinations. Chateaubriand et Lamartine contribuèrent beaucoup à communiquer aux récits de voyages une allure solennelle. La beauté du style de ces maîtres, le prestige qui les entourait, la nouveauté des idées exprimées, la magnificence de leurs descriptions excusaient le précieux et l'excès de personnalité de la mise en scène. Mais les voyageurs qui ne sont ni l'auteur de l'*Itinéraire*, ni le chantre des *Méditations*, auraient grand tort d'essayer de copier une manière propre à deux écrivains illustres, et qui semblait d'accord avec leur renommée. A une époque où la photographie nous habitue à voir reproduire les visages et les sites tels qu'ils sont, la plume doit tenter de rendre les objets sous leur couleur propre, sans convenu comme sans exagération. Dans le voyageur, on veut retrouver l'homme, avec ses enthousiasmes, ses défaillances, les périls courus, les difficultés surmontées. On aime à le voir attendri au souvenir des absents. Il ne nous captive qu'à la condition de nous faire penser avec son esprit et sentir avec son âme. Voilà pourquoi *Mon premier voyage en mer* est un charmant livre. Épisodes de chasse, de pêche, observations savantes, tout se suit avec le désordre des événements vrais et l'imprévu du voyage. La phrase élégante et fine sans recherche ajoute au charme du récit. Ce volume aura sa place dans la bibliothèque du père et dans le pupitre du collégien.

— Tout est élégant dans le livre de Mme Le Lasseur, *Histoire d'une enfant de Paris;* c'est un véritable bijou de typographie, et si joli, qu'on le prend pour la fantaisie d'un auteur riche, jaloux de faire des libéralités à ses amis. La trame du récit n'est ni forte ni cherchée; l'histoire est peut-être réellement un fait vrai, mais les tableaux qu'elle renferme, esquissés d'une main rapide et légère, ne manquent pas de grâce dans les détails. La fortune de l'ouvrage sera dans les ravissants dessins dont Bertall a enrichi chaque page. Rien de fin comme les types de Louise et de la comtesse Ilona, de vivant comme les figures du curé de Saint-Ambroise et de Luigi Mustrici. La nouvelle écrite par Mme Le Lasseur semble la monture de diamants de la plus belle eau; du reste, ce volume étonnant peut rester sans danger aucun sur la table autour de laquelle la famille se presse en hiver.

— Nous rentrons dans les Mille et une Nuits avec le conte ayant pour titre : le *Rubis de Syrie*, de Mme Antonie Jauffret, et nous y trouvons un souverain parcourant, le soir, les rues de sa capitale, sous un travestissement; des génies bienfaisants, des fées puissantes, des écuyers dévoués et des princesses opprimées. L'épopée fantaisiste se promène du palais du prince à la forêt enchantée, des grottes souterraines aux plaines de l'air. Ce conte est intéressant et honnête, et nous n'en pourrions dire autant de ceux du *bon Perrault*, qu'on s'em-

presse cependant de mettre dans les mains des enfants. La morale du *Rubis de Syrie* est que la bonté, la douceur, sont préférables à une beauté éclatante, et que la femme doit charmer par ses qualités, avant de séduire par ces avantages extérieurs. Un grand nombre d'illustrations ajoutent à la valeur du livre. Le prince Affable, Jasminaïde, l'écuyer Ebahi, Sir-Conspect, deviendront vite populaires parmi les jeunes lecteurs. Ce conte nous a même paru assez amusant pour faire sourire les mères et les frères aînés.

— Le héros du livre intitulé : *l'Interne du Val-de-Grâce,* André Darcy, a suivi seul le convoi d'un vieillard que l'on portait à sa dernière demeure. Il ignorait jusqu'au nom de ce mort délaissé, et un sentiment de compassion l'a porté à remplir ce devoir envers un inconnu. Le lendemain, mandé dans l'étude d'un notaire, il apprend que, par son testament, l'original qu'il accompagnait la veille au cimetière a légué sa fortune à celui qui aurait eu cette bonne pensée. L'héritage est d'un million! Certes, tout autre qu'André Darcy s'empresserait de donner au notaire la signature indispensable pour entrer en possession de cette fortune; mais le jeune homme connaît les héritières légales du vieillard; il veut réparer une injustice, et emploie autant de zèle pour leur restituer l'héritage qu'un autre en aurait déployé pour les en frustrer. Pendant que le généreux André s'occupe de changer la situation précaire de Mme Dumanoir et de sa fille, l'interne s'éprend de Léonie, et le contrat de mariage qu'il signe peu de temps après lui donne, à la fin, cinquante mille francs de rente et une femme aussi pieuse que jolie. *Le Choix de l'aïeule,* et *le Fruit défendu* complètent ce joli volume.

— Pendant que la révolution de 93 multiplie les proscriptions et les massacres, le supérieur des missions étrangères, l'abbé Geoffroy, confie à un jeune séminariste dont l'ambition est d'aller un jour évangéliser les sauvages, le plan d'un souterrain dans lequel est enfermé le trésor des missionnaires. Forcé de quitter Paris, Olivier, que l'on continue de nommer l'abbé Olivier, bien qu'il n'ait point encore prononcé de vœux, rejoint les troupes de Stofflet et partage le péril des soldats qui, le Sacré-Cœur sur la poitrine, disputent aux bleus la Vendée royaliste et la catholique Bretagne. Olivier a été suivi dans son émigration par Nicolas Lerond, sommelier du séminaire, qui, durant la nuit où l'abbé Geoffroy révélait à Olivier l'existence du trésor, n'avait rien perdu de leur conversation. A partir de cette heure, et dans le but de s'emparer du trésor du souterrain, Nicolas Lerond s'attache à la personne d'Olivier, et le jette au milieu de dangers successifs, dans l'espoir que, celui-ci venant à succomber, il lui dérobera aisément l'objet de sa convoitise. Des trahisons multipliées amènent, en effet, le trépas d'Olivier. Lerond revient à Paris, et, à

l'aide du document de l'abbé Geoffroy, il descend dans le souterrain, y pratique des fouilles, déterre un coffre dont il brise le couvercle, et y découvre les véritables trésors des missionnaires, non point de l'or et des pierreries, mais les reliques et les instruments de torture des martyrs massacrés au Japon pour la gloire du divin Maître. Lerond abandonnerait ce dépôt sacré, dont son avarice ne peut tirer aucun parti, si, sur le lieu même où il consomme son sacrilége, un ami de l'abbé Olivier, ne lui brûlait la cervelle. Tel est le drame raconté par M. Jean Grange, dans le volume intitulé : *le Trésor du souterrain.*

— L'ouvrage de Mme Marie-Angélique, *Une maison de correction,* se compose de deux éléments fort divers, dont l'un est réellement intéressant. Le personnel d'une maison de correction semble peint d'après nature : les pauvres filles précocement vicieuses qu'on y enferme doivent être telles que les montre l'auteur. Sous leurs défauts, on trouve encore le germe de qualités que la douceur de leurs maîtresses, le repentir et la piété, développeront au milieu de l'épreuve imposée par la justice. Tout ce qui, dans ce livre, traite de la condition des prisonnières, inspire l'intérêt et la curiosité. Mais l'auteur, sans doute dans le but de grossir son volume, et à coup sûr pour tirer parti d'un certain nombre de récits et de légendes, a mis des nouvelles absolument étrangères à son sujet dans la bouche d'une dame visiteuse, de telle sorte que la seconde moitié du livre semble un cadre élastique, pouvant contenir un nombre indéfini de courtes histoires. On souhaiterait également trouver une conclusion pratique à l'œuvre de Mme Marie-Angélique.

— *La Branche de Vislous* appartient à la famille d'ouvrages dont la prétention est de toucher à l'histoire par le fond et d'atteindre au poëme par la forme. Le propre des écrivains de race est de créer des genres. Ils impriment à leurs œuvres la griffe du livre, et l'œuvre vit, active et puissante, pour ces deux raisons qu'après avoir été discutée comme plan, pondérée, mesurée dans toutes ses parties, elle présente des qualités de solidité et d'ampleur. Lorsqu'à ces premières conditions, pour ainsi dire architecturales, se joignent les beautés du détail et la convenance du style, l'œuvre est complète et a droit au succès. Mais à peine un écrivain de talent a-t-il tracé une poétique et coulé sa pensée dans un nouveau moule, que les imitateurs affluent. Les premiers le font souvent avec bonheur et sans servilité apparente. Ils restent *à côté*, mais s'efforcent de glaner dans le sillon où moissonna le créateur. A la suite de ceux-ci viennent les pasticheurs sans originalité, sans talent, qui écrivent pour écrire, et surtout pour être imprimés. Alors le sentier glorieux tracé par le maître se change en ornière, et les volumes éclos sous une plume inhabile semblent la caricature de l'œuvre primordiale. On écrirait aussi aisé-

ment la généalogie des livres que celles des hommes. Chateaubriand, qui écrivit les *Martyrs*, eut pour disciple l'auteur de *Flavian* dont il ne restera que les trois élégies du *Petit Savoyard*, puis le vicomte d'Arlincourt, qui enfanta le *Solitaire;* à partir de ce moment les volumes ayant la prétention d'être des poëmes en prose ne tardent pas à perdre toute valeur. *La Branche de Vislous* dérive des *Martyrs*, et l'ombre de Villéda plane sur toutes les pages. Il faut savoir gré à l'auteur de choisir de bons modèles; mais, si le vers

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier

est vrai, nous conseillons fort à M. Fuzet de choisir des sujets plus simples. La grande période l'essouffle et le fatigue. Il s'épuise vainement en essayant de peindre des personnages plus grands que nature. Sa tentative est un essai malheureux dont il a le droit de prendre une revanche.

— Le succès du *Juif de Vérone*, attesté par de nombreuses éditions, n'est plus à faire. Un tableau très-vivant des faits accomplis en Italie depuis l'heure où Pie IX rêva d'agrandir sa liberté jusqu'au moment où la révolution tourna les bienfaits du Souverain-Pontife contre sa souveraineté et ses priviléges, a suffi pour rendre populaire le roman du P. Bresciani. Dans un tel travail, le principal mérite est la véracité, et l'auteur est non-seulement véridique, mais il possède des qualités dramatiques qui feront lire avec entraînement des pages dont la forte morale entre d'autant mieux dans l'esprit des lecteurs, qu'elle se cache sous une action vivante, au lieu de s'exprimer dans des phrases verbeuses. Cette nouvelle édition ne saurait être que la bienvenue.

— A-t-on reconnu un danger dans l'éducation superficielle des jeunes filles, et vu un péril dans l'amour exagéré du luxe? Il faut le croire, car les livres sont le reflet de l'époque à laquelle ils furent écrits, lorsque ces livres surtout sont des études morales. La plupart des volumes nouveaux destinés aux jeunes filles traitent à la fois la double question de l'éducation sérieuse pouvant devenir une ressource dans les jours d'infortune que les événements imprévus et les bouleversements politiques suspendent sur la tête d'un grand nombre de familles, et des défauts dont une grande richesse peut être la source ou la cause. On sent aujourd'hui qu'il faut substituer à une éducation frivole une instruction forte, non point positive, dans le sens philosophique de ce mot, mais pratique. A l'amour du luxe doit succéder une simplicité gracieuse, n'ôtant rien au charme de la femme et lui assurant l'amour des siens avec le respect de tous. Il n'est guère de romancier que cette question ne préoccupe; il en est peu qui résistent à la tentation de la traiter. Mais, il faut l'avouer, une sorte de monotonie s'attache à ce genre d'étude. Quand le même sujet est

creusé ou effleuré par vingt écrivains à la fois, un petit nombre réalise le but proposé. Dans ces livres où l'action fait presque absolument défaut, la finesse de l'observation, la grâce des détails peuvent seuls sauver l'écrivain. S'il manque d'invention, il doit joindre à un tact extrême, à un goût parfait, une complète connaissance du monde qu'il décrit, afin d'éviter tour à tour les excentricités et la froideur. Il en résulte que ces ouvrages qui sont presque toujours des parallèles détaillés, en ce sens qu'ils présentent à la fois deux caractères de jeunes filles, l'une frivole, l'autre sérieuse, sont d'une exécution moins facile qu'il ne semble. Si le livre manque de sensibilité et de charme, s'il contient des tableaux faux et des notes discordantes, s'il change en caricatures ce qu'il a la prétention de donner pour des portraits, il ne reste plus rien d'un volume refait cent fois, sur un vieux plan que les nouveaux auteurs ne se donnent pas même la peine de varier. Lorsque le romancier doué de la puissance de créer s'efface, si l'écrivain sachant et parlant sa langue, dans la belle acception de ce mot, fait défaut, l'œuvre peut aller rejoindre les monceaux d'élucubrations plus vite oubliées qu'elles n'ont été lues.

—*Le Val-Saint-Jean* de Mme Bourdon, *le Chemin du bonheur* d'Etienne Marcel, *Aimée* d'Henri Croisy, *les Deux cousines* de Lucien Darville, qui, sans doute, ignore que ce titre est celui d'un roman chinois élégamment traduit par M. Stanislas Julien, sont le développement de cette thèse que les qualités du cœur sont plus précieuses dans une jeune fille que le brillant d'une éducation à la mode, que des talents tapageurs, et le prestige d'une grosse dot. Ces divers auteurs s'étant proposé le même but, voyons lesquels sont arrivés bons premiers.

— *Aimée*, par M. Henri Croisy, est un récit assez court, mais attachant; il présente des types sans exagération et des scènes ingénieuses. Mme Potin, qui souffre d'être devenue la compagne d'un industriel et qui élève sa fille dans l'espoir qu'un brillant mariage lui donnera un titre de comtesse et lui rendra les relations qui furent celles de sa famille, est très-vivante et complétement vraie. Après avoir fait de sa fille une élégante poupée, elle invite le comte Melchior de Moraigne à venir passer chez elle une saison d'été, avec la persuasion que le cousin convoitera la grosse dot de sa cousine. Le jeune homme n'oppose d'abord aucune résistance à ces projets. Il est peu riche et conserve des goûts luxueux; il épousera Alice, afin de ne pas être obligé de réformer sa maison. La jeune fille, de son côté, accepte ce fiancé spirituel, brillant, et considère son mariage comme une chose certaine. Sans nul doute il s'accomplirait, si une nièce de M. Potin, Aimée, n'avait été accueillie par l'excellent homme. Le comte de Moraigne ne peut s'empêcher de comparer Alice à Aimée; l'intérêt cède à l'attrait qui le pousse vers cette dernière, et Melchior

demande la main de l'orpheline. On trouve de très-jolies pages dans ce livre, qui est assurément un des meilleurs de ce genre.

— Dans *Les deux cousines*, M. Darville force davantage la note. Il veut frapper plus fort, mais il garde une main trop lourde. Quelques ignorances des habitudes mondaines, de la valeur des choses, des vraies élégances, font sourire. Dès le début du livre, il rend Blanche tellement odieuse qu'on ne s'intéresse nullement plus tard au changement qui s'opère en elle. A côté de ce personnage répulsif, le mari, M. de Meillac, n'est pas moins odieux. Quant à Louise, la *lady Sensée* du volume, elle est charmante, dévouée, héroïque, et se laisse ruiner par son beau-frère avec une abnégation digne de tout éloge. Il se passe si peu de faits dans le gros volume de M. Darville, qu'on peut lui reprocher d'avoir multiplié les personnages jouant dans ce drame domestique des rôles absolument identiques. Le livre semble lourd et diffus; le personnage de Mme de Coëtloguen est une caricature tellement exagérée qu'au lieu de rendre intéressante la pauvre Louise, qui est entrée chez celle-ci en qualité de lectrice, il semble, à la fin du volume, déteindre un peu sur le personnage le plus loyal et le plus dévoué.

— Il y a loin de ce livre au *Chemin du bonheur* d'Etienne Marcel. Ce chemin-là est simple et droit : non pas qu'on n'y trouve des ruines et des pierres, mais on enlève les unes et on s'écarte des autres. La principale héroïne d'Etienne Marcel est la sœur d'*Aimée* : elle aussi, dépourvue de fortune, mais riche de qualités aimables, enlève sans effort de coquetterie le fiancé de son opulente rivale, une de ces héritières destinées à redorer les blasons et à consommer le malheur de ceux qui les acceptent pour compagnes. Etienne Marcel, qui possède une grande finesse d'observation, et un tact mêlé à une profonde sensibilité, a écrit sur ce thème des pages charmantes. L'air est le même, les variations sont d'une virtuose. On trouve, dans le style de l'auteur, un goût allant parfois jusqu'à la recherche, ce qui sauve les œuvres de la banalité. C'est beaucoup à une époque où les volumes pullulent et où les livres sont si rares. Mme de Sévigné, seule, possédait le droit de laisser à sa « plume la bride sur le cou. » Ce qui fatigue le lecteur et décourage le critique, c'est de trouver, dans la plupart des brochures encombrant sa table, des phrases convenues, faites d'avances, et qui ont traîné partout. Pourquoi donc le privilége de la forme, la ciselure de la phrase seraient-elles exclusivement le partage des écrivains soutenant des thèses dangereuses? Le devoir des moralistes est de prouver qu'ils sont dignes de lutter avec les maîtres. Prendre une plume n'est rien : savoir la tenir est tout.

— Le *Val-Saint-Jean* de Mme Bourdon, garde l'attrait qui semble une des qualités de l'écrivain. La vie palpite dans les œuvres de cet

auteur. Les créations ne sortent jamais de la voie ordinaire, et c'est, sans doute, à cette condition qu'elles doivent de paraître très-humaines. Le *Val-Saint-Jean* est le nom d'un charmant pays, habité par un vieux général ruiné et malade. Son indifférence et la rapacité de ses serviteurs l'ont réduit à une gêne connue des huissiers et voisine de l'indigence. Christine, sa petite-fille, arrive comme un messager de joie dans l'antique maison ; elle y rétablit un ordre rapide, conquiert l'affection du vieillard qui l'acceptait jadis comme un fardeau, et répand autour d'elle tant de grâce attrayante, que M. d'Anzac, épris d'une coquette personne dont les exigences finissent par l'effrayer, revient à ses premiers projets, et demande Christine en mariage. Celle-ci accepte, elle aura sa part de bonheur; mais, à peine a-t-elle eu le temps de se réjouir, que la mort de son aïeul retarde ses projets d'union. M. d'Anzac revoit Blanche aux eaux, subit de nouveau la fascination de la coquette jeune fille, et Christine, blessée au cœur, lui rend sa parole. Le désordre se glisse rapidement dans ce ménage mal assorti ; Blanche se sépare de son mari, et revient au Val Saint-Jean, où elle meurt en chrétienne, ensevelie par la vaillante Christine. Quand M. d'Anzac y rejoint son fils orphelin, il retrouve au fond de son cœur des sentiments longtemps refoulés, et redemande la main de Christine. Le *Val-Saint-Jean* est un digne pendant de la *Vie réelle*, qui fonda la réputation de l'auteur.

— Le volume intitulé *Louise et Hélène* a pour sous-titre : *ou les fruits de l'éducation chrétienne.* Ouvrons une parenthèse pour rappele que le sous-titre, démodé d'une façon absolue, vieillit un livre de telle sorte, qu'on le date tout de suite de 1720. Nous sommes loin du temps où ce sous-titre paraissait venir en aide à la perspicacité du lecteur, inhabile à deviner ce qui se cache sous deux noms de baptême accolés sur une couverture. Aujourd'hui on compte davantage sur l'intelligence ou sur la curiosité du lecteur. Le volume de Mme d'Arvor manque de pondération, et trahit, par mille négligences, la rapidité avec laquelle il fut écrit. Le dialogue, trop fréquent, n'y saurait suppléer à la rareté des faits. On y prêche la morale, au lieu de la mettre en scène. Une enfant riche, vaniteuse et despote, mise en constant parallèle avec une enfant plus jeune, mais intelligente et bonne, forment toute l'histoire de *Louise et Hélène.* Mme d'Arvor semble craindre beaucoup de se donner la peine de créer des scènes intéressantes; sa morale, si religieuse que soit la fin de son livre, laisse une déception complète au lecteur. Le voyage à Lourdes, les faits qui s'y rattachent, semblent ajoutés pour former 60 pages indispensables à l'éditeur. L'ouvrage de M. H. Lasserre est dans toutes les mains ; Mme d'Arvor n'avait nul besoin de lui faire des emprunts si nombreux, qui ont pour résultat de faire perdre de vue les personnages

à l'approche du dénoûment. En somme, ce livre, inoffensif quant à la morale, reste absolument dénué d'intérêt. Dans le sujet de *Louise et Hélène*, il y avait à peine une nouvelle, et Mme d'Arvor l'a dévidé en 250 pages.

— Sous ce titre : *En famille*, Mme de Stolz a réuni un certain nombre de nouvelles, dont la première : *Sommes-nous riches?* renferme une heureuse idée! Nous sommes riches si nous nous comparons à plus pauvres que nous; riches, si nous savons modérer nos désirs; la preuve de cette leçon, donnée d'une façon maternelle, est très-heureusement appliquée. *Pauvre fou*, *Charité passe prudence*, *les Noix d'une pauvre fille* et les *Débris* complètent le volume. Cette dernière nouvelle, qui semble une application des compensations d'Azaïs, est une des meilleures du volume.

— *A quoi sert un chapelet* renferme de touchants épisodes, dont les sujets sont empruntés aux scènes de la guerre et de la Commune. Leur plus grand mérite est leur cachet de vérité et le sentiment de foi qui s'en exhale.

— Certes l'auteur du *Calvaire de la patrie* est animé des meilleures intentions. Il hait l'étranger, il chérit la France, il a pleuré sur les malheurs de son pays, il a prié ardemment pour son salut. Quand il décrit les scènes de l'invasion, il multiplie de louables efforts pour exalter les martyrs du patriotisme et couvrir de honte les envahisseurs; mais les sentiments de M. Driou s'expriment avec un désordre d'exclamations et une enflure de style qui leur enlèvent leur valeur. L'œuvre manque de plan, de cohésion, de logique; le pêle-mêle qui y règne ne tarde point à causer une fatigue réelle. Chacun des éléments de ce livre fait disparate. Que M. Driou s'en souvienne, il ne faut pas seulement de bons sentiments pour faire un livre, il faut encore une grande imagination jointe à beaucoup de sagesse.

— De tous les genres de récits, la nouvelle est peut-être le plus difficile. Elle exige un sujet simple, intéressant, et une grande perfection. La plupart des compositions qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre sont moins des livres importants que des nouvelles. *Colomba*, *Paul et Virginie*, *Picciola* sont des nouvelles; les histoires charmantes racontées par Mme d'Arbouville n'ont pas d'autres prétention. Il est plus aisé d'écrire un long roman qu'une nouvelle parfaite. Celles que nous offre Mme Lavergne, sous le titre les *Neiges d'antan*, sont des chroniques auxquelles manquent la couleur de l'histoire et l'appropriation de l'époque, de la langue et du costume. Après les avoir lues, vous ne connaissez mieux ni les monuments, ni les usages, ni le génie du siècle qui fut témoin des faits racontés; et cependant ces détails, ces coups de pinceau habilement distribués décèlent seuls le talent. Nous craignons que les nouvelles de Mme La-

vergne n'aient le même sort que les *Neiges d'antan*, et ne tardent pas à être oubliées.

— Ce n'est pas un reproche absolument identique que nous adressons à Mme Gabrielle d'Éthampes. Elle pèche par l'exagération mathématique de l'histoire. On croit lire dans ses livres un fragment de d'Argentré ou de nos autres écrivains bretons. Une exactitude compassée leur enlève tout leur charme. Le style, qui manque de fermeté, trahit seul le roman. *Evan le Monedich* forme la nouvelle la plus importante du livre, qui peut d'ailleurs être mis dans toutes les mains.

— M. d'Outremer, sous le titre *Lisez-nous*, a réuni quelques petits contes pour le jeune âge; ces contes peuvent très-bien obtenir le succès que souhaite leur auteur et être lus par les enfants.

— Dans le volume intitulé *la Casa giojosa*, se déroulent le règne de Gonzague de Mantoue et l'histoire de sa famille. L'auteur a eu pour but de nous faire connaître surtout Victorin de Fettro, précepteur des princes et fondateur de cette *maison joyeuse*, gymnase dans lequel les fils de Gonzague et ceux des principaux seigneurs de sa cour, achevèrent leur éducation. Le style de Mlle Benoit manque de relief; tout le volume est pédagogique et froid. Il y avait plus et mieux à faire sur une époque si féconde pour les arts et pour les lettres.

RAOUL DE NAVERY.

THÉOLOGIE

La Religion en face de la science. *Leçons sur l'accord entre les données de la révélation biblique et les théories scientifiques modernes*, par l'abbé ALEXIS ARDUIN, professeur, docteur en théologie. *Cosmogonie.* Lyon, Vitte et Lutrin; Paris, J. Vic, 1877, in-8 de XVI-516 p. — Prix : 7 fr.

C'est avec joie que nous saluons l'apparition d'un nouvel ouvrage sur l'accord qui existe entre la révélation et les sciences naturelles, et spécialement d'un ouvrage composé par un théologien. A mesure que les attaques du rationalisme redoublent et s'enveniment, sur ce terrain, il est bon que la défense riposte avec vigueur, et, lorsqu'il s'agit de la religion en face de la raison, personne assurément mieux qu'un théologien ne peut connaître les droits inébranlables du dogme, la nature et le *nec plus ultra* des concessions qu'il peut faire à la science. — Le livre de M. l'abbé Arduin a été parlé avant d'être écrit. Il se compose, en effet, de quinze leçons données l'hiver dernier à un auditoire lyonnais, et dont l'objet était de démontrer « que les enseignements de la religion sont parfaitement d'accord avec la science véritable, qu'ils peuvent guider la marche de l'esprit humain, dans cette voie du progrès si largement ouverte aujourd'hui

(p. 11). » L'auteur, comme on le fait d'ordinaire dans cette sorte d'ouvrages, prend pour base de ses études le texte du premier chapitre de la Genèse, qu'il suit pas à pas, le confrontant avec les solutions les plus récentes des naturalistes, et prouvant qu'il n'est pas possible aux savants d'infliger un démenti sérieux à l'écrivain sacré. Il se borne, dans ce volume, à la cosmogonie, c'est-à-dire aux huit premiers versets de la Genèse; deux autres volumes, qui, sans doute, ne tarderont pas à paraître, traiteront successivement de la géologie vers. 9-25), et de l'anthropologie (vers. 26-31). Voici, du reste, le sommaire des principales leçons : Exposé et critique des systèmes scientifiques relatifs à l'origine de la matière (athéisme et matérialisme, dualisme, panthéisme). Nature de Dieu, d'après la vraie science et d'après la religion. Des mystères : les mystères de la religion en face de la science; réfutation du rationalisme contemporain. La création : la nature et son époque. État primordial de la matière. Le *Fiat lux* et l'origine du mouvement. Cosmogonies païennes. Les lois de la nature. Gouvernement de l'univers. Les causes finales. Étude sur les miracles. Les jours génésiaques. Origine des systèmes stellaires. Formation du système solaire : apparition des planètes et de la terre. — Tous ces points sont discutés savamment, avec beaucoup de clarté, de chaleur et d'entrain. L'auteur emprunte ses renseignements scientifiques aux écrivains modernes le plus en renom; il appuie ses conclusions théologiques sur l'autorité des princes de la science sacrée, sur les décisions des souverains-pontifes et des conciles. Il ne court donc aucun risque de tomber dans l'erreur ou d'être accusé de partialité. Nous le louons du large emploi qu'il a su faire du *Syllabus* et des décrets du concile du Vatican. Nous n'avons rencontré, dans ses leçons, aucune de ces exagérations dans lesquelles un apologiste peut si aisément tomber. Nous nous permettrons cependant de lui adresser un reproche, celui d'avoir trop élargi son plan, d'y avoir introduit certaines questions qui ne s'y rattachent qu'indirectement et dont l'insertion ralentit notablement la marche. Aussi, la Genèse et Moïse sont-ils loin d'avoir obtenu la part du lion. Ces longueurs, qui se conçoivent dans l'enseignement oral, où elles ont même parfois leur raison d'être, sont moins excusables dans un livré, le lecteur pouvant à son gré recourir à d'autres ouvrages s'il a besoin de quelque nouveau renseignement. La rédaction est facile et coulante ; mais elle eût gagné, comme le plan, à être un peu plus condensée. Sauf ces réserves, nous applaudissons de grand cœur à l'œuvre de M. Arduin : elle aura sa place d'honneur à côté des travaux analogues de Mgr Meignan, de Reusch et de Pianciani.

L. Beuvray.

SCIENCES.

Précis de Philosophie, *mis en rapport avec le programme du baccalauréat et augmenté d'un traité sur la dissertation philosophique,* par le R. P. Bouscaillou, de l'Oratoire, professeur au collége de Juilly. Troisième édition. Paris, Eugène Belin, 1877, gr. in-8 de 94 p. — Prix : 5 fr.

Ce précis est un livre substantiel, plus riche de choses que de mots, un excellent abrégé de saine philosophie. L'auteur, comme il le dit lui-même, n'a aucune prétention à l'originalité. Il a su faire, — et le mérite est grand, — un résumé analytique et synthétique à la fois de tout ce qu'ont enseigné, dans tous les temps, les plus grands esprits. Et, à dire vrai, à partir des philosophes antiques, Aristote et Platon, Cicéron et Sénèque, en passant par les docteurs chrétiens, saint Thomas et saint Anselme, jusqu'à ces patriciens de la pensée qui ont cherché Dieu dans toutes les directions et qui s'appellent, en Angleterre Clarke et Newton, Leibniz en Allemagne, et chez nous Descartes et Pascal, Malebranche, Bossuet et Fénelon, il n'y a peut-être pas un penseur illustre que l'on n'entende dans ce résumé de philosophie et qui n'apporte sa réponse aux questions fondamentales sur lesquelles l'humanité, et c'est là sa gloire, ne se résignera jamais au doute ou à l'indifférence.

Quant à la forme synoptique, adoptée par l'auteur, elle est en quelque sorte de tradition oratorienne. Le P. de Condren, second supérieur général de l'Oratoire, l'employa le premier dans sa *Nouvelle méthode, en langue française, à l'usage de l'Académie de Juilly, pour apprendre avec facilité la langue latine.* Ces tableaux, en effet, facilitent singulièrement les recherches du travailleur, les questions, les répétitions et tous les exercices que réclame une étude approfondie de la philosophie. A la fin de chaque chapitre, le professeur trouvera de nombreux sujets de dissertation qui, tous, ont été donnés à la Sorbonne. Pour les élèves, à côté de chaque feuille imprimée, on a mis une feuille blanche sur laquelle ils pourront noter les explications et additions du maître, ou le résultat de leurs méditations et de leurs recherches personnelles.

En un mot, ce livre nous semble un chef-d'œuvre de méthode. Aussi bien, nous n'avons pas été surpris d'apprendre que cet excellent ouvrage, « accueilli, » comme l'on disait au dix-septième siècle, sans aucune recommandation de la presse, dans plusieurs de nos établissements d'éducation chrétienne et des plus importants, y a produit les fruits les meilleurs. Nous n'hésitons pas à le dire, la propagation d'un tel livre ne peut que servir à relever la raison et même à fortifier la foi.

J. Vaudon,
Prêtre de l'Oratoire.

Transformation surnaturelle de l'homme avant et après la mort, *avec une préface sur divers sujets,* par A. F. J. Rouillot, aumônier des religieuses de Saint-Joseph de Cluny à Châteaubourg. Paris, Haton, 1877, in-8 de 408 p. — Prix : 6 fr.

Dom Guéranger a consacré une partie de sa vie à combattre le naturalisme qui envahit de plus en plus la science contemporaine. L'ouvrage que nous présentons au public est destiné à soutenir les mêmes doctrines, à combattre les mêmes tendances. Dom Guéranger nous montrait le surnaturel dans l'histoire, M. l'abbé Rouillot nous le montre dans l'homme, d'abord ici-bas, avant la mort, ensuite dans l'autre monde, après la mort. Les questions de théologie, de philosophie, d'anthropologie les plus graves se rencontrent sur le chemin de l'auteur : état de nature, chute de l'homme, grâce sanctifiante, substance, identité des corps, facultés de l'âme, etc.; elles sont traitées avec précision, clarté et prudence.

Aux questions résolues par la révélation, la saine philosophie et la science, se mêlent d'autres questions, sur lesquelles la certitude ne s'est point faite et probablement ne se fera jamais. Qu'est-ce qu'un corps spiritualisé? Comment nos corps seront-ils réunis à nos âmes le jour de la résurrection? Quel est le caractère des affections dans le ciel? Quel sera le sort de celles que nous aurons formées sur la terre? Les théologiens ont cherché et donné des hypothèses; M. l'abbé Rouillot agit de même, en s'appuyant sur les découvertes de la science moderne. Il s'efforce d'éclairer l'ordre surnaturel par les phénomènes analogues observés dans l'ordre naturel, sans jamais confondre ces deux ordres.

Cet ouvrage est écrit dans un style nerveux et hardi; il est parfois irrégulier et original jusqu'à l'excès. Si l'auteur a l'occasion, ainsi que nous l'espérons, de faire une seconde édition, nous l'engageons à rectifier sur ce point certains écarts qui se rencontrent dans quelques passages de son ouvrage. E. D.

Le Mal et le Bien. — I. L'Antiquité, par M. Eugène Loudun. Paris, Palmé, 1877, in-8 de xvi-386 p. — Prix : 6 fr.

Pourquoi ce titre plutôt que le suivant : *le Bien et le Mal?* cette simple interversion en dit plus, ce semble, que de longues phrases sur la pensée intime de l'auteur. Il a vu une renaissance du vieux paganisme dans cette « grande révolte contre Dieu » qui entraîne l'une après l'autre toutes les nations modernes : il a voulu étudier de plus près le monde païen si vanté de nos jours. Le bien et le mal s'y rencontraient comme dans toutes les sociétés humaines; mais poëtes et historiens célébraient à l'envi l'un, tandis qu'ils s'étudiaient en géné-

ral à dissimuler l'autre. De là l'illusion qui a égaré tant d'écrivains modernes. M. Loudun a su s'en affranchir.

Son ouvrage se divise en trois livres, où l'auteur traite successivement de la religion, de la morale et de la société.

L'antiquité grecque et romaine nous offre, mêlées à des superstitions grossières, des vues très-belles et très-profondes sur la divinité : ce sont évidemment autant de souvenirs persistants d'une révélation première, car, comme l'a dit Tertullien, les grandes pensées primitives sont communes à tous les peuples. Mais pour quelques nobles maximes d'un Eschyle, d'un Platon ou d'un Cicéron, quelle ignorance au sein des masses, quelle incertitude jusque chez les esprits les mieux éclairés ! Quand l'homme prie et adore, c'est un marché qu'il conclut plutôt qu'un devoir dont il s'acquitte, et quand on réfléchit à ce qu'étaient les dieux populaires, aux passions et aux turpitudes qui les déshonorent, on est bien près de souscrire à cette conclusion de M. Loudun : l'antiquité ne connut pas Dieu.

Même doute accablant en ce qui touche l'immortalité. Les plus hardis la nient, les plus croyants ne l'admettent qu'avec hésitation ou en y associant d'absurdes métempsychoses.

Reposant sur des bases aussi fragiles, la morale ne pouvait avoir d'autre règle que l'intérêt, ou pour les hommes le plus en vue ce qu'on appellerait le *decorum :* de la pudeur chrétienne, de l'honneur chrétien, à peine est-il question. Et, pour le mieux prouver, M. Loudun prend à partie, dans les annales de l'antiquité, deux des plus célèbres parmi ses prétendus grands hommes : Thémistocle à Athènes, et Caton à Rome. L'histoire en main, il n'a pas de peine à les faire descendre sous nos yeux du piédestal où les a élevés autrefois la vanité nationale, où les maintient encore la crédulité moderne.

Enfin, de quel droit proposer à notre admiration ces sociétés antiques où l'État est maître absolu, où les lois autorisent l'esclavage avec ses plus effroyables conséquences, où, pour la plus grande satisfaction de la jalousie populaire, l'ostracisme frappe tous les citoyens que leurs talents et leurs services mettent hors de pair, où les élections, comme trop souvent à Rome, ne sont qu'un honteux compromis entre la brigue effrontée des uns et les menaces des autres, où le masque de la légalité sert à couvrir les iniquités et les rapines les plus odieuses, où la haine de l'étranger est érigée à la hauteur d'un principe, où une corruption effrénée finit par s'étendre comme une lèpre à tous les degrés de l'échelle sociale. Voilà cependant l'idéal que nous proposent certains modernes, éblouis par de séduisantes apparences. Les anciens, qui se connaissaient mieux, se sont jugés eux-mêmes avec moins d'indulgence.

Ces vérités trop oubliées, M. Loudun, appuyé sur une vaste et

sûre érudition, a entrepris de les remettre en lumière, et, à l'heure où nous sommes, une telle entreprise ne manque ni de courage ni d'opportunité. Le style est vif, alerte, et l'intérêt du sujet relevé par des découvertes ou tout au moins des appréciations originales. On pourra contester quelques assertions philologiques, regretter çà et là un excès de sévérité, mais on ne quittera pas le livre, et c'est là, sans nul doute, la première ambition de l'auteur, sans se sentir fier d'être né dans un siècle et dans un pays chrétiens.

C. Huit.

Cours d'art militaire, professé à l'École polytechnique par le général Favé, membre de l'Institut. Paris, Dumaine, 1877, in-12 de 513 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir été classé, il y a deux ans, au cadre de réserve, M. le général Favé a repris à l'École polytechnique le cours d'art militaire qu'il y avait déjà professé, non sans quelque éclat, dans d'autres temps. Le général vient de réunir en volume les leçons dont se compose son cours; c'est ce livre que nous avons sous les yeux. A l'École polytechnique, — cela est dans la nature des choses aussi bien que dans la tradition, — le cours d'art militaire n'a jamais eu pour objet que d'initier les jeunes intelligences aux notions fondamentales de la guerre, et de préparer au substantiel enseignement de l'École d'application ceux des élèves qui se destinent aux armes spéciales, tout en donnant à ceux qui embrasseront les carrières civiles des principes qui, de nos jours, pourront leur être plus utiles que jamais. C'est dans le même esprit que se trouve conçu le traité de M. le général Favé. L'ouvrage se divise en dix chapitres intitulés : La Constitution militaire; les Armes à feu; l'Artillerie; la Tactique; les Batailles; la fortification passagère; la Fortification permanente; l'Attaque des places fortes ; la Défense des places fortes; la Stratégie.

Comme l'on devait s'y attendre, les deuxième et troisieme chapitres : les Armes à feu, l'Artillerie, sont traités avec un grand soin et avec une haute compétence. L'ancien collaborateur du prince Louis Bonaparte aux *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie* est là sur son vrai terrain. Il serait cependant permis de trouver que le général s'attarde un peu trop volontiers au côté historique de la question, et que le passé semble avoir pour lui plus d'attrait que le présent. On ne saurait en vouloir au professeur qui doit exposer l'enchaînement logique des transformations successives. Mais, à notre avis, le premier chapitre, la Constitution militaire, n'a pas reçu tout le développement qu'il semblait devoir comporter; nous regrettons notamment que, dans l'aperçu historique intitulé : l'Armée de la France, il ne soit point possible de saisir par suite de quelles modifications profondes,

dans son recrutement et surtout dans son régime, l'armée de 1832 était devenue l'armée de 1870. Admettons que les anciennes attaches officielles, au souvenir desquelles, croyons-nous, le général est resté fidèle, ne lui ont pas laissé toute la liberté de ses appréciations sur des points si importants.

Au contraire, étant donnée l'ingratitude de l'étude de la Tactique pour des jeunes gens auxquels le maniement de la troupe est étranger, nous inclinons à penser que le chapitre ainsi intitulé aurait été avantageusement abrégé. Ce ne sont point là des critiques, mais de simples observations, qui n'auraient pour objet que de déplacer, en quelque sorte, le centre de gravité de l'ouvrage. Tel qu'il est, le cours d'art militaire de l'École polytechnique (évidemment insuffisant pour les hommes du métier, auxquels les ouvrages spéciaux sont nécessaires) remplit convenablement son objet propre; c'est un bon ouvrage d'initiation et de vulgarisation. J. GOUETHAL.

BELLES-LETTRES.

Œuvres de Mgr l'Évêque de Poitiers. Tome VIII, contenant les tables générales des huit volumes. Poitiers et Paris, Henri Oudin, 1877, in-8 de cccc-307 p. — Prix : 7 fr.

Le tome huitième des *Œuvres* de Mgr Pie, qui vient de paraître, est la fin d'une première série d'écrits et de discours où se résument vingt-cinq années d'enseignement épiscopal. Ce volume, outre des discours remarquables sur l'urgence du secours divin, sur le caractère de l'autorité dans le christianisme, sur l'étendue universelle de la royauté de Jésus-Christ, sur l'obligation de confesser publiquement la foi chrétienne, etc., etc., contient une double table, l'une des textes de l'Écriture sainte, commentés ou cités par Mgr l'évêque de Poitiers, l'autre des matières traitées dans les huit volumes jusqu'ici parus. Cette table, due aux bénédictins de Ligugé, très-bien faite (elle a plus de deux cents pages), donne la clef qui permet de se retrouver immédiatement dans ce vaste arsenal où sont accumulées tant de matières concernant la théologie, l'histoire ecclésiastique, la politique. Mgr l'évêque de Poitiers, en effet, a touché à toutes ces questions; il les a creusées, élucidées, et, l'œil fixé sur son siècle pour connaître ses besoins, il a su présenter d'une main sûre les remèdes que donnent les principes. C'est ainsi que le prêtre ayant charge d'âmes, l'historien qui veut juger le passé ou s'initier aux débats contemporains, le publiciste entraîné dans les luttes politiques, peuvent trouver, dans les huit volumes des *Œuvres*, des indications précieuses pour guider leur jugement et éclairer leur esprit. Ici on vous rappelle quelles sont

les qualités du zèle sacerdotal, et quelle doit être la vie du prêtre; là on apprend les devoirs des chrétiens envers l'Église, et quelle est la mission de la jeunesse dans la société actuelle. Vous rencontrez des pages d'histoire; et on vous dit quel fut le rôle de sainte Radegonde au milieu des troubles de son temps, quelle fut la mission divine de Jeanne d'Arc, le caractère de Rome au temps du grand schisme d'Occident et au temps moderne, quels furent les désastres causés dans l'Église de France par les protestants, etc... Pénétrant dans le vif des questions contemporaines, vous trouverez la réfutation de cette prétention de la philosophie d'égaler ses droits à ceux de la religion révélée, vous apprécierez à leur mince valeur ces déclinatoires si ordinaires de nos jours : « Nous sommes laïques et pas ecclésiastiques, nous faisons de la philosophie et non de la théologie; » partout, en un mot, vous verrez combattre la grande erreur de notre temps, le naturalisme, dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre politique. « C'est la société politique qui a péché, dit quelque part Mgr Pie, et qui périt par l'ulcère d'un naturalisme injurieux à Dieu; c'est à la société qu'il est urgent et nécessaire, quoi qu'on dise, de présenter le remède. Le remède est en Jésus-Christ : il est dans l'acceptation sociale des principes révélés. Hors de là, la religion pourra, jusqu'à un certain point vivifier les individus, vivifier les familles; les sociétés et les pouvoirs resteront sous le coup de la réprobation d'en-haut. » Et, ailleurs, l'éloquent évêque résume d'un mot toute la question : « Ce qui a manqué à notre pays, ne serait-ce pas la part authentique de Dieu, l'affirmation de Jésus-Christ, la profession publique de la foi chrétienne? » On ne peut mieux dire, et ces avertissements toujours renouvelés, ces vérités sans cesse proclamées, instruisent, consolent, encouragent.

H. DE L'É.

HISTOIRE.

Le Japon de nos jours et les Échelles de l'Extrême-Orient, par GEORGES BOUSQUET. Ouvrage contenant trois cartes. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-8 de 428 et 470 p. — Prix : 15 fr.

On a, depuis quelques années, beaucoup écrit et beaucoup disserté sur le Japon. L'ouverture, subite et presque inattendue, de ce vaste empire, si longtemps et si sévèrement fermé aux étrangers, a provoqué la curiosité et mis en mouvement les voyageurs; chacun d'eux, à son retour, a voulu porter son jugement et publier ses impressions; de là, pour ne citer que les deux plus récentes, les relations, si recherchées, de MM. de Beauvoir et de Hübner; M. de Beauvoir avait parlé surtout en touriste aimable et spirituel : M. de Hübner, en politique. Mais tous deux n'avaient fait que passer : ils n'avaient point

résidé dans l'empire du soleil. M. Bousquet, au contraire, l'a habité; il y a vécu pendant quatre ans et dans les conditions les plus favorables pour un observateur; il a été membre, membre actif et capable d'une de ces missions que l'Europe a envoyées au Mikado pour réorganiser à la fois sa marine, son armée, ses finances, sa législation. Il a donc vu de près; il a pu étudier à fond et l'ancien ordre de choses dont les débris survivaient encore, et l'ordre nouveau qui lui succédait; il a su par le menu les détails de cette brusque révolution qui a substitué le pouvoir du Mikado à celui des Shoguns et relevé l'autorité de la dynastie effacée de Kioto sur les ruines de l'autorité des seigneurs féodaux. Il a approché les auteurs de cette révolution et il a reçu la confidence de leurs projets d'avenir; il en a vu commencer la réalisation. Chose remarquable, M. Bousquet, après un séjour de quatre ans, émet la même opinion que M. de Hübner, après une visite de deux mois : il ne croit guère au succès de la révolution tentée par Iwakura et Sanjis. Il voit bien ce qu'on a détruit; il voit moins ce qu'on a édifié. Sauf en un point, l'armée, dont la réorganisation, confiée à des mains françaises, paraît en excellente voie, les tentatives réformatrices des ministres du Mikado ont échoué, parce qu'elles ont été prématurées et absolues. On a fait table rase du passé, et l'on n'a plus de base pour assurer le présent et assurer l'avenir : le peuple japonais est ahuri par tant de brusques changements, mais il n'est point converti. Insouciant et sceptique, ami du plaisir et de la vie facile, il regarde faire ses gouvernants, mais sans leur prêter le concours d'une activité et d'une énergie qui n'est point dans son caractère. L'introduction des étrangers n'a pu servir beaucoup au développement d'une industrie qui n'existe guère, et elle a déplu au peuple dont elle trouble le repos et rend l'existence plus dispendieuse. Le gouvernement lui-même, d'ailleurs, semble n'emprunter aux Européens que ce qui frappe l'imagination : ses réformes sont des réformes d'apparat plutôt que des réformes d'utilité : il fait un chemin de fer, mais pas de routes pour aboutir à ce chemin de fer; il crée une école d'agriculture dans une région où il n'y a pas d'habitants; mais les rapports officiels parleront de l'installation de chemins de fer et d'une école d'agriculture au Japon : cela flatte sa vanité, et il espère que cela éblouira l'Europe. De grosses dépenses, beaucoup d'apparences, peu de réalités, tel est le résumé de la révolution japonaise. Telle est du moins l'impression qu'on retire de l'ouvrage de M. Bousquet, ouvrage dont nous ne pouvons parler plus longuement, mais que nous recommandons à tous ceux qui aiment les observations sérieuses, les peintures bien faites, les jugements impartiaux et consciencieux, à tous ceux enfin qui veulent des notions vraies sur cet Extrême-Orient, si longtemps endormi, et dont le brusque réveil res-

semble, malheureusement, plutôt à une secousse qu'à une résurrection.

M. DE LA ROCHETERIE.

Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte (*Manuel d'histoire générale de l'Église*), von prof. J. HERGENRÖTHER. T. II. Fribourg en Brisgau Herder, 1877, in-8 de 480 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le volume dont on vient de lire le titre est le treizième de la *Bibliothèque théologique* de Herder, que nous annonçons plus loin. Il contient l'intervalle du temps qui va du quatorzième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, ou de Boniface VIII jusqu'au traité de Westphalie (1303-1648). Nous avons ainsi la fin du moyen âge et le commencement des temps modernes, formant deux périodes distinctes, la sixième et la septième, auxquelles le seizième siècle sert de ligne de démarcation. Le premier volume de cette œuvre magistrale, qui s'arrêtait à 1303, année de la mort du pape Boniface VIII, a paru l'an dernier. L'ouvrage est donc aux trois quarts fait : restent le dernier quart et le volume supplémentaire, lequel contiendra toutes sortes d'appendices, des tables et de dissertations critiques. D'ici là, il serait prématuré de prononcer un jugement définitif sur cette nouvelle publication de l'éminent professeur. Mais, à ne juger que d'après ce qu'il en a déjà fourni, et en tenant aussi compte de ses grands travaux antérieurs, tels que *le Patriarche Photius* (en 3 vol.) et *l'Église et l'État* (aussi en 3 vol.), nous pouvons affirmer que son *Histoire* surpasse de beaucoup ses devancières dans le même domaine, et qu'il y a été admirablement préparé par trente années de professorat. Aussi quelle abondance de matières, quel luxe d'érudition du meilleur aloi et quel amour pour l'Église et son chef visible ! Sa doctrine, comme ses principes, sont toujours sûrs, et l'on reconnaît dans tous ses travaux l'incomparable avantage qu'il a d'être à la fois historien, canoniste et théologien. — Ce qui vient d'être dit s'applique parfaitement au nouveau volume que nous annonçons ; les graves événements qui y sont racontés semblent en augmenter l'importance.

L'auteur commence par donner une caractéristique générale de la sixième période, qui clôt le moyen âge (1303-1517) et prépare l'ère moderne. Il y distingue les traits suivants : décadence de la puissance papale, avénement de l'antagonisme entre la papauté et le pouvoir séculier qui devient de plus en plus hostile à l'Église, aspirations croissantes des peuples à l'affranchissement de toute autorité, progrès des sciences favorisant de nouvelles erreurs qui se multiplient rapidement et donnent à l'hérésie moderne un certain caractère d'universalité. Après cet aperçu général, M. Hergenröther aborde le

grand schisme d'Occident. En traçant l'histoire des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, il maintient fermement le principe de l'autorité. Le chapitre II contient un tableau de la société chrétienne au point de vue des sciences, des lettres et de la vie religieuse. Le chapitre suivant nous montre l'Église en face de l'infidélité, des hérésies et du schisme oriental, et il est longuement parlé du concile de Florence, du palamitisme, des erreurs de Wiclef, de Huss et autres.

La troisième époque, celle des temps modernes, s'ouvre par un tableau rapide, mais saisissant, des différences essentielles qui existent entre le temps nouveau et le moyen âge. Puis vient (p. 243) l'exposé détaillé de la réforme protestante, de ses origines, de ses progrès, de sa constitution intime, ainsi que de l'influence que le protestantisme a exercée sur les pays voisins (la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse) et des nombreux éléments de discorde qui, dès le début, se sont manifestés dans son sein. C'est le sujet du chapitre Ier du septième livre. Le chapitre suivant s'occupe de la réaction catholique et de ses promoteurs les plus éminents, mais surtout du concile de Trente, qui a été la réunion la plus imposante de ceux-ci et la plus haute expression de celle-là. Les ordres religieux dont quelques-uns, comme la Compagnie de Jésus (p. 440), venaient d'éclore, et qui ont tous reçu une nouvelle impulsion et comme une vie nouvelle, sont passés en revue, suivant les pays qui les avaient vu naître. Un exposé succinct des missions catholiques ajoute de nouveaux traits au tableau, auquel il ne manque, pour être achevé, que l'esquisse de l'état des sciences et des lettres, des arts et de la vie ascétique pendant cette première période des temps modernes. Cette esquisse commence à la dernière page du volume, pour être continuée dans le volume qui suivra, et dont nous attendons la publication avec une légitime impatience. J. M.

Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Eglise, par l'abbé Victor Hély, docteur ès lettres et en théologie. Paris, Bloud et Barral, 1877, in-8 de 263 p. — Prix : 3 fr.

Eusèbe de Césarée est le plus ancien historien de l'Église. Ceux qui l'avaient précédé ne nous ont laissé que des fragments, et il nous est impossible de juger de leurs ouvrages. C'est à Eusèbe que la postérité a réservé le titre de père de l'histoire ecclésiastique. Evêque, théologien, polémiste, historien, il n'apparaît point sans gloire parmi les personnages de ce quatrième siècle qui compta tant de grands hommes. Si l'on ne peut le placer au premier rang, avec les Athanase et les Chrysostome, du moins faut-il le mettre immédiatement en seconde ligne. Quoiqu'il ait composé une foule d'écrits divers, tous

dignes de fixer l'attention de la postérité, c'est néanmoins son Histoire de l'Église qui a surtout fondé sa réputation, et c'est surtout à examiner cet écrit que M. l'abbé Victor Hély, aujourd'hui professeur au collége d'Arcueil, a consacré son livre.

En abordant la lecture de cet ouvrage, nous n'étions pas sans quelque prévention contre le sujet. L'étude de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe avait été pour nous une source abondante de jouissances intellectuelles ; mais, il faut l'avouer, cette jouissance avait été mêlée de quelques amertumes ; nous ne parlons pas du style de l'évêque de Césarée, qui est dur, heurté, embarrassé, souvent obscur, mais du fond même de ses doctrines et de ses principes. L'impression qui nous était demeurée très-nette, après déjà un grand nombre d'années, c'était qu'Eusèbe était resté toute sa vie partisan des erreurs de l'arianisme, et que son grand ouvrage, était au fond, un perfide, mais très-habile, plaidoyer en faveur de ces mêmes erreurs. M. l'abbé Victor Hély combat cette opinion de toutes ses forces. Il établit qu'Eusèbe souscrivit au symbole du concile de Nicée, et, depuis, malgré ses relations avec les personnes soupçonnées d'arianisme, malgré sa conduite coupable à l'égard des adversaires d'Arius, on ne saurait le convaincre ni d'apostasie, ni d'hypocrisie. Il prouve ensuite qu'Eusèbe a recherché avec ardeur la vérité. Sa science a été constatée par ses contemporains et par tous ceux qui ont contrôlé ses récits. Il est savant et sincère. Il n'a point manqué de critique. Il a étudié la valeur de ses sources et a travaillé sur de bons mémoires. Il s'est trompé quelquefois, mais il n'a jamais voulu tromper. Éclairé des lumières de la foi, Eusèbe a connu la suprême philosophie de l'histoire. Il a découvert les vraies causes des événements, de la prospérité et de la décadence de l'Église, des persécutions et de la mort des tyrans, des souffrances et du triomphe des chrétiens. Chez lui, l'art n'est pas à la hauteur de la science. L'*Histoire ecclésiastique* se divise en deux parties, dont la première est toute composée de morceaux d'emprunt qui n'ont guère d'autre lien que l'ordre chronologique. La seconde partie, comprenant les trois derniers livres, est plus originale, plus littéraire. Là se révèle la main d'un maître.

M. l'abbé Victor Hély n'a pas imité Eusèbe sous le rapport de la composition. Toutes les parties de son livre sont également soignées pour les recherches, l'ordre et la disposition, la facture et le style, qui est toujours pur, clair, précis, élégant. Nous pourrions tout au plus relever quelques fautes d'impression (p. 86, 134, 237) ; peut-être aussi la comparaison entre Eusèbe et les historiens profanes de l'antiquité est-elle un peu trop longue (p. 238) ? On pourrait critiquer justement les règles de critique qu'il emprunte à Daunou, et qu'il semble adopter ; mais ce sont là des points à peine perceptibles. Ce qu'il dit

du caractère d'Eusèbe (p. 64-74), de son rôle d'historien (p. 83), d'Hégésippe (p. 94), de la figure historique de Constantin (p. 123); ses discussions sur la lettre du roi Abgar (p. 132), sur le baptême du premier empereur chrétien (p. 135), mérite de fixer l'attention sous tous les rapports, et prouve autant de maturité de jugement que de talent d'exposition. DOM PAUL PIOLIN.

Saint Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople et docteur de l'Eglise, *sa vie, ses œuvres et son époque,* par l'abbé A. BENOIT. Paris, Poussielgue, 1877, gr. in-8 de VI-788 p. — Prix : 8 fr. 50.

Jadis injustement dédaignée, l'étude des saints Pères est aujourd'hui plus que jamais en honneur, comme l'atteste, à la suite de tant d'autres ouvrages justement remarqués, le livre dont le titre précède. Ce n'est pas seulement l'histoire religieuse qui est intéressée à la gloire de ces hommes apostoliques : leur éloquence n'a pas jeté moins d'éclat que leur science et leurs vertus. Le paganisme, vaincu sur le terrain de la morale et de la doctrine, continuait à se parer, comme d'un privilége inaliénable, de la forme accomplie de ses écrivains; les orateurs chrétiens du quatrième siècle eurent la noble ambition de lui ravir jusqu'à ce dernier prétexte d'orgueil.

Saint Grégoire de Nazianze nous a laissé à son insu presque toute sa biographie : et ses lettres comme ses discours ont fourni à son nouvel historien une foule de détails dont plusieurs peuvent, pour le lecteur moderne, n'avoir qu'une importance relative, dont aucun peut-être n'est absolument dénué d'intérêt. Césarée, Alexandrie et Athènes furent les trois étapes de sa jeunesse studieuse ; à Césarée, l'enseignement des livres saints marchait de pair avec celui des lettres profanes ; Athènes, toute déchue qu'elle fût de son antique splendeur, parlait encore, comme au temps de Cicéron, aux âmes jeunes et enthousiastes par la voix de ses monuments et par celle de ses ruines ; et celui qui, élève, s'était passionné pour les Muses de la Grèce, devenu évêque et docteur de l'Église ne crut pas compromettre la pureté de la doctrine en appelant Pindare, Sophocle et Homère à rendre témoignage à la vérité.

Mais en même temps, à Alexandrie, philosophes et ascètes formaient à la religion nouvelle une double auréole. « Dans les champs de bataille de la vérité contre l'erreur, dit à ce propos l'auteur, les communautés religieuses peuvent être comparées à ces troupes d'élite dont la valeur proverbiale se maintient et par l'effet d'une forte discipline et par le souvenir de leurs exploits. » On sait que saint Grégoire, cédant aux séductions de la vie contemplative, passa d'abord quelques années dans le monastère fondé par saint Basile, au milieu de ces

pittoresques paysages dont il a fait une si admirable description.

Mais la Providence l'appelait à jouer un rôle actif dans cette période si célèbre, et en même temps si agitée, dont le livre de M. Benoit nous retrace le vivant tableau. On y verra en particulier combien l'Église eut à souffrir, et de Constance, « qui mit du côté de l'hérésie tout le poids du sceptre impérial joint à je ne sais quelle piété apparente et quelle religieuse munificence bien faite pour en imposer aux masses, » et de Julien « employant son immense pouvoir à ramener, au pied des autels de Jupiter, d'Apollon et de Vénus, les multitudes déjà illuminées par les ravissantes splendeurs de la religion chrétienne. » De même que certaine hérésie contemporaine, l'arianisme fut alors une arme, arme terrible entre les mains des ennemis de l'Église ; les procédés des vieux catholiques d'aujourd'hui ressemblent étonnamment à ceux des ariens d'alors. Ainsi, à l'arrivée de saint Grégoire à Constantinople, les quatorze basiliques de la cité avaient été successivement envahies et profanées par les hérétiques : c'est dans la maison d'un de ses parents que le futur archevêque rassembla d'abord le troupeau resté fidèle. Tout semblait perdu : soudain Théodose monte sur le trône, et la vraie foi reparaît triomphante.

Dans l'ouvrage de M. Benoit, le critique s'efface en général devant l'historien : mais il lui était impossible d'analyser ou de traduire intégralement les discours les plus remarquables de saint Grégoire sans parler des qualités qui les ont immortalisés : une érudition féconde, une imagination qui anime et passionne tout, ici « une sérénité douce et tranquille, » là « un mélange merveilleux de tendresse ineffable et de grandeur surhumaine ; » enfin, dans tant d'épîtres improvisées où « l'athlète intrépide de la foi se cache un instant sous l'artiste aimable et le littérateur élégant, » une ironie gracieuse et insinuante, principal attrait de sa longue et intime correspondance avec saint Basile.

On a souvent comparé ces deux amis à Bossuet et à Fénelon, et ce parallèle n'a pas échappé à M. Benoit. Saint Basile a, en effet, toute la grandeur et toute la science théologique du premier, comme saint Grégoire toute la finesse et tout le charme du second. Toutefois, tandis que les illustres prédicateurs contemporains de Louis XIV étaient soutenus par l'éclat de la cour et le prestige d'un règne presque sans égal, c'est au milieu de l'abaissement de tout le reste que les Pères du quatrième siècle élevaient si haut la parole chrétienne, sans cesse occupée de cette double mission : la réforme des mœurs et la consolation des affligés.

Mais saint Grégoire n'est pas seulement un orateur, c'est un poëte du plus haut mérite ; et que célèbre au quatrième siècle la muse chrétienne ? Chose étrange, c'est moins encore la défaite définitive du pa-

ganisme que cette mélancolie inséparable de notre nature et la tristesse d'une âme qui veut être à Dieu et que mille liens terrestres retiennent loin de lui. De là une poésie toute de réflexion et de rêverie, que l'on croirait née dans ce que Villemain lui-même appelle « nos jours de satiété sceptique et de prétendu progrès. »

Après avoir achevé la lecture du livre de M. Benoit, on est presque tenté de lui adresssr un reproche : le soin excessif qu'il prend d'écarter de son héros jusqu'à la moindre tache, jusqu'au moindre soupçon donne parfois à son ouvrage les allures et la fadeur d'un panégyrique. Néanmoins ce défaut, si c'en est un, ne doit pas faire méconnaître les recherches consciencieuses auxquelles s'est livré l'auteur.

Les documents qu'il a réunis et compulsés seront une mine précieuse pour tous ceux qui voudront, dans saint Grégoire, étudier particulièrement le théologien ou l'archevêque, le poëte ou l'orateur. Ce livre, si nous ne nous trompons, est un début, début plein de promesse : que l'auteur ne se laisse pas décourager par cet adage d'un esprit morose : « En France, il n'y a guère qu'un moyen de se faire connaître, c'est d'être déjà connu » C. Huit.

La Sœur Natalie Narischkin, fille de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, par Mme Augustus Craven. Paris, Didier, 1877, in-8 de viii-446 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est des livres qu'on dirait prédestinés aux grands succès. Leur avenir est tellement assuré, qu'ils obtiennent une prompte et vaste publicité sans recourir à la réclame, et ne perdent rien à être annoncés plus tard que de coutume. C'est le cas du nouvel ouvrage de Mme Craven, l'éminent auteur du *Récit d'une sœur*, auquel celui-ci se rattache d'une manière toute spéciale. — Certes, nous n'avons pas attendu, pour le lire, la septième édition à laquelle il est déjà arrivé, après quelques mois seulement d'existence. Dès son apparition, nous avons savouré ces pages délicieuses, et notre âme ravie conserve encore les traces profondes qu'elles y ont laissées.

Le nouveau livre de Mme Craven n'est pas un simple récit des accidents dont se compose la vie de Natalie Narischkin, ni même une reproduction fidèle de son image ; c'est l'histoire d'une âme, et d'une âme d'élite. On y peut en suivre les mouvements, depuis les premières inspirations de l'enfance, jusqu'aux sommets de la perfection où elle est parvenue. La tâche du biographe était délicate et difficile ; mais l'auteur l'a accomplie avec un succès qu'il ne serait guère facile de surpasser.

Son récit nous montre la sœur Narischkin telle qu'elle a été en réa-

lité, avec sa physionomie rayonnante de pureté, de simplicité et d'humble charité, qui prenait sa source dans l'amour de Dieu; il nous fait suivre les progrès successifs de cette belle âme à travers les phases diverses de son existence, et admirer l'action visible de Dieu qui, pour ainsi dire, *se servait de tout* pour l'amener là où il voulait la voir arriver.

D'abord, Dieu la disposa à recevoir la plénitude de la vérité révélée en l'appelant à l'Église catholique, à laquelle, d'ailleurs, Natalie, quoique née dans la religion grecque, appartenait déja par la bonne foi, par l'amour du vrai, par toutes les habitudes de son enfance, passée à Naples, et par cette douce et sereine piété qui la faisait comparer à la journée de la première communion ou bien à *une échappée du paradis.* « Son âme sincère, simple et dévouée, trouva, dans l'Église catholique tous les articles de sa foi solennellement affirmés, toutes les pratiques que cherchait sa piété, plus nombreuses et plus accessibles; altérée de vérité, de foi et d'amour, pouvait-elle reculer devant la difficulté d'accepter un *mot de plus* dans le Symbole, ou de reconnaître que le chef de l'Église *universelle* est le chef de l'Église d'Orient aussi bien que de celle d'Occident, ou bien encore et surtout se laisser arrêter par l'obstacle politique (p. 59)? »

En embrassant la religion catholique, Natalie y trouva aussi la vie véritable, cette *vie vivante*, toujours semblable à elle-même et pourtant se renouvelant sans cesse, comme les saisons de l'année. Le spectacle de l'Église russe, condamnée à l'immobilité et au silence, condition de la mort, aura sans doute contribué à l'en détacher, comme la vue de sa jeune amie, Olga de la Ferronnays, étendue sur sa couche funèbre, l'avait détachée des vanités mondaines.

Devenue catholique, Natalie voulut se donner tout entière à Dieu, et choisit, sous l'inspiration de la grâce, l'humble carrière d'une sœur de Charité, dans la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Au noviciat de Paris, elle mérita le surnom de *fleur du séminaire.* A peine fut-elle liée par les vœux de religion, qu'on la nomma secrétaire générale de la congrégation, charge qui lui convenait parfaitement, et dont elle s'acquitta durant dix ans à la complète satisfaction des nombreuses habitantes de *l'arche bienheureuse* (c'est ainsi que les sœurs appelaient leur maison-mère de la rue du Bac). Depuis 1858, et jusqu'aux derniers moments de sa vie, elle gouvernait la maison de la rue Saint-Guillaume. « Je vous donne là *une perle*, » dit aux sœurs leur supérieur général, en l'y installant. Quant à Natalie, elle se considérait plutôt comme une *sœur-servante*, titre que son inépuisable charité justifiait pleinement. Sa mort, arrivée en 1874, fut celle d'une sainte. « Sa vie, » dit excellement Mme Craven, « ressemble à l'un de ces sons qui se posent faiblement d'abord, s'affermissent bientôt, se

fortifient, se soutiennent, en devenant toujours plus puissants, plus mélodieux, et ne s'évanouissent enfin qu'après avoir ravi l'oreille, ému le cœur, et rempli l'air tout entier de leurs pénétrantes douceurs (p. 437). »

Le récit de l'auteur en est un fidèle écho. En prêtant l'oreille aux sons que rendait cette âme angéliqne, Mme Craven a eu raison de ne pas omettre la correspondance intime de Natalie avec ses amies. Cette correspondance si simple, si sincère, si touchante, prouve mieux que tout autre chose que la religion ne porte aucune atteinte aux affections légitimes du cœur. Enchâssée avec art dans le cadre général, elle offre une abondante nourriture au sentiment, tandis que l'intelligence trouve son aliment dans des considérations que la nature des sujets suggère à l'auteur, considérations pleines de foi et de chaleur, de justesse et d'actualité, d'élévation et de goût.

Il n'est pas aisé de dire laquelle des deux a eu plus de fortune, de l'héroïne qui a trouvé un tel historien ou de l'historien qui a eu la vie d'une telle héroïne à raconter. Quoi qu'il en soit, on ne saurait assez recommander la lecture de ce beau livre à toutes les âmes croyantes, à celles, en particulier, qui ont le malheur de ne pas appartenir à la véritable Église de Jésus-Christ, et il y en a tant parmi les compatriotes de Natalie Narischkin ! Puisse son exemple déchirer les voiles qui les empêchent de voir la lumière, et son intercession hâter le retour à l'unité de la grande nation dont elle demeurera une des plus belles illustrations, par le charme irrésistible de ses vertus plus encore que par l'éclat de sa naissance, et qu'elle n'a jamais cessé d'aimer ! J. M.

La Inquisicion *obra publicada por vez primara* en « El Siglo futuro,» por D. Juan Manuel Orti y Lara, catedratico de metafisica de la Universidad de Madrid. Edicion corregida y aumentada. Madrid, 1877, in-8 de xix-315 p. — Prix : 5 fr.

Tout le monde connaît les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, écrites à Moscou il y a plus de soixante ans, et publiées à Paris en 1822. On s'en rappelle le passage où M. de Maistre fait intervenir un Espagnol faisant l'apologie de l'Inquisition d'Espagne et énumérant les biens qui en étaient résultés, non-seulement pour son pays, mais encore, quoique indirectement, pour l'Europe tout entière. Le livre de M. Orti y Lara est aussi une apologie de la célèbre institution, pour laquelle l'auteur professe publiquement son admiration. Il va même plus loin que son illustre prédécesseur; car, tandis que celui-ci pose en principe que l'Inquisition d'Espagne a été purement politique et royale,— opinion devenue presque générale parmi les catholiques de la France et de l'Allemagne, — l'écrivain espagnol établit, au contraire, que c'était une institution essentielle-

ment ecclésiastique, soit quant à ses origines et sa juridiction, soit quant au caractère de ses fonctions et le but qu'elle s'était proposé d'atteindre, quoique le pouvoir civil y fût associé, quant à l'application des peines temporelles dues aux coupables (p. 69 et suiv.); en d'autres termes, c'était un tribunal mixte. Il s'attache surtout à prouver qu'elle n'a été ni un instrument aveugle entre les mains du monarque, ni un soutien du despotisme, moins encore un obstacle aux lumières ou un principe de la décadence du pays. Toutefois, l'admiration qu'il a pour cette institution ne l'aveugle pas au point d'en approuver tous les actes; il se garde bien de confondre le principe et la théorie avec l'application et la pratique; en prenant la défense de la première, il réprouve les excès et les abus auxquels avait donné lieu la seconde, d'accord en celà avec le Saint-Siége lui-même, qui s'efforçait constamment d'adoucir les rigueurs du tribunal espagnol, tantôt en admonestant les rois et les inquisiteurs, tantôt en faisant droit aux appels des accusés.

Le plan suivi par l'auteur est simple et fort bien coordonné. L'ouvrage se partage en quatre sections. Après une courte introduction, vient l'exposé des origines de l'Inquisition et de sa fin directe, qui consiste dans la recherche et la poursuite de l'hérésie. C'est le sujet de la première section. La seconde traite spécialement de l'Inquisition espagnole (p. 51-139). C'est ici que l'auteur développe sa thèse principale, et prend à partie le savant biographe du cardinal Ximenès, qui, à l'exemple du comte de Maistre et de bien d'autres, ne voit dans l'Inquisition d'Espagne qu'un tribunal purement politique, servant les intérêts du pouvoir absolu plutôt que ceux de l'Église et de la foi. L'argumentation de M. Orti y Lara ne manque ni de solidité ni d'énergie; elle porte la conviction dans l'esprit du lecteur, car elle ne s'avance qu'appuyée sur les témoignages fournis par l'histoire. Dans la section suivante, il est question de la procédure et du mécanisme judiciaire. Les bienfaits de l'Inquisition font la matière de la quatrième et dernière section. L'auteur y montre l'influence salutaire qu'elle a exercée sur l'Espagne, au point de vue religieux, politique et littéraire; il fait surtout ressortir le bienfait inappréciable de l'unité religieuse et politique dont, grâce à elle, ce pays a été presque le seul à jouir au milieu des guerres religieuses et civiles qui dévastaient le reste de l'Europe.

Le livre de M. Orti y Lara a obtenu déjà un succès mérité. La *Scienza et la Fede* de Naples reproduisit le travail dans ses colonnes, à mesure qu'il paraissait dans *El siglo futuro*.

Si je suis bien informé, il s'en prépare des traductions allemande et anglaise. J'ignore si quelqu'un songe à le traduire en français; mais je sais qu'en France la thèse principale de l'ouvrage espagnol n'aurait pas

le mérite de la nouveauté. Elle a été déjà traitée par l'auteur des *Lettres à M. Louis Veuillot*, publiées il y a juste vingt ans, à propos du *Cardinal Ximenès*, de Héfélé, qui venait d'être traduit en français et recommandé au public par le rédacteur en chef de l'*Univers*, lequel adopta pleinement l'opinion de l'historien allemand touchant le caractère purement politique de l'Inquisition d'Espagne. Dans ses *Lettres*, M. l'abbé Jules Morel soumet l'opinion de Héfélé à une sévère critique, et en démontre les contradictions et l'inconsistance. L'apologiste espagnol, qui les trouve *incomparables* et en admire la brillante argumentation, n'eut garde de négliger un si précieux travail, comme il n'a pas omis de profiter des autres publications relatives à son sujet. Son apologie n'en devient que plus recommandable. Si elle n'a pas toute la lucidité et toute la verve du publiciste français, elle se distingue, en revanche, par la parfaite coordonnance du sujet et l'ampleur du plan, autant que par la rigueur de la méthode et la connaissance approfondie des sources indigènes. Ces qualités suffisent pour la rendre indispensable à quiconque voudra avoir sur la question une vue d'ensemble ou en faire l'objet de nouvelles recherches. X.

Les Césars de Palmyre, par Lucien Double. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, gr. in-18 de 208 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lucien Double, dont les précédentes études historiques ont eu tant de succès, vient de publier, sous ce titre : *Les Césars de Palmyre*, une étude qui, tant pour le fond que pour la forme, mérite d'être mise sur le même rang que l'*Empereur Claude* et l'*Empereur Titus*. Peut-être même, si l'on tient compte du mérite de la difficulté vaincue, le nouveau livre du jeune érudit doit-il être préféré à ses deux aînés. « Peu d'histoires, » dit-il (*Avant-propos*, p. 1 et 2), « offrent autant de confusion, de difficulté et de contradictions que l'histoire de Palmyre ; c'est, sans doute pour cela qu'elle n'est pas encore faite. Jusqu'à l'époque bien récente où MM. de Vogué et Waddigton *(sic)* mirent au jour les curieuses inscriptions grecques et araméennes recueillies à Palmyre même, il était presque impossible de se tirer du dédale de faits contradictoires que nous ont transmis Zonaras, Zosime, Suidas et les auteurs de l'histoire Auguste. Grâce à ces inscriptions, nous avons pu enfin voir plus clair dans ces récits obscurs, y mettre un peu d'ordre et de chronologie ; et, si nous n'avons assurément pas l'outrecuidante prétention d'avoir donné une bonne histoire de Palmyre, nous espérons cependant avoir ouvert le chemin et montré la route à suivre. »

M. Double ajoute qu'il n'existe pas d'histoire d'Odenath II, le grand homme de Palmyre ; qu'il n'y a pas un seul dictionnaire, une seule

biographie qui ne commette, en parlant de lui, quelque erreur ou quelque oubli ; que, pendant qu'Odenath est resté dans l'ombre, plus heureuse, Zénobie a joui d'une assez grande réputation; que la figure de la reine de Palmyre a frappé l'imagination des modernes; que, sans la bien connaître, on se la représente comme une glorieuse souveraine, hardie, fière et vaillante; que toutes ces qualités appartenaient à Odenath, et que Zénobie n'a fait que compromettre et finalement que perdre l'empire oriental qu'elle devait au génie de son époux.

Qu'on n'accuse pas M. Double d'avoir trop rabaissé l'héroïne de Gibbon, qui la proclamait une nouvelle Sémiramis! Tous ceux qui liront l'élégant petit volume que j'ai sous les yeux reconnaîtront que M. Double a été un fidèle historien, un juge équitable, et ils le remercieront d'avoir remplacé le méprisable clinquant de la légende par l'or inappréciable de la vérité. Aucune illusion, aucune prévention ne résistera, je l'assure, à la vive et lumineuse discussion de l'auteur des *Césars de Palmyre*. Les textes qu'il invoque sont si précis, les arguments sur lesquels il s'appuie sont si forts, que, soit pour Odenath, soit pour Zénobie, soit (incidemment) pour Gallien, « un de ces nombreux souverains calomniés par l'histoire, » on s'étonne, après avoir lu son livre, d'avoir un seul moment méconnu ce qui aurait toujours dû, ce semble, être incontestable et incontesté.

M. Double n'est pas descendu dans l'arène sans s'être sérieusement préparé à la lutte et à la victoire. Il a étudié avec tant de conscience le sujet qu'il avait à traiter que, sur des points particuliers, il a eu raison contre des spécialistes aussi renommés que M. Waddington (p. 34), que M. de Vogüé (p. 35, 186), que M. Mommsen (p. 92).

Si les *Césars de Palmyre* font honneur à l'érudit, ils font aussi honneur à l'écrivain. Bien des pages, dans ce livre, se rapprochent de quelques-unes des meilleures pages de notre littérature contemporaine. Mentionnons, entre toutes, la description des ruines de Palmyre (p. 5-7), de cette ville qui apparaît dans l'histoire « comme un de ces brillants mirages qu'un coup de vent du grand désert fait soudainement évanouir aux yeux surpris du voyageur ; » le récit de la mort d'Odenath (p. 67-68), la description de Palmyre quand cette ville était debout (p. 79-87), la description de la ville d'Antioche (p. 121-122), le récit (p. 150) de la fuite de Zénobie, abandonnant, à la faveur de la nuit, la capitale assiégée de son royaume : « On eût dit, glissant dans le silence et l'obscurité, le fantôme de la gloire évanouie de Palmyre, » — fuite que l'auteur oppose « à ce splendide bûcher de pourpre, de soie et d'or, sur lequel, entouré de tout ce qu'il aimait, de ses femmes et de ses chevaux, de ses dieux et de ses trésors, Sardanapale voulut mourir encore fastueusement. » T. DE L.

Die Quellen der Langobarden Geschichte des Paulus Diaconus. *Ein Beitrag zur Geschichte deutscher Historiographie (Sources de l'histoire des Longobards de Paul le Diacre)*, par le Dr Jacobi. Halle, 1877, in-8 de 101 p. — Prix : 4 fr.

On sait l'estime dont jouissait autrefois l'*Histoire des Longobards*, écrite par Paul le Diacre. Les écrivains du moyen âge la mettaient volontiers en réquisition, et les bibliothèques en conservent des exemplaires manuscrits en grand nombre. — De nos jours, elle a donné lieu à des travaux critiques, parmi lesquels nous citerons ceux de Bethman, Dahn, Pabst, pour nous borner aux auteurs les plus récents. Enfin, les éditeurs des *Monumenta Germaniæ* en préparent une nouvelle édition. — Il semblait que la matière eût été épuisée. Toutefois, une question restait à élucider, à savoir quelles sont les sources auxquelles Paul a puisé ses informations. M. Jacobi s'est chargé d'y répondre dans le travail que nous annonçons.

Après avoir soumis le texte de l'*Histoire des Longobards* (que M. Jacobi écrit toujours Langobards) à une minutieuse analyse, le savant auteur établit que les principales sources en ont été les écrits de Grégoire de Tours (p. 32-37), ceux de Bède avec le *Liber pontificalis* (p. 45-63) et de Secundus de Trente. Le bienheureux Bède l'a guidé surtout dans les méandres de la chronologie. Lui et le *Liber pontificalis* auraient, au dire de M. Jacobi, fourni un sixième environ de l'*Histoire*. — Comme importance cependant, la palme revient à Secundus, par la raison que ses écrits étant aujourd'hui égarés, l'ouvrage de Paul est le seul qui en ait conservé des fragments. Aussi M. Jacobi s'étend-il longuement sur ce chapitre, en énumérant tous les passages qu'il croit être empruntés à cet abbé (décédé en 612). Selon lui, Secundus aurait raconté seulement les gestes des Longobards de son temps (568-612), particulièrement les événements arrivés du temps d'Agiluf, à la cour duquel il était bien vu, et dont il avait tenu sur les fonts baptismaux le fils Adalvald (en 603). C'est à cette source que Paul paraît avoir puisé ce qu'il raconte sur l'invasion franque en Italie (590), sur l'ambassade d'Agnellus, évêque de Trente, envoyé en France pour négocier l'échange des prisonniers, et celle d'Ewin, duc de Trente, venu pour conclure la paix. La victoire de Tassito sur les Slaves (en 591) et la guerre de son successeur Garibald, contre la même nation, ne proviennent pas d'ailleurs. A propos de Secundus, l'auteur allemand examine si le chroniqueur longobard de 641, que M. Hille donne pour continuateur de Prosper Aquitanus se servit de Secundus et il répond négativement, en désaccord en cela avec Hille et Bethmann.

Parmi les sources secondaires de Paul le Diacre, il faut placer 1° l'édit du roi Rothaire auquel a été empruntée son *Origo gentis Lon-*

gobardorum ; 2° La vie de saint Séverin par Eugippius, ainsi que les écrits de saint Grégoire le Grand, de Marc Cassinensis, de Venance Fortunat et la *Vita Paldonis et Tassonis*, composée par Autpert; 3° Quelques données furent glanées dans Pline le naturaliste, Justin, Virgile, Donat, Aurélius Victor, Jornandès et Isidor. Les deux derniers ont fourni à Paul quelques étymologies. Toutefois, l'explication du nom de Ligurie (*A legendis leguminibus*, lib. II, cap. xv), et d'Apulie (*a perditione*, en grec ἀπόλλυμι, lib. II, chap. xxi), etc., lui appartient en propre. A ces sources, M. Jacobi ajoute la chronique de Frédégaire et d'autres chroniques locales de moindre importance.

Les dernières pages (89-101) contiennent une liste complète des passages de l'*Histoire longobarde* qui ont été mentionnés ou discutés dans le texte, à mesure que l'occasion se présentait; ils sont ici disposés dans l'ordre où ils doivent se suivre, par livres et chapitres.

En résumé, le travail de M. Jacobi, fait avec soin et dans un but pratique, mérite d'être signalé à ceux surtout qui, à son exemple, s'appliquent à enrichir par de nouvelles recherches le répertoire des sources historiques du moyen âge.

L'auteur estime que tout ce qui vient de Paul le Diacre lui-même a une véritable valeur, que ses sources, sont en général, reproduites avec fidélité, que là où elles demeurent ignorées la prudence conseille d'user de contrôle et de précautions, afin de pouvoir dégager dans son récit l'élément légendaire. Malgré cela, et bien qu'on ait peut-être surfait la valeur historique de Paul le Diacre, il restera toujours une des sources les plus importantes pour l'histoire du moyen âge, grâce aux nombreuses données provenant de lui, et qu'on chercherait en vain ailleurs. J. M.

Archives de la Bastille, documents inédits, recueillis et publiés par François Ravaisson, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal. *Règne de Louis XIV* (1687 à 1692). Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1877, gr. in-8 de xix-558 p. — Prix : 9 fr.

Le protestantisme et la guerre soutenue contre l'Angleterre et l'Autriche fournissent presque toute la matière du neuvième volume des *Archives de la Bastille*, mais les plus curieux des documents réunis dans ce volume sont, sans contredit, ceux qui regardent le quiétisme (p. 39-99). Sur Mme Guyon, sur son complice, le P. François de la Combe, barnabite; sur la lutte de Bossuet et de Fénelon, on trouvera là des renseignements fort intéressants, fournis par des lettres presque toutes inédites de Louis XIV, de Seignelay, de l'archevêque de Paris (le futur cardinal de Noailles), de Pontchartrain, de la Reynie, de l'ambassadeur Erizzo au doge de Venise, de l'abbé de Beaufort, de

Huet, l'évêque d'Avranches, de l'abbé Jean-Jacques Boileau, du duc de Beauvilliers, du cardinal de Bouillon, de Gaston de Noailles, évêque de Châlons, de Bourdelot, de la princesse des Ursins, de d'Argenson, de Baluze, de Colbert, de l'archevêque de Rouen, etc. M. Ravaisson a bien fait d'insister, dans son *Avertissement* (p. VI-XIX), sur l'importance de toutes ces lettres. Il a bien fait encore de parler avec admiration de la si sage et si ferme conduite de Bossuet, mais il me semble qu'il s'est montré beaucoup trop sévère pour l'archevêque de Cambrai. Fénelon fut imprudent ; il se laissa momentanément entraîner dans l'erreur, mais il répara si noblement sa faute que, nul n'a le droit de la lui reprocher, et c'est le cas ou jamais de rappeler que le repentir est une seconde innocence.

J'ai déjà tant de fois rendu hommage au soin et au zèle avec lesquels M. Ravaisson recueille et publie les milliers de documents des *Archives de la Bastille*, qu'il me paraît inutile de lui donner de nouveau les mêmes éloges. Il vaut mieux que je lui prouve mon estime pour son grand et beau travail, en indiquant quelques petites taches à faire disparaître de son *Avertissement* et de ses *Notes*. Certaines phrases me paraissent un peu trop familières dans un recueil aussi grave que le sien, par exemple cette phrase sur le roi d'Angleterre, Charles II (p. II) : « Charles remplit son palais de fils naturels, les créa ducs et pairs, et les combla d'honneurs et d'argent, *à la barbe* de l'aristocratie, sans s'inquiéter si la mère était duchesse ou une orangère de la rue. Il *jouissait* de la désaffection générale. » Je ne puis me résoudre non plus à laisser passer cette phrase de la note 1re de la page 100, où la plaisanterie dégénère en un jeu de mots de mauvais goût : « La reine perdit une fois la messe et 20,000 écus ensemble. »

Je relèverai encore deux fautes d'un autre genre. M. Ravaisson se moque fort agréablement (p. 99) du cardinal de Bausset, qui fait mourir, en son *Histoire de Fénelon*, le P. de la Combe dès 1699, et qui, remarque-t-il, « ne s'est mépris que de seize ans. » Mais M. Ravaisson lui-même ne s'est guère mépris que de trente ans, quand il a fait mourir (p. 66) en 1705 l'abbé Boileau, lequel mourut le 16 mars 1735. — Ayant (p. 67) à écrire une note sur le P. René-Joseph de Tournemine, M. Ravaisson dit de ce religieux : « C'était alors un coryphée de l'ordre, mais il serait parfaitement oublié sans les railleries de Montesquieu. » Le P. Tournemine a été un trop habile critique pour être aussi facilement oublié, et la dédaigneuse appréciation de M. Ravaisson ne pourrait être acceptée que par ceux qui n'ont rien lu des nombreux travaux de l'ingénieux et savant écrivain.

T. DE L.

La France sous Louis XVI, par M. Alphonse Jobez, ancien représentant.— I. *Turgot.* Paris, Didier, 1877, in-8 de viii-556 p. — Prix : 6 fr.

M. A. Jobez poursuit le cours de ses études sur le dix-huitième siècle ; après le règne de Louis XV, il aborde aujourd'hui le règne de Louis XVI. Le premier volume de cette nouvelle œuvre est consacré aux deux premières années du règne, c'est-à-dire au ministère de Turgot. Deux lignes de l'introduction résument toute la pensée de M. Jobez sur Turgot : « La France, dit-il, en s'adressant à M. Thiers, « n'en a connu avant notre temps que deux (grands hommes de l'avenir) : Voltaire, que le bon sens public a vengé de ses ennemis, en donnant son nom à un siècle; Turgot, qui a éclairé, pour les peuples et pour les gouvernements, la voie qu'ils avaient à suivre, avec la lumineuse clarté du génie. Vous êtes le troisième. »

Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne partageons pas les enthousiasmes de M. Jobez. Sur Turgot même, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, et qui eut de réelles qualités de grand ministre, nous croyons que la note vraie a été plutôt donnée par MM. de Lavergne et Fustel de Coulanges, dans la remarquable discussion qui s'est élevée à l'Académie des sciences morales et politiques à propos du beau livre de M. Foncin. Au surplus, le passage que nous venons de citer fait amplement connaître l'esprit de l'ouvrage entier; au point de vue religieux, M. Jobez a toutes les préventions de Voltaire contre le clergé ; au point de vue politique, il ne voit guère, dans la monarchie, que l'exploitation d'un peuple au profit de quelques familles. La pensée du présent le poursuit dans l'histoire du passé, et il lui arrive de se livrer à certaines digressions toutes modernes et entièrement en-dehors de son sujet. Disons, toutefois, qu'il a étudié avec soin l'époque qu'il traite, et qu'il a fait des emprunts sérieux aux archives et aux documents originaux. Enfin, ajoutons que, malgré ses préjugés violents contre la royauté, il s'efforce, du moins, d'être dans une certaine mesure, impartial pour les personnes royales : il rend hommage aux généreuses intentions de Louis XVI, et, tout en étant sévère pour Marie-Antoinette, il répudie du moins, avec indignation, les calomnies indignes par lesquelles l'école révolutionnaire a poursuivi l'épouse irréprochable et la mère dévouée.

M. de la R.

La France politique et sociale, par Auguste Laugel. Paris, Germer-Baillière, 1877, in-8 de 347 p. — Prix : 5 fr. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.*)

Quoique faisant partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine,* publiée par la librairie Germer-Baillière, *la France politique et sociale*

de M. Auguste Laugel est une étude sur le passé de notre patrie autant que sur son présent. C'est un essai de philosophie historique aboutissant à des conclusions de philosophie politique. Voici les titres des douze chapitres dont l'ouvrage se compose : I. *Formation de la race. — Ses divers éléments.* II. *Caractères de la race.* III. *Unité française.* IV. *Du caractère de la noblesse française.* V. *Du caractère de la monarchie.* VI. *Du caractère de la réforme française.* VII. *Du caractère de l'Église française.* VIII. *La Société française avant la Révolution.* IX. *La Révolution.* X. *La Société issue de la Révolution.* XI. *L'État présent.* XII. *L'Avenir.*

Le livre de M Laugel renferme des vues justes et d'autres seulement ingénieuses. Il en renferme aussi que nous ne saurions admettre. Dans la partie historique, qui contient d'ailleurs des pages remarquables, l'auteur ne s'est pas montré toujours suffisamment informé des plus récentes données de l'érudition, ou même des résultats incontestablement acquis. Il parle bien inexactement, par exemple, de l'architecture gothique (p. 30). Il croit encore à la *Pragmatique sanction* de saint Louis (p. 207), quoique la fausseté de ce document ne puisse même plus aujourd'hui être mise en doute. Dans la partie qui a trait à la société contemporaine, il y a des pages qui font le plus grand honneur à M. Laugel, celles, par exemple, sur le clergé de France, sur la nécessité, non-seulement individuelle, mais nationale, des croyances religieuses, et le lien qui rattache l'avenir de la France aux destinées de l'Église. M. Laugel laisse voir, çà et là, quelques tendances regrettables de libre-pensée; mais, à défaut d'une foi entière et solide, il a du moins ce qu'on pourrait appeler le *patriotisme religieux.* Il combat, loin de la flatter, la manie *anticléricale*, qui fait, à l'heure actuelle, tant de ravages dans les esprits. Il ne se croit pas même tenu de faire montre de gallicanisme, et, en constatant le mouvement général de retour des catholiques français aux pures doctrines romaines, il y voit, à bon droit, un sujet d'espérance plutôt qu'un danger pour la patrie.

Comme écrivain, M. Laugel a du nerf et du coloris. Mais on peut lui reprocher de tomber parfois dans le mauvais goût, par cette recherche exagérée de l'image et de l'effet pittoresque qui est la maladie présente de notre littérature. Nous ne donnons pas, en somme, le livre de M. Laugel comme un ouvrage sans reproche, bien loin de là; mais, soit au point de vue doctrinal, soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, nous sommes heureux, tout en faisant nos réserves, de rendre sincèrement justice à ce qu'il contient de bon.

MARIUS SEPET.

Hommes et choses d'Allemagne. *Croquis politiques*, par G. Valbert. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quoique sous une forme indéfinie, ce titre promet plus que le livre ne donne. Le prince de Bismarck ne remplit pas seul l'histoire de son temps en Allemagne. S'il ouvre la marche, il doit être suivi non-seulement d'Arnim, mais d'autres adversaires qui, quoique moins célèbres, méritent pourtant d'être connus. Après doivent venir ses reptiles, puis ses plats complaisants, les Lasker, les Benigsen, les Miquel et enfin cette longue procession d'évêques, de prêtres condamnés, bannis, de propriétaires frappés d'amendes et de populations consternées. Tous doivent être présentés dans leur vrai jour et non de côté, comme le fait l'auteur pour ceux dont il parle.

Le docteur Strousberg n'est pas non plus le seul *virtuose qui se soit abandonné à ses fantaisies* en Allemagne. Il n'est pas le premier qui, après s'être joué de la fortune d'autrui, se soit *plaint des préjugés de la magistrature, de sa roideur d'esprit, de ce qu'elle ne comprend pas les choses, qu'elle n'est pas de son temps, qu'elle voit des crimes, des délits où il y en a pas.* Offenheim, chevalier du Pont-Euxin, avait dit avant lui *qu'elle doit apprendre une langue nouvelle, une morale particulière, laquelle approuve et autorise des procédés et des expédients un peu subtils, réputés illicites dans l'habitude de la vie.* Vienne, Munich et d'autres villes ont donné le spectacle de procès tout aussi instructifs que Moscou. Quelle belle occasion d'esquisser, sinon de peindre, les *extravagantes entreprises*, les *appétits effrénés*, les *criminelles folies* de la *Gründerperiode!* Et quelle matière encore que la lèpre de l'usure qui ronge l'Allemagne, et qui est actuellement une des causes principales des progrès du socialisme! Mais l'auteur ne paraît pas plus disposé à flétrir les pharisiens financiers que les tartufes libéraux.

Les *choses d'Allemagne* ne sont, comme on voit, pas mieux traitées que les *hommes d'Allemagne.* Pour ne faire mention que de la presse, quel supplément à ajouter au livre de feu le docteur Wutke! Nous sommes donc obligés de conclure que quiconque ignore les *hommes* et les *choses d'Allemagne* n'apprendra point à les connaître dans ce livre. L'auteur nous paraît plutôt un *virtuose qui s'abandonne à ses fantaisies* sur les *hommes et les choses* d'Allemagne qu'un écrivain qui veut les faire connaître.

Une chose qu'il ne nous laisse point ignorer, c'est sa haine contre l'Église catholique. Il avoue bien que l'État ne gagne rien à combattre sa doctrine, mais les catholiques ne sont, à ses yeux, qu'un ramassis *d'ignorants*, de *fanatiques*, d'*intrigants*, d'*ambitieux* sur lesquels l'État *doit avoir l'œil toujours ouvert*, et *lorsqu'il confisque les biens de l'Église, lui ôte les moyens d'en acquérir d'autres, supprime les associations, les*

congrégations religieuses, c'est un bon propriétaire qui cultive son jardin, en retranche l'ivraie et les folles herbes.

Enfin *n'être pas capucin* (style P. L. Courrier, *alias* Voltaire), c'est-à-dire catholique, ne donner à M. de Bismarck *aucune occasion de soupçonner* qu'on l'est, telle est la suprême sagesse, l'unique voie de salut pour la France. Ce n'est pas très-fier, très-français (ancien style); mais à coup sûr, c'est très-libéral. EYMAR.

BULLETIN

Du dimanche, par le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 43 p. — Prix : 15 cent.

C'est une question capitale et pleine d'actualité que celle que M. de Champagny étudie, et l'on peut dire éclaire dans sa petite brochure sur le dimanche. Il montre quelles sont les raisons des chrétiens pour observer le dimanche. La loi du repos est nécessaire pour le corps; celle du repos dominical l'est pour l'âme. Elle est respectée presque partout avec beaucoup plus de scrupule qu'en France, et cependant il est bien prouvé, et par les pays industriels comme l'Angleterre, et par les usines qui ferment le dimanche, que jamais l'observation de la loi de Dieu n'a été funeste même aux intérêts de ce monde. Voilà des vérités qu'il ne faut pas se lasser de répéter, pour qu'elles finissent par entrer dans toutes les têtes et par conduire à des résultats pratiques. On ne saurait trop remercier M. de Champagny d'avoir mis sa plume au service d'une si grande cause. V. M.

La Famille d'après la Bible, par CHARLES DE RIBBE. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 128 p. — Prix : 25 cent. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

M. de Ribbe a réuni dans ce petit volume et classé par ordre de matières tous les textes de l'Ancien Testament pouvant se rapporter à la vie domestique, de manière à en faire comme un code des devoirs de famille. C'est un chapitre, retouché et approprié à ses nouveaux lecteurs, de *la Vie domestique, ses modèles et ses règles.* Il suppléera, dans une certaine mesure, à la lecture trop délaissée des saintes Écritures. La sublimité de la doctrine se trouve jointe à la clarté et à la simplicité du style, et en fait une œuvre vraiment populaire. Quand fut-il plus opportun de rappeler leurs devoirs au père et au fils, et de restaurer la famille, contre laquelle s'acharne la révolution et son esprit destructeur? En quels termes énergiques est tracé notamment au père le devoir d'autorité, pour l'accomplissement duquel il doit commencer par respecter la première autorité, celle de Dieu, dont il est le représentant au sein de la famille! On trouve là la définition de la loi du travail à laquelle il faut satisfaire, non pour acquérir la richesse, mais pour devenir vertueux. On y voit que les grandes races ont toujours été celles qui ont observé la loi de Dieu, que l'absence du respect de Dieu et du père a toujours été le prélude des révolutions sociales. Qu'est-il besoin, après cela, de recommander la lecture de cet écrit, qui n'est qu'un chapitre de la Bible, où tout le monde peut puiser d'utiles et pratiques enseignements? mais nous devons remercier M. de Ribbe de nous l'avoir donné. R. S.

L'Instruction gratuite, obligatoire et laïque, par le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 80 p. — Prix : 25 cent.

Le titre de cette brochure est encore une de ces phrases programme contre le sens de laquelle M. le comte de Champagny proteste vivement, au nom du simple bon sens. L'instruction gratuite des républicains, c'est l'instruction payée par tous, par les pauvres et par les riches, au lieu de l'être seulement par ceux qui en usent ou par les riches; la gratuité, produit, en outre, des résultats déplorables. Quant à l'obligation, elle est inefficace, ne s'appliquant qu'à la fréquentation de l'école et non à la science. Ce qu'on entend par l'instruction laïque, ce n'est pas celle qui est donnée par des laïques, mais celle qui met de côté toutes les questions religieuses : c'est l'école sans Dieu. On se plaint de l'insuffisance de l'instruction donnée aux femmes, et on ne propose comme remède que l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, c'est-à-dire qu'on voudrait les soustraire à l'influence de la religion, qu'on consentirait à améliorer leur instruction, à condition de négliger leur éducation, qui est cependant la chose principale pour tous, la fin même de l'instruction. Telles sont les principales idées développées par M. de Champagny.

V. M.

La Révolution jugée par les révolutionnaires, par XAVIER ROUX. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-18 de 128 p. — Prix : 25 cent. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

Aux éloges intéressés donnés à la Révolution par une certaine presse et par les hommes de certaine école, M. Xavier Roux oppose les jugements portés sur son œuvre soit par ses auteurs, soit par ses adoptés, soit par ses plus ardents propagateurs. Il s'appuie sur des témoignages aussi peu suspects de partialité que ceux des conventionnels, des socialistes, des ouvriers organisateurs des congrès, etc. Il n'a pas de peine à démontrer de la façon la plus accablante que la Révolution n'a touché à tout que pour tout détruire; au lieu d'améliorer elle a tout bouleversé, ruiné l'instruction que ses partisans se donnent l'air d'avoir inventée, dilapidé les biens accumulés pour le soulagement des pauvres entre les mains de l'Église et des congrégations religieuses, réduit l'ouvrier, en l'isolant, à une condition qui lui fait regretter la situation si décriée, pourtant qu'il occupait sous l'ancien régime, etc., etc. Quel enseignement pour les esprits sincères et qui cherchent sérieusement la lumière. M. Xavier Roux la leur montre éblouissante; les témoignages bien choisis et bien présentés feront impression sur tous les lecteurs. Puissent-ils être nombreux et animés après avoir vu la vérité à la mettre en pratique, en répudiant les funestes doctrines des révolutionnaires.

R. A.

Les Faiseurs de phrases. Paris, Bray et Retaux, 1877, broch. in-32 de 8 p. — Prix : 5 cent.

Cette petite brochure est de M. le comte de Champagny, qui est tout à fait dans son rôle d'académicien et fait acte de bon citoyen en rétablissant le vrai sens des mots, en montrant combien on dupe et égare le peuple avec des phrases, et notamment quel abus on fait des expressions de liberté, égalité, fraternité, nationalité, progrès, etc. « Phrase, malheureuse phrase! quand ton règne sera-t-il donc fini? » Puisse ce vœu être exaucé.

V. M.

Les nouveaux impôts, par le comte DE CHAMPAGNY de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 40 p. — Prix : 15 cent.

La question des impôts est une de celles qui intéressent le plus de monde, parce qu'elle touche à la bourse, chose à laquelle personne n'est insensible. Chacun voudrait mettre les impôts à la charge de son voisin. Les révolutionnaires séduisent le peuple en faisant miroiter à ses yeux des projets où toutes les charges seraient à la charge des riches, notamment l'impôt sur le revenu. M. de Champagny montre, avec beaucoup de clarté et de bon sens, ce qu'il y a de problématique dans ces nouveaux impôts, ce qu'ils ont d'impraticable, et que leurs conséquences seraient diamétralement opposées à celles qu'on recherche, par le fait de la solidarité entre les citoyens de toutes les conditions. Les pauvres ne peuvent se passer des riches, les producteurs des consommateurs, le travail du capital : en frappant l'un, on atteint forcément l'autre. La conclusion de cette brochure, où le lecteur populaire trouvera de bonnes notions sur les impôts, est dans l'apologue des membres et de l'estomac. V. M.

Notice sur les églises. Bourg, imp. V. M. Villefranche, 1877, in-18 de 120 p. — Prix : 50 cent.

Cette brochure renferme, sous un titre un peu obscur, une sorte de catéchisme liturgique sur les cérémonies de la consécration des églises, sur leur symbolisme et sur les devoirs des chrétiens vis-à-vis des églises et la conduite qu'ils doivent y tenir quand ils sont dans leur enceinte et qu'ils assistent aux manifestations religieuses dont elles sont le centre et le foyer. Son auteur, M. l'abbé Culas, curé de Dompsuré, diocèse de Belley, a fait là une œuvre très-utile et bien bonne à répandre. Ecrit pour les paroissiens d'une pauvre campagne, ce petit livre fournira néanmoins des notions fort intéressantes à beaucoup de gens qui se croient savants ; car le sujet qu'il traite est un des moins connus. Aussi féliciterons-nous bien vivement M. l'abbé Culas, et, de toutes les petites critiques que nous pourrions lui adresser, nous n'en retiendrons qu'une, relative à la forme : pourquoi avoir adopté pour l'explication des cérémonies le méthode par demandes et par réponses et l'avoir exclue des autres parties? Il y a là un manque d'unité regrettable. R. R.

La Cinquantaine épiscopale de Pie IX, par AUGUSTE ROUSSEL. Paris, C. Dillet, 1877, in-18 j. de VII-330 p. — Prix : 2 fr.

M. Auguste Roussel, rédacteur de l'*Univers*, a eu l'incomparable bonheur de voir pendant plus d'un mois les pèlerins du monde catholique se succéder à Rome et porter aux pieds du Saint-Père l'expression de leur affection et de leur inébranlable fidélité. Heureux témoin de ces manifestations émouvantes, il les a racontées dans d'aimables lettres, que les lecteurs de l'*Univers* n'ont pas oubliées, parce qu'elles ont sûrement fait passer dans leur âme quelques-unes des impressions qu'il a lui-même si vivement ressenties. M. Roussel n'a pas voulu laisser perdre ces pages écrites avec tant de foi et tant d'amour. Il a bien fait. Grâce à lui, nous avons de ces grandes fêtes un récit fidèle et touchant, que nous relirons plus d'une fois. Les documents ajoutés en appendice donnent au livre un plus grand prix encore. Quel plus beau couronnement, en effet, pouvait-on rêver pour le récit de ces incomparables solennités, que les discours du pape aux grands pèlerinages

nationaux, les plus belles adresses lues dans les audiences solennelles, le premier mandement épiscopal de Pie IX, l'allocution du 22 juin aux cardinaux de la sainte Église, et l'admirable homélie de l'évêque de Poitiers dans la basilique de Saint-Pierre-ès-liens. Le livre de M. Roussel est un très-agréable livre, qui pouvait se suffire par lui-même; remercions-le d'avoir ajouté à son œuvre un si digne couronnement.

E. DE LA D.

Grimod de la Reynière et son groupe, d'après des documents entièrement inédits, par GUSTAVE DESNOIRESTERRES. Paris, Didier, 1877, in-12 de 399 p. — Prix : 4 fr.

Quoi! s'écriera-t-on, sans doute, 400 pages consacrées à un homme qui, s'il fut un gastronome éminent, ne fut qu'un médiocre littérateur, n'est-ce pas infiniment trop ? Une notice d'une cinquantaine de pages sur l'auteur de l'*Almanach des gourmands* et de l'*Alambic littéraire* n'aurait-elle pas suffi? L'auteur, prévoyant ce reproche, plaide ainsi (p. 362) les circonstances atténuantes : « étude trop ample peut-être, à laquelle nous nous sommes laissé entraîner par la fortuite rencontre de documents nombreux dont l'intérêt était réel, et que l'avenir pouvait disperser d'un moment à l'autre. » M. Desnoiresterres s'est montré exact, persévérant, impartial, et tout le monde devra l'en louer. Mais pourquoi n'a-t-il pas appliqué ces belles qualités à un travail plus important ? Malgré tous les efforts du biographe de Grimod de la Reynière, malgré les lettres inédites de cet épicurien qu'il a pu se procurer en si grand nombre et dont il a tiré tout le parti possible, l'intérêt languit. Le sujet est encore plus ingrat que l'auteur n'est habile. Certainement, on trouvera dans le livre des passages curieux, des détails nouveaux; autour de ce triste héros, qui n'inspire aucune sympathie, on rencontre des personnages plus attrayants; mais, en somme, le récit est d'une lecture aride, difficile, et je crains que la plupart de ceux qui iront jusqu'au bout n'appliquent au volume de M. Desnoiresterres le mot que les convives de Grimod de la Reynière avaient dit de leur amphitryon : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

T. DE L.

Les Alpes. Histoire et Souvenirs, par XAVIER ROUX. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 j. de 271 p. — Prix : 2 fr.

Les récits de voyage sont tout à fait à la mode aujourd'hui. Pour peu qu'on ait consacré quelques jours de vacances à parcourir douze lieues d'un pays plus ou moins accidenté, il est rare qu'on ne cède pas à la tentation de mettre le public dans la confidence de ses impressions et de ses fatigues. Il sort de là des œuvres sans portée, dénuées d'observation, d'une valeur littéraire très-contestable, enfin pourvues de tous les défauts qui prédestinent un livre à l'oubli. A cette règle, il est d'honorables exceptions. Sous plus d'un rapport, le récit de M. Roux en est une. C'est que M. Roux voyage en chrétien, et que, dans son livre, il y a quelque chose pour l'âme. De plus, M. Roux a pris une place distinguée dans la phalange que l'illustre M. Le Play a su rassembler autour de lui. Disciple du plus sagace observateur de notre siècle, il observe comme son maître. Les populations qu'il visite ne sont pas seulement pour lui un objet de curiosité, mais encore et surtout un objet d'études. Met-il la main sur quelque testament conservé dans les archives d'une vieille famille, sur quelques chartes locales, témoignage éloquent des libertés et de la prospérité

disparues, il fait profiter le lecteur de sa trouvaille et ne néglige pas d'en tirer un enseignement pratique. Le lecteur se distrait et s'instruit. Le livre de M. Roux est donc un bon livre. Il serait excellent, si la forme en était plus soignée. Il y a là un sérieux progrès à faire. Quand M. Roux voudra mettre dans son style plus de simplicité et de clarté, quand il voudra châtier sa phrase, en élaguer absolument tout ce qui n'est que fleurs de rhétorique et déclamation pure, nous aurons en lui un solide économiste catholique, doublé d'un charmant écrivain. Puisse-t-il hâter l'époque ou nous pourrons sans flatterie lui faire ce compliment!

E. DE LA D.

Aquarelles africaines. *Études et correspondances*, par ÉMILE GUIMET. Paris, Hetzel, 1877, in-18 de 213 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Guimet ne brille ni par cette verve endiablée, ni par cette vivacité de couleurs, ni par cette puissance de relief qui ont fait le succès de certains récits de voyage. Le style même n'en est pas toujours très-soigné, et cependant l'ouvrage n'ennuie pas. Bien au contraire : le lecteur se laisse facilement entraîner dans ces voyages divers et ne se plaint jamais qu'ils soient trop longs. C'est que M. Guimet possède le double secret au moyen duquel on est toujours sûr de plaire. Il observe avec finesse et raconte simplement. Son livre est un recueil d'aimables causeries, bien propres à faire passer agréablement quelques heures. S'il a un défaut, c'est surtout celui d'être resté trop strictement fidèle au programme que la Bibliothèque Hetzel semble s'être tracé. L'esprit est charmé quelquefois, la curiosité toujours satisfaite, mais l'âme est oubliée. Tel qu'il est, cependant, c'est un livre honnête qui, du moins, ne fera pas de mal. Par le temps qui court, c'est bien déjà quelque chose. E. DE LA D.

L'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au dix-huitième siècle. *Étude littéraire et bibliographique*, par M. AD. DELVIGNE, membre de la Société des Bibliophiles de Belgique. Bruxelles, Ollivier, 1876, in-8 de 35 p.

Voici un travail qui intéressera les bibliographes et les amateurs de curiosités littéraires. L'auteur, ayant réuni un certain nombre d'oraisons funèbres prononcées au dix-huitième siècle, en a reproduit le titre exact en l'accompagnant de toutes les indications bibliographiques et littéraires que peuvent suggérer ces œuvres aujourd'hui oubliées. De ces discours, les uns sont en latin, les autres en français, quelques-uns en flamand. Neuf sont consacrés à la louange de Charles VI, cinq sont employés à célébrer la grande Marie-Thérèse. Les biographes trouveront là peut-être à glaner quelques traits. En leur nom, remercions M. le chanoine Delvigne de leur avoir épargné de longues recherches X.

Die Jesuiten-Gymnasien in Œsterreich (*Les Colléges des jésuites en Autriche*), par le Dr JOHANN KELLE. Munich, Oldenbourg, 1876, in-8 de 305 p. — Prix : 5 fr. 25.

Il paraît qu'un professeur à l'Université de Prague, le docteur Johann Kelle, a publié un ouvrage sur *les Colléges des jésuites depuis le commencement du dernier siècle jusqu'à nos jours*. Le livre dont nous parlons est une défense de ce livre, contre la réponse qu'y fit le P. Rupert Ebner, S. J.

L'intérêt en est mince; il diminue encore pour ceux qui ne connaissent pas les deux autres pièces de la polémique. On ne saurait en donner une idée précise; c'est une course au clocher à travers des discussions sur des pointes d'aiguilles. Le docteur Kelle a toutes les *qualités* de la race germanique : lourd sans être profond, subtil sans être fin. « Vous dites que je reproche aux jésuites de forcer leurs novices à parler latin. C'est ce que je n'ai jamais dit. J'ai constaté le fait sans songer à en faire un reproche; cette pratique me semble bonne. — Vous prétendez que, d'après moi, saint Ignace est l'inventeur de ces paroles : *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas père, mère, femme, enfants, frères et sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* Elle sont dans Luc, XIV, 26 : je le sais tout autant que vous. Mais le Christ avait le droit de les prononcer, et Ignace, en les adressant à ceux qui entrent dans sa compagnie, commet un blasphème : car enfin, suivre le Sauveur du monde, ce n'est pas se mettre à la suite du gentilhomme espagnol. » — Nous résumons ainsi une dizaine de pages, nous ne traduisons pas : une traduction ne serait jamais comprise. Tout est sur ce ton : cela durant trois cent quatre pages, et il y en a une de plus pour les fautes d'impression. J. A. DE BERNON.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

	1re édit.	2e édit.		
465.	II 425.	III 125.	1197. Agnès, csse de Bar et Thiéb., son fils.	p. Ligny, collégle. — fon.
	I 571.	III 118.	1198. Bertram, évêque de Metz.	p. Epinal, abb. — Saline de Vic.
470.	II 412.	VI 71.	1200. Thiébaut Ier, cte de Bar.	et Guido de Domnopetro.—acc. p. les duels.
	II 412.	VI 71.	1200. Math. de Lorr. év. de Toul.	p. Toul, égl.—privilég.
	II 413.	VI 72.	1203. id.	p. Lay, prieuré.
	II 414.	VI 73.	1203. Frédéric, Sr de Bitche.	p. St-Dié, abb.
	I 572.	III 119.	1204. Bertram, évêque de Metz.	p. Epinal, abb.
475.	II 414.	VI 73.	1204. Simon II, duc de Lorr.	p. Remiremont, abb.
	II 414.	VI 74.	1204. id.	p. Châtenoy, prieuré.
	II 416.	—	1204. id.	p. le Saint-Mont, prré.
	II 417.	—	1206. Ferry Ier, duc de Lorraine.	et Albert cte de Dasbourg. — mariage de Thiéb. de Lorr. avec Gertrude, fille d'Albert.
	II 417.	—	1206. id.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
480.	II 375.	VI 76.	1208. id.	et Thiébaut Ier, cte de Bar. — paix.
	II 417.	—	1210. Bertram, évêque de Metz.	p. St-Avold, abb.
	II 418.	—	1210. Gérard, év. de Châlons.	p. St-Mihiel, abb., et Sainte-Glossinde, de Metz, abb.

	édit.	2e édit.			
	II 418.	VI 76.	1211.	Bertram, évêque de Metz.	p. Bouzonville, abb. — Freistroff.
	II 419.	—	1211.	Ferry Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.
485.	II 420.	—	1211.	id.	p. St-Evre de Toul, abb. — péages.
	II 420.	—	1212.	Frédéric II, roi des Rom.	1re Lettre à Ferry Ier, duc de Lorr.
	II 421.	—	1212.	id.	2e id.
	II 422.	—	1213.	Henri, évêque de Toul.	p. Flavigny, prieuré.
	I 406.	II 258.	(entre 1213 et 1220)	Thiéb. Ier, duc de Lorraine.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
490.	II 424.	—	1214.	Conrad, évêque de Metz.	et Thiéb. Ier, duc de Lorr. — alliance.
	II 424.	—	1214.	Agnès, duchesse de Lorr.	p. Thiéb. Ier, duc de Lor., s. fils. — mainburnie.
	II 425.	—	1214.	id.	p. Thiéb. Ier, duc de Lorr. —aband. de s. douaire.
	II 425.	—	1216.	Honorius III, pape.	p. Hérival, prieuré.
	—	III 126.	1218.	Thiéb. Ier, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — paix.
495.	II 426.	—	1218.	Frédéric II, roi des Rom.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.
	II 427.	—	1218.	Thiéb. Ier, duc de Lorr.	p. les hommes de Champagne.
	II 429.	—	1220.	Agnès, duchesse de Lorr.	p. Math. II, duc de Lorr., son fils. — remise de Nancy.
	II 430.	—	1220.	Mathieu II, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance.
	II 430.	—	1220.	Th., archevêq. de Trèves.	p. Agnes, duch. de Lorr. — remise de Nancy.
500.	II 430.	—	1220.	Mathieu II, duc de Lorr.	et sa mère. — paix.
	II 430.	—	1220.	id.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance.
	I 406.	II 259.	(entre 1220 et 1251)	id.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	II 431.	—	1221.	Conrad, évêque de Metz.	p. les Frères-Prêcheurs à Metz. — fondation.
	II 431.	—	1222.	Renaud de Coucy.	p. Toul, égl.
505.	II 432.	—	1222.	Mathieu II, duc de Lorr.	p. le comté de Toul.
	II 432	—	1222.	Clémence, abbesse de Neuf-Moutier.	p. St-Léger de Marsal. collégiale.
	II 432.	—	1222.	Conrad, évêque de Metz.	p. id.
	II 432.	III 127.	1223.	Guillaume. év. de Metz.	concède les copelles d'Epinal.
	II 433.	—	1223.	Henri II, cte de Bar.	p. Lay, prieuré.
510.	II 433.	—	1223.	Renaud de Commercy.	et Marguerite de Rusancey. — mariage.

	1re édit.	2e édit.		
	II 434.	III 127	1224. Eude, évêque de Toul.	p. Mervaville, prieuré.
	II 434.	—	1224. Mathieu II, duc de Lorr.	et Albert de Hte-Pierre. — accord pour la constron d'un château.
	II 435.	—	1225. Henri II, cte de Bar.	p. Belchamp en Argonne. prré. — fondon.
	II 436.	—	1225. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Toul, égl. — Forêt de Heiz.
515.	II 437.	—	1225. Th. archev. de Trèves.	p. St-Marie de Luxemb., abb. — écoles.
	II 437.	—	1225. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Cather. de Luxemb., sa femme. — douaire.
	II 437.	—	1226. Jean d'Apremont, év. de Metz.	p. St-Nicolas-des-Prés de Verdun, abb. — fon.
	II 438.	—	1226. Simon, cte de Sarrebruck.	p. Math. II, duc de Lorr. — renonciation.
	II 438.	—	1226. Jacques de Lorr., princier de Metz.	p. id.
520.	II 438.	—	1226. Agnès, duchse de Lorr.	Testament.
	II 440.	—	1227. Jean d'Apremont, év. de Metz.	p. Lorette, fille de S. Cte de Sarrebruck. — fief de Sarrebruck.
	II 440.	—	1228. Thierry, cte de Monthliard.	à Math. II, duc de Lorr. — reprises.
	II 440.	—	1228. Mathieu II, duc de Lorr.	et Conrad de Riste. — alliance.
	II 441.	—	1229. Aëlis de Lorr., csse de Kybourch.	p. Math. II, duc de Lorr., son frère. — renoncon.
525.	II 441.	—	1229. Jeoffrois de Vaudémont, Sr de Gondrecourt.	p. Henri II, cte de Bar. — reprises.
	II 441.	—	1229. Mathieu II, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance contre Henri, cte de B.
	II 442.	—	1230. Jeoffrois, abb. de St-Evre de Toul.	p. le Val-des-Ecoliers, congrégation.
	II 442.	—	1230. Henri II, cte de Bar.	et le duc de Lorr. et le cte de Champ. — trève.
	II 442.	—	1230. Philippe, cte de Boulogne. et Thiéb., cte de Champagne.	p. le duc de Lorr. et le cte de Bar. — pacificon.
530.	II 444.	—	1230. Chap. génral de l'O. de St-Benoît, au dioc. de Trèv.	Statuts.
	II 445.	—	1231. Ermesinde, csse de Luxembourg.	p. Luxeuil, abb.
	II 445.	—	1231. Henri II, cte de Bar.	p. sa fille mariée à Henri III, cte de Luxembourg. — don de Ligny.
	II 446.	—	1232. l'Evêq. et le chap. de Strasb.	p. Math. II, duc de Lorr. — don de deux fiefs.
	II 447.	—	1232. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Simon, S. de Passavant.
535.	II 447.	—	1233. id.	p. Bouzonville, abb.

	1re édit.	2e édit.		
	II 447.	III 127	1234. Grégoire IX, pape.	à Math. II, duc de Lorr. pr la reine de Chypre.
	II 448.	—	1235. Ferry, cte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. et l'év. de Toul. — comté de Toul.
	II 448.	—	1235. Hugue, cte de Vaudémont.	p. ses fils. — partage.
	II 449.	—	1235. Alexandre de Soleuvre.	p. Differdange, abb. — fondation.
540.	II 449.	—	1236. Grégoire IX, pape.	p. Ste-Houde, abb. — fon.
	II 452.	—	1238. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Catherine, sa femme. — douaire.
	II 452.	—	1240. Ferry, cte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. — engagt du Cté de Toul.
	II 453.	—	1240. Bertha, sœur de Mathieu II, duc de Lorraine.	p. Clairlieu, abb. — don de Faloart.
	II 454.	—	1240. Mathieu II, duc de Lorr.	p. id.
545.	II 454.	—	1240. Jacq. de Lorr. ev. de Metz.	p. id.
	II 457.	—	1240. Philippe, csse de Bar.	à sa fille. — don de Ligny en dot.
	II 457.	—	1240. Philippe, csse de Bar.	Testament.
	II 455.	—	1241. Berta, sœur de Math. II, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
	II 455.	—	1242. Math. II, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
550.	II 457.	—	1242. Ferry de Salm	et Thieb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 458.	—	1243. Thiéb. II, comte de Bar.	p. Varennemis à la loi de Beaumont.
	II 458.	—	1244. Roger, évêque de Toul.	p. le chap. de Toul et le Sr de Commercy. — pacification.
	II 459.	—	1244. Math. II, duc de Lorr.	et Thiéb. II, comte de Bar. — paix.
	II 459.	—	1245. Barbas, Harbouey, Domevre et Cirey. — églises.	p. S. Sauveur-en-Vosges ou Domevre, abb.
555.	II 460.	—	1245. W., évêque de Sabine.	p. Hérival, prieuré.
	II 460.	—	1246. Thiéb. II, comte de Bar.	p. Clermont — franchses.
	II 461.	—	1246. Innocent IV, pape.	p. Val-de-Passey, prré.
	II 461.	—	1246. Hugues, comte de Petite-Pierre.	p. Math. II, duc de Lorr. — reprises.
	II 461.	—	1246. Innocent IV, pape.	p. Val-de-Passey, prré, statuts.
560.	II 462.	—	1246. Id.	p. Val-de-Passey. — juridiction.
	II 462.	—	1246. Le fils d'Arnould, comte de Los et de Chiny.	et Catherine, fille de Math. II, duc de Lor. — mariage.
	II 463.	—	1248. Math. II, duc de Lorr.	à Catherine, sa femme, — don de Dalem et Belrains.

	1re édit.	2e édit.		
	II 463.	III. 127	1248. Ferry, comte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. — engagement du comté de Toul.
	II {432 / 464}	—	1248. Math. II, duc de Lorr.	p. l'évêque de Toul. — rachat du comté de Toul.
565.	II 464.	—	1248. Innocent IV, pape.	p. Remiremont, abb.
	II 465.	—	1248. Math. II, duc de Lorr.	p. le pape contre Frédéric II, emp.
	II 467.	—	1248. Le card. Pierre, légat du S.-Siége.	p. Math. II, duc de Lorr.
	II 467.	—	1249. Henri, frère de Thiéb. II, comte de Bar.	Testament.
	II 468.	—	1249. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Toul, cité, — garde pour 10 ans.
570.	II 455.	—	1250. La comtesse de Linange.	p. Clairlieu, abb.
	II 468.	—	1250 (1251 av. Pâq.). Math. II, duc de Lorr.	p. des marchands.
	II 469.	—	1252. Math. II, duc de Lorr.	et Thiéb. II, comte de Bar. — paix.
	II 471.	—	1252. Catherine, duchesse régente de Lorr.	p. Thiéb. II, comte de Bar. — contre Toul, cité.
	II 472.	—	1252. Gauthier de Vignory.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — plégerie pour le duc de Lorr.
575.	II 472.	—	1252. C. et B., Srs de Fénestranges.	p. St-Mihiel, abb., prré de St-Léonard.
	II 473.	—	1253. Toul, cité.	p. la duchsse de Lorr. et son fils. — garde.
	II 474.	—	1253. Werry de Deneuvre.	p. Jacq., év. de Metz. — vouerie de Condé, etc.
	II 474.	—	1254. Jacques de Lorr., év. de Metz.	p. Hombourg, collégle. — fondation.
	II 475.	—	1255. Ferry III, duc de Lorr.	et Margrite de Navarre. — mariage.
580.	II 477.	—	1255. Richard, fils de Thierry, cte de Montbelliard.	et Catherine de Lorraine. — mariage.
	II 477.	—	1255. Ferry III, duc de Lorr.	et Henri III, comte de Luxembourg. — trté.
	II 478.	—	1255. L'abbesse de Bouxières-aux-Dames.	p. les Templiers de Schuney.
	II 479.	—	1255. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 479.	—	1256. Jacques de Lorr., évêq. de Metz.	p. Sarrebourg, collégle. — fondation.
583.	II 480.	—	1257. Verdun, cité.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 480.	—	1257. Radulf., cte de Habsporch	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 480.	—	1257. id.	et id.

	1re édit.	2e édit.		
	II 481	III 127.	1258. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — garde de Toul.
	II 481.	—	1258. Alfonse, roi des Rom.	p. Ferry III, duc de Lorr. — investitures et reprises.
590.	II 482.	—	1258. Jean, Sr de Choiseul	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 483.	—	1259. Jacques de Lorr. év. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 483.	—	1259. Thiéb. II, comte de Bar.	p. La Mothe, collégiale. — fondation.
	II 484.	—	1260. Renaud de Bar, chevalr.	p. Ferry III, duc de Lorr. — reprises.
	II 485.	—	1260. Ferry III, duc de Lorr.	à Renaud de Bar, chevalier. — réversales.
595.	II 485.	—	1260. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 486.	—	1260 (1261). Alfonse roi de Castlle.	p. Ferry III, duc de Lorr. — pension.
	II 486.	—	1261. Giles, évêque de Toul.	p. le comté de Toul.
	II 487.	—	1261. B., abbé de Senones	et le comte de Salm. — paix pour Framont.
	II 489.	—	1262. 3 paraiges de Metz. Portsaillis, Jurue, Portemoselle.	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
600.	II 489.	—	1262. Henri III, cte de Luxembourg.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — reprises.
	II 490.	—	1263. N., abbé de Lisle-en-Barrois.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 490.	—	1263. Phil., év. de Metz et Metz, cité.	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 491.	—	1265. Henri, 2e fils du comte de Vaudémont.	p. Ferry III, duc de Lorr. — reprises.
	II 491.	—	1266. Henri III, cte de Luxembs	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Th. II, comte de Bar.
605.	II 493.	—	1266. Robert, évêq. de Verdun.	p. Liége, égl. et chap. — don de Jupile.
	II 494.	—	1266. Ferry III, duc de Lorr.	p. le Sr de Passavant. — Martinville, prrie.
	II 495.	—	1267. Henri, cte de Vaudémont.	p. St-Evre de Toul, abb.
	II 496.	—	1267. Thiéb II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
	II 497.	—	1268 (1269). Henri III, comte de Luxembourg.	à Ferry III, duc de Lorr. — quittce de dommag.
610.	II 497.	—	1269. Ferry III, duc de Lorr.	p. St-Gengoulf, de Toul, collégiale.
	II 498.	—	1270 (1271). Laurent, év. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 1re paix.

	1re édit.	2e édit.		
	II 499.	III 127	1270. Ferry III, duc de Lorr.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	II 500.	—	1271 (1272). Henri, Sr de Blamont	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 500.	—	1272. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — traité. — rançon de l'év. de Metz.
615.	II 501.	—	1272. id.	et Ferry III, duc de Lorr. — traité.
	II 501.	—	1272. id.	et id.
	II 502.	—	1272. Épinal, ville.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 503.	—	1274. Laurent, évêq. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 2e paix.
	II 504.	—	1274. Borcard de Geroltzeck, chlr	p. Ferry III, duc de Lorr. — rançon.
620.	II 506.	—	1274. Hornbach, abb.	et St-Mihiel, abb. — association de prières.
	II 506.	—	1274. Rodolphe, roi des Rom.	p. accordr le duc de Lor. et l'évêque de Strasbourg, son prisonnier.
	II 507.	—	1274. Laurent, évêque de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 3e paix.
	II 508.	—	1275. Simon, comte de Sarrebruck, Sr de Commercy	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 508.	—	1276 (1277). Henri, comte de Vaudémont	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
625.	II 508.	—	1277. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 509.	—	1277. Jehan, seign. de Choiseuil	et Ferry III, duc de Lorr. — accord pour ses dommages.
	II 509.	—	1277 (1278.) Henri, fils aîné du cte de Bar.	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 509.	—	1278. Gobert d'Apremont.	p. Ferry III, duc de Lorr. et Laurent, évêq. de Metz. — pacification.
	II 510.	—	1279. Nicolas III, pape.	p. Juvigny abb.
630.	II 511.	—	1280. Jehan, Sr de Choiseuil.	p. Ferry III, duc de Lorr. — rançon.
	II 512.	—	1281. Metz, cité.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 513.	—	1281. Thiébaut II, c. de Bar.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 515.	—	1281. Louis de Bavière, cte Palatin.	et la fille de Ferry III, duc de Lorr. — marse.
	II 513.	—	v. 1281. Thiéb., fils aîné du duc de Lorraine.	et Isabelle de Rumigny. — mariage.
635.	II 511.	—	1282. Ferry III, duc de Lorr.	et Jehan Sr de Choiseuil — accord.

	1re édit.	2e édit.			
	II 512.	III 127.	1282.	Jean, Sr de Choiseuil.	à Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 512.	—	1282.	id.	et Ferry III, duc de Lorr. — quittance.
	II 518.	—	1282.	Thiébaut II, cte de Bar.	Testament.
	II 520.	—	1282.	Henri IV, c. de Luxemb.	p. Luxembourg, ville. — franchises.
640.	—	III 135.	1284.	Simonin de Rozières.	p. Ferry III, duc de Lorr. — vente de Mirecourt.
	II 521.	—	1284.	Bouchard, év. de Metz.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 523.	—	1285.	Conrad, év. de Toul.	p. Toul chap. et Toul cité — accord entre eux.
	II 524.	—	1286.	id.	p. Ferry III, duc de Lorr. — garde de l'évêché.
	II 525.	—	1287.	Thieb. II, comte de Bar.	p. l'évêq. de Verdun.— reprise de Beaulieu.
645.	II 525.	—	1288.	Les nobles homs du comté de Bar.	p. Beaulieu, abb. — déclaration.
	II 526.	—	1288.	Les nobles homs du comté de Bar.	p. Beaulieu, abb. et Montfaucon, abb. — déclaration.
	II 527.	—	1289.	Henri, Sr de Blamont.	et Ferry III, duc de Lorr. — allce contre l'évêque de Metz.
	II 528.	—	1289.	id.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Metz cité.
	II 529.	—	1289 (1290).	Conrad, fils de E., comte de Fribourg.	et Catherine de Lorraine. — mariage.
650.	II 531.	—	1290.	Jean, frère du comte de Bourgogne.	p. Ferry III, duc de Lorr. — cesion de Passavant.
	II 531.	—	1290.	Jean, frère du comte de Bourgogne.	p. id.
	II 532.	—	1290.	Henri, Sr de Blamont et Henri Sr d'Andlau.	p. Ferry III, duc de Lorr. et les Srs de Ribaupierre. — pacification.
	II 532.	—	1290.	Egenus, cte de Fribourg.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 533.	—	1290.	id.	p. Ferry III, duc de Lorr. — quittce de domes.
655.	II 533.	—	1290.	H. marq. de Hachbourg et autres seigneurs.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
	II 533.	—	1290.	Frédéric de Linanges.	p. Ferry III, duc de Lorr. — quittce de domes.
	II 535.	—	1290.	Conrad, fils de E., comte de Fribourg.	à Catherine de Lorraine sa femme.— douaire.
	II 535.	—	1291.	Willaumes d'Otun, escr.	à Ferry III, duc de Lorr. — engagt de le servir.

	1re édit.	2e édit.			
	II 536.	III 135.	1291.	Bouchard, év. de Metz.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
660.	II 534.	—	1293.	R. écuyer de W. de Manderscheidt.	à Ferry III, duc de Lorr. — quitce de 2 rançons.
	II 541.	—	1293.	Toul, cité.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	I 572	III 119.	1294.	Epinal, abb.	Protestation.
	—	III 136.	1294.	Wautrins de Rozières.	et Ferry III, duc de Lorr. — échange.
	II 541.	—	1295.	Adolphe, roi des Rom.	à Ferry III, duc de Lorr. — lettre.
665.	II 542.	—	1295.	Ferry III, duc de Lorr.	p. Stulzelbronn, abb.
	II 544.	—	1295.	Henri, Sr de Blamont.	et Henri III, cte de Bar. — alliance contre le roi de France.
	II 545.	—	1296.	Jean, év. de Toul.	institon d'un mtre de la monnaie de Toul.
	II 546.	—	1297.	Edouard IV, roi d'Angleterre.	à Adolph. roi des Rom. — pour le cte de Bar.
	II 546.	—	1297.	Ferry III, duc de Lorr.	Testament.
670.	—	III 137.	1298.	id.	p. les Dominicaines de Nancy. — fondation.
	II 535.	—	1299.	H. de Hardemar, chevalr.	à Ferry III, duc de Lorr. — quitce de domres.
	II 550.	—	1299.	Boëmund, archev. de Trèves.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Schwartemberg.
	II 551.	—	1299.	Albert, roi des Rom.	p. Gérard, év. de Metz. — investiture.
	II 528.	—	1299.	id.	confirmon des lettres d'Adolphe et Rodolphe, rois des Rom. sur les limites de l'empire.
675.	II 552.	—	1301.	Henri, Sr de Blamont.	p. Deneuvre, collégle. — fondation.
	II 556.	—	1302.	Edouard IV, roi d'Angleterre.	mandemt sur la mort de Henri III, cte de Bar.
	II 428.	—	1304.	Philip. IV, le Bel, roi de France.	à Edouard Ier, comte de Bar. — investiture.
	II 557.	—	1304.	id.	et Thomas, év. de Verdun. — traité p' les limites.
	II 558.	—	1308.	Thiéb. II, duc de Lorr.	p. Darnay, collégiale. — fondation.
680.	II 429.	—	1310.	Thiéb. de Bar, év. de Liége.	p. Edouard Ier, cte de Bar. — cession de Lamarche, Châtillon et Conflans.
	II 561.	—	1310.	Philip. IV, le Bel, roi de France.	p. Verdun, cité. — protection.

1re édit.	2e édit.		
II 562.	III 137.	1311. Marguerite, fille de Th. II, duc de Lorraine.	et Guy de Flandres, chevalier. — mariage.
II 565.	—	1314. Edouard Ier, comte de Bar.	p. Ferry IV, duc de Lorr. — engag. de Vaudémont, Chatel, etc.
II 566.	—	1314. Henri, Sr de Blamont.	p. Haute-Seille, abb. — accord.
685. II 566.	—	1315. Edouard Ier, comte de Bar.	p. St-Pierre de Bar, collégle. — fondation.
II 568.	—	1318. id.	et Henri, év. de Verdun. — paix.
II 571.	—	1318. Pierre, abb. de St-Evre de Toul.	et Aubert de Toulon, écuyer. — paix.
II 569.	—	1319. Ferry IV, duc de Lorr.	p. St-Evre, abb. et Aub. de Toulon. — sentce.
II 570.	—	1319. Gobert, Sr d'Apremont.	p. St-Nicolas d'Apremont, prré. — fondon.
690. II 571.	—	1320. Henri Dauphin, év. de Metz.	et Ferry IV, duc de Lorr. — alliance.
II 574.	—	1321. Edouard Ier, comte de Bar.	et Verdun, cité. — paix.
II 578.	—	1322. id.	à Ferry IV, duc de Lorr. — reprises.
II 579 / III 476	—	1325. Les Archev. de Trèves, roi de Bohême, duc de Lorr., et comte de Bar.	et Metz, cité. — paix.
II 581.	—	1328. Henri d'Apremont, év. de Verdun.	p. Hattonchatel, collle. — érection.
695. II 583.	—	1331. Edouard Ier, comte de Bar.	p. St-George de Briey, collégle. — fondation.
II 586.	—	1331. Philip. VI, de Valois, roi de France.	p. Verdun, cité. — protection.
II 587.	—	1331. id.	p. Verdun, égl. — révocaton de sauve-garde.
II 588.	—	1334. Baudouin, arch. de Trèves.	et Raoul, duc de Lorr. — alliance.
II 590.	—	1336. Isabelle, dsse de Lorr.	à Raoul, son fils. — renoncon à son douaire.
700. II 590.	—	1336. Phil. VI, de Valois, roi de France.	p. Ed. Ier, cte de Bar, et Verdun, cté. — pacifon.
II 592.	—	1337. Henri IV, cte de Bar.	et Raoul, duc de Lorr. — paix.
II 592.	—	1337. id.	et Jean, roi de Boh. cte de Luxemb. — garde de Verdun.
II 593.	—	1337. Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	p. Verdun, cté. — garde.
		1337. Voy. 1356.	
II 600.	—	1338. Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	et Henri IV, cte de Bar. — garde de Verdun.
705. II 601.	—	1341. Adhémar, évêq. de Metz	et Raoul, duc de Lorr. — paix.

	1re édit.	2e édit.			
	II 602.	III 137	1342.	Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	et Henri IV, cte de Bar. — accord pour les monnaies.
	II 603.	—	1342.	Raoul, duc de Lorraine	et Thomas, év. de Toul. — alliance.
	II 606.	—	1344.	Adhémar, évêq. de Metz	et Vic, ville. — accord.
	II 609.	—	1344.	id.	et id.
710.	II 611.	—	1344.	Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	p. Adhém., év. de Metz et Raoul, duc de Lorr. — pacification.
	II 612.	—	1344.	Adhémar, évêq. de Metz.	p. Raoul, duc de Bar. — cession de Turkestein.
	II 612.	—	1346.	Raoul, duc de Lorr.	Testament.
	III 408.	—	1346.	Phil. VI de Valois, roi de France.	p. la régence du comté de Bar.
	II 614.	—	1348.	Les Srs de Pierrepont, d'Apremont, de Montagu, de Forbach,	contre les deux fils de Pierre de Bar. — ligue.
715.	II 617.	—	1352.	Marie, régente de Lorr.	et Yolande, régente de Bar. — alliance.
	II 618.	—	1353 (1354).	Charles IV, emp.	p. Robert, cte de Bar.
	II 619.	—	1354.	id.	p. Robert, cte de Bar. — érecton du marqsat de Pont-à-Mousson.
	II 621.	—	1354.	id.	p. Pont-à-Mousson. — droits et priviléges.
	II 622.	—	1354.	Robert, comte de Bar.	p. la monnaie de Bar. — bail.
720.	II 623.	—	1354.	La comtesse de Bar.	p. la monnaie de Bar et de Clermont. — règlement.
	II 623.	—	1356.	Charles IV, empereur.	p. Yolande, cse de Bar, et Robert, cte de Bar, son fils.
	II 599.	—	1356 (donné sous 1337).	Bar, ville.	et Jean, roi de France. — accord.
	II 551.	—	1357.	Robert, duc de Bar.	p. Yolande, sa mère. — régence du duché.
	II 625.	—	1357.	Charles IV, empereur.	p. Adhémar, évêque de Metz. — confirmation de Sarrebourg.
725.	II 626.	—	1358.	Yolande, cse de Bar, Robert, duc de Bar, s. fils, et Wenceslas, duc de Luxembourg.	accord pr assiéger Mangiennes et Sampigny.
	II 627.	—	1358.	G., abbé de St-Vanne de Verdun.	p. Robert, duc de Bar. — garde de l'abbaye.
	II 628.	—	1358.	Wenceslas, roi de Bohême et duc de Luxembourg.	et Robert, duc de Bar. — allce contre Verdun év. et cité.

	1re édit.	2e édit.			
	II 631.	III 137	1358.	Wenceslas, roi de Bohême et duc de Luxembourg.	et Robert, duc de Bar. — traité. — id.
	II 632.	—	1361.	Hugues de Bar, év. de Verdun.	Testament.
730.	II 633.	—	1361-1363.	Adhém., év. de Metz.	et les ducs de Luxemb., de Lorr., de Bar, et 35 autres seigneurs. — Landfriede p. 2 ans.
	II 639.	—	1362.	Thiéb., Sr de Blamont.	et Jean, év. de Metz. — accord.
	II 640.	—	1363.	Jean I, duc de Lorr.	et Henri, comte de Vaudémont. — paix.
	II 641.	—	1363 (1364).	Le comte de Flandres.	p. Robert, duc de Bar et le sénéchal de Hainaut. — pacification.
	II 644.	—	1366 (1367).	Charles V, roi de France.	et Jean Ier, duc de Lorr. — trté de Vaucouleurs.
735.	II 647.	—	1367.	Robert, duc de Bar.	p. Bar, ville. — murs.
	II 648.	—	1368.	Henri de Bar, Sr de Pierrefort.	Testament.
	II 650.	—	1370.	Jean II, duc de Lorr.	et Guy de Luxemb, cte de Ligny. — accord.
	II 652.	—	1370.	Jean de Bourbon, évêque de Verdun.	et Pre de Bar, Sr de Pierrefort. — paix.
	II 654 / III 476	—	1370.	Robert, duc de Bar.	et Metz cité. — paix.

(*A suivre.*) AUG. PROST.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort vient d'enlever M. THIERS, si subitement que l'homme illustre qui a écrit de si belles pages sur le rétablissement du culte par le premier consul et prononcé de si nobles paroles sur le pouvoir temporel du pape, n'a pas eu le temps de s'assurer les secours et les consolations de la religion, qu'il n'aurait certainement pas repoussés; il s'est éteint le 3 septembre, à Saint-Germain-en-Laye, à six heures dix minutes du soir, à la suite d'une apoplexie séreuse dont les premiers signes s'étaient montrés dans la matinée. Il avait dépassé sa quatre-vingtième année, étant né le 15 avril 1797.

Louis-Adolphe THIERS avait vu le jour à Marseille ; reçu avocat en 1819, à Aix, où il se lia avec M. Mignet, il vint à Paris en septembre 1821, et, au mois de novembre, il entrait au *Constitutionnel*, qui publia bientôt plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*, puis ses premiers articles politiques sur le livre de Montlosier : *De la Monarchie française*, paru en 1814-15. Avec un *Salon*, ce fut à peu près tout son apport au *Constitutionnel*. Après avoir collaboré aux *Tablettes historiques*, il employa quatre ans à écrire (1823-27) son *Histoire de la Révolution française*. Dès la formation du

ministère Polignac (5 août 1829), M. Thiers fonda, avec MM. Mignet et Carrel, le *National*, destiné à combattre la monarchie traditionnelle ; il y fit tous ses efforts pour amener l'établissement de la monarchie de Juillet. L'année 1830 n'était pas finie, qu'il était devenu successivement conseiller d'État, secrétaire général au ministère des finances sous le baron Louis, député, enfin sous-secrétaire d'État aux finances le 4 novembre ; réélu député au commencement de 1831, il devint, en octobre 1832, ministre de l'intérieur, puis, le 25 décembre, ministre du commerce et des travaux publics ; l'Académie française, cette même année, l'appela dans son sein, en remplacement du poëte Andrieux. De nouveau ministre de l'intérieur en 1834, il donne sa démission le 11 novembre, par suite de désaccords avec les maréchaux Soult et Gérard, et avec M. Molé, — mais reprend ses fonctions le 18, dans le cabinet formé par le maréchal Mortier. Le 13 décembre 1834, il prononce son discours de réception à l'Académie française. M. Thiers resta ministre jusqu'au mois d'août 1836, et se retira devant l'opposition du roi Louis-Philippe à son projet d'intervention en Espagne. — Un voyage en Italie (1837) occupa ses loisirs ; mais il vint prendre part aux travaux de la session de 1838, et, le 1er mars 1840, il devint président d'un nouveau cabinet et ministre des affaires étrangères ; cette année est encore marquée par la nomination de M. Thiers comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Sorti des affaires au 20 octobre, il parcourt alors l'Allemagne, l'Italie de nouveau, l'Espagne, l'Angleterre à travers tous les champs de batailles militaires et politiques de l'Europe occidentale, pour la préparation de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Très-agressif, dans les derniers temps, contre le gouvernement de Juillet, il prit part, sans s'y compromettre, à l'agitation réformiste des banquets, pour amener Louis-Philippe à lui confier le soin de former, avec Odilon Barrot, un nouveau ministère ; mais, quand il vit la monarchie perdue, il se hâta de donner sa démission. En 1848, après avoir échoué dans les Bouches-du-Rhône, il fut appelé à l'Assemblée nationale représentant pour quatre départements aux élections partielles du 4 juin, et siégea, de 1849 à 1851, à l'Assemblée législative. M. Thiers, qui avait parlé contre les jésuites le 2 mai 1845, vota pour l'expédition de Rome et pour la loi sur l'instruction publique (15 mars 1850). Le 2 décembre 1851, il était enfermé à Mazas, et conduit ensuite à Francfort ; autorisé bientôt à rentrer à Paris, il vécut dans la retraite jusqu'en 1863, ne s'occupant que de travaux littéraires et satisfaisant son goût pour les arts. Paris l'élut député dans sa 2e circonscription, en 1863, et c'est durant cette législature qu'il prononça ses deux fameux discours sur les *Libertés nécessaires* et sur le *Pouvoir temporel du Pape*. Réélu aux élections de 1869, il se montra le protecteur du cabinet Olivier, mais il fut du petit nombre de ceux qui combattirent le nouveau plébiciste d'où la guerre allait sortir. Après les désastreux événements de 1870, M. Thiers fut élu député à l'Assemblée nationale par vingt-six départements ; à Bordeaux, il fut nommé chef du pouvoir exécutif et devint grand'croix de la Légion d'honneur le 20 février 1871. Président de la République le 31 août suivant, il fut démissionnaire le 24 mai 1873. Il avait été, en 1876, nommé tout à la fois sénateur et député et avait opté pour son siége de député, où il parut rarement.

Nous n'avons point ici à apprécier le caractère politique de M. Thiers ; nous devons nous borner à enregistrer ses travaux. Voici la liste chronologique des œuvres par lesquelles s'est révélée cette incessante activité d'esprit qui est un des traits les plus remarquables de sa physionomie : *Le Salon de* 1822 (in-8) ; — *Notice sur la vie de Mistriss Bellamy* (1822, in-12) ; — *Les*

Pyrénées ou le Midi de la France (1823-1833, in-8); — *Histoire de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire* (1823-27, 10 vol. in-8; nouv. édition, 1858-72, 10 vol. in-8, Furne, avec atlas, et 8 vol. in-12); — *Law et son système* (1826, in-8 de 50 p., et 1858, in-12); — *La Monarchie de* 1830 (1831, in-8 de 50 p.); — *Discours de réception à l'Académie française* (1835, in-4); — *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1846-69, 21 vol. in-8 avec atlas, et, 1865-68, 5 vol. in-4 avec illustrations); — *De la propriété* (1848, in-8 et in-12); — *Du communisme* (1849, in-12). — M. Thiers fut rédacteur ou collaborateur du *Globe* (1824), de l'*Encyclopédie progressive* (1826), de la *Revue française* (1829), de la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 août 1840 : *Question d'Orient*); il s'occupait d'une *Histoire de Florence*, lorsque la vie politique le reprit en 1863, et travaillait à un ouvrage contre le *Matérialisme* quand la mort l'a surpris. Ses nombreux discours sont au *Moniteur*; plusieurs ont été imprimés à part; nous en donnerons la bibliographie complète dans notre prochaine livraison.

Après avoir donné la liste des œuvres capitales de M. Thiers, nous devons aussi fournir les moyens d'étudier cette remarquable individualité; on pourra consulter sur sa vie : *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien (L. de Loménie) : *M. Thiers*; — *Études historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers*, par Laya (1846, 2 vol. in-8); — *Biographie de M. Thiers* (1848); — *Les Contemporains*, par Eug. de Mirecourt : *Thiers* (1854, 1 vol. in-32, avec portrait et autogr.); — *Portraits politiques et historiques au dix-neuvième siècle*, par Hipp. Castille : *M. Thiers* (1857, 1 vol. in-32, avec portrait et autographe); — *Thiers*, par Deutsche (1866, in-8). La *Revue des Deux Mondes* contient aussi deux études sur M. Thiers, aux dates des 15 décembre 1835 et 15 janvier 1846. Citons encore un pamphlet politique, publié chez Amyot en 1872 : *M. Thiers sous tous les régimes, y compris le régime actuel* (in-32 de 91 p.).

— Une des pertes les plus regrettables que nous ayons à enregistrer aujourd'hui est celle de M. Anatole Feugère, chargé de cours au Collége de France, comme suppléant de M. de Loménie, et que la Faculté des Lettres venait de s'attacher comme maître de conférences à l'École normale. Né à Poitiers, en 1843, il est mort à Paris, le 3 août. Élève brillant du lycée Bonaparte et de l'École normale, et successivement professeur de rhétorique aux lycées du Puy et de Grenoble, puis au collége Stanislas, en 1867, sa thèse de doctorat sur Bourdaloue, publiée en 1874, sous ce titre : *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, lui ouvrit les portes du Collége de France. Ses cours, très-suivis, s'étaient continués, cette année, par des leçons sur les « Mémoires relatifs au règne de Louis XIV, » lorsque la mort est venue le frapper, en pleine force d'intelligence.

— A Auteuil vient de mourir M. Nicolas Martin, receveur en retraite des douanes de Calais. Né à Bonn (Prusse-Rhénane), en 1814, d'un père français, mais neveu, par sa mère, du célèbre et populaire commentateur des « Niebelungen, » Karl Simrock, M. N. Martin s'était attaché à répandre, dans notre pays la connaissance des légendes poétiques du nord de l'Europe, et par ses principales œuvres, était resté fidèle à ce but, depuis ses premières poésies : *Harmonies de la nature* (Lille, 1837, in-8), jusqu'à la dernière et définitive réunion de ses œuvres en vers : *Poésies* (*Ariel, Louise, les Cordes graves, le Presbytère et Maryska*) (4e édition, augmentée; in-12, 1867 (Caen), Dentu) qui avaient d'abord été éditées à différentes dates sous leurs titres particuliers, et dont l'avant-dernière, *le Presbytère, épopée domestique* (1863, in-18, J. Tardieu), obtint un réel succès. Entre temps, M. N. Martin écrivit,

dans l'*Artiste* et dans la *Revue de Paris*, des études critiques de littérature et des récits de voyages qui ont été réunis sous le titre : *Les Poëtes contemporains de l'Allemagne* (1846, in-12, Renouard) et *Nouvelle Série...* (1860, in-12, Poullet-Malassis) ; et dans le *Journal général de l'instruction publique* et le *Moniteur universel*, des articles dont le recueil : *France et Allemagne* (1852, in-8, Renouard) contient les principaux. Dans le même esprit de vulgarisation, on doit à M. N. Martin, une traduction des *Contes de la famille* des frères Grimm (1846-47, 2 vol. in-8) et *Contes allemands, imités de Hebel et de Karl Simrock.... illustrés de 27 vignettes* (1866, in-12, Hachette), qui font partie de la « Bibliothèque rose. » Citons encore, pour être complets, la dernière édition de *Julien l'Apostat, poëme dramatique* (1875, in-12), et une étude humouristique : *Le parfait connaisseur ou l'art de devenir un critique d'art en deux heures* (1861, in-18). M. N. Martin avait été chargé de la critique littéraire au *Moniteur universel*, de 1842 à 1852, et, dans les derniers temps, c'était lui qui écrivait, pour la *Gazette anecdotique* de Jouaust, une *Gazette rimée* des événements contemporains.

— A Lyon est mort le 12 juillet, M. P. Christian, ancien bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, et qui fut secrétaire du maréchal Bugeaud à l'armée d'Afrique. Il avait collaboré, entre autres journaux, à la *Décentralisation* et à l'*Assemblée nationale de* 1872, et écrit un grand nombre d'ouvrages, dont voici l'énumération : *Histoire du clergé de France, depuis l'avénement du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours* (1840, 2 vol. in-8) ; — *Études historiques sur les révolutions de Paris, depuis les temps romains* (1840, in-8) ; — *La Morale merveilleuse, contes de tous les temps et de tous les pays* (1843, in-8) ; — *Souvenirs du maréchal Bugeaud, de l'Algérie et du Maroc* (1845, 2 vol. in-8) ; — *Question d'Afrique ; le Maroc et la politique anglaise* (1845, in-8) ; — *L'Afrique française, l'empire du Maroc et les déserts du Sahara. Histoire nationale des conquêtes, victoires et nouvelles découvertes des Français, depuis la prise d'Alger*, édition illustrée (1845-46, in-8) ; — *L'Algérie de la jeunesse* (1847, in-8, avec 14 lithographies) ; — *Histoire des pirates et corsaires de l'Océan et de la Méditerranée* (1846-50, 4 vol. in-8, avec grav.) ; — *Chronologie militaire de France, depuis les premiers temps de la monarchie* (1850, in-8) ; — *Histoire de la Terreur* (édition illustrée, 1853-54, 5 vol. in-8) ; — *Les Cœurs brisés ou le Sacrement de Pénitence* (1859, in-8) ; — *L'Echo des catacombes ou le Sacrement de Confirmation* (1859, in-18) ; — *La Prison Mamertine ou le Sacrement de Baptême* (1850, in-18) ; — *L'Ange Wehrda ou le Sacrement de Mariage* (1860, in-8) ; — *Une page de ma vie ou le Sacrement de l'Eucharistie* (1860, in-18) ; — *La Crosse et le Glaive ou le Sacrement de l'Ordre* (1860, in-18) ; — *La Forêt vierge ou le Sacrement de l'Extrême-Onction* (1860, in-18) ; — *Les Fleurs du ciel*, édition illustrée par 18 aquarelles composées et dessinées par Cl. Ciappori, imprimées en lithochrom. (1860, gr. in-8) ; — *Histoires héroïques des Français, racontées à S. A. I. Napoléon-Eugène, prince impérial* (1862, in-18) ; — *L'Homme rouge des Tuileries*, illustré de 22 fig. kabbalistiques (1863, in-12) ; — *L'Esprit du château de Xhénemont* (1863, in-12) ; — *Julia l'Égyptienne* (1866, in-12) ; — *Histoire de la magie, du monde surnaturel et de la fatalité à travers les temps et les peuples* (1870, gr. in-8 avec 16 grav.) ; — *Histoire de la guerre de la France avec la Prusse et des deux siéges de Paris*, 1870-1871 (1872-73, 12 vol. gr. in-8, avec 24 gr.). M. P. Christian avait aussi traduit de l'anglais : l'*Alhambra*, de W. Irving ; *Poëmes gaëliques* d'Ossian ; *le Petit Jack, la Haie d'aubépine* ; — de l'allemand : les *Contes* d'Hoffmann et du chanoine Schmid ; et de l'italien : les *Œuvres politiques* de Machiavel. Il était encore l'auteur d'une *Étude sur Scarron, le*

Roman comique et la littérature burlesque au dix-septième siècle (1841, in-12, Lavigne). Enfin, il a écrit, pour les *Héros du christianisme* (8 vol. in-8), de Dom Marie Bernard (de l'ordre de Cîteaux), une *Introduction* et des *Notes historiques* (1855-59), et un *Essai sur le jobisme*, placé en tête d'une traduction des *Nuits* d'Young.

— Le Dr Henri Montucci, professeur de langue anglaise au lycée Saint-Louis de Paris, et examinateur d'admission pour la langue allemande à l'École militaire de Saint-Cyr, vient de mourir à Paris, à l'âge de 69 ans; né à Berlin en 1808, M. Montucci parlait quatorze ou quinze langues; cependant les ouvrages de linguistique qu'il a publiés consistent presque uniquement en études sur la langue anglaise. Il avait publié : *Premières lectures anglaises, ou Recueil de morceaux de prose et de poésie spécialement arrangés pour servir à l'enseignement de la prononciation anglaise* (1852, in-12), et *Éléments de grammaire anglaise, rédigés sur le plan de la grammaire française de Lhomond, revue et complétée par M. Guérard* (1852, in-12); puis *Dialogues anglais, précédés d'un traité de prononciation, et suivis d'un petit recueil pratique de lettres* (1856, in-12), lorsqu'il fut chargé, en 1863, d'une mission en Angleterre, à la suite de laquelle il fit paraître : *Les Langues vivantes et la circulaire du 29 septembre* 1863 (1864, in-12); vinrent ensuite : *Cours gradué de langue anglaise, composé d'après les instructions ministérielles du 29 septembre* 1863. *I, Cours élémentaire* (1864, 3 vol. in-12); — *Cours de thèmes gradués, suivis de vocabulaires spéciaux. Livre de l'élève* (1864, in-12); — *Livre du maître* (*id., ibid.*); — *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse. Rapport adressé à S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique*, par MM. F. Demogeot et Henri Montucci (1868, gr. in-8, Imprim. impér.); — *Cours complet de langue anglaise* (*théorie et exercices*). *Dialogues anglais, précédés d'un vocabulaire de termes techniques, avec la prononciation marquée dans le texte, et suivis d'un petit manuel épistolaire* (3e édit., 1872, in-12); — *La Défense du pays* (1871-1874, in-8); — *Éléments de la grammaire anglaise, contenant un traité raisonné de prononciation, une nouvelle théorie des conjugaisons et des nouveaux principes de versification* (7e édit., 1874, in-12); — *Les Langues vivantes avant et après la guerre* (1872, in-12), dont le *Polybiblion* a parlé (t. VII, p. 25). Comme mathématicien, on a de H. Montucci : *Résolution numérique, complète, des équations du cinquième degré, et abaissement des équations trinômes de tous les degrés. Résumé de plusieurs mémoires présentés à l'Académie des sciences, suivi d'une note supplémentaire sur une solution abrégée des équateurs du troisième et du quatrième degré dans un cas particulier* (1869, in-8, Delagrave; — et *Questions scientifiques* (1876, in-8). (Voyez *Polybiblion*, t. XVIII, p. 163.) — Signalons aussi de H. Montucci une édition anglaise, avec notes, du *Forester* de Miss Edgeworth, et sa collaboration scientifique au *Gallignani's Messenger*.

— M. Claude-Bénigne-Marie Dartois, vicaire général de Besançon, mort le 5 août 1877, était né dans cette ville le 1er août 1799. Une notice que Mgr l'évêque de Nîmes vient de publier dans l'*Union franc-comtoise* nous permet de marquer les étapes de cette vie si bien remplie par l'étude et l'enseignement. — Fils d'ouvriers, l'amitié de Mgr Lecoz, archevêque de Besançon, lui fit trouver, au Lycée de sa ville natale, au milieu de ses autres leçons, des leçons de grec, chose rare et précieuse à une époque où l'Université commençait à peine à en rétablir l'étude, et que lui donna un des amis de Claude Lecoz, M. l'abbé Dorlodot, ancien évêque constitutionnel, helléniste distingué, qui avait appartenu à l'ancienne Sorbonne. Diacre le 28 août 1821, l'abbé Dartois refusait de revenir comme professeur de

seconde au Lycée, qu'il avait quitté pour le petit séminaire en 1818, — et acceptait, après un préceptorat de quelques mois, la chaire modeste que son archevêque lui offrait au séminaire d'Ornans (novembre 1821). — M. l'abbé Doney, depuis évêque de Montauban, en était le supérieur; M. Waille y professait la rhétorique : M. Dartois, prêtre en 1822, y succéda bientôt à M. Doney. M. Xavier Marmier, aujourd'hui membre de l'Académie française, et Mgr Jean-Pierre Mabille, le regretté évêque de Versailles, furent ses élèves. L'abbé Dartois garda ce poste éminent pendant douze années; puis il demanda à entrer dans le ministère paroissial, et se choisit, parmi des cures vacantes, la plus petite, celle de Villiers-sous-Montrond, qu'il administra pendant quatorze ans, partageant ses heures entre la culture des âmes qui lui étaient confiées et l'étude des langues; enfin, admis au sein du chapitre de Besançon (1848), il se voyait appelé quatre ans après à remplacer, comme vicaire général auprès de S. Em. le cardinal Mathieu, M. Guérin, nommé à l'évêché de Langres. — M. l'abbé Dartois eût pu se faire la réputation d'un linguiste remarquable : s'étant appliqué à l'étude des patois de la Franche-Comté, il a recueilli, sur ce sujet, les éléments d'un *Dictionnaire*, dont l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a donné un long extrait. Il appartenait à cette compagnie, en qualité de membre correspondant, depuis 1846 ; il en était devenu membre titulaire en 1848, et y avait prononcé son *Discours* de réception l'année suivante. Dans ses Mémoires, l'Académie de Besançon a inséré deux rapports de l'abbé Dartois sur les concours d'éloquence et d'économie politique, qui ont pour sujets l'*Éloge de Bergier*, et *les Causes qui ont altéré l'esprit de famille et les moyens de le rétablir*.

— M. Paul-Mathieu Laurent, dit *Laurent de l'Ardèche*, né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), le 4 septembre 1793, est mort le 9 août dernier; il fut d'abord avocat à la cour de Grenoble, puis à Privas; publiciste depuis 1824, et apôtre du saint-simonisme dans le midi de la France (1829) ; en 1834, l'un des défenseurs des accusés d'avril; en 1840, juge de première instance à Privas; en 1848, commissaire de la République dans le département de l'Ardèche, et représentant de ce département à la Constituante et à la Législative où il vota constamment avec l'extrême gauche, il était, en dernier lieu, conservateur-administrateur honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal. Il collabora au journal *le Globe*, fonda, avec M. Crépu, l'*Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne, » (1829-1830), coopéra au *Producteur*, feuille méridionale (1830), rédigea une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8), et écrivit dans le *Progressif du Gard* (1834), puis, pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de février, dans l'*Almanach républicain* et dans la *République*. Ses principaux travaux sont des œuvres historiques, dont voici la liste chronologique : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-12); — *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-12); — *Réfutation de l'abbé de Montgaillard* (sous le pseudonyme d'Iranet Deleuze; signée du vrai nom de M. Laurent dans une édition (troisième) de 1843 (in-8); — *Histoire de Napoléon* (1828, in-8; 1838, in-8 ; 1849, in-4, illustrée par MM. Horace Vernet et Hippolyte Bellangé); — *Du principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844, in-8) ; — *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852, in-8) ; — *Réfutation des « Mémoires du duc de Raguse »* (1857, in-8) ; — *La Maison d'Orléans devant la légitimité et la démocratie* (1861, in-8); — *Pourquoi la France est restée catholique* (1861, in-8). — M. Laurent de l'Ardèche a aussi écrit un *Traité de la prescription en matière d'ascendants* (1846, in-8).

— M. Honoré-Joseph Chavée, né à Namur le 3 juin 1815, mort au commencement d'août, avait été élève au petit séminaire de Floreffe, et fut ordonné prêtre en 1838. Son évêque l'envoya, après quelques mois de vicariat, à l'Université de Louvain. Il avait appris l'anglais, l'allemand, l'hébreu, le syriaque, l'arabe ; il se mit, à Louvain, à l'étude du sanscrit, et, nommé curé de campagne en 1840, il écrivit, dans son presbytère, un *Essai d'étymologie philosophique ou recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1841, in-8). Il vint à Paris en 1843, et y fut professeur au collége Stanislas, puis à l'Athénée. Il y publia une *Lexicologie indo-européenne ou essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. (Paris, 1849, in-8). La *Revue du XIXe siècle* (année 1854) donna deux articles de M. Chavée sur l'*Enseignement des langues au dix-neuvième siècle;* et, en 1855, il fit paraître : *Moïse et les langues ou démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8). En se séparant, par ce livre, des traditions de la science catholique, M. Chavée ne pouvait manquer de se séparer de l'Église catholique ; il quitta la soutane et s'affilia à la franc-maçonnerie. Le dernier ouvrage de M. Chavée a été le suivant : *Français et wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-8).

— M. Louis-Prosper-Ernest Duvergier de Hauranne, né à Paris le 7 mars 1843, et mort à Bénerville (Calvados), le 16 août 1877, était fils de M. Prosper Duvergier de Hauranne, membre de l'Académie française, et avait été député à l'Assemblée nationale de 1871 et à la Chambre de 1876. Après un voyage précoce aux États-Unis, dont le récit, publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1865, 15 octobre 1866), parut ensuite sous ce titre : *Huit mois en Amérique, lettres et notes de voyage*, 1864-1865 (1866, 2 vol. in-12), il écrivit : *La Coalition libérale* (1869, in-8) ; — *Le Gouvernement personnel* (1869, in-32) ; — *La République conservatrice* (1873, in-12). — Citons encore, parmi ses articles de la *Revue des Deux Mondes : Les Beaux-Arts au salon de* 1872, et le *Salon de* 1873 ; et deux études bibliographiques, l'une sur les *Institutions médicales aux États-Unis* (*Rapport* de M. le Dr Th. de Valcourt), l'autre sur le livre des *Deux folies de Paris*, de M. Drapeyron-Seligmann.

— Le 20 août est décédé à Paris M. François-Alexis-Emile Reverchon, conseiller à la Cour de cassation, depuis le 2 décembre 1876, ancien maître des requêtes au Conseil d'État (1846-1862), officier de la Légion d'honneur. Né le 10 mai 1811, docteur en droit en 1835, chef du cabinet du ministre de la justice Martin (du Nord) en 1844, il fut révoqué des fonctions de maître des requêtes, le 31 juillet 1852, à l'occasion de la confiscation des biens de la famille d'Orléans, dans laquelle il conclut contre la validation des décrets du 22 janvier. Il entra alors au barreau de la Cour de cassation, et y resta jusqu'en 1860, époque où il se fit inscrire au tableau des avocats à la Cour de Paris. On cite tous les jours, devant les tribunaux, son traité : *Des autorisations de plaider nécessaires aux communes et établissements publics* (1841, in-8 ; — 2e éd., Cotillon, 1853). — On a encore, de M Reverchon, une *Notice sur M. Martin (du Nord)* (1849) sans compter plusieurs autres *Notices*, et un grand nombre d'articles écrits pour le *Droit*, la *Revue critique de jurisprudence* et la *Revue pratique de législation*.

— M. Vic. Villiaumé, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en 1818, est mort le 9 août. D'abord avocat à Nancy, il avait plaidé avec succès devant la Haute-Cour de Versailles, en 1849, puis devant le conseil de guerre de Lyon, en 1852 ; en 1850, il publia son *Histoire de la Révolution française*, dont la 7e édition a paru en 1865 (3 vol. in-8). Il écrivit ensuite un *Traité d'économie*

politique (1857 ; 2e éd., 1864, 2 vol. in-8) ; — *L'Esprit de la guerre* (1861-66, in-8) ; — *L'Espagne et ses chemins de fer* (1861, in-8 et in-12) ; — *Le Salut de l'Italie* (1861, in-8) ; — enfin, une *Histoire de Jeanne Darc* (*sic*) (1863-64, in-8 et in-12), dans laquelle il s'applique à démontrer que l'héroïne n'était point une illuminée, mais bien un grand capitaine. M. Villiaumé préparait une *Histoire du Directoire*, lorsque la mort est venue le frapper subitement.

— M. Joseph de Croze, conseiller de préfecture du département de Seine-et-Oise, est mort subitement à Versailles. M. de Croze avait été collaborateur de la *Presse* de 1842 à 1848, et a publié un livre intitulé : *Les Guises, les Valois et Philippe II* (1866, 2 vol. in-8, Amyot) ; il travaillait à une *Histoire des guerres de religion*.

— M. Jean-Charles, comte Conestabile, auteur de travaux archéologiques et d'anthropologie préhistorique, correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort à Pérouse, le 21 juillet. Bien que né dans une très-haute position, il avait senti, dès sa jeunesse, le devoir de consacrer sa vie au travail. Élève de Vermiglioli et condisciple de Fabretti, il devint bientôt professeur d'archéologie dans sa ville natale, et depuis, il fut honoré de la présidence dans presque tous les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie. « Ses travaux ont largement contribué à fonder l'archéologie étrusque, » a dit de lui M. Wallon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (3 août). « Sa mémoire laissera parmi nous le souvenir d'un savant modeste, d'un antiquaire éminent, d'un homme sympathique à la France ; » ajoutons d'un homme également sympathique à la religion et à la science.

— Le célèbre romancier et jurisconsulte anglais Samuel Warren, vient de terminer sa carrière. Né le 23 mai 1807, à Racre, comté de Denbigh, il commença, à Édimbourg, l'étude de la médecine ; il l'abandonna pour le droit, et vint ouvrir à Londres, en 1828, un cabinet d'affaires ; mais ses goûts littéraires s'étaient déjà manifestés par la publication anonyme de l'amusante nouvelle : *Blucher ou les aventures d'un chien de Terre-Neuve*, qu'avait accueillie le *Blackwood's Magazine* (1824), et, deux ans après son installation à Londres comme *special pleader*, il donnait, au même recueil, les premiers chapitres des *Souvenirs d'un médecin* (1830), qu'il complétait en 1852 (tr. en fr. par Ph. Chasles, 1854). — *Dix mille guinées de rentes* ne parurent complétement que dix ans plus tard (1839-41, trad. en fr. par Guiffrey, 1855) ; mais sa réputation d'écrivain était définitive, et, dès ce moment, sa place marquée comme observateur fidèle et peintre piquant de caractères et de mœurs. Aussi signa-t-il de son nom son troisième ouvrage, *Maintenant et alors* (Londres 1847, in-8 ; 4e édit., 1853, in-12 ; tr. fr., 1852, in-18) ; puis l'allégorie intitulée : *Le Lys et l'Abeille* (1851, in-12) ; citons, pour terminer la liste de ses travaux littéraires, des *Mélanges critiques et poétiques* (1854, in-8), et le discours ayant pour titre : *Labour* (le Travail) (1856, in-8). Ses *Œuvres littéraires* ont été recueillies en une édition populaire (1853-55, 18 vol.). — Ses ouvrages de jurisprudence ne sont pas moins estimés que ses créations romanesques ; on cite de S. Warren : *Introduction aux études des lois* (Londres, 1845, in-8) ; — *Devoirs des procureurs et avoués* (1848-51, in-12) ; — *La Reine et le Pape* (1850, br. in-12) ; — *La Loi électorale* (1852, in-12). En outre, S. Warren était orateur ; il avait prononcé, entre autres, un discours, qui a été imprimé, sur le *Progrès moral et matériel* (1853). Admis au barreau de Londres en 1837, il était devenu avocat de la reine en 1851, et président de la corporation de législation d'*Inner-Temple* ; sous lord Derby, il fut nommé archiviste à Hull (1852) ; docteur en droit

civil de l'Université d'Oxford en 1853, il devint membre du Parlement (Chambre des communes) en 1855, et il est mort juge des affaires des aliénés, charge qu'il occupait depuis 1859.

— Le Dr Alfred-Wilhelm VOLKMANN, de Halle, l'un des fondateurs de la physiologie, est mort dans cette dernière ville, à l'âge de soixante-seize ans, le 21 avril dernier. Il était né à Leipzig en 1801; son grand-père était l'écrivain Jean-Jacques Volkmann. Il avait été élève au Collége des Princes de Meissen, puis à l'Université de Leipzig. Docteur en 1826, et ayant complété ses études dans les hôptiaux de Paris et de Londres, il fut agrégé, en 1828, à la faculté de médecine de Leipsig, et, en 1834, il y obtint une chaire de professeur extraordinaire : il y avait déjà publié une *Anatomia animalium tabulis illustrata* (Leipzig, 1831-1833, gr. in-4). Deux ans après, parurent ses *Recherches pour servir à la physiologie de l'organe de la vue* (1836, gr. in-8), et ensuite : *La Science de la vie corporelle* (1837, in-8). A la suite de la publication de ce dernier ouvrage, il fut appelé à professer la physiologie en Russie, dans la chaire de Dorpat, qu'il occupa jusqu'en 1843. C'est avant de quitter cette ville pour Halle qu'il écrivait son traité de l'*Indépendance du système nerveux sympathique* (1842, gr. in-8). A Halle, où il fut attaché jusqu'à sa mort à la chaire de physiologie et, plus tard, à celle d'anatomie et à la direction du Musée anatomique de Meckel, il étudia le mouvement du sang dans une *Hémodynamique* (1850, gr. in-8); et, revenant à ses premières études, il publiait, il y a treize ans, son *Optique physiologique* (1863-64, gr. in-8). M. A. W. Volkmann a collaboré aux *Archives de physiologie* de Muller, et aux *Annales* de Poggendorf, pendant ses premières années de professorat à Leipzig; il n'avait pas cessé de collaborer aux divers recueils scientifiques de son pays, entre autres au *Dictionnaire de physiologie* de Wagner (1843 et suiv.).

— Sir Matthew DIGBY WYATT, architecte anglais, membre de la Légion d'honneur, à qui on doit l'organisation de l'expositiou universelle de Londres en 1851, est mort à cinquante-sept ans, au château de Dimlands. Né à Rowde, près de Devizes, en 1820, il étudia, de 1844 à 1846, les principales contrées de l'Europe continentale, au point de vue des monuments religieux et civils. A son retour, c'est lui qui fut chargé, en 1848 de la restauration ou plutôt de la reconstruction du théâtre Adelphi de Londres. Membre de la commission royale de l'exposition universelle, il fit aussi partie du jury international à l'exposition universelle de Paris, de 1855. Il a publié de magnifiques ouvrages d'art : *Les Arts industriels au quatorzième siècle* (Londres, 1852, 2 vol. in-fol. avec 160 planches imprimées en or et en couleurs); — *Les Métaux et leurs dessins* (1852, in-fol., avec 50 planches coloriées); — *La Mosaïque géométrique du moyen âge* (1873, in-fol. 120 planches d'après des dessins rapportés d'Italie); — *Vues du palais de Sydenham* (1854, in-fol.); — *De la sculpture d'ivoire* (1851, in-8); — *L'Arc de Titus à Rome, la Cour des bureaux de l'administration des Indes* (1867, planches en portefeuille).

— Le 26 juin 1877 est mort le savant astronome italien Jean SANTINI, prêtre, né en Toscane, à Caprese (Arezzo), le 30 juin 1786. Élève du séminaire et de l'université de Pise, il s'était livré de bonne heure à l'étude des sciences exactes, car il remplaçait, dès 1814, Vincenzo Cheminello, comme professeur à l'observatoire de Padoue. Recteur de l'université en 1825, puis professeur d'astronomie et directeur des études mathématiques, il avait été nommé, en 1845, correspondant de l'Institut (Académie des sciences). Il a publié : *Aritmetica decimale* (Padoue, 1808, gr. in-8); — *Elementi d'astronomia con applicazioni alla geografia...* (Padoue, 1820-30, 2 vol. in-4); —

Tavole logarithmiche trigonometriche (Padoue, 1814 (?) gr. in-8); — *Teorica degli stromenti ottici*... (Padoue, 1821-23, 2 vol. gr. in-8), et un grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires*, répandus dans les recueils de plusieurs académies italiennes.

— M. Richard Dale Owen est mort à l'âge de soixante-seize ans; il était le fils aîné d'un socialiste qui s'est fait jadis connaître par le radicalisme de ses théories; il s'était établi aux États-Unis, et s'était vivement lancé dans l'arène politique ; il fut deux fois nommé membre du Congrès, et il remplit le poste de ministre américain auprès du dernier roi de Naples. Lorsque la guerre de la sécession éclata, il épousa, avec la plus grande vivacité, la cause du Nord ; son influence sur le président Lincoln était puissante. Écrivain original, personnage excentrique, il dirigea son attention vers des objets de plus d'un genre; il est l'auteur de divers romans (le meilleur a pour titre : *Beyond the Breakers, Au-delà des récifs*), et, fort occupé de métaphysique, il a composé un livre intitulé : *Premiers pas sur la frontière d'un autre monde.*

— On annonce la mort, à Londres d'un artiste français, Ernest Gimblet, qui avait un talent réel pour la caricature; il produisait avec la plus grande facilité des croquis pleins d'esprit et de verve; il a illustré de nombreux volumes, parmi lesquels on distingue *Robinson Crusoé*, les *Fables* d'Ésope, et *Vikram le vampire.*

— Un des poëtes les plus en renom dans le pays de Galles, J. Mynyddoy, est mort dans le courant de juillet. Il a écrit de nombreuses poésies dans l'idiome de son pays; ses ballades, mises en musique par des compositeurs distingués, font les délices des indigènes, seuls en état de les comprendre.

— La *Revista universale* a perdu un de ses collaborateurs, Mgr Giov. Finazzi, chanoine de la cathédrale de Bergame, mort à l'âge de soixante-quinze ans.

— Est mort à Madrid, le Dr D. Pere Mata, originaire de Reus. Sa science, révélée par diverses œuvres importantes, lui avait valu une chaire au collége de San Carlos. Dans sa jeunesse, il avait écrit des poésies catalanes.

— L'un des principaux propriétaires-associés de l'ancienne maison de librairie Longman, de Paternoster Row, à Londres, vient de mourir. M. William Longman n'était pas seulement l'éditeur opulent dont la signature figurait sur le chèque légendaire de 500,000 francs, envoyé par la maison Longman à Macaulay pour sa part dans la vente des 3e et 4e volumes de son *Histoire d'Angleterre;* M. W. Longman écrivit lui-même quelques opuscules historiques appréciés des littérateurs anglais, et a publié aussi, en 1856, un *Journal de six semaines d'aventures en Suisse et Piémont et autour des lacs italiens*, par W. Longman et M. T***, expédition que son historiographe raconte avec la plus charmante gaîté; c'est également comme entomologiste que M. W. Longman s'était acquis, par de nombreuses publications, une honorable place dans l'étude de cette portion de l'histoire naturelle.

— On annonce encore la mort: de Mgr Joseph-Frédéric Saivet, sacré évêque de Mende le 11 mai 1873, préconisé évêque de Perpignan le 4 février 1876; né à Lectoure (Gers), le 12 août 1828, décédé le 30 juin; — de Mgr Gaffory, évêque d'Ajaccio, mort le 16 juillet dernier; — de M. Valette, secrétaire général honoraire de la Chambre des députés, mort à Versailles à la fin de juillet; — De M. Alfred Deshaies, préparateur de chimie au Collége de France, trouvé mort le 23 juillet, dans son laboratoire; — de M. Placide Coppeau, négociant en vins, auteur d'un poëme sur *Le Château de Roquemaure*, mort à Roquemaure (Gard), à l'âge de soixante-neuf ans; — de

M. Owen Roland, astronome anglais; — de M. Frédéric Wœhlyrend, savant zoologiste suédois; — du Dr Peter Bœck, professeur de physiologie à l'université de Christiania; — de M. A. Perrier, doyen de la faculté de droit de Grenoble; — de M. Louis du Hecquet de Ranville, auteur de plusieurs compositions musicales religieuses, né à Valognes, en juillet 1805, mort à Bourseul (Côtes-du-Nord), le 26 juillet.

Institut. *Académie des sciences.* — Voici le programme des prix proposés par l'Académie des sciences pour les années 1877, 1878, 1879, 1880 :

Prix extraordinaires : 1877. — *Grand prix des sciences mathématiques.* — Application de la théorie des transcendantes elliptiques ou abéliennes à l'étude des courbes algébriques. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Grand prix des sciences mathématiques :* — Examiner s'il existe, dans la valeur du grand axe de l'orbite qu'une planète décrit autour du soleil, des inégalités séculaires de l'ordre du cube des masses, et, dans le cas où ces inégalités ne se détruiraient pas rigoureusement, donner le moyen d'en calculer la somme, au moins approximativement. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Grand prix des sciences physiques :* — Étude du mode de distribution des animaux marins du littoral de la France. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Prix extraordinaire :* — Progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales. Ce prix est de 6,000 francs.

1878. — *Prix Bordin :* — Trouver le moyen de faire disparaître ou au moins d'atténuer sérieusement la gêne et les dangers que présentent les produits de la combustion sortant des cheminées sur les chemins de fer, sur les bâtiments à vapeur, ainsi que dans les villes, à proximité des usines à feu. Ce prix est de 3,000 francs.

Prix généraux : 1878. — *Prix Delalande-Guérineau :* — Une somme de 10,500 francs constitue ce prix, qui sera décerné « au voyageur français ou au savant qui aura rendu le plus de services à la France ou à la science.

1880. — *Prix Gay* (Géographie physique) : — Étudier les mouvements d'exhaussement et d'abaissement qui se sont produits sur le littoral de la France, de Dunkerque à la Bidassoa, depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Rattacher à ces mouvements les faits de même nature qui ont pu être constatés dans l'intérieur des terres. Grouper et discuter les renseignements historiques en les contrôlant par une étude faite sur les lieux. Rechercher, entre autres, avec soin, tous les repères qui auraient pu être placés, à diverses époques, de manière à contrôler les mouvements passés, et servir à déterminer les mouvements de l'avenir. Ce prix est de 2,500 francs.

Faculté des lettres. — M. Espinas, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie au Lycée de Dijon, a soutenu, devant la faculté des lettres de Paris, le 8 juin, ses thèses pour le doctorat. Les sujets étaient : *De civitali apud Platonem qua fiat una ; — Des sociétés animales, étude de physiologie comparée.*

Concours. — L'Académie des sciences morales et politiques de Madrid a mis au concours la question suivante : « Démontrer qu'il ne saurait y avoir de conflits possibles entre la religion catholique et la science. » — Le prix consiste en une médaille de bronze, 2,500 francs en argent et quinze cents exemplaires du mémoire recompensé. Les manuscrits doivent être envoyés, avant le 15 janvier 1878, au secrétariat de l'Académie, à Madrid.

— Le Conseil général de Seine-et-Oise met au concours un manuel élémentaire d'économie politique à l'usage des écoles primaires. Le prix est

de 1,000 francs. Les manuscrits devront être déposés à la préfecture de Seine-et-Oise avant le 30 juin 1878.

— Paris possède, entre autres sociétés littéraires et artistiques, une association qui réunit des artistes, des musiciens et des littérateurs originaires du midi de la France; elle s'est baptisée : *la Cigale*, comme un cercle de poëtes normands s'y est intitulé : *la Pomme*. Or, l'été venu, la *Cigale* va faire parler d'elle, c'est-à-dire chanter; la ville d'Arles lui offre, sous son ciel hellénique, de grandes fêtes, qui promettent d'être très-brillantes; il y aura réception des invités par la musique nationale de Provence (fifres et tambourins), farandoles, courses de taureaux, danses populaires en costumes arlésiens, fête de nuit dans les arènes éclairées à la lumière électrique, et, ce jour-là, proclamation des lauréats d'un concours de poésie, dont voici le programme; avis à tous *felibres* et chanteurs du gai savoir :

I. Concours mixte.—Prix de la Provence. Pièce en vers français ou provençaux sur un sujet quelconque relatif au Midi et plus spécialement à la Provence. (Un album de dessins d'artistes, membres de la *Cigale*.)

II. Poésies françaises. — Prix d'Arles. Sujet : *Les Filles d'Arles*. Une statuette artistique. — Prix de Paris : *le Rhône*. Un exemplaire de luxe d'œuvres littéraires de membres de la Société. — Prix de la Cigale : *la Cigale*. Une cigale, bijou.

III. Poésie provençale. — (Tous les dialectes en langue d'oc sont admis). Prix des Félibres : *La Cour d'Amour di Baüs* (des Baux). — Prix du Forum : *Li Biou de Camarguo* (les Bœufs de la Camargue). — Prix de la Cigale : *Lou Saucissot d'Arle* (Le Saucisson d'Arles), sonnet.

Ces prix consistent aussi en objets d'art, livres, bijoux, etc. Les pièces de vers doivent être parvenues *avant le 20 septembre*, date extrême, soit à Paris, à M. le directeur de l'Institut musical, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs, soit à Arles, au bureau du journal *le Forum*, 2, rue de la Miséricorde. Chacun des lauréats, outre les récompenses ci-dessus indiquées, recevra une médaille commémorative gravée à son nom.

Congrès. — *L'Association française pour l'avancement des sciences* a tenu sa session annuelle au Havre, du 23 au 30 août, sous la présidence de M. Broca. De nombreuses communications ont été faites aux quinze sections, et diverses excursions organisées aux environs du Havre, à Fécamp, à Tancarville, à Trouville, Lillebonne, etc. Le jour de la clôture du congrès, les membres réunis en séance générale ont décidé que, à cause de l'exposition universelle, la prochaine réunion de l'association aurait lieu, en 1878, à Paris, et la suivante à Montpellier, en 1879. Deux membres du bureau étaient à nommer en remplacement de MM. Broca et Dehérain. Le choix de l'assemblée s'est porté sur MM. Bardoux, ancien député, et le comte de Saporta, correspondant de l'Académie des sciences. La municipalité du Havre, la Compagnie transatlantique et celles des Forges et Chantiers et des Chargeurs réunis ont témoigné au congrès toute leur bienveillance, soit en lui offrant des fêtes et en donnant l'hospitalité à ses membres, soit en mettant ceux-ci à même de suivre leurs travaux et de visiter leurs établissements. Le congrès a terminé sa session en remontant la Seine jusqu'à Rouen, et en visitant les monuments publics et les établissements industriels de cette ville.

— Le cinquième congrès de l'*Association pour la réforme et la codification du droit des gens*, dont le siége est à Londres, a eu lieu cette année à Anvers (Belgique), du 30 août au 3 septembre.

— Le congrès des philologues allemands tiendra sa trente-deuxième session à Wiesbaden, du 26 au 29 septembre.

Le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens a Anvers. — La ville d'Anvers vient de célébrer, avec le faste que la Belgique seule sait apporter à ses fêtes nationales, le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens. Le cadre de ce recueil ne nous permet pas d'insister sur les fêtes données à cette occasion, et qui ont amené à Anvers près de 300,000 personnes, mais nous devons signaler les deux congrès artistique et littéraire organisés à cette occasion par les soins du Cercle artistique d'Anvers. Ces réunions ont attiré un grand nombre d'artistes et de savants belges et étrangers. L'institut de France et l'Académie de Munich, qui s'étaient fait représenter à l'inauguration du buste de Rubens par des délégations officielles, avaient envoyé plusieurs de leurs membres les plus éminents.

La réunion du congrès littéraire a décidé la formation d'une société belge des gens de lettres; le congrès artistique s'est occupé de la question de la propriété artistique et des encouragements que les pouvoirs publics peuvent donner aux beaux-arts. De plus, sur la proposition de M. Ruelens, il a décidé la publication d'un ouvrage considérable, véritable *corpus*, réunissant tout ce qui se rattache à l'histoire de Rubens et à celle de ses œuvres.

Deux expositions avaient été organisées à Anvers, pendant les fêtes : l'une, faite par les soins de l'Académie d'archéologie de Belgique, renfermait la reproduction par la gravure ou la photographie de l'œuvre de Rubens, et comprenait plus de treize cents pièces. L'autre, formée par la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, réunissait un nombre considérable de tableaux ou d'objets d'art anciens, appartenant pour le plus grand nombre à des Anversois. En outre, on a inauguré, le premier jour des fêtes, le musée Plantin-Moretus, dont l'acquisition a été faite récemment par la ville d'Anvers, au prix de 1,200,000 francs. Les lecteurs du *Polybiblion* ont déjà entendu parler de cette collection sans égale, qui mérite une description détaillée, et dont M. Degeorge vient de retracer l'historique. Un prix de 6,000 francs, qui avait été offert par la ville à l'auteur de la meilleure histoire de l'école anversoise de peinture, a été partagé entre MM. Rooses et Rombouts.

Voici, pour compléter cette note, l'indication des publications faites à l'occasion du centenaire de Rubens : *Histoire politique et diplomatique de Pierre-Paul Rubens*, par M. Gachard (Bruxelles, off, de publ., in-8); — *Pierre-Paul Rubens, documents et lettres* publiés et annotés par Ch. Ruelens (Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12) ; — *L'Œuvre de Pierre-Paul Rubens*, catalogue de l'exposition organisée par l'Académie d'archéologie de Belgique (Anvers, Van Merlen, 1877, in-12); — *Exposition de tableaux et d'objets d'art anciens*, ouverte par la Société royale, pour l'encouragement des beaux-arts, catalogue (Anvers, Buschmann, in-12). — *Les Titres gravés par Rubens pour l'imprimerie plantinienne* (album in-folio); — *La Maison Plantin à Anvers*, par M. Léon Degeorge (Bruxelles, Collevaert, 1877, in-8). — Citons enfin un dépouillement en flamand, par M. Génart, des papiers de la famille Rubens, possédés aujourd'hui par le baron Henry Van Havre; et plusieurs brochures de peu d'étendue. En outre, en attendant l'impression des comptes rendus des différents congrès, M. Gustave Lagye annonce la publication fort prochaine d'un compte rendu officiel des fêtes dont déjà deux extraits ont paru en brochure : *La Maison Plantin* ; — *la Cantate Rubens*. — Cte de M.

Exposition rétrospective frisonne a Leeuwarden. — Un comité, présidé

par M. le Dr J. Dirks, a organisé, dans le palais royal de Leeuwarden, une exposition historique composée d'objets de toute nature se rapportant à la province de Frise. Dans une communication faite à la section de géographie de l'association pour l'avancement des sciences au Havre, le comte de Marsy a fait ressortir toute l'importance de cette exposition, qui remplit près de vingt salles, et réunit un nombre considérable d'objets appartenant à plus de 1,500 propriétaires.

La bibliographie est largement représentée dans cette collection, qui fournit tous les éléments d'une histoire littéraire de la Frise : œuvres manuscrites ou imprimées des Frisons célèbres, ouvrages relatifs à l'histoire du pays et à sa description, philologie, ouvrages imprimés en langue frisonne, journaux et almanachs, littérature populaire, tout a trouvé ici sa place, et les différentes bibliothèques de la Hollande ont fourni les publications ou les manuscrits qui n'existaient pas dans la province. Nous ne pouvons signaler toutes les raretés de ces différentes séries. Mentionnons toutefois quelques beaux manuscrits à miniatures des quatorzième et quinzième siècles; le seul exemplaire connu du voyage à Jérusalem de Geert Kuynretorff (1520); la collection complète des œuvres d'Anna Maria van Schuurman, etc. Tous les souvenirs qui se rattachent à l'ancienne université de Franeker, portraits des professeurs, registres matricules, albums amicorum, etc., ont été réunis dans une salle, ainsi que les cadeaux faits aux membres de cette académie par divers souverains, et notamment, un magnifique exemplaire de la cosmographie de Blaeu, donné en 1711 par le stathouder de Frise Jean-Guillaume.

Les cartes de Frise, les représentations par la gravure, la lithographie et la photographie des villes et de leurs monuments occupent aussi une large place dans ces galeries.

Le catalogue, rédigé en hollandais, sous ce titre : *Gids voor de bezoekers der historische tentoonstelling van Friesland gehouden in Z. M. Paleis te Leeuwarden in den zomer van* 1877. *Leeuwarden, imp. Miedema* (1877, in-8, XLIII et 316 pages), mérite d'être conservé avec soin, et sera mis utilement à profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Frise. Les descriptions bibliographiques sont fort complètes, et ont été rédigées par MM. Dirks, W. Eeckhoff, P. Lycklama à Nyeholt, Hendricks, C. Colmion, J. Van Loon, etc.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 août, il a été donné communication d'un rapport du directeur de l'École française d'Athènes, relatif aux fouilles de Délos et à une découverte à Spata. Dans les séances des 3, 10, M. Maxime Deloche a repris la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. — Dans la séance du 10, M. L. Delisle a continué la lecture de son mémoire sur Bernard Guy. M. de Saulcy a donné communication d'une lettre de M. le commandant Robert Mowat, signalant la découverte d'une inscription gauloise conservée au musée de Cluny, à Paris. — Dans les séances des 17 et 24, M. Eugène Revillout a communiqué un mémoire sur les études démotiques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 août, M. Nourrisson a lu une note sur l'épigraphe inscrite par Monstesquieu en tête de l'*Esprit des Lois : Prolem sine matre creatam.* et M. N. J. Sirapolos a lu une étude comparée de la législation hellénique et de la législation française, à propos de la chose jugée au criminel sur l'action civil. — La séance du 11 a été occupée par des observations pré-

sentées par M. Garnier au sujet du mémoire de M. Baudrillart sur le luxe et la forme du gouvernement, et par la réponse de MM. Giraud et Baudrillart. Dans la séance du 16, M. J. Zeller a lu un mémoire de son fils, M. B. Zeller, sur les dernières années du connétable de Luynes.

La Bibliothèque nationale en 1876. — Nous avons sous les yeux le rapport adressé au ministre de l'instruction publique par M. Léopold Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale, sur le service de cet établissement pendant l'année 1876.

Le nombre total des lecteurs qui ont fréquenté la salle publique de la rue Colbert et la grande salle de travail a été, en 1876, de 106,437; celui des communications (pour les seuls ouvrages imprimés) s'est élevé à 254,381. Comme les années précédentes, les collections des divers départements (imprimés, manuscrits, médailles et antiques, estampes) se sont augmentées par des versements provenant du dépôt légal, par des dons et des acquisitions. M. le préfet de la Seine a concédé un exemplaire choisi des 16 volumes de documents relatifs à l'histoire de Paris publiés depuis 1865, et la Société biblique a offert 30 volumes de traductions de la Bible que ne possédait pas la Bibliothèque. Le fonds cambodgien du département des manuscrits a reçu un accroissement considérable, dû à la libéralité de la famille du docteur Hennecart, et comprenant 93 ouvrages ou fragments d'ouvrages écrits sur des feuilles de palmier (textes originaux recueillis au Cambodge), et 22 volumes de travaux personnels du savant orientaliste. Signalons aussi les 297 lettres écrites par Napoléon III à sa filleule Mme Hortense Cornu et léguées à la Bibliothèque par cette dernière, sous la condition expresse que la communication en sera interdite jusqu'en 1885. Six volumes de documents manuscrits sur les chants populaires de nos anciennes provinces, recueillis par le Comité des travaux historiques, ont été remis à la Bibliothèque par M. le ministre de l'instruction publique, ainsi que les nombreuses et intéressantes copies (matière d'environ 140 volumes) faites dans les archives de Venise par M. de Mas-Latrie, dans le cours de diverses missions. Les documents dont se compose cette dernière collection sont du plus haut intérêt pour l'histoire de France.

Le département des médailles et antiques s'est enrichi de la collection des inscriptions carthaginoises sur pierres formée par M. de Sainte-Marie, sous les auspices de l'administration et qui, chargées à bord du *Magenta*, ont pu être retrouvées pour la plupart après l'explosion de ce vaisseau.

Les travaux de catalogues et d'inventaires ont été poursuivis. En-dehors des inventaires spéciaux ou partiels, l'impression du tome XI du Catalogue général de l'histoire de France est sur le point d'être achevée, et les tables des onze volumes seront en état d'être livrées aux imprimeurs au commencement de l'année 1878. Les dix premières feuilles du tome III du catalogue des sciences médicales sont tirées. — En ce qui concerne le département des manuscrits, l'impression du catalogue (manuscrits français, tome III) atteignait, au 1er janvier 1877, le manuscrit coté 3993. En même temps se poursuit la publication d'un catalogue sommaire qui sera plus rapidement achevé que l'inventaire général détaillé, et fournira à bref délai, aux hommes d'étude, un précieux instrument de travail.

Le rapport particulier sur le service de la *salle publique de lecture* de la rue Colbert, adressé par le bibliothécaire (M. Paul Chéron) à l'administrateur général, renferme des détails d'autant plus intéressants, que cette salle, dont l'entrée est accessible à tous, est fréquentée par un public plus varié et livré à des études moins spéciales que celui de la *salle de travail*, où l'on

n'est admis qu'à certaines conditions. Les renseignements statistiques recueillis pendant l'année 1876 donnent une idée exacte de la composition de ce public et de ses préférences les plus marquées. — Le nombre des lecteurs a atteint le chiffre de 53,181, soit en moyenne 151,08 par jour; celui des communications s'élève à 79,674 (chiffre des volumes communiqués), donnant une moyenne de 1,50 par jour et par personne. On a remarqué, ce qui s'explique aisément, que le nombre des lecteurs est beaucoup moins élevé pendant les beaux jours de l'année, et que la composition du public n'est pas la même le dimanche qu'en semaine : ce public *dominical*, formé de personnes qui fréquentent ordinairement la salle de travail, d'élèves des écoles, d'ouvriers et d'employés qui mettent à profit le jour du repos, *lit* moins, mais *travaille* davantage, comme le prouvent la nature plus sérieuse et le nombre plus restreint des ouvrages communiqués.

Il est curieux d'observer dans quelle proportion sont demandés les divers ouvrages, suivant la catégorie bibliographique à laquelle ils appartiennent : dans le nombre des communications, la *Théologie* figure pour 575, la *Jurisprudence* pour 4,250, les *Sciences et Arts* pour 12,375, les *Belles-Lettres* pour 26,419, l'*Histoire* pour 18,104. Il résulte de ce relevé que près de la moitié du public de la salle Colbert recherche des ouvrages de littérature; l'histoire occupe aussi, dans ses préférences, un rang très-honorable.

Le rapport que nous analysons spécialise encore davantage, et il établit quels sont, dans chacune de ces grandes divisions, les ouvrages les plus demandés: cette statistique donne lieu à des rapprochements curieux. — Dans la *Théologie*, les volumes le plus souvent communiqués sont la collection Migne, les œuvres de saint Jérôme, de saint Augustin, Balmès, Mgr Gousset, les œuvres de sainte Thérèse, etc.; dans la *Jurisprudence*, Dalloz, le *Bulletin des lois*, le Recueil de Sirey, puis les livres *classiques* qui peuvent servir à la préparation des examens de droit ; — dans la division *Sciences et Arts*, les manuels Roret, Louis Figuier, Buffon, l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc, les ouvrages de chimie de M. Würtz, les dictionnaires usuels ayant trait aux sciences et aux arts, etc.; — en littérature (division des *Belles-Lettres*), les ouvrages de Victor Hugo arrivent bons premiers (15 demandes par jour), suivis à distance par Erckman-Chatrian (9 demandes); dans cette nomenclature, les romans de Gabriel Ferry (*le Coureur des bois, Costal l'Indien*) sont placés après Alfred de Musset et le *Magasin pittoresque*, mais avant Molière et J.-J. Rousseau. — Dans l'*Histoire* le *Tour du Monde* fait le fond de la consommation quotidienne (15 demandes par jour) : viennent ensuite M. Thiers et Jules Verne (8 demandes) puis Louis Blanc et les Guides Joanne (4 demandes), Henri Martin, Michelet, etc.

Les demandes de communications de la part des lecteurs de la salle Colbert deviennent chaque année plus nombreuses et plus variées, et il est impossible de les satisfaire toutes. L'administration s'efforce de remédier à cet état de choses. En 1867, la salle publique s'est enrichie de 114 ouvrages formant 160 volumes, et sa collection de recueils périodiques a été heureusement complétée par la *Bibliothèque de l'école des chartes*, la *Revue des questions historiques*, les *Annales de la science et du droit commercial*, *l'Encyclopédie d'architecture* et la *Gazette des architectes et du bâtiment*.

Bibliographie des travaux des sociétés savantes des départements. — M. le ministre de l'instruction publique a adressé, le 28 juin dernier, aux présidents des sociétés savantes des départements, une circulaire dans laquelle, après avoir constaté que les publications de ces sociétés sont généralement peu connues en-dehors du milieu où elles se produisent, il insiste sur l'op-

portunité de donner à leurs travaux une publicité plus grande. Dans ce but, M. le ministre invite les présidents à lui adresser une liste complète des travaux de chaque société, avec l'indication du nombre des volumes, du format, des dates de publication et des particularités utiles au point de vue bibliographique. Ces notices devront être rédigées conformément à des spécimens annexés à la circulaire. Les renseignements transmis seront publiés par les soins du Comité des travaux historiques, sous les auspices du ministère. Un spécimen est donné dans le *Bulletin du ministère de l'instruction publique* (livraison de juillet, n° 408).

Archives nationales. — Nous empruntons à un rapport officiel sur le service des Archives nationales (1876), les renseignements suivants.

Pendant les quatre dernières années, l'accroissement le plus considérable des collections est venu, en-dehors du dépôt légal par les administrations, des pièces d'un intérêt public, dont la présence n'est plus indispensable au service, du don aux Archives des papiers trouvés aux Tuileries au mois de septembre 1870. Comme d'ordinaire, plusieurs particuliers ont fait, de leur côté, des dons de documents.

On peut se faire une idée du nombre de cartons nécessaires aux Archives, quand on songe qu'en 1872, il a été employé 3,600 cartons nouveaux; en 1873, 3,200; en 1874, 1,700; et en 1875, 1,200.

Les Archives possèdent actuellement la plus riche collection de sceaux qui soit en France et peut-être en Europe. Elle se compose de près de 50,000 articles. Cependant, le nombre des sceaux fournis par les chartes est si considérable que les Archives devront, pendant longtemps encore, se servir de la voie des échanges ou d'autres moyens pour acquérir les monuments sigillographiques qui leur manquent.

Aussi l'administration s'est-elle empressée d'accepter la proposition qui lui a été faite par la Bibliothèque nationale de Paris, lequel établissement a mis à sa disposition le fonds Clairambaut. Cette dernière collection, qui existe au département des manuscrits de ladite bibliothèque, est d'une richesse incomparable en monuments de ce genre. Beaucoup de types de sceaux qu'on y trouve manquaient à la collection des Archives. On s'est occupé à les mouler et à dresser l'inventaire de ceux qui sont inédits. Plus de 5,000 originaux ont été ainsi reproduits et décrits. Cette opération a produit un double avantage, puisque la Bibliothèque nationale en profitera également, ces fragiles monuments étant fort exposés à la détérioration.

De tous ces spécimens, on a formé un musée, dont les premiers éléments en ont été réunis dans des vitrines placées au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel Soubise.

On a établi un service de moulage, qui a livré, en 1875, 469 épreuves de sceaux sans frais, et 595 avec frais.

Le musée paléographique, ouvert au public le dimanche, et qu'on peut visiter avec des cartes le jeudi, a reçu, en 1874, 2,265 visiteurs, et en 1875, 1,863.

Après les visiteurs qui ne font que passer, il n'est pas sans intérêt de noter le nombre de travailleurs qui ont, pendant la période de 1872 à 1875, fréquenté la salle publique ouverte à 10 heures du matin et fermée à 3 heures de l'après-midi. En 1872, le nombre des travailleurs a été de 698, qui ont obtenu 3,300 communications. En 1873, 873 en ont obtenu 3,702. En 1874, le chiffre faiblit un peu : le nombre des travailleurs s'abaisse à 867, ayant obtenu 3,667 communications. En 1875, enfin, le nombre des personnes admises a été de 997, correspondant à 5,753 communications.

Bibliothèque de l'École des beaux-arts. — La bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts de Paris renferme actuellement 75 monographies ou *restaurations* d'édifices antiques choisis en Italie, en Grèce, dans les îles, et jusque sur la terre d'Asie. Cette précieuse collection comporte plus de 700 dessins, dus à nos pensionnaires de Rome, depuis l'année 1788. La publication de ces dessins et des mémoires explicatifs de leurs auteurs a été décidée, après un rapport de M. Guillaume. Le travail matériel, confié à la maison Firmin-Didot, s'exécute sous le contrôle d'une commission spéciale et sous les auspices de l'administration française, qui alloue à cette œuvre une subvention annuelle de 20,000 francs.

Chaque livraison se composera de la restauration entière d'un même monument. Deux ont déjà paru. L'une, qui comprend treize planches gravées en taille-douce, donne la restauration de la colonne Trajane, par Percier; l'autre contient, avec six planches, la restauration de la basilique Ulpienne, par Le Sueur, membre de l'Institut. La première offre un intérêt spécial, parce que le travail de Percier, exécuté en 1788, et la restauration du théâtre de Marcellus, fournie en 1783, par Thomas Vaudoyer, sont les seuls envois antérieurs à l'année 1800 qui aient subsisté; les autres ont disparu pendant la Révolution, probablement en 1793, lors de la suppression des académies du dix-septième siècle. Le recueil est précédé d'une introduction due à la plume de M. E. Vinet, le savant bibliothécaire de l'École nationale des beaux-arts.

Les Manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. — M. Léouzon-le-Duc donne, dans le *Journal des Débats* du 4 juillet, les renseignements suivants sur les manuscrits français conservés à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg :

« Ces manuscrits forment un dépôt considérable. Enlevés à nos Archives nationales en 1789, lors de la prise de la Bastille et du sac de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ils furent recueillis par un agent russe, nommé Dubrowski, qui les vendit, en 1805, à l'empereur Alexandre Ier. Les Russes sont très-fiers de ce trésor. Pour rien au monde, ils ne voudraient en être dépossédés. En 1812, lorsque la Grande Armée avait déjà franchi leur frontière, craignant qu'il ne tombât aux mains de Napoléon, ils clouèrent les manuscrits dans des caisses, avec le projet de les expédier, dès la première alerte, au fond du gouvernement d'Olonetz, contrée sauvage, où ils espéraient bien qu'aucun Français ne songerait à les aller chercher. Chose curieuse ! c'est précisément dans cette contrée, sur les bords du lac Onéga, que, trente-cinq ans plus tard, je suis allé chercher moi-même le porphyre rouge antique dont on a façonné le sarcophage de Napoléon pour son tombeau des Invalides! Jusqu'à mon voyage de 1846, nous n'avions eu en France, sur les manuscrits dont il s'agit, que de vagues indications. Schintzler les mentionne brièvement dans son ouvrage sur la Russie, publié en 1835. Grâce à l'amicale obligeance du comte Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, le dépôt me fut libéralement ouvert. Plus de deux mille pièces me passèrent sous les yeux. J'en dressai un état explicatif que je communiquai au ministère de l'instruction publique et à l'Institut.

« Ainsi la mine était ouverte; elle n'a pas chômé depuis. Durant le cours de mes voyages, j'en ai extrait de nombreuses lettres et dépêches de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, etc., qui ont pris place dans les *Documents inédits de l'histoire de France;* d'autres ont continué mon travail. Aujourd'hui encore, le duc Decazes fait transcrire, parmi les pièces diplomatiques que j'ai signalées, celles qui intéressent spécialement son département. Il con-

vient d'ajouter que, pour cette exploration du dépôt français, le gouvernement russe se montre d'une complaisance extrême; de plus, les copistes que l'on peut se procurer à Saint-Pétersbourg sont habiles et d'exigences modestes; en sorte qu'avec le temps et à peu de frais, si nous y tenions la main, il nous serait facile de combler dans nos archives nationales l'importante et regrettable lacune dont elles ont souffert pendant trop d'années.

« En dressant l'état des manuscrits français conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, je les ai divisés en trois classes : manuscrits historiques, manuscrits diplomatiques, manuscrits spéciaux. Ces derniers offrent une grande variété, un intéret sérieux, souvent piquant. Je citerai notamment la collection relative à l'histoire particulière de la Bastille, collection volumineuse, ne contenant pas moins de sept portefeuilles in-folio ou in-quarto bourrés de documents judiciaires et autres : lettres de cachet du roi, ordres des ministres, mémoires, espionnages de police, interrogatoires, listes de ronde, correspondances, pièces en vers et en prose, etc.

« Les pièces en prose et en vers, émanant des prisonniers, remplissent trois portefeuilles. Une note nous apprend qu'elles ont été saisies sur eux au moment de leur arrestation, ou composées par eux pendant leur captivité. Ces pièces s'inspirent des événements du temps, des intrigues de cour, du rôle joué par les personnages en vue, de la situation particulière de leurs auteurs, etc. Elles embrassent tous les genres : fables, vaudevilles, chansons, sonnets, madrigaux, satires mordantes, hymnes séraphiques, parodies théologiques, pieuses légendes, boutades politiques, jeux de mots graveleux, acrostiches, énigmes, épitaphes, etc.; kaléidoscope où se réfléchissent les impressions les plus disparates, toutes les passions qui peuvent agiter un homme condamné à la vie du cachot. Les querelles religieuses occupent également une très-grande place dans cette galerie. »

Nous ajouterons à ces détails que la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a fait paraître récemment son rapport annuel relatif à l'année 1876. Le budget de cette bibliothèque est de 85,569 roubles (le rouble vaut 3 fr. 95). Sur cette somme, il a été dépensé pendant l'année qui vient de s'écouler, 16,995 roubles pour achats de livres. Le nombre des ouvrages nouveaux, entrés dans la bibliothèque pendant l'année dernière, a été de 19,854, formant 25,415 volumes. Les salles de lecture ont été fréquentées par 159,508 lecteurs, qui ont consulté 337,536 volumes. Le journal russe *le Golos*, en citant ces chiffres, ajoute que plusieurs sections de la bibliothèque sont tellement remplies qu'il n'y a plus place pour les livres.

La Bibliothèque de Herder. — La maison Herder, de Fribourg en Brisgau, qui depuis un quart de siècle occupe le premier rang parmi les éditeurs catholiques d'ouvrages de théologie, a entrepris une grande et importante publication. Il s'agit d'une série d'ouvrages embrassant, dans leur ensemble, toutes les branches des sciences ecclésiastiques, et pouvant servir de guides sûrs et autorisés. Ce doit être une véritable *Bibliothèque théologique*, ainsi que le montrent le titre et le plan de la collection dont voici le contenu et la distribution : 1° *Encyclopédie*. 2° *Apologétique*. Ce dernier sujet sera traité par M. Hettinger, auteur du grand ouvrage traitant de mêmes matières et que le public français a eu le moyen d'apprécier, grâce à MM. Lalobe de Felcourt et Jeannin. On ne pouvait le confier à de meilleurs mains. Le volume est sous presse. 3° L'*Introduction dans l'Ancien et le Nouveau Testament*. La première moitié (de VIII et 152 p.) a déjà paru; elle a pour auteur M. Kaulen, à qui l'on doit l'excellent travail sur l'*Histoire de la Vulgate* (*Geschichte der Vulgata*, Mainz, 1868).

L'Archéologie biblique sera traitée par le Dr Schegg. 5° *Histoire de l'Église*, en deux volumes, par M. Hergenröther, professeur à l'univesité de Wurzbourg. Le premier, de 1,000 pages, est publié. 6° M. Alzog, dont le nom est justement estimé, s'est chargé de la *Patrologie*, et a depuis longtemps accompli sa tâche, en donnant un volume de XVI et 572 pages. 7° La *Théologie dogmatique* a été confiée au professeur Scheeben, qui imprime déjà le second volume de son *Manuel*. Le premier, partagé en trois sections (VIII-915 p.), a paru il y a deux ans. 8° *L'histoire du dogme* formera un volume à part. 9° Le *Manuel de théologie morale*, par M. Pruner, recteur du grand séminaire d'Eichstadt et chanoine de la cathédrale, est aujourd'hui complétement terminé. La première partie a paru en 1875; les deux ensemble forment environ 850 pages. 10. M. Vering, rédacteur des *Archives du droit canon* et professeur à l'université de Tchernovitz, a donné le *Manuel du droit canonique*, dont la première partie avait paru en 1874. 11. M. Talhofer en prépare un sur la *Liturgie* ou la théorie du culte catholique. En outre, il y aura des manuels de *Pastorale* par Kleinheidt, de *Pédagogie* par Hirchfelder, et d'*Histoire littéraire de théologie* par un auteur dont le nom est encore inconnu. On le voit, le plan est grandiose, la distribution des parties bien pondérée, et la publication en bon train. Quant aux rédacteurs invités à concourir à cette importante entreprise, les noms qui viennent d'être cités disent assez que nous avons là les représentants de la science catholique en Allemagne dont plusieurs jouissent d'une réputation européenne.

Donner un aperçu général des résultats obtenus pendant les dernières cinquante années dans les différentes parties du domaine théologique, réunir en un corps des travaux substantiels sur chacune de ces branches, offrir ainsi à tout homme attaché à la religion chrétienne et à l'Église le moyen facile de se tenir à la hauteur des questions et des luttes contemporaines, en s'appuyant sur des principes établis scientifiquement, ce fut, à coup sûr, une pensée lumineuse, d'autant plus que les agitations qui ébranlent le monde des intelligences ont pris de nos jours le caractère d'une violence extrême. D'ailleurs, on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour mettre ce projet à exécution. Le temps des discussions touchant les rapports entre la foi et la science, entre la révélation chrétienne et la raison naturelle, est passé. La Constitution *Dei Filius*, promulguée le 24 août 1870 au concile du Vatican, a posé des bases inébranlables, sur lesquelles nous pouvons désormais nous appuyer dans toutes les questions de principes qu'on pourrait soulever dans le domaine de la théologie.

Reste une seule préoccupation : on se demandait si la publication projetée pouvait être menée à bonne fin et si les dispositions du programme offraient des garanties suffisantes. «Pour le fond, ainsi portait le prospectus, les divers manuels doivent répondre à toutes les exigences de la science moderne et de l'Eglise. Quant à l'étendue matérielle, aucun d'eux ne devra excéder deux volumes ordinaire in-8. Enfin l'exposé doit être dégagé de tout appareil inutile d'érudition et unir au mérite de la clarté et de l'exactitude celui de la forme. » Fort bien, disait-on. On aimerait pourtant à savoir si les rédacteurs chargés de composer ces manuels suivront la même *méthode*, s'ils ont au moins pensé à imprimer à leurs travaux séparés le caractère d'*unité*. L'objection n'était point oiseuse; elle intéressait surtout les débutants dans la science sacrée, qui préfèrent avoir *un cours complet de théologie*, un corps de doctrine catholique, composé de manuels partiels qui, tout en étant séparés matériellement, seraient cependant unis entre eux par l'unité de la méthode.

Il est certain que, sous le rapport de l'unité, une *somme de théologie*, comme on en faisait autrefois, rédigée par un seul homme et rattachant à l'enseignement du dogme et de la morale toutes les autres branches de la science théologique, eût été préférable à une série de traités détachés, rédigés d'après des méthodes disparates, et dépourvus du lien d'unité. Mais ce qui était possible autrefois ne le paraît guère aujourd'hui, vu les progrès qu'a faits la science; par conséquent, nul n'étant tenu à l'impossible, la seule chose qu'on puisse demander et désirer, c'est que les divers ouvrages destinés à entrer dans la *Bibliothèque théologique* offrent le plus d'unité possible au point de vue de la méthode. Ainsi, par exemple, tel point de doctrine pouvant se retrouver sous la plume des divers rédacteurs, il serait bon que le lecteur fût renvoyé au traité où le point en question doit recevoir les plus grands développements. De cette façon, on éviterait les rédites et les longueurs, sinon les divergences d'opinion.

Il faut présumer que les éditeurs ont tenu compte des observations qui leur avaient été faites à ce sujet; mais lors même que leur publication laisserait quelque chose à désirer, soit sous le rapport d'unité de rédaction et de méthode, soit sous celui de la forme et du style, nous ne leur en sommes pas moins reconnaissant d'avoir entrepris une si belle tâche, et nous nous estimons heureux de pouvoir la faire connaître à la France catholique. — J. M.

L'Archivio della Societa romana di storia patria. — Nous empruntons à M. A. Geffroy, l'éminent directeur de l'école de Rome, les renseignements suivants qu'il a communiqués à l'Académie des sciences morales et politiques sur le premier fascicule d'un recueil trimestriel récemment fondé à Rome, et intitulé : *Archivio della Società romana di storia patria*. Un groupe de Romains érudits, parmi lesquels M. J. B. de Rossi, l'illustre archéologue, et M. Carvisieri, directeur des Archives, a entrepris une double publication périodique, où devront paraître soit les documents inédits concernant l'histoire de la ville de Rome, particulièrement pendant le moyen âge, soit les études ayant pour objet de commenter et de mettre en œuvre ces documents. A côté de l'*Archivio*, se placera donc bientôt la *Biblioteca della Società romana*. La 1re livraison contient trois importantes études. La première, de M. Oreste Tommasini, jeune écrivain qui vient de remporter le prix dans un grand concours sur l'histoire de Machiavel, est une revue des ouvrages qui ont paru concernant l'histoire de Rome au moyen âge : ouvrages encore peu nombreux, par la raison que les archives romaines étaient restées jusqu'à ce jour très-peu accessibles. La seconde étude, signée de M. Ignazio Georgi, inaugure une série d'analyses destinées à faire connaître les principaux cartulaires et registres conservés dans les églises et couvents de la province romaine. La troisième, enfin, de M. C. Carvisieri, président de la Société, est relative à la topographie de Rome; sujet sur lequel on reviendra plus d'une fois dans l'un et l'autre recueil. M. Carvisieri traite cette fois des poternes ouvertes pendant le moyen âge le long du Tibre, dans la partie nord-ouest de la ville. Chemin faisant, il interprète avec une fine érudition plusieurs de ces noms de rues et de places qui offrent autant d'énigmes, et qui recouvrent de lointains souvenirs et d'intéressantes origines. Il montre ainsi comment se sont formées et ce que signifient des appellations telles que *Place du Peuple*, — *Monte Citorio*, etc. Cette courte analyse donne une idée de ce que sera l'*Archivio* de la « Société romaine pour l'histoire de la patrie. » Quant à la *Biblioteca*, elle contiendra des documents inédits, chroniques, cartulaires, inventaires, lois et statuts. En tirant de la poussière des archives ces précieux matériaux, la nouvelle société accomplira

une œuvre d'érudition qui rendra plus facile et plus féconde la tâche de l'histoire proprement dite.

L'Exposition caxtonienne a Londres. — A la fin du quinzième siècle, William Caxton introduisit la typographie en Angleterre. Ses compatriotes n'ont jamais cessé d'entourer son nom d'une haute estime et on a organisé dans les galeries de South Kensington une exposition à laquelle en a donné pour désignation : *the Caxton Celebration*. M. Gladstone est le président du comité. L'exposition comprend une centaine de volumes exécutés par Caxton; plusieurs sont des exemplaires uniques; ils sortent tous des bibliothèques publiques ou des cabinets de quelques amateurs passionnés. On y a joint, comme point de comparaison, quelques productions de la typographie à son berceau ; la reine d'Angleterre a envoyé, entre autres objets du plus grand prix, un exemplaire sur peau-vélin du *Psautier* imprimé à Mayence par *Joh. Fust et Petr. Schœffer*, 1457, in-fol., premier livre imprimé avec une date certaine. La bibliothèque de la rue de Richelieu possède un exemplaire de ce livre très-précieux, il fut payé 12,000 francs en 1817, à la vente de la riche bibliothèque du comte de Mac-Carthy.

L'Inventaire de la collection Hennin. — La librairie Henri Menu met en souscription l'*Inventaire de la collection d'estampes, relative à l'histoire de France*, léguée en 1863, à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin, rédigé par M. Georges Duplessis, conservateur adjoint du Cabinet des estampes. La réputation de cette collection est connue, les services qu'elle a rendus et qu'elle rend tous les jours sont nombreux; mais lorsqu'on saura exactement ce que contiennent les cent soixante-neuf volumes dont elle se compose, on saura seulement alors quelle reconnaissance il faut avoir au généreux collectionneur qui a assuré à la France un des receuils les plus précieux qui aient été formés par un particulier. Le département des estampes de la Bibliothèque nationale possédait déjà une collection considérable d'estampes relatives à l'histoire de France, formée au dix-huitième siècle par Fevret de Fontette. A la fin du quatrième volume de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Lelong se trouve un catalogue sommaire, beaucoup trop sommaire, de cette collection. L'inventaire de la collection Hennin le surpassera de beaucoup par la multiplicité des pièces décrites, comprenant : vues de villes, plans, siéges, faits locaux, émeutes, scènes épisodiques, portraits, pierres tombales, médailles, monuments civils et religieux, écussons, tournois, fêtes publiques, allégories, thèses, États généraux et provinciaux, assemblées ecclésiastiques, prestations de serment, sacres et entrées, funérailles des rois et princes, caricatures historiques, châteaux, jardins statues, commémorations, traités de paix et de guerre, joutes, tournois, usages et mœurs populaires de Paris et de la province, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Cet inventaire formera donc un tableau complet et parfaitement indépendant du livre du Père Lelong et du grand ouvrage de M. Hennin : *Les Monuments de l'histoire de France*. Le nom de notre collaborateur M. Duplessis, le savant auteur de l'*Histoire de la gravure en France*, chargé de la rédaction, nous dispense d'insister sur les garanties de sérieuse exécution qu'offrira ce livre. L'ouvrage paraîtra en quatre ou cinq volumes in-8 raisin, chacun d'environ trente feuilles, et sera accompagné d'une notice biographique sur Michel Hennin et de tables détaillées des noms de personnages, de lieux, de peintres et de graveurs. Chaque volume sera divisé en quatre fascicules adressés au souscripteur au fur et à mesure de leur publication. Il paraîtra au moins chaque année un volume, dont le prix est fixé à *douze francs*. Il est tiré cinquante exemplaires en papier

vergé, dont le prix est de *vingt francs* le volume. Les cent premiers souscripteurs auront droit au portrait de Michel Hennin, supérieurement gravé. Il sera délivré *franco* au cours de la publication.

Un cahier de remontrances de 1651. — La Société archéologique de Touraine dans son *Bulletin* (1er et 2e trimestres de 1877), publie un travail très-intéressant relatif aux États généraux convoqués à Tours en 1651, et qui n'eurent pas lieu : *Cahiers de remontrances du tiers état des villes et plat pays de Touraine* pour les États généraux assignés à Tours en 1651 (*Bulletin archéologique*, tome IV, p. 24-96). On sait l'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche aux États généraux, surtout depuis que M. Picot est officiellement chargé de réunir les documents qui ont trait à l'histoire de ces assemblées. L'auteur, M. Gauthier, a retrouvé à Loches le cahier des remontrances du tiers état rédigé pour être présenté aux États généraux ; dans une introduction pleine de faits, il raconte l'histoire de ces états, plusieurs fois convoqués et qui ne se réunirent jamais, car la période agitée de la Fronde et les changements des partis ne permettaient pas alors la moindre fixité dans les résolutions du gouvernement ; c'est ce que nous fait voir, avec beaucoup de précision et dans un style sobre et élégant, M. Gauthier. Il analyse ensuite les cahiers, fait ressortir les parties importantes dans chacun des divers chapitres (état ecclésiastique, noblesse, justice, aumônerie et hôpitaux, police, tailles et gabelles, finances), et termine par une appréciation générale des cahiers qui nous paraît fort exacte : « Ce cahier, dans ses details, contient peu de choses nouvelles... Ses rédacteurs paraissent avoir suivi les ordonnances générales de Moulins, d'Orléans et de Blois et les articles dits de la Chambre de saint Louis ; nous en concluons que leur intention était plutôt de compléter et de corroborer des dispositions existantes, mais sans doute mal observées, que de faire un code complet sur toutes les matières. Dans l'état de la législation, le moment n'était pas encore venu. » Le texte a été établi avec beaucoup de soin et avec des renvois aux ordonnances précédentes visées par les rédacteurs du cahier ; il se termine par une table des 148 paragraphes contenus dans ces doléances. Ce document important ne pourra manquer de trouver place dans la publication entreprise par M. Picot. En attendant, nous ne pouvons que remercier M. Gauthier de l'avoir mis à la portée des érudits. — J. D. L. R.

Une notice sur Cailhava. — « Pendant quarante ans, » dit M. Aimé Vingtrinier (*Léon Cailhava, bibliophile lyonnais, esquisse*, Lyon, Glairon-Mondet, 1877, gr. in-8 de 78 p.), « Léon Cailhava a rempli Lyon, sa ville natale, de son nom et de son élégante personnalité. Disparu depuis peu (15 décembre 1863), il n'est encore oublié de personne ; c'est donc d'un compatriote et d'un contemporain que nous allons esquisser la vie ; mais, qu'on se rassure, la moitié de cette existence que nous avons tous connue sera laissée dans l'ombre ; nous ne parlerons ici que du bibliophile habile et plein de goût, du sympathique et aimable érudit, de celui qui, pour sa bibliothèque, a su découvrir et assembler des raretés ou des chefs-d'œuvre. » *L'esquisse* de M. Vingtrinier est très-bien faite. L'auteur y a rendu complète justice à un homme qui eut d'excellentes qualités, notamment une grande et intelligente générosité, et qui aima les malheureux encore plus que les tableaux et les livres. Je n'insisterai pas sur les anecdotes fort intéressantes, racontées par le biographe de M. Cailhava (voir surtout p. 9-23), mais j'appellerai l'attention des lecteurs sur les curieux détails bibliographiques qu'il nous fournit, tantôt à propos de la découverte du manuscrit *De tristibus*

Franciæ, « ce trésor échappé aux investigations du Père Lelong, du Père Menestrier et de nos plus célèbres fureteurs, » tantôt à propos de la publication des œuvres de Louise Labé (Lyon, 1853), tantôt à propos des collections de divers amateurs lyonnais, Coste, Yéméniz, tantôt surtout à propos de la bibliothèque de Cailhava, dont il décrit avec un soin parfait toutes les plus rares et plus précieuses éditions. Cette partie de la brochure de M. Vingtrinier forme une sorte de supplément au *Manuel du Libraire*, et c'est assez dire combien ces pages méritent d'être lues et relues par les bibliophiles de tous les pays. — T. DE L.

BIBLIOGRAPHIE NOYONNAISE. — M. le comte de Marsy vient de faire tirer à part l'intéressant travail qu'il a donné dans le *Bulletin du comité archéologique de Noyon*, sous le titre de *Bibliographie noyonnaise* (Paris, Champion, 1877, in-8 de 57 p.). C'est une étude commencée il y a dix ans et qui n'est point encore achevée, car nous n'avons ici que les ouvrages sur Noyon, soit publiés séparément, soit parus dans des revues. Mais l'auteur se propose de la compléter par un inventaire des chartes imprimées, relatives à Noyon, et par une liste des ouvrages imprimés à Noyon. Le présent catalogue contient 331 numéros, classés dans un ordre méthodique, avec une table. Que chaque ville trouve un bibliographe pareil, et les historiens auront leur tâche bien facilitée.

TABLE DE L'ANNÉE SCIENTIFIQUE. — Comme on l'a fait pour le *Magasin pittoresque* et pour la *Revue des Deux Mondes*, comme devraient le faire les recueils qui veulent être d'un usage pratique, la librairie Hachette vient de publier une *Table des vingt premiers volumes de l'Année scientifique*, rédigée depuis 1857, par M. L. Figuier. On sait quel pandémonium doit être cette revue annuelle des applications de la science théorique à l'industrie, cette vulgarisation « des progrès qui viennent de s'accomplir dans les différentes branches de nos connaissances positives, » et l'on doit comprendre combien de services peut rendre au savant comme au simple curieux, un répertoire qui contient la notion de tant de faits de science, importants ou autres, depuis l'*Avaleur de sabres* et le *Bras artificiel du chanteur Roger* jusqu'au *Pavage en bois*, que nous verrons bientôt appliquer sur une vaste échelle, après avoir bien ri des rues ainsi entretenues sous Philippe-Auguste; depuis l'Exploitation des hannetons jusqu'à l'Ostréiculture, en passant par les questions également palpitantes du *Décapité parlant*, de la *Femme à deux têtes*, et des *Cheveux artificiels*. Mais la perfection d'un tel ouvrage étant dans la confiance que mérite une parfaite exactitude, la maison Hachette comprendra que nous nous hâtions de lui signaler deux erreurs qui nous ont frappé : dans la table des « auteurs » cités, au nom de M. Conneau, correspondent trois renvois dont un seul, le premier, est en concordance avec l'indication donnée; parmi les mots de la Table des « matières » analysées, nous n'avons pu trouver un chapitre correspondant aux indications formulées sous cette rubrique : « Alliage métallique pouvant se modeler avec les doigts. » Légère imperfection, on le voit, et qu'une nouvelle édition verra facilement et bientôt disparaître, sans doute, car la première édition de cette Table sera rapidement épuisée.

— *L'Univers* du 21 août a publié le texte latin et la traduction d'un décret pontifical du 19 juillet, qui proclame « la déclaration et l'extension à l'Église universelle du titre de Docteur, en l'honneur de Saint François de Sales, » et en ordonne l'expédition « à la ville et au monde. »

— D'après les documents officiels les plus récents, on compte en France

938 journaux politiques, qui ont versé ensemble, au Trésor, la somme de six millions cinq cent quatre-vingt-treize mille trois cent onze francs quatre-vingt-seize centimes (6,593,311 fr. 96), pour le montant de leurs cautionnements.

— *L'Athenæum* annonce que le professeur Fowler, de l'Université d'Oxford, prépare une édition critique du *Novum Organum* de Bacon; M. Thursfield, du Collége de Jésus, de la même université, s'occupe, de son côté, d'une nouvelle édition des *Essais* du même auteur.

— M. Carl Vollmöller, d'Erlangen, va publier un poëme en vieux français, encore inédit, *le Roman de l'empereur Octavien*, d'après l'unique manuscrit de la Bibliothèque bodléienne. Le même savant se propose aussi d'éditer, d'après un manuscrit de la même bibliothèque, le curieux *Livre de cosmographie* composé au seizième siècle, par Pedro de Medina, et dédié à l'empereur Charles-Quint.

— Nous apprenons avec regret que les savantes et infatigables recherches du R. P. Morris, jésuite anglais, sur la persécution religieuse en Angleterre, vont être interrompues par la mission qui lui est confiée d'établir un collége de la Compagnie de Jésus à Malte.

— Le *Courrier des États-Unis* annonce qu'une invention des plus intéressantes vient d'être faite à San Francisco. M. Loring Pickering, l'un des rédacteurs et propriétaires de l'*Evening-Bulletin* et du *Morning-Call* de cette ville, vient d'obtenir un brevet pour la reproduction instantanée par voie télégraphique de planches stéréotypiques, en sorte qu'une page entière de journal peut être transmise, prête à être mise sous presse, d'un lieu quelconque à un autre. Ainsi, une page du *Times*, ou une feuille d'impression quelconque, pourra passer en quelques minutes de Londres à New York sous la forme d'un cliché bon à tirer immédiatement. La seule différence, c'est que la reproduction pourra arriver agrandie ou réduite à volonté. Le procédé est celui-ci : l'intervalle des lettres et des lignes de la planche originale est rempli avec une substance non conductrice de l'électricité, la face des caractères restant à découvert. La planche ainsi préparée est placée sur un cylindre à révolution rapide, qui présente successivement les lettres à des aiguilles magnétiques montées sur un châssis. A mesure que les surfaces métalliques sont touchées par les aiguilles, le courant s'établit, et des aiguilles magnétiques correspondantes fonctionnent à la station d'arrivée. Le courant est reçu sur une préparation chimique où il dessine exactement les mêmes caractères que ceux sur lesquels il s'est formé, et on a ainsi une épreuve exacte qu'il n'y a plus qu'à soumettre à un procédé stéréotypique analogue à celui usité pour la photogravure. (*Journal de la librairie*.

— L'article de la livraison de juillet dernier des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, dont il a été parlé dans le numéro du mois d'août du *Polybiblion* (*Une découverte bibliographique*, p. 166-167) vient d'être tiré à part (à 100 exemplaires, sous ce titre : *Une poignée de pseudonymes français, recueillis dans la Bibliotheca personata du P. Louis Jacob de Saint-Charles, par Pierre* Clauer, *Strasbourgeois* (Lyon, Aug. Brun, gr. in-8 de 27 p.) Coquettement imprimée sur beau papier, la plaquette du R. P. Clauer, s'adresse aux plus délicats bibliophiles comme aux plus savants bibliographes.

— Le célèbre roman de Manzoni *I Promessi sposi*, a eu 116 éditions en italien : 37 à Milan, 18 à Florence, 11 à Naples, 7 à Lugano, 6 à Turin, 3 à

Parme, 3 à Mendrisio, 20 à Paris, 2 à Leipzig, 2 à Malte, 1 à Vienne, Rome, Londres, Bruxelles, Leghorn, Plaisance et Pesaro. De ses traductions en diverses langues, on compte 19 éditions en français, 17 en allemand, 18 en anglais, 3 en espagnol, 1 en grec, en suédois, en hollandais, en russe, en hongrois et en arménien.

— M. W. Saint-Chad Boscawen, employé au département des antiquités orientales du *British Museum*, qui s'est voué à l'étude des écritures cunéiformes de l'Asie, va entreprendre une expédition archéologique dans les plaines de la Mésopotamie, si riches en souvenirs et en monuments de la plus haute antiquité.

— Le professeur T. Ouspensky, de l'université d'Odessa, l'auteur d'une *Histoire des premières monarchies slaves*, vient de recueillir dans les bibliothèques de l'Europe des documents pour l'histoire byzantine du douzième siècle.

— Durant le dernier semestre d'été, le nombre des étudiants inscrits à l'université de Leipzig a été de 2,842, qui se décomposent ainsi : 341 en théologie, 920 en droit, 366 en médecine, 433 en philologie, 193 en sciences naturelles, 158 en philosophie, 150 en mathématiques, 86 en pédagogie, 83 en pharmacie, 78 en agriculture, 34 en finances ; 96 personnes ont en outre obtenu l'autorisation de suivre les cours, ce qui porte le nombre total à 2,938. On comptait, parmi les étudiants, environ 100 Anglais.

— L'*Athenæum* annonce que M. Weber, de Leipzig, publie le prospectus d'un nouveau *Dictionnaire universel de littérature* sur le plan de celui de M. Vapereau. « Il faut espérer, ajoute le rédacteur anglais, que les écrivains étrangers seront mieux traités par les éditeurs allemands qu'il ne l'ont été par M. Vapereau. »

— La Finlande ne possède que 38 périodiques, dont un seul quotidien. Cet unique journal est imprimé moitié en suédois, moitié en finnois. La Suède est beaucoup plus riche en publications périodiques. On en compte 292, dont 95 publiées à Stockholm, 19 à Gothenbourg, 13 à Upsal, et 9 à Malmœ. De ce nombre, 11 journaux seulement sont quotidiens, dont 6 paraissent dans la capitale.

— Nous lisons dans *The Academy* que M. J. Henry va publier, à Londres, un petit volume renfermant la description des monnaies d'argent frappées en Angleterre depuis la conquête jusqu'à nos jours, avec l'indication de leur poids, de leur finesse et des prix obtenus dans les ventes depuis 40 ans.

— Le huitième volume du *Recueil diplomatique du canton de Fribourg* vient de paraître par les soins de M. l'abbé Gremaud et de l'archiviste cantonal M. N. Schneroly, et aux frais de la Société historique de canton. Il contient des documents latins, français et allemands, relatifs à l'histoire de la cité de Fribourg de 1431 à 1445, période où elle passa de la domination de l'Autriche sous celle de la Savoie. Parmi les ordonnances commerciales publiées dans ce volume, on trouve celle qui défend aux citoyens et aux sujets de porter des habits de drap non fabriqué à Fribourg.

— M. L. Crépin, éditeur à Douai (Nord), vient de faire paraître une *Histoire du château et de la châtellenie de Douai, châtelains, prévôts, gaveniers, etc.*, par M. Brassart, archiviste de la Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai, ouvrage auquel la Société des sciences et arts de Lille a décerné

son grand prix Wicar, dans la séance du 31 décembre 1876. Cet ouvrage, qui contient plusieurs tables soigneusement faites, notamment une table onomastique des fiefs et des familles, au nombre d'environ deux mille, forme trois volumes in-8 de texte (avec planches d'armoiries et trois vues d'anciens monuments), dont un fascicule de preuves, et a été tiré à 210 exemplaires numérotés. Vingt exemplaires d'amateur ont été tirés sur papier fort au prix de 40 francs; cinq en papier vergé, avec planches sur chine et épreuves ordinaires, au prix de 60 francs.

— M. l'abbé Laffetay vient de publier un travail définitif sur la célèbre tapisserie dite de la *reine Mathilde*. Dans cet opuscule, l'origine normande de la tapisserie est démontrée par de nouvelles considérations, en même temps que toutes les opinions qui se sont produites à ce sujet sont exposées avec méthode et précision. Cette publication fait honneur au zèle et à l'érudition du savant conservateur de la bibliothèque de Bayeux.

— *L'Astronomie à Rome sous le pontificat de Pie IX*, tel est le titre d'un intéressant et curieux mémoire que vient de publier en italien le savant père Secchi, et où il expose ses importantes découvertes.

Publications nouvelles. — *Vie et vertus de saint Louis*, d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite, publié par R. de Lespinasse (gr. in-18, libr. de la Soc. bibl.). — *Histoire de saint Paulin de* Nole, par l'abbé Lagrange (in-8, Poussielgue). — *Havaï, histoire de l'établissement du catholicisme dans cet archipel*, par P. Tournafond (in-12, Lethielleux). — *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par le capit. Bernal diaz del Castillo, trad. de D. Jourdanet (in-8, G. Masson). — *Histoire des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille* [1732-1831] (in-8, Marseille, G. Crespin). — *Mémoires du duc de Saint-Simon*, publ. par MM. Cheruel et Régnier (t. XX, in-18, Hachette). — *Guillaume de Palerme*, publ. par H. Michelant (in-8, Didot). — *Deux rédactions du roman des Sept Sages de Rome*, publ. par Gaston Paris (in-8, Didot). — *Contes de Bretagne*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *La Fée aux grèves*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *Chateaupauvre*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *L'Homme de fer*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *Les Étapes d'une conversion*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *La Veuve*, par Louis Enault (in-12, Hachette). — *Les Amours de Philippe*, par Octave Feuillet (gr. in-18). — *Œuvres de Monseigneur l'évêque de Poitiers* (t. VIII, in-8, Poitiers, Oudin). — *La Plante dans les appartements*, par H. de la Blanchère (in-12, Didot). — *La Vénus de Milo*, par C. Doussault (in-8, P. Ollendorff). — *De la voix chez l'homme*, par Louis Vacher (in-8, G. Masson). — *La Révolution jugée par les révolutionnaires*, par Xavier Roux (in-32, *Bibl. à 25 centimes*). — *La Famille d'après la Bible*, par Ch. de Ribbe (in-32, *Bibl. à 25 centimes*). Visenot.

CORRESPONDANCE

Bibliographie des ouvrages sur les guerres de l'Ouest pendant la Révolution.

Notices sur la guerre de la Vendée, contenant un plan détaillé, présenté au gouvernement, le 16 prairial, deuxième année républicaine, auquel est joint le tableau de l'organisation de l'armée rebelle commandée par Stophlet *(sic)*,

ancien garde-chasse du duc de Maurevrier, par J.-J. Coussaud-Léchaux, capitaine au 10e régiment des chasseurs à cheval. Paris, chez les marchands de nouveautés (s. d.), in-8. — *Précis historique de la guerre de Vendée et des chouans.* Angers, imp. de Mame (1794), in-4 (pièce). — *Der Krieg...* [*La Guerre de la Vendée*, par J.-G. d'Archenholz....]. Francfort et Leipzig, 1794, in-8. — *Causes de la guerre de la Vendée et des chouans, et l'amnistie manquée*, par Jean-Antoine Vial. Dédiées à la Convention. Angers, imp. de Jahyer et Geslin, l'an III de la République, in-8. — *Guerre de la Vendée et des chouans*, par Lequinio, représentant du peuple... Ouvrage dans lequel on donne une connaissance complète de la guerre de la Vendée,... le tout suivi d'une notice suffisante sur la guerre des chouans et sur son origine. Deuxième édition. Paris, Pougin (1795), in-8. — *Mes rêves dans mon exil, ou coup d'œil politique et militaire sur la Vendée,...* par le citoyen Hector Legros, adjudant général,... Blois, imp. de J.-F. Billault, troisième année républicaine, in-4. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, par Louis-Marie Turreau. Paris, J.-B. Louvet et Desenne, an III, in-8. — *Aperçu sur la guerre de Vendée.* Extrait des mémoires manuscrits du général Beauvais. Londres, l'auteur, 1798, in-16. — *Correspondance secrète de Charette, Stofflet, Puisaye,... du Prétendant, du ci-devant comte d'Artois, de leurs ministres,... suivie du Journal d'Olivier d'Argens, et du Code politique et civil qui a régi la Vendée pendant le temps de la rébellion.* Imprimés sur pièces originales, saisies par les armées de la République,... Paris, F. Buisson, an VII, 2 vol. in-8. — *Mémoire politique et historique des insurrections de l'Ouest*, par un officier supérieur, qui a été chargé d'une partie des opérations relatives au rétablissement de la tranquillité intérieure. Paris, Moutardier, an VIII, in-8. — *Coup d'œil sur les ravages que le conflit des opinions tant politiques que religieuses a causés dans la Vendée, et particulièrement dans les départements de la Sarthe et de la Mayenne*, par M. Liger. Paris, Poncelin, an IX (1801), in-8. — *Précis historique de la guerre civile de la Vendée, depuis son origine jusqu'à la pacification de la Jaunaie*, avec le tableau politique de cette contrée avant et après la guerre, des notices sur les plus célèbres généraux des deux partis, et un plan de restauration pour ce pays, qui embrasse toutes les branches de l'économie politique, par P.-V.-J. Berthre de Bourniseaux, avec une planche gravée en taille-douce. Paris, F. Buisson, an X (1802), in-8. — *Histoire des guerres de la Vendée et des chouans, depuis l'année 1792 jusqu'en 1815*, précédé d'un abrégé de la statistique du territoire insurgé, et suivi d'un recueil d'anecdotes vendéennes et de pièces justificatives, par P.-V.-J. de Bourniseaux,... avec une carte du théâtre de ces guerres. Paris, Brunot-Labbe, 1819, 3 vol. in-8. — *Histoire de la guerre civile en France et des malheurs qu'elle a occasionnés, depuis l'époque de la formation des États généraux, en 1789, jusqu'au 18 brumaire de l'an VIII* (1799),... par l'auteur de l' « Histoire du règne de Louis XVI » (Nougaret). Paris, Lerouge, 1803, 3 vol. in-8. — *L'Origine de la chouannerie ou mémoires, de* Stéphanie de Tress*, pour servir à l'histoire de nos guerres civiles. Paris, Ouvrier, 1803, 2 tomes en 1 vol. in-12. — *Histoire de la guerre de la Vendée et des chouans, depuis son origine jusqu'à la pacification de* 1800, par Alph. Beauchamp. Paris, Giguet et Michaud, 1806, 3 vol. in-8. [*Id., ibid.*, 4e édition « comprenant l'histoire secrète du parti royaliste, jusqu'au rétablissement des Bourbons. » Paris, L. G. Michaud, 1820, 4 vol. in-8.] — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Vendée*, par M. le comte de*** (Vauban). Paris, maison de commission en librairie, rue Saint-André-des-Arts, 1816, in-8. — *Die Vendée...* [*La Vendée. Tableaux de la dégradation des hommes*

après le renversement de toutes les lois civiles. Première partie.]. Leipsick, G. Schmidt. 1807, in-8. — *Die Chouans...* [*Les Chouans. Tableau de leurs guerres et portraits de ceux de leurs chefs qui se sont le plus distingués pendant la Révolution*. Mémoire important pour servir à la connaissance de la Révolution française.] Leipsick, C.-G. Schmidt, 1807, in-8. — *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, écrits par elle-même,...* réd. par M. le baron de Barante, avec deux cartes. Bordeaux, Racle, 1815, in-8; 4e édition, revue et augm., Paris, L.-G. Michaud, 1817.— *Éloge funèbre des Vendéens*, par M. Jaunet, prêtre-desservant de la Gaubretière (Vendée), et ancien secrétaire général de l'armée catholique et royale du centre. Angers, imp. d'A. Mame, 1816, in-8.— *Un mot sur les Vendéens ou la vérité dévoilée*. Paris, P. Gueffier, 1816, in-8 (pièce).— *Mémoires de Delaunay*, faisant suite aux « *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein.* » Paris, imp. de Dentu (s. d.), in-8. — *Mémoires du comte Fortuné Guyon de Rochecotte,... commandant en chef les royalistes du Maine,...* en 1795-96-97 et 98, rédigés sur les papiers et sur les notes de ses principaux officiers, par M. Alph. de Beauchamp, avec les pièces justificatives. Ouvrage faisant partie de l' « Histoire générale de la guerre de la Vendée et des chouans » du même auteur. Paris, A. Eymery, 1818, in-8. — *Nouvelles notices sur la Vendée*, faites dans un voyage en 1820 (par le chevalier Sapinaud de Bois-Huguet). Paris, imp. de F. Didot (1822), in-8.— *Mémoires de Mme la marquise de Bonchamps, sur la Vendée*, rédigés par Mme la comtesse de Genlis. Paris, Baudouin frères, 1823, in-12. — *Mémoires sur la Vendée*, comprenant les mémoires inédits d'un ancien administrateur militaire des armées républicaines, et ceux de Mme de Sapinaud. Paris, Baudouin frères, 1823, in-8. — *Guerres des Vendéens et des chouans contre la République française*, ou annales des départements de l'ouest, pendant les guerres.... par un officier supérieur de la République habitant dans la Vendée, avant les troubles. Paris, Baudouin frères, 1824-1827, 6 vol. in-8. (par J.-J.-M. Savary, d'après M. Quérard). — *La Vendée*, poëme en six chants, dédié à l'armée française, libératrice de l'Espagne, par M. le vicomte le Prévost d'Iray,... Paris, A. Bertrand, 1824, in-8. — *Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine*, par J. Duchemin-Descepeaux. Paris, imp. royale, 1825-1827, 2 vol. in-8. — *Souvenirs de la chouannerie*, par J. Duchemin-Descepeaux. Laval, J. Feillé-Grandpré, 1852, in-8. — *Lettres vendéennes ou correspondance de trois amis en* 1823, par le vicomte Walsh. Paris, A. Egron, 1825, 2 vol. in-8. — *Histoire de la chouannerie et de la restauration de la religion et de la monarchie en France*, par M. Richard Seguin. Vire, imp. de Adam, 1826-1844, 2 vol. in-18. — *Histoire de la guerre de Vendée, suivie de celle des chouans, depuis* 1792, *jusqu'en* 1815, par M. G***. Paris, Ve Demoraine et Boucquin, 1826, 2 vol. in-18. — *Résumé de l'histoire des guerres de la Vendée*, par M. Darmaing... Paris, Lecointe et Durey, 1826, in-18. — *Considérations militaires et politiques sur les guerres de l'Ouest pendant la Révolution française*, par M. le marquis de La Boessière,... Paris, imp. de A. Henry, 1827, in-8. — *Les Héros vendéens, ou Bonchamp, Cathelineau, Charette, Lescure, La Rochejaquelein et leurs compagnons d'armes...* Lille, L. Lefort, 1829, 2 vol. in-18. — *Notice sur Georges Cadoudal et le Morbihan, pendant la Révolution*, par Jos. Cadoudal,... Paris, imp. de H. Fournier, 1828, in-8. — *Mémoires de* Billard de Veaux (Alexandre), *ancien chef vendéen, ou biographie des personnes marquantes de la chouannerie et de la Vendée*, pour servir à l'histoire de France et détourner les habitants de l'Ouest de toute tentative d'insurrection. Paris, Lecointe et Pougin, 1832, 3 vol. in-8. [Publié aussi à « Paris, chez l'auteur, 1838-1840, » sous le titre : « Bréviaire du Vendéen. »]

— *De la Vendée militaire*, avec carte et plans, par un officier supérieur (ROGUET), Paris, Corréard jeune, 1833, in-8. — *Essai historique sur les guerres d'insurrection*, ou suite à la *Vendée militaire*, par ROGUET, chef de bataillon au 14e léger. Paris, Corréard jeune, 1836, in-8 — 1793-1815-1832. *Épisodes des guerres de la Vendée*, précédés d'un tableau historique de cette contrée depuis la Révolution de juillet, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Paris, Pillet aîné, 1834, in-8. — *Histoire des généraux et chefs vendéens*, par J. CRÉTINEAU-JOLY, Paris, A. E Delloye, 1833, in-8. — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Paris, Hivert, 1840-1842, 4 vol. in-8. — *De la violation des amnisties militaires dans l'Ouest*, par AUG. JOHANET, avocat à la Cour royale de Paris. Paris, G.-A. Dentu, 1834, in-8. — *La Vendée à trois époques, de 1793 jusqu'à l'Empire*, 1815-1832, par M. AUG. JOHANET. Paris, Dentu, 1840, 2 vol. in-8. — *Histoire de la révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne*. Ouvrage composé sur des documents inédits, par A. DUCHATELLIER. Paris, Desessart, 1836, 6 vol. in-8. — *Épisodes vendéens*, par A. C... O. (de la Loire-Inférieure). Paris, Schwart et Gagnot, 1837, in-8. — *Une commune vendéenne sous la Terreur*, par le comte DE QUATREBARBES. Angers, Launay-Gagnot, 1837, in-12 (et Lyon et Paris, Perisse frères, 1838, sous le titre : *Une paroisse vendéenne sous la Terreur.*) — *Souvenir de l'Ouest*, par M. THÉODORE MURET. Orné d'une vue de Saint-Florent, d'après un dessin de S. A. R. Madame, duchesse de Berry. Paris, A. Dupont, 1839, in-18. — *Histoire des guerres de l'Ouest...* (1792-1815), par M. THÉODORE MURET. Paris, E. Proux, 1848, 5 vol. in-8 — *Dix années de guerre intestine, présentant le tableau et l'examen raisonné des opérations des armées royalistes et républicaines dans les départements de l'Ouest*, depuis le mois de mars 1793, jusqu'au 1er août 1802, par F.-L. PATU-DESHAUTSCHAMPS. Paris, G. Laguionie, 1840, in-8. — *Les Héros de la Vendée, ou biographie des principaux chefs vendéens*, par M. DE PRÉO. Tours, A. Mame, 1841, in-8. — *La petite chouannerie ou histoire d'un collége breton sous l'Empire*, par A.-F. RIO. Paris, O. Fulgence, 1842, in-8. — *Observations sur le livre intitulé :* « La petite chouannerie, ou histoire d'un collége breton,.., » par le général DE LA BOESSIÈRE. Ploërmel, imp. de F.-S. Du Gravier, avril 1843, in-8 (pièce). — *Coup d'œil sur les guerres de la Vendée*, par M. SAINT-HYPOLITE, officier d'état-major. Extrait du « Spectateur militaire. » Paris, imp. de Bourgogne et Martinet, 1843, in-8 (pièce). — *Bretagne et Vendée. Histoire de la Révolution française dans l'Ouest*, par PITRE-CHEVALIER (complément de la « Bretagne ancienne et moderne »), illustrée par A. LELEUX, O. PENGUILLY et TONY JOHANNOT. Paris, W. Coquebert (1835-1848), gr. in-8. — *Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832), par EUG. VEUILLOT. Paris, Sagnier et Bray, 1847, in-8. [2e édition, 1853, in-18.] — *Pièces contre-révolutionnaires du commencement de l'insurrection vendéenne*, publiées par BENJAMIN FILLON... Fontenay, Robuchon, 1847, in-8. — *Pièces inédites sur la guerre civile de l'Ouest*, publiées par HELYON DE CHAMP-CHARLES (F.-J. GRILLE), Paris, Charavay, 1847, in-8. — *La Vendée en 1793*, par Fr. GRILLE. Paris, Chamerot, 1852-1853, 3 vol. in-8. — *Histoire des Vendéens*, par M. A. DE LA GUÉRONNIÈRE, 2 vol. in-8. Prospectus (par M. DARGAUD). Paris, Pagnerre, 1851, in-8 (pièce), [L'ouvrage n'a pas paru.] — *Histoire populaire des guerres de la Vendée*. Récits de la veillée, par un habitant du Bocage. Luçon, Ferru, 1852, in-12. — *Les Guerres de la Vendée*, par CLAUDE DESPREZ. Paris, Dumaine, 1856, in-18. — *La Vendée en 1793*, par EUG. BONNEMÈRE. Paris, Lacroix, 1866, in-18. — *La grande armée vendéenne et les prisonniers de Saint-Florent-le-Vieil*, par ALFRED LALLIÉ. Nantes, Forest et Grimaud, 1868, in-8. — *Correspondance de François*

Watrin.., *pendant la guerre de la Vendée*,... par A. du Chatellier. Paris, 1875, in-8. — *Histoire de la Vendée*, par M. l'abbé Deniau. Angers, Briand et Hervé, 1877. [En cours de publication ; l'ouvrage formera 6 vol. in-8.]

On devra consulter aussi les histoires militaires générales, ainsi que l'histoire ecclésiastique et biographique des provinces de France, et entre autres : *Histoire militaire des Français par campagnes, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la fin du règne de Napoléon*... [Tome II... Guerres de Vendée, depuis 1792, jusqu'en 1796, par M. Mortonval...] Paris, A. Dupont, 1826-1829, 8 vol., in-8. — *Études sur la révolution en Bretagne*, principalement dans les Côtes-du-Nord, par J. Geslin de Bourgogne, et A. de Barthélemy. Paris, V. Dumoulin, 1858, in-8. — *Les Martyrs du Maine ou notice historique sur la persécution à mort que le clergé catholique du diocèse du Mans a souffert pendant la Révolution française*, accompagné des opérations du tribunal révolutionnaire de la Mayenne, par M. Théodore Perrin. Paris, E. Bricon, 1830, in-12. — *Histoire de la persécution religieuse en Bretagne, à la fin du dix-huitième siècle*, par M. l'abbé Tresvaux.... Paris, Le Clere, 1845, 2 vol. in-8. — *Leben Charette's*... [*Vie de Charette*, contenant des anecdotes intéressantes et les principales circonstances de la guerre vendéenne. Traduit du français.]. (s. l.) 1796, in-8. [Traduction d'articles de la « Quotidienne. »] — *Album vendéen*, illustration des histoires de la Vendée militaire [dessins par T. Drake, lithog. par Daniaud, texte] par Albert Lemarchand. Angers, Lainé frères, 1855, in-fol. F. Escard.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Annales breves Ordinis Præmonstratensis. — M. N. recherche les *Annales breves Ordinis Præmonstratensis*, auctore R. P. Mauritio Du Pré (ou Pratius, ou Dupré), canonico Præmonstratensis S. Joannis Ambianensis, in-8. Il croit que cet ouvrage a été imprimé en 1645, à Amiens.

Dans le *Spiritus litterarius Norbertinus* de Georgius Lienhardt, on trouve au mot « Mauritius » une indication.

M. N. a cherché vainement aux imprimés de la Bibliothèque nationale.

Il y a dix ans, on en avait trouvé trace dans un des anciens catalogues des livres légués à la Bibliothèque Sainte-Geneviève : mais le volume manquait sur les rayons.

Les continuateurs de la *Gallia christiana* ou quelques autres savants et infatigables chercheurs et bibliographes pourraient-ils mettre notre correspondant sur la piste de ce volume? V. M.

Orphée a-t-il existé ? — Y a-t-il eu réellement un personnage du nom d'Orphée dont l'histoire a été chargée de bien des fables, ou bien est-ce un produit de l'imagination des anciens Grecs ? Je sais que ni Homère, ni Hésiode ne le nomment, mais Ibicus et Pindare, avec divers poëtes et historiens, le mentionnent. Quant aux écrits qui portent le nom d'*orphiques*, et dont il subsiste d'assez longs fragments, la critique moderne regarde quelques-uns d'entre eux comme remontant à une haute antiquité (cinquième et sixième siècles avant l'ère chrétienne), mais elle considère la majeure partie de ces compositions comme rédigées au premier, au second, ou au troisième siècle de notre ère. S. E.

Les Mémoires de la duchesse de Perth. — En 1834, divers journaux français, le *Cabinet de lectures* entre autres, annoncèrent que le manuscrit original de ces *Mémoires* venait d'être vendu à Edimbourg pour la somme de trois mille livres sterling. Œuvre d'une

grande dame qui avait, en 1688, suivi les Stuarts en France, ils renfermaient disait-on, de très-nombreux et très-curieux renseignements sur le règne de Jacques II, sur la politique de Louis XIV, sur les intrigues de la petite cour de Saint-Germain.

Le fait de la vente du manuscrit à un prix énorme fut déclaré apocryphe dans la presse anglaise (notamment dans le *Gentleman's Magazine*, juin 1836, p. 594), et nulle part, les bibliographes anglais ne font, je crois, mention de la publication de ces *Mémoires*. Il resterait toutefois à savoir si la duchesse de Perth a réellement laissé un manuscrit (ce qui n'a rien d'invraisemblable), et ce qu'il est devenu. Cette recherche mériterait d'attirer les investigations de quelque curieux ou chercheur de documents historiques. B. C.

Traditions populaires danoises. — Quels sont les ouvrages qui ont été publiés sur les traditions populaires danoises?

F. Sabatini.

Les Feux de la Saint-Jean. — On désirerait connaître les études faites sur les feux de la Saint-Jean.

F. Sabatini.

Un distique sur Louis XIV. — Louis XIV, ayant conquis la Franche-Comté en quelques jours (février 1668), on composa ces deux vers heureux :

Una dies Lotharos, Burgundos hebdo-
[mas una.
Una domat Batavos luna : quid annus
[erit?

De qui sont ces vers? J'ai lu quelque part qu'ils étaient du physicien Edme Mariolle, mais en est-on bien sûr? Voici la traduction qui a été donnée du distique, mais où l'on n'a pas conservé la rapidité d'allure du latin, rapidité qui semble rappeler la rapidité des conquêtes du grand roi :

Un seul jour a conquis la superbe
[Lorraine;
La Bourgogne te coûte à peine une
[semaine;
Une lune en son cours voit le Belge
[soumis...
Que promet donc l'année à tous tes
[ennemis?

T. de L.

Saint-Yves et Mézeray. — On lit dans l'*Histoire de France* de Mézeray (t. II, in-fol., 1646, p. 96), au sujet de Saint-Yves : « Un vieil et naïf autheur dit que c'est le seul praticien qui soit entré en paradis. » Quel est ce *vieil et naïf autheur?* Mézeray ne ferait-il pas allusion, par hasard, au poëte qui, chantant la gloire de Saint-Yves, disait plaisamment :

Advocatus et non latro,
Res miranda populo?

Un curieux de province.

RÉPONSES

L'abbé Guenète (et non *Quenète*) (XX, 191). — Indiquer l'origine du quatrain contre l'abbé, dont les sermons sont à lui parce qu'il les achète, est-ce en indiquer l'auteur? Il y aurait difficulté; l'épigramme date de loin (elle figure notamment dans la *Grammaire* de Wailly, 1754), et ne semble connue que comme d'un anonyme. Mais il n'en est pas de même, quant à celui qu'elle concerne. Pas de doute qu'il ne s'agisse de Roquette. Roquette, comme évêque d'Autun, joue un rôle dans l'épigramme XVII de Chénier, qui le rapproche de son successeur Talleyrand. Saint-Simon, après l'avoir signalé comme le type de Tartuffe, observe que son neveu prêchait avec lui; et on lit dans Staaf (1868, page 312) un dialogue qui fit beaucoup rire Louis XIV, et dénonce dans le prélat un plagiaire, en somme ou au fond, assez excusable.

« Mlle de Pienne. — Je feraimieux; une oraison coquette.

« La Gouvernante. — Ce n'est pas ce qu'il faut dans cette occasion.

« Mlle de Pienne. — Allons donc où l'abbé Roquette va chercher sa provision. »

A. Bourdon, à Bailleul.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560; XX, 96). — Voici quelques indications supplémentaires.

Lou Travel e la Fenianliso, sermoun daou cura Rufin mesilado de proverbis e sentencos in vers prouvençaos, secounda editioun aoumentada de cincent prouverbis per Desunat. Avignon, Seguin aîné, 1847, in-8. — *Deux Fables suivies d'un discours en pro-*

verbes provençaux, par M. d'Astrus (extrait du Bulletin de l'Académie d'Aix, 1844). — *Un proverbe à faire* par P.-A. Fajon, Montpellier, Crestin, 1847, in-8. — *Attendez-moi sous l'orme. Dissertation sur un ancien proverbe*, par Francisque Michel (mémoire lu à la Sorbonne en 1867). — *Discurso fatto da Pasquino a Marforio sopra il proverbio : chi d'altrui si verte, presto si spoglia.* — Morel et Grimoult, *l'Esprit des Allemands. Pensées, maximes, sentences et proverbes*, tirés des meilleurs écrivains. Paris, Hachette, s. d., gr. in-18. — *Proverbs, or the Manual of Wisdom.* Duplessis indique une édition de Londres, 1804, in-12; une autre, Calcutta, 1815, in-16. Figure au catalogue imprimé de la Bibliothèque de Montpellier (Belles-Lettres, n° 4015). — *Diccionario de refranes catalanes y castellanos recopilados y publicados* por D. J. A. H. y F. — Barcelona, impr. de Sauri y Comp., 1831, in-16, 125 p. — *Anciens et nouveaux proverbes, sentences, maximes, dictons : Tout est bien qui finit bien, proverbe en proverbes.* Paris, 1877, in-18, 108 p.

B.

ERRATA DES DEUX DERNIÈRES LIVRAISONS

Page 74,	ligne	22,	784,	au lieu de	782.
—	—	23,	334	—	335.
—	—	»	281	—	282.
—	—	27,	784	—	782.
—	—	28,	604	—	602.
—	—	29,	334	—	335.
—	—	30,	328	—	329.
—	—	31,	231	—	232.
Page 125,	—	7,	*Auf*, au lieu de Aus.		
—	—	14,	*Prépositions*, au lieu de prépétitions.		
—	—	41,	*Woerterbuck*, au lieu de Woertesbuck.		
Page 160,	—	21,	*St-Mihiel*, au lieu de Michel.		
Page 162,	—	49,	*Henri, évêque de Toul*, au lieu de Henri de Toul, évêque.		
Page 164,	—	29,	*Buris*, au lieu de Bures.		
—	—	31,	1161	—	1661.
Page 165,	—	48,	1182	—	1183.
Page 171,	—	8,	*Misanthropie*, au lieu de le Misanthrope.		
Page 179,	—	49,	*Ernest Hello*,	—	Ernest Keller.
Page 191,	—	Il faut lire *Guenète* et non Quenéte, *Arnaud*, au lieu de Arnand, et terminer l'épigramme par ce vers :			

Je soutiens qu'ils sont à lui.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

LOGIQUE

Logique déductive et inductive, par ALEXANDRE BAIN, professeur de logique à l'Université d'Aberdeen ; traduit de l'anglais par GABR. COMPAYRÉ, docteur ès lettres, professeur à la faculté de Toulouse. Paris, Germer Baillière, 1875, 2 vol. in-8 de XLIV-420 et 665 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine.*) Prix : 20 fr. — *La philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots*, par A. ED. CHAIGNET, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. Paris, Didier, 1875, in-12 de XI-371 p. Prix : 3 fr. 50. — *Etude sur les progrès du positivisme*, par E. LITTRÉ, de l'Institut de France. Paris, J.-B. Baillière, 1877, in-8 de 21 p. 1 fr. — *Le Positivisme*, par ANDRÉ POËY. Paris, Germer Baillière, 1876, in-12 de XXIII-326 p. Prix : 4 fr. 50. — *De l'état des études philosophiques en France*, par REINHARD DE LIECHTY, docteur en théologie et en droit canonique, officier d'académie. Paris, Berche & Tralin, *s. d.* gr. in-8 de 32 p. Prix : 1 fr. — *Prolegomeni di una filosofia descrittiva* del can. Francesco COCO LICCIARDELLO. Catania, typ. Eugenio Coco, 1876, in-8 de 36 p. Prix : 1 fr. 30. — *Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode*, par PIERRE-AUGUSTE BERTAULD. Tome I (seul paru). Paris, Germer Baillière, 1875, in-18 de 380 p. Prix : 3 fr. 50. — *De l'esprit philosophique*, par CHARLES CHARAUX, professeur à la faculté de Grenoble. Paris, Durand & Pedone-Lauriel, 1877, in-12 de 176 p. Prix : 2 fr. 60. — *La Science*, par A. M***. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de X-110 p. Prix : 2 fr. — *Exposé de la synthèse des sciences*, par ELIE BLANC, vicaire à la cathédrale de Valence. Paris, V. Palmé, 1877, gr. in-8, de 96 p. plus un grand tableau synoptique. Prix : 2 fr. 50.

M. Alexandre Bain occupe une place distinguée parmi les psychologues anglais de l'école empiriste ou associationniste; l'un de ses plus importants ouvrages, dans le domaine de la science qu'il a cultivée avec le plus d'affection et de succès, est intitulé : *Des sens et de l'intelligence;* il a été traduit en français par M. Cazelles (1873). Quant à sa *Logique inductive et déductive*, dont M. Gabriel Compayré, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, nous a donné la traduction, elle vise moins à l'originalité qu'à la vulgarisation; la plupart des théories développées dans ce livre, quand elles ne viennent pas d'Aristote, sont empruntées à divers philosophes et savants anglais de notre siècle. Le *Système de logique* de Stuart Mill surtout a développé, avec tout l'appareil désirable de démonstration et de critique, les idées principales acceptées par M. Bain : la déduction subordonnée et même ramenée à l'induction, le syllogisme, cas particulier de l'inférence empirique, etc. Mais, si la *Logique* de Bain se place fort au-dessous de celle de Mill par sa valeur d'origine, elle peut, par sa valeur d'usage, en France surtout, où les parties neuves de la logique anglaise sont très-peu connues, être mise au-dessus. « La logique de Stuart Mill, dit M. Compayré, malgré l'admirable lucidité d'esprit qui est une des qualités maîtresses de son auteur, reste avant tout une logique savante, par suite un peu compliquée et obscure par endroits,

une logique où les hautes questions de la science sont discutées avec vivacité et avec force, mais où les parties élémentaires du sujet, les parties vraiment utiles, sont systématiquement négligées ou omises. Préoccupé de ses vues théoriques, Stuart Mill a écarté à dessein de son plan les détails techniques. Il a écrit pour les académies plutôt que pour les colléges. Ainsi, quoique peu disposé à partager le dédain trop répandu de nos jours pour l'art syllogistique, dédain qui veut se donner les airs d'une plus grande force d'esprit, mais qui n'est au fond qu'une paresse, une vaine délicatesse intellectuelle, Stuart Mill a, de parti pris, abrégé dans son livre la théorie du syllogisme. De même il n'a abordé qu'en passant cette partie de la logique pratique qui consiste à déterminer pour chaque science les applications de la méthode (p. VIII). » Au reste, à ce mérite didactique se joint le mérite de l'originalité dans certaines parties : jamais, par exemple, la théorie de la définition n'avait pris l'importance spéciale que M. Bain lui a donnée. S'ensuit-il que son livre puisse rendre de grands services parmi nous à l'enseignement de la logique? Nous essayerons de répondre à cette question après une courte analyse de ce livre.

La notion que l'école anglaise donne de la logique s'éloigne fort de celles des divers idéalistes de ce temps, qui tantôt ne lui accordent qu'une valeur formelle ou subjective, tantôt la confondent expressément avec l'ontologie, grâce au principe de l'identité absolue de l'idée et de l'être. Les Anglais regardent avec raison la logique comme fondée sur les données positives de la psychologie et comme ayant son application dans l'étude scientifique, de toute réalité. Aussi l'introduction de M. Bain est-elle, avant tout, un résumé de sa psychologie, suivie d'une classification sommaire des sciences : nous ne pouvons discuter ces préliminaires, d'autant que l'auteur lui-même avertit qu'il peut suffire de les parcourir rapidement (p. XLI). Mais il faut bien dire qu'ils renferment la quintessence de l'empirisme le plus radical, et que la même doctrine revient à chaque instant dans une foule de chapitres de la logique elle-même. A la fin de l'introduction, se dessine le plan de l'ouvrage, qu'on ne peut pas juger simplement sur le titre des deux volumes, dont le premier porte le mot *Déduction*, et le second, le mot *Induction;* ordre peu satisfaisant d'ailleurs, dans le système de l'auteur; car, comme son traducteur le dit fort bien (I, XXXVII), « si vraiment l'induction est la seule opération réelle de l'esprit, il serait logique et convenable que l'induction fût étudiée la première. » M. Bain croit que l'ordre qu'il a suivi se justifie par l'usage traditionnel d'abord, et puis par « le caractère plus élémentaire de l'opération déductive (I, 59); » mais il déclare que l'enchaînement naturel des parties de la logique va de la *définition* (généralisation

fondée sur l'*observation;* celle-ci, n'étant pas une inférence ou une preuve, est exclue de la logique) à l'*induction*, nouvelle généralisation, qui porte non plus sur une unité (spécifique), mais sur plusieurs propriétés reconnues liées l'une à l'autre ; et de celle-ci à la *déduction*, qui n'est que l'application de l'induction à des cas nouveaux. L'ordre inverse étant adopté dans l'enseignement, M. Bain traite en six livres : 1° des mots, des idées et des propositions ; 2° de la déduction, soit du syllogisme et de la démonstration [ces deux livres, qui correspondent aux Catégories, à l'Interprétation et aux Analytiques d'Aristote, remplissent le premier volume] ; 3° de l'induction (II, 1-226) ; 4° de la définition et de la classification ; 5° de la méthode des diverses sciences (II, 297-540) ; 6° de sophismes. — Nous ferons quelques remarques sur certains de ces livres.

Les pages consacrées aux mots et aux idées sont pleines de ces analyses patientes, subtiles, minutieuses, familières à l'empirisme anglais ; la proposition est étudiée plus analytiquement encore, et non sans originalité. A la vérité, le passage de la notion générale à la proposition et leur différence ne sont pas nettement marqués, peut-être parce qu'au lieu de voir dans l'affirmation un acte simple, irréductible, l'école de Mill n'y reconnaît qu'un rapprochement quasi mécanique. Les trois catégories, ou affirmations ultimes, établies par Bain, sont la quantité (égalité, inégalité), la coexistence, la succession. C'est une simplification du système de Mill qui en admettait cinq. Le traducteur de Bain approuve ces réductions, sauf une, relative à la catégorie de causalité. Certainement l'auteur de la *Logique inductive et déductive* a eu tort de la faire rentrer dans celle de succession, puisqu'il reconnaît lui-même « qu'il y a dans la causalité quelque chose de plus que dans la simple succession. »

Sur le syllogisme, M. Bain donne dans leur entier les théories d'Aristote avec le détail des figures et des modes. Il résume ensuite les additions faites à la syllogistique traditionnelle par Hamilton, par M. de Morgan et par M. de Boole, et l'on ne sera pas fâché d'étudier avec lui ces recherches curieuses et si éloignées des habitudes de dédain longtemps gardées chez nous à l'endroit de la logique instrumentale. Par ses principes sur la quantité soit compréhensive, soit extensive de l'attribut, Hamilton a multiplié le nombre des modes du syllogisme. Morgan a développé cette étude quantitative des termes et a cherché de nouveaux modes d'expression, des formules mathématiques et des règles ingénieuses pour vérifier la validité des raisonnements déductifs. Ce n'étaient encore là au fond que des suppléments à l'art syllogistique des écoles. La grande tentative de Boole, appliquant l'analyse algébrique à la déduction, est une révolution fondamentale, ou peu s'en faut, sur laquelle il serait difficile de pro-

noncer encore en dernier ressort. M. Bain sera consulté avec fruit, sur ces diverses innovations, par les personnes qui ne peuvent pas les étudier dans leurs sources. Il nous serait difficile de recommander sans réserve les chapitres qui suivent, sur la valeur du syllogisme (mode d'induction), sur la nécessité (purement formelle) des principes, sur la nature des axiomes. Il suffit de copier deux ou trois chefs de paragraphes : « Les axiomes des mathématiques sont des vérités inductives (p. 327); — les axiomes du syllogisme reposent sur l'expérience (p. 329); — la loi de causalité repose sur une tendance primitive, qui nous incline fortement à l'admettre sous sa forme générale. [Cet instinct est important, parce qu'il est l'élément actif de la croyance : il est d'ailleurs sans valeur, s'il s'agit de choisir les choses qui méritent qu'on y croie...] (p. 330). »

Cette négation de la causalité, remplacée par une formule très-curieusement étudiée de la conservation de la force, gâte la théorie de l'induction, on le comprend, beaucoup plus que celle de la démonstration déductive. Il y aurait d'ailleurs plaisir et justice à louer et à recommander les longs chapitres du second volume de M. Bain consacrés à développer les procédés de la méthode inductive; les théories y sont détaillées avec une précision toute scientifique et, au besoin, accompagnées d'exemples développés (voyez les recherches sur les causes de la rosée, p. 103-109). Mais que de négations empiristes mêlées à cet utile enseignement positif! Je ne cite que cet exemple : « La plus grande illusion (dans la recherche des causes) est celle qui consiste à supposer que l'esprit réclame quelque chose, par delà les liaisons les plus générales des phénomènes (p. 186). » Illusion de Newton qui professe que l'attraction est une loi, une expression générale des faits, non une cause! illusion de tous ceux qui croient que le monde s'explique par Dieu, l'homme moral par l'âme !

Nous passons sur le livre très-remarquable consacré à la définition, pour signaler comme plein de renseignements utiles ce long cinquième livre, où la méthode de chaque science est discutée à part. Mais il faudrait encore ici autant de réserves que d'éloges. Les sciences morales n'y sont pas, à moins que ce soient les sciences que l'auteur appelle *pratiques* et auxquelles il s'étonne que quelques-uns donnent une autre fin que le *bonheur*. — En somme, cette logique est toute pénétrée par la psychologie propre à l'école associationniste; l'une et l'autre sont bien caractérisées dans ces lignes de M. Ravaisson : « Le raisonnement ne consiste plus à tirer une chose d'une autre, mais simplement à rappeler comment, auprès d'une chose, une autre s'est rencontrée... L'induction elle-même, dans laquelle se résout tout raisonnement, ne consiste qu'à ajouter machinalement aux suites de faits qu'offre l'expérience d'autres suites semblables. C'est une opération instinctive

par laquelle d'un fait particulier nous passons à un autre, sans qu'il faille pour cela aucune sorte de raison. »

Nous croyons que l'adoption dans l'enseignement d'un livre imprégné d'une telle doctrine serait plus funeste qu'utile. C'est sans doute par indulgence de traducteur que M. Compayré, tout en reconnaissant le côté fâcheux du livre, en juge autrement. Nous nous faisons d'ailleurs un devoir de reconnaître que sa version est un modèle de fidélité intelligente et facile, et que toutes les remarques de son introduction sur la faiblesse des études logiques en France et sur les défauts de la logique de Port-Royal sont la justesse même.

— La philosophie du langage rentre peut-être autant ou plus dans la psychologie que dans la logique; mais il semble que l'usage la rapporte plutôt à cette dernière : l'un des principaux ouvrages qui constituent la logique d'Aristote, le traité de l'*Interprétation*, est, au fond, un traité de grammaire. Il est vrai qu'il traite surtout de la proposition, tandis que M. Chaignet, dans son livre, intitulé un peu fastueusement *Philosophie de la science du langage*, traite surtout et presque uniquement du mot. Mais selon le savant et fécond professeur de Poitiers, et il ne se trompe pas en ce point, le mot lui-même n'est pas simple dans son unité; il unit toujours plusieurs idées, et sa complexité phonétique répond à la complexité des éléments psychologiques dont il représente l'ensemble saisi à la fois par l'esprit. Rien n'est plus intéressant, parmi les conquêtes accomplies de nos jours dans le domaine de l'observation, que les lois encore bien incomplètes, il est vrai, de la génération des mots. Rien aussi qui demande, pour être bien saisi et interprété, de plus précieux secours à la philosophie. Mais si cette dernière veut intervenir avec des données *a priori* dans une science de faits, elle y portera les ténèbres au lieu de la lumière. Pour arriver aux lois les plus générales et les plus intimes du langage, ce n'est pas assez, sans doute, d'être philologue, il faut être métaphysicien; mais ce n'est rien d'être métaphysicien, si l'on n'est philologue. M. Chaignet n'est pas étranger aux études linguistiques, mais on sait que tel de ses travaux en ce genre n'a pas contenté les hommes du métier; on a pu lire ici même (t. XVI, 32) l'arrêt de M. d'Arbois de Jubainville sur sa *Théorie de la déclinaison en grec et en latin*. Il y a, dans le volume plus important que je veux faire connaître, certains détails techniques qui ne résisteraient pas, je crois, à la critique spéciale des philologues; par exemple, ce curieux passage que je me contente de leur livrer pour leur récréation : « J'ai connu un petit enfant à qui on voulait faire prononcer le mot *sœur*; quelque chose le gênait dans ce groupe; il y sentait une difficulté,... mais il avait cherché et fini par trouver le moyen de la vaincre : ce moyen, c'est le redoublement : prononçant très-faiblement l'*r* final,

et redoublant la syllabe, il arrivait par cette altération à *seseur* : or, c'est là presque le thème slave *sesèr*, dont le nominatif est *sesu*. Ce même redoublement se retrouve dans le sanskrit *sva-sr*, et l'anglais et l'allemand n'ont fait d'autre changement à ce procédé que de durcir l'une des sifflantes redoublées : *schwes-ter ; sis-ter* (p. 84). »

Il serait injuste de condamner d'après quelques fâcheux détails de ce genre un travail qui dénote une grande facilité à saisir le nœud des problèmes d'analyse et d'origine philologiques, sinon une prudence exacte apportée à leur solution. Nous devrions donc résumer ce traité en signalant les points les plus neufs, quelle qu'en fût la valeur. Malheureusement, la composition et l'exposition de M. Chaignet sont loin d'être faciles à saisir, et ce qui augmente la difficulté, c'est que son contexte, quoique coupé de temps en temps par des chiffres de chapitre, n'offre d'ailleurs aucun titre spécial, aucune indication analytique, pas même dans la table qui termine le volume. Disons toutefois que les chapitres sont au nombre de seize, et que le dernier, assez indépendant de tous les autres, est une dissertation sur la philosophie du langage dans Aristote. Il suffit de recommander cet essai aux amis du philosophe de Stagyre, qui pourront s'en servir pour l'intelligence de certains textes des Catégories, de l'Interprétation, des Analytiques et de plusieurs autres livres d'Aristote. Ils pourront y joindre un autre passage (p. 167-171), où M. Chaignet discute deux endroits de l'*Interprétation*, sur la question de savoir si les modalités modifient la copule ou le prédicat. — Quant à la partie originale du livre, on peut la diviser en deux sections : la première renferme en neuf chapitres ce qui concerne le mot, soit dans sa forme primitive (racines), soit dans les éléments qui le composent : voyelles et consonnes, mesure, accent, etc.; la seconde renferme l'étude des flexions, des suffixes formels, des thèmes, avec une théorie plus profonde de l'accent et par suite de l'*arsis* et de la *thesis*, etc. Voici quelques vues plus ou moins propres à l'auteur. Il distingue un plus grand nombre de racines primitives que la plupart des philologues; il ne veut pas que les racines pronominales se rattachent aux racines démonstratives, vu que la conscience du moi est un fait plus essentiel que les perceptions de distance; il s'étend sur le pronom, qu'il montre incorporé au verbe, sans croire que l'agglutination ait succédé au monosyllabisme, en quoi il s'éloigne de Max Müller pour se rapprocher de M. Renan, que je m'étonne de ne lui voir citer nulle part. Il me semble que certaines idées de M. Chaignet ressemblent beaucoup à celles du livre de l'*Origine du langage* : l'un et l'autre plaident pour l'origine humaine du langage et pourtant ils fourniraient des arguments assez plausibles à celui qui voudrait en démontrer l'origine divine. La foi de M. Chaignet à la force synthétique de la parole primitive l'entraîne fort loin sur

d'autres chapitres; les suffixes, pas plus que les flexions casuelles, ne sont pour lui des mots autrefois indépendants, depuis agglutinés à la racine. C'est la vie même du mot primitif qui se déploie dans ces végétations luxuriantes. L'euphonie explique plus de modifications que la volonté de varier la signification; la loi du moindre effort, qui a produit tant d'altérations phonétiques, est rapportée par l'auteur, en cela moins physiologiste qu'esthéticien, au sentiment et à l'instinct du beau.

Ainsi les tendances et les prédilections psychologiques de l'auteur prennent souvent, dans son travail la place de l'observation, de la comparaison, de l'induction laborieuses et patientes. Le goût artistique domine chez lui l'analyse philologique, et, sur tous les problèmes de formation primitive et de dérivation qu'il résout avec une assurance fort suspecte, le lecteur prudent n'aura garde de le suivre en aveugle. Ajoutons cependant, sous peine d'être injuste, que M. Chaignet possède et communique, mieux que beaucoup d'hommes du métier, le sentiment de la vie même du langage : on comprend avec lui que le mot n'est pas cette chose exactement, mathématiquement figurée et fixée une fois pour toutes que les grammairiens vulgaires nous font voir; la complexité, l'unité, le mouvement interne, la force plastique du mot le frappent avant tout, et il les fait saisir aux intelligences les plus rebelles. De là son admiration pour la langue grecque, où cette vie du mot est si régulière et si féconde, sans compter que l'accent y ajoute l'âme du rhythme, le mouvement ordonné, ce qu'Homère exprimait si bien par cette épithète charmante : ἔπεα πτερόεντα. « Le mot grec est un oiseau, qui fend l'air à tire d'ailes, et d'un vol léger, vigoureux, cadencé, plein de grâce... Le mot, dans sa perfection, est une création toute grecque (p. 300, 301). »

— « L'esprit positif général, méthode et enchaînement des sciences particulières, est la philosophie positive, » dit M. Littré lui-même dans sa récente *Étude sur les progrès du positivisme*. Cette prétendue philosophie n'est, en effet, qu'une méthode, qui a le tort de se dire universelle, tandis qu'elle est éminemment partielle. Rangeons donc parmi les livres de logique les manifestes positivistes et spécialement celui-ci, que M. Littré a écrit pour servir de préface à la 4e édition du *Cours de philosophie positive* de M. Auguste Comte (6 vol. in-8, 68 francs). D'après un prospectus des libraires-éditeurs, « la mort de la veuve d'Auguste Comte a donné un intérêt d'actualité » à l'étude de M. Littré. Cet intérêt lui manquait-il donc ? et comment la mort de Mme Comte peut-elle ajouter quelque importance à un chapitre de critique philosophique? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans intérêt qu'on lit ces pages, malgré la tristesse qui s'en exhale pour toute âme qui a gardé les espérances de la foi chrétienne, ou seulement des

croyances du genre humain.— M. Littré commence par un retour sur son passé : à quarante ans de distance, il se ressaisit par la mémoire, traduisant la *Vie de Jésus* de Strauss, dont il acceptait la critique négative en rejetant son dogmatisme hégélien, et initié à la philosophie de Comte, qu'il n'a cessé de suivre et de propager depuis. « Arrivé à la vieillesse avancée, ajoute-t-il, et tout près du terme, je me félicite d'avoir toujours ainsi compris mon rôle et ma fonction (p. 6). » La quatrième édition du gros ouvrage de Comte lui paraît un indice considérable du progrès de sa doctrine ; elle démontre, pour sa bonne part, que l'esprit positif a fait d'immenses progrès et qu'il est tout près de prendre la succession de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysique. Cette grande révolution s'accomplit sans violence, parce que la science est à cet égard tout le contraire de la théologie et de la politique traditionnelle ou révolutionnaire, nécessairement essentiellement exclusives et intolérantes. Elle comprend tout, et attend avec patience les conditions requises pour l'établissement de son règne. Mais déjà le progrès scientifique a éliminé sans effort les éléments théologiques et métaphysiques, de sorte que le positivisme s'affirme aujourd'hui universellement : dans tous les pays, excepté ceux où ne fleurit pas la science ; dans toutes les classes : des ouvriers même, « des ouvriers, exercés sans doute aux discussions socialistes, ont saisi les points qui étaient lumineux pour eux, et avec cette lumière ont donné leur assentiment (p. 14)... » La-dessus, M. Littré repousse, comme n'atteignant pas sa doctrine, l'infamante accusation portée contre le positivisme par M. le procureur-général Renouard; M. Littré est si sûr que son système sait « illuminer l'intelligence et échauffer le cœur, » qu'il n'essaye pas d'en donner une preuve. « Nous cheminons, conclut-il, et le livre d'Auguste Comte est notre porte-voix écouté et puissant (p. 16). » La décadence des croyances théologiques est sans retour, parce que l'idée du surnaturel est en contradiction avec l'idée même de la science, et les faits surnaturels que l'Église accrédite ne sont que le témoignage de sa suprême détresse ; les nouvelles doctrines scientifiques, au contraire, s'adaptent au positivisme sans en détacher un seul fragment, et la psychologie anglaise, malgré un dissentiment superficiel, que l'avenir effacera au profit de l'idée de Comte, est traitée par M. Littré de « cousine germaine. » (P. 17).

Tel est le sommaire de cette étude attristante, mais heureusement dictée par des préoccupations de secte qui en diminuent prodigieusement la portée. Le positivisme a gagné dans la sphère scientifique, par le pur oubli des saines études, philosophiques. Le mouvement métaphysique actuel, sous ses faces diverses, dont plusieurs sont d'ailleurs peu dignes de l'approbation des âmes religieuses, est tout

entier en faveur de l'affirmation de la force volontaire, comme cause première des choses et comme dernier mot de l'analyse scientifique, soit du monde, soit de l'esprit. Quant à l'Église, M. Littré se trompe évidemment sur son compte de plus d'une façon. Il écarte sans discussion les miracles contemporains, tandis qu'il a discuté ceux du siècle de saint Louis : pourquoi cette différence? Mais eût-il raison de n'y point croire, est-il dispensé de reconnaître la foi vive de tant de catholiques de toute classe, même de la classe la plus éclairée? Enfin et surtout, comment ne voit-il pas l'inconsistance de son axiome sur l'incompatibilité de la foi au miracle avec le principe de la constance des lois de la nature? C'est, au contraire, en rejetant la constance de ces lois qu'on détruit absolument l'idée théologique du miracle : le miracle ne peut pas même se définir sans qu'on exprime l'idée d'un ordre du monde constant et régulier. Il est vrai que la religion rapporte cet ordre à une volonté libre ; mais, en ce point, elle est d'accord avec le bon sens universel, avec tous les philosophes dignes de ce nom et même avec les plus hardis métaphysiciens de l'heure actuelle, que M. Littré a trop l'air d'ignorer.

— L'unité intime du positivisme n'est pas d'ailleurs plus réelle que celle des théologies et des métaphysiques. Voici un positiviste qui dit à M. Littré, affirmant que les corps savants qui obéissent à des préjugés métaphysiques s'agitent stérilement : « Vous et les vôtres, qui reniez le culte de l'humanité, oui, vous aussi, vous vous agitez *stérilement* (p. xv du *Positivisme*). » C'est que M. Littré n'accepte que la première philosophie de M. Comte, les dernières évolutions intellectuelles du fondateur de l'école lui paraissant en-dehors de la science. M. Poëy, au contraire, suit le maître jusqu'au *mysticisme positif* inclusivement. Les accès de folie de M. Comte ne déconcertent pas la foi de ce nouveau disciple : « Ce fut une folie, dit-il, comme celle de saint Paul sur le chemin de Damas (p. xv). » M. Poëy n'est pas d'ailleurs un homme sans valeur. Il se présente lui-même au public, dans les préliminaires de ce volume, qui n'est que le début d'une *Bibliothèque positiviste*, destinée à vulgariser le positivisme, et formée de trente-quatre autres volumes dont nous n'avons encore que les titres. Il est né en Amérique, et sa vie scientifique a commencé en 1846, dans sa patrie; depuis 1854 il a habité tantôt l'Amérique, tantôt l'Europe; ce n'est que depuis 1855 qu'il s'est livré à une étude assidue de la philosophie positive. « Pendant vingt ans, dit-il, les œuvres d'Auguste Comte nous ont constamment accompagné dans nos voyages de l'Atlantique au Pacifique. Malheureusement des circonstances politico-religieuses (?), puis une position officielle à la tête d'un observatoire ne nous permirent point d'adhérer publiquement à la grande doctrine de la philosophie positive (p. ii). » Des recherches

sur les rapports de la physique terrestre et céleste, sur la classification des nuages et sur d'autres questions de météorologie le recommandaient aux amis de la science avant qu'il se fût voué à M. Comte, non corrigé par M. Littré, mais pur et complet comme l'entend le petit noyau des *laffitistes* de Londres (M. Pierre Laffite est un des oracles de M. Poëy).

L'exposition générale du positivisme renfermée dans ce volume est un vrai panégyrique, qui ne manque pas de talent. Une première partie fait connaître l'œuvre d'Auguste Comte dans ses divers moments, et en exprime les principales données, comme constituant une révolution qui couronne tous les progrès de l'humanité et conserve, en les orientant diversement, tous les mouvements spontanés et réfléchis de l'activité humaine, y compris la politique, y compris les sacrements et la prière. — Dans la seconde partie, l'essence du positivisme est encore plus creusée sous ces divers titres : *Le fin mot du positivisme; les Limites du positivisme*; *Ce que nous sommes, ce que nous étions au début du christianisme*. Les théories historiques si larges, mais presque toujours si foncièrement illusoires d'Auguste Comte, y sont bien saisies, habilement exposées, parfois augmentées de quelques vues personnelles. Toujours ces trois moments : *spontanéité mystique, développement fictif ou métaphysique, systématisation positive ou scientifique*, sont analysés dans toutes les sphères de l'activité. Toujours aussi M. Comte apparaît profondément conservateur, éliminant la fiction pour garder tout entière la spontanéité contrôlée par la réflexion. « Quelle a été la forme politique la plus complète ? la théocratie. Eh bien, conservons sa base et transformons cette institution en *sociocratie*. Quelle a été la forme religieuse la plus complète ? Le catholicisme. Transformons-le en *religion de l'humanité*. Quelle a été la forme active la plus complète ? La guerre. Transformons-la en *industrie* (p. 121). » — La troisième partie achève l'exposition en mettant le positivisme en face des grandes forces intellectuelles et morales de notre temps : il éclipse sans peine le spiritualisme officiel, le matérialisme et le panthéisme, tous également entachés de métaphysique, c'est-à-dire de pures fictions, d'abstractions creuses ; il recueille et réchauffe dans son sein le culte, le *fétichisme*, qu'il ne faut pas juger avec le froid mépris des rationalistes : « Jusqu'au plein avénement du positivisme, son ensemble constitua réellement la meilleure manifestation de la rectitude logique et scientifique, et la meilleure approximation de l'ordre général (p. 233). » Les nouveautés scientifiques de ce temps, le darwinisme surtout, sont loin d'être exclues par l'école positiviste : « la théorie de la sélection ou du choix naturel, fondée par Darwin, doit être envisagée comme une branche de la grande doctrine de l'évolution universelle et naturelle, que le positivisme développe et

systématise (p. 305); » l'autorité d'Auguste Comte en biologie a été proclamée par M. Ch. Robin lui-même ! Si nous suivions l'auteur sur le terrain de la politique, il nous montrerait le dix-neuvième siècle en train d'enfanter le positivisme social. « Le mal d'enfantement se prolongera pendant trois autres périodes, dans lesquelles la *liberté spirituelle* et la *dictature temporelle-républicaine* doivent nous régir. Nous aurons une dictature empirique et stationnaire, sceptique et progressive, puis systématique sous un triumvirat (p. 348). » Et puis, ce sera le tour du pontife de l'humanité ; puis un patriciat industriel, recruté chez les prolétaires, vu que les classes ontologiques (*sic*) auront disparu, puis enfin la sociocratie finale. *Quod Deus avertat !* — Nous n'avons prétendu qu'indiquer le livre de M. Poëy comme bon à consulter pour la connaissance d'une fraction de l'école positiviste ; quelques-uns des autres volumes qu'il annonce, par exemple sa *Bibliographie positiviste*, où seraient étudiés plus de huit cents ouvrages de cette école, auraient encore plus d'intérêt à ce point de vue. Il ne s'agit pas de critiquer ce manifeste fanatique, où l'on trouve des injures grossières contre le catholicisme actuel et des monstruosités morales comme celle-ci : « Nous justifions tous les crimes qui ont souillé la surface de la terre ; nous faisons sentir qu'ils furent des maux nécessaires en parfaite harmonie avec les époques et les milieux qui les virent naître (p. 135). »

— M. Reinhard de Liéchty conclut son intéressante brochure sur l'*État des études philosophiques en France*, non en recommandant un système quelconque (sauf la conformité aux leçons de l'Église qu'il exige des professeurs de philosophie, il ne fait ni choix ni exclusion), mais en déclarant que la méthode de l'enseignement philosophique « doit nécessairement être la méthode scholastique (p. 31). » Sa dernière page est consacrée à l'éloge de cette méthode. Mais sa visée principale est de montrer l'importance, au point de vue de l'éducation libérale, des études philosophiques, et, en second lieu, d'indiquer les moyens de leur faire, dans les programmes scolaires, la place qu'elles doivent occuper et que nos manies encyclopédiques ne leur laissent plus depuis longtemps. L'auteur, que nous ne connaissons pas autrement que par les titres qui accompagnent son nom, nous déclare que son travail lui a été demandé par « une très-haute autorité qui, par devoir et par amour, s'intéresse extrêmement à la régénération religieuse, intellectuelle et morale de notre pays (p. 3). » Il s'en est acquitté très-convenablement, quoique certains détails, par exemple, le résumé historique par lequel débute son opuscule, ne soient pas d'une exactitude irréprochable. Il prouve fort bien, par des raisons nécessaires et par une triste vérification expérimentale, prise de notre état actuel, que la suppression ou l'amoindrissement des études philosophiques

produit la dépression des intelligences et des volontés, l'affaiblissement des croyances et des caractères. Il n'a pas de peine à montrer, d'autre part, que les études littéraires et scientifiques, pour avoir empiété de plus en plus sur le domaine de la philosophie classique, n'ont pas fait le moindre progrès sérieux. De là, nécessité de modifier nos programmes d'enseignement, pour ménager une place convenable au cours de philosophie, qui doit couronner l'éducation du collége et servir d'indispensable fondement aux études académiques de médecine, de droit et de théologie. Voici, du reste, les indications précises auxquelles il s'arrête et que nous livrons à l'appréciation des juges intéressés et compétents, en leur recommandant de consulter, à la source même, les considérations sur lesquelle M. de Liechty les appuie : « Nous voudrions que l'on n'employât que quatre années au lieu de cinq aux études grammaticales, deux années aux humanités, et deux autres aux sciences naturelles et à la philosophie. On pourra bien initier les élèves des classes inférieures aux éléments de l'arithmétique, consacrer pendant les années des humanités, quatre ou cinq heures par semaine à la géométrie et à l'algèbre ; mais ces matières, ainsi que la physique et la chimie, ne seraient fondamentalement, scientifiquement enseignées que pendant les deux dernières années et conjointement avec la philosophie (p. 21). »

— C'est un vrai traité de la méthode philosophique qui nous arrive de Catane, sous le titre de *Prolégomènes d'une philosophie descriptive*. Mais, à la différence de la plupart de ses compatriotes, parfois trop fidèles héritiers des vieilles écoles métaphysiques de la Grande-Grèce, M. le chanoine Coco Licciardello rejette toute intuition ontologique, et même toute recherche sur l'essence des êtres et sur l'absolu. Nous n'osons dire qu'il est positiviste, mais sa méthode ne mérite pas d'autre nom. *Observer*, *analyser*, *décrire*, il ne connaît pas d'autre procédé philosophique ; et pourtant ce n'est pas même là toute la méthode expérimentale, laquelle ne saurait être la méthode philosophique totale. Le mépris où la philosophie est tombée lui paraît venir de l'audace systématique et du néologisme prétentieux des maîtres les plus renommés : Gioberti surtout est rudement traité par lui sur ces deux chefs. Nous ne nous sauverons, pense-t-il, que par la méthode *descriptive*. De cette méthode, voici les points principaux, dans les termes mêmes de l'auteur. Platon mettait cette inscription sur la porte de son école : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » M. Coco écrirait sur la sienne : « Que nul n'entre ici s'il ne connaît les sciences naturelles. » Il poserait ensuite ce premier principe : « Le philosophe naturaliste admet comme vrai tout ce qu'il a appris dans la société) où il vit, rejetant seulement la partie que la science (quelle science? lui démontre évidemment fausse (p. 21). » Cela n'est pas si clair que

l auteur l'a pensé. Mais voici qui ne laisse rien à désirer à l'endroit de la clarté : « Toutes les questions qui tendent à rechercher l'essence et l'origine des choses sont inutiles, et il faut les éliminer de la philosophie (p. 26). » Nous omettons des préceptes moins essentiels sur les définitions, les classifications, le langage de la philosophie. Mais, pour ne pas faire tort à M. Coco Licciardello de ce qu'il y a de plus explicite dans sa méthode, nous traduisons fidèlement ses deux derniers principes : « Le philosophe naturaliste, après avoir tracé les grandes lignes de la philosophie, commence à décrire les phénomènes humains dans leurs particularités, et s'ingénie à en donner des explications satisfaisantes, en déclarant ingénument ce qui reste encore obscur et mystérieux (p. 42). — La philosophie descriptive recueille partout ses matériaux : d'abord dans l'étude de la nature, en second lieu, dans les sciences, dans l'histoire, et même dans les systèmes philosophiques, abandonnant de ces derniers les parties purement hypothétiques, pour s'en tenir à la seule exposition des phénomènes anthropologiques; et pour atteindre son but, elle a toujours en vue ces deux maximes : se faire entendre, se rendre utile (p. 45). » — Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer, sous le titre de philosophie, des doctrines destructives de toute philosophie ; mais il est particulièrement affligeant de les trouver revêtues d'une signature ecclésiastique. Peut-être M. le chanoine Coco Licciardello veut-il simplement, par sa *Philosophie descriptive*, préparer les voies à la philosophie supérieure, en tracer une patiente et minutieuse propédeutique. Mais ses expressions vont au-delà de cette visée, et à tout instant excluent toute connaissance de l'absolu. Nous doutons qu'il ait obtenu beaucoup d'adhésions à ce programme dans sa patrie : la Sicile est un des pays où la haute métaphysique a, même de nos jours, le plus d'amis dévoués. Nous ne savons s'il a fait paraître le nouveau journal philosophique dont cette nouvelle brochure était le prospectus, et qui devait, sous ce titre : *l'Osservazione*, publier chaque mois, des essais sur la réforme philosophique, des descriptions étendues de phénomènes anthropologiques, des éléments d'anthropologie descriptive des revues scientifiques, etc. Si ce projet n'a pas eu de suite, pour notre part, nous croyons que la vraie science n'y aura guère perdu.

— Nous ne savons rien de M. P.-Aug. Bertauld, si ce n'est qu'il cultive assidûment les études métaphysiques, au sein d'une profonde solitude, d'où il nous envoie ce premier volume sur la *méthode* dans la recherche des causes premières. Ce n'est que le début d'une œuvre considérable. Car l'auteur prétend réfuter d'abord les fausses méthodes en métaphysique, exposer ensuite la vraie méthode, élever enfin son édifice, qui sera une étude sur la notion de cause envisagée sous tous ses aspects. Cette troisième partie, purement métaphysique, est encore en

projet, ainsi que la seconde, qui serait une logique spécialement appropriée aux recherches de haute philosophie. La première partie elle-même, qui est une logique destructive, ne se produit pas ici tout entière. M. Bertauld veut y réfuter successivement : 1° la méthode spinosiste; 2° la méthode hégélienne; 3° la méthode spiritualiste (de l'intuition rationnelle de l'absolu); 4° la méthode matérialiste. Quant à la méthode positiviste, elle se trouvera éliminée par la seule exposition de la vraie méthode scientifique (seconde partie). Or, des quatre méthodes que l'auteur veut et critiquer en particulier, ce premier volume n'expose que les deux premières, et nous ne croyons pas que le second volume ait paru après une année d'intervalle. Si le peu d'accueil fait à ce début était la cause d'une pareille interruption, et que l'entreprise de M. Bertauld n'eût pas de suite, nous pensons que la critique philosophique y perdrait des pages utiles ; mais, d'autre part, nous devons avouer que la doctrine propre à l'auteur, qui l'expose fort sincèrement, quoique d'une manière incomplète, dans son discours préliminaire (p. 11-64), nous satisfait trop peu pour que nos regrets soient bien vifs ou bien profonds. Cette doctrine, honnête d'ailleurs dans ses tendances et hostile aux systèmes négatifs de ce temps, n'est au fond que le probabilisme; et toute l'habileté du critique ne séparera jamais bien ce système inconsistant du scepticisme proprement dit.

D'ailleurs, nous n'avons guère qu'à louer sa polémique contre Spinosa et contre Hégel. Il a bien saisi le vice originel du spinosisme, qui gît dans une méthode purement abstraite, déroulant imperturbablement des conséquences logiques à partir de définitions et de principes hypothétiques. « Voyez ce grandiose édifice auquel notre philosophe a consacré sa laborieuse existence : eh bien! il n'en est pas une pierre qui tienne vraiment debout. Ce grand travailleur n'a produit que des ruines, et cela devait être : il a voulu construire le palais de la Science contre l'ordre même des Puissances naturelles ; il a cru pouvoir, par un coup d'audace, en bâtir d'abord le faîte et le fixer aux cieux ; puis, continuant son œuvre à travers l'immensité de l'espace, la finir en descendant ses fondements jusque sur terre : c'était un défi jeté à la nature, et la nature s'est vengée. Il est bon d'oser, sans doute, mais il ne faut oser que le possible..... En voulant édifier la science à rebours, Spinosa se trompe autant qu'homme peut se tromper (p. 133-134). » Après ce juste arrêt, vient un éloge du caractère de Spinosa, dont nous pensons qu'il faut rabattre, et beaucoup ; mais la méthode du philosophe hollandais est bien saisie et bien réfutée.

Celle de Hégel a exigé une discussion beaucoup plus étendue (p. 139-378), mais qui ne nous paraît pas moins bien conduite, malgré des

développements trop prolixes peut-être sur les contraires et les contradictions dans la nature. C'est un écueil pour les polémistes, que la rencontre de l'absurde proprement dit dans un système ; de longs combats en faveur de l'évidence sont superflus : l'essentiel est de bien dégager des nuages où il s'enveloppe l'axiome sophistique, qui s'évanouit dans la lumière. C'est ce que M. Bertauld exécute très-bien en abordant Hégel dans son texte et dans les commentaires de son plus illustre adorateur actuel, M. Véra ; il est difficile de mieux faire voir que la contradiction est le principe créateur dans l'hégélianisme (v, p. 280-317) ; les longueurs dont on pourrait se plaindre sont surtout dans quelques pages précédentes, où l'auteur veut réfuter, sinon en elle-même, au moins dans ses applications à la réalité empirique, la doctrine de la contradiction. En somme pourtant, cette discussion démontre un sérieux talent, qui brille encore, sous un autre aspect, dans le chapitre consacré aux « conséquences morales du principe de l'identité des contradictoires (VI, p. 317-364).» Au beau milieu de ses critiques doctrinales, l'auteur avait rencontré le « Christ de la pensée, » expression appliquée à Hégel, par Forster et Mareinecke, adoptée par M. Véra comme « très-exacte et très-profonde, » mais qui n'est pour M. Bertauld qu'une « impertinente bouffonnerie. » Il la trouve pourtant expliquée d'une certaine manière par l'action morale de l'hégélianisme sur l'esprit germanique. « En dépit des apparences de religiosité dont se pare la vertueuse Allemagne, si la doctrine du Fils de Marie n'est pas tout à fait morte dans les âmes, elle y dort au moins d'un fort lourd sommeil ; et tel piétiste allemand qui, de nos jours, se croit chrétien, est par ses œuvres un hégélien de race pure. Il est donc vrai : dans la conscience allemande, Hégel a détrôné Jésus. En ce sens, mais en ce sens seulement, Mareinecke a raison. Reste une question : qu'y a gagné l'humanité (p. 332)? » La réponse, que l'auteur sous-entend, ne saurait être douteuse : il montre à merveille, et avec autant d'éloquence que de précision, que l'hégélianisme est la négation de tout progrès et de toute moralité. « Tout ce qui est a le droit d'être, » lui dira M. Scherer. « Non, cela n'est pas vrai, s'écrie M. Bertauld : le fait est absolument insuffisant à constituer le droit. Être ne suffit pas à la tyrannie pour avoir le droit d'être. Il n'y a pas de droit pour la violation du droit; il n'y a pas de droit pour le mensonge ; il n'y a pas de droit pour le mal (p. 360). » On ne saurait être plus nettement et plus justement hostile à une doctrine. Nous avons vu qu'en rejetant le spinosisme, M. Bertauld respectait Spinosa; il en est tout autrement pour Hégel, qui ne lui paraît pas avoir traité sérieusement la science et l'humanité. Son œuvre ne lui inspire ni sympathie ni admiration. « Œuvre de Titan, soit ; mais singée par Guignol (p. 320). » — A notre avis, ici l'auteur dépasse la mesure, et ne tient plus

compte de cette attraction de l'erreur, de cet esprit de système, qui expliquent, sans les justifier, Hégel et Spinosa. Mais nous ne lui en voulons pas pour une nuance de ce genre, et, sans les réserves posées plus haut, nous recommanderions chaudement ce volume.

— « Ou la méthode est à elle seule l'esprit philosophique, ou elle lui fournit quelque élément essentiel, » dit M. Ch. Charaux presque au début de son excellent petit traité *De l'esprit philosophique ;* ce n'est donc pas à tort que nous avons placé ce traité parmi des livres de logique. Mais, avant d'en donner quelque idée, nous tenons à saluer un nom qui se présente pour la première fois sous notre plume, quoiqu'il nous fût depuis longtemps familier. Le sympathique professeur de la faculté de Grenoble est l'un des plus précieux soutiens de la philosophie chrétienne dans la génération actuelle. Dès ses premiers écrits, il attira l'attention des vrais juges par la profondeur et la simplicité de ses vues métaphysiques, autant que par la forme élégante, vive et colorée de son langage. Un critique pénétrant, nullement suspect de flatterie, M. Ravaisson, a signalé, dès 1858, les germes excellents que recélaient les modestes essais du jeune professeur ; et depuis, quoiqu'une œuvre considérable ne soit pas encore venue mettre le sceau à cette pure et solide renommée, divers morceaux exquis l'ont assurée de plus en plus auprès de tous les amis de la saine philosophie, tandis que des manifestes éloquents et courageux, les *Lettres* à Mgr Mermillod *sur le concile*, la consacraient mieux encore auprès des âmes catholiques. Or, le petit livre qui est sous nos yeux est destiné, l'auteur nous en avertit lui-même, à relier entre elles ses autres publications philosophiques passées ou à venir, et à leur servir de commune introduction. Le fait est qu'on y trouve l'expression complète et substantielle, non de la doctrine, mais de la méthode et de l'esprit de M. Charaux.

Le traité *De l'esprit philosophique*, dans son extrême brièveté (que nous pourrions même qualifier d'excessive), est pourtant divisé en trois livres, dont chacun comprend un certain nombre de chapitres. Tout cela est trop bref pour être analysé par le menu : quelques courtes indications suffiront à notre tâche, et, comme nous voulons surtout attirer des lecteurs à cette œuvre, nous en emprunterons le plus possible l'expression textuelle. — Le premier livre recherche les éléments de l'esprit philosophique, pour en donner la vraie définition. La première condition de cet esprit, c'est l'instinct et l'habitude du discernement et de l'ordre, par où l'unité se fait dans la science, comme elle existe dans l'univers. L'idéal du savoir humain serait, en effet, « l'ordre entier de choses fidèlement reproduit par l'ordre de nos pensées, notre intelligence reflétant avec une exactitude parfaite, les parties, les proportions, l'harmonie de l'univers (p. 21). » A ce

point de vue, le plus grand ennemi de l'esprit philosophique, c'est l'esprit d'exclusion; ce qui amène M. Charaux à montrer, en quelques mots pleins de sens, que tous les faux systèmes partent d'une exclusion systématique. « Vous êtes matérialiste? Je crois comme vous à la matière, mais je ne m'y enferme pas; j'en suis fait, mais non pas d'elle seule. — Vous dites que la nature est animée d'un souffle divin? J'y consens, mais ne renonce point à distinguer la vie universelle de celui qui en est la source. — Vous inclinez au sensualisme? Je tombe d'accord avec vous que la sensation a sa place, et souvent la première en date, dans les opérations de notre âme, mais elle ne finit point tout ce qu'elle commence. — Vous êtes idéaliste? Je déclare que l'expérience sans la lumière intérieure ne suffirait pas à constituer une seule pensée, mais à charge de retour. — Le mysticisme vous séduit? Je fais de mon mieux la part du cœur et de l'intuition (p. 28)... » Il faudrait citer encore, mais on voit l'allure de cet enseignement vraiment socratique. Quant au second caractère de l'esprit philosophique, c'est l'aspiration vers l'idéal, c'est l'amour, dont M. Charaux a toujours revendiqué les droits en philosophie. « Discerner le vrai sans aimer le vrai, dit-il, sans l'aimer jusque dans son principe, nous paraît difficile, et si cette séparation est possible en certains cas, loin de nous servir, elle diminue notre pouvoir d'entendre et de créer (p. 33). » Le nom même, si plein de modestie, de la *philosophie* implique et proclame cette nécessité de l'ardente recherche de l'idéal. En somme, l'esprit philosophique paraît à M. Charaux devoir se définir par ces quatre éléments essentiels : la recherche curieuse de la vérité, la liberté, la mesure, l'amour de l'ordre et de son principe. — Dans le second livre, il en pénètre plus profondément la nature et les rapports. Nous nous contentons de recommander les chapitres où l'esprit philosophique est rapproché de l'esprit religieux, son « complément nécessaire, » et de l'esprit scientifique, dont il est le plus haut degré, et de citer textuellement ce petit alinéa contre une méthode aujourd'hui très en faveur dans certaines sphères de l'enseignement officiel : « Discerner est-ce concilier? — Nullement : on ne concilie avec succès que les intérêts et les caractères. La vérité s'impose; nous la découvrons, nous ne la faisons point; nous cherchons l'ordre, ce n'est pas à nous de le régler. Il n'y aura jamais assez de moyens termes pour rapprocher peu à peu et identifier à la fin le vrai et le faux, ce qui est et ce qui n'est pas. Les vérités vivent dans un parfait accord : il ne s'agit point de les concilier entre elles, mais de nous réconcilier avec elles (p. 66). » — Le troisième livre présente une esquisse historique de l'esprit philosophique. Socrate, le premier, enréunit les éléments, avant lui épars dans plusieurs systèmes incomplets. Le christianisme l'affermit et lui donna une vie et une force merveilleuses, de

sorte que les rudes épreuves du moyen âge n'empêchèrent pas la scolastique de cimenter l'union de l'esprit philosophique et de l'esprit chrétien. Les grands esprits des temps modernes y joignent l'esprit scientifique, et le divorce entre la philosophie et la religion ne se traduit pas en habitude avant l'école de Kant. Les grands siècles en ont été aussi éloignés que possible, et surtout le plus grand de tous, le dix-septième, qui marque « le triomphe de l'esprit philosophique uni à l'esprit religieux et tous deux à l'esprit scientifique, » et en même temps « le triomphe de l'esprit humain (p. 79). » Le dernier chapitre, « plan d'un traité de l'esprit philosophique, » nous suggère une critique assez semblable à un éloge : pourquoi M. Charaux ne nous donne-t-il que des plans, des sommaires, des discours, des lectures, de courts fragments, en un mot? Il sait peut-être trop qu'aux lecteurs de nos jours, plus encore qu'à ceux du passé, les longs ouvrages font peur. Mais, d'autre part, des œuvres trop exigües de masse et d'aspect échappent à la légèreté de cette génération, plus esclave que toute autre du sophisme de la manière. De plus, le défaut de cohésion et de développement fait tort à la doctrine elle-même : on voit les points culminants, quelques jalons heureusement alignés, mais l'ensemble échappe ; souvent même un point touché d'une plume trop rapide ne se détache pas suffisamment. Ainsi nous aurions bien voulu chercher querelle à l'auteur de l'*Esprit philosophique*, à propos d'une proposition lancée en passant sur le critérium de la vérité ; mais comme il ne l'a pas expliquée complétement, nous avons craint de nous engager dans une dispute de mots.

Nous allions oublier de dire que la seconde moitié de ce mince volume renferme trois discours très-dignes d'accompagner un traité auquel ils se rattachent assez étroitement : *Du langage philosophique*, *De l'objet dernier de l'enseignement*, *Le règne de l'esprit*. Nous n'en dirons pas autre chose, parce que tous nos lecteurs voudront les apprécier par eux-mêmes : toutes les pages de M. Charaux sont de celles qui, en éclairant l'esprit, fortifient le cœur et élèvent l'âme.

— Rien de plus noble et de plus consolant que la plupart des pensées développées par M. A. M***, dans l'introduction de son opuscule sur *la Science*. On y voit une foi profonde dans la vérité chrétienne et une entière confiance dans son triomphe prochain sur le terrain scientifique. La lutte est entre le bien et le mal, représentés, l'un par l'Église, l'autre par la Révolution ; la science, de traditionnelle qu'elle était, s'est faite rationnelle, et s'occupe moins de la réalité des faits que de leur explication ; mais, battu depuis longtemps dans les faits, le rationalisme sera aussi battu par la science, et l'auteur salue, avec le comte de Maistre, une grande unité religieuse, « vers laquelle nous marchons à grands pas. » Malheureusement, à ces accents généreux se mêlent

certaines témérités d'expression et une confiance personnelle qui mettent sur ses gardes la prudence du lecteur. « Pour comprendre les pages qui vont suivre, dit M. A. M***, il faut les lire et les méditer attentivement. C'est un exposé clair et concis de la vraie science et de son principe fondamental (p. x)... » Nous ne nous flattons pas d'avoir compris tous les détails de cet exposé, prétendu clair; mais nous y avons relevé sans peine nombre de détails que tout homme de sens peut juger sans le secours d'une longue et attentive méditation. Le traité est divisé en trois parties : la première, fort courte, sur l'être et sur la science; les deux autres sur la méthode (syllogisme et argumentation). Sur les éléments de l'être, l'auteur nous offre une théorie trinitaire, riche d'analyses subtiles, mais entièrement dépourvue de preuves. Tout être implique un *principe*, un *moyen*, une *fin ;* « le principe engendre le moyen dans la fin, et, par le moyen, produit la fin. » Exemples : Univers : Dieu, principe; Jésus-Christ, moyen; le monde, fin. Le monde : Ange, homme, corps. Homme : esprit, âme, corps. Esprit humain : intelligence, raison, volonté. Corps humain : os, sang, chair... Appliquez à ces exemples l'axiome cité sur la génération du moyen et la production de la fin, et vous verrez quelles lumières cette ontologie va projeter sur la science. — Dans les théories purement logiques de l'auteur, il y a des choses louables, mais qui sont vieilles comme Aristote; ce qu'il y ajoute de son fond est ou douteux, ou faux, ou même absurde. Ainsi sa préférence pour la première figure du syllogisme est juste; mais quand il va jusqu'à dire que les arguments des deux autres figures sont *fautifs*, il sort de la vérité, ces figures étant amenées quelquefois par l'ordre naturel de nos pensées. Quand il établit comme une règle essentielle de la réfutation des sophismes que la majeure doit être mise la première, il s'abuse entièrement : le raisonnement commence aussi naturellement, et souvent plus naturellement, par la mineure; et de plus, dans le sophisme qu'il cite, les prémisses sont précisément dans l'ordre qu'il exige, et la première proposition est bien la majeure, quoiqu'il la prenne pour la mineure (p. 49). Mais ce qu'il y a de pitoyable surtout, c'est l'application de vaines formules mathématiques aux vérités les plus sacrées. Ainsi la formule 30 : 30 : : 15 : 15 paraît à M. A. M*** contenir toutes les lois du monde de la société, de la vie spirituelle. « L'univers se compose de Dieu, de Jésus-Christ et du Monde; l'équation est donc : 450 = 450 = 450; ou : Dm = J.-C. = MD. Supposé que le monde refuse, on aura 30 : 30 : : 0 : 0, c'est-à-dire point d'univers. Supposé que, dans le monde, l'homme seul refuse, on a : 30 : 30 : : 0 : 15. La formation de l'Univers est également impossible; ce qui arriva par la faute d'Adam. » Cela continue pendant plusieurs pages; mais en voilà déjà beaucoup trop.

— Avec M. l'abbé Élie Blanc et son *Exposé de la synthèse des sciences*, nous restons dans la foi la plus ardente à la vérité catholique et à l'union nécessaire de la religion et de la science; mais, en même temps, nous sommes heureux de rencontrer des qualités qui ne devraient jamais se séparer de ces nobles convictions : un grand bon sens et une grande prudence d'affirmation. Peut-être trouvera-t-on moins de métaphysique dans son livre que le titre n'en faisait attendre; mais il y a assez de véritable instruction, de logique et de clarté pour compenser ce défaut, si c'en est un. L'auteur a repris un projet souvent conçu, souvent exécuté bien ou mal : dresser un arbre encyclopédique, une classification complète des sciences humaines. Il fait d'abord connaître les principaux travaux de ce genre qui ont précédé le sien : un grand nombre sont indiqués dans une note empruntée à l'introduction placée par M. Bouillet en tête des œuvres philosophiques de Bacon; quatre des plus célèbres, ceux de saint-Bonaventure, de Bacon, de l'Encyclopédie, de Diderot, d'André-Marie Ampère, sont analysés par lui-même et présentés sous forme de tableau, mais à peine appréciés d'un mot judicieux et modeste. — Dans un second chapitre, l'auteur *propose* sa propre classification, après avoir posé ces principes : les sciences sont inséparables des arts; — les sciences et les arts doivent être classés d'après leurs objets; — le néologisme est à éviter dans un tableau encyclopédique. Ce dernier principe n'est pas posé en formule comme les deux autres, mais il est bien indiqué dans le contexte, et la fidélité avec laquelle M. l'abbé Blanc s'y est conformé sera un des caractères frappants de sa synthèse. Le premier principe ne souffre pas de difficulté sérieuse; mais on pourrait trouver le second un peu incomplet : s'agit-il de l'objet matériel de la science, diront les scolastiques, ou de son objet formel? et dans ce dernier cas, nous voilà revenus à l'abstraction et à ses degrés. Quoi qu'il en soit, voici les grands embranchements de l'arbre encyclopédique de M. Blanc :

SAGESSE	PERFECTIONS	ACTES	OBJETS
Une en Dieu,	Sciences.	Savoir.	Vérité.
Multiple en nous.	Beaux-Arts.	Créer.	Vérité, beauté.
	Culture.	Cultiver.	Vérité, beauté, bonté.
	Industrie.	Faire.	Vérité, beauté, bonté, utilité.
	Commerce.	Distribuer.	Vérité, beauté, bonté, utilité, opportunité.

Dans une série de tableaux, tous réunis dans le grand tableau final, ces cinq embranchements se divisent en plus de 120 rameaux, subdivisés à leur tour en plus de 500 branches, « toutes fructueuses, dit l'auteur, puisque la langue humaine les a nommées avec reconnaissance (p. 395). »

Ces derniers mots révèlent l'esprit de l'auteur, plus prudent que hardi, plus porté à se soumettre à l'usage qu'à s'en détacher et à le dominer. Aussi, dans la lecture de son travail, si le philosophe n'a pas à se plaindre, le lexicographe surtout n'aura qu'à se féliciter. Il est vrai que son troisième chapitre renferme des considérations élevées sur le but, l'ordre et l'enseignement des sciences; mais l'intérêt et l'originalité résident surtout dans le second chapitre, où sont classés, non-seulement les sciences et les arts, mais encore les noms d'agents, de produits, etc., qui s'y rattachent; de sorte que l'on pourrait deviner, si M. Blanc ne l'avait déclaré lui-même, le fait cité en note à la page 93 : « Ce n'est que sur la *synthèse du langage* que nous avons pu cueillir la branche de la *synthèse des sciences*. Ayant classé par ordre logique tous les mots du dictionnaire, et par conséquent toutes les idées élémentaires et tous les êtres qui leur correspondent, il nous a été facile, en variant notre point de vue, de présenter un abrégé de notre œuvre sous la forme de la synthèse des sciences. » Nous croyons qu'il y a quelque chose de plus à faire pour les bases métaphysiques de la classification des sciences; mais ce qu'a fait M. Blanc est trop judicieux et trop utile pour qu'il n'y ait pas lieu de l'en remercier. Au lieu de le pousser, sur le même terrain, dans une direction moins appropriée peut-être à la nature de son esprit, nous lui demanderions de publier avec tout son développement le vocabulaire dans l'ordre logique. Le *Dictionnaire idéologique* de T. Robertson (Paris, Derache, 1859) est épuisé depuis longtemps : c'était un livre d'une utilité théorique et pratique incontestable, mais disposé dans un ordre à peu près impossible à saisir, vrai désordre, que corrigeait imparfaitement le répertoire alphabétique placé à la fin du volume. M. l'abbé Blanc, en développant sa *Synthèse des connaissances humaines* de manière à y faire entrer non-seulement les mots, mais les locutions, les idiotismes, les proverbes de la langue française, remplacerait avec toutes sortes d'avantages un recueil si précieux, soit pour l'étude de la langue, soit pour la découverte instantanée du mot propre, que la mémoire ne fournit pas toujours. LÉONCE COUTURE.

HAGIOLOGIE ET BIOGRAPHIE RELIGIEUSE.

SURIUS. *Historiæ seu vitæ sanctorum*, juxta optimam Coloniensem editionem, nunc vero ex recentioribus et probatiss. monumentis numero auctæ, mendis expurgatæ et notis exornatæ quibus accedit romanum Martyrologium breviter illustratum Taurin. Presbyro e congr. clerr. regg. S. Pauli curante. Vol. VII. Julius. Augustæ Taurinorum, ex typ. Petri Marietti, 1877, in-4 de 712 et 585-685 p. Prix : 10 fr. 50. — *Saint Marcel, apôtre et martyr de Chalon; sa vie, son culte, son abbaye*, d'après les traditions les plus authentiques et les chroniques concernant cet illustre martyr, publiés en l'honneur de la célébration du dix-septième centenaire de saint Marcel,

par Henri Courtin. Châlon-sur-Saône, Muliey, 1877, in-12 de xviii-120 p. Prix : 1 fr. 50. — *Vie de saint Tropez, officier de l'empereur Néron; son martyre, ses reliques et son culte*, par M. l'abbé Espitalier. Saint-Tropez, Blanchet; Toulon, Cauvin, 1876, in-12 de xii-142 p. Prix : 1 fr. 25. — *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, par M. l'abbé Baguet. N.-D. de Lérins, imp. Marie-Bernard, 1875, in-12 de viii-195 p. Prix : 1 fr. 50. — *Vie de saint Privat* et *Guide du pèlerin à sa sainte grotte*, par M. l'abbé Rigal, missionnaire apostolique. Bar-le-Duc, typ. des Célestins, in-32 de vi-275 p. Prix : 1 fr. — *Etudes critiques sur saint Lambert et son premier biographe*, par M. Godefroid Kurth, professeur à l'université de Liége. Anvers, Plasky, 1876, in-8 de 112 p. Prix : 3 fr. — *Notice sur la plus ancienne biographie de saint Rémacle*, pour servir à l'histoire des supercheries littéraires, par le même. Bruxelles, imp. Hayez, in-8 de 16 p. — *Vie de saint Benoît d'Aniane*, écrite par saint Ardon, son disciple, traduite du latin avec notes, par l'abbé Et. Cassan. Montpellier, Félix Séguin, 1875, in-12 de 140 p. Prix : 1 fr. 50. — *L'admirable pèlerin de Montpellier, saint Roch*, par l'abbé J.-E. Saumade. Montpellier, imp. J. Martel, 1876, in-12 de xl-223 p. Prix : 2 fr. — *Storia di S. Francesco d'Assisi*, per Luigi Palomès, min. conventuale. Parlermo, Palomes, 1877, 2 vol. in-8. Prix : 10 fr. — *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. Raymond de Capoue, son confesseur, suivie du supplément du B. Thomas Caffarini et des témoignages des disciples de sainte Catherine au procès de Venise, publiés par E. Cartier. 4e édition. Paris, Poussielgue, 1877, 2 vol. in-12 de li-317 et 375 p. Prix : 5 fr. — *Anne-Madeleine de Rémusat, la seconde Marguerite-Marie*, par Mgr Van den Berghe. Paris, A. Roger & F. Chernoviz; Bruxelles, Goemare; Marseille, Chauffard, 1877, in-12 de 321 p. Prix : 3 fr. — *Histoire des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille* (1732-1831), *communément appelés prêtres du Bon-Pasteur*. Paris, Sarlit; Marseille, Crespin & Mabilly, 1877, in-8 de 507 p. Prix : 5 fr. — *Le P. Charles Sire, de la compagnie de Jésus*, mort en mer, près l'île Saint-Hélène, le 4 août 1862; simple biographie composée d'après ses écrits et le témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près. A. M. D. G. Paris, Baltenweck, 1877, in-12 de viii-323 p., avec un portrait. Prix : 2 fr. 50. — *Vie de Mathilde de Nédonchel, morte à Rome, en odeur de sainteté, le 27 juin* 1867, à l'âge de vingt-sept ans. Paris, Tournai et Leipzig, Casterman, 1877, gr. in-8 de 480 p. avec un portrait. Prix : 6 fr. — *Vie de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice*, par l'auteur de la *Vie de M. Mollevaut*. Paris, Jules Vic, 1877, in-12 de xii-480 p. avec un portrait. Prix : 3 fr. 50. — *Vie de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice*, par L. Branchereau, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire d'Orléans. Paris, Vic, 1877, in-12 de xiv-412 p. avec une photographie. Prix : 3 fr. 50. — *Vita del Padre Benevenuto Bambozzi, già maestro de novizzi dei minori conventuali*, per Niccola Treggiani. Osimo, typ. Querietti, 1877, in-8 de 270 p. avec portrait. Prix : 2 fr. 25. Le B. de Ponteny, etc.

Un de nos collaborateurs a déjà appelé l'attention sur la nouvelle édition de Surius, entreprise avec succès et poursuivie avec rapidité, et a rendu compte des précédents volumes. La voilà parvenue à plus de moitié avec le septième volume, consacré au mois de juillet. Un *monitum*, trop flatteur par l'accueil fait aux critiques du *Polybiblion* pour ne pas être relevé, annonce un treizième volume consacré aux tables. Elles seront très-utiles et faciliteront beaucoup les recherches ; mais rien ne remplace de bonnes tables à la fin de chaque volume; elles évitent beaucoup de peine au lecteur : avec quatre pages à peine de plus par volume, on aurait quelques-unes des améliorations que réclamait notre collaborateur, en y ajoutant même une indication qui serait très-appréciée, celle du nom de l'auteur de la vie du saint. Nous citerons, dans ce dernier volume, parmi les vies les plus importantes, celles de saint Arnould de Metz, de saint Apollinaire de Ravenne, de saint Bonaventure, de saint Germain d'Auxerre par le prêtre Constant, de saint Vandrégésile. Nous regrettons que, dans la note consacrée à sainte Madeleine (433), le nouvel éditeur ne se soit occupé que de l'identité de Marie-Madeleine et de Marie, sœur de La-

zare, et n'ait pas touché à la grave controverse de son apostolat dans les Gaules, qu'a si bien éclairée M. Faillon. Dans les vies nouvelles, nous citerons celles de saint Camille de Lellis et de saint Vincent de Paul d'après les bulles de canonisation; des martyrs de Gorcum, de saint Jérôme-Émilien et de saint Ignace de Loyola, par le P. Pierre Moffejo (609-701), qui est la plus considérable du volume.

— La vie de saint Marcel, par M. Courtin, est une œuvre de pieuse reconnaissance de l'auteur, qui en a fait en même temps un travail historique sérieux. Il ne s'est point contenté des traditions orales qui pourraient suffire à l'édification des âmes; il a consulté les auteurs contemporains; il est remonté aux sources, qu'il indique avec le scrupule d'un érudit, pour raconter l'histoire du disciple de saint Irénée, du compagnon de saint Valérien, martyr comme lui et apôtre du Châlonnais. Cette courte vie, empruntée surtout à Grégoire de Tours, et dont la fin, à savoir un glorieux martyr, est la partie sur laquelle seule on possède des détails, est suivie de l'histoire de l'abbaye fondée en l'honneur de saint Marcel par Gontran, qui avait aussi élevé une église en l'honneur de saint Valérien, à Tournus. L'auteur décrit les monuments, rappelle les souvenirs qui s'y rattachent, notamment la mort d'Abélard, les miracles obtenus par l'intercession du martyr, le concours de pèlerins à son tombeau, et fait connaître les divers sanctuaires élevés en France en son honneur. M. Courtin donne aussi le catalogue des abbés de Saint-Marcel, d'après le *Gallia christiana* corrigé, l'état présent de l'ancienne abbaye et la description de la châsse renfermant les reliques qu'il a eu la bonne fortune de déposer en l'église de N.-D. de Recouvrance d'Orléans.

— M. l'abbé Espitalier s'est proposé d'écrire une vie populaire de saint Tropez pour les habitants de la ville dont il est le patron. Il raconte sa vie ou plutôt son martyr à Pise, en mêlant au récit des considérations et en discutant avec les Bollandistes, dont il critique la sévérité. Il consacre une bonne partie de son livre à réfuter la prétention des habitants de Sines, en Portugal, d'avoir reçu le corps du saint, tandis que, après que le proconsul Silvinus l'eut exposé en pleine mer, il aurait été déposé par les eaux sur cette langue de terre qui a pris son nom : il a pour lui les autorités les plus sérieuses. Un chapitre intéressant est consacré au culte de saint Tropez à Pise, à Gênes et en Provence. Nous devons mentionner aussi une notice sur l'église paroissiale de Saint-Tropez et ses curés, les extraits des martyrologes relatifs à ce saint et des prières en son honneur.

— *La Vie de saint Martin*, de M. l'abbé Baguet, n'a de nouveau que la forme. L'auteur n'a eu d'autre prétention que de glaner dans les ouvrages plus considérables consacrés au grand évêque de Tours, pour y prendre les faits les plus intéressants et en composer un récit

qui, tout en étant exact, pût avant tout captiver l'attention et surtout toucher les cœurs. Les faits sont racontés en général à leur date, dans un style simple, de façon à provoquer les réflexions. C'est certainement un bon livre à donner, parce qu'il se lit facilement et qu'il ne peut laisser que de salutaires impressions.

— M. l'abbé Rigal a plus cherché l'édification de ses lecteurs que leur instruction. Tout en puisant aux bonnes sources pour faire connaître saint Privat, il n'a pas donné une grande importance à la partie historique. Il fait moins connaître l'apôtre qui évangélisa le Gévaudan au troisième siècle et fut martyrisé par les barbares (p. 6-39) que l'histoire de ses reliques et des miracles opérés jusqu'à nos jours par son intercession (p. 39-70). Et cette partie même occupe moins de place que les exercices pour une neuvaine en l'honneur du saint, des cantiques à son sujet, son office, les indulgences accordées aux pèlerins de l'Ermitage, les prières de la messe et du chemin de la Croix. C'est un livre de piété à l'usage des pèlerins, plutôt qu'une vie de saint.

— C'est à la critique historique qu'appartiennent les deux études de M. G. Kurth sur les vies de saint Lambert et de saint Rémacle. Mais elles ne sont point absolument déplacées au milieu de vies de saints et de pieux personnages. La seconde demande seulement à être signalée : elle montre que la vie de saint Rémacle, écrite au milieu du neuvième siècle par un moine anonyme de Stavelot, n'est qu'une copie maladroite de la vie de saint Lambert; mais l'étude sur la vie de saint Lambert est un modèle de critique sûre et ingénieuse, remarquable par la clarté de l'exposition, par le ton toujours modéré de la discussion, par l'habileté dans les déductions. Il faut convenir que M. Kurth a affaire à fortes parties, contre lesquelles ce n'était point trop de toutes ses ressources, et qu'il les a déployées d'autant plus volontiers qu'il s'agissait d'une tradition de l'Église belge, chère à son cœur patriote. Il s'agit de défendre, contre les Bollandistes et Mabillon, pour ne citer que les maîtres, la cause du martyre de cet apôtre de la Belgique, que la tradition attribue aux remontrances faites à Pepin d'Héristal sur ses relations scandaleuses avec Alpaïde, qui devint mère de Charles Martel. M. Kurth établit que le silence du premier biographe n'est pas une preuve; il l'explique par les circonstances du temps, ainsi que la version des auteurs qui ont écrit après lui. Il montre la tradition fondée sur le témoignage d'auteurs anciens et d'une autorité incontestable, comme Adon. Une étude approfondie du texte lui fait reconnaître l'époque et l'origine de la première vie faussement attribuée à Godescale. Nous attendons la réponse des partisans de l'opinion contraire, mais nous croyons qu'il y aura peu de lecteurs qui ne partagent l'avis du savant professeur à l'Université de

Liége. Ils trouveront, du reste, dans son Mémoire, non-seulement tout ce qui touche à son sujet, mais encore de très-curieuses et fines observations sur les vies de saints.

— M. l'abbé Cassan s'est borné à traduire et à annoter la vie de saint Benoît d'Aniane écrite par un saint comme lui, son disciple, son ami et son compagnon de voyage, saint Adon, œuvre d'une authenticité incontestable, dont les plus sévères critiques reconnaissent la scrupuleuse exactitude, au témoignage d'un savant bénédictin. C'est la source à laquelle ont puisé le petit nombre d'auteurs qui se sont occupés de ce sujet; M. l'abbé Cassan a eu une bonne pensée, en la divulgant dans son style simple et dans la forme touchante des anciennes légendes, qui contraste avec les allures des écrivains de notre temps. Saint Benoît d'Aniane est une des gloires de l'ordre des bénédictins, une des illustrations du diocèse de Montpellier, auquel il appartenait par sa famille, un des réformateurs de l'ordre monastique en Occident, un des fondateurs infatigables de monastères, en France surtout, et un des collaborateurs les plus influents de Charlemagne dans son œuvre civilisatrice. Ce sont bien des titres à l'intérêt, auxquels vient se joindre la pratique des plus éminentes vertus.

— La nouvelle vie de saint Roch, due à M. l'abbé Saumade, est écrite dans le style simple et naïf des anciennes légendes, et, en même temps, avec une critique et une étude des sources qui ajoutent à son caractère édifiant la valeur d'un ouvrage historique. Elle s'ouvre par une intéressante introduction sur la condition des pèlerins au moyen âge, l'honneur dans lequel ils étaient tenus, et les buts les plus fréquents de leurs voyages, et se termine par un appendice donnant une généalogie de saint Roch tirée de l'*Histoire des Albigeois* du R. P. Benoît (1693) et le rattachant à la maison de Castries; une autre le rattachant aux Vanel de Lisleroy ; une bibliographie assez complète; les statuts d'une confrérie remontant à 1413, et les litanies du saint. Le récit, emprunté aux hagiographes les plus sérieux, est très-attachant. Il nous fait connaître la naissance presque miraculeuse, la chrétienne éducation de saint Roch, son détachement des biens de ce monde, sa vie de pèlerin, après la perte de ses parents, en Italie, à Acquapendente, Césène, Plaisance, Rome, etc., où il soigne et guérit les pestiférés, les miracles qu'il opère, la conversion de Gothard, qui a donné son nom au Saint-Gothard, et au chien duquel il doit la conservation de sa vie : — messager de la Providence qui, chaque jour, prenait chez son maître et apportait un pain à saint Roch; — son retour à Montpellier, où il n'est pas reconnu même des siens, et où jeté comme espion dans une prison, il termine misérablement ses jours aux yeux du monde, pour aller jouir du bonheur éternel; les honneurs qui lui furent rendus après sa mort; les guérisons obtenues par son intercession et

le culte dont il fut l'objet. Tout cela se lit avec intérêt et édification. Nous aurions aimé plus de détails sur la dévotion des fidèles envers ce grand serviteur de Dieu, si fréquemment et si utilement invoqué dans les temps d'épidémie.

— Ce n'est que pour mémoire que nous signalons la *Storia di S. Francesco d'Assisi*, par le R. P. Palomès. Un de nos collaborateurs l'a déjà fait connaître (1875, t. XIII, p. 342). Nous n'avons qu'à constater son succès, puisqu'elle en est à sa cinquième édition. L'auteur l'a augmentée de quelques documents nouveaux et inédits sur la famille de saint François. Nous espérons bien que le public français sera appelé à profiter de cette œuvre remarquable.

— La nouvelle édition de la vie de sainte Catherine de Sienne, de Raymond de Capoue, publiée par M. Cartier, demande seulement une annonce. C'est l'indice du succès, qui, pour une œuvre de ce genre, est le meilleur témoignage de son mérite et du bien qu'elle produit. La vie merveilleuse de cette sainte et faible fille, dont l'action sociale a été si grande, si féconde au quatorzième siècle, à une époque où l'Église était plus menacée encore que de nos jours; est bien faite pour rassurer les âmes qu'épouvantent les épreuves auxquelles les catholiques sont soumis aujourd'hui : Dieu envoie les secours d'où il lui plaît. C'est la fille d'un teinturier qui conseille le Pape, lui fait déclarer une croisade, enflamme le zèle des cardinaux et des princes pour conjurer les désordres causés par le schisme d'Occident raffermit les courages ébranlés, conclut la paix entre les peuples et le Saint-Siége, communique son ardeur aux ordres religieux, et ramène, par ses enseignements et son exemple, une foule d'âmes à Dieu. Elle reçut les faveurs célestes les plus signalées, notamment les stigmates, et sa mort fut encore une récompense céleste, puisqu'elle témoigne que le sacrifice de sa vie, qu'elle avait fait pour l'Église, a été accepté de Dieu. Son biographe s'attache surtout à faire connaître la sainte, qui lui a confié tous les secrets de son âme : son enfance et sa vie intérieure; ce qu'elle a fait pour le prochain et l'Église; ses dernières années et son séjour à Rome, et laisse le lecteur deviner l'influence qu'elle a exercée sur ses contemporains. Il s'adresse aux âmes pieuses qui ne rejettent pas le surnaturel et le merveilleux. Ses témoignages sont complétés par ceux de quelques disciples de la sainte. Le savant éditeur, M. Cartier, les fait précéder d'un tableau chronologique qui sera un guide utile pour tous les lecteurs au milieu des récits peu coordonnés au point de vue des dates, et il a ajouté une étude iconographique qui révèle ses goûts artistiques.

— Anne-Madeleine de Rémusat appartenait à la famille de ce nom qui a donné à la France des illustrations de plus d'un genre.

Déjà une vie d'elle avait été publiée, mais par un auteur timide, qui semblait redouter de livrer au public ce qu'il y a de merveilleux dans l'existence de cette pieuse visitandine, justement appelée la seconde Marguerite-Marie. Son nouvel historien n'a rien dissimulé de ce qu'il a pu apprendre, soit des biographes qui l'ont précédé, soit par ceux des papiers de la Sœur de Rémusat qui ont échappé à la destruction, soit par la tradition encore vivante dans le premier monastère de la visitation de Marseille, encore embaumé de ses vertus. Son existence sera, pour beaucoup de lecteurs, une révélation, et cependant elle justifie bien le titre que lui donne Mgr Van den Berghe de « Seconde Marguerite-Marie. » Comme elle, fille de sainte Chantal, elle a eu des révélations relatives à la dévotion au Sacré-Cœur; plus heureuse que la première Marguerite-Marie, elle en a vu la réalisation, et elle est, après elle, celle qui a le plus efficacement contribué à l'exaltation de ce cœur adorable. C'est à elle qu'on doit l'établissement de la fête du Sacré-Cœur et du premier sanctuaire en son honneur à Marseille : l'instrument apparent de cette institution fut Mgr de Belzunce; l'instrument caché fut l'humble religieuse choisie dans la ville de Madeleine et de Lazare, qui ont tant aimé Jésus-Christ. Ses relations de famille, l'aménité et le charme de son caractère qui la faisaient goûter de tous ceux qui l'approchaient, ses fonctions de directrice de pensionnat furent autant de moyens providentiels pour l'extension de la dévotion au Sacré-Cœur, qui était comme le but de sa vie. Sa mort, à l'âge de trente-trois ans, de même que Notre-Seigneur, fut encore le témoignage d'une nouvelle faveur de Dieu. Tout n'est point récit dans cet ouvrage : Mgr Van den Berghe s'arrête volontiers aux considérations mystiques que lui suggère son sujet et qui sont bien appropriées et au cadre du volume et aux lecteurs auxquels il s'adresse. Il est cependant des chapitres d'un intérêt particulier en raison des faits qui y sont exposés, entre tous celui qui est consacré à la peste de Marseille, prédite par la Sœur Anne-Madeleine comme une punition des désordres qui se commettaient dans cette ville opulente. « Dieu m'a montré, écrivait-elle dans son *Compte de conscience*, qu'il voulait purger Marseille des erreurs dont elle était infectée (le jansénisme), en lui ouvrant son cœur adorable,... qu'il demandait une fête solennelle au jour qu'il s'est choisi lui-même,... qu'en attendant de lui rendre l'honneur qu'il demandait, il fallait que chaque fidèle se dévouât par une prière, à honorer le cœur de son Fils, que par ce moyen, ils seraient délivrés de la contagion (p. 206)... » Nous recommandons aussi la page où on la voit reprenant avec une admirable simplicité Mgr de Belzunce de négligences qui devaient être inconnues. Cet ouvrage ne peut que contribuer à étendre et à faire aimer une dévotion qui s'est révélée

d'une façon si surnaturelle et avec des promesses si encourageantes.

— La communauté des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille est une fondation de Mgr de Belzunce, dissoute en 1831, par Mgr de Mazenod, et rétablie en 1869, par Mgr Place. Son histoire, glorieuse et édifiante page de l'histoire de Marseille, prend place ici, parce qu'elle est surtout celle des pieux ecclésiastiques qui en faisaient partie. Elle paraît aujourd'hui avec un double intérêt : celui de faire connaître l'organisation et le développement d'une de ces congrégations de prêtres séculiers qui ne se lient par la règle que pour la vie en commun et se mettent, pour-tout le reste, sous la dépendance de l'évêque, et dont on paraît sentir de nos jours les précieux avantages pour le clergé. D'un autre côté, elle initie aux débuts des œuvres de jeunesse, des œuvres ouvrières, si florissantes et en si grand honneur aujourd'hui, et que les prêtres du Bon-Pasteur étaient peut-être les seuls à comprendre au dix-huitième siècle. Le nom de M. Truilhard, qui fonda l'œuvre de la jeunesse, est peu connu en-dehors de Marseille; mais il a eu un successeur, M. Allemand, qui sera toujours proposé comme modèle aux directeurs, et dont les traditions, conservées par M. l'abbé Timon-David, assurent le succès d'un établissement qui a servi de type à tant d'autres. Tous les détails qui sont donnés dans ce livre offrent un vif intérêt, et seront, nous en sommes persuadé, de la plus grande utilité. On verra aussi les services rendus à la religion par la congrégation, en maintenant dans l'orthodoxie le clergé entaché de jansénisme et de philosophisme, en formant de bons ecclésiastiques, en réchauffant et soutenant le zèle des curés et en prêchant des missions. MM. Truilhard, Dandrade, Domergue, Rogiers, Reimonet et Donnadieu se sont particulièrement distingués par leur dévouement apostolique; ce dernier a eu l'insigne honneur de verser son sang pour la cause de la religion, en 1798. Toute la partie qui se rattache à la période révolutionnaire nous a particulièrement intéressé. Après le rétablissement de l'ordre, la congrégation et ses œuvres reprirent une vie nouvelle : c'est l'époque de MM. Allemand, Baron, Carle, Ripert, qui fonda le petit séminaire. Elle eut à subir les tracasseries de l'Empire, avant de prospérer sous la Restauration. Tous ceux qui liront cette histoire, édifiés par le bien qu'ils auront vu réalisé, feront des vœux pour le succès de cette société, rappelée à la vie par le nouvel évêque de Marseille. Un appendice donne quelques pièces intéressantes : le décret de Mgr de Belzunce pour la fondation du séminaire; les lettres patentes confirmant l'établissement de la communauté; les règlements et statuts; le coutumier de l'œuvre de la jeunesse en 1783; des maximes à l'usage des membres de la communauté qui se consacraient à l'œuvre de la jeunesse; divers décrets d'autorisation; le décret de suppression et une liste des membres de la société.

— En écrivant la vie du P. Charles Sire, l'auteur a été mû par un sentiment de reconnaissance pour des faveurs spirituelles obtenues par l'intercession de ce saint religieux, et aussi pour appeler l'attention et provoquer les révélations de ceux qui auraient eu le même bonheur. Il annonce même la publication d'une vie plus complète et plus détaillée, à laquelle il renvoie dans cette « simple biographie.» Il n'est personne qui ne puisse admirer les vertus qui ont rempli la courte et obscure vie du P. Sire (1828-1862); mais il peut être surtout proposé comme modèle, tant aux séminaristes qu'aux religieux novices: par-dessus tout, il est un admirable modèle d'obéissance à ses supérieurs et d'observation de la règle qui est bon pour toutes les conditions sociales. On trouve là un exemple frappant des bienfaits d'une bonne éducation, de l'heureuse influence d'une famille chrétienne et des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur les familles nombreuses : sur dix enfants qu'eut madame Sire, six sont entrés dans les ordres. Le P. Sire naquit à Saint-Jory, près de Toulouse; son enfance fut celle d'un prédestiné; sa vie au petit séminaire de Polignan a édifié tous ceux qui l'ont connu. Il n'a cessé de marcher plus avant dans la perfection au grand séminaire ou au noviciat des jésuites. Il n'a été mêlé au monde que pendant les années de son séjour au collége de la Sauve, près Bordeaux, et durant son passage comme missionnaire à l'Ile Bourbon, dont il est revenu malade pour mourir en pleine mer. Ce ne sont donc pas des récits capables d'exciter et de satisfaire la curiosité qu'il faut demander à sa vie; il y aura déception pour tous ceux qui y chercheront autre chose que le portrait d'une âme parfaite, fidèle en tout aux mouvements de la grâce, obéissant dans les plus petites choses à la loi du devoir, et conservant dans son cœur pour sa famille des trésors d'affection qui pourront étonner ceux qui soupçonnent la vie religieuse de dessécher les cœurs. Quelle scène touchante et admirable que celle de ses adieux à sa mère en partant pour les missions. Nous signalons aussi aux « curieux » quelques détails intéressants non moins qu'édifiants sur les « expériments » auxquels sont soumis les jésuites pendant leur noviciat.

— Une jeune fille morte à vingt-quatre ans ne peut pas avoir accompli des œuvres extraordinaires en ce monde et pour ce monde. Mais il n'est pas besoin de longs jours pour faire de grandes choses en vue du ciel et mériter la récompense éternelle. Tel est le fait de Mathilde de Nédonchel, dont une main amie nous retrace la vie admirable. Les actes extérieurs de son existence ne comprennent guère que les occupations vulgaires du commun des mortels, quelques pèlerinages, le concours à quelques œuvres comme la Garde-d'Honneur du Sacré-Cœur. C'est sur elle-même qu'elle concentre toute son activité, c'est

dans son âme que se passent les faits les plus importants de son existence, révélés par sa correspondance, ses journaux, ses cahiers de retraite et les confidences de quelques amies : nous y voyons les luttes qu'elle eut à soutenir pour arriver au degré de vertu qu'elle a atteint, les faveurs divines dont elle fut l'objet. Elle s'est formée entre une mère qu'elle vit toujours malade, modèle de patience et d'abandon à la Providence, entre un père et une sœur encore vivants dont nous dirons seulement qu'elle ne reçut jamais que de bons exemples. C'est au sein de la richesse qu'elle prit l'amour de la pauvreté; au milieu des plaisirs et des avances du monde qu'elle résolut de se donner à Dieu. Irascible, jalouse, égoïste au point qu'étant enfant, dans un moment de dépit, elle eut des pensées de suicide auxquelles elle donna un commencement d'exécution, elle en était venue à ce degré de perfection que sa bonne Marianne, après avoir été longtemps son souffre-douleur, pouvait dire de la malade ces simples paroles qui sont le meilleur éloge : « Elle est toute changée, c'est plaisir de la soigner, il est impossible d'être d'une humeur plus charmante, elle prend tout ce qu'on veut. » Après avoir aspiré longtemps à la vie religieuse et retardé la réalisation de ce désir par piété filiale, si elle n'a pas eu la consolation de mourir sous les glorieuses livrées de Jésus-Christ, elle eut, du moins, celle de quitter ce monde au pied du tombeau des apôtres dont elle était venue fêter le centenaire, victime sans doute du sacrifice qu'elle avait fait de sa vie pour la prolongation des jours de Pie IX. Des faits extraordinaires, qu'il ne nous appartient pas de qualifier de miraculeux, sont venus plus tard consoler ceux qui la pleurent en les assurant de son bonheur.

L'auteur s'efface pour ne laisser paraître et parler que Mathilde de Nédonchel, qui s'élève parfois à des régions mystiques inaccessibles à beaucoup de lecteurs. Quelques-uns trouveront des raffinements de mortification, des naïvetés dans les élans de sa piété. Mais, à côté de cela, que de choses fortifiantes, élevant l'âme et bonnes pour tout le monde. Nous ne voulons citer que cette manière de pratiquer le vœu de pauvreté au milieu du monde : « Il fut résolu qu'elle accepterait tout ce que ses parents lui donneraient sans toutefois s'y attacher; elle devait être mise selon son rang en évitant tout ce qui eût pu attirer l'attention... Elle recevait par mois une somme fixe pour ses menues dépenses; elle en prélevait une partie pour les frais de sa toilette. La somme était remise à sa fidèle Marianne qui, avec sa mère, faisait les acquisitions nécessaires. Elle ne voulait même pas être consultée. » Cet ouvrage est bon pour faire connaître Mlle de Nédonchel, qui était passée inaperçue au milieu même de la société qu'elle fréquentait. Il serait possible de faire maintenant un livre accessible

au plus grand nombre, où l'on retrancherait une foule de détails et de citations qui satisfont une curiosité légitime pour certains, mais que ne partage point le gros des lecteurs et où ne paraîtrait que ce qui peut servir à nourrir les âmes et à les édifier.

— C'est surtout en vue des ecclésiastiques qu'a été écrite la *Vie de M. Faillon*, tant pour leur proposer un modèle, que pour rappeler des souvenirs chers à beaucoup d'entre eux. Il n'était connu du public que par ses nombreux ouvrages historiques, dont un seul, et des plus considérables, parut sous son nom, à son insu, et contre sa volonté formelle, les *Monuments inédits sur sainte Madeleine*, qui l'ont placé au premier rang des hagiographes, des critiques modernes et des défenseurs de l'apostolicité des Églises de France. Sa mort, survenue pendant les jours douloureux de l'investissement de Paris, passa comme inaperçue, quoiqu'il y ait peu d'hommes qui aient plus agi sur les esprits, et par ses œuvres et par son influence dans la direction des affaires ecclésiastiques, comme membre de la Société de Saint-Sulpice. Car ce sont là les deux ordres d'idées auxquels on peut rattacher toute sa vie, si l'on en excepte ses premières années et les détails si touchants donnés sur ses relations avec sa famille et sa piété filiale. Nous voyons se montrer en lui l'influence de l'éducation reçue d'une pieuse mère au sein d'une famille chrétienne. Né à Tarascon en 1800, il fit ses études au lycée d'Avignon, puis au grand séminaire d'Aix et vint les achever à Saint-Sulpice, à Paris, dont il devait être une des lumières. Il se fit remarquer tout de suite dans les catéchismes justement renommés de cette paroisse. Il fut, bientôt après son ordination, professeur, puis directeur et enfin assistant de la compagnie de Saint-Sulpice. C'est à ce titre qu'il fut envoyé comme visiteur dans le Canada et en Amérique, où il fit plusieurs voyages dans l'intérêt des œuvres de la compagnie : il rétablit partout l'ordre, rappela à la stricte observance des règles du fondatenr, et travailla efficacement à la formation sérieuse d'un clergé indigène. Ces divers séjours, favorables à sa santé, ne le furent pas moins pour ses études : il recueillit un grand nombre de matériaux pour l'histoire du Canada et pour la biographie de pieux personnages qui ont édifié ces contrées par leurs vertus. Plus tard, il fut plusieurs fois chargé de représenter la compagnie auprès du Saint-Père et de la défendre d'injustes accusations portées contre son dévouement et son obéissance au Saint-Siége. Dans l'intervalle de ses missions et pendant même qu'il les remplissait, il ne perdait aucun instant, soit pour recueillir des documents, soit pour publier des ouvrages de dévotion, soit pour avancer et préparer des travaux historiques, s'abandonnant à la Providence et sachant sacrifier ses goûts pour faire ce qui était le plus opportun et pouvait être plus profitable aux âmes. C'est ainsi qu'il suspendit fréquemment ses travaux sur M. Olier,

qui lui tenaient cependant tant à cœur et qui aboutirent à la belle vie dont il a pu préparer la deuxième édition, parue depuis sa mort, à la publication de plusieurs de ses opuscules, à la préparation de la publication de ses œuvres, et on peut ajouter à l'introduction de la cause de sa béatification. Il a relevé une singulière supercherie d'un éditeur parisien qui donnait, en 1823, comme véritable portrait de Léon XII, le portrait de M. Olier, gravé par Ritteau. Dans ses ouvrages, il ne recherchait que la clarté et l'exactitude, abandonnant tout le reste à la miséricorde de Dieu. Il s'était donné pour règle de n'aller jamais rien voir par curiosité, et ce fut sans doute une des causes qui rendirent ses recherches si fructueuses, en le détournant de ce qui ne pouvait servir au but qu'il poursuivait. Nous le voyons à Rome, tout entier à sa vie d'étude, sans courir après les grands spectacles qui ont tant d'attrait pour les chrétiens, et dans un voyage, il dit à un de ses compagnons : « Assez d'autres visitent les églises en touriste et en archéologues; pour nous, nous devons les visiter en chrétiens, et nous réserverons pour Notre-Seigneur seul toute notre attention. » Plusieurs chapitres sont consacrés à retracer les vertus dont l'auteur n'avait pu parler dans le cours de son récit; ce sont ces chapitres qui feront le plus aimer et admirer le saint prêtre dont il nous a donné la vie.

— Qui veut lire la vie d'un saint prêtre ne saurait mieux choisir que la vie écrite par M. l'abbé Branchereau, du vénérable et regretté curé de Saint-Sulpice, M. Hamon. Enfant, collégien, séminariste, directeur de grand séminaire, collaborateur du cardinal de Cheverus, et curé, il est partout le modèle du clergé; les laïques auront aussi beaucoup à imiter en lui, et s'édifieront des vertus qu'il n'a cessé de pratiquer dans sa longue carrière (1795-1874); il en avait trouvé la semence au sein d'une famille chrétienne dont la persécution révolutionnaire ne fit qu'exciter le zèle et le dévouement envers l'Église. Jointes à ses aptitudes, elles lui valurent une place à la pension Liautard, d'où sont sortis tant d'hommes distingués, et le conduisirent à la haute position qu'il occupa, plus considérable encore par l'autorité dont il jouissait que par les honneurs dont il était revêtu. Les parties de sa vie qui seront le plus goûtées du public, à cause de la variété et de l'intérêt des faits, sont celles qui est consacrée à ses premières années et à son ministère comme curé de Saint-Sulpice. Rien ne nous attire comme les récits qui se rattachent à l'époque révolutionnaire, et on ne peut lire sans admiration tout ce que M. Hamon a fait comme curé de Saint-Sulpice ; son dévouement à ses paroissiens, qui le trouvaient toujours à leur disposition; sa charité pour les pauvres, auxquels il ne refusait jamais; la régularité de sa vie, qui en doublait le temps et lui permit, grâce à « l'économie des minutes, » de composer d'importants et beaux ouvrages, au milieu des occupations multipliées de son ministère; les

œuvres importantes qu'il réussit à créer: maison de petites sœurs des pauvres, écoles, chapelle des œuvres, cercle desemployés de commerce, et qui absorbèrent des sommes énormes. Bien que nous trouvions cette règle parmi celles qu'il se traça dans sa solitude à Issy : « Je ne lirai aucun journal; je ne m'occuperai point d'affaires étrangères à ma charge, » il ne restait point indifférent aux choses de l'extérieur, et tous les gouvernements l'ont trouvé inébranlable sur les questions de principe. Aussi peu courtisan qu'homme d'opposition, jamais il ne crut devoir cacher ses sentiments de profond dévouement à l'égard de Pie IX persécuté et dépouillé. Ses relations avec sa famille donnent lieu à des détails touchants ; le chapitre sur la guerre et la commune renferme quelques traits peu connus. Sa mort fut celle d'un saint : comment en aurait-il été autrement de celui qui pouvait dire : « Pourquoi craindrais-je la mort ? Jésus-Christ, qui me jugera, a toujours été mon meilleur ami. » Ajoutons que l'auteur, souvent témoin oculaire, a puisé aux meilleures sources et principalement dans la correspondance et les papiers de M. Hamon.

— La *Vie du P. Benvenuto Bambozzi*, mineur conventuel, écrite par son compagnon, le P. Nicolas Treggiani, est déjà à sa seconde édition. Le P. Bambozzi, né à Osimo, d'une famille de paysans, a été, dès ses premières années, un modèle de piété, de patience et d'humilité. Il entra chez les conventuels à Osimo, dans sa vingtième année; il mourut en odeur de sainteté, le 24 mars 1875. Toute sa vie n'a été qu'un acte héroïque de charité envers Dieu et le prochain. Sa piété envers le Saint-Sacrement et la sainte Vierge, sa vie toute de sacrifice pour le salut des âmes, au tribunal de la pénitence, au chevet des malades, son humilité, sa douceur extrême l'avaient fait vénérer comme saint avant sa mort. Les nombreux prodiges opérés sur sa tombe ont déjà fait introduire sa cause de béatification. C'est une consolation bien douce que ce contraste de la charité, de la pénitence et de l'humilité donné par un pauvre religieux chassé de son couvent à la fin de ses jours, au milieu des ruines morales et des spoliations iniques dont l'Italie offre le triste spectacle. Ce livre, écrit par un de ses élèves, qui fut plus tard le compagnon de sa vie et le témoin de ses vertus, quoique intéressant et bien écrit, gagnerait à être réduit. Les enseignements édifiants ralentissent l'intérêt de la narration.

VICTOR MORYAT.

LITTÉRATURE RITUALISTE.

The english catholic's vade mecum. London, Palmer, 1874, in-32 de XVI-156 p. Prix : 1 fr. 35. — *The people's mass book*, London, Baty, in-32 de 64 p. Prix : 40 c. — *A book of Litanies*. London, Rivingtons, 1874, in-18 de 156 p. Prix : 50 c. — *Guide to Heaven, Treasury of Devotion*, by CARTER. London, Rivingtons, 1875, 1874, 2 vol. in-32 de 192 et VIII-324 p. Prix : 1 fr. 25; 2 fr. 50. — *Meditations on the life of our Lord*, by CARTER. London, Rivingtons, 1875, 4 vol in-12 de VIII-123, VIII-295, X-309, VIII-212 p. Prix : 20 fr. — *Directorium pastorale, the annotated book of common prayer (compendious edition); The book of church Law*, by BLUNT. London, Rivingtons, 1875, 1876, 1873, 3 vol. in-12 de XIV-435, 731, XII-497 p. Prix : 27 fr. 75. — *Notitia eucharistica*, by SCUDAMORE. London, Rivingtons, 1876, in-8 de 1055 p. Prix : 35 fr. — *The Holy catholic Church*, by MEYRICK GOULBURN. London, Rivingtons, 1874, in-8 de XXXI-360 p. Prix : 8 fr.

Le moment où nous sommes ne serait pas mal choisi pour faire une revue de la littérature ritualiste. La suspense de M. Dale en novembre dernier, l'emprisonnement de M. Tooth, enfermé derrière les barreaux de *Horsemonger lane gaol*, en février dernier, le jugement du procès Risdale et plusieurs autres cas qui sont pendants devant les tribunaux, les discussions présentes sur la confession et le confessionnal, une multitude de choses enfin viennent d'attirer l'attention du public sur le mouvement religieux qu'on a successivement appelé des noms de *tractarianisme*, de *puséisme* et de *ritualisme*.

Mais faire une revue complète, même sommaire, de la littérature ritualiste est chose impossible. Pour cela, il faudrait parcourir les œuvres d'une école qui a déjà quarante ans d'existence et dont l'activité littéraire dépasse tout ce qu'on imagine en France. Il n'y a pas une branche de la science chrétienne qui n'ait été cultivée par les adhérents du ritualisme et qui ne l'ait été avec le plus grand succès. Ce serait donc des bibliothèques entières qu'il faudrait parcourir, si on avait la prétention d'être complet, et il faudrait, pour cela, vider les rayons des premières librairies anglaises, des librairies qui portent les noms de Rivingtons, Parker, Hayes, Masters, etc., sans compter les magasins de cent autres sociétés ou librairies de moindre importance et qui, cependant, offrent un stock considérable de publications ritualistes. Nous nous contenterons de mentionner la *Church printing Company*.

Il y a là des bibliothèques entières qu'on croirait sorties de plumes catholiques : des livres d'heures et de prières, des traités de théologie et d'histoire, des pamphlets et des dissertations scientifiques, des apologies et des œuvres de polémique, des volumes de droit et des manuels de vie ascétique, des journaux, des *Tracts*, *Leafleets*, etc., qui sont catholiques de fond, de pensée, de style, de procédé; et ces volumes grands et petits se sont déjà vendus par centaines de mille! L'existence d'une pareille littérature est, à elle seule, une preuve palpable, évidente, irréfutable, que ce mouvement religieux qu'on a

si souvent dit, ou mort ou mourant, est loin de sa dernière heure. Quand on songe, par exemple, qu'on a vendu près de trois millions d'exemplaires d'un de ces livres, intitulé *Hymns ancient and modern*, on comprend, d'une part, tout ce qu'il y a de légitime confiance dans les partisans du ritualisme, et, de l'autre, tout ce qu'il y a de justes motifs d'alarme pour les protestants d'Angleterre.

On ne s'est pas même arrêté là chez les rituâlistes : on a traduit les vies des saints canonisés par l'Église romaine. Les ouvrages ascétiques réputés les meilleurs parmi les catholiques romains, comme ceux de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée, de saint Liguori, etc., sont déjà entrés par des traductions dans le courant du mouvement religieux, et figurent entre les mains des *clergymen* ou des fidèles, suivant qu'ils s'adressent à tous les croyants indistinctement ou bien seulement à certaines classes de personnes.

On est enfin allé si loin dans cette voie que les partisans avancés du ritualisme se sont quelquefois alarmés des tendances du parti. « Il est d'habitude, disait il y a quelque temps un journal ritualiste des plus avancés (*Church Times*, 1873, p. 15, col. 1), il est d'habitude dans les couvents de religieuses anglicanes de se servir de livres français ou italiens qui ont rapport à la vie spirituelle, quand il faut donner à ce sujet une instruction à ceux qui habitent ces retraites. Beaucoup de ces livres sont dévots et pieux, mais ils présentent tous un irrémédiable défaut. Dix-neuf fois sur vingt, ils ont été composés par des jésuites ou par des personnes qui ont accepté la méthode des jésuites. Or, cette méthode est directement contraire à l'idéal que se faisaient de la vie conventuelle, l'antiquité chrétienne et le moyen âge. Rodriguez, Guilloré, Lallemant et les écrivains de la même école sont aussi populaires dans les couvents anglicans que dans les couvents romains; mais cela est malheureux. Il serait bon pour les directeurs et les supérieurs de posséder ces livres, de les lire, et de profiter du bien qu'ils contiennent en abondance, cependant, nous le répétons, dans leur ensemble, ces livres ne sont pas sains... Nous conseillons donc à tous les supérieurs de couvents de faire une razzia de ces livres, ainsi que de ceux du docteur Faber. »

Nous ne pouvons évidemment pas avoir la prétention de faire la revue de tous les ouvrages ritualistes; nous nous contenterons de montrer la justesse des observations qui précèdent, en parcourant rapidement un petit nombre de volumes que nous avons entre les mains.

Voici d'abord le *Vade mecum des anglo-catholiques*. Il suffit de lire, à la suite du titre précédent, l'explication suivante en forme de sous-titre : « court manuel de dévotions communes, compilé par un *prêtre*, » pour comprendre qu'on a devant soi une production ritualiste. Le

prêtre est inconnu chez les anglicans, depuis le règne d'Édouard VI; on ne connaît que le *ministre* de la parole de Dieu. On ne voit pas, du reste, ce que peut avoir à faire un *prêtre* dans une église où il est, historiquement parlant, fort douteux qu'il y ait des ordinations valides, et où, de fait, la moitié au moins des membres, à commencer par les plus haut placés, les évêques, n'admet ni le sacrement de l'ordre, ni la succession apostolique. Le *Vade mecum des anglo-catholiques* est déjà célèbre dans les controverses religieuses qui passionnent nos voisins de l'autre côté du détroit. Il en a été fréquemment question dans la polémique suscitée par l'ardeur des partis, et il faut bien dire que le contenu ne ment pas au titre. Il y a, en effet, des prières et des expressions qui ne sont guère en harmonie avec la théologie et les symboles de l'église anglicane. On y parle de *sacrifice*, de *présence réelle*, de préparation à la *confession*, de confraternité du saint-sacrement, d'intercession des saints, de prières pour les morts, etc. On y recommande même de réciter la prière en famille, devant le crucifix ou le portrait de la Vierge. Tout cela est certainement très-catholique, mais comment tout cela s'accommode-t-il avec l'article 25, qui n'admet que deux sacrements, avec l'article 31 qui condamne le sacrifice de la messe, avec l'article 22 qui réprouve la doctrine du purgatoire? — C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Nous éprouverions également quelque difficulté à dire comment on peut recommander le culte privé des images dans une église qui ne tolère pas même le culte du crucifix, ainsi que vient de le prouver la condamnation du révérend Riddsdale.

— Il suffit de voir la croix sur la couverture du *Livre de messe pour le peuple*, pour tirer la même conclusion que dans le cas précédent. On ne rencontre pas, d'ailleurs, chez les vrais anglicans les prières de saint Thomas et de saint Bonaventure qui servent de formules d'action de grâce aux prêtres catholiques. Le dogme de la présence réelle y est trop clairement contenu pour que ces oraisons puissent cadrer avec le *Livre de la commune prière*.

— *Le Livre des litanies* trahit son origine ritualiste moins dans les détails que dans son ensemble. Cette forme de prière a été surtout mise en vogue depuis que le mouvement religieux contemporain a redonné un peu de douceur, de suavité et d'onction à la piété chrétienne.

— Le Révérend Carter, *recteur* de Clewer, est une des sommités ritualistes. Ses deux livres, intitulés *Guide aux cieux* et *Trésor de dévotion*, révèlent aisément à un œil tant soit peu exercé quelles sont les doctrines de l'auteur. Ils sont, du reste, bien faits. C'est clair, simple, pratique, minutieux, détaillé comme la plupart des manuels qui sortent des mains d'un auteur anglais.

Ces deux volumes nous ouvrent de nouveaux horizons sur la vie religieuse anglaise. Ce n'est plus cette piété sèche et puritaine qui a desséché insensiblement la sève chrétiennne dans l'anglicanisme, parce qu'elle faisait consister toute la dévotion dans la lecture de la Bible ou dans l'audition d'un sermon; c'est une vraie vie spirituelle qui réapparaît sur cette terre déshéritée et qui radoucit le cœur, en redonnant à la piété quelque chose d'onctueux sans amollir cependant la volonté. Ce n'est peut-être pas une vie absolument pure de tout alliage, mais on sent toutefois qu'on est rentré dans le courant de la dévotion catholique, et c'est pourquoi il y a eu comme une nouvelle manifestation du Christ aux âmes. Les âmes qui avaient soif de Jésus-Christ ont senti sa présence lointaine dans le ritualisme, et c'est là ce qui fait la force de ce parti religieux. Malgré les persécutions auxquelles il est en butte, il progresse et il progressera encore. Il répond à un des besoins les plus intimes et les plus impérieux de la nature humaine, à un besoin extrêmement méconnu par le protestantisme.

— C'est pour répondre à ce besoin des âmes, que le même auteur a traduit du français quatre volumes de *Méditations sur la vie de Jésus-Christ, d'après la méthode de saint Ignace.* Ces méditations sont le complément nécessaire de livres comme le *Vade mecum* ou comme le *Trésor de la dévotion.* Après avoir fait naître la faim dans les âmes, il faut bien l'assouvir, et qu'est-ce qui peut l'assouvir, sinon la vie de Jésus-Christ?

Voilà pour les livres de dévotion; voici maintenant pour les livres plus spécialement scientifiques.

— Le travail de rénovation morale qui s'est opéré au sein de l'anglicanisme, le *revival*, comme l'appellent les Anglais, suppose que d'autres rénovations ont été accomplies, et, pour se maintenir, il exige même que d'autres se fassent. L'état des ouailles répond toujours aux soins que leur donne leur pasteur : elles ne se portent bien que lorsque le pasteur remplit son rôle. C'est pourquoi on a vu en Angleterre se renouveler, avec la vie chrétienne, la vie sacerdotale. Le clergé anglican s'est aussi transformé et se transforme tous les jours. Il ne se contente plus d'être *gentleman* et *scholar*, il redevient *pasteur*. Le ritualisme, qui s'est donné la mission de refaire un sacerdoce anglican, a produit une littérature immense sur le prêtre et ses devoirs. Voici, par exemple, un *Directorium pastorale*, dont tout le but est d'apprendre aux ministres qui l'ignorent, ou de rappeler à ceux qui l'oublient, quels sont les devoirs d'un pasteur envers ses ouailles.

Ce livre contient une foule de détails pratiques du plus haut intérêt, dont n'importe quel clergé peut faire son profit. C'est en voyant comment un pasteur doit se conduire dans sa paroisse, qu'on apprend à

connaître les mœurs et les habitudes du clergé anglican, chez lequel se sont conservés, au moins dans la lettre, tant d'usages de l'antique église catholique.

Il a fallu que le clergé ritualiste allât plus loin. Il ne suffisait pas de retrouver le vrai courant de la vie morale et catholique. Il fallait encore légitimer, expliquer, défendre les innovations ou les rénovations. Et c'est pourquoi on s'est mis à fouiller les antiquités chrétiennes et les antiquités anglicanes, afin d'harmoniser les unes avec les autres. Ce n'était, en effet, qu'à la condition de pouvoir opérer un rapprochement quelconque entre les usages catholiques et les coutumes ou les lois de l'Église anglicane, qu'on pouvait rester dans cette dernière.

De là sont nés par centaines des livres comme le *Livre de la commune prière annoté*, et le *Livre de la loi ecclésiastique*.

— Le premier de ces volumes contient le texte du *Common prayer Book*, en gros caractères. L'auteur y a joint, en petits caractères, des introductions et des notes exégétiques ou historiques. Ce livre est extrêmement utile à tous ceux qui veulent suivre les controverses religieuses anglicanes. C'est, nous ne craignons pas de le dire, le meilleur manuel qui ait été fait sur cette question si souvent traitée dans ces derniers temps. Ce volume fera oublier les travaux de Ch. Hardwich et même celui de Procter.

Il suffit de lire les notes ajoutées à la rubrique relative aux ornements (p. 142-144), et l'introduction à l'*Holy Communion*, pour voir que son auteur appartient aux ritualistes, mais aux ritualistes modérés.

— *Le Livre de la loi ecclésiastique* est peut-être plus utile encore que le précédent. Cet ouvrage tient de la théologie, de l'histoire, du rituel, du code et du commentaire. Il serait aisé de trouver quelques rapprochements entre lui et notre droit canon. L'auteur a divisé sa matière en *six livres*, dont voici les titres : l'Église et ses lois. — Les Sacrements et les offices de l'Église. — Le Clergé paroissial. — Les Officiers paroissiaux. — Les Églises et les « churchwardens. » — Les Revenus du clergé paroissial.

C'est un livre indispensable à quiconque veut se familiariser avec la connaissance de l'Église anglicane.

On trouve à la fin du volume, sous forme d'appendice, les derniers actes du Parlement relatifs à l'Église, jusqu'à 1873. Il y manque donc le *Public Worship regulation Act* de 1874 et le *Bishop resignation act* de 1875.

Disons, en passant, que nous devons au Révérend Blunt, auteur des trois volumes que nous venons d'analyser, plusieurs autres ouvrages extrêmement importants, en particulier une histoire de la réforme

anglaise allant de 1514 à 1547, qui se fait remarquer par une vaste érudition et par une grande loyauté dans les jugements sur les hommes et les choses.

Tous les ouvrages énumérés ci-dessus ont trait à un ensemble de questions qui embrassent toute la vie chrétienne ou la discipline ecclésiastique. Mais il y en a d'autres plus spéciaux, où les auteurs se sont attachés à défendre les points attaqués et à mettre en lumière certaines croyances fondamentales. Or, il y a dans ce qu'on appelle le ritualisme un dogme central, la reconnaissance de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. C'est ce dogme qui explique l'acharnement qu'on apporte de part et d'autre dans une controverse en apparence futile. Si Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie, les ritualistes ont raison d'orner leurs églises et de relever leur culte par un magnifique rituel; mais, du même coup, ils vengent les catholiques romains et condamnent les protestants. Si, au contraire, Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans la sainte Eucharistie, les protestants ont raison et les ritualistes ne sont que des idolâtres. Il est donc naturel que les partisans du ritualisme aient songé à établir solidement leur croyance. Il a paru aussi une quantité considérable de traités sur la sainte Eucharistie. En voici un fort volumineux, intitulé *Notitia eucharistica*, où l'auteur, sous forme de commentaire de l'*Holy Communion*, a entassé des explications dogmatiques, exégétiques et historiques sur la sainte Eucharistie, très-complètes et très-savantes. Il y a certainement longtemps qu'il n'a paru rien d'aussi étendu sur le même sujet. L'auteur, Scudamore, recteur de Ditchingham, appartient au parti modéré du ritualisme. Il donne, des mots *Before the table*, une explication qui n'est ni commune, ni naturelle (p. 552-553).

A côté, et peut-être au-dessus de cette question dogmatique, il est une question disciplinaire pratiquement plus importante, qui gît au fond du mouvement ritualiste. Écartée jusqu'à ce moment, cette question est arrivée maintenant à l'ordre du jour. Il s'agit de savoir, en effet, au nom de quelle autorité se font toutes les innovations du ritualisme; car il est manifeste que ni les évêques, ni l'État ne sont pour lui. Aussi la question de l'Église, de sa constitution, de son autorité, de son indépendance figure-t-elle aujourd'hui au premier rang des questions controversées. *La sainte Église cahtolique* de Goulburn ne représente pas, sur ce point, les idées des ritualistes. L'auteur admet bien la succession apostolique; il croit à la présence du Christ dans l'Eucharistie, mais il n'aborde pas le point vital, nous voulons dire la position qu'occupe l'Église par rapport à l'État. Il s'en tient aux idées reçues par les partisans modérés de la Haute-Église. Les

ritualistes sont bien plus avancés. Ils réclament l'indépendance de l'Église, et travaillent, de fait, à l'obtenir.

A l'heure où ces lignes s'écrivent, la bataille s'engage sur cette grave question, et il n'est pas impossible que l'avenir ne nous dise prochainement à qui appartient la victoire. P. MARTIN.

BELLES-LETTRES

Recueil des anciennes poésies françoises des quinzième et seizième siècle, recueillies et annotées par MM. ANATOLE DE MONTAIGLON et JAMES de ROTHSCHILD. T. XII. Paris, Paul Daffis, éditeur de la Bibliothèque elzévirienne, 1877, gr. in-18 de 423 p. — Prix : 5 fr.

Cette collection fort curieuse d'opuscules en vers, devenus d'une rareté extrême (parfois on n'en connaît qu'un seul exemplaire), vient de s'enrichir d'un nouveau volume; il contient vingt-deux pièces différentes ; les unes présentent un véritable intérêt historique; les autres jettent du jour sur les idées de nos ancêtres, sur les mœurs d'une époque qui s'éloigne de plus en plus. Il ne sera point hors de propos, nous l'espérons du moins, de signaler quelques-uns de ces écrits. — D'abord vient l'*Avocat des dames de Paris*; ce n'est, en réalité, qu'une satire composée vers 1490 par un auteur nommé Maximien; il se fait connaître, suivant un usage alors répandu, par un acrostiche placé à la fin de son œuvre; il eut, dans son temps, une certaine réputation; aujourd'hui on ne sait absolument rien sur son compte; tel pourrait bien être, dans quatre siècles, le sort de plus d'un auteur de nos contemporains, faisant parler de lui. C'est encore de Maximien qu'est un petit poëme assez curieux : *Débat des dames de Paris et de Rouen*, relatif à l'entrée solennelle du roi Louis XII à Rouen, en 1508. Le *Gouvernement des trois Estats du temps qui court*, composé entre 1505 et 1512, est un tableau peu flatteur des abus qui dominaient alors et qui se reproduisent sans cesse sous des formes diverses ; c'est également à un acrostiche que nous sommes redevables de connaître le nom de l'auteur, Pierre de la Vacherie, personnage resté inconnu à tous nos anciens biographes. — La *Déploration sur le trespas de la feue royne de France Claude* est un témoignage de la sympathie générale que provoqua la mort prématurée de l'épouse de François I^e^, enlevée à la fleur de l'âge, après avoir passé sa vie dans la retraite; Brantôme (il n'était pas coutumier du fait) lui a consacré des pages touchantes (voir l'édition publiée par M. Ludovic Lalanne, t. VIII, p. 106). Le *Monde sans croix*, le *Monde qu'on achève de peindre* et quelques autres *Mondes* sont des pièces satiriques inspirées par le mécontentement général que provoquaient, vers 1523, la misère croissante du peuple, les vexations des soldats,

l'augmentation des impôts; on y découvre des allusions aux folles dépenses de la reine-mère Louise de Savoie; les auteurs de ces critiques et les imprimeurs qui avaient prêté leurs presses n'eurent pas lieu de se féliciter de leur hardiesse; enfermés à la Conciergerie, ils y restèrent longtemps, car il ne furent rendus à la liberté qu'au mois de mars 1525. — La *Deffense contre les émulateurs, ennemis et mesdisans de France* est une attaque contre Charles-Quint, à l'occasion de ses continuelles querelles avec François Ier.

Nous ferons une mention spéciale de la *Vie de saint Mathurin de Larchant hystoriée*, composée vers 1489; les vies des saints, écrites en vers, à la fin du quinzième siècle, sont de curieux monuments de la piété de nos ancêtres; le village de Larchant, où naquit saint Mathurin et où ses reliques ont été transportées, n'est qu'à 16 kilomètres de Fontainebleau. Mais nul touriste ne songe à le visiter, parce qu'il reste en-dehors des cartes spéciales de la forêt. « L'église de Saint-Mathurin, construite aux frais du chapitre de Notre-Dame de Paris, à qui elle a toujours appartenu (ce qui explique sa grandeur matérielle et son importance architecturale), vaut pourtant une visite. Malgré la destruction de la nef, malgré la nudité des murailles, la tour, et surtout les transepts et le chœur, qui sont du treizième et du quatorzième siècles, sont d'un si grand air et d'une si belle tournure que, dans un pays moins perdu, il n'y aurait qu'un cri pour en réclamer la restauration. » M. Bellier de la Châtaignerie a, d'ailleurs, consacré au village de Larchant une étude fort intéressante; il a eu soin d'y insérer la *Vie de saint Mathurin*, d'après l'une des vieilles éditions; il en existe plusieurs qui offrent entre elles des différences assez sensibles. — Signalons aussi deux *Prognostications* satiriques, antérieures à celle qu'écrivit Rabelais et, comme elle, destinées à se moquer de ces livrets, nombreux à cette époque, qui, spéculant sur la crédulité populaire et se basant sur des croyances astrologiques alors incontestées, mêlaient de la façon la plus singulière les prédictions sur le temps probable de chaque saison aux traditions et aux préjugés le plus en vogue. Il ne faut pas se laisser abuser par le titre d'un *Remède très-utile contre la peste;* cette pièce de vers n'est pas une œuvre médicale; c'est une allusion à la situation politique du pays vers 1520; le *Chef*, les *Membres principaux*, les *Membres officieux*, les *Membres menus*, désignent le roi, les seigneurs, les officiers de justice, le pauvre peuple, fort rudement opprimé. Nous pourrions mentionner encore la reproduction de deux opuscules du poëte d'Adonville (ou Dadonville), devenus introuvables, et qui sont loin de manquer d'intérêt; mais nous en avons dit assez pour montrer que ce nouveau volume des *Anciennes poésies françoises* mérite, tout comme ses devanciers, le meilleur accueil du public lettré auquel il s'adresse.

G. B.

Jochs florals de Barcelona. L'Atlantida, par Jascinto Verdaguer. Barcelone, imprimerie de la Renaixensa, 1877, gr. in-8 de 240 p.

C'est, nous le croyons, en 1859, que les jeux floraux furent reconstitués à Barcelone. Cette résurrection fut l'objet d'attaques et de dénigrements qui n'empêchèrent pas l'institution renaissante de prospérer. Le volume qui contient le glorieux résultat du concours de cette année renferme non-seulement de nombreuses et remarquables productions, inspirées par le désir de conquérir la fleur naturelle donnant le droit de désigner la reine de la fête, l'églantine d'or ou la violette d'argent, il contient encore un grand et beau poëme qui a valu à son auteur, Don Jascinto Verdaguer, le grand prix offert par la représentation provinciale. Cette œuvre de longue haleine a tant d'importance et excite, en ce moment, un si vif intérêt au-delà des Pyrénées, que les autres lauréats des jeux floraux de Barcelone, MM. Angel Guimera, Franquesa y Gomis, de Pages de Puig, Pi y Parera, Marti y Folguera, Coca y Collado, nous pardonneront de consacrer à M. Verdaguer l'espace trop restreint dont nous pouvons disposer.

Platon, dans deux dialogues, rapporte qu'encore enfant, il apprit de son aïeul Clitias ce qu'avait raconté à ce dernier un vieux prêtre égyptien sur l'Atlantide ; c'était jadis une grande île de l'Océanie, en face du détroit d'Hercule; elle formait une belle et riche contrée, et ses peuples, d'abord soumis aux dieux, vécurent longtemps dans le bonheur et l'innocence. Mais ils se corrompirent et leur dépravation devint telle que Jupiter résolut de détruire ces hommes impies : dans une nuit, l'Atlantide disparut sous les flots. Tel est le sommaire du récit de Platon et l'épouvantable cataclysme dont le poëte s'est inspiré, mais il a relié ces antiques traditions au plus grand événement des temps modernes : un jour un vaisseau génois et un vaisseau vénitien se rencontrèrent sur la mer Lusitanienne et se livrèrent un grand combat; le feu ayant pris aux poudres, les deux bâtiments sautèrent. Un Génois réussit à gagner le rivage et fut accueilli par un pieux solitaire. Celui-ci raconte à son hôte l'immense submersion dont Platon a conservé le souvenir et à la fois toutes les fables relatives aux Atlantes, à leur roi Atlas, aux Hespérides, à Géryn et à Hercule, qui devient le héros du poëme. Le Génois, qui écoute avidement le solitaire et trouve dans ses paroles comme une sorte de révélation sur l'existence d'un monde inconnu, n'est autre que Christophe Colomb, et, dans une conclusion, en-dehors des dix chants qu'occupe le récit de l'ermite, le poëte rappelle les démarches de l'intrépide navigateur pour intéresser quelques souverains à ses grands projets; il dit ensuite quel appui il trouva chez Isabelle la Catolique; monté sur un vaisseau acheté avec le prix des joyaux de la grande

reine, Colomb, quittant l'Espagne, longe la plage où naguère il a été accueilli, et le solitaire adresse au navire qui emporte son ancien hôte un salut plein d'espoir et d'enthousiasme.

Tel est le sujet de l'*Atlantide*, mais résumé en trop peu de mots pour que le lecteur puisse se faire une idée juste de cette œuvre imaginée et écrite avec une grande originalité. Ajoutons que si un style éclatant, de hautes pensées, d'heureuses comparaisons sont les précieuses qualités auxquelles on reconnaît un vrai poëte, on doit saluer de ce nom M. Jascinto Verdaguer. Nous comprenons donc l'émotion que son livre a excitée dès son apparition, et qui a bien vite franchi les limites de la Catalogne : un poëte espagnol a déjà entrepris la traduction de l'*Atlantide*.

C'est une singulière coïncidence que la publication, à peu d'années de distance, de *Mireille* et de l'*Atlantide*, deux poëmes composés dans des langues qui avaient si longtemps sommeillé qu'on semblait ne plus voir en elles que des dialectes, et dont Mistral et Verdaguer ont eu le talent de faire de si mélodieux instruments. Cette analogie est la seule que nous puissions indiquer. Les deux œuvres sont trop dissemblables pour que nous songions à les mettre en parallèle. L'une appartient par sa donnée au temps moderne, à la vie champêtre, et, il faut bien le reconnaître, doit à cette inspiration un charme, une vie qui manquent à la seconde, dont le sujet principal se perd dans les mythes d'une lointaine antiquité. Nous ne chercherons nullement à dissimuler l'espèce de refroidissement, de crainte, que le lecteur éprouve en se voyant transporté dans un âge fabuleux, et au milieu de personnages dont on a pu perdre le souvenir depuis qu'on a quitté les bancs du collége. Pour triompher de semblables préventions, il fallait avoir toutes les éminentes qualités littéraires dont M. Verdaguer est largement doué. Mais ces qualités, nous voudrions bien un jour les voir employées dans un nouveau poëme, fondé sur des données moins anciennes, plus humaines, et d'un plus vif intérêt. M. Verdaguer, nous a-t-on dit, a tout au plus trente ans, et notre espérance n'a rien que de très-légitime. TH. DE PUYMAIGRE.

Molière jugé par ses contemporains, avec une notice, par A. P.-MALASSIS, et un fac-simile des armoiries de Molière. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-18 de XXVII et 148 p. — Prix : 10 fr.

Molière excite de plus en plus l'attention de tout le public lettré, et c'est justice. On scrute les moindres circonstances que l'on peut découvrir à l'égard de sa vie ou de ses ouvrages; on ajoute sans cesse à la liste déjà si nombreuse des écrits dont il a été l'objet, liste

dressée avec tant de soin et de conscience par M. Paul Lacroix. (*Bibliographie molièresque.* Paris, A. Fontaine, 1875, in-8.)

Personne n'ignore quelle haute opinion Boileau, Racine, La Fontaine avaient de Molière; à côté de ces personnages illustres, il s'en trouve de bien moins renommés, mais qui, du moins, ont eu le droit de parler de l'auteur du *Misanthrope* comme l'ayant connu personnellement, comme ayant subi l'impression de sa présence; c'est ce qui donne du prix à quelques pages de certains volumes devenus la proie de cet oubli qui a dévoré tant de milliers d'ouvrages insipides.

M. A. P.-Malassis a eu l'heureuse idée de remettre en lumière quelques-uns de ces témoignages contemporains. Il a d'abord jeté les yeux sur un écrit de Jean Donneau de Visé : *Conversations dans une ruelle de Paris, sur Molière défunt, suivie de son oraison funèbre* (insérée dans le *Mercure galant* (t. IV, 1673, p. 260).

Donneau de Visé, dont nul ne se souvient aujourd'hui, fut, en son temps, le type d'une espèce qui s'est fort multipliée et que nous voyons à l'œuvre au dix-huitième siècle, celle des *faiseurs* littéraires. « Remuant, insinuant, intrigant, collaborateur à toutes mains, coureur de bureaux d'esprit et de ruelles, c'est le premier homme qui ait connu *tout Paris.* »

Cette *Conversation* est une inconvenance; un ton enjoué en présence de la mort prématurée d'un homme illustre est des plus déplacé, mais, parmi bien des banalités et de l'affectation, on rencontre quelques traits intéressants; tel le passage sur Molière comédien : « Tout étoit comédien en lui, depuis les pieds jusqu'à la teste; » on remarquera un mot entendu d'original : « Il feroit jouer jusqu'à des fagots. »

L'Ombre de Molière, par de Brécourt, est une production dialoguée due à un personnage aventureux, auteur, acteur, spadassin, d'une moralité équivoque; après avoir été l'ennemi de Molière, il revint à des sentiments plus justes : « Sa pièce offre un ami vraiment touché, frappé dans une affection plus vivace qu'il ne l'avait cru, qui a oublié ses griefs et ses torts, pour ne se rappeler que les talents et les vertus de l'être regretté. »

Vie de Molière en abrégé, par Charles Varlet de Lagrange; cette *Vie* se trouve en tête de l'édition, si recherchée aujourd'hui, des *Œuvres de Molière* publiée en 1682, 8 vol. in-12 : « De toutes les biographies de Molière, nulle n'est aussi brève ni aussi pleine; elle donne surtout l'essentiel des quatorze dernières années de la vie du grand comédien, et elle satisfait pleinement, sur cette éclatante période, une curiosité normale. » Depuis 1659, Lagrange ne quitta pas Molière, et, après sa mort, il resta fidèle à la fortune de son théâtre; « élève et acteur préféré de Molière, il fut l'orateur de son choix, le chef en second de sa troupe. »

Monsieur de Molière, par Adrien Baillet (extrait des *jugements des savants sur les principaux auteurs*, 1686, tome IV, 110 p.). Baillet était dans les ordres ; il n'assista certainement à aucune représentation des pièces de Molière ; enrôlé dans la secte du jansénisme, il envisageait l'auteur du *Tartuffe* comme un des plus dangereux ennemis de l'Église ; il compilait : il enregistre ce que le Père Rapin et le P. Bouhours, ce que Bayle, Pradon, le sieur de Rochemont et autres ont dit à l'égard de Molière ; il recueillait de toutes mains et sans critique, mais ce qu'il a rassemblé, ce qu'on ne retrouverait qu'après de fastidieuses recherches, offre du prix pour tous les *molièristes* (le mot est admis).

Le volume que nous signalons est terminé par la notice relative à Molière, insérée par Charles Perrault, dans les *Portraits des hommes illustres qui ont paru en France* (1697, in-fol., t. Ier, p. 91); cette notice assez bien informée, est aigre et écrite du ton de suffisance assez ordinaire au personnage officiel. « Contrôleur général des bâtiments, membre de l'Académie des sciences et des inscriptions, Perrault juge Molière avec hauteur, regarde l'acteur comme fort au-dessus de l'auteur comique, et, épousant les rancunes de son frère Claude, celui qui, de mauvais médecin, était devenu bon architecte, il reproche à Molière « d'avoir manqué de respect à la médecine elle-même et aux bons médecins. »

M. P.-Malassis a joint aux textes qu'il reproduit, quelques notes succinctes mais judicieuses, attestant une connaissance intime de tout ce qui concerne notre immortel comique.

Les armes allégoriques que Molière s'était choisies : *Trois miroirs de vérité*, se trouvent dans le volume de Perrault, au bas du beau portrait de Molière, d'après Mignard, le seul authentique que l'on connaisse. Donneau de Visé avait déjà signalé ce blason dans la *Conversation* que nous avons citée. Ajoutons que l'exécution typographique du petit volume que nous mentionnons ne laisse rien à désirer.

G. B.

Notice sur les trois Brébeuf : *le poëte, le prieur-curé de Venoix, et leur oncle, le missionnaire martyr*, par Ch. Marie, ancien professeur au lycée de Caen, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Paris, Douniol ; Caen, Le Blanc-Hardel, 1875, in-8 de 228 p. — Prix : 3 fr.

C'est par un malentendu regrettable que le compte rendu d'un livre publié en 1875 ne paraît ici qu'en 1877. Le retard est d'autant plus fâcheux que le livre est meilleur et avait plus de droits à une honorable mention. M. Marie est un de ces travailleurs qui, loin de perdre leur temps à refaire ce qu'ont déjà fait les autres, creusent profondément le sujet qu'ils ont choisi et en font sortir des lumières nou-

velles. Pour écrire sa triple notice, M. Marie s'est surtout 1° servi des lettres du poëte Georges de Brébeuf, recueil publié après sa mort, par son frère, le prieur-curé de Venoix, et devenu très-rare aujourd'hui; 2° de la *Dissertation sur la Pharsale*, *les Entretiens solitaires*, *la Défense de l'Église romaine et autres ouvrages de Monsieur de Brébeuf*, par Guillaume du Hamel, conseiller et aumônier du roi. Ce Guillaume du Hamel était le frère de l'abbé J.-B. du Hamel, qui fut le premier secrétaire de l'Académie des sciences, et de Georges du Hamel, l'avocat dont la Bruyère a parlé avec estime dans ses *Caractères*. M. Marie nous fait rapidement connaître, dans l'*Avertissement*, les trois frères du Hamel, et il consacre ensuite plusieurs chapitres très-nourris, très-intéressants, à la famille de Brébeuf, en France et en Angleterre; au poëte Georges de Brébeuf, mort à quarante-trois ans, en 1661, et à ses ouvrages, particulièrement à ses lettres; à Nicolas de Brébeuf, prieur-curé de Venoix, mort en 1691; enfin, à l'oncle de ces deux frères, le Père Jean de Brébeuf, missionnaire au Canada, où il fut martyrisé en 1699. — Le volume de M. Marie renferme encore l'éloge funèbre des Brébeuf, par Jean Cavelier, et, à l'*Appendice*, deux instructives notices sur la paroisse de Venoix, ancienne et moderne, et sur Mme Laurence de Bellefonds, religieuse bénédictine et sa famille. Il faut remercier M. Marie de tout ce qu'il nous a donné en si peu de pages, mais surtout de tout ce qu'il nous a appris sur ce Georges de Brébeuf qui, comme il le dit et le prouve si bien, « joignait, à la veine poétique et au talent d'écrivain, un zèle de vertu, une ardeur de foi et de piété, qui brillent dans un grand nombre de beaux vers et dans vingt passages de ses lettres. »

T. DE L.

Nouveaux samedis, treizième et quatorzième séries, par A. DE PONTMARTIN. Paris, Calmann Lévy, 1876-1877, 2 vol. in-18 de 380 et 384 p. — Prix : 7 fr.

Si quelqu'un mérite de représenter la critique contemporaine à l'Académie française, c'est assurément M. le comte Armand de Pontmartin. Depuis la mort de Sainte-Beuve, l'auteur des *Nouveaux samedis* occupe la première place dans ce domaine spécial où ont brillé — toutes réserves faites sur la question de doctrine — les Gustave Planche, les Jules Janin et les Philarète Chasles. Il y a bien, certes, M. Louis Veuillot, il y a bien M. Barbey d'Aurevilly — et, dans un autre camp, MM. Taine, Scherer et Cuvillier-Fleury. Mais nous avons ici affaire à des critiques intermittents. Ils n'écrivent que lorsque leur caprice les pousse ou qu'une idée les inspire. M. de Pontmartin, lui, fidèle au poste comme un bon

soldat de la vérité, analyse chaque semaine, depuis bientôt quinze ans, dans la *Gazette de France*, l'œuvre du jour, rend justice à qui le mérite, et fait descendre de leur piédestal usurpé les réputations factices. Trop modestement, il intitule *Samedis littéraires*, *Nouveaux samedis*, ses feuilletons hebdomadaires. La série, qui est déjà considérable, forme bel et bien une intéressante et fort piquante Histoire de la littérature actuelle.

La critique de M. de Pontmartin admire ou réprouve ; elle loue ce qui est vrai et s'indigne contre le mal : c'est dire qu'elle ne procède point du scepticisme et qu'elle reconnaît des principes supérieurs qui servent de base à ses jugements. N'allez pas croire qu'elle soit pour cela monotone, ennuyeuse, morose. Au contraire ! M. de Pontmartin parle des livres avec la connaissance expérimentée d'un fin lettré et l'abandon exquis d'un parfait homme du monde. Son style, plein de justesse et d'élégance, possède de rares bonheurs d'expression. Son esprit, pétillant de verve, marivaude quelquefois ; mais, quand l'auteur rencontre sur sa route les hommes et les choses de la Révolution, ce n'est plus Marivaux qui parle, c'est Juvénal qui fustige. Un autre grand attrait des Études littéraires de M. de Pontmartin, c'est qu'elles sont parsemées de pensées ingénieuses, de ravissantes anecdotes et de touchants souvenirs personnels. En résumé, l'auteur des *Nouveaux samedis* est de ceux qui pensent qu'on ne saurait trop bien habiller l'idée — surtout quand l'idée témoigne de la vérité et doit porter au bien.

Aujourd'hui, nous avons à signaler aux lecteurs du *Polybiblion* la treizième et la quatorzième séries des *Nouveaux samedis littéraires*. Que de belles et bonnes choses dans ces deux volumes ! Voici, défilant devant nos yeux éblouis, Mérimée avec son athéisme désolant et son âme froide ; Daniel Stern, aristocrate bas-bleu qui déserta les vieilles croyances de la maison de Flavigny pour mourir dans la religiosité des Goethe et des Renan ; Frédérick Lemaître, le plus bohème des artistes et le plus artiste des bohèmes ; Mistral, l'Homère des Félibres rêvant des « îles d'or, » à l'ombre des micocouliers sauvages ; Érasme, ce modéré de la Renaissance ; Chateaubriand, devant le talent duquel il faut s'incliner jusqu'à terre. Qui encore ? Xaxier Aubryet, un écrivain charmant de la famille de Xavier de Maistre, martyr d'une maladie terrible et auteur des *Représailles du sens commun* et de la *Philosophie mondaine* ; un autre Xavier, Doudan, qui n'a eu que la peine de mourir pour devenir célèbre ; Léontine Fay, une comédienne qui meurt comme une sainte. Nous n'en finirions pas. — Il y a aussi un chapitre intitulé : *Sainte-Beuve en pantoufles*. C'est la perle de la quatorzième série : du Pontmartin de derrière les fagots, sévère çà et là, mais juste — pour parler comme Monsieur Prudhomme, qu'on a trop calomnié.

L'histoire et la politique ne sont pas non plus bannies de ces deux volumes. L'histoire revendique les études sur M. de Martignac, sur Stofflet et la Vendée, sur Stanislas-Auguste, sur Jeanne d'Arc, sur le général Philippe de Ségur, sur Louis XIII, redevenu vraiment roi depuis le consciencieux travail de M. Marius Topin. A la politique, politique de tradition et de conservation sociale, appartiennent les pages consacrées au père Alexis Clerc, victime de l'exécrable Commune, à Jules Simon, aux États-Unis contemporains (la meilleure des Républiques ???), aux Prussiens en Allemagne, au comte de Plélo et aux ouvrages de M. Paul Thureau-Dangin sur le libéralisme. — Il arrive bien, de temps à autre, que M. de Pontmartin *perd* un peu de vue le livre qu'il se propose d'analyser. Mais le lecteur, lui, n'y *perd* rien. Il lui est donné tantôt d'applaudir à quelque scène dialoguée où l'esprit est au service du bon sens, tantôt d'admirer des portraits intimes, des figures délicatement évoquées, sévères ou souriantes, parfois simplement ébauchées, mais toujours vivantes. La critique ainsi comprise est une œuvre féconde qui charme, instruit, repose et reconforte.

FIRMIN BOISSIN.

HISTOIRE.

Geschichte Egypten's unter den Pharaonen. Nach den Denkmälern (*Histoire de l'Égypte sous les Pharaons, d'après les monuments*). Bearbeitet von Dr HEINRICH BRUGSCH-BEY. Erste deutsche Ausgabe. Mit 2 Karten von Unter-und Ober-Egypten und 4 genealogischen Tafeln. Leipzig, Hinrichs, 1877, in-8 de XIV-818 p.

M. Brugsch avait publié, il y a dix-huit ans (1859), en français, la première partie d'une Histoire de l'Égypte, d'après les monuments, dont il donnait, en 1875, une nouvelle édition retouchée, mais encore inachevée (elle s'arrête à la dix-septième dynastie). Il vient de publier en allemand son œuvre complète. Elle est très-importante. L'auteur, un des vétérans de l'égyptologie, possède parfaitement son sujet. S'il est un peu systématique, comme la plupart des savants qui se sont voués depuis de longues années à une étude de prédilection, qui pourrait en être surpris ? Son histoire remonte à l'époque la plus reculée que nous fassent connaître les monuments, et s'arrête à Alexandre le Grand. Toutes les inscriptions historiques découvertes dans notre siècle sont traduites, quelques-unes pour la première fois, dans l'ouvrage de M. Brugsch. Elles viennent chacune à leur place chronologique. L'auteur suit le plus souvent la division par dynasties, et nous fait connaître, dans chacune d'elles, ce qui a été découvert jusqu'à ce jour sur les Pharaons qui la compo-

sent. On peut se faire une idée du travail qu'il s'est imposé en considérant que ce livre, de plus de 800 pages, renferme surtout des traductions de textes égyptiens, et que ces textes égyptiens ont été revus et recopiés par lui sur les monuments. Cette histoire d'Égypte est ainsi une riche mine de renseignements, où devront aller puiser tous ceux qui désirent connaître le peuple des Pharaons. M. Brugsch n'a rien laissé sans en faire usage, excepté le grand papyrus Harris, dont il n'a pu se servir pour l'histoire de Ramsès III, parce que la publication en a été faite trop tard.

Quant aux points sur lesquels M. Brugsch s'écarte des autres historiens de l'Égypte, le plus important est celui qui concerne l'invasion sous Menephtah Ier. Les livres classiques eux-mêmes mentionnent aujourd'hui, à la suite de M. de Rougé, sous son règne, une invasion des peuplades de la Grèce et de l'Italie. « Les Libyens, lisons-nous dans l'*Histoire des peuples orientaux*, de M. Lenormant, les Libyens, unis aux populations pélasgiques des îles et des côtes de la Méditerranée, aux Achéens, aux Thyrrhéniens, aux Sicules, aux Sardones, envahissent l'Égypte par la frontière du nord-ouest (p. 21). » Une invasion nouvelle des Pélasges est également placée sous le règne de Ramsès III. M. Brugsch voit dans ces peuples circoncis, dont on a fait des Européens, des Caucasiens et des Colchidiens. M. Brugsch nie également, à l'encontre des autres égyptologues, que les Égyptiens aient connu les Troyens au quatorzième siècle avant notre ère. Il annonce qu'il développera dans un mémoire spécial les preuves de ses assertions. Notons enfin qu'il n'est pas non plus d'accord avec la plupart des savants sur plusieurs rapprochements, quelques-uns graves, entre l'histoire sainte et l'histoire d'Égypte.

G. K.

Goerres-Gesellschaft, *zur Pflege der Wissenschaft im Katholischen Deutschland. Vereinsschrift für* 1876. *Zur Einführung*. Prof. Joseph, Hergenroether : *Der H. Athanasius der Grosse*. Dr Franz Kaulen : *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen*. Köln, Bachem, 1877, in-8 de viii-176 p.

Les catholiques allemands, en célébrant à Coblentz, le 25 janvier 1876, le centième anniversaire de la naissance de l'illustre converti Joseph Goerres, résolurent de perpétuer le souvenir de cette fête par la fondation d'une société, qu'ils appelèrent *Goerres-Gesellschaft*, et dont le but est l'étude et la diffusion de la science dans l'Allemagne catholique. Son siége a été établi à Bonn. Elle comprend des membres associés et correspondants, qui contribuent par leur cotisation aux frais de l'œuvre. Elle propose des questions à traiter, et les ouvrages les plus méritants reçoivent des prix. Elle publie elle-

même des travaux qui lui paraissent propres à atteindre le but qu'elle s'est proposé.

L'abrégé de la vie de saint Athanase par le célèbre historien M. Hergenroether, et le résumé des explorations et des découvertes faites, en Assyrie et en Babylonie, par le savant professeur de Bonn, M. Kaulen, sont les premières publications de la société. C'est un excellent début et qui promet. Saint Athanase, qui figure sur le sceau de la société, dessiné par M. Édouard Steinle, tient aussi la première place dans le recueil de la *Goerres-Gesellschaft*, parce que c'est la vie d'*Athanase le Grand*, qui a fait surtout la réputation de Goerres. Les vingt-quatre pages que lui consacre le professeur de Wurzbourg sont aussi intéressantes que solides.

Le travail du Dr Kaulen, beaucoup plus considérable, n'est pas moins attachant, et il nous fait connaître des choses généralement ignorées. Son auteur a toujours eu de l'attrait pour les questions qu'il traite ici. Il a publié dans la revue de Mayence, *der Katholik*, des articles fort instructifs, et il s'en est occupé aussi ailleurs. La publication qu'il vient de faire peut être considérée, à bon droit, comme l'histoire complète des recherches et découvertes en Assyrie et en Babylonie, quoiqu'on puisse désirer cependant quelques détails de plus sur les voyages de ces dernières années, ceux de George Smith, par exemple. M. Kaulen raconte successivement la découverte de Ninive, celle du palais de Sargon et les découvertes faites à Babylone et aux environs. Il expose ensuite l'histoire du déchiffrement de l'écriture assyrienne, étudie la littérature chaldéenne, telle qu'elle nous est connue jusqu'à ce jour, et résume enfin les principaux résultats des études assyriennes. L'auteur est un guide sûr et compétent qu'on lira avec grand profit. L. M.

Les Pièces du Procès de Galilée, précédées d'un avant-propos, par Henri de L'Épinois. Paris et Rome, V. Palmé, 1877, in-8 de xxiv-142 p. — Prix : 5 fr.

Le livre dont on vient de lire le titre contient la publication intégrale des pièces composant le dossier du procès de Galilée, d'après le manuscrit célèbre restitué par le gouvernement du roi Louis-Philippe au Saint-Siége en 1846, et conservé depuis dans les archives du Vatican. Ces pièces sont des lettres en original, quelques-unes en copie, des mémoires, des avis, des minutes et des copies de procès-verbaux d'interrogatoires et d'arrêts se rapportant au débat qui a précédé le décret de 1616 et aux divers incidents qui se sont produits avant, pendant et après le procès de 1633. Elles avaient été déjà éditées en partie, notamment en 1867 par M. de l'Épinois, et en 1876 par M. Berti; mais, dans ces éditions, incomplètes d'ailleurs, s'étaient glis-

sées, pour des causes diverses, des incorrections assez nombreuses. Une publication nouvelle et définitive était devenue nécessaire, et M. de l'Épinois n'a pas hésité à reprendre l'œuvre qu'il n'avait pu qu'ébaucher. Il était temps, en effet, que la question si intéressante du procès de Galilée, sur laquelle on a disserté trop souvent à la légère, fût soumise aux procédés de la critique sérieuse. Dans la nouvelle édition, le public aura sous les yeux les documents authentiques qui permettent de suivre le procès dans toutes ses phases, depuis l'origine jusqu'au dénoûment. Le texte a été reproduit cette fois avec l'exactitude désirable : l'orthographe et les formes anciennes ont été respectées; chaque folio, recto et verso, a été indiqué avec soin, et onze documents, choisis en raison de leur importance, de leur intérêt ou de leur difficulté paléographique, ont été donnés en fac-simile. Il y a lieu de penser que cette édition est la dernière, et qu'elle servira désormais de base et de contrôle aux dissertations sur le procès de 1633. Il devient ainsi probable que le dernier mot de cette question féconde, qui a enfanté tant de polémiques, sera bientôt dit. M. de l'Épinois doit publier prochainement une histoire complète du procès de Galilée : en historien consciencieux, il a commencé par livrer ses sources : c'est là, dans tous les cas, un excellent procédé, et un exemple qui ne saurait être trop suivi. G. B.

Le Sanctuaire du mont Carmel, *depuis son origine jusqu'à nos jours.* Notice historique par le R. P. Julien de Sainte-Thérèse, carme déchaussé, résidant au mont Carmel. (Au profit du sanctuaire.) Marseille, imprimerie Saint-Joseph, 1876, in-12 de xii-344 pages, plus 83 pages d'autographes. — Prix : 3 fr.

Voici un livre plein de faits authentiques, de faits particulièrement intéressants. Il est peu de touristes, il n'est pas de voyageur jaloux de fixer ses impressions en Terre-Sainte qui n'ait parlé du mont Carmel. Le P. de Sainte-Thérèse a relevé, dans ces récits divers, un assez grand nombre d'erreurs, et il nous offre un volume entier où les choses sont exposées dans leur exactitude. Nul n'était mieux placé que lui pour nous les donner telles, puisqu'il avait à sa disposition tous les livres et manuscrits du monastère, et qu'il écrit sur les lieux mêmes, à la suite d'un séjour prolongé sur la sainte montagne, parmi les religieux qui l'habitent. Après les notions indispensables sur le Carmel, sa topographie, son climat, ses productions, les Druses qui l'entourent (ici ce ne sont plus des renseignements locaux, mais un article de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*), l'estimable auteur nous redira toute l'histoire d'Élie, la gloire du Carmel, huit ou neuf siècles avant l'ère chrétienne, et que l'on considère comme le père de l'ordre des Carmes. On lui attribue également une vue miraculeuse des mystères de l'incar-

nation et spécialement de l'immaculée conception de Marie. Les disciples d'Élie auraient, à l'époque de la prédication évangélique, pris le nom de *disciples de Jean*, parce qu'ils regardaient saint Jean-Baptiste comme leur modèle; plus tard ils furent appelés *religieux de la B. Vierge du mont Carmel*, et enfin *Carmes*, dénomination qu'ils ont conservée.

Une ancienne tradition veut que Notre-Seigneur ait sanctifié de sa présence ces lieux bénis, et que, parmi ses premiers fidèles, on doive placer au premier rang les disciples d'Élie. Sainte Hélène bâtit au sommet une grande église, restaurée au neuvième siècle par l'empereur grec Basile. On sait les ravages accomplis en Terre-Sainte par les musulmans; le mont Carmel suivit la destinée des croisés latins. Cette histoire est exposée nettement par notre auteur : c'est à la fois celle de l'institution et celle du monument, ou monastère. L'ordre, qui avait reçu une règle des mains de ses supérieurs, passa en Occident, où il eut pourtant quelque peine à s'établir. On sait quels furent, à cet égard, les travaux du B. Simon Stock, et les grâces singulières dont ils furent suivis. Au nombre des pèlerins du Carmel, se trouve saint Louis, le grand roi. Chassés de Syrie pendant plusieurs siècles, les Carmes reviennent à leur antique séjour en 1627, et touchante est l'histoire de ce retour (p. 169 et suiv.). Les difficultés et les persécutions ne manquèrent pas, et l'on s'y attendait. Toutefois l'antique sanctuaire put être relevé de ses ruines, grâce aux aumônes des fidèles de l'Occident, sollicitées par des religieux zélés qui ne craignaient point de faire incessamment ce long voyage. C'est au Carmel que furent horriblement massacrés par les Arabes, en 1799, les blessés français du siége de Saint-Jean d'Acre; après quoi ces barbares chassèrent les religieux et saccagèrent le couvent. En 1804, les Pères reparurent, et c'est alors seulement que les cadavres de nos malheureux compatriotes reçurent la sépulture. Enfin, on renouvela les quêtes dans toute l'Europe; les gouvernements même s'émurent un peu, lorsque la Restauration eut ramené la paix. Qui ne se souvient, dans la génération qui a précédé le second Empire, des courses et des succès du frère Charles? Il était devenu un personnage, une notoriété, une puissance. Nous avons ici le récit de ses pérégrinations de charité et de celles des autres Pères qui l'avaient précédé. Bref, la sainte montagne a retrouvé sa gloire ancienne, grâce à ce religieux zélé. Il y a aussi l'image miraculeuse de la sainte Vierge, dont l'histoire est dite dans le livre.

Or, ce qui ajoute un prix particulier au volume, ce ne sont pas seulement plusieurs gravures des sites et du monument, mais ce sont encore plus les autographes recueillis, soit sur les registres du monastère, soit en faveur de sa restauration, dans le cahier spécial de l'intrépide frère Charles, parmi ses courses de quêteur. Le P. Julien

de Sainte-Thérèse n'a pas voulu reproduire, dans cette curieuse collection, les outrages adressés aux religieux, en leur propre maison, sur leur propre papier, par des voyageurs hérétiques ou francs vauriens qui venaient de profiter de leur hospitalité. C'est une honte pour l'espèce humaine; il valait mieux en taire les preuves. Du reste, M. About, dans son livre sur la Grèce, n'a-t-il pas le courage de tourner en plaisanterie les moines qui lui cédaient leur lit, se résignant à passer la nuit sur une terrasse pour lui être agréables? Les autographes du frère Charles, qui sont plus que des signatures (il y a des pièces de vers), offrent des noms assurément étonnés de se rencontrer ensemble, sur un tel terrain : le baron Taylor et Félix Pyat, M. Alexandre Dumas et le P. de Géramb, l'abbé de Sambucy et M. Victor Hugo, l'abbé Dufriche Des Genettes et M. Arago, le P. Lacordaire et M. Sauzet, l'abbé Affre (futur archevêque de Paris), MM. Poujoulat, de la Rochette, de Pastoret, de Coislin, de Candolle, Albéric Second, Gasparin, Capefigue, vicomte d'Andelarre, etc., etc.

V. Postel.

Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. *Étude historique*, par le comte de Baillon. Paris, Didier, 1877, in-8 de x-592 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a raison quand il affirme que l'épouse de l'infortuné Charles Ier méritait une place d'honneur « dans la galerie des femmes illustres du dix-septième siècle, qui ont su commander, souffrir et se dévouer. » Cette place d'honneur, M. le comte de Baillon vient de la lui donner, — après Bossuet, — en lui consacrant une des plus intéressantes monographies que notre époque, si féconde en travaux historiques de ce genre, ait encore produite. Il a mis à profit la publication des lettres de la reine, faite en Angleterre, il y a déjà vingt ans, par Mrs E. Green. Ces documents ont trouvé leur complément naturel dans les recherches personnelles poursuivies avec sagacité par l'auteur dans les collections originales de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, et particulièrement dans l'intéressant manuscrit des Mémoires du P. Cyprien de Gamaches, l'un des aumôniers de Henriette. Ces pièces justificatives tiennent, du reste, presque la moitié du volume, tandis que la première partie est consacrée au récit animé et souvent ému de la vie de la reine.

Le succès obtenu par cette étude, lors de sa première publication dans le *Correspondant*, est le meilleur éloge qu'on en puisse faire; elle ne sera pas moins goûtée sous la forme plus parfaite que M. de Baillon lui a donnée récemment.

G. B. de P.

La France et l'Europe pendant le siége de Paris (18 septembre 1870-28 janvier 1871). *Encyclopédie politique, militaire et anecdotique,* par Pierre Maquest, avec une préface de M. E. Spuller, député de la Seine. 2e édit. Paris, Ghio, 1877, in-8, de xii-838 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire, telle que la comprend M. Maquest, n'est pas ce qu'on entend généralement par ce nom. Être l'écho de toutes les nouvelles, même de celles qui sont le plus évidemment fausses, répéter toutes les opinions, même celles qu'on ne saurait justifier ni approuver, tout en accordant la même importance aux moindres faits divers des journaux qu'aux documents officiels, c'est, pour M. Maquest, faire œuvre d'historien. Aussi le plan de son livre est-il bien simple : conte absurde ou appréciation erronée, chaque découverte de l'annaliste est soigneusement consignée, sans contrôle et sans autre ordre apparent que sa date. Cet énorme volume, de plus de 800 pages, malgré son titre un peu prétentieux d'encyclopédie, n'est donc que la reproduction confuse de ce qu'on pourrait retrouver, si cette recherche en valait la peine, dans tous les journaux de la triste période qui s'étend du 18 septembre 1870 au 28 janvier 1871 : fouillis de naïfs cancans, compilation indigeste des proclamations de M. Gambetta, des arrêtés de M. Esquiros, des délibérations de clubs communeux; le tout saupoudré, dans un français douteux, de beaux sentiments patriotiques, d'un grand mépris de la Prusse, d'une admiration sincère et sans bornes pour les escrocs et les émeutiers alors célèbres. On ne le reverra plus nulle part ailleurs, mais dans ces pages, M. Gambetta est encore un sauveur et Garibaldi un héros. Le genre étant admis, on n'en reste pas moins étonné de ne pas rencontrer, en note, quelques rectifications. Si tout était incertain alors, le gouvernement s'étant donné le mandat de propager lui-même activement les fausses nouvelles, le jour s'est fait depuis sur bien des points, et un éditeur soigneux de son œuvre, aurait pu se croire obligé de corriger de temps en temps les erreurs qu'il reproduit si complaisamment, par quelques hommages à la vérité. Mais non, tout est resté tel que le hasard l'a fourni, incomplet, invraisemblable, souvent faux de tous points, et dans un pêle-mêle effroyable. L'auteur justifie ainsi son épigraphe : *Non multum, sed multa.* Il faut du moins louer dans cet ouvrage une certaine bonne foi et une recherche intermittente d'impartialité qui surprend agréablement dans un livre pris par M. Spuller sous son patronage. M. Maquest enregistre volontiers des faits, des observations très-contraires à ses opinions; mais il faut dire aussi qu'alors il proteste parfois au bas de la page. Pour se guider dans ce chaos, on a un grand luxe de tables : table des noms de personnes, table des principales matières, table des journaux cités, une annexe aux tables, des errata et omissions.

Emm. de Saint-Albin.

Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Année 1877. Premier fascicule. — Paris, Ernes Thorin, 1877, in-8 de IV-283 pages. — Prix : 6 fr. 25.

Ce volume, qui inaugure la publication des travaux historiques et littéraires des élèves des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, contient trois études différentes. La première, de M. l'abbé Duchesne, forme près des deux tiers du fascicule : c'est de beaucoup la plus importante. L'auteur y soumet à un examen critique approfondi le recueil de biographies des papes connu sous le nom de *Liber Pontificalis*.

L'intérêt de ce recueil pour l'histoire des papes et de la ville de Rome au moyen âge, pour l'archéologie chrétienne, la topographie romaine et l'histoire des arts est justement apprécié, bien que l'autorité qu'on doit lui accorder soit restée jusqu'ici, malgré des dissertations nombreuses, assez mal définie. M. l'abbé Duchesne, après avoir rappelé, dans sa préface, que, pour juger sûrement de la valeur d'un document historique, il y a trois choses à déterminer : le texte, la date et les sources, entreprend ce triple examen, qu'il a su conduire avec une grande compétence et une érudition sûre. Il n'appartient pas à ce compte rendu d'exposer les recherches minutieuses auxquelle s'est livré l'auteur : on en comprendra l'étendue, lorsqu'on saura que les divers manuscrits du *Liber Pontificalis* sont au nombre de cent dix, dont quatre-vingt-dix-huit ont été compulsés et caractérisés par M. Duchesne. Les conclusions déduites de ce travail sont que la rédaction du *Liber Pontificalis* remonte à l'an 514 environ, et que c'est l'œuvre d'un clerc peu lettré et d'un ordre inférieur, composée à l'occasion de la querelle de Symmaque et de Laurentius pour soutenir la cause du pape légitime. Les sources sont diverses, beaucoup restent inconnnes ; M. l'abbé Duchesne établit cependant que le *Liber Pontificalis* a puisé largement aux textes canoniques apocryphes du temps de Symmaque. Il résulte de ce qui précède que l'examen approfondi du Livre des Papes n'a pas pour effet d'en augmenter l'autorité. — La critique pure domine dans cette étude et les nécessités de l'argumentation absorbent la forme : l'auteur, pour ne pas sortir du plan qu'il s'était imposé, n'a fait qu'esquisser une des questions intéressantes qui se rattachent au *Liber Pontificalis*, le degré d'autorité et d'influence que cette œuvre a conquis pendant le moyen âge.

La seconde étude du fascicule a pour auteur M. Eugène Müntz et pour objet l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi, ancien archiviste de la basilique du Vatican. M. Müntz s'est proposé de tirer de l'oubli cet érudit du commencement du dix-septième siècle qui s'efforça de conserver, par la plume et par le crayon, les monuments, les peintures les mosaïques, les sarcophages et les ornements sacrés que possédait en si grand nombre la Rome du seizième siècle. Son travail

n'est pas une biographie complète, mais une simple esquisse, dont la partie la plus intéressante peut-être comprend le catalogue des nombreux manuscrits de Grimaldi conservés dans les bibliothèques de Rome, de Florence, de Milan, de Turin et de Paris. Quelques extraits des œuvres de Grimaldi publiés par M. Müntz, et parmi lesquels nous remarquons la description du trésor de la Basilique de Saint-Pierre, en 1527, donnent la mesure de l'intérêt qui s'attache aux écrits de l'ancien archiviste du Vatican.

Une courte notice de M. Léon Clédat, aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Lyon, termine le volume. L'auteur compare le mystère provençal de sainte Agnès, récemment publié par M. Bartsh, avec la légende attribuée à saint Ambroise, éditée dans la collection des *Acta Sanctorum* (21 janvier). M. Clédat établit l'analogie des deux récits, et rectifie très-heureusement, d'après le manuscrit de la bibliothèque Chigi, un assez grand nombre de lectures et de leçons fautives relevées dans l'édition du mystère provençal. G. B.

Chartrier de Thouars. *Documents historiques et généalogiques.* Paris, 1877, in-fol. de 449 p.

M. le duc de la Trémoïlle, possesseur du riche chartrier de Thouars, le seul, parmi ceux que sa maison possédait en divers châteaux, qui, pendant la Révolution, ait été préservé, sinon de toute dilapidation, au moins d'une destruction complète, a publié récemment, sous le titre que nous venons de transcrire, un magnifique volume in-folio, tiré à deux cents exemplaires numérotés et destinés à une distribution privée, et imprimé sur papier vergé de Hollande, par les presses bretonnes de MM. Vincent Forest et Émile Grimaud, avec un soin digne de tout éloge. Nous sommes heureux de signaler ici cet ouvrage, véritablement hors ligne, qui n'est pas seulement une sorte de *livre d'or* de la maison de la Trémoïlle, mais qui offre, pour l'histoire générale, de nombreux et précieux renseignements. On en jugera par la brève analyse que nous allons en donner.

M. de la Trémoïlle établit d'abord, dans une première partie, la filiation de la branche aînée, depuis Guy VI de la Trémoïlle, seigneur de Sully, mort en 1398. Il donne pour chaque personnage une courte notice biographique, avec documents tirés, pour la plupart, de ses archives, tels que lettres-missives, quittances, mandements de rois, inventaires, testaments, comptes, etc., etc.

C'est ainsi que, pour le trop fameux Georges, le premier ministre de Charles VII, nous avons une lettre adressée par lui au concile de Bâle, une autre lettre pour le payement de 500 francs au premier *queux* du roi, une promesse des nobles de la baronnie de Craon de 1,200 écus d'or pour être débarrassés à la fois des Anglais et des pillards,

des lettres du roi, engageant le château et la châtellenie de Lusignan en garantie de prêts à lui faits par La Trémoïlle, avec promesse du dauphin (pendant la Praguerie) de maintenir Georges en la bienveillance du roi, une lettre de la dame de la Trémoïlle (Catherine de l'Isle-Bouchard) et le compte de ses funérailles ; c'est ainsi que pour Louis, le *chevalier sans reproche*, qui releva si bien l'honneur de sa maison, nous avons une longue et belle lettre à Louis XII sur la campagne du Milanais, en 1500, et la prise de Ludovic le More, une lettre à sa belle-fille, Louise de Coëtivy, la nomination de Louis de la Trémoïlle comme premier chambellan du roi, un extrait du traité de Saint-Jean de Losne, passé le 8 juillet 1522, des lettres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier (on trouve la correspondance complète du premier de ces rois, dans l'ouvrage intitulé : *Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec Louis II de la Trémoïlle pendant la guerre de Bretagne*, Paris, 1875, gr. in-8), une très-curieuse lettre de Gabrielle de Bourbon à son mari, reproduite d'après l'original olographe, et divers documents concernant cette femme éminente, qui composa plusieurs ouvrages dont l'indication est donnée d'après un ancien inventaire. Qu'on lise encore (à la p. 58) la charmante lettre où François de la Trémoïlle raconte à son grand-père Louis (20 déc. 1521) sa visite à Laval, et lui fait part de son amour pour Anne de Laval. Tournez la page : voici une intéressante correspondance de Charles IX, de Catherine de Médicis et de Henri III avec Louis III, duc de Thouars et avec sa femme, Jeanne de Montmorency, pendant les années 1561 à 1587 ; voici des lettres de Henri IV, et des plus curieuses, à Claude, duc de la Trémoïlle, des instructions de la duchesse (Charlotte de Nassau) à son fils se rendant en Hollande en 1613, et des lettres de Henri IV, de la reine et de Louis XIII à la même ; voici des lettres de Louis XIII et de Louis XIV à Henri, duc de la Trémoïlle. Les documents prennent ensuite un caractère plus intime ; et cette première partie se termine par une lettre de la princesse de la Trémoïlle, née de Serrant, écrivant de Trouville, le 18 juillet 1871, à son fils, et lui recommandant la *Création* d'Edgar Quinet.

La seconde partie comprend les puinés de la branche aînée ; nous y remarquons une lettre du prince Louis de la Trémoïlle sur les relations du roi Louis XVIII avec l'Angleterre, adressée au comte de Saint-Priest, et une lettre de la princesse à son mari, contenant des détails sur la situation en avril 1814.

La troisième partie est consacrée aux bâtards des aînés ; la quatrième à la branche de Royan ; la cinquième à la branche de Noirmoutiers, à laquelle appartenait la célèbre princesse des Ursins ; la sixième et la septième aux branches de Talmond. Viennent ensuite : une table chronologique des lettres et documents ; une table des gravures (tom-

beaux et sceaux) qui accompagnent chaque notice, enfin une table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

Tel est ce remarquable ouvrage, qui fait le plus grand honneur à celui qui en a conçu la pensée et qui en a dirigé l'exécution avec un soin si intelligent et si filial. G. DE B.

Les Pays-Bas sous Philippe II. *Les Gueux au seizième siècle*, par MAX GOSSI, auteur de : *Le Christianisme et Rome*. Bruxelles, 1877, in-8 de 470 p. — Prix : 6 fr.

Le nom de *gueux*, employé comme désignation d'un parti politique, a été ressuscité depuis quelques années en Belgique, par un certain nombre de libéraux révolutionnaires, qui ont voulu accentuer, par cette appellation sinistre, leur haine contre le catholicisme et la manière violente dont ils entendent le combattre désormais. Inauguré à Anvers par ces bandes de forcenés dont les ignobles manifestations venaient de rendre impossible à M. le comte de Chambord le séjour d'un pays hospitalier et ouvert même aux communards, le terme de gueux, par une espèce d'affinité élective, a enthousiasmé bientôt tout ce qui en Belgique était digne de porter un si beau titre, et l'on peut dire qu'aujourd'hui l'immense majorité du parti libéral, sans arborer partout ce nom avec la même franchise, est ralliée autour du programme des gueux, qui se résume dans un article unique : « Destruction totale du catholicisme. »

Ce parti gueux, implacable, frénétique, dévoré d'une haine sauvage contre la religion et ses ministres, se remue beaucoup dans le domaine de la publicité. La presse quotidienne, les revues, les livres, tout devient entre ses mains un pamphlet contre l'Église. L'histoire des troubles religieux du seizième siècle, notamment, lui a déjà fourni le sujet d'une multitude de libelles, parmi lesquels celui dont je dois entretenir le lecteur ne se distingue que par l'ampleur de son volume. On devine la valeur scientifique et littéraire de ces élucubrations. Une presse de bas étage, connue en Belgique sous le nom de *presse de trottoir*, leur fournit à la fois le sujet, les matériaux et le style : le rôle des auteurs semble se réduire à découper avec des ciseaux, dans les feuilles gueuses, les articles les plus épicés, et à les mettre bout à bout pour les servir sous une forme nouvelle à leur public ordinaire. Il ne s'agit ici, cela va de soi, ni d'étude des faits, ni de critique des sources, ni d'appréciation sérieuse des hommes et des choses, ni même de logique et de bonne foi ; le seul but à atteindre, c'est de dire de l'Église catholique tout le mal possible dans un nombre de pages donné, car les historiens de trottoir n'admettent pas que l'histoire consiste en autre chose que cela.

Si donc je crois devoir entretenir le lecteur, pendant quelques minutes, du livre de M. Gossi, c'est parce que cet ouvrage peut être étudié comme spécimen et comme type de ce genre de livres, véritables symptômes d'une maladie intellectuelle de ce temps. Chose étrange! Jamais le seizième siècle n'a été mieux connu que de notre temps; tous les jours il est mieux mis en lumière, et l'érudition colossale de quelques chercheurs a exhumé, pour ainsi dire, tous les matériaux avec lesquels l'historien pourra reconstituer la vraie physionomie de cette tragique et grandiose époque. Tout récemment encore, je signalais, dans un autre recueil (*Revue des questions historiques*, avril 1877), les vastes publications de M. de Coussemaker, où l'histoire quotidienne de la Flandre maritime pendant dix ans (1560-1570) se trouve consignée dans des documents originaux, avec une vérité et une abondance de détails qui ne laissent rien à désirer. Or, s'il y a un fait incontestable qui se dégage avec une évidence lumineuse de tant de documents, c'est le caractère criminel et profondément révolutionnaire de l'agitation religieuse du seizième siècle, qui, sous prétexte de religion, voulait renverser tout l'ordre politique d'alors, et qui l'a renversé, en effet, partout où elle n'a pas rencontré une répression prompte et énergique. C'est cependant à notre époque, où l'opinion devient de plus en plus sévère pour les révolutionnaires du seizième siècle, qu'un parti essaye encore de passionner la foule contre l'Église en réveillant des souvenirs si honteux pour lui, et en faisant circuler quantité de libelles qui attestent, chez leurs auteurs, une ignorance et un mépris complets des découvertes de ces derniers temps et des lois les plus élémentaires de la critique historique.

« Tous les crimes sont permis, dès qu'ils sont dirigés contre l'Église catholique. C'est faire œuvre de héros que de les commettre, métier de bourreau que de les réprimer; c'est gagner la palme du martyre que d'en être puni. » Ces quelques propositions contiennent, en résumé, toute la doctrine et toute la critique des historiens de trottoir, et notamment de M. Gossi. Je ne le chicanerai pas sur la langue dans laquelle il a écrit ce qu'il lui plaît d'appeler le *Martyrologue* (*sic*, p. 125) des Pays-Bas; mais les gens bien élevés liront peut-être pour la première fois, dans son livre, que tel cardinal et tel prince étaient des *voyous* (p. 44 et 48), et tel souverain un *triste sire;* pour la première fois aussi, ils entendront parler de l'*immense dépravation du menu fretin des papes* (p. 40), ils apprendront que les ducs de Bourgogne, dont le pouvoir aux Pays-Bas avait été *fondé sur l'alcôve de la chambre à coucher* (p.26), n'avaient que des droits *verreux* (*sic*) sur le Brabant, etc. Cette grammaire et ce style paraîtront nouveaux; ce qui le paraîtra beaucoup moins, ce sont toutes les historiettes, déjà usées du temps de Voltaire, par lesquelles les sectaires ont essayé si longtemps

d'ameuter contre l'Église la plèbe des intelligences. On trouve, dans M. Gossi, tout le *farrago libelli* usité en pareil cas : on y voit que, de tout temps, le prêtre a *crétinisé*, *abruti* le peuple ; que le *droit du seigneur* était en pleine vigueur au moyen âge ; qu'à cette époque, il n'y avait pas d'autre justice que le jugement de Dieu ; que Grégoire VI (*sic*) a établi le célibat des prêtres, que saint Dominique a institué l'Inquisition, que Lucrèce Borgia a commis des incestes avec son père et son frère, etc., etc. Si tout cela n'était pas vrai, avec quoi écrirait-on les livres *gueux?* Pourtant, comme ces enfilades de légendes, si souvent servies au même public, pourraient engendrer, à la longue, une certaine monotonie, notre auteur sent le besoin de varier, de quelques aliments un peu plus frais, le menu rance et coriace de la cuisine révolutionnaire, et, à cette occasion, il nous fait part de découvertes importantes. C'est ainsi, notamment, qu'il nous apprend que les donations de Pepin et de Charlemagne à la papauté ont été reconnues fausses. Il prend même la peine de nous le dire à deux reprises différentes (p. 35 et 66), sans doute afin qu'on ne puisse pas supposer que, la première fois, il a mis par mégarde les noms de Pepin et de Charlemagne à la place de celui de Constantin.

Le lecteur qui voudra réfléchir qu'il y a environ cinq cents pages de cette littérature me saura gré, sans doute, de ne pas continuer son initiation aux autres découvertes historiques de mon auteur. Il se contentera, avec moi, de ce qui donne à ce livre sa vraie valeur, j'entends ces épiphonèmes significatifs dont tout l'ouvrage est parsemé, et dont voici quelques exemples, choisis entre mille :

« Jamais le monde n'a vu une oppression plus épouvantable que celle que le catholicisme a exercée pendant douze siècles (p. 34). Le catholicisme n'a été qu'une infâme exploitation de la crédulité publique (p. 199). Les moines, oisifs et pervertis, vivaient de la sueur du peuple et dépravaient ses filles (p. 106). L'ordre des jésuites est une chose monstrueuse, abominable, une insulte à la raison et à la dignité humaine (p. 56), » etc., etc. Il faut entendre les accents indignés de notre auteur contre « cette grande maison de commerce religieuse de Rome, sous la raison sociale : Compagnie de Jésus (p. 363) ; » il faut entendre ses lyriques apostrophes, et le *quos ego* tonnant dont il foudroie les Révérends Pères (p. 60). Les voilà dûment avertis, et, s'ils ne s'amendent et ne reviennent à des idées plus libérales, M. Gossi les foulera sous ses pieds, « sans pitié ni merci ! » Il dépend de ses amis de hâter le beau jour où il pourra trépigner à son aise sur les noirs disciples de Loyola ; pour cela, il suffit qu'on se souvienne dans son parti de ce qu'on est, et qu'on prenne pour modèles, non plus les gueux pacifiques qui se contentaient de signer des protestations, mais ces gueux qui brûlaient les églises et les couvents, égorgeaient

les prêtres et les religieux, pillaient les villages et changeaient en désert leur propre patrie. Voilà les exemples que M. Gossi propose aujourd'hui à l'imitation du parti libéral. Je cite textuellement ses dernières lignes :

« Aujourd'hui, on réveille les souvenirs de nos luttes du seizième siècle, on évoque le nom redoutable de gueux, on s'en sert de drapeaux (*sic*) pour combattre des idées surannées et liberticides. C'est *là* une lourde responsabilité qu'on prend, car nom oblige, et ce ne sont pas les gueux de paroles et de banquets qui ont affranchi nos provinces belges, mais ce sont les gueux de lutte et de combat qui ont arraché à l'Espagne la reconnaissance de la République hollandaise ! Ce sont donc ces *gueux*, les gueux de courage et de conviction, que nous devons opposer aujourd'hui aux prétentions insolentes du catholicisme ! »

Ce dernier échantillon de littérature gueuse, qui sent le pétrole à ne pouvoir s'y tromper, atteste une étonnante affinité de sentiments entre les gueux de Belgique et les communards français, et prouve que los gueux sont restés fidèles aux traditions de leurs ancêtres, qui marchèrent toujours la main dans la main avec les huguenots : *nom oblige !*

GODEFROID KURTH.

Documenti di storia italiana. *Cronache dei secoli* XIII *e* XIV. Florence, Vieusseux, 1876, gr. in-4 de VI-816 p. — Prix : 15 fr.

Le tome VI des *Documents d'histoire italienne*, publiés par les soins de la Commission historique de Toscane, Ombrie, les Marches, vient de paraître. C'est un volume comprenant des chroniques des treizième et quatorzième siècles : il commence par une nouvelle édition des annales de Ptolémée de Lucques, qui s'étendent de 1061 à 1303. La première édition de cette œuvre de Bartholomeo Fiadoni, religieux et évêque de Torcello, avait été donnée à Lyon en 1619, mais avec de nombreuses inexactitudes, que ne put corriger Muratori. Deux manuscrits des annales datant du quatorzième siècle, scrupuleusement interrogés par M. Charles Minutoli, ont fourni les variantes et les compléments nécessaires. M. Milanesi a publié pour la première fois des *Gesta florentinorum* (1125-1231), écrits par un juge et notaire, qui fut témoin oculaire de beaucoup de faits intéressants. Le *Diario* de Ser Giovanni di Lemmo de Comagnori (1299-1320), dont Lamy et Mansi ont publié un abrégé, est imprimé ici par les soins de M. Louis Passerini. M. Alex. Gherardi publie un *Diario* de Florence, qui donne des détails nouveaux sur la guerre entre le Saint-Siége et Visconti, et surtout sur la guerre de Florence avec Grégoire XI, dite guerre des Huit-Saints, puis sur le tumulte des Ciompi, etc... Une

longue préface de quatre-vingts pages précède cette publication, qui, avec les trente-sept documents qui la suivent, sont le morceau capital du volume. Notons encore une chronique sur Faenza, publiée plus correctement que ne l'avait fait Mittarelli, par M. Tabarrini, d'après un travail de Borsieri. Tous ces textes, éclairés par des notes très-exactes, sont précieux pour l'histoire de l'Italie, et ce volume nouveau est digne d'éloges. H. DE L'É.

Corpus inscriptionum latinarum, *consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ Borussicæ editum*. Tome V. 2e partie. Berlin, George Reimer, 1877, in-fol. de XXIV, 57-104 p. et 546-1215 p., 2 cartes. — Prix : 80 fr.

Ce volume contient les inscriptions monumentales de la onzième et de la neuvième région de l'Italie, celles des Alpes-Cottiennes et des Alpes-Maritimes, les inscriptions des bornes milliaires de toute la Gaule-Cisalpine, enfin les inscriptions recueillies dans la Gaule-Cisalpine sur des tuiles, des vases, des diptyques consulaires et autres menus objets. Il est l'œuvre de M. Mommsen, et porte l'empreinte de cette science hors ligne qu'on admire toujours, même quand on ne partage pas les opinions de l'auteur. Les notices sur chaque localité sont pleines d'intérêt. Je citerai, par exemple, la notice sur Milan : le passage de Claudien : *Mœnia gallis : condita lanigeri suis ostentantia pellem;* et de Sidoine Apollinaire : *Et quæ lanigero de sue nomen habent* sont très-curieux. Le *sus* dont il est question dans ces textes n'était pas un animal de basse-cour : c'est le sanglier des étendards gaulois, c'est le *mucc* magique de la légende irlandaise, qui revenait à la vie après avoir nourri les hommes de sa chair, et dont un seul suffit pour rassasier vingt-quatre bataillons de guerriers. (*Revue celtique*, t. II, p. 92.)

Citons aussi, comme exemple, deux inscriptions. Je ne sais si les savants qui se sont occupés des bardes ont signalé le nom de *Bardo-Magus* « champ du barde, » porté par une localité voisine de Milan, nos 5872, 5878. La « coule » des bardes, *bardo-cucullus*, connu en Italie au temps de Commode et de Claude II, comme nous l'apprend l'*Histoire Auguste*, n'était pas venue en Italie sans le personnage qui la portait. Des trois corps lettrés que les historiens nous montrent chez les Gaulois, et dont la plus vieille littérature irlandaise constate l'existence en Irlande : — les *vates* ou vélètes, les druides et les bardes, — les deux premiers seuls exerçaient une influence politique, et Rome les détruisit partout où elle régna, tandis qu'elle paraît avoir laissé subsister les bardes, dont elle n'avait rien à craindre ; et les bardes, auxquels les descendants des *vates* d'Irlande contestaient même la connaissance des lois de la versification, survécurent hors d'Irlande à cette corporation orgueilleuse.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

BULLETIN

Dieu dans ses œuvres; *le monde des infiniment grands*, par l'abbé Pioger. Paris, Haton, 1876, in-12 de x-324 p., et 4 planches. — Prix : 3 fr.

Moins préoccupé d'exposer les grandes lois de la mécanique céleste ou d'expliquer sous leurs multiples aspects les phénomènes du monde sidéral, que d'en faire saisir l'harmonieuse grandeur, M. l'abbé Pioger s'est appliqué à élever toujours la pensée vers le sublime auteur de tant de merveilles. Trop souvent aujourd'hui, la science se laisse enivrer par ses succès : séduite par les mystères qu'elle découvre, elle les contemple seuls et oublie d'y voir le reflet de la majesté divine. L'astronomie, qui pèse les mondes et mesure l'immensité, peut céder plus que toute autre science à de tels entraînements, mais plus aisément aussi par la sublimité même du spectacle, elle ramène l'homme au sentiment de l'humilité en face du Créateur. Un exposé historique des quatre principaux systèmes qui ont régné en astronomie, depuis Ptolomée jusqu'à nous; une dissertation sur l'origine si curieuse du zodiaque; enfin une vue rapide de l'univers, aux insondables profondeurs, avec l'admirable pondération de ses parties et leurs échanges de lumière et de chaleur, tout amène à la conclusion pratique que M. l'abbé Pioger résume en ces mots : « Aspirer au royaume du ciel, et chercher les choses qui sont en haut. »

A. D.

Œuvre du vénérable de la Salle, sermon de charité prononcé par le R. P. Félix, le 16 février 1877. Paris, G. Téqui, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

L'œuvre du vénérable de la Salle a pour objet de favoriser le recrutement des frères des Écoles chrétiennes par la création et l'entretien de petits noviciats. Fondée depuis moins de trois ans, cette œuvre a déjà pris des accroissements qui donnent pour son avenir les meilleures espérances, et c'est justice, car le but qu'elle poursuit s'impose comme une des nécessités de l'heure présente à tout cœur vraiment chrétien et français, sachant comprendre que le plus sérieux danger de la société contemporaine est l'*antichristianisme dans l'enseignement populaire*. Le 16 février dernier, le R. P. Félix développait, dans l'église Sainte-Clotilde, avec un talent et une autorité depuis longtemps appréciés, la vérité primordiale que nous venons d'énoncer. La librairie Téqui a eu l'heureuse pensée de porter à la connaissance du public la grande parole du célèbre sermonnaire de Notre-Dame, et nous ne pouvons que l'en féliciter.

H. de L.

A propos de l'Assommoir. *Monseigneur Mermillod et Monsieur Zola.* Charleville, imp. Pouillard, 1877, in-8 de 36 p.

M. Elizé de Montagnac a donné à sa brochure un titre qu'on ne comprend qu'après l'avoir lue. Il a voulu opposer, dans la question ouvrière, la doctrine catholique à la doctrine révolutionnaire, il a pris pour expression de la première les admirables discours de Mgr Mermillod, de la seconde, les tableaux donnés par M. Zola dans son œuvre d'un réalisme si abject, l'*Assommoir*. Le peuple ne doit pas être fier de lui, s'il se reconnaît dans les tableaux de M. Zola, et si c'est lui qui doit être notre souverain, nous n'avons qu'à trembler. Nous n'avons pas à dire en faveur de qui est le paral-

lèle, mais nous ne devons pas manquer de constater que c'est à peine si un homme qui se respecte osera lire ce que la plume radicale de M. Zola dit de l'ouvrier, tel que le fait l'éducation révolutionnaire. R.

Mougères. *Son histoire et son culte.* Fragments recueillis et publiés sous la direction de Mgr l'évêque de Montpellier. Montpellier, imp. Martel, 1877, in-12 de XVI p. (non paginées) 261, LXVIII et 10 (non paginées), avec 2 grav. — Prix : 3 fr.

Mougères est une chartreuse, aujourd'hui du diocèse de Montpellier, où l'on vénère une statue miraculeuse de la Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Mgr de Cabrières a eu spécialement en vue la dévotion des fidèles et la piété des pèlerins, qu'il a voulu réchauffer et éclairer, en réimprimant les *Anciennes et nouvelles merveilles opérées par la sainte Vierge, dans Mougères, terroir de Caux, diocèse de Béziers, à Béziers, par Jean Martel, MDCXLIX*, œuvre d'un dominicain dont on ne connaît point le nom. Aussi son collaborateur, M. l'abbé Douais, a-t-il fait subir au livre toutes les retouches nécessaires pour les âmes pieuses auxquelles il s'adressait, sans l'altérer sensiblement. C'est une très-succinte histoire du couvent et de l'église, qui remonteraient au quinzième siècle, des persécutions qu'eurent à subir, de la part des hérétiques, les dominicains qui avaient été mis en possession de ce monastère, de sa ruine, de son rétablissement et des miracles opérés par l'intercession de Notre-Dame de Pitié. La seconde partie, due en grande partie au R. P. chartreux, raconte l'histoire de Mougères depuis la Révolution; sa vente, son acquisition par une pieuse femme pour la rendre à l'Église, l'installation des chartreux en 1825, les faits qui se rattachent à cette nouvelle chartreuse, l'élection des divers prieurs qui s'y sont succédé et la continuation du pèlerinage et des grâces qu'on y reçoit. Une troisième partie donne des pièces anciennes et nouvelles, à l'usage des pèlerins. Enfin on trouve des notes historiques d'un sérieux intérêt sur les sanctuaires dédiés à la Vierge dans le diocèse de Montpellier, sur les Bonzy, évêques de Béziers, sur l'auteur du livre réimprimé dans la premiére partie, et enfin sur les couvents de dominicains de Béziers, Mougères, Montpellier et Clermont-l'Hérault. R. S.

Enceintes successives de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours, par F. Germer-Durand. Nîmes, Catelan, 1877 (réédition), in-12 de 104 p., avec une planche. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage de M. Germer-Durand peut être pris par les touristes comme un guide sûr, et en même temps servir aux archéologues et profiter à leur instruction en recherchant les traces des diverses enceintes de la curieuse ville de Nîmes, sous les Romains, au moyen âge, dans les temps modernes, il en donne en quelque sorte l'histoire, et rappelle les événements qui en ont fait modifier la forme; ses descriptions, et ses monographies des tours et des portes lui fournissent l'occasion d'exposer les systèmes de défense employés aux diverses époques, et lui permettent bien des fois de donner, sur les mœurs et les usages d'autrefois, de curieux détails; il y a même trouvé l'occasion d'une courte étude sur la population de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours. V. M.

Histoire et pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, par l'abbé Maximilien Nicol, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne. Sainte-Anne d'Auray, librairie du Pèlerinage, 1876, in-18 de xii-256 p. — Prix : 1 fr. 50.

Quelques gravures ajoutées à ce charmant volume le rendront encore plus agréable aux lecteurs. Qui n'a entendu parler du sanctuaire de Notre-Dame d'Auray, du concours de pèlerins qui s'y fait incessamment, de la dévotion des Bretons pour leur sainte patronne, et même de la beauté de l'édifice que la piété des donateurs a permis d'y élever depuis quelques années ? Qui, par conséquent, n'aimerait à savoir cette histoire, à connaître les noms, les dates, les miracles allégués, les grâces obtenues ? M. l'abbé Nicol, installé sur les lieux, encouragé par son évêque, nous donne ces récits complets, dans une bonne forme littéraire, avec des divisions bien conçues, qui classent chaque chose, excluant toute confusion. Une première partie s'occupe de la statue miraculeuse. La chapelle est l'objet spécial de la seconde partie. Mais cette chapelle devait faire place, de nos jours, à une basilique splendide, et cette basilique occupe toute la troisième partie. Enfin, on a joint à ces notions la liste des grâces obtenues et les prières en usage auprès de sainte Anne.

V. Postel.

Les Galeries souterraines, par M. Maxime Hélène. Paris, Hachette, 1876, in-18 j. de 352 p., et 35 vignettes. (*Bibliothèque des merveilles.*) — Prix : 2 fr. 25.

Dès l'antiquité préhistorique, la métallurgie du bronze et du fer nécessita les premiers travaux qui pénétrèrent dans le sol. Puis, sous les Pharaons, furent creusés, dans les rochers du Nil, les temples (*Spéos*) d'Ebsamboul, aux statues colossales, et les grandes nécropoles, telles que le *Sérapéum* de Memphis. Plus tard l'Inde eut aussi ses sanctuaires souterrains, comme ceux d'Ellora et d'Elephanta, si imposants avec leurs lourds piliers, leurs éléphants et leurs lions gigantesques. Les Romains, à leur tour, réalisèrent aux abords de la ville éternelle d'admirables travaux, qui sont encore des modèles pour l'aménagement des eaux et la construction des égouts; parfois même, notamment près de Soleure et de Bougie, ils ont percé des routes en tunnel. Mais, depuis l'emploi de la houille et de la vapeur, les travaux souterrains ont pris une importance exceptionnelle, sous la pression des nécessités urgentes de l'industrie. Forages de puits artésiens, recherches de mines et approfondissement des galeries même sous l'Océan; tunnels pour routes et chemins de fer d'abord à travers les montagnes, puis sous les fleuves et bientôt sans doute sous la Manche; canalisations multipliées sous les grandes capitales pour les eaux, les égouts, le gaz, la poste pneumatique et aussi pour la circulation des chemins de fer métropolitains; enfin percement des massifs alpestres, hier au mont Cenis, aujourd'hui au Saint-Gothard, demain au Simplon, M. Maxime Hélène expose avec un soin minutieux tous ces efforts progressifs de l'industrie. Il y rattache mille détails accessoires, tant sur les moyens essayés pour suppléer aux percements de montagnes (chemins de fer à crémaillière, systèmes funiculaires), que sur les procédés mêmes du travail (usage de la dynamite, emploi de l'air comprimé, et perforatrices). Pour ces derniers engins notamment, les descriptions toujours exactes accompagnées de bonnes figures, paraîtront claires, même à ceux qui n'ont pu visiter aucun des chantiers de Modane et de Bardonnèche, de Gœschenen ou d'Airolo. Il est seulement à regretter qu'un livre dont la lecture est instructive et attachante, soit déparé par quelques imperfections :

par exemple, une tirade contre le moyen âge (p. 20), qui pour la vérité et le style semble empruntée à un mélodrame de boulevard, et aussi plusieurs phrases d'une incorrection extra-fantaisiste (entre autres, p. 19 et p. 280). Ce ne sont là au surplus que des retouches faciles à faire lors d'un nouveau tirage.

A. D.

Les Inventeurs du gaz et de la photographie. *Lebon d'Humbersin; Nicéphore Niepce; Daguerre,* par le baron Ernouf. Paris, Hachette, 1877, in-12 de 191 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. le baron Ernouf poursuit la série de ses biographies scientifiques et industrielles. Son nouveau volume contient, avec la vie trop ignorée de Lebon d'Humbersin, l'histoire de l'invention du gaz d'éclairage et une notice très-détaillée sur les inventeurs de la photographie, Nicéphore Niepce et Daguerre, où l'auteur s'est appliqué à établir, d'après les données les plus certaines, la part qui revient à chacun de ces savants dans leurs découvertes. Une description de l'usine à gaz de la Villette et une note sur la photochromie terminent ce volume et ajoutent encore à son intérêt.

J.-M. R.

Correspondance entre Schiller et Gœthe. Extraits publiés avec une introduction et des notes, par B. Lévy, inspecteur général des langues vivantes. Paris, Hachette, 1875, in-16 de XLIV-568 p. — Prix : 3 fr.

Le petit livre que M. Lévy, bien connu dans le monde des écoles par ses publications de classiques allemands, a fait paraître en 1875, mérite une mention tardive; la rentrée des classes lui rend quelque actualité. Il serait sans doute superflu de rien dire ici sur la correspondance entre Schiller et Gœthe, mais on me permettra cependant de faire observer que sa lecture, pour être de quelque agrément et de quelque profit, exige des élèves une connaissance qu'ils ne peuvent avoir de la littérature allemande en général et des œuvres de Schiller et de Gœthe en particulier. Cette réserve faite sur le choix de l'ouvrage, on ne peut qu'en louer l'exécution. Des notes nombreuses, en français, parent de leur mieux à l'inconvénient que je signale. Une introduction assez étendue — trop étendue peut-être — raconte les débuts et les péripéties de la liaison des deux écrivains.

Maintenant qu'il semble être sérieusement question en France d'apprendre les langues étrangères, les professeurs devraient se hâter de remédier à notre pénurie d'éditions classiques d'auteurs allemands. La connaissance des langues étrangères ne fera de véritables progrès que le jour où, on pourra mettre entre les mains des élèves, outre les livres d'étude proprement dits, un certain nombre d'ouvrages d'une lecture facile et attrayante. Le livre de M. Lévy, bien que ne répondant pas parfaitement au programme, semble avoir été inspiré par cette idée.

Emm. de Saint-Albin.

Les Familles de Vitré de 1490 à 1789, *avec listes et pièces justificatives,* par Ed. F***. Rennes, J. Plihon, 1877, in-12 de 162 p. — Prix : 2 fr.

Nous trouvons, dans ce livre, un résumé trop succinct de ce que nous appellerons les *livres de raisons* des familles de Vitré, livres si bien mis en honneur par M. de Ribbe pour d'autres provinces. « Les vertueuses traditions des

ancêtres sont un trésor sacré : chez les races qui les respectent, tout est ferme ; chez celles qui les abandonnent, tout est indécis, chancelant. Les circonstances y commandent et font sacrifier l'honneur à l'argent, la conscience à l'ambition. » Après ce préambule significatif, M. Ed. F*** donne un court aperçu de l'histoire de Vitré, qui l'amène à nous montrer les habitants se livrant au commerce d'outre-mer, amassant des richesses, recueillant des honneurs, arrivant à la noblesse et donnant à tous les actes de leur vie l'empreinte de ces nobles sentiments que le christianisme sait graver au fond des cœurs : respectueux de l'autorité, justes envers tous, généreux envers les églises qu'ils ornent et embellissent, charitables envers les pauvres et les malades, fournissant à leur patrie de vaillants défenseurs, à leur mère, l'Église, des ministres pleins de zèle, travaillant à la prospérité de leur pays en s'occupant de leurs affaires et en élevant leurs enfants avec soin. On regrette de faire une course si rapide dans un pays qui offre tant de charmes, car cette première partie compte à peine 57 pages, et donne beaucoup de notes historiques accompagnant les citations. La seconde partie (p. 1-162) est une liste, véritable livre d'or des familles de Vitré, qui ont fourni des religieux, des hommes d'épée, des magistrats, des administrateurs, etc., avec l'indication des sources, les dates et une table alphabétique. V. M.

François de la Noue, *dit Bras-de-fer,* par C. Vincens. Paris, à la Société des écoles du dimanche, in-18 de 395 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est un récit abrégé de la vie du célèbre héros de la Réforme et en même temps un résumé assez partial des guerres de religion. Nous ne saurions l'analyser ici ; et il nous semble suffisant d'en indiquer l'esprit général. Voici, par exemple, ce que dit l'auteur de l'affaire de Vassy : « L'émotion fut profonde dans toute la France. La populace catholique ressentit une joie féroce ; elle venait de goûter au sang et le régal lui plaisait (p. 21). » Plus loin, passant légèrement sur le premier « acte de violence » des huguenots, il ajoute : « Les représailles des catholiques furent terribles. Partout on se mit à noyer, pendre, égorger ceux qu'on soupçonnait d'hérésie. Les paysans furent autorisés à les tuer comme des bêtes fauves, ils n'y manquèrent pas (p. 36). »

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'une semblable manière d'écrire l'histoire ne peut être du goût des gens sérieux, et devient tout à fait inadmissible quand le livre est destiné aux classes populaires.

G. B. D. P.

Vie de Crillon, par H. Garnier. Tours, Mame, 1877, gr. in-8 de 230 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est l'œuvre unique d'un élève de l'École des chartes, enlevé par la mort à l'heure où il allait recueillir les fruits de ses laborieuses et brillantes études ; il est dédié à M. Léon Gautier. Ce n'est point une histoire de Crillon écrite d'après des ouvrages de seconde main, et rachetant tout au plus par quelques qualités de style, ses défauts de critique, c'est une œuvre de longue haleine, faite d'après les documents les plus authentiques et les mémoires du temps dont le témoignage est sérieusement contrôlé ; plusieurs assertions inexactes relatives à divers circonstances de la vie de Crillon et propagées par ses historiens sont réfutées par des arguments décisifs : telle est l'affirmation de sa présence à la bataille d'Ivry. L'auteur

a surtout tiré un excellent parti de la belle collection de lettres missives d'Henri IV publiée par M. Berger de Xivrey. Outre ces qualités d'érudition, ce livre révélait chez son auteur une remarquable aptitude dans l'art d'écrire l'histoire, non-seulement par la précision et la richesse de son style, mais par la justesse et la grandeur de ses vues. Telles sont les pages où il résume à grands traits la vie de Crillon et établit une très-heureuse comparaison entre son héros et les deux grands capitaines qui l'ont précédé ou suivi, Bayard et Condé. J.-M. R.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

	1re édit.	2e édit.		
740.	II 661.	—	1370. Robert, duc de Bar.	p. la monnaie de Bar. — bail.
	II 662.	—	1370. id.	p. son domaine. — reconstitution.
	II 664.	—	1378. Charles V, roi de France.	p. Yolande, cesse de Bar.
	II 666.	—	1383. Henry, fils de Robert, duc de Bar.	et Marie de Coucy. — mariage.
	II 665.	—	1385. Robert, duc de Bar.	p. l'hôpital de Bar.
745.	II 667.	—	1386. Charles, fils de Robert, duc de Bar.	Testament.
	II 668.	—	1387. Duché de Bar.	et duché de Luxembourg.—Landfriede.
	II 671.	—	1393. Phil., duc de Bourgogne	et Charles II, duc de Lorr. — accord p. les prisonniers de 1391.
	II 673.	—	1395. Raoul de Coucy, évêque de Metz.	et Charles II, duc de Lorr. — acc. p. Remberviller et Epinal.
	II 674.	—	1397. Henri, fils de Robert, duc de Bar.	Testament.
750.	II 676.	—	1399. Robert, duc de Bar.	p. Edouard, son fils. — don du marquisat de Pont-à-Mousson.
	II 677.	—	1399. Duché de Bar.	et duché de Luxembourg,—Landfriede.
	III 159.	—	1402. Marie de France, duchesse de Bar.	Testament.
	III 162.	VI 80.	1406. Charles II, duc de Lorr.	et Toul, cité. — traité.
	—	VI 88.	1406. id.	et Ch. VI, roi de Fr. — traité p. Neufchateau et Châtenoy, etc.
755.	III 631.	—	1406. Robert, duc de Bar.	à l'empereur.—Dénombrement de ses terres de Flandres.

1re édit.	2e édit.			
—	VI 90.	1407.	Charles II, duc de Lorr.	1er testament.
III 170.	VI 94.	1409.	Robert, duc de Bar.	partage entre ses trois fils.
—	VI 98.	1410.	Edouard, mis du Pont.	au gouvernr du Luxembourg. — trêve entre Bar et Luxembourg.
III 174.	VI 99.	1411.	Edouard III, duc de Bar.	p. Verdun, cité. — garde.
760. II 503.	—	1413.	Ville d'Epinal.	p. Raoul de Coucy, év. de Metz.
—	VI 107.	1414.	Edouard III, duc de Bar.	p. Luxembourg. — Négociations de paix.
III 180.	VI 109.	1415.	id.	Testament.
III 182.	VI 111.	1418.	René d'Anjou et Isabelle de Lorraine.	Mariage.
III 185.	VI 115.	1419.	Yolande d'Anjou et Louis son fils.	p. René d'Anjou. — duché de Bar.
765. III 631.	VI 115.	1420.	Charles II, duc de Lorr.	p. Toul, cité. — paix.
III 634.	VI 118.	1420.	id.	à Henri V, roi d'Anglet.
III 635.	VI 119.	1420.	Fidéjusseurs lorrains.	p. le mariage de René et Isabelle.
III 186.	VI 123.	1423.	Ferry de Ludres.	et Metz, cité. — paix.
III 187.	VI 124.	1424.	Charles II, duc de Lorr.	2e testament.
770. —	VII 373. VII 377. VII 382.	1430.	René Ier, duc de Lorr. et Isabelle.	p. la noblesse de Lorr. confirmon de privil.
III 638.	VI 130.	1430.	Louis, cardinal de Bar.	Testament.
III 642.	VI 135.	1431 (1432).	Robert de Sarbruck, S' de Commercy.	compromis p. la paix avec René I, duc de Lorraine.
III 644.	VI 137.	1432.	René Ier, duc de Lorraine.	et Conrad, év. de Metz. — rançon de l'évêq.
III 217.	VI 139.	1432.	Ant. de Croy.	et Marguerite de Vaudémont. — mariage.
775. III 646.	VI 143.	1432.	Ferry de Vaudémont.	et Yolande de Lorraine. — mariage.
III 192.	—	1432.	Charles VII, roi de France.	à ceux de Bar. — lettre.
III 220.	VI 149.	1434.	Sigismond, emp.	à Robert, s' de Commercy.
III 193.	VI 150.	1434.	Margte de Bavre, veuve de Charles III, duc de Lorr.	Testament.
III 221.	VI 153.	1435.	Les év. de Metz, de Verdun et 80 autres Sgrs.	Landfriede, p. la paix publique.
780. III 385.	—	1436.	René Ier, duc de Lorr.	prohibition des vins étrangrs. — mandment.
III 130.	VII 157.	1436.	Philippe, duc de Bourggne.	à René Ier, duc de Lorr. — répit de sa prison.
III 653.	VI 156.	1436.	Jean de Calabre.	et Marie de Bourbon. — mariage.
III 195.	VI 157.	1436.	Rob. des Hermoises et Jehanne de Lys.	à Colart de Failly. — vente de Haraucourt.

1re édit.	2e édit.			
III 222.	VI 159.	apr. 1436.	Phil. duc de Bourgogne.	à René, duc de Bar. — demandes.
785. III 197.	VI 162.	1437.	Charles VII, roi de France.	p. le Barrois. — sauvegarde.
III 198.	VI 163.	1441.	Marguerite d'Anjou.	et Henri VI, roi d'Angleterre. — mariage.
III 654.	VI 164.	1441.	Levée des corps de saints évêques.	à St-Mansuy de Toul. — abb.
III 656.	VI 166.	1441.	Louis, év. de Toul, et 27 seigneurs lorrains.	Landfriede.
—	VII 357.	1444.	Charles VII, roi de France.	p. Epinal, abb. — confirmon de priviléges.
790. —	VII 358.	1444.	id.	p. St-Nicolas, ville et égl. — sauvegarde.
—	VII 360.	1444.	id.	p. Remiremont, abb. — protection.
III 659.	VI 170.	1444.	Marguerite d'Anjou.	à Henri VI, roi d'Angleterre. — mariage.
III 686.	VI 171.	1445.	René Ier, duc de Lorr.	p. Jean de Calabre fait lieut.-gal en Barrois.
III 476.	—	1445.	id.	et Metz, cité. — traité.
795. III 660.	—	1445.	id.	p. Jean de Calabre. — don du marquisat de Pont-à-Mousson.
—	VII 361.	1445.	Charles VII, roi de France.	p. Gorze, abb. — protection.
—	I 109.	1446.	Chapitre de Ste Ode.	à St-Arnould de Metz, abb. — généalogie de Saint Arnould.
III 199.	VI 173.	1448.	L'ordre des chevaliers du Croissant.	Statuts.
—	VI 188.	1448.	Chapitre proval de l'ordre de St-Benoît.	id.
800. III 215.	VI 190.	1450.	Nicolas V, pape.	p. Metz, cité. — concordat germanique.
II 615.	—	1451.	id.	p. Vaudémont, collégie.
III 212.	VI 191.	1452.	René Ier, duc de Lorr.	p. Jean de Calabre. — don du duché de Lorr.
III 662.	VI 193.	1453.	id.	et Ferry, cte palatin du Rhin. — alliance.
III 214.	VI 196.	1453.	Nicolas V, pape.	p. Metz, cité et évêché. — concordat german.
		1453.	Voy. 1060 et vers 1150.	
805. III 664.	VI 196.	1459.	Ferry, cte de Vaudémont.	1er testament.
III 224.	VI 199.	1464.	Jean II, duc de Lorraine.	et Charles, comte de Charolais. — traité.
—	VII 373. VII 376. VII 382.	1464.	id.	p. la noblesse de Lorr. — confirmation de priviléges.
III 225.	VI 200.	1465.	Charles, cte de Charolais.	p. Louis XI, roi de Fr.

	1re édit.	2e édit.			
	III 225.	VI 201.	1465.	Les princes de la ligue du bien public.	et Louis XI, roi de Fr. — paix.
810.	III 231.	VI 207.	1465.	Louis XI, roi de France.	à Jean II, duc de Lorr. — remise d'homge.
	III 669.	VI 209.	1466.	Nicolas de Lorraine.	et Anne de France. — mariage.
	III 666.	VI 211.	1466.	Louis XI, roi de France.	à Jean II, duc de Lorr.
	III 668.	VI 209.	1466.	id.	à ceux de Bar.
	—	VII 364.	1466.	La ville d'Epinal.	à Jean II, duc de Lorr. — soumission.
815.	—	VII 366.	1466.	Nicolas, mis du Pont.	p. Epinal. — priviléges.
	III 667.	V 212.	1466 (1467).	Louis XI, roi de France.	p. Nicolas, duc de Calabre.
	III 668.	VI 213.	1467.	id.	à ceux de Bar. — lettre.
	—	VII 370.	1467.	George, év. de Metz.	p. la cité de Metz et le chapitre. — pacification.
	III 672.	VI 214.	1469.	Marguerite de Lorraine, dame de Blamont.	Testament.
820.	III 232.	VI 216.	1470.	Ferry, cte de Vaudémont.	2e testament.
	III 237.	VI 222.	1471.	René de Vaudémont.	et Jeanne de Harcourt. — mariage.
	III 239.	VI 224.	1472.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	p. le cte de Campo-Basso. — don de Commercy.
	III 241.	VI 226.	1472.	Nicolas, duc de Lorraine.	et Antoine, év. de Toul. — traité.
	III 263.	VI 229.	1472.	Antoine, év. de Toul.	à Nicolas, duc de Lorr.
825.	III 266.	VI 231.	1472.	Nicolas, duc de Lorraine.	et Charles, duc de Bourgogne. — alliance.
	III 268.	VI 234.	1473.	id.	à Charles, duc de Bourgogne. — lettre.
	III 269.	VI 235.	1473.	id.	procuration pour son mariage avec Marie de Bourgogne.
	—	VI 236.	1473.	Yolande d'Anjou, dcesse de Lorraine.	p. René, son fils. — cession du duché.
	III 674.	VI 237.	1473.	Charles, duc de Bourgogne.	p. Georg. de Bade, év. de Metz. — promesse de Sarrebourg.
830.	III 270.	VI 239.	v. 1473, 1474.	René II, duc de Lorr.	et Louis XI, roi de Frce. — alliance contre Ch., duc de Bourgogne.
	III 675.	VI 241.	1474.	id.	et Louis XI, roi de Frce. — alliance contre Ch., duc de Bourgogne.
	III 676.	VI 241.	1474.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	Testament.
	III 272.	VI 251.	1474.	Marie, veuve d'Ant. de Vaudémont.	Testament.
	III 476.	—	1474.	René II, duc de Lorr.	et Metz, cité. — traité.

	1re édit.	2e édit.			
835.	III 669.	VI 254.	1475.	Louis XI, roi de France.	à ceux de Bar contre le duc de Bourgogne.
	III 275.	VI 255.	1475.	Les dames et seigneurs de Fénestranges.	p. Fénestranges, collégiale. — fondation.
	III 278.	VI 259.	1475.	René Ier, duc de Lorr. roi de Sicile.	à S. d'Anglure. — révocation du don de Gondrecourt, etc.
	III 123.	VII 150.	1476.	René II, duc de Lorraine.	contre les Bourguignons — mandement.
	III 126.	VII 153.	1476.	Charles, duc de Bourgogne.	à René II, duc de Lorr. — rép. aux défiances.
840.	III 281.	VI 262.	1476.	Jean, archev. de Trèves.	p. St-Mathias de Trèves, abb. — union de St-Germain, abb.
	III 282.	VI 263.	1476.	Louis XI, roi de France.	p. René Ier duc de Lorr. roi de Sicile. — main-levée.
	—	VI 265.	1476.	René II, duc de Lorraine.	p. St-Dié, abb. — protection.
	III 284.	VI 266.	1476.	id.	p. Nancy. — capitulation de la ville.
	—	VII 376. / VII 382.	1477.	id.	p. la noblesse de Lorr. confirmation de priviléges.
845.	III 286.	VI 268.	1478.	Louis XI, roi de France.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 286.	VI 268.	1478.	Maximilien d'Autriche et Marie.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 688.	VI 270.	1479.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	p. René II, duc de Lorr. — bail du Barrois.
	III 686 bis.	VI 272.	1480.	id.	p. Louis XI, roi de Frce. — bail du Barrois.
	III 288.	VI 274.	1482.	René II, duc de Lorraine,	jugement d'un gage de batailles.
850.	III 294.	VI 281.	1484.	Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 295.	VI 282.	1484.	Yolande, mère de René II, duc de Lorraine.	Testament.
	III 296.	VI 284.	1485.	René II, duc de Lorraine.	et Philippe de Gueldre. — mariage.
	III 297.	VI 285.	1486.	id.	et Jeanne de Harcourt. — accord après leur divorce.
	—	VI 286.	1486.	id.	à Charles VIII, roi de France. — proteston.
855.	III 685.	VI 287.	1488.	Innocent VIII, pape.	p. René II, duc de Lorr. — son divorce.
	—	VII 380.	1489.	René II, duc de Lorraine.	aux Etats de Lorraine. — déclaration sur le don gratuit.

	1re édit.	2e édit.			
	III 299.	VI 289.	1490.	Jean, archev. de Trèves.	p. René II, duc de Lorr. et Metz, cité. — pacification.
	III 476.	—	1490.	René II, duc de Lorraine.	et Metz, cité. — traité.
	III 302.	VI 292.	1493.	Marguerite d'Anjou.	et Henri VI, roi d'Angleterre. — attestation de mariage.
860.	III 303.	VI 293.	1493.	René II, duc de Lorraine.	et Metz, cité. — paix.
	III 305.	VI 296.	1493.	id.	à Philippe de Gueldre. — douaire.
	III 308.	VI 298.	1494.	Charles VIII, roi de France.	p. René II, duc de Lorr. et Robert de La Marck. — pacification.
	III 310.	VI 300.	1494.	René II, duc de Lorraine.	et Robert de La Marck. — procuration de René II pour traiter.
	III 311.	VI 302.	1494.	id.	et Henri, év. de Metz, son oncle. — partage.
865.	III 314.	VI 305.	1495.	Maximilien, roi des Romains.	à René II, duc de Lorr. — reversales de reprises.
	III 315.	VI 306.	1496.	René II, duc de Lorraine.	p. les fils de G. Cabouat. — déclaration de noblesse maternelle.
	III 315.	VI 306.	1496.	id.	p. le Barrois. — mandement pour la taille.
	III 315.	VI 307.	1496.	Claude, Sr de Blamont.	Testament.
	III 318.	VI 310.	1497.	Charles VIII, roi de France.	p. René II, duc de Lorr. — pension.
870.	—	VII 406.	1497.	René II, duc de Lorraine.	p. Nancy. — priviléges.
	III 319.	VI 311.	1498.	Jeanne de Laval, seconde femme de René Ier, duc de Lorr., roi de Sicile.	Testament.
	III 324.	VI 317.	1499.	René II, duc de Lorraine.	p. Olry de Blamont, évêque de Toul.
	III 326.	VI 318.	1500.	Jean Bâtard d'Anjou.	et Marguerite de Glandève. — mariage.
	III 333.	VI 326.	1501.	René II, duc de Lorraine	et Philippe, archiduc d'Autriche. — traité de Middelbourg.
875.	III 337.	VI 330.	1503.	Les procureurs de René II, duc de Lorraine.	p. Deneuvre, Blamont, etc. — prise de possession.
	III 350.	VI 344.	1505.	Olry de Blamont, évêque de Toul.	Testament.
	III 355.	VI 349.	1506.	René II, duc de Lorraine.	1er testament.
	III 360.	VI 356.	1508.	Etats de Lorraine et de Bar.	p. Antoine, duc de Lorr. — mise hors de tutelle.
	III 362.	VI 358.	1514.	Antoine, duc de Lorraine.	et Renée de Bourbon. — mariage.

	1re édit.	2e édit.			
880.	III 365.	VI 361.	1516.	Maximilien Ier, empereur.	et Ant, duc de Lorr. et Jean, év. de Metz. — alliance pour dix ans.
	III 368.	VI 364.	1518.	Léon X, pape.	p. la Madeleine de Verdun, abb.—concordat germanique.
	III 372.	VI 369.	1519.	id.	p. Verdun, égl. — concordat germanique.
	III 375.	VI 372.	1520.	Philippe de Gueldre, duchesse de Lorraine.	Testament.
	III 383.	VI 380.	1521.	Léon X, pape.	p. le duché de Lorr. — juridiction.
885.	III 379.	VI 377.	1522.	Charles-Quint, empereur.	et Antoine, duc de Lorr. — traité.
	—	VII 386.	1526.	Antoine, duc de Lorraine.	aux Etats de Lorr. — déclaration sur le don gratuit.
	—	VII 387.	1529.	Les Etats de Lorraine à Nancy.	Articles présentés au duc.
	III 385.	VI 382.	1530.	Antoine, duc de Lorraine.	p. le Barrois. — recherche des mines d'argent.
	III 477.	—	1532 (1533).	id.	et Metz, cité. — traité.
890.	—	VII 381.	1533 (1535).	id.	p. la noblesse de Lorr. — confirmation de priviléges.
	—	VII 391.	1540.	id.	p. la noblesse de Lorr. — lettres de non-préjudice.
	III 387.	VI 383.	1540.	François Ier, duc de Lorr.	et Christine de Danemarck. — mariage.
	III 391.	VI 388.	1541.	Antoine, duc de Lorraine, et François son fils.	à François Ier, roi de France. — reprises pour le Barrois.
	III 392.	VI 389.	1541.	Antoine, duc de Lorraine, et François son fils.	à François Ier, roi de France. — cession de Stenay.
895.	III 393.	VI 390.	1542.	Ferdinand, roi des Romains.	et Antoine, duc de Lorr. — traité de Nuremberg. — liberté du duché.
	III 393.	VI 390.	1543.	(donné sous 1553) Charles-Quint, empr.	et Antoine, duc de Lorr. — ratification du traité de Nuremberg.
	III 398.	VI 395.	1544.	Antoine, duc de Lorraine.	Testament. — union de Lorr. et de Bar.
	III 400.	VI 398.	1544.	Charles-Quint, empereur.	à M. de Saint-Maurice, son ambassadeur en France. — Stenay.
	III 403.	VI 401.	1544.	François Ier, roi de France.	au duc de Lorr. — restitution de Stenay.

1re édit.	2e édit.			
900. III 404.	VI 402.	1544.	id.	au duc de Lorr. — restitution de Stenay.
III 405.	VI 403.	1545.	François Ier, duc de Lorr.	Testament.
III 406.	VI 404.	1545.	L'ambassadeur d'Espagne.	à la princesse de Portugal.
III 406.	VI 405.	v. 1545.	L'abbé de Luxeuil.	à M. de Saint-Maurice, ambassadeur de l'empereur en France.
III 403.	VI 401.	1546.	Charles-Quint, empereur.	à Marie, gouvernante des Pays-Bas. — Stenay.
905. III 402.	VI 400.	1546.	Marie, gouvernante des Pays-Bas.	à Charles-Quint, empereur (note chiffrée). — Stenay.
III 409.	—	1546.	Christine de Danemarck, duchesse de Lorraine.	p. Verdun, église. — Hattonchâtel.
III 413.	—	1546.	Paul III, pape.	p. Toul, égl. — bénéfices.
III 416.	—	1548.	Nicolas, comte de Vaudémont.	et Marguerite d'Egmont. — mariage.
III 420.	VI 79.	1549.	Robert de La Marck, S' de Sedan.	sur un combat judiciaire. — jugement.
910. III 421.	—	1549.	Jean de Haranges, S' de Mérauveau.	sur un combat judiciaire. — protestation.
III 422.	—	1550.	Charles-Quint, empereur.	à Marie, gouvernante des Pays-Bas.
III 423.	VI 407.	1550.	La duchesse de Lorraine et le comte de Vaudémont.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
III 423.	—	1550.	La duchesse de Lorraine.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
III 424.	—	1550.	La duchesse de Lorraine et le comte de Vaudémont.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
915. III 424.	VI 408.	1550.	Les commissres lorrains. Déclaration.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
III 425.	VI 408.	1550.	Les commissres bourguignons. Déclaration.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
			Mémoral de la cérémnie.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire. (Voy. table II, Charles le Téméraire.)
III 425.	VII 189.	1552.	Henri II, roi de France.	p. Bar, Gondrecourt, Châtillon, etc. — déclaration.
		1553.	Voyez 1543.	
III 426.	VII 190.	1558.	Charles III, duc de Lorr.	et Claude de France. — mariage.
III 429.	VII 193.	1558.	Christine, duchsse de Lorr.	et Henri II, roi de France. — articles pour la paix.
920. III 430.	VII 194.	1561.	Toussaint d'Hocedy, évêq. de Toul.	à Charles III, duc de Lorr. — cession de souveraineté.
—	VII 409.	1561.	Charles, cardal de Lorr., évêq. de Metz.	et Charles III, duc de Lorr. — échanges.

1er édit.	2e édit.			
—	VII 410.	1561.	Charles, cardal de Lorr., évêq. de Metz.	et Charles III, duc de Lorr. — cession de Gorze.
—	VII 411.	1562.	Charles III, duc de Lorr.	p. Warangéville, prré. — transaction.
—	VII 413.	1563.	Ferdinand Ier, empereur.	p. Remiremont, abb.
925. III 432.	—	1564.	Christine, duchsse de Lorr.	au cardnal de Granvelle.
III 433.	—	1564.	Le baron de Polweiller.	id.
III 422.	—	1564.	id.	id.
III 433.	—	1564.	Le cardinal de Granvelle.	à Ferdinand Ier, empr.
III 434.	—	1564.	Ferdinand Ier, empereur.	au cardnal de Granvelle.
930. III 434.	—	1564.	id.	à Christine, duchesse de Lorr.
III 435.	—	1564.	Docteur Seldius.	au cardnal de Granvelle.
—	VII 416.	1564.	Ferdinand Ier, empereur.	p. Remiremont, abb.
—	VII 421.	1566.	Le Bailly de Vosges.	contre id.
—	VII 424.	1566.	Jean, comte de Salm.	à Charles III, duc de Lorr.
935. —	VII 426.	1566.	Marguerite, abbesse de Remiremont.	p. Charles III, duc de Lorr. — déclaration.
—	VII 427.	1566.	Charles II, duc de Lorr.	p. Remiremont, abb.
—	VII 428.	1567.	Maximilien II, empereur.	p. Charles III, duc de Lorr. — investitures.
III 435.	—	1569.	Pie V, pape.	p. St-Sauveur, abb. — translaton à Domevre.
III 436.	—	1571.	Charles IX, roi de France.	et Charles III, duc de Lorr. — concordat.
940. III 438.	—	1571.	id.	au Parlemnt de Paris. — sur le concordat avec le duc de Lorr.
—	VII 428.	1571.	N. Pseaume, évêque de Verdun.	p. Gorze, abb.
III 688.	—	1572.	Grégoire XIII, pape.	p. l'université de Pont-à-Mousson. — érecton.
—	VII 430.	1572.	id.	p. Gorze, abb. — sécularisation.
—	V prélim. 263.	1573.	Charles III, duc de Lorr.	Vérifications de noblesse. — édit.
945. III 444.	—	1574.	Claude de France, duchesse de Lorraine.	Testament.
III 442.	—	1575.	Henri III, roi de France.	p. Charles III, duc de Lorr. — déclaration.
III 445.	—	1575.	id.	et Louise de Lorraine. — mariage.
—	V prélim. 265.	1577.	Charles III, duc de Lorr.	Vérifications de noblesse. — commisson.
—	V prélim. 267.	1578.	Le maréchal de Lorraine.	Vérifications de noblesse. — commisson.
950. III 46.	—	1579.	Charles III, duc de Lorr.	Nouveau calendrier et comnt de l'année à janvier. — ordonnce.

	1re édit.	2e édit.			
	—	VII 436.	1579.	Renée, abbesse de Remiremont.	et Charles III, duc de Lorr. — transaction.
	III 439.	—	1581.	Henri, duc de Guise.	à Charles III, duc de Lorr.—vente de Hombourg et St-Avold.
	III 447.	—	1581.	Le procureur général du roi.	Rédaction des coutumes de Bar. — appel.
	III 448.	—	1581.	Le parlement de Paris.	Rédaction des coutumes de Bar. — ordonnce.
955.	III 447.	—	1582.	Charles III, duc de Lorr.	Nouveau calendrier et retrancht de 10 jours. — ordonnance.
	—	V prélim. 268.	1585.	id.	Vérifications de noblesse. — ordonnce.
	III 448.	—	1588.	id.	Révocation des coadjuteurs écclésiastiques. — édit.
	III 450.	—	1594.	Henri IV, roi de France.	et Charles III, duc de Lorr. — traité de St-Germain.
	III 453.	—	1595.	id.	et Charles III, duc de Lorr. — traité de Folembray.
960.	III 455.	—	1596.	Eric de Lorraine, évêque de Verdun.	à Clément VIII, pape.
	III 456.	—	1597.	Fr. de Vaudémont, fils de Charles III, duc de Lorr.	et Christine de Salm.— mariage.
	—	VII 439.	1598.	Henri de Lorr., fils de Charles III, duc de Lorr.	et Catherine de Bourbon. — mariage.
	—	V prélim. 270.	1599.	Charles III, duc de Lorr.	Anoblments.—déclaron.
	III 463.	—	1602.	Clément VIII, pape.	p. la primatie de Nancy. — érection.
965.	—	VII 447.	1603.	Charles III, duc de Lorr.	et Charles, cardnal de Lorr., év. de Metz. — traité p. les salines.
	III 477.	—	1604.	id.	et Metz, cité. — traité.
	III 481.	—	1604.	Henri IV, roi de France.	approuve le traité entre Metz et Lorr.
	III 483.	—	1606.	Charles III, duc de Lorr.	Testament.
	III 486.	—	1606.	Henri de Lorraine, duc de Bar.	et Marguerite de Gonzague. — mariage.
970.	—	VII 445.	1606.	Chaptre de la primatie de Nancy.	p. Dieulouard. — collie.
	III 489.	—	1608.	Henri II, duc de Lorr.	au chapitre de St-Dié.
	III 489.	—	1617.	Paul V, pape.	p. les prémontrés de Lorr. — réforme.
	—	VII 449.	1621.	Charles de Lorraine.	et Nicole de Lorr. — mariage.
	—	VII 453.	1621.	Henri II, duc de Lorraine.	Testament.

1re édit.	2e édit.			
975.	—	VII 455.	1621. François de Lorraine et Charles de Lorraine, son fils.	Proteston touchant le mariage de Charles avec Nicole.
	III 440.	—	1623. François de Lorraine, év. de Verdun.	p. Apremont — collégle.
	III 492.	—	1623. Henri II, duc de Lorraine.	et Louis, c'e de Nassau. — Navigation sur la Sarre.
	—	VII 456.	1624. François de Lorraine et Charles de Lorr.; son fils.	Protestation.
	III 493.	—	1625. François de Lorraine et Charles de Lorr., son fils.	Introduction de la loi salique en Lorr.
980.	III 573.	VII 295.	1626. Henri de Lorr., abbé de Saint-Mihiel.	Testament.
	—	VII 394.	1626. Charles IV, duc de Lorr.	p. la noblesse de Lorraine. — confirmon de priviléges.
	—	VII 402.	1626. Etats généraux de Nancy.	Résultat.
	—	VII 401.	1629. id.	Remontrances.
	III 575.	VII 297.	1630. François II, duc de Lorr.	p. Bouquenom, collégle. — fondon.
985.	III 497.	—	1631. Gustave-Adolphe, roi de Suède.	à Charles IV, duc de Lorraine.
	III 505.	VII 194.	1632. Marguerite de Gonzague, duchesse de Lorraine.	Testament.
	III 498.	—	1632. Charles IV, duc de Lorr.	à Gustave-Adolphe, roi de Suède.
	III 498.	—	1632. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Vic.
	III 500.	—	1632. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Liverdun.
990.	III 502.	—	1633. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Nancy.
	III 507.	VII 197.	1634. id.	au cardinal Nicolas-François, son frère. — cession du duché.
	III 511.	VII 201.	1634. id.	à l'empereur. — propositions.
	III 516.	VII 206.	1636. Le Prieur de Saint-Nicolas et autres.	p. les reliques de saint Nicolas. — attestaton.
	—	VII 217.	1638. Les Jésuites de Rome.	sur le mariage du duc Ch. IV et de Nicole. — consultation.
995.	III 520.	VII 209.	1641. Louis XIII et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Paris (avec les articles secrets).
	III 523.	VII 212.	1641. Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIII, roi de France. — serment.

	1re édit.	2e édit.			
	—	VII 213.	1641.	id.	à Louis XIII, roi de France. — hommage pour Bar.
	III 518.	VII 215.	1641.	Cour souveraine de Lorr.	contre le traité de Paris. — arrêt.
	III 524.	VII 214.	1641.	Nicolas-François de Lorrne	contre le traité de Paris. — protestation.
1000.	—	VII 217.	1641.	Général des jésuites	au P. Cheminet, confesseur du duc Ch. IV.
	—	VII 217.	1641.	id.	au P. Cheminet, confesseur du duc Ch. IV.
	III 525.	VII 218.	1642.	Urbain VIII, pape.	à Charles IV, duc de Lorr. — censure de son mariage avec Béatrix de Cusance.
	—	VII 459.	1644.	Louis XIII, roi de France et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Guémine.
	—	VII 462.	1644.	Louis XIII, roi de France et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Guémine. — (articles secrets).
1005.	III 529.	VII 222.	1645.	Clicquot et le maréchal de Villeroy.	Capitulation de La Mothe.
	III 531.	VII 224.	1647.	Charles IV, duc de Lorr.	et la duchesse Nicole. — réconciliation.
	III 559.	VII 253.	1648.	(donné sous 1659) traité de Munster.	Extrait.
	III 518.	VII 209.	1652.	Charles IV, duc de Lorr.	p. St-Nicolas, prieuré. — reliques de saint Nicolas.
	III 535.	VII 229.	1653.	Tribunal de la Rote.	contre le mariage du duc Charles IV avec Béatrix de Cusance. — sentence.
1010.	III 541.	VII 235.	1654.	Cour souverne de Lorrne.	contre l'emprisonnemt du duc Charles IV. — arrêt.
	III 556.	VII 250.	1654.	Tribunal de la Rote.	pour le mariage du duc Ch. IV avec Nicole. — sentence.
	III 558.	VII 252.	1655.	Cour souverne de Lorrne.	protestation en faveur du duc Ch. IV et de la duchesse Nicole.
	—	VII 458.	1657.	Nicole, duchsse de Lorrne.	Testament.
			1659.	Voy. 1648.	
	III 559.	VII 253.	1659.	Traité des Pyrénées.	Extrait.
1015.	III 569.	VII 264.	1660.	Louis XIV, roi de France	au cardinal Mazarin. — pouvoir pour traiter avec le duc de Lorr.
	III 562.	VII 257.	1661.	id.	et Ch. IV, duc de Lorr. — la petite paix. — restitution du duché.

	1re édit.	2e édit.			
	—	VII 268.	1662.	id.	et Ch. IV, duc de Lorr. — cession du duché au roi à la mort du duc.
	—	VII 273.	1662.	B. Huin, conseiller en la cour souv. de Lorr.	contre le traité de cession. — avis.
	—	VII 278.	1662.	Cour souverne de Lorrne.	contre le traité de cession. — arrêt.
1020.	—	VII 279.	1662.	Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIV. — lettre.
	—	VII 283.	1662.	id.	p. Mlle de Nemours et le prince Charles. — mariage. — contrat.
	—	VII 288.	1662.	Consultation.	contre le traité entre le roi Louis XIV et le duc Charles IV.
	—	VII 271.	1663.	Louis XIV	et le duc Charles IV. — traité de Marsal.
	—	VII 290.	1663.	Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIV. — lettre.
1025.	—	VII 294.	1663.	id.	p. Mlle de Nemours et le prince Charles. — mariage. — homologation.
	III 577.	VII 299.	1663.	id.	et Beatrix de Cusance. — mariage. — contrat.
	III 579.	VII 302.	1663.	id.	et Beatrix de Cusance. — mariage. — procuration du duc.
	III 581.	VII 303.	1663.	id.	à l'Electeur de Bavière. — lettre.
	III 482.	—	1664.	id.	sur les traites-foraines avec Metz. — mandement.
1030.	—	VII 463.	1664.	Alexandre VII, pape.	à Louis XIV. — Indult pr les Trois-Évêchés.
	—	VII 465.	1668.	Clément IX, pape.	à Louis XIV. — Indult pr les Trois-Évêchés.
	III 582.	VII 304.	1668.	id.	à Charles IV, duc de Lorr. — bref.
	III 582.	VII 305.	1669.	Charles IV, duc de Lorr.	transport de son duché à la Ste Vierge et imposition d'un tribut à ce sujet.
	III 583.	VII 305.	1669.	L'abbé Riquet.	à la Diète de Pologne. — harangue pour l'élection de Charles de Lorraine.
1035.	III 589.	VII 313.	1670.	Le seignr de Beaufort.	au maréchal de Créqui. — capitulation de Châtel.

	1re édit.	2e édit.			
	III 591.	VII 314.	1670.	Le cte de Tornielle.	Lettre sur la capitulation d'Epinal.
	III 593.	VII 317.	1670.	M. de Boudonville.	Lettre sur la capitulation d'Epinal.
	III 597.	VII 321.	1670.	M. de Baillivy.	Déclaration sur la capitulation de Longwy.
	III 597.	VII 321.	1670.	Charles IV, duc de Lorr.	Lettre sur la campagne de 1670.
1040.	III 598.	VII 322.	1674.	Anonyme.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 601.	VII 325.	1674.	Maréchal de Turenne.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 602.	VII 326.	1674.	Charles IV, duc de Lorr.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 587.	VII 310.	1674.	Le comte de Taaff.	à la Diète de Pologne. — harangue pour l'élection de Charles de Lorraine.
	III 603.	VII 327.	1675.	Anonyme.	Lettre sur le combat de Mulhausen.
1045.	III 605.	VII 330.	1675.	id.	Lettre sur le combat de Consarbruck.
	III 607.	VII 332.	1675.	Le marquis de Grane.	Lettre sur le combat de Consarbruck.
	III 611.	VII 336.	1675.	Charles IV, duc de Lorr.	au prince Charles, son neveu. — plan de campagne pour 1675.
	III 612.	VII 337.	1675.	id.	au prince Charles, son neveu. — plan de campagne pour 1675.
	III 612.	VII 337.	1675.	Le prince Charles de Lorr.	à Charles IV, duc de Lorraine.
1050.	III 618.	VII 343.	1676.	Charles V, duc de Lorr.	à Montécuculli.
	III 620.	VII 345.	1677.	Le prince d'Orange.	à Charles V, duc de Lorraine.
	III 620.	VII 346.	1677.	Le duc de Villa-Hermosa	à id.
	III 621.	VII 347.	1677.	id.	à id.
	III 622.	VII 348.	1677.	Le prince d'Orange.	à id.
1055.	III 623.	VII 349.	1677.	Charles V, duc de Lorr.	à l'empereur. — combat de Schutz et de Cochersberg.
	III 624.	VII 350.	1677.	id.	au duc de Villa-Hermosa.
	III 625.	VII 352.	1677.	id.	à l'Empereur. — opérations militaires.
	III 626.	VII 353.	1679.	Traité de Nimègues.	articles concernant la Lorraine.
	III 628.	VII 355.	1697.	Traité de Riswick.	articles concernant la Lorraine.
1060.	—	VII 468.	1698.	Léopold, duc de Lorr.	et Elisabeth d'Orléans. — mariage.

	1re édit.	2e édit.		
	—	VII 473. 1735.	Préliminaires du traité de Vienne (1738).	extrait des prélim. du 3 octobre 1735.
	—	VII 474. 1736.	id.	Convention du 11 avril 1736.
1063.	—	VII 475. 1736.	id.	Convention du 28 août 1736.

Aug. Prost.

CHRONIQUE

Nous donnons ici la liste des discours et rapports imprimés de M. Thiers, que nous avons annoncée : *Rapport sur le projet de loi relatif aux fortifications de Paris*, fait à la Chambre des députés dans la séance du 13 janvier 1841 (in-4, Leneveu); — *Rapport sur la loi d'instruction secondaire*, fait au nom de la commission de la Chambre des députés dans la séance du 13 juillet 1844 (in-8, Paulin); — *Discours sur les relations de la France avec les États-Unis d'Amérique*, prononcé dans la séance de la Chambre des députés du 20 janvier 1846 (in-8, Paulin); — *Discours sur les députés fonctionnaires*, prononcé dans la séance de la Chambre des députés du 17 mars 1846 (in-8, Paulin); — *Discours prononcé à l'Assemblée nationale dans la discussion de la Constitution*, septembre et octobre 1848. *Droit au travail. Remplacement militaire* (in-8, Paulin); — *Du Crédit foncier*, discours prononcé à l'Assemblée nationale, 1848 (in-12, Lévy frères); — *Discours sur le régime commercial de la France*, prononcés à l'Assemblée nationale les 27 et 28 juin 1851 (in-8, Paulin); — *Discours sur la politique intérieure*. Corps législatif. Discussion de l'Adresse. Séance du 11 janvier 1864 (in-12, Lévy, frères); — *Discours prononcés dans la session* de 1863-64, sur la dette flottante, les libertés nécessaires à la France, les candidatures officielles, l'expédition du Mexique, la marine marchande et les finances de la France (1864, in-8, Lheureux); — *Discours sur l'expédition du Mexique*, prononcé dans la discussion de l'Adresse au Corps législatif (1864, in-12, *ibid.*); — *Discours sur les libertés politiques*, prononcé au Corps législatif, dans la séance du 28 mars 1865 (in-8, *ibid.*);— *Discours sur la question romaine*, prononcés les 13 et 15 avril 1865, au Corps législatif (in-12, *ibid.*); — *Discours sur les finances*, prononcés au Corps législatif, dans la discussion du budget, séances des 2 et 6 juin 1865 (in-8, *ibid.*); — *Discours sur les libertés politiques, la Question romaine et les Finances* (1865, in-8, *ibid.*).

Ajoutons aux indications biographiques, déjà données, les suivantes : Capefigue : *Le Ministère de M. Thiers, les Chambres et l'opposition de M. Guizot* (Paris, 1836, in-8); — *Les Orateurs parlementaires*, par Timon (Paris, 1837, in-8, avec portraits); — *Paradoxes et palinodies de M. Thiers, précédés d'un abrégé de sa vie politique* (Paris, 1844, in-8); — *Les cent quatre péchés de M. Thiers, les dix vertus de M. Guizot, les 110 nouveaux députés, les 15 jours de session* (Paris, 1846, in-18); — *Portraits politiques contemporains*, MM. de Persigny, de Morny, *M. Thiers*, par M. Arthur de La Guéronnière (Paris, 1853, in-8); — *La Jeunesse de M. Thiers*, par Paul Arène (*Revue littéraire* du 13 septembre 1877).

— Le célèbre astronome français Urbain-Jean-Joseph Leverrier, directeur de l'observatoire de Paris, est mort le 22 septembre 1877. Il était né à Saint-Lô, (Manche), le 11 mars 1811. Sorti de l'École polytechnique en 1833, il se fixa à Paris en qualité d'ingénieur à l'administration des tabacs ; il fut, quatre ans après, attaché à l'École polytechnique en qualité de répétiteur. Les

sciences exactes, les mathématiques l'attiraient surtout et particulièrement la mécanique céleste; il aborda le « calcul des inégalités séculaires, » et le problème de la « stabilité du système solaire, » dans deux Mémoires qu'il soumit en 1839, à l'Académie des sciences; sous l'impulsion d'Arago, il étudia l'orbite de Mercure et ses perturbations, et, des planètes, passant à l'observation des comètes, il présentait, en 1844, à l'Académie des sciences une théorie de la comète périodique de 1770, et une autre sur la comète périodique de 1843; à la suite de ces travaux, il remplaçait Cassini à l'Académie. — Il vérifia les « tables d'Uranus, » publiées par Bouvard en 1821, et construites d'après les formules de Laplace, et fit découvrir la position de *Neptune*, annoncée à priori par ses calculs. Son travail, inséré dans *la Connaissance des temps pour* 1849, fit donner un instant le nom du savant astronome à la planète découverte; une chaire d'astronomie fut créée pour lui à la Faculté des sciences de Paris, et il fut attaché comme astronome adjoint au Bureau des Longitudes. Membre de l'Assemblée législative pour le département de la Manche, en 1849, il siégea dans les rangs conservateurs, et s'occupa surtout d'instruction publique. Membre du Sénat le 26 janvier 1852, puis inspecteur général de l'enseignement, membre, en 1854, du conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique, M. Leverrier put se faire, dès la mort d'Arago, le centre, pour toute l'Europe, d'une vaste fédération astronomique. Directeur de l'observatoire (30 janvier 1854), il fit paraître bientôt les résultats d'études autrement conçues que celles de ses prédécesseurs, sous ce titre : *Annales de l'observatoire de Paris* (1856 et 1856, 2 vol. in-4). Cette grande position lui avait fait un grand nombre d'ennemis; des plaintes éclatèrent contre lui, et, en novembre 1867, une commission d'enquête fut nommée pour les examiner. On sait qu'à la suite de polémiques ardentes, et de nouvelles dissensions, la révocation de M. Leverrier avait été prononcée (5 février 1870); mais M. Thiers, quand il fut au pouvoir, lui rendit la direction de l'Observatoire. — Cet homme éminent est mort comme il avait vécu, en chrétien.

— M. Édouard-Louis-Joseph Bonnier, qui vient de mourir, était né à Lille le 27 septembre 1808. Licencié en droit en 1830, docteur en 1832, puis appelé, à la suite de concours (1839-1844), à la double chaire de législation générale et de procédure civile et criminelle, il était devenu le gendre de M. Ortolan. Collaborateur de la *Revue du droit francais et étranger*, de la *Revue de législation*, etc., M. Bonnier avait publié un grand nombre d'ouvrages. En voici les titres par ordre de date : *Traité des preuves, en droit civil et criminel* (1843, in-8). Cet ouvrage a été traduit en langue italienne en 1846 ; — *Éléments d'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol, in-8) ;— *Éléments de procédure civile* (1853, in-8) ; — *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8) ; — *Abélard et saint Bernard, la philosophie et l'Église au douzième siècle* (1862, in-18) ; — *De l'assistance publique* (1867, in-8, Lille). En outre, M. Bonnier a donné au *Correspondant* des articles sur les *Rapports de l'Église et de l'État*.

— M. Charles-Alexandre-Claude Gérard, né à Longwy le 24 juillet 1814, est mort le 24 juillet. Livré de bonne heure aux luttes du journalisme, il étudia ensuite le droit à la faculté de Strasbourg, et bientôt se fit place au barreau de Colmar. En 1848, il remplit successivement à Altkirch et à Saverne les fonctions de sous-préfet, et la réputation acquise dans ces deux villes, aussi bien qu'à Colmar lui valut, l'honneur d'être envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative. Après la dissolution de la Chambre, il reparut, en 1851, au barreau de Colmar, et il y fut, à plusieurs reprises, élu bâton-

nier de l'ordre. Il se délassait des travaux du palais par le culte des lettres et par des études d'histoire locale. Il était parvenu à réunir les plus précieux documents sur l'Alsace et à composer une bibliothèque spéciale d'une valeur inappréciable, surtout depuis la destruction de la bibliothèque de Strasbourg en 1870. De 1853 à 1862, il publia, dans la *Revue d'Alsace*, sur les mœurs épulaires de ce pays, onze mémoires qui furent ensuite réunis en un volume sous le titre de : *L'Ancienne Alsace à table*. Ils furent suivis de plusieurs autres publications : *Les Annales et la Chronique des Dominicains de Colmar* (in-8, Colmar, 1854); — *La Bataille d'Entzheim* (Guebviller, 1869); — *La Bataille de Turckeim* (Colmar, 1870); — *La Faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace* (Colmar, 1871); — enfin, en 1872, l'auteur fit paraître *les Artistes de l'Alsace au moyen âge*. Cet ouvrage, qui mettait le sceau à sa réputation, fut couronné par l'Académie française. On en préparait une nouvelle édition, par voie de souscription, quand la mort est venue frapper l'auteur. M. Gérard était membre de l'Académie de Stanislas. Son dernier discours à l'Académie de Stanislas avait pour sujet les patois lorrains; il laisse des notes, des manuscrits et des documents considérables, sur l'histoire d'Alsace.

— Le P. Pierre Walle, né à Poperinghe le 18 février 1793, est mort le 31 juillet 1877; reçu dans la compagnie de Jésus, le 4 octobre 1816, il fut successivement recteur à Fribourg et supérieur de la mission de Guatemala. Il a laissé les ouvrages suivants : *Mémoire présenté par le recteur du collége Saint-Michel au petit Conseil du canton de Fribourg*, en réponse au Rapport sur l'enseignement du collége (1834, in-12); — *Regelen der societeyt Jesu* (Leuven, by Vanlinhout en Vandenzande, boekdrukkers der Hoogeschool, in-12). La préface est datée de Louvain, 31 juillet 1841; — *Manuel complet des Congrégations de la très-sainte vierge Marie*. Nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur, P. J. Walle, S. J. Gand, Vander Schelden, 1865, in-18 de 643 p.

— M. Albert Magimel, peintre d'histoire et écrivain d'art, né à Paris, le 21 avril 1799, est mort le 25 septembre 1877; il était fils de Denis-Simon Magimel, libraire (*librairie militaire*), beau-frère de Firmin Didot. Après avoir fait ses études au collége Sainte-Barbe, il se consacra à la peinture, pour laquelle il s'était senti une vocation irrésistible. Élève d'abord du baron Regnault et ensuite d'Hersent, il séjourna en Italie, en 1823, 1825, et depuis. Il a souvent exposé depuis 1827, en particulier des portraits. Vers 1840, il se rapprocha de M. Ingres, dont il devint le disciple fervent et l'intime ami. A ce titre, il publia (la préface, seule, porte son nom : *L'Œuvre de J.-A. Ingres... gravé au trait sur acier, par A. Reveil, avec un texte explicatif* (Paris, Firmin-Didot, 1850-51, gr. in-4). Ses principales œuvres peintes sont : *La Descente de Jésus-Christ aux limbes* (dans la chapelle des âmes du purgatoire, à l'église de Saint-Eustache, à Paris), composée d'un sujet principal : Jésus-Christ aux limbes, paraissant au milieu des justes qui attendent sa venue, et d'un sujet supérieur : le Père éternel compatissant aux douleurs de son Fils. Cette peinture murale, empreinte d'un profond sentiment religieux, était très-estimée de M. Ingres; reproduite en photogravure dans *Jésus-Christ*, par M. L. Veuillot (Paris, Firmin-Didot). — *Le Pardon des hommes*, grand tableau religieux, exposé en 1848, et acquis par le gouvernement (à l'église de Luzarches).— Très-nombreux portraits et études faits en France et en Italie.— Depuis de longues années, M. Magimel s'était tenu à l'écart des expositions, pour cause de santé, mais il laisse plusieurs tableaux remarquables entre les mains de sa famille : *Daphnis et Chloé* (la Pêche); — *la Musique et la Danse* (composition antique); — *Un Berger dans la campagne de Nice*, etc. — G. P—ski.

— M. John Lothrop Motley vient de mourir; il était né à Dorchester (Massachusetts), le 18 avril 1814. Il écrivit de bonne heure : les chroniques de l'histoire coloniale de son pays lui fournirent, dès 1839, un roman : *Morton's Hope*, puis un second en 1841, sous le titre : *Merrymount*. Secrétaire de la légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg (1841-42) il n'abandonna pas ses travaux littéraires, et nous le voyons, en 1851, revenir en Europe et s'y occuper exclusivement d'études historiques; en 1856, il publiait à Londres son *Histoire de la fondation de la république de Hollande* (3 vol. in-8), qui fut traduite en plusieurs langues, et notamment par M. Guizot, en français. En 1860 commença de paraître l'*Histoire de l'Union néerlandaise depuis la mort de Guillaume le Taciturne jusqu'à l'assemblée de Dort*.— En 1861, M. Motley avait été nommé ambassadeur à Vienne; depuis, il fut chargé, comme ministre à Londres, de conduire l'affaire de l'*Alabama*, après M. Reverdy-Johnson. M. Motley était correspondant de l'Institut de France, docteur de l'université anglaise d'Oxford et des universités américaines de Cambridge et de New York.

— Le grand prêtre des Mormons, Brigham-Young, est mort récemment. Il était né dans l'État de Vermont (Amérique du Nord) le 1er juin 1801. Fils de cultivateur, il avait été cultivateur jusqu'à trente-deux ans, lorsqu'il fut affilié à la secte des *Saints des derniers jours*. Il assista à tous les combats que livrèrent les Mormons, succéda au prophète en 1844, se fit reconnaître par les siens pour roi et pour Christ, et émigra (1846) de l'Illinois pour la vallée du Lac-Salé avec 15,000 adeptes. Au bout de trois ans, ils avaient formé le territoire colonial de l'Utah. En butte à d'incessantes attaques, Brigham-Young n'en continuait qu'avec plus d'ardeur son universelle propagande; quatre-vingt-dix de ses missionnaires parcoururent l'Océanie, l'Afrique et l'Europe. A Paris même, plusieurs publications furent faites, rédigées par l'apôtre J. Taylor, qui vient de le remplacer par intérim; elles avaient pour titres : *Le Livre des Mormons* (1852, in-18); — *Évangile des Mormons*, *l'Étoile du désert* (1851-52 en 12 n°). En 1856, l'Utah comptait 30,000 colons, le 3 mars 1862, le prophète s'en faisait nommer Président, et depuis, l'Utah ayant été reconnu comme territoire, avec son prophète pour gouverneur, ce dernier avait publié comme tel un « Message » que les journaux américains ont fait connaître à l'Europe, et d'après lequel le territoire d'Utah semblait devoir bientôt entrer dans l'Union avec le titre d'État.

— M. William Saw Lindsay, ancien membre de la Chambre des Communes, pour le Sunderland, vient de mourir à l'âge de 61 ans. Il était né en 1816, à Ayr (Ecosse). Ses débuts avaient été des plus modestes; petit mousse, d'abord, il devint si rapidement un bon marin, qu'à l'âge de 19 ans, il était nommé capitaine au long cours d'une barque qui trafiquait dans les mers de l'Inde. En 1837, il quitta la navigation pour le commerce, et plus tard il fondait à Londres, comme armateur et courtier de navires, une très-importante maison. C'est en 1852 qu'il était entré à la Chambre des Communes; il s'en était retiré il y a une dizaine d'années. Il possédait à cette date 22 bâtiments de premier rang. — M. Lindsay a publié : *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (1842, in-8).

— Les journaux italiens ont fait connaître la mort de M. Ferrucci, « il Cavaliere Ferucci, » comme on l'appelait à Florence, où il était, depuis de longues années, conservateur des manuscrits de la bibliothèque laurentienne; linguiste remarquable, poëte, il avait la garde, entre autres richesses, du fameux manuscrit grec de Longus, maculé par Louis Courier, d'où il a tiré le roman de *Daphnis et Chloé*, et à propos duquel M. Ferucci citait les noms des plus illustres visiteurs venus pour voir, et l'œuvre de l'auteur

grec, et le petit billet écrit de la main de Paul-Louis pour s'excuser. Ferucci, devenu aveugle, se serait, paraît-il, jeté dans le puits de son jardin.

— M. Frédéric-Guillaume de Hacklaender, l'un des plus féconds et le plus gai des romanciers allemands contemporains, vient de s'éteindre. Né à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, en 1816, Hacklaender avait débuté dans le commerce à l'âge de quatorze ans; il entra ensuite dans l'armée prussienne. En 1840, il publia un ouvrage dont le succès détermina sa carrière littéraire : *Esquisses de la vie du soldat pendant la paix*, dont il avait recueilli les éléments dans les rangs où il servait. Ce recueil de souvenirs personnels, plein d'humour et de vérité, valut à l'auteur la protection d'un puissant personnage, le baron de Taubenheim, qui le fit son compagnon de voyage en Orient, en Italie, en Belgique, en Sicile, en Russie, où il trouva de nombreux matériaux pour de nouvelles productions. A son retour à Stuttgard, présenté au roi de Wurtemberg (1843), il obtint l'emploi de secrétaire du prince royal et fut pensionné du roi. Il accompagna le maréchal Radetzki pendant la campagne du Piémont (1848-49), comme il accompagna plus tard, en 1859, l'empereur François-Joseph en Italie, avec le titre d'historiographe. Outre l'ouvrage qui commença sa fortune, on cite de Hacklaender : *Scènes de la vie du soldat pendant la guerre*, dont il avait réuni les éléments en assistant avec le prince royal de Prusse à l'occupation du Grand-Duché de Bade, et à la prise de Reudstatt; *Aventures de corps de garde; Daguerréotypes pris pendant un voyage en Orient; le Commerce et la Vie*; *Eugène Stillfried; Un hiver en Espagne; Légendes humoristiques; Pèlerinage à la Mecque; Histoire sans nom; le Moment du bonheur; les Esclaves de l'Europe*, etc. Ces œuvres ont été réunies par M. Krabbe (Stuttgard, 1855-60) en 34 volumes in-16, et ont eu une seconde édition en 1863; ce recueil comprend aussi ses œuvres dramatiques, des comédies telles que : *Les Traitements magnétiques, le Fils perdu, l'Agent secret*, couronné dans un concours littéraire à Vienne, dont la *Revue britanique* a donné la traduction française, et qui semble avoir fourni à Alexandre Dumas l'idée de *La Jeunesse de Louis XIV*. Les œuvres de ce fécond écrivain ont été, pour la plupart, traduites dans plusieurs langues, et, en français dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » de la librairie Hachette.

— Un autre écrivain allemand, M. Louis Reinhardt, ancien recteur de l'école municipale de Boitzembourg, vient de mourir à Mecklembourg. Député en 1848, au Reichstag allemand, par ses compatriotes, il y fut l'un des membres les plus actifs de la gauche. A Stuttgard, plus tard, il fit aussi partie du « Parlement croupion, » ce qui lui fit perdre son emploi dans l'enseignement. Depuis, il vécut à Cobourg, et y prit une part très-vive et très-remarquée à la rédaction des journaux démocratiques. Il était revenu se fixer à Mecklembourg, où il avait obtenu un nouvel emploi. Il est mort à l'âge de soixante-treize ans.

— On annonce encore la mort de M. Hippolyte Romand, auteur dramatique, dont le *Bourgeois de Gand*, qui fit longtemps les délices de l'Odéon, est l'œuvre la plus connue; — de M. Charles Achard, directeur du Conservatoire de Lyon; — de M. Lepetit, sénateur inamovible, doyen de la faculté de droit de Poitiers, mort à soixante-un ans; — de M. Charles Deullin, auteur dramatique et romancier; — de M. Bovy, graveur en médailles, mort à Genève à soixante-trois ans.

Le deuxième congrès des américanistes, a Luxembourg. — Il y a deux ans, un groupe de savants, à la tête duquel se trouvaient MM. le baron Guerrier de Dumast, Lucien Adam et de Rosny, eut l'idée de réunir à Nancy, en un congrès, les personnes qui s'occupaient de l'histoire et des antiquités de l'Amérique. Cette proposition fut accueillie favorablement, et les mémoires

lus dans cette session fournirent la matière de deux volumes dont nous avons parlé. En même temps, il fut décidé que de nouvelles réunions succéderaient à celle-ci, et la ville de Luxembourg fut choisie pour le siége du second congrès, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'annoncer.

Le choix de Luxembourg avait été principalement fixé par la situation neutre de cette ville, située au centre des principaux États dans lesquels se trouvent les hommes qui s'occupent de la science nouvelle qui a pris le nom d'*Américanisme:* En outre, depuis un demi-siècle, de nombreux émigrants luxembourgeois se sont fixés dans l'Amérique du nord, et on pouvait espérer de ce coté un concours utile pour recueillir des adhésions. Le roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, son lieutenant le prince Henry, et tous les notables du grand-duché prêtèrent le plus louable concours à l'organisation du congrès, en acceptant les titres de protecteur et de président d'honneur, et en se plaçant à la tête du comité d'organisation. Un certain nombre d'étrangers répondirent à la convocation qui leur avait été adressée, et plus de cinquante d'entre eux ont pris une part active aux discussions du congrès, en même temps que de nombreux mémoires lui étaient adressés des diverses contrées de l'Amérique et de l'Europe.

Quatre jours (10 au 13 septembre 1877) on été consacrés à la discussion des questions portées au programme, et qui ont été groupées sous les rubriques suivantes: Anthropologie et ethnographie, — Histoire de l'Amérique et de sa découverte, — Linguistique et paléographie, — Archéologie. La question intéressante de l'origine des *Mound-Builders* avait occasionné l'envoi de mémoires de MM. Edwin Barber, Robertson, Guillmann, Stephan Peet et Force; M. Beauvois a repris la question de l'introduction du christianisme dans l'Amérique du nord par les Irlandais et les Danois, et, à ce propos, de nombreux faits relatifs à la présence de signes de croix, et des traditions concernant un *Homme-rédempteur* signalés par M. Peterkem, le marquis de Monclar, le baron de Hellevald, l'abbé Schmidt et le docteur Leemans, ont décidé le congrès, sur la proposition du comte de Marsy, à placer l'étude approfondie de cette question en tête du programme du prochain congrès. Mentionnons ensuite un travail de M. l'abbé Schœtter sur Christophe Colomb et Améric Vespuce; plusieurs communications de M. Gravier, dont une relative à Cavelier de la Salle et à la route du Mississipi; d'autres de M. Gaffarel sur la conquête du Brésil et le voyage de Jean-Cousin, de M. Desimoni sur Verrazzano, de M. Nodal sur la législation comparée des Mexicains et des Péruviens.

Dans la séance de linguistique, MM. Schwab, Lucien Adam et de Rosny ont successivement pris la parole; M. de Rosny, analysant un curieux mémoire de l'abbé Pipart, a profité de cette circonstance pour faire connaître les derniers résultats qu'il a atteints dans le déchiffrement des inscriptions mexicaines. M. Adam, qui s'est multiplié en traduisant et analysant un grand nombre des mémoires dont les auteurs n'étaient pas présents, adonné le résumé de l'examen grammatical auquel il s'est livré sur seize langues américaines; M. Madier de Montjau a recherché les résultats que l'on peut tirer pour l'étude des écritures sacrées du Mexique de l'ouvrage de Pierre Martyr.

L'archéologie a fourni également un bon contingent; nous avons à signaler notamment la communication du docteur Leemans sur les antiquités américaines du musée de Leyde; le résumé, par M. Waldmar Schmidt, d'un mémoire de M. Rinck sur l'origine des Esquimaux; un travail de M. de Rosny sur les arts du Yucatan; une note de M. Guimet sur l'âge de pierre à l'exposition de Philadelphie, et une autre de M. Schœbel sur la présence de la néphrite en Amérique.

Dans la séance de clôture, M. Wurth-Paquet, président du congrès et de l'Institut R. G. D, a présenté un rapport sur les travaux du congrès, et le conseil à désigné Bruxelles pour être, en 1879, le siége du troisième congrès.

Avant de se séparer, les membres du congrès se sont réunis une dernière fois dans un banquet qui leur était offert par la ville de Luxembourg, sous la présidence de M. Servais, ministre d'État honoraire, bourgmestre de Luxembourg.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 24 août, 31 août, 14 septembre, M. Eugène Révillout a continué la lecture de son mémoire sur les études démotiques. — Dans la séance du 24 août, M. Dabry de Thiersant a achevé la lecture de son mémoire sur l'introduction de l'islamisme en Chine. — Dans les séances du 31 août et du 14 septembre, M. Ernest Desjardins a lu un mémoire de M. Ch. Tissot, ministre de France à Athènes, sur les ruines de Toukk-Abeur et de Chaouach. — Dans la séance du 7 septembre, M. Joseph Derenbourg a lu une note sur une inscription de Safa; M. Auguste Prost a lu un mémoire sur quatre pièces liturgiques composées à Metz, au neuvième siècle, en grec et en latin; M. Victor Duruy a communiqué une étude sur la période de l'histoire de l'empire romain comprise entre les années 211 et 235. — Dans la séance du 14, M. Delisle a lu une note sur un monument mérovingien de la bibliothèque d'Épinal. M. Joseph Halévy a communiqué le résultat des recherches commencées avec M. Derenbourg pour le déchiffrement des inscriptions de Safa.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 25 août, M. Giraud a lu une note sur la correspondance du grand Frédéric avec l'historien Rollin. — M. Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Nancy, a lu, dans les séances du 25 août et du 1er septembre, un travail sur la Révolution française et l'aristocratie russe. — Dans la séance du 1er septembre, M. D. Nolen, professeur de philosophie à la faculté de Montpellier, a lu une étude sur l'histoire du matérialisme de Langé.

Une bibliothèque universitaire a l'exposition de 1878. — M. Joseph Brunet, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, a adressé, aux recteurs, en date du 3 septembre 1877, une circulaire à laquelle nous empruntons les passages suivants :

« L'Exposition universelle de 1878, qui doit montrer, autant que possible, les diverses branches du travail français, serait incomplète si elle ne réservait pas une place aux œuvres du corps universitaire... J'ai décidé qu'il sera formé, dans le Palais de l'Industrie, une vaste bibliothèque composée exclusivement des ouvrages de toute nature qui ont été publiés par nos professeurs de 1867 à 1878. Cette bibliothèque devra comprendre depuis la modeste brochure jusqu'à l'ouvrage le plus étendu, depuis la grammaire ou le traité d'arithmétique le plus élémentaire d'un instituteur jusqu'aux œuvres les plus élevées de nos professeurs du haut enseignement ou des membres de l'Institut. A côté des recherches de nos historiens, de nos mathématiciens ou de nos chimistes, on y trouvera les œuvres littéraires ou poétiques de pure imagination.

« Un catalogue méthodique sera rédigé avec le plus grand soin et mis à la disposition du public. Ce catalogue ne sera pas seulement un guide nécessaire à celui qui voudra se diriger dans cette vaste collection, ce sera aussi une œuvre de bibliographie spéciale, un résumé des travaux du corps enseignant, une vue d'ensemble. J'insiste sur ce mot, car c'est l'ensemble de ces œuvres que je connais et que je veux faire connaître. Quant aux

ouvrages que les lettrés, les spécialistes voudraient particulièrement étudier, ils seront mis tous les jours à leur disposition pendant la matinée...

« Il est évident, et les auteurs le comprendront les premiers, que l'État agissant ici dans leur intérêt et dans l'intérêt de l'Université, nous ne pouvons nous astreindre à renvoyer tous les ouvrages qui nous seront adressés. Tout au contraire, il est désirable que nous conservions dans un centre commun les livres qui figureront à l'Exposition. Je me propose d'en former une sorte de bibliothèque de l'Université, et il serait important de rendre cette bibliothèque aussi complète que possible. »

Les Travaux métrologiques de M. Aurès. — Nous recevons de M. de Saulcy, membre de l'Institut, communication de la note suivante; nous sommes heureux de répondre au désir de l'éminent académicien en lui donnant l'hospitalité dans nos colonnes :

« Il semble véritablement que, par suite d'un accord tacite, que je veux bien croire inconscient, toutes les fois qu'une découverte réelle est mise au jour, le silence se fasse sur cette découverte. Quand il n'y a à combattre que la conspiration du silence, on en peut facilement venir à bout; il suffit d'un peu d'énergie pour cela, vu que ce n'est pas d'ordinaire par l'énergie que brillent les négateurs.

« Ce qui est pire que le silence, et ce dont on se débarrasse moins aisément, c'est le dédain. Je m'explique : Prenez un savant qui a appris, des sciences exactes, tout juste ce qu'il en fallait pour passer l'examen du baccalauréat, et qui, cet examen une fois passé, s'est empressé d'oublier ce qui lui semblait un bagage superflu, et parlez-lui d'une théorie, sinon nouvelle, du moins mise tout récemment en pratique et qui ressort uniquement d'une application habile des mathématiques, même les plus élémentaires, et le savant sourira d'un air capable, — en daignant dire avec un sentiment de pitié : Rêveries d'un cerveau de polytechnicien ! — Cela serait bon à dire, si ce n'était absurde.

« M. Aurès, depuis quelques années, fait à ses dépens l'expérience de cette tendance si injuste des esprits, et il n'en est pas moins constant qu'il a rendu à la science un service bien plus grand que n'aurait pu le faire le plus fin débrouilleur de texte.

« Partant de ces principes : 1° que jamais, au grand jamais, un ouvrier constructeur quelconque n'a travaillé sans avoir dans sa poche une règle lui fournissant les mesures de longueur usitées dans son pays et dans son temps ; 2° que jamais, au grand jamais, le rédacteur d'un plan à exécuter ne s'est mis à l'œuvre sans avoir sous les yeux et sous la main l'échelle proportionnelle aux unités de longueur usitées dans son pays et de son temps; 3° que jamais, au grand jamais, un architecte n'a conçu le plan d'un édifice à créer, sans s'imposer des mesures fixées d'avance, ni dessiné son épure au hasard, sans se préoccuper le moins du monde de ces mesures qu'il fallait bien indiquer rigoureusement aux ouvriers maçons employés par lui, s'il ne voulait voir surgir un véritable *monstrum* qui n'aurait plus dépendu que du caprice de ces maçons; 4° que les mesures employées dans la rédaction d'un plan ne sauraient être des quantités sans rapport entre elles, sans offenser le bon goût, sans devenir saugrenues et incompréhensibles; que, par conséquent l'emploi des nombres entiers et des fractions les plus simples de ces nombres doit présider à la détermination de tous les membres d'un édifice ou même d'un objet à construire; 5° Qu'il fallait tenir grand compte de l'esprit de superstition qui, durant toute l'antiquité, a présidé, à l'emploi des nombres, esprit dont il serait facile

de fournir des preuves irréfragables aux amateurs exclusifs des textes : partant, dis-je, de ces principes aussi indiscutables que des axiomes, M. Aurès s'est avisé d'interroger les monuments eux-mêmes, et, après en avoir levé les mesures principales et même les plus minimes détails, avec un soin minutieux, il est arrivé non-seulement à démontrer que les dires des poëtes, de Végèce et de Censorin étaient justifiés, c'est-à-dire que les nombres carrés étaient employés avec une prédilection marquée, mais qu'à défaut de nombres carrés, les nombres impairs, appelés nombres mâles, étaient autant que possible préférés aux nombres femelles, c'est-à-dire pairs, et qu'enfin il était toujours facile à l'aide de mesures rigoureusement prises, sur un édifice quelconque d'arriver à la connaissance de l'unité de mesure qui y avait été employée et de ses subdivisions.

« Le Parthénon, les temples de Sicile et de Pœstum, la Maison carrée de Nîmes et une foule d'autres ont passé sous le compas et ont été soumis à l'esprit investigateur de M. Aurès, et dans des mémoires forcément hérissés de chiffres qui n'ont malheureusement fait que blesser les yeux des savants en *us*, il a démontré la valeur des pieds grec et romain, avec une sûreté d'analyse qui peut défier les plus incrédules, à la condition que ces incrédules seront en état de comprendre et de suivre cette analyse délicate.

« Un des résultats les plus remarquables et les plus rigoureux des recherches de M. Aurès, c'est l'identification du pied de Charlemagne, dit pied de Roi, avec le pied gaulois primitif. Ainsi nous savons aujourd'hui, grâce à M. Aurès, que Charlemagne n'a fait que prescrire l'emploi du pied usité de toute antiquité sur le sol gaulois, en écartant de l'usage le pied romain que la conquête avait prétendu imposer aux gaulois vaincus.

« La théorie analytique de M. Aurès, n'eût-elle rendu que ce service à la science métrologique, aurait merveilleusement mérité de cette science. Un mot encore : je viens de dire la théorie analytique de M. Aurès, et je me suis trompé volontairement, je l'avoue, parce qu'en prétendant que cette théorie était illusoire, on a cru n'avoir affaire qu'à M. Aurès et le rendre tout seul responsable de ce que l'on déclarait une illusion. Tout beau, mes maîtres ! il y a eu de par le monde un mathématicien que l'on n'a pas l'habitude de traiter comme un imbécille, et qui, le premier, a, en très-peu de mots, fondé la théorie que M. Aurès n'a fait que développer et appliquer.

« Or, ce mathématicien, que vous n'oseriez pas appeler un visionnaire, c'est Newton ! — F. de Saulcy.

Les Billets d'enterrement au dix-huitième siècle. — C'est une curieuse page de l'histoire de la société au siècle dernier que celle que nous offre M. Pierre Clauer, Strasbourgeois, dans son étude sur les *Billets d'enterrement au dix-huitième siècle* (Lyon, Aug. Brun, 1877, in-8 de 30 p.). Nous n'y trouvons point d'indication sur leur origine et l'époque où ils paraissent pour la première fois, mais de minutieuses descriptions de ceux que l'auteur a pu recueillir et surtout de piquants détails sur leur confection, leur coût, leur distribution par la corporation des jurés « crieurs de corps et de vin » qui s'en étaient attribué le monopole aux dépens du public, et cumulaient ces fonctions avec l'annonce du vin qui était à vendre, des enfants, des papiers ou autres choses égarées, afin qu'on les pût recouvrer, et qui étaient réduits, en 1740, à faire les cérémonies d'enterrement. Un édit de Charles VI, de 1415, détaillait ainsi leurs fonctions : « crier les vins et les tavernes, crier les corps et aller quérir et reporter les robes, manteaux et chaperons pour les obsèques et funérailles; crier les diffé-

rentes denrées qui sont à vendre et les choses perdues.» Le monopole qu'ils s'étaient attribué, les abus qu'il occasionnait, ont amené des plaintes et des procès, qui ont fourni à M. Pierre Clauer d'intéressantes révélations.

Bévues de traducteurs. — On pourrait former un recueil piquant en rassemblant les contre-sens qui se rencontrent dans les traductions de divers ouvrages. Citons quelques exemples :

Philarète Chasles a traduit, dans le *Journal des Débats*, un vers de *Guillaume Tell* de Schiller; le héros se retrouvant chez lui après ses tragiques aventures, s'écrie :

Hier steh ich auf der Meinigen.

Littéralement : me voici sur le mien, c'est-à-dire sur ma propriété, sur mon patrimoine. Chasles lui fait dire : me voici sur la cîme du Meiningen, ajoutant ainsi un pic de plus à la chaîne des Alpes. J'emprunte ceci au *Courrier littéraire* (1re année, 1876, page 99).

Dans une traduction de l'*History of England*, de Hume, il est question d'une ville prise pendant un orage ; il fallait dire : prise d'assaut *(taken by storm)* mais le mot *storm* signifie également orage, de là la méprise.

Un érudit allemand, M. Mone, publiant sous le titre d'*Anzeiger (Indicateur)*, un recueil consacré aux études historiques et philologiques, un écrivain français, habitant une province peu éloignée de Paris, prend, dans son ignorance de la langue germanique, le mot *Anzeiger* pour un nom propre, et il cite bravement *le savant Monsieur Anzeiger*.

Je me borne à ces indications; il sera facile à des chercheurs d'en ajouter d'autres. — B. C.

Estampes de la collection de M. Ambroise-Firmin Didot. — Les prix payés à la vente publique de ce riche cabinet ont récemment été imprimés ; quelques-uns d'entre eux méritent d'être signalés ; ils ont dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'à présent.

Le catalogue forme, comme nous l'avons dit déjà, un volume grand in-8 de xxx et 540 pages ; il comprend 47,955 numéros ; le produit de la vente, y compris les 5 0/0 payés par les acheteurs, s'est élevé au chiffre, certainement fort respectable, de 626,574 fr. 90.

Nous mentionnerons quelques adjudications, en commençant par celles qui sont le plus remarquables. Il ne s'agit, cela va s'en dire, que de pièces fort rares et de superbes épreuves : N° 1045. Portrait du bourgmestre Six, par Rembrandt, 17,000 fr.; — N° 814. Jésus-Christ guérissant les malades (Estampe connue sous le nom de la *Pièce de cent florins*), par Rembrandt, 8,550 fr.; — N° 823. Les Trois-Croix, par Rembrandt, 7,050 fr.; — N° 735. Portrait de Rembrandt, gravé par lui-même, 5,730 fr.; — N° 341. Le Char triomphant de l'empereur Maximilien, suite de 8 planches qu'on s'accorde à croire dessinées sur le bois même par Albert Dürer, 4,050 fr.; — N° 1086. La grande mariée juive, portrait par Rembrandt, 4,005 fr.; — N° 1029. Portrait de Jean Lutma, orfèvre, par Rembrandt, 3,900 fr.; — N° 996. Le Paysage au canal, par Rembrandt, 3,700 fr.;— N° 994. Le Paysage à la barrière blanche, par Rembrandt, 3,000 fr.; — N° 337. L'Arc triomphal de l'empereur Maximilien, suite de 92 planches, d'après Albert Dürer, 3,000 fr.

Un certain nombre d'estampes ont été payées de 2,000 à 3,000, de 1,000 à 2,000 francs, mais il serait superflu de prolonger cette énumération.

On voit que ce sont les pièces dues au burin de Rembrandt qui ont surtout été l'objet des luttes les plus vives. Un célèbre artiste italien, ami de Raphaël,

Marc-Antoine Raimondi, a excité moins d'enthousiasme ; M. Didot possédait cinquante pièces gravées par ce maître (n" 1875-1925); trois seulement ont dépassé le chiffre de 1,000 fr.; ce sont Adam et Ève, d'après Raphaël, 1,900 fr.; Lucrèce, d'après le même, 1,250 fr.; le Martyre de Saint-Laurent, d'après Baccio Bandinelli, 1,000 fr.

— Un Américain célèbre, M. Fletcher Harper, le plus jeune des frères Harper, les fameux libraires, s'est éteint naguère. Les Harper étaient quatre frères, fils d'un cultivateur de Newtown, dans la Longue-Ile : Jacques, né en 1795; Jean, né en 1797; Joseph Wesley, né en 1805, et Fletcher, né aussi en 1805. Jacques et Jean, d'abord apprentis chez un imprimeur de New York, montaient, cinq ans après, une librairie sous leur nom, et, presque en même temps, y joignaient une imprimerie; bientôt après, les deux plus jeunes frères, entrés dans leur maison comme apprentis, étaient admis dans la Société, et, en 1833, la raison sociale était devenue « Harper et frères. » Sur l'insistance de Flechter, ils lançaient le *Harper's Magazine*, avec un tirage de 5,000; il en a maintenant 140,000. Après un incendie qui les obligea à reconstruire leur maison en entier, ils fondèrent deux autres recueils périodiques : le *Weekly* et le *Bazan*. Ces deux recueils représentaient, au moment de la mort de Flechter, un revenu annuel de 400,000 dollars, soit deux millions de francs.

— Des manuscrits slaves de la bibliothèque bodléienne, deux sont écrits en caractères dits *glagolitiques*, dont on attribue l'invention à saint Jérôme. Les manuscrits et les imprimés de ce genre sont très-rares. Shafarik et Dobrowski font mention de douze fragments manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques de Rome, de Vienne, de Prague et de Laybach. D'après les mêmes auteurs, on ne connaît que six livres imprimés en ce genre de caractères : un missel romain, de 1483, sans indication de lieu; un missel slavo-latin, Venise, 1528, réimprimé en 1531; un missel romain en langue slave, Rome, 1631; une seconde édition du même, 1706; une dernière édition approuvée par l'archevêque de Caramarus, 1741. Le *British Museum* possède un exemplaire de tous ces imprimés, excepté celui de 1483. Les deux manuscrits de la bibliothèque bodléienne sont aussi des missels romains; ils ont été écrits en Croatie, et les caractères sont semblables à ceux qui ont été employés pour les imprimés — *(Athenæum)*.

— La statistique des périodiques publiés en Autriche, pour l'année 1875, en indique 876, dont 591 en allemand, 116 en hongrois, 60 en italien, 50 en polonais, 18 en slave, 12 en hébreu, 8 en ruthénien, 2 en français et 2 en grec.

— Parmi les annonces des publications de la maison Macmillan de Londres, nous trouvons la traduction anglaise de l'*Histoire de Napoléon I"*, par Lanfrey; des *Formes de la propriété*, par Émile de Laveleye; d'un *Choix de poésies* de Joubert, etc.

— On annonce la prochaine publication du second volume du catalogue des acquisitions faites pour le département des manuscrits du *British Museum*, de 1861 à 1875 inclusivement. Ce catalogue ne se borne pas à une simple nomenclature; il donne la description de tous les manuscrits qui sont venus, durant cette période, grossir ce riche dépôt.

— La Société des anciens textes anglais vient de publier en anglais la traduction de l'*Histoire du Saint-Graal*, éditée par M. Furnivall, d'après l'unique manuscrit de Cambridge de 1450.

— Le *Journal officiel* a, dans son numéro du 7 septembre, réédité une prétendue statistique des bibliothèques de Paris, donnée comme émanant

du ministère de l'instruction publique. C'est la même, ou à peu près, qu'il publiait l'année dernière et qu'il était obligé de rectifier peu de jours après. On jugera de la valeur du document et de la méprise du journal, quand on saura que cette statistique n'attribue qu'un demi-million de livres à la Bibliothèque nationale et en compte encore 100,000 sur les rayons de la Bibliothèque du Louvre !

— M. l'abbé V. Davin vient de publier, sur la mort et l'enterrement de Molière, un intéressant article dans le *Contemporain* (septembre 1877). C'est un témoignage des pratiques charitables de Molière, de ses sentiments religieux, dont il donna des preuves jusque sur son lit de mort. C'est à l'influence des tartuffes qu'il avait bafoués, des jansénistes qu'il avait attaqués, de l'archevêque de Paris, Harlay, docile instrument de ces derniers, qu'il faut attribuer l'interdiction des cérémonies religieuses à ses funérailles.

— On annonce pour le 15 décembre, l'apparition d'un ouvrage illustré publié par la maison Reichel et dû à notre collaborateur M. Frédéric Godefroy, il portera ce titre : *la Mission de Jeanne d'Arc.*

Publications nouvelles. — *Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet des êtres organisés*, par A. Béchamp (in-12. Lille, L. Quarré). — *Le Syllabus et l'Encyclique « Quanta Cura » du 8 décembre 1864*, commentaire théologique, etc..., par Mgr Maupied (in-18, Broussois). — *Le Missionnaire du jour de la première communion*, par l'abbé Hébert (in-8, Martin et Audier). — *Histoire de la philosophie*, par Joseph Fabre (in-18, Germer Baillière). — *Essais de morale, de science et d'esthétique*, par Herbert Spencer; *Essais sur le progrès*, par A. Burdeau (in-8, Germer Baillière). — *Dictionnaire d'instruction primaire*, rédigé par G. Belèze (in-18, J. Delalain). — *Entretiens familiers sur la cosmographie*, par Audoynaud (in-18, Hetzel). — *Les Causeries agricoles*, par M. A. V. de Sainte-Anne (in-12, Bordeaux, Féret). — *Perraud statuaire et son œuvre*, par Max Claudet (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *Histoire de France*, par Edmond Demolins, tomes III et IV (*Bibliothèque à 25 centimes*). — *Les derniers Carolingiens*, d'après Richer, etc, par Ernest Babelon (gr. in-18, lib. de la Soc. bibliogr.). — *Les Éléments de l'ancienne constitution française*, par V. Canet (in-8, Castres, imp. Abeilhou). — *La Guerre continentale et la propriété*, par E. Rouard de Card (in-8, Durand). — *Correspondance inédite du comte de Caylus, avec le P. Paciaudi, théatin*, par Ch. Nisard (2 vol. in-8, Didot). — *Une colonie féodale en Amérique*, par Rameau (in-18, Didier). — *La Question d'Orient*, par Ch. Hoch (in-18, Sandoz et Fischbacher). — *Le Roi*, par Armand Fresneau (in-8, Th. Olmer). — *Jésuites*, par Paul Féval (in-12, Palmé). — *Le Monde ou nous vivons*, par F. Maury (in-18, Hetzel), — *Hector Servadac*, par Jules Verne (1re partie. in-18, Hetzel). — *Les Enfants du capitaine Grant. Voyage autour du monde*, par Jules Verne (édit. illustr., in-8, Hetzel). — *Le Baiser de la comtesse Savina*, par Léon Dieu (in-18, Hachette). — *Le Mari de la vieille*, par G. Prévost (in-18, Lib. générale). — *Une femme à bord*, par René de Maricourt (in-18, Lib. générale). — *Le Lion de Coëtavel* (par Mme G. d'Éthampes (in-18, Allard). — *La Veuve*, par Louis Enault (in-18, Hachette(. — *Les Ronces du chemin*, par Claire de Chandeneux (in-12, Blériot). — *La Chartreuse de Valbonne* (chronique), par L. Bruguier-Roure (in-8, Tours, Paul Bousserez). — *A Travers bois, prés et sillons*, par Ch. Ygar (in-18, Didot). — *Classiques pour tous* : T. Ier de Sévigné ; — T. II de Corneille ; — les Psaumes, 2 vol. (libr. de la Soc. bibliogr.) — *Valmy*, par M. Léon Pagès (br. gr. in-18, Taranne et Olmer.

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Vainqueurs et vaincus réunis par la mort. — A la bataille de Québec, 14 septembre 1759, le général français, le marquis Montcalm de Saint-Véran, succombant après des prodiges de valeur, fut frappé à mort (son corps fut déposé dans un trou creusé par l'explosion d'une bombe). De son côté, le général anglais Wolfe expirait avant la fin de cette sanglante journée.

Le célèbre combat naval de Tralalgar offre des circonstances encore plus frappantes; l'amiral anglais Nelson, fut vainqueur; mais, frappé d'une balle, il expira dans la journée même; l'amiral espagnol, Gravina, succomba à une blessure; le contre-amiral français Mazon, atteint à diverses reprises, tomba sans vie, sur le pont de son vaisseau; le commandant en chef Villeneuve, fait prisonnier, remis en liberté et débarqué à Brest, se suicida avant d'arriver à Paris, où il était mandé pour rendre compte de sa conduite.

L'histoire offre-t-elle d'autres exemples de généraux ennemis ayant eu le sort de Montcalm et de Wolfe, sort également glorieux? A. D.

Le Tribunal secret de la Westphalie. — Existe-t-il, sur les *Francs-Juges*, sur la *Sainte-Vehme*, quelque ouvrage sérieux, rédigé d'après des sources authentiques? Je connais l'*Histoire* du baron de Bock, le *Résumé* de Loëve-Veimars, mais ce sont des travaux bien incomplets, bien insuffisants. L. P.

Les Pêches et le duc de Guienne. — On lit dans l'*Art de vérifier les dates* : « L'an 1472, le duc de Guienne termine ses jours à Bordeaux, le 28 mai. La plupart des modernes assurent qu'il mourut d'une pêche empoisonnée que lui présenta l'abbé de Saint-Jean d'Angely, son aumônier, et une partie d'entre eux ajoute que ce fut à l'instigation du roi. Mais on pourrait douter, dit le nouvel historien de Languedoc, s'il y avait alors des pêches en France. » Oui, je le demande, y avait-il alors des pêches en France? Et, dans le cas où l'on parviendrait à prouver que déjà, en 1472, le pêcher était cultivé dans notre pays, comment expliquerait-on, le duc de Guienne étant mort six mois après son prétendu empoisonnement, qu'on eut pû lui présenter une pêche le 28 novembre? C'eût été, on en conviendra, une singulière variété que celle-là, et les plus habiles horticulteurs n'en ont jamais connu d'aussi tardive. Tout cela montre que le récit que trop d'historiens ont suivi est un conte auquel on n'a pas même songé à donner un peu de vraisemblance.

T. DE L.

Le Temps et moi. — Presque partout l'on attribue au cardinal Mazarin cette parole : *Le temps et moi*. Je viens de lire, dans un bien remarquable petit volume (*Philippe II, roi d'Espagne, traduit de l'allemand du docteur Reinhold Baumstark, par Godefroid Kurth, professeur d'histoire à l'université de Liége*, 1877, in-12, Liége, p. 201), que le fils de Charles-Quint disait habituellement : « Le temps et moi nous en valons deux autres. » Aurait-on, par méprise, attribué au cardinal Mazarin le mot célèbre qu'aimait à répéter Philippe II? T. DE L.

Jean XXII et les Cordeliers. — « Le Pape Jean XXII, dit Bugnet sur Pothier, *Traité du contrat de rente*, n° 112, n'aimait pas, à ce qu'il paraît, les cordeliers :... il donna des bulles pour les constituer, malgré eux, et malgré leur règle, propriétaires des aliments qu'ils consommaient. On les publia dans toutes les écoles; il fut défendu, sous peine d'hérésie, de soutenir le contraire; et le pontife fit brûler sans miséricorde tous les franciscains réfractaires qui tombèrent entre ses mains! » (Voy. VILLARET, *Histoire de France*, t. VIII, p. 91.) J'aimerais à connaître l'origine et la réfutation de cette fable odieuse. J.-A. B.

RÉPONSES.

Une définition du temps (XIX, 191, 286, 479). — Joseph de Maistre n'a pas, comme on le lui prête dans la question et dans la seconde réponse, défini le temps : Le premier ministre de Dieu au département DES SOUVERAINETÉS. Voici le passage tel qu'il l'a écrit : « Il faut toujours que l'origine de la souveraineté se montre hors de la sphère du pouvoir humain, de manière que les hommes mêmes qui paraissent s'en mêler directement ne soient néanmoins que des circonstances. Quant à la légitimité, si dans son principe elle a pu sembler ambiguë, Dieu s'explique par son premier ministre au département DE CE MONDE, *le temps*. » (*Principe générateur*, § 27.)
J.-A. DE BERNON.

Bonne Abli, femme de Jacques de Corn, drapier et bourgeois de Paris (XIX, 192). — M. A. de B. n'a pas à se fatiguer à chercher des détails sur la vie de Bonne Abli que M. Barbet de Jouy, a signalée dans la première édition du *Catalogue des sculpteurs du Louvre;* il lui serait d'autant plus difficile de reconstituer l'état civil de cette femme qu'elle n'a jamais existé. Son nom est le résultat d'une mauvaise lecture de l'inscription du Louvre. (Voy. GUILHERMY, *Inscriptions de la France*, t. Ier, p. 697.) J. DE M.

M. de Montalembert. — (XX, 191). — M. de Montalembert a été l'objet d'un assez grand nombre de travaux, dont le plus considérable et le dernier est le *Comte de Montalembert*, par Th. Foisset (Paris, Lecoffre, 1877). M. Sainte-Beuve lui a conservé une étude dans ses *Causeries du Lundi*, t. I. — M. Littré a publié, dans ses *Études sur les Barbares et le moyen âge* (Paris, Didier, 1865), un travail remarquable sur les *Moines d'Occident*. — On trouve dans le *Polybiblion* (1870), une notice suivie de la bibliographie de ses œuvres, et dans la *Revue des questions historiques* (1870, t. VIII), une étude de M. Léon Gautier. — Le *Contemporain* a donné deux articles de M. le vicomte de Melun sur les *Moines d'Occident*, 1860, 1867), et une notice (1870). — Le *Polybiblion* a rendu compte de l'ouvrage d'un auteur anglais, Mrs Oliphant, *Memoirs of Montalembert* (1872). Nous citerons encore des biographies, par *un homme de rien* (M. de Loménie) (1841), par H. Castille (1855), par Mirecourt (1857), puis des publications et articles de MM. Dourlent (1869), B. Bouquerel, Cochin, de Broglie (1870), de Franqueville, de Mme Craven (1873); enfin *Une page de la vie de M. de Montalembert*, par M. l'abbé Lapongié (1874), en réponse à des articles de l'*Univers*.

Annales breves ordinis Præmonstratensis (XX, 286). — Plusieurs bibliographes mentionnent cet ouvrage comme ayant été imprimé à Amiens en 1645. Comme M. N., je puis dire que ce livre ne se trouve dans aucune bibliothèque publique de Paris, et j'ajouterai ni dans aucune bibliothèque amiénoise. Après des recherches infructueuses à ce sujet, j'en suis venu à me demander si on n'avait point confondu un manuscrit, aujourd'hui égaré, avec un imprimé. C'est, je pense, ce qu'a fait le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, en mentionnant une *Vie de sainte Ulphe*, du même Maurice Dupré, Amiens, 1635. Il serait extraordinaire qu'un tel ouvrage d'histoire locale ait complétement disparu des bibliothèques picardes. Ce religieux de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens a publié à Paris, en 1627, chez Hiérome Blageart, une *Vie de saint Norbert*, ouvrage devenu fort rare, et dont M. Ch. Salmon, d'Amiens, possède un exemplaire. Au reste, les œuvres de cet écrivain ont eu très-peu de notoriété, même dans son pays, puisqu'il n'en est pas dit un seul mot, ni dans le *Tableau des sciences et des lettres de Picardie*, ni dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, par le Père Daire. J. C.

Les Feux de la Saint-Jean (XX, 287.) — On peut consulter, sur cette question : BREUIL (Aug.), *Du culte de saint Jean-Baptiste;* — CONRADUS MEL, *Antiquarius sacer*, sect. III, cap. III; — CORBLET (l'abbé J.), *Culte et iconographie de saint Jean-Baptiste*

dans le diocèse d'Amiens, Arras, 1864; — FINN MAGNUSEN, *Mythologiæ lexicon;* — GRIMM, *Deutsche mythologie*, zw. aufl., p. 581, 584, 587, etc.; — MARTIN D'ARLES, *Tractatus tractuum, de superstitionibus*, p. 133; — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai*, 1848-49, p. 275; — *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. V, p. 359-393; — PACIAUDI, *De cultu S. Johannis Baptistæ*, Romæ, 1755; — PARDIAC (l'abbé). *Les Feux de la saint Jean*, dans le tome XVI de la *Revue de l'art chrétien*, p. 115-140; — PONCY (Ch.). Article sur la Saint-Jean en Provence, dans l'*Illustration* du 28 juin 1865; — *Recherches curieuses sur les principales cérémonies de l'Hôtel-de-Ville*, Amiens, 1730; — *La Saint-Jean*, article du *Journal des villes et des campagnes* du 24 juin 1845; — J. STRUTT, *The sports and pastimes of the people of England.* J. C.

— Voyez encore le *Rationale* de Durand (l. VII, c. XIV); — HOSPINIANUS. *De origine festorum christianorum*, f. 79; — SCHMELLER, *Bairisches Wœrterbuch*, III, 262; — PANZER, *Beitræge zur deutschen mythologie*, p. 210-220; — THIERS, *Traité des superstitions;* — BERNARD, *Usages et superstitions qui se rattachent au culte de saint Jean tant en Orient qu'en Occident.* Paris, Maisonneuve, 1867, in-8. RISTELHUBER.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560, XX; 96, 287). — Quelques indications nouvelles à joindre à celles qui ont déjà été recueillies; la mine paraît d'ailleurs être bien loin d'être épuisée :

Proverbi veneziani. Venetia, Molinari, 1824, in-16. Le titre porte : *Prima edizione;* (91 proverbes;) à la suite : *Aggiunta di quattro nuove stagioni ed altre Poesie vernacole* (Ciambro, *Serie degli scritti in dialetto veneziano*, Venezia, 1832, in-12, p. 186). Pas indiqué par Duplessis. — *Proverbiorum Symmicta...* J. A. Brassirano. Viennæ, 1529. Duplessis, p. 23, mentionne cette édition, mais il ne parle pas de celle de *Paris, C. Weckel*, 1532, in-8, qui est indiquée au *Manuel du Libraire*, au mot *Grunnius...* — *Bachiquello e proverbi sur la luno*, par Jean Brunet. Avignon, Aubanel, 1876, in-12. — *Recueil de proverbes provinçiaux*, Aix, Alibert, 1736, in-12 de 52 pages. Duplessis, n° 101, indique ce livret comme étant de format in-8, et il ajoute que « l'éditeur est inconnu. » Le *Bulletin du bibliophile*, publié par la librairie Techener (1877, p. 270, n° 101) nous fait connaître le nom de cet éditeur, Cartelier, avocat. — *Apothtemgs of Alee the son of Abo Talib*, with an early persic paraphrase and an english translation by W. Yule Major. Edinburgh, 1832, pet. in-4. Lithographié sur papier de diverses couleurs (Voir le cat. Silvestre de Sacy, n° 2,016). — *Libri Proverbiorum Abi Obaed Elgasimi....* arabice editit, latine vertit et annotationibus instruxit Ernestus Bertheau. *Gottingæ Dieterich*, 1836, in-8. — Des proverbes relatifs aux présages astrologiques, à la santé, etc., se trouvent dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, Besançon, 1866. Articles signés A. P. — *Proverbi toscani per contadini in cuatro classi divisi* (di Gio. Valentini Fabroni). Perugia, 178, in-8 (non indiqué par Duplessis; mentionné par Melzi, *Dizionario de gli anomimi*, t. II, p. 382). — *Proverbii, Motti et Sentenze.* Piacensa, 1805. Indiqué comme anonyme par G. Duplessis, p. 273, n° 452; Melzi, t. II, p. 383, nous apprend le nom de l'auteur, Christophoro Poggiali.

Citons aussi, d'après Melzi, t. Ier, p. 139, la *Lettera di Benedetto Boggi* (Alemano Paggi) *intorno al proverbio: Stare e conversare in Apolline;* elle est insérée dans la *Nuova Raccolta d'opuscoli Mandelliniani*, t. XIX, p. 367, voir aussi OWEN : *Welsh and english dictionnary*, collected from the laws, poetry, proverbs, etc., 1793, 2 vol. gr. in-8. B.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ASCÉTISME ET INSTRUCTION RELIGIEUSE

Lettres à Cornélie, par M. l'abbé HENRI PLANET. Paris, Baltenweck (sans date), in-18 de 140 p. Prix : 1 fr. — *Un aide dans la douleur*, par l'auteur des *Avis spirituels*. Paris, Douniol & Ce, 1877, in-18 de 696 p. Prix : 3 fr. 25. — *L'Ecole de la souffrance*. Méditations sur la passion de N.-S. J.-C., dédiées à la confrérie du Sacré-Cœur, par M. l'abbé ODON DIGNAT, vicaire à Paris. Paris, Baltenweck (sans date), in-24 de IX-389 p. Prix : 1 fr. 50. — *La Vierge Marie*, ouvrage tiré de saint François de Sales, par M. l'abbé H. CHAUMONT. Paris, V. Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-18 oblong de XVII-378 p. Prix : 3 fr. 75. — *Le Chemin de la perfection chrétienne montré et aplani*, par SAINT FRANÇOIS DE SALES, édition revue et disposée dans un ordre plus méthodique, par un Père de la Compagnie de Jésus. Angers, Barassé ; Paris, Josse, 1877, in-12 de 428 p. Prix : 1 fr. 60. — *La Veuve chrétienne, d'après saint François de Sales et les Pères de l'Eglise*, par la baronne de C***, précédé d'une lettre de Mgr Dupanloup. Paris, Sauton, 1877, in-18 oblong de XXIV-223 p. Prix : 3 fr. — *L'Abeille eucharistique*, traité théologique, mystique et pratique sur la sainte Eucharistie, par M. l'abbé H. BUREL. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-12 de 404 p. Prix : 3 fr. 50. — *Histoire des merveilles et des prodiges du Signe de la croix*, par l'abbé CHAUDÉ, curé de Fontenay-le-Fleury (diocèse de Versailles). Paris, Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-12 de XXIII-291 p. Prix : 3 fr. — *La Solitude avec Jésus*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Téqui (Librairie Saint-Michel), 1876, in-18 de 299 p. Prix : 2 fr. 50. — *Courtes Méditations pour tous les jours et pour les principales fêtes de l'année*, par le P. Léopold STIX, prêtre de la congrégation du Saint-Rédempteur, traduites de l'allemand sur la seconde édition. T. III et IV. Paris, Plon & Ce, 1876-77, 2 vol. petit in-18 de 367-343 p. Prix : 2 fr. 50 chaque volume. — *La Génuflexion au dix-neuvième siècle*, ou Etude sur la première loi de la création, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. Paris Gaume (sans date), in-18 de VIII-246 p. Prix : 1 fr. 60. — *Entretiens spirituels*, par Mlle BARBIER. Paris, Plon, 1876, in-24 de 265 p. Prix : 3 fr. 50. — *Vie intérieure de la très-sainte Vierge*, ouvrage recueilli des écrits de M. OLIER, fondateur de la congrégation des Prêtres de Saint-Sulpice. Paris, Poussielgue, 1875, in-12 de XVI p. Prix : 3 fr. — *Le Trésor du pieux fidèle*, ou recueil d'instructions et de prières pour les dimanches et fêtes de l'année, tous les jours du carême et les principales fêtes des saints, par le R. P. LÉONARD GOFFINÉ. Paris, Lethielleux, 1876, in-18 de 777 p. Prix : 3 fr. — *Mois du Sacré-Cœur*, extrait des écrits de la B. Marguerite-Marie. Paris, Poussielgue, 1876, in-32 raisin de XIV-344 p. Prix : 1 fr. 25. — *Prières aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, pour les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, par le R. P. WENINGER, S. J.; ouvrage traduit de l'allemand sur la 21e édit., par M. l'abbé BÉLET. Paris, Poussielgue, 1877, in-32 raisin de 456 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Cœur de Jésus modèle du cœur humain*, ou Considérations ascétiques et morales sur le Sacré-Cœur, par le R. P. SÉGUIN, S. J. Paris et Lyon, Lecoffre, 1876, in-18 de VI-358 p. Prix : 1 fr. 25. — *Petit Mois du sacré Cœur de Jésus*, rédigé sur un plan nouveau dans le but d'en faciliter les exercices, A. M. D. G. Paris, Poussielgue, 1877, petit in-32 de 191 p. Prix : 40 c. — *Le Bouquet de myrrhe offert à la Vierge Marie*, par LOUISE DE LORTAL. Paris, Bourguet-Calas (sans date), in-32 de VIII-340 p. Prix : 1 fr. 25. — *La Perfection des jeunes filles*, par M. l'abbé L. CHEVOJON, curé de Notre-Dame-des-Victoires. 9e édition. Paris, Poussielgue, 1877, petit in-32 de 304 p. Prix : 1 fr. 25. — *Manuel de la jeune fille chrétienne*, par LE MÊME. 7e édition. Même librairie, 1877, petit in-32 de 385 p. Prix : 1 fr. 25. — *L'Avent : Méditations, pratiques, exemples*, avec toutes les prières liturgiques et les offices du saint temps, par M. l'abbé ANT. RICARD, docteur en théologie, chanoine honoraire, Paris, Le Clere (sans date), in-32 de 160 p. Prix : 70 c. — *Les Exercices de sainte Gertrude*, vierge de l'ordre de Saint-Benoît, traduits et publiés par le R. P. DOM GUÉRANGER, abbé de Solesmes. 2e édition. Poitiers et Paris, Oudin, 1876, in-32 de 354 p. Prix : 2 fr. — *Le Chemin de la Croix de la sainte Vierge*, ou les douze stations de la Voie douloureuse de la Mère de Dieu, par ALEX. DE SAINT-ALBIN. Paris et Poitiers, Oudin, 1875, in-32 de VII-256 p. Prix : 2 fr. 25. — *Du culte de saint Michel et des saints Anges*,

avec un appendice sur Notre-Dame-des-Anges, par l'abbé P. RAMBAUD. Bordeaux, *Revue franciscaine*, 1876, in-32 de 152 p. Prix : 1 fr. — *Règles de conduite à suivre pour vivre heureux et pour sanctifier sa vie dans le monde*, par un religieux de l'ordre de Saint-François. Fribourg en Suisse, 1876, in-18 de 108 p. Prix : 75 c. — *Les Immortelles*, prières pour les morts, par l'Auteur des *Bouquets spirituels*. Paris, Haton, 1876, piqûre de 75 p. Prix : 20 c. — *Apparecchio alla Morte* di S. ALFONSO-MARIA DE' LIGUORI, aggiuntavi la traduzione dei passi latini. Saint-Pierre d'Arène, Turin et Nice, au Patronage de Saint-Pierre, 1877, in-18 de 472 p. Prix : 1 fr. — *Proponimenti di S. Leonardo da Porto-Maurizio*, preceduti da alcuni cenni sulla vita del santo. Mêmes adresses, 1877, in-18 de 78 p. Prix : 20 c. — *La Nuvoletta del Carmelo*, ossi la Divozione a Maria Ausiliatrice, premiata di nuove grazie, per cura del sacerdote GIOVANNI BOSCO. Mêmes adresses, 1877, in-18 de 117 p. Prix : 25 c.

C'est aux mères chrétiennes que s'adresse M. l'abbé H. Planet dans les *Lettres à Cornélie*, une Cornélie pleine de foi, qu'il n'hésite point à placer bien au-dessus de l'ancienne. On trouvera peut-être le choix de ce nom étrange et prétentieux pour un tel livre, comme on relèvera ici et là quelque manque de clarté et d'ordre, quelque pathos même dans l'expression. La manière dont il formulera sa pensée semble préoccuper l'auteur. « Nous avons pu parler à la fois, dans le même *morceau*, sur un ton plus simple ou sur un mode plus grave, sans faire violence aux lois de cet ordre littéraire dont la règle est un peu de n'en pas avoir (p. VIII). » Il importait peu, vraiment. Le livre est d'ailleurs écrit avec mouvement, élégance parfois, sinon toujours avec bon goût dans certaines applications de mots. Nous citerons une des meilleures pages, la 44e, où il s'agit de l'esprit religieux chez la femme : — « La femme est suppliante. Elle supplie par toutes les ondulations de son être fragile ; elle supplie, par sa voix, par ses yeux, par ses mains, par son attitude, par ses larmes qui coulent si souvent, par ses douleurs comme par ses joies, les unes et les autres singulièrement agrandies par son exquise sensibilité, et pourtant inachevées en elles-mêmes et cherchant par instinct à se compléter en Dieu. » M. l'abbé Planet s'est proposé de rappeler à la femme ses principaux devoirs, non par le détail des actions journalières, mais dans les considérations supérieures et générales d'où découle forcément la pratique. Il y a là d'excellentes choses, des pensées élevées et justes. Du reste, ce n'est point un traité dans les formes, et l'ensemble est incomplet. Avec le talent de l'écrivain, il était aisé d'arriver à mieux. Les vies des grandes saintes auraient peut-être figuré plus à propos en un tel livre que les allusions aux dames grecques et romaines et aux héroïnes de Racine. Ce que nous blâmerons comme inexcusable, c'est (page 59) une réminiscence de l'abbaye de Thélème et du « bonhomme Rabelais, » notre « vivant conteur » : deux expressions malheureuses, capables d'entraîner une femme chrétienne à la lecture du cynique romancier, et par conséquent huit fois sur dix de la perdre. Quant à l'éditeur, pourquoi dissimule-t-il la date d'impression ? Entendrait-il que, pendant dix ou vingt années, on

continue d'attacher la même valeur à cette indication de la préface : « Il y a *sept ans*, personne ne l'a oublié? etc. » Tout livre doit porter une date positive.

— L'auteur anonyme des *Avis spirituels*, qui déjà ont eu douze éditions, publie aujourd'hui son vingtième volume, sous ce titre : *Un aide dans la douleur*. Il nous avait donné, auparavant, *l'Évangile proposé à ceux qui souffrent*. Tout le monde, dans les régions chrétiennes, connaît le mérite de cet écrivain, l'onction qu'il apporte dans les sujets traités par lui, la science du cœur humain qui le distingue, l'abondance, la justesse, la variété de ses pensées. Cette fois encore il s'adresse aux âmes endolories pour les consoler et les fortifier. Dans les moments d'abattement dont on ne se défend pas toujours, nous dit-il, il est bon de rencontrer une pensée forte, une parole profonde et vraie, qui offre à la situation de l'épreuve un secours et une lumière. « On trouvera peut-être que ces lectures manquent de développement ; mais, loin d'avoir eu la prétention d'écrire un traité complet sur les épreuves de la vie, nous avons au contraire évité, comme un écueil à notre but, de fatiguer par de longues dissertations nos lecteurs, c'est-à-dire les malades, les esprits inquiets du passé ou préoccupés de l'avenir, les cœurs remplis d'affliction. Nous nous sommes contenté, en envisageant beaucoup de côtés douloureux de la vie, de réunir quelques pensées consolantes faciles à retenir, des traits adaptés au sujet, qui souvent frappent davantage que de longues considérations, et peuvent produire une édifiante et salutaire diversion à de tristes souvenirs, à des peines intimes. » Ces lignes disent bien tout ce qu'est le livre comme idée-mère et comme plan : à nous d'ajouter qu'on ne trouvera, de fait, aucun ouvrage plus consolant, plus doux à lire dans les peines, plus propre à soutenir la foi et le courage parmi les combats de la vie. Le travail est considérable, bien que divisé en très-courts chapitres, au nombre de trois cent soixante-cinq, autant que de jours dans l'année. Les grandes divisions d'idées sont les suivantes : Regard sur la vie présente ; l'adversité, les souffrances physiques, les peines intimes, les croix de la vie; maximes salutaires, brèves leçons, connaissances utiles, symboles, pensées de foi; questions à résoudre, paroles à retenir ; consolations surnaturelles ; motifs de confiance à la vie et à la mort. Tout cela n'a point les allures d'un traité ou d'une dissertation en règle; et cependant tout y est, et sous une forme agréable autant que frappante. Ces lignes ont été tracées avec le cœur, et les nombreux exemples dont elles sont parsemées les rendent encore plus touchantes. Il n'est pas jusqu'aux titres des chapitres qui n'attirent doucement l'attention : « Les secrètes épines,—A quoi il faut s'accoutumer, — Seul avec Dieu,—Les épreuves inattendues,—Les coups du maître,

— La prospérité permanente est une redoutable adversité,—L'intelligence de la douleur, — Aspiration consolante dans la maladie, — Douceur envers la souffrance, — La tempête au dedans, — Mieux vaut manger le pain sans sucre que le sucre sans pain, — *Chi dura vince*, — Faire de chacun de ses jours le plus beau de sa vie, — Prophétie réalisable à volonté; etc., etc. — Un tel ouvrage doit être connu de tous, car tous ont en lot la souffrance, tous ont besoin d'être remontés souvent. « Dans l'univers il n'y a ni temple ni tabernacle aussi cher à Jésus que le chrétien souffrant (p. 491). »

— Tout en parlant à son tour des afflictions religieusement supportées, M. l'abbé Dignat, dans l'*École de la souffrance*, envisage les choses à un autre point de vue. Son livre se compose de méditations sur la passion de Jésus-Christ. Il y en a trente-sept, divisées en trois parties : Gethsémani, ou l'agonie; Jérusalem, ou le jugement; le Calvaire et la mort, avec les sept paroles en croix méditées chacune à part. Voilà un excellent ouvrage de Carême et de Semaine-Sainte, riche par l'onction, la simplicité, la solidité. Le pieux auteur s'efforce d'être, selon l'expression du P. Monsabré, un homme de doctrine, tout en parlant au cœur et en se mettant à la portée des plus humbles esprits. Au reste, c'est à la confrérie du Sacré-Cœur, dont M. l'abbé Dignat est le directeur, qu'est spécialement dédiée *l'École de la souffrance*. L'amour de Notre-Seigneur pour l'humanité pécheresse n'est-il pas l'objet final et suprême de la dévotion au Sacré-Cœur, et où voit-on mieux cet amour que dans les mystères de la douloureuse Passion? « Voilà, écrit saint Bonaventure, voilà le livre qui m'enseigne tout ce que je dis et tout ce que j'écris. Au pied de mon crucifix, mon âme tire du ciel de plus grandes lumières que de toutes les créatures, de toutes les études et de toutes les discussions. » Les prédicateurs feront eux-mêmes bon usage de ces pages, nourries, substantielles, solides. — Quelle est leur date précise de publication? Nous ne le saurions dire, l'éditeur ayant tenu à en faire un secret. Nous croyons cependant que c'est 1873.

— Ç'a été chez M. l'abbé Chaumont, déjà avantageusement connu par plusieurs publications du même genre, une utile et belle pensée que de demander à saint François de Sales les éléments et la matière d'un volume sur la sainte Vierge. La *Vierge Marie* offre ainsi une lecture du plus haut intérêt pour la piété, et qui en aurait davantage pour la simple littérature si les sources étaient mieux indiquées. Nous rappelions ici même, il nous semble, il y a de cela quelques mois, le mot de Bourdaloue sur le glorieux évêque de Genève : « Sa doctrine est une viande non de la terre mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toute sorte de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres

écrivains, qu'après les saintes Écritures il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles que ceux de ce saint évêque.» François de Sales s'est trouvé, dans son long ministère, en rapport de direction avec un nombre considérable d'âmes placées dans les conditions les plus diverses; il a d'ailleurs traité expressément, dans ses œuvres écrites, presque tous les sujets de la foi, de la morale, des fêtes et des mystères, et il en parle avec les lumières d'un théologien et d'un docteur, l'éloquence d'un homme de génie, la tendresse et l'onction d'un saint. Aussi n'est-il point d'auteur plus justement populaire parmi les chrétiens. Or, dans ce recueil sur la sainte Vierge, c'est bien saint François de Sales, et lui seul, qui parle au lecteur. Pas un mot qui ne soit textuellement de lui; pas une phrase qui ne soit présentée dans son sens véritable, bien qu'on ait légèrement retouché les expressions et les tournures qui ont vieilli et que beaucoup de fidèles ne saisiraient plus. — Avec ces matériaux donc M. l'abbé Chaumont construit une exposition suivie, coordonnée, de la vie de la sainte Vierge, de ses vertus, de la gloire qu'elle procure à Dieu, et de celle qu'en retour Dieu lui décerne à elle-même, et enfin du patronage qu'elle exerce sur nous auprès du Rédempteur. Un appendice rassemble quantité de belles prières à Marie, tirées de saint Alphonse de Liguori, des saints Bernard, Ephrem, Germain, Hildephonse, Anselme, Bonaventure, Pierre Damien, André de Crète, sainte Gertrude la Séraphique. En sorte que le lecteur a du même coup la doctrine et la pratique.

— *Le Chemin de la perfection chrétienne*, on l'a vu à la nomenclature, est également tiré de saint François de Sales. Ce n'est point un ouvrage nouveau, car il fut publié en 1728, par Pierre Collot, sous le titre bien connu de *La vraie et solide piété*. Toutefois, on l'a quelque peu remanié dans la disposition des matières, réparties selon un ordre meilleur ou tout au moins plus rationnel. Les amis de notre vieille langue regretteront qu'on n'ait pas rétabli le texte pur, si gracieux, de saint François de Sales; mais la masse des lecteurs préférera la clarté de rédaction introduite par les retouches de Collot : au résumé, c'est l'utilité des âmes qu'il faut envisager ici, et assez peu la littérature. « On a, dit le compilateur, changé quelques expressions qui ne sont plus d'usage, mais avec modération, de peur d'affaiblir ces écrits en leur ôtant l'onction qui paraît comme liée et attachée à leur simplicité et à leur naïveté. » Tous les sujets de la vie chrétienne sont, au surplus, traités dans ce précieux et très-agréable recueil, depuis ceux de la perfection achevée jusqu'à « la patience dans les maux de tête » (p. 265), et autres menus détails journaliers. L'ordre auquel on s'est arrêté dans la nouvelle rédaction est celui-ci : Première partie : de la perfection chrétienne en général, sa raison

d'être, sa nature, les illusions qui peuvent troubler l'âme à son endroit, les défauts qu'elle s'empresse de combattre et de détruire.— Seconde partie : les moyens spéciaux de parvenir à cette perfection, exercices spirituels, sacrements, bonnes œuvres, esprit des fêtes de l'année ecclésiastique, distribuées précisément en rapport avec le travail de notre sanctification graduelle. — Troisième partie : les vertus chrétiennes, au milieu desquelles on remarquera de solides considérations sur l'esprit *de liberté*, ce qu'il est, à quel signe on reconnaît ceux qui ont cet esprit, les effets qu'il produit, les occasions où il doit s'exercer. — Quatrième partie : de la pratique de la perfection chrétienne dans certaines conditions ou circonstances particulières, choix d'un état de vie, mariage, embarras domestiques, conversations, procès, peines de la vie, etc. — Enfin, cinquième partie, plus spéciale : de la perfection dans l'état religieux.—L'éditeur a couronné le livre par un trésor de maximes spirituelles du même saint, et de prières en latin et en français. — Maintenant, est-ce une idée louable d'avoir changé le titre primitif de Collot ? Peut-être. Ce titre était consacré, et plusieurs acquéreurs croiront se procurer un livre nouveau, là où de fait ils n'auront, sauf les modifications indiquées, que *La vraie et solide piété* de Collot.

— C'est encore à saint François de Sales que Mme la baronne de C*** a demandé conseils et consolations pour la *Veuve chrétienne*. Voilà un sujet assez rarement approfondi dans les ouvrages de piété destinés aux fidèles. L'auteur, du reste, s'inspire également de saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Augustin. Saint Jérôme a écrit sur le veuvage chrétien des choses admirables dans ses lettres, dont le saint évêque de Genève disait : « Oui-dà, ma fille, lisez chèrement les épîtres de saint Jérôme : vous en trouverez qui sont bien belles. » On sait, ajoute là-dessus Mgr Dupanloup dans une lettre à Mme la baronne de C***, quelle admirable couronne de veuves, à la tête desquelles brillait sainte Olympiade, ornait l'Église de Constantinople, et de quel secours et de quelle consolation elles furent à saint Chrysostome. Saint Ambroise a donné tout un traité du veuvage : on le trouve ici. L'auteur, unissant heureusement entre eux ces textes, en tire un livre instructif et surtout consolateur. « M'est-il permis d'espérer que ma voix apportera un jour quelque soulagement à des larmes dont j'ai connu l'amertume, à des peines dont j'ai mesuré la profondeur ? J'ai souffert et pleuré ; les maîtres ont parlé. Puis-je croire que, sans faire partager ma conviction à des cœurs qui lui sont tout à fait étrangers, s'il en est quelques-uns qui hésitent, qui cherchent, qui désirent trouver la vérité, je pourrai les aider à comprendre que c'est par l'abandon le plus complet à la divine bonté et à la miséricorde de Notre-Seigneur qu'ils parviendront à la seule consolation que veuille

un cœur brisé, un cœur fidèle, un cœur libre, un cœur droit? (p. 165).»

— Avec M. l'abbé Burel, de qui le livre a été approuvé par Mgr l'évêque de Seez, l'*Abeille eucharistique*, nous étudions le grand sacrement de l'Église au triple point de vue théologique, mystique et pratique. L'auteur dédie plus particulièrement son travail aux femmes chrétiennes, en qui il voit le salut de la famille, ses vertus, sa dignité. Or, sans l'Eucharistie, toute créature baptisée manque de vie spirituelle abondante, toute mère reste au-dessous de sa sublime tâche. L'*Abeille* est un volume bien conçu, instructif, utile, et qui convient à toutes les classes de fidèles aussi bien qu'aux femmes. L'auteur lui donne ce nom à cause des nombreux extraits de tout genre dont il l'a rempli, et dont les sources auraient dû, selon nous, être plus régulièrement et plus précisément indiquées. La marche est très-nette et bien ordonnée. C'est d'abord l'exposition catéchistique et doctrinale du mystère : vérité et mode de la présence réelle, aux yeux de la foi, aux yeux de la raison, avec toutes les explications et interprétations qui s'ensuivent. La présence réelle établie, on s'arrête à contempler les grandeurs et les merveilles d'un tel sacrement, d'un sacrifice à la fois d'holocauste, d'action de grâces, de propitiation, de demande, et où, de plus, le chrétien trouve sa substantielle nourriture par la communion, qui elle-même est une extension de l'incarnation, reconstitue et ennoblit l'ordre et la fin de la création, et, par un suprême prodige, divinise l'homme en quelque sorte et lui communique l'immortalité. Les communications de l'homme avec Dieu ont été changées, presque interrompues, par le péché : l'Eucharistie les rétablit dans leur tracé naturel. A ce moment, nous étudions la vie de Jésus-Christ dans le sacrement, et nous découvrons en lui le modèle parfait des huit béatitudes ; et il y a ici, en plusieurs chapitres, de pieux et intéressants dialogues entre le Sauveur et l'âme chrétienne, à la manière de l'*Imitation*. Nous citerons, entre autres, celui de la page 182, où Jésus-Christ est considéré comme *notre mère* dans l'Eucharistie, après qu'en lui nous avons déjà vu le maître, l'ami, le père, l'époux spirituel, et les devoirs que ces divers titres nous imposent. C'est le lieu de développer ce qui concerne pratiquement la communion, et M. l'abbé Burel n'y manque pas. On lira avec bonheur ce qu'il dit de la fréquente communion en face du monde et de sa triple concupiscence, aussi bien que de la suite nécessaire de cette union divine, qui est la vie en Dieu allant jusqu'au sacrifice de soi-même, et à faire absolument de nous les temples, les sanctuaires de la Divinité. Enfin, le livre renferme instructions et prières pour la messe. Il est inutile d'en dire davantage pour le faire apprécier.

— M. l'abbé Chaudé nous entretient longuement du *Signe de la croix*. On n'a sans doute jamais traité pareil sujet avec de tels développe-

ments, et c'est le mérite et l'originalité du livre. Pour l'auteur, il y a dans ce signe sacré tout un résumé de l'œuvre de la rédemption, et il attribue une bonne partie de la décadence des nations chrétiennes à ce qu'on a commencé de négliger cette formule antique de la foi et de la piété. « Que manque-t-il, me suis-je dit, à cette société éperdue et presque sans espoir? C'est le signe divin, le signe de Jésus crucifié pour la délivrance des hommes et des peuples coupables; le signe qui change le fils d'Adam déchu en une créature nouvelle, rachetée, affranchie de l'esclavage de l'Esprit du mal, délivrée de la concupiscence, de l'insubordination et du péché. Profondément convaincu du succès et de l'efficacité du remède, supérieur à tous les raisonnements, à toutes les philosophies, à tous les gendarmes et commissaires du monde, je viens faire appel à tous mes frères dans la foi et leur dire : Croyez-moi, revenons au signe de la croix (p. VII) ! » M. l'abbé Chaudé est connu pour un bon livre de botanique descriptive. Or, il est frappé de cette image de la croix, qu'il rencontre partout dans les fleurs et dans les plantes. Voici la radicule et la tigelle : l'une et l'autre s'allongent; celle-ci monte vers le soleil, et celle-là descend dans les ténèbres. Soudain chacune d'elles montre l'image de la croix; la racine par ses rameaux et ses radicelles, et la gemmule en portant à ses côtés ses faibles cotylédonaires. Dans l'intérieur du tronc, axe végétal, la sève dans ses tubes et l'air dans ses stomates et ses rayons médullaires se croisent à l'infini. A leur tour, les branches sortent horizontalement à droite et à gauche de la tige, pour aller s'appuyer, semblables aux bras étendus de l'homme, sur un treillage cruciforme, tandis que le bouton, obéissant aux lois de la polarité, monte toujours pour engendrer de nouvelles croix, qu'il multiplie chaque jour par ses rameaux superposés, ses feuilles opposées, ses fleurs et ses fruits soudés en croisillons. N'avons-nous pas la famille des *crucifères*, l'une des plus nombreuses et des plus utiles du règne végétal? La croix, l'auteur la retrouve dans les stalactites et les stalagmites des cavernes souterraines, dans le vol des oiseaux, dans la charrue du laboureur, dans la mâture et les cordages du navire, dans le poisson qui fend les flots, dans les quatre points cardinaux, dans l'architecture, dans la forme de l'une au moins de nos lettres. Ce ne sont là, naturellement, que des considérations accessoires, et nous arrivons bientôt à celles qui satisferont davantage le chrétien désireux de s'instruire ou d'élever plus vivement son âme à Dieu. On nous dira donc, en détail, avec les faits historiques à l'appui, l'origine du signe de la croix, la puissance miraculeuse que le Seigneur y a, en mainte occasion, attachée; l'usage qu'en a fait l'Église dans sa guerre contre le démon et dans les rites sacrés; la transformation monumentale, dès les premiers siècles du christianisme, de l'idée que renferme le signe de la

croix. On nous montrera ce signe devenu celui de la civilisation chrétienne, de telle sorte que les saints, c'est-à-dire les hommes qui s'identifient au mystère de la croix, sont les vrais, les plus indiscutables grands hommes de l'histoire, et par leur influence toujours moralisatrice, et par l'élévation où ils appellent ce qui les entoure, et par les œuvres immenses qu'ils réalisent pour le soulagement de toutes les souffrances. Comme il avait envisagé toute la religion dans la formule du signe de la croix, M. l'abbé Chaudé, par une transition qu'on sera peut-être tenté d'appeler laborieuse, consacre sa seconde partie à nous présenter le tableau de l'action évangélique sur les sociétés, sur le progrès, sur le développement des institutions essentielles, sur les gloires du XIIIe siècle chrétien : tableau nécessairement incomplet, où l'on relèvera, entre autres choses, des notions utiles à recueillir sur l'état de l'instruction publique en France, avant et après les déclamations, théories et faits révolutionnaires. — En somme, livre digne d'entrer dans les bonnes bibliothèques religieuses, et que les catéchistes et prédicateurs utiliseront avec fruit.

— D'un tout autre genre est *la Solitude avec Jésus*, de Raoul de Navery, écrivain chrétien dont le talent est depuis longtemps connu, mais qui ne l'avait point encore, à notre avis, prouvé au même degré. Ce charmant volume rappelle par sa forme la bluette poétique du R. dom Tosti, le *Livre du pauvre*, si colorée et si suave. Notre auteur a fait là quelque chose qui sort du commun des livres de piété. Ce n'est point un recueil de méditations ou bien de direction spirituelle ; ce ne sont point non plus des prières, encore que les élévations du cœur y abondent. Choisissant quelques-unes des pages les plus célèbres de l'Évangile, où Jésus se montre conversant avec les hommes, les instruisant de sa parole, leur donnant l'exemple par sa conduite, Mme de Navery développe la scène, l'entoure de chaudes descriptions, chante pour ainsi dire son sujet, et termine par les plus judicieuses applications aux besoins communs et présents des âmes. Le littérateur peut s'arrêter sur ces belles pages, même sans avoir l'intention d'y savourer la doctrine céleste, uniquement par charme d'esprit; le chrétien tiède s'y délecterait également par la nouveauté de l'exposition ; le fervent y jouit plus encore, parce que, si tout y est dit poétiquement, tout aussi est consolant, solide, entraînant. Ceux qui président aux classes d'humanités en tireraient avantage pour les compositions littéraires, amplifications, tableaux, narrations, à donner à leurs élèves. Quelques lignes au hasard, pour qu'on se forme une idée du tout. Il s'agit de la vigne d'Engaddi, c'est-à-dire de la vigne louée à des ouvriers qui se révoltèrent contre leur maître « Le jour se lève. Une brume légère enveloppe la campagne ; sur les ruisseaux flotte un brouillard que le soleil aspire; la terre exhale ses parfums. La nature

s'éveille rajeunie, reposée. Le vent agite les feuilles avec un bruit joyeux et doux. Un concert matinal commence : la forêt de cèdres proclame le nom du Seigneur ; la branche le dit à l'oiseau, qui le répète au brin d'herbe. Les anges chargés de porter aux hommes d'heureux songes, et de recueillir les prières matinales, remontent l'échelle d'or entrevue par Jacob. Le laboureur gagne la limite de son champ ; la terre s'entrouvre ; les troupeaux s'éparpillent dans la plaine ; les filles alertes, la cruche sur le front, se rendent à la fontaine, etc. (p. 63). » Nous eussions pu citer, mieux encore, la description d'une soirée après le sacrifice, au temple de Jérusalem ; celle du désert surtout, pages fort remarquables. C'est ainsi que, parmi les tableaux, Mme de Navery pénètre au cœur de son sujet, nous introduit auprès du Sauveur, nous fait recueillir sa parole, la commente et l'applique. Tout l'Évangile présenté de la sorte formerait une bien précieuse et riche galerie. Nous n'avons dans ce volume que huit chapitres : le Portique du temple, où apparaît la pauvre veuve abandonnant dans le tronc le seul denier qui lui reste ; le Puits de Sichar, et la pécheresse convertie par les discours de Jésus ; la Vigne d'Engaddi ; le Désert, où tour à tour se montrent Jean le Précurseur, et le Rédempteur annoncé par lui ; le Bercail, immense bonté de Jésus à la recherche du pécheur dans le temple, où réside particulièrement la majesté divine, et où nous avons reçu tous ses dons ; le Sermon sur la montagne, auquel est consacré un exposé plus étendu, et c'était justice ; la Route d'Emmaüs, et les Visites du Seigneur à ses disciples qui le cherchent. — Le titre adopté par l'auteur répond-il bien à la nature du livre ? Nous en doutons : car il ne le fera guère pressentir.

— Nous n'avons point à revenir sur le mérite des *Méditations* du P. Stix, dont les deux premiers volumes ont été l'objet d'un compte rendu précédent. Il suffit d'annoncer l'achèvement de la traduction française, publiée par les soins de M. l'abbé Le Rebours. On se rappelle sans doute que nous en avons loué l'excellente rédaction, la solidité du fond, la distribution générale. Le tome troisième va du jour de la Pentecôte au quinzième dimanche qui la suit, et le quatrième de ce dernier point à la fin du propre des saints. Il faut en louer aussi la bonne et commode exécution typographique, et de plus une table analytique fort détaillée de tous les sujets traités dans les quatre volumes : c'est, pour ce genre de livres, une innovation à laquelle nous applaudissons.

— Il n'est pas une seule des pratiques officielles de la religion qui n'ait sa profonde raison d'être, et qui à ce titre ne mérite d'être étudiée dans son histoire, sa signification, son symbolisme. M. l'abbé Gaume publiait récemment (en 1874, croyons-nous ; le livre n'est point daté) une intéressante dissertation sur un sujet de ce genre que

nous n'avons vu abordé nulle part ailleurs, *la Génuflexion. Au dix-neuvième siècle*, qui suit le titre, est une indication explétive dont le respectable auteur a bien de la peine à se dégager, et qui n'est absolument d'aucune portée dans la question, notre temps n'ayant point à innover là-dessus, pas plus que sur l'*Angelus*, le *Cimetière*, l'*Eau bénite*, le *Signe de la croix*. M. l'abbé Gaume a conservé aussi cette forme de lettres à un ami qui, évidemment, convient peu à des traités pareils, et leur enlève les utiles divisions dont le lecteur aime à suivre le développement. Ici, il faut bien entendre, sans doute, par *génuflexion* l'acte de l'*adoration* pris dans sa forme extérieure ordinaire : sans quoi il serait ridicule de l'appeler « la première loi de la création » (au titre même), « la première loi de l'humanité » (p. 3), et d'écrire une assertion comme celle-ci, figurée au-delà de toutes les bornes : « Chaque matin le soleil fait la « génuflexion » (p. 90). Il n'est guère plus exact de traduire (p. 131) le *serpentes tollent* de saint Marc par « ils tueront les serpents » : tuer un serpent n'a vraiment rien d'extraordinaire ; mais le prendre à la main sans en souffrir, comme fit saint Paul à Malte, voilà où est le miracle promis par Notre-Seigneur à ses disciples. Du reste, le travail de M. l'abbé Gaume est sérieux et tout à fait instructif. Comme l'arbre vit de la sève, la piété vit de pratiques, nous dit-il ; le culte intérieur ne se soutient que par le culte extérieur. La pratique de la génuflexion se rencontre chez tous les peuples, à toutes les époques, et elle est ordonnée par l'Église dans sa liturgie. Que signifie t-elle ? d'où vient-elle ? toucher en passant, sur un tel thème, nombre de matières d'un ordre général est chose naturelle, nécessaire, à quoi n'a pas manqué l'auteur : d'où une variété de notions qui plaît à l'esprit. Voici, par exemple (p. 145), un détail assurément peu connu, rapporté par saint Justin, saint Irénée, Tertullien, saint Augustin, saint Maxime, saint Isidore : les premiers chrétiens prenaient deux attitudes dans la prière : pendant les six jours de la semaine, ils priaient à genoux ; le dimanche de Pâques à la Pentecôte debout. La génuflexion pendant six jours était le symbole de la chute originelle ; le dimanche, l'autre position du corps annonçait la résurrection du Seigneur et la nôtre. Saint Paul veut, dans son épître aux habitants de Philippes, que tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers, devant le nom de Jésus : c'est surtout au commentaire de ce texte que s'attache M. l'abbé Gaume et il s'applique à en éclaircir les expressions. — Quelques lecteurs estimeront qu'il outre les déductions, et, pour notre part, nous répugnerions à admettre que le mot *genu*, *genou*, vienne de *gena*, *joue*, à cause de la position de l'enfant au sein maternel.

— Il faut d'abord féliciter, à propos des *Entretiens spirituels* de Mlle Barbier, la librairie Plon de la beauté de cette édition. C'est un

bijou; et le livre méritait qu'on en prît ce soin. Nous y relèverons pourtant un peu de confusion dans le classement des matières, une forme de discours direct qui eût été supprimée avec avantage, une invitation à imiter Marc-Aurèle qui surprend quand on a devant soi tant de saints (p. 63), une dissertation sur la guerre qui paraît bien peu à sa place (p. 114), une définition du purgatoire légèrement incomplète (p. 217), et, plus encore (p. 105), un tableau de la France avant la Révolution qui manque de vérité, et consacrerait les idées les plus injustes et les plus fausses propagées par ceux qu'on a si bien nommés les reptiles de la presse sans honneur. Le voici : — « A une époque qui n'est pas encore très-éloignée de nous, les hommes étaient esclaves, serfs, dominés par des seigneurs exigeants et cruels; d'autres, les paysans, étaient accablés de taxes, de corvées, et, découragés, ne voulaient plus cultiver la terre; d'autres, enfin, étaient battus de verges, marqués, brûlés, martyrisés par des tortures abominables, sous le couvert de la loi. » Tout cela est bien chargé. Ces réserves faites, l'opuscule de Mlle Barbier est tout à fait recommandable. Il y règne une foi, une vie, un sentiment, une élévation qui font du bien à l'âme. La consolation se dégage de la plupart des chapitres pour les âmes affligées, livrées à la tristesse, à l'inquiétude, au regret. Les prières, qui forment la première partie, sont véritablement sorties du cœur et vont au cœur : nous citerons (p. 43) celle du pauvre, si touchante par la résignation; un peu plus loin, celle de la servante acceptant l'humilité de sa condition. Les vieillards liront avec attendrissement (p. 127) le chapitre qui leur est dédié. Un recueil de pensées, à part, en renferme d'excellentes : telle celle-ci : « Il est des esprits qui n'ont point de fenêtre : rien n'y vient du côté du ciel (p. 205). » Un autre recueil, tout à la fin, de poésies chrétiennes, aurait dû donner les noms des auteurs : car beaucoup de ces pièces ne sont point de Mlle Barbier. Et puis, encore une fois, les chapitres se suivent sans assez d'ordre; les sujets de quelques-uns n'ont aucun rapport avec des *entretiens spirituels* : tels le portrait de Notre-Seigneur par Lentulus, jeté là on ne sait pourquoi, sans ombre de liaison avec le reste. Ces légers défauts n'empêcheront personne d'estimer le talent de l'auteur et de jouir des belles choses qu'elle dit ici.

— M. Olier fut, au dix-huitième siècle, un des plus illustres maîtres de la vie spirituelle. C'est de ses écrits, très-différents de date, de style, de but même, que l'on a composé le volume intitulé : *Vie intérieure de la très-sainte Vierge.* Parmi ces écrits spéciaux, lettres, notes, ébauches tracées à la hâte, il n'en est aucun que l'auteur ait achevé, qu'il ait préparé pour l'impression. Ce sont souvent, nous dit l'éditeur, de simples mémoires tracés à la hâte, au jour le

jour, qui ont pour objet ses occupations intérieures, les faveurs qu'il recevait de Dieu, les sentiments qu'elles lui inspiraient. Mais, dans tous ces papiers, il y a de si précieuses pensées, qu'on y sent l'esprit de Dieu, et que l'âme, après en avoir goûté quelques-unes, éprouve de l'avidité pour les autres. M. Olier, dans les élans de sa piété, se fait un langage à lui, et, comme la plupart des auteurs mystiques, il accumule les figures, et semble forcer les expressions pour faire concevoir, le moins imparfaitement possible ce qu'il se sent incapable de rendre dignement. C'est M. l'abbé Faillon, de pieuse et douce mémoire, l'auteur si connu de la *Vie de M. Olier* et de l'*Apostolat de sainte Madeleine et de saint Lazare dans les Gaules*, qui, de ces fragments divers, a composé ce volume de la *Vie intérieure* de Marie, non pas cependant aussi complet qu'il l'avait résolu, la mort l'en ayant empêché : c'est pourquoi l'éditeur actuel a dû y joindre son propre travail. Après ces renseignements d'histoire littéraire, nous n'avons point, assurément, à juger un livre sorti presque entier de la plume de M. Olier; il suffira de le faire connaître dans son plan. — Ce sont, successivement, des considérations sur : la prédestination de Marie à la dignité de mère de Dieu, sa conception et sa naissance, sa présentation au temple, son mariage, l'ambassade de l'ange au jour de l'Annonciation, les mystères de l'Incarnation, de la Visitation, de Bethléem, de la Purification, de Nazareth, de Cana, et tous les autres jusqu'à la Croix. Notre-Seigneur retourné au ciel, Marie est étudiée dans sa coopération à l'établissement et à la sanctification de l'Église, et même dans l'intercession qu'elle exerce au ciel en faveur des chrétiens, et particulièrement des pécheurs. A la fin des chapitres ont été ménagées des réflexions pratiques, destinées à résumer ce qui précède et à le faire descendre dans la conduite personnelle du lecteur.

— Avec le *Trésor du pieux fidèle*, de Goffiné, livre déjà ancien, mais toujours excellent, et encore amélioré dans cette belle et commode édition, due à M. Lethielleux, le chrétien possède le meilleur et le plus complet des livres d'église, pour l'instruction et pour la prière. C'est bien, à la lettre, une mine, dont n'approchent pas les eucologes les plus étendus. Explication des évangiles, explication des fêtes, instructions sur les commandements, formules de prières et d'élévation à Dieu pour toutes les circonstances de la vie, offices paroissiaux, prières liturgiques, vies des principaux saints, exposition des mystères et du décalogue, on n'y a rien omis, et dans cette multitude de choses règne le plus grand ordre, une méthode parfaite.

— Le premier *Mois du Sacré-Cœur* qui ait été publié en français en est à sa vingt-neuvième édition; le P. Gautrelet en a composé un second, vingt fois réimprimé. Ces chiffres font voir à quel point la piété chrétienne aime à honorer le Cœur de Notre-Seigneur.

Le nouvel ouvrage du même titre, que nous avons sous les yeux, ne manquera pas d'un accueil semblable. Il est entièrement composé des écrits de la B. Marguerite-Marie; de sorte qu'on pourrait très-bien dire qu'il est proprement son œuvre. On ne pouvait, a dit un pieux évêque, puiser à une source plus pure, mieux autorisée, pour faire connaître les richesses de ce divin Cœur. L'auteur présent a la modestie de se dissimuler, non-seulement sur la couverture de son livre, mais dans tous le cours de l'ouvrage. On ne voit, on n'entend que la bienheureuse, ou bien Notre-Seigneur communiquant avec elle. Ce sont aussi parfois ses contemporains qui se font l'écho de ses saintes effusions dans les mémoires qu'ils ont laissés. Des prières, extraites du recueil authentique composé par Marguerite-Marie, sont placées à la fin de chaque chapitre; et on y a ajouté, un intéressant précis historique des commencements de la dévotion au Sacré-Cœur. On voit, par ces simples indications, que le *Mois du Sacré-Cœur* sera une heureuse fortune pour les âmes intérieures.

— Nous en devons dire autant des *Prières aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie* du P. Weninger, traduites de l'allemand par M. l'abbé Bélet. Elles rentrent dans le même ordre de pensées, et semblent destinées à compléter le *Mois*. Ces prières, très-variées, sont en vérité fort belles. Il y en a pour le matin et le soir, la confession, la communion, les différentes fêtes de l'année, le carême, le moment de la mort, etc., avec de pieuses litanies, des dialogues entre le Sauvenr et l'âme, des neuvaines, l'office du saint Cœur de Marie, le rosaire spécial, et le reste. C'est là, évidemment, un manuel destiné à pénétrer tout particulièrement dans les communautés.

— Le P. Séguin vient aussi nous parler du même sujet, au point de vue de la contemplation dans *le Cœur de Jésus modèle du cœur humain*. Le titre seul indique bien l'ouvrage, où il ne s'agit point d'établir la vérité dogmatique du culte, d'exciter la dévotion des fidèles ou de leur suggérer des pratiques, mais de les engager à découvrir les richesses de ce sanctuaire vivant de toute sainteté et de reproduire quelques traits de ce beau modèle. Ce sont les expressions mêmes du P. Séguin. Il se propose, en deux mots, de porter ses lecteurs à aimer tout ce que le Sauveur a aimé, à repousser et haïr tout ce qu'il hait et repousse. Pour cela, il faut une contemplation assidue du type sacré. Considérer les sentiments, les désirs, les vertus du Cœur de Jésus, afin de régler son propre intérieur sur ce modèle, telle est l'idée du livre, tout à la fois ascétique et moral. Il se fait remarquer par l'exactitude et la profondeur de la doctrine, et par une piété affectueuse.

— Quant au *Petit Mois du Sacré-Cœur*, c'est un abrégé des meilleurs livres sur la matière. Chaque jour est rempli par une méditation en

trois points, courte, nette, solide, se terminant par une prière, une pratique, une aspiration et un exemple. Ces exemples sont aussi bien tirés de l'histoire contemporaine que des anciennes vies de saints. Tout en n'étant pas très-étendu, ce petit volume est donc riche de fond, et digne d'être recommandé, à tous égards.

— Le nom de Mlle Louise de Lortal est connu dans la littérature religieuse; le nouvel ouvrage dû à cette plume exercée ajoutera à l'estime qui lui est acquise. Le *Bouquet de myrrhe*, bien écrit, riche de bonnes et pieuses pensées, ne peut que faire du bien à tous ceux qui y voudront puiser des sujets de méditation et des motifs d'union plus intime avec Dieu. Il est spécialement destiné à faire connaître et aimer les souffrances de Notre-Seigneur dans sa passion, et à compatir aux douleurs de Marie ; de sorte qu'il peut servir également bien aux exercices du Mois de Mai, à ceux du Mois du Sacré-Cœur et à ceux du Précieux-Sang. Le bouquet fut de tout temps une gracieuse et expressive image de joie, de félicitation, de souhaits. « Il semble qu'un doux mystère se cache dans ce léger faisceau de plantes sympathiques, auxquelles nous avons prêté des similitudes avec la beauté, les grâces, les vertus et les diverses passions de l'âme (p. 1).» Or, au Cantique des Cantiques, l'épouse s'écrie : *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe*. Si, continue notre auteur, le bouquet naturel a ses mystères, combien plus profonds seront les mystères du bouquet divin! Si Jésus est la fleur des champs, s'il est le lys des vallées, il est aussi le faisceau de myrrhe. La myrrhe est amère, épineuse, sans grâces : Jésus n'apporte-t-il pas à l'âme la croix en lui disant de s'y coucher, tout en lui promettant de divines consolations? En tout cas, la vie présente, celle du chrétien même, est un crucifiement : qui donc serait tenté de le nier? Seulement, l'appui céleste ne manque jamais à qui tourne ses regards en haut : *Ad te levavi oculos meos in montes.*

— Les deux petits volumes de M. l'abbé L. Chevojon, dont on a lu les titres à l'argument, la *Perfection des jeunes filles*, le *Manuel de la jeune fille chrétienne*, ne sont plus à faire connaître ni à recommander, après les nombreuses éditions qu'ils ont eues. Le respectable auteur, qui a longtemps dirigé l'un des plus importants catéchismes de Paris, sait par cœur le petit monde auquel il s'adresse, et lui parle le langage pieux, élevé, délicat, qui lui convient. La *Perfection* est une série de petits chapitres sur les devoirs envers Dieu, envers les autres dans la famille et dans le monde, envers soi-même et dans la vie privée. Le *Manuel*, un peu plus étendu, renferme quatre parties : la première s'occupant de la sanctification des différentes actions de la journée; la seconde traitant des vertus à acquérir; la troisième, des habitudes pieuses qu'il importe de contracter; la dernière, enfin, fournit un trésor de prières, où il y a peu de l'auteur lui-même, et

c'est ce qu'on regrettera : car la variété des formules aide puissamment la piété.

— L'opuscule de M. l'abbé A. Ricard, *l'Avent*, a paru il y a déjà plusieurs années; du moins pouvons-nous le penser, l'éditeur ayant pris soin de dissimuler la date d'impression. Le travail est d'ailleurs tout à fait bon. On y trouve, pour chacun des jours de ce saint temps et dans un format de poche, une méditation, suivie d'une résolution et d'une oraison jaculatoire, et même d'un exemple propre à graver dans l'esprit la vérité qu'on vient de considérer. Il y a des instructions sur les *O* ou grandes antiennes, et tout l'office des quatre dimanches

— En réimprimant les *Exercices de sainte Gertrude,* traduits par dom Guéranger, l'éditeur a voulu en faire un modèle de typographie, et vraiment il y a réussi. Il serait bien à souhaiter qu'à son exemple, MM. les libraires se décidassent à nous donner du papier à teinte adoucie, au lieu de ce blanc mat, éblouissant, mortel aux yeux qui s'y attachent. Les vrais bibliophiles n'ont qu'une voix là-dessus; mais la routine! la routine et le mauvais goût! La vue des hommes d'étude y périt : qu'importe à l'industriel? — On sait que sainte Gertrude, favorisée de grâces miraculeuses du premier ordre, est un des maîtres les plus estimés du mysticisme et de la vie spirituelle. Comme saint François d'Assise, elle reçut l'impression des cinq plaies de Jésus, mais dans son cœur seulement. Il semblait qu'à chacune des grandes fêtes de l'année le Seigneur lui ménageât une faveur nouvelle et particulière. Trois ou quatre siècles avant Marguerite-Marie, elle avait la plus tendre dévotion pour le sacré Cœur de Jésus, aussi bien que sa contemporaine et consœur sainte Mechthilde. Gertrude reçut du ciel l'ordre d'écrire le récit des grâces extraordinaires dont elle avait été l'objet, et son obéissance nous a valu les cinq livres des *Insinuationes divinæ pietatis*, l'un des plus précieux monuments de la puissance de la grâce dans les âmes, et l'une des lectures les plus émouvantes et les plus instructives. Quant aux *Exercices*, ces opuscules, au nombre de sept, embrassent l'œuvre propre de la sanctification d'une âme. Le renouvellement de la grâce du baptême en est le point de départ, et la préparation à la mort en est la conclusion; entre ces deux termes, les moyens de correspondre à la vocation religieuse et de s'élancer à la perfection. « En Gertrude se remarque ce lyrisme continuel qu'elle ne recherche pas, mais qui lui est devenu comme naturel; cet enthousiasme sacré auquel elle ne peut se soustraire, et qui l'amène à produire tant de pages où la beauté littéraire semble arriver à la hauteur de l'inspiration mystique. Cette fille du treizième siècle, au fond d'un monastère de la Saxe, a réalisé avant Dante le problème de la philosophie spiritualiste. Tantôt la tendresse de son âme s'épanche dans une touchante élégie : tantôt le feu qui la consume éclate en brûlants

transports, tantôt c'est la forme dramatique qu'elle emploie pour rendre le sentiment qui la domine... A notre avis les plus sublimes passages de sainte Thérèse, mis en regard des effusions de sainte Gertrude, n'en affaibliraient en rien l'ineffable beauté (p. XXIII). » Ce jugement de dom Guéranger donne la mesure du livre.

— Nous sommes un peu en retard avec le dernier ouvrage de M. Alex. de Saint-Albin, *le Chemin de la Croix de la sainte Vierge*, qui a été honoré de plusieurs et très-louangeuses approbations épiscopales. Mgr de Poitiers déclare que l'écrit tout entier respire le parfum de la vraie piété, et que Marie y est montrée comme l'exemplaire parfait du respect des droits souverains de Dieu et de l'amour de sa sainte volonté. Utile à tous, cette lecture paraît le devoir être particulièrement aux pères et aux mères de famille. Marie n'est-elle pas appelée Mère de douleur, comme si, dit M. de Saint-Albin, ce nom convenait à elle seule entre toutes les femmes? et cependant ses douleurs sont celles dont toutes les mères sont frappées ou menacées. Parlant de la douleur, de la douleur sanctifiée, ce petit livre a donc une opportunité perpétuelle, et l'heure présente lui en donne une particulière. — Sans nous arrêter à louer la belle exécution typographique, la guirlande de fleurs entourant chaque page, la netteté et le choix heureux du caractère, nous insisterons sur la richesse du fond, que ne déparent point les qualités de la forme littéraire : on sait cela d'avance en découvrant sur une couverture de livre le nom de M. Alexandre de Saint-Albin. Il s'agit de suivre le chemin des douleurs parcouru par la sainte Vierge, et nous y avons douze stations : premières douleurs de la divine orpheline, silence de Joseph, prophétie de Siméon, fuite en Égypte, Jésus resté au temple, veuvage de Marie, sa vie lors de la prédication de Notre-Seigneur, etc., jusqu'au triomphe de l'Assomption et au patronage exercé dans le ciel à notre égard. C'est, au demeurant, une histoire de la sainte Vierge rédigée au point de vue de la piété affective, et rédigée par un esprit élevé et un cœur chrétien.

— Pasteur d'une paroisse dédiée à Saint-Michel, au diocèse de Bordeaux, M. l'abbé Rambaud, dans *le Culte de saint Michel et des saints anges*, a voulu rappeler aux fidèles l'origine, les motifs, l'histoire et l'esprit de cette dévotion. C'est à saint Denys l'Aréopagite, observe-t-il, que nous devons les plus belles notions sur les anges. Lui-même les avait reçues de saint Paul, son incomparable maître, qui, ravi jusqu'au troisième ciel, avait rapporté sur la terre une connaissance profonde des célestes intelligences. Saint Thomas, dans son admirable traité sur les anges, n'a fait que développer, douze siècles après, la doctrine de saint Denys. Ces enseignements, reçus et conservés dans

l'Église, c'est ce que l'auteur veut exposer, et tel est l'objet de son opuscule. Il le divise en deux parties, dont la première traite des esprits angéliques en général. Nous y voyons exposés leur création, leurs attributs, leur hiérarchie et leur nombre, les fonctions de chacun des neuf chœurs; les relations des anges avec les hommes et avec la création matérielle; puis la chute des démons, et ce qu'il s'en est suivi de piéges et de dangers pour les pauvres fils d'Adam. Nous avons, d'autre part, des devoirs envers les anges, et on nous les détaille sous leurs diverses formes et pratiques. La seconde partie est consacrée à saint Michel, protecteur de l'ancien peuple de Dieu, protecteur de l'Église, protecteur de la France. On nous dira l'antiquité de son culte, les hommages unis à la confiance qu'il attend de nous, et puis les sanctuaires qui lui appartiennent, les confréries érigées sous son patronage; double sujet qu'on eût pu développer davantage, et qui fournissent matière à des pages intéressantes. Le livre est bien écrit; il édifiera et plaira.

— De Fribourg en Suisse nous viennent les *Règles de conduite pour vivre heureux et se sanctifier dans le monde*, par un religieux franciscain. C'est une petite et courte brochure, mais substantielle quant à la doctrine, qui est aussi très-sage, très-modérée, digne d'un directeur expérimenté des âmes. Il y a particulièrement (p. 29 et 30), sur les matières délicates de la conscience, une exposition et des décisions frappantes de sagesse, et très-propres à raffermir les cœurs bons et timorés. Souvent, dit le religieux écrivain, j'ai vu de bien dignes âmes se tourmenter de ne point avancer, soit parce qu'elles n'étaient pas assez instruites dans les voies de Dieu ou que dans la pratique elles oubliaient les vérités élémentaires du christianisme; soit parce qu'elles ne vivaient pas assez du sentiment surnaturel de la foi et de l'abandon aux mouvements de la grâce. C'est, continue l'auteur, par amour de Dieu et de ces âmes que j'ai emprunté aux livres saints, aux Pères de la vie spirituelle et à une sérieuse expérience, des règles qui consoleront et aideront, avec l'appui de Dieu, ces âmes à parvenir au bonheur de la conscience, qui est l'avant-goût de celui du ciel. On ne peut mieux penser, mieux dire, mieux faire, et ce livret mérite d'être connu.

— Les *Immortelles* ne sont qu'une piqûre de quelques pages, où l'on a rassemblé un certain nombre de prières en faveur des défunts, tirées des psaumes pour la principale part; on y a joint plusieurs formules auxquelles sont attachées des indulgences.

— A Turin s'est fondée, depuis une vingtaine d'années, une œuvre admirable que nous sommes heureux d'avoir ici l'occasion de signaler; c'est celle du Patronage de Saint-Pierre, due à l'excellent et saint

abbé don Bosco. On n'a rien vu de plus beau depuis les jours de saint Vincent de Paul. Seul, sans ressources d'aucune sorte, sans le moindre appui humain, ce digne prêtre s'est mis à rassembler, à travers les rues, les enfants vagabonds, orphelins, dénués de protection, et s'est fait leur directeur et leur père. Une seconde maison fut établie par lui aux environs de Gênes, une troisième tout récemment à Nice, sur notre territoire français. Or, il faut savoir qu'actuellement, à l'heure où nous écrivons, ces enfants sont au nombre de *neuf mille* dans ces trois asiles; en comptant ceux qui en sont sortis depuis la fondation, on trouve de *trente* à *quarante mille* malheureux rendus à la dignité d'hommes, formés aux vertus chrétiennes et sociales, pourvus d'un état qui les met à même de gagner honorablement leur vie. Sur ce nombre, il y en a environ *cinq cents* qu'on a pu élever aux honneurs du sacerdoce, et qui travaillent au maintien de la grande œuvre ou s'en vont prêcher la foi dans les missions lointaines. Il en partait encore, il y a peu de mois, une quinzaine pour la république Argentine, sur la demande du gouvernement. Ces prêtres se sont unis en congrégation. Quant aux enfants recueillis, ils exercent différents états, et entre autres celui d'imprimeur. Ce sont eux qui ont réédité l'*Apparecchio alla morte*, ou *Préparation à la mort*, de saint Alphonse de Liguori, dont on a vu le titre à la fin de notre liste. Il est inutile, croyons-nous, de donner de ce livre si connu un compte rendu spécial. On y trouve tout ce qui répond à ce grave sujet, et tracé de la main d'un si grand saint : considérations, méditations proprement dites, élévations, prières, traits édifiants, résolutions pratiques. Saint Alphonse a su parler de la piété comme saint François de Sales. L'institution de don Bosco publie également de petites brochures d'enseignement religieux ou de lectures intéressantes : tel les *Proponimenti* de saint Léonard de Port-Maurice, c'est-à-dire les résolutions de ce serviteur de Dieu pour s'affermir lui-même dans l'amour divin et dans la perfection. Telle encore la *Nuvoletta del Carmelo* (*Nuée du Carmel*), ou traité de la dévotion à Marie sous le vocable d'*Auxilium Christianorum*, brochure très-recommandable, due à don Bosco lui-même.

V. Postel.

SCIENCES.

Essai de philosophie classique, par l'abbé Carbonel, professeur à l'école Belsunce, à Marseille, Paris, Delagrave, 1876, in-8 de 850 p. — Prix : 7 fr.

« La philosophie est-elle une science ? Possède-t-elle des principes fixes, universellement admis, des déductions définitivement acquises ? »

Hélas ! l'histoire de la philosophie, que l'on pourrait trop justement intituler *Histoire des variations de l'esprit humain*, ne donne-t-elle pas plutôt raison à ceux qui disent « que la philosophie est toujours à faire; qu'elle recommence à chaque école; que ce n'est qu'une série de systèmes contradictoires dont aucun ne peut parvenir à se faire admettre définitivement? » Bacon et Descartes, au début du dix-septième siècle, jettent à bas la philosophie des âges chrétiens, font table rase des enseignements qui les ont précédés, pour reconstruire sur des bases nouvelles l'édifice des connaissances humaines : leur siècle adopte avec enthousiasme leurs systèmes; le siècle suivant exagère les défauts de leurs méthodes et tire les conséquences désastreuses de certains de leurs principes, faux ou incomplets. Le positivisme de nos jours, dernier aboutissement, espérons-le, de la philosophie séparée, est la négation audacieuse et scientifiquement absurde des principes primordiaux sur lesquels repose toute philosophie. Peut-on retrouver dans ces bouleversements périodiques, dans ce chaos de doctrines, « un ensemble de théories parfaitement établies, rigoureusement démontrées, acceptées de tout temps et partout, incontestables et généralement incontestées? » Oui, répond M. Carbonel, et c'est pour le démontrer qu'il a écrit son *Essai de philosophie classique*.

Classique se dit, d'après l'Académie, « des auteurs du premier rang qui sont devenus modèles dans une langue quelconque. » Un ouvrage classique est celui « qui a soutenu l'épreuve du temps et que les hommes de goût regardent comme un modèle. » C'est en ce sens que M. l'abbé Carbonel entend la philosophie classique. C'est celle « qui recueille les vérités universellement reconnues de tout temps, ainsi que les vérités démontrées définitivement dans le cours des âges et dont l'ensemble forme un tout parfaitement un. » Les philosophes classiques sont ceux « qui ne rejettent aucune des doctrines universellement admises comme certaines. » M. Carbonel a oublié de dresser une liste des philosophes classiques. Peut-être serait-il indiscret de lui demander combien il en compte qui n'aient rejeté *aucune* des doctrines universellement admises, à moins que ces doctrines universellement admises ne se réduisent à un nombre de principes tout à fait restreint.

Mais classique se dit encore « de ce qui a rapport aux classes des colléges, » et c'est à ce point de vue surtout que nous examinerons l'ouvrage du savant professeur.

La clarté des idées, la netteté de l'expression sont les deux qualités essentielles d'un cours de philosophie destiné à des jeunes gens qui n'ont encore à peu près aucune notion de cette science. Nous craignons que M. Carbonel, professeur expérimenté cependant, n'ait pas atteint le but qu'il s'est certainement proposé. Il ne l'a pas manqué

par défaut, mais, ce qui est plus rare, par excès. L'expérience nous a appris, à nous tous qui nous occupons de l'enseignement, que, pour être compris par tous les élèves d'une classe, il faut répéter presque pour chacun, sous une forme différente, la doctrine abstraite qui n'est pas saisie de prime abord ; qu'il faut tourner et retourner sa pensée de toute manière, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, pour chaque intelligence, l'expression qui lui aplanira la difficulté. Tandis que les élèves d'élite s'assimilent immédiatement l'enseignement donné sous sa forme technique, la moyenne de la classe a besoin qu'on le lui traduise en langue courante, et les intelligences plus attardées ne profitent de la leçon qu'à la condition que son objet, au lieu de leur être présenté dans son ensemble, sera divisé, et que le point difficile aura été préparé par de longues explications. C'est sans doute cette dernière catégorie d'élèves, trop souvent négligée, que M. Carbonel a eue en vue. Mais autre est l'enseignement oral, autre l'enseignement écrit. La parole vive et animée du maître, qui se fait tout à tous, s'écoute avec intérêt: les longs préliminaires, les divisions minutieuses, les définitions multipliées et diverses du livre fatiguent l'attention du lecteur ; la confusion et l'obscurité naissent de la recherche même de la clarté. Le professeur qui parle, lit dans le regard de ses auditeurs, voit à leur seule attitude s'il est suivi, s'il est compris; et quand il sent que la lumière ne se fait pas assez complète dans l'intelligence de ses élèves, il trouve dans des inspirations soudaines, actuelles, qui sont une vraie grâce d'état, les termes, les comparaisons, les traits de feu qui, à ce moment, et pour les esprits qui sont là devant lui, éclairciront les points encore obscurs. Mais comment faire passer tout cela dans les pages d'un livre ?

Nous comptons déjà beaucoup de cours de philosophie écrits pour les classes; nous n'avons pas encore un vrai cours classique. Les uns, très-clairs et à la portée de tous, doivent leurs qualités à ce qu'ils se contentent d'exposer, sans creuser la doctrine, sans discuter les objections, sans aborder les questions difficiles. Ils suffisaient, autrefois, à la préparation de l'examen oral, pour ceux qui n'ont que le diplôme de bachelier en vue. Ils ne suffisent plus, aujourd'hui même, à cette catégorie trop nombreuse d'élèves, car ils ne sauraient les mettre en état de traiter à l'examen écrit la plupart des dissertations qui y sont données. D'autres cours plus philosophiques n'offrent pas aux étudiants catholiques une doctrine assez sûre. Quelques-uns reprennent la forme scolastique ; ils pourront rendre de grands services quand nos universités catholiques auront le droit de faire subir l'examen du baccalauréat. Mais jusque-là, ils prépareront difficilement à répondre aux examinateurs des facultés de l'État.

Si ce n'était le défaut que nous avons signalé, l'*Essai de philosophie classique* serait l'ouvrage le mieux adapté à l'enseignement actuel. Ce n'est ni une compilation, ni un simple résumé des doctrines courantes. M. l'abbé Carbonel n'est pas seulement un professeur de philosophie, c'est un philosophe. Il a, sur une foule de points, ses vues personnelles ; non qu'il innove, car son enseignement est essentiellement catholique, mais il expose les questions et en propose l'explication d'une manière qui lui est propre. *Non nova sed novè*, dit très-bien son épigraphe. Nous signalerons particulièrement la théorie des idées, celle du raisonnement, celle des habitudes et surtout l'origine du droit et du devoir.

Nos collègues dans l'enseignement, et tous ceux pour qui les études philosophiques ont quelque attrait, liront donc avec profit l'ouvrage de M. Carbonel. Mais, pour les étudiants, nous désirons vivement une seconde édition, dégagée de cette multiplicité d'alinéas et de titres, de certains termes créés par l'auteur et de ces interminables discussions avec M. Fouillée ou avec le dictionnaire Franck. M. Carbonel a terminé son travail par une table qui résume de la manière la plus complète et la plus précise tout l'enseignement de son livre. S'il s'était contenté de développer d'une manière claire et brève cet excellent résumé, nous aurions le cours classique de philosophie que nous sommes encore à désirer. G. Patot.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique. 1877. Par Maurice Block. 34e année. Paris, Guillaumin, 1877, gr. in-18 de 716 p. — Prix : 6 fr.

Pour la trente-quatrième fois depuis sa création, cet *Annuaire* vient de paraître ; c'est, comme on le sait, le précieux *vade-mecum* des économistes, qui leur évite de longues recherches, en réunissant, sous un format portatif et commode, les documents et les chiffres importants publiés çà et là dans le cours d'une année. La division de ce nouveau volume est la même que pour les précédents dont nous avons rendu compte. Les trois premières parties s'occupent de la France, de la ville de Paris et des colonies : ce qui concerne les pays étrangers forme la quatrième partie, et l'ouvrage se termine par une série de *variétés*, coup d'œil jeté sur le mouvement économique en 1876, bibliographie spéciale, revue financière, etc., etc. Tout en rappelant que ce volume est composé sur le même plan, ajoutons que nous avons remarqué plusieurs statistiques nouvelles et pleines d'intérêt, qui ajoutent à la valeur du présent volume. G. de S.

BELLES-LETTRES

Les Plaidoyers politiques de Démosthène, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, par Henri Weil. Première série. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de xi-570 p. — Prix : 8 fr.

La réputation de M. Weil, comme critique, est depuis longtemps établie, et la maison Hachette ne pouvait s'adresser, pour sa collection d'éditions savantes, à un érudit plus autorisé. Après un volume de *Tragédies* d'Euripide (1868) et les *Harangues* de Démosthène (1873), M. Weil nous donne, cette année, la première série des *Plaidoyers politiques* du même orateur : elle contient les quatre discours que celui-ci prononça ou devait prononcer lui-même, à savoir la *Leptinéenne*, la *Midienne*, la harangue sur les *Prévarications de l'ambassade*, enfin le plaidoyer fameux pour Ctésiphon *Sur la couronne*. Dans sa préface, l'auteur expose et justifie ses procédés de critique verbale, et rend en passant un juste hommage au talent philologique d'un de ses collaborateurs, l'abbé Duchesne, aujourd'hui professeur à l'Université catholique de Paris. En tête de chaque plaidoyer, une introduction spéciale met en lumière tous les événements dont la connaissance est indispensable à la parfaite intelligence de l'argumentation. Les amis de l'éloquence grecque, et ils sont encore nombreux dans notre pays, seront jaloux, sans nul doute, de posséder dans leur bibliothèque un livre qui leur offre, dans un texte savamment restauré et habilement commenté, les chefs-d'œuvre du grand orateur et politique athénien. C. H.

Poésies de François Sarasin, augmentées de documents nouveaux et de pièces inédites, publiées avec notices, préfaces et notes, par Octave Uzanne. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, in-12 de xliv-284 p. — Prix : 10 fr.

M. Octave Uzanne a entrepris depuis quelque temps de faire revivre les œuvres délicates des *poëtes de ruelles au dix-septième siècle*. Après les vers galants de Benserade, et la précieuse *Guirlande de Julie*, que le savant Huet appelait le chef-d'œuvre de la galanterie française, il donne aujourd'hui un choix des poésies de Sarasin, augmenté de pièces inédites extraites des inépuisables manuscrits de Conrart conservés à la bibliothèque de l'Arsenal. Le secrétaire du prince de Conti méritait-il cet honneur ? Oui, certes, car si le dix-huitième siècle eut le tort d'oublier ses petites pièces fines, légères et pleines de grâce, le nôtre lui a déjà plus d'une fois témoigné sa plus flatteuse estime. Édité par Charles Nodier dans sa collection des petits classiques, et par son compatriote

Trébutien, le réparateur de renommée des poëtes normands, il a trouvé chez M. Victor Cousin un panégyriste absolument convaincu. Il est vrai qu'à l'exemple de beaucoup d'autres poëtes aimables de cette époque, si fertile en nourrissons des muses, comme on disait alors, Sarasin gaspilla son talent avec la plus grande insouciance, jetant à tous les vents du Parnasse épîtres rimées, billets doux, madrigaux improvisés et badinages en vers de toutes sortes : il est vrai qu'avec son naturel heureux, il eût pu produire des chefs-d'œuvre, si le travail et la persévérance avaient chassé de son esprit la frivolité et l'indolence : son *Rollon conquérant*, par exemple, formerait, s'il était achevé, un poëme remarquable ; mais sans le poser en rival du Tasse ou de Virgile, quoi de plus fin, de plus spirituel et de plus charmant que la *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier* ou la *Glose sur le sonnet de Job*, ou le *Sonnet à Charleval* ou la ballade à Conrart, intitulée le *Goutteux sans pareil ?* Nous ne parlons pas du prosateur, bien supérieur à Voiture, son émule en poésie : on relira toujours avec plaisir et avec fruit le *Siége de Dunkerque* et la *Conjuration de Walstein*, deux des meilleures pages d'histoire du dix-septième siècle. M. Uzanne ne nous a livré que le poëte, et, dans une notice très-substantielle, il a fort bien caractérisé les traits si divers de ce talent souple et gracieux.

Dédié à M. Livet, l'un des plus habiles explorateurs des salons précieux, le livre de M. Uzanne se présente à nous sous un habit charmant, orné de fines vignettes et d'un ravissant portrait d'après une gravure de l'époque. M. Uzanne n'a rien négligé pour lui donner un extérieur séduisant, en harmonie avec les poésies de l'hôte assidu des ruelles : c'est un vrai livre de bibliophile, à la fois substantiel et élégant, deux qualités que ne réunissent pas toujours ceux qui se piquent seulement d'élégance. RENÉ KERVILER.

The plays of Mrs Centlivre, with a preface by M. PEARSON. London, Chatto and Windus, 1877, in-8 de 250 p. — Prix : 10 fr.

Les directeurs des théâtres de Londres empruntent toujours largement à nos vaudevilles et à nos drames : il serait facile de trouver mieux à faire que de copier M. Ludovic Halévy; mais on s'adresse où l'on peut, et les auteurs anglais du dix-neuvième siècle n'ont pas la chance qui était réservée à Dryden, Wycherley, Shadwell et Congreve, de servir à leur public, *comme nouveauté*, des imitations ou des traductions de Molière. Parlons aujourd'hui de Mistriss Centlivre; née en 1677, morte en 1723, elle jouit d'une réputation un peu surfaite, quoique l'auteur du *Tartuffe* puisse en réclamer la part la plus importante, et ses ouvrages sont curieux moins comme productions litté-

raires que pour les détails qu'ils nous donnent sur la société anglaise du temps des derniers Stuarts. Un panégyriste par trop indulgent regrettait que Mistriss Centlivre n'eût pas été jugée digne d'un mausolée à l'abbaye de Westminster; elle le méritait sous tous les rapports. — Dialogue enjoué, scènes piquantes, descriptions spirituelles de la vie des honnêtes gens, langage *comme il faut* (*genteel language*),... n'y avait-il pas là de quoi justifier un enterrement dans le sanctuaire des illustrations nationales? Passe pour les descriptions, le dialogue et les scènes; mais le langage!... Hélas! Lord Macaulay, qui n'était pas prude, a marqué au fer rouge ce que l'on appelle « la littérature de la Restauration, » et ce qu'il en dit est trop reconnaissable dans les pièces de Mistriss Centlivre. Enfin, si les honneurs de Westminster lui ont été réfusés, elle a eu, cette digne *lady*, le privilége d'une réimpression élégante, faite avec beaucoup de soin, un véritable ouvrage de bibliothèque.

Je ne ferai pas la biographie de notre héroïne; les lecteurs curieux pourront consulter la préface de M. Pearson; je dirai seulement qu'elle n'avait que trente ans lorsqu'elle épousa, en *troisièmes noces*, M. Centlivre, chef de cuisine de la reine Anne. Le théâtre lui donna non-seulement la renommée, mais la fortune, et quelques-unes de ses comédies méritent la popularité dont elles jouissaient encore il y a un siècle. Comparés aux pièces de Farquhar et de Congreve, les ouvrages de Mistriss Centlivre sont à peu près décents; on voit qu'elle n'affectionne pas les situations équivoques, et si elle aime trop à mettre en scène des roués et des courtisanes, elle fait ordinairement tomber le rideau sur le triomphe de la vertu. Elle subissait l'influence de son entourage, elle ne le recherchait point.

Mistriss Centlivre a écrit une pièce intitulée *le Joueur*, sur le modèle de celle de Regnard; Massinger avait déjà traité ce sujet; dans les deux comédies anglaises, il y a une scène de portrait; le Valère de Mistriss Centlivre perd au jeu la miniature de sa maîtresse; mais l'adversaire qui lui a ravi ce trésor n'est autre qu'Angélique, déguisée, et l'intrigue se dénoue heureusement par un mariage. Il ne faut pas oublier non plus *Love's contrivance* (*les Ruses de l'amour*), farce empruntée depuis le commencement jusqu'à la fin au *Médecin malgré lui*. Toutefois les seuls ouvrages de Mistriss Centlivre qu'on puisse signaler à nos lecteurs sont *the Wonder* (*la Merveille*), *A bold stroke for a wife* (*Un coup hardi pour une femme*), *The artifice* (*l'Artifice*); le premier est encore représenté de temps en temps; il y aurait peu de changements à y introduire pour en faire un chef-d'œuvre.

GUSTAVE MASSON.

Œuvres de Tacite. Texte latin, revu et publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique, philologique et explicatif, par Émile Jacob, professeur de rhétorique au Lycée Saint-Louis. *Annales*, livres XI-XVI. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 453 p. — Prix : 7 fr. 50.

Parmi cette précieuse collection d'éditions savantes dont la librairie Hachette a pris l'initiative, le *Tacite*, de M. Jacob, a conquis tout particulièrement les suffrages du monde lettré. Le second volume, qui est sorti de presse cette année, est de tout point digne du premier. En compagnie d'un guide aussi sûr et aussi bien renseigné, la lecture des classiques devient une véritable jouissance, en même temps qu'une source féconde d'instruction. Solution des difficultés grammaticales, discussion des variantes, examen des problèmes historiques, études morales sur la période dont Tacite nous a buriné le sombre tableau, tout marche de front, dans un commentaire à la fois sobre et complet, double mérite dont nous tenons à féliciter le nouvel éditeur. La reproduction du *Testament politique d'Auguste* et du discours de Claude, tel que nous l'ont conservé les fameuses tables de Lyon, ajoute au prix d'un travail qui fait honneur et au savant professeur qui en a fourni le texte, et à la maison qui en a dirigé l'impression. C. H.

D'un siècle à l'autre, *correspondances inédites entre gens connus et inconnus du dix-huitième et du dix-neuvième siècle*, par J.-B.-G. Galiffe, membre ordinaire ou honoraire des principales sociétés historiques et archéologiques suisses, etc. Première partie (jusqu'en 1798) : *Genève scientifique, politique et sociale au dix-septième siècle, période révolutionnaire.* Genève, Paris et Neufchâtel, Sandoz, 1877, in-8 de XII-463 p. — Prix : 8 fr.

Le luxe de titres et de sous-titres que s'offre M. Galiffe n'indique pas clairement ce qu'est *D'un siècle à l'autre*, et l'indifférent, indécis devant cet étalage, risque d'être sérieusement rebuté, si, ouvrant le livre au hasard, il prend la peine d'en feuilleter quelques pages. Il s'agit de Genève au siècle dernier, de son état social, de ses révolutions, qui ont précédé et suivi notre grande révolution. L'auteur appartient à une vieille famille génevoise ; il publie depuis vingt ans une série d'études historiques et archéologiques sur son pays ; il semble donc être bien l'homme de son sujet. La forme par lui adoptée est celle du récit et de l'exposition encadrant une correspondance inédite de personnages, dont quelques-uns peuvent être connus, mais dont la plupart ne le sont certainement pas.

Ces lettres inédites, prétendue trouvaille qui voudrait être la partie essentielle de l'ouvrage, sont loin d'en être en même temps la partie la plus intéressante. M. Galiffe, il est vrai, les présente dans sa préface avec une modestie bien capable de désarmer la critique, mais il

est pourtant évident qu'il a cru faire une découverte, qu'il les a recueillies, les a classées, et enfin les publie, commentées et annotées, avec une complaisante satisfaction. Elles lui semblent, par leur intimité même et par leur peu de prétentions, jeter un jour nouveau sur la société génevoise du dix-huitième siècle. En réalité, la plupart, adressées par des inconnus à d'autres inconnus, pleines d'allusions obscures à des personnages tout aussi inconnus et à des événements d'un caractère privé, banales pour le fond comme pour la forme, ne méritaient pas d'être tirées du reliquaire de famille et d'être livrées au public comme des documents. J'avouerai, en outre, que, malgré les explications persévérantes de M. Galiffe, la généalogie de toutes ces familles patriciennes reste confuse dans mon esprit, et que les auteurs ou destinataires de cette correspondance, les Galiffe, les Rilliet, les Pictet, les Naville, de tout âge et de tout sexe, n'en sont pas arrivés à revêtir une personnalité distincte et n'ont pas su m'intéresser à leurs affaires.

Mais ce n'est là qu'une partie du livre, ce qui motive le commentaire, et le commentaire sauve le texte. Le premier volume — le seul paru jusqu'à ce jour — se divise en quatre chapitres, inégaux en longueur et en importance. Le premier renferme quelques lettres de notabilités scientifiques, posant des problèmes sans en indiquer la solution, ou résolvant des problèmes dont on ignore les données; fragments de discussions, peut-être intelligibles aux adeptes en mathématiques, mais sans signification pour le vulgaire. Le second chapitre traite surtout des relations diplomatiques de Genève avec la France. Au troisième, M. Galiffe entre en scène par une exposition détaillée de ce qu'était l'ancienne République génevoise. Il passe en revue la constitution, les magistratures, les conseils, la hiérarchie politique et sociale, les relations de famille et de société, l'éducation, l'instruction, la religion, le service militaire. Le fonctionnement de cette petite République aristocratique est curieux à étudier. Il ne lui manque ni aisance, ni instruction, ni honnêteté; elle est constituée depuis longtemps, et cependant elle ne subsiste que grâce à sa petitesse et grâce aux deux monarchies voisines, qui viennent de temps en temps y rétablir l'ordre, beaucoup plus de vive force que par la persuasion. C'est un petit foyer d'agitation perpétuelle. Elle commence avant la France à se révolutionner; elle inaugure le bonnet rouge avant l'apothéose des Suisses de Châteauvieux; le gouvernement aristocratique est enfin renversé et remplacé par un gouvernement révolutionnaire; et quand le régime de la Terreur tombe en France, il s'épanouit à Genève, pour ne se terminer que par l'annexion de Genève à la France, en 1798. Le grand éclat de la Terreur

en France a quelque peu éclipsé la Terreur génevoise. Dans son quatrième chapitre, l'auteur s'efforce de tirer celle-ci d'un injuste oubli. Tyrannie des clubs, brigandages, destruction des châteaux, violation des sépultures, tribunaux révolutionnaires, exécutions et proscriptions, taxes et confiscations, enthousiasme indescriptible et fêtes bucoliques, toute notre *glorieuse* Révolution se retrouve là en petit. « L'hôtel de ville avait d'emblée été changé en taverne à l'usage gratuit des nouvelles autorités et de leurs affidés. Les comptes officiels du sautier accusent, du 19 juillet au 3 septembre de cette année (1794), une dépense d'environ vingt-deux mille francs en « consommations » de cette nature. On a évalué à trois cents louis par jour les frais d'agitation et d'intimidation générale. En cinquante jours, les indemnités allouées aux simples patriotes révolutionnaires dépassèrent 600,000 florins... » Les patriotes génevois — il faut leur rendre cette justice — se montrèrent moins sanguinaires que les sans-culottes français, mais ils furent au moins aussi avides à la curée. La *Commission liquidatrice*, chargée de régulariser les opérations de pillage au moyen d'une taxe sur les fortunes, « réalisa en quelques mois la somme, énorme pour les circonstances et l'époque, de près de cinq millions de francs, le triple de ce qu'était encore en 1790 le capital de la République. » Mais tous ces détails précis, piquants, se trouvent dans le commentaire et non dans les lettres. Dans celles-ci, les choses dignes d'êtres notées sont éparses : l'une parle accidentellement de la famille Marat et de son origine ; une autre offre une courte digression sur le procès de Galilée ; plusieurs ont trait au procès de Servet, et, quoique écrites par des protestants, montrent Calvin sous un bien vilain jour.

L'érudition de l'auteur est sûre, son esprit est juste et modéré. Je voudrais pouvoir faire autant d'éloges de son style et de sa langue, mais j'aime mieux n'en point parler : j'ai déjà trop critiqué un écrivain modeste et sympathique.

Des tables très-détaillées complètent ce premier volume.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE.

Roma sotterranea cristiana, par le commandeur G. B. DE ROSSI. Tome III. Roma, Salviucci, 1877, in-fol. de XXV-752 p. avec un atlas de 52 feuilles. — Prix : 100 fr.

Le tome troisième de *Roma sotterranea*, depuis longtemps attendu dans le monde savant et chrétien, vient de paraître. L'apparition du premier volume, il y a treize ans, fut une révélation véritable, et an-

nonça une transformation de l'histoire du christianisme durant les premiers siècles ; le second volume n'était pas moins intéressant et celui que nous avons sous les yeux est inséparable des deux autres. C'est l'ouvrage capital de ce temps, celui qui a le plus appris à ses lecteurs en rectifiant des idées fausses reçues jusque là, et en ouvrant à la science des voies nouvelles.

Ce troisième volume de *Roma sotterranea* complète entièrement la description du cimetière de Callixte, commencée dans les deux premiers, et parle du cimetière de Generosa, près le bois sacré des Arvales, presque inconnu jusqu'ici.

Les tombeaux dans la crypte de Lucina, partie la plus ancienne du cimetière de Callixte, remontent au premier et au second siècle; ceux du cimetière proprement dit de Callixte, où sont les tombeaux de sainte Cécile et des papes, datent des second et troisième siècles. Ici, avec les tombeaux du cimetière de Sainte-Sotère, avec ceux de la région libérienne, nous sommes dans le quatrième siècle. Sainte Sotère, une aïeule de saint Ambroise qui donna son nom à la partie du cimetière dont elle avait sans doute cédé le terrain, y fut d'abord déposée dans un sépulcre de marbre. Les chrétiens, ayant joui d'une grande tolérance pendant les premières années du règne de Dioclétien, en profitèrent pour creuser, dans cette enceinte, de vastes chambres, avec des dispositions architectoniques jusque là inusitées : tels sont le *cubiculum duplex*, où reposa le diacre Sévère, le *cubiculum triplex* de Patricius, le *cubiculum triplex* d'Eunucus, le *cubiculum quadruplex* d'Ulpius, etc... Si la forme architectonique est changée, la décoration est également modifiée : les peintures deviennent rares et sont remplacées par des mosaïques ou des revêtements de marbre; les inscriptions ont aussi une physionomie très-différente qui, ainsi que la forme architectonique, s'accentuera davantage dans la région dite libérienne, parce qu'elle date en partie du pontificat de Libérius, au milieu du quatrième siècle. Là, les voies sont larges, les lucernaires jettent à profusion la lumière, on sent qu'on est à une époque de liberté : le monogramme qui, avant Constantin, ne se rencontre que comme un sigle dans le cours de la phrase, apparaît sur le marbre ou la pierre comme un signe triomphal qui précède la croix.

Un des points les plus instructifs établis ici est l'établissement de cimetières à la surface du sol et l'histoire de leurs rapports avec les souterrains. Même au temps des persécutions, les fidèles se servaient de cimetières à ciel ouvert : sans doute, les tombes y furent encore rares et ne s'y multiplièrent qu'au quatrième siècle et surtout au cinquième; mais les chrétiens y eurent, dès le premier jour, leurs réunions autour des *cellæ* ou autres édifices construits librement sur le

sol. On y célébrait le saint sacrifice, on s'y réunissait pour les repas funéraires, bien distincts du *silicernium* des obsèques païennes, où les parents seuls assistaient, tandis que l'agape chrétienne était pour tous. Dans ces cimetières, les chrétiens étaient bien chez eux. M. de Rossi revient à cette occasion sur les doctrines exposées dans le tome premier, pour les formuler définitivement, et il traite de toutes les questions fondamentales sur les conditions juridiques, l'administration ecclésiastique, l'usage liturgique et sacré, l'histoire et la chronologie des cimetières chrétiens. Le lieu de la sépulture était respecté des païens : sans doute, il n'était pas sacré, car il y avait des rites pour le rendre tel, et ces rites, présidés par les pontifes païens, eussent été pour les fidèles un acte d'idolâtrie, mais il était religieux et saint ; à ce titre, il était inviolable : inviolable d'abord comme propriété partitulière, et ensuite comme propriété collective d'un collége ou association funéraire. On le sait désormais, et ce fut une véritable révélation faite à la science par M. de Rossi, les chrétiens formaient une association légale qui, en vertu des lois, pouvait avoir ses collectes, son trésor, ses possessions. Cette association, représentée par l'évêque et le diacre, possédait des cimetières d'où on ne put chasser les chrétiens que par une iniquité et une illégalité. Aussi, tandis que la loi proscrivait la religion chrétienne, la tolérance de l'association devint le *modus vivendi* d'alors, qui consistait, comme le dit M. de Rossi, à fermer les yeux sur la qualité religieuse de l'association et à restreindre l'effet des lois portées contre la religion chrétienne aux seuls cas des accusations particulières contre ceux qui professaient cette religion, tout en laissant l'Église tranquille. C'était la décision du rescrit de Trajan. M. de Rossi donne à ce sujet les détails les plus intéressants ; successivement il traite des rites funéraires, de l'administration des cimetières et de leur corrélation avec les sept régions ecclésiastiques ou paroisses de Rome, dont chacune comprenait deux des quatorze régions civiles ; il décrit les nombreux objets trouvés dans les cimetières placés sur les tombes comme un moyen de les reconnaître : il publie des textes inédits, et évoque la grande figure du pape Damase dans ses rapports avec Symmaque ; il indique les problèmes soulevés par la vue des monuments : les temples chrétiens, par exemple, ont-ils été copiés sur la basilique romaine, comme on le croit communément, ou l'art chrétien a-t-il créé seul une forme particulière pour l'église ? Avant de répondre, il faut jeter les yeux sur les *essedre* construits dans les cimetières chrétiens. La basilique civile n'est pas ordinairement en hémicycle, le tribunal le plus souvent a une forme rectangulaire, tandis que, dans la basilique chrétienne, la partie essentielle est le sanctuaire ou abside tout comme dans l'*essedra*

construit dans le cimetière chrétien primitif. N'oublions pas que M. Michel de Rossi a écrit, à la fin du volume de son frère, deux mémoires, l'un sur la méthode adoptée par les anciens fossoyeurs pour diriger l'excavation dans les cimetières, l'autre sur la conservation des matières organiques et animales dans les catacombes romaines.

Je m'arrête, car mon intention n'est assurément pas d'analyser ce volume de près de 800 pages in-folio. J'aurais même mieux fait de transcrire simplement la table analytique des matières pour faire entrevoir combien les sujets traités ici sont riches et variés. Il faut lire et étudier ce volume, comme on a lu et étudié les deux autres. On y admirera la sagacité et l'érudition d'un esprit supérieur, pour lequel aucune des questions suscitées par l'étude des antiquités chrétiennes et païennes n'a de secret; on bénira la Providence qui, dans ces jours où des hommes révoltés contre Dieu attaquent son Église au nom d'une prétendue science, a suscité parmi nous ce grand savant, qui est en même temps un grand chrétien. La *Roma sotterranea* est et restera un monument projetant une vive lumière sur notre histoire primitive, et apportant une réponse victorieuse à d'injustes accusations. Puisse cette réponse être entendue, afin que l'on sache bien que la religion n'a rien à craindre, mais a tout à gagner de la vérité reconnue et démontrée par la science. HENRI DE L'ÉPINOIS.

La Vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux deuxième et troisième siècles, par E. DE PRESSENSÉ. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8 de 591 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le sixième d'une série d'études sur l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne;* il suit immédiatement une *Histoire du dogme*, et traite, comme le titre l'indique, de la discipline. Il y a trois livres, consacrés le premier au catéchuménat et à la hiérarchie, le second au culte, le troisième à la vie morale. Inutile de dire que le point de vue est toujours celui du protestantisme libéral; l'auteur n'a pas cherché à éviter une terminologie fort inutilement injurieuse : il parle volontiers de magie sacramentelle, de ritualisme judaïque, de catholicité pétrifiée, etc. Tout cela est bien ce que nous devions attendre de M. de Pressensé : voyons ses raisons. L'impression générale que laisse ce livre est celle d'un travail non-seulement systématique, mais précipité. L'une des principales sources est une rédaction des *Constitutions apostoliques*, différente des textes généralement répandus, et citée par M. de Pressensé sous le titre de *Constitutions de l'Église d'Alexandrie*. Ce document lui fournit une image de la discipline et du culte au commencement du troisième

siècle. Il y aurait bien à dire là-dessus : la question des diverses recensions des *Constitutions apostoliques* n'est pas assez avancée pour que l'on puisse indiquer au juste la date ou même l'ordre de succession des différents textes. Passons cependant; au moins faudrait-il faire dire à ses autorités ce qu'elles disent, ne pas les interpréter à la façon subjective de Bunsen, se garder d'un triage intéressé et surtout traduire exactement. Sur ce point je n'accuse pas la bonne foi de M. de Pressensé; car en plus d'un endroit (pas toujours, pourtant) il cite au bas de la page le passage que sa traduction maltraite dans le texte. Exemple : il s'agit (p. 34) du baptême des enfants; M. de Pressensé traduit : « Que celui d'entre eux qui peut parler porte la parole à *leur* place. Que les parents le remplacent s'il vient à manquer. » Cette dernière phrase est fort obscure; la précédente présente un contre-sens. Voici ce que dit le texte : « Que celui (d'entre eux) qui peut parler parle pour *lui*; quant à celui qui ne le peut pas, que ses parents ou quelqu'un de ses proches parle en son nom. » Ailleurs (p. 62) il est question dans les *Constitutions* d'un cas particulier d'élection épiscopale, celui où, parmi les douze prêtres qui composaient habituellement, en certains pays, le *presbyterium* d'une église, on ne peut discerner lequel est digne de l'épiscopat, faute d'électeurs capables de bien juger. M. de Pressensé a pris ce nombre douze pour celui des fidèles, et il en conclut que « le pasteur d'une église qui serait contenue dans la plus humble des chambres hautes s'appelle évêque aussi bien que le chef spirituel d'un *troupeau* contenant plusieurs milliers de *membres*. » Plus loin (p. 135), il fait dire aux *Philosophumena* que Calliste réussit à se faire exiler en Sardaigne comme confesseur au lieu d'être envoyé aux mines comme fripon. » Il y a tout juste le contraire dans le texte des *Philosophumena* dont, par parenthèse, M. de Pressensé abuse volontiers contre Calliste. Les textes latins n'ont pas été lus moins rapidement que les documents grecs. Saint Cyprien, dans une lettre à son clergé, déclare qu'il *a pris pour règle* (*statuerim*), dès le commencement de son épiscopat, de ne rien faire sans le conseil des prêtres et des diacres et sans le consentement des fidèles. Cette lettre est citée à l'appui de l'assertion suivante : « Ils (les évêques) *ne doivent rien faire* sans leur clergé, etc. »

Ce sont des détails, si l'on veut, mais des détails significatifs, et d'ailleurs on en relèverait de semblables presque à chaque page. Les noms propres sont confondus; ainsi on voit le pape Victor combattre sur la question pascale, avec des adversaires de Césarée, une église qui lui prêta au contraire un concours énergique. C'est Soter, au lieu d'Anicet, qui reçoit Polycarpe à Rome : « *il lui abandonne tous les droits d'un évêque* dans sa propre église (p. 105); » ailleurs, on voit Poly-

carpe ordonner des prêtres romains, fait nouveau pour l'histoire ecclésiastique.

Le groupement des faits et leur appréciation générale ne prêtent pas à de moindres critiques : toute controverse doctrinale est tranformée en une protestation contre l'envahissement de l'épiscopat; un décret de Pline le Jeune, gouverneur de la province de Bithynie, change subitement les formes essentielles de la liturgie; les auteurs qui distinguent la sainteté du prêtre de son caractère et de son autorité sont des adversaires du ministère sacerdotal. Mais ceci rentre dans l'esprit général du livre.

En résumé, les personnes auxquelles les thèses de M. de Pressensé seraient désagréables pourront trouver une ample consolation dans la faiblesse de ses arguments. L. Duchesne.

Encore Galilée! *Polémique, — Histoire, — Philosophie,* par le P. Eugène Desjardins, de la Compagnie de Jésus. Pau, Vignancour, 1877, in-8 de 104 p.

Le P. Désjardins ne croit pas que tout soit encore dit sur la question de Galilée, et il y revient au point de vue de la polémique, de l'histoire et de la philosophie, — de la polémique, en réfutant surtout les calomnies qu'après tant d'autres, un académicien, M. Mézières, a jetées contre l'Église; — de l'histoire, en rappelant les faits qui ont précédé, accompagné et suivi le procès; — de la philosophie, en cherchant dans les principes théologiques et rationnels les considérants d'un jugement qu'il estime équitable. Ce dernier point de vue est le plus important du livre intitulé : *Encore Galilée!* Le P. Desjardins signale à merveille tout ce qu'ont de comique et d'odieux les affirmations décisives, les sentences magistrales de l'écrivain qui traite avec un aplomb imperturbable les questions qu'il ignore. Il déclare que les pièces du procès ne peuvent que faire apprécier la haute sagesse et la prudence du Saint-Office. Pour cela, il remarque d'abord que, de tout temps, lorsqu'une découverte, opposée à l'opinion dominante, n'est pas encore environnée de l'éclat d'une démonstration victorieuse, les esprits se divisent à son sujet, les uns la rejetant, les autres l'acceptant, et il cite, par exemple, l'Académie de Londres poursuivant, en 1628, de ses négations, la théorie d'Harwey sur la circulation du sang, l'Institut de France traitant Fulton de rêveur, et les académies de médecine Hahnemann de charlatan, etc. C'est là un phénomène ordinaire dans l'histoire de la science. Dès lors, le P. Desjardins montre que le Saint-Office, en se prononçant sur une question d'astronomie, où l'interprétation de certains passages de l'Écriture était engagée, ne sortait pas des limites de ses attributions; il se pro-

nonça en suivant l'avis de la plupart des savants d'alors. Appuyé sur ce principe philosophique, et sachant ce principe de l'exégèse qu'on ne doit abandonner le sens littéral, pour y substituer le sens figuré, qu'autant que l'adoption de ce dernier sens est exigée par des preuves convaincantes, la Congrégation a pu se tromper et s'est trompée, mais elle a eu raison, dit le P. Desjardins, de proscrire la théorie nouvelle. C'était le rationalisme qui entrait dans l'exégèse et qu'il fallait repousser, car l'Église ne pouvait ni ne devait modifier son exégèse devant une simple hypothèse, alors dépourvue de preuves. Le P. Desjardins affirme très-carrément que les membres de l'Inquisition, en dictant leur arrêt, firent un acte de fidélité au devoir de leur charge, d'équité, de prudence et de sagesse. Il est très-surpris d'entendre des écrivains catholiques déclarer que les membres du Saint-Office eurent tort de condamner Galilée : il justifie la conduite des juges, sans défendre une sentence qui n'est pas acceptable aujourd'hui au point de vue scientifique.

Tel est, dans quelques-unes de ces grandes lignes, le résumé de cette dissertation, qui vient éclairer des points encore peu connus par certaines personnes. L'auteur conclut sans hésiter que, loin d'entraver en rien les élans de la science, le procès de Galilée a été fort utile à ses développements, en inspirant aux savants une sage circonspection, en préservant dans les recherches scientifiques des écarts presque inévitables pour l'esprit humain. H. DE L'É.

Le R. P. A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. *Sa vie,* par le P. ALEXANDRE DE GABRIAC, de la même Compagnie, avec un choix d'opuscules et de lettres. Tome Ier. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 de XXIII-583 p. — Prix : 4 fr.

Le R. P. de Ponlevoy était connu dans le monde comme saint religieux, comme directeur, comme prédicateur et comme écrivain : qui n'a lu la *Vie du P. de Ravignan* et les *Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc et de Bengy ?* Sa *Vie*, écrite par le P. de Gabriac, avec tout son cœur et tout son talent, nous révèle comment il avait acquis toutes ces qualités. C'est, avant tout, l'histoire d'une âme et d'une belle âme, s'il en fut, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer, et qui est la preuve qu'on n'arrive point sans efforts à posséder et à conserver la vertu. Le P. de Ponlevoy n'eut jamais à se convertir parce qu'il ne paraît pas qu'il se soit jamais égaré ; mais ce n'est que par un travail constant sur lui-même qu'il a atteint le degré de perfection où on l'a vu, et surtout cette étonnante humilité qui est peut-être le trait principal de son caractère, et à laquelle il faut attribuer la fécondité de son ministère. Ce simple

aperçu suffirait, au besoin, pour donner une idée de la portée de ce livre, de son intérêt et du bien qu'il peut faire et que poursuit son auteur.

Mais, pour entrer dans plus de détails, nous dirons que ce premier volume, consacré à la *vie*, est divisé en trois livres : *la Formation ;* — *l'Apostolat ;* — *le Gouvernement religieux*, et qu'il sera suivi d'un volume d'opuscules et de lettres pour lequel le P. de Gabriac fait appel à tous ceux qui pourraient posséder de ces lettres.

La *Formation* nous fait connaître la vie de famille des Ponlevoy, « catholiques et Bretons ; » la première éducation, les études, le noviciat et les divers degrés par lesquels passent tous ceux qui aspirent à entrer dans la Compagnie de Jésus. Deux choses nous ont particulièrement frappé : c'est d'abord cet intérieur de famille chrétienne, et les relations de la plus affectueuse tendresse que le Père a toujours eues avec les siens. Quelle persuasive réfutation de cette banalité, sans cesse répétée comme une vérité incontestable par ceux qui n'en ont jamais fait l'épreuve, que la vie religieuse dessèche le cœur et détruit les sentiments les plus purs et les plus légitimes. Voyez comme Armand de Ponlevoy s'intéressa toujours à sa famille, quelles consolations il sut lui donner dans les moments de douleurs ! Quelle scène plus touchante que celle de la mort de sa mère ! Quelles lettres dénotent un cœur plus sensible que celles qu'il écrit à son père et à ses sœurs, quand la mort vient frapper autour d'eux. Et, d'un autre côté, les convictions religieuses de M. de Ponlevoy ne l'empêchent pas de résister d'abord à la vocation de son fils ; elles ne détruisent pas en lui les sentiments naturels, et ce n'est pas du premier coup qu'il en arrive à dire, en accompagnant son fils au départ : « Allons, accomplissons notre sacrifice d'une manière digne de Dieu ! » Après ces « relations de famille, » dont on trouve le complément dans le livre de l'apostolat, ce qui nous a frappé, c'est l'admirable organisation de saint Ignace pour former des apôtres. Nous nous y arrêterons pour dire seulement que le P. de Ponlevoy doit beaucoup à son étude et à sa pratique des exercices de saint Ignace : il en a commencé un commentaire qu'il n'a pu achever. Les fragments qu'on nous donne seront précieux pour les religieux et feront goûter l'œuvre de saint Ignace par les laïques, qui ont beaucoup de bien à en retirer.

Nous voyons, dans le livre de *l'Apostolat*, le P. de Ponlevoy compagnon, auxiliaire, supérieur, puis successeur du P. de Ravignan, dans ses relations avec le monde, qui ont amené tant de conversions éclatantes. Nous le suivons dans ses directions de communautés, dans ses prédications. Nous permettra-t-on de signaler les conseils qu'il donne aux prédicateurs et qu'il mettait si bien en pratique (p. 172). Les relations avec le P. de Ravignan, le récit de ses derniers moments, une

lettre de Berryer sont peut-être les parties les plus saisissantes de ce livre.

Le troisième, consacré au *Gouvernement religieux*, nous montre le supérieur et le provincial modèle, le parfait maître des novices, fait le récit de ses derniers jours et des événements auxquels il a été mêlé comme supérieur, les missions, les fondations nouvelles (parmi lesquelles une des plus importantes est l'externat Saint-Ignace à Paris) et l'épisode de la guerre et de la Commune. L'entrevue du Père avec M. Thiers, au sujet d'une protestation contre la spoliation des ordres religieux par le gouvernement italien, est particulièrement intéressante, et des sentiments d'attendrissement et d'admiration seront éprouvés par tous ceux qui liront le récit des « derniers jours. » — Cette imparfaite analyse suffira pour nous permettre de dire que, d'un grand intérêt pour tous, cette *Vie* du P. de Ponlevoy est pleine d'enseignements pour les religieux, et sera lue avec fruit par les laïques, qui y trouveront des lumières inattendues. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

The History and Conquest of the Saracens. *Six lectures*, by EDWARD-A. FREEMAN. Second edition, with new preface. London, Macmillan, 1877, in-8 de xxx-203 p. — Prix : 5 fr.

Il y a vingt ans environ, lors de la guerre de Crimée, M. Freeman fut invité par une société littéraire d'Édimbourg à faire des conférences sur l'histoire des conquêtes mahométanes. Les six *lectures* qu'il donna au public écossais, réunies en un volume, parurent immédiatement après, et j'ai à en annoncer une seconde édition, augmentée d'une nouvelle préface. La question turco-russe, si débattue en Angleterre, ajoute au volume de M. Freeman un intérêt que l'on appréciera sans peine, et ne manquera pas de le rendre très-populaire. J'aurais voulu dire quelque chose de la préface, mais il ne m'est pas permis de m'aventurer sur le terrain de la politique du jour, et je me bornerai à recommander ce curieux morceau à ceux qui voudraient lire un violent réquisitoire contre les mahométans et l'islamisme ; M. Freeman est le *facile princeps* des turcophobes.

Le premier essai traite de la situation politique du monde au moment de l'invasion arabe ; le conférencier donne un tableau rapide, mais complet et exact, des empires romain et persan ; il décrit le champ de bataille, il met les ennemis en présence, trace le parallèle entre la civilisation orientale et celle de l'Occident, et fait ressortir le côté faible de l'islamisme.

Dans la seconde *lecture*, on trouvera une esquisse biographique de Mahomet et une appréciation sommaire de la religion dont il fut le fondateur. Tout en reconnaissant que la haine s'est ici donné carrière et

que le Prophète de la légende ressemble fort peu au véritable commandeur des croyants, M. Freeman nous explique pourquoi la réforme entreprise par Mahomet ne pouvait réussir. Les grandes plaies du vieux système oriental étaient le despotisme, la polygamie, l'absence de toute loi; et le mahométisme s'est contenté d'y apporter un certain tempérament, au lieu de les guérir à fond. Par cela même, il les a sanctionnées et, pour ainsi dire, stéréotypées.

Vient ensuite l'histoire des premiers successeurs de Mahomet, de la conquête de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte, le récit du grand schisme, l'établissement du califat de Damas et de la dynastie des Ommiades, l'origine des Abassides, et les efforts héroïques de l'empereur Léon l'Isaurien pour arrêter le torrent qui menaçait de se précipiter sur l'Europe. C'est là le sujet émouvant de la troisième conférence. La quatrième s'occupe spécialement des Arabes d'Orient, de la dynastie d'Abbas, et du démembrement de la puissance mahométane, résultant des prétentions rivales des califes d'Égypte et d'Espagne.

Nous voilà, par une transition naturelle, amenés à suivre les progrès de la lutte entre les chrétiens de l'Europe occidentale et les envahisseurs arabes; l'étendard du Prophète est planté à Cordoue, à Grenade, en Italie, en Sicile et en Crète; les hordes d'Abdérame traversent le midi de la France, et viennent se briser contre l'armée de Charles Martel.

Enfin, la sixième et dernière *lecture* nous conduit en Asie; il s'agit de l'empire des Mongols, de la Perse sous les sultans Ghasnévides, de Schah-Abbas, de Baber, d'Akbar, et d'autres princes qui, par leurs exploits, leurs talents et leur bonne administration, méritèrent, à diverses époques, d'être comptés parmi les plus dignes représentants de la civilisation mahométane. GUSTAVE MASSON.

Histoire des Assemblées politiques en France, *du* 5 *mai* 1789 *au* 8 *mars* 1876, par EUGÈNE PIERRE, secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés. Tome Ier, 1789-1831. Versailles, Cerf; Paris, Baudry, 1877, in-8 de VII-584 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si le titre d'histoire parlementaire couvre parfois des histoires générales, ce n'est pas le cas de l'*Histoire des assemblées politiques en France :* le jeune auteur a su se restreindre à son sujet. Il raconte clairement et rapidement les défaites et les triomphes de nos assemblées politiques, au milieu des émeutes et des coups d'État. Peut-être, s'élevant un peu plus haut, aurait-il pu, au lieu de se borner au récit des faits, rechercher l'esprit qui a guidé ces assemblées dans leurs actes, et nous montrer, à travers leurs variations, l'enchaînement des

idées qui ont produit des législations et des constitutions si diverses. C'eût été une leçon instructive que celle à tirer du spectacle de ces assemblées trahissant leur mandat législatif pour un rôle politique et jouant l'une après l'autre, chacune à sa façon, la triste comédie de la Révolution. Mais c'eût été aussi une condamnation du parlementarisme par l'histoire, et M. Eugène Pierre est un parlementaire convaincu. Ayant à faire le récit de quatre-vingts ans des plus tristes révolutions et des plus étranges dictatures, survenues à la suite de l'introduction en France du parlementarisme, il ne craint pas cependant d'affirmer que le système parlementaire sert « autant à protéger le pouvoir contre les révolutions qu'à défendre les citoyens contre l'arbitraire. » Théorie peut-être vraie en Angleterre ou ailleurs, mais dont l'histoire de France, depuis 89, est loin d'être la démonstration.

Dans une courte préface, M. Eugène Pierre dit qu'il a « tenté une œuvre de bonne foi, étrangère aux opinions qui divisent le pays, » et il a certainement raison de se targuer de quelque équité. Il narre avec calme, apprécie avec modération ; son style est coulant et soutenu, ses idées sont justes et parfois ingénieuses. Pourtant, dans l'histoire de la Constituante en particulier, il s'est glissé bien des erreurs de détail, bien des opinions qui ne sauraient être justifiées. Il n'est pas exact, par exemple, de dire, à propos de l'ancien régime : « le souverain décrétait seul la loi et l'impôt, que les contribuables n'étaient appelés à connaître que pour obéir et pour payer ; » ni, à propos des cahiers de 89 : « la noblesse concluait au maintien presque intégral de l'état de choses existant. » Le parlementarisme serait-il de droit divin pour que, dans la déclaration du 23 juin 1789, « chaque mot fut pour l'Assemblée nationale une menace ou une injure ? » La Fayette, qui fit proclamer l'insurrection le plus sacré des devoirs, devient, pour M. Eugène Pierre, un « représentant illustre de la *saine* politique de 89. » Enfin, ce jugement porté sur la Constituante trahit les préférences politiques de l'auteur et montre bien que la modération n'est pas forcément l'impartialité : « Ses erreurs ne pèsent pas à côté de ses services. Quand elle s'était réunie, tout était vieux et ruiné dans l'État ; quand elle se sépara, tout était renouvelé et affermi. » Tout était raffermi, si l'on en excepte la constitution, la royauté, la religion, l'armée, l'administration, les finances, etc., etc., et surtout l'ordre, la paix et le bon sens.

Je terminerai par un reproche plus grave. La question religieuse paraît inquiéter peu M. Eugène Pierre, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; mais il y a des bornes à l'indifférence, et peut-être est-ce les dépasser que de relater sans désapprobation, comme des actes légitimes du pouvoir, la spoliation du clergé et sa constitution civile, et

de sembler croire suffisamment indemnisés, par la continuation des deux tiers de leur traitement, les quarante-six évêques dépossédés de leurs diocèses.

Ces taches éparses n'empêchent pas le livre que M. Eugène Pierre offre au public d'être une œuvre en même temps sérieuse et de lecture agréable. Un appendice d'une soixantaine de pages présente un résumé fort intéressant du droit électoral et parlementaire de 1789 à 1831. Le lecteur trouvera là, patiemment réunis et coordonnés, une foule de documents sur le mode d'élection, l'organisation intérieure et les attributions des différents corps délibérants qui se sont succédé en France pendant ces quarante années.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution, 1787-1804, par FRÉDÉRIC MASSON, bibliothécaire du ministère des affaires étrangères. Paris, Plon, 1877, in-8 de XVI-570 p. — Prix : 10 fr.

Voici assurément un des livres les plus curieux, les plus consciencieux et les plus instructifs qui aient été publiés sur l'époque de la Révolution : c'est l'histoire du département des affaires étrangères pendant la période troublée qui s'écoula de 1787 à 1804, non pas l'histoire diplomatique, mais, si je puis parler ainsi, l'histoire *intérieure* du ministère des relations extérieures, l'histoire de l'organisation nouvelle ou plutôt de la désorganisation introduite dans ce département par la Révolution. Pour qu'on puisse mieux juger la différence, M. Masson commence par tracer un remarquable et intéressant tableau de la situation du ministère sous l'ancien régime. Ce tableau, il l'a tracé avec amour, on le sent, et avec regret ; c'est un dernier hommage rendu, avant qu'ils ne disparaissent dans le tourbillon révolutionnaire, à ces bureaux si admirablement organisés par la monarchie des Bourbons, à ces premiers commis, à ces petits employés qui vivaient modestes et qui s'éteignaient obscurs, mais qui servaient si bien la patrie en servant le Roi, et qui maintenaient intactes les vieilles traditions d'honneur, de distinction, d'habileté de la diplomatie française. Peu de choses sont plus ignorées, mais peu méritent plus d'être connues que cette vie intime du ministère des affaires étrangères ; M. Masson l'a mise en lumière de la façon la plus complète et la plus attachante, dernier éclat d'un passé de deux siècles qui, malheureusement, ne tarde pas à s'éteindre. Voici venir la Constituante qui, par la discussion sur le droit de paix et de guerre, par la création, en juillet 1790, du Comité diplomatique, commence à saper le pouvoir royal et à rompre avec toutes les antiques tradi-

tions diplomatiques. La Législative consomme la rupture, et le ministre des affaires étrangères n'est bientôt plus que le très-humble serviteur du Comité diplomatique. Brissot, avec son outrecuidante vanité et son ignorance qui égale son outrecuidance, est le chef avoué de ce Comité, et les ministres de Louis XVI, Montmorin d'abord, de Lessart ensuite, — de Lessart pour lequel M. Masson nous semble trop sévère, de même, il nous permettra de le lui dire, qu'il nous paraît injuste pour l'un des esprits les plus sages de ce temps, Malouet, — les ministres sont obligés de venir rendre compte à Brissot de toutes leurs démarches, de toutes les dépêches qu'ils reçoivent ou qu'ils expédient. Tous deux, Montmorin et de Lessart, expient, par une mort atroce, dans les massacres de septembre, leur résistance, souvent pourtant bien faible, aux volontés de la Gironde et leur dévouement réel au malheureux roi. Après le 10 août, la dislocation du ministère s'achève, sous des ministres comme Lebrun-Tondu, qui transporte dans la rédaction des actes de chancellerie le style des clubs, ou comme l'ami de Robespierre, Buchot, le légendaire Buchot, qu'on est obligé d'aller chercher au café Hardy quand on a besoin de sa signature, et dont Miot de Mélito a pu dire : « Son ignorance, ses manières ignobles, sa stupidité dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. » Voilà ce qu'était devenu, après quatre ans de révolution et un an de république, le département des Choiseul et des Vergenne. La Convention et le Directoire portent au comble la désorganisation, s'il y avait encore quelque chose à désorganiser; l'anarchie règne dans le ministère; le nombre des employés est triplé, et rien ne se fait. Comment en pourrait-il être autrement? Les bureaux sont remplis de tailleurs ou de perruquiers. On ne leur demande pas de science diplomatique, pas même la connaissance de la langue ou de l'orthographe; on ne leur demande que de vociférer aux Jacobins ou de s'être battus au 10 août contre les Suisses. Les quelques anciens employés qui ont échappé à la proscription générale ne peuvent réussir à rétablir un peu d'ordre dans cette confusion. Il faut l'arrivée de Talleyrand, de Reinhard et de d'Hauterive au ministère, pour réagir contre ce lamentable entraînement et renouer, timidement d'abord, puis bientôt plus énergiquement lorsque Bonaparte a balayé le Directoire, les anciennes traditions du département des affaires étrangères. A ce moment l'auteur s'arrête; l'empire clôt la période révolutionnaire, ou du moins celle de l'anarchie. Cette anarchie, M. Masson en a tracé jour par jour, à l'aide des documents les plus authentiques et les moins explorés, le consciencieux tableau (en lire le résumé pages 496-497). — Nous le répétons, nul tableau n'est plus instructif, et nous voudrions que ce livre fût dans toutes les bibliothèques et sur toutes les tables : en

voyant ce que la Révolution de 1793 a fait de la France, il n'est pas difficile de comprendre ce qu'il adviendrait d'elle encore si, pour son malheur, elle glissait une seconde fois, comme on l'en menace, dans une Convention. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Etat de l'Église d'Alsace avant la Révolution, par M. SCHICKELÉ, curé de Saales, officier d'Académie. Première partie : *le Diocèse de Strasbourg (clergé séculier)*. Colmar et Strasbourg, 1877, in-8 de XLI-205 p. — Prix : 3 fr.

Un *avant-propos* explique comment l'auteur eut la pensée de dresser l'état du clergé catholique d'Alsace avant la Révolution (1782-1792). L'ouvrage aura trois parties, dont celle-ci est la première, consacrée au clergé séculier du diocèse de Strasbourg; car l'Alsace, avec ses 627 paroisses, était sous la juridiction spirituelle de trois évêques (Spire, Metz et Strasbourg) et d'un archevêque (Besançon).

Quelques pages d'histoire rappellent l'organisation du diocèse de Strasbourg, depuis son origine jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, où il comptait treize archiprêtrés : dix sur la rive gauche du Rhin, et trois sur la rive droite de ce fleuve. Le droit canon aide à bien déterminer le sens qu'il faut attacher aux titres ecclésiastiques (curés, vicaires, chapelains, etc.), au patronage à la collation des bénéfices, etc. Entrant après cela en matière, l'auteur présente l'un après l'autre les tableaux des dix archiprêtrés cis-rhénans, donnant par ordre alphabétique les noms des paroisses et de leurs collateurs, les chapellenies, les églises annexes, etc. Vous trouvez là, avec les noms de tous les titulaires, des archiprêtres, curés, etc., ceux des villages disparus dans les guerres, et les paroisses nouvelles créées depuis la Révolution. Après chaque tableau, viennent, sous le titre de *Varia*, des notices historiques sur les paroisses dont les noms ont passé sous vos yeux. La plupart de ces notices sont très-courtes, mentionnant les premiers noms sous lesquels les villages figurent dans les anciennes chartes, décrivant certains usages, indiquant les changements de patrons, surtout les changements de religion. En voyant avec quel sans gêne les seigneurs imposaient leur confession, l'on regrette en vérité que la France, devenue maîtresse de l'Alsace, n'y ait pas simplement établi l'unité de foi. Elle n'eût fait qu'appliquer un principe généralement admis et suivi : dès qu'une paroisse protestante passait sous l'autorité d'un seigneur catholique, elle retournait à la religion de son maître; ou quand un seigneur protestant abjurait l'erreur, son exemple était aussitôt suivi dans tous ses domaines. — M. Schickelé a donné cependant quelques notices plus étendues (Mutzig, Obernai, Rosheim, Schlestadt, etc.), qui ajoutent à l'intérêt de son livre. P. MURY.

Histoire du clergé catholique d'Alsace *avant, pendant et après la grande Révolution*, par l'abbé C.-A.F., prêtre du diocèse de Strasbourg. Colmar, Hoffmann, 1877, in-8 de VIII-495 p. — Prix : 6 fr.

Le mot *histoire* promettait plus que ce livre ne devait tenir ; l'auteur l'a reconnu lui-même, puisque, dans le sous-titre, il n'anonce plus qu'un *tableau statistique*. L'ouvrage n'est pas autre chose : il comprend trois parties, toutes fort intéressantes. La première expose l'organisation ecclésiastique de l'Alsace en 1790, et donne la nomenclature de tous les prêtres, tant séculiers que réguliers, qui étaient alors en fonctions. C'est la répétition abrégée du livre de M. le curé de Saales, au moins pour le clergé séculier. La deuxième partie (p. 79-348) nous fait connaître l'attitude du clergé d'Alsace en face de la constitution civile du clergé de France. Là figurent, département par département (Bas-Rhin, Haut-Rhin et Mont-Terrible) : 1° les prêtres assermentés ou jureurs ; 2° les prêtres émigrés, ou déportés, ou emprisonnés ; 3° les prêtres qui n'ont été portés nulle part comme assermentés ni comme émigrés. Nous y remarquons que les défections ont été beaucoup plus nombreuses dans le Haut-Rhin que dans le Bas-Rhin, et, chose assez étonnante, plus parmi le clergé régulier que parmi le clergé séculier. Dans le Haut-Rhin, par exemple, nous avons compté soixante-dix-huit jureurs dans le clergé des paroisses, et cent onze dans les divers ordres religieux : capucins, récollets, chartreux, bénédictins, etc. Des anciens jésuites, un seul paraît sur la liste des assermentés du Mont-Terrible. — Cette deuxième partie est suivie de plusieurs *appendices*, dont l'un est comme le martyrologe de l'Église d'Alsace : on y lit avec une religieuse émotion les noms des saints prêtres devenus victimes de l'échafaud ou des pontons. La troisième partie offre le tableau de l'Église catholique réorganisée en Alsace, conformément au concordat (1801-1803).

L'auteur a inséré dans son livre le *Calendrier républicain*, le texte même du *Concordat* et des *Articles organiques*, puis le décret de 1809 concernant les *Fabriques* d'église. Le lecteur préférera de beaucoup les *Notes* qui terminent le volume, et parmi lesquelles nous signalerons les deux premières : l'une sur la « constitution de la chambre ecclésiastique, » et l'autre sur la « composition et les statuts des archiprêtrés. »

P. M.

La Persécution religieuse en Alsace *pendant la grande Révolution, de* 1789 *à* 1801, par l'abbé L. Winterer, chanoine honoraire (de Strasbourg), curé de Saint-Etienne, à Mulhouse. Rixheim, Sutter. 1876, in-8 de 308 p. — Prix : 3 fr.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler renferment de longues nomenclatures ; les *notices* qu'on y trouve sur les personnes se

bornent presque toutes à la date et au lieu de naissance, aux postes occupés avant et après la Révolution, enfin à l'année de la mort.

Dans le livre du vaillant défenseur des intérêts catholiques de l'Alsace au *Reichstag*, ces ossements reprennent vie : les personnages se meuvent, combattent, succombent ou triomphent sous les yeux du lecteur. Il était temps que cet ouvrage fût entrepris ; encore quelques années, et il fût devenu impossible. Les témoins ont tous disparu ; beaucoup de souvenirs sont déjà effacés ; bien des lacunes ne peuvent plus être comblées. L'ouvrage de M. Winterer est, en outre, d'un merveilleux à-propos ; car on renouvelle dans l'Empire les perfides attaques de la Constituante et de l'Assemblée législative contre l'Église catholique.

Le livre se divise en dix-huit chapitres qui, partant de la confiscation des biens ecclésiastiques, de l'abolition des vœux de religion et de la suppression des couvents, montrent la résistance que rencontra, en Alsace, la constitution civile du clergé, parmi le peuple fidèle aussi bien que parmi ses pasteurs légitimes. L'introduction du schisme, la persécution qui en fut la conséquence nécessaire, les sacriléges horreurs auxquelles il aboutit, tout cela est peint avec de vives couleurs ; le contraste est saisissant, entre la lâcheté des évêques ou prêtres jureurs et l'héroïsme des *missionnaires* et des *martyrs*. « Nous avons rapidement esquissé, dit l'auteur dans un court épilogue, telle qu'elle s'est produite sur le théâtre restreint qui nous est spécialement connu, une des plus grandes et des plus émouvantes luttes de l'histoire, une lutte de dix ans entre la Révolution et l'Église... Puissent tous ceux qui liront ce livre apprendre de nos martyrs et de nos confesseurs de la foi à ne jamais désespérer ni du droit, ni de la foi, ni de l'Église ! »

P. M.

L'Alsace avant 1789, *ou État de ses institutions provinciales et locales, de son régime ecclésiastique.... sous l'ancienne société française*, par J. Krug-Basse, président du tribunal civil de Bergerac. Paris. Sandoz et Fischbacher ; Colmar, 1877, gr. in-8 de 366 p. — Prix : 7 fr.

L'auteur expose d'une manière simple et nette l'organisation religieuse d'Alsace, non-seulement en ce qui regarde les catholiques, mais encore les dissidents, protestants et juifs (chap. VII). Si M. Krug-Basse vient à lire le regret que j'exprimais plus haut sur le maintien du protestantisme dans la province redevenue française, il ne manquera pas de m'accuser de fanatisme et de barbarie. Il se plaît à faire voir comment la France a respecté la liberté de conscience chez les luthériens d'Alsace et même chez les calvinistes, qui n'avaient pas été compris dans les anciens traités ; il constate que la tolérance du gouvernement français à l'égard des dissidents était très-réelle, plus réelle

que dans mainte contrée de l'Europe ; il n'en reproche pas moins à l'ancien régime d'avoir abandonné à la Révolution « la gloire de consacrer l'égalité des cultes (p. 239). » Cette observation faite, il n'y a plus que des éloges à donner à un livre qui fera passer au lecteur alsacien quelques heures agréables. Dans les douze chapitres dont il se compose, on trouve le tableau exact des institutions politiques, civiles, religieuses et militaires de l'Alsace avant la Révolution, de ses mœurs, de sa culture intellectuelle et artistique, de sa situation économique, etc.

L'ouvrage n'est pas défiguré par les fautes typographiques, comme celui de M. l'abbé F., où les trois pages d'*errata* pourraient être presque doublées ; pourtant le lecteur aura de la peine à reconnaître *Lautenbach* dans Suttenbach (p. 29), *Schirrhein* dans Schierieth (p. 81), Sainte-*Ursanne* dans Sainte-Suzanne (p. 176), *Stosswihr* dans Nonewihr (p. 286), etc. Il est aussi exposé à confondre Aspach avec *Alspach* (p. 88), Ostheim avec *Osthausen* (p. 284), etc. Ces *errata* sont regrettables, mais n'ôtent rien au mérite d'un livre où l'auteur, par des divisions claires et naturelles, par des textes bien choisis, par des anecdotes plaisantes ou des faits caractéristiques, a su si bien éviter la sécheresse quasi fatalement inhérente au sujet. P. M.

Description de l'abbaye du Mont Saint-Michel et de ses abords, précédée d'une notice historique, par Édouard Corroyer, architecte du gouvernement. Paris, Dumoulin, 1877, in-8 de xvi-440 p. — Prix : 9 fr.

Le Mont Saint-Michel en poche, guide du visiteur du touriste et du pèlerin, par Victor-Désiré Jacques (de Genets). Avranches, Henri Gibert, 1877, pet. in-8 de 151 p. — Prix : 2 fr.

On a beaucoup écrit sur le Mont Saint-Michel : indépendamment des travaux de MM. Le Héricher, Maximilien Raoul, l'abbé Desroches, on a publié, en 1872-73, sous les auspices de la Société de l'histoire de la Normandie, le grand travail de Dom Huynes : *Histoire générale de l'abbaye du Mont Saint-Michel,* resté jusque là inédit, et dont la publication a été faite avec beaucoup de soin par M. Eug. de Beaurepaire. Mais l'ouvrage de M. Éd. Corroyer se distingue de tous les précédents par son caractère à la fois historique et archéologique, par sa précision, par ses nombreuses planches, par les résultats auxquels des études prolongées et une patiente exploration des lieux ont fait parvenir l'auteur. Il fallait, pour cela, à la fois une compétence toute spéciale et des facilités que personne n'avait eues à un tel degré ; le rapprochement des textes et des différents édifices, l'étude comparative des documents historiques et des documents lapidaires constitue la véritable originalité du livre, et le recommande à tous ceux qui voudront connaître à fond ce monument, dont toutes les

parties mériteraient le nom de *merveille* donné plus spécialement à l'œuvre de l'abbé Jourdain.

Une *notice historique*, empruntée presque tout entière à Dom Huynes, ouvre le livre ; elle est suivie de *Notes sur quelques armoiries du Mont Saint-Michel et sur l'ordre royal de Saint-Michel.* Puis vient la *Description de l'abbaye et de ses abords*, avec un plan général imprimé en couleur et indiquant par des tons variés l'origine des édifices élevés à des époques différentes, l'*église* a toujours été le centre de l'abbaye : c'est par elle que commence M. Corroyer. Il passe de là à l'*abbaye*, et aux *remparts*, étudiant pour chaque partie les édifices dans leur ordre chronologique, et indiquant ce qui manque à leur restauration intégrale et parfaite ; enfin il arrive à la *ville*, et nous fait passer en revue les états successifs de cette petite bourgade qui suivit la fortune du monastère ; une curieuse étude sur les *pèlerinages* et les *plombs des pèlerinages*, et une sorte d'*itinéraire* pour faciliter la visite du Mont Saint-Michel terminent le livre.

Ce compte rendu serait incomplet si l'on omettait de signaler les innombrables planches qui le feront rechercher par les amateurs et feuilleter par ceux-là mêmes qui reculeraient devant sa lecture, quelle que intéressante qu'elle soit. Ces gravures sont au nombre de CENT CINQUANTE-NEUF. C'est un véritable album, qui nous offre les reproductions les plus curieuses et nous présente les différentes parties du monument, non-seulement dans leur état présent, mais après la restauration complète, qui a été décidée, et à laquelle doit présider le savant architecte auquel nous devons le bel ouvrage que nous avons été heureux de présenter au public.

— Un mot sur le *Guide* de M. V.-D. Jacques, qui se distingue par des recherches plus consciencieuses que celles qu'on trouve de coutume dans les ouvrages de ce genre : ainsi on y trouve la liste chronologique des abbés du Mont Saint-Michel et des prieurs qui succédèrent aux abbés, et celle des quatre-vingt-dix-neuf noms qu'on peut lire sur les murailles de la chapelle de la Trinité et qui sont ceux des défenseurs du Mont contre les Anglais, au quinzième siècle. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas adopté le format in-12, qui serait plus pratique pour un guide. G. DE B.

Valence et Valladolid, *nouvelles études sur l'Espagne,* par M. ANTOINE DE LATOUR. Paris, Plon, 1877, in-12 de 372 p. — Prix : 4 fr.

L'Espagne, comme l'Italie, est un pays bien riche en sujets d'études de tous genres. Que de livres elle a inspirés ! Pour ne parler que de ces derniers temps, j'ai eu, pour ma part, à rendre compte ici même et de *l'Essai loyal*, de MM. Teste et Francis Magnard, et d'un autre

ouvrage touchant à la politique aussi, de M. Cherbuliez, et du *Voyage au pays de sainte Thérèse*, et de l'*Espagne* de M. Imbert, et d'un volume de M. Baumstark. Et, à côté de ces livres se rattachant à la catégorie des voyages, que de livres encore; les uns historiques, les autres littéraires! L'Espagne n'est pas épuisée, cependant; elle l'est si peu que deux de ses villes ont fourni, à elle seules, la matière d'un livre de près de 400 pages. Mais il faut dire que c'est l'œuvre d'un des hommes qui connaît le mieux la patrie de Caldéron, d'un auteur qui doit à sa patience d'érudit de découvrir ce qui échapperait à d'autres yeux, et dont le style élégant et facile a le secret d'attirer depuis longtemps de sympathiques lecteurs. Au reste, si deux villes d'une importance secondaire ont paru à M. de Latour dignes d'inspirer tout un volume, c'est qu'il ne s'est pas borné à décrire les sites, l'aspect des montagnes, des monuments et des rues, il anime les tableaux par les souvenirs, non-seulement par les souvenirs demandés aux chroniqueurs, mais aussi par ceux que lui fournit la littérature. Son livre emprunte donc son puissant attrait au voyage, à l'histoire et à l'histoire littéraire. Des noms illustres à titres divers apparaissent dans les pages de M. de Latour : Vincent Ferrier, Christophe Colomb, le Cid, Cervantes... C'est un curieux épisode que le meurtre de Don César de Espeleta, meurtre dont l'auteur de *Don Quichotte* fut soupçonné à tort. A Cervantes, M. de Latour emprunte de nombreux passages de la tragédie de *Numance* et des *Novelas exemplares* que nous connaissons trop peu. Les épisodes, les citations donnent ainsi tour à tour un intérêt romanesque et littéraire au livre de M. de Latour. Quelle étrange existence que celle de la *Monja Alferez*, la nonne enseigne, espèce de chevalière d'Eon espagnole, dont les aventures occupent une bonne partie du volume! Le livre finit par de curieuses recherches sur les Batuécas, dont le nom, paraissant à diverses reprises dans les romans de Fernan Caballero, avait excité l'attention de M. de Latour. — C'est à la mémoire de Fernan Caballero que sont dédiées ces nouvelles études. Quelques lecteurs ont la mauvaise habitude de sauter les dédicaces et les préfaces. Ils auraient grand tort d'agir ainsi à l'égard de ces premières pages. Elles offrent des détails intéressants sur la femme aussi célèbre que modeste, — deux qualités qui marchent rarement de compagnie, — dont M. de Latour a si bien apprécié le talent si pur et le noble caractère.

TH. DE P.

Occupations, neutralité militaire et annexion de la Savoie, par l'abbé C.-A. DECIS, archiviste du département de la Haute-Savoie et membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Dumaine, 1877, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

On peut bien le reconnaître aujourd'hui, les traités de 1815, signés

par l'Europe entière, renfermaient nombre d'articles dirigés contre la France. Quelques-unes des stipulations de cette époque ont encore force de loi dans le droit international, et ce ne sont pas les moins singulières. C'est ainsi que la neutralité du Chablais et du Faucigny, état exceptionnel qui n'était rien autre qu'une sauvegarde contre les tendances de la France et de la Suisse, a survécu à l'annexion de la Savoie à la France. La France a donc ainsi acquis des droits contre elle-même ; elle n'a pas, en effet, le droit, en temps de guerre, de faire passer ses troupes sur une fraction de son propre territoire. C'est l'origine de cette anomalie que M. l'abbé Ducis, avec la haute compétence qui s'attache à ses fonctions, s'applique à dégager de l'histoire des occupations de la Savoie. C'est là, à coup sûr, un point fort curieux de l'histoire diplomatiqne — et peut-être un jour, de l'histoire militaire — contemporaine. Quant à la manière dont la Commission mixte de délimitation, après l'annexion, s'est acquittée de sa tâche; elle a donné lieu, en général, à des appréciations sévères que nous retrouvons encore aujourd'hui dans l'ouvrage de M. l'abbé Ducis. En somme, ce petit livre, où il ne faut pas s'attendre à rencontrer des recherches de style, est plein de faits instructifs et substantiels.

J. Gouethal.

The Ottoman power in Europe, *its nature, its growth and its decline*. By Edward-A. Freeman. London, Macmillan, 1877, in-8 de xiii-315 p. — Prix : 4 fr.

Dans son ouvrage sur le mahométisme, M. Freeman avait abordé principalement la partie historique de la question, s'était occupé de la fondation, de l'établissement et des progrès du califat, laissant entièrement de côté les Turcs ottomans. Le volume dont je vais parler ici complète celui qui l'a précédé; il est plutôt politique qu'historique, et l'auteur s'est attaché à expliquer la situation actuelle des affaires d'Orient par une étude consciencieuse quoique nécessairement abrégée des antécédents de l'Empire turc. La conclusion des *lectures* faites à Édimbourg était que les prétendues réformes annoncées à grand bruit par le gouvernement de Constantinople à diverses époques, ne signifiaient rien et ne pouvaient aboutir à rien ; c'est la même conclusion qui ressort du présent volume, mais elle est fondée sur l'histoire, non pas de l'islamisme en général, mais de la race turque, branche et subdivision des sectateurs de Mahomet.

M. Freeman commence par affirmer que la puissance des Ottomans en Europe est un phénomène sans précédent; et une des preuves les plus décisives de ce caractère exceptionnel, c'est qu'en rendant compte de la situation politique du sud-est de notre continent, il faut attri-

buer aux mots *nation*, *peuple*, *gouvernement*, *loi*, *souverain*, *sujet*, un sens tout à fait différent de celui que nous leur donnons d'habitude. Les Turcs sont une race entièrement à part, et ils ne sauraient en aucune façon se fondre avec les autres communautés européennes; cette incompatibilité ne provient pas de ce qu'ils appartiennent à la famille touranienne, puisque les Bulgares, et les Magyares, Touraniens eux aussi, sont devenus Européens par adoption; si les Turcs sont condamnés à l'isolement, c'est d'abord parce que leur langue, leurs idées, leurs traditions n'ont rien de commun avec les nôtres; c'est surtout à cause de leur religion ; il n'y a pas d'exemple d'une nation mahométane abjurant ses croyances, et entre le croissant et la croix il ne saurait y avoir aucune transaction.

Notre auteur reconnaît de bonne grâce que le gouvernement de certains califes a été assez paternel; mais le principe missionnaire du mahométisme n'en existe pas moins, et les Turcs ottomans se sont chargés de faire ressortir le caractère détestable de la religion d'Islam, en l'appliquant dans toutes ses conséquences avec une logique inflexible.

Le volume de M. Freeman comprend sept chapitres; le quatrième et les deux suivants représentent la partie historique, et forment, pour ainsi dire, le développement des propositions que je viens d'énoncer; ils sont accompagnés de trois cartes, et nous décrivent l'origine de la puissance ottomane, ses conquêtes et ses progrès, puis sa période de décadence.

Le dernier chapitre examine en détail la situation actuelle, et s'attache à calmer les appréhensions des russophobes. Au moment où le livre paraissait, la majorité des Anglais s'imaginaient que l'expédition se bornerait à une promenade militaire, que les troupes du czar seraient en quinze jours à Constantinople et en trois mois aux Indes. Cette sombre prophétie ne semble pas encore sur le point de se réaliser, et M. Freeman est, jusqu'à présent, coupable d'une légère hyperbole dans la dédicace latine qui ouvre la première page de son très-intéressant réquisitoire contre la Sublime-Porte. GUSTAVE MASSON.

Les États-Unis contemporains, *ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de la sécession*, par CLAUDIO JANNET. Ouvrage précédé d'une lettre de M. Le Play. Troisième édition, revue et augmentée de chapitres et documents nouveaux. Paris, E. Plon, 1877, 2 vol. gr. in-18 de XXIX-308 et 320 p. — Prix : 6 fr.

La troisième édition de cet ouvrage est, sous plus d'un rapport, une œuvre nouvelle. De nombreuses approbations, émanant de publicistes américains, sont venues témoigner de l'exactitude de ce livre et justifier le jugement que le *Polybiblion* portait sur lui lors de la publica-

tion de sa première édition, il n'y a pas deux ans. On en trouvera consigné de fort intéressantes, de piquantes parfois, dans *l'Avertissement des éditeurs*, placé en tête du premier volume.

Encouragé par ces témoignages, l'auteur a soumis son œuvre à une révision très-attentive, et lui a donné les développements que rendaient nécessaires les importants événements accomplis aux États-Unis depuis le moment où il écrivait. Les incidents de la dernière élection présidentielle, les grèves formidables qui, dans le courant de l'été, ont livré les plus riches États de l'Union à la guerre civile, ont fait voir, même aux esprits les plus prévenus, les institutions américaines sous un jour nouveau, et ont confirmé pleinement les appréciations de M. Claudio Jannet.

Le second volume, ajouté à cette troisième édition, comprend, outre d'importantes additions au chapitre sur la *question ouvrière*, un récit détaillé des graves événements qui ont précisément marqué l'année du centenaire national.

L'auteur a, de plus, sous la forme de documents annexés, traité une série de sujets qui n'avaient pu trouver place ou qui n'étaient qu'indiqués dans la première édition. Nous avons particulièrement remarqué les notes qui ont pour titres : *La Jeune Amérique.* — *Le Budget de l'Union, types de politiciens.* — *L'Infanticide et la stérilité systématique.* — *Les rapports de l'Église et de l'État, d'après le deuxième concile national de Baltimore.* — *La Situation religieuse aux États-Unis il y a cent ans et aujourd'hui.* — *L'Esprit nouveau et les méthodes d'éducation dans les universités américaines.* — *L'Émancipation de la jeunesse.* — *Les Résultats du système protectionniste.*

Plusieurs de ces notes constituent, par leur étendue et leur importance, de vrais chapitres, complétement nouveaux. Nous avons, en outre, noté, dans le corps de l'ouvrage, au bas des pages, un grand nombre de ces renseignements statistiques, de ces indications historiques que recherchent justement les hommes d'étude.

V. M.

Repertorio bibliografico delle opere stampate in Italia nel secolo XIX, compilato da D. Giuseppe Bertocci, socio dell' Accademia dell' Arcadia di Roma. *Storia*. Vol. I. Roma, tip. di Marco Armanni, 1876, in-8 de 24-80-32-168-144-56-56-40 et 40 p. — Prix : 10 fr.

Nous sommes ici en présence d'une œuvre considérable, ayant exigé un immense labeur et qui pourrait rendre les plus grands services, si une méthode plus sûre, un ordre plus rigoureux eussent présidé à sa composition et à l'agencement des matériaux. D. Giuseppe Bertocci, qui dédie son livre au prince Boncompagni, a conçu le plan d'un vaste

Répertoire, comprenant tous les ouvrages publiés en Italie au dix-neuvième siècle et se divisant ainsi : 1. *Histoire*; 2. *Philosophie*; 3. *Sciences sacrées*; 4. *Sciences sociales*; 5. *Sciences naturelles*; 6. *Sciences médicales*; 7. *Sciences mathématiques*; 8. *Littérature*; 9. *Instruction et Éducation*; 10. *Beaux-Arts et Technologie*, et c'est le premier volume de la première division qu'il offre au public. L'*Histoire* aura pour subdivisions : 1° L'*Histoire proprement dite*; 2° la *Géographie*; 3° la *Chronologie*; 4° la *Biographie*; 5° l'*Archéologie*; 6° la *Numismatique*; elle n'est représentée que par la première dans le volume que nous avons sous les yeux et qui contient sept parties : 1° *Généralités*; 2° *Histoire universelle*; 3° *Histoire générale de l'Italie et Italie centrale*; 4° *Histoire de l'Italie septentrionale*; 5° *Histoire de l'Italie méridionale*; 6° *Histoire des peuples étrangers*; 7° *Dictionnaires historiques*. Chaque ouvrage est — outre les indications bibliographiques les plus complètes — l'objet d'une notice analytique qui permet de se rendre compte de son contenu, de son importance et de sa valeur.

Jusqu'ici nous n'avons aucune observation à présenter ; l'auteur a choisi sa classification de matières : libre à lui. Il a adopté un système qui l'oblige à de prodigieuses lectures, à un examen consciencieux, approfondi ; nous ne pouvons que l'en louer. Mais suivons-le dans l'énumération des ouvrages; le paragraphe premier de l'*Histoire* contient les *Généralités*, la *Philosophie de l'histoire*, les *Documents généraux* et l'*Histoire de la diplomatie*. On pouvait s'attendre à ce que l'auteur divisât ce paragraphe en quatre sections, suivant, pour chacune, l'ordre alphabétique des auteurs. Il n'en est rien. Aucun ordre alphabétique ou méthodique ; un pêle-mêle complet ; rien pour se guider qu'un chiffre entre parenthèses, placé en tête de la notice, et se référant à l'une des quatre sous-divisions. Si nous jetons les yeux sur les titres des ouvrages, notre étonnement redouble, en voyant l'auteur mettre dans la première section un ouvrage sur *Pie IX*, le livre de M. de Meaux, *la Révolution et l'Empire*, un travail sur les *Amazones*, les *Reminicenze* de Vinc. Mortillaro, et d'autres ouvrages encore dont le classement nous semble tout à fait arbitraire. En parcourant les autres séries, la même remarque peut être faite à presque toutes les pages. Il en résulte que l'utilité pratique du *Répertoire* est bien diminuée par la confusion qui règne dans tout l'ouvrage, qui demanderait, à notre sens, une refonte complète. Pourquoi aussi cette pagination spéciale pour chaque subdivision, que rien ne justifie?

Nous avons cru devoir signaler très-franchement à l'estimable auteur le regret que nous avons éprouvé en examinant son consciencieux *Répertoire*; il n'est qu'au début d'une œuvre immense, et il peut encore y introduire des modifications qui permettront aux érudits de profiter

pleinement des labeurs qu'il s'est imposés et pour lesquels on ne saurait lui témoigner trop de reconnaissance. G. DE B.

BULLETIN

Petit livre de messe à l'usage des enfants pieux. Ouvrage illustré de 46 gravures et traduit de l'allemand, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Marseille, par l'abbé M.-B. COUISSINIER, Fribourg en Brisgau, Herder ; Paris, Ph. Reichel, 1877, in-16 de 143 p.

Ce petit volume, imprimé à Fribourg, par Herder, en rouge et noir avec deux suites de gravures, l'une représentant les différentes cérémonies de la messe, l'autre des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sera mis avec profit entre les mains des enfants, parvenus à l'âge de sept ans, qui commencent à assister au saint sacrifice, et qui ont besoin qu'on parle à leurs yeux en même temps qu'à leur esprit. Il contient deux exercices de dévotion pendant la messe, une méthode pour la servir, la prière du matin, la prière du soir et diverses prières usuelles. G.

Vous êtes des blagueurs, par un ouvrier, F. ALLANTAZ. Paris, Ph. Reichel, 1877, in-12 de 96 p. — Prix : 75 cent.

Cette brochure est l'œuvre d'un ouvrier, mais on voit bien vite que cet ouvrier n'est pas le premier venu. Par la netteté de ses principes, par la courageuse franchise de son langage, par la gravité des sujets qu'il aborde avec une grande indépendance d'allures, il a le droit de se faire écouter, non-seulement de ceux qui appartiennent comme lui à la classe ouvrière, mais de beaucoup d'autres qui, avec de grandes prétentions, ignorent souvent les choses les plus élémentaires de la politique, parce qu'ils sont de ceux qui n'ont *ni foi ni loi*. Voici quelques-unes des questions abordées par M. Allantaz : M. Thiers, les 363, le suffrage universel, les corporations ouvrières, les prétendues découvertes modernes, le progrès moral et matériel, la liberté, l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, la franc-maçonnerie, la forme du gouvernement, etc. — M. Allantaz est catholique et royaliste : nous le félicitons de la façon pleine de courage et de verve avec laquelle il a fait justice des *blagues* révolutionnaires. B.

Manuel de gymnastique hygiénique et médicale, *comprenant la description des exercices du corps et leurs applications au développement des forces, à la conservation de la santé et au traitement des maladies,* par le Dr N. A. LE BLOND, avec une introduction par H. BOUVIER, membre de l'Académie de médecine. Paris, J.-B. Baillière, 1877, in-12 de XI-492 p., avec 80 figures. — Prix : 5 fr.

Le *Manuel* que nous annonçons est divisé en trois parties. Dans la première, intitulée *Gymnastique descriptive* (p. 248), l'auteur s'occupe des divers procédés de la gymnastique : après quelques considérations générales et historiques, où nous constatons un enthousiasme excessif pour l'antiquité et pour ces gymnases où les enfants « puisaient, avec les principes de la sagesse, les forces nécessaires pour les mettre en pratique, » il étudie les *mouvements libres* (diverses positions du corps, marche, course, saut, danse,

lutte, natation), les mouvements *demi liés* (faits avec des appareils mobiles, haltères, projection, escrime, patins, échelles et cordes, trapèze, perches, barres, etc.), les exercices *passifs et mixtes* (vectation, navigation, massage, équitation). — Dans la deuxième partie (p. 249-414), il est question de la *Gymnastique hygiénique* : organes du mouvement, influence des exercices sur les organes, hygiène des exercices du corps. — Dans la troisième (p. 415-480), l'auteur traite de la *Gymnastique appliquée à la médecine*. Cet ouvrage, fort complet, comme on le voit, s'adresse plus spécialement aux médecins et aux pères de famille : ni son esprit, ni certains détails médicaux ne permettent de le mettre entre toutes les mains.

L. C.

Catalogue des oiseaux d'Europe, *ou énumération des espèces et races d'oiseaux dont la présence soit habituelle, soit fortuite, a été dûment constatée dans les limites géographiques de l'Europe*, par J.-C.-L.-T. D'HAMONVILLE, conseiller général, maire, membre fondateur, titulaire ou correspondant de plusieurs sociétés scientifiques françaises et étrangères. Paris, J.-B. Baillière; Londres, Quaritch, 1876, gr. in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr.

M. d'Hamonville a publié, sous ce titre, une liste très-complète des oiseaux d'Europe classés scientifiquement, de la manière la plus claire et la plus précise, donnant à la fois le nom latin, indispensable dans les musées, le nom français, nécessaire aux chasseurs et aux amateurs, et l'habitat de chaque oiseau. L'ouvrage de M. d'Hamonville est appelé à rendre de grands services par sa netteté et sa précision, et par le soin avec lequel l'auteur, tout en faisant de la science, a su ne point entrer dans ce dédale de classifications multiples et compliquées qui rebutent trop souvent les amateurs d'ornithologie.

E. DE B.

La Vérité sur Marie Stuart, d'après des documents nouveaux, par l'auteur de l'*Essai sur l'Allemagne*. Paris, Eug. Plon, 1877, in-18 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après s'être fait bien longtemps attendre, le jour de la justice s'est enfin levé pour Marie Stuart, si bassement et si persévéramment calomniée : nous devons particulièrement remercier MM. Wiesener, Jules Gauthier et Chantelauze, dont les consciencieuses recherches ont amené ce résultat. Mais les gros livres ne sont pas d'une lecture facile et ne pénètrent pas dans les milieux où la calomnie a fait plus facilement son chemin. Voilà pourquoi l'auteur de l'*Essai sur l'Allemagne* a entrepris de résumer, sous une forme claire et vive, les travaux récents qui ont restitué à Marie Stuart la place qu'elle doit définitivement occuper dans l'histoire. S'aidant surtout du beau livre de M. Wiesener sur *Marie Stuart et le comte de Bothwell*, l'auteur prend tour à tour chacune des accusations élevées contre l'infortunée reine, les discute avec chaleur, démolit pièce à pièce l'échafaudage de preuves qui a motivé la condamnation, et réforme la sentence des premiers juges. La prétendue liaison adultère de Marie Stuart avec Riccio, sa complicité dans le meurtre de Darnley, enfin sa passion pour Bothwell, le meurtrier de son mari, toutes ces calomnies s'évanouissent, et les faussaires qui ont fabriqué des preuves pour calmer les scrupules des juges, sont impitoyablement démasqués. Pour le lecteur, la cause de Marie Stuart est désormais gagnée. Je ne saurais faire un meilleur éloge de ce petit livre. E. DE LA D.

Valmy. *Les diamants de la couronne de France et les victimes des 2 et 3 septembre; rançon de la République,* par Léon Pagès. Paris, Taranne et Olmer, 1877, in-18 de 54 p. — Prix : 60 cent.

On a démoli la légende des volontaires de 1792; M. Léon Pagès vient, dans l'intéressante brochure que nous signalons, de traiter de nouveau la question en l'éclairant d'un jour nouveau. Reprenant l'exposé des faits depuis la convention de Pilnitz, il montre dans quelles dispositions les alliés avaient envahi la France; quelle influence fatale la Prusse exerça, et le rôle joué dès lors par la franc-maçonnerie; la faiblesse de Louis XVI réduit à prendre un ministère girondin où figurait le jacobin Dumouriez et subissant encore des influences maçonniques. Dumouriez devient commandant en chef après le 10 août; il joue aussitôt un double jeu, et négocie avec Brunswick : c'est dans ces négociations qu'il faut chercher l'explication des divers incidents militaires de cette campagne et en particulier de la canonnade de Valmy, qui ne fut qu'une bruyante plaisanterie, combinée à l'avance entre Brunswick et Dumouriez. Nous félicitons M. Léon Pagès du nouveau service qu'il vient de rendre à la cause de la vérité. B.

CHRONIQUE

Nous complétons aujourd'hui la liste des discours et rapports imprimés de M. Thiers, commencée dans notre dernière livraison : *Discours sur les principes de* 1789. Séance du 26 février 1866 (Paris, Plon, in-8); — *Discours sur l'état de l'agriculture en France,* prononcé le 10 mars 1866 (Paris, Cosse, Marchal et C°, in-18); — *Discours sur la marine marchande,* prononcé au Corps législatif dans la discussion de l'Adresse, séance du 14 avril 1866 (Paris, Plon, in-8); — *Déposition de M. Thiers dans l'enquête ouverte sur les banques et la circulation fiduciaire,* séance du 27 juillet 1866 (Paris, Plon, in-8); — *La Convention du 15 septembre* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcés au Corps législatif par M. Thiers. Mexique* (1864); *Question romaine* (1865); *Les Libertés nécessaires* (1866); *Agriculture* (1866); *Affaires d'Allemagne* (1866); avec une *Lettre* adressée aux éditeurs par M. le comte de Flavigny (1867, in-18 j., Tours, Mazereau et C°, in-18; Paris, lib. Dentu); — *Discours prononcés les 4 et 9 décembre* 1867 *sur la question romaine et sur la politique extérieure* (Tours, Mazereau, in-18 j.); — *Discours prononcés les* 30 *janvier,* 7, 8, 22 *février* 1868, *sur la liberté de la presse* (Tours, Mazereau, in-18, et Paris, Degorce-Cadot); — *Discours prononcé le* 30 *mai* 1868 : *Le Système économique de la France* (Tours, Mazereau, in-8); —*Discours prononcé les 1er et 3 juillet* 1868, *sur les finances* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcé le 24 février* 1869 *sur l'administration de la ville de Paris* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcé dans la discussion du projet de loi relatif à l'emprunt de deux milliards.* Assemblée nationale, séance du 20 juin 1871 (Paris, imp. Wittersheim, in-8); — *Discours contre la dissolution des gardes nationales,* prononcé dans la séance du 24 août 1871 (Paris, Librairie centrale, in-8); — *L'Armée de la France,* discours prononcés les 8 et 10 juin 1872 (Paris, Degorce-Cadot, in-16); — *Histoire de la révolution du 4 septembre et de l'insurrection du 18 mars. Déposition de M. Thiers devant la commission d'enquête parlementaire* (1873, in-18 j., Paris, Garnier); — *Discours de M. A. Thiers, le* 24 *mai* 1873. Texte officiel (in-18 j., Paris, Degorce-Cadot); — *Les nouveaux forts de Paris.* Loi du 27 mars 1874...

Discussion... M. Thiers, etc. (in-8, Paris, A. Wittersheim); — *Discours prononcé à Arcachon, le dimanche 17 octobre* 1875 (in-16, Hourdequin, Saint-Quentin, et 1876, Bordier, Agen); — *M. Thiers aux électeurs du neuvième arrondissement de Paris* (1877, in-16, imp. Barthier).

Nous joindrons aux précédentes notes bio-bibliographiques les deux écrits suivants : *M. Thiers devant les électeurs de* 1869 (in-8, Paris, imp. Balitout et Questroy); — *Thiers, ses écrits, sa politique*. Extrait du 3e volume des *Capétiens*, Monarchies et Républiques comparées (Bordeaux, imp. Bellier, et Genève, lib. Grosset et Tremblay, 1873, in-12).

— M. Théodore Barrière est mort le 15 octobre 1877; il était né en 1823, et sa première jeunesse, de dix à vingt ans, se passa dans les bureaux du ministère de la guerre, à la commission mixte des travaux publics, où il s'occupa de travaux graphiques; il appartenait, en effet, à la famille des graveurs-géographes attachés depuis soixante ans au dépôt de la guerre et de la marine. Son père, employé à l'Hôtel-de-Ville, lui avait donné l'exemple de l'emploi de ses loisirs bureaucratiques en mettant en vers des pièces de théâtre écrites en prose ou réciproquement; et c'est ainsi qu'il avait présenté,— quoique sans succès, — à la Comédie-Française, *le Legs*, de Marivaux, versifié. Théodore Barrière fit bientôt voir qu'il avait une veine dramatique plus originale. Il n'avait que dix-sept ans, lorsqu'en 1840 il fit jouer sa première pièce, un vaudeville en deux actes, fait en collaboration avec M. Ferdinand de Villeneuve, pour le théâtre de la Renaissance; elle avait pour titre : *Les Pages de Louis XII*. L'énumération de toutes ses pièces serait trop longue; bornons-nous à citer : *La Vie de Bohème*, avec H. Mürger, pièce en cinq actes, mêlée de chant, représentée aux Variétés en 1848; — *Laurence*, drame en deux actes, avec Michel Carré et Jules Barbier (Gymnase, 1849); — *Les Filles de Marbre*, drame en cinq actes, mêlé de chant, musique de Montaubry, écrit en 1853, avec la collaboration de L. Thiboust, pour le vaudeville; — *L'Ane mort*, drame en cinq actes, avec A. Jaime (Gaîté); — *La Boisière*, drame en cinq actes (*Id.*, *ibid.*); — *Le Lys dans la vallée*, drame en cinq actes imité de Balzac, pour le Théâtre-Français, avec A. de Beauplan (1853); — *La Vie en rose*, pièce en cinq actes, avec Henri de Kock (Vaudeville, 1854); — *L'Histoire de Paris*, trois actes et quatorze tableaux, avec H. de Kock (au Cirque, 1856); — *Les Grands siècles*, pièce en trois actes, avec le même; — *Les Parisiens de la décadence*, pièce en trois actes (Vaudeville, 1856); — *Les Faux bonshommes*, comédie en quatre actes, avec E. Capendu (Variétés, 1856); — *L'Héritage de Monsieur Plumet*, comédie en quatre actes, avec E. Capendu (Gymnase, 1858); — *L'Outrage*, drame en cinq actes, avec E. Plouvier (Porte-Saint-Martin, 1858); — *L'Ange de minuit*, drame en six actes, avec Ed. Plouvier (Ambigu, 1861); — *La Maison du pont Notre-Dame*, drame en cinq actes et six tableaux, avec H. de Kock (Ambigu, 1861); — *Les Ivresses ou la chanson de l'amour*, comédie en quatre actes, avec L. Thiboust (Vaudeville, 1861); — *Le Démon du jeu*, comédie en cinq actes, avec Crisafulli (Gymnase, 1863); — *Un ménage en ville*, comédie en trois actes (Gymnase, 1864); — *Aux crochets d'un gendre*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1864); — *Les Jocrisses de l'amour*, comédie en trois actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1865); — *Les Enfants de la Louve*, drame en cinq actes, avec Victor Séjour. — *Malheur aux vaincus*, comédie en cinq actes, en prose, avec une préface, pièce interdite par la commission d'examen (4e édition, 1866, Lévy frères, in-8, augmentée d'une post-face et de *Adieu paniers, vendanges sont faites*, comédie); — *Le Chic*, comédie en trois actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1866); — *Les Brebis galeuses*, comédie en quatre actes, avec le même

(Vaudeville, 1867); — *Le Roi Théodoros*, drame en cinq actes et quatorze tableaux (Châtelet, 1868); — *Le Sacrilége*, drame en cinq actes et huit tableaux, avec Léon Beauvallet (1869); — *Les Bêtises du cœur*, comédie en trois actes (Paris, Lachaud, 1871, in-12); — *Les Scandales d'hier*, au Vaudeville; *Le Gascon;* et les *Demoiselles de Montfermeil*, avec Victor Bernard, qu'on joue actuellement au Palais-Royal, sont les dernières pièces de Th. Barrière connues du public; en ce moment le Théâtre-Historique procède aux répétitions de la quatre-vingt unième pièce de Th. Barrière, *La Centième d'Hamlet;* il terminait, avec M. Hennequin, une grande pièce comique, intitulée : *Le Tir aux pigeons*. Th. Barrière était officier de la Légion d'honneur; il avait voulu aussi toucher au journalisme : le *Figaro* publia, à titre de curiosité, un de ses articles; il avait pour sujet : *Les Inhumations précipitées !?*

— M. Augustin-Théodore, chevalier DE LAUZANNE DE VAUX-ROUSSEL, gendre et collaborateur de Duvert, est mort le 14 octobre. Il était né à Vernelle (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, d'une ancienne famille de Bretagne, et vint fort jeune se fixer à Paris, où il eut l'idée, suivie de succès, de parodier en vers burlesques, pour ses débuts dramatiques, le drame d'*Hernani*, de Victor Hugo, et de préparer à Arnal un succès immense par l'amusante pièce qui porte ce titre : *Harnali ou la contrainte par cor* (1831). Sa collaboration avec Duvert commença par un vaudeville qui avait pour titre : *Jacquemin, roi de France*, et ne s'interrompt plus durant vingt ans et pendant une série de près de cent pièces, dont les plus connues sont : *M. Chapotard* (1831); — *L'Assassin* (1833); — *La Filature* (1834); — *M. et Mme Galochard* (1836); — *La Femme de ménage* (1839); — *Riche d'amour, Beau Gaillard, Capitaine de voleurs* (1846); — *La Poésie des amours* (1849); — *A la Bastille, le Pont cassé, Supplice de Tantale* (1850); — *Ce que femme veut, l'Homme blasé, Renaudin de Caen*, etc. — M. Aug. Vitu publie en ce moment les œuvres choisies de Duvert et Lauzanne, et cette publication en est à son quatrième volume (Paris, Charpentier).

— M. Etienne BENEZET, doyen de la presse royaliste de province, est mort à Toulouse le 14 octobre 1877. Il était né à Lagrasse (Aude) en 1804. Etienne Benezet se consacra d'abord à l'enseignement libre et dirigea successivement deux institutions catholiques, l'une à Lagrasse, son pays natal, l'autre à Mirepoix (Ariége), où il forma d'excellents élèves qui, tous, ont conservé de leur ancien maître les meilleurs souvenirs. En 1847, Etienne Benezet vint se fixer à Toulouse, et, sans abandonner l'enseignement, entra dans la presse. Il avait déjà collaboré à divers journaux : son talent était mûr, et son début dans la politique fut un coup de maître. On lui confia la rédaction en chef de la *Gazette du Languedoc*, supprimée par le coup d'État de 1851. Il rédigea aussi le *Midi*, et publia, dans ce journal, une série d'articles, sous le titre de : *Lettres à ma cousine*, où le bon sens, l'esprit et l'ironie viennent admirablement en aide à la sûreté des principes et à la solidité des doctrines. Après la suppression de la *Gazette*, M. Etienne Benezet écrivit dans le *Réveil du Midi*, l'*Ariége*, le *Capitole* et la *Province*, toutes feuilles dévouées à la cause catholique. Sous l'Empire, M. Benezet fonda l'*Éducation sociale*, revue hebdomadaire, et adressa des correspondances toulousaines à l'*Union* de Paris. Quand l'*Écho de la Province* parut, en 1868, Etienne Benezet fut chargé de la direction de ce journal, direction qu'il a conservée jusqu'à sa mort — car on peut dire de lui qu'il est tombé sur la brèche. La presse de toute opinion a été unanime à faire l'éloge du défunt. Les rédacteurs de tous les journaux de Toulouse, sans exception, assistaient à ses obsèques. M. Benezet était le Laurentie du Midi. Le congrès de la presse départementale qui se

réunit à Tours en 1874, l'avait choisi pour son président, et c'était justice. M. Benezet, par sa vie, par ses écrits, par ses paroles, a toujours honoré une profession que tant d'autres se plaisent à traîner dans la boue. La mort de M. Benezet a été celle d'un fervent chrétien. Les principes catholiques et la cause légitimiste perdent en lui un de leurs plus vaillants et plus éloquents défenseurs. — En-dehors de ses travaux dans le journalisme, M. Benezet a publié divers ouvrages d'enseignement, de philosophie, de religion et de politique. En voici les titres : *Introduction à la syntaxe latine de Burnouf* (Toulouse, 1844, in-8); — *Nouveau traité de prosodie latine* (Toulouse, 1846, in-12); — *Panthéisme et tables tournantes* (Paris, 1854, 1 vol. in-8); — *Lettres à un ouvrier sur l'éducation de son fils* (Paris, 1857, in-12); — *La Question religieuse, réponse à la brochure : Le Pape et l'Empereur* (Toulouse, 1860, in-8); — *Le Repos dominical, lettres à un rédacteur du* Siècle (Toulouse, 1857, in-8); — *La Bergère de Pibrac, ou Vie de la bienheureuse Germaine Cousin* (Toulouse, 1860, in-12, édition illustrée); — *Vies des saints illustres* (Toulouse, 1866, in-12, édition populaire); — *Vies des RR. Mères du Terrail et de Bruncan, anciennes supérieures du couvent de Notre-Dame de Toulouse* (Toulouse, 1867, in-12); — *La France, Lettres à M. Thiers* (Toulouse 1871, in-8); — *Le Roi, nouvelles lettres à M. Thiers* (Toulouse, 1871, in-8); — *Les Mensonges et la vérité, à propos des élections* (Toulouse, 1871, in-8); — *Le Fallouxera* (Toulouse 1875, in-8). Ce dernier opuscule a un titre regrettable et passablement cruel pour une éminente personnalité. Quelques années avant sa mort, M. Etienne Benezet avait fondé à Toulouse, un recueil : *La Chronique religieuse*, qui est devenu aujourd'hui le *Dimanche illustré*. Un des fils de M. Benezet, M. Bernard Benezet, est maître ès jeux floraux et peintre d'histoire. — F. B.

— M. Charlemagne, dit Charles Deulin, né à Condé-sur-l'Escaut (Nord), le 4 janvier 1827, est mort le 30 septembre 1877, dans sa ville natale, où il était allé chercher le repos et la santé. Après d'excellentes études au collége de Condé, puis à celui de Valenciennes, Charles Deulin vint à Paris, très-pauvre, mais riche d'intelligence et de bonne volonté. Il commença par la carrière de l'enseignement, et donna des leçons de littérature dans diverses institutions libres. Plus tard, il se fit journaliste, et collabora successivement au *Journal pour tous*, à la *Nation*, à l'*Esprit public*, à la *Revue de France*. En ces derniers temps, il rédigeait, sous le pseudonyme de Charles de la Mouselle, le feuilleton dramatique du *Pays*. On doit à Charles Deulin un roman : *Chardonnette* (Paris, 1872, in-12), dont le *Polybiblion* a rendu compte, et qui est un chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et d'observation. Voici les titres des autres ouvrages de Charles Deulin : *Contes d'un buveur de bière* (Paris, 1868, in-12); — *Contes du roi Gambrinus* (Paris, 1874, in-18 j.); — *Histoires de petite ville*, contes et nouvelles (Paris, 1875, in-18 j.); — *Oblomoff*, roman traduit du russe d'Yvan Gontcharoff par Charles Deulin et Pietre Artamoff (Paris, 1877, in-12); — *Chez les voisins*, (Paris, 1875, in-32); — *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault* (Paris, 1877, in-18). Au moment où la mort l'a surpris, Charles Deulin mettait la dernière main à un roman qui devait paraître sous ce titre : *Mademoiselle Richepanse*. Charles Deulin avait signé quelques pièces de théâtre en collaboration avec MM. de Najac et Rochefort. On lui doit : *C'était moi*, opérette en un acte (Paris, 1860). Depuis quelques années, Charles Deulin était attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Il avait épousé la sœur de M. Francisque Sarcey; mais il était loin de partager les opinions de son beau-frère. Charles Deulin est mort de la rupture d'un anévrisme. C'était un esprit studieux et cultivé, un habile et patient écrivain, amoureux de correction et d'élégance. Il a peu écrit, mais ce qu'il laisse est

achevé. Deulin aimait beaucoup son pays natal. Dans *Chardonnette* et dans ses *Contes d'un buveur de bière*, il a fait, pour le patois, les vieux usages et les mœurs de Condé-sur-l'Escaut, ce que Barbey d'Aurevilly a fait pour le Cotentin, George Sand pour le Berry et Ferdinand Fabre pour les Cévennes; il a fixé dans ses livres, avec un art exquis, les bonnes et originales choses de sa province. — Quand parurent les *Misérables*, Charles Deulin, au nom d'un de ses compatriotes qui avait assisté à la bataille de Waterloo, protesta énergiquement contre le mot ordurier attribué par Victor Hugo au général Cambronne. — Toute sa vie, Charles Deulin honora les lettres, qu'il cultiva, du reste, avec passion. — F. B.

— Le 25 octobre est mort M. Pierre-Armand Dufau, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, né à Bordeaux en 1795, et d'abord instituteur en 1815, puis directeur de l'établissement des Jeunes-Aveugles de 1840 à 1855. L'Académie française l'avait récompensé, en 1837, d'un prix Montyon de 6,000 francs, pour la publication de l'un de ses ouvrages spéciaux, sa première œuvre en ce genre : *Plan de l'organisation de l'Institution des Jeunes-Aveugles* (1833, in-8). — En 1840, M. Dufau avait été lauréat de l'Académie des sciences. Il a publié : *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-8); — *Histoire de France de Charles IX à Henri IV* (1819-1821, 7 vol. in-12), continuation de Vély, Villaret et Garnier; — *Dictionnaire de géographie ancienne et comparée* (avec M. Guadet; 1820, 2 vol. in-8); — *Collection des chartes et constitutions* (avec MM. Duvergier et Guadet, 1823, 6 vol. in-8); — *De l'abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8), couronné par la Société de morale chrétienne; — *Des aveugles* (1836; 2e édit., 1850, in-8); — *Traité de statistique* (1840, in-8); — *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'Institution* (1844, in-8); — *Lettres sur la charité* (1846-1847, in-8 et in-12); — *Notice historique, statistique et descriptive sur l'Institution des Jeunes-Aveugles* (1850-1852, in-8 et in-12); — *Souvenirs d'une aveugle-née, la république et la monarchie* (1851, 2 vol. in-12); — *Statistique comparée des aveugles et des sourds-muets* (1854, in-4); — *Science de la misère sociale* (1857, in-12); — *Œuvres littéraires, fables et allégories* (1859, in-12); — *De la méthode d'observation dans son application aux sciences morales et politiques* (1865, in-8); — *De la forme du gouvernement en France* (1869, in-12); — *De la République en France* (1871, in-8). M. Dufau avait collaboré, entre autres recueils, aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, et au journal *le Temps*. On a encore de lui deux *Mémoires* présentés à l'Académie des sciences morales et politiques, l'un, en 1845, *Sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*; l'autre, en 1855, sur la *Réforme du mont-de-piété*; enfin, une statistique devant servir de modèle à une collection de statistiques départementales : *la Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8).

— M. Louis-Olivier Bourbeau, né à Poitiers le 2 mars 1811, y est mort le 7 octobre dernier. Il avait fait ses études de droit dans sa ville natale, sous la direction de Boncenne, dont il devait compléter l'important ouvrage sur la *Théorie de la procédure civile*, en y ajoutant trois volumes, les tomes Ve, VIe, VIIe (Paris, 1843-1863). Après des débuts brillants au barreau de Poitiers, il venait d'être nommé maire de cette ville lorsque la Révolution de 1848 éclata; il fut envoyé à l'Assemblée constituante. Professeur à la faculté de droit de Poitiers, depuis 1841, il venait d'être élu député au Corps législatif, en 1869, lorsqu'il fut appelé, le 17 juillet de cette année, à remplacer M. Duruy au ministère de l'Instruction publique. En 1871, il fit partie de l'Assemblée nationale et fut nommé sénateur par le département de la Vienne en 1876. Au moment

de sa mort, M. Bourbeau venait d'être nommé, par décret présidentiel, doyen de la faculté de droit de Poitiers, en remplacement de M. Lepetit, décédé.

— M. Antoine-Amable-Elie Elwart, professeur d'harmonie depuis près de quarante ans au Conservatoire, vient de mourir à Paris, où il était né le 18 novembre 1808. Entré comme enfant de chœur à l'église Saint-Eustache, il apprit l'harmonie, et à quinze ans, il donnait à exécuter à Saint-Roch une messe à quatre voix et à grand orchestre. En 1825, il fut admis comme élève de Lesueur et de Félix, et, en 1832, nommé par Chérubini professeur adjoint au Conservatoire. Deux ans après, il remporta le grand prix de Rome, mais resta attaché au professorat. Outre plusieurs créations musicales importantes, telles que huit *Messes*, une entre autres exécutée en 1838, au baptême du comte de Paris ; trente *Quatuors* pour violons, alto et basse, quatre *Quintettes*, six *Ouvertures*, six *Symphonies*, trois *Trios*, deux *Opéras comiques*, deux *Grands opéras*, un *Hymne à sainte Cécile*, deux *Oratorios*, un *Mystère*, des *Cantates* et des *Motets*, et la musique et les chœurs de l'*Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas (1847). Elwart avait publié un *Solfége enfantin*, illustré, en collaboration avec Damourt et Burnett, avec texte anglais et français (1836) ; — une *Méthode de chant et d'harmonie* (1839 ; 4e édit., 1853, in-8) ; — *Petit manuel d'harmonie;* — les trois traités de *Contre-point et de fugue*, de *Transposition musicale* et de *Théorie musicale*, en 1840 ; — en 1853, un poëme didactique en trois chants : l'*Harmonie musicale* (in-8) ; — puis : *Histoire de la Société des concerts* (1860 ; 2e édit., 1863, in-12) ; — *Manuel des aspirants au grade de sous-chef de musique de l'armée* (1862, in-8) ; — *Histoire des concerts populaires* (1864), — et de l'*Instrumentation* (1864, in-8). — M. Elwart avait rimé lui-même la plupart des poëmes qu'il a mis en musique. Il était collaborateur de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, et d'un grand nombre de feuilles musicales.

— M. Ed.-Ph. Devrient est mort à Calsruhe le 7 octobre. Il était né à Berlin le 11 août 1801, et avait débuté d'abord comme baryton, puis dans des rôles de comédie ; en 1846, après avoir dirigé le théâtre de Dresde, il se mit à écrire, non sans talent, des comédies qu'il joua lui-même : *Le petit homme gris*, *la Faveur du moment*, *les Égarements*, *le Fabricant*, et plusieurs libretti d'opéras, dont l'un : *Hans Heiling*, musique de Marschner, eut un grand succès. Il avait visité la France, et publié, dans des *Lettres sur Paris*, le résultat de ses observations (Berlin, 1840) ; la même année parut un mémoire : *La fondation d'une école de théâtre*, dont il développa plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (Leipzig, 1849) ; toutes ces publications, ainsi que l'*Histoire de l'art dramatique en Allemagne* (Leipzig, 1848-1851, 4 vol.), ont été recueillies sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (6 vol., Leipzig).

— M. Henri Glogau, qui vient de mourir, était né en Norwége de parents allemands ; son père était un riche armateur. Il fit ses études à Iéna, séjourna à Stuttgard, où il se lia avec Hacklaender, et où ils fondèrent une société artistique et scientifique. C'est à Stuttgard qu'il composa ses premières nouvelles et ses premiers drames : *Ulrich de Hutten* et *Arnaud de Brescia*. Ayant perdu sa fortune, il s'établit à Francfort, et, pour assurer sans retour son avenir commercial, il brûla l'édition faite de ces œuvres dramatiques, dont les exemplaires qu'il avait offerts à ses amis furent seuls sauvés. Dès lors, polémiste, journaliste, il eut un grand succès avec son journal : *la Boussole;* il s'était fait une spécialité des études ethnographiques et géographiques, dont il vulgarisait les résultats. En 1874, il avait assisté au congrès géographique

de Paris, comme membre du jury; il laisse inachevée une remarquable publication sur la *Géographie commerciale de l'Europe*.

— Mgr Jean Kozmian, né le 27 décembre 1814, à Woronow, est mort à Venise le 19 septembre. A l'âge de quatorze ans, enrôlé dans l'artillerie, lors de l'insurrection de 1830, il fit la campagne de l'année suivante dans la batterie de Rodowitzki; fait prisonnier par les Russes, il parvint à s'échapper, et, à la fin de la guerre, il prit, avec le reste de l'armée le chemin de l'Occident; après une année de séjour à Bruxelles, il vint en France, et suivit les cours de droit à Toulouse; il obtint le grade de licencié, et se proposait d'embrasser la carrière d'avocat, mais une maladie de poitrine l'ayant retenu pendant trois ans dans les Pyrénées, il y renonça, et vint se fixer à Paris, où il se trouva bientôt en relations avec le comte de Montalembert, le Père Lacordaire, D. Guéranger et tout ce qu'il y avait de plus éminent alors dans le parti catholique. La permission de se fixer dans le Grand-Duché de Posen lui ayant été accordée, il s'y rendit; en 1846, il épousa la fille d'un des vaillants soldats de 1831, le général Chlapowski. Mais, resté veuf en 1857, il entra dans les ordres, et, après avoir fait ses études théologiques à Rome, il fut ordonné prêtre en 1861. Doué d'un esprit pénétrant, mûri par la méditation et enrichi d'un vaste savoir, il prévoyait la lutte de l'État avec l'Église, et, dès lors, son souci constant fut l'éducation des nouvelles générations pour les préparer aux luttes suprêmes qu'il entrevoyait dans un avenir prochain. Déjà, pendant un séjour prolongé à Berlin, il avait multiplié ses soins pour arracher la jeunesse polonaise de l'université aux étreintes de la philosophie allemande qui mène au fatalisme avec Kant ou bien à l'apologie de la force avec Hégel. Établi à Posen, il y fonda une maison d'éducation, qu'il dirigeait, et où on tâchait de retremper les jeunes âmes dans le courant national et de rallumer, dans les cœurs, la charité, la foi et l'espérance; en même temps, il se mit à rédiger une revue catholique, intitulée *Revue de Posen*, à laquelle il consacra tous ses loisirs pendant dix-neuf années consécutives, et qu'il enrichit de beaucoup de travaux. Son zèle pour la bonne cause fut recompensé, et, parmi les champions de l'heure actuelle, les plus fermes et les plus convaincus sont au nombre de ses disciples; ils le chérissaient et l'honoraient comme leur père et leur bienfaiteur. Ils en donnèrent un touchant témoignage, il y a quelques mois, en célébrant sa fête en commun, et faisant un legs de bienfaisance en son honneur. L'influence exercée sur la jeunesse s'étendait aux parents, et il devint réellement l'un des instructeurs de sa nation. Il savait unir l'amour de la patrie à l'amour de l'Église, non qu'il voulût employer les choses éternelles comme un manteau pour des buts politiques, mais parce qu'il les portait toutes deux dans son cœur, et qu'il tâchait de les faire servir par ses disciples. Il représentait dignement la tradition de l'ancienne Église polonaise, également contraire au gallicanisme français et à la *Staats Kirche* allemande, qui, l'une et l'autre, aboutissent à la fin au schisme, et que le concile du Vatican a jugés. Il n'admettait pas d'Église nationale, car il reconnaissait l'Église universelle, indivisible et unique, qui contient dans son sein aussi bien chaque nation en particulier que l'humanité tout entière. Nommé protonotoire apostolique, prélat domestique de Sa Sainteté, et chanoine métropolitain de l'archevêché de Posen, il fut tellement l'âme du clergé polonais, que le gouvernement prussien le prit le premier pour point de mire dans sa persécution actuelle de l'Église. Son établissement d'éducation fut fermé, et lui-même mis en prison. Rien ne put arrêter son zèle ni ralentir son infatigable activité. Sorti de la prison, il écrivait, prêchait,

travaillait toujours, reconfortait les uns, encourageait et poussait les autres ; il suffisait à tout. L'archevêque de Posen, Mgr Ledochowski, ayant été jeté en prison, il dut le remplacer ; dès le commencement de la lutte, il fut l'intermédiaire, sinon officiel, du moins reconnu par tous, entre la nation persécutée et le Saint-Siége. Le cardinal Ledochowski l'appelait son meilleur ami, et c'est en revenant d'une visite qu'il venait de faire à l'illustre exilé, à Rome, qu'il fut emporté. Sa dernière messe fut dite au tombeau de saint François d'Assise. Se sentant malade, il manda, par télégramme, son secrétaire, de Posen à Venise. Arrivé dans cette ville, il dicta encore des lettres aux RR. PP. de la Résurrection, qui l'accompagnaient, mais le lendemain il n'était plus. L'Église polonaise aura de la peine à lui trouver un remplaçant ; c'est un vrai veuvage pour le diocèse de Posen, privé déjà de ses pasteurs immédiats, et exposé à une implacable persécution. — B. Z.

— Nous avons le très-vif regret d'annoncer la mort d'un de nos excellents collaborateurs, le Dr Louis-Albert Lefebvre, enlevé à l'âge de vingt-sept ans, par une phthysie pulmonaire. Les lecteurs du *Polybiblion* avaient pu apprécier les qualités sérieuses du jeune docteur, qui venait de soutenir brillamment sa thèse de doctorat, et dont nous donnions, au mois de mai dernier, la dernière *Revue des publications médicales*. M. Lefebvre avait la science et il avait la foi : il a vu venir la mort avec une sérénité et une résignation toutes chrétiennes. Externe des hôpitaux de Paris, interne des hôpitaux de Rouen, lauréat de l'école secondaire de médecine et de pharmacie de cette ville (concours de 1871, 1872 et 1873), il avait choisi pour sujet de thèse le suivant : *Des paralysies traumatiques des membres inférieurs consécutives à l'accouchement laborieux* (Paris, 1876, gr. in-8 de 58 p.).

— M. le comte Léonce de Lambertye est mort le 30 août à Chaltrait (Marne), à l'âge de soixante-sept ans. Excellent chrétien, fondateur de la Société horticole d'Épernay, il a puissamment contribué aux progrès de la culture par ses enseignements oraux et par ses écrits. Outre de nombreuses communications aux revues horticoles, il a laissé des ouvrages presque classiques, comme : *Conseils sur la culture des légumes, des arbres fruitiers, des fleurs de pleine terre ; — Les plantes à feuilles ornementales ; — Traité du fraisier ; — Plantes vasculaires de la Marne.*

— Deux éminents Scandinaves sont morts le 15 octobre : le Dr P. Wieselgren, né en 1800, auteur d'une histoire estimée de la littérature suédoise et d'un dictionnaire des auteurs suédois, ouvrages exécutés sur une vaste échelle ; — le Dr O.-L. Barig, né en 1788, le Nestor de la science médicale en Danemarck, qui laisse un grand nombre de livres scientifiques, parmi lesquels la *Praxis medica* jouit d'une réputation européenne.

— Un rival de Pierre Dupont, le chansonnier Gustave Mathieu (de Nevers), l'auteur de *Jean Raisin*, vient de mourir à Bois-le-Roi, à l'âge de soixante-treize ans. On sait que c'est G. Mathieu qui publiait chaque année *le simple Almanach de Mathieu (de la Nièvre), rédigé par les principaux savants et autres gens de bonne volonté* (depuis 1866), et l'*Almanach de Jean Raisin*, plein de bons conseils pour les vignerons... quant à la culture de la vigne. Il avait aussi publié : *Parfums, chants et couleurs*, poésies (1873, in-4, H. Georg, à Lyon).

— On annonce de Rome la mort du sénateur Antoine Scialogia, né à Geduccio, près de Naples, en 1817. Il était l'auteur des ouvrages suivants : *Principi dell' economia sociale*, édité à Naples (1840), puis à Turin (1846), et traduit en français par M. H. Devillers, en 1844 ; — *Sur la propriété des produits de l'esprit et sur les moyens de la garantir* (Naples, 1848) ; — *Industrie*

et protection (Livourne, 1843);— *Traité élémentaire d'économie sociale* (Turin, 1848); — *Introduction à la première partie du cours d'économie et de droit* (Turin, 1853); — des *Discours*, *Brochures*, etc.

— Mlle Loïsa Siefert, qui avait épousé, il y a un an, M. Pène, rédacteur en chef de l'*Informateur de Pau*, vient de mourir dans cette ville. Elle avait publié trois volumes de poésies qui révélaient un talent fin et délicat : *Les Rayons perdus* (Lemerre, 1869, in-18);—*Les Stoïques* (Lemerre, 1870, in-18); — et *les Comédies romanesques*. Mlle Loïsa Siefert avait aussi fait paraître un roman intitulé : *Méline* (Lemerre, 1876, in-12).

— Le 7 octobre s'est éteint Mgr Philippe Vespasiani, évêque de Fano, dans le Picénum. Né à Rome, le 8 juillet 1812, il y avait fait ses études et y avait été ordonné prêtre. Après avoir rempli plusieurs charges dans les légations, il fut professeur d'histoire ecclésiastique et d'Écriture sainte au collége Urbain de la Propagande. C'est là qu'il écrivit son docte travail : *Sull' Origine dei sacri Palli*. Pie IX le préconisa évêque de Fano dans le consistoire du 15 décembre 1856. Une de ses plus importantes lettres pastorales fut celle qu'il publia, le 15 février 1873, sur la *Parole de vérité*.

— M. Truchard du Molin, conseiller honoraire à la Cour de cassation, âgé de quarante-deux ans, est mort le 24 octobre, à Bar-en-Basset (Haute-Loire). Il était auteur de travaux d'histoire locale appréciés, entre autres : *Les Baronnies du Velay* (Paris, 1874, in-8); — *La Seigneurie du Mezenc* (Le Puy, 1875, in-18).

— On annonce encore la mort : de M. Marie-René Billard, conservateur adjoint à la bibliothèque nationale, âgé de quarante-huit ans; — de M. le baron Thaddée de Lichtenfels, mort à Vienne le 2 octobre, ancien membre de la Chambre des seigneurs, grand orateur et président du Conseil d'État; — de M. Marc Jodot, qui fut, pendant quarante ans, répétiteur d'architecture à l'École polytechnique; — de M. Louis Lahure, fils de l'imprimeur Ch. Lahure, et lui-même directeur de l'imprimerie de ce nom, mort le 17 octobre à trente-cinq ans; — de M. Malaukiewicz, peintre d'histoire, élève d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, ex-officier d'état-major des armées polonaises; — du compositeur Boessli, de Lausanne, un des plus fervents propagateurs du chant choral; — de M. H. Briollet, qui s'était fait, par ses causeries hebdomadaires, une célébrité au... *Tintamarre;* — de M. Bidard, ancien doyen de la faculté de droit de Rennes, ancien député à l'Assemblée constituante, maire de Rennes en 1870, député à l'Assemblée de 1871, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. Henri Brunet-Debaines, ancien directeur du journal *les Tribunaux;* — de M. Jules Juteau, maître imprimeur, ancien artiste dramatique, membre de la Société du Caveau, mort à Nogent-sur-Marne; — de M. Yves Henry, directeur des conférences du boulevard des Capucines, mort à Paris à quarante-un ans, et enterré civilement; — de M. F.-M. Asselin, libraire de la Société des médecins, mort le 10 septembre à cinquante-sept ans; — de M. Abel Pilon, fondateur d'une importante maison de librairie, qui vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans.

Institut. — Le jeudi 23 octobre a eu lieu la séance annuelle des cinq Académies, présidée par M. Caro, directeur de l'Académie française. Les lectures ont été faites dans l'ordre suivant : Discours du président actuel des cinq Académies de l'Institut; proclamation du prix biennal; — Rapport sur les concours de 1877, pour le prix fondé par M. de Volney, et proclamation du prix; — La richesse et le christianisme dans l'âge des persécutions, par M. Edm. Le Blant, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — De l'influence prétendue de la lune sur le temps, par M. Faye, de l'Académie des sciences; — Les

portraits de la Fornarina par Raphaël, par M. Gruyer, de l'Académie des beaux-arts; —Le quatrième centenaire de l'université d'Upsal, par M. Geoffroy, de l'Académie des sciences morales et politiques.

La commission pour le prix Volney a décerné le prix de la valeur de 1,500 francs à M. Guyard, pour sa Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rhythme naturel du langage (Paris, 1877, in-8). Elle a accordé deux médailles d'or, de 300 francs chacune, l'une à M. Liebich, pour sa Grammaire alsacienne (manuscrit). L'autre, à M. Frederich Schon, auteur des ouvrages suivants : *Dictionary of the hausa language*; part. 1. *Hausa-english*; part. 2 *English-hausa*) Londres, 1876, in-8). — *Hausa vocabulary* (Londres, 1876, in-8). — *Grammar of the haussa language* (Londres, 1860, in-8).

La commission décernera, en 1878, une médaille de 1,500 francs à l'ouvrage de Philologie comparée qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés.

L'étude partielle ou d'ensemble au point de vue comparatif et surtout historiquement comparatif d'un ou de plusieurs idiomes, et celle d'une famille entière de langues seront également admises à concourir.

Les mémoires manuscrits et les ouvrages imprimés seront admis au concours, ces derniers pourvu qu'ils aient été publiés depuis le 1er janvier 1877. Ils ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1878.

Académie française.— Dans la séance du 27 septembre, l'Académie a renouvelé son bureau, qui est ainsi composé pour le dernier trimestre : M. Caro, directeur; M. Claude Bernard, chancelier.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 19 octobre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a choisi, par la voie du scrutin, les sujets suivants pour les prix à décerner :

Pour le domaine de l'orientalisme, le programme propose de « classer et d'identifier, autant qu'il sera possible, les noms géographiques appartenant à l'Europe occidentale qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques, depuis le dixième siècle de notre ère jusqu'à la fin du quinzième siècle ; de dresser une carte de l'Europe occidentale, où tous ces noms soient placés, avec des signes de doute, s'il y a lieu. »

Pour le domaine de l'érudition indo-européenne, le programme choisi propose « d'examiner les explications données jusqu'ici de l'origine et du développement du système des castes dans l'Inde ; ces explications ne font-elles pas la place trop grande à la théorie brahmanique des quatre castes, et cette théorie peut-elle être admise comme l'expression d'un ordre de faits historiques ? On groupera les témoignages qui permettent de se représenter ce qu'a pu être, en réalité, la caste, à différentes époques du passé de l'Inde. »

Troisième programme (prix du budget) : « Étude sur les impôts indirects chez les Romains, principalement sous l'Empire, jusqu'aux invasions barbares. »

Quatrième sujet (prix Bordin) : « Recherches sur la vie et les œuvres d'Eustathe. »

Cinquième sujet : « Étude sur Christine de Pisan.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts a tenu sa séance publique annuelle le 20 octobre, sous la présidence de M. François. La séance a été remplie par les discours du président, qui a ensuite proclamé les prix, et par une notice de M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, sur la vie et les ouvrages de Perraud.

Voici les noms des lauréats :

Peinture. — Le sujet du concours donné par l'Académie était : La prise de Rome par les Gaulois.

Le premier grand prix a été remporté par M. Chartran (Théobald), né à Besançon (Doubs), le 21 juillet 1849, élève de M. Cabanel. Le premier second grand prix a été remporté par M. Fritel (Pierre), né à Paris, le 5 juillet 1853, élève de MM. Cabanel et A. Millet. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Courtois (Gustave-Claude-Etienne), né à Pusey (Haute-Saône), le 18 mai 1852, élève de M. Gérôme. — *Sculpture.* — Le sujet du concours donné par l'Académie était : Orphée ayant été déchiré par les bacchantes, des pêcheurs trouvent sur les bords de l'Hèbre, avec la lyre du poëte, la tête, qui avait conservé toute sa fraîcheur et sa beauté. Le premier grand prix a été remporté par M. Cordonnier (Alphonse-Amédée), né à la Madeleine (Nord), le 1er février 1848, élève de M. Dumont. Le premier second grand prix a été remporté par M. Labatut (Jacques-Théodore-Dominique), né à Toulouse (Haute-Garonne), le 31 juillet 1851, élève de MM. Jouffroy et Mercié. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Lefebvre (Camille), né à Issy (Seine), le 31 décembre 1853, élève de MM. Cavelier et Millet. — *Architecture.* — Le programme donné par l'Académie était : Un athénée pour une ville capitale. Le premier grand prix a été remporté par M. Nénot (Paul), né à Paris, le 27 mai 1853, élève de MM. Lequeux, Questel et Pascal. Le premier second grand prix a été remporté par M. Mariaud (Martial), né à Nontron (Dordogne), le 20 août 1850, élève de M. André. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Chancel (Adrien-Pierre-Anthelme), né à Paris, le 9 février 1853, élève de M. Moyaux. — *Composition musicale.* — Le sujet du concours était une cantate à trois personnages, intitulée : Rebecca à la fontaine. L'Académie n'a pas décerné le premier grand prix. Le second grand prix a été remporté par M. Blanc (Claude), né à Lyon (Rhône), le 20 mars 1854, élève de M. François Bazin. Une mention honorable a été accordée à M. Broutin (Clément-Jules), né à Orchies (Nord), le 4 mai 1851, élève de M. Victor Massé.

Faculté des lettres. — M. l'abbé Bourquard, ancien professeur au lycée de Besançon, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la faculté libre des lettres, à Angers, a soutenu le 30 octobre ses deux thèses de doctorat devant la faculté des lettres de Besançon. — La thèse latine avait pour titre : *De Boetio christiano viro, philosopho ac theologo;* — la thèse française était intitulée : *Doctrine de la connaissance d'après saint Thomas d'Aquin.* — M. l'abbé Bourquard a été jugé à l'unanimité digne du grade de docteur.

Université catholique de Paris. — Voici le programme des cours pour l'année académique 1877-1878 :

Faculté de Droit. — 1re année. — *Droit romain :* M. Cauvière, docteur en droit, professeur. — *Code civil :* M. Jamet, docteur en droit, professeur. — *Droit criminel :* M. Merveilleux du Vignaux, vice-doyen, docteur en droit, professeur. — Conférences : — *Droit romain :* M. Guyot, docteur en droit. — *Code civil :* M. Deffis, docteur en droit. — *Droit criminel :* M. Sagot-Lesage, docteur en droit.

2e année. — *Droit romain :* M. Larcher, docteur en droit, chargé du cours. — *Code civil :* M. Chobert, docteur en droit, professeur. — *Cours complémentaire :* M. Corret, docteur en droit, chargé du cours. — *Procédure civile :* M. Delamarre, docteur en droit, professeur. — *Droit criminel :* M. Merveilleux du Vignaux, vice-doyen, docteur en droit,

professeur. — *Économie politique :* M. Claudio Jannet, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Procédure civile et droit criminel :* M. Sagot-Lesage.

3e année. — *Code civil :* M. Terrat, docteur en droit, professeur. — *Cours complémentaire :* M. Corret, docteur en droit, chargé du cours. — *Droit administratif :* M. G. Alix, docteur en droit, professeur. — *Droit commercial :* M. de Sèze, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Droit romain :* M. Lescœur, docteur en droit.

Doctorat. — *Conférences sur les Pandectes :* M. G. Alix, docteur en droit, professeur. — *Droit romain approfondi :* M. Lescœur, docteur en droit, chargé du cours. — *Droit des gens :* M. Guyot, docteur en droit, professeur. — *Droit coutumier :* M. Connelly (O. ✻), docteur en droit, doyen de la faculté, professeur. — *Histoire du droit :* M. Terrat, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Droit romain :* M. Cauvière, docteur en droit. — *Droit français :* MM. Jamet et Corret, docteurs en droit.

Faculté des Lettres. — *Philosophie :* Le R. P. Bayonne, des Frères prêcheurs, professeur. Le professeur traitera du droit naturel. — *Histoire de la philosophie :* M. A. Rondelet, docteur ès lettres, professeur. Le professeur exposera l'histoire de la philosophie depuis Aristote jusqu'à Jésus-Christ, et pendant le second semestre, depuis Jésus-Christ jusqu'au moyen âge; il commentera, en outre, les auteurs philosophiques du programme de licence. — *Éloquence latine :* M. A. Nisard, ancien recteur d'Académie, doyen de la faculté, docteur ès lettres, professeur. Le professeur étudiera les historiens de l'antiquité latine. — *Poésie latine :* M. Maignen, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera specialement des poëtes du siècle d'Auguste; il expliquera, en outre, les auteurs du programme de licence. — *Littérature grecque :* M. Huit, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera pendant le premier semestre de l'éloquence politique et judiciaire à Athènes, et, pendant le second, de l'éloquence chez les Pères de l'Église; il expliquera, en outre, les auteurs grecs du programme de la licence. — *Littérature française :* M. l'abbé Demimuid, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera de la littérature française au dix-septième siècle. Il commentera les auteurs portés au programme de la licence ès lettres. — *Histoire du christianisme :* M. l'abbé Duchesne, docteur ès lettres, professeur. Le professeur étudiera l'histoire intérieure du christianisme depuis les apôtres jusqu'à Constantin. Il fera, chaque semaine, une conférence d'épigraphie chrétienne. — *Histoire :* M. l'abbé Danglard, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera de l'histoire des Gaulois, et s'occupera, en outre, de l'étude critique des historiens anciens du second ordre, et commentera le septième livre de Thucydide. — *Sciences géographiques :* M. l'abbé Durand, professeur. Le professeur continuera à s'occuper de l'Asie, qu'il étudiera au point de vue du sol, des races, des religions et du commerce, tant dans l'antiquité que dans les temps modernes.

Faculté des Sciences. — *Algèbre supérieure :* Le R. P. Joubert, docteur ès sciences, doyen de la faculté. — *Calcul différentiel et intégral :* M. P. Serret, docteur ès ciences. — *Mécanique rationnelle et appliquée :* M. Dostor, docteur ès sciences. — *Physique :* M. Branly, docteur ès sciences. Le professeur traitera, dans le premier semestre, de l'électricité et de l'acoustique, et, dans le second, de l'optique. — *Chimie :* M. G. Lemoine, docteur ès sciences, ingénieur des ponts et chaussées. Le professeur traitera des métalloïdes pendant le premier semestre : pendant le second,

de la chimie organique. — *Géologie :* M. de Lapparent, ingénieur au corps des mines. Le professeur continuera l'étude des phénomènes actuels et donnera ensuite la description détaillée des étages sédimentaires; il étudiera ensuite la succession des phénomènes éruptifs. — *Minéralogie :* M. de Lapparent. Le professeur exposera les principes généraux de la cristallographie. Il traitera ensuite des systèmes cristallins et des caractères des espèces minérales.— *Zoologie*, anatomie comparée et physiologie : M. E. Alix, docteur ès sciences naturelles et en médecine. Le professeur traitera de l'anthropologie. — *Botanique :* M. Tison, docteur ès sciences naturelles et en médecine. Le professeur traitera de l'histologie et de la physiologie végétales. Il fera ensuite l'étude des cryptogames, et, dans le second semestre, s'occupera de quelques familles de plantes phanérogames.

Congrès. — L'Association bretonne a tenu son congrès annuel à Savenay (Loire-Inférieure), du 2 au 9 septembre dernier. M. Audren de Kerdrel, vice-président du Sénat, a été élu président de la section d'archéologie, et M. le sénateur baron de Lareinty, président de la section d'agriculture. Les travaux les plus remarqués ont été les suivants : *Les Dépressions du sol en Bretagne*, par M. l'abbé Hamard: — *les Sermons d'Olivier Maillard et de saint Vincent Ferrier*, par M. de la Borderie; — *les Instituteurs bretons au dix-septième siècle et Dom Porcher*, par M. S. Ropartz; — *les Découvertes archéologiques et géologiques du bassin de Penhouet*, avec une *Réponse* aux attaques de M. de Mortillet au congrès du Havre, par M. René Kerviler; — *le Répertoire archéologique de la presqu'île guérandaise*, par le même; — *Arthur de Richemont*, par M. Guyot Jomard; — *le Lieu précis de l'expédition de César contre les Vénètes*, par MM. Lallemand et Kerviler, etc., etc. — Une curieuse exposition rétrospective avait été installée dans l'une des salles de la mairie de Savenay, par M. Robert Oheix, et l'on remarquait, à l'École normale, une exposition des travaux de toutes les écoles primaires de garçons et de filles du département de la Loire-Inférieure.

— Le trente-et-unième congrès annuel des philologues allemands a eu lieu à Wiesbaden, du 24 au 29 septembre. Il s'y est trouvé près de 800 membres, réunis sous la présidence du Dr Pähler, de Wiesbaden, et du professeur Usener, de Bonn.

— Le cinquième congrès de l'*Association pour la réforme et la codification du droit des gens*, dont le siége est à Londres, a eu lieu cette année à Anvers (Belgique), du 30 août au 3 septembre.

— Au congrès international des bibliothécaires, qui s'est tenu à Londres, du 2 au 5 octobre, et auquel une centaine de bibliothèques du Royaume-Uni s'étaient fait représenter, M. le ministre de l'instruction publique avait envoyé une commission française, composée de M. le baron de Watteville, directeur des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique ; de M. Léopold Delisle, administrateur de la bibliothèque nationale, membre de l'Institut; de M. Guillaume Depping, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, membre honoraire de l'association des bibliothécaires américains, et de M. Octave Sachot, de la *Revue britannique*. Parmi les propositions ou communications qui ont été faites au congrès, tant par les bibliothécaires du pays que par ceux de l'étranger, notons que M. le baron de Watteville, qui a pris plusieurs fois la parole, a signalé ce qui s'est fait en France pour le développement des bibliothèques populaires et scolaires : ces dernières, au nombre de 17,000 compteraient 1,500,000 volumes, avec une

circulation de plus de 2 millions. Il y a quelques jours, la section américaine du congrès international est venue à Paris visiter, sous la conduite de M. le baron de Watteville, la bibliothèque nationale.

— En même temps que le congrès international des bibliothécaires qui vient de se tenir à Londres, a eu lieu, dans les bâtiments de la London-Institution, où se réunissait le congrès, une exposition intéressante d'objets servant au matériel des bibliothèques. Les Anglais ont reconnu l'avantage que présenterait, pour les organisateurs et administrateurs des bibliothèques, la permanence d'une exposition de ce genre ; aussi l'association anglaise qui s'est constituée à la suite du congrès, a-t-elle décidé en principe la création d'un musée bibliographique, composé, non pas comme le nom du musée semblerait l'indiquer, de raretés, de curiosités en fait de livres, mais simplement d'appareils et d'objets entrant dans la matériel des bibliothèques, par conséquent, un musée essentiellement pratique.

Déjà les Américains avaient pris les devants : l'association des bibliothécaires américains a, en effet, établi, depuis 1876, un musée bibliographique qui est en voie de développement, et qui est appelé à rendre de grands services aux bibliothèques des États-Unis.

Les délégués français envoyés par le ministère de l'instruction publique pour assister au congrès et visiter les bibliothèques de Londres, ont examiné avec beaucoup d'intérêt et étudié les objets faisant partie de l'exposition, la première de ce genre qui ait eu lieu en Europe.

On nous rapporte qu'une des curiosités du congrès qui vient de finir a été la présence de bibliothécaires du sexe féminin venues des États-Unis.

Il y avait, parmi les assistants, et suivant assidûment les discussions, la représentante de la bibliothèque d'un collége pour femmes, le Wellesley-College, où l'on donne l'éducation à 400 jeunes filles, et où les professeurs et proviseurs sont des femmes. Il paraît qu'aux États-Unis on emploie beaucoup de femmes aux travaux des bibliothèques ; à celle de Boston, sur un personnel de plus de cent personnes, les deux tiers appartiennent au sexe féminin. Quelques-unes de ces bibliothécaires-femmes sont fort instruites : on en cite qui savent parfaitement le grec, le latin et les langues vivantes. On les utilise pour la préparation des catalogues, dont elles se tirent fort habilement ; elles relèvent les titres des livres espagnols, français, allemands, russes, etc.

La formation de l'Association des bibliothèques anglaises a terminé le congrès, dont deux des délégués français, MM. O. de Watteville et L. Delisle avaient été choisis comme vice-présidents, et deux autres, MM. Guillaume Depping et Octave Sachot, élus membres du conseil. L'association dont il s'agit a été formée, a-t-il été dit, en vue d'améliorer la condition sociale des bibliothécaires, et de les faire sortir de l'état d'obscurité où, en général, ils ont été laissés jusqu'ici. — (*Journal officiel.*)

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 21 septembre, M. Germain a lu un mémoire sur une lettre inédite de Manuel Fiesque. M. Joseph Halévy a communiqué des observations sur un vase judéo-babylonien du *British Museum*. M. Ch. Tissot, ministre de France à Athènes, a lu un mémoire sur ses recherches sur la voie romaine de Carthage à Thevesti ; cette lecture a été continuée par M. E. Desjardins dans les séances du 28 septembre et du 5 octobre. — Dans la séance du 28, M. Eugène Révillout a continué la lecture de ses études démotiques. — Dans la séance du 28, M. Victor Duruy a continué la lecture d'une étude sur la période de l'histoire

de l'Empire romain comprise entre les années 211 et 235. — Dans la séance du 5 octobre, M. de Saulcy a donné lecture d'un travail de M. Eugène Révillout sur l'histoire d'une dynastie égyptienne qui n'avait pas été remarquée jusqu'à présent. — Dans les séances du 5 et du 26, M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'un mémoire sur le dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponèse. — Dans la séance du 12, M. Paulin Paris a lu un mémoire sur la chanson d'Antioche. M. Egger a donné quelques explications sur une inscription grecque trouvée à Dodone par M. Carapanos. — Dans la séance du 19, M. Egger a présenté des observations sur l'inscription dodonéenne contenant une sentence d'absolution prononcée par des juges étrangers. — Dans la séance du 28, M. Natalis de Wailly a communiqué une notice sur les actes en langue vulgaire du treizième siècle contenus dans la collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale. M. E. Rivière a communiqué le résultat de sa mission pour étudier les signes gravés sur le rocher du Val-d'Enfer (Italie). M. J. Denout a communiqué un mémoire sur trois cylindres assyriens portant des représentations et des inscriptions cunéiformes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 22 septembre, M. Th. Mannequin a lu un mémoire sur le problème monétaire et la distribution de la richesse. — Dans la séance du 29, M. Nourrisson a lu un mémoire sur l'ouvrage de M. César Cantù consacré à Mirabeau et à Washington. M. J. Zeller a lu la seconde partie du mémoire de M. Berthold Zeller sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. Dans les séances du 29 septembre et du 6 octobre, M. Félix Rocquain a lu un mémoire sur les premières années du ministère de Fleury. — Dans les séances des 6 et 13 octobre, M. Ad. Vuitry a donné lecture d'un travail résumant ses études sur les finances de la monarchie féodale. Dans la séance du 13, M. Berthold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur le duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 27, M. Waddington a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *la Renaissance des lettres et de la philosophie au quinzième siècle*, destiné à servir d'introduction à une histoire de l'Académie de Florence.

La Société des Bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne. — Une société vient de se constituer sous ce titre, à Nantes, et se propose de publier une foule d'ouvrages curieux, inédits ou peu connus, sur la Bretagne. M. de la Borderie en a été élu président ; M. le général Mellinet, vice-président. Le premier volume vient de paraître. C'est une édition des sermons du célèbre *Olivier Maillard*, avec une introduction, des notes et une bibliographie très-complète, par M. de la Borderie ; — ce volume in-4 est imprimé avec le plus grand luxe en caractères elzéviriens, et sort des presses de MM. Vincent Forest et Émile Grimaud, de Nantes, qui nous ont donné depuis quelque temps de véritables merveilles typographiques, — les poëmes des *Vendéens*, pour n'en citer qu'une. La société annonce la publication, dans le même format, d'un poëme inédit du moyen âge sur Charlemagne.

L'Age du bronze et les Gallo-Romains a Saint-Nazaire-sur-Loire. — L'espace nous manque pour parler comme il conviendrait d'une brochure de notre collaborateur M. René Kerviler, qui vient de paraître sous ce titre à la librairie Didier, et qui fait grand bruit dans le monde savant. C'est un tirage à part d'articles publiés dans la *Revue archéologique*, et qui tendent à renverser la théorie des radicaux de la science sur l'antiquité presque indéfinie des origines de l'homme. Une commission de l'Académie des sciences a été

nommée pour examiner les découvertes de M. Kerviler, qui, faisant alterner la science et la littérature, vient de nous donner aussi une étude très-curieuse et riche en documents inédits, sur *Marin et Pierre Cureau de la Chambre*, membres de l'Académie française au dix-septième siècle. Une belle reproduction du portrait de Marin Cureau, par Nanteuil, donne beaucoup de relief à cette étude, publiée au Mans, chez Pellechat, pour la *Société historique du Maine*.

Henri IV a Sablé. — Dans une notice intitulée : *Henri IV et le Collége de Sablé* (Sablé, Ve Choisnet, 1877, in-8 de 18 p.), M. P. E. Chevrier, membre de la Société historique et archéologique du Maine, a recueilli les souvenirs se rapportant au passage de Henri IV à Sablé, en 1596, et les a accompagnés d'un aperçu général sur son règne, pour lequel il ne s'appuie pas d'autorités toujours assez sûres. La partie principale concerne la fondation du collége de Sablé, par Olivier Lévesque, né à Sablé, et qui fut conseiller et aumônier du roi : les considérants de l'acte de fondation sont remarquables comme tous les actes de ce genre à cette époque. On y trouve l'acte de confirmation par Henri IV (1604), document inédit où le roi exprime le désir de la fusion du collége fondé par son aumônier avec celui qu'il venait d'établir lui-même à la Flèche

La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — On annonce pour le mois d'avril prochain, la vente publique d'une première partie de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Ce sera un grand événement dans le monde des bibliophiles, car personne n'ignore que cet illustre typographe, que ce savant laborieux, si honorable à tous égards, avait réuni une des plus belles collections qui existent en France chez un particulier (la plus riche peut-être). Des manuscrits à miniatures du plus grand prix s'y rencontrent, et diverses spécialités sont représentées d'une façon exceptionnelle, notamment les anciens monuments d'imprimerie, les anciens ouvrages ornés de figures sur bois (ils avaient été rassemblés au point de vue de l'excellent travail publié par M. Didot sur cette partie des arts du dessin). Des romans de chevalerie, parmi lesquels on peut signaler le *Livre de Cleriadus* et *Meliadice* (Paris, A. Verard, 1495, in-fol.); seul exemplaire connu (et encore sur peau vélin !) d'une édition inconnue jusqu'à ce que M. Jannet la découvrit en 1850; M. Yemeniz l'acheta au prix de 1,250 fr., et ce volume, quoique incomplet du premier et du dernier feuillet, fut payé 10,000 fr. par M. Didot en 1867.

Il y a bien des années, Charles Nodier consacrait un article à une bibliothèque, fort belle sans doute, mais qui était loin d'approcher de celle de M. Didot ; il écrivait : « Lucullus avait formé une volière dans laquelle il avait réuni les oiseaux les plus rares; mais à quelque prix que ce fût, il n'avait pu se procurer le phénix ; M. Renouard est plus heureux, les phénix abondent chez lui. »

La riche collection d'estampes réunies par M. Didot a déjà été livrée aux enchères; nous avons mentionné (tome XX, p. 379) les prix qu'ont atteints les pièces principales ; le total de cette vente est arrivé au chiffre imposant de 626,374 fr., chiffre que dépassera sans doute de beaucoup le produit de la bibliothèque.

Les Faictz merveilleux de Virgille. — Les bibliophiles savent fort bien quelle est la valeur attachée à un petit livret de quelques pages, imprimé en caractères gothiques et intitulé : *Les Faictz merveilleux de Virgille*. Le *Manuel du libraire* (5e édition, tome II, col. 1167) indique diverses éditions de cet opuscule; la plus ancienne de toutes, publiée à Paris, par Jehan Treppirel (vers 1510), est un très-mince in-4° de 10 feuillets. M. J.-Ch. Bru-

net en cite des adjudications à 305 et 330 fr. (ventes Bertin et prince d'Essling); ces prix ont été fort dépassés depuis, car, en 1867, à la vente Yemeniz (n° 2364), un exemplaire fut adjugé à 1,320 fr. Indépendamment des cinq ou six éditions déjà connues, il en existe une autre, qu'a récemment découverte un intelligent et actif libraire de Bordeaux, M. Charles Lefebvre. C'est un petit in-8 gothique, de 16 feuillets, sans lieu ni date, sans nom d'imprimeur. Au frontispice une vignette sur bois représentant un homme debout, costume du quinzième siècle; à côté le mot *Virgilius*. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la singulière métamorphose qui, au moyen âge, transforma le chantre d'Énée en nécromancien « qui avait étudié à Tolette » (*sic*), et qui mit sur son compte les anecdotes les plus bizarres. Cette légende a, d'ailleurs, été l'objet de recherches approfondies de la part de divers érudits; M. Francisque Michel, si bien au fait de la littérature du moyen âge, en a fait, en 1842, l'objet d'une thèse latine, soutenue à l'occasion des épreuves du doctorat; M. Edelestand Du Méril lui a consacré un chapitre dans ses *Mélanges archéologiques et littéraires* (Paris, Franck, 1850, in-8). Un savant italien, M. Domenico Comparetti, a fait paraître deux volumes entiers consacrés à *Virgilio nella tradizione popolarè del medio evo*. Citons aussi la notice bibliographique (par G. Brunet) qui accompagne une réimpression publiée à Genève, en 1867, des *Faictz merveilleux* (J. Gay et fils, in-18, à cent exemplaires) et n'oublions pas un article que M. Gaston Boissier a donné à la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1877) : *Virgile au moyen âge d'après des documents nouveaux*. — B. T.

Une Mélusine normande. — La question posée dans le *Polybiblion*, sur la fée Mélusine, nous a fait songer à l'origine d'une autre fée, normande, celle-là, et qui, elle aussi, avait épousé un simple mortel. C'était le brave chevalier Robert d'Argouges, le vainqueur du géant Brun, dont Wace raconte la prouesse dans le roman de Rou (vers 16070 à 16168). La tradition, constatée par Pluquet dans son édition du roman de Rou, par Galleron (*Mémoire des Antiquaires de Normandie*, t. IX, p. 184), etc., cette tradition, sans se confondre avec celle de Mélusine, offre avec elle d'assez curieuses analogies. La fée d'Argouges fut rencontrée par le chevalier sur le bord d'une fontaine; elle l'épousa, et ne lui imposa pour condition que de ne jamais prononcer le nom de la Mort devant elle. Son époux respecta longtemps cette promesse, mais un jour que la dame d'Argouges s'attardait à sa toilette, le chevalier s'impatienta et lui dit : « Vous seriez bonne à aller guérir la Mort, car vous y mettriez du temps. » — A ce mot, la fée poussa un grand cri et disparut, et, à Ranes comme à Argouges, on montre encore l'empreinte de son pied sur le seuil du donjon, ou sur le bord d'une des fenêtres. Depuis, dans les environs de ces châteaux et des autres qui ont appartenu jadis à la famille d'Argouges, la fée revient souvent la nuit, errant autour des murailles et criant encore le mot douloureux : la Mort ! la Mort!

La fée d'Argouges est parente assez rapprochée de Mélusine, comme on voit, mais nous croyons que l'origine de leur famille est plutôt bretonne que germanique. Et ce fait qu'un Luxembourgeois avait pour cri d'armes le nom de Lusignan indique les rapports assez intimes de ce personnage avec la famille poitevine, auquel il paraît assez supposable qu'il a pu emprunter aussi leur Mélusine. — Sa mère, qui était de la maison de Baux, devait être alliée aux Lusignan d'Orient, comme aussi son aïeule, Marguerite d'Enghien. Cette dernière, fille de Louis d'Enghien, comte de Brienne et de Conversano, descendait de Marie de Lusignan, fille de Hugues, roi de Chypre, qui,

vers 1240, avait épousé Gauthier IV, dit le Grand, comte de Brienne. Et on pourrait, je crois, relever encore d'autres alliances par les maisons de Châtillon ou de Flandre. — G. Le Hardy.

Documents inédits sur Gassendi. — Dans la séance de l'Académie des inscriptions du 19 octobre M. Defrémery, présentant à l'Académie un écrit de notre savant collaborateur M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut : *Documents inédits sur Gassendi*, publié d'abord dans la *Revue des questions historiques*, en a fait l'analyse en ces termes : « Il y a là plusieurs pièces puisées dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale : en premier lieu, une notice sur l'illustre philosophe, rédigée sous la forme d'un journal par son secrétaire et ami, Antoine de la Poterie. Cette notice a été complétée et rectifiée par un commentaire de M. T. de Larroque, plein de critique et d'érudition. En second et en troisième lieux, l'éditeur publie une lettre écrite par les consuls de la ville de Digne à leur docte concitoyen, pour lui demander sa protection auprès du comte d'Alais, gouverneur de Provence, et la curieuse réponse de Gassendi à cette lettre. La publication est terminée par une lettre que le successeur de Gassendi dans la prévôté de l'église de Digne, Nicolas Taxil, adressa à Habert de Montmor, en lui envoyant l'oraison funèbre de son illustre prédécesseur. Il est à désirer que M. Tamizey de Larroque réalise le projet qu'il a de rechercher et de publier toutes les lettres françaises du savant philosophe provençal. »

Un document sur la journée du 10 août 1792. — Un chercheur intrépide et souvent heureux, le P. Sommervogel, vient de publier, dans les *Études religieuses* du mois d'août 1877, un intéressant document sur la journée du 10 août. Il émane du comte de la Serre, qui raconte avec une éloquente simplicité le résultat d'une mission dont il avait été chargé par le comte d'Artois. Il s'agissait d'aller à Paris défendre le roi et donner un chef à une coalition de quinze à vingt mille hommes qu'on assurait y être prête à se lever pour la défense de la cause royale. Le comte de la Serre ne mit pas longtemps à se convaincre que nulle coalition n'existait à Paris sur laquelle on pût fonder quelque espérance. Résolu, malgré tout, à faire son possible pour la cause du roi, il endossa l'uniforme de garde nationale et se fit attacher comme ordonnance au loyal et courageux M. de Mandat, le commandant de la garde nationale. Dans ce poste de confiance, il fut témoin de la lâcheté des uns et de la perversité des autres; il entendit les menaces des Marseillais et vit s'amonceler, par les intrigues des Feuillants, l'orage qui devait, au 10 août, foudroyer le vieux tronc de la royauté française. Il y avait aussi de courageux bataillons qui n'eussent pas mieux demandé que d'écraser les ennemis du roi et de la France : mais l'assassinat de Mandat, en leur enlevant leur chef, paralysa les meilleures volontés. Le comte de la Serre redevenu simple soldat, se jette dans la lutte, escorte Louis XVI à l'Assemblée et a le bonheur de monter la garde dans le lieu même où la famille royale avait été renfermée. Trois jours après, la famille royale était au Temple et le comte de La Serre, à travers mille dangers, reprenait impuissant le chemin de l'exil, désolé de n'avoir pu rien faire et « toujours disposé, dit-il, à offrir ma vie et tout mon être pour le salut de mon roi, de mes princes et de ma malheureuse patrie. » — Son récit contient une anecdote très-curieuse et caractéristique, que nous nous reprocherions de ne pas citer; voici comment il la raconte :

« Le sieur Collot d'Herbois, que j'avais connu jadis, me fixa un jour aux Champs-Élysées où il se promenait avec deux autres coquins. C'était vers les derniers jours de juillet (1792). Je m'aperçus que j'en étais reconnu. Pre-

nant donc mon parti sur-le-champ, je l'abordai. Il vit mon mouvement et s'éloigna de sa compagnie pour me joindre. Son début fut : « Quoi ! M. de la Serre à Paris ! et qu'y fait-il ? Serait-il possible qu'il eût deux manières de voir ? — Non, M. Collot, je n'en professerai jamais qu'une, je mourrai avec, et c'est pour cela que je ne veux pas vous éviter. — A la bonne heure, me dit-il, je vous en estime davantage ; mais si vous étiez de ces impartiaux, de cette maudite race de monarchiens (les feuillants), vous n'auriez pas deux heures à vivre. — Je les abhorre autant que vous, M. Collot. — J'en suis bien aise, vous faites votre devoir. Les gueux ! ils veulent tout dominer ; mais si nous devons périr, ils périront avant nous. Assurez-vous bien, M. de la Serre, de ce que je vous dis. » Nous nous séparâmes, lui m'assurant toujours qu'il m'estimait davantage. »

Une publication prussienne faite a Strasbourg. — Pendant le séjour que l'empereur Guillaume fit à Strasbourg, du 1er au 5 mai de cette année, le directeur de police, qui remplace dans cette ville maire, adjoints et conseil municipal, présenta respectueusement à Sa Majesté un document imprimé seulement à 250 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande « de la fabrique van Geeder, » 8 feuillets in-4 non paginés. C'est la reproduction d'un *Mémoire*, adressé de Clève (7 août 1696) par l'électeur Frédéric III de Brandebourg à l'empereur Léopold Ier, pour le presser de reprendre à la France la ville de Strasbourg. Voici la fin de cette pièce, en style presque macaronique : « Die getreue Sorgfalt, die ich *vor* alle meine werthe Mitstände... trage, verahlasset mich diese dem gemeinen Weesen bevorstehende grosze Gefahr nicht anders als wann sie mich und mein Haus ganz allein *touchirte* zu *consideriren*, auch Ew. Kay. M. gehorsambst zu ersuchen Sie wollen...bey Ihren reichsvätterlichen *Maximen* fest beharren und von der *Restitution* der Statt Strasburg an's Reich, was auch für ein *Aequivalent offerirt* werden möchte, in kein Weege abstehen, worin dann Dieselbige bey Ihren Königl. M. in Engelland und allen Uebrigen, so eine beständige *Tranquillitæt* der Christenheit verlangen und ensuchen, auszer Zweyfel völligen Beyfall und alle zu Erreichung eines so heylsamen Zweck nöthige *Assistenz* und *Cooperation* finden, bey dem Reich aber und spätheren *Posteritæt* Ihrem Ertzhaus dadurch ein neues unverwelckliches *Meritum* erwerben werden... » — Il y a un pendant à cette pièce. Dans une note dont le Dr Ebrard a fait suivre le *Mémoire*, il est dit : « La maison princière qui devait un jour présider à la résurrection de l'Allemagne était allemande par le sentiment et par les actions. Déjà, l'an 1674, l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg avait tiré l'épée pour l'honneur de l'Allemagne ; et quand Strasbourg fut perdu pour l'empire, Brandebourg resta le dernier espoir des patriotes. » Or, c'est précisément ce Frédéric-Guillaume qui, après s'être fait battre par Turenne et acheter par Louis XIV, exigea l'abandon à la France de Strasbourg et du fort de Kehl. C'est lui qui empêcha les princes d'Allemagne de joindre leurs forces à celles de Léopold qui se préparait, à reprendre la capitale de l'Alsace. On peut lire dans les Œuvres de Leibniz les menaces par lesquelles, en mai 1684, l'électeur de Brandebourg fit tomber les armes des mains de l'électeur de Hanovre, Ernest-Auguste de Brunswick-Lunebourg. (Voyez l'édition complète des *Œuvres de Leibniz*, par Onno Klopp, t. X. Hanovre, Heindworth, 1877.)

Publications étrangères en Angleterre. — En Angleterre, il a été importé, en 1876, 13,857 quintaux de livres étrangers, pour une valeur de 150,099 livres sterling. La plus grande partie provenait de la France et de l'Allemagne. —

L'exportation a été de 82,089 quintaux, d'une valeur de 881,839 livres sterling. — En gravures lithographiées, il a été importé 5,654,377 planches, la plupart également venues de France et d'Allemagne, pour une somme de 50,017 livres sterling. — Les tableaux, dessins et photographies importés, et provenant pour la plupart de la France et de la Belgique, avaient une valeur de 549,561 livres sterling. — (*Journal officiel.*)

Les Bibliothèques des universités russes. — *La Russische Revue* contient la statistique suivante des bibliothèques d'universités dans l'empire russe : d'après ce document, l'université de Saint-Pétersbourg possède 120,551 volumes imprimés, outre 947 manuscrits, 493 volumes de plans, gravures, etc. Kiew : 320,000 volumes imprimés, 643 manuscrits, 153 volumes de plans et gravures. Moscou : 154,737 volumes tant imprimés que manuscrits et 8,287 fascicules tant recueils, qu'estampes, etc. — Varsovie : 306,398 volumes imprimés, 1,274 manuscrits; 5,786 cartes, dessins, gravures, etc. Odessa : 75,817 volumes, 115 manuscrits; 592 volumes composés de cartes, dessins, estampes, etc.

La Littérature Française au Chili. — L'*Estrella del Chile*, revue littéraire qui paraît chaque semaine à Santiago, donne le titre de tous les ouvrages imprimés au Chili et déposés à la bibliothèque nationale de Santiago. Il nous a paru intéressant de relever les ouvrages français qui ont eu l'honneur d'une traduction espagnole, depuis le mois d'octobre 1876 jusqu'au mois d'avril 1877. Nous les citons selon l'ordre de leur publication :

Histoire moderne, par le R. P. Gazeau, S. J.; *Histoire de sainte Paule*, par l'abbé Lagrange ; *Abrégé d'histoire moderne et d'histoire du moyen âge*, par l'abbé Courval ; *Marguerite Gautier, ou la Dame aux Camélias*, drame en cinq actes, par Alexandre Dumas fils, adapté à la scène espagnole par Mme Alaide Pantanelli de Gayten, artiste dramatique; *l'Africaine*, opéra en cinq actes, de Scribe, traduit par la même; *Le bon sens du curé Meslier*, suivi de son testament, traduit par Micromégas; *Comment se fonde un sanctuaire*, lettre d'une pensionnaire du couvent de l'Immaculée-Conception de Naples à une de ses amies du Sacré-Cœur de Lyon, précédée d'une lettre de Marc Monnier; *Abrégé de l'histoire sainte*, par Chantrel ; *Neuvaine à Notre-Dame-de-Lourdes*, à l'usage des malades, par A. J. V., traduite par une personne dévote ; *la Boîte d'argent*, par Alexandre Dumas fils ; *Abrégé de l'histoire grecque*, par V. Duruy ; *Principes de géométrie élémentaire*, par F. Sonnets, arrangés par Alexandre Andonaegui ; *Vie de la très-sainte Vierge*, d'après les Méditations d'Anne-Catherine Emmerich, extraite de la 8e édition française, par R. Marchand Pereira. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Santiago ou à Valparaison. — (*Journal de la librairie.*)

— L'impression du *Supplément au Manuel du libraire*, dont MM. Didot ont confié la rédaction à M. Pierre Deschamps, est arrivée à la lettre L ; cet ouvrage donnera satisfaction à un besoin très-réel, car les derniers volumes du *Manuel* de J.-Ch. Brunet s'arrêtent à 1864 ; depuis cette époque, le thermomètre de la bibliomanie a éprouvé une hausse des plus sensibles ; il était donc nécessaire d'indiquer les prix d'adjudication que des livres précieux ont atteints dans quelques ventes célèbres; il fallait aussi signaler bien des raretés qu'on aurait inutilement cherchées dans le *Manuel*.

— On annonce la publication de la *Correspondance de Mme de Pompadour* avec son père, M. Poisson, et son frère, M. de Vandières, éditée par M. A. P. Malassis, et suivie de lettres à la comtesse de Lutzelbourg, à Paris-Duverney, au duc d'Aiguillon, etc., etc. Les quarante lettres inédites qui forment

la base de cette publication ont été payées, l'hiver dernier, plus de 4,000 francs en vente publique (vente Gabriel Charavay, du 10 février); le livre est exécuté aux frais d'un amateur, par souscription; il sera tiré à 600 exemplaires, in-8 écu, sur papier de Hollande, à 15 fr.; à 180 in-8 écu, numérotés, à 30 fr.; 45 sur papier Whatman, in-8 raisin, à 50 fr., et 12 sur chine, à 70 fr.

— Un professeur de Vienne, M. Moritz Thausing, vient d'avoir la bonne fortune, dit *the Academy*, d'acquérir, pour la collection Albertine, un dessin qui a, dans l'histoire de l'art, une importance du premier ordre, quoique ni son aspect, ni ses dimensions n'en révèlent au premier abord la valeur. Ce n'est rien moins que l'esquisse de Michel-Ange, pour son dessin de concours, des « soldats surpris au bain. » La composition est légèrement dessinée à la plume sur une petite feuille qui contient une ou deux autres esquisses; les sujets de celles-ci sont indiquées en quelques mots de la main même de Michel-Ange, et la feuille entière est d'une incontestable authenticité.

— M. Reginald Stuart Poole vient de commencer à Londres, dans l'enceinte du collége de *Queen square*, une suite de lectures sur l'ancienne Égypte, destinées aux gens du monde. Il y traitera, lisons-nous dans *the Academy*, des sources de la connaissance de l'histoire d'Égypte, de la valeur des documents alexandrins et en particulier de Manéthon; de l'importance véritable d'Hérodote, comme voyageur, surtout en ce qui concerne l'Égypte; du témoignage rendu à l'antiquité et à l'exactitude des archives hébraïques par les monuments égyptiens; de la description de ces monuments; de l'écriture hiéroglyphique et démotique, avec l'histoire de leur interprétation, etc. Ce cours est suivi par de nombreux auditeurs *des deux sexes*. Un professeur d'égyptologie serait-il aussi heureux à Paris ?

— La Bibliothèque nationale vient de faire l'inventaire et la classification des livres et des documents concernant Montaigne, et appartenant au fonds Payen. Le catalogue nécessitera plus de 2000 articles, lettres ou papiers précieux pour l'histoire des seizième et dix-septième siècles. — On est aussi parvenu à mettre en ordre la vaste collection Joly de Fleury : elle formera 2.500 volumes sur les institutions judiciaires et administratives de l'ancienne France, qui seront communiqués au public avant la fin de l'année.

— La *Grammaire comparée des langues polynésiennes* du Rév. S. J. Whitmee est, de jour en jour, plus estimée, et son *Dictionnaire comparé* des mêmes idiomes s'accroît notablement par l'envoi de matériaux nouveaux. Ainsi, l'auteur a reçu des notes nombreuses des îles Taïti et Hervey; un Français lui a promis un vocabulaire de 6,000 mots appartenant au dialecte de l'île Gambier, de 2,000 mots du dialecte rapa, et d'autant de mots des deux dialectes des Iles Marquises. M. Whitmee croit que l'existence de deux dialectes dans ces îles indique une double race; car il n'a jamais rencontré jusqu'ici deux dialectes dans un seul groupe d'îles, excepté lorsque ce fait était accompagné d'autres indices qui prouvaient un mélange de races. Tel est le cas de l'île d'Uvea, où la race malaise et la race nègre ont des représentants, de plusieurs des îles Hébrides, etc. Il a longtemps trouvé de la difficulté à expliquer l'existence de coutumes qui ne sont pas purement polynésiennes, tel que le cannibalisme dans les Iles Marquises. Mais tout s'éclaircit si l'on peut supposer que ces îles ont été originairement habitées par une population nègre. — (*Academy*.)

— Le *Numismatic chronicle* (t. XVII, 1re partie), contient un article de M. F.-W. Madden, sur les emblèmes chrétiens des monnaies de Constantin. Plu-

sieurs pages sont employées à la description du fameux monogramme interprété XP, IX, et même comme une étoile à six rayons.

— Un nouveau traité du jeu de billard va paraître ; il est dû au capitaine Crawley et à M. W. Cook. Les auteurs y ont ajouté, ce qui n'a jamais été fait jusqu'ici, une bibliographie très-étendue.

— L'*Athenæum* nous apprend que M. J. Fergusson imprime, en ce moment, une monographie du Temple de Jérusalem et des autres constructions de la place d'Haram, depuis Salomon jusqu'à Saladin.

— Dans l'incendie du magnifique château d'Inverary, appartenant au duc d'Argyl, sa précieuse bibliothèque a été heureusement préservée; les reliures seules ont été endommagées.

— Un article intitulé : *M. Thiers, esquisse d'après nature, par un crayon anglais*, a paru dans le numéro de novembre du *Macmillan's Magazine*. Cet article, écrit d'après des souvenirs de relations personnelles avec M. Thiers durant ces trois dernières années, est dû à la plume de Mistriss Crawford.

— Le fils de l'émir Abd-el-Kader, Sidi-Mohammed, réunit en ce moment les matériaux pour écrire l'histoire de la vie de son père, depuis sa naissance jusqu'à son internement à Damas.

— Le marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria, vient d'entreprendre une version métrique des *Psaumes de David*.

— On annonce que M. Daniel Bernard, rédacteur de l'*Union*, va publier un livre d'un très-grand intérêt pour l'art musical : il s'agit de la *Correspondance* de Berlioz.

— Une personne qui a gardé l'anonyme a fait remettre dernièrement à M. le directeur de l'Administration pénitentiaire une somme de 3,000 fr. destinée, d'après une lettre jointe à cet envoi, à encourager, à la suite d'un concours, les auteurs de publications nouvelles les mieux appropriées aux lectures à faire dans les prisons.

— Une curiosité des dernières élections vient de paraître : *Les* 363, *almanach électoral de la République française, avec la concordance du Calendrier républicain*, par Amédée de Chavagneux. — Les noms des 363 députés qui ont protesté contre le 16 mai, figurent dans ce calendrier au (*sic*) lieu et place des canonisés de l'Église.

— La Société contre l'abus du tabac vient de faire paraître un bulletin.

— On vient de publier à Constantine le premier journal hébreu-arabe qui ait paru en Algérie.

— Le mois dernier, on a fêté à Upsal (Suède), le 400e anniversaire de la fondation de l'université de cette ville. Parmi les savants venus à cette solennité de tous les points de l'Europe, la France était représentée par MM. Gaston Boissier, de l'Académie française; Gaston Paris et Geffroy, qui a porté la parole.

— Mme veuve Thiers aurait, dit-on, confié à M. Barthélemy-Saint-Hilaire le soin de publier en volumes le recueil de tous les discours prononcés par M. Thiers, aux diverses époques de sa longue carrière.

— On annonce la vente d'une curiosité bibliographique : c'est la collection des articles de Marat, classés et annotés par lui. Cette collection est composée de douze volumes, et appartient en ce moment au prince Jérôme Napoléon. Il l'avait achetée de Félix Solar, qui la tenait lui-même de M. Villiaumé, l'historien de la Révolution française, dont nous avons annoncé récemment la mort; elle lui avait été payée 2,000 fr. Les annotations seraient de la main même du sinistre « Ami du peuple. » C'est Mlle Albertine Marat qui

avait recueilli les douze volumes et les avait cédés à M. Villiaumé, ainsi que l'indique une lettre de celui-ci.

Publications nouvelles. — *Dictionnaire de la Bible*, par E. Spol (in-12, Gaume). — *La Sainte Bible : Les Juges et Ruth*, par l'abbé Glaire, trad. de l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Les Droits de Dieu et les idées modernes* par l'abbé Fr. Chesnel (t. II, in-8, Poitiers, Oudin). — *Exposition historique des propositions du Syllabus*, par l'abbé Verdereau (in-18, Palmé). — *La Foi, conférence de Saint-Joseph de Marseille*, par le R. P. Fr. Vincent de Pascal, (in-8, Poitiers, Oudin). — *Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire*, par l'abbé V. Postel (in-18, Palmé). — *La Vie de Notre-Seigneur*, par G. J. Hurdebise (in-12, Bruxelles, Goemaere). — *Recherches sur le dimanche*, par F. Lescuyer (in-8, Saint-Dizier, H. Briquet). — *La lecture et le choix des livres*, par l'abbé J. Verniolles (in-12, Bray et Retaux). — *Les Gloires du Sacré-Cœur*, par le cardinal H.-Édouard Manning (in-12, Bruxelles, Goemaere). — *Œuvres de Mgr Freppel* (5 vol. in-8, Roger et Chernovicz). — *Essai sur le symbolisme de l'homme* (in-12, Poitiers, Oudin). — *Nouveau cours élémentaire de philosophie spéculative selon saint Thomas d'Aquin*, par le chanoine J. Prisco, (in-12, Poitiers Oudin). — *De l'éducation, intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer (in-8, Germer-Baillière). — *Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales*, par G. Calmette (in-12, Gaume). — *Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger*, par G. Lescœur (in-8, Marescq). — *L'Or et l'argent*, par L. Simonin (in-18, Hachette). — *Les Changes et les arbitrages*, par H. Vannier (in-12, Delagrave). — *La Misère*, par L. Ch. Bonne (in-32, Delagrave). — *La Concurrence*, par L. Ch. Bonne (in-32, Delagrave). — *Forces matérielles de l'empire d'Allemagne*, par A. Legoyt (in-12, Dentu). — *Effets physiologiques et applications thérapeutiques de l'air comprimé* par le Dr J.-A. Fontaine (in-8, Germer-Baillière). — *Traité de zoologie*, par le Dr C. Claus (in-8, Savy). — *Précis historique et chronologique de la littérature française*, par Alf. Bougeault (in-12, Delagrave). — *La Tragédie grecque*, par E.-Ad. Chaignet (in-18, Didier). — *Notre-Dame de Lourdes*, poëme, par l'abbé Léon Chambaud (in-16, Tours, Cattier). — *Le Presbytère de Plouarzel, histoire bretonne*, en vers, par Mme C.-E. Puissan (2 vol. gr. in-8, Plon). — *Le Diable amoureux*, par J. Cazotte (in-12, lib. des Bibliophiles). — *L'Amour*, par le chevalier de Maynard (in-12, Didier). — *Deux croisières*, par G. de La Landelle (in-18, Dentu). — *La Reine des épées*, par Paul Féval in-18, Dentu). — *Sabine et Rivas*, par Mlle Maréchal (in-12, Blériot). — *L'Affiquet de la marquise*, par A. de Barthélemy (in-18, Féchoz). — *Les Soirées du château de Kérilis*, par J. de L'Aulnay Averney (in-18, Bray et Retaux). *Doña Maria, Chronique du temps de Philippe II*, par L. Cambier (in-18, Dentu.) — *Le Vieux de la Forêt*, par Mme de Stolz (in-18, Hachette). — *Première et dernière dette*, par Mme Gabrielle d'Arvor (in-12, Tolra). — *Pour la patrie*, par Etienne Marcel (in-12, Lethielleux). — *Géographie de l'Alsace-Lorraine avant et depuis 1870*, par Dubail (in-12, Hetzel). — *Le Trésor des Incas à la Terre de feu*, par E. Pertuiset (in-18, Dentu). — *Un été en Amérique*, par Jules Leclercq (in-18, Plon). — *Expédition anglaise au pôle Nord*, par F. Le Clerc (in-12, Delagrave). — *Clefs de l'Orient* (in-12, Didier). — *Les Sources de l'Histoire de France*, par Alfred Franklin (in-8, Didot). — *Sainte-Radegonde à Sain*, par l'abbé D. Leroux (in-12, Poitiers, Oudin). — *Vie de Madame de la Rochefoucault, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth* (in-12, Lecoffre). — *Les deux frères martyrs ou les enfants nan-*

tais (in-12, Poitiers, Oudin). — *Mémoires de Brissot*, par de Lescure (in-12, Didot). — *Le Maréchal Blücher*, par P. Conchard Vermeil (in-12, Dumaine). — *Le Procès des Ministres* (1830), par Ernest Daudet (in-8, A Quantin). — *Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance*, par Léonce Dupont (in-18. Dentu). — *La Journée de Sedan*, par le général Ducrot (in-12, Dentu). — *Les États-Unis*, par le Dr A. Guichet (in-12, A. Delahaye). VISENOT.

CORRESPONDANCE

Bibliographie de Galilée

Tous les dictionnaires biographiques contiennent une notice sur Galilée; les historiens de l'astronomie et des mathématiques ont consacré bien des pages aux travaux du savant. Nous n'avons point fait figurer ici tous ces ouvrages généraux, nous contentant de noter quelques-uns des plus importants.

GALILEO GALILEI. *Nuntius sidereus*. Firenze, 1610, in-4. — GALILEO GALILEI. *Discorso intorno alle cose che stanno in su l'acqua o che in quella si muovano*. Firenze, 1612, in-4. — VINCENZIO DI GZAZIA. *Considerazioni sopra il discorso di G. Galilei*. Firenze, 1612, in-4. — ANON. *Considerazioni dell'·accademico incognito sopra il discorso di Galileo*. Pisa, 1612, in-4. — LODOVICO DELLE COLOMBE. *Discorso apologetico intorno al discorso del Galileo*. Firenze, 1612, in-4. — GALILEO GALILEI. *Istoria e demostrazioni intorno alle macchie solari in tre lettere stritte da...* Roma, 1613, in-4. — GALILEO GALILEI. *Il Saggiatore*. Roma, 1623, in-4. — CAMPANELLA. *Apologia pro Galileo*. Francfort, 1622, in-4. — *Alla sacra maesta Cesarea dell' imperatore in lode di Galileo Galilei canzone*. Firenze, 1631, in-4 de 8 p. — GALILEO GALILEI. *Dialogo sopra i due sistemi del mondo*. Firenze, 1632, in-4; réimprimé; Napoli (Firenze), 1710, in-4, traduit en latin par Bernegger, *Systema cosmicum*. Augustæ-Trebocensis, 1635, in-4, et Leyde, 1699. — BERIGARD. *Dubitationes in dialogum Galilei*. Firenze, 1632, in-4. — GALILEO GALILEI. *Lettera a madama Christina*. Leida, 1634. — GALILEO GALILEI. *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze attenenti alla meccanica e ai movimenti locali*. Leida, 1638, in-4. — *Les Nouvelles pensées de Galilée, où il est traité de la proportion des mouvements naturels et violents*, traduit de l'italien. Paris, 1639, in-8. — GALILEO GALILEI. *Le Operazioni del compasso geometrico e militare*. Padova, 1640, in-4. — POLACCUS. *Anticopernicus catholicus*. Venetiis, 1644, in-8, p. 68-77. — RICCIOLI (R. P.). *Almagestum novum*. Bologna, 1651, in-fol., t. II, p. 495-499. — MANOLESSI. *Opere di Galileo Galilei*. Bologna, 1656, 2 vol. in-4. — VIVIANI. *Vita di Galileo* dans *Quinto libro degli elementi d'Euclide*. 1674, p. 60-106.

SALVINI. Dans *Fasti consolari dell' accademia Florentina*. 1717, in-4, p. 377-446. — BOTTARI et BONAVENTURI. *Opere di Galileo Galilei*. Firenze, 1718, 3 in-4. — BRUCKER. *Historia Philosophiæ*. Leipzig, 1741, in-4, t. V, p. 634. — *Opere di Galileo Galilei*. Padova, 1744, 4 vol. in-4. — MONTUCLA. *Histoire des Mathématiques*. 1758, in-4, t. II, p. 220. — *Saggio* dans *il Caffe*, Brescia, 1764, 2 vol. in-4, t, II, p. 17. — FABRONI (Ms'). *Lettere inedite di uomini illustri*. Firenze, 1773, in-8. — FRISI (P. Paolo). *Elogio di Galileo*. Livorno e Milano, 1775, in-8. — FLENCEL (abbé Jérôme). *Essai sur la vie et les décou-*

vertes de G. Galilei. Paris, 1776, in-12 (traduction de l'ouvrage précédent). — R. P. ANDRÈS. *Saggio della filosofia di Galileo.* Mantova, 1776, in-8. — BRENNA. *Vita di Galileo,* dans *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis* XVII *et* XVIII *floruerunt,* de Fabroni. Pisa, 1778, in-8, t. Ier. — R. P. FERRI. *Elogio di Galileo.* Milano, 1778, in-8. — TARGIONI-TOZZETTI. *Atti e memorie inedite dell' accademia del Cimento.* Firenze, 1780. 3 vol. in-4. (Le premier volume surtout contient un grand nombre de documents sur Galilée.) — JAGEMAN (Christ.-Joseph). *Geschichte des Lebens und der Schriften des Galileo Galilei.* (Histoire de la vie et des écrits de Galilée.) Weimar, 1783, in-8 ; nouvelle édition, Leipzig, 1787, in-8. — MALLET DU PAN. *Mensonges imprimés au sujet de la persécution de Galilée,* dans le *Mercure de France,* 17 juillet 1784. — ISEO (G.) *Considerazioni al Tasso e discorso sopra il poema di Tasso.* Roma, 1793, in-4. — NELLI (Giov.-Batt.-Claudio de). *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei.* Losanna (Firenze), 1793, 3 vol. in-8; publié en 1820. — TIRABOSCHI (R. P.). *Due memorie storiche sui sistema del Galileo,* dans *Storia della letteratura italiana.* T. X, p. 362 (2e édition, 1797).

Opere di Galileo Galilei. Milano, 1808, 13 vol. in-8. — ODESCALCHI (don Baldassare). *Memorie istorico-critiche dell' accademia de' Lincei.* Roma, 1806, in-4. — BIOT (J.-B.). *Galilée,* dans la *Biographie universelle* de Michaud (1816, in-8.). — VENTURI (G.-B.). *Memorie e lettere inedite finora o disperse di Galileo Galilei.* Modena, 1818-1821, 2 vol. in-4. — BARBIER (U.-A.). *Galilée,* dans *Examen critique et complément des dictionnaires historiques.* Paris, 1820, in-8. — GAMBA (Bart.). *La Vita del Galileo ed alcune lettere familiari.* Venezia, 1826, in-16. — BROUGHAM (Lord). *Life of Galileo,* dans *Library of useful Knowledge.* 1829. — BREWSTER (Sir David). *Life of Galileo,* dans *Edinburgh Review.* T. VII-X, 1830. — *Sul processo di Galileo,* dans *Staatsman,* 1830. — ESSLINGER (G.). *Le Procès de Galilée,* dans le *Mémorial catholique,* 1830. — *Opere di Galileo Galilei.* Milano, 1832, 2 vol. in-8. — FOISSET (Th.). Dans *Annales de philosophie chrétienne,* 1834, t. VIII, p. 21. — SALFI. Dans le t. XI, p. 199 de la *Continuation* à la seconde édition de l'*Histoire littéraire d'Italie,* par Ginguéné. Paris, 1834, in-8. — ZINELLI (abbé). *Intorno allo spirito religioso della filosofia di Galileo Galilei.* Venezia, 1836, in-12. — COOPER (Sir Peter). Dans *Dublin Review.* Juillet, 1838, p. 72-116. — BREWSTER (Sir David). *Life of Galileo,* dans *Complection of the cabinet encyclopædia du* Dr Lardner; août 1839 — *Der heilige Stuhl gegen Galilei und das astronomische System des Copernicus* (Le Saint-Siége contre Galilée et le système astronomique de Copernic). Article (de Clemens) dans *Historisch-politische Blætter,* 1841, t. VII. — TORRICELLI (G.-B.). Dans *Orazioni e dissertationi storico-polemiche.* T. III, p. 4-14. — LIBRI. *Histoire des mathématiques en Italie.* Paris, 1838-1841, in-8. — Articles dans la *Revue des Deux Mondes.* Septembre et octobre, 1840; mars, avril et juillet 1841. — BREWSTER (Sir David). *Lives of Galileo, Tycho Brahe and Kepler, the martyrs of science.* London, 1841, in-12. — BIGAZZI. *Due lettere di Galileo Galilei inedite.* Firenze, 1841, in-8. — ANON., dans *Université catholique,* 1841, t. IX, p. 219-227. (Analyse de l'article de la *Dublin Review.*) — CAROUÉ (F.-B.-W.). *Galilei's Leben* (vie de Galilée), traduction des art. de M. Libri. Siegen et Wiesbaden, 1842. — ALBERI (E.). *Opere complete di Galileo Galilei.* Firenze, 1842-1846, 16 vol. in-8. — CATTANEO (Antonio). *Cenni sulla vita di Galileo Galilei.* Milano, 1843, in-8. — BUONCOMPAGNI (le prince Baldassare). *Intorno ad alcune note di Galileo Galilei ad' un opera di Giov. B. Morin,* dans *Bullettino di Bibliografia e di storia della scienze matematiche e fisice.* T. IV, p. 1-45. — BUONCOMPAGNI. *Intorno ad alcuni avvanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII. Roma, 1846, in-8. — FALLOUX (Vte de). Dans

le *Correspondant* du 25 novembre 1847. — REUMONT (Alfred). *Galilei und Rom*, dans *Berliner Calender für* 1849, p. 139-240. — MARINI (Mgr Marino). *Galileo e l'inquisizione*. Roma, 1850, in-8. — *Revue britannique*, 3e série, t. IX, p. 226. — PALMIERI (abbé). Dans *Annali delle scienze religiose*. Juillet et août 1851 (2e série, t. X, p. 83); traduit dans l'*Université catholique*, t. XL, p. 428-561. — ANONYME, dans le *Rambler*. Janvier, 1852. — REZZI (Domenico). *Sulla invenzione del microscopia giuntavi una notizia delle considerazioni al Tasso attribuite a Galileo Galilei*. Roma, 1852. (Avait paru dans *Atti dell' accademia pontificia de' nuovi Lincei*, 28 déc. 1851). — REUMONT (Alfred). 2e édition de *Galilei und Rom*, dans *Beiträge zur italienischen Geschichte*. Berlin, 1853, t. Ier; abrégé dans *Archivio storico italiano*, t. VIII, p. 753. — DELATTRE. Dans l'*Athenæum* du 19 novembre 1853. — (ANONYME). *Galileo and the inquisition*. London, 1854, in-32 (faisant partie du t. II de *Historical fallacies exposed and refuted*, des *Clifton tracts*). — MADDEN. *Galileo and the inquisition*. London, 1854, in-12. — GASPAR (R.). *Galileo Galilei. Zusammenstellung der Forschungen und Entdckungen Galilei 's auf dem Gebiete der Naturwissenschaft* (Résumé des recherches et découvertes de Galilée sur la science de la nature.) Stuttgart, 1854. — BONALD (Vte Victor de). *Galilée, le St-Office et le système du monde*, dans le *Correspondant* du 25 décembre 1854. — ARAGO (Fr.). Notices biographiques : *Galilée* dans ses *Œuvres*, t. III, p. 240-297. Paris, 1854, in-8. — (ANONYME). Dans l'*Université catholique*. Novembre 1855, p. 454. — MORGAN. *Notes of the ante Galilean Copernicians*. 1855. — *Galileo Galilei, Sein Leben und seine Bedeutung für die Entwikelung der Naturwissenschaft*. (Galilée, sa vie et son influence sur les développements de la science de la nature.) Dans *Die Fortschritte der Naturwissenschaft*, 3e cahier. Berlin, 1856. — ECKERT. *Galileo Galilei dessen Leben und Verdienste um die Wissenschaften*. (Vie et mérite de Galilée dans les sciences.) Basel (Bâle), 1858. — SANTE-PIERALISI (abbé). *Otto lettere inedite di Galileo Galilei*. Roma, 1858, in-8. — BIOT (J.-B.). *Une Conversation au Vatican en* 1825, dans le *Journal des Savants*. Mars 1858. — BIOT (J.-B.). *La vérité sur le procès de Galilée*, dans le *Journal des Savants*. Juillet et octobre 1858. — FERRY. Dans le *Dictionnaire de la Conversation* (2e édition). Paris, 1859. — CHASLES (Philarète). *La Vérité sur le procès de Galilée*, dans le *Journal des Débats*, 14 et 28 août, 25 septembre et 9 octobre 1859. — HŒFFER. Art. *Galilée*, dans le *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, trad. par Goschler. Paris, 1860, gr. in-8, t. IX, p. 244-247. — CHASLES (Philarète). *Galileo Galilei, sa vie, son procès et ses contemporains*. Paris, 1862, in-8. — TROUESSART. Dans la *Revue de l'instruction publique* des 6 et 13 mars 1862 — CHASLES (Philarète). Lettre en réponse à M. Trouessart, *ibid.*, 27 mars 1862. — TROUESSART. Lettre à M. Philarète Chasles, *ibid.*, 3 avril 1862. — CHASLES (Philarète). Réponse à M. Trouessart, *ibid.*, 10 avril 1862. — BECKMANN (P.). Dans *Zeitschrift für die Geschichte und Alterthumskunde Ermlands*. T. II et III, 1861. — FLANDIN (Ch.). *Le Procès de Galilée*, dans la *Semaine des familles*. 1861-1862, p. 395.

HENRI DE L'ÉPINOIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Produit des principales bibliothèques livrées en France aux enchères publiques. — Il serait intéressant de connaître quelles ont été les sommes atteintes dans les ventes publiques par les plus belles bibliothèques livrées en France aux chances des enchères. Les livres rares et précieux étaient bien loin jadis d'avoir la valeur à laquelle ils sont arrivés de nos jours, et le produit de quelques anciennes ventes serait dépassé de la façon la plus considérable, si ces mêmes bibliothèques étaient de nos jours offertes au public par MM. Potier, Labitte, Techener et autres libraires justement estimés. X.

La Conspiration des fausses bank-notes. — Dans un ouvrage dû à la plume alerte et infatigable de F. Grille (mort bibliothécaire de la ville d'Angers): *Bric-à-Brac* (Paris, Ledoyen, 1853, in-12), tome Ier, p. 240 nous lisons ce qui suit :

« Le Marseillais Bernard, qui changea dix fois de métier, qui eut les jeux de Bade, ceux de Vienne et ceux de Paris, qui gagna des millions et qui les perdit, était de la fameuse conspiration des fausses bank-notes. On fabriquait à Paris des billets anglais qu'on plaçait à Londres en fraude. — Londres avait fait de faux assignats ; Paris lui rendait de la fausse monnaie. C'était la guerre du crédit. Bernard avait avec lui Field et trois bons compagnons comme lui ; le premier fut pendu ; les autres se sauvèrent à grand'peine. »

Serait-il possible d'obtenir quelques détails sur cette *conspiration des bank-notes* tolérée, sinon encouragée, par la police du premier Empire? V. L.

Un Dicton à retrouver. — Quel est l'auteur du dicton suivant, et où peut-on le trouver imprimé ?

Si vis bene vivere in conventu, oportet facere suum officium. — Sinere mundum vadere quò vadit et semper bene loqui de priore,

Ou avec la variante suivante :

Sinere mundum vadere quomodo vadit
Vivere taliter qualiter.

On l'a attribué à Rabelais, parlant par Jean des Authomées ; mais il ne se trouve pas dans le *Pantagruel*.

G. B.

Sur le poëte N. Fonteny. — Qui connait un poëte de la première moitié du dix-septième siècle nommé Nicolas Fonteny ? Pour moi, je n'en sais autre chose que ce qui m'a été révélé par une lettre inédite que cet infortuné adressait, en 1641, à « Monseigneur, Monseigneur le président de Marca, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, et ministre d'Estat, demeurant rue de la Jussienne près la porte de Montmartre, à Paris. » Cette lettre, conservée à la Bibliothèque nationale dans le volume 124 des Armoires de Baluze (p. 8), débute ainsi :

« Monseigneur, je vous envoye des stances panégyriques pour contribuer selon mon petit pouvoir à préconiser les hauts et incomparables faictz de Mgr l'Eminentissime cardinal duc de Richelieu, né pour le bonheur de ce royaume et aultant à l'exaltation fatale (c'est-à-dire inévitable) de la maison de France qu'à la dépression totale de la maison d'Austriche. »

Le curieux document, nous donne, sur les poésies et sur les malheurs de Fonteny, les renseignements suivants :

« M. le comte de Nogent a deux douzaines d'exemplaires des dictes stances panégyriques pour en présenter à Son Eminence et par après soubz son bon plaisir à Sa Majesté, à Mgr le Grand (le grand écuyer) et autres seigneurs de l'une et l'autre cour de Sa Majesté et de Son Eminence.

« Vostre très-humble et très-acquis serviteur Nicolas Fonteny, l'un des prisonniers de la Bastille sans avoir jamais esté interrogé.

« De la Bastille ce dimanche 5 mai 1641, et de ma prison neuf ans cinq jours révolus. »

Sait-on ce que devint Fonteny? Ses stances le rachetèrent-elles? A-t-on quelque exemplaire des dites stances? Aurait-il composé d'autres poésies? T. DE L.

Bullarium magnum. — Quelles ont été les différentes éditions du *Bullarium magnum?* Par quels auteurs ont-elles été données, pour quelles années et à quelle date? N'en donne-t-on pas actuellement une édition nouvelle et plus complète, soit à Paris, soit à Turin? C. D.

RÉPONSES.

Proverbes (XX,384). — Encore quelques glanes sur les proverbes: Mahn, *Denkmaeler des Baskischen Sprache.* Berlin, 1857, in-12; 63 proverbes basques (page 56) extraits d'un ouvrage manuscrit d'Estevan de Carribay y Cumalloa, conservé à la Bibliothèque de Madrid C. 137; p. 57-67, 532 proverbes recueillis par Arnauld Oihmart. — *Guide ou manuel de la conversation et du style épistolaire français basque.* — Bayonne, André, 1861, in-12 de 484 pages; p. 275-283, 124 proverbes basques avec la traduction française en regard.—Des proverbes normands se rencontrent dans ce livret fort curieux : *La Friquassée crotestyllonée,* imprimé vers 1630, et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire (aujourd'hui à la bibliothèque de Rouen); il en a été fait trois réimpressions; mais toutes trois, tirées à petit nombre, sont devenues fort rares, et difficiles à rencontrer; la dernière, imprimée à *Genève* (sous la rubrique de *Rouen*) en 1867, n'a été imprimée qu'à 100 exemplaires. Voici quelques-uns des proverbes : A vigne, vigne l'oreille. — Diou va, diou y maine. — Quand pot, quand poele polle. — Qui langue a, à Romme va, etc.

A l'égard des *Proverbes* de Salomon, voir les divers ouvrages (au nombre de 12) indiqués par Hartwell Horne (*Manual of biblical Bibliography*, 1839, in-8, p. 281, et ajoutez : *Notes on the Books of Psalms and Proverbs*, by the Rev. H. Dymock, *Gloucester*, 1791, in-4. B.

M. de Montalembert (XX, 91, 383). — Aux indications données, il convient d'ajouter : *Montalembert homme politique et homme privé*, par M. de Kerwan. Auxerre, 1872, br. in-8. Cette brochure contient des détails et des fragments de correspondance qui n'auraient point été publiés. B.

Le temps et moi (XX, 382). — On a posé, dans le *Polybiblion*, une question au sujet du mot attribué à Mazarin : *Le temps et moi.* Il me semble fort douteux que le cardinal soit l'auteur de cet apophthègme, car Gracian, jésuite espagnol, mort en 1658, dans sa 55e *Maxime*, cite avec éloge cette parole : « Le temps et moi nous en valons deux autres. » Il est vrai qu'il n'en indique pas l'origine; mais son traducteur Amelot de la Houssaye l'attribue formellement à Philippe II, d'après un passage du pénultième chapitre de l'histoire intitulée Don Felippe el prudente. (*L'Homme de cour* de Gracian, traduit par le sieur Amelot, etc., Paris, 1685, in-12). — Amelot, qui était diplomate français, n'aurait pas dû ignorer l'usage que Mazarin avait fait de ce mot, s'il était vrai qu'il l'eût souvent à la bouche; et il n'aurait pas manqué de le remarquer, aimant tout particulièrement les rapprochements comme il le faisait.

J. DEPOIN.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Théâtre choisi de Molière, avec une notice par M. POUJOULAT. Tome Ier. Vingt-six eaux-fortes par V. Foulquier. Tours, Alfred Mame et fils, 1878, grand in-8 de xv-491 p. Prix : 35 fr. — *Le Journal de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1877. Paris, Hachette, 2 volumes gr. in-8 de 418 p. chacun. Prix : 20 fr. — *A Travers l'Amérique, nouvelles et récits*, par LUCIEN BIART; vingt dessins hors texte, par F. Lix. Paris, Bibliothèque du *Magasin des demoiselles*, 1877, gr. in-8 de 384 p. Prix : 14 fr. — *Tableaux et scènes de la vie des animaux*, par E. LESBAZEILLES. Illustré de vingt grandes compositions dessinées sur bois par Joseph Wolf. Paris, Hachette, 1877, in-4 de 170 p. Prix : 12 fr. — *Voyages extraordinaires*, par JULES VERNE. *Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde*, dessins de Riou, gravures de Pannmaker; 9e édition. Paris, gr. in-8 de 624 p. Hetzel, 1877. Prix : 9 fr. — *Cent récits d'histoire de France*, par GUSTAVE DUCOUDRAY. Paris, Hachette, 1878, in-4 sans pagination, cart. en perc. dorée. Prix : 6 fr. — *Voyage aux pays annexés*, par VICTOR TISSOT, magnifique édition illustrée, par G. Doré, Vierge, etc. Paris, Marpon & Flammarion, 1878, gr. in-8 à 10 centimes la livraison (il y en aura 50). — *Les Contes de Bretagne*, par PAUL FÉVAL, illustrations de Castille, gravure de Gusman. Paris, V. Palmé, 1878, gr. in-8 de 300 p. Prix : 9 fr. — *Les Déserts africains, aventures extraordinaires d'un homme, d'un singe, et d'un éléphant*, par RAIMOND LAPOINTE, illustré de plus de cent dessins ou vignettes de H. de Montaut. Paris, Plon, 1878, in-8 de 280 p. Prix : 7 fr. — *Les Causeries d'une grand'mère*, par Mme ELISA FRANK, ouvrage illustré de 72 vignettes par C. Delort. Paris, Hachette, 1878, in-16 carré de 264 p. Prix : 2 fr. 25.

Collection illustrée, format in-4, publiée par la maison Mame, à 5 fr. 50 le vol. broché, et 8 fr. 50 rel. perc. tr. dorées. *Voyage en France*, par Mme AMABLE TASTU. Nouvelle édition, revue et augmentée. Tours, Mame, 1878, in-4 à deux colonnes, illustré de 91 gravures sur bois. Prix : 5 fr. 50.

Collection de biographies nationales, publiée par la maison Mame, format gr. in-8, avec 4 gravures sur bois, à 3 fr. 25, et 6 fr. 25 rel. en percaline gaufrée, tr. dor. *Le Maréchal Fabert d'après sa correspondance*, par M. E. DE BOUTEILLER, ancien député de Metz, VIII-360 p. *Vie de François de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Grand*, par CH. CAUVIN, 342 p.

Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, format in-8, publiée par la maison Hachette, à 5 fr. le vol. br., et cartonné en percaline à biseaux, tr. dorées 8 fr. *Heur et malheur*, par Mme EMMA D'ERWIN. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 292 p., illustré de 50 gravures dessinées sur bois par H. Castille. Prix, 5 fr. broché, 8 fr. relié. *Montluc le Rouge*, par A. ASSOLLANT (Première partie,) in-8 de 257 p., illustré de 63 gravures dessinées sur bois par Sahib. *Le Neveu de l'oncle Placide* (première partie), *A la recherche de l'héritier*, par J. GIRARDIN, in-8 de 282 p., illustré de 122 vignettes dessinées sur bois par A. Marie. *Chloris et Jeanneton*, par Mme COLOMB, in-8 de 279 p., illustré de 105 vignettes dessinées sur bois par Sahib. *Courage et dévouement. Histoire de trois jeunes filles.* (*La petite mère; La Monténégrine; l'Irlandaise*), par CHARLES DESLYS, in-8 de 290 p., illustré de 31 gravures dessinées sur bois par F. Lix et Gilbert. *Scènes historiques*, Saint et Roi; Père et fille; *Nolite confidere principibus;* Une porte fermée; de Charybde en Scylla; la Femme forte, par Mme DE WITT, née Guizot. 2e série, in-8 de 255 p., avec 28 gravures par A. Marie et Sahib. Prix : 5 fr.

Bibliothèque des merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction de M. Edouard Charton, format gr. in-18, à 2 fr. 25 le vol. br., et 3 fr. 50 cart. en perc. bleue, tr. rouges. *Les Fêtes célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, par FRÉDÉRIC BERNARD, avec illustr. de 23 vignettes par Goutz-Willer. 311 p. *L'Or et l'argent*, par L. SIMONIN, avec illustrat. *La Poudre à canon*

et les nouveaux explosifs, par MAXIME HÉLÈNE, avec illustrat. *L'Imagination, études psychologique*, par H. JOLY, avec eaux-fortes.

Bibliothèque rose illustrée pour les enfants et pour les adolescents, publiée par la maison Hachette, format gr. in-18 jésus, à 2 fr. 25 le vol. br., et 3 fr. 50, cart. en percal. rouge, tr. dorées. — *Le Vieux de la forêt*, par Mme DE STOLZ, ouvrage illustré de 40 gravures sur bois par Sahib. 281 p. *Un Enfant gâté*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, avec 48 vignettes sur bois par Ferdinandus. 249 p. *Demain*, suivi de *Mourad le Malheureux*, par EDGEWORTH. Nouvelles traduites de l'anglais, par H. JOUSSELIN, illustrées de 87 vignettes sur bois par Bertall. 255 p. *La Famille Harel*, par Mlle JULIE GOURAUD, ouvrage illustré de 48 vignettes sur bois par Falnay et Ferdinandus. 279 p. *Le Château de la Pétaudière*, par Mme la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR, ouvrage illustré de 78 gravures sur bois par A. Marie. 322 p.

Malgré la crise qui paralyse en ce moment toutes les transactions commerciales et met en question l'avenir de notre cher pays, les éditeurs parisiens se sont mis en frais pour les étrennes de 1878. On trouvera, dans cette *Revue des publications illustrées* l'indication d'un certain nombre d'ouvrages que le *Polybiblion* a reçus et qui se recommandent à l'attention de nos lecteurs ; ils trouveront, en outre, dans des comptes rendus séparés, l'annonce de plusieurs volumes d'une exécution remarquable, tels que la *Sainte Vierge* de M. l'abbé Maynard ; le *Ciel* de M. Guillemin ; les *Terres du ciel* de M. Camille Flammarion, les *Métamorphoses des insectes* de M. Em. Blanchard ; les *Bords de l'Adriatique et le Monténégro*, de M. Charles Yriarte ; le tome III de la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus ; l'*Histoire de Marie-Antoinette* de MM. de Goncourt ; le tome II de l'*Histoire d'Angleterre* de Mme de Witt ; les *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge*, des PP. Cahier et Tailhan ; le *Dix-huitième siècle* de M. Paul Lacroix. Enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, nous n'avons pas encore reçu la *Mission de Jeanne d'Arc*, de notre collaborateur M. Fr. Godefroy, publication illustrée de la maison Reichel annoncée pour le 15 décembre, et nous sommes forcés de renvoyer à notre prochaine livraison l'article sur le curieux *Voyage* du commandant Cameron *à travers l'Afrique*. (Hachette, grand in-8, avec illustrations, 10 fr.)

— Les amateurs de beaux livres se rappelleront sans peine que M. Alfred Mame a entrepris une belle collection de nos classiques. C'est aux approches du 1er janvier de chaque année qu'il en publie un volume, exécuté dans de telles conditions, qu'à lui seul il forme de magnifiques étrennes. En 1875, M. Mame nous a donné le commencement des œuvres de Racine ; elles ont été achevées en 1876. Aujourd'hui, c'est à Molière à faire son apparition. Ce premier tome, digne pendant du Racine et du La Bruyère, contient : Les *Précieuses ridicules*, l'*École des femmes*, la *Critique de l'École des femmes*, *Don Juan*, le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui* et *Tartuffe*. Nous l'avouons, nous regrettons un peu le *Dépit amoureux*, qui, au milieu d'un pénible imbroglio, contient de si jolies scènes, et l'*Étourdi*, d'une lecture toujours si

amusante. Comme les tomes précédents, ce nouveau volume débute par une excellente notice où M. Poujoulat, tout en rendant une éclatante justice à l'auteur, ne dissimule pas les reproches qu'il peut encourir au point de vue de la morale et de la religion, reproches exprimés par Jean-Jacques Rousseau lui-même. Un très-beau portrait et vingt-six eaux-fortes de V. Foulquier ornent cette splendide édition. Dans ces charmantes vignettes, qui apparaissent au commencement de chaque acte des immortelles comédies, nous voyons rendues avec beaucoup d'esprit et de finesse les principales situations créées par le poëte. On doit de vifs remercîments à M. Mame. Nos grands auteurs se présentent à un public de choix, d'une manière digne de leur réputation et de celle de leur éditeur.

— Le *Journal de la jeunesse* n'est plus à louer, sous le double rapport de la splendeur de l'illustration et de la variété de la rédaction. La collection de 1877 ne le cède en rien à ses devancières. Le roman y est représenté par le *Château de la Pétaudière*, de Mme de Pitray, qui marche si dignement sur les traces de sa mère, Mme de Ségur; *Chloris et Jeanneton*, de Mme Colomb; *Heur et malheur*, de Mlle Emma d'Erwin; *Montluc le Rouge*, d'Alfred Assollant; le *Neveu de l'oncle Placide*, de M. Girardin; les voyages, par les excursions de MM. Saint-Paul et Et. Leroux *à travers la France*, par les *Dernières explorations arctiques* de M. Le Rousselet, le *Bas-Danube et la Dobroudja*, la *Roumanie*, etc., du même; l'histoire naturelle, par les attrayants récits de M. Lesbazeilles et par les notions plus pratiques de M. de la Blanchère et de M. Em. Menault, par les *Migrations des oiseaux* de M. de Brevans; l'histoire, par les *Scènes historiques* de Mme de Witt, et par ses Récits sur *Henri, duc de Montmorency*, et sur *Philippe le Bel et les Flamands;* les arts, par les articles sur la *Peinture murale chez les anciens*, sur la *Découverte de la peinture à l'huile*, les *frères Van Eyck*, les *Ruines de Palmyre;* les sciences, par la *Température du corps humain*, le *Tunnel sous-marin du Pas-de-Calais*, les *Pierres qui tombent du ciel*, etc. Signalons enfin les *Mois* d'Albert Lévy et les *Causeries du jeudi* de l'oncle Anselme.

— Le livre de M. Lucien Biart n'est point à proprement parler un voyage, malgré son titre : *A travers l'Amérique*; c'est une série d'excursions ou plutôt d'aventures, dont chacune a pour théâtre un point différent du nouveau monde : aventures de chasseurs, de pêcheurs, de naturalistes, à la recherche d'un *loxia enucleata*, d'un tapir, d'un serpent à sonnettes; aventures, les unes touchantes, les autres gaies, les autres terribles, toutes attachantes et racontées avec charme et humour. *La Forêt de la Perle* est une émouvante nouvelle, dans le genre des romans de Cooper, tout à la gloire des Indiens, dont le dévouement et l'intelligence sauvent une famille espagnole. *La Ville morte* est la

découverte, dans un site pittoresque et sauvage, d'une cité mexicaine abandonnée. Rien de plus terrible et de plus étrange que les histoires du dompteur de chevaux. Rien de plus curieux et de plus gai que le jour de Noël à le Havane, description d'une sorte de saturnale nègre dans l'île de Cuba. Mais, à tout cela, nous préférerions peut-être encore le récit intitulé : *Une famille canadienne*, récit plein de fraîcheur, qui est en même temps un grave enseignement ; car cette famille canadienne, famille patriarcale qui donne l'exemple de toutes les vertus, aime profondément la France. Pourquoi ? Parce que, dit le père Martin à l'auteur, « nous possédons ce qui vous manque, l'amour de la stabilité. » Quelle leçon donnée aux Français du dix-neuvième siècle par ces Français d'outre-mer !

— L'ouvrage de M. Lesbazeilles : *Tableaux des scènes de la vie des animaux* est, par les vingt grandes compositions de Joseph Wolf, un splendide album, où les *Scènes* sont rendues avec une vérité et une couleur également saisissantes ; par le texte, un recueil d'observations et d'histoires inspiré par l'amour et l'intelligence de la nature. Les citations, assez nombreuses, sont prises chez les meilleurs auteurs, et viennent fort à propos s'ajouter aux récits de l'auteur. Il y a là de quoi donner à la jeunesse et même aux gens du monde le goût d'études trop négligées, et ayant pour objet des scènes du plus vif intérêt, qui se passent sous nos yeux, et auxquelles nous prêtons rarement attention.

— La librairie Hetzel met en vente la 9e édition des *Enfants du capitaine Grant*. Qui ne connaît cette merveilleuse odyssée de deux enfants à la recherche de leur père, qu'ils finissent par trouver dans une île déserte. C'est — le titre le dit et il a raison — un véritable voyage autour du monde, à travers les pays les plus pittoresques et avec les aventures les plus extraordinaires. L'éloge d'un pareil livre n'est plus à faire : l'Académie française l'a consacré, et tous les enfants l'ont lu. Ce volume est un de ceux qui ont commencé la réputation de M. Jules Verne, et il reste encore, malgré des succès qui ont suivi, un de ses meilleurs ouvrages. Si nous avions un reproche à adresser à l'auteur, ce serait d'être.... trop intéressant. Le charme qu'on goûte à le lire, la passion avec laquelle on dévore ces pages, fait trouver fade les œuvres qui n'offrent pas un attrait romantique et peut dégoûter certaines jeunes imaginations de lectures plus sérieuses. Mais ce reproche d'être trop intéressant, combien peu d'auteurs le méritent, et, malgré cette critique, ou peut-être à cause même de cette critique, nous sommes sûrs que les *Enfants du capitaine Grant*, surtout avec les jolies illustrations de Riou, seront un des volumes les plus recherchés au moment du jour de l'an.

— Les *Cent récits d'histoire de France*, de M. Ducoudray, se rapportent aux principaux épisodes de notre histoire, depuis les Gaulois jus-

qu'à 1815. Ils occupent chacun une page et sont illustrés d'une grande gravure. M. Ducoudray raconte d'une façon fort intéressante, et nous pouvons dire généralement fort exacte; des faits et peu de réflexions. Avec les commentaires des parents ou d'un professeur, qui sauront rattacher les récits les uns aux autres, on pourrait apprendre l'histoire de France aux enfants dans ce livre; mais les commentaires seront encore plus nécessaires, pour corriger certaines appréciations fort regrettables qui déparent cet ouvrage. Ainsi le *seigneur féodal* donne une idée très-fausse du moyen âge; ce qu'on dit des *jacques*, « ces hommes qu'on avait maintenus à l'état barbare, » (XXXVII) est dans le même esprit. Citons encore un passage sur Louis XVI « né pour obéir à Turgot, non lui commander, » (LXXXV) et certaines appréciations sur la Révolution, pour notamment la dernière phrase. A côté de cela, beaucoup de pages sont empreintes d'un esprit franchement religieux et très-impartial.

— Nous avons sous les yeux les cinq premières livraisons d'une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés*, dont le *Polybiblion* a déjà parlé, et dont plus de vingt éditions ont été écoulées en six mois. Nous nous bornerons donc à annoncer cette édition, qui est publiée dans le format grand in-8, et illustrée par G. Doré, Vierge, Brion, etc. On relira avec un nouveau charme, à travers les gravures dont ils sont parsemés, les saisissants récits de l'habile écrivain, qui nous a promené d'une façon si émouvante à travers le *Pays des milliards* et les *Pays annexés*.

— La nouvelle édition des *Contes de Bretagne*, que vient de nous donner M. Paul Féval, est dédiée *à ses enfants :* « Je n'ai pu relire et corriger ces vieilles pages que je vous donne, dit-il dans sa dédicace, sans renaître aux souvenirs de ma jeunesse. J'ai revu l'ombre des grands chênes, j'ai entendu la voix de l'Océan, familière à mes premiers jours, et, en regardant loin, bien loin, j'ai retrouvé le sourire si bon de ceux qui me disaient quand j'étais tout petit : *Écoute ta mère*. C'est un pays de bravoure que le nôtre ; les gens y meurent pour leur foi. J'écoutais ma mère qui m'apprenait à servir la France et à aimer Dieu par-dessus toutes choses. » Les *Contes de Bretagne* se composent de trois nouvelles intitulées : *Le joli château, Anne des Iles* et *la Femme blanche des marais*. Lisez les épisodes dont fut témoin le manoir de M. de Plougaz, ce *joli château* de Coquerel qui s'élevait sur une colline verte et fleurie entre Dinan et Becherel, — les aventures de la fille de Joël Bras, surnommée Anne des Iles, de païenne devenue chrétienne, et qui était comme la providence des naufragés, — l'histoire de Mme Blanche de Malestroit qui revenait visiter de nuit ses anciens domaines, glissant sans radeau ni barque sur les eaux tranquilles des marais de l'Oust, et dites-moi si la plume de l'illustre écrivain ne s'est pas surpassée dans ces légendes d'un intérêt si saisissant, d'une originalité si puissante.

— M. Raimond Lapointe, dans les *Déserts africains*, nous raconte l'histoire de Jean Finfin, brave petit Breton, embarqué par surprise sur un brick marchand, jeté sur la côte du Congo, puis marié de force à diverses princesses africaines, des mains desquelles il s'échappe aussitôt pour courir de nouveaux dangers, sauvant successivement de la mort un grand singe et un éléphant qui deviennent ses inséparables amis. Jean Finfin, on le voit, éprouve une série d'aventures extraordinaires. C'est une lecture plutôt récréative, bien que l'auteur, se servant des récits des voyageurs qui ont, en ces dernières années, exploré le centre de l'Afrique, ait cherché à donner à cet ouvrage, autant que possible, la couleur locale. De nombreuses illustrations, pleines d'*humour*, accompagnent le texte.

— Imprimées en gros caractères, illustrées avec goût, les *Vingt-cinq causeries d'une grand'mère* sont pour les tout jeunes enfants. *La Butte aux sangliers* est seule une petite histoire, touchante et émouvante, celle d'une petite fille orpheline placée par l'administration de l'assistance publique chez une brave Bretonne, veuve et sans enfants. Cette femme la soigne comme sa fille et l'aime comme si elle en était la véritable mère. Marie répond à ses soins et à son affection, si bien qu'un vieil oncle et une vieille tante, ayant retrouvé ses traces perdues pour eux depuis longtemps, et l'ayant fait venir chez eux pour l'adopter, durent la renvoyer dans sa chère Bretagne, car elle languissait et menaçait de mourir loin de la mère Chatel. Les autres causeries sont très-courtes et racontent presque toutes des histoires de petits enfants désobéissants, punis par où il ont péché, et profitant de la leçon pour se corriger. Aussi peut-on leur reprocher un peu de monotonie et une morale bien terre à terre.

— Dans son *Voyage en France*, faisant partie de la collection illustrée in-4 de la maison Mame, Mme Tastu fait parcourir toute la France à ses jeunes lecteurs, en vingt et un voyages. Elle met en scène un père qui, retenu à Paris par ses fonctions, remplace par des récits, au coin de la cheminée, les excursions qu'il avait promises à ses enfants pour leurs vacances. Elle raconte bien, d'une façon intéressante, donnant beaucoup de détails instructifs sur les diverses parties de notre pays, ses habitants, leurs mœurs, leur industrie, sur les monuments, faisant de fréquentes excursions dans le domaine de l'histoire, à l'occasion des lieux devenus célèbres par quelque événement. Mais ce voyage ne date pas d'hier. Il est de 1845. L'éditeur a bien cherché à le rajeunir; il a introduit beaucoup d'allusions aux faits de la dernière guerre, quelques mots sur des lieux qui fixent depuis peu l'attention, comme Lourdes. Malgré tous ses efforts et le luxe des illustrations représentant des vues et des monuments, ce livre appartient, par sa nature même, à ceux sur lesquels le temps a la plus désas-

treuse influence, par les changements qu'il amène. Il aurait fallu une refonte complète; les renseignements ne sont plus au courant de la situation actuelle. Nous regrettons que l'intelligent éditeur n'ait pas réservé ses soins pour un ouvrage qui ait plus d'actualité ou qui n'ait pas vieilli aussi rapidement.

— La collection des *Biographies nationales* que publie la librairie Mame s'est enrichie de deux nouveaux ouvrages que le public accueillera avec faveur. Le premier est la vie du *Maréchal Fabert, d'après ses mémoires et sa correspondance,* par M. E. de Bouteiller, ancien député de Metz. Ce volume est certainement l'un des plus intéressants de la collection, tant à cause du talent d'exposition de l'auteur qu'en raison de la grandeur et de la noblesse du héros dont il raconte la vie. Fabert, né le 15 octobre 1599, est, dit M. de Bouteiller, « le premier serviteur que Metz ait donné à la France. On ne saurait jamais assez connaître, assez honorer celui que la reine Anne d'Autriche disait être le plus grand homme de bien du royaume, et qu'un historien moderne n'a pas hésité à appeler *le plus honnête homme de son temps.* » A la guerre, Fabert était d'une intrépidité extraordinaire, et il sauva l'armée française dans cette fameuse retraite de Mayence (1635) que l'on a comparée à celle des Dix-Mille de Xénophon. A la cour, le désintéressement et la vertu de Fabert éclatent dans tous ses actes; il ne s'abaisse jamais au rang de courtisan, et Louis XIV rend publiquement hommage à la noblesse de son caractère. De nombreux écrivains avaient déjà célébré la mémoire de cet homme illustre, mais aucun ne l'avait fait avec autant de bonheur que M. de Bouteiller, qui s'est servi de nombreux documents inédits renfermés aux archives de Metz. Nous ne ferons qu'une réserve, c'est que l'auteur se soit peut-être trop attaché à faire la biographie de son héros, et n'ait pas suffisamment marqué la place que Fabert a occupée parmi ses contemporains.

Le second volume est la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Grand,* par M. Ch. Cauvin. Cet ouvrage n'a pas l'érudition du premier, et l'auteur n'a pas puisé ses sources dans les archives. Cependant, il a su rendre son récit intéressant et digne du sujet. François de Guise fut le plus grand homme de guerre que la France ait possédé au seizième siècle, et les Espagnols, que son appr che faisait trembler, ne l'appelaient que « le grand capitaine de Guise. » Il fut aussi le politique le plus habile et le plus loyal de son époque. Ce prince personnifia la Ligue, cette grande croisade catholique contre l'envahissement de la Réforme. Sa générosité fut celle d'un héros quand le prince de Condé, chef des huguenots, tomba en son pouvoir; et le pardon qu'il accorda à son assassin, avant d'expirer, fut un grand acte de vertu chrétienne. M. Cauvin a assez bien rendu

ces scènes mémorables. Si son livre n'est enrichi d'aucune découverte, il résume du moins, d'une manière intéressante, les principaux historiens des guerres de religion, et il venge les ducs de Guise tant calomniés.

— Six ouvrages ont paru dans la charmante collection in-8 de la maison Hachette à l'usage de la jeunesse. Dans *Heur et malheur*, Mme Emma d'Erwin donne, sous une forme attrayante, de très-bonnes leçons aux enfants : c'est la lutte contre l'égoïsme, contre le découragement occasionné par une première faute, le triomphe de la persévérance, le succès récompensant la bonne conduite. Georges Marcey est un orphelin doué d'excellentes qualités; mais il est gâté par sa mère et ses grands-parents, et peu obéissant. Une grave désobéissance, qui faillit coûter la vie à lui et à une de ses petites cousines, accourue à son secours, et qui les mit en danger de mort, fut pour lui un avertissement salutaire. Un grand changement s'opéra en lui; mais ce n'était pas une conversion complète. Mis au collége, il obtint les premiers prix; mais son caractère indiscipliné lui fit faire quelques escapades. Puni par la prison, il réussit à s'évader; mais le remords le saisit quand il arrive près de la demeure hospitalière de son oncle. Il demande pardon, reconnaît généreusement ses torts et se remet au travail. La mort de sa grand'mère survient peu de temps après, puis la ruine de sa famille par le fait de l'infidélité d'un notaire. Il est obligé de renoncer à l'éducation brillante qu'il rêvait et que sa mère aurait voulu pouvoir lui procurer. Il entre dans le commerce de la soierie, à Lyon, passe par toutes les étapes de son métier, gagne, par sa régularité, sa bonne conduite et sa capacité, la confiance de ses patrons, obtient de bons appointements qui ramènent l'aisance dans la famille. Nous le laissons associé à ses patrons, et placé par eux à la tête de leur maison au moment où il se marie. Il y a là des scènes de vie de famille, d'amusements d'enfants fort bien décrites. Nous regrettons la conclusion, qui est un mariage entre cousin et cousine, chose à laquelle il n'est pas sans danger d'habituer la jeunesse. L'auteur, se mouvant dans le champ de la fiction, aurait pu conduire à une autre issue. Nous lui reprocherons aussi le caractère ridicule donné à madame Branjon : le travers des femmes qui s'adonnent trop aux soins de leur ménage est trop rare pour qu'il soit nécessaire de le critiquer, au risque d'exposer les enfants à se moquer de leurs parents et à trouver au-dessous d'eux ce qui peut leur apprendre à bien tenir une maison.

C'est au genre de récits d'aventures singulières que se rapportent *Montluc le Rouge* et le *Neveu de l'oncle Placide*. Le récit est bien conduit, quoique trop dialogué; mais on se demande où il aboutit. On y trouve de belles pensées, de nobles sentiments, mais rien ne

reste qui puisse profiter à l'intelligence et au cœur des enfants. Ce ne sont point des œuvres historiques; on se hasarderait beaucoup en disant que ce sont des peintures de mœurs américaines : car les deux scènes se passent en Amérique. Montluc est un des héros qui défendirent avec tant de patriotisme le Canada sous Louis XIV. Il s'était expatrié pour fuir la colère de Mazarin, et voulut encore travailler pour sa patrie sur le sol étranger. Sa bravoure, son intrépidité lui firent faire mille exploits contre les peuplades sauvages et contre les Irlandais, et lui méritèrent de rentrer dans les bonnes grâces du roi, lorsqu'il fut envoyé par le gouverneur pour demander des secours. Les jeunes imaginations seront fort excitées par ces aventures merveilleuses.

Le *Neveu de l'oncle Placide* appartient à notre époque. Il est à la fin, à la dernière page, pendant la guerre de 1870, retrouvé par des Américains partis à sa recherche pour le mettre en possession du riche héritage d'un véritable oncle d'Amérique. C'était un Breton qui, dans un moment de boutade, avait quitté ses parents, lesquels en moururent de chagrin, et était venu chercher fortune en Amérique. Il avait réussi, mais n'avait pu éviter la mort. Frappé subitement, il avait laissé ses bagages dans une gare. Au bout d'un mois, suivant un usage américain, ils sont mis en vente. L'acquéreur y découvre un testament, et se met à la poursuite de l'héritier, sans pensée de désintéressement, mais aussi sans désir de le frustrer. Rien n'est attachant comme le travail auquel il se livre, les excursions qu'il fait, au milieu d'une foule de contre-temps, pour arriver à lui. Le dernier épisode, qui se rapporte à la guerre, où tous se rencontrent sans se connaître, prisonniers de l'ennemi, et sur le point d'être fusillés, est du plus saisissant intérêt.

Une petite bergère a eu la tête tournée par une jolie poupée que lui a donnée la jeune fille du château et, plus tard, par la vue de beaux domestiques en brillantes livrées. Elle rêve de devenir femme de chambre pour être aussi bien habillée, et, dans le fond de son cœur, elle renonce à un cousin auquel elle est fiancée, parce qu'elle le trouve au-dessous de la position qu'elle ambitionne. Le cousin, déçu, va cacher son chagrin au régiment ; son départ cause la ruine et la mort de ses parents. Il trouble aussi le cœur de Jeanneton, qui a fait d'amères réflexions en voyant les domestiques qu'elle admirait se marier sans penser à elle. Son affection renaît pour son cousin, qui vient en congé. Il tombe malade, ne peut rentrer au jour où expire le temps qui lui est accordé, et est porté déserteur. La jeune fille obtient sa grâce par l'entremise des propriétaires du château, et se marie. Chloris, la poupée, pâtit du bonheur qu'elle avait failli compromettre. Elle est mise en morceaux par le jeune ménage. De là le nom de *Chloris*

et Jeanneton de cette histoire, plus romanesque dans le fond que dans la forme.

Le *courage et le dévouement* sont deux vertus sœurs, bien bonnes à inspirer aux enfants. On en trouve de beaux et touchants exemples dans les trois histoires de ce volume. *La petite mère* est devenue chef de famille par suite de la mort de ses parents, malheureux Alsaciens, victimes de la dernière guerre. La sœur aînée est fiancée et attend le retour de Rodolphe de l'armée. Mais un de ses amis vient annoncer sa mort, et en même temps il sauve la vie des petits frères. Christine, n'ayant plus d'espérance, épouse l'ami par reconnaissance. Mais, au sortir de la mairie, Rodolphe apparaît. On juge de l'effet. Par un de ces hasards heureux que l'auteur a trouvés dans son imagination, le mariage est nul par vice de forme : Rodolphe épouse Christine, et celui qui s'était cru le mari de Christine s'unit à la petite mère. On voit que le romanesque ne fait pas défaut. — La *Monténégrine* n'en est pas dépourvue, et a ce mérite, tout d'actualité, de nous introduire dans les contrées qui sont maintenant le théâtre de la guerre. — *L'Irlandaise* est la fille d'un bandit qui sauve la vie d'un jeune homme tombé entre les mains des compagnons de son père. Le jeune homme veut l'épouser; mais ses parents, honnêtes fermiers, ne veulent pas consentir à cette union. Il faut que la jeune fille leur sauve la vie et plusieurs autres circonstances pour vaincre la résistance des parents.

Les *Scènes historiques* retracées par Mme de Witt, sous des titres qui ne perdraient rien à être moins mystérieux, ont pour sujets : Louis IX à la croisade (1244-1254); —Philippe le Bel et les Flamands (1294-1305).— Henri, duc de Montmorency (1632); — Port-Royal des Champs (1609); — Law et la mer du Sud (1715-1720); — et madame de La Fayette. Dans ce volume, comme dans le précédent, le choix des scènes est très-varié, et comme personnages, et comme époques. Mme de Witt était à bonne école pour apprendre à dramatiser l'histoire, et elle a montré qu'elle en avait profité. Mais les charmes du style n'empêchent pas de se tenir en garde contre l'esprit de l'auteur, qui ne va pas toujours chercher ses inspirations aux sources les plus pures. Ainsi il y a, dans le *Nolite confidere principibus* et dans *Une porte fermée*, une sorte d'apologie du duc de Montmorency et des religieux de Port-Royal que nous ne saurions approuver. Nous avons été surpris de trouver sous une plume aussi élégante un néologisme comme celui-ci, qui est une véritable incorrection : « Mais si c'est sa règle, ma mère? *plaida* Anne. »

— Plusieurs volumes de la *Bibliothèque des merveilles* ont paru : *L'Or et l'argent* de M. Simonin, *La Poudre à canon* et *les Nouveaux explosifs* de M. Maxime Helène, *L'Imagination* de M. Th. Joly. Nous ne nous ar-

rêterons pour le moment qu'aux *Fêtes célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, de M. Frédéric Bernard, où il fait une revue rapide et précise des solennités de tous les âges, dans laquelle il caractérise les fêtes de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce, de Rome et de la Gaule; de la France au moyen âge; du monde entier dans les temps modernes. Cet ouvrage s'étend aux cérémonies du sacre, aux carrousels, aux tournois, aux entrées royales, aux fêtes religieuses; il offre un intérêt très-vif et très-soutenu.

— Nous avons sous les yeux cinq volumes de la *Bibliothèque rose*, que poursuit avec le même succès la maison Hachette. Dans *le Vieux de la forêt*, par Mme de Stolz, un vieillard inconnu vit seul au milieu d'une forêt, en une masure désolée. Les habitants du village voisin, ne sachant pas son nom, l'appellent le *Maudit*, et toutes les apparences sont contre lui ; des vols se commettent, on l'on accuse ; un animal extraordinaire fait peur aux enfants et aux femmes, ce doit être lui encore, le Maudit, le sorcier : il s'est changé en bête pour commettre plus facilement ses mauvaises actions. Heureusement une famille parisienne vient s'installer dans une maison de campagne près de la forêt. La fille de la maison, Isabelle, entend parler du Maudit; elle s'intéresse à lui, va le visiter avec sa mère, le soigne dans sa maladie, et lui fait raconter sa mystérieuse histoire. Il y a une faute dans ce passé, mais cette faute a été expiée par le châtiment et purifiée par le repentir. Une vieille bonne démasque l'auteur véritable des vols, l'hypocrite jardinier de la maison de campagne. Tout se démasque, le vieillard est réhabilité ; peu après il est tué en sauvant des cornes d'un taureau furieux un de ses plus acharnés persécuteurs. Sa protectrice, Isabelle, avait raison : le *Maudit* meurt béni. Ajoutez à cette trame divers personnages : le grand-père d'Isabelle, vieux marin au cœur droit ; la petite-fille du *Maudit*, qui se dévoue pour lui; un domestique peureux et bête ; une fermière sotte et peureuse aussi; sa fille, qui croit aux sorciers, mais qui est guérie de sa frayeur par Isabelle, et vous aurez l'idée d'un livre attachant, émouvant, d'une lecture saine et intéressante, qui consacre la réputation déjà établie de Mme de Stolz et qui fera grand plaisir et, croyons-nous, grand bien à ses jeunes lecteurs et lectrices.

L'Enfant gâté est la très-prosaïque histoire d'un petit enfant dont toutes les volontés sont des ordres pour sa tante, tous ses caprices des gentillesses. Son tuteur, qui était colonel, vint un jour le réclamer avec l'intention de s'occuper de son éducation. Ce n'était point tâche facile, comme on peut en juger, mais il subit l'influence de ses petits cousins, les enfants du colonel, qui étaient fort bien élevés. Il parvint cependant à en entraîner un dans une désobéissance qui fallit leur coûter la vie : le colonel, qui passait, entend des cris, accourt et arrive pour tirer de l'eau son fils désobéissant au moment où il allait se noyer. Ce fut le der-

nier coup pour achever ce que nous pourrions appeller la conversion de l'enfant gâté. La tante triomphait et s'attribuait tout le mérite de cette éducation qui avait si bien tourné, mais qu'elle ne croyait pas avoir si mal commencée. Bien des enfants se reconnaîtront dans ce portrait et voudront pousser la ressemblance jusqu'au bout en se corrigeant.

C'est une morale très-pratique qui ressort des deux intéressantes nouvelles de miss Edgeworth, traduites par M. le conseiller Jousselin. Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même; les faveurs de ce qu'on appelle la « chance » sont pour les hommes prudents et actifs, et non pour les paresseux et les étourdis. Basile Lowe, né avec les meilleures dispositions, dans les conditions les plus favorables pour être heureux, a gâté toute son existence par sa paresse, son inexactitude, et par ce que l'auteur appelle la procrastination (remettre toujours au lendemain). La série de ses aventures ne peut se raconter. Il manque le premier prix au collége pour s'y être pris trop tard et n'avoir pu achever sa copie. Faisant partie d'une ambassade envoyée en Chine, il prend ses notes de voyage sur des feuilles volantes, et souvent au crayon, se promettant de les copier le soir; mais il revient en Angleterre sans les avoir retouchées, s'attarde à les rédiger, et est devancé par la publication d'un de ses compagnons. Il succède à son père comme libraire, et est bientôt ruiné par son inexactitude. Il passe en Amérique avec sa femme et son fils, dégoûtant ses protecteurs par son insouciance, et revient absolument ruiné. Un riche héritage inattendu est encore mangé de la même manière; sa négligence va jusqu'à causer la mort de son fils unique, qu'il n'a pas fait vacciner à temps, malgré les remontrances de sa femme, etc., etc. Il y a peu de récits qui soient plus capables de captiver les enfants, et il leur suggérera de bonnes réflexions. — *Mourad le Malheureux* est dans le même genre que *Demain*. Un sultan était fataliste; d'après lui, le succès ne venait que de la bonne ou de la mauvaise chance. Son grand vizir ne partageait pas son opinion. Le récit des aventures de Mourad le justifie complétement. Mourad, qui se plaint du sort, n'a perdu sa fortune, n'a été menacé de perdre la vie, n'a traîné une existence malheureuse, que parce qu'il a été poursuivi partout par sa négligence, sa paresse, son étourderie. Dans un voyage au désert, il s'égare pour avoir abandonné un instant la caravane; il se fait voler parce qu'il a l'imprudence de compter son argent devant ses camarades; il se fait chasser d'Égypte parce qu'il a imprudemment acheté d'un juif les vêtements de pestiférés qui répandent la contagion dans le pays, etc., etc.; tandis que son frère, qui a fait les choses les plus ordinaires, mais prudemment et sensément, a amélioré considérablement sa position, et est devenu un personnage important de Constantinople.

On trouve le pendant de *Demain* dans *la Famille Harel*, de Mlle Gouraud, livre écrit avec beaucoup de tact et ne pouvant que faire du bien aux enfants, dont il excitera vivement la curiosité. Mme Harel est de bonne heure veuve d'un médecin de Dijon; elle se consacre tout entière à l'éducation de ses enfants, qui répondent pleinement à ses désirs. Avec des caractères divers et un fond de qualités qu'ils développent sous la bonne direction de leur mère, ils arrivent tous à de belles positions, récompense de leur travail et de leur persévérance. Le second prend la carrière de son père, et doit son brillant mariage à un de ses amis, jeune orphelin devenu comme leur frère, par le bon accueil qu'il a reçu dans la famille. Georges, l'aîné, qui se destinait à la magistrature, entre, après un échec, dans l'industrie, en Alsace d'abord, puis en Suède, où son intelligence autant que son caractère lui attirent toutes les sympathies. Il revient au milieu des siens avec une belle fortune, dont il fait jouir sa mère et tous les siens. La mort vient jeter une grande tristesse dans ces vies si dignement remplies; mais elle ne ressère que plus étroitement les liens qui unissent ceux qui restent. Ces situations diverses amènent une grande variété dans le récit; mais ce qui en fait le plus grand charme, c'est la peinture de la vie de famille, de la vie d'union sous la bienfaisante influence de la mère.

— *Ls Château de la Pétaudière* est aussi un excellent et attrayant livre pour les enfants. Il plaira surtout aux jeunes filles, auxquelles il donnera la noble ambition d'imiter Marie-Ange de la Roche-Ploërhouet. Cette enfant, devenue orpheline, fut recueillie par son oncle, M. de la Thaudière; elle entrait dans une famille où les enfants étaient insupportables, au point de rendre leur mère malade; ils avaient fait donner à leur château le nom de château de la Pétaudière. Aimée des uns, elle était détestée des autres; mais elle aimait tout le monde, et finit par se faire aimer de tous par sa bonté et son dévouement. Sa présence transforme la maison; elle donne aux enfants l'amour du travail, et amène le bonheur dans cet intérieur.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Exposition du dogme catholique. Préparation de l'Incarnation par le T.-R. P. M.-L. MONSABRÉ, des Frères-Prêcheurs. Carême de 1877. Deuxième édition. Paris, Ed. Baltenweck, 1877, in-12 de 416 p. — Prix: 3 fr.

Quiconque a lu ou entendu le P. Monsabré ne contestera pas, je pense, l'originalité de son enseignement. Cet enseignement, le P. Monsabré l'a

emprunté à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, dont il s'est merveilleusement approprié les doctrines même les plus abstruses, au point de les rendre, non-seulement saisissables, mais encore saisissantes. En écoutant ou en lisant le conférencier de Notre-Dame, on apprend à connaître et à goûter saint Thomas ; on aperçoit, on mesure même les vastes proportions de l'édifice où son génie a abrité, si je l'ose dire, la synthèse catholique. Mais ne fais-je ici que l'éloge de saint Thomas ? Tout orateur, tout écrivain n'était pas propre à faire ainsi connaître et admirer le docteur que l'Ordre dominicain proclame à bon droit sa plus haute gloire théologique ; si le P. Monsabré continue à y réussir, c'est que le commerce de saint Thomas et de l'école thomiste l'a familiarisé avec tous les secrets d'une doctrine où lui-même est devenu un maître ; c'est aussi qu'il la pare de riches images, c'est qu'il l'échauffe des mouvements de son éloquence. A l'appui de cette dernière assertion, j'indiquerai un admirable passage sur l'arbre de la Croix.

La marche logique des idées amenait cette année le P. Monsabré à traiter de la préparation de l'Incarnation, à en rechercher les causes, à étudier les circonstances dans lesquelles ce grand événement devait s'accomplir. Que l'on accepte l'hypothèse brillante et pieuse d'après laquelle le Verbe se fût incarné, lors même que l'homme n'eût point péché, pour être dans une chair impassible le pontife d'une création sans tache ; ou bien, qu'avec le P. Monsabré et l'Ordre dominicain, on écarte cette opinion comme insuffisamment prouvée, il n'en demeure pas moins vrai, d'une part, que l'Incarnation est l'œuvre de Dieu par excellence, et, d'autre part, que, dans le plan providentiel qui nous régit, la réparation du péché en a été la cause déterminante. Le péché que l'Incarnation du Verbe devait réparer, c'est principalement celui qui a atteint dans sa source la race humaine tout entière, c'est le péché originel. Trois conférences sont consacrées à en préciser la nature, à en expliquer la transmission, à en exposer les suites. A la lumière de l'enseignement thomiste, qui est aussi celui des plus illustres écoles et des plus grands théologiens, bien des nuages se dissipent, bien des ténèbres reculent, et la justice comme la miséricorde divines apparaissent avec un éclat invincible. Ce n'est pas la première fois que l'apologétique contemporaine abordait, dans la chaire de Notre-Dame, le dogme du péché originel ; faut-il rappeler les puissantes conférences du P. Lacordaire sur la *chute et la réparation de l'humanité ?* Les conférences du P. Monsabré ne souffrent pas d'un tel voisinage, et le souvenir de son glorieux ancêtre le protège, mais ne l'amoindrit pas. Il est un point cependant sur lequel le P. Lacordaire ne se fût pas tout à fait entendu avec son successeur. L'une des conférences où le P. Lacordaire révèle le mieux ce don d'observation

morale qui lui est commun avec les maîtres de la chaire française, est intitulée : *Des signes de la chute dans l'humanité ;* or, ces signes n'ont pas aux yeux du P. Monsabré l'évidence que beaucoup d'apologistes leur ont attribuée. « Je me tiens, » dit-il, « à la définition que j'ai donnée de l'essence du péché originel ; et, pour le fait, ma foi et ma raison, sans chercher l'appui d'un argument équivoque, se contentent de l'enseignement de l'Église, confirmé par l'universelle et constante tradition du genre humain. » Certes, le P. Monsabré soutient avec une rare vigueur la thèse qu'il a adoptée ; il n'ignore pas néanmoins qu'en-dehors de toute erreur janséniste et même de toute exagération systématique, sans se heurter aux condamnations qui ont atteint les propositions 26 et 55 de Baïus, les théologiens les plus sûrs, comme Tournely et Gerdil, ont cru reconnaître dans l'humanité tombée un excès de concupiscence qui n'eût pas affligé l'état de pure nature, et dont le douloureux spectacle nous aide à conjecturer qu'il y a eu à l'origine désordre et déchéance.

Le P. Monsabré, qui excelle à exposer et à défendre la doctrine de s n Ordre, tenait surtout à la justifier sur un sujet où les reproches dont elle a été l'objet contristaient sa double piété filiale. La dernière conférence du volume que nous annonçons glorifie toutes les prérogatives de la Mère que le Verbe devait choisir, et un appendice final démontre que, longtemps avant la définition du dogme de l'Immaculée Conception, de nombreux théologiens dominicains avaient adhéré à cette croyance, et s'étaient fait gloire de la professer.

A. Largent.

La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale, *ou la Définition du concile du Vatican devant l'Écriture, les Pères et l'histoire,* par Mgr l'Archevêque de Bourges. Paris, Palmé, 1875-1877, 2 vol. in-8 de xxii-600 p. — Prix : 15 fr.

L'Église, en définissant les dogmes, ne fait qu'affirmer ce que les siècles ont cru, ce que la tradition a répété depuis les temps des apôtres. Aussi la grande preuve de l'origine divine des vérités catholiques est-elle surtout traditionnelle et historique : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus,* écrivait Vincent de Lérins dès le cinquième siècle.

Mgr l'archevêque de Bourges a voulu rendre à l'infaillibilité pontificale cet invincible témoignage. Il s'est livré à un travail immense ; il a lu les écrits des théologiens, et de ceux qui ont défendu la foi et de ceux qui l'ont attaquée ; il est remonté jusqu'aux sources, il a compulsé les écrits des Pères, les décrets des conciles, les lettres mêmes des empereurs. Il a suivi, pendant dix siècles, la longue et difficile histoire de l'Église, pour y reconnaître l'action et l'autorité du

Pontife romain. Nous avions déjà, sur des questions ou des époques particulières, des études complètes, mais le mérite unique de cette œuvre nouvelle, c'est d'avoir réuni toutes ces armes dans un vaste arsenal, d'avoir déposé toutes ces richesses dans le même trésor, d'avoir fait entendre toutes ces voix dans un même concert.

Qu'on juge du mérite et de l'utilité de ce livre par un seul exemple. Nous avons lu dans Bossuet (*Defensio declarationis*) la vaine et subtile distinction entre le siége et celui qui l'occupe. Ne semble-t-il pas que ce soit la doctrine expresse de la tradition catholique, lorsqu'on entend Bossuet invoquer au nom de tous le témoignage de saint Léon le Grand : *Aliud sunt sedes, aliud præsidentes ?* (Epist. LIII.) Mais si l'auteur de la déclaration de 1682 n'a cité qu'un seul témoin, c'est, hélas! qu'il n'aurait pu en citer deux. En outre, il savait bien — lui qui connaissait si parfaitement les écrits des Pères — que les paroles de saint Léon n'ont jamais voulu signifier ce qu'on leur fait exprimer. Eh quoi ! lorsque le pape Léon écrit au patriarche de Constantinople, Anatolius, que les fautes de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ne peuvent porter préjudice aux droits de son église et la priver du premier rang après l'Église de Rome, « parce qu'autre chose sont les siéges, autre chose ceux qui les occupent, » vous concluez que saint Léon enseignait l'*indéfectibilité* de l'Église de Rome et non l'*infaillibilité* des Pontifes ! Mgr de Bourges n'a pas seulement discuté le texte cité par Bossuet, il a recueilli dans Baluze cinq autres témoignages. Il est vrai que Baluze ne voit plus, dans la lettre de saint Léon, une sorte de définition de la doctrine gallicane, l'affirmation absolue de la distinction entre *le siége et le siégeant, entre la Chaire romaine et le Pontife romain*. Il y aperçoit seulement *des indices manifestes et clairs*. Cependant les autres preuves traditionnelles qu'il apporte sont plus faibles encore. Quatre sont en-dehors de la question. La dernière n'est d'aucune valeur. Quelle valeur, en effet, peut avoir un discours du calviniste du Ferrier, orateur du roi de France au concile de Trente ? Cet homme, qui, au dire de Pallavicini, indigna tout le monde, même les Français, deviendrait l'organe de la tradition !

L'éminent auteur a consacré plus de vingt pages à l'étude de cette distinction entre le siége et celui qui l'occupe. Les autres questions sont traitées avec la même ampleur, avec une égale abondance de détails et de preuves. Le style est grave, sans ornements recherchés : l'œuvre entière est un monument aux lignes sévères, où l'on n'a recherché que l'indestructible solidité. Ce n'est pas le langage animé de la polémique, c'est la parole d'un des juges de la foi, qui siégea au concile du Vatican, et qui dit pourquoi il a défini le dogme et comment il avait éclairé sa foi avant de l'imposer à tous.

Le titre indique le plan du livre. Mgr de Bourges donne tout d'a-

bord quelques notions nécessaires sur l'infaillibilité pontificale, il expose les erreurs, il présente les textes de l'Écriture, il montre en peu de paroles l'harmonie du plan divin, il réfute la « distinction gallicane entre le siège et le siégeant. » Il commence alors la série des dix premiers siècles et en recueille les témoignages.

Les questions plus importantes, soit par la force des preuves qu'elles fournissent, soit par les difficultés qu'on en tire, sont traitées avec plus d'étendue. Telles sont l'histoire du pape Libère au quatrième siècle, celle du concile de Chalcédoine au cinquième, la condamnation d'Honorius au septième siècle. L'illustre auteur nous permettra de ne pas être entièrement de son avis sur le concile de Rimini et la prétendue défection de l'épiscopat. Il écrit que « l'immense majorité de l'épiscopat était contre le Pape et la foi de Nicée (I, 245). » Nous reconnaissons que l'infaillibilité du corps épiscopal est librement controversée entre les théologiens, mais nous pensons qu'au quatrième siècle la majorité des évêques fut fidèle aux doctrines catholiques. Sans doute, on obtient un chiffre considérable en ajoutant aux *quatre cents* évêques de Rimini les *cent soixante* de Séleucie et des autres conciles ariens ou semi-ariens de Sirmium, d'Antioche, de Milan, d'Arles et de Béziers; mais on oublie que le plus souvent ce sont les mêmes évêques, chefs de la grande armée arienne, qui viennent siéger dans ces divers conciles, et surtout si l'on néglige de comparer la somme, si grande qu'elle soit, au nombre total de l'épiscopat de ce temps. L'Afrique seule ne pouvait-elle pas réunir des conciles provinciaux de plus de *trois cents évêques?* — Nous avons été aussi surpris que, dans la longue dissertation sur Honorius, Mgr de Bourges, qui résume très-complétement les travaux antérieurs, n'ait point apporté la preuve la plus saillante pour établir que les lettres ne sont pas *ex cathedra*, la preuve tirée des dates. Elle a cependant été mise en lumière par M. Brugères dans son remarquable *Traité de l'Eglise* (p. 164, 165); elle avait déjà été invoquée par Legrand (*de Incarnatione*) et par Corgne (*Dissert. sur le monothélisme*).

Nous espérons que Mgr de Bourges achèvera cette œuvre si bien commencée. Il a découvert les bases inébranlables de la tradition dans les dix premiers siècles, il lui reste à exposer la négation partielle de ce dogme à l'époque lamentable du grand schisme d'Occident et des conciles de Constance et de Bâle. Nulle étude ne jette une plus vive lumière sur l'histoire des dogmes que la connaissance des erreurs qui les ont attaqués.

EUG. POUSSET.

La sainte Vierge, par l'abbé U. Maynard, chanoine honoraire de Poitiers, ouvrage illustré de 14 chromolithographies, 3 photogravures, et 200 gravures, par Huyot, dont 24 hors texte. Deuxième édition, précédée d'un bref de Sa Sainteté. Paris, Firmin-Didot, 1878, gr. in-8 colombier de xx-528 p. — Prix : 30 fr.

Ce splendide ouvrage est, quant au fond littéraire et quant à la forme typographique, le monument le plus complet et le plus magnifique élevé en l'honneur de la Vierge mère de Dieu. La plume brillante et expérimentée à laquelle nous le devons unit à la flamme de l'apôtre la science et l'orthodoxie du théologien, et la grâce du poëte ; le plan de l'œuvre est aussi simple que vaste et complet : trois parties : *la Préexistence ou préparation ; — la Vie ; — le Culte de Marie.* Pour les faits, l'auteur a fondu harmonieusement tout ce que les Écritures, les Pères, les théologiens fournissent sur ce grand sujet, tout en puisant avec prudence dans les apocryphes et les légendaires. Pour les idées, il s'est inspiré des mystiques. Pas de dissertations, d'appareil scientifique ou théologique ; « une exposition sereine, qui tend à faire arriver de la splendeur du vrai au vrai lui-même, de la beauté à la vérité. » Nous voyons d'abord Marie prédestinée, choisie de toute éternité, montrée aux anges, annoncée par les prophètes et les oracles, figurée et symbolisée par les saintes femmes, les faits et les emblèmes de l'Ancien Testament. Nous suivons, dans les légendes païennes et mythologiques, en Égypte, en Chine, en Perse, en Grèce, à Rome, et jusque chez les Druides, la trace des prophéties et de la tradition concernant l'enfantement d'une vierge et la venue du Messie. La deuxième partie déroule devant nous la vie de Marie jusqu'à son Assomption. Enfin, dans la troisième partie, nous suivons le culte de la sainte Vierge depuis l'Évangile, les légendaires et les liturgies apostoliques, dans les catacombes et les écrits des Pères, jusqu'au concile d'Éphèse ; nous le voyons ensuite se répandre en Orient et en Occident, en France, jusqu'à nos jours ; nous en étudions les pratiques, les fêtes, les pèlerinages, les indulgences, et enfin l'influence, non-seulement sur les mœurs et pour le bien, mais sur la poésie et les arts.

Comme forme typographique, rien de plus beau et de plus artistique que ce volume, auquel chaque siècle et chaque génération apporte son splendide tribut d'ornementation ; toutes les époques, tous les styles, toutes les nations, tous les génies fournissent leurs œuvres les plus belles et les plus caractéristiques ; que de diverses manières de traiter cet inépuisable et divin sujet ! Après les primitives images de Byzance et des catacombes, les mosaïques, les précieuses miniatures et les vitraux naïfs du moyen âge, nous passons en revue les peintres allemands, flamands, espagnols, l'école italienne,

avec ses phases si touchantes et si instructives, jusqu'aux chefs-d'œuvre des grands maîtres du quinzième et du seizième siècles, et même jusqu'à nos jours, puisque Ingres et Flandrin apportent aussi leur part dans ce magnifique défilé religieux et artistique. Il n'est personne ayant le culte du beau et le goût des arts, il n'est surtout pas de chrétien qui ne veuille se procurer la jouissance de feuilleter, d'étudier et de posséder un livre dans lequel tous les genres d'attraits sont si complétement réunis. EMMANUEL D'AUBECOURT.

SCIENCES.

The Jukes, *a study in crime, pauperim, disease and heredity, also further studies of criminals*, by R. DUGDALE. New York, Putmam's sons, 1877, in-8 de 200 p.

L'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs est le résultat de recherches faites à l'instigation d'une association pénitentiaire de New York. Il se divise en deux parties.

Dans la première, sous un nom supposé *the Jukes*, l'auteur étudie et décrit une famille réelle, existante, connue pour ses méfaits renouvelés de génération en génération. C'est une de ces monographies si en honneur aujourd'hui. En remontant à 1740, on ne compte pas moins de 540 personnes reliées à cette famille par un sang légitime ou illégitime, et 169 par mariage ou cohabitation. Les traits caractéristiques de ces 709 personnes sont relevés dans de vastes tableaux généalogiques, aussi exactement que le permet le grand nombre des sujets à examiner. Tous ces individus ne sont pas des criminels ; un certain nombre semble même à l'abri de tout reproche : mais la moisson de crimes, de vies intempérantes, vagabondes ou licencieuses reste assez abondante pour donner lieu à d'intéressantes réflexions. C'est l'objet d'un second travail. Après avoir résumé, en effet, l'existence de tout ce monde, après avoir pris un à un les cas les plus dignes d'attention et les avoir étudiés minutieusement, l'auteur est appelé naturellement à développer quelques conclusions générales et à formuler quelques lois. Ces conclusions et ces lois touchent particulièrement aux rapports de l'hérédité, du milieu et du paupérisme avec la criminalité.

La seconde partie : *Further studies of criminals*, renferme des observations analogues, sauf que ces nouvelles observations, au lieu d'être concentrées sur une seule famille, sont réparties sur des individus pris au hasard dans deux prisons de l'État de New York. Il en résulte que l'auteur s'attache moins aux effets de l'hérédité et du milieu, et examine davantage d'autres éléments de la criminalité, tels que l'état

de récidive, la nature de la profession, les habitudes d'intempérance, etc. Le grand nombre des sujets étudiés donne encore à cette seconde partie un grand intérêt. Comme dans la première, des tableaux synthétiques sont ingénieusement, quoique quelquefois un peu obscurément combinés avec l'analyse des cas les plus curieux. L'auteur termine, de même, cette étude par des considérations générales. Il critique le régime pénitentiaire en usage dans cet État, recommande l'introduction du régime cellulaire ou de séparation parmi les condamnés; puis, non content de réprimer le mal avec discernement et voulant le prévenir, il indique des mesures d'ordre matériel et moral propres à ce but, notamment un système d'éducation assez original. Sur ce point, il est à regretter que M. Dugdale paraisse négliger complétement le rôle de la religion dans la solution des graves problèmes qu'il aborde.

Malgré cette lacune, cet ouvrage renferme trop de faits, traite de questions trop intéressantes pour ne pas être lu avec profit.

L. E.

Traité de la science des finances, par Paul Leroy-Beaulieu, professeur de finances à l'École libre des sciences politiques, directeur de l'*Économiste français*. Paris, Guillaumin, 1877, 2 vol. in-8 de vii-746-607 p. — Prix : 24 fr.

Plusieurs années d'études approfondies sur les matières de finances, jointes à un enseignement spécial fort suivi, ont donné à l'auteur de ces deux volumes une compétence incontestée. Le présent *Traité* offre au public comme un ensemble coordonné des travaux et des publications multiples auxquels M. Leroy-Beaulieu a jusqu'ici consacré une vie laborieuse.

Cet ouvrage est complet; je dirais presque trop complet; car, en général, ses diverses parties sont développées d'une manière qui ne convient à vrai dire qu'aux hommes adonnés à cette branche et profondément versés dans ce genre d'études. On peut au moins regretter que la disposition matérielle ne fasse pas ressortir le fond de la doctrine exposée dans les divers chapitres, au milieu des développements parfois considérables qui n'en sont que l'application. A notre sens, l'ouvrage aurait gagné de la sorte et aurait eu plus d'utilité pour les débutants dans la science financière.

Quoi qu'il en soit, ce regret ne fait qu'attester en définitive un mérite vraiment rare aujourd'hui, celui d'un travail complet, où l'auteur a recherché tous les côtés de son sujet et, si l'on peut ainsi parler, a fouillé toutes les parties. On peut ne pas partager certains points de vue, ne pas adopter plusieurs de ses conclusions; on ne peut lui reprocher d'avoir écarté les questions sans les étudier.

Tel qu'il est, ce *Traité* est divisé en deux parties, correspondant chacune à un volume. La première est consacrée aux revenus publics, la seconde à la mise en œuvre de ces revenus, c'est-à-dire au budget et au crédit public; et, sous ces grandes divisions, sont classées et déduites les matières multiples que doit comprendre un pareil ouvrage. La science des finances, comme l'expose l'auteur, consiste à « connaître comment un État peut se procurer des ressources en ménageant autant que possible les intérêts des particuliers et en respectant la justice. » C'est, on le voit, la connaissance entière de l'instrument, mais restera l'usage qui en sera fait, avec ou sans raison, d'une manière utile ou, au contraire, d'une façon désastreuse. Cela relèvera de l'administration, de la politique; ce sont d'autres sciences. L'auteur aborde à peine la première, il n'avait rien à dire de la seconde.

Les revenus de l'État sont de plusieurs sortes. Ils peuvent provenir du produit naturel de biens immeubles qui lui appartiennent, tels que les grandes forêts, ou résulter du produit de l'impôt; c'est la grande ressource régulière des États modernes. C'est aussi ce qui exige les principaux développements de la part de l'auteur. Impôt proportionnel ou progressif, impôt sur le capital ou sur le revenu ! Ces questions chaque jour agitées et qui souvent passionnent, sont ici abordées avec le calme qui convient à une œuvre d'enseignement et de science.

Puis viennent, exposées avec ampleur, les matières plus spéciales, mais non moins importantes, des impôts directs, de ceux qui frappent les personnes, les terres, les industries, des impôts indirects, des droits de douanes. Il n'est pas besoin de rappeler que les théories de l'École libre-échangiste sont professées fort nettement.

Lorsque les revenus sont créés et rassemblés, il importe de les mettre en œuvre, de dresser le budget, dont la préparation, la discussion, le vote et enfin l'exécution occupent les premiers chapitres du second volume. Chemin faisant, et à propos des diverses manières de procéder, l'auteur compare les agissements des autres pays. L'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, sont ceux dont, le plus souvent, il cite l'exemple et expose les pratiques. Si la manière anglaise est souvent prônée, c'est avec preuves à l'appui et l'on ne saurait au moins taxer l'auteur de parti pris. L'histoire fournit plusieurs pages. Dans les débats parlementaires qui se sont produits depuis tantôt un siècle, bien des réformes ont pris naissance, et, en maintes circonstances, les questions financières et d'impôts se sont trouvées en jeu. Un discours, un rapport, mettent-ils en lumière un point de doctrine, des passages saillants en sont donnés, et l'intérêt du livre est ainsi relevé. Trop rarement, toutefois, la source des

citations est indiquée; nous aurions voulu pouvoir nous reporter aux documents dont nous lisions des extraits.

La dernière partie de ce volume, comme de tout l'ouvrage, est consacrée au Crédit de l'État. Les problèmes les plus complexes sont nettement étudiés, notamment ceux qui se rattachent aux emprunts et aux diverses opérations qu'ils occasionnent. Sont-ils un bien, sont-ils un mal? Est-il vrai qu'un État sans dette est quasi un État sans crédit? Ces questions et nombre d'autres sont étudiées avec développements. Mais une des parties les plus importantes de toute cette discussion est celle où l'auteur compare l'impôt et l'emprunt. Comme des écoles opposées sont en présence, et prétendent, l'une que, pour les travaux extraordinaires, il est préférable de recourir à des emprunts, tandis que l'autre, repoussant ce système, veut que l'on ne grève pas l'avenir, mais qu'on s'impose d'une manière extraordinaire, supportant ainsi soi-même les conséquences de ses propres actes, on suit avec intérêt la discussion, résumée avec un soin spécial. Le volume se termine par un chapitre sur le cours forcé des *billets d'État* ou des billets de banque.

Somme toute, nous ne saurions trop recommander cet ouvrage, où se trouvent réunis et présentés en un seul faisceau les résultats de nombreux travaux et d'une science profonde. G. DE S.

Les Volcans et les tremblements de terre, par K. FUCHS, professeur à l'Université de Heidelberg, 2e édition. Paris, Germer-Baillière, in-8 de VIII-279 p., 36 fig., 1 carte. (*Bibliothèque scientifique internationale.*) — Prix : 6 fr.

Les phénomènes volcaniques et même les tremblements de terre, par leur grandeur, leur soudaineté et leurs ravages, ont, à toute époque, vivement frappé l'imagination des hommes. Là où la poésie des anciens aimait à voir l'éclat et la flamme de la forge des cyclopes, la science moderne, jusqu'à ces derniers temps, laissait encore une large place à l'hypothèse qui devance les recherches exactes. Doit-on toutefois reléguer au rang des théories vieillies celle qui regarde ces grands phénomènes naturels comme « les réactions de la masse ignée et fluide de l'intérieur du globe sur la croûte terrestre solidifiée (p. 1)? » Faut-il admettre avec M. Fuchs que « loin d'être les effets divers d'une même cause fondamentale, ils sont le plus souvent les effets semblables produits par les causes les plus diverses (p. 2)? » Nous avouons, pour notre part, qu'une pareille proposition nous paraîtrait d'autant plus réclamer une démonstration rigoureuse, que M. Fuchs semble lui-même la contredire quelques lignes plus bas. Il affirme, en effet, que, « malgré des différences intimes, nous sommes

obligés d'admettre une liaison nécessaire et inséparable entre les phénomènes volcaniques, » et, plus loin, que « la cause fondamentale des éruptions et de certains tremblements de terre n'a pas été trouvée (p. 4 et 98). » Au surplus, le savant auteur se préoccupe avant tout d'exposer les faits dans leurs moindres circonstances ; il s'arrête sagement à la limite de l'expérience, en écartant toute hypothèse. Il dresse un répertoire riche en documents intéressants, où chacun puisera avec profit.

Le premier livre, consacré aux volcans, décrit, par de nombreux exemples, les phases des éruptions et la structure de la masse montagneuse que le volcan construit peu à peu lui-même, les dégagements de gaz et de vapeur qui témoignent d'une activité chimique uniforme dans sa gradation ; les coulées de lave dont les torrents incandescents sont le théâtre de réactions incessantes, etc... Revenant un moment à la question théorique, l'auteur déduit des résultats d'observation la cause immédiate des éruptions, savoir la lutte entre les vapeurs que fournissent les infiltrations de la mer, et les laves maintenues bouillantes dans le foyer souterrain. Le deuxième livre présente le récit des tremblements de terre avec leurs manifestations variées, depuis la trépidation du sol au voisinage des volcans jusqu'aux secousses provoquées par tous les mouvements généraux de l'écorce terrestre. Les volcans boueux forment le sujet du troisième livre ; par leur origine, ils se rattachent tous à des sources de gaz et de vapeur gênées par des boues argileuses ; mais, par leur température et leurs produits, ils se distinguent en deux groupes, suivant que la vapeur d'eau ou les hydrogènes carbonés y dominent. Parmi les sources, ordinairement très-chaudes et très-minéralisées, qui jaillissent en si grand nombre autour des volcans, quelques-unes, chargées de silice, offrent un véritable caractère éruptif : telles sont, entre autres, les geysers d'Islande et ceux du Yellowstone décrits dans le quatrième livre. Leur intermittence provient des mouvements de l'eau surchauffée et soulevée par la vapeur dans la cheminée souterraine ; mais l'état éruptif n'est que transitoire, et le geyser, agrandissant lui-même son bassin par les dépôts qu'il apporte, se refroidit et redevient une source tranquille. La seconde partie du volume est consacrée à la description géographique des volcans ; c'est, à coup sûr, l'énumération la plus complète qui en ait été faite. Le lecteur est donc assuré de trouver ainsi réunis les documents les plus nombreux sur ce chapitre intéressant de l'histoire de la terre. A. Delaire.

Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes (*insectes, myriapodes, arachnides, crustacés*), par M. Émile Blanchard, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Ouvrage illustré de 200 figures intercalées dans le texte et de 10 planches tirées à part. Deuxième édition. Paris, Germer-Baillière, 1877, gr. in-8 de 714 p. — Prix : 25 fr.

M. Émile Blanchard vient de faire paraître, sous ce titre, un des ouvrages les plus complets et les plus intéressants que l'on ait sur la matière. Il parle d'abord du *monde des insectes*, et montre avec quelle profusion les insectes sont répandus dans la nature et quelle utilité chaque genre peut offrir. Après les avoir étudiés au point de vue de leurs mœurs, de leurs instincts, de leur organisation et de leur développement, l'auteur jette un coup d'œil *sur la science aux prises avec le monde des insectes*, et indique les œuvres les plus célèbres qu'elle a produites. Il passe ensuite en revue *les caractères des animaux articulés, la charpente extérieure et les organes du mouvement des insectes, leur système nerveux, les organes de leurs sens, les appareils et les fonctions de leur nutrition, leurs sécrétions et leur reproduction.* Enfin, après avoir donné les détails essentiels de l'organisation des insectes en général, l'éminent professeur passe à l'étude de chaque genre d'insectes, esquisse l'histoire particulière des représentants de chacune des grandes divisions, et suit ces différentes espèces dans leurs métamorphoses, dans les manifestations de leurs habitudes, de leurs instincts. Il commence par les lépidoptères : après une analyse physique très-détaillée, dans laquelle il est amené à parler de la chenille et de la chrysalide, il entre dans l'examen de chaque espèce : voici d'abord des lépidoptères, qui se divisent en diurnes et en nocturnes ; puis les différentes familles qui composent ces deux classes (papilionides, nymphalides, sphingides, noctuélides, bombycides, phalénides, etc.). Après la classe des lépidoptères, vient celle des hyménoptères, que l'auteur décrit avec un soin tout particulier. De même que pour les lépidoptères, il indique les habitudes de ces insectes, les époques où ils paraissent, leurs métamorphoses, les endroits où l'on peut les trouver, etc. Voici ensuite la classe des coléoptères et les vingt et quelques familles entre lesquelles sont répartis ces insectes (scarabéides, lucanides, hydrophélides, etc.). Voici, enfin, les orthoptères, les thysanoptères, les névroptères, les hémiptères, les aphaniptères, les diptères, les anoplures, les myriapodes, les arachnides et les crustacés.

Ce bel ouvrage, illustré de 200 figures et de 40 planches, n'est pas seulement précieux pour les jeunes entomologistes ; il se recommande à tous les lecteurs par l'abondance et l'intérêt des détails, comme par la richesse des illustrations. H. de B.

Le Ciel, *notions élémentaires d'astronomie physique,* par Amédée Guillemin. Cinquième édition, entièrement refondue, considérablement augmentée, et contenant 62 grandes planches dont 22 tirées en couleur, et 361 vignettes insérées dans le texte. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de IV-969 p. — Prix : 30 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ce bel ouvrage, il y a un an (t. XVII, p. 488); nous devons y revenir aujourd'hui qu'il est arrivé à son terme. Non-seulement l'éditeur nous a donné les cinquante-cinq livraisons annoncées, mais l'ouvrage a pris plus d'extension qu'on ne le croyait, et il a fallu en ajouter cinq autres, ce qui porte à près de mille le nombre des pages. Après un avant-propos dans lequel est expliquée la refonte nécessitée par les progrès de la science, notamment en ce qui concerne l'analyse spectrale et l'étude des fragments de matière cosmique qui ont rencontré notre planète et que l'on a pu recueillir, l'auteur entre en matière, en commençant par le soleil. Le soleil dans le *monde solaire,* c'est-à-dire l'astre lui-même, sa distance, ses dimensions, son mouvement et sa constitution; et les planètes, depuis les plus rapprochées jusqu'aux plus éloignées, sont successivement passées en revue. Puis vient le tour des corps de moindre dimension qui se trouventégalement dans le système solaire : comètes, étoiles filantes et lumière zodiacale, dont l'étude clôt la première partie. — La deuxième partie traite du *monde sidéral,* étoiles et nébuleuses, de leur nombre, de leur nature, de leur constitution, de leurs distances et de leurs mouvements; enfin de la structure de l'univers visible; premières hypothèses, systèmes modernes et contemporains. — La troisième partie est formée d'un appendice étudiant les constellations et les éclipses, en particulier celles du soleil par Mercure et Vénus, dans ces dernières années; enfin un résumé des connaissances de la science moderne sur l'origine du monde solaire termine cette œuvre remarquable, qui serait en tous points digne du sujet, si la grandeur des choses créées, si bien comprise et admirée par l'auteur, avait pu l'amener à louer en termes plus explicites le souverain Créateur du ciel et de la terre, dont le nom est par malheur absent du livre qui fait éclater ses merveilles.

Notre aperçu serait incomplet si nous ne nous arrêtions un instant à l'illustration, qui, par le nombre et par l'importance des gravures, ajoute un très-haut prix à l'intérêt comme à la beauté de l'ouvrage. Vignettes intercalées dans le texte, planches hors texte en noir et planches en couleur sont répandues à profusion, et, tantôt sous la forme de véritables paysages nocturnes du plus ravissant effet, tantôt comme gravures purement scientifiques, jettent une grande clarté dans toute l'œuvre. Ce mode d'illustration essentiellement nouveau, qui utilise les inventions contemporaines pour ajouter en

frappant les yeux du lecteur, à la démonstration scientifique, ne contribuera pas peu au succès du livre. E. DE B.

Les Terres du ciel, *description astronomique, physique, climatologique, géographique des planètes qui gravitent avec la terre autour du soleil, et de l'état probable de la vie à leur surface,* par CAMILLE FLAMMARION, astronome. Deuxième édition. Paris, Didier, 1877, gr in-8 de 600 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 10 fr.

Ce volume, imprimé avec luxe, est enrichi de nombreuses gravures, de photographies et de figures destinées à faciliter la lecture du texte. Rien, d'ailleurs, n'a été négligé pour mettre à la portée de tous les découvertes que la science astronomique a faites. L'ouvrage débute par la description des instruments successivement inventés pour pénétrer plus avant dans l'espace et en sonder les profondeurs, puis des chapitres spéciaux sont consacrés à chacun des mondes de notre système solaire, qui, par leur proximité et leur analogie, doivent le plus nous intéresser. Il ne faut pas s'imaginer que cet exposé est aride; l'auteur a su lui donner un grand intérêt. Pourquoi faut-il que des idées panthéistes percent çà et là et nous empêchent de recommander ce livre sans réserves. S.

BELLES-LETTRES

Grammatik der littauischen Sprache (*Grammaire de la langue lithuanienne*), von Dr FRIEDERICH KURSCHAT, professor in Kœnigsberg. Halle, 1876, in-8 de XXIV et 476 p., avec une carte. — Prix : 13 fr.

Parmi les langues appartenant à la famille aryenne, le lithuanien mérite assurément une sérieuse attention, tant à cause de son caractère antique que de son étonnante affinité avec le vieux slavon. Cependant le nombre de ceux qui cultivent spécialement cet intéressant idiome est fort restreint, et, pendant bien longtemps, il n'existait même pas de grammaire lithuanienne tant soit peu satisfaisante. Feu Auguste Schleicher en donna une, il y a vingt ans (*Handbuch der litauischen Sprache*, Prag, 2 vol., 1856), et c'est encore le meilleur manuel que nous ayons de cette langue. Fruit des travaux de sept années, son livre répond aux exigences de la science moderne et porte l'empreinte qui caractérise les autres travaux de cet éminent linguiste. Toutefois, à côté de qualités incontestables et de premier ordre, on y découvre de graves défauts et de regrettables lacunes. Le célèbre slaviste n'a point habité la Lithuanie ; il n'a visité que la Prusse orientale, où le lithuanien est parlé seulement par 150,000 individus ; encore n'y a-t-il séjourné que quelques mois, intervalle trop court pour saisir toutes

les nuances phonétiques et les particularités d'un idiome. Il était donc à désirer que son *Manuel* fût repris en sous-œuvre, rectifié, complété et mis plus à la portée des non-spécialistes.

Cette tâche semblait revenir de droit à l'auteur de l'ouvrage annoncé en tête de cet article. Lithuanien d'origine, M. Kurschat n'est point à son premier essai. Son travail sur le *Système phonétique et tonique du lithuanien* (Laut-und Tonlehre der Littauischen Sprache) date de trente ans environ. Pott, à qui le travail avait été soumis en manuscrit, l'a jugé favorablement. Quant à Schleicher, il le goûta si fort qu'il l'apprit presque par cœur et en fit passer la substance dans son *Manuel*. Depuis lors Kurschat n'a pas discontinué ses études favorites. Il y a trois ans, il termina son grand dictionnaire allemand-lithuanien dont la seconde moitié (lithuanien-allemand) est en préparation. Les deux volumes qui ont paru occupent plus de onze cents pages. — C'était déjà une bonne présomption en faveur du futur grammairien. Cependant, M. Kurschat ne se borna pas là : pour élargir le cercle de ses connaissances, il entreprit plusieurs voyages en Samogitie et dans la Lithuanie polonaise, où il eut la bonne fortune de trouver de fins connaisseurs du lithuanien, ayant à leur tête feu Mgr Wolonezicwski, évêque de Samogitie, l'abbé Baranowski, professeur au séminaire de Kowno, et M. Yourkiewitch, inspecteur de l'école normale de Weywer, près de la même ville. Aux précieux renseignements qu'il a puisés dans ses entretiens avec ces lithuanistes distingués, il ajouta ses propres observations, faites dans ses courses à travers toutes les parties du territoire lithuanien de l'est. Que le *Manuel* de Schleicher ait été mis à contribution, cela s'entend de soi ; qu'il soit surpassé ou égalé — c'est une autre question. Le professeur de Kœnigsberg ne visait pas si haut. Il déclare formellement que son ouvrage poursuit un but éminemment pratique et y trouve sa justification. Il écrivait, non pour un public savant, mais pour des commençants, dont les vœux lui tracèrent et les limites à garder et la voie à suivre. De là la différence entre l'un et l'autre manuel ; chacun d'eux a ses qualités et ses défauts ; ils se complétent mutuellement et sont désormais indispensables à quiconque voudra étudier le lithuanien. Si la grammaire de Kurschat fait mieux connaître le côté matériel de cette langue, celle de Schleicher permet d'en approfondir davantage l'organisme intérieur et les lois qui le régissent. Sans avoir la méthode rigoureuse et la profondeur scientifique qui caractérisent l'œuvre de Schleicher, le livre de Kurschat se recommande par la richesse des données matérielles, l'abondance des exemples, et la fidélité avec laquelle les innombrables termes lithuaniens y sont transcrits et traduits. Quant à l'accentuation, fort défectueuse chez son prédécesseur,

elle est traitée avec un véritable luxe, puisqu'elle occupe presque un huitième du volume.

Dans les préliminaires, M. Kurschat donne des notions générales sur la nation lithuanienne, ses origines, son nom, sa langue et le nombre de ceux qui la parlent (1 million 1/2, sans compter la Prusse). — Il trace la topographie de l'idiome lithuanien, qu'une carte coloriée, placée à la fin du volume, grave dans la mémoire du lecteur. Les dialectes lithuaniens se partagent en deux groupes principaux, qu'on distingue d'après la façon dont ils rendent les combinaisons *tj* et *dj* ; le groupe occidental les emploie sans modifier aucunement, tandis que le groupe oriental les admet en ž, dž (tch, dj) ou ts, dz. — De plus, dans les dialectes de l'est ou du haut lithuanien, la voyelle *y* et la liquide *l* se prononcent souvent d'une manière très-ouverte et gutturale absolument comme cela se fait en polonais et en russe. — La division qui vient d'être donnée se base sur la phonétique et ne coïncide point avec les circonscriptions administratives. — Ainsi, les localités suivantes de la Samogitie : *Salanty*, *Wieköuny*, *Schavle*, *Telsch* et *Worny* appartiennent au groupe occidental, tandis que toutes les autres localités de la même Samogitie font partie du groupe oriental, au point de vue des dialectes. — Notre auteur se contente de la division politique en Lithuanie prussienne, russe (ou Samogitie) et polonaise.

Le corps de l'ouvrage se compose de quatre sections : système phonétique, formation des mots, flexions et syntaxe — partage désormais obligé de toute œuvre grammaticale. Dans l'impossibilité de toucher ici aux détails, je me bornerai à faire deux ou trois remarques qui ont une application plus générale. Je ne vois aucune nécessité de s'écarter de l'orthographe reçue par les meilleurs linguistes, et d'écrire *ts*, *w*, *ź*, au lieu de c, v, ż (ou ž), M. Kurschat aurait mieux fait de suivre en cela l'exemple de Schleicher. Ensuite, puisqu'il a jugé à propos de faire de la philologie comparée, il n'aurait pas dû exclure des termes de comparaison le slavon, dont il reconnaît lui-même la grande affinité avec le lithuanien, puisqu'il les représente comme étant issus d'une même souche (p. 7). En général, l'élément paléoslave a été trop négligé ; c'est à peine si on découvre quelque trace de l'influence de l'idiome russe, qui a été pourtant très-réelle. Le volume se termine par un tableau de la poésie populaire suivi de vingt-cinq *dainos* (où chansons) avec accompagnement de musique. Quelque surprenant que soit dans une grammaire un pareil appendice, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, et je pense que le lecteur sera de mon avis. On ne pouvait lui offrir rien de plus agréable que ce charmant bouquet de poésies pleines d'une fraîcheur, d'une candeur et d'une douceur ravissantes. Ainsi le voyageur se sent ravi à la vue

d'une riante prairie qu'il rencontre soudain au sortir d'une épaisse forêt où il s'était engagé. J. MARTINOV.

Litu-slavische Studien, von ALEXANDER BRÜCKNER. I theil. *Slavische fremdeworter im Lituanischen.* (Études letto-slaves. Première partie. Mots empruntés aux slaves.) Weimar, 1877, in-8 de XV-207 p. — Prix : 6 fr.

Sous ce titre, M. Brückner, jeune slaviste, vient de publier la thèse qu'il avait présentée à l'Université de Vienne pour l'obtention du grade de docteur. C'est un travail sérieux, fait avec méthode, et qui nous manquait. M. Miklosich, l'éminent auteur de la *Grammaire slave comparée*, œuvre aujourd'hui complétement achevée — avait bien ouvert la voie et offert des modèles à suivre : qui ne connaît ses belles monographies sur les éléments slaves dans les langues albanaise (*die Slav. Elemente im Albanischen*, Wien, 1870), magyare (*die slav. Elem. im Magyarischen*, Wien, 1871), grecque moderne (*dieslav. Elem. im Neugr.*, Wien, 1870), roumaine (*die slav. Elem. im Rumanisch.*, 1871), et dans les dialectes des Zingares (*Ueber die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europas*, Wien, 1872-1877, passim). Mais M. Miklosich n'a pas fait de mémoire analogue sur le lithuanien, quoiqu'il en parle souvent dans son grand ouvrage ; ce fut donc une heureuse pensée que de vouloir combler la lacune, comme c'est une bonne fortune pour les amis des études slaves que de voir cette tâche accomplie avec succès.

Dégager du lithuanien les éléments hétérogènes de provenance slave, tel est le but que M. Brückner s'était proposé d'atteindre. Tâche délicate et difficile, quand on pense à l'étonnante ressemblance du slave et du lithuanien, à l'affinité qui existe entre ces deux idiomes et qui est telle que d'éminents linguistes les considèrent comme deux branches d'une même souche, ou comme deux membres d'une même famille. Comment, dès lors, discerner ce qui appartient en propre à chacun d'eux ? A quoi reconnaîtra-t-on que tel mot, également usité dans l'une et l'autre langue, est d'origine slave plutôt que lithuanienne ? Ensuite, les idiomes slaves qui ont enrichi le lexique lithuanien étant plus d'un, lequel d'eux a exercé une influence plus profonde, et quelle en a été la cause historique ?

La réponse à ces questions se trouve dans le livre de M. Brückner ; elle fait le sujet de la dissertation préliminaire, — longue de 65 pages — écrite avec beaucoup de méthode et pleine d'érudition. C'est la partie théorique et aussi la plus intéressante de l'ouvrage ; l'autre partie, contenant le lexique des mots slaves, en est une application pratique. Dans un second volume, l'auteur promet de donner un glossaire letto-slave. Selon lui, l'influence exercée par l'élément slave sur le lithuanien a suivi la gradation suivante : en premier lieu, vient le blanc-

elle est traitée avec un véritable luxe, puisqu'elle occupe presque un huitième du volume.

Dans les préliminaires, M. Kurschat donne des notions générales sur la nation lithuanienne, ses origines, son nom, sa langue et le nombre de ceux qui la parlent (1 million 1/2, sans compter la Prusse). — Il trace la topographie de l'idiome lithuanien, qu'une carte coloriée, placée à la fin du volume, grave dans la mémoire du lecteur. Les dialectes lithuaniens se partagent en deux groupes principaux, qu'on distingue d'après la façon dont ils rendent les combinaisons *tj* et *dj* ; le groupe occidental les emploie sans modifier aucunement, tandis que le groupe oriental les admet en ž, dž (tch, dj) ou ts, dz. — De plus, dans les dialectes de l'est ou du haut lithuanien, la voyelle *y* et la liquide *l* se prononcent souvent d'une manière très-ouverte et gutturale absolument comme cela se fait en polonais et en russe. — La division qui vient d'être donnée se base sur la phonétique et ne coïncide point avec les circonscriptions administratives. — Ainsi, les localités suivantes de la Samogitie : *Salanty*, *Wieköuny*, *Schavle*, *Telsch* et *Worny* appartiennent au groupe occidental, tandis que toutes les autres localités de la même Samogitie font partie du groupe oriental, au point de vue des dialectes. — Notre auteur se contente de la division politique en Lithuanie prussienne, russe (ou Samogitie) et polonaise.

Le corps de l'ouvrage se compose de quatre sections : système phonétique, formation des mots, flexions et syntaxe — partage désormais obligé de toute œuvre grammaticale. Dans l'impossibilité de toucher ici aux détails, je me bornerai à faire deux ou trois remarques qui ont une application plus générale. Je ne vois aucune nécessité de s'écarter de l'orthographe reçue par les meilleurs linguistes, et d'écrire *ts*, *w*, *ż*, au lieu de c, v, ż (ou ž), M. Kurschat aurait mieux fait de suivre en cela l'exemple de Schleicher. Ensuite, puisqu'il a jugé à propos de faire de la philologie comparée, il n'aurait pas dû exclure des termes de comparaison le slavon, dont il reconnaît lui-même la grande affinité avec le lithuanien, puisqu'il les représente comme étant issus d'une même souche (p. 7). En général, l'élément paléoslave a été trop négligé ; c'est à peine si on découvre quelque trace de l'influence de l'idiome russe, qui a été pourtant très-réelle. Le volume se termine par un tableau de la poésie populaire suivi de vingt-cinq *dainos* (où chansons) avec accompagnement de musique. Quelque surprenant que soit dans une grammaire un pareil appendice, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, et je pense que le lecteur sera de mon avis. On ne pouvait lui offrir rien de plus agréable que ce charmant bouquet de poésies pleines d'une fraîcheur, d'une candeur et d'une douceur ravissantes. Ainsi le voyageur se sent ravi à la vue

d'une riante prairie qu'il rencontre soudain au sortir d'une épaisse forêt où il s'était engagé. J. MARTINOV.

Litu-slavische Studien, von ALEXANDER BRÜCKNER. I theil. *Slavische fremdeworter im Lituanischen.* (Études letto-slaves. Première partie. Mots empruntés aux slaves.) Weimar, 1877, in-8 de XV-207 p. — Prix : 6 fr.

Sous ce titre, M. Brückner, jeune slaviste, vient de publier la thèse qu'il avait présentée à l'Université de Vienne pour l'obtention du grade de docteur. C'est un travail sérieux, fait avec méthode, et qui nous manquait. M. Miklosich, l'éminent auteur de la *Grammaire slave comparée*, œuvre aujourd'hui complétement achevée — avait bien ouvert la voie et offert des modèles à suivre : qui ne connaît ses belles monographies sur les éléments slaves dans les langues albanaise (*die Slav. Elemente im Albanischen*, Wien, 1870), magyare (*die slav. Elem. im Magyarischen*, Wien, 1871), grecque moderne (*dieslav. Elem. im Neugr.*, Wien, 1870), roumaine (*die slav. Elem. im Rumanisch.*, 1871), et dans les dialectes des Zingares (*Ueber die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europas*, Wien, 1872-1877, passim). Mais M. Miklosich n'a pas fait de mémoire analogue sur le lithuanien, quoiqu'il en parle souvent dans son grand ouvrage ; ce fut donc une heureuse pensée que de vouloir combler la lacune, comme c'est une bonne fortune pour les amis des études slaves que de voir cette tâche accomplie avec succès.

Dégager du lithuanien les éléments hétérogènes de provenance slave, tel est le but que M. Brückner s'était proposé d'atteindre. Tâche délicate et difficile, quand on pense à l'étonnante ressemblance du slave et du lithuanien, à l'affinité qui existe entre ces deux idiomes et qui est telle que d'éminents linguistes les considèrent comme deux branches d'une même souche, ou comme deux membres d'une même famille. Comment, dès lors, discerner ce qui appartient en propre à chacun d'eux ? A quoi reconnaîtra-t-on que tel mot, également usité dans l'une et l'autre langue, est d'origine slave plutôt que lithuanienne ? Ensuite, les idiomes slaves qui ont enrichi le lexique lithuanien étant plus d'un, lequel d'eux a exercé une influence plus profonde, et quelle en a été la cause historique ?

La réponse à ces questions se trouve dans le livre de M. Brückner ; elle fait le sujet de la dissertation préliminaire, — longue de 65 pages — écrite avec beaucoup de méthode et pleine d'érudition. C'est la partie théorique et aussi la plus intéressante de l'ouvrage ; l'autre partie, contenant le lexique des mots slaves, en est une application pratique. Dans un second volume, l'auteur promet de donner un glossaire letto-slave. Selon lui, l'influence exercée par l'élément slave sur le lithuanien a suivi la gradation suivante : en premier lieu, vient le blanc-

russien, puis le petit-russien et enfin le polonais, bien que d'autres les placent dans l'ordre inverse.

Quant à l'idiome de la Grande-Russie, son action ne date que d'une époque très-récente. Il n'en est pas de même de l'allemand ; son influence remonte aux premières années du seizième siècle et s'est fait bien sentir ; mais elle n'entre dans le travail dont il s'agit qu'accidentellement, pour confirmer la thèse principale et compléter le tableau.

Pour se rendre compte de ces différentes influences, il faut se rappeler les principales phases de la situation qui a été faite à la nation lithuanienne durant les huit siècles de son existence politique. Placée en contact immédiat avec le peuple russe d'abord, puis avec la Pologne, elle subit successivement l'influence de l'un et de l'autre pays, qui avaient une civilisation supérieure à la sienne. L'influence slave lui venait d'une triple source : des guerres, des relations commerciales et de la religion chrétienne. Les incursions des Russes sur le sol lithuanien avaient commencé dès le onzième siècle ; elles continuèrent jusqu'à ce que les ducs de Lithuanie, dont la puissance s'accrut surtout depuis leur courageuse résistance aux Mongols au treizième siècle, prirent leur revanche et conquirent presque toutes les terres russes situées en deça du Dniéper et quelques-unes même au-delà ; de la sorte, leur domination s'étendit de la mer Baltique à la mer Noire. Mais les vaincus, ainsi qu'il arrive souvent, imposèrent aux vainqueurs leur langue, leurs mœurs, leur civilisation. Cette fusion des deux nations ayant duré plusieurs siècles, on comprend qu'elle ait dû laisser des traces profondes dans le langage lithuanien. Lorsqu'en 1569 la Lithuanie s'unit politiquement au royaume de Pologne, elle subit l'influence de son nouvel allié, influence qui dure jusqu'à nos jours. De son côté, la Prusse, nous l'avons dit, fit sentir la sienne (dès 1500), mais seulement dans les parties occidentales de la Lithuanie qui l'avoisinent.

Les relations commerciales ont été une seconde source d'emprunts faits au langage slave. Comme l'union politique eut pour résultat l'adoption des termes correspondants aux divers emplois, de même le commerce importa avec les objets de trafic beaucoup de termes nouveaux. Si les mots : *vaivada*, *etmonas* (hetman), *storastas*, *bajoras (boyard)* trahissent leur origine slave, celle de *botágas* (fouet), *orekilis* (horelka, eau-de-vie), *sopágas* (bottes), *karpié* (soulier), *plugas* (charrue), *grâsis* (sous), *gréka* (blé noir), n'est pas moins manifeste. Ces termes empruntés se rapportent, on le voit, aux vêtements, au mobilier, à la monnaie, aux instruments d'agriculture. Il existe même en Lithuanie une localité dont les habitants ont reçu le surnom de *karpié*, parce qu'ils aiment à porter la chaussure désignée par ce nom ; on les appelle, en outre, *gretchâny*, à cause du goût qu'ils ont pour le plat

fait de *gréka*, et *pustchány*, parce qu'ils habitent un pays couvert d'épaisses forêts *(pustchá)*.

Quant à l'action de la religion chrétienne — troisième source des emprunts — les effets en sont consignés dans la terminologie qui y est relative. Le glossaire de M. Brückner contient plus de cinquante termes appartenant à cette catégorie, et on pourrait certainement en doubler la liste. La plupart d'eux indiquent la provenance catholique, ce qui s'accorde fort bien avec le fait incontestable que la Samogitie — pays lithuanien par excellence — s'est toujours signalée par son inviolable attachement à la foi romaine.

Jusqu'ici il s'est agi des sources extérieures, constatées par l'histoire. Pour mieux reconnaître le caractère étranger des mots qui en proviennent, il faut avoir des marques intrinsèques résultant du génie de la langue lithuanienne, des règles sûres et indépendantes des faits historiques. Ces signes visibles existent; ils résultent des lois qui régissent la phonétique de ce langage. Ainsi, le lithuanien a de la répugnance pour les sons *c* (ts), *ch* (le x grec), *h* (très-guttural) et *f*; ordinairement il les change en d'autres sons plus conformes à l'oreille du peuple; c(ts) devient *tch* (c); *ch* (kh) se transforme en k; l'aspiration gutturale h est remplacée par la tenuis g; et f par p. — De la sorte, par exemple, *duchas* (esprit), *jucha* (soupe aux poissons), *Lech* ou Lench (polonais) deviennent *dukas*, *juka*, *Lenkas*. Sous ce rapport, le lithuanien se rapproche du français qui ne connaît point l'aspiration grecque (X) et le rend tantôt par k, tantôt par ch (Christ, archevêque).

Une autre particularité du lithuanien consiste à ajouter une voyelle au commencement de certains mots slaves : *Avlas* (Vlas, Blaise), *Amscislav* (Mscislav), *iskola* (école), *Izdanovice* (Zdanovitz, nom pr.), *ovtorok* (vtorok) mardi. Ici encore, le français offre quelque chose d'analogue : témoins les formes suivantes : *école*, *échelle*, *esprit*, *épée*, *espion*, etc. La présence des prépositions *ras*, *pad*, *za do*, *bez* dans les composés lithuaniens indique également l'origine étrangère de ceux-ci; par conséquent *bezdonis*, vulgairement *bezdzianka* (singe) serait de provenance slave, quoique d'autres tiennent formellement pour l'indigénat de ce mot.

Mais je ne puis que toucher légèrement à quelques points saillants de ce que M. Brückner développe au long dans sa docte introduction, à laquelle je renvoie le lecteur. Comme je l'ai déjà dit, l'inventaire des mots slaves n'est dressé qu'après cette étude préliminaire, faite à la double lumière de l'histoire et de la linguistique. Dans un travail de cette nature, il n'était guère possible de se passer de l'étymologie et, par conséquent, de recourir à la conjecture. On sait si l'étymologie est une dangereuse sirène. L'auteur des *Études letto-slaves* en use, en général, avec beaucoup de circonspection et de critique. Malgré

cela, je ne dirai pas que toutes ses étymologies soient également convaincantes. Pour ma part, j'ai de la peine à croire, par exemple, à l'origine russe du nom lithuanien des polonais (*Lenkai*), ainsi qu'à celle de la divinité lithuanienne appelée *Cuzé* (Tchoujé). Est-il croyable que les Lithuaniens aient eu besoin d'un nom étranger pour appeler une déesse de leur propre pays? Ce que l'auteur dit sur l'étymologie de *liutas* (lion) laisse encore un doute dans mon esprit. Je ne cite que ces quelques exemples, et, pour ne pas être long, j'arrive à la dernière observation concernant l'orthographe allemande de M. Brückner. D'après le nouveau système qu'il a adopté, à la suite de plusieurs autres écrivains progressistes, on doit supprimer les majuscules partout, excepté pour les noms propres et les alinéas du texte (mais non des notes placées au bas). On supprime également certaines lettres (h, e) qui ne se prononcent pas et on écrit : *ir lerer befetinen* nicht *mer dises zu tun*, au lieu de : *ihr lehrer befehltihnen nicht mehr dieses zu thun* (votre maître vous ordonne de ne plus faire cela), etc.

Au reste, l'orthographe allemande n'a rien de commun avec le sujet principal des *Études letto-slaves*. Leur valeur scientifique n'en souffre aucunement, et elles seront, je pense, accueillies avec d'autant plus d'intérêt que les destinées même de l'idiome lithuanien sembleraient à notre auteur menacées. Il craint que, sous la double pression de l'élément grand-russien et germanique, cet important langage ne tombe dans un oubli général et ne finisse par disparaître. J. Martinov.

La Tragédie grecque, par E.-Ad. Chaignet, correspondant de l'Institut. Paris, Didier, 1877, in-12 de xviv-372 p. — Prix : 3 f. 50.

On composerait aisément une bibliothèque de tous les volumes publiés depuis cinquante ans sur les poëtes tragiques de la Grèce, et c'est une heureuse idée d'offrir au public lettré un livre qui les résume, dût-on même n'ajouter aucune découverte à celles de ses devanciers. Les nombreuses publications de M. Chaignet attestent un esprit à qui les travaux de l'exégèse allemande ne sont pas moins familiers que ceux de la critique française, très-bien préparé, par conséquent, à ce nouvel ouvrage qui, sans grandes prétentions, peut rendre néanmoins d'utiles services.

Partant de la conviction « qu'on n'a rien dit sur la tragédie, et particulièrement sur la tragédie grecque, de plus vrai, de plus original que ce qu'en a dit Aristote, » c'est en prenant ce dernier pour guide que l'auteur explore les diverses parties de son sujet. Le philosophe grec, on le sait, ne pèche pas par excès d'imagination et d'enthousiasme; et quand on le proclame le créateur de l'esthétique, on oublie que Platon, dans plusieurs de ses dialogues, a écrit sur le beau des

pages impérissables, dont on cherche en vain l'équivalent dans les traités didactiques de son disciple. La pensée d'Aristote est quelquefois difficile à dégager de la concision de ses formules ; celle de M. Chaignet, au contraire, lorsqu'il quitte le terrain des faits pour celui des doctrines, tend à se dérober sous le vague des développements. Ainsi l'on aimerait plus de netteté et de précision dans l'*Introduction* où il expose et commente les principes fondamentaux de la *Poétique*.

L'ouvrage se recommande par une érudition étendue et du meilleur aloi. En décrivant l'origine et les progrès de la tragédie, l'auteur a semé sur sa route plus d'une conjecture ingénieuse sur les œuvres trop peu connues des plus anciens poëtes dramatiques. Le chapitre consacré à Thespis compte parmi les parties les plus remarquables du livre.

Ce prélude historique est suivi d'une étude détaillée de la « dramaturgie » du théâtre grec; c'est un commentaire aussi intéressant qu'instructif des plus curieux chapitres de la *Poétique*; tétralogies dramatiques, différents genres de reconnaissances et de péripéties en usage chez les anciens, formes multiples de l'élément lyrique, rôle et composition du chœur, matériel de la scène, il n'est pas une de ces questions chères à l'érudition contemporaine qui ne soit discutée, sinon résolue. D'autres pages s'appliquent également au drame moderne et nous révèlent un critique très-peu disposé à considérer la règle des trois unités comme « une superstition littéraire. »

La troisième et dernière partie contient une étude philosophique sur les caractères de Clytemnestre, d'Antigone et de Phèdre, ou plutôt une analyse, très-attachante d'ailleurs, de l'*Agamemnon* d'Eschyle, de l'*Antigone* de Sophocle et de l'*Hippolyte* d'Euripide.

Le volume se termine par une table analytique des matières qui rend les recherches faciles et met en relief l'extrême variété des sujets traités. Cependant on pourra regretter une omission dont Aristote le premier s'est rendu coupable. La tragédie grecque est une œuvre poétique, une œuvre d'art, c'est incontestable ; mais ce qui fait sa noblesse et sa grandeur, ce sont surtout les grandes pensées religieuses et morales dont elle n'est que le développement; la puissance des dieux, la fragilité de l'homme, l'influence souveraine et mystérieuse du destin, voilà ce que proclament bien haut tous les chefs-d'œuvre de la scène athénienne. Même avec Platon, la Grèce n'a pas connu de plus haute ni de plus profonde philosophie. Ce côté se trouve indiqué en passant ; il n'est pas approfondi comme il aurait pu l'être et l'ouvrage y perd un élément puissant d'émotion et d'intérêt.

C. Huit.

Storie popolari in poesia siciliana, riprodotte sulle Stampe di secoli XVI, XVII, XVIII, da SALVATORE SALOMONE MARINO. Bologne, tip. Fava Garagnani, 1877, in-8 de 191 p. — Prix : 3 fr.

Bien des fois déjà, il a été question dans le *Polybiblion* de M. Salvatore Salomone Marino ; ami de M. Pitrè, il a publié, même avant ce dernier, un recueil de chants siciliens ; plus tard, M. Marino a donné une excellente édition de la belle légende : *La Princesse de Carini*. Il partage avec son émule la direction des *Nuove effemeridi*, où fréquemment il publie des recherches relatives à la poésie populaire. Il enrichit encore d'autres périodiques de ses travaux : c'est ainsi qu'il a fait paraître, dans le *Propugnatore*, une série de ces chants qu'en Italie on appelle *storie*, et qui, en général, contiennent le récit d'un épisode. Ce sont ces chants que M. Marino a aujourd'hui réunis dans un curieux volume. De la dédicace, adressée au savant Zambrini, le digne président de la *R. Commissione pe' i testi di lingua*, nous analyserons quelques lignes sur la manière dont le livre qui nous occupe a été composé. Ces *histoires* sont celles qui, depuis des siècles, ont nourri l'imagination et le cœur du peuple, racontant de joyeux et douloureux événements, des vicissitudes de villes et d'individus, ou retraçant vivement les passions humaines. Plusieurs de ces *storie* remontent fort loin ; elles sont l'œuvre d'auteurs non tout à fait illettrés, et furent très-fréquemment imprimées. M. Marino les a classées par la date de leur impression, ce qui fait que certains chants se trouvent reproduits après d'autres évidemment moins vieux, mais plus anciennement imprimés. Pas plus que les chants populaires transmis oralement, ces petits poëmes ne se sont renfermés dans la Sicile, plusieurs d'entre eux du moins se retrouvent dans diverses parties de l'Italie. Ils ont aussi souvent alimenté la poésie populaire proprement dite, où l'on trouve plus d'une octave dérivée des *storie*. Des commentaires bien faits et tels qu'on pouvait les attendre de M. Marino, suivent et éclaircissent les nombreux morceaux qu'il a si patiemment recueillis ; enfin, le volume est terminé par l'indication de plusieurs pièces qu'il n'a pas cru devoir imprimer et par un petit glossaire des mots siciliens les moins aisés à entendre.

Dans cette indication, dont nous venons de parler, nous remarquons *l'Historia di lu contrastu di l'anima con lu corpu*. Nous avons aussi dans notre vieille littérature, et l'on rencontre également dans celle de l'Espagne, des *débats de l'âme et du corps*. Il serait assez curieux d'examiner si le chant sicilien offre des traces d'emprunts. Cela ne serait pas impossible ; les auteurs nous semblent quelquefois assez lettrés pour avoir connu des œuvres étrangères. Ce qui prouve qu'ils n'étaient pas complétement populaires, c'est l'emploi de certains rhythmes difficiles : deux storie sont écrites en *tercets* comme la

Divine comédie. Dans le volume de M. Marino, ce qui appartient bien incontestablement à l'*Isola di fuoco*, ce sont d'assez nombreuses histoires de bandits et aussi certains épisodes dont des détails de genres divers révèlent clairement l'origine. — Le premier poëme publié par M. Marino fut imprimé en 1566; les dernières *storie* appartiennent par la date de leur publication au dix-huitième siècle. — Un mot encore avant de quitter la Sicile, sur une brochure de MM. Pitrè et Marino, brochure qui porte ce titre : *Qui dit ce qu'il veut entendra ce qu'il ne veut pas;* c'est une réplique assez vive à une attaque publiée sous le nom de la signora Giuseppina Vigo, nom derrière lequel les deux auteurs lisent celui du beau-père de cette dame, M. Vigo lui-même. Celui-ci paraît avoir fort mal pris certaines observations faites avec mesure et courtoisie sur la dernière édition de ses chants populaires. De là, une querelle qui ne s'arrêtera pas là, car MM. Pitrè et Marino annoncent un autre opuscule: *Quelle confiance mérite la collection de chants populaires siciliens de Leonardo Vigo, notes et révélations.*

TH. DE PUYMAIGRE.

Rabelais. La renaissance et la réforme, par E. GEBHART, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, ancien membre de l'École française d'Athènes. Paris, Hachette, 1877, gr.in-18 de 300 p.— Prix : 3 fr. 50.

On a pu s'étonner de voir l'Académie française, après tous nos désastres, mettre au concours une œuvre sur Rabelais. Après tant de ruines, le moment a pu sembler mal choisi pour provoquer l'éloge du grand démolisseur. Après tant de sang et de larmes, il y avait peut-être autre chose à faire que de vouloir remettre en évidence les bouffonneries, les obscénités et les impiétés du curé de Meudon. Si l'on voulait raviver la mémoire d'un de nos anciens écrivains, il eût été plus à propos d'appeler l'attention sur Alain Chartier, qui, faible comme poëte, fut, pour son époque, un prosateur éloquent, et dont les livres, composés dans des temps tristes et troublés comme les nôtres, auraient pu avoir pour nous des consolations et des conseils. L'Académie n'a pas songé à maître Alain, trop injustement oublié; elle a préféré le moine défroqué déjà tant de fois examiné et louangé, et M. Gebhart a eu l'honneur de voir couronner l'ouvrage que je viens de lire. Cet ouvrage, M. Gebhart l'a divisé en trois parties, subdivisées en chapitres : l'homme, l'écrivain, l'œuvre. L'auteur a d'abord cherché à séparer la vie de la légende de Rabelais. Je ne sais, si, pour ce qui concerne la vie, il a suffisamment profité des découvertes de M. Rathery. Cet écrivain si justement regretté nous a donné un Rabelais fort différent de celui de la légende, et qui semble vrai, quoiqu'il ne soit pas vraisemblable: grave, interdisant l'entrée de son presbytère aux femmes, prêchant, catéchisant « comme un homme

qui veut s'acquitter de son devoir. » Le Rabelais que nous peint M. Gebhart est beaucoup plus celui de la tradition, et ne présente pas avec ses livres des contrastes bizarres que peut cependant expliquer l'étrangeté des temps où il vécut. Son œuvre a été étudiée avec patience dans toutes ses parties; mais, pour répondre par un volume à l'invitation de l'Académie, il fallait nécessairement recourir à d'assez nombreux accessoires historiques et littéraires. M. Gebhart a fait donc plus d'une excursion en-dehors des limites de son sujet, mais a su, assez habilement, ramener ces digressions à son personnage principal. L'Académie n'avait pas osé prononcer le mot classique d'éloge; malgré cela, le livre est sur le ton apologétique. M. Gebhart a fait reluire l'or et a, le plus possible, caché le fumier d'où il le tirait. Il s'est aussi placé au point de vue de son auteur; il croit que l'on peut être heureux en suivant les doctrines de Rabelais, mais que, pour que ce bonheur soit durable, il faut à ces doctrines joindre la vertu. Je ne vois pas trop comment la vertu s'accommoderait avec elles. Rabelais semble avoir exercé sur son panégyriste une action égayante : après avoir déclaré que, pour les sociétés comme pour les individus, il n'y a rien de bon comme le contentement, l'espérance et la joie — ce qui est incontestable, — M. Gebhart, devenant de plus en plus optimiste, termine son livre en saluant le triomphe de la raison; il la voit maîtresse dans les sciences et l'éducation, et réglant bientôt successivement les rapports des hommes entre eux. — S'il est permis à Rabelais de regarder ce qui se passe sur cette terre, et s'il se tient au courant des livres inspirés par lui, je crois que cette phrase finale aura pu l'amuser beaucoup. TH. P.

HISTOIRE.

Nouvelle géographie universelle, par E. RECLUS. Tome III. *La Suisse, l'Austro-Hongrie et l'Empire d'Allemagne.* Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 1,000 p., 8 cartes en couleur et 200 cartes dans le texte, et 60 grav. — Prix : 30 fr.

Cette publication, la plus importante peut-être dans l'ordre géographique, se poursuit avec une régularité qui fait le plus grand éloge de l'auteur et des éditeurs. Nous avons sous les yeux en ce moment les 32 premières livraisons du tome III (le tome II a été consacré en entier à la France); elles comprennent l'Europe centrale, la Suisse, l'Austro-Hongrie et l'Alsace-Lorraine. Le volume se terminera par la description de l'Allemagne. Cinq cartes en couleur et 132 intercalées dans l'ouvrage rehaussent le texte, où l'on retrouve toutes les

qualités descriptives et toute la science de l'auteur. La *Nouvelle géographie universelle* forme, dès à présent, une publication hors ligne et que l'on ne saurait trop recommander à l'attention des érudits aussi bien que des hommes du monde; les renseignements de toute nature y abondent; toute la partie technique ethnographique y est traitée avec un soin tout particulier; les opinions de l'auteur y percent malheureusement quelquefois un peu trop sensiblement. Néanmoins nous estimons que c'est là un des plus beaux livres d'étrennes et des plus réellement utiles que l'on puisse offrir à un jeune homme sérieux, et nous espérons que l'immense programme de l'auteur et des éditeurs sera totalement rempli, et que rien n'entravera la continuation de cette belle publication. F. DE ROQUEFEUIL.

Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro, par CHARLES YRIARTE. Ouvrage contenant 257 gravures sur bois et 7 cartes. Paris, Hachette, 1878, gr. in-4 de 639 p. — Prix : 50 fr.

« Il ne s'agit ici, dit M. Charles Yriarte dans son *Introduction*, ni d'expéditions aventureuses, ni de découvertes géographiques : nous ne perdrons jamais de vue les rives; à peine entrerons-nous à vingt lieues dans l'intérieur des terres qui bordent le golfe Adriatique, et nous nous proposons d'en faire le tour depuis Otrante jusqu'aux premières villes de l'Albanie. » L'habile et brillant *cicerone* nous fait partir de Venise, visiter Trieste et l'Istrie, le golfe du Quarnero, la Dalmatie depuis Zara jusqu'aux bouches de Cattaro, escalader la montagne Noire « pour aller saluer dans leurs nids d'aigle les belliqueux Monténégrins, » regagner l'Adriatique en coupant l'entrée du golfe dans sa largeur, et revenir au point de départ en suivant toute la côte méridionale de l'Italie.

On voit que le voyageur ne suit pas les sentiers battus, et ne redoute pas les excursions : c'est ainsi qu'il nous fait explorer l'Istrie et la Dalmatie dans toute leur profondeur, et c'est là, à coup sûr, la partie la plus attrayante et la plus originale de son livre. M. Xavier Marmier avait visité l'Istrie, dans sa partie nord-ouest, il y plus de trente ans; mais ce pays, dans sa presque totalité, mais les îles du Quarnero et la Dalmatie nous sont restées presque inconnues, et c'est avec un vrai charme que nous y pénétrons à la suite de M. Charles Yriarte : « Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes très-pittoresques... L'archéologue s'enthousiasme à la vue des vestiges sans nombre et de ruines si énormes qu'on ne pourrait les comparer qu'aux plus importantes que nous a laissées la période romaine. » L'historien, le géologue, le naturaliste trouvent aussi là un champ

fécond, et il n'y a pas jusqu'à l'homme politique qui n'ait une moisson à récolter.

Mais la description ne suffisait pas : il fallait, à côté de ces récits brillants qui font passer sous nos yeux les paysages, les monuments et les costumes, les illustrations qui doublent le prix de la lecture. L'auteur nous dit que le dessin est une langue qu'il parle sans fatigue, et nous nous en apercevons au parti que d'habiles artistes ont tiré de ces « croquis fugitifs, rapides, esquissés parfois sur le pommeau d'une selle, à la pluie battante, au soleil, aux dernières lueurs du jour. » On ne saurait rien imaginer de plus beau, de plus attrayant, de plus saisissant. Tout se réunit donc pour contribuer à l'attrait de ce livre, et, après l'avoir lu avec charme, on le laissera sur la table, comme un album qu'on feuilletera avec plaisir, et auquel on aimera à revenir. EMMANUEL D'AUBECOURT.

Les Châteaux de mon enfance. *Auvergne et Bourbonnais*, par le comte HENRY D'IDEVILLE. Paris, Victor Palmé, 1878, in-8 de 266 p. — Prix : 10 fr.

On s'explique aisément le titre choisi par M. le comte H. d'Ideville pour son recueil : il est inspiré par la poésie des premiers rêves et l'amour du pays. Voici d'abord le château de Saulnat : « entre ses fossés pleins de peupliers immenses et son grand parc entouré de murs, » on le voit tel qu'il fut, de la fin du siècle dernier jusqu'au début de ce siècle-ci. Voici encore, dans le voisinage, la Forêt, Maupertuy, Fontorte, dont l'élégant écrivain des *Châteaux de mon enfance* s'est fait le généalogiste bien renseigné ; il nous fait traverser ensuite, dans le Bourbonnais, la Palice, le Coude, Randan, Efflat, où firent leurs études, « au collége militaire » gratuit, entre autres Desaix (des Aix, de famille noble), et l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, M. de Barante. Ces brillants séjours d'autrefois n'ont point disparu et restent, sinon tous intacts, du moins jusqu'à présent rebelles à une entière destruction. L'auteur du *Journal d'un diplomate en Italie*, des *Lettres flamandes*, des *Prisonniers sous la Commune* et de la *Vie de Mgr Xavier de Mérode*, en nous initiant à son récent passé, nous invite à relire l'histoire de sa belle patrie, et, par un choix de notes substantielles ajoutées à chacun des dix chapitres de son récit et de documents sur l'Auvergne, il nous remet sous les yeux « la continuité de ses grands hommes, » natifs ou d'adoption, de Vercingétorix, rempart de la Gaule ; Pierre l'Ermite, guide de la France à Jérusalem, à Grégoire de Tours ; de Dulaure à Pascal et à l'illustre chancelier de l'Hospital, etc.

Les touristes pourront consulter *les Châteaux de mon enfance* comme préambule naturel de toute pérégrination dans l'Auvergne et

le Bourbonnais ; nous leur signalons particulièrement d'avance les notices sur les Maisons anciennes de Riom, et deux documents qui, pour le plus grand nombre, seront des pièces inédites ; les nomenclatures des parlementaires auvergnats et bourbonnais, depuis 1789 jusqu'aux élections de février 1876. Pour accompagner le livre *les Châteaux de mon enfance*, une collection de onze eaux-fortes a été dessinée et gravée par Martial ; on le voit, l'auteur a voulu faire de son livre un album de voyage intéressant et luxueux. F. Escard.

L'Expédition du Tegetthoff, *voyage de découvertes aux* 80°-83° *latitude nord*, par le lieutenant J. Payer, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par Jules Gourdault, 68 gravures et 2 cartes. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de 380 p. — Prix : 10 fr.

La relation du voyage accompli par les navires *la Hansa* et *la Germania* sur la côte orientale du Groenland en 1869 a déjà fait connaître au public le nom du lieutenant J. Payer ; nous en avons rendu compte ici même (t. IV, p. 507) ; une nouvelle expédition plus importante que la première par sa durée et ses résultats fait l'objet du récit offert aujourd'hui au public français. Commencée au mois de juin 1872, terminée en octobre 1874, cette expédition a traversé une suite de péripéties dont l'imagination s'effraye, bien qu'elle n'ait pas dépassé le méridien austral de la Nouvelle-Zemble : elle cherchait le fameux passage et ne voulait qu'étudier l'océan Glacial au-dessus de l'Asie, et elle a découvert un des groupes d'îles les plus considérables que renferment les mers arctiques ; c'est ce qu'on a appelé la terre de François-Joseph. Les contours en ont été reconnus sur une grande étendue, à 100 lieues au nord de la Nouvelle-Zemble et à 80 lieues au nord-est du Spitzberg. Le point septentrional atteint par le navire est 70° 51' : là, les équipages ont passé deux hivernages au milieu d'une mer gelée à 40 pieds de profondeur et sous une température de 48 degrés centigrades au-dessous de zéro ! malgré ces effroyables conditions, des courses en traîneau ont été faites jusqu'au 80° 5'. Aucune relation d'expédition polaire ne nous parait autant que celle-ci capable de donner une idée saisissante et complète des dangers et des souffrances de ces redoutables navigations. Dans aucune non plus on n'a vu se déployer à un plus haut degré la résolution, le sang-froid, la constance, la vigueur physique et morale nécessaires à l'homme que le seul amour de la science pousse à de telles entreprises. F. de Roquefeuil.

Dictionnaire des Antiquités chrétiennes, par M. l'abbé Martigny. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 830 p., avec 675 gravures dans le texte. — Prix : 20 fr.

Cette année-ci aura été bonne pour les études d'antiquité chrétienne.

Après le troisième volume de la *Roma sotterranea*, voici que M. l'abbé Martigny nous donne une seconde édition de son dictionnaire, l'œuvre assurément la plus utile en ce genre d'études qui ait été entreprise dans notre pays. Rendons toute justice au grand recueil des inscriptions chrétiennes de M. Le Blant, à la petite *Rome souterraine* de M. Allard : le premier de ces ouvrages est un des meilleurs travaux de l'érudition française en ce siècle et un grand service rendu à la science. Mais, pour le public lettré ou théologien, qui, sans avoir le temps de s'initier aux difficiles études d'archéologie chrétienne, désire avoir une idée précise des résultats obtenus sur chaque point de cette science, nul ne contestera que le livre de M. l'abbé Martigny ne soit le livre classique par excellence. Il a sa place marquée dans la bibliothèque et même sur la table de travail de tout prêtre instruit. La science des antiquités chrétiennes n'est pas encore assez avancée pour qu'on en puisse donner une synthèse complète ; elle s'accommode plutôt de la forme d'un dictionnaire où, les sujets étant nécessairement séparés, les conclusions se restreignent et par là-même se précisent. M. Martigny a tort de s'excuser d'avoir adopté cette forme ; en ce genre d'études, c'est actuellement la seule possible : en Angleterre et en France on l'applique de plus en plus volontiers à l'archéologie classique comme à l'archéologie chrétienne et à l'archéologie biblique.

La première édition du *Dictionnaire* avait précédé les grandes révélations de la *Roma sotterranea* et du *Bulletin d'archéologie chrétienne* de M. de Rossi. Seul, le premier volume des *Inscriptiones Urbis Romæ christianæ* avait déjà paru. M. Martigny était donc réduit à s'aider des travaux anciens de Bosio, de Boldetti, de Bottari, de Marangoni, de Bingham, de Mabillon, etc. Ces ouvrages, de mérite divers, laissent en général beaucoup à désirer au point de vue de la précision chronologique et topographique ; en ce qui concerne la reproduction graphique des monuments, ils sont tous insuffisants. Pour cette nouvelle édition, M. Martigny a pu tirer parti des trésors accumulés dans les deux premiers volumes de la *Rome souterraine* et dans quatorze années (1863-76) du *Bullettino*. Sans élargir son cadre, il l'a notablement et fort avantageusement rempli. Les gravures surtout sont en nombre bien plus considérable, 675 au lieu de 270. La variété et le choix des sujets, aussi bien que le fini de l'exécution, en font l'un des meilleurs titres de l'auteur et de l'éditeur à la reconnaissance du public. On y verra avec plaisir figurer un certain nombre de dessins pris par M. le commandant Sériziat sur les monuments chrétiens de l'Afrique, monuments aussi intéressants que peu connus ; je signalerai aussi les gravures empruntées au beau livre de M. de Vogüé, *la Syrie centrale ;* l'Orient est ainsi représenté par les curieuses ruines de la région d'Antioche et du Haurân. Pourquoi M. Martigny n'est-il pas entré plus

largement dans cette voie ? Les publications de M. Texier et de M. de Salzenberg lui auraient fourni des monuments intéressants de Salonique et de Constantinople; il aurait tiré d'un autre livre de M. de Vogüé, *les Eglises de la Terre-Sainte*, quelques plans de basiliques, notamment celui de la basilique de Bethléem, le plus beau spécimen de ce genre et peut-être l'église chrétienne la plus ancienne qui existe encore. Alexandrie elle-même aurait donné la crypte et les fresques publiées par M. Wescher et M. de Rossi. Peut-être me montré-je bien exigeant, car ce n'est certes pas à propos des gravures que nous sommes autorisés à marchander notre reconnaissance à M. l'abbé Martigny ; mais il en comprend si bien l'utilité, qu'il fera, j'en suis sûr, accueil à cette modeste réclamation.

Je me permettrai d'attirer son attention sur un autre point. Plusieurs articles très-importants, relatifs en général aux livres plutôt qu'aux monuments, ne donneront au lecteur qu'une idée incomplète des résultats acquis sur certains points de la science.

Ainsi l'article *Patrologie*, d'une utilité discutable dans un dictionnaire d'antiquités, est emprunté à un ouvrage vraiment beaucoup trop vieux, la *Patrologie de Mœhler* ; et M. Martigny n'a rien fait pour le compléter. Aussi le lecteur est-il stupéfait de ne voir mentionné nulle part le livre des *Philosophumena*, ni la découverte des textes grecs de Barnabé et d'Hermas, sans parler de Clément de Rome, si heureusement complété depuis deux ans. Dans les listes d'éditions on cherche en vain les travaux contemporains de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, les noms de Dressel, de Tischendorf, de Lightfoot, de Cureton, d'Otto, d'Harnack, la nouvelle *Patrologie latine* de l'Académie de Vienne, etc. A propos de la question ignatienne, il n'est pas fait mention du texte syriaque; si la seconde épître de saint Clément est déclarée inauthentique, en revanche les deux épîtres apocryphes *Ad virgines* sont données comme des pièces de parfait aloi, etc., etc.

L'article *Martyrologes* ne laisse pas une moindre prise à la critique; l'auteur ne paraît pas avoir lu le grand travail du bollandiste Dusollier (Sollerius), imprimé en tête de son édition d'Usuard et reproduit dans le tome CXXIII de la *Patrologie latine* de Migne ; il ne se souvient pas non plus des pages consacrées aux martyrologes dans la préface du second volume de la *Roma sotterranea :* aussi arrive-t-il à confondre le martyrologe hiéronymien, le petit martyrologe romain et le martyrologe de Baronius. Il y aurait à faire quelques observations du même genre sur l'article *Livres liturgiques*, sur celui des *Fêtes immobiles*, où l'on voudrait voir mieux distingués les usages des différentes Églises; j'ai regretté que, dans ce dernier article (p. 318), on n'ait pas effacé la faute qui fait tomber sous Néron le consulat de Tuscus et de Bassus (258), et que l'on suive encore Dom Ménard dans

sa maladroite correction du vers *Trinis celebratur viis*. L'étude consacrée aux mosaïques ne mentionne pas la splendide publication de M. Spithöver sur les mosaïques de Rome, avec ses reproductions chromolithographiques et le commentaire en français et en italien de M. de Rossi. Sans doute, cet ouvrage coûteux n'aura pas été à la disposition de l'auteur.

Mais arrêtons ces critiques. Le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* n'y aurait pas donné lieu, s'il avait été, comme le *Dictionnaire des Antiquités classiques*, son proche parent, une œuvre collective. Tel qu'il est, son utilité et son autorité, en ce qui concerne les monuments figurés et le symbolisme, ne sont pas contestables. C'est un monument d'une érudition dirigée par un esprit exactement scientifique ; point de hardiesse téméraire, point de faiblesse envers certaines thèses que la passion avec laquelle on les soutient parfois ne sauvera pas du discrédit. C'est par cette conscience dans les recherches et cette bonne foi dans l'exposition qu'un prêtre catholique honore sa croyance et son caractère.

Je saisis cette occasion pour rappeler aux lecteurs du *Polybiblion*, que M. l'abbé Martigny, publie à Belley une traduction française, numéro par numéro, du *Bullettino* de M. de Rossi. Aucune publication ne se recommande mieux à quiconque s'intéresse aux antiquités ecclésiastiques en général et en particulier à celles de l'Église mère et maîtresse.

L. Duchesne.

Histoire de Pie IX et de son Pontificat (avec portrait, armes et fac-simile), par M. l'abbé A. Pougeois. Paris, Pougeois, 1877, gr. in-8 de 445 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Pie IX, sa vie et les actes de son Pontificat, traduits d'après des documents étrangers, par l'abbé Gillet, du diocèse de Versailles. Paris, Reichel, 1877, in-8 de 372 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois, dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, en doit avoir huit ou dix. C'est dire assez quel monument considérable ce prêtre, déjà connu par de remarquables travaux, se dispose à élever à l'immortel pontife. Nous ne pouvons actuellement qu'exprimer le vœu de voir une œuvre aussi importante arriver promptement à bonne fin. La première partie, qui s'étend depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son rétablissement sur le trône pontifical en 1850, doit comprendre les deux premiers volumes; nous avons seulement le premier. La deuxième partie comprendra les dix années suivantes, 1850 à 1860, et la troisième ira de l'invasion des États pontificaux par l'armée piémontaise jusqu'à la prise de Rome en 1870. Le reste de la vie du Souverain-Pontife formera la quatrième et dernière partie. « Pour composer cette histoire, dit l'auteur,

nous avons rassemblé à peu près tous les ouvrages qui ont été publiés, depuis une quarantaine d'années, sur les affaires de l'Église et qui forment tout une bibliothèque, et nous nous sommes inspiré des auteurs les plus dévoués aux intérêts de l'Église, les plus dignes de foi. Nous avons voulu que cette histoire fût irréprochable, autant que peut l'être une œuvre humaine, sous le rapport de l'exactitude des faits, de l'intégrité de la doctrine et de l'agrément de la forme. »

Le volume que nous avons sous les yeux répond parfaitement à ce beau programme : il est largement et simplement écrit, rempli de faits et de détails des plus intéressants, par exemple, sur le conclave, sur l'élection de Pie IX, sur sa vie intime au Vatican, etc... Qu'il nous soit seulement permis de regretter que, à propos de la mission du Chili, l'auteur ait été, selon nous, trop sobre de détails précis sur la situation de l'Église catholique de ces régions, et sur les points doctrinaux ou de discipline ecclésiastique en litige, et qui avaient provoqué l'envoi de la légation à laquelle prit part l'abbé Mastaï. L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois ne pourra que gagner à faire de la doctrine en même temps que de l'histoire, et à reproduire les documents et les textes relatifs aux événements dont il déroulera le récit; et l'auteur, s'il ne perd pas de vue qu'il s'adresse à des catholiques dont la foi, les droits et les principes sont sans cesse en butte aux attaques violentes des uns, ou aux fausses interprétations des autres, ne manquera pas de fournir à ses lecteurs, par l'exposition précise des doctrines et du droit de l'Église sur chaque point, comme des prétentions de ses adversaires, les armes nécessaires pour combattre et convaincre ceux-ci. Cette remarque d'ailleurs, et nous prions l'auteur de ne point s'y tromper, nous est inspirée par l'estime profonde que nous avons pour son talent et pour son ouvrage, et par le désir ardent et l'espérance légitime de voir celui-ci réaliser tout ce que peut en attendre le public chrétien.

— Si M. l'abbé Gillet est plus complet que M. l'abbé Pougeois, cela tient à ce qu'il s'est tracé un cadre infiniment moins vaste. En effet, toute la vie et le pontificat de Pie IX tient dans un seul volume, d'une bonne exécution typographique, orné de quantités de gravures, et qui est divisé en trois parties, savoir : 1° Depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son exaltation (p. 1 à 100); 2° Depuis 1846 jusqu'au retour de Gaëte (p. 101 à 205); 3° De 1850 jusqu'à nos jours, — 18 juin 1876. Cette biographie s'appuie sur des recherches consciencieuses, sur des documents certains, et assurément il n'en manque point sur ce grand pontificat, dont les actes et les paroles remplissent le monde entier. « Pie IX, dit l'auteur en parlant de son livre, y est tour à tour étudié dans sa vie intime, dans son gouvernement politique

sa maladroite correction du vers *Trinis celebratur viis*. L'étude consacrée aux mosaïques ne mentionne pas la splendide publication de M. Spithöver sur les mosaïques de Rome, avec ses reproductions chromolithographiques et le commentaire en français et en italien de M. de Rossi. Sans doute, cet ouvrage coûteux n'aura pas été à la disposition de l'auteur.

Mais arrêtons ces critiques. Le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* n'y aurait pas donné lieu, s'il avait été, comme le *Dictionnaire des Antiquités classiques*, son proche parent, une œuvre collective. Tel qu'il est, son utilité et son autorité, en ce qui concerne les monuments figurés et le symbolisme, ne sont pas contestables. C'est un monument d'une érudition dirigée par un esprit exactement scientifique ; point de hardiesse téméraire, point de faiblesse envers certaines thèses que la passion avec laquelle on les soutient parfois ne sauvera pas du discrédit. C'est par cette conscience dans les recherches et cette bonne foi dans l'exposition qu'un prêtre catholique honore sa croyance et son caractère.

Je saisis cette occasion pour rappeler aux lecteurs du *Polybiblion*, que M. l'abbé Martigny, publie à Belley une traduction française, numéro par numéro, du *Bullettino* de M. de Rossi. Aucune publication ne se recommande mieux à quiconque s'intéresse aux antiquités ecclésiastiques en général et en particulier à celles de l'Église mère et maîtresse.

L. Duchesne.

Histoire de Pie IX et de son Pontificat (avec portrait, armes et fac-simile), par M. l'abbé A. Pougeois. Paris, Pougeois, 1877, gr. in-8 de 445 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Pie IX, sa vie et les actes de son Pontificat, traduits d'après des documents étrangers, par l'abbé Gillet, du diocèse de Versailles. Paris, Reichel, 1877, in-8 de 372 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois, dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, en doit avoir huit ou dix. C'est dire assez quel monument considérable ce prêtre, déjà connu par de remarquables travaux, se dispose à élever à l'immortel pontife. Nous ne pouvons actuellement qu'exprimer le vœu de voir une œuvre aussi importante arriver promptement à bonne fin. La première partie, qui s'étend depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son rétablissement sur le trône pontifical en 1850, doit comprendre les deux premiers volumes; nous avons seulement le premier. La deuxième partie comprendra les dix années suivantes, 1850 à 1860, et la troisième ira de l'invasion des États pontificaux par l'armée piémontaise jusqu'à la prise de Rome en 1870. Le reste de la vie du Souverain-Pontife formera la quatrième et dernière partie. « Pour composer cette histoire, dit l'auteur,

nous avons rassemblé à peu près tous les ouvrages qui ont été publiés, depuis une quarantaine d'années, sur les affaires de l'Église et qui forment tout une bibliothèque, et nous nous sommes inspiré des auteurs les plus dévoués aux intérêts de l'Église, les plus dignes de foi. Nous avons voulu que cette histoire fût irréprochable, autant que peut l'être une œuvre humaine, sous le rapport de l'exactitude des faits, de l'intégrité de la doctrine et de l'agrément de la forme. »

Le volume que nous avons sous les yeux répond parfaitement à ce beau programme : il est largement et simplement écrit, rempli de faits et de détails des plus intéressants, par exemple, sur le conclave, sur l'élection de Pie IX, sur sa vie intime au Vatican, etc... Qu'il nous soit seulement permis de regretter que, à propos de la mission du Chili, l'auteur ait été, selon nous, trop sobre de détails précis sur la situation de l'Église catholique de ces régions, et sur les points doctrinaux ou de discipline ecclésiastique en litige, et qui avaient provoqué l'envoi de la légation à laquelle prit part l'abbé Mastaï. L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois ne pourra que gagner à faire de la doctrine en même temps que de l'histoire, et à reproduire les documents et les textes relatifs aux événements dont il déroulera le récit; et l'auteur, s'il ne perd pas de vue qu'il s'adresse à des catholiques dont la foi, les droits et les principes sont sans cesse en butte aux attaques violentes des uns, ou aux fausses interprétations des autres, ne manquera pas de fournir à ses lecteurs, par l'exposition précise des doctrines et du droit de l'Église sur chaque point, comme des prétentions de ses adversaires, les armes nécessaires pour combattre et convaincre ceux-ci. Cette remarque d'ailleurs, et nous prions l'auteur de ne point s'y tromper, nous est inspirée par l'estime profonde que nous avons pour son talent et pour son ouvrage, et par le désir ardent et l'espérance légitime de voir celui-ci réaliser tout ce que peut en attendre le public chrétien.

— Si M. l'abbé Gillet est plus complet que M. l'abbé Pougeois, cela tient à ce qu'il s'est tracé un cadre infiniment moins vaste. En effet, toute la vie et le pontificat de Pie IX tient dans un seul volume, d'une bonne exécution typographique, orné de quantités de gravures, et qui est divisé en trois parties, savoir : 1° Depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son exaltation (p. 1 à 100); 2° Depuis 1846 jusqu'au retour de Gaëte (p. 101 à 205); 3° De 1850 jusqu'à nos jours, — 18 juin 1876. Cette biographie s'appuie sur des recherches consciencieuses, sur des documents certains, et assurément il n'en manque point sur ce grand pontificat, dont les actes et les paroles remplissent le monde entier. « Pie IX, dit l'auteur en parlant de son livre, y est tour à tour étudié dans sa vie intime, dans son gouvernement politique

et dans sa puissante action religieuse... » Pour nous, nous ne doutons pas qu'on ne le lise avec intérêt, et que cette lecture ne contribue à mieux faire connaître et aimer l'auguste chef de l'Église.

F. DE ROQUEFEUIL.

Originum Cisterciensium *tomus I, in quo prœmissis congregationum domiciliis adjectisque tabulis chronologico-genealogicis veterum abbatiarum a monachis habitatarum fundationes ad fidem antiquissimorum fontium primus descripsit* P. LEOPOLDUS JANAUSCHEK, moravus brunensis, monasterii B. M. V. de Claravalle-Austriæ (Vulgo Zwettl) ordinis Cisterciensis presbyter, S.S. theologiæ in Universitate Tubingensi doctor, historiæ ecclesiasticæ et juris canonici in collegio ad Sanctam-Crucem professor, Cœs. Reg. Societati indagandorum et conservandorum antiquitatis monumentorum epistolarum consortio adjunctus. — Opus Cœs. Reg. Academia litterarum Vindobonensi subsidium ferente editum. — Vindobonæ in commissis apud Alfredum Hœlder, cœs. reg. aulœ et universitatis bibliopolam, 1877, in-4, de LXXX II-394 p., et un très-grand plan indiquant la filiation des monastères de l'Ordre de Cîteaux dans le monde entier.

Il était indispensable de transcrire ce long titre en entier, pour donner une idée du sujet traité dans ce premier volume des Origines de l'ordre de Cîteaux. L'auteur nous apprend qu'il s'était proposé d'abord de composer une histoire complète et critique de l'ordre de Cîteaux auquel il appartient, mais il n'a pas tardé à reconnaître les difficultés extrêmes de l'entreprise, et il a jugé à propos de se borner à donner un tableau des origines de cet ordre autrefois si puissant, et qui réjouit encore l'Église par la ferveur religieuse et la doctrine profonde d'un bon nombre de ses membres.

Ainsi réduit à de moindres proportions, le sujet ne laissait pas d'offrir de très-grandes difficultés, et, pour en triompher, il fallait la patiente érudition, la critique sagace et l'amour du sujet que possède à un si haut point le R. P. Dom Léopold Janauschek. Ne se contentant pas d'interroger les sources écrites les plus sûres, il a fait appel à l'obligeance des savants de l'Europe entière, et il s'est procuré ainsi des renseignements positifs, appuyés sur les documents originaux et sur la connaissance directe des lieux. C'est avec un vif sentiment de plaisir que nous avons retrouvé dans la liste des coopérateurs du savant hongrois plusieurs de nos compatriotes, et plusieurs aussi de ceux auxquels nous devons personnellement des communications du plus grand prix.

Comme nous l'avons dit, cet ouvrage est une œuvre de critique sérieuse, et il suffit de le parcourir pour en être convaincu, mais on ne peut apprécier tout ce qu'il a dû coûter de longues recherches qu'en s'en servant comme d'un instrument de travail. Nous ne voulons pas dire néanmoins que nous ne puissions pas contester l'exactitude de quelques phrases de l'introduction, dans lesquelles il semble que l'amour

très-louable de son ordre a entraîné l'auteur jusqu'à une certaine exagération. Quoi qu'il en soit, cette introduction elle-même est très-remarquable.

Dans la première partie, l'auteur examine les origines de l'ordre de Cîteaux, et, à propos de sa rapide et merveilleuse propagation, il a occasion de redresser les erreurs de plusieurs historiens qui, comptant pour des abbayes toutes les granges, paroisses, églises, ermitages, hospices et propriétés rurales de différentes natures que possédaient les moines, ont porté à un chiffre prodigieux le nombre des monastères soumis à la règle de saint Benoît sous les constitutions de Cîteaux ; et pour nous, dit Dom Léopold Janauschek, après des recherches qui nous ont coûté plus de vingt ans de travail, nous avons constaté qu'à la mort de saint Bernard, notre ordre comptait trois cent quarante-trois abbayes, sept cent sept à la fin du premier âge d'or, par où il faut entendre jusqu'à la fin du quatorzième siècle, outre quatorze prieurés ; ce qui porte le nombre total à sept cent vingt-huit, pour le nombre des cloîtres habités par les hommes : ce sont les seuls dont il est question dans ce volume ; le volume suivant parlera des maisons réservées aux religieuses.

Il énumère ensuite les ordres militaires soumis à la règle modifiée de Cîteaux ; les Souverains-Pontifes qui l'avaient embrassée ; les priviléges dont le Saint-Siége se plut à récompenser cet ordre pour les services rendus à l'Eglise. Il parle des points principaux qui constituaient la base de ses constitutions et le tempérament de ce corps immense. Il montre les causes qui ont amené sa déchéance : la division des revenus des monastères en mense conventuelle et mense abbatiale, la perpétuité des abbés et les commendes, auxquelles plusieurs ajoutent, dit notre auteur, le pouvoir trop centralisateur des abbés de Cîteaux. Après avoir énuméré les congrégations qui se formèrent dans les divers royaumes, l'historien donne un aperçu rapide de l'ordre de Cîteaux à l'heure présente.

Avec un soin particulier, il énumère tous les ouvrages qui ont servi de base à son travail et en fait une juste critique, montrant leurs défauts comme leurs perfections. Un bon nombre de ces ouvrages est encore inédit, mais on voit que notre savant historien n'a rien épargné pour se procurer une connaissance aussi complète que possible de ses travaux de toutes les dates.

Une partie notable de l'introduction est consacrée à énumérer les monastères que des historiens ont attribués à l'ordre de Cîteaux et qui ne lui appartinrent à aucune époque ; il indique aussi les monastères qui ont appartenu à divers ordres à des époques différentes.

Le corps même de l'ouvrage se compose de l'énumération de toutes les abbayes d'hommes fondées et habitées par des religieux de l'ordre de Cîteaux, rangées selon leur filiation et la date de leur origine.

et dans sa puissante action religieuse... » Pour nous, nous ne doutons pas qu'on ne le lise avec intérêt, et que cette lecture ne contribue à mieux faire connaître et aimer l'auguste chef de l'Église.

F. DE ROQUEFEUIL.

Originum Cisterciensium *tomus I, in quo præmissis congregationum domiciliis adjectisque tabulis chronologico-genealogicis veterum abbatiarum a monachis habitatarum fundationes ad fidem antiquissimorum fontium primus descripsit* P. LEOPOLDUS JANAUSCHEK, moravus brunensis, monasterii B. M. V. de Claravalle-Austriæ (Vulgo Zwettl) ordinis Cisterciensis presbyter, S.S. theologiæ in Universitate Tubingensi doctor, historiæ ecclesiasticæ et juris canonici in collegio ad Sanctam-Crucem professor, Cœs. Reg. Societati indagandorum et conservandorum antiquitatis monumentorum epistolarum consortio adjunctus. — Opus Cœs. Reg. Academia litterarum Vindobonensi subsidium ferente editum. — Vindobonæ in commissis apud Alfredum Hœlder, cœs. reg. aulœ et universitatis bibliopolam, 1877, in-4, de LXXX II-394 p., et un très-grand plan indiquant la filiation des monastères de l'Ordre de Cîteaux dans le monde entier.

Il était indispensable de transcrire ce long titre en entier, pour donner une idée du sujet traité dans ce premier volume des Origines de l'ordre de Cîteaux. L'auteur nous apprend qu'il s'était proposé d'abord de composer une histoire complète et critique de l'ordre de Cîteaux auquel il appartient, mais il n'a pas tardé à reconnaître les difficultés extrêmes de l'entreprise, et il a jugé à propos de se borner à donner un tableau des origines de cet ordre autrefois si puissant, et qui réjouit encore l'Église par la ferveur religieuse et la doctrine profonde d'un bon nombre de ses membres.

Ainsi réduit à de moindres proportions, le sujet ne laissait pas d'offrir de très-grandes difficultés, et, pour en triompher, il fallait la patiente érudition, la critique sagace et l'amour du sujet que possède à un si haut point le R. P. Dom Léopold Janauschek. Ne se contentant pas d'interroger les sources écrites les plus sûres, il a fait appel à l'obligeance des savants de l'Europe entière, et il s'est procuré ainsi des renseignements positifs, appuyés sur les documents originaux et sur la connaissance directe des lieux. C'est avec un vif sentiment de plaisir que nous avons retrouvé dans la liste des coopérateurs du savant hongrois plusieurs de nos compatriotes, et plusieurs aussi de ceux auxquels nous devons personnellement des communications du plus grand prix.

Comme nous l'avons dit, cet ouvrage est une œuvre de critique sérieuse, et il suffit de le parcourir pour en être convaincu, mais on ne peut apprécier tout ce qu'il a dû coûter de longues recherches qu'en s'en servant comme d'un instrument de travail. Nous ne voulons pas dire néanmoins que nous ne puissions pas contester l'exactitude de quelques phrases de l'introduction, dans lesquelles il semble que l'amour

très-louable de son ordre a entraîné l'auteur jusqu'à une certaine exagération. Quoi qu'il en soit, cette introduction elle-même est très-remarquable.

Dans la première partie, l'auteur examine les origines de l'ordre de Cîteaux, et, à propos de sa rapide et merveilleuse propagation, il a occasion de redresser les erreurs de plusieurs historiens qui, comptant pour des abbayes toutes les granges, paroisses, églises, ermitages, hospices et propriétés rurales de différentes natures que possédaient les moines, ont porté à un chiffre prodigieux le nombre des monastères soumis à la règle de saint Benoît sous les constitutions de Cîteaux ; et pour nous, dit Dom Léopold Janauschek, après des recherches qui nous ont coûté plus de vingt ans de travail, nous avons constaté qu'à la mort de saint Bernard, notre ordre comptait trois cent quarante-trois abbayes, sept cent sept à la fin du premier âge d'or, par où il faut entendre jusqu'à la fin du quatorzième siècle, outre quatorze prieurés ; ce qui porte le nombre total à sept cent vingt-huit, pour le nombre des cloîtres habités par les hommes : ce sont les seuls dont il est question dans ce volume ; le volume suivant parlera des maisons réservées aux religieuses.

Il énumère ensuite les ordres militaires soumis à la règle modifiée de Cîteaux ; les Souverains-Pontifes qui l'avaient embrassée ; les priviléges dont le Saint-Siége se plut à récompenser cet ordre pour les services rendus à l'Eglise. Il parle des points principaux qui constituaient la base de ses constitutions et le tempérament de ce corps immense. Il montre les causes qui ont amené sa déchéance : la division des revenus des monastères en mense conventuelle et mense abbatiale, la perpétuité des abbés et les commendes, auxquelles plusieurs ajoutent, dit notre auteur, le pouvoir trop centralisateur des abbés de Cîteaux. Après avoir énuméré les congrégations qui se formèrent dans les divers royaumes, l'historien donne un aperçu rapide de l'ordre de Cîteaux à l'heure présente.

Avec un soin particulier, il énumère tous les ouvrages qui ont servi de base à son travail et en fait une juste critique, montrant leurs défauts comme leurs perfections. Un bon nombre de ces ouvrages est encore inédit, mais on voit que notre savant historien n'a rien épargné pour se procurer une connaissance aussi complète que possible de ses travaux de toutes les dates.

Une partie notable de l'introduction est consacrée à énumérer les monastères que des historiens ont attribués à l'ordre de Cîteaux et qui ne lui appartinrent à aucune époque ; il indique aussi les monastères qui ont appartenu à divers ordres à des époques différentes.

Le corps même de l'ouvrage se compose de l'énumération de toutes les abbayes d'hommes fondées et habitées par des religieux de l'ordre de Cîteaux, rangées selon leur filiation et la date de leur origine.

L'auteur donne toutes les variantes des noms, les noms et les dates des premiers abbés, la situation topographique, les noms et les qualités des fondateurs, l'indication des colonies ou filles qui en sont sorties ; enfin l'indication très-précise des sources auxquelles il faut recourir soit pour trouver des détails plus complets, soit pour vérifier les assertions de l'auteur.

Cette partie, qui est de beaucoup la plus ample, est suivie de tableaux qui présentent les mêmes noms rangés par ordre chronologique, puis par ordre de filiation, et, à la fin, d'un long tableau qui se développe et qui présente ces filiations comme un arbre généalogique.

Il est indispensable, avant de finir, de dire encore un mot de la table très-complète par ordre alphabétique. Cette partie paraîtra d'une très-grande utilité à tous les hommes d'étude qui ont occasion de s'occuper des abbayes de France ou des autres pays. Presque tous ces monastères, surtout les plus anciens, avaient plusieurs noms, ou le même nom recevait des formes très-différentes les unes des autres ; comment se retrouver au milieu de cette exubérance ? Les plus habiles se trouvent souvent embarrassés : il était donc très-utile de donner une table complète de toutes ces variantes. La table des *Origines Cisterciennes* satisfait complétement à tout ce que l'on peut désirer. Le dirais-je ? Je la trouve même surabondante ; en voici la preuve : aux mots *Bituricensis diœceseos abbatiæ*, et aux mots *Bituricensis pagi abbatiæ*, vous trouvez absolument les mêmes noms et des renvois aux mêmes pages (p. 331). Le nom *Casa-Dei* (p. XLVIII et 336) s'est introduit aussi par erreur, je crois. C'est du reste une erreur que j'ai relevée déjà dans les *Bollandistes* (Martii, t. I, p. 223 B.) *Strata, in diœcesi Carnotensi* (p. 81 et 336) est aussi, je pense, écrit ici à la place de Stella. Mais que sont ces légères imperfections dans un ouvrage d'une si grande utilité, qui a coûté tant de recherches et dont la critique est en général si impartiale et si juste ?

Ce premier volume inspirera à tous ceux qui s'en serviront le désir de voir bientôt paraître les volumes suivants. Dom PAUL PIOLIN.

Jésuites, par PAUL FÉVAL. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 300 p. — Prix : 3 fr.

Ne suffit-il pas d'annoncer ce livre, arrivé après quelques semaines à sa sixième édition ? Est-il un titre meilleur pour affriander la curiosité ? Le nom de l'auteur, le célèbre romancier converti, laisse assez pressentir de quelle façon elle est satisfaite. Afin de complaire à ceux pour lesquels un compte rendu remplace un livre, nous leur dirons, — à condition qu'ils voudront juger des choses par eux-mêmes, — qu'on trouve dans ce nouvel ouvrage de M. Paul Féval une page d'histoire et une

étude de mœurs littéraires où se sent la main d'un maître, et une vigoureuse apologie des jésuites.

M. Paul Féval raconte comment il a été amené à écrire ce volume, prélude d'un ouvrage plus considérable et plus complet sur le même sujet. Il a été autrefois tenté par un directeur de journal qui, pour achalander sa boutique, lui offrait, à prix d'or, de faire une campagne contre les jésuites et lui livrait tout un arsenal de documents. Ce n'étaient que des recueils d'ineptes mensonges qui dégoûtèrent l'écrivain, lui firent juger de la bonne foi des adversaires et particulièrement de Pascal, et lui fournirent une foule de témoignages à décharge d'autant moins suspects qu'ils émanent d'ennemis déclarés. M. Paul Féval connaît bien son monde; c'est plaisir de voir avec quels brillants coups de pinceau il le peint.

Quand il arrive à l apologie des jésuites, on sent sous l'historien véridique l'habile romancier, qui sait faire sortir la lumière de dessous le boisseau et surtout l'homme de cœur qui a une dette de reconnaissance à payer, un devoir à accomplir. Ce n'est pas un récit, ce ne sont pas des dissertations, des réfutations savantes ; il y a un peu de tout, mais surtout de la vie, de la vérité, du cœur et de la foi. M. Paul Féval nous fait raconter par Ignace de Loyola la fondation de l'Ordre ; il lui fait exposer son but. Il trace un rapide tableau des œuvres des jésuites, des bienfaits dont la société leur est redevable, et surtout de leurs travaux évangéliques dans les deux mondes. Puis il aborde résolûment les arguments toujours mis en avant, notamment la banqueroute du P. de Lavalette, et il instruit à son tour le procès des Pombal, des Choiseul et de tant d'autres persécuteurs des jésuites dont il dévoile les intrigues et l'ambition ; il renverse ces faux grands hommes du piédestal où les a placés la reconnaissance des révolutionnaires et où les a maintenu la sottise de ceux qu'on appelle les libéraux. Le style est mouvementé et imagé; le récit est entraînant, entremêlé d'élans de cœur touchants et de réflexions profondes et piquantes bien propres à ouvrir les yeux à tous ces prétendus conservateurs qui sacrifient volontiers les jésuites sous prétexte de sauver la religion et la société : toutes qualités qui serviront à ce livre de passeport auprès de ceux qui tremblent au mot de jésuite, et que sauront bien apprécier les lecteurs même qui n'ont pas besoin d'être convaincus, mais qui ne perdront rien à être mieux renseignés. S'il ne s'agissait que de la Compagnie de Jésus elle-même, dit M. Paul Féval, je vous répéterais une fois de plus qu'elle n'a besoin ni de vous ni de moi, mais c'est moi, mais c'est vous qui avez besoin d'elle pour nos enfants, pour la France de l'avenir.... Ce n'est pas à eux de se défendre, c'est à ceux qui tiennent à ne pas revoir les désastres que leur chute annonce et précède toujours.

René de Saint-Mauris.

Petits mémoires sur l'histoire de France, publiés sous la direction de M. Marius Sepet. — I. *Vie et vertus de saint Louis*, d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite, texte établi par René de Lespinasse, ancien élève de l'École des chartes. Paris, librairie de la Société bibliographique, gr. in-18 de xvi-322 p. — II. *Les derniers Carolingiens*, d'après le moine Richer et d'autres sources originales, texte traduit et établi par Ernest Babelon, élève de l'École des chartes. Même librairie, gr. in-18 j. de xi-388 p. — Prix de chaque volume : 3 fr.

Au moment où l'on est partout en quête de livres d'étrennes, et où l'on sent plus vivement qu'à toute autre époque de l'année, combien il est difficile de trouver des ouvrages qui soient intéressants sans être frivoles, instructifs sans être ennuyeux, et surtout qui puissent être mis entre toutes les mains, nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs une collection de *Petits mémoires sur l'histoire de France*, dont la *Société Bibliographique* vient d'entreprendre, la publication et dont nous avons les deux premiers volumes sous les yeux. Il est malaisé de louer la *Société Bibliographique* chez elle : nous tâcherons donc d'être discret. Au surplus, pour faire apprécier aux lecteurs le mérite de ces nouvelles publications, pas n'est besoin d'être flatteur ; il nous suffira d'être juste.

Demander aux chroniqueurs de nous raconter, eux-mêmes les événements dont ils ont été les témoins, avec cet accent simple et naïf dont les préoccupations qui nous agitent n'ont pu altérer la sincérité ; confier à ces peintres fidèles le soin de nous retracer la physionomie vivante des hommes de leur temps, sans faire subir à leur œuvre d'autres retouches que celles qui peuvent en augmenter l'intérêt, la correction et la clarté, tel est le but poursuivi sous la direction intelligente et éclairée de M. Marius Sepet, et, après avoir lu les deux volumes que viennent de publier MM. de Lespinasse et Babelon, nous pouvons dire bien sincèrement que, dans cette nouvelle voie, récemment ouverte par elle, la *Société Bibliographique* ne pouvait débuter sous de meilleurs auspices.

Ces deux volumes me paraissent, en effet, devoir servir de modèles à la collection tout entière, et les auteurs qui viendront après MM. de Lespinasse et Babelon ne sauraient mieux faire que de s'inspirer du bon exemple qui vient de leur être donné. L'un et l'autre ont eu à lutter contre des difficultés d'un ordre différent : ils ont, à mon sens, résolu d'une façon fort satisfaisante le problème qui s'imposait à leurs efforts.

M. de Lespinasse avait à raconter, d'après des auteurs pleins de naïveté et de charme, ayant écrit d'ailleurs pour la plupart (ou du moins ayant été de bonne heure traduits) en langue vulgaire, la vie

du plus sympathique et du plus aimé de tous nos rois : ce qu'il devait faire, c'était donc de respecter autant que possible cette langue pleine d'abandon et de charme, et, tout en rajeunissant ses expressions et ses tours de façon à la rendre aussi claire que notre langue contemporaine, de lui conserver cet air de jeunesse, cette simplicité d'allure, cette saveur, cette grâce, caractères charmants d'une langue à son berceau. Tentative difficile et dont M. de Lespinasse nous semble s'être tiré tout à fait à son honneur. Ce siècle qu'il dépeint, c'est bien cet admirable treizième siècle, avec ses élans de foi qui lui font produire tant de chefs-d'œuvre et le précipitent aux dernières croisades sur les traces de son roi ; avec ses ardentes aspirations vers une civilisation plus parfaite qui n'était rien autre pour lui que l'application intégrale des vérités de la foi et la pratique complète des vertus chrétiennes ; ce roi dont il nous trace le portrait, c'est bien saint Louis, ce roi juste, charitable, plein d'un aimable bon sens, orné, en un mot, de toutes les vertus qui lui ont valu l'admiration et l'amour des peuples et l'ont fait placer sur les autels. Les scènes charmantes où éclatent son amour pour son cher peuple de France et son ardent désir d'appliquer au gouvernement de son pays les règles de la plus stricte justice et de la plus rigoureuse équité ; son application au travail et les admirables leçons qu'il savait donner à ses enfants ; sa compassion pour les pauvres, les malades et les prisonniers ; les exemples d'humilité et de patience qu'il n'a cessé d'offrir à ses contemporains, tout cela est dépeint d'une manière naïve et sincère, et l'on aime à se reposer sur ces aimables tableaux, même après avoir admiré les œuvres d'art qui ont depuis si longtemps immortalisé jusqu'aux plus humbles circonstances de la vie de notre grand et saint roi. Tout ce que l'on aime dans les vieux chroniqueurs est ici scrupuleusement conservé : M. de Lespinasse n'a fait disparaître que ce qui pouvait nous offusquer en eux, le désordre et la confusion. Arrangés par lui, Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite ne peuvent plus maintenant que nous plaire.

— Tout autre était la tâche de M. Babelon : il se trouvait en face d'auteurs plus voisins de l'époque barbare, et, quoiqu'on doive faire à l'égard de Richer de justes réserves, ayant écrit dans une langue dont on n'avait aucun intérêt à conserver les grossières incorrections. Ce qu'il fallait, c'était mettre de l'ordre et de la clarté dans des récits d'où l'art même le plus élémentaire est presque toujours absent, émonder l'arbre trop touffu, en élaguer les branches parasites, et ne conserver de cette littérature exhubérante que les traits de mœurs qui pouvaient contribuer à donner à l'époque des derniers carolingiens sa physionomie caractéristique et distincte.

Il y avait donc surtout à choisir, et les lecteurs seront d'accord pour

convenir que M. Babelon a fort bien choisi. Son livre s'ouvre au moment où les Normands viennent ébranler de leurs attaques furieuses le trône déjà chancelant des faibles successeurs de Charlemagne. Charles le Gros se déconsidère en traitant lâchement avec des ennemis qu'il aurait pu facilement écraser ; aussi les seigneurs, indignés de tant de faiblesse, choisissent le duc de France, Eudes, pour roi. Eudes se distingue par son courage et son habileté, et parvient ainsi à fixer sur sa famille les faveurs des grands. Dès lors, à mesure que le pouvoir des descendants de Charlemagne s'affaiblit, le prestige des ducs de France s'augmente, et quand les seigneurs, assemblés à Senlis, oublient qu'il reste encore un Carolingien pour asseoir définitivement Hugues-Capet sur le trône de France, le lecteur trouve le dénoûment tout naturel ; car dès le commencement, il lui a semblé que le drame ne pourrait autrement finir. Ce livre est, en effet, véritablement un drame, avec ses actes variés et ses scènes émouvantes. A mesure qu'on avance, l'intérêt augmente, l'intrigue se serre : guerres étrangères et guerres intestines, assemblées de seigneurs et conciles, couronnements et dépositions passent tour à tour sous nos yeux, pareils à ces panoramas, qui, par un prodige d'habileté, nous présentent de si parfaites imitations du mouvement et de la vie. Dans le texte sont d'ailleurs intercalées des gravures sur bois qui reproduisent d'après des manuscrits originaux les costumes et les monuments de l'époque, en sorte que tout est ici réuni pour l'instruction et l'amusement et que les yeux et l'esprit trouvent également leur part.

Faisons donc des vœux pour que cette collection se complète bientôt : nuls livres, en effet, ne sauraient contribuer davantage à nous faire mieux connaître et mieux aimer notre vieille France E. DE LA D.

Correspondance du maréchal de Saulx-Tavannes, publiée par L. PINGAUD, professeur à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Champion, 1877, in-8 de 300 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est l'appendice et le complément de l'*Histoire des Saulx-Tavannes*, publiée l'année dernière par M. Pingaud. Il avait montré, dans ce premier ouvrage, la société française des seizième et dix-septième siècles ; il avait raconté la vie si mouvementée de ces grands seigneurs de Bourgogne mêlés aux intrigues politiques et aux guerres religieuses ; puis, voulant donner à son travail le cachet de l'authenticité, le savant professeur a pensé que les hommes dont il avait esquissé la vie se peindraient eux-mêmes dans leur correspondance ; il a cherché partout les lettres qu'ils avaient pu écrire, et les a publiées. Elles sont, nous devons le dire, plutôt curieuses qu'intéressantes ; placées à leur date, sans rien qui les relie, elles ont quelque

chose d'aride; mais il ne faut considérer ce livre que comme un document d'histoire, un travail de recherches. On ne saurait assez, d'ailleurs, louer M. Pingaud du soin qu'il apporte à réhabiliter la vieille société française, si méconnue et si calomniée dans notre temps.

A. DE BESANCENET.

Dix-huitième siècle, *lettres, sciences et arts, France*, 1700-1789, par PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob). Ouvrage illustré de 16 chromolithographies et de 250 gravures sur bois (dont 20 tirées hors texte). Paris, Firmin-Didot, 1878, grand in-8 de XIV-560 p. — Prix : 30 fr.

Il y a trois ans, M. Paul Lacroix a publié un premier volume sur le dix-huitième siècle ; aujourd'hui il en publie un second. Le premier traitait des institutions et des mœurs. Celui-ci traite des lettres, des sciences et des arts : dix-huit chapitres sont consacrés aux *sciences*, aux *inventions et découvertes*, à la *philosophie*, à la *littérature*, à l'*art dramatique*, à la *critique littéraire* et aux *journaux*, à l'*érudition*, aux *académies* et *sociétés savantes*, à l'*imprimerie* et à la *librairie*, à la *peinture*, à la *sculpture*, à l'*architecture*, à la *gravure*, à la *musique*, à l'*ameublement*, à la *céramique*, à l'*orfévrerie* et à la *joaillerie*, aux *étoffes* et *tissus*. C'est, on le voit, le cycle complet des productions de l'esprit humain et de l'industrie humaine pendant un des siècles les plus diversement appréciés de l'histoire. Peu d'hommes étaient plus compétents que M. Paul Lacroix pour parcourir ce cycle ; peu l'eussent fait d'une manière aussi intéressante et aussi complète, nous ajouterons aussi impartiale. Le dix-huitième siècle est l'antithèse la plus absolue du dix-septième siècle ; tandis que celui-ci est le siècle de la grandeur et des convictions fortes, le premier est celui de la grâce souvent maniérée et de l'incrédulité parée du titre de philosophie. M. Paul Lacroix est justement sévère pour ces prétendus philosophes qui ont détruit les croyances religieuses, et par là ruiné pour longtemps peut-être les fondements de toute société et de tout ordre durables. « Ce qu'on appelait philosophie, dit-il, n'était plus cette philosophie sérieuse qui s'enseignait dans les écoles et qui reposait sur les bases invariables de la logique, de la métaphysique et de la morale. C'était une sorte de scepticisme frondeur et agressif, audacieux et imprudent, que n'arrêtaient, que ne retenaient ni les opinions les plus accréditées, ni les vérités les mieux établies. » Voltaire, Rousseau, Dalembert, Diderot, l'Encyclopédie sont tour à tour passés en revue par M. Paul Lacroix, qui rend hommage au talent de certains philosophes, à l'esprit de Voltaire, à l'élégance déclamatoire de Rousseau, à l'érudition mathémathique de Dalembert, mais qui condamne énergiquement leurs doctrines. Cependant l'esprit de ces « infatigables ennemis du christianisme, » de ces « démolisseurs de l'édifice social » pénètre partout,

dans les salons, dans les cafés, dans les gazettes. La littérature s'en imprègne; les philosophes règnent en maîtres dans la société ; — Palissot, qui a osé les traduire sur le théâtre, n'ose plus faire représenter de nouvelles pièces, et Gilbert, qui les a attaquées dans ses satires, meurt à l'hôpital. De cette destruction de la foi religieuse naissent en même temps les superstitions et le charlatanisme ; un monde qui vit de miracles, croit à Cagliostro ; des hommes qui ne veulent plus être chrétiens, se font francs-maçons ou illuminés, et vont faire cercle autour du baquet de Mesmer.

En même temps une révolution analogue s'opère dans les arts et l'ameublement. Au style sévère de Louis XIV succède un style voluptueux et contourné ; la rosace s'épanouit dans toute sa plénitude, sous les auspices de Mme de Pompadour, et ce n'est que dans les dernières années du siècle que, grâce à l'influence de Marie-Antoinette, les lignes reprennent leur pureté sans perdre leur grâce. Dans la peinture, les peintres de genre succèdent aux peintres d'histoire ; dans la sculpture on arrive aux petits amours joufflus, aux poses tourmentées, aux figurines de Clodion. Il y a là toute une génération d'artistes, de peintres surtout, gracieux et sensuels, les Watteau, les Lancret, les Boucher, qui sont la représentation exacte et comme l'émanation du monde où ils vivent et des mœurs qu'ils peignent, un monde qui trop souvent ne demande au vice que d'être élégant et aimable pour s'y abandonner sans scrupule.

Mais nous n'avons pas à refaire ce tableau du dix-huitième siècle ; tout le monde le connait, et M. Paul Lacroix vient de le tracer de main de maître, sous une forme qui attire et attache, et avec une abondance de détails qui ne laisse rien à désirer. D'innombrables et charmantes gravures accompagnent le texte et en facilitent encore l'intelligence, en rendant sensibles à tous les yeux les faits qu'il raconte ou les scènes qu'il décrit. « Il peut sembler assez inutile aujourd'hui, disent les éditeurs, de recommander au public un nouvel ouvrage du bibliophile Jacob. » Nous ajouterions volontiers qu'il n'est pas moins inutile de recommander au public une nouvelle production de la maison Didot. Chaque année, à pareille époque, cette maison édite un ou plusieurs volumes dans lesquels les merveilles de la chromolithographie et de la gravure s'unissent à celles de la typographie. Le nouveau livre de M. Lacroix inscrit un nom de plus sur cette liste de chefs-d'œuvre qui a commencé par l'étude des institutions et des mœurs du moyen âge et qui continue si brillamment par l'étude de celles du dix-huitième siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de Marie-Antoinette, par E. et J. de Goncourt. Edition ornée d'encadrements à chaque page, par Giacomelli et de 12 pl. hors texte, d'après des originaux. Paris, Charpentier 1878, gr. in-8 colombier de 512 p. — Prix : 25 fr.

La réputation de l'*Histoire de Marie-Antoinette*, de MM. E. et J. de Goncourt est faite depuis longtemps, et, en annonçant la nouvelle édition qui vient de paraître à la librairie Charpentier, nous n'avons à nous arrêter qu'à ce qui en constitue l'originalité, c'est-à-dire les charmants encadrements de Giacomelli qui ornent chacune des pages et les douze planches hors texte reproduisant des originaux du temps. Citons d'abord deux portraits de Marie-Antoinette, d'après Krausinger et Mme Lebrun ; des reproductions de costumes de la reine ; deux vues de Trianon, d'après des tailles-douces du chevalier de Lespinasse ; un portrait de la reine à la Conciergerie, d'après un tableau tiré du cabinet de l'abbé Caron ; les reproductions d'estampes révolutionnaires, représentant la reine dans une lanterne, la reine au tribunal révolutionnaire et l'exécution de la reine ; enfin le fac-simile de la lettre connue sous le nom de *Testament de Marie-Antoinette*. On sait qu'après tout ce qui a paru sur notre grande et infortunée reine, le bel ouvrage que nous annonçons apporte encore un précieux contingent de pièces originales. Il sera recherché à la fois par les amateurs et par tous ceux qui ont voué un culte à cette mémoire auguste que l'école révolutionnaire se plaît à outrager et qui, comme le remarque M. Edmond de Goncourt dans sa préface, est sortie intacte de la minutieuse enquête que l'histoire a pu faire récemment à l'aide des papiers secrets du comte de Mercy.

Un martyr bordelais sous la Terreur. *Vie et mort du R. P. Pannetier*, grand carme du couvent de Bordeaux, par Charles Chauliac, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand. Paris, Wattelier; Bordeaux, Féret, 1877, in-8 de viii-334 p. — Prix : 2 fr. 50.

Bordeaux est une des villes de province où le régime de la Terreur a été le plus sanglant. Dès le 14 juillet 1792, deux prêtres vénérables, l'abbé Dupuy et l'abbé Langoiran, vicaire général de Mgr de Cicé, étaient massacrés avec des raffinements de cruauté sauvage. Un troisième devait partager leur mort : c'était le P. Pannetier, dont M. Chauliac a entrepris de raconter la vie. Issu d'une famille modeste, Simon Pannetier entra tout jeune au couvent des Carmes de Bordeaux ; il s'y fit remarquer par sa pitié et occupa dans la maison diverses fonctions importantes. Lorsque l'Assemblée constituante ouvrit les portes des monastères, il refusa la prétendue liberté qu'on lui offrait ; lorsqu'elle exigea des prêtres et des religieux le serment de fidélité à la schismatique constitution du clergé, il refusa le serment,

et continua d'exercer son ministère parmi les fidèles. Dénoncé, arrêté, échappé une première fois miraculeusement à la mort, il ne tarda pas à être arrêté de nouveau, le 2 thermidor an II, avec trois pieuses filles qui lui avaient donné asile. Traduit le lendemain devant la commission militaire, présidée par Lacombe, il était le jour même guillotiné avec deux de ses hôtes.

Telle est, en résumé, la vie de ce vaillant martyr de la foi. Il faut en lire le détail dans M. Chauliac, dont le livre est écrit sur les documents originaux; il faut lire surtout le récit de la séance et l'interrogatoire du P. Pannetier. « Qu'as-tu à répondre? » lui demande le président. — « Je suis religieux et prêtre de l'Église catholique, apostolique et romaine. » — « Asseois-toi, le tribunal est fixé, » répond Lacombe. Et le P. Pannetier va au supplice en priant pour ses assassins. Voilà comment mouraient les victimes; voilà comment jugeaient les bourreaux! M. DE LA ROCHETERIE.

Kléber, *sa vie, sa correspondance*, par le comte PAJOL, général de division. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-8 cavalier de XII-500 p. — Prix : 7 fr. 50.

Kléber est une des figures les plus populaires des guerres de la Révolution. Sa haute taille, sa fière prestance, sa bravoure poussée jusqu'à la témérité, sa générosité quelque peu insouciante en faisaient l'idole des soldats, et si la franchise parfois intempérante de son langage froissait de temps en temps ses camarades, la noblesse et la loyauté de son caractère ne tardaient pas à effacer ces légers dissentiments. Républicain sincère, il répudiait les excès de la Révolution; dans la Vendée, il fit la guerre avec énergie, mais sans cruauté, et il réprouva hautement, comme Marceau, les procédés barbares de Tureau et des commissaires de la Convention. Plus tard, il refusa de se prêter aux desseins du Directoire contre les Conseils, desseins qu'encourageait Bonaparte et que Hoche était disposé à servir, et cette noble résistance faillit lui coûter la liberté. Sa gloire militaire, commencée dans l'héroïque défense de Mayence, se consolida à l'armée de Sambre-et-Meuse, et il fut un de ceux dont le prestige parut redoutable au jeune général de l'armée d'Italie. Mais ce qui a donné à son nom une auréole quasi-légendaire, ce fut l'expédition d'Égypte. Il y prit d'abord une part considérable aux succès de Bonaparte, puis, lorsque ce dernier eut quitté sa conquête et son armée pour venir chercher une couronne en France, il resta seul chargé, au milieu de difficultés inouïes, de défendre la nouvelle province contre les Turcs et les Anglais. Obligé de leur tenir tête, après un projet de capitulation que l'Angleterre ne ratifia pas, il avait rétabli la puissance française par la victoire d'Héliopolis et la prise du Caire, lorsqu'il tomba

sous le poignard d'un fanatique. Fût-il, s'il eut vécu, parvenu à maintenir cette puissance, et l'Égypte eût-elle été dès lors cette Afrique française que nous avons trouvée trente ans plus tard dans l'Algérie? Quoique l'auteur semble incliner à le croire, nous nous permettrons d'en douter. La mort de Kléber lui a vraisemblablement épargné la douleur d'être forcé, dans un délai plus ou moins long, d'évacuer sa conquête ; mais, à coup sûr, il l'eût évacuée d'une façon plus glorieuse et plus fière que Menou.

C'est en préparant la vie de son père que M. le général Pajol a été amené à composer le volume qu'il publie aujourd'hui. Les nombreux documents qu'il a rencontrés lui ont inspiré la pensée d'écrire une vie de Kléber, à l'aide de ces documents, lettres, rapports, journaux, etc. Il l'a écrite, en laissant la plupart du temps la parole aux documents eux-mêmes, et cette large part faite aux pièces authentiques assure l'autorité de son œuvre. Nous y relèverons cependant une inexactitude. M. Pajol dit que Kléber *enfant* fut protégé à Strasbourg par le cardinal de Rohan, compromis plus tard dans l'affaire du collier. C'est une erreur. Lorsque le trop fameux prince Louis de Rohan devint évêque de Strasbourg et cardinal, il y avait déjà plusieurs années que Kléber n'était plus en Alsace. C'est à l'oncle du prince Louis, évêque de Strasbourg avant lui, que le fait doit se rapporter.

M. DE LA ROCHETHIRIE.

La Journée de Sedan, par le général DUCROT. Sixième édition, augmentée des ordres de mouvement de l'état-major allemand et de trois cartes en couleur. Paris, Dentu, 1877, gr. in-18 de 144 p. — Prix : 2 fr.

On sait qu'à Sedan le maréchal de Mac-Mahon, blessé dès le début de l'action, laissa le commandement au général Ducrot, qui se mit immédiatement en mesure de diriger l'armée sur Mézières. Assurément, la journée, dans ces conditions, n'eût pas été une victoire, mais l'armée ne se fût pas trouvée enveloppée de toutes parts, et s'il existait une chance de salut, c'était celle-là.

Néanmoins, abusé par la ferme résistance du 12e corps à Bazeilles, et ne se rendant pas suffisamment compte de la réalité de la situation, M. le général de Wimpffen, exhibant la lettre de service que lui avait remise à Paris le ministre de la guerre, comte de Palikao, crut devoir, trois heures après la blessure du maréchal, prendre le commandement en chef et arrêter le mouvement de retraite qui avait déjà reçu un commencement d'exécution. Jamais le proverbe militaire : *Ordre, contre-ordre, désordre*, ne fut mieux vérifié ; ces fausses manœuvres achevèrent de paralyser l'armée, pendant qu'autour d'elle se resserrait le cercle de fer des masses allemandes. On sait le reste.

Le général de Wimpffen, de l'avis du Conseil d'enquête sur les capi-

tulations, *a fait preuve de conceptions trop peu plausibles ou justifiées, pour ne pas avoir une grande partie de la responsabilité des funestes événements qui amenèrent la capitulation.* Ce sont ces faits qu'expose l'ouvrage du général Ducrot, dont les appréciations, appuyées sur plusieurs ordres de mouvement de l'état-major allemand, paraissent inattaquables.

Il n'était peut-être pas inopportun de faire paraître une nouvelle édition de ce petit livre, et de redire aujourd'hui à M. le général de Wimpffen, correspondant de journaux : *Suum cuique.*

J. GOUETHAL.

Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine, précédée d'une étude sur la marine militaire de la France et sur ses institutions depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à l'année 1877, par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 518 p. — Prix : 7 fr. 50.

La guerre de l'indépendance américaine a été particulièrement glorieuse pour la marine française. Après les désastres de la guerre de sept ans et le lamentable traité de paix de 1763, il semblait que notre marine fût condamnée vis-à-vis de la marine anglaise à une irrémédiable infériorité. Les soins dont elle fut l'objet de la part de Louis XVI, amateur éclairé des sciences et surtout de la science géographique, ne tardèrent pas à l'en faire sortir. Le glorieux engagement de la *Belle-Poule* contre l'*Arthémise*, avant même que la guerre fût déclarée, rendit courage, sinon à nos marins qui ne l'avaient jamais perdu, du moins à la nation pour les expéditions maritimes. Peu après, le combat d'Ouessant, très-discuté, mais où nous étions restés maîtres du champ de bataille, montra que, sur mer, nous pouvions combattre à armes égales. Puis vinrent les expéditions du comte d'Estaing, du comte de Grasse, de Lamotte-Picquet, de Guichen, etc. Le marquis de Bouillé, avec le concours de la flotte, enlève la Dominique, Tabago, Saint-Christophe, etc.; d'Estaing prend la Grenade; le comte de Grasse concourt, avec Rochambeau et Washington, à forcer Cornwallis à capituler dans York Town. Et si plus tard, le comte de Grasse est battu à la Dominique, si, à diverses reprises, nos flottes en Europe sont paralysées par leurs alliés d'Espagne, si l'on est réduit à lever le siége de Gibraltar, à l'autre extrémité du monde civilisé, le bailli de Suffren remportait dans l'Inde des succès presque homériques, et, malgré le mauvais état de ses vaisseaux, malgré l'insuffisance de ses officiers, malgré des difficultés énormes de ravitaillement, mettait la puissance de l'Angleterre dans l'Indoustan à deux doigts de sa perte. La paix seule put l'arracher à ses exploits et sauver la Compagnie des Indes. Mais quand il revint en France, la reine voulut le présenter

elle-même au dauphin : « Mon fils, lui dit-elle avec cette grâce qui était un de ses charmes, vous lisiez l'histoire des grands hommes de Plutarque, en voici un : il faut apprendre son nom et ne plus l'oublier. »

C'est cette histoire du rôle prépondérant, en quelque sorte, de la marine française dans la guerre d'Amérique, que M. Chevalier vient d'écrire. Il l'a fait avec les documents les plus authentiques, puisés aux archives du ministère de la marine; lettres et instructions des ministres, rapports des chefs d'escadre, journaux de bord, il a tout compulsé, et, grâce à ces sources précieuses, il a pu, sur bien des points, rectifier des jugements jusqu'ici acceptés comme sans appel. Nous citerons notamment ses appréciations sur le combat d'Ouessant, sur la bataille de la Dominique, sur la conduite des comtes d'Estaing et de Grasse, sur le ministère du maréchal de Castries, auquel il rend pleine justice. M. Chevalier a su faire un livre, éminemment exact et impartial, plein d'enseignements pour les hommes du métier, plein d'intérêt pour les simples curieux. M. DE LA ROCHETERIE.

Une colonie féodale en Amérique. — L'Acadie, 1604-1710, par M. RAMEAU. Paris, Didier, 1877, in-18 de XXXIV-267 p. — Prix : 4 fr.

Il y a dix-huit ans, M. Rameau publia un volume sur les anciennes colonies françaises en Amérique, qui fut presque une révélation. Combien ignoraient que le Canada fut autrefois la Nouvelle-France, et qu'il y avait là encore une population de près de 1,500,000 âmes parlant notre langue, fidèles à leur foi catholique et aimant toujours la France comme le vieux pays ! Depuis lors les études dans cette voie se sont multipliées et les relations littéraires — nous n'osons pas dire les relations commerciales tant nous sommes en arrière sur ce terrain — sont devenues plus fréquentes avec le Canada.

M. Rameau vient fort heureusement soutenir et continuer le mouvement dont il a été l'initiateur, par la publication de ce nouveau volume. Il est consacré exclusivement à l'Acadie, dont le nom, a, hélas ! disparu sous celui de la Nouvelle-Écosse, aujourd'hui une des provinces qui forment le *Dominion of Canada.*

Cette presqu'île, qui s'étend au-dessous du bassin du Saint-Laurent et domine toute la côte est des États-Unis, fut dans les premières années du dix-septième siècle, sous le règne si fécond d'Henri IV, occupée par quelques gentilshommes français qui, suivis de familles de leurs tenanciers, vinrent pour y fonder des seigneuries sur le modèle de celles de la mère-patrie. L'idée féodale qu'ils apportèrent avec eux ne produisit pas sur les rivages du Nouveau-Monde des formes extérieures d'organisation identiques à celles qui existaient en Europe

à cette époque, et y étaient déjà en voie de disparition. Mais les principes essentiels de ce régime, à savoir la solidarité, l'étroite union des classes, l'impulsion donnée à tous les sentiments supérieurs de prosélytisme religieux, de patriotisme, de générosité envers les aborigènes, tous ces principes se retrouvèrent dans la colonie féodale. Ils lui assurèrent un développement dont la rapidité a dépassé de beaucoup celui des colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Cette démonstration, M. Rameau la fait avec l'autorité irréfutable de documents inédits puisés aux archives de la Nouvelle-Écosse, du Ministère de la marine et de relations contemporaines fort curieuses.

Rien n'est intéressant comme de suivre dans ses récits, écrits avec un charme bien rare dans des œuvres érudites, les commencements de cette petite société à la fois seigneuriale, religieuse et rurale jetée au milieu d'un nouveau monde inconnu; que de voir ces Français, toujours gais et pleins de ressources, aux prises avec les Anglais et les sauvages, mais se faisant plus souvent des alliés de ces derniers.

Les chiffres viennent témoigner de la puissante vitalité qu'avait alors notre race.

En 1710, les Acadiens formaient une paroisse de 2,000 âmes; en 1750, ils étaient 14,000, s'étant ainsi sextuplés en l'espace de 40 ans, et cela sans aucune immigration étrangère. Aujourd'hui, malgré la catastrophe de 1755, qui les chassa de leur pays natal, ils sont revenus sur cette terre dont leurs pères avaient été indignement spoliés par les Anglais et ils y sont, d'après le recensement de 1871, au nombre de 87,740.

Le livre de M. Rameau, tout en étant écrit selon les règles de la science historique la plus sévère, se trouve être, en même temps, une œuvre éminemment patriotique. Son succès est grand chez nous ; mais nous sommes heureux de constater qu'il l'est peut-être encore davantage dans les anciens pays français d'outre-mer. Les journaux du Canada, de la Louisiane, de la Nouvelle-Ecosse nous en apportent des témoignages à la fois flatteurs pour l'auteur et bien consolants pour tous ceux qui ont encore à cœur l'honneur de notre nationalité. C. J.

L'Histoire d'Angleterre, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement de la reine Victoria*, racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot, et recueillie par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 2 vol. gr. in-8 de 785 p., gravures dans le texte et hors texte. — Prix : 25 fr.

Lorsque nous avons parlé pour la première fois de cet ouvrage, publié d'abord en livraisons (t. XVII, p. 523), trente seulement de ses livraisons avaient vu le jour. Aujourd'hui, l'œuvre est complète, et forme deux beaux volumes, dont les superbes illustrations ne sont pas le moindre mérite. Si nous ne voulons rien retrancher aux éloges que nous avions

accordés aux premiers fasciculos, il ne nous paraît pas non plus qu'il y ait lieu de revenir sur ce que nous avons dit de l'esprit dans lequel ce livre a été conçu et écrit. Deux réserves, peut-être, nous avaient paru nécessaires: « Peut-être, disions-nous, à propos du récit des origines, l'auteur en a-t-il trop dit pour les enfants et pas assez pour les parents. » Cette première remarque se trouve, croyons-nous, d'autant plus confirmée qu'on avance davantage dans une lecture qui, pour être réellement à la portée des enfants, exigerait bien des développements, tandis que les grandes personnes ne manqueront pas d'y signaler certains *desiderata*. Une autre observation, que nous avions également faite tout d'abord, a trait à l'histoire *religieuse* de l'Angleterre : on nous permettra de regretter de nouveau qu'elle soit traitée aussi incomplétement et à un point de vue, selon nous, trop exclusivement politique et protestant. Sans doute, la confession à laquelle appartenait l'éminent auteur peut excuser ici bien des lacunes ; mais M. Guizot avait par ailleurs un sens trop droit, un esprit trop élevé, une vue trop juste des devoirs de l'historien pour que l'on ne se sente, presque comme malgré soi, douloureusement frappé de la sécheresse de son récit en ce qui concerne les événements qui caractérisent chez nos voisins d'outre-Manche la réforme religieuse et la révolution politique. Les droits des catholiques, les persécutions qu'ils eurent à subir, la grandeur de caractère de plusieurs d'entre eux, si considérables par les vertus, le rang ou les services, demandaient des développements dont l'absence suffit à fausser, sur ce point très-important, les notions historiques de ceux qui s'en tiendront à cette histoire. Nous ne prétendons pas que ces deux volumes dussent reproduire tous les détails, si vivants, de l'*Histoire de la persécution religieuse en Angleterre* de M. l'abbé Destombes. Le but des deux historiens est fort différent, mais les atrocités des protestants envers les catholiques sont trop systématiquement passées sous silence, et, pour ne citer qu'un fait qui dénote une regrettable partialité, ce monument d'odieuse perfidie appelé le testament de Lord Cecil, loin d'être flétri comme il le mérite, n'est même pas cité; il éclaire pourtant d'un jour singulier toute cette époque. Néanmoins, et malgré ces réserves nécessaires, l'*Histoire d'Angleterre* de M. Guizot a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse, à la condition de n'être pas lue sans quelque antidote. Relèverons-nous certaines inexactitudes de détails, — comme celle de la p. 569 du deuxième volume, où l'auteur cite le mot héroïque attribué au chevalier d'Assas, tandis qu'il est acquis aujourd'hui à l'histoire qu'il faut le restituer, ainsi que d'Assas lui-même l'a déclaré, à un sergent de sa compagnie, nommé Dubois? Non. Nous préférons rendre hommage, en terminant, au grand style de l'auteur, à l'intérêt qu'il a su, malgré les lacunes signalées, donner à son récit, à la remarquable exécution

typographique et artistique de l'ouvrage, toutes choses qui font de cette publication, aujourd'hui menée à bonne fin, un beau livre d'étrennes parmi ceux sur lesquels le public délicat peut arrêter son choix. R.

Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne, écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un de ses conquitadores. Traduction par M. le Dr D. Jourdanet. Deuxième édition, corrigée, précédée d'une préface nouvelle, accompagnée de notes et suivie d'une étude sur les sacrifices humains et l'anthropophagie chez les Aztèques. 1 vol. grand in-8, xxxii-928 p., avec 5 cartes en couleur. Paris, G. Masson, 1877. — Prix : 15 fr.

Cette chronique, extrêmement intéressante, dont deux traductions ont été données en allemand et en anglais, n'avait jamais été interprétée en français et était généralement peu connue, même dans le monde érudit. M. le Dr Jourdanet, qu'un long séjour au Mexique et des travaux spéciaux ont attiré depuis plusieurs années vers l'étude de l'antique civilisation américaine, a voulu faire ressortir l'importance et les mérites de l'œuvre de Diaz en la traduisant. Malgré l'obscurité et les nombreuses incorrections du texte espagnol, il a réussi entièrement, et publie un livre excellent dont la fidélité irréprochable reproduit, jusque dans ses diverses nuances, le style animé du compagnon de Cortez. Ce qui n'était pas une petite difficulté à vaincre. Des notes servent à éclairer les passages les plus embarrassants et à guider le lecteur. Mais ce qui donne surtout de l'intérêt à la traduction de M. le Dr Jourdanet, ce sont les écrits dont il l'a accompagnée. La préface, notamment, contient une étude fort curieuse sur l'*influence des climats d'altitude et de montagne* au point de vue des races. Ce travail, tout d'actualité, place sous un nouveau jour les faits généraux relatifs à la population américaine, et montre en particulier les causes du désordre permanent qui règne au Mexique depuis tant d'années.

A la suite de la traduction figurent certains détails bibliographiques, une liste des *Conquistadores*, l'étude sur les sacrifices humains et l'anthropophagie chez les Aztèques, la traduction d'un chapitre du P. Bernardino de Sahagues sur les vices et les mœurs des Mexicains, enfin une table analytique de la chronique de Bernal Diaz, facilitant les recherches. Ces divers écrits témoignent de l'érudition et de la plus scrupuleuse activité.

Ne voulant rien négliger, M. le Dr Jourdanet a joint à son livre cinq cartes exécutées avec le plus grand soin. Elles achèvent d'en montrer la beauté et l'importance.

Telle est, dans son ensemble, la traduction de la chronique de Bernal Diaz del Castillo. Prochainement, nous la ferons mieux connaître dans

un article plus détaillé qui s'imprime dans la *Revue des questions historiques*, et qui paraîtra dans la livraison de janvier. R. SIMÉON.

Les Monuments mégalithiques de tous pays, *leur âge et leur destination*, avec une carte et 230 gravures, par JAMES FERGUSSON. Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé HAMARD, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Haton, 1877, in-8 de 560 p. avec carte et gravures.— Prix : 10 fr.

Voici un ouvrage appelé à faire grand bruit et à soulever de nombreuses discussions dans le monde archéologique, à moins que certaine école intransigeante, qu'on pourrait appeler celle des radicaux de la science, n'organise contre lui la conspiration du silence et du mépris. Il y a, en effet, une coterie bien connue, dont le système exclusif est de reculer les dates prétendues préhistoriques jusqu'à des limites presque indéfinies, afin de mettre la Bible en contradiction flagrante avec ce qu'elle affirme des faits incontestables ; mais toutes ces affirmations si catégoriques sont posées de parti pris et complétement arbitraires. On ne les a jamais scientifiquement justifiées ; et, si quelque savant plus impartial a le malheur de découvrir des faits positifs qui heurtent le système, on se donne bien garde d'en souffler mot dans les Revues que ladite école tient à sa dévotion; ou bien, si les faits malencontreusement mis au jour sont tellement lancés dans la circulation qu'on ne puisse pas n'en point parler, on les dénature sans vergogne, on prétend que cela n'est pas sérieux, on conteste la bonne foi de l'inventeur, on l'accuse d'avoir arrangé des théories pour les besoins de sa cause, et l'on pratique toutes ces manœuvres souterrainement, n'abordant jamais l'auteur en face, profitant des occasions où l'on sait qu'il ne sera pas là pour rétorquer l'argument, lui refusant au besoin le droit de réponse... Qu'on nous pardonne d'insister à ce point sur un sujet si délicat : nous venons de faire l'expérience personnelle de la méthode, à propos de notre étude sur *l'Age de bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire*, et nous serons d'autant moins suspects envers MM. Hamard et Fergusson, que nous n'acceptons par complétement toutes leurs théories : mais nous déclarons hautement que, tel quel, leur livre est un monument inappréciable élevé à la science archéologique, à laquelle ils ont rendu le service le plus signalé qu'on lui ait depuis longtemps offert.

Cet ouvrage est à la fois une encyclopédie et une thèse. L'encyclopédie est du plus haut intérêt. On n'avait encore jamais étudié d'ensemble les monuments mégalithiques de tous les pays avec une telle sûreté d'information et de coup d'œil. Tous les monuments caractéristiques d'Angleterre, de Scandinavie, de France, d'Espagne, d'Algérie, de Syrie et de l'Inde sont examinés, comptés, discutés avec

le soin le plus scrupuleux, et dessinés avec une parfaite exactitude. Les archéologues qui se confinent dans les études purement locales n'y apprendront pas sans surprise que l'Algérie contient plus de dix mille dolmens, la Syrie presque autant, et que, dans l'Inde, plusieurs peuplades en élèvent encore un grand nombre de nos jours. Cette revue complète des monuments mégalithiques de tout l'univers constitue l'attrait majeur du livre pour tous ceux qui s'occupent d'archéologie : ce qui en irritera plusieurs, c'est la thèse soutenue sur l'âge de leur construction.

Sans parler de l'école qui voudrait faire remonter les monuments mégalithiques à des époques fabuleuses, nous devons constater que l'opinion générale, dont le principal représentant est M. Alexandre Bertrand, l'éminent directeur du musée de Saint-Germain, semble conclure à fixer la date de leur construction à un millier d'années environ avant l'ère chrétienne. MM. Fergusson et Hamard soutiennent hardiment que, si quelques-uns de ces monuments ont été élevés un peu avant notre ère, la plupart ne remontent qu'aux époques de l'occupation romaine, à celles qui ont immédiatement précédé la conversion au christianisme des populations autochthones. Les monuments d'Averbury et de Carnac, en particulier, seraient pour eux les *mémorials* de batailles soutenues par les Bretons vers le cinquième siècle de notre ère. Nos adversaires, disent-ils, n'apportent aucun argument décisif en faveur de leur thèse, et tout leur raisonnement consiste à dire : *antiquum quia ignotum*. Au contraire, une foule de raisons militent en faveur de la construction prochaine : les fragments gallo-romains, souvent trouvés dans les monuments mégalithiques, et qu'on a, en général, dédaigneusement passés sous silence, la difficulté de les ériger, de les tailler, ou de les sculpter sans instruments de métal, dont la présence n'est nullement nécessaire, dans les tombes pour en caractériser la date, puisqu'on en chercherait en vain dans les nôtres actuellement, etc... Mais nous n'avons pas le loisir d'exposer ici tous les arguments indiqués par M. Fergusson, dans son texte, et par M. l'abbé Hamard dans sa remarquable introduction et dans ses notes substantielles. Qu'il nous suffise de dire que, s'ils ne nous ont pas absolument convaincu, il nous ont du moins très-fortement ébranlé dans nos idées classiques. Ce n'est point là un petit mérite, et, dans tous les cas, ils ont bien mérité de la science en général, et de l'archéologie en particulier. Nous souhaitons qu'ils nous donnent bientôt un livre analogue sur les objets préhistoriques proprement dits.

RENÉ KERVILER.

Fouilles faites à Carnac (*Morbihan*), *les Bossenos et le Mont Saint-Michel*, par JAMES MILN. Paris, Didier, 1877, in-8 de 253 p., avec 44 planches, 12 plans et des gravures intercalées. — Prix : 50 fr.

Collection Caranda, *aux époques préhistorique, gauloise, romaine et franque*, par MM. FRÉDÉRIC MOREAU. Saint-Quentin, Charles Poette, 1877, in-4 de 64 p., et de 56 planches chromolith. — Prix : 60 fr.

Voici deux magnifiques ouvrages qui sont destinés à fournir aux archéologues une riche collection de faits et d'observations. Leurs auteurs n'ont pas voulu faire des livres de doctrine; leur but a été de rendre compte de fouilles faites avec soin et intelligence; d'en énumérer les résultats; de faire connaître ceux-ci par des dessins exacts qui ne laissent pas de prise à la critique. On ne peut nier que nous ne soyons à une époque où la curiosité scientifique fouille la terre comme les textes; on ne se contente plus, en voyant un objet antique de l'admirer et de l'étudier isolément; il faut savoir dans quel milieu il a été rencontré. Nous signalons tout spécialement les livres de MM. Miln et Moreau à tous ceux qui veulent travailler sérieusement, comprendre les temps anciens de notre pays, et trouver des matériaux à l'appui de leurs propres recherches.

M. Miln est Écossais; le désir de comparer les monuments de sa patrie avec ceux de l'Armorique le conduisit en Bretagne; après avoir exploré une grande partie de cette province, il s'arrêta à Carnac et ne put résister à la curiosité de sonder plusieurs monticules qui lui avaient été signalés au nord-est du bourg. Les uns y voyaient les restes d'un *camp de César*, les autres une résidence des *moines rouges* ou Templiers, qui aurait été incendiée par les populations exaspérées des crimes de ceux-ci. Cette légende des *Moines rouges* est très-répandue en Bretagne partout où il y a trace d'incendie; j'ai déjà fait remarquer qu'elle était presque toujours attachée aux lieux qui conservent des témoignages de l'occupation romaine. L'histoire bretonne, d'ailleurs, ne révèle rien qui justifie cette tradition d'exaspération populaire contre les Templiers; elle doit remonter plus haut. Ces buttes, d'après ce que les fouilles ont révélé, indiquent l'emplacement d'habitations romaines; les débris de briques, les poteries, l'établissent positivement; au milieu de ces débris de la civilisation romaine, M. Miln a recueilli plusieurs spécimens d'objets en pierre polie. Nous signalerons un motif d'ornementation assez original et bien naturel dans un pays maritime; ce sont des fresques formées de bandes et de compartiments en couleur, dans lesquelles étaient incrustées symétriquement des coquilles de toute espèce.

Non loin des Bossenos ou monticules, que M. Miln a explorés au nombre de huit, s'élève un vaste tumulus dit le *Mont Saint-Michel*, du vocable de la chapelle située sur son sommet; le tumulus, haut de

20 mètres, a été élevé sur une éminence naturelle, et domine la contrée. Ce monument fut fouillé déjà par M. Galles, qui y fit une ample moisson de haches en pierre. L'exploration de M. Miln porta sur le pied du Mont Saint-Michel, au midi; là il trouva des vestiges d'habitations, dans les chambres desquelles il y avait un assez grand nombre d'objets en pierre, mêlés à des fragments de poterie de toute époque, même du moyen âge et du dix-septième siècle, dit le zélé explorateur; il semble que ce lieu n'ait pas cessé d'être habité depuis les temps celtiques jusqu'aux guerres de la Ligue.

Terminons ce rapide exposé par deux faits qu'il est bon de noter en passant. Le premier touche aux menhirs; parmi ces monolithes, on a pu constater qu'il s'en trouvait qui étaient calés, au pied, par des matériaux de diverses sortes, parmi lesquels en a reconnu la présence de fragments de *tegulæ*, ou tuiles romaines, et de ces vases sigillés à couverte rouge, brillante, si improprement connus sous le nom de vases samiens. — L'autre fait se rattache à la date de la destruction des édifices romains des Bossenos. Il est à remarquer que les monnaies y sont très-rares; pas de monnaies gauloises, peu de monnaies romaines, et celles-ci généralement en cuivre. Les Romains ou les Gallo-Romains de Carnac auraient donc eu le temps de se retirer en emportant ce qu'ils avaient de précieux. La monnaie la moins ancienne est de Magnence, mort en 353; elle correspond à l'époque où, suivant M. Aur. de Courson, la péninsule armoricaine, outre les ravages du fisc et de la bagaudie, avait eu à subir de continuelles descentes de pirates sur ses côtes et était devenue un des pays les moins peuplés de la Gaule.

— MM. Moreau ont formé un véritable musée, dont beaucoup de villes s'énorgueilliraient, avec le produit des fouilles qu'ils ont faites dans deux nécropoles du département de l'Aisne, à Caranda, commune de Cierges, et à Sablonnières, aux portes de Fère-en-Tardenois. Il faut dire aussi que le terrain à exploiter était assez vaste pour faire espérer des résultats fructueux. A Caranda, MM. Moreau estiment qu'il y avait 2,600 sépultures sur un espace de 3 hectares; ce sont à peu près les mêmes chiffres pour Sablonnières; dans le premier, on n'a constaté que la sépulture par inhumation; dans le second, il y des exemples d'incinération.

Caranda, situé auprès d'un dolmen que MM. Moreau ont fouillé, donna environ 300 tombes antérieures à la conquête romaine, fournissant des échantillons nombreux d'objets en pierre éclatée, en pierre polie et en bronze. Les tombes gallo-romaines et franques (car souvent il est difficile d'indiquer une démarcation bien fixe entre ces deux divisions) ont fourni une suite de cuillères, de fibules, de bijoux ornés de verroterie, d'agrafes incrustées d'argent, etc., qui font penser

aux belles découvertes de M. Cochet en Normandie et de M. H. Baudut, en Bourgogne; il y a aussi des objets qui se trouvent pour la première fois chez MM. Moreau. — A Sablonnières, ces archéologues ont eu la chance de trouver la tombe d'un Gaulois, enseveli avec son char, ainsi que de ces beaux vases qui sont assez fréquents dans la vallée de la Vesle (Marne) et à Chassemy (Aisne). Notons que les deux nécropoles explorées par MM. Moreau leur ont donné une magnifique collection de vases en terre et en verre.

Faisons des vœux pour que MM. Miln et Moreau trouvent de nombreux imitateurs; des ouvrages enrichis de belles et bonnes planches, servent plus la science que de gros volumes bourrés de conjectures et de compilations. A. DE B.

Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge, par les auteurs de la monographie des vitraux de Bourges (CH. CAHIER et feu ARTH. MARTIN, de la Compagnie de Jésus). Collection publiée par le P. CH. CAHIER. *Bibliothèques*. Paris, Didot, 1877, gr. in-4 de XI et 351 p. — Prix : 40 fr.

Les volumes des *Nouveaux mélanges* se succèdent avec une étonnante rapidité. A peine les amateurs ont-ils eu le temps de contempler à leur aise les *Décorations d'églises* (1875), les *Curiosités mystérieuses* (1874), les *Ivoires, miniatures et émaux* (1874), que déjà un nouveau volume leur est offert, non moins splendidement illustré, ni moins important que les trois précédents. Il est consacré aux *bibliothèques;* mais ce serait une grande erreur de penser, d'après ce titre, que le volume s'adresse exclusivement aux spécialistes, aux bibliophiles ou aux artistes. Il présente un intérêt plus général; s'il fera la joie du bibliophile, il sera aussi goûté de tous les esprits éclairés, et dans notre siècle de lumières qui ne prétend pas être de ce nombre?

Nous trouvons d'abord un mémoire apologétique intitulé : *Le christianisme a-t-il nui aux sciences?* Dans cette étude préliminaire le R. P. Cahier réfute victorieusement les assertions erronées de Letronne sur la cosmographie des SS. Pères et les invectives outrageantes que Libri avait prodiguées à l'Église dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*. Les morceaux qui suivent traitent des bibliothèques, de la calligraphie, des miniatures au moyen âge et apportent des témoignages aussi nombreux qu'éclatants à l'appui de la thèse établie dans l'étude précédente. Ils se terminent par un *Appendice sur les bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, ayant pour auteur le R. P. Tailhan, et leur servant de digne couronnement.

— On le voit, toutes les parties du volume se tiennent ensemble; elles forment comme un faisceau lumineux et ont un caractère d'unité, grâce à la pensée dominante qui les pénètre d'un bout à l'autre et

qu'elles font, à leur tour, briller de tout l'éclat de l'évidence. Ce qui ressort, en effet, de toutes les pages de ce beau travail, c'est l'axiome désormais incontesté que la science a été, au moyen âge, inséparable du sacerdoce et de la religion. En 1838, année où le P. Cahier, caché sous l'anagramme de son nom (Acheri), publiait, pour la première fois, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, de Bonnetty, ce qu'il reproduit aujourd'hui, avec des additions sans nombre, dans les *Nouveaux Mélanges*, cet axiome historique comptait à peine quelques défenseurs, et l'essai d'armes du jeune jésuite avait son utilité. Mais, aujourd'hui encore, on le lira avec fruit : car, malgré les progrès que les études médiévales ont faits en France depuis quarante ans, les phrases convenues sur l'ignorance monastique et les ténèbres du moyen âge se répètent plus souvent qu'il ne faut. N'avons-nous pas entendu récemment un physicien distingué, M. Tyndall, reprendre la vieille ritournelle aux acclamations de la presse antireligieuse? La nouvelle édition du travail du R. P. Cahier a donc aussi son mérite d'actualité; et on doit savoir grand gré au savant et vénéré religieux d'avoir tiré cette arme si opportune de l'arsenal où elle gisait en quelque sorte enfouie. Sans doute, il eût été fort désirable que l'auteur, en reprenant son œuvre, la complétât d'après le plan primitif dont il trace quelque part la charpente (p.215); mais il avoue humblement qu'à l'âge de soixante-dix ans, on a autre chose à faire qu'à *préparer* de nouveaux travaux de longue haleine. Bien qu'inachevé, son travail n'en est pas moins une mine féconde où l'on pourra puiser à pleine main des trésors de l'érudition la plus variée. — Parcourons rapidement chacune des sections qui se partagent le volume. — Les chapitres consacrés aux *bibliothèques* démontrent jusqu'à l'évidence l'extrême soin que les églises et les couvents apportaient à leur formation, soin constaté par le nombre très-considérable de ces précieux dépôts dont la seule énumération occupe près de deux pages (p.63 et 64). Un couvent sans bibliothèque eût été, au moyen âge, une vraie monstruosité dont ces *temps d'ignorance* avaient à peine l'idée. Un siége épiscopal ne se fondait point sans qu'auprès de lui ne fût jetée en même temps la semence d'une institution scientifique ou littéraire. Rien de plus intéressant que les détails sur les difficultés qu'il fallait vaincre pour former des bibliothèques, sur les moyens employés pour y réussir, sur les ressources imaginées pour former des collections de livres, sur la transcription des manuscrits érigée en règlement monastique et la révision, enfin sur la part qu'y prenaient les religieuses parmi lesquelles plusieurs se sont fait un nom justement célèbre par leur érudition. Il suffit de citer Hroswitha, religieuse de Gandersheim au dixième siècle, et l'abbesse Herrade d'Alsace (au douzième), celle qui a rédigé le fameux *Hortus deliciarum*, sorte d'encyclopédie, mal-

heureusement perdue depuis le dernier incendie de Strasbourg. Les écoles allaient de pair avec les bibliothèques, — puisque la transcription des manuscrits supposait une instruction littéraire suffisante. Et quelle transcription !

Tout le monde aura vu quelques-unes des merveilles calligraphiques sorties des humbles *scriptorium* du moyen âge, de ces salles communes où les *antiquaires*, comme on appelait alors les copistes, vaquaient à la transcription des manuscrits. Le luxe allait jusqu'à tracer des volumes entiers en lettres d'or (surtout au neuvième siècle), et à teindre le vélin en pourpre, sans parler de l'ornementation des lettres initiales qui variait à l'infini. On peut s'en faire une idée par les nombreux échantillons qui ornent le nouveau volume des *Mélanges*. Ces gracieuses initiales ont une vraie valeur artistique et historique, étant presque toutes tracées de la main habile de feu Arthur Martin, d'après les manuscrits encore existants. « Ces emprunts faits aux manuscrits, remarque fort justement le P. Cahier, devraient bien remplacer les illustrations de fantaisie dont on accompagne maints ouvrages historiques. Ce seraient là de vrais monuments et non des caprices d'artiste (p. 156). »

La calligraphie était un acheminement à la miniature. Les ornements calligraphiques passent à la peinture par une transition presque insensible. Bien que l'inépuisable rédacteur des *Mélanges* proteste ne vouloir parler que des miniatures des artistes occidentaux, il y mêle pourtant, ce dont nous lui sommes reconnaissants, bien des données relatives aux productions analogues de l'art byzantin. Celles-ci ont été récemment interprétées dans une savante monographie écrite en russe par M. Kondakov, professeur à l'Université d'Odessa (1876). Tout le monde regrettera avec nous que le R. P. Cahier n'ait pas pu examiner à loisir le fameux psautier d'Utrecht, devenu l'objet de tant de débats parmi les savants anglais et hollandais, et si digne d'être mieux connu en France. En revanche, on se réjouira de trouver, à la page 157, des indications concernant le *Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade, et prises en 1841 sur l'original, brûlé depuis dans le bombardement de Strasbourg. Elles montrent l'importance historique des miniatures considérées comme témoins des coutumes contemporaines de l'artiste, comme produits des légendes et des formes qui ont prescrit à diverses époques. Les miniatures sont particulièrement importantes pour l'histoire de la peinture depuis le sixième siècle jusqu'au seizième inclusivement. Des détails du plus haut intérêt et dont cette partie de l'ouvrage abonde, sont relevés par des considérations pleines de sagesse et qui témoignent d'une connaissance approfondie du sujet. C'est un vrai traité sur les miniatures et les miniateurs depuis le septième siècle jusqu'au dix-septième ; on le consultera avec un profit

d'autant plus grand que la théorie est ici unie à la pratique et le texte est accompagné de gravures exécutées, d'après les originaux, avec ce talent qui distinguait toutes les productions d'Arthur Martin. La plupart des dessins contenus dans ce volume ont été extraits du psautier de saint Louis, du manuscrit de Münich, de ceux des PP. Bollandistes et d'un lectionnaire d'Aix-la-Chapelle. La table complète de gravures, placée à la fin du volume, en compte plus de 160, dont 10 vignettes parmi lesquelles on remarquera les deux élégants monogrammes du saint nom de Jésus et de Marie, œuvre d'Attavante (p. 142 et 184). Toutes ces illustrations charmantes ajoutent je ne sais quelle poésie à l'exposé qui constitue le fond du livre et auquel, malgré la gravité du sujet, il ne manque pourtant ni la variété, ni les agréments du style toujours si original (dans le bon sens du mot), si pétillant d'esprit, si plein de verve et d'humour franchement gauloises.

Il me reste à parler de l'excellente étude portant le titre modeste d'*Appendice sur les bibliothèques d'Espagne au haut moyen âge*. C'est une belle page d'histoire littéraire d'Espagne. En éclairant cette époque éloignée d'un jour nouveau, elle rend aussi témoignage à la vérité de la thèse principale du livre, c'est-à-dire à l'union étroite de la religion et de la science. Le R. P. Tailhan, auteur de cette brillante monographie, démontre, les documents historiques à la main, que l'invasion des Goths avait été, pour l'Espagne chrétienne, cent fois moins désastreuse que celle des musulmans, et que ni l'une ni l'autre ne l'ont empêchée de conserver les salutaires traditions de la civilisation. De là le partage de son travail en deux parties correspondant à la période hispano-gothique (V-VIIIe siècles) et à la période musulmane, laquelle commence avec le huitième siècle (712). Il montre que l'invasion des Barbares connus sous le nom d'Alains, Suèves, Vandales, etc. (409-465) ne fut ni universelle, ni continue, que ces hordes sauvages n'ont rien eu de commun avec les Visigoths (415), qui, en les exterminant, ont, au contraire, apporté au pays un antidote salutaire. Chose digne de remarque, une fois gagnés à la foi catholique, les Visigoths se fondirent avec l'élément national et se livrèrent à la culture des lettres avec un zèle égal à celui de la race hispano-romaine. Les nombreuses bibliothèques établies sous les rois visigoths en sont la preuve. Saint Isidore de Séville, saint Fructueux, saint Eugène de Tolède, saint Braulion de Saragosse étaient de vrais bibliophiles de ce temps-là.

Il est donc complétement inexact de dire, ainsi que l'a fait récemment un écrivain espagnol (M. A. de Los Rios), que le clergé visigothique a perdu l'Église hispano-romaine, en la précipitant dans un abîme de crimes et d'immoralité, qu'il l'a rendue incapable d'exercer la moindre influence civilisatrice et jetée, dès la fin du septième siècle, dans un pro-

fond assoupissement. Les Visigoths ne pouvaient être la cause de ce prétendu assoupissement, pour deux raisons : d'abord parce que, dans l'Église espagnole, ils formaient toujours la minorité, ensuite parce que cela ne se concilie guère avec le fait certain que le clergé visigothique a fourni, du sixième au huitième siècle, autant de savants et de littérateurs que leurs compatriotes d'origine hispano-romaine, sinon davantage.

L'invasion des musulmans (712), *ces rats du désert*, a été pour l'Espagne catholique un véritable fléau; elle menaçait d'engloutir sans retour et la civilisation et la société hispano-gothique. Cependant l'une et l'autre ont trouvé un refuge assuré dans les montagnes asturiennes et cantabres, et, au dixième siècle, elles atteignirent l'apogée de grandeur, de prospérité et de gloire. Époque à jamais illu stre, qui a donné au monde Froylan de Léon, Atilan de Zamora, Gennade d'Astorge, Vimaraise et Viliufe de Tuy, Gomade de Coïmbre, Rosendo de Mondoñedo et tant d'autres saints prélats. L'Espagne gothique y revit avec ses traditions et ses traits caractéristiques.

Dès le huitième siècle, l'Église espagnole reprend sa mission religieuse et scientifique, ce que l'auteur prouve par de nombreux témoignages historiques dont il nous est impossible de suivre les développements. Il termine son étude, doublement remarquable quant au fond et quant à la forme, par les conclusions suivantes : « L'Espagne du haut moyen âge a possédé de véritables et nombreuses bibliothèques, entretenues avec soin, enrichies avec générosité; loin d'être barbare, elle vivait en pleine civilisation chrétienne; non-seulement cette civilisation n'a jamais souffert d'éclipse en Espagne mais, durant la période hispano-gothique, elle donna au royaume catholique de Tolède des littérateurs, des savants, des artistes, des jurisconsultes, des théologiens, etc..., dont, à la même époque, aucune autre contrée ne réunit une pléiade mieux fournie et plus brillante (p. 444). »

A mon tour, je terminerai cet aperçu trop imparfait, en disant que, dans ce long voyage à travers dix siècles du moyen âge, on est heureux d'avoir des guides à la fois si sûrs et si attachants. En se séparant d'eux, on sent plus que jamais la vérité de ces paroles de M. de Wailly, le savant éditeur de Villehardouin : « Les gens qui s'obstinent encore à ne voir dans le moyen âge qu'un temps de barbarie sont les dernières victimes d'un préjugé vieilli et d'une ignorance devenue inexcusable. »

J. Martinov, S. J.

Historical and architectural Sketches, *chiefly Italian*, by Edward A. Freeman. With twenty two illustrations from drawings by the author. London, Macmillan, 1877, in-8 de vii-315 p.

M. Freeman n'eût-il d'autre mérite que celui d'avoir percé à jour la *science historique* de M. Froude, il aurait droit à la profonde reconnaissance de tous nos lecteurs; mais le savant écrivain qui a composé, sur l'invasion normande, les cinq admirables volumes publiés par la *Clarendon Press* a prouvé suffisamment que son talent ne consiste pas seulement à démasquer le charlatanisme ; et, pour la méthode, la connaissance des sources, l'impartialité et la patience, il y a peu d'historiens modernes qu'on puisse lui opposer. Ses ouvrages, en apparence les moins importants, méritent l'attention des *reviewers*

Le recueil d'articles sur l'architecture des villes de l'Italie avait déjà paru dans le *Saturday Review* et ailleurs, excepté le chapitre sur Verceil, qui est entièrement inédit. Plusieurs de ces intéressants chapitres ont le caractère de véritables *impressions de voyage;* écrits de verve au milieu des paysages et des monuments dont ils traitent, M. Freeman n'avait pas à sa portée les ouvrages qui auraient pu lui servir de guides, ou lui offrir des renseignements et des points de comparaison. Les autres essais ont été, au contraire, rédigés à tête reposée dans un cabinet de travail, où une bibliothèque bien fournie rendait les recherches et les vérifications très-faciles. Le lecteur remarquera sans peine la différence entre les deux séries, et je crois qu'il approuvera la résolution prise par l'auteur de ne pas retoucher ses notes de touriste. Mieux valait laisser à chaque groupe son caractère distinct, au risque de mériter le reproche d'avoir fait un volume de pièces et de morceaux.

Comme le titre l'indique, M. Freeman étudie l'architecture au point de vue historique, surtout, et, dans son chapitre consacré à Aix-la-Chapelle, il nous donne, en guise de préface, les conseils les plus sages sur la manière dont il faut poursuivre cette étude, si l'on veut en recueillir tout le profit désirable. Ainsi, pour comprendre la cathédrale d'Aix et le style d'architecture qu'elle représente, il est indispensable d'avoir visité Ravenne. La domination de la race teutonique en Europe est liée essentiellement à ces deux villes; Ravenne nous rappelle Théodoric et l'époque où les éléments romain et germain existant côte à côte faisaient contraste l'un avec l'autre; Aix-la-Chapelle, la cité de Charlemagne, nous montre les deux éléments fondus ensemble et produisant un résultat entièrement distinct des facteurs dont il est dérivé. Rome était le centre, la métropole de l'empire de Charlemagne, comme de celui de Théodoric, mais le berceau du principe teutonique n'est pas là; il faut le chercher à Ravenne et à Aix-la-Chapelle.

Les villes de l'Italie méridionale ont inspiré à M. Freeman d'excel-

lentes remarques sur la civilisation grecque ; c'est un des meilleurs chapitres d'un ouvrage où tout est digne d'étude. J'ajouterai que le savant historien, qui manie avec un talent égal le crayon et la plume, a complété son récit par vingt-deux *illustrations* gravées sur bois d'après ses croquis. GUSTAVE MASSON.

Les Sources de l'histoire de France. *Notices bibliographiques et analytiques des inventaires et des recueils de documents relatifs à l'histoire de France*, par ALFRED FRANKLIN, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. Paris, Didot, 1877, gr. in-8 de XVII-681 p. — Prix : 24 fr.

Cet ouvrage, qui est exclusivement, ainsi que son titre l'indique, un recueil de sources, se divise en sept parties : 1° *Inventaire de documents*, comprenant la liste des ouvrages de bibliographie pure ; 2° *Recueils de documents*, où se trouvent énumérées les grandes collections de textes : diplômes, chroniques, mémoires, etc.; 3° *Histoire ecclésiastique*, renfermant les recueils des conciles, des historiens des croisades, *Gallia Christiana*, etc.; 4° *Recueils de lois ;* 5° *Histoire généalogique ;* 6° *Histoire financière ;* 7° *Histoire littéraire.*

L'auteur donne un aperçu général et une table des matières détaillée de tous les ouvrages groupés sous ces divers titres. Il facilite ainsi les recherches à travers les grandes collections, en permettant à l'érudit de se rendre compte rapidement de la division générale de chacune d'elles. En outre, grâce à une table alphabétique placée à la fin du volume, il est facile de retrouver, dans n'importe quelle collection, les divers textes d'un même document. Celui qui voudra savoir, par exemple, où se trouvent les différentes éditions de Joinville devra chercher ce nom dans la table générale, qui le renverra aux éditions de la Société de l'histoire de France, de Petitot et de Michaud.

Malheureusement, nous devons signaler des lacunes dans le plan adopté par l'auteur. Ainsi, au lieu de donner la liste des documents contenus dans le *Recueil des historiens des Gaules* de Dom Bouquet, il s'est contenté de cette mention générale répétée pour chaque volume : *Syllabus monumentorum quæ in hoc volumine continentur.* On comprend combien un pareil renseignement est peu propre à éclairer le lecteur qui veut savoir, par exemple, si l'*Histoire ecclésiastique des Francs* de Grégoire de Tours est reproduite dans cette collection. S'il espère être plus heureux en se reportant à la table générale placée à la fin du volume, il est également déçu, car on le renvoie uniquement aux pages 208, 209, 210, 271, 272, c'est-à-dire à la Société de l'histoire de France et à la Collection des Mémoires de M. Guizot. Or, l'*Histoire ecclésiastique* de Grégoire de Tours se trouve reproduite tout au long dans le recueil de Dom Bouquet, auquel la table de M. Franklin ne peut

pas renvoyer, précisément à cause de la lacune que je signalais plus haut.

Il en est une autre également grave. Comment, dans un ouvrage de sources, l'auteur a-t-il pu omettre la *Patrologie de Migne*, uniquement composée de documents de l'histoire ecclésiastique, alors qu'il cite en détail des recueils d'une importance certainement bien inférieure, comme la collection Guizot, qui ne renferme que des traductions, pour la plupart très-imparfaites?

Nous regrettons d'être obligé de signaler des lacunes aussi graves dans un ouvrage dont le principal mérite doit être l'exactitude. Espérons que, dans une prochaine édition, l'auteur, révisant soigneusement son œuvre, la rendra vraiment digne du public auquel elle s'adresse.

EDMOND DEMOLINS.

BULLETIN

Exposition historique des propositions du Syllabus, par l'abbé VERDEREAU, curé de Romenay (diocèse d'Autun). Paris, Palmé, 1877, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr.

Le Syllabus de 1864 a été l'objet de nombreuses publications, mais jusqu'ici les auteurs s'étaient bornés à l'envisager au point de vue de la théologie, de la philosophie ou de la politique. M. l'abbé Verdereau s'adresse à tous les hommes de bonne foi et leur prouve, l'histoire à la main, que, dans le Syllabus, il n'y a rien absolument de nouveau, et que toutes les condamnations qu'il prononce se retrouvent dans les actes des prédécesseurs de Pie IX ou dans ceux de Pie IX lui-même. Seulement les erreurs signalées ont été réunies en un faisceau pour être frappées toutes à la fois.

Après quelques pages pleines de logique sur l'autorité du Syllabus, M. l'abbé Verdereau en donne la traduction, mettant en regard des propositions censurées les propositions contradictoires. Puis il reprend chacune des Encycliques et des allocutions de Pie IX de 1846 à 1863, raconte les circonstances qui y ont donné lieu, et indique les erreurs qui avaient éveillé la sollicitude du Saint-Siége. Cette histoire est le plus magnifique éloge de notre grand pontife. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant les combats livrés par lui pour protéger l'intégrité de la doctrine.

E. DE LACHESNAIS.

Dictionnaire d'instruction primaire, éducation, enseignement, législation, à l'usage des instituteurs, des institutrices, des inspecteurs primaires et des délégués cantonaux, rédigé par M. G. BÉLÈZE, avec le concours de plusieurs membres de l'enseignement. Paris, Delalain, 1877, in-12 de VIII-540 p. — Prix : 5 fr.

Ce dictionnaire fournit aux instituteurs et institutrices et à toutes les personnes vouées à l'enseignement, les notions essentielles, rangées par ordre alphabétique, sur tout ce qui se rapporte directement ou indirectement à leurs fonctions : sur les méthodes d'enseignement, sur la pédagogie, sur le matériel des écoles, sur la législation de l'instruction; sur les devoirs des instituteurs vis-à-vis des enfants, des parents, des divers autorités, sur les divers fonctionnaires de l'instruction publique, sur tout ce qui concerne la vie

pratique : l'organisation du ménage, la culture du jardin, la tenue du bétail, la toilette, les premiers soins à donner aux malades et en cas d'accidents, le placement des économies, etc., etc.; sur les qualités ou défauts que l'instituteur doit cultiver ou combattre chez lui et chez ses élèves, etc., etc. C'est un ouvrage qui, par les renseignements qu'il donne, sera très-utile à toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement. Les questions de législation sont traitées avec une compétence et un soin exceptionnels ; on renvoie à toutes les lois, instructions et circulaires. Pour les autres articles, ils sont d'une valeur très-inégale, cependant généralement exacts ; — pourquoi, au mot *coupon* dire que, lorsqu'on a des économies de quelques centaines de francs, un coupon de rente 3 0/0 sera trop cher? Les autres bonnes valeurs le sont bien plus. — Nous avons remarqué que les conseils donnés aux instituteurs sont excellents et dans un esprit très-chrétien. Les questions religieuses sont exposées et résolues par une plume catholique. R. DE ST-M.

Les Phénomènes glaciaires et torrides ; la précession des équinoxes et les oscillations polaires, par JULES PÉROCHE. 1 brochure in-8, 31 p. et 1 pl. Paris, 1877, Germer Baillière. — Prix : 1 fr. 50.

Chacun sait quelle extension ont eue les phénomènes glaciaires à l'origine de la période géologique actuelle. La Scandinavie a été, comme l'est aujourd'hui le Gröenland, un centre d'émission de blocs erratiques et de boues argileuses transportés au loin par les glaces flottantes ; de grands glaciers continentaux descendaient de tous les massifs montagneux pour s'étaler dans les plaines ; en même temps les rivages de l'Europe septentrionale subissaient des affaissements suivis de relèvements d'une amplitude de 4 à 500 mètres en général. L'Amérique du Nord a été le théâtre de phénomènes semblables, sans doute un peu plus anciens, et qui, en outre, se sont manifestés à des latitudes plus basses. Discutant, pour en reconnaître l'insuffisance, les hypothèses qui ont été proposées pour rattacher les phénomènes glaciaires à la précession des équinoxes, M. Péroche en recherche ingénieusement la cause dans la variation de l'axe de rotation de la terre, et par suite dans le déplacement du pôle sur le globe. Si, en effet, le pôle a occupé des positions variables, différentes régions ont tour à tour appartenu à la zone glaciale, ce qui explique l'extension, d'ailleurs inégale, des glaces flottantes dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde ; en même temps, l'aplatissement polaire, en se déplaçant, a dû provoquer les inflexions du sol ; enfin le renflement équatorial lui-même, en affectant diverses contrées, aura amené des changements correspondants dans la position des mers.

Ces considérations séduisantes, que M. Péroche poursuit dans maint détail, paraissent contenir une large part de vérité, mais l'auteur ne tient pas assez compte des lois mécaniques ; il cherche à démontrer que le pôle oscille continûment et très-lentement. Sir W. Thompson qui, avec une si haute autorité, a soumis ce problème à l'analyse mathématique, pense que l'axe de rotation, stable à l'époque actuelle, a dû se déplacer plus ou moins brusquement de 10 à 30° aux époques où, par l'effet du refroidissement, la réaction des forces intérieures brisait l'écorce terrestre, faisait surgir une chaîne de montagnes, modifiait la configuration des continents, et, par suite, changeait la répartition de la masse autour de l'axe. Quant aux conséquences de ces perturbations violentes, elles se seront, à coup sûr, développées avec lenteur et continuité, et peuvent rendre compte, ainsi que le suppose M. Péroche, des

variations de climat, des inflexions de l'écorce et des manifestations glaciaires. A. D.

La Plante dans les appartements, par H. de La Blanchère. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 200 p., avec 91 fig. par A. Riocreux. — Prix : 3 fr.

Voilà un livre écrit à un charmant point de vue : la plante y est traitée en amie qui embellit nos demeures. Toute femme soucieuse de parer son foyer saura employer ses soins à faire vivre et prospérer ces végétations gracieuses et variées encore presque inconnues dans nos appartements. A côté des détails de la culture ou de l'hygiène qui conviennent aux diverses plantes, la science trouve également ici sa part naturelle : M. de la Blanchère rappelle les conseils de M. G. Ville et applique aux fleurs de nos salons les résultats des expériences du Dr Jeannel. Avec les engrais chimiques, on peut en effet par un arrosage approprié rendre aux végétaux une sève nouvelle, mais c'est là une médicamentation véritable dont l'excès serait funeste. En un mot, grâce à ce guide aimable, une sollicitude en éveil pourra deviner et comprendre « la pauvre plante qui, délaissée, souffre en silence, se flétrit et meurt, tandis que soignée elle eût fleuri longtemps encore.

A. D.

Précis historique et chronologique de la littérature française *depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par Alfred Bougeault, ancien professeur de littérature française au lycée de Saint-Pétersbourg. 7e édition. Paris, Delagrave, 1877, in-12 de 448 p. — Prix : 3 fr.

Il a paru depuis quelque temps, un assez grand nombre d'ouvrages élémentaires, destinés à enseigner à la jeunesse l'histoire de notre littérature, Le livre de M. Bougeault prenant cette histoire depuis ses origines et la continuent jusqu'à l'époque contemporaine, bien coordonné, bien écrit, me semble se mettre au premier rang des ouvrages de ce genre, et sept éditions en ont constaté le succès. Trop souvent, les livres de cette nature ne se composent guère que de redites, de jugements tout faits empruntés à des critiques plus ou moins compétents. Cette fois il n'en est pas ainsi. M. Bougeault, en général et pour les temps rapprochés de nous, ne s'en rapporte qu'à lui et ce sont ses propres appréciations qu'il nous donne. Il le fait avec goût, avec impartialité, avec clarté, et toujours inspiré par un excellent esprit. En prévision d'une huitième édition nous soumettrons à l'auteur quelques observations, d'une importance minime.—A la manière dont il parle des œuvres d'Alain Chartier, page 63, on croirait que le *Bréviaire des nobles* et le *Livre des quatre dames* sont en prose. Est-ce que, page 341, l'éloge de la *Lucrèce* de Ponsard n'est pas excessif ? Page 283, Collin d'Harleville est mis en-dessous de Picard et d'Andrieux, les *Châteaux en Espagne*, *M. de Crac*, l'*Optimiste* ne sont-ils pas infiniment supérieurs aux pièces oubliées d'Andrieux ? Page 365, le prénom de M. Lacretelle, l'historien des guerres de religion, était Charles et non Joseph. — M. Bougeault a fait une large place au temps présent. Il n'appartient qu'à l'avenir de fixer le rang des écrivains, nos contemporains. Il est donc, en pareil cas, difficile de tracer des limites qu'on ne puisse discuter. Il est quelques noms que pourtant nous nous attendions à rencontrer dans cette partie. On aurait pu y voir, parmi les poëtes, M. A. Millien ; parmi les historiens littéraires et les critiques, M. Gaston Paris, M. de Puibusque, M. Léon Gautier, M. Frédéric Godefroy ; M. Etienne, le dernier historien de la littérature italienne ; parmi les journalistes M. de

Boissieux, l'auteur des charmantes *Lettres d'un Passant*, et sans doute aussi de celles de Colombine. Dans une note amenée par la littérature provençale, M. Bougeault eût pu rappeler les travaux de M. Paul Meyer, et certes la *Poésie provençale au moyen âge* de M. l'abbé Bayle — nous en avons rendu compte ici-même (avril 1876) — avait autant de titres à un souvenir, que certain livre de M. Baret. TH. P.

Le Diable amoureux, par JACQUES CAZOTTE, avec une introduction par AL. PIEDAGNEL. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, in-18 de XI-118 p. — Prix : 2 fr. 50.

Tout le monde connaît ce joli roman. Quand je dis tout le monde, je n'entends pas comprendre dans cette expression collective les jeunes gens qui auront le temps de le lire plus tard. Le livre de Cazotte n'est pas fait pour eux. Il peut, à la rigueur, avoir une certaine morale, mais Biondetta semble quelquefois si touchante, si séduisante, qu'il est trop facile d'oublier ce qu'elle était réellement. Il y a une imagination singulière, un réel talent dans le *Diable amoureux*, dont la fin ne vaut toutefois pas le commencement. Cette fin, Cazotte la refit, et elle n'est pas telle qu'il l'avait imaginée d'abord. Son récit, qui n'est qu'une simple nouvelle, devait être un long roman d'une inspiration sans doute satirique; le *Diable amoureux* devait tourner un peu au *Diable boiteux*. Cette nouvelle édition a été exécutée avec le soin qu'on pouvait attendre de son éditeur; elle débute par une introduction de M. Piedagnel, ensuite vient une notice qu'on aurait pu désirer un peu plus longue. On sait que, durant la Terreur, Cazotte dut la vie à sa fille mais que, peu après, le Tribunal révolutionnaire se repentit de sa *clémence*. La mort du romancier, qui fut aussi pieuse qu'héroïque, méritait peut-être un peu plus de détails. A cette notice succède une note bibliographique; enfin, à la suite du roman, on lit un épilogue de Cazotte, puis en appendice, l'ancien dénoûment. *Le Diable amoureux*, par son propre mérite et par la manière dont il vient d'être réédité, est tout à fait digne de figurer dans cette bibliothèque d'élite que M. Jouaust a entreprise sous ce titre : *Les Petits chefs-d'œuvre*. En relisant le *Diable amoureux*, je me suis rappelé un autre livre qui n'est pas sans quelque analogie avec ce petit roman, les *Entretiens du comte de Gaablis*, de l'abbé de Villar. Ce curieux livre a de quoi tenter un éditeur. TH. P.

L'Antico carnevale nella contea di Modica. Schizzi di costumi popolari, per SERAFINO-AMABLE GUASTELLA. — Modica, tipografia, Achille Secagno, 1877, in-8 de 88 p.

Nous avons fait l'éloge des chants populaires de Modica et surtout de l'introduction si curieuse, si bien écrite que M. le baron Amable Guastella y a jointe. Le même auteur vient de publier un opuscule qui offre toutes les mêmes qualités de style et de composition. Ce petit volume a pour objet l'ancien carnaval du comté de Modica. Au premier abord, le sujet peut sembler d'un mince intérêt, mais tant vaut l'homme tant vaut sa terre, dit le proverbe, et, dès les premières pages, on s'aperçoit de ce que vaut l'homme. Outre que M. Guastella écrit de manière à faire lire avec plaisir tout ce qu'il lui plairait de raconter, les recherches savantes abondent dans ce nouveau travail, et servent à éclaircir bien des points en-dehors du comté de Modica. Nous signalons cet ingénieux et à la fois docte petit livre à tous ceux qui s'occupent de littérature populaire... Mais, hélas! nous avons tort de le leur recommander ainsi,

pourquoi infliger un supplice de Tantale à nos confrères? Ces *Schizzi di costumi popolari* ne sont tirés qu'à deux cents exemplaires, et il est probable qu'il n'en arrivera en France qu'un bien petit nombre. TH. P.

Tradicions religiosas de Catalunya, par AGNA DE VALLDAURA. Barcelone, Roca y Broz, 1877, in-8 de 159 p. — Prix : 2 fr.

Lo Mon invisible en la literatura catalana, *y lo Viatje fet al infern per Pere Porter*, par GAYETA VIDAL Y DE VALENCIANO. 2e édition. Barcelone, imprimerie de la *Renaixensa*, 1877, in-8 de 78 p.

Nous avons déjà parlé assez souvent de la littérature catalane contemporaine pour que nos lecteurs se fassent une idée du réveil très-réel qui s'est produit dans la province dont Barcelone était la capitale. Tout dernièrement encore (n° d'octobre), nous saluions l'apparition d'une grande œuvre, de l'*Atlantida* de Jascinto Verdaguer, faisant, de l'autre côté des Pyrénées, pendant à la *Mireille* de Mistral. Aujourd'hui, nous avons à mentionner des productions d'une importance moins capitale, mais qui continuent bien les publications de M. Pelay Briz et Maspons y Labros. C'est d'abord un petit volume de traditions religieuses ; elles sont au nombre de quarante, les unes sont d'origine catalane, comme l'indiquent les sujets traités, les autres peuvent être venues du dehors. L'auteur a raconté bien simplement ces pieuses légendes, dont la plus grande partie ont été jugées dignes d'un prix au *Certamen de la Joventut catolica*, en 1877. On aurait pu indiquer souvent des parallèles à ces traditions et parfois très-nombreux ; ainsi, *La Palmera* (p. 135) se retrouve dans bien d'autres livres que dans le recueil sicilien de Pitrè, cité seulement; cette légende forme un des meilleurs chapitres du *Victorial* de Games, pour ne rappeler qu'un des ouvrages où l'on peut la rencontrer. Au reste, le lecteur un peu au courant de la littérature populaire saura parfaitement faire de lui-même ce travail de comparaison.

— L'autre œuvre que nous voulons examiner a paru dans la *Renaixensa*. M. Gayeta Vidal y de Valenciano y développe d'abord les raisons qui au moyen âge et chez tous les peuples catholiques, donnèrent un si grand cours à un genre de productions en tête desquelles se place la *Divine Comédie*. M. Gayeta Vidal prépare lui-même, en ce moment, une édition de la traduction qu'Andreu Febrer fit du poëme de Dante. Mais aujourd'hui, ce n'est que d'une modeste légende qu'il s'occupe. C'est du voyage en enfer de Pere Porter. Cette légende paraît être, ou du moins, avoir été très-populaire en Catalogne, et notre auteur la reproduit à la suite de son intéressante introduction, d'après un manuscrit qui lui a été confié. Il faut lire dans ce texte comment Pere Porter, bourgeois de la ville de Tordera, fut poursuivi pour le payement de dettes qu'il avait déjà payées, comment, en se rendant à Massanet, où il espérait se procurer quelque argent, il fut abordé par un voyageur qui lui fit monter un cheval merveilleux; de quelle façon, après une course vertigineuse, il arriva dans un étrange pays, qui n'était autre que l'enfer, et y rencontra, au milieu de supplices plus affreux les uns que les autres, le notaire du témoignage duquel il avait si grand besoin. TH. P.

Le Comte de Montalembert, par M. TH. FOISSET, avec une introduction par M. DOUHAIRE. Paris, Lecoffre, 1877, in-8 de 283 p. — Prix : 3 fr.

C'est dans le *Correspondant* qu'ont paru les articles qui, sous ce titre, viennent d'être réunis en un volume. Ces pages ne forment pas une vie

complète du comte de Montalembert ; mais, comme l'a dit M. Douhaire, elles sont « ce qu'il y a de plus autorisé sur le caractère et les travaux de l'homme éminent auquel elles sont consacrées. » M. Foisset a divisé son œuvre en quatre parties. I. La jeunesse politique. *L'Avenir*. — Soumission. — II. Art et Archéologie. *Histoire de sainte Élisabeth*. — III. M. de Montalembert homme politique, 1833-1848. — IV. M. de Montalembert 1848-1870. A ces articles, M. Douhaire a joint une introduction qui les complète et dans laquelle il raconte l'origine de la liaison de M. de Montalembert et de son biographe ; il nous montre cette touchante amitié survivant à la mort et inspirant à M. Foisset l'œuvre si intéressante que nous venons de relire. TH. P.

Le Vicomte Armand de Melun, par M. MICHEL CORNUDET. Paris, Poussielgue, 1877, in-18 de 46 p. — Prix : 60 c.

La biographie de M. le vicomte A. de Melun, par M. Michel Cornudet, offrira un double attrait aux yeux de nos lecteurs. D'une part, et pour nous servir des expressions de l'auteur, « la vie de M. de Melun se confond, pour ainsi dire, avec l'histoire du mouvement charitable qui a prouvé à ce siècle positif et qui se croit sceptique l'inépuisable fécondité de l'Église. » D'autre part, cette vie a pour historien l'un des hommes les plus capables d'en comprendre et d'en faire goûter les beautés et les mérites. De nombreux extraits inédits de la correspondance de M. de Melun avec Mme Swetchine viennent jeter sur ces pages un charme tout particulier. Les renseignements qui nous sont donnés sur les œuvres dont M. de Melun fut l'âme et le créateur présentent également un très-réel intérêt. La lecture de ce bref mais substantiel opuscule n'aura pas seulement pour effet d'inspirer l'admiration, mais aussi — et c'est un résultat plus appréciable encore — de provoquer l'imitation. A. DE CLAYE.

Monsieur le comte de Mun, *Origine, antiquité de sa famille*, par l'abbé CAZAURAN, archiviste du grand séminaire d'Auch. Paris, Palmé, 1876, in-8, de 92 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans cette étude généalogique et biographique, l'auteur a entrepris de retracer l'histoire de la maison de Mun, originaire de Gascogne, et qui remonte au douzième siècle. Il y a beaucoup de textes intéressants dans le travail de M. l'abbé Cazauran, qui atteste de sérieuses recherches, et où l'on souhaiterait seulement parfois plus de sobriété dans le style. B.

Le Roi, par M ARMAND FRESNEAU, ancien député. Paris, Olmer, 1877, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure, écrite spécialement en vue des élections législatives, peut encore être lue avec fruit. La question qu'elle pose n'est pas tranchée ; les arguments qu'elle donne sont toujours bons à mettre en lumière ; la justification de la conduite du représentant du principe de la légitimité sera utilement mise sous les yeux de tous ceux mêmes qui se déclarent ses partisans, à la condition tacite que son programme soit le leur. Avec une remarquable vigueur de style et une grande élévation de pensées, M. Fresneau montre que le retour à la monarchie héréditaire est le salut de la France, que paraissent s'arracher d'un côté les républicains, de l'autre les bonapartistes. Le pays répugne moins à une solution nette qu'on ne paraît le croire, et cette solution arrivera bientôt, il en a la ferme espérance.

R.

La politique extérieure de la France. Monarchie, Révolution, par le vicomte A. de Rotalier. Paris, Féchoz, 1877, in-8 de 92 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette brochure, M. de Rotalier examine la position faite en Europe à la France par les révolutions successives qui ont été son lot depuis le commencement du siècle. Il rappelle la position qu'elle avait conquise après la chute de l'Empire par le seul ascendant de la monarchie légitime restaurée, et le champ qui s'ouvrit quand elle a été renversée. Par son origine, la monarchie de juillet a été réduite à l'alliance de l'Angleterre, qui n'a contribué qu'à diminuer notre prestige. L'Empire a suivi deux courants, celui de la révolution et celui des utopies, dont les tristes résultats ont éclaté au moment de la déclaration de la guerre contre l'Allemagne. La République, qui lui a succédé, n'a pas pu contribuer à nous relever : elle nous condamne forcément à l'isolement par la défiance qu'elle inspire aux autres nations, et c'est pour ce motif que M de Bismarck goûte fort cette forme de gouvernement. Il en conclut que le retour à la monarchie traditionnelle pourrait seul replacer la France à la tête de l'Europe. « La légitimité, n'étant la créature d'aucun parti, peut, seule, accepter les services de tous et assurer, à l'aide des efforts de chacun, le loyal fonctionnement des libertés publiques. »

R.

Tours et Bordeaux. *Souvenirs de la République à outrance,* par Léonce Dupont. Paris, Dentu, 1877, in-12 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il commence à être bien tard pour publier un livre d'anecdotes et d'appréciations fantaisistes sur le 4 septembre et les cinq mois de guerre et de gouvernement qui l'ont suivi. Ces sortes d'ouvrages précèdent d'ordinaire la grande histoire et, par leur allure légère, appellent des témoignages plus sérieux. Or, depuis longtemps, la lumière est faite sur cette époque par les travaux considérables qui ont été publiés, par les enquêtes officielles, par les pièces justificatives. Un témoin de plus, même malveillant et passionné, ne devrait pas avoir grand'chose d'important à ajouter.

Ce n'est pas que livre de M. Léonce Dupont soit d'une étude ennuyeuse : il est écrit facilement, parfois avec esprit. Mais l'auteur s'est placé à un point de vue exclusif, celui d'un bonapartiste qui trouve que le plus irréparable de nos malheurs a été la chute de l'Empire. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour donner une idée du ton général de l'ouvrage. Il y aurait bien, dans cette chronique journalière, quelques inexactitudes de faits ou d'appréciations à relever ; mais nous ne pouvons reprendre ici par le détail l'histoire de la guerre en province. M. Léonce Dupont a toutefois un mérite qu'il importe de signaler en terminant : presque toujours, il a vu de ses yeux les choses dont il parle. Il avait suivi, en qualité de rédacteur du *Constitutionnel*, la délégation du gouvernement à Tours et à Bordeaux ; il n'a eu besoin que de revoir ses articles et ses notes, en les assaisonnant d'attaques fort vives dans lesquelles personne n'est épargné. G.-B.-P.

La Question d'Orient. *Exposé historique,* par Charles Hoch. Paris, Sandoz, in-12 de 290 p. — Prix : 3 fr.

M. Ch. Hoch, avant d'aborder des questions plus actuelles, a voulu remonter à l'origine de la Turquie d'Europe. Il raconte en quelques mots l'invasion lente mais irrésistible des mahométans, les dernières résistances des Grecs dégénérés, la chute de Constantinople et la formation du nouvel empire d'Orient sous la loi religieuse, politique et sociale du Coran. Le Coran, en effet,

est le code absolu et unique des Turcs; et c'est là où se trouve la difficulté, sinon l'impossibilité de leur amélioration. Tout, chez eux, est organisé au point de vue de la loi religieuse qui leur a été donnée par le Prophète. Ils peuvent opprimer plus ou moins les chrétiens, leur accorder une tolérance plus ou moins grande ; mais les regarder comme leurs égaux, comme leurs frères, jamais ! M. Hoch fait voir le rôle joué tour à tour par la France, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et la Russie dans les affaires orientales. Il s'étend davantage sur le sultan Mahmoud, le violent et hardi réformateur, sur son habile antagoniste Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, sur le Halt-Humayoum de Gulhané, premier engagement public des Turcs vis-à-vis de la civilisation européenne, sur la guerre de Crimée et le fameux traité de Paris qui en fut la conséquence. Cet historique, qui arrive jusqu'à Midhat-Pacha, sa nouvelle constitution et sa disgrâce, et qui finit par des détails sur les forces comparatives des belligérants, ne pouvait être qu'un récit rapide, abrégé, par suite incomplet. Il est assez intéressant toutefois pour plaire aux lecteurs qui n'ont ni la volonté ni le loisir de pousser très-loin leurs études.

B. P.

La Guerre continentale et la propriété, par M. E. Rouard de Card, avocat à la Cour d'appel de Paris. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1877, in-8 de 188 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage, évidemment inspiré par la dernière guerre, est un petit traité de droit international bien conçu et clairement écrit. L'auteur discute les conséquences de l'occupation d'un territoire par des armées étrangères au point de vue des propriétés publiques et des propriétés privées. Ce sont là les deux grandes divisions du livre. Les règles posées par M. Rouard de Card sont évidemment inattaquables, si on n'a égard qu'aux grands principes de justice, de droit, de raison, de civilisation ; mais, en temps de guerre, la force n'est-elle pas trop souvent maîtresse souveraine ? Ce n'est point un motif pour négliger de mettre le droit de son côté ; et l'ouvrage que nous signalons est de ceux que les chefs d'État comme les individus ne devraient pas négliger.

B. P.

Les Élections françaises dans leur rapport avec la politique extérieure. Paris, Dentu, 1877, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr. 50.

A ceux qui, après avoir lu cette brochure, ne seraient pas convaincus de la grande satisfaction que font éprouver aux étrangers nos agitations politiques, il faut appliquer cette parole du psaume. « Ils ont des yeux et ne voient pas. » Elle renferme huit lettres, écrites d'Allemagne pendant la période électorale, et un appendice où l'on a réuni les extraits d'articles de journaux allemands parus à cette époque. Il ressort de ces documents que le succès du radicalisme en France est considéré par M. de Bismarck et par les hommes politiques hongrois et italiens dévoués ou soumis à ses vues, comme l'élément le plus utile à l'affaiblissement de la France. Isoler la France, en la laissant seule dans le concert européen, c'est la mettre dans l'impossibilité de prendre part aux événements généraux, c'est lui ôter toute influence et toute force. Les luttes intérieures, en nous affaiblissant, les radicaux en nous enlevant les sympathies des nations catholiques, paraissent à M. de Bismarck des agents utiles. Aussi, après avoir déclaré que la France ne doit pas être *Bundnissfæhig*, c'est-à dire apte à conclure des alliances, il complète sa pensée par ces paroles d'une dépêche du 19 juin : « Le meilleur

gouvernement pour la France est celui qui lui fera dépenser le plus de force à lutter contre ses ennemis intérieurs. » Partant de ce principe, il devait soutenir et faire soutenir les candidats radicaux contre ceux du maréchal. Le voyage de M. Crispi est montré comme un moyen tendant à ce but, et, en effet, on nous prouve qu'il fut, à l'étranger considéré comme ayant cette signification, puisque le journal hongrois *Pester-Lloyd* écrit : « Nous y voyons un coup d'épaule amical donné par M. de Bismarck aux républicains français le jour de l'élection. » Cette brochure, à l'heure actuelle, présente un grand intéret et un grand enseignement. A. DE BESANCENET.

Patriotisme et égoïsme, par CH. TRESVAUX DU FRAVAL. Laval, Mary-Bauchêne, in-8 de 56 p. — Prix 15 c.

L'auteur a pris pour épigraphe cette parole de M. Guizot : « En France, l'expérience est un flambeau qui n'éclaire que quand il a brûlé ! » C'est assez dire que la peinture des défaillances morales de notre temps y est faite avec amertume. Malheureusement, nous devons le dire, la peinture est souvent trop fidèle. Là aussi, on montre les avantages effrayants retirés par la Prusse de notre désorganisation politique, et l'on ne voit que trop qu'après avoir été vaincus par les armées d'outre-Rhin, nous leur assurons la tranquillité après la conquête. Dans un chapitre intitulé : Y a-t-il encore des carrières ? nous trouvons aussi de grandes vérités. A quoi bon, en effet, travailler, quand la politique fait et défait les fonctionnaires, et que la célébrité arrive non par le travail persévérant, mais à la suite de quelque échauffourée ou de quelque insolence ; trop heureux si elles vous ont conduit en prison : on en sort alors marqué au bon coin pour commander aux honnêtes gens. Cette brochure a le tort de parler trop de tout et de manquer un peu d'assemblage, mais elle n'en est pas moins remplie de bonnes choses.

A. DE BESANCENET.

Expédition anglaise au pôle Nord (1875-1876). *Relation du voyage effectué par les bâtiments de S. M. Britannique*, Alert *et* Discovery, *sous le commandement du capitaine Nares*, traduction de M. F. LE CLERC, officier de marine, accompagnée de vignettes coloriées et d'une carte. Paris, Delagrave, 1877, in-12 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Ceci n'est pas positivement ce qu'on pourrait appeler un récit *épisodique* comme tant d'autres, pleins de mérite d'ailleurs, auxquels ont donné lieu chez nous nombre de grands voyages contemporains. C'est purement et simplement le rapport détaillé présenté par le capitaine Nares au lord secrétaire de l'amirauté à Londres, sur les mouvements et actes de l'expédition polaire qu'il a commandée, depuis son départ d'Upernawick, le 22 juillet 1875, jusqu'à son retour à Portsmouth, le 2 novembre 1876. Au point de vue technique, ce voyage du capitaine Nares a un très-haut intérêt, en ce que les résultats qu'on lui doit tranchent définitivement deux questions fort importantes pour le succès de semblables expéditions : celle de l'hivernage des équipages et celle de l'utilité des traîneaux.

Le capitaine Nares a reconnu, vérifié ou rectifié une étendue très-considérable de côtes ; il a atteint avec son navire, et non à pied ou en traîneau, 82° 24' nord, qui est la latitude la plus élevée à laquelle soit parvenu jusqu'ici un bâtiment quelconque, et, adoptant le système d'Austin, déjà employé, puis développé par Mac Clure, Mac Clintock, Osborn, etc., d'ex-

plorer hardiment, et en tous sens, pendant l'hivernage, en se servant du navire comme point central, toute la région environnante le plus loin possible avec des traîneaux convenablement installés et approvisionnés, il a obtenu les résultats les plus satisfaisants. Ce ne fut point assurément sans peine et sans épreuves ; et ce n'est pas non plus sans émotion et sans admiration qu'on lira le récit de ces deux campagnes, de l'automne 1875 et du printemps 1876, accomplies avec tant de courage et au milieu de tant de privations, par les officiers et les marins des deux navires placés sous son commandement. F. R.

Conférence sur la littérature canadienne, par A. Lefaivre, consul de France au Canada. Versailles, Bernard, 1877, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure fait suite à deux conférences sur le Canada publiées, il y a peu de temps, par M. Lefaivre. Elle retrace avec beaucoup de charme les progrès d'une littérature qui est, pour ce peuple resté français par la langue et la religion, l'expression même de sa nationalité. Ce serait déjà assez pour assurer une importance très-grande aux productions littéraires de la *France d'outre-mer ;* mais plusieurs d'entre elles ont, en outre, un véritable mérite intrinsèque, comme forme et comme fond.

M. Lefaivre fait très-bien remarquer le caractère original que la littérature canadienne emprunte aux lieux et au peuple dont elle reflète les sentiments. Mais, en ami éclairé, il signale avec impartialité la funeste influence qu'exerce parfois sur les auteurs de Québec et de Monréal l'imitation servile des œuvres à la mode en Europe. Ce n'est pas seulement Ponson du Terrail qui a trouvé des imitateurs sur les rives du Saint-Laurent. C'est aussi cette école de sarcasme et d'avortement littéraire, qui a pour représentants chez nous deux *fruits secs* bien connus de l'enseignement supérieur. Ce parti, prétendu *libéral*, qui depuis quelques années étonne le Canada par son ingratitude envers l'Église, a débuté sur le terrain du journalisme et de l'*essai*. De là ses chefs ont passé à la politique. M. Lefaivre fait ressortir avec beaucoup de mesure et de sagacité le grave danger de ces tendances non-seulement pour la littérature mais pour la nationalité même des Canadiens. C. J.

Les États-Unis. *Notes sur l'organisation scientifique, les facultés de médecine, les hôpitaux, la prostitution, la siphylis, l'hygiène,* etc., par le Dr A. Guichet. Paris, Adrien Delahaye, 1877, in-12 de 172 p.—Prix : 1 fr.

Ce petit volume tient les promesses de son titre. Dans une forme concise et sans prétention, le Dr Guichet rend compte de la visite qu'il a faite aux institutions médicales de New York et de Philadelphie. C'est à ces deux grandes cités que se réfèrent ces notes, il ne faut pas le perdre de vue. On y trouvera, notamment, l'histoire de ce *Philadelphia medical College*, qui a vendu en Europe tant de diplômes, par l'entremise de ce *Medicus* dont les réclames ont, pendant plusieurs années, figuré à la quatrième page des journaux européens. Ces notes renferment, en outre, sur certains points délicats des mœurs américaines, des détails que nous n'avons pas à indiquer ici, mais qui ont leur intérêt pour les personnes obligées de s'occuper de ces sujets. C. J.

Psaumes. Traduction nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par ALEXIS CLERC, instituteur primaire. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877, 2 vol. in-16 de IV-170 et 176 p. (*Classiques pour tous.*) — Prix : 50 c. le volume.

Rien n'est comparable à la poésie biblique ; on y admire la richesse des images, la sublimité des pensées, la vigueur et la simplicité du style. C'est dans les Psaumes que ces qualités se trouvent réunies au plus haut degré : on ne saurait donc trouver une lecture meilleure et pour l'esprit et pour le cœur. En voici une traduction nouvelle, qui se recommande par son exécution matérielle, très-littéraire et très-exacte, accompagnée de notes et commentaires empruntés surtout aux docteurs de l'Église, qui en facilitent l'intelligence et développent les salutaires enseignements du Roi prophète.

C'est un livre de piété et de littérature à la portée des intelligences ordinaires et des bourses modestes, fait pour vulgariser un chef d'œuvre où l'on trouve le mieux réalisé le vrai, le beau et le bien.

Nous abritons notre appréciation derrière le jugement porté par Mgr Mabile, de vénérée mémoire : « Après la multitude de traductions des Psaumes qui ont été publiées, l'auteur a encore trouvé le moyen de donner du nouveau. Laissant de côté les questions philologiques et critiques, il s'est proposé spécialement pour objet d'offrir, au public et à ses collègues dans l'enseignement de la jeunesse, les meilleurs modèles du *Beau* et du *Bien*, et par là, d'inculquer aux élèves les principes les plus solides de la morale chrétienne. M. Alexis Clerc serre le texte latin d'aussi près que possible. Sa traduction est littérale sans être obscure, et disposée de telle sorte que chacun puisse la confronter avec l'original. Chacun des psaumes est suivi de notes et de commentaires historiques moraux, littéraires, etc., extraits des principaux interprètes catholiques, tant anciens que modernes ; partout il s'appuie sur les saints Pères qui le ramènent constamment à Jésus-Christ et à son Église, ce qui fait de son ouvrage une concordance anticipée de l'Ancien et du Nouveau Testament.... En résumé, c'est un bon travail, exécuté avec soin et avec amour ; je crois que l'auteur a atteint son but, qui est de donner aux maîtres et aux élèves l'intelligence des psaumes, et d'inspirer aux uns et aux autres le goût des saints cantiques que la synagogue a légués à l'Église chrétienne. »

R.

Opinions anglaises sur la Révolution de 1789, *ses causes et ses conséquences*, par H. L. MONTGIRARD. Paris, Manginot-Hellitasse, 1878, in-12 de 100 p.

Sous ce titre, M. Montgirard a l'intention de publier la traduction des jugements portés par des auteurs anglais célèbres sur la Révolution française ; le premier volume de la série est consacré à Macaulay. Lorsqu'en 1843, MM Carnot et David d'Angers mirent au jour les Mémoires de Barrère, l'illustre historien anglais en rendit compte ou plutôt il protesta hautement contre les souvenirs mensongers de l'ex-conventionnel et la réhabilitation que les éditeurs tentaient de l'*Anacréon de la guillotine*. Il n'eut pas de peine à démontrer que « l'ange de la charité ne pourrait trouver un mot à dire en faveur de Barrère. » Mais il ne se contenta pas de flétrir ce misérable, et, suivant son énergique expression « d'accrocher au gibet d'infamie cette hideuse charogne de jacobin. » Ce lui fut en même temps une occasion de stigmatiser la Montagne et de démontrer que, si la France a été sauvée de l'invasion, ce n'a pas été *par* la Terreur, mais *malgré* la Terreur. Il l'a fait en termes d'une

éloquente émotion. Il est cependant des points dans le jugement porté par Macaulay sur la Révolution française, où nous ne saurions être d'accord avec lui. Il nous est impossible de partager son indulgence, nous dirions volontiers sa prédilection pour les Girondins, son enthousiasme pour Vergniaud. Nous ne saurions non plus souscrire à sa sévérité pour Louis XVI, non plus qu'à cette étrange assertion d'après laquelle le 10 août et la proclamation de la République qui, le suivit, auraient été légitimes. Mieux instruits par les découvertes récentes de documents nouveaux, Macaulay, croyons-nous, n'aurait plus soutenu cette opinion. Nous n'en remercions pas moins M. Montgirard, d'avoir, par sa traduction, mis à la portée de tous, l'œuvre de l'historien anglais ; nous lui demanderons seulement, dans les opuscules qui suivront, des notes plus abondantes. M. DE LA R.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Baptiste-Marie DUVERGIER, conseiller d'État (1855), bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et qui fut un moment ministre de la Justice en 1869, vient de mourir à Bordeaux ; il était né dans cette ville le 25 août 1792. Après avoir étudié le droit à Paris, il devint avocat à la Cour royale en 1821, et aussitôt publiait les premiers volumes de son ouvrage : *Collection des Institutions, Chartes et Lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques...*, avec MM. Guadet et Dufau (1821-1823, 6 vol. in-8). Après cette publication, il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la Justice, et, un peu moins de deux ans après, il faisait paraître la première série d'un autre recueil plus important : *Collection des Lois, Décrets, Ordonnances, Règlements et Avis du Conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de* 1788 à 1824... (1824-1828, 24 vol. in-8), dont la deuxième édition continuait l'ouvrage jusqu'en 1838 (1834-1838, 30 vol. in-8), avec une *Table générale analytique et raisonnée des Lois, Décrets...*, 2 vol. in-8. Depuis, chaque année a ajouté un volume à la collection. M. Duvergier rédigea encore un *Code de la chasse* (1844, in-8), un traité sur l'*Effet rétroactif des lois* et un *Code des Patentes* (1845, 2 vol. in-8); il annota le *Droit civil français suivant l'ordre du Code..., par C.-B.-M. Toullier*, en le continuant depuis l'article 1582 jusqu'à la fin du Code civil (1846-1848, 14 vol. in-8); enfin, on lui doit encore un *Code de justice militaire pour l'armée de terre*, paru en 1858 (in-8) au Bureau de la Collection complète des lois, comme tous ses autres ouvrages. M. Duvergier collaborait à la *Revue française et étrangère de législation*, à la *Revue de droit français et étranger*, et avait fourni des articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

— Le 12 octobre est mort M. Jules-Henry GESLIN DE BOURGOGNE, né à Saint-Brieuc le 3 septembre 1818; admis à la fois, à la suite des concours, à l'École polytechnique et à l'École militaire de Saint-Cyr, il avait opté pour cette dernière, et en 1832, il en était sorti dans les premiers; lieutenant dans le 45e régiment de ligne d'abord, puis lieutenant d'état-major, il s'était démis de son grade en 1838, à l'occasion de son mariage. La première partie de sa carrière militaire était accomplie; et c'était sa féconde carrière civile qui commençait. « Peu de choses utiles ont été réalisées à Saint-Brieuc, depuis trente ans, sans que son nom s'y trouvât mêlé, » a dit Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, Mgr David, dans les quelques paroles qu'il a prononcées sur son cercueil. L'un des rédacteurs et principaux fondateurs du *Français de l'Ouest*, à Saint-Brieuc, c'est lui qui y établit aussi, avec M. Pouhaër, la

Société de Saint-Vincent-de-Paul et une œuvre de Patronage; c'est à lui qu'on doit la création et le maintien de la Société d'émulation dont il était l'âme et qui fut couronnée à l'un des derniers concours de la Sorbonne, l'organisation du Congrès celtique et des Congrès scientifiques de France qui se tinrent à Saint-Brieuc; et sa ville natale n'a pas oublié le zèle avec lequel il s'occupa de la construction et de l'ornementation de l'église de Saint-Michel dont il présidait la fabrique; enfin, membre de la Société des antiquaires de France, il aura conservé au département des Côtes-du-Nord et à son pays un nombre considérable de monuments et d'objets d'art qui, sans lui, auraient sans doute disparu aujourd'hui. Successivement appelé au conseil municipal de Saint-Brieuc, puis au Conseil général, enfin nommé conseiller de préfecture; chevalier de la Légion d'honneur depuis 1858, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, officier de l'Université, il échoua quand il se présenta à la députation : « Sa supériorité même tourna contre lui, » a dit le prélat que nous avons cité, et qui ajoute excellemment, avec l'Écriture : « *Nemini datum est impune excellere :* Personne ne s'élève impunément au-dessus des autres. » Et pourtant, il était d'une de nos plus antiques familles de Bretagne, et il avait dans le caractère la noblesse de son sang. Profondément chrétien, et par conséquent patriote élevé, il le fit bien voir à l'heure de nos désastres, devant l'ennemi ; il atteignait sa cinquante-deuxième année en 1870 : nommé chef de bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord, il partit, laissant derrière lui sa femme et ses filles. Il prit part vaillamment à la défense de Paris, avec ses compagnons d'armes, qui furent particulièrement distingués, et, pendant que ses trois fils, — la gloire des enfants doit remonter au père, — pendant que ses trois fils combattaient au dehors, que deux étaient blessés et pris sur la champ de bataille d'Orléans, s'échappaient ensuite pour aller combattre encore à l'armée de la Loire, et que l'un d'eux y était fait capitaine à l'âge de vingt-quatre ans, lui, s'exposant dans tous les postes où il y avait honneur et danger, contractait, par ses fatigues et les rigueurs de la saison, les germes de la maladie à laquelle il a succombé. — Auteur d'un nombre considérable de mémoires et d'études d'histoire et d'archéologie, M. Geslin de Bourgogne, la veille de sa mort, travaillait aux épreuves définitives des deux derniers volumes d'un ouvrage considérable, les *Anciens évêchés de Bretagne*, « œuvre de bénédictin, » a-t-on dit, dont il n'aura pas eu la consolation de voir le terme, et qui était le résultat de trente années de labeurs consécutifs. Nous ne pouvons penser à donner la nomenclature de tous ses travaux; voici les titres des principaux, dans l'ordre de leur publication : *Essai sur la doctrine militaire en France* (1840, in-8, Gauthier-Laguionie;) — *Anciens évêchés de Bretagne. Histoire et monuments. Diocèse de Saint-Brieuc*, t. I à IV, avec atlas in-fol. (1855-1864, gr. in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères; Paris, Dumoulin), avec M. A. de Barthélemy; l'ouvrage formera 6 volumes; — *Études sur la Révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord* (1858, gr. in-8) Saint-Brieuc), avec M. A. de Barthélemy.

— M. Anselme-Paul Pasquier, marquis de Franclieu, né le 19 mai 1804, est mort à Versailles le 14 novembre. Ancien officier de marine, membre de l'Assemblée nationale de 1871, il avait été élu en 1875 sénateur inamovible. Il se distinguait par la droiture de son caractère et son inflexible fidélité au principe monarchique. Plusieurs de ses *discours* à l'Assemblée nationale ont été tirés à part, ainsi qu'une *Allocution prononcée en* 1876 *à la distribution des prix du collége de Notre-Dame de Sainte-Croix, à Neuilly* (in-16). Le journal L'*Union* a publié plusieurs articles de M. le marquis de Franclieu.

Il avait publié encore : *Production et consommation du blé* (1860, in-8, Dentu) ; — *Les libres-échangistes ne sont pas des économistes. Législation des céréales* (1868, in-8, Dentu). Citons également son *Discours prononcé dans la discussion de la loi électorale* (1876, in-18, Féchoz).

— M. Charles-Ferdinand Blondel, qui vient de mourir à Paris, inspecteur de l'Assistance publique, y était né en 1807 ; lorsque, à l'ancienne administration des hospices civils, succéda, le 7 février 1849, l'organisation actuelle de l'administration de l'Assistance publique, M. Blondel était chef de bureau d'une des précédentes divisions ; il fut nommé chef de bureau de la première division de l'assistance générale (service des hôpitaux, des hospices et des aliénés). — Il a écrit : *Rapport sur les épidémies cholériques de* 1832 *et* 1849, *dans les établissements dépendant de l'administration générale de l'assistance publique de la ville de Paris* (1850, in-4, avec 44 tableaux, imp. Paul Dupont) ; — *Rapport sur l'épidémie cholérique de* 1853 *à* 1854 *à Paris* (1855, in-4 avec 11 tabl.); *id., ib.*; — *Rapport sur les hôpitaux civils de la ville de Londres au point de vue de la comparaison de ces établissements avec les hôpitaux de Paris* (1863, in-4, Baillière et fils). Les deux premiers de ces rapports ayant été publiés aux frais de l'administration de l'Assistance publique n'ont pas été mis en vente.

— Miss Julia Kavanagh, née en 1824 à Thurless (Tipperary), en Irlande, vient de mourir. Elle avait été élevée à Paris, où elle séjourna avec ses parents jusqu'à sa vingtième année, et où elle sut recueillir sur la société française les fines observations qui émaillent ses ouvrages. De retour à Londres en 1844, elle y tenta presque aussitôt la fortune littéraire dans des recueils périodiques ; puis bientôt elle fit paraître coup sur coup : *Les trois sentiers* (The Three Paths), 1847, Londres, in-8, traduits en français, 1863, in-18) et *Madeleine, récit d'Auvergne* (1848, Londres, in-8, traduit en français, 1859-1860, in-18) ; le premier de ces deux ouvrages, simple conte pour les enfants, mais le second, avec *Natalie* (Londres, in-8), qui ne parut qu'en 1851, peinture pittoresque et vraie des mœurs méridionales de la France. La France, en effet, n'avait pas cessé de l'intéresser, et, après en avoir étudié les mœurs présentes, elle voulut faire connaître ce qu'elle savait de son passé. *Women in France of the XVIIIth century* (les Femmes de France au dix-huitième siècle) avait été publié en 1850 (Londres, 2 vol. in-8). Vinrent ensuite : *Women of Christianty* (les Femmes chrétiennes (1852, Londres, in-8) panorama du dévouement chrétien aux malheureux de toute espèce ; après cette œuvre recommandable à tant de titres, vient la série des romans délicats et animés où miss Kavanagh a fait défiler une galerie si vivante de physionomies et de scènes empruntées aux habitudes anglaises : *Daisy Burns* (1853, Londres, in-8.) ; — *Grace Lee* (1854, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Rachel Gray* (1855, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *The Hobbis* (les Hobereaux, (1857, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Adèle* (1858, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *L'Été et l'Hiver dans les Deux-Siciles* (1858, 2 vol. in-8) ; — *Seven Years* (1859, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Quen Bell* (1863, *ib.*, 3 vol. in-8), et *Beatrice* (1865, *ib.*, in-8) ; enfin, de 1859 à 1861, par un retour à ses études sur la France, Miss Kavanagh avait écrit deux volumes sur les femmes de lettres françaises : *French Women of Letters* (Londres, in-8).

— M. Alexandre-Olivier Glais-Bizoin, ancien ministre du Gouvernement de la Défense nationale, et député des Côtes-du-Nord depuis le règne de Louis-Philippe jusqu'en 1870, est mort à Cesson, près de Saint-Brieuc, le 7 no-

vembre dernier. M. Glais-Bizoin n'avait pas beaucoup écrit, mais il est l'auteur de trois pièces de théâtre, dont l'une, *Le vrai courage*, eut une véritable célébrité d'insuccès : il s'agissait du courage politique, on le sait mais il ne fallait pas manquer d'un certain courage littéraire pour oser risquer cette exhibition, qui parut grotesque même à des auditeurs qui ne parlent que le français de Genève; c'est dans cette ville, en effet, que la pièce fut jouée en première et dernière représentation, vers 1869. On dit que la presse parisienne elle-même, invitée à assister à la cérémonie, n'en put assurer le bon effet. Il reste aussi de M. Glais-Bizoin un livre : *Dictature de cinq mois*, recueil d'aveux précieux à conserver à l'actif des hommes du 4 septembre. M. Glais-Bizoin était né à Quintin, Côtes-du-Nord, le 9 mars 1800. Il avait été un des signataires du *Compte rendu de* 1832.

Voici les titres des œuvres dramatiques de M. Glais-Bizoin : *Le vrai courage, ou un Duel en trois parties et une femme pour enjeu;* comédie en trois actes et en prose 1862 (in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères (2e édition; 1866, in-12, Dentu, avec ces mots au titre : « Pièce dont la représentation a été interdite); » — *Une vraie bretonne, ou un cas pendable*, comédie en cinq actes et en vers, avec un prologue (1864, in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères); — *Une fantaisie*, comédie en cinq actes et en prose (1866, in-12, *id.*, *ib.*). L'œuvre politique de M. Glais-Bizoin, que nous avons citée, est intitulée : *Dictature de cinq mois*; *mémoires pour servir à l'histoire du gouvernement de la Défense nationale et de la Délégation de Tours et de Bordeaux* (1872, in-12, Dentu).

— Le 16 novembre est mort à Pau, M. Pierre Lanfrey, historien et littérateur, ancien membre de l'Assemblée nationale de 1871, ministre plénipotentiaire de la France en Suisse, et sénateur. Il était né à Chambéry en 1808, et avait commencé ses études au collége des Jésuites de cette ville, qu'il dut quitter à la suite d'un pamphlet contre les RR. PP.; il les termina au collége Bourbon, à Paris. Après avoir suivi les cours de droit, il se livra à des travaux d'érudition, et collabora à diverses publications. Il avait débuté par un écrit intitulé : *L'Église et les philosophes au dix-huitième siècle* (1855-57, in 12), dans lequel l'auteur est loin d'être favorable au clergé français; suivirent un *Essai sur la Révolution française* (1858, in-8, et deux ans après, une *Histoire politique des Papes* (1860, in-12), qui a eu une seconde édition en 1874; la même année les *Lettres d'Everard* (1860, in-12); puis des *Études et portraits politiques* (1863-74, in-8 et in-12); enfin de 1867 à 1875, M. Lanfrey avait publié son œuvre principale, *Histoire de Napoléon Ier* (4 vol. in-12), où la légende impériale se trouve étudiée froidement et savamment réduite, dans ses détails surtout, à de plus justes proportions. M. Lanfrey avait collaboré au *Temps*, et, de 1861 à 1865, à la *Revue nationale;* c'est lui qui, après le 4 septembre 1870, publia, sur *la Dictature de l'incapacité*, deux articles qui eurent un grand retentissement. — On cite encore de M. Lanfrey un écrit : *Le Rétablissement de la Pologne* (1863, in-8).

— Le monde slave a perdu en Joseph Bodianski, décédé à Moscou, le 18 septembre, un de ses meilleurs érudits. Né en 1808, à Varva, dans le gouvernement de Poltawa, Bodianski suivit d'abord la carrière ecclésiastique; mais ensuite il la quitta et entra en 1831 à l'université de Moscou. Étant encore étudiant, il publia, sous le pseudonyme d'Isko Materinka, un recueil des contes petits-russiens (*Naski oukrainski Kaski*). Quatre ans après (1837), parut sa thèse de licence, intitulée : *De la poésie populaire slave*, traduite plus tard en italien par Orzatto Pozza. (*Della poesia popolare slava*. Zara, 1861). En 1842, il obtint à l'université de Moscou la chaire des langues slaves,

qu'il occupa le premier de tous avec feu Victor Grigorovitch, mort en 1876. Pour s'y préparer, il avait fait un long séjour dans les pays slaves de l'Autriche et de la Turquie, visité l'Italie, la Prusse, l'Allemagne et la Pologne (1837-1842). A partir de ce temps commença sa carrière de slaviste, si fertile en travaux littéraires; en 1843, Bodianski traduisit en russe l'ouvrage de Schafarik sur l'*Ethnographie slave*. En 1845, celui de Zoubricki, ayant pour titre : *Annales de la Russie-Rouge ou galicienne*, ré it critique et historique. — La même année, il devint secrétaire de la *Société d'histoire et d'antiquités russes*, attaché à l'université de Moscou, et le rédacteur principal du recueil que cette société se mit à publier, dès 1846, sous le titre de *Lectures de la Société d'histoire*, etc. Interrompu en 1848, le recueil fut repris en 1855, toujours sous sa rédaction dont il continua à être chargé jusqu'à sa mort et qui fut sa principale occupation, après qu'il eut quitté l'enseignement universitaire. Le grand nombre de documents officiels et inédits relatifs au monde slave fait de cette collection une abondante mine, qu'on consultera encore longtemps. Quant à l'esprit qui règne dans la plupart des travaux originaux et qui a présidé au choix des morceaux, il se ressent trop des tendances slavophiles et anti-catholiques. Les volumes de la nouvelle série paraissaient assez irrégulièrement, quatre fois par an, distribués invariablement en quatre sections (travaux originaux, matériaux slaves, matériaux étrangers et mélanges). En-dehors de cette publication très-estimable d'ailleurs, et que nous espérons voir se continuer, odianski publia, en 1855, l'important ouvrage sur l'*Époque de l'origine de l'écriture slavonne*. Ce travail, consacré à la gloire littéraire des saints Cyrille et Méthode, n'était qu'un prélude d'un autre travail plus considérable sur les mêmes apôtres des Slaves, dont le public ne possède qu'une mince partie, à savoir les sources historiques ou légendes de saint Cyrille et saint Méthode, insérées dans les *Lectures*. Il aurait laissé aussi, dit-on, un grand commentaire sur le fameux *Recueil de Sviatoslav*, du onzième siècle. Si cela est vrai, il faut espérer qu'il trouvera un éditeur digne à la fois et du vénérable monument et du savant commentateur, qui comptera toujours au nombre des meilleurs slavistes.

— La science vient de faire une perte sensible dans la personne d'Antoine Moukhlinski, ancien professeur émérite à l'université de Saint-Pétersbourg et doyen de la faculté des langues orientales. L'éminent orientaliste est mort à Varsovie le 13/25 octobre, à l'âge de soixante-neuf ans. Après ses études universitaires, il passa quatre ans en Turquie, en Asie-Mineure et en Égypte, qu'il étudia à fond. Depuis 1836, il occupait la chaire de langues orientales à Pétersbourg, pendant plus de vingt-cinq ans, menant une vie retirée et toute consacrée à ses chères études. Il a laissé une quantité de précieuses monographies parmi lesquelles il faut mentionner la traduction d'un manuscrit turc sur les Tartares, de 1558, le glossaire des mots empruntés par la langue russe à l'Orient, etc., etc. Les orientalistes de l'Europe ont ses travaux en estime, et, quant à ceux de la Russie, ils ressentiront longtemps le vide que la mort laisse parmi eux.

— Le 12 novembre 1877, est mort à Varsovie, à la suite de coups portés par un assassin. M. Polycarpe Ginsztowr, professeur de médecine à l'université de cette ville. Né en Samogitie, en 1827, il fit ses études à l'académie de médecine de Saint-Pétersbourg, se distingua comme chirurgien pendant la guerre de Crimée, et, au moment de l'ouverture de l'université de Varsovie, obtint la chaire de chirurgie, et fut chargé de la clinique. Il déploya une activité littéraire étonnante. Rédacteur en chef de plusieurs journaux et revues

de médecine, il trouvait encore le moyen de publier un recueil intitulé *Bibliothèque des sciences médicales*, qui comptait déjà une dizaine de volumes. Adoré de la jeunesse, respecté comme un homme de bien, il tombe victime d'un odieux attentat. Le grand nombre de ses publications l'ayant obligé à avoir une imprimerie à lui, il fut forcé de renvoyer, pour négligence, un des compositeurs. Celui-ci voulut se venger, et mit fin aux jours de l'éminent professeur.

— Au commencement de novembre est mort en Volhynie, dans sa propriété foncière, nommée Pilki, M. Valérien Wroblewski. Né en 1809, il fit ses études chez les PP. Jésuites, à Romanov, puis au célèbre lycée de Krzemienin. Il débuta dans la littérature par une critique des ouvrages du comte Przewuski, qui fit sensation et lui concilia l'estime de l'auteur lui-même. Son œuvre capitale, publiée sous le pseudonyme de Koronowicz, porte le titre de *Verbe de l'histoire de Pologne*. C'est une philosophie de l'histoire de cette nation, en trois gros volumes publiés à Leipzig en 1858 et 1859. Il laisse encore une histoire manuscrite de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Le vendredi 7 décembre a eu lieu, sous la présidence de M. Ravaisson, la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Après un discours de M. le président annonçant les prix décernés en 1877 et les sujets des prix proposés, M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu une note historique sur la vie et les travaux de M. Emmanuel de Rougé, membre de l'Académie. Une étude sur la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, par M. Gaston Paris, a été fort goûtée. — Nous avons déjà fait connaître en temps et lieu la plupart des prix décernés. Nous compléterons ces indications dans notre prochaine livraison et nous annoncerons en même temps les sujets de prix à décerner.

Discours de rentrée — Voici la liste des discours prononcés à la rentrée des Cours d'appel, le 3 novembre :

Agen : M. Puech, avocat général, *Les Assurances sur la vie*; — Aix : M. l'avocat général Soubrat, *Éloge de Louis Duchesne, président à mortier, au parlement d'Aix, pendant les troubles de la Ligue*; — Angers : M. Métivier, substitut du procureur général, *le Châtiment*; — Amiens : M. l'avocat général Detourbet, l'*État actuel de la législation en matière de jeux et de paris*; — Bastia : M. l'avocat général Labroquère, *De l'influence du droit canonique sur la législation criminelle*; — Besançon : M. le substitut Perruche de Velna, *Droit de propriété, son origine, son développement*; — Bordeaux : M. Peyrecave, l'*Éloge de M. Arnaud de Féron, conseiller au parlement de Guienne*; — Bourges : M. l'avocat général Duliége, *Une cause célèbre sous Louis XIV*; — Caen : M. l'avocat général Panthou, *la Vie de Malherbe*; — Dijon : M. Legoux, substitut du procureur général, l'*Esprit de corps dans la magistrature*; — Douai : M. l'avocat général Mascaux, *la Vie et les œuvres de Nicolas Gasson*; — Grenoble. M. Piollet, substitut, *l'Assistance publique*; — Limoges : M. Guyot d'Amfreville, *la Vie de M. Juge, seigneur du Treuil et de la Borie, maire de Limoges*; — Lyon : M. l'avocat général d'Alverny, *Histoire du Parlement des Dombes*; — Montpellier : M. l'avocat général Dupuy, l'*Homme considéré au double point de vue de la famille et de la propriété*; — Nancy : M. l'avocat général Villard, *M. Lefebvre, président de la cour des comptes sous le duc Léopold*; — Nimes : M. l'avocat général Rousselier, *la Cour des Conventions*; — Orléans : M. Chevalier, substitut du procureur général, l'*Histoire des États de Blois*; — Poitiers, M. le substitut Demartial, *les Réci*

dives criminelles; — Paris. Cour de cassation : M. le procureur général de Raynal, *le Palais de justice;* M. l'avocat général Desjardins : *Henri IV et les parlements;* — Cour des comptes : M. le procureur général Petijean : *La juridiction de la Cour des Comptes;* — Cour d'appel : M. l'avocat général de Herbelot, *Éloge de Barnabé Brisson;* — Pau : M. l'avocat général Bouniceau-Desmon, *le Progrès;* — Rennes : M. le procureur général Buffe, *la Comparaison de la législation française avec la législation anglaise;* — Riom : M. l'avocat Eparvier, *le Matérialisme et le positivisme;* — Rouen : M. l'avocat général Reynaud, *la Manière d'acquérir et de perdre la qualité de Français;* — Toulouse : M. Labroquère, substitut du procureur général, *la Vie de Guy du Faur, seigneur de Pibrac.*

Rivista di letteratura popolare. — Il est rare que le premier numéro d'un journal, d'une revue satisfasse entièrement son directeur, et il en a été ainsi pour M. Sabatini. Il fit paraître, il y a quelques mois, la première livraison d'un recueil spécialement destiné à la littérature populaire. Ce fascicule dont nous avons parlé dans le temps, ne semble pas avoir satisfait M. Sabatini, plus difficile que le public auquel il s'adressait. Cette première livraison, il faut la considérer comme non avenue; elle est remplacée par une autre, bien supérieure au point de vue littéraire et, ce qui ne gâte rien, dans de meilleures conditions typographiques. Ce nouveau premier numéro de la *Rivista di letteratura popolare* se compose d'une curieuse lettre de M. Coronedi Berti, adressée à M. de Gubernatis, et roulant sur les croyances populaires relatives à la médecine, puis viennent des chants romains, dont quelques-uns, en petit nombre, avaient seulement paru dans l'ancien premier numéro. Ce fascicule contenait d'intéressants morceaux qu'il eût été dommage de laisser dans l'oubli et que M. Sabatini a parfaitement fait de reproduire, ce sont : Les *Gesti ed insegne del popolo siciliano* de Pitrè, *El dia de difuntos* de Maspons y Labros, les *Canti* de la Basse-Romagne, recueillis par Ferraro, les inscriptions murales de M. Sabatini. Nous avons déjà parlé de ces différents travaux et ne pourrions que répéter les éloges que nous leur avons donnés. Ajoutons que le savant et infatigable Pitrè s'est associé à M. Sabatini pour la direction de ce recueil, qui promet d'être si intéressant et dont ces quelques lignes, extraites du prospectus, achèveront de donner une idée. « Le titre de cette revue dit assez ce que la direction s'est proposé en la fondant, et le présent numéro montrera mieux qu'un programme de quelle manière nous pensons réaliser nos projets. Parmi les nombreux collaborateurs que la revue peut se vanter de posséder, il suffira aujourd'hui de rappeler les noms des professeurs de Gubarnatis, Grat, Imbriani et Salomone-Marino, en Italie, et à l'étranger, Liebrecht (Belgique); Milà y Fontanals et Maspons y Labros (Espagne); Braga et Coelho (Portugal); Köhler (Allemagne); Puymaigre (France), Max Muller et Ralston (Angleterre). Ces noms nous dispensent d'autres paroles. » La Revue paraîtra en fascicules trimestriels d'au moins cinq feuilles. Prix d'abonnement, 12 fr. pour la France. On s'abonne chez l'éditeur Loescher à Rome, Florence et Milan; à Paris, librairie Franck.

Le Saint Antoine de Padoue de Murillo. — Il y a trois ans, un hardi voleur s'introduisit dans la cathédrale de Séville, et coupa la figure entière d'un saint Antoine de Padoue, l'un des chefs-d'œuvre de Murillo, puis il réussit à s'échapper en laissant la magnifique toile mutilée. Ce vol sacrilége fit assez de bruit pour que nos lecteurs se rappellent encore en avoir lu la nouvelle. Mais ce qu'ils ne savent pas probablement, c'est qu'on a retrouvé le précieux lambeau. Saint Antoine de Padoue, qu'on invoque pour retrouver les objets

perdus, ne pouvait guère consentir à la disparition de sa propre image; aussi fut-elle découverte en Amérique, et elle est aujourd'hui rendue à la cathédrale de Séville. C'est tout une odyssée que les aventures de cette précieuse toile, et M. de Latour les a racontées avec le charme qu'il sait donner à tous ses récits, mais que nos lecteurs ne se laissent pas aller à l'espoir de lire ce curieux petit volume (*Comment un tableau de Murillo fut volé en Espagne, retrouvé en Amérique et rendu à Seville, novembre 1874 octobre 1875*, Sceaux imprimerie de Chareire, in-12 de 50 p.); tiré à 125 exemplaires seulement, il ne se vend pas, et c'est dommage car il se vendrait bien.

Une nouvelle édition de l'Atlantide. — Un de nos collaborateurs apprend de M. Jascinto Verdaguer, dont l'*Atlantide* a soudainement rendu le nom célèbre, qu'une nouvelle édition de ce beau poëme va prochainement paraître Cette fois en regard des vers catalans que, pour un étranger, il n'est pas toujours facile d'entendre, se trouvera une traduction en castillan écrite en prose, bien qu'elle soit l'œuvre d'un poëte. Nous ne manquerons pas de parler de cette importante publication.

— La *Revue de philosophie* vient d'inaugurer un système d'informations qui devrait être suivi par toutes les revues qui s'occupent spécialement d'une science. Sa quatrième livraison est consacrée tout entière à la revue des revues et publications d'académies relatives à l'antiquité classique (304 p.). C'est un résumé méthodique de tous les articles parus sur l'antiquité classique dans des recueils périodiques, tant de France que de l'étranger, parus en 1875. Cette revue ne consiste pas dans une simple indication, mais elle donne les conclusions de chaque article. On y trouve donc un résumé analytique des périodiques de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemarck, de l'Egypte, de l'Espagne, des Etats-Unis, de la France, de la Grèce de la Hollande, de l'Italie, du Luxembourg, de la Russie, de la Suède et de la Norvége, de la Suisse et de la Turquie. Il va de soi que, dans un premier esssai de ce genre, plusieurs revues n'ont pu être examinées. Nous ne nous expliquons pas cependant comment, à côté de la *Revue historique*, on n'ait pas songé à examiner les articles concernant l'antiquité, de la *Revue des questions historiques*. On a aussi exclu, à tort peut-être, l'examen des revues qui ne s'adressent pas uniquement aux savants.

—Le jeudi 8 novembre, notre collaborateur M. Lecoy de la Marche a fait la leçon d'ouverture du cours d'histoire de France à l'université catholique de Paris. Il étudie cette année *la France au temps de saint Louis*. Des deux leçons qu'il fait par semaine, l'une est consacrée à l'exposition générale du sujet; l'autre à l'explication de l'histoire de Joinville avec commentaires historiques, archéologiques, etc.

—Nous avons reçu de MM. R. et G. des Godins de Souhesmes deux brochures sur des sujets fort différents, l'une : *A travers le Luxembourg et la Belgique* (Paris Dentu, 1877, in-8 de 100 p.) est la relation animée d'une de ces excursions que les chemins de fer permettent d'exécuter si rapidement aujourd'hui. M. de Souhesmes, page 13, parle avec une juste reconnaissance des sympathies que nous montrèrent les Luxembourgeois dans nos malheurs de 1870, plus tard quand il s'agit de la libération de notre territoire, et plus nouvellement lors des désastres causés dans le midi de la France par les inondations. La seconde brochure contient une conférence sur les origines de l'opéra, elle est agréablement écrite, renferme des anecdotes bien contées et se termine par des réflexions sur les fâcheux progrès du genre opérette. (*Confé-*

rence sur les origines de l'opéra en France, Verdun Ch. Laurent, in-8 de 22 p. Extraits des mémoires de la Société philomathique.)

—Don Gaspar Muro a fait paraître une vie de la princesse d'Eboli, où il démontre la fausseté de la passion qu'on a attribuée pour elle à Philippe II.

— Don Eugenio Hatzenbusch a pris congé de la vie littéraire dans la revue *Madrid literario*.

— A peine à Valladolid la statue de Cervantes est-elle terminée, qu'il est question d'en élever une à Christophe Colomb sur l'une des places du quartier Saint-Jean.

— Il est question de former à Valence une société de bibliophiles ayant pour but la publication d'ouvrages rares et inédits.

— L'université de Lund, en Suède, a résolu de célébrer le centenaire de la mort du célèbre Linné, le 10 janvier prochain.

— La session de la société orientale américaine, tenue à New York le 24 octobre dernier, a offert un très-vif intérêt. Le professeur Isaac Hall a communiqué la découverte qu'il avait faite à Beyrouth d'un manuscrit syriaque du Nouveau Testament. Le Dr Seyffarth a passé en revue les plus importantes antiquités égyptiennes découvertes depuis la pierre de Rosette. Le Dr S. Wells Williams, qui a séjourné plus de quarante ans en Chine, a fait connaître l'historique des négociations qui ont précédé l'admission des ambassadeurs de l'Occident devant l'empereur de la Chine, en les exemptant de l'humiliante cérémonie du Ko-tou. Il y a présenté, en outre, des livres chinois d'éducation, dont le fond et la forme égalent au moins ceux du même genre qui sont publiés en Occident. Le professeur Whitney a lu un mémoire sur les éléments de la langue sanscrite. Les professeurs Lamman, de Baltimore, et Haskelle de New Haven, ont fait part de leurs remarques savantes sur le texte du Rig-Véda, etc. La société doit tenir sa prochaine session à Baltimore, en mai 1878. — (*Academy*.)

— L'éditeur catholique Nicolas Benziger d'Einsiedeln, qui a établi des maisons de librairie à Regierungsrath en Suisse, à New York et à Cincinnati aux Etats-Unis, vient de recevoir du Pape le titre de comte romain. Il a mérité cette haute distinction par le zèle qu'il a apporté à répandre les publications catholiques illustrées en langue allemande.

— Il vient de paraître, à Londres, la première partie du *Psalterium tetraglottum*. Il se compose des quatre principales versions anciennes des Psaumes d'après les manuscrits les plus estimés.

— Le prix de 5,000 roubles, offert en 1874 par le gouvernement russe à l'auteur de la meilleure *Histoire de la cavalerie*, a été décerné au lieutenant-colonel George Denyson, commandant la garde du gouverneur général du Canada, dont l'ouvrage a été récemment publié à Londres.

— La Librairie académique Didier, vient de mettre en vente deux ouvrages de notre collaborateur, M. Marius Sepet, sur l'histoire de notre ancien théâtre. L'un, qui s'adresse aux gens du monde en même temps qu'aux érudits, est intitulé : *Le Drame chrétien au moyen âge* (1 vol. in-12). L'autre est le tirage à part à cent exemplaires de la série d'études publiées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, sous ce titre : *Les Prophètes du Christ, études sur les origines du théâtre au moyen âge* (in-8).

Publications nouvelles. — *Paroles de Dieu*, par E. Hello (in-12, Palmé). — *L'Histoire vraie du concile du Vatican*, par le cardinal Manning, trad. de C. Nothomb (in-8, Baltenweck). — *Comment s'est formé l'univers, exégèse*

scientifique de l'hexaméron suivie de Sic itur ad astra, rêverie scientifique, et de *Deux notices bibliographiques*, par Jean d'Estienne (in-8, Gauthier-Villars). — *La Vie chrétienne*, par l'abbé Berseaux (2 vol. in-12, Bibliothèque ecclésiastique). — *La Clé du Syllabus*, par Horoy (in-8, Bibliothèque ecclésiastique). — *Les Anges dans la tradition catholique*, par le P. F. Bertin-Hermans (in-12, Bruxelles, H. Goemaere). — *Études sur le régime financier de la France*, par Ad. Vuitry (in-8, Guillaumin). — *Le Village sous l'ancien régime*, par Albert Babeau (in-8, Didier). — *Mes Rêveries, ouvr. posthume* du maréchal de Saxe (in-8, Dumaine). — *Du rétablissement des corporations ouvrières*, par G. Levasseur (in-32, Poitiers, Oudin). — *Étude sur le travail*, par S. Mony (in-8, Hachette). — *Études sur la littérature sanscrite*, par A. Philibert Soupé (in-8, Maisonneuve). — *Nouvelles et récits villageois*, par J. Lander (in-12, Palmé). — *Sous le grand hêtre*, par A. Snieders (in-12, Palmé). — *Journal d'une mission en Corée*, par Koei-Ling, trad. de H. Scherzer (in-8, Leroux). — *Flora Bellasys*, par G. A. Laurence (2 vol. in-18, Hachette). — *Histoire de deux fables de La Fontaine*, par A. Joly (in-8, Thorin). — *Les Causes sacrées, le Roi*, par Raoul de Navery (2 vol. in-12, Téqui). — *Opinions anglaises sur la Révolution française de 1789*, par H. L. Montgirard (in-12, Mouginot-Hellitane). — *La Fille du Kabyle*, par Marie Guerrier de Haupt (in-12, Tours, Mame). — *La Dette du bon Dieu*, par Marie Guerrier de Haupt (in-8, Tours, Mame). — *Daniel de Kerfons*, par E. Daudet (2 vol. in-18, Plon). — *Les Merveilles du Bon Dieu*, par Mlle V. Barbier (in-18, Plon). — *Principes de biologie*, par Herbert Spencer, trad. de E. Cazelles (t. II, in-18, Germer Baillière). — *Œuvres complètes de Gringore*, par A. de Montaiglon et J. Rothschild (t. II, in-12, Daffis). — *La Renaissance*, par le comte de Gobineau (in-8, Plon). — *Étude sur Bourdaloue*, par Frédéric Poulin (in-8, Téqui). — *Dictons populaires sur le temps*, par Francis de Roucy (in-12, Plon). — *Études sur la musique ecclésiastique grecque*, par L. A. Bourgault-Ducoudray (in-18, Hachette). — *Voyage au pays révolutionnaire*, par A. Lepage (in-12, Baltenweck). — *Heures de tristesse et d'espérance*, par l'abbé de Belleine (in-16, Larcher). — *L'Afrique centrale*, par le colonel C. Chaillé-Long (in-18, Plon). — *Une visite à Khiva*, par Frédéric Burnaby, trad. de Hephell (in-18, Plon). — *Procès des Templiers*, thèse soutenue à l'institut théologique de Poitiers, par l'abbé Léon Neveu (in-18, Edouard Delalain). — *La Grèce telle qu'elle est*, par Pierre A. Moraïtinis (in-8, Didot). — *Lectures sur l'histoire de France et l'unité française*, par Th. Leroy (in-12, Belin). — *Économie rurale de la France*, par L. de Lavergne (in-12, Guillaumin). — *Traité élémentaire d'économie politique*, par H. Rozy (in-18, Guillaumin). — *Le Développement de la constitution anglaise*, par Edward A. Freeman, trad. de A. Dehaye (in-18, Guillaumin). — *Les Églises du monde romain*, par le R. P. Dom Fr. Chamard (in-8, Palmé). — *De la constitution et des magistratures romaines sous la République*, par Albert Dupont (in-18, Lahure). — *La Philosophie des Grecs*, par Ed. Zeller (t. Ier, in-8, Hachette). — *Nouveaux mélanges d'archéologie : Bibliothèques*, par le P. Ch. Cahier (in-4, Didot). — *La Franc-Maçonnerie : Révélations d'un Rose-Croix à propos des élections générales de 1877* (in-8, Bloud et Barral). — *Les Élections françaises dans leur rapport avec la politique extérieure* (in-8, Dentu).

VIZENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Jean le Chartier et l'exil d'Ovide. — On lit dans un article du *Moréri* de 1759 (t. III, p. 536-537), sur Jean le Chartier, prêtre, curé de Saint-Ouen du Breuil, ancien recteur de l'Université de Caen, né en 1667, mort en 1737 :

« M. Foucault, intendant de Caen, lui assigna vers le même temps une place à l'Académie de cette ville, et ce nouveau grade donna lieu à M. Le Chartier de donner souvent des preuves de sa profonde érudition. On cite, entre autres, sa *Dissertation sur la vraie cause de l'exil d'Ovide*, où l'on voit un écrivain qui possède à fond l'histoire ancienne et les auteurs de la bonne latinité.

« A-t-on conservé cette dissertation ? Si elle n'existe plus, ne pourrait-on pas m'en donner une analyse, ou du moins m'en indiquer les conclusions ? T. DE L.

De qui le mot : Malo virtutes, etc. ? — On trouve, dans les *Lettres françaises* de S.-A. de Thou, si bien publiées par M. P. Paris (1877, p. 7), ce passage relatif à la mort de Christophe de Thou, premier président du Parlement de Paris et père de l'historien : « Je crois que vous aurès desjà sceu la triste occasion qui m'a tellement estonné, comme si un esclat de tonnerre m'eust frappé. Et qui est le comble du malheur, estant absent; affin que perdant la personne et les moïens ensemble (car en lui seul gisoient toutes mes espérances), le regret de la perte en fust plus grande. Toutesfois, en mon particulier, j'estime la perte de la personne si grande, que d'avoir perdu le reste en conséquence me semble une bien petite perte. Cependant je demeure ici un misérable reste de ce qui fust naguères beaucoup, et comme une petite planche d'un bien grand vaisseau. L'importunité et avidité desmesurée d'un homme obligé à nostre maison et à la mémoire du deffunct a osté le moien au Roy, en l'absence de monsieur mon oncle et de moi, de pouvoir reconnaitre les services de trente ans d'un homme qui n'en eust jamais de son vivant aucune marque. Voilà où nous en sommes. Quant à moi, je m'arme contre ceste indignité d'un mespris et desdain de celui qui nous a si laschement couru sus. *Malo virtutes quam virtutum præmia.* »

A quel auteur le président de Thou a-t-il emprunté ce mot vengeur ?

T. DE L.

RÉPONSES.

Proverbes (XX, 464). — *Les Proverbes illustres, historiques, ou recueil de diverses questions curieuses pour se divertir agréablement dans les compagnies*. Paris, Pierre David, 1655, in-12 (attribué au comte de Cramail). — *Les Coustumes de Chaalons, avec commentaire et recherches curieuses sur icelles*, par Lovys Godet, escuyer, sieur de Thilloy, aduocat en Parlement. a Chaalons, chez Germain Nobilly. M. VI. C. XV. Petit in-12. — *Les Proverbes notables et belles sentences de plusieurs bons auteurs, tant anciens que modernes*. Paris, Pierre Menier, 1602, petit in-12. — *Réflexions historiques, critiques et morales sur un proverbe*, lues le 6 avril 1744, par M. ***, l'un des sept, avec cette épigraphe : *in promptu causa est*. 2e vol. des *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc, nouvellement établie à Troyes en Champagne. Troyes et Paris, 1756, in-12. — *Encyclopédiana, ou dictionnaire encyclopédique des Ana*. Paris, Panckoucke, 1791, in-4. Fait partie de l'*Enyclopédie méthodique*. — *Apologues et contes orientaux*, etc., par l'auteur des *Variétés morales et amusantes* (l'abbé Blanchet). Paris, Debure aîné, 1784, in-18. — *Recréations philologiques ou Recueil de notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française*, par F. Génin. Paris, Chamerot, 1858, 2 vol. in-8. — *L'Esprit des autres*, recueilli et raconté par Edouard Fournier. Paris, Dentu, 1857, in-8. — *L'Esprit dans l'histoire, recherche et curiosités sur les mots historiques* par Edouard Fournier. Paris, Dentu, 1857, in-8. — *Proverbes inédits de Madame la marquise de Maintenon*, publiés par

M. de Monmerqué (de la Bibliothèques des familles chrétiennes, Paris, Blaise, in-8, 1829). — *Recueil général des Proverbes dramatiques*, en vers et en prose, tant imprimés que manuscrits. Londres, 1785, 5 v. in-12. — *Proverbes dramatiques*, par M. Carmontel. Paris et Versailles, Lejay, 1768-81, 8 vol. in-8, et Paris, Delongchamps, 1822, 4 v. in-8. — Cette dernière édition, aussi complète que la première, est précédée de la vie de l'auteur, d'une dissertation historique et morale sur les Proverbes et suivie d'une table explicative de l'origine et du sens des Proverbes contenus dans l'ouvrage, de leur concordance avec les adages latins, espagnols et italiens qui présentent le même sens, de réflexions et d'anecdotes analogues au sujet, par C. de Méry. — *Nouveaux proverbes dramatiques*, par Carmontel. Paris, Lenormant, 1811, 2 v. in-8. — *Proverbes et comédies posthumes*, par le même, précédés d'une notice, par Mme de Genlis. Paris, Ladvocat, 1821, 3 v. in-8. — *Proverbes dramatiques*, par Étienne Gosse, membre de la Société philotechnique. Paris, Ladvocat, 1819, 2 v. in-8. — *Almanach perpétuel, historique, pronostiqatif et proverbial*, utile à tous les âges pour tous les jours de l'année. Troyes, Auner André, 1854, in-16. — *Le Brahme voyageur ou la sagesse populaire de toutes les nations*, par Ferdinand Denis (ouvrage couronné par l'Institut). Paris, 1835, in-18, fait partie de la *Bibliothèque populaire*, publiée par Ajasson de Grandsagne. — *Ducatiana, ou remarques de feu M. Duchat sur divers sujets*, recueillies dans ses manuscrits et mises en ordre par M. F., Amsterdam, Pierre Humbert, 1738, 2 v. in-18. On trouve à la fin du 2e vol., pages 449 à 545, des *Remarques sur quelques proverbes français par ordre alphabétique*. — *Flos medicinæ scholæ Salerni*, édition comprenant les travaux inédits de Bandry, de Balzac, etc., publiée par les soins de Renzi, médecin napolitain. Naples, 1819, in-8. — *Dictionnaire de la santé, ou Répertoire d'hygiène pratique*, par le docteur J.-R. Fonssagrives. Paris, Ch. Delagrave, 1876, grand in-8. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de dictons populaires ou de locutions proverbiales. — *Les poëtes juristes, ou Remarques des poëtes latins sur les lois, le droit civil, le droit criminel, la justice distributive et le barreau*, par E. Fleuriot, conseiller à la Cour de Paris. Paris, Cosse et Marchal, 1858, in-18. — *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et formules du Droit universel*, par Michelet. Paris, Hachette, in-8. — *Essais sur la symbolique du Droit*, par Chassan, avocat général à Rouen. Paris, Videcoq, 1847, in-8. — *Guide de la conversation latine*, contenant un recueil de mots usuels, etc., des idiotismes et proverbes et des *Sententiæ selectæ*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Toulouse, Et. Privat, et Paris, Pélagaud, in-18, s. d. — Le *Magasin pittoresque*, par Ed. Charton. Paris, in-4. La table des trente premières années de ce recueil renvoie sous le mot *Proverbes* à beaucoup de volumes. — Le *Bulletin du bouquiniste* du 1er février 1858 annonce, sur les proverbes, les ouvrages suivants qui, il nous semble, n'ont pas été signalés : — *Bonne response à tout propos. Livre fort plaisant et délectable*, auquel est contenu grand nombre de Proverbes et sentences joyeuses de plusieurs matières desquelles par honnesteté on peut user en toute bonne compagnie. Lyon, Pierre de Tours, 1551, in-24 (avec la traduction espagnole en regard). — Pascetti (Orlando). *Proverbi italiani e latini non meno Diletteuoli che utili, non solamente nel componere nell' una e l'altra lingua. In Milano*, s. d., in-16. — *Recueil de proverbes français, latins, espagnols, italiens, allemands, hollandais, juifs, américains, russes, turcs*, etc. (par d'Humières. Paris, s d., in-8). — *Histoire générale des proverbes, adages, sentences*, apophthègmes, dérivés des mœurs, des usages, de l'esprit et de la morale des peuples anciens et modernes, par Méry. Paris, 1828, 3 vol. in-8. B. de F.

Dictons populaires sur le temps, ou Recueil des proverbes météorologiques de la France, par Francis de Roucy, membre de la Société météorologique de France. Paris, Plon, 1877, in-8, 23 p. (Ce petit recueil contient 127 dictons exclusivement météorologiques ;

l'auteur n'a voulu s'occuper ni des proverbes agricoles, ni des proverbes étrangers. Il y aurait à reprendre ce travail, en plaçant à côté des proverbes français ceux des autres nations ; bornons-nous à un seul exemple : « Pluie de février vaut jus de fumier. » Et en espagnol : « Quando llueve en Febrero, todo el año es tempero. B.

Les Feux de la Saint-Jean. (XX, 287, 383). — En attendant que nous réunissions d'autres renseignements, indiquons à M. Sabatini, de crainte de l'oublier, un article publié dans la *Revista historica*, n° XXXVIII, par M. Maspons y Labros et portant ce titre : *La fiesta da San Juan*. Th. P.

La Conspiration des faus. ses bank-notes (XX.463). — La fabrication de faux billets de la Banque d'Angleterre en 1810, et de celle de Russie en 1812, ordonnée par l'empereur, fut dirigée par le ministère de la police, et la gravure des planches fut confiée au sieur Lale, graveur habile du dépôt général de la guerre. M. V. L. trouvera de curieux détails sur cette mystérieuse et *délicate* opération, dans le journal du graveur Lale. (V. *Papiers et correspondance de la famille impériale*, Paris, imprimerie nationale, in-8, t. Ier, p. 289-318). Ed. Sénemaud.

Produit des principales Bibliothèques livrées en France aux enchères publiques (XX,463,).—Voici quelques indications, qui pourront être complétées, relativement à la question posée.

En 1783, la vente du duc de La Vallière produisit 404,677 livres; une multitude de volumes, qu'on se dispute aujourd'hui à coup de billets de banque, furent abandonnés à très-bas prix. En 1789, la vente du prince de Soubise (où se trouvaient tous les livres aujourd'hui si recherchés de l'illustre J.-A de Thou), ne dépassa guère 200,000 fr. L'auteur du *Manuel du Libraire* faisait observer, en 1863, qu'on y donna pour 2 et 3 francs des livres qui se payent 200 à 300, et au delà. Ces mêmes livres payés 3 fr., en valent 600 et plus en 1877.

En 1811, la vente Firmin-Didot produisit 115,000 (on y adjugea pour 11 fr. l'exemplaire de de Thou de l'édition originale des *Essais* de Montaigne qui, en 1844, à la vente Nodier, atteignit 527 fr., et qui aujourd'hui en vaudrait plus de 2000). En 1816, la vente Mac Carthy, très-riche en livres du xv siècle imprimés sur vélin, arriva à 404,746 fr. La *Psalterium* de Mayence, 1460 (premier livre daté), fut acquis au prix de 12,000 fr. pour la Bibliothèque alors dite du roi. Citons enfin les ventes La Bedoyère, en 1837, 108 000 fr., et seconde vente en 1862, 156,000 fr.; prince d'Essling, en 1839, 106,000 fr.; Libri, en 1847 (riche surtout en raretés italiennes), 101,000 fr.

Plus tard, nous trouvons les ventes de Bure, 143,473 fr., en 1843; Renouard, 200,000 fr., en 1854; Ch. Giraud, en 1855, 180,000 fr.

En 1861 a lieu la vente Solar. Les livres commencent à éprouver cette hausse qui devait faire de si énergiques progrès, et le total est de 546,234 fr.; c'est le chiffre le plus élevé qui eût jusqu'alors été atteint en France.

Depuis, sont venues les ventes Yemeniz, en 1867; Ch. Brunet, en 1868; baron Jérôme Pichon, en 1869; Potier, en 1870; Lebeuf de Montgermont, en 1876. Éloigné de Paris en ce moment, je ne saurais dire au juste ce qu'elles ont produit, mais quelque bibliophile comblera sans doute cette lacune.

Il y eu certainement en Angleterre des ventes qui ont produit des sommes très-élevées.

La bibliothèque de Richard Heber, la plus nombreuse qu'ait jamais formée un particulier, et dont la vente dura de 1834 à 1836, donna 57,000 livres st.

La collection de sir Thomas Grenville n'a point été mise en vente, puisque, d'après la volonté de son propriétaire, elle est entrée en masse au Musée britannique; elle revenait à 54,000 livres st. T. B.

Le Gérant : L. Sandret.

ERRATA DE LA TABLE DE L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET

Pages			
74	ligne 6.	ajoint : 1' en	lisez a joint, en
»	8.	savoir : dans les	savoir : 1° dans les
»	22.	782	784
»	23.	335...., 282	334..... 281
»	27.	782	784.
»	28.	602	604.
»	29.	335	334.
»	30.	329	328
»	31.	282	281.
»	32.	132	131.
76	50.	N.B. Les préliminaires, etc.	Rapportez ces 2 lignes au bas de la page 75, à la suite de la note *a*.
80	37.	près Trèves (abbesses de...	lisez près Trèves (abbés de...
83	43.	Abb. — Église,	abb. ou église
84	3.	4 titres pour	analyse de 4 titres pour
152	24.	Longane,	Longane, etc.
154	41.	Adalbéro, 1er év.	Adalbéro Ier, év.
156	23.	Confirmon de Fred.	Otto III emp. (confirm. par Fred. I.
157	4.	75.	175.
158	43.	p. Wadgass, abb.	p. Sigeb. cte — Wadgasse, abb.
»	44.	p. Thierry duc	Id.
160	11.	de Tanviller. — Ste de Hatstatt	de Hastatt — Tanviller.
»	22.	p. St Michel	lisez : p. St Mihiel abb. — St Michel.
»	23.	(Laître-sous-Amance) prré	prré
»	26.	Monzay	Mouzay
161	44.	1030	1130
162	3.	Lothaire III	Lothaire II
245	22.	465. II 425. III 125. 1197	468. — III 125. 1197.
246	1.	II 418. VI 76. 1211	II 418. — 1211.
»	45.	II 432. III 127. 1223.	— III 127. 1223.
247	1.	II 434. III 127. 1224.	II 434. — 1224.
248	1.	II 447. III 127. 1234.	II 447. — 1234.
249	1.	II 463. III 127. 1248.	II 463. — 1248.
»	49.	Habsporch,	Halsporch
250	1.	II 481. III 127. 1258,	II 481. — 1258.
251	1.	II 499. III 127. 1270,	II 499. — 1270.
252	1.	II 512. III 127. 1282.	II 512. — 1282.
»	31.	p. Ferry III duc de Lorr.	à Guyot de Passavant, Ecuyer
»	32.	— Cession	— Hommage
»	33.	id.	à Ferry III duc de Lorr. —
253	1.	II 536. III 135. 1291.	II 536. — 1291.
254	1.	II 562. III 137. 1311.	II 562. — 1311.
»	39 et 45.	Verdun, cité,	Verdun, cité.
255	1.	II 602. III 137. 1342.	II 602. — 1342.
256	1.	II 631. III 137. 1358.	II 631. — 1358.
»	5.	1361-1363	1361.
357	36.	1432. Charles VII	1432 pour 1467. Louis XI
»	40.	Charles III duc	Charles II duc.
»	56.	de Lys	du Lys
359	5.	Nicolas de Lorraine	Nicolas Mis du Pont.
»	12.	Nicolas, duc de Calabre	Jean II, duc de Lorr. et son fils.
»	35.	Yolande d'Anjou dessc	Yolande d'Anjou héritière
360	31.	1480	1479
364	49.	950. III 46.	950. III 446.
365	26.	Fr. de Vaudémont	Fr. de Lorr, cte de Vaudémont
368	44.	Riquet	Riguet.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉLOOGIE

Ecriture Sainte. Handworterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser (*Dr G. Baur, Dr Beyschlag, Dr Fr. Delitzsch, Dr Ebers, Dr Hertzberg, Dr Kamphausen, Dr Kleinert, Dr Mühlan, Dr Schlottmann, Dr Schrader, Dr Schürer et A. von Dr Ed., C. Aug. Riehm*) 32
Qu'est-ce que la Bible (*l'abbé A. David*). 97
Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments (*Dr Franz Kaulen*). 98
Vom Paradies bis zum Schilfmeer (*Dr Heinrich Heibert*) 99
Questions égypto-bibliques (*le P. Philpin de Rivières*). 100
Salomon et ses successeurs (*Jules Oppert*) 100
Psaumes, trad. nouv. avec notes, etc. (*Alexis Clerc*) 546
Les Psaumes (*le R. P. Champon*) 101
Psallite sapienter. Psalliret Weise! Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie (*Dr Mausur Walter*). 34
La sainte Bible : Salomon et l'Ecclésiaste (*l'abbé A. Motais*) . . . 102
La Sainte Bible : Le livre de Josué (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*) 109
Das Buch Isaias (*Dr B. Neteler*). 103
Les trois grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel (*l'abbé Le Hir*, publ. de *l'abbé Grandvaux*) 103
Die Klagelieder des Propheten Jeremia (*Dr Leo Ad. Schneedorfer*). 104
L'Intégrité des Evangiles en face de la critique (*le R. P. Corluy*). 105
Biblia latina studenti (*Abate Vuillaume*). 142
Evangelii Concordantis Expositio (*Saint Ephrem*, publ. du *R. P. J. B. Aucher*, édit. du *Dr G. Moesinger*) 105
Essai d'interprétation des dernières parties de l'Evangile selon saint Matthieu (*Henri Lutteroth*). 106
Das Matthäusevangelium und seine Lucasparallelen (*Dr Bernhard Weiss*) 107
The Life and Writings of S. John (*James M. Macdonald*) 107
Drei Monate am Libanon (*Dr Oscar Fraas*) 108
Liturgie. Petit livre de messe à l'usage des enfants pieux, trad. de l'abbé (*Ch. B. Couissinier*). 435
Notice sur les églises 242
Théologie dogmatique. Corso superiore d'istruzione religiosa (*Ab. Schiavi Lorenzo*) 110
Cours abrégé de religien (*le P. F. Schouppe*). 142
Exposition du dogme catholique (*le R. P. Monsabré*). 477
La Religion en face de la science (*l'abbé Alexis Arduin*) 214
Dieu dans ses œuvres (*l'abbé Pioger*) 351
L'Eglise, la Foi et la Pénitence (*l'abbé Charles de Place*) 112
Essai théologique sur le catholicisme libéral (*Mgr Victor Pelletier*). 111
De la souveraine et infaillible autorité du Pape dans l'Eglise et dans les rapports avec l'Etat (*le Père Bottalla*) 113
La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale (*Mgr de La Tour d'Auvergne-Lauraguais*) 479

Exposition historique des propositions du Syllabus (*l'abbé Verdereau*). 436
Théologie ascétique. Lettres à Cornélie (*l'abbé Henri Planet*). . 386
Un aide dans la douleur. 387
L'Ecole de la souffrance (*l'abbé Odon Dignat*) 388
La sainte Vierge (*l'abbé Maynard*). 482
La Vierge Marie (*l'abbé H. Chaumont*) 388
Le Chemin de la perfection chrétienne montré et aplani (*saint Francois de Sales*) 389
La Veuve chrétienne (*la baronne de C****) 390
L'Abeille eucharistisque (*l'abbé H. Burel*) 391
Histoire des merveilles et des prodiges du signe de la croix (*l'abbé Chaudé*) 391
La Solitude avec Jésus (*Raoul de Navery*) 393
Courtes méditations pour tous les jours et principales fêtes de l'année. T. III et IV (*le P. Léop. Stix*, trad. de *l'abbé Le Rebours*). 394
La Génuflexion au dix-neuvième siècle (*Mgr Gaume*) 394
Entretiens spirituels (*Mlle Barbier*) 395
Vie intérieure de la très-sainte Vierge (*M. Olier*). 396
Le Trésor du pieux fidèle (*le R. P. Léonard Goffiné*) 397
Mois du Sacré Cœur 397
Prières aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie (*le R. P. Weninger*, trad. *de l'abbé Bélet*) 398
Le Cœur de Jésus modèle du Cœur humain (*le R. P. Seguin*) . . 398
Petit mois du sacré Cœur de Jésus. 398
La Congrégation de la très-sainte Vierge à Saint-Acheul (*le R. P. Ch. Clair*) 70
Le Bouquet de myrrhe offert à la vierge Marie (*Louise de Hostal*). 399
La Perfection des jeunes filles (*l'abbé L. Chevojon*) 399
Manuel de la jeune fille chrétienne (*l'abbé L. Chevojon*). 399
L'Avent. Méditations (*l'abbé A. Ricard*) 400
Les Exercices de sainte Gertrude, trad. (*du R. P. Dom Guéranger*). 400
Le Chemin de la croix de la sainte Vierge (*Alex. de Saint-Albin*) . 401
Du culte de saint Michel et des saints Anges (*l'abbé P. Rambaud*) . 401
Règles de conduite à suivre pour vivre heureux et se sanctifier dans le monde 402
Les Immortelles. 402
Apparecchio alla Morte (*saint Alphonse de Liguori*). 402
Proponimenti di S. Leonardo da Porto-Maurizio. 403
La Nuvoletta del Carmelo (*l'abbé Giov. Bosco*). 403
Ritualisme. The english catholic's vade mecum 323
The people's man book 324
A book of Litanies 324
Guide to Heaven (*Carter*). 324
Meditations on the life of our Lord (*Carter*). 325
Directorium pastorale (*Blunt*) 325
Notitia eucharistica (*Scudamore*) 327
The Holy catholic Church (*Meyrick Goulburn*). 326

JURISPRUDENCE.

Droit canonique. Theorica et praxis regiminis diœcesani præsertim sede vacante (*Sac. Prof. J. C. Ferraris*). 114
Droit romain. Trattato delle Pandette (d'*Arndts*, trad. de *Filippo Serafini*) 35
Droit civil français. De la propriété littéraire et artistique (*Daniel de Folleville*) 68
Droit international. — La guerre continentale et la propriété (*Rouard de Card*) 543
Histoire du droit. Fontes juris italici medii œvi (*G. Paddelletti*) . 36

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie. Précis de philosophie (le *R. P. Brouscaillou*). . . . 216
Essai de philosophie classique (*l'abbé Carbonel*). 403
Logique déductive et inductive (*Alexandre Bain*, trad. de *Gab. Compayré*). 290
La Philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots (*A. Ed. Chaignet*) 203
Etude sur les progrès du positivisme (*E. Littré*). 295
Le Positivisme (*André Poëy*). 297
De l'état des études philosophiques en France (*Reinhard de Liechty*). 299
Prolegomeni di una filosofia descrittiva(*Can. Francesco Coco Licciardello*) 300
Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode (*Pierre-Auguste Berthault*). 301
De l'esprit philosophique (*Charles Charaux*) 304
La Science (*A. M****) 306
Exposé de la synthèse des sciences (*l'abbé Elie Blanc*) 308
Transformation surnaturelle de l'homme avant et après la mort (*l'abbé A. F. J. Rouillot*) 217
Le Mal et le bien. — L'Antiquité (*Eugène Loudnn*) 217
Julien l'Apostat et sa philisophie du polythéisme (*H. Ad. Naville*). 115
Morale. La Famille d'après la Bible (*Charles de Ribbe*) 240
La Dette de la paternité (*l'abbé A. Le Goupils*, publ. de *l'abbé Eug. Soyer*) 117
Education et enseignement. L'Education, ses difficultés et son but (*l'abbé H. Chaumont*). 117
Œuvre du Vénérable de la Salle (*le R. P. Félix*) 351
L'Instruction gratuite, obligatoire et laïque (*le comte de Champagny*). 241
Dictionnaire d'instruction primaire, éducation, enseignement, législation (*G. Belèze*) 536
Devoirs des écoliers américains (*F. Buisson*, trad. *A. F. Legrand*) . 59
Politique. De l'organisation communale et municipale en Europe aux Etats-Unis et en France (*Henri Pascaud*) 121
Economie politique et sociale. Du dimanche (*le comte de Champagny*) 240
Le Livre de la charité (*le Père abbé dom Silvano Razzi*, trad. de *E. Razi*) 65
Manuel de la corporation chrétienne (*Léon Harmel*) 149
Les Ouvriers européens. T. II. (*F. Le Play*). 118
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*) 406
The Jukes (*R. Dugdale*) 483
La Misère (*Jules Siegfried*) 37
Vous êtes des blagueurs (*F. Allantaz*) 435
Assemblée générales des catholiques. 150
Finances. Traité de la science des finances (*Paul Leroy-Beaulieu*). 484
Physique. Les Volcans et les tremblements de terre (*K. Fuchs*) . . 486
Géologie. Le Gisement préhistorique du mont Dol (Ille-et-Vilaine) (*l'abbé Hamard*) 39
Les Phénomènes glaciaires et torrides (*Jules Péroche*) 537
Histoire naturelle. Tableaux et scènes de la vie des animaux (*E. Lesbazeilles*) 468
Catalogue des oiseaux d'Europe (*J. C. L. T. d'Hamonville*). . . . 436
Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes (*Em. Blanchard*). . 488
La Plante dans les appartements (*H. de la Blanchère*) 538
Science médicale. Manuel de gymnastique hygiénique et médicale (*le Dr N. A. Le Blond*, introd. *de H. Bouvier*) 435

Bilder aus dem Leben eines Taubstummen Eine Autobiographie des Taubstummen O. Fr. (*Kruse*) 66
Cosmographie. Le Ciel, notions élémentaires d'astronomie physique (*Am. Guillemin*) 489
Les Terres du Ciel (*Camille Flammarion*) 490
Art militaire. Cours d'art militaire (*le général Favé*). 219
Mélanges scientifiques. Les Inventeurs du gaz et de la photographie (*le baron Ernouf*) 354
Les Galeries souterraines (*Maxime Hélène*). 353
Beaux-Arts. Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne (*l'abbé J. Corblet*) 67
La France archéologique. Antiquités et monuments du département de l'Aisne (*Edouard Fleury*)) 40
Les Monuments historiques de l'Algérie (*Louis Piesse*) 67

BELLES-LETTRES.

Philologie et linguistique. Grammaire de la langue latine (*J. M. Guardia* et *J. Wierzeyski*) 41
Grammatick der littauischen Sprache (*Dr Friederich Kurschat*) . . 490
Etymologische Forschungen aus dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (*Aug. Fried. Pott*). 125
Litu-Slavische Studien (*Alex. Brückner*) 493
Eloquence. Les Plaidoyers politiques de Démosthènes (*Henri Weil*). 407
L'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au dix-huitième siècle (*Ad. Delvigne*) 244
Poésie. La Chanson de Roland (*A. d'Avril*). 148
Recueil des anciennes poésies françoises des quinzième et seizième siècles (*A. de Montaiglon* et *James de Rothschild*) 328
Anthologie de quatrains anciens et modernes (*John Brunton*) . . 145
Poésie de François Sarrasin (*Octave Uzane*) 407
Les Lusiades de Camoens, (trad. *A. de Cool*). 42
Jochs Florals de Barcelona, l'Atlantida (*Jascinto Verdaguer.*) . . . 330
Publications de l'Early english text Society. The Vision of William concerning Piers the Plowman (*Rev. Walter W. Skeat*). 194
Pierce the Plowmans crede (*Rev. Walter W. Skeat*) 195
Méditations on the supper of our Lord, (*cardinal John Bonaventura*) *A. Robert Manning of Brunne*, introd. *les 7 Meadows Cowper*) . . 195
The Blickling homelies (*Rev. R. Morris*) , ... 196
Be Domes Daege, de Die judicii (*J. Rawson Lumby*) 196
Cursor Mundi (*Rev. Richard Morris*). 196
The History of the Holy Grail (*Harry Lonelich* reedit. by *J. S. Furnivall*) 96
Palladius on husbandrie (*Rev. Barton Lodge*). 196
The Bruce 197
The Romance of Guy of Warwick (*Dr Julius Zupitza*) 197
Old English homelies of the twelfth and thirteenth centuries (*Richard Morris*). 197
Merlin. 198
On early English pronunciation 199
The Satyre of the thrie estaits (*Sir David Lindessay*) (*F. Hall*). . . 199
Instructions for Parish priests (*John Myre*) (*Eward Peacok*) 200
The romance and prophecies of Thomas of Erceldoune (*James A. H. Murray*) 200
A supplicacyon for the Beggers (*Simon Fish*) reedited (*F. F. Furnivall*) edited bey (*J. Meadows Cowper*) 201
The Select works of Robert Croley (*J. Meadows Cowper*) 201
Henry Brinklow's complaynt of Roderyck Mors (*J. Meadows Cowper*). 202

Emblemes and Epigrames (*Francis Tynne*) ed. bey *F.J. Furnivall*). 203
Early English meals and manners (*F. J. Furnivall*) 203
Théâtre. Corneille (*Fr. Godefroy*). 148
Théâtre choisi de Molière. T. I" (*Poujoulat*) 466
La Reine Esther (*Ernest Sabatier*) 43
The plays of Mrs Centlivre (*Pearson*). 408
Romans, contes et nouvelles. Uarda (*Georg. Eberd*). . . . 127
Le Diable amoureux (*Jacques Cazotte*) 539
L'Assommoir (*Emile Zola*) 6
La Fille Elisa (*Edm. de Goncourt*) 7
La petite mère ; la Paroisse du jugement dernier ; le Calvaire de la baronne Furster ; le Combat de la fabrique Bergonnier ; l'Hospice des enfants assistés. (*Ferdinand Fabre*) 8
Les Filles de Bohême (*Henri de Lacretelle*) 10
La Fille au vautour (*Mme Vilhelmine de Hillern*) trad. de (*Jules Gourdault*) 11
Le Chevalier de Médrane (*Granier de Cassagnac*) 11
Le Violon fantôme (*Simon Boubée*) 12
Le Serf de la princesse Latone (*Auguste Coupey*). 13
L'Aventure de M. de Troenic (*Albert Fornelles*) 14
Les Aventures du roi Louis (*Félix de Servan*) 16
Philippe-Monsieur (*Ch. Buet*) 16
Les cadets de Gascogne (*de Lescure*) 6
La Tentation de Gilbert (*Paul Dufour*) 17
Les Songères (*C. Robinot-Bertrand*) 18
Une idylle normande (*André Lemoyne*) 18
Le Crime de Jean Malory (*Ernest Daudet*) 19
La Fille maudite (*Emile Richebourg*). 20
Une faiblesse de Minerve (*Claire de Chandeneux*). 20
Val-Régis-la-Grande (*Claire de Chandeneux*) 20
Le Fils du martyr (*A. de Lamothe*). 21
Le Proscrit de la Camargue (*A. de Lamothe*) 21
Le Meneur de loups (*Alfred des Essarts*). 23
La Maison du sabbat (*Raoul de Navery*) 23
Le Cloître rouge (*R. de Navery*) 23
La Route de l'abîme (*Raoul de Navery*) 24
Mémoires du marquis de Champas (*Camille d'Arvor*) 24
Au bagne, histoire d'un curé de campagne (*Aug. Snieders*) trad. de *Lebrocquy*) 24
Bonjour Philippe (*Aug. Snieders*) trad. de (*Lebrocquy*). 24
La Cousine de Lionel (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Madeleine Green (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Marcelle Dayre (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Mademoiselle de Kervalez (*Mme Maryan*) 25
La Pupille de Salomon (*Mlle Marthe Lachète*). 26
La Famille Danglas (*Henry de Croisy*). 26
Jeanne d'Aurelle (*Etienne Marcel*). 26
Ghislaine (*Mme la comtesse de Buisseret*) 27
Séraphine (*Mme la comtesse de La Rochère*). 27
Noir et rose (*Virginie Nottret*) 27
Une famille d'ouvriers (*A. Espanet*) 27
La Maison blanche (*Mme Céline Malraison*) 28
Les Morts bizarres (*Jean Richepin*) 28
Les Fils du siècle (*Gène-Mur*) 28
Artistes et bourgeois (*Germain de Picard*) 29
Histoire de Jean l'ont pris (*l'abbé Favre*) trad. de (*Jules Troubat*). . 29
Nouvelles asiatiques (*comte de Gobineau*) 29
Petits romans (*Francis Wey*). 30
Dans les herbages (*Gustave Levavasseur*) 31

Les trois caps (*P. Branda*) 31
Jarousseau, le pasteur du désert (*Eug. Pelletan*) 31
Souvenirs d'un zouave (*A. Blanc*) 32
Les Contes de Bretagne (*Paul Féval*) 469
Ouvrages pour la jeunesse. Le Journal de la jeunesse. . . . 467
A travers l'Amérique (*Lucien Biart*) 467
Les Déserts africains (*Raimond Lapointe*) 470
Les Indes noires (*Jules Verne*) 204
Dionis (*Miles Gerard Keon*, trad. de *Mme Rousseau*) 205
Mon premier voyage en mer 205
Histoire d'un enfant de Paris (*Mme Le Lasseur*) 206
Le Rubis de Syrie (*Mme Antoine Jauffret*) 206
L'Interne du Val-de-Grace (*E. de Lalaing*) 207
Le Trésor du souterrain (*Jean Grange*) 207
Une maison de correction (*Mme Marie-Angélique*) 208
La Branche de vislous (*Louis Fuzet*) 208
Le Juif de Vérone (*A. Breciant*) trad. de (*M. Lamy*) 209
Le Val Saint-Jean (*Mme Bourdon*) 211
Les deux cousines (*L. Darville*) 211
Aimée (*H. Croisy*) 210
Le Chemin du bonheur (*E. Marcel*) 211
Louise et Hélène (*Mme Gabrielle d'Arvor*) 212
En famille (*Mme Stolz*) 213
A quoi sert un chapelet 213
Le Calvaire de la patrie (*A. Rio*) 213
Les Neiges d'autan (*Mme Lavergne*) 213
Even le Monadich (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 214
Lisez-nous (*d'Outremer*) 214
La Casa Giojosa (*Mlle Benoit*) 224
Heure et malheur (*Mme Emma d'Erwin*) 472
Montluc le Rouge (*A. Assollant*) 472
Le Neveu de l'oncle Placide (*J. Girardin*) 473
Chloris et Jeanneton (*Mme Colomb*) 473
Courage et dévouement (*Ch. Deslys*) 474
Scènes historiques (*Mme de Witt* née *Guizot*) 474
Souvenirs d'un gendarme (*Jean Grange*) 70
Le Vieux de la forêt (*Mme de Stolz*) 475
Les Causeries d'une grand mère (*Mme Elisa Frank*) 470
L'enfant gaté (*Mlle Zénaïde Fleuriot*) 475
Demain, suivi de Mourad le Malheureux (*Miss Edgeworth*) . . . 476
La Famille Harel (*Mlle Julie Gouraud*) 476
Le Château de la Pétaudière (Vicomtesse *de Pitray*) 477
Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde (*Jules Verne*) 468
Récits et Souvenirs (l'abbé *Lenfant*) 146
Ce que c'est qu'un curé (*Louis Veuillot*) 149
Les trois veuves (*A. de Pontmartin*) 149
Biblioteca della Gioventù italiana 143
Histoire et critique littéraire. Perse et Juvénal (*P. Cass-Robine*) 126
La Tragédie grecque (*E.-Ad. Chaignet*) 496
Précis historique de la littérature française, depuis les origines jusqu'à nos jours (*Louis Jaunay*) 68
Précis historique et chronologique de la littérature française (*Alfred Bougeault*) 538
Histoire de Mélusine, princesse de Lusignan et de ses fils (*Nodot*) . 44
Le Théâtre en France (*A. d'Avril*) 143
Rabelais. La renaissance et la réforme (*E. Gebhart*) 499
Storie popolari in poesia siciliania (*Salv. Salomone-Marino*) . . . 498

Molière jugé par ses contemporains (*A. P.-Malassis*). 331
Les Points obscur de la vie de Molière (*Jules Loiseleur*) 128
Notice sur les trois Brébeuf (*Ch. Marie*). 333
Grimod de la Reynière et son groupe (*Gustave Desnoiresterres*) . . 269
Un compatriote de Fénelon et de Joubert (*le R. P. des Valades*) . . 69
Critique dramatique (*Jules Janin*). 130
Jules Janin (*A. Piedagnel*) 144
Nouveaux samedis (*A. de Pontmartin*) 334
Conférence sur la littérature canadienne (*A. Lefaivre*) 545
Epistolaire. Correspondance entre Schiller et Goethe (*B. Lévy*). . 354
Polygraphes. Œuvres de Tacite (*Emile Jacob*). 410
Œuvres de Mgr l'Evêque de Poitiers. 220
Mélanges littéraires. Lo Mon invisible ou la literatura catalana (*Gayeto Videl y de Valenciano*) 540
Tradicions religiosas de Catalunya (*Agna de Valldaura*) 540
L'Antico carnavale nella contea di Modica. Schizzi di costumi popolari (*Serafino Amable Guastella*) 539
D'un siècle à l'autre (*J. B. G. Galiffe*) 410
Souvenirs d'un homme de lettres 1795-1873 144
A propos de l'Assommoir 351

HISTOIRE

Géographie. Nouvelle géographie universelle (*Elisée Reclus*) . . . 500
Histoire. Expédition anglaise au pôle Nord. 1875-76 (*cap. Nares*, trad. par *F. Le Clerc*) 544
Voyages. Voyage en France (*Madame Amable Tastu*) 470
Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro (*Ch. Yriarte*). . . . 501
Les Alpes. Histoire et souvenirs (*Xavier Roux*). 243
Les Châteaux de mon enfance. Auvergne et Bourbonnais (*Henri d'Ideville* 502
Le Sanctuaire du mont Carmel (*le R. P. Julien de Sainte-Thérèse*) . 339
Aquarelles africaines (*Emile Guinet*) 244
L'Expédition du Tegetthoff. Voyage sur les glaces du pôle Arctique (*le colonel Payer*, trad. par *J. Gourdault*). 503
Le Japon de nos jours et les Echelles de l'Extrême-Orient (*Georges Bousquet*) 221
Histoire biblique et ecclésiastique. La Bible et les découvertes modernes en Egypte et en Assyrie (*F. Vigouroux*) . . . 131
Geschichte Egypten's unter den Pharaonen. Nach den Denkmalern (*Dr H. Brugsch-Bey*). 336
Etudes sur les origines (*E. de Marin de Carranrais*). 122
Roma sotterranea cristiania. T. III (*G. B. de Rossi*). 412
Dictionnaire des Antiquités chrétiennes (*l'abbé Martigny*). . . . 503
La Vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux deuxième et troisième siècles (*E. de Pressensé*). 415
Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte (*J. Hergenroether*). . 223
Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Eglise (*l'abbé Victor Hély*) 224
Saint Athanase (*Eugène Fialon*). 45
Saint Grégoire de Nazianze (*l'abbé A. Benoit*) 226
Histoire de saint Paulin de Nole (*l'abbé F. Lagrange*) 132
Les Pièces du procès de Galilée (*Henri de l'Epinois*) 338
Encore Galilée (*le P. Eugène Desjardins*). 417
Histoire de Pie IX et de son pontificat (*l'abbé A. Pougeois*). . . . 506
Pie IX, sa vie et les actes de son pontificat (*l'abbé Gillet*) 506
La Cinquantaine épiscopale de Pie IX (*Aug. Roussel*) 242
Hagiologie et biographie de pieux personnages. Historiæ seu vitæ sanctorum (*Surius*). 310
Saint Marcel (*Henri Courtin*) 311

Vie de saint Tropez (*l'abbé Espitalier*) 311
Vie de saint Martin, évêque de Tours (*l'abbé Baguet*) 311
Vie de saint Privat (*l'abbé Rigal*) 312
Etudes critiques sur saint Lambert (*Godefrond Kurth*) 312
Notice sur la plus ancienne biographie de saint Rémacle (*Godefroid Kurth*) 312
Vie de saint Benoît d'Aniane (*Saint-Ardon*, trad. de l'abbé *Et. Cassan*) 313
L'admirable pèlerin de Montpellier saint Roch (*l'abbé J. E. Saumade*) 313
Histoire de saint Mayal, abbé de Cluny (*l'abbé L. J. Ogerdias*) . . 47
Storia di S. Francesco d'Assisi (*Luigi Polomès*). 314
Vie de sainte Catherine de Sienne (*le B. Raymond de Capoue* et *B. Thomas Caffarini*, publ. de *E. Cartier*) 314
Histoire et pèlerinage de sainte Anne d'Auray (*l'abbé Max. Nicol*) . 353
Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur de Marseille. 316
Anne-Madeleine de Rémusat (*Mgr Van den Berghe*) 314
Vie de Mathilde de Nédonchel 317
Le P. Charles Sire 317
Vie de M. Fiallon 319
Vie de M. Hamon (*l'abbé L. Branchereau*) 320
Ordres religieux. Originum Cisterciensium (*le P. Léop. Janauschek*) 508
Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique. T. VI (*le R. P. Dauzas*) 49
Die Jesuiten-Gymnasien in Oesterreich (*Dr Johann Rellle*). . . . 244
Jésuites (*Paul Féval*) 510
Vita del Padre Benvenuto Bambozzi (*Niccola Treggiani*) 321
Le R. P. A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. T. Ier (*le P. A. de Gabriac*). 418
La Sœur Natalie Narischkin (*Mme Augustus Craven*). 228
Hérésies. La Inquisicion (*D. Juan Manuel Orti y Lara*) 230
Précis d'histoire sur la ville et les possédées de Loudun (*Alphonse Bleau*) 147
Histoire du moyen âge. Die Quellen der Langobarden Geschichte des Paulus Diaconus (*Dr Jacobi*). 234
The History and Conquest of the Saracens (*Edw. A. Freeman*) . . 420
Les Césars de Palmyre (*Lucien Double*) 232
Histoire contemporaine. La France et l'Europe pendant le siége de Paris (*Pierre Maquest*, avec préface de *E. Spuller*). . . 342
Questions contemporaines. Césarisme et ultramontanisme (*S. Em. le cardinal Manning*, trad. de *Léon Boré*). 66
Application de l'idée chrétienne aux choses de notre temps (*Mgr Mabile*) 65
La Politique extérieure de la France. Monarchie, Révolution (*Vicomte A. de Rotalier*). 542
La Révolution jugée par les révolutionnaires (*Xavier Roux*). . . 241
Opinions anglaises sur la Révolution de 1789 (*L. Montgirard*) . . 546
Le Roi (*Armand Fresneau*) 441
Les Vivants et les morts, portraits politiques (*Lord One*) 71
The Ottoman power in Europe (*Edw. A. Freeman*) 431
L'Empire allemand, la Turquie et l'Europe (*Raudot*). 72
L'Asie-Mineure et les Turcs en 1875 (*Auguste Choisy*) 72
La Question d'Orient, exposé historique (*Ch. Hoch*) 542
Les Faiseurs de phrases. 241
Les nouveaux impôts (*le comte de Champagny*). 242
Les Elections françaises dans leur rapport avec la politique intérieure 543
Patriotisme et égoïsme (*Ch. Tresvaux du Fraval*). 544
Historique de l'affaire de la sœur Saint-Léon, institutrice à Saint-Léger-Vauban (*D. Marchand*) 73
Histoire de France. Cent récits d'histoire de France (*Gustave Ducoudray*). 468

Petits mémoires sur l'histoire de France, publiés sous la direction de *M. Marius Sepet*. — Les derniers Carolingiens (*M. Babelon*). — Vie et vertus de saint Louis (*René de Lespinasse*). 512
Le Mariage de Jeanne d'Albret (*le baron Alph. de Ruble*) 50
Vie de François de Lorraine (*C. Cauvin*). 471
Correspondance du maréchal de Saulx-Tavannes (*L. Pingaud*). . . 515
François de la Noue (*C. Vincens*). 355
Vie de Crillon (*H. Garnier*) 355
Colbert et son temps (*Alfred Neymarck*). 135
Archives de la Bastille. Règne de Louis XIV. Tome IX. (*François Ravaisson*). 235
Le Maréchal Fabert (*E. de Bouteiller*). 471
Dix-Huitième siècle. Lettres sciences et arts. France, 1700-1789 (*Paul Lacroix*). 515
Histoire de Marie-Antoinette (*Edm. et J. de Goncourt*) 517
La France sous Louis XVI (*Alphonse Jobez*) 237
Histoire populaire de la Révolution française (*A. Rastoul*) 71
Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution (*Frédéric Masson*) 423
Un martyr bordelais sous la Terreur (*Ch. Chauliac*). 517
Valmy (*Léon Pagès*) 437
Kléber, sa vie, sa correspondance (*comte Pajol* 518
Histoire de la guerre de Crimée (*Camille Rousset*). 137
La Journée de Sedan (*général Ducrot*). 519
Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance (*Léonce Dupont*). 542
Voyage aux pays annexés (*Victor Tissot*). 469

Histoire civile et politique de la France. Histoire des assemblées politiques en France. T. Ier (*Eugène Pierre*). 421
Notes sur l'Histoire, la statistique, la Féodalité, le Clergé, etc. (*l'abbé J. F. André*). 147
La France politique et sociale (*Auguste Laugel*). 237
Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine (*E. Chevalier*). 520
Les Familles de Vitré de 1490 à 1789 (*Ed. F****) 354

Histoire des provinces. Enceintes successives de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours (*F. Germer-Durand*). 352
Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (*Edouard Corroyer*). . 428
Le Mont-Saint-Michel (*Victor-Désiré Jacques* (*de Genets*). 328
Rôles des fiefs du comté de Champagne (*Auguste Longnon*). . . . 139
Chartrier de Thouars. 344
Mémoire sur la généralité de la Rochelle, par Michel Bégon (*Georges Musset*). 140
Mémoires de Oudard Coquault, bourgeois de Reims (*Ch. Loriquet*). 52
Mougères. 352
Servières et son petit séminaire (*l'abbé Poulbrière*) 73
Histoire du clergé catholique d'Alsace (*l'abbé C. A F****). 426
L'Alsace avant 1789 (*J. Krug-Basse*) 427
Etat de l'Eglise d'Alsace avant la Révolution. Ire partie. (*Ch. Schickelé*). 425
Les Persécutions religieuses en Alsace (*l'abbé L. Winterer*) . . . 426

Histoire étrangère. L'Histoire d'Angleterre (*M. Guizot*, recueillie par *Mme de Witt, née Guizot*) 522
Life of Simon de Montfort, Earl of Leicester (*Rev. M. Creighton*). . 133
La Vérité sur Marie Stuart. 436
Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre (*le comte de Baillon*). 341
Les Pays-Bas sous Philippe II (*Max Gossi*) 346
Hommes et choses d'Allemagne (*G. Valbert*). 239

Voyage aux pays annexés (*Victor Tissot*). 469
Histoire de Florence (*E. T. Perrens*) 54
Documenti di storia italiana 349
Occupation, neutralité militaire et annexion de la Savoie (*l'abbé C.-A. Ducis*). 430
Les Secrets d'Etat dans le gouvernement constitutionnel (*le général Alph. de la Marmora*, trad. de *Marcel* et *Savari*) 136
Valence et Valladolid (*Antoine de Latour*). 429
Les Etats-Unis contemporains (*Claudio Jannet*) 432
De la representacion e influencia de los Estrados Unidos de America en el derecho internotional (*don Rafael M. de Labra*) 146
La Présidence aux Etats-Unis (*A. Jouault*) 146
Les Etats-Unis. Notes sur l'organisation scientifique, etc. (*Dr A. Guichet*). 545
Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne (*le capit. Bernal Diaz del Castillo*, trad. du *Dr D. Jourdanet*). 524
Le Canada sous l'Union (*Louis P. Turcotte*). 59
L'Instruction publique au Canada (*Chauvreau*) 59
Une colonie féodale en Amérique. L'Acadie (*Rameau*) 521
Histoire nobiliaire. Monsieur le Comte de Mun (*l'abbé Cazauran*). 541
Archéologie. Collection Caranda (*Frédéric Moreau*). 527
Fouilles faites à Carnac (Morbihan) (*James Miln*). 527
Les Monuments mégalithiques (*James Fergusson*, par *l'abbé Hamard*). 525
Nouveaux mélanges d'archéologie, etc. (*les PP. Cahier et Martin*). 529
Historical and architectural sketches (*Ed. A. Freeman*). 534
Epigraphie. Corpus inscriptionum latinarum (*Guil. Henzen*), *Johannes Baptista de Rossi*, *Eugenius Borman*. 62, 350
Mélanges historiques. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Le Liber Pontificalis (*l'abbé Duchesne*); L'Œuvre archéologique de Jacques Grimaldi (*Eug. Müntz*); le Mystère provincial de Sainte-Agnès (*Léon Lédat*). 343
Les Fêtes de l'antiquité (*F. Bernard*). 475
Les Parias de France et de l'Espagne (*V. de Rochas*). 49
Histoire et critique (*Maxime Du Camp*). 141
Goerres-Gesellschaft (*prof. J. Hergenroether; Dr Franz Kaulen*). . . 337
Biographie. Le Comte de Cavour (*Charles de Mazade*). 56
Le Comte de Montalembert (*Th. Foisset*) 540
Le Vicomte Armand de Melun (*Michel Cornudet*) 541
M. de Franqueville, conseiller d'Etat, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer, sa vie et ses travaux (*F. Jacqmin*). 54
Le Prince de Bismark (*Ant. Proust*). 57
J.-F. Millet. Souvenirs de Barbizon (*A. Piedagnel*) 148
Storia del cardinale Giacomo Pecoraria (*Gaetano Tononi*). 53
Bibliographie. Les Sources de l'histoire de France (*Alfred Franklin*). 535
Repertorio bibliografico delle opere stampate in Italia nel secolo XIX. Storia. Vol. I. (*D. Gius. Bertocci*) 433

TABLE DES AUTEURS

Allantaz (F.) 435
André (l'abbé J.-F.) 147
Ardon (Saint) 313
Arduin (l'abbé Alexis) 214
Arndts (d') 35
Arvor (Camille d') 24
Arvor (Mme Gabrielle d') . . . 212
Assollant (A.) 472
Aucher (Rev. J. B.) 105
Avril (A. d') 143 148
Babelon (E.) 512
Baguet (l'abbé) 311
Baillon (le comte) 341
Bain (Alexandre) 290
Barbier (Mlle) 395
Baur (le Dr G.) 32
Bayle (l'abbé) 109
Bélet (l'abbé) 398
Belèze (G.) 536
Benoit (Mlle) 214
Benoit (l'abbé A.) 226
Berghe (Mgr Van den) 314
Bernard (F.) 475
Bertault (P. A.) 301
Bertocci (D. Gius.) 433
Beyschlag (le Dr) 32
Biart (Lucien) 467
Blanc (A.) 32
Blanc (l'abbé Elie) 308
Blanchard (Emile) 488
Bleau (Alphonse) 147
Block (Maurice) 406
Blunt 325
Bonaventure (le cardinal John) 195
Boré (Léon) 66
Bobman (Eug.) 62
Bottalla (le P.) 113
Bosco (l'abbé Giov.) 403
Boubée (Simon) 12
Bourdon (Mme) 211
Bourgeault (Alf.) 538
Bouscaillou (le R. P.) 216
Bousquet (Georges) 221
Bouteiller (E. de) 471
Bouvier (H.) 435
Brancherreau (l'abbé L.) 320
Branda (P.) 31
Breciani (A.) 209
Brudner (Alex.) 493
Brugsch-Bey (le Dr H.) 336
Brunton (John) 145
Buet (Ch.) 16
Buisseret (la comtesse de) . . . 27
Buisson (F.) 69
Burel (l'abbé H.) 391
C*** (la baronne) 390
Caffarini (le B.) 314
Cahier (le R. P.) 529
Carbonel (l'abbé) 403
Carter 324 325
Cartier (E.) 314
Cassan (l'abbé Et.) 313
Cass-Robine (P.) 126
Cauvin (C.) 471
Cazauran (l'abbé) 541
Cazotte (Jacques) 143 539
Chaignet (A. Ed.) 203 496
Champagny (le comte de) 240,241 242
Champon (le R. P.) 101
Chandeneux (Claire de) 20
Charaux (Charles) 304
Chaudé (l'abbé) 391
Chauliac (Ch.) 517
Chaumont (l'abbé H.) . . . 117 388
Chauveau 59
Chevalier (E.) 520
Chevojon (l'abbé L.) 399
Choisy (Aug.) 72
Clair (l'abbé) 109
Clair (le R. P. Ch.) 70
Coco Licciardello (can. Francesco) 300
Colomb (Mme) 473
Compayré (Gabriel) 290
Cool (A. de) 42
Corblet (l'abbé J.) 67
Corluy (le R. P.) 105
Cornudet (Michel) 541
Corroyer (Edouard) 428
Coussinier (Ch. B.) 435
Coupey (Augusta) 13
Courtin (Henri) 311
Cowper (J. Meadows) . 195, 201 202
Craven (Mme Augustus) 228
Creighton (Rev. Ch.) 133
Croisy (Henri de) 26 210
Danzas (le R. P.) 49
Darville (L.) 211
Daudet (Ernest) 19
David (l'abbé A.) 97
Delitzsch (le Dr Fr.) 32
Delvigne (Ad.) 244
Desjardins (le P. Eugène) . . . 417
Deslys (Ch.) 474
Desnoiresterres (Gustave) . . . 243
Diaz del Castillo (capit. Bernal) 524
Dignat (l'abbé Odon) 388
Double (Lucien) 232
Douhaire 540
Du Camp (Max.) 141
Ducis (l'abbé C.-A.) 430
Ducoudray (Gustave) 468

Ducrot (le général). 519
Dufour (Paul) 17
Dugdale (R.). 483
Ebers (le Dr). 32
Ebers (Georg.) 127
Edgeworth (Mme) 476
Ephrem (saint) 105
Epinois (Henri de l') 338
Ernouf (le baron). 354
Erwin (Emma d'). 472
Espanet (A.). 27
Espitalier (l'abbé) 311
Essarts (Alfred des) 23
Ethampes (Mlle Gabriel d'). . . 214
F*** (l'abbé C.-A.) 426
F*** (Ed.).. 354
Fabre (Ferdinand) 8
Favé (le général) 219
Favre (l'abbé). 21
Félix (le R. P.). 355
Fergusson (James). 525
Ferraris (Sac. J. C.). 119
Féval (Paul). 469 510
Fialon (Eugène). 45
Fisch (Simon). 201
Flammarion (C.) 490
Fleuriot (Mlle Zénaïde). . . . 475
Fleury (Edouard).. 40
Foisset (Th.). 540
Folleville (Daniel de). 68
Fornelles (Albert) 14
Fraas (le Dr Oscar). 108
Frank (Elisa). 470
Franklin (Alf.). 535
Freeman (Edw. A.). . . . 420 534
Fresneau (A.). 541
Fuchs (K.).. 486
Furnivall (F.-J.). . . 196, 201 203
Fuzet (Louis) 208
Gabriac (le P. A. de). 418
Galiffe (J. B. G.) 410
Garnier (H.). 355
Gaume (Mgr). 394
Gayeto Videl y de Valenciano . 540
Gebhart (E.).. 499
Géne-Mur.. 28
Gérard Kéon (Miles). 205
Germer-Durand (F) 352
Gillet (l'abbé). 506
Giřardin (J.). 473
Gobineau (le comte de). 29
Godefroy (Fr.). 148
Goffiné (le R. P. Léonard). . . 397
Goncourt (Edm. de) 7 517
Gossi (Max). 346
Gouraud (Julie). 477
Gourdault (Jules) 11 503
Grandvaux (l'abbé) 103
Grange (Jean)... . . . . 70 207
Granier de Cassagnac . . . . . 1.
Guardia (J. M.).. 41
Guastello (S. A.) 539
Guéranger (le R. P. Dom) . . . 400
Guichet (le Dr A.). 545
Guillemin (A.) 489
Guinet (Emile). 244
Guizot 522
Ideville (H. d'). 502
Hall (F). 199
Hamard (l'abbé). 39 525
Hamonville (J. C. L. T. d'). . . 436
Harmel (Léon). 149
Heibert (le Dr Heinrich). . . . 99
Hélène (Maxime). 353
Hély (l'abbé Victor).. 224
Henzen (Guil.). 62
Hergenroether (le Prof. J.) 223 337
Hertzberg (le Dr). 32
Hillern (Mme Wilh. de). . . . 11
Hoch (Charles). 542
Jacob (Emile). 410
Jacobi (le Dr). 234
Jacomin (F.) 64
Jacques [de Genets] (V. D). . . 428
Janauschek (le P. Léop.). . . . 508
Janin (Jules). 130
Jannet (Claudio) 432
Jauffret (Mme Antoine). . . . 206
Jaunay (Louis). 68
Jobez (Alphonse) 237
Jouault (A.). 146
Jourdanet (le Dr D.). 524
Jousselin (H.). 477
Julien de Sainte-Thérèse (le P.) . 339
Kamphausen (le Dr). 32
Kaulen (le Dr Franz) . . . 98 337
Kelle (le Dr Johann). 244
Kleiner (le Dr) 32
Krug-Basse (J.). 427
Kruse.... 66
Kurschat (Dr Friederich) . . . 490
Kurth (Godefroy). 312
La Blanchère (H. de) 538
Labra (Don Rafael. M. de). . . 146
Lachèze (Mlle Marthe). 26
Lacretelle (Henri de) 10
Lacroix (P.). 515
Lagrange (l'abbé F.). 132
Lalaing (E. de). 207
La Marmora (le général Alph.). 136
Lamothe (A. de). 21
Lamy (N.) 209
Lapointe (A). 470
La Rochère (la comtesse de) . . 27
Latour (Ant. de). 429
La Tour d'Auvergne-Lauraguais
(Mgr de) 478
Laugel (Auguste). 237

Lavergne (Mme). 213
Le Blond (le Dr N. A.). 435
Lebrocquy (G.). 24
Le Clerc (F.) 544
Le Goupils (l'abbé A.) 117
Legrand (A. F.) 69
Le Hir (l'abbé). 103
Le Lasseur (Mme) 206
Le Men (R. F.) 530
Lemoyne (André). 18
Lenfant (l'abbé). 146
Le Play (F.) 118
Le Rebours (l'abbé) 394
Leroy-Beaulieu (Paul). 484
Lesbazeilles (E.) 468
Lescure (de). 17
Lespinasse (R. de) 512
Levavasseur (G.) 31
Lévy (B.). 354
Liechty (Reinhard de) 299
Liguori (saint Alphonse de). . 402
Lindesay (sir David) 199
Littré (E.). 295
Lodge (Rev. Barton). 196
Loiseleur (Jules) 128
Lonelich (Harry). 196
Longnon (Aug.). 139
Lorenzo (Ab. Schiavi) 110
Loriquet (Ch.). 52
Lortal (Louise de) 399
Loudun (Eugène) 217
Lumby (J. Rawson) 196
Lutteroth (Henri) 106
M*** (A.) 306
Mabile (Mgr). 65
Macdonald (James M.). 107
Malassis (A. P.). 331
Malraison (Mme Céline) 28
Manning (le cardinal). 66
Manning (Robert) 195
Maquest (Pierre). 342
Marcel 136
Marcel (Etienne). 26 211
Marchand (D.) 73
Maréchal (Mlle Marie) 25
Marie (Ch.). 333
Marie-Angélique (Mme). . . . 208
Marin de Carranrais (E. de). . 122
Martigny (l'abbé) 584
Martin (le R. P. Arth.) 529
Maryan (Mme). 25
Masson (Frédéric). 423
Maynard (l'abbé U.). 482
Mazade (Charles). 56
Meyrick-Goulburn 326
Miln (James). 523
Molière (J.-B.) 467
Moesinger (le Dr G.) 105
Monsabré (le R. P.). 477
Montaiglon (A. de). 328
Moreau (Fried.). 527
Morris (Rev. Richard) . . 196 197
Motais (l'abbé A.) 102
Muhlan (le Dr) 32
Murray (J.-A.-H.) 200
Musset (Georges) 140
Myre (John) 200
Navery (Raoul de). . . 23, 24 393
Naville (H.-Ad.). 115
Neteler (le Dr B.) 103
Neymarck (Alfred). 135
Nicol (l'abbé Max.). 353
Nodot. 44
Nottret (Virginie) 27
Ogerdias (l'abbé L.-J.) 47
Olier (M.). 396
One (Lord). 71
Oppert (Jules) 109
Orei y Lara (D. Juan-Manuel). 230
Outremer (d) 214
Paddelletti (G.) 36
Pagès (Léon) 437
Pajol (le comte). 518
Palomes (le P. Luigi) 314
Pascaud (Henri) 121
Payer (le lieut. J.), ... 503
Peacok (Edward). 200
Pearson. 408
Pelletan (Eug.). 31
Pelletier (Mgr Victor) 111
Péroche (Jules) 537
Perrens (E.-T.) 54
Philpin de Rivières (le P.). . 100
Picard (Germain) 29
Piedagnel (A.). . . . 144, 148 539
Pierre (Eugène) 421
Piesse (Louis) 67
Pingaud (L) 515
Pioger (l'abbé). 351
Pitray (la vicomtesse de) . . . 477
Place (l'abbé Ch. de). 112
Planet (l'abbé Henri). 486
Poey (André). 297
Pontmartin (A. de). . . . 149 334
Pott (Aug.-Fried.) 381
Pougeois (l'abbé A.) 506
Poujoulat. 466
Poulbrière (l'abbé). 73
Pressensé (E. de). 415
Proust (Ant.) 57
Rambaud (l'abbé P.) 401
Rameau (M.). 521
Rastoul (A.). 71
Raudot 72
Ravaisson (François) 235
Raymond de Capoue (le B). . . 314
Razi (E). 65
Razzy (le P. Abbé Dom Silv.) . 65

Reclus (E.) 500
Ribbe (Charles de) 240
Ricard (l'abbé A.) 400
Richebourg (Emile) 20
Richepin (Jean) 28
Riehm (le Dr E.-G.-A.). 32
Rigal (l'abbé) 312
Rio (A.) 213
Robinot-Bertrand (C.) 18
Rochas (V. de). 49
Rossi (J. B. de). 62 412
Rotalier (le vicomte A. de). . 542
Rothschild (James de). 328
Rouard de Card (E.). 543
Rouillot (l'abbé A.-F.-J.). . . 217
Rousseau (Mme) 205
Roussel (Aug.). 242
Rousset (Camille). 137
Roux (Xavier) 241 243
Ruble (le baron Alph. de). . . 50
Sabatier (Ernest). 43
Saint-Albin (Alex. de) 401
Sales (saint François de) . . . 389
Salmone-Marino (Salv.). . . . 498
Saumade (l'abbé J.-E.) 313
Savari 136
Schickelé (Ch.). 425
Schlottmann (le Dr) 32
Schneedorfer (le Dr Leo Ad.) . 104
Schouppe (le P. F.) 142
Schrader (le Dr) 32
Schurer (le Dr) 32
Scudamore. 327
Seguin (le R. P.) 398
Sepet (Marius) 512
Serafini (Filippo). 35
Servan (Félix de). 16
Siegfried (Jules) 37
Skeat (Rev. Walter W.) . . 194 19
Snieders (Aug.) 24
Soyer (l'abbé Eug.) 117
Spuller (E.). 342
Stix (le R. P. Léopold). . . . 394
Stolz (Mme). 213 475
Surius 310
Tastu (Mme Amable) 470
Tissot (Victor) 469
Thynne (François) 203
Tononi (Gaetano) 53
Treggiani (Niccolo) 321
Tresvaux du Fraval (Ch.) . . . 544
Troubat (Jules). 29
Turcote (Louis P.) 59
Uzanne (Octave). 407
Valades (le R. P. des). 69
Valbert (G). 239
Nalldausa (A. de). 540
Verdaguer (Jascinto) 330
Verdereau (l'abbé). 537
Verne (Jules). 204 468
Veuillot (Louis) 149
Vigouroux (F.). 131
Vincens (C.). 335
Vuillaume (Abate.). 142
Walter (le Dr Mausur) 34
Weil (Henri). 407
Weiss (le Dr Bernhard) 107
Weninger (le R. P.). 398
Wey (Francis) 30
Wierzeyski (J.). 41
Winterer (l'abbé L.) 426
Witt née Guizot (Mme de). 474 522
Yriarte (Ch.). 501
Zola (Emile). 6
Zupitza (le Dr Julius) 197

TABLE DES VARIÉTÉS

Tables des pièces données en préliminaires et en appendices dans l'histoire de Lorraine de dom Calmet, par M. Aug. Prost, 74, 151, 245, 356. — Une découverte bibliographique, par M. T. de L., 166.

TABLE DE LA CHRONIQUE.

Nécrologie : Angelis (le cardinal Ph. de), 170. — Ayala (le général M. d'), 171. — Barig (le Dr O. L.), 444. — Barrière (Théodore), 438. — Bauer comtesse de Plater (Caroline). — Benezet (Étienne), 439. — Bertrand (Léon), 169. — Blondel (Ch. Ferd.). — Blondel, 549. — Bodianski (Joseph). — Bodianski, 550. — Bonnier (Ed. L. J.). 371. — Bordeaux (Raymond), 85. — Bourbeau (Louis Ollivier), 441. — Brigham-Young, 373. — Bulinski (le prélat Melchior), 87. — Charlemagne, dit Deulin (Charles), 440. — Chavée (Honoré-Joseph), 262. — Christian (M.-P.), 259. — Compayré (Clément), 87. — Conestabile (Jean-Charles, comte), 263. — Croze (Joseph de), 263. — Dale Owen (Richard), 265. — Dartois (Cl.-B. Marie), 260. — Delalain (Jules),

169. — Deschamps (H..A.), 171. — Devrient (E.-Ph.), 442. — Dieu (Th. D.), 170. — Digby Wyatt (sir Matthew), 264. — Dufau (Pierre-Armand), 441. — Duvergier (J.-B. M.), 547. — Duvergier de Hauranne (Louis-Prosper-E.), 262. — Dzieduszycki (le comte Maurice), 169. Elwart (Ant.-A.-E.), 442. — Ferrucci (Cav.), 373. — Feugère (Anatole), 258. — Finazzi (Mgr Giov.), 265. — Gazeau (le R. P. François), 87. — Gérard (Ch.-A.-Cl.), 371. — Geslin de Bourgogne (J. H.), 547. — Gimblet (Ernest), 265. — Girsztowt (Polycarpe), 551. — Glais-Bizoin (A.-O.), 549. — Glogau (Henri), 442. — Godefroy-Menilglaise (le marquis de) 168. — Hacklaender (Fred.-Guil.), 374. — Jan (Laurent), 171. — Kavanagh (miss Julia), 549. — Ketteler (Mgr W. E. de), 167. — Kozmian (Mgr Jean), 449. — Ladoue (Mgr Th.-C.-Fr. de), 168. — Laferrière (Ad.), 171. — Lambertye (le comte Léonce de), 444. — Lanfrey (Pierre), 550. — Laurent (Paul-Mathieu), 261. — Lauzanne de Vaux-Roussel (Aug.-Théodore, chevalier de), 439. — Lefebvre (le Dr Louis-A.), 444. — Lefranc (P.-J.), 88. — Le Verrier (U.-J.-.-J.), 370. — Lindsay (William-Saw), 373. — Locquet de Blossac (M.-E. M.), 170. — Longman (William), 265. — Magimel (Albert), 372. — Martin (Nicolas), 258. — Mathieu (de Nevers) (Gustave), 444. — Melun (A.-M.-J. vicomte de), 84. — Mengaud (Lucien), 171. — Montucci (le Dr Henri), 260. — Motley (John Lothrop), 373. — Mouklinski (Antoine) 551. — Mynydday (J.), 265. — Pasquier, marquis de Franclieu, Anselme-Paul), 548. — Piegay (l'abbé Claude), 170. — Pistollet de Saint-Ferjeux (Théodore), 87. — Reinhardt (Louis), 374. — Reverchon (Fr.-A.-E.), 262. — Romand (Hippolyte), 374. — Saivet (Mgr Z. Fr.), 265. — Santini (Jean), 264. — Schœffer (Léon), 170. — Scialogia (le sénateur Ant.), 444. — Siefert (Mlle Loïsa), 445. — Thiers (Louis Adolphe), 256, 370, 437. — Truchard du Molin, 445. — Vespasiani (Mgr Philippe), 445. — Villiaumé (Vic.), 262. — Volkmann (le Dr Alfr. Wilhelm), 264. — Walle (le P. Pierre), 372. — Warren (Samuel), 263. — Wiesel-gren (le Dr P.), 444. — Wroblewski (Valérien), 552.

Institut, 88, 171, 266, 445.

Faculté des lettres, 174, 266, 447, 552.

Université catholique de Paris, 447.

Archives nationales, 272.

Bibliothèque nationale, 270.

Concours et prix, 174, 266.

Congrès, 267, 449.

Congrès des bibliothécaires, 183.

Deuxième congrès des américanistes à Luxembourg, 374.

Publications de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 176.

Sociétés savantes, 174.

La Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne; 451.

Institut archéologique de Saint-Pétersbourg, 183.

Discours de rentrée des tribunaux, 552.

Livres mis à l'Index, 176.

Lectures faites aux académies, 88, 175, 269, 376, 450.

Mélanges philosophiques et littéraires : Chants sacrés de l'Orient, 89. — Les Faictz merveilleux de Virgile, 452. — Mélusine, 90. — Une Mélusine normande 453. — La Troupe de Molière à Agen, 184. — Chansons hébraïco-provençales, 91. — La Renaissance de la littérature catalane, 183. — Une nouvelle édition de l'Atlantide, 554.

Mélanges historiques : Henri IV à Sablé, 452. — Un cahier de remontrances de 1651, 278. — Une publication prussienne à Strasbourg (mémoire adressé en 1696 par l'électeur de Brandebourg à l'empereur), 455. — La Vie de province au dix-huitième siècle, 184. — Un document sur la journée du 10 août 1792, 454. — La seigneurie de Bures, 89. — Documents inédits sur Gassendi, 454.

Mélanges archéologiques et artistiques. — L'Age de bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire-sur-Loire, 451. — Exposition rétrospective frisonne à Leeuwarden, 268. — Le Saint Antoine de Padoue de Murillo, 553. — Le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens à Anvers, 268. — Une notice sur Cailhava, 278.

Mélanges bibliographiques : Bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts, 273. — La Bibliothèque municipale de Montpellier, 92. — Anciennes bibliothèques de Cognac, 90. — Une bibliothèque universitaire à l'exposition de 1878, 376. — Les Bibliothèques des universités russes, 456. — Les Manuscrits français de la bibliothèque de St-Pétersbourg, 273. — L'Exposition caxtonienne à Londres, 277. — Bibliographie des travaux des sociétés savantes des départements, 271. — Bibliographie noyonnaise, 279. — L'Inventaire de la collection Hennin, 277. — La Bibliothèque théologique de Herder, 274. — Publications de la municipalité bordelaise, 184. — Un supplément au manuel du libraire de J.-Ch. Brunet, 181. — Le Catalogue de la librairie française de 1866 à 1875, 179. — Publications étrangères en Angleterre, 455. — La Librairie en Allemagne, 91. — La Littérature française au Chili, 456.— Le Livre des trois imposteurs, 180. —Table de l'année scientifique, 279.

Journaux et revues, 92, 185. 279, 380, 456, 554. — Les Journaux en Chine, 177. — L'Archivio della Societa romana di storia patria, 276. — Rivista di Leteratura popolare, 553. — Catalogue des périodiques espagnols, 89.

Ventes : La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, 452. — Estampes de la collection de M. Ambroise Firmin-Didot, 379.

Notes diverses : Les travaux métrologiques de M. Aurès, 377. — Deux opuscules de M. Paulin Paris (notices sur M. le Roux de Lincy, lettres françaises de T. H. de Thou), 181.— Les billets d'enterrement au dix-huitième siècle, 378. — La France judiciaire, 181. — Bévues de traducteurs, 379.

Publications nouvelles, 95, 189, 282, 381, 459, 556.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Annales breves Ordinis Præmonstratensis, 286, 383.

Bonne Abli, femme de Jacques de Corn, drapier et bourgeois de Paris, 383.

Bullarium magnum, 464.

Cattho (où et quand mourut Angelo), 190.

Chartes de Nolis de la cinquième croisade, 96.

Chartier et l'exil d'Ovide (Jean le), 558.

Conspiration (la) des fausses bank-notes, 463, 560.

Définition (une) du temps, 483.

Dicton (un) à retrouver, 463.

Fonteny (sur le poëte N.), 363.

France (la) en 1789, 192.

Galilée (bibliographie de), 460.

Guerres de l'Ouest (bibliographie des ouvrages) pendant la Révolution, 282.

Inquisition espagnole (l'), 96, 192.

Jean XXII et les Cordeliers, 382.

Jeannin (le président), 96.

Littérateurs flamands (congrès des), 191.

Livres perdus et exemplaires uniques, 190.

Louis XIV (un distique sur), 287.

Malo virtutes (de qui le mot)? 558.

Mélusine, 191.

Montalembert (M. de) 191, 383, 464.

Orphée a-t-il existé, 286.

Pêches (les) et le duc de Guienne, 382.

Perth (les Mémoires de la duchesse de) 286.

Produit des principales bibliothèques livrées en France aux enchères publiques, 463, 560.

Proverbes, 97, 287, 384, 464, 558.

Quenéte (l'abbé), 191, 287.

Saint-Jean (les feux de la) 287, 383, 560.

Saint-Yves et Mézeray, 287.

Vainqueurs et vaincus réunis par la mort, 382.

Vercingétorix, 191.

Temps et moi (le) 382, 464.

Traditions populaires danoises, 287.

Tribunal (le) secret de la Westphalie, 382.

Tricotel (publications de M.), 192.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.